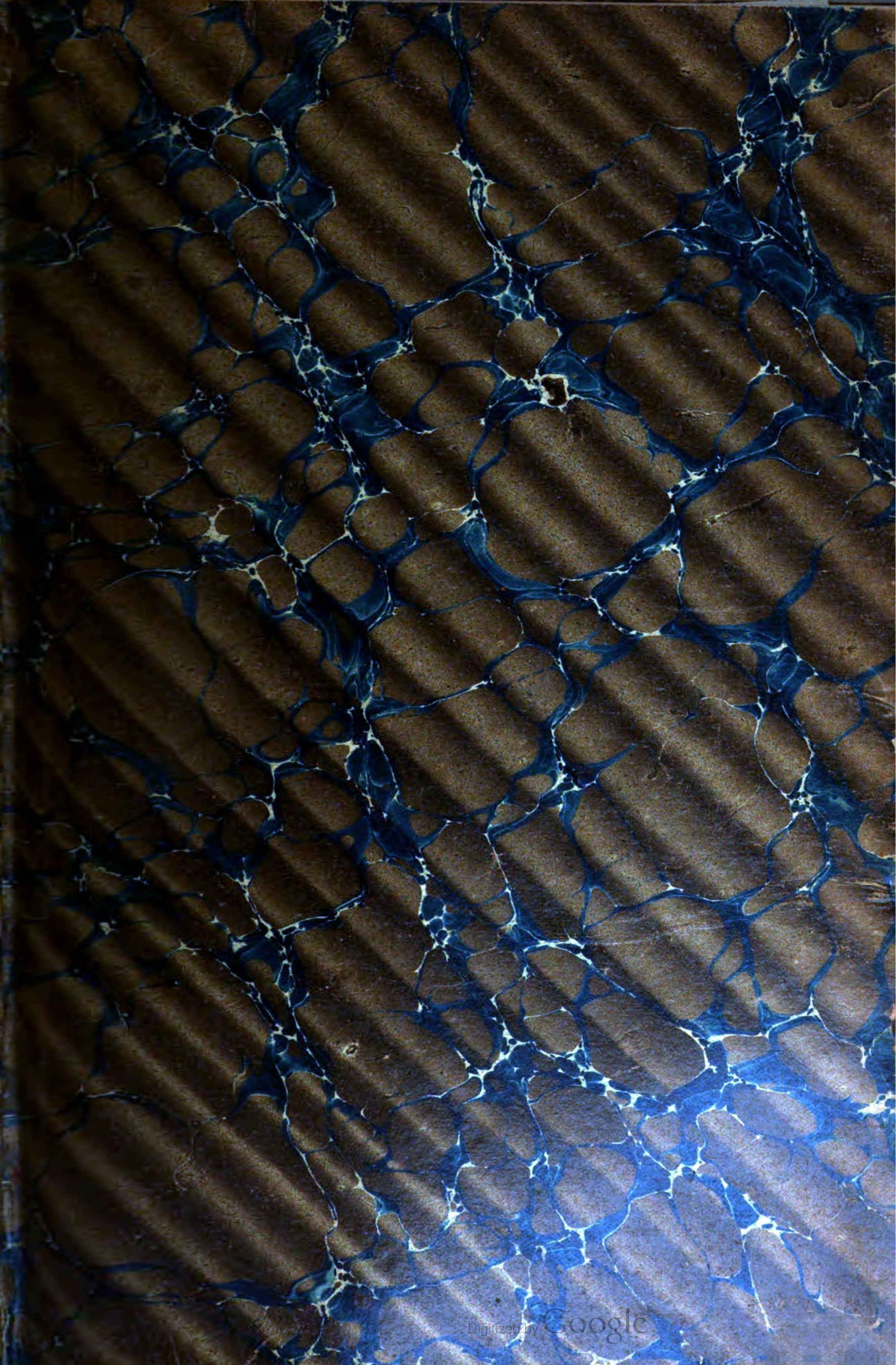






La Grande

Revue

1908

La Grande Revue

51e Volume



37, Rue de Constantinople
Paris


RF
MESSIEURS
FV

Les Forces en [illegible]

Qui [illegible]
Doi. [illegible]

I. — [illegible]

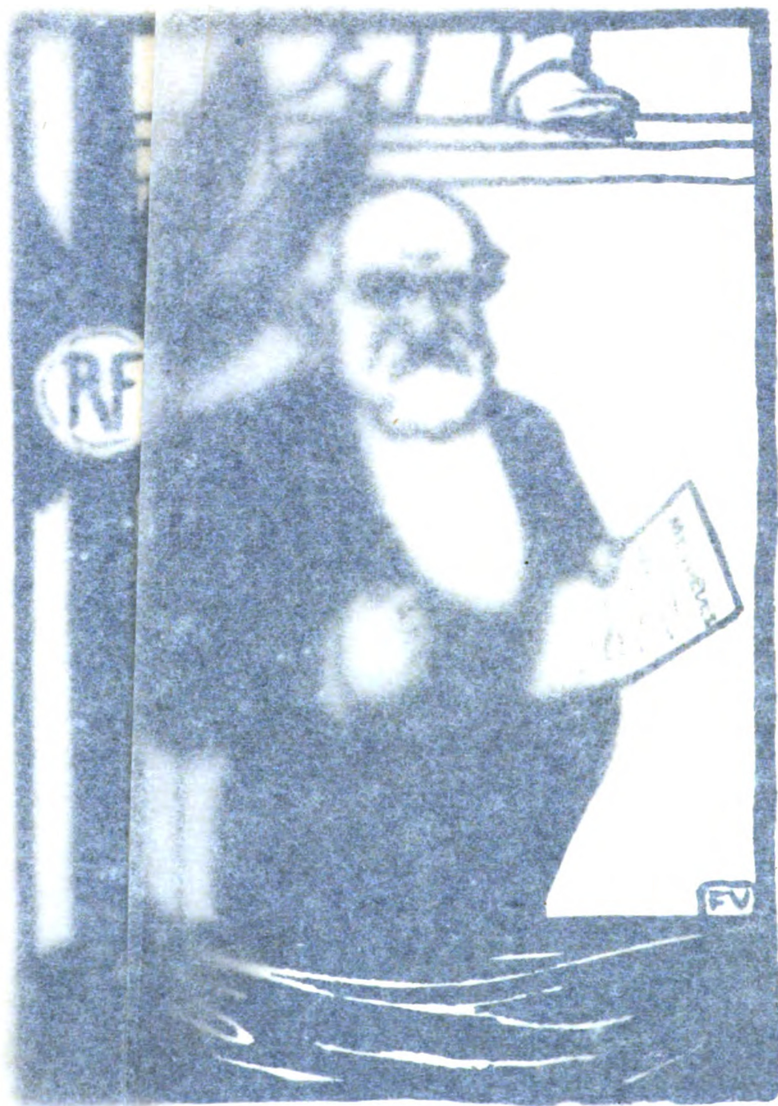
[illegible] au-dessus des volonté[illegible] [illegible] collectives qui les [illegible] [illegible] avantage leurs dessein[illegible]

Les volontés collectives [illegible] individuelles et en [illegible] logiq[illegible] [illegible] des efforts concordants des [illegible] [illegible] le groupe social, la nation [illegible]

[illegible] moins [illegible] [illegible] les mêmes tendances. [illegible] [illegible] des comp[illegible] [illegible] il y a des communautés [illegible] [illegible] une sorte de hiérarchie dans [illegible] [illegible] en absorbant une plus grande somme de [illegible] [illegible] une plus grande force d'in[illegible] [illegible] de force d'idées.

[illegible] la formation des groupes sociaux [illegible] [illegible] nature, on a des raisons de croire qu'[illegible] [illegible] de leurs idées, qu'ils [illegible] [illegible] leur action.

Un croquis
de FÉLIX VOTTON.



Monsieur Dujardin-Beaumetz



Les Forces en présence

Qui veut naviguer longtemps
Doit faire le point souvent.

I. — LES VOLONTÉS DOMINANTES

Il y a au-dessus des volontés particulières des hommes des volontés collectives qui les dominent et qui sans cesse détournent à leur avantage leurs desseins.

Les volontés collectives sont en apparence la réunion des volontés individuelles et, en simple logique, elles devraient exprimer le total des efforts concordants des personnes qui composent au même moment le groupe social, la nation, la société.

Il est en effet évident que dans le même moment nous sommes tous plus ou moins occupés par les mêmes intérêts, les mêmes idées, les mêmes tendances. Sans doute il y a entre nous des divisions, des compétitions et des concurrences, mais dans chaque milieu il y a des communautés d'intérêts et d'idées qui se superposent et forment une sorte de hiérarchie dans laquelle chaque groupe évolue en absorbant une plus grande somme de personnes et exprime une plus grande force d'intérêts, une plus grande surface d'idées.

Si rien ne s'oppose à la réunion des groupes sociaux de même rang, de même nature, on a des raisons de croire qu'ils assureront le succès de leurs idées, qu'ils fortifieront leurs intérêts, qu'ils accroîtront l'ampleur de leur action.

C'est vrai le plus souvent pour les accords secondaires, mais au fur et à mesure qu'on s'élève dans la hiérarchie des groupements, l'action se complique. Les incidents qui la traversent se multiplient. Les volontés inconscientes s'entremêlent. Et quand ainsi on arrive aux intérêts généraux, on peut dire que les volontés particulières ne se totalisent pas. Elles se sont appliquées à défendre la liberté. Leur union a fait éclore une tyrannie.

Ainsi des hommes s'accordent à vouloir la paix et de leur effort commun sort la guerre. Et ce résultat se dénonce souvent longtemps avant qu'il devienne un fait. On le voit poindre, grandir ; sa menace, lointaine d'abord, se rapproche, est imminente. On veut la conjurer. La force des choses, c'est-à-dire des volontés supérieures, le rendent inéluctable. C'est le destin.

Est-ce donc qu'il y aurait une intervention mystérieuse dans les combinaisons des hommes qui les détournerait de leur sens, qui renverserait leur direction. Les sages de l'antiquité préféraient croire à des dieux agissants. Ainsi ils se ménageaient un recours contre l'insuffisance de leurs jugements. Mais l'explication de l'inexplicable par le caprice de la divinité n'a jamais satisfait complètement l'esprit. Et de l'origine de l'histoire date le premier labeur de l'homme pour restreindre le domaine terrestre des dieux.

Les volontés supérieures qui contrarient nos actions collectives ne nous sont pas étrangères. Elles nous sont seulement incomplètement connues, soit qu'elles se dissimulent sous des opinions conventionnelles, soit qu'elles aient leur siège dans notre être inconscient, soit qu'elles soient des volontés héritées qui, sourdement, réagissent contre nos volontés actuelles, démentent nos pensées, nos paroles et nos gestes. Ainsi nous disons : liberté, et nous ne mentons pas. Mais un être intérieur nous commande : tyrannie, et tôt ou tard, nous pratiquerons la tyrannie.

Nous disons : paix, et quelqu'un de plus ancien que nous veut la guerre, et tôt ou tard, il nous arrivera de rendre la guerre inéluctable. Ne la voulant pas, nous la rendrons certaine.

C'est à discerner ces volontés supérieures que nous devons nous appliquer. Les plus difficiles à découvrir, ce ne sont pas les moins apparentes. Ce sont les plus visibles. Pourquoi ? Parce que, (je parle pour nous, Français), l'évidence n'est jamais ce qui est, mais ce que nous voulons qui soit.

« Savez-vous pourquoi nous sommes battus aujourd'hui, disait Alexandre Dumas fils en 1871 ? C'est que depuis vingt ans déjà, nous ne croyons plus à la guerre, que nous n'en voulons plus, et que lorsque nous ne voulons plus d'une chose, cette chose meurt, parce que c'est nous que Dieu a chargés de juger les choses, et de dire à l'humanité : « Cela est bon ou cela est mauvais, quoi qu'il doive nous en coûter. » C'est nous qui frappons la monnaie de la civilisation et nous jetons au rebut toutes les pièces fausses. »

Et tel est notre incorrigible caractère que l'illusion, flétrie sous la pluie de sang et dans le carnage de 1870, a relevé sa corolle et brille à nos yeux charmés comme au plus beau jour du second Empire. Nous répétons : la guerre ne sera pas. Et nous n'avons qu'à ouvrir les yeux, pour apercevoir sur la frontière une armée très homogène, de plus en plus homogène, et des lignes de forteresses sans cesse remaniées, agrandies, mieux appareillées.

Le Reichstag vote tout ce qu'on lui demande d'argent, de régiments, de canons.

Mais nous, nous ne suivons pas cet exemple. Nous oublions l'histoire d'hier. Nous nous laissons reprendre par le génie gaulois. Nous nous remettons à ne plus croire à la guerre. Ce sera peut-être le plus sûr moyen de la provoquer.

La fatigue des armes nous gagne. Et rien ne peut être plus favorable à la permanente tentation de l'Allemagne.

Hier, pour rendre le Parlement circonspect, il suffisait de parler de la guerre, aujourd'hui, il faut lui rappeler l'Invasion. C'est le fond du discours prononcé par M. de Freycinet sur les périodes d'instruction. Mais rien ne peut nous arrêter. Nous voici revenus à 1866. Lisez toute la littérature politique du temps. Il n'y est question que des armements de la Prusse et des projets du maréchal Niel. Les hommes de cour n'en ont souci. Les républicains les raillent. Etre républicain, c'est être pour la paix. Qui parle de s'armer, est réactionnaire.

Rien n'est plus expressif que cette page de Jules Simon, du prudent radical Jules Simon.....

« La conséquence de ces belles lois est l'armement universel, l'armement à outrance, tous les hommes et tout l'argent livrés à ces préparatifs de guerre, destinés, nous dit-on, à empêcher la guerre.

« Il faut nous voir quand nous serons tous soldats, comme nous

deviendrons pacifiques ! comme nous sentirons la paix du monde solidement assise au prix de cette rançon énorme ! La chimère de la paix universelle n'attendait pour se réaliser que cette immense levée de baïonnettes ! » (1)

Trois ans après, la France était vaincue. Alors commençait pour l'Europe le régime ruineux de la paix armée. Les puissances continentales étaient confinées dans la logique du maximum de l'effort. Et c'est cette loi de la vie contemporaine qui aujourd'hui plus que jamais dicte, ou du moins devrait dicter tous nos actes.

Il est inutile, je pense, de la définir. Elle s'exprime avec netteté par ces mots : la nation armée. Encore faut-il les entendre non seulement dans leur sens exact, mais dans leur sens le plus large. La nation arme tous les hommes capables de la servir. Et, en outre, elle tend tous ses ressorts, elle utilise toute sa fortune disponible, toute sa science, toute sa valeur intelligente dans la préparation à la guerre. Elle ne néglige rien dans le perfectionnement de sa défense. Chaque effort de l'adversaire est suivi d'un effort pareil. Et comme chacun se propose de dépasser l'autre, il s'ensuit que chacun donne sans cesse son maximum. Bien mieux, s'arrêter ne déterminerait pas l'autre à s'arrêter. On a vu échouer à La Haye toutes les tentatives faites pour limiter cette terrible émulation. Il peut donc arriver un moment où le maximum de l'un dépasse notoirement le maximum de l'autre et qu'alors la puissance du plus fort devienne une menace évidente pour tout un groupe de nations. Cependant, une seule puissance y échappait jusqu'ici : l'Angleterre. Sa situation géographique lui faisait une âme marginale et un état économique privilégié.

Sa prépondérance maritime lui permettait d'assister à la lutte. Elle n'entrevoyait pas l'extension de cette loi du maximum.

L'Allemagne a pensé à la mer. Elle est devenue une des plus grandes puissances maritimes. On l'a vue peu à peu outiller son commerce de lignes régulières, puis entreprendre sur le commerce des autres ; occuper les places de la mer du Nord, Anvers, Rotterdam, puis tenir les grandes communications avec l'Amérique et l'Orient, puis se rattacher Marseille, Gênes, Alexandrie, enfin, conquérir le deuxième rang tout de suite après l'Angleterre. Désormais, la rivalité des deux peuples ne pouvait que

(1) J. Simon, *L'Ouvrier de 8 ans*, p. 25. 1868.

grandir. Il n'est aucun point du monde où ils ne se rencontrent.

Leurs politiques suivent leurs pavillons. Elles ne sont d'accord nulle part. Elles se combattent presque partout.

Comment l'Angleterre s'est-elle laissée surprendre par cet antagonisme ? Comment ? En laissant la Prusse écraser la France et réaliser l'unité de l'Empire à Versailles. Et pourquoi a-t-elle laissé faire la Prusse ? Voici qu'elle aussi a laissé sa volonté inconsciente dominer sa clairvoyance et son intérêt. La haine pour les Français, si vivace alors, s'est trouvée satisfaite.

Et c'est cette lourde faute qu'elle doit réparer aujourd'hui. Elle le peut grâce à son accord avec nous, grâce à son alliance avec le Japon, grâce à son arrangement avec la Russie.

Encore faut-il qu'elle veuille accomplir tout l'effort qu'elle doit. Et l'effort qu'elle doit, c'est l'effort maximum. Il est aisé de le démontrer.

II. — France et Allemagne

Jusqu'à ces derniers mois, l'Angleterre, fidèle à sa vieille politique, a envisagé une guerre continentale où elle jouerait le rôle de second. Elle a compté sur la France pour soutenir le choc de l'Allemagne. Elle croyait si bien que nous suffirions à résister à sa puissante rivale qu'elle nous a encouragés, ouvertement ou presque, à refuser notre adhésion à la conférence pour le Maroc, et si nous l'avions écoutée, c'eût été probablement la guerre sinon tout de suite, du moins à brève échéance.

Or, — il ne faut pas fermer les yeux à la lumière des faits, — deux forces travaillent à notre infériorité par rapport à l'armée allemande. Tout d'abord, la richesse de l'Allemagne en hommes. Sur 1.089.800 hommes examinés par les conseils de revision en 1904, elle en a retenu seulement 418.566 comme bons pour le service. Sur le nombre, 218.262 ont été incorporés pour le contingent annuel. Il restait donc 200.000 hommes parfaitement aptes à servir. L'Allemagne puise au cours de l'année, dans ce reliquat, les éléments nécessaires au maintien de l'intégrité du contingent. Pendant ce temps, nous prenons tous les hommes déclarés bons, soit 210.000 sur 370.000 conscrits.

Cette différence se traduit aujourd'hui à l'avantage de l'Allemagne par une valeur physique moyenne supérieure, par une valeur numérique plus grande de 80.000 hommes et qu'il dépend

d'elle seule de porter à un chiffre de beaucoup plus considérable. Elle n'est arrêtée que par la dépense. Ce n'est qu'un empêchement momentané. Nul doute qu'elle n'augmente son contingent de 100.000 ou 150.000 hommes dès que ses finances le lui permettront, et en tous cas en 1910, date de sa prochaine législation militaire. Elle préfère actuellement 4.120 soldats par million d'habitants. Comme elle s'accroît d'un million d'habitants par an, elle accroît son contingent annuel de 41.200 hommes tous les dix ans. Mais en même temps, elle voit s'accroître sa disponibilité non incorporée. Celle-ci s'élève aujourd'hui à 3.300 par million d'habitants. Dans dix ans, elle s'élèverait de 33.000 : ce chiffre est énorme. En supposant qu'elle maintienne la proportion de son contingent par rapport à la population au même chiffre qu'aujourd'hui, l'Allemagne augmenterait encore son contingent incorporé de 33.000 unités, ce qui porterait l'augmentation à 74.200 dans dix ans. A cette époque, la différence numérique de deux années serait de 80.000 + 74.200 = 154.200. Ceci donne une idée de l'élasticité de la puissance militaire allemande. Elle aura dans dix ans, sans aucun effort, 610.000 hommes de première ligne.

Elle s'y prépare avec une résolution qui ne se dément jamais. L'auteur anonyme d'une remarquable étude, publiée dans le journal des *Sciences militaires* du 1er janvier 1908 (1), dit très justement : « Les Allemands excellent dans cet art de préparer et de prévoir ; ils savent s'imposer du moins, sans plus de défaillances que de bonds subits en avant, les étapes du plan qu'ils ont établi. Leurs lois militaires, septennales ou quinquennales, se succèdent en s'enchaînant, et les budgets qui en assurent l'exécution progressive, restent fidèles au but et aux directions qu'elles leur fixent. Il en résulte que l'organisation générale allemande est, en quelque sorte, l'aboutissante d'un travail discipliné, méthodique et patient, où tout s'emboîte et s'assemble comme le feraient les pièces d'une immense construction s'élevant et se complétant d'année en année ».

Les lois du 25 mars 1899 et du 15 avril 1905 ont déterminé les accroissements successifs des effectifs du temps de paix et du nombre des unités actives. La loi de 1899 avait fixé ainsi la com-

(1) Le Budget de la guerre allemand en 1907.

position de l'armée : 625 bataillons d'infanterie, 482 escadrons de cavalerie, 583 batteries de campagne, 38 bataillons d'artillerie à pied, 26 de pionniers. La loi de 1910 prescrit que l'armée sera portée *avant le* 31 *mars* 1910 aux chiffres suivants : 663 bataillons d'infanterie, 510 escadrons de cavalerie, 583 batteries de campagne, 40 bataillons d'artillerie à pied, 29 de pionniers. Les effectifs de paix qui comptaient 33.000 officiers ou assimilés, 82.500 sous-officiers, 512.000 hommes doivent s'élever *d'ici le* 31 *mars* 1910 *de* 10.000 gefreite et soldats et d'un nombre proportionnel de sous-officiers et d'officiers. Chaque budget a acquitté sa part de dépenses dans l'exécution de ce programme.

A compter du 1er octobre dernier, ont été créés en Prusse, un bataillon d'infanterie, un de pionniers, un de télégraphistes, quatre détachements de télégraphie sans fil, un détachement d'automobiles ; en Bavière, un escadron de cavalerie, une compagnie de télégraphistes, un groupe d'attelages. Le nombre des officiers a été en même temps augmenté de 424 ; celui des sous-officiers de 746 ; celui des soldats de 1,286 ; des médecins de 11 ; des payeurs de 4 ; des chevaux de troupe de 958, etc.

Cette exécution méthodique du plan de 1905 s'accomplit du reste sans préjudice d'aménagements et de perfectionnements annuels : création de camps d'instruction, transformation en emplois civils de tous ceux qui peuvent être occupés par des civils. Mais la caractéristique de ce budget de 1907 est la création de 225 emplois de capitaines chargés de l'instruction des réserves, de manière à laisser aux officiers de l'active leur poste et leurs troupes au moment de la mobilisation. L'armée allemande compte déjà 33.000 officiers. C'est beaucoup plus que l'armée française. Et on ne peut manquer d'être profondément impressionné quand on regarde avec attention le soin qui est apporté à leur instruction et à leur entraînement.

Nous avons parlé avec quelques détails de l'effort de 1907 parce que c'est une année fort ordinaire. On chercherait en vain dans un autre pays un esprit de suite égal à celui-ci, une permanence de travail comparable à celle-ci.

Quand on se détache de cette étude et qu'on ramène ses yeux sur la France, on y voit bien quelques améliorations ingénieuses, inspirées de notre esprit d'invention, mais on est frappé de deux

choses, d'abord du défaut de coordination, de l'absence *absolue* de tout plan, de toute vue d'ensemble. La loi de deux ans reste en l'air, sans étai, sans être appuyée de toutes les mesures complémentaires et essentielles qu'entraîne un changement aussi radical de régime.

Le remaniement de la législation des cadres souffre d'incertitudes, d'hésitations, qui, du gouvernement s'étendent au Parlement. Notre artillerie, dont la supériorité était évidente avant que l'Allemagne n'ait doté la sienne du canon à tir rapide et à bouclier, souffre aujourd'hui d'une infériorité numérique plus évidente encore.

L'Allemagne a 3.498 bouches à feu réparties en 383 batteries à 6 pièces et nous, nous avons 1.976 pièces réparties en 494 batteries de quatre.

Devons-nous pourvoir à cette différence en portant à six pièces nos batteries ou en créant 300 batteries de 4 pièces et 35 régiments ?

Voici plus d'un an que nous délibérons sur ce problème.

Et quand il sera résolu nous aurons encore à compter avec de longs délais pour réaliser les solutions que nous lui aurons données. Nous ne pourrons en effet faire comme l'Allemagne, qui n'a qu'à puiser dans les disponibilités du contingent et se procure sans effort les suppléments en hommes dont elle a besoin. Ce que nous donnerons à l'artillerie, nous le prendrons à la cavalerie.

De tels changements ne s'accomplissent pas en un jour. Ils doivent d'abord correspondre avec des mesures financières et matérielles de grande envergure : dépense de quarante millions, transformation des casernes, désaffectation de garnisons, etc... — Et ce sont là choses graves qui ne laissent pas d'offrir de grandes difficultés politiques. Ils exigent aussi une formation de cadres nouveaux, à laquelle on peut suppléer tant bien que mal pendant quelques mois, mais qui demande pour être achevée dans des conditions normales au moins deux ans.

Ce n'est pas tout, nos écoles d'officiers réclament un régime nouveau en rapport avec les conditions de la loi de 1905. Celle-ci a astreint les candidats à Saint-Cyr et à Polytechnique à un an de service dans la troupe. C'est très bien. Mais c'est là une aggravation qui doit influencer le recrutement des officiers. Afin de le

maintenir à un degré d'instruction et d'intelligence supérieure, il faut chercher ce résultat dans l'offre d'avantages équivalents. C'est ce qu'a voulu le général Picquart : mais son projet est si mal équilibré et il y pointe une si dangereuse prétention démagogique que son échec est très désirable.

Enfin de l'avis des officiers les plus avertis, il apparaît que la loi de 1905 ne saurait nous procurer à elle seule des sous-officiers suffisants. Pour former en deux ans des soldats instruits, il convient d'employer des méthodes souples, rapides, dégagées des routines anciennes,. Y parviendra-t-on avec des instructeurs sommairement préparés et selon l'empirisme habituel ? Non à coup sûr. Nous avons besoin d'écoles de sous-officiers.

Pour le commandement, chacun tire de son côté. On est sur un chantier de construction où les pièces gisent sur le sol, rassemblées par groupes isolés, mais sans que, ni dans les parties essentielles, ni dans l'ensemble, personne ne pense à prendre la direction de la manœuvre.

Au point de vue législatif, un seul effort, mais un effort de dislocation. La loi de deux ans est un tout. A peine est-elle exécutée qu'on l'entame en attaquant les périodes d'exercice. Et chose unique, qu'on ne voit dans aucun pays placé sous le régime de la nation armée, c'est l'initiation du Parlement qui dirige ces changements. Le Gouvernement suit et n'intervient que pour les justifier politiquement. C'est le Sénat qui a pris l'initiative de la réduction du service à deux ans et c'est la Chambre qui a exigé la réduction des périodes d'exercices.

Faut-il conclure de cet état anarchique que « la France, après des efforts immenses, est arrivée à l'extrême limite de sa puissance militaire ? » C'est l'affirmation du colonel Gœdke (1). Elle n'est pas fondée si nous parvenons à mettre de la cohésion, de l'ordre et de la méthode dans les œuvres diverses et actuellement mal reliées qui constituent notre armée. Mais elle est la vérité même si nous laissons l'armée en proie aux misères politiques dont souffrent toutes nos administrations et aux désordres qui depuis longtemps ont trouvé dans les administrations de la guerre un champ exceptionnellement favorable.

Le même officier allemand est en tous cas mieux fondé à dire que l'Allemagne, à l'heure actuelle, a dépassé la France « sans

(1) Article du *Berliner Tageblatt*, 1908.

avoir et même d'assez loin, atteint le maximum de développement possible de ses forces ».

Et c'est cette situation qui à ses yeux comme aux nôtres donne à l'accord franco-anglais, aux entrevues de Revel et généralement aux actes politiques du roi Edouard leur caractère propre.

Quel peut être le rôle de l'Angleterre dans un conflit européen ?

III. — Le role de l'Angleterre

L'Angleterre n'a pas dans la gestion de ses forces militaires la rigidité de principes que nous croyons. Elle subit comme nous des flottements qui, pour être moins accentués, moins anarchiques que les nôtres, n'en sont pas moins révélateurs des mêmes actions et réactions politiques.

Le grand principe anglais est que la marine impériale doit être en mesure de combattre contre les deux plus fortes armées navales étrangères. Moyennant que ce principe fût observé, le peuple britannique se tenait jusqu'ici pour satisfait.

Mais deux choses sont venues dans ces dernières années troubler son unanimité et sa quiétude. D'abord la politique intérieure anglaise a subi des fluctuations qui ont un peu dérangé la belle ordonnance du jeu des deux partis si favorable à la grandeur de la marine britannique. De même que le parti conservateur a vu ses troupes se diviser sur sa politique économique, de même le parti libéral n'a pu conquérir le pouvoir qu'avec le concours des nouvelles formations socialistes et radicales. Et ces dernières ne sont pas restées indifférentes aux propagandes pacifistes qui nous ont nous-mêmes atteints. C'est ainsi qu'on a vu l'amirauté anglaise présenter aux Communes des réductions annuelles des dépenses de la flotte. Il est vrai que ces réductions étaient plus apparentes que réelles.

Elles portaient en fait sur les approvisionnements ; mais elles avaient ce caractère d'indiquer dans les intentions du cabinet libéral un ralentissement sérieux de l'activité de la flotte. Et il ne faut pas oublier qu'elles arrivaient à point pour permettre à Sir Campbell Bannerman de souligner sa politique pacifiste devant la conférence de La Haye. Leurs chiffres avaient leur éloquence : 87 millions de francs en 1905, 38 millions en 1906-1907 et 11 millions en 1908.

L'esprit des parlements, malgré de très grandes différences, a cependant ce trait universel qu'il se contente souvent de moyens apparents et de manifestations creuses. Ainsi ces économies qui furent si bien accueillies au cours de ces années aboutissent à la demande d'un relèvement énorme pour 1908-1909. Et comment en eût-il été autrement puisque les chantiers gardaient dans le même temps leur activité ?

La tendance pacifiste ne fut pas heureusement de longue durée. L'échec des propositions anglaises à La Haye fit apparaître le néant de cette politique. Puis la visite de Guillaume II à son oncle dont on attendait une détente durable, aboutit au contraire à graver dans tous les esprits la forte conviction que l'Allemagne visait à mettre en échec la puissance maritime anglaise. L'incident de la lettre à lord Tweedmouth fit passer dans toutes les couches de la population des îles le frisson d'un péril. Les débats des Communes affranchis de toute rigueur pacifiste reflètent cette inquiétude générale. Il fallut au parti libéral s'expliquer. Le secrétaire de l'amirauté M. Robertson le fit avec beaucoup de vigueur. M. Balfour avait voulu démontrer que l'Allemagne par son programme actuel ponctuellement exécuté arriverait en 1911 à mettre en ligne autant de grands cuirassés que l'Angleterre.

M. Asquith, alors chancelier de l'Echiquier, eut à cœur de détruire l'impression produite par le discours du chef des conservateurs — Sir Campbell Bannerman était déjà souffrant. — Et il le fit en termes tels qu'on devina facilement sa volonté de détruire d'un seul coup tous les germes de pacifisme qui s'étaient développés sous les encouragements du précédent gouvernement.

Ce discours a marqué un nouveau point de départ dans la politique libérale. Prononcé avant la mort de Sir Campbell Bannerman il révèle néanmoins la différence de tempérament et d'opinion qui distingue les deux chefs : M. Asquith est profondément réaliste. Il regarde les faits et s'oriente selon son observation.

Voici la conclusion de son discours :

« Sans prétendre en aucune manière prévoir ce que sera le programme de constructions neuves de l'année prochaine, je dis, sans la moindre hésitation, que, si, à cette époque, nous voyons une probabilité raisonnable en faveur de l'entière réali-

sation des projets allemands, tels que les indiquent les chiffres officiels, nous considérerons comme notre devoir, non seulement d'ordonner les mises en chantier suffisantes, mais de les ordonner pour des dates telles qu'en novembre ou décembre 1911, la supériorité navale de l'Allemagne, redoutée par nos contradicteurs, n'existe pas en fait. Je pense que ceci est tout à fait explicite. C'est la politique du gouvernement de Sa Majesté ; qu'on en prenne acte, et qu'on soit bien persuadé, de tous les côtés de cette Chambre, que nous n'avons aucune intention de nous laisser devancer sur un pareil terrain. »

Ainsi fut dissipé et pour longtemps le malentendu qui menaçait d'engourdir la vigilance traditionnelle de l'Angleterre. Ces déclarations sont de février 1908. Les projets de construction neuve et les lancements récents les confirment absolument. L'Angleterre a une avance réelle sur l'Allemagne non seulement quant au tonnage total mais encore quant au nombre des cuirassés géants du type du *Dreadnought* qu'elle a inaugurés et que toutes les marines se mettent à construire. Elle en a un terminé, trois à flot et en plus trois croiseurs portant une artillerie du même type. L'Allemagne n'a pas encore lancé le premier. Mais elle en aura trois en 1909.

La volonté de Guillaume de suivre de près les progrès de l'Angleterre et de restreindre même son avance est évidente. Et seul l'embarras des finances impériales pourrait l'arrêter. Mais il ne faut pas compter sur une crise budgétaire durable. La nation allemande s'accroît avec une rapidité telle et son élan commercial est si grand qu'elle pourra faire face à brève échéance aux créations d'impôts qui assureront à l'Empire dans un avenir prochain un budget propre en rapport avec l'importance de ses services.

Quand on envisage le rôle de l'Angleterre dans une guerre continentale il faut considérer le moment. S'agit-il d'une guerre très prochaine ? L'Allemagne n'a pas encore conquis une force navale telle qu'elle puisse assurer contre les forces anglaises dans la mer du Nord la liberté de ses ports et de ses côtes. L'avis du colonel Gœdke me semble parfaitement judicieux et je n'hésite pas à l'adopter :

« Il y a des personnes, dit-il, qui estiment que cet apport ne

modifie guère la situation. Je ne partage pas cette opinion. Certainement, dans une guerre continentale, la supériorité incontestable de la flotte anglaise ne constituerait pas un facteur décisif, mais cette intervention aurait pour résultat immédiat d'anéantir notre commerce florissant, de bloquer nos ports, de supprimer les importations de denrées et de porter un coup des plus rudes à notre industrie. Et par là, au point de vue économique, une telle guerre serait incomparablement plus lourde pour nous qu'une guerre contre la France et la Russie seules. Cette intervention aurait un effet désastreux pour la prospérité nationale et mettrait notre force de résistance à une épreuve qui a été épargnée jusqu'ici au peuple allemand.

« Peut-être bien que nous ne nous faisons pas (et même dans les hautes sphères militaires) une idée bien exacte de toutes ces conséquences, ainsi que de l'énorme tension de force, de la ténacité de volonté, de l'énergie de fer qui seraient nécessaires pour pouvoir résister victorieusement à une telle épreuve.

« Le poids de cette épreuve pourrait seulement être allégé si un succès rapide nous était assuré sur le continent, mais il est bien difficile de prévoir comment une telle éventualité pourrait se réaliser. Il est assez probable qu'une guerre contre la France et la Russie traînerait en longueur et n'aboutirait à un résultat décisif qu'après bien des alternatives. Et le temps, précisément, si la mer nous était fermée, favoriserait nos adversaires à notre détriment, de même qu'à l'inverse il nous viendrait en aide aussi longtemps que notre pavillon commercial flotterait sur les mers. »

Mais il viendra un moment où l'Allemagne sera en mesure de mettre en ligne une flotte considérable, capable de se mesurer avec la flotte anglaise. Il est vrai que l'Angleterre tiendra toujours à conserver son avance. Elle va, selon les dernières nouvelles, mettre en chantier trente nouveaux bâtiments de très grand tonnage. Il n'y a pas de limite à sa puissance de construction et d'armements. Mais peut-on dire qu'il n'y a pas de limites à l'extension de ses forces navales ? Elle a l'argent, la supériorité de ses architectes navals.

Mais il est un troisième élément avec lequel il faut compter, aussi important que les deux premiers : ce sont les équipages. L'Angleterre aura-t-elle toujours un nombre d'hommes suffisant

à l'énorme service qu'exige une flotte illimitée? On ne saurait raisonner ici comme nous raisonnons dans la comparaison des armées de terre. Si l'Angleterre avait le service obligatoire, son premier souci devrait être d'attribuer à sa marine les recrues dont elle a besoin. Encore serait-elle obligée de tenir compte dans une certaine mesure des aptitudes qu'exige le service de la mer. Elle n'a pas le service obligatoire. Elle n'a pas non plus l'inscription maritime. Elle n'a d'autre ressource que l'enrôlement volontaire. L'Allemagne au contraire verse dans la flotte le nombre de recrues qui lui est nécessaire. Les vieilles marines n'auraient pu se satisfaire de ce système. Il leur fallait des marins éprouvés. Aujourd'hui, les navires de guerre sont des usines qui demandent surtout des mécaniciens, des serviteurs de machines. Leurs gréements sont réduits à la plus simple expression. Les manœuvres y exigent bien plus de la discipline et du dévouement que de l'adresse. Enfin, les combattants embarqués sur ces forteresses flottantes sont des soldats et des artilleurs dont il n'est besoin d'exiger d'autres qualités que les vertus militaires cultivées dans toutes les armées modernes.

Je sais bien que nos officiers de marine se félicitent de commander à des marins éprouvés. L'entraînement de nos inscrits, leur amour de la navigation, leur souplesse aux prises avec les diverses difficultés de la vie du bord ajoutent des avantages sensibles à une marine. En se totalisant, ces avantages secondaires peuvent faire pencher la balance du côté de la flotte qui emploie des hommes des côtes. Rien n'est plus vrai, mais à une condition, c'est qu'il n'y ait entre les deux flottes au combat d'autres différences que celle-ci. Au-dessus de cette supériorité, il faut mettre la supériorité du tonnage, celle de la vitesse, celle de l'armement. Et l'Allemagne ne néglige rien pour s'assurer ces supériorités. Du reste, l'important est qu'elle ait sur chaque bâtiment un fonds exercé, assoupli, de vrais marins. Et ce fonds elle le possède, grâce à sa marine marchande dont l'extension est sans limites. Quiconque a pris place à bord d'un grand courrier brémois ou hambourgeois s'est rendu compte de la bonne tenue, de la discipline et de la valeur maritime du personnel employé par les compagnies allemandes. Et Dieu sait qu'il est purement allemand. L'Empire reçoit ainsi dès à présent le bénéfice de son merveilleux essor commercial. La propagande organisée

sous l'œil et parfois de la main de l'empereur en faveur de la marine n'est pas non plus étrangère à ce résultat militaire. Non seulement il a obtenu par elle de l'opinion publique l'appui dont il avait besoin pour faire voter par le Reichstag le programme de constructions navales, mais il a rapproché toute la nation de la mer. Il a fait penser le peuple aux horizons de la mer. Il a mis la passion attirante des flots dans son jeu impérialiste. Et ainsi il n'éprouve aucun embarras de détourner vers la flotte un nombre de recrues presque illimité. Les ressources de chaque classe allemande offrent une telle richesse qu'après avoir satisfait aux besoins des deux armées de terre et de mer elles laissent encore un disponible de deux hommes valides sur cinq déclarés bons pour le service.

Telle n'est pas la situation de l'Angleterre. Sa marine de commerce emploie un nombre de marins étrangers qu'il est impossible de chiffrer. La population n'augmente pas d'une façon sensible et par conséquent le nombre des sujets du roi disposés à s'engager sur ses vaisseaux reste stationnaire. On peut donc conclure que le recrutement de la flotte anglaise qui aujourd'hui ne souffre pas de difficultés est cependant destiné à en rencontrer dans l'avenir, quand le nombre de ses bâtiments dépassera un certain chiffre.

Dans l'examen que nous avons entrepris des forces composées des trois pays, nous ne parlerons pas de la marine française. Ce n'est pas que sa valeur soit négligeable. En concentrant ses forces dans la Méditerranée, elle servirait à assurer les communications faciles de la métropole avec ses colonies africaines. Mais, vu l'état actuel des choses, c'est-à-dire pendant un grand nombre d'années, ce serait le seul emploi qu'on en pourrait faire.

Les éléments du problème ainsi précisés, on arrive donc à se poser nécessairement cette question : En cas d'un conflit continental, l'Angleterre doit-elle se contenter d'assurer la liberté de la mer au profit du parti qu'elle embrassera ? Son sort est-il désintéressé de l'issue des batailles qui se livreront sur nos frontières ?

PIERRE BAUDIN.

(*A suivre.*)



Nos Frères farouches

Ragotte

I

Elle est si naturelle que, d'abord, elle a l'air un peu simple. Il faut longtemps la regarder pour la voir.

A l'école

Elle est allée à l'école huit mois, chez ce vieil ours de Varneau.

On payait trente sous par mois et, en hiver, chaque élève apportait le matin sa bûche.

Il y avait deux partis en classe : les « écriveux » et ceux qui n'écrivaient pas. Ses sœurs ont eu le temps d'apprendre. Comme elle était l'aînée, elle a dû tout de suite se mettre au ménage avec sa mère, et elle n'a rien appris.

Elle connaît la lettre P, la lettre J et la lettre L, parce que ces lettres lui ont servi à marquer le linge de ses petits, qui s'appellent Paul, Joseph et Lucienne. Elle reconnaît aussi le chiffre 5, on ne sait pas pourquoi.

Elle ne peut rendre la monnaie que sur dix sous. Par exemple, si on lui achète un sou de lait, elle redoit neuf sous. A partir de dix sous, elle s'embrouille, et elle aime mieux dire :

— Vous me paierez une autre fois !

Elle se passe bien d'écrire, mais elle regrette encore de ne pas savoir lire. On a beau lui faire lentement la lecture d'une lettre, elle

se méfie. Si elle savait, elle pourrait lire la lettre à son aise, la relire toute seule, en cachette, souvent.

— J'ai soixante ans, madame, dit-elle à Gloriette, c'est trop tard ; si j'en avais vingt de moins, je vous ferais une prière, je vous prierais de m'apprendre à lire !

Elle observe Mademoiselle penchée sur sa table de travail.
— Je viens voir, dit-elle, si vous ne vous trompez pas dans vos écritures !
Et elle ajoute, fine, haussant les épaules pour se moquer d'elle-même :
— C'est bien à moi !...

Quand son homme, Philippe, est absorbé par la lecture du *Petit Parisien*, elle a envie de lui arracher le journal et de le jeter au feu.
— Qu'est-ce qu'il trouve donc de si curieux là-dessus ?

Si elle reçoit une lettre à son nom, ce qui ne lui arrive presque jamais, elle l'apporte à Philippe.
— Ah ! Mon Dieu ! fait-elle, troublée, dépêche-toi !
— Tu as le temps, peut-être ! répond Philippe.
— Ecoute, dit Ragotte, tu vas me la lire d'abord une première fois, vite, pour que je sache si c'est une bonne ou une mauvaise nouvelle. Ensuite, tu me la liras une deuxième fois, sans te presser, pour que je comprenne, comme il faut, ce qu'ils me veulent.

Elle ne sait pas encore que le timbre des lettres est à deux sous.

Elle explique ainsi ce que fait un employé de bureau :
— Toute la journée, dit-elle, il écrit dans une chambre.

Louée.

A douze ans, elle était déjà en maître, c'est-à-dire au service des autres, chez une vieille dame ayant les moyens mais si avare qu'elle ne pouvait pas garder une servante.
A l'arrivée de Ragotte, les voisines se dirent :
— Elle est fraîche, cette petite-là ! Elle n'aura pas longtemps sa bonne mine !
La vieille dame taillait elle-même la soupe pour qu'elle fût claire de pain.
— Quand on ne travaille pas beaucoup, disait-elle, on n'a pas besoin de beaucoup manger.
Jamais on ne veillait. Hiver comme été, il fallait se coucher à la nuit tombante et ne pas user de chandelle.

Dès que la vieille dormait, Ragotte allait prendre le pain dans l'arche et se coupait une tranche mince sur toute la longueur de la miche. Elle mangeait sous ses draps, sans bruit, au risque de s'étouffer, et sans plaisir, parce que, demain, la vieille s'apercevrait de quelque chose.

La vieille ne s'aperçut de rien, et Ragotte, contente de gagner quelques sous, qu'elle devait donner à sa mère, ne se plaignait pas.

Au bout de trois mois, sa mère, la voyant maigrir, la retira à cause des voisines, par fierté.

Ragotte dit, à propos de tout ce qui a précédé sa naissance :

— En ce temps-là, je n'étais pas faite!

— Quand mon père se fâchait, il me disait : « Si tu n'es pas contente, passe par où les maçons n'ont pas maçonné. »

— Qu'est-ce qu'il voulait dire ?

— Par la porte!

— De mon temps, les jeunes filles rentraient toutes à la tombée de la nuit.

Mariée.

— Ce n'était pas pour ma beauté, dit Ragotte, ce n'était pas non non plus pour ma fortune, mais à l'âge de me marier, j'en avais cinq autour de moi! Le premier m'a fait la cour trois ans. Las de m'attendre, il s'est marié avec une autre; puis, une fois veuf, il m'a redemandée. Je ne voulais pas. Quand il était trop près de moi, j'avais de l'ennui. Il me disait :

« Si votre mariage avec Philippe manque, vous me donnerez sa place et je lui rembourserai tous ses frais. »

J'ai mieux aimé Philippe.

— Vous ne regrettez rien?

— Ma foi non, dit-elle, après avoir un peu hésité, parce que Philippe est là.

— Quand je pense, dit tout de même Ragotte, que je pouvais choisir entre cinq garçons, et que j'ai choisi le plus laid!

— Quand je pense, dit Philippe, que je connaissais trois filles et que j'ai pris la plus vieille!

— Et ce n'est pas malin de ta part, répond Ragotte; si j'avais été un homme, je n'aurais jamais voulu d'une femme plus âgée que moi!

— Regardez-le, dit-elle, il ne voit plus clair!

C'est qu'en effet il plisse et ferme presque les yeux à force de rire.

Elle s'est mariée en sabots; elle avait acheté des souliers neufs, mais, par crainte de les salir sur la route, elle ne voulait les mettre que pour faire son entrée à l'église. Arrivée sous le porche, elle voit que sa mère, qui devait les porter à la main, ne les a pas.

— Et mes souliers, maman?

— Ah! ma fille! je les ai oubliés; ils sont sous l'armoire, mon enfant!

Il fallut bien aller jusqu'au chœur avec les sabots qui tapaient le moins possible sur les dalles.

— Tout s'est passé comme il faut, la première nuit ?

— Oh oui! dit Ragotte, Philippe avait une chemise bien propre!

Elle était encore si jeune de caractère qu'elle n'a pas pu, tout de suite, s'empêcher de faire la partie avec les filles du village. Elle ne s'arrêtait que lorsqu'une de ses amies lui criait :

« Attention! voilà ton homme! »

Nouvelle mariée, elle habitait la même maison, c'est-à-dire la même pièce que son beau-père. Cela ne devenait gênant que lorsqu'elle accouchait; mais le beau-père sortait par discrétion. Et puis Ragotte n'était pas longue. Personne ne mettait moins de temps qu'elle...

— Mon beau-père ne m'adressait pas la parole. Philippe croyait qu'il boudait par ma faute et m'en voulait, parce qu'il aimait beaucoup son père. Moi aussi, je l'aimais, le pauvre vieux, seulement, je n'étais pas bicheuse, et je ne savais pas le mignoter à sa suffisance.

Amour.

Elle aime Philippe, mais comment oser dire qu'elle l'aime d'amour?

Quel nom faut-il que je donne au sentiment qui les tient liés?

Elle l'aime : cela signifie qu'elle le préfère à tous. Elle a perdu sa mère, Philippe lui restait. Elle perd son petit Joseph, Philippe reste. Ses autres enfants peuvent mourir, Philippe vivant, elle ne sera pas inconsolable.

Elle dit : « Pourvu que je l'aie! » comme elle dirait : « Tant qu'on a du pain, on ne meurt pas de faim! »

Elle se passerait de tout, sauf de Philippe, et, pour cette raison, elle l'appelle, sans se creuser la tête : « Mon principal ! »

Philippe l'appelle bonnement : la vieille demoiselle!

— Aujourd'hui, dit-elle, il aime mieux se faire lécher par son chien que par moi ; mais qu'il ne vienne pas ensuite mettre sa figure contre la mienne, je n'ai pas besoin qu'il me rende les bicheries du chien!

— A cause de son nez, je le reconnaîtrais entre cent cochons.
Philippe a le nez un peu déformé.

En ménage.

— Moi aussi, madame Gloriette, j'étais ambitieuse! J'ai voulu longtemps mettre des chaussettes à mes petits. Ils possédaient tous trois chacun leur paire. Je la lavais le soir, pour la faire sécher la nuit, et j'en coiffais les chenêts. Un matin, j'ai retrouvé les chaussettes mangées par les grillons. Je me suis rendu compte, ce jour-là, que mes petits marcheraient aussi bien pieds nus.

— Quand un petit commence à pouvoir rester assis sur ses fesses, madame, ça prouve qu'il n'a pas le cul trop rond.

Philippe ne lui donne jamais un sou. Il fait sa vie de son côté, elle fait la sienne du sien. Loin de se plaindre, elle blâme certaines femmes :
— Il y en a, dit-elle, qui gardent le porte-monnaie et qui ne remettent de l'argent à leur homme que vingt sous par vingt sous. Moi, je ne pourrais pas.

Toutefois, elle pense qu'à la rigueur, la femme peut vivre sur son homme, et même le mari sur sa femme : c'est compagne et compagnon! Mais un père et une mère ne doivent pas rester à la charge de leurs enfants. Dès qu'elle ne pourra plus, aidée de son principal ou seule, faire sa vie, elle voudra mourir.

— Dans un ménage, dit-elle, quand il pleut sur l'un, il fait mou sur l'autre.
Ce qui veut dire que si l'un gagne des sous, l'autre en profite.

Elle ne dépense pas dix francs par an à son entretien, et dans les vieilles culottes qu'on passe à Philippe et qu'il use, elle trouve encore de bonnes pièces pour se faire des chaussons tout neufs.

Elle n'a pas adopté le pantalon des femmes ; on ne marche à l'aise que si les cuisses se touchent.

Toujours propre, décente et modeste dans sa tenue, il faut qu'il fasse bien chaud pour qu'elle dénoue et relève sur le cou les brides de son bonnet blanc. C'est presque du libertinage.

Ce qui l'a flattée, un jour qu'elle s'achetait un petit manteau pour une noce, c'est que Tapin, le marchand de nouveautés, ait dit, en lui mettant sur le dos la première jaquette venue :

— Vous êtes bien plaisante à habiller !
Comme Tapin faisait miroiter un caraco de satinette :
— Oh ! non ! non ! dit-elle, c'est trop victorieux pour moi !

— Un homme peut rester au lit quand il est malade, une femme pas. Une femme n'a jamais le temps de s'écouter.

— Une femme doit manger moins qu'un homme.

Jadis, on mêlait des pommes de terre à la farine du pain. Ragotte a mangé de ce pain-là, et elle fait la grimace au souvenir du morceau de pomme de terre froide qu'on sentait tout à coup sous la dent.

Elle a été longue à s'habituer au pain de monsieur, qui est le pain blanc. Elle aime toujours le pain de ménage, et parfois elle fait avec sa cousine, qui cuit encore elle-même, des échanges au goût et au profit de chacune.

Elle est allée, ce matin, au marché de la ville, et elle dit :
— Autrefois, il y avait un boucher ; aujourd'hui, il y en a cinq ! le monde devient carnassier.

— Autrefois, il fallait courir jusqu'à la ville acheter deux sous de sel. On prenait ses précautions le dimanche. Aujourd'hui, pour notre argent, ils nous apportent tout à la maison.

— Manger ! Est-ce drôle que tout le monde s'enferme dans les maisons, à la même heure, pour faire la même chose !

Ils mangent, Philippe, Ragotte, le Paul, à une petite table où ne peut tenir que la grande écuelle commune.

— Vous êtes bien là, dit Gloriette, serrés coude à coude ?

— Oui, madame, répond Ragotte, on se donne appétit les uns aux autres.

— En veux-tu, toi, du pain? lui demande Philippe.
— Je ne peux pas déjeuner sans ça.
— Est-ce que je sais, moi?

Habile à avaler sa soupe proprement et nettement, elle n'aime pas les tables mal torchées.

— Vous avez déjà fini votre soupe, Ragotte?
— Oh! madame, quand on l'attaque à pleine cuiller, ça va vite.

— C'est bien propre, une toile cirée comme celle de Madame ! Il n'en faudrait pas grand sur notre petite table. Si un jour, à la ville, tu en voyais un morceau!...
— Mange donc! lui dit Philippe.

Elle se chauffe mal, si elle ne voit pas le feu; elle aime les beaux feux de bois dont la braise ardente fait pleurer des larmes cuites; mais elle trouve que rien ne vaut le gentil feu d'une paire de sabots qu'elle a portés, qu'elle brûle et qu'elle regarde flamber, toute songeuse.

Il y avait à la cuisine un reste de gâteau.
— Avez-vous mangé ce gâteau? dit Gloriette.
— Non, madame, je n'ai fait que laver la vaisselle.

Elle dit à Gloriette, qui surveille du bœuf à la mode :
— Votre fricot sent si bon que je mangerais bien mon pain sec à côté.

— Avez-vous goûté à votre pot de confitures?
— Oh! non, madame!
— Qu'est-ce que vous attendez?
— Toute seule, j'aurais honte; il me viendra peut-être de la compagnie!

Quelquefois, la bouchère, dont elle a élevé un des petits, lui fait présent d'un morceau de viande. Cette générosité cause à Ragotte plus d'embarras que de plaisir. Elle montre la viande à Gloriette :
— Voilà, madame, un brave goûter! Mais je ne sais pas le faire cuire; vous allez bien m'expliquer, dites?

C'est malheureux de ne pas être dame! Elle mangerait de la crême au chocolat tous les jours.

— Un rien me suffit pour ma nourriture, mais quand j'ai quelque chose de bon, je me laisse faire comme les autres.

— Toute la journée et toute la vie, dit-elle, on ne travaille que pour la gueule!

Le rocking-chair.

Philippe, qui désherbe, accroupi, les oignons du jardin, reçoit une motte de terre sur le dos. Il ne sait pas d'abord d'où ça lui tombe, mais il aperçoit Ragotte dans le rocking-chair. Elle lui sourit avec tendresse.

— Regarde comme je me balance! dit-elle.

Philippe hausse les épaules.

Il a tort.

Il faut voir Ragotte dans cette petite voiture sans roue. Elle s'amuse comme une fillette, émerveillée par cette nouvelle invention des hommes qui ne savent plus quoi imaginer.

— Madame, dites, pour une pièce de trois francs, on aurait bien un bon fauteuil?

Elle a pris d'abord le tub pour un ciel de lit et elle finit par trouver que ces boules, que le monsieur appelle des haltères, pourraient servir à écraser le sel.

C'est une des dernières paysannes qui ne veulent pas accepter certains progrès et qui s'arrêtent et se baissent n'importe où.

— Quand je suis allée à Moulins, chez une cousine, comme j'avais un petit besoin, elle m'a mise dans une chambre, oui, toute seule, dans une vraie chambre! Oh! que j'avais peur! je serais morte si on était entré.

Il lui arrive de se croire si seule au monde qu'elle se mouche dans ses doigts.

Gloriette a mis, par jeu, sa voilette sur la figure de Ragotte. Ça lui va comme à une dame et Philippe dit en riant :

— Elle se conserverait bien derrière ce petit grillage!

Elle vient s'asseoir dans la cuisine de Gloriette, pour causer et faire la dame.

Si Gloriette lui offre un reste, Ragotte apporte une assiette et dit :

— Mon assiette est peut-être trop creuse, mais vous n'êtes pas obligée de la remplir. On met bien un veau dans une grange!

Gloriette lui passe un vieux plateau de bois où c'est l'habitude de mincer le lard et de hacher le persil.

— Prenez-le, Ragotte, il ne me sert plus, et si vous n'aviez pas été là, je le jetais au feu.

— Ne faites jamais ça, madame, je le jetterai bien moi-même.

— On souffre, madame, quand on voit les riches jeter quelque chose.

— Oh! madame, vous pensez donc toujours à moi!

Elle dit à Gloriette, qui compte sa monnaie :

— Vous en avez, des jolis sous! Il n'y a que ça qui débêtit le monde!

Elle croit que nous sommes très riches, et si quelqu'un lui disait que nous avons au moins mille francs, ça ne l'étonnerait pas.

Gloriette lui donne tant d'affaires, que Ragotte finit par dire :

— Vous m'avez rendue difficile, madame, je ne pourrais plus maintenant redevenir une malheureuse.

Elle regarde si ses hommes, Philippe et le Paul, viennent sur la route.

Son profil semble dessiné par un petit gars de l'école primaire. Le cordon du tablier la divise en deux boules d'égale grosseur.

Lasse d'attendre, elle fait tout haut, cette réflexion :

— Le goûter est prêt, les goûteux ne viennent pas. Si le goûter n'était pas prêt, les goûteux seraient déjà là.

Elle revient de chercher à la ferme un double de noix qu'elle rapporte dans un sac, et le sac est plein de bruit.

— Oui, dit Ragotte, les noix causent dans le sac et ça distrait le mendiant.

Elle dit, de sa sœur qui est avare :

— Elle ne donnerait pas l'eau où a cuit l'œuf!

Elle dit d'un riche orgueilleux, qui vient de se ruiner :

— Il était si fier qu'il ne pouvait pas marcher! Aujourd'hui, il marche sur ses plumeaux.

Il faut savoir, pour comprendre, que Ragotte est une habile plumeuse d'oies vivantes, et que les ailes d'une oie ainsi plumée pendent, mal soutenues, et traînent par terre.

Jaunette.

Les mains jointes sur le ventre, Ragotte va chercher la vache au pré. Elle y va lentement, comme si elle priait, mais prier ce serait déjà trop penser; elle ne pense à rien.

Elle ouvre la barrière et prend la rouette qu'elle a cachée au pied de la haie, ce matin, en amenant la vache.

Elle appelle : « Jaunette! Jaunette! »

Jaunette, qui mangeait, lève sa lourde tête, et c'est étonnant qu'elle ne dise point :

— Tiens! voilà Ragotte!

Jaunette ne bouge pas.

Qu'est-ce qu'il y a?

Ragotte casse une branche de noisetier garnie de feuilles fraîches et la lui montre de loin.

— Faut-il que j'aille te chercher? Tu ne voudrais peut-être pas!

Mais Jaunette a vu et hésite à peine. Elle s'ébranle et vient toute seule. Elle arrive, le ventre rond, les cuisses écartées sur le pis. Elle apporte le pis pesant à Ragotte, qui le soulage, matin et soir, comme par amitié.

D'un coup de langue, Jaunette attrape les feuilles du noisetier, et Ragotte lui dit :

— Vieille gourmande!

C'est le seul défaut qu'elle lui connaisse, la gourmandise.

Elle le lui reproche, sans malice, comme une parente pauvre peut se permettre de le faire à une parente plus pauvre.

Jaunette s'arrête à chaque pas pour donner des coups de langue rapides à l'herbe de la route. Elle suit le fossé et passe si près du bord que Ragotte tremble. Parfois, un sabot de Jaunette glisse, mais, grâce au ballonnement de son ventre énorme, elle s'équilibre.

Il semble à Ragotte que c'est elle qui porte le pis fragile et plein de lait, et elle se raidit, de peur d'en perdre une goutte.

Elle dit d'une vache maigre: « Le feu prendrait après! »

Jaunette conviendrait à un malheureux qui n'aurait pas d'herbe pour la nourrir et qui la mènerait sur les chemins.

Quand elle sort du pré, elle est déjà saoûle, et elle mange, le long du mur, comme si elle crevait de faim. Sa mâchoire laborieuse ne refuse rien; elle mange même où les moutons, qui salissent l'herbe, viennent de passer.

Ragotte, campée derrière elle, est une laide et bonne petite sorcière, qui aura tout à l'heure la puissance de faire jaillir, du bout de sa baguette, une source blanche.

Comme elles ne rentrent pas, Philippe, étonné, ouvre la porte, sort sur la route, et les voit arrêtées. Jaunette, de ses gros yeux troubles, regarde devant elle, et Ragotte regarde à terre.

— Qu'est-ce que tu rumines donc là? dit Philippe.

— J'attends Jaunette, dit Ragotte; je ne sais pas à quoi elle pense.

Elle tire la vache (Philippe, qui sait tout faire, n'a jamais su tirer les vaches), une tétine en chaque main, et d'un mouvement alternatif et doux : une, deux! une, deux! Tandis que, matin et soir, Ragotte sonne ainsi l'Angélus, Jaunette mange encore au râtelier, et, pour payer sa nourriture, elle accorde son lait et ne donne pas de coup de pied dans le seau à traire.

— Vous devriez monter dessus, Ragotte!

— Oh! dit-elle, Jaunette aurait vite fait de faire poulain!

Ce qui veut dire qu'elle serait bientôt par terre, entre les quatre pattes de Jaunette.

Parfois, quelle importance!

Toutes ces idées qu'elle a en tête! Le mal qu'elle se donne derrière la volaille! Ce poulet qui ne grossit pas plus qu'une pierre dans un trou! Et cette poule qu'elle traite de créature, comme si elle voulait la perdre à jamais dans l'estime du monde!

Laveuse.

Mais la grosse affaire, dans la vie de Ragotte, a toujours été le lavage du linge des autres.

Ce qui lui va le mieux, c'est d'aller à la rivière et d'en revenir. Pour qu'elle ait son air le plus naturel, il faut qu'elle soit en laveuse. Sa brouette devant ou sa hotte sur le dos, sa boîte sous un bras, le tapoir et la planche à laver sous l'autre, la mettent bien à l'aise et lui servent de contenance.

Elle s'adapte si bien à sa brouette, qu'elles iraient toutes deux à la promenade, s'il arrivait à Ragotte de se promener, et Ragotte est tellement lasse, des fois, quand elle revient de la rivière, qu'elle a l'air d'être ramenée par la brouette.

Une laveuse qui n'est pas nourrie a droit à une chopine de vin par jour. Gloriette ne le savait pas et Ragotte ne disait rien. Comme Ragotte lave le linge depuis neuf ans, Gloriette apprend, par hasard, qu'elle lui doit presque une barrique.

— Pourquoi ne réclamiez-vous pas?

— Oh! moi, madame, je n'aime pas le vin... Vous savez bien, ma-

dame Gloriette, ce que c'est qu'un homme qui a bu!... Ou plutôt, non, vous ne le savez pas! Et quand il boit, que la femme se saoûle de travail, si elle veut!

Elle n'a pas le temps, le jour de la lessive, de faire à goûter pour ses hommes. Philippe ne mange que de l'ail. C'est moi, « le monsieur » qui en profite, à la chasse, quand j'ai le vent.

Ses enfants.

Elle reçoit, un matin, par le facteur, la photographie de sa fille, placée à Paris.

Lucienne est en toilette : elle a des boucles d'oreilles, une chaîne de montre, et sa tête bouffe, toute frisée exprès.

Ragotte regarde longuement le portrait et finit par dire :

— Pauvre petite malheureuse!

Lucienne arrive ce soir, et, comme elle restera quelques jours, Ragotte lui achète du fil blanc, du fil noir et du coton à repriser les bas. Elle choisit le coton le moins gros qu'elle trouve.

— Lucienne, dit-elle, doit être habituée à de la délicatesse, là-bas. Regardez donc, madame, si ce coton est assez fin?

— Oui, dit Gloriette; vous avez une bonne idée, et Lucienne sera contente.

— Elle ne va peut-être pas s'en apercevoir, dit Ragotte.

Philippe revient seul de la gare. Ragotte pâlit. Elle n'ose point le questionner, et Philippe ne prend pas la peine de dire que sa fille s'est arrêtée, en haut du village, chez une cousine.

— Quand j'ai vu, dit Ragotte à Lucienne, que ton père ne te ramenait pas, ça m'a farfouillé partout.

Lucienne se moque d'elle, avale sa soupe, trop fatiguée pour s'attendrir, se couche et s'endort.

— Venez donc voir, madame, dit Ragotte à Gloriette, comme ma gamine repose bien!

RAGOTTE

Puisque tu ne fais rien, tu devrais me repriser ma manche.

LUCIENNE

Je reprise trop mal.

RAGOTTE

Tu repriserais toujours mieux que moi.

LUCIENNE

Non, je ne sais pas. Il fallait me faire apprendre le métier de couturière.

RAGOTTE

Tu me le dis souvent!

LUCIENNE

Si j'avais un métier, n'importe lequel, je ne serais pas en place chez les autres.

RAGOTTE

Nous ne pouvions pas te payer un apprentissage!

LUCIENNE

Alors, fais ta reprise toi-même!

Comme elle est toute à ses tristes pensées, sa fille se met sur son trente-et-un pour aller à la ville. Lucienne s'habille à la façon d'une demoiselle de Paris et elle a des gants. Elle passe devant Ragotte, lui fait, comme elle a vu faire dans les gares, un petit signe de la main, et dit :

— Point de commissions?

Ragotte ne répond pas. Appuyée au tas de fagots, douloureuse et mâchonnante, elle regarde s'éloigner l'étrangère sortie d'elle.

— Ma fille n'est pas mauvaise, au fond, dit-elle, mais elle a le parlement dur.

— Et puis, que voulez-vous? c'est ma viande!

La glace.

Elle n'avait qu'une glace comme la main pour se regarder, une de ces glaces ovales, à couvercle de bois blanc, que les garçons mettent dans leur poche, dès qu'ils se croient jolis.

Ragotte laissait la sienne pendue au mur.

Gloriette lui dit :

— Vous avez beau être petite, cette glace est encore trop petite.

— Oh! madame, dit Ragotte, elle me suffit. Je l'ai depuis notre mariage. Pourvu que je voie que mon bonnet n'est pas de travers, je me passe de mirer le reste. Je ne suis pas si belle!

— Il faudra tout de même que je vous en paie une neuve, dit Gloriette.

Or, ce soir, comme Ragotte vient de laver, elle trouve à la place de l'autre une grande glace carrée, à bords vernis comme ceux d'un tableau, où elle peut se voir presque tout entière.

Elle se rappelle aussitôt la promesse de Gloriette, mais, par timidité et respect, elle fait l'étonnée.

— Je me demande, dit-elle, qui diable a mis cette glace à cet endroit-là? Est-ce que, par hasard, ce serait toi, Philippe?

— Oh! non, dit Philippe qui ne sait rien et qui ne se dérange pas de son travail pour une glace.

— Je savais bien, dit Ragotte, que c'était encore la dame!

— Non, ce n'est pas la dame, dit Lucienne avec brusquerie; c'est moi!

— C'est toi! dit Ragotte stupéfaite.

— Oui, moi. Je l'ai achetée ce matin à un bazar ambulant.

— Toi! répète Ragotte.

LUCIENNE

Et voilà comme tu me remercies!

RAGOTTE

Pourquoi donc que tu m'as acheté une glace?

LUCIENNE

Parce que j'avais de l'argent de trop.

RAGOTTE

Ma pauvre fille! tu ne m'as pas habituée. J'aurais parié gros que c'était la dame ou mon vieux.

LUCIENNE

Tu penses à papa, tu penses à la dame, tu ne penses pas à ta fille; c'est comme ça qu'on se trompe!

RAGOTTE

Oh! je me trompais pour mon vieux, mais, pour la dame, je ne me trompais pas de beaucoup.

Ragotte n'a pu s'acheter une lampe qu'à l'âge de cinquante-cinq ans.

Elle se sert de la lampe sans l'abat-jour qui est au grenier.

— Il me gênait, dit-elle.

Jusqu'à soixante ans, elle n'a connu que le lit de plumes, la couette. Pour la première fois de sa vie, elle va coucher sur un matelas.

D'un lit où le paresseux s'attarde, elle dit:

— Voilà un lit bien emblavé!

Elle s'étonne que, depuis quelques jours (pour quelques jours, seulement), je me lève le matin à six heures, et elle dit que je ne profite plus de ce que je suis monsieur.

— Quand on est chez les autres, dit-elle, on est toujours à terme.

Elle regarde le collier de cuir rouge que la petite chienne de luxe porte au cou.

— Ah! fine garce, lui dit-elle, que tu es heureuse! on ne m'en a jamais mis un pareil, à moi!

On ne peut pas lui faire dire qu'elle est de la même pâte que nous. Il faut qu'il y ait des dames habillées comme Mme Gloriette et des paysannes mises comme Ragotte.

GLORIETTE

Mais si vous deveniez riche!

RAGOTTE

Ça ne se peut pas.

GLORIETTE

Si quelqu'un vous offrait une belle robe?

RAGOTTE

Est-ce que je saurais la porter?

GLORIETTE

Si on vous avait appris?

RAGOTTE

J'ai la tête trop dure.

GLORIETTE

Si, par un hasard de naissance, vous étiez ce que je suis, et si j'étais ce que vous êtes?

RAGOTTE

Moi à votre place, madame, et vous à la mienne? oh! oh!

GLORIETTE

Enfin, je suppose.

RAGOTTE

Ce ne serait pas juste.

Le Paul lui reproche de n'avoir pas recousu un bouton de chemise.

— Je ne suis pas ma maîtresse, dit Ragotte. J'ai mon ouvrage; il faut que je fasse d'abord ce qu'on me commande.

Elle dit « ce qu'on me commande » avec du respect pour qui commande, une joie grave d'être commandée, la certitude de bien obéir.

— J'écris un mot à Lucienne, Ragotte! Qu'est-ce qu'il faut lui dire de votre part?

— Dites-lui, madame, qu'on ne fait pas toujours comme on veut.

Malade.

A peine au lit, elle crie. Le mal commence par les dents, usées jusqu'aux racines, et gagne les oreilles.

Elle ne peut pas rester couchée. Elle se lève et va mettre sa tête brûlante sur le feu qui s'éteint dans la cheminée.

Comme elle souffre, Philippe est presque tendre. Il supporte qu'elle l'empêche de dormir. Il regarde les poutres du plafond et dit parfois à Ragotte :

— Et ta gueule?

Ragotte répond par un grognement de douleur.

Philippe, pour la calmer, raconte l'histoire d'une de ses dents.

Un jour qu'il se plaignait d'y avoir mal, le forgeron lui dit :

— Mets-toi là, près de mon enclume!

Philippe se place. Le forgeron noue à la dent malade le bout d'une ficelle et à l'enclume l'autre bout, puis il passe un fer rouge devant la figure de Philippe.

— Mon recul a fait sauter ma dent, dit Philippe, et je serais tombé à coups de poing sur le maréchal, s'il ne m'avait tenu en respect avec son fer rouge. Je n'avais plus mal, mais, d'abord, je me suis cru aveugle et longtemps j'ai cligné de l'œil.

Cette histoire ne faisant pas d'effet, Ragotte, enragée, dit à Philippe :

— Jaguille-moi avec ton couteau!

Philippe, affectueux, glisse la pointe du couteau entre deux dents, pousse et tourne. Ça craque. Ragotte hurle comme si on lui ouvrait la cervelle, mais la dent ne cède pas.

Ragotte se décide à la faire arracher en ville par le médecin, pour quarante sous.

Au retour, sa bouche pisse le sang sur la route.

Elle dit gaiement à Philippe qu'elle fait rire :

— Je l'ai vue; c'était une fameuse dent! Ça ne m'étonne pas qu'elle tenait si bien; il y en avait plus long d'emmanché dans ma gueule que dehors.

Elle dit à Gloriette, qui est de retour :

— J'étais contente de savoir que vous reveniez de Paris; je pensais : nous allons nous raconter, avec la dame, nos maladies de l'hiver.

Elle commence :

— Moi, j'avais mal à la tête et une forte fièvre. J'ai d'abord pris de l'herbe, une espèce d'herbe amère, de la centaurée. Elle m'a bien fait. Ensuite, j'ai avalé tous les cachets du médecin. Je n'avais encore jamais pris de médecine. Ça me mettait le feu au ventre. Il fallait à chaque instant courir au puits, boire une tasse d'eau fraîche.

— D'eau glacée, Ragotte, de neige fondue? Vous étiez folle!
— Ça me calmait.
— Pour mieux vous brûler ensuite! Et aujourd'hui, comment êtes-vous?
— La fièvre tombe, mais j'ai toujours mal à la tête. C'est le sang.
— Il faut revoir le médecin.
— Oh! pourquoi faire?
— Madame a raison, dit Philippe, bourru et prévenant. Demain, je retournerai le chercher et il t'ordonnera de la nouvelle denrée.

Elle souffre des reins, et, pour ne pas briser son lit dans la journée, elle se couche sur l'arche au pain.

L'arche est trop courte, bien que Ragotte ne soit pas longue. Il faut qu'elle se replie en chien. Tout ce qu'on peut obtenir, c'est qu'elle mette un oreiller sous sa tête et un mouchoir dessus, parce que les mouches la dévorent.

Autrefois, elle avait des verrues, mais elle les a guéries avec une pommade qu'elle écartait avant le lever et après le coucher du soleil.

Elle se rappelle exactement la date de son retour d'âge.
— J'ai vu pour la dernière fois, dit-elle, le jour de la première communion de mon petit Joseph.
Les deux souvenirs sont casés l'un vers l'autre dans sa tête et ne se font pas tort.

Dans la solitude, elle a de quoi occuper sa pensée. Elle sait des histoires que nous ne savons pas et qu'elle ne raconte à personne. Elle sait que tel jour, derrière les fagots, le champêtre a tapiné la femme du fossoyeur.

Souvent, elle m'agace, assise sur une marche de l'escalier. Elle cause! elle cause, à voix basse, pour ne pas me déranger, et de son bavardage un murmure monte jusqu'à ma fenêtre et trouble l'air, comme la balle d'avoine s'échappe du tarare.

Religion.

GLORIETTE

Pourquoi n'allez-vous presque plus à la messe?

RAGOTTE

Oh! la messe...

GLORIETTE

C'est pour nous faire plaisir? Ma pauvre Ragotte, vous nous jugez mal : vous êtes libre.

RAGOTTE

Je le sais bien, madame.

GLORIETTE

Vous auriez tort de vous gêner, allez vite à la messe.

RAGOTTE

Je vous remercie, madame, je n'irai pas aujourd'hui. Il faudrait m'habiller.

GLORIETTE

Vous avez le temps.

RAGOTTE

L'église est trop loin.

GLORIETTE

Peu importe que la messe soit commencée.

— Laisse-la, dis-je à Gloriette, tu ne peux pourtant pas, une païenne comme toi, forcer Ragotte...

— Je t'assure, dit Gloriette, qu'elle se prive de la messe parce qu'elle s'imagine que ça nous est agréable.

RAGOTTE

Non, madame, je reste de ma volonté.

GLORIETTE

Vous n'avez donc plus de religion?

RAGOTTE

Si, madame, et vendredi, soyez tranquille, j'observerai le jeûne.

GLORIETTE

Ah! vous jeûnez tous les vendredis?

RAGOTTE

Le Vendredi-Saint seulement, celui de la semaine qui vient.

GLORIETTE

Qu'est-ce que vous mangerez, ce jour-là?

RAGOTTE

De la tourte à l'huile.

GLORIETTE

La tourte est permise?

RAGOTTE

Oui, mais je n'y mettrai pas d'œuf.

GLORIETTE

L'œuf est défendu?

RAGOTTE

Un jaune d'œuf, et on serait en état de péché.

GLORIETTE

— Et Philippe jeûnera-t-il ?

RAGOTTE

— Comme moi ; nous ne ferons pas deux cuisines.

GLORIETTE

— Il aime la tourte ?

RAGOTTE

— Oh ! la tourte à l'huile! il va se bourrer.

GLORIETTE

— Et s'il demande un œuf ?

RAGOTTE

— Il n'en aura pas.

— Aimez-vous les juifs, Ragotte?
— Je ne sais pas ce que c'est. Je n'en ai jamais vu.
— Tenez! en voilà un.
— Ce monsieur-là?
— Oui, c'est un juif, un ami venu passer huit jours à la campagne. Que faut-il en faire?
— Si c'est un bon homme, il faut le garder, si c'est un mauvais homme, il faut le renvoyer !

Le juif part ce soir; mais c'est une coïncidence; il avait fini sa semaine.

— Croyez-vous au paradis, Ragotte?
— Ma foi, oui, monsieur.
— Espérez-vous y aller?
— Je n'ai point fait de mal.
— Pensez-vous que Philippe ira?
— Pourquoi non ?
— Ecoutez, Ragotte, aimeriez-vous mieux être toute seule au paradis qu'avec Philippe en enfer?
— Oh! l'enfer, dit Ragotte, je n'y crois guère.
— Au purgatoire, si vous préférez ?
— J'aimerais mieux être avec lui n'importe où.

Puis elle reprend, par pudeur :

— Ce n'est pas qu'il tienne à moi et que je tienne à lui, mais il y a trop longtemps que nous sommes l'un près de l'autre, ça ne serait plus la peine de se quitter.

— Et Mme Gloriette, est-ce qu'il vous paraît possible qu'elle aille au paradis?

— Oh! si elle n'y allait pas, personne n'irait.

— Et moi, Ragotte?

— Oui, monsieur, dit-elle se dépêchant de le dire.

— Moi aussi! Mais vous oubliez, Ragotte, que ni madame, ni monsieur, ni les enfants, ne mettent les pieds à l'église, que...

Soudain, je m'aperçois que les yeux de Ragotte s'emplissent de larmes. C'est sa manière, à elle, de me faire comprendre que je devrais bien la laisser tranquille.

GLORIETTE

C'est l'Ascension, Ragotte, il ne faut pas manquer la messe, ce jour-là; voyons, allez-y!

RAGOTTE

Ma foi non, madame.

GLORIETTE

Alors, vous n'irez plus?

RAGOTTE

Guère.

GLORIETTE

Mais, ma pauvre Ragotte, vous vous fermez les portes du paradis !

RAGOTTE

Oh! madame, vous m'avez dit un jour que j'irais. Je suis bien sûre d'y aller.

D'ailleurs, ce n'est pas à Dieu qu'elle croit le plus.

— Si une poule demande à couver à la Saint-Jean, laissez-la une nuit dehors avant qu'elle couve.

— Pourquoi ?

— Parce que le maître de la maison mourrait dans l'année.

— Il faut mettre treize œufs sous une poule.

— A cause du chiffre treize?

— Oh! non, madame! mais la poule serait trop grosse pour douze œufs et trop petite pour quatorze.

Quand une oie couve et qu'il tonne, il faut appeler les petits dans la coquille.

— Parce que ?

— Je ne sais pas, on dit qu'il faut les appeler.

En mars, on prépare des petits paquets d'avoine et on les fait bénir, puis on les distribue aux vaches pour qu'elles vêlent bien. Philippe arrange les paquets. Que Ragotte les porte à bénir, si elle veut !

Avant de se coucher, on va voir avec une lanterne les bêtes à l'écurie. On y va tous les soirs, sauf la veille de Noël, parce que, la veille de Noël, les bêtes causent.

Un veau qui tette mal, elle le traite de feignant, mais elle l'excuse si c'est en pleine lune, parce qu'en pleine lune, un veau a de la paresse à téter.

— Ça n'y fait peut-être rien, dit-elle.

Mais peut-être que Ragotte a raison, que nous subissons tous, à notre manière, l'influence de la lune, et que la page écrite en lune dure ne vaut pas la page écrite en lune tendre.

La corneille prisonnière fait trop la vie dans sa cage, il va encore arriver quelque chose !

Justement, le petit Joseph vient de mourir, à Paris.

II

LA MORT DU PETIT JOSEPH

L'infirmière dit à Gloriette :

— Votre petit jeune homme ne va pas.

— Perdu ?

— Bien malade!

Et le médecin :

— C'est une méningite! Il peut vivre encore huit jours ou trois semaines. Trois semaines, ça m'étonnerait. Prévenez la famille.

J'écris à Philippe et lui conseille de venir à Paris.

— Triste voyage! dit-il en arrivant.

Il va tout de suite à l'hôpital avec sa fille Lucienne et ne trouve pas Joseph si mal.

— Il vous a reconnu, Philippe ?

— Oh! et même de loin! Il faisait: bou! bou! avec ses lèvres. Je lui ai dit: « Tu veux donc m'embrasser? » Il a répondu: « Oui. » Je me suis penché, et, comme mon pied glissait, il m'a dit : « Tu vas

tomber! » Il a voulu boire. Lucienne soutenait le verre par le fond. Je disais à Joseph : « Tu en as assez! » C'était pour rire, non pour lui refuser son lait. Il répondit: « Ma foi, je bois tout! » Et il a tout bu; preuve qu'il va mieux.

— Ne vous faites pas d'illusion!

— Oh! je ne m'en fais pas beaucoup; son mieux, c'est peut-être son pire.

— Dès qu'un grand médecin comme le sien a parlé!...

— Quelquefois, les médecins se trompent, dit Philippe.

— Pas quand ils affirment qu'il n'y a rien à faire.

— Ah!

— J'admire les grands médecins, dit Gloriette émue. ,

La barbe de Philippe et ses rides se brouillent et sa figure a bientôt l'air d'une souche trempée.

— Vous avez pu, Philippe, vous assurer par vous-même que Joseph est bien soigné à cet hôpital?

— Oui, mais il y a de l'eau qui lui coule du front et le mouille jusqu'à l'estomac.

— C'est l'eau de la glace qu'on lui met sur la tête pour endormir le mal. Vous ne trouveriez pas de glace à la campagne.

— Non; il serait mieux tout de même si quelqu'un restait près de lui.

— L'infirmière ne bouge pas, Philippe! Elle va d'un malade à l'autre. Elle ne quitte la salle que pour déjeuner, et elle n'a que ce moment de repos. C'est dur, le métier des infirmières; elles travaillent de sept heures du matin à sept heures du soir.

— Joseph n'aurait pas d'infirmière chez nous, répond Philippe, mais moi, la Ragotte ou le Paul, on ne le laisserait pas seul, on serait là pour le recouvrir s'il se découvrait et pour lui donner quelque chose, quand il demanderait à boire, ou n'importe.

— Ce n'est pas de soif que Joseph mourra, Philippe. Que dites-vous de l'hôpital? Vous n'en aviez pas encore vu?

— Non.

— Il vous a semblé bien tenu, hein? propre, tout luisant!

— C'est assez convenable.

— Depuis combien d'années Joseph est-il à notre service?

— Ce serait la septième.

— Sept ans, déjà! Espérons qu'il n'aura pas été bien malheureux chez nous.

— Il ne se plaignait pas trop, dit Philippe.

L'infirmière est jolie, blonde, douce et grave; elle ne s'attarde pas aux malades qui plaisantent. Elle donne avec le même sérieux le

verre de lait et la bouteille à pipi. Malgré son métier, elle reste si bien femme que Gloriette, à sa vue, ne manque pas de dire :

— Comme je la comprends ! Moi aussi, j'aimerais être garde-malade.

Le petit Joseph n'a presque pas de fièvre et il divague. Il divague poliment, d'un air raisonnable. Il a reconnu son père et ne se rappelle plus sa visite. Il semble qu'on lui ait asséné un coup de marteau sur le crâne, non pour le tuer, mais pour l'étourdir. Il grimace et ne souffre pas. Ses mains sont glacées, l'une blanche, l'autre violette. Elles se cherchent, mais si la blanche fait, à elle seule, plus de la moitié du chemin, la violette bouge à peine.

— Vous m'emmenez? me dit-il.

— Oui, bientôt.

— Oh ! je peux marcher, allons! dépêchons-nous!

Il s'efforça de remuer ses jambes inertes.

— On m'a monté ici sur un brancard, dit-il, mais, pour redescendre, je les aiderai et je tiendrai le bout du brancard.

Il voit au mur des ronds de soleil et s'écrie:

— Oh! des brioches!

— Hier, dit-il, un vieux était très malade. Il a demandé le bon Dieu. Il est là, dans l'armoire, le bon Dieu.

L'interne l'a questionné.

— Buvez-vous quelquefois?

— Non.

— Jamais?

— Non, non.

— Qu'est-ce que vous faites?

— Moi?

— Oui, vous, dans la vie?

— Je suis domestique.

— Servez-vous aux repas?

— Oui.

— En débarrassant la table, vous prenez la goutte?

— Il n'y a pas de goutte chez nous! répond le petit Joseph avec force.

Les autres malades nous observent et se disent sans doute :

— C'est lui, ce n'est pas moi, qui va mourir.

— Bonsoir, petit!

— Vous partez?

— Oui, nous reviendrons.

— Et moi, je reste?

Va-t-il pleurer? Quand je me retourne, ses yeux s'amusent déjà aux brioches qui s'arrondissent sur le plâtre blanc.

— Là-bas, on les habille, me dit Philippe; est-ce qu'on va l'habiller ?

— Je ne crois pas. Nous lui donnerons un drap, avec un oreiller, et il sera mieux dans un drap propre que dans ses effets qui ne l'étaient plus.

— Là-bas, on les habille, répète Philippe.

— Ici, non. Chaque pays a ses habitudes. Paris a les siennes. Il faut les respecter.

— Oui, mais je ne veux pas qu'on jaguille Joseph.

— Comment?

— Je ne veux pas qu'on le jaguille! Vous, qui connaissez les médecins, défendez-leur de le jaguiller. Je sais qu'à l'hôpital ils jaguillent les morts, si on ne dit rien. Ils ont jaguillé la fille de Rolin. Moi, je ne veux pas: Défendez!

Il parle ainsi, têtu et sombre, parce qu'il se souvient d'en avoir presque jaguillé un lui-même à la ferme des Corneille. Un domestique était mort subitement. La Compagnie d'Assurances exigea l'autopsie, et le médecin fit l'opération avec l'aide de Philippe, renommé pour son adresse à égorger les porcs. Philippe, quoique habitué au sang, ne trouva pas que c'était de l'ouvrage bien agréable.

— Défendez, monsieur, défendez!

— Je ferai votre commission.

— Je n'ai plus rien à faire ici, je m'en vas, dit-il à Lucienne.

Il s'assure qu'il a dans sa poche le livret de caisse d'épargne du petit.

— Vous savez que vos autres enfants ont droit à la moitié de cette somme?

Philippe ne répond pas. Il boutonne étroitement sa veste et son pardessus, se coiffe d'aplomb, et dit à sa fille, d'un ton autoritaire :

— Je pars, je l'ai vu, ça suffit; mais toi, tu restes. Tu iras à l'hôpital tous les jours, et tous les jours tu écriras pour donner de ses nouvelles. N'y manque pas; tu m'écoutes?

J'avais dit à Philippe :

— Vous êtes un homme, vous! un homme s'en tire, mais Ragotte n'est qu'une pauvre vieille maman; soutenez-la!

Philippe nous télégraphie de là-bas:

« Ragotte pas malade, mais ennuyée. »

Après Philippe, c'est le Paul qui vient voir son frère Joseph une dernière fois. Il a voulu partir à toute force. Il arrive à la gare de Lyon, au milieu de la nuit, et il attend que l'heure soit convenable pour sonner à la porte du concierge.

Il se présente avec une petite cravate-plastron, de couleur printanière, où brille une épingle dorée, et dès les premières paroles, il pleure, comme une grosse pomme cuite fendue.

Le Paul ne veut pas s'y connaître moins qu'un autre.

— Oh! pour moi, il est perdu! dit-il.

Joseph aura été deux fois à l'hôpital. La première fois, Ragotte criait:

— Il n'en sortira plus!

Nous l'avons réprimandée ferme. Joseph est sorti.

— Je regrette mes paroles de défiance, a dit Ragotte. Oh ! je n'aurai plus peur de l'hôpital, et si mon petit y retourne, je me tiendrai tranquille.

Le petit Joseph y est retourné, et, cette fois, il y reste.

Lucienne et le Paul ont du chagrin, mais surtout de la mauvaise humeur. « Ça m'agace! » dit Lucienne. Ils gémissent en bougonnant.

— Ce n'était pourtant guère difficile à voir, que la fin approchait!

— A quoi ça sert d'envoyer une dépêche? Il est mort, il est mort! Le Paul dit à Lucienne:

— Naturellement, je reste à Paris jusqu'à demain. Il faut bien que j'achète une couronne!

Et Lucienne dit:

— Inutile de faire tant de frais! C'est déjà gentil de l'emmener. Et tu sais qu'on ne les habille pas, ici; tâche de garder ça pour toi et de ne pas raconter chez nous qu'on l'a mis dans le cercueil sans l'habiller.

— Je ne suis pas si bête que tu crois, répond le Paul.

— Non, dit Lucienne, mais tu n'as guère souvent la main à ta poche, quand il s'agit de payer! Si tu me remboursais? Tu t'imagines que ça ne coûte rien, le Métro?

Ils disent : « Je l'ai vu ; il est tel qu'hier ; la mort ne l'a pas changé ! »

C'était bien la peine!

— Pour l'emmener, disent-ils, on paiera avec ses économies. C'est son argent. Il faut que l'argent qu'il a gagné lui profite.

— Cet argent, dis-je, profitera surtout au patron de ce monsieur noir qui vient de nous faire ses offres.

— Vous avez raison, mais si Joseph pouvait parler, il dirait comme nous.

C'est Philippe qui reçoit, au village, la dépêche. Il la lit et pleure d'abord, seul, tout son saoul. Il garde la dépêche dans sa poche plus d'une heure.

Ragotte est au coin du feu avec une voisine, la Chalude. Philippe, sans donner la dépêche à Ragotte, puisqu'elle ne sait pas lire, sans même la lui montrer, l'embrasse, ce qu'il ne faisait plus depuis des années.

Ragotte comprend et pleure dans son tablier.

La Chalude, ayant deviné, pleure aussi.

Il y avait beaucoup de monde à l'enterrement. Ragotte a dit :

— Nous avons beau être pauvres, nous ne sommes pas mal regardés !

Elle aura bien du plaisir à se rappeler toutes les personnes qui se sont dérangées.

Mais Philippe n'y était pas. Au dernier moment, il a refusé de mettre une chemise. Il a dit, d'une voix sourde :

« Non, je n'irai pas ! » Et il est allé se coucher sur la paille, près de Jaunette.

Le monde marchait, silencieux sauf la Chalude, courbé contre le vent qui balayait la route. La Chalude, qui ne parle pas vite, mais qui finit tout de même par dire ce qu'elle veut, déclarait à Lucienne:

— Il y a juste treize ans que, à la même époque, au mois de mars, votre frère aîné est mort. J'ai bonne mémoire, je ne me trompe pas. Et quand votre frère aîné est mort, il y avait juste treize ans que votre grand-père était déjà mort. Vous verrez que, dans treize ans, il y aura encore quelque chose pour vous .

A l'église, M. le curé en donna pour ses vingt-cinq francs, mais il n'était pas rasé, ce que tous remarquèrent.

On a vraiment bien pleuré le petit Joseph. Je ne l'ai jamais vu pleurer lui-même, et c'est la première fois qu'il faisait pleurer les autres.

Quelques jours, il continue de vivre pour ceux qui ne savent pas.

— Et votre petit jeune homme, on ne le voit plus ; qu'est-ce qu'il devient ?

— Mort.

— Oh! pardon! si j'avais su, je ne vous aurais pas demandé de ses nouvelles.

Il venait de faire une folie.

Souvent invité aux noces de son village, où il ne pouvait que regarder les danseurs, il prenait, cet hiver, sans le dire à personne, des leçons de danse. Il avait acheté d'un coup pour cinquante francs de cachets.

Il en laisse trois ou quatre.

Le chagrin de Ragotte.

Quand le petit Joseph venait la voir, il était câlin avec elle. Il ne lui flanquait jamais rien dans les jambes. Il ne partait pas sans lui glisser, au moment de l'adieu, sur ses gages à lui, une pièce d'argent pour sa cachette, et comme Ragotte voulait la rendre, il lui tenait la main fermée jusqu'à l'arrivée du train.

Le petit Joseph lui revient trop fort à la pensée; elle dit à Gloriette:

— Oh! si vous saviez, Madame, comme on se sent puni!

— Puni de quoi, Ragotte?

— Oh! Madame! Oh! Madame!

Elle ne saurait pas le dire au juste... peut-être d'avoir oublié que le malheur nous guette à chaque instant, et qu'il faut toujours vivre en inquiétude.

Elle dit à propos des leçons que la vie nous donne:

— Il faut être pris pour être appris.

Et à propos du petit Joseph:

— Tant qu'on ne passe pas par là, on ne passe pas serré.

Tous les matins elle pleure en tapotant le lit avec la petite fourche, usée et jaunie.

— Il aurait été si content de me voir un matelas!

Elle a gardé son réveil-matin, dont elle aime entendre le tic-tac; mais s'il s'arrête, elle n'ose pas le remonter, et elle appelle Philippe pour qu'il le remette en vie.

Son ouvrage fini, elle pense à Joseph et ça lui fait mal. Elle y pense trop et ça l'endort. Elle baisse la tête plus bas, un peu plus bas, jusqu'à ce qu'elle la relève avec brusquerie, comme si elle venait de heurter du front la pierre du petit.

L'après-midi, elle s'assied au pied de la croix qui est à l'ombre, devant la porte.

Elle y raccomode, elle y rêve et elle y dort.

Comme le bas de la croix était vermoulu, on l'a scié, et la croix replantée se trouve à la taille de Ragotte. Debout, elle pourrait coller son oreille à la niche entre les deux bras et dire:

— J'ai cru qu'on me parlait!

Mais assise, elle semble porter la croix sur son dos et se reposer là, n'en pouvant plus de fatigue et de misère.

Depuis longtemps elle ne croyait plus à l'enfer, et depuis la mort du petit Joseph, elle cesse même de croire au Paradis.

A quoi bon?

Elle sait que Joseph est là-bas au cimetière. Elle profite du dimanche pour aller le voir. Elle ne prie pas. Elle aime mieux pleurer. Elle lui parle à voix haute et elle lui dit, pour qu'il entende:

— Oh! pauvre petit Joseph, tu étais si bon pour moi!

Elle viendra prochainement à côté de lui, mais elle n'espère pas le retrouver plus tard au ciel.

Y a-t-il seulement un ciel?

— Est-ce que Mme Gloriette, si savante, croit au ciel ?

Puisque madame n'y croït pas, comment Ragotte y croirait-elle?

Il n'y a point de ciel; il y a, dans le cimetière, le corps du petit Joseph, et il y a, dans l'armoire de Ragotte, le linge qu'il a laissé, et qu'elle déplie et replie (oh! que c'est dur!), en criant de chagrin.

Elle résume ainsi sa vie, hochant la tête:

— J'ai enduré bien du mal!

Elle dit encore qu'elle a versé des larmes pour faire marcher un moulin.

Elle n'oserait point aller voir sa fille à Paris.

— Votre voyage, dit Gloriette, lui ferait plaisir.

— Je ne pourrais pas rester où la chose s'est passée.

— Mais votre fille n'habite pas ce quartier-là, et vous ne sauriez point à quel endroit votre petit Joseph a pu mourir. Paris est grand!

— C'est égal, dit Ragotte, ce serait toujours le même pays.

Elle n'a plus de goût à la cuisine.

Elle fait un œuf au vin, donne l'œuf à Philippe et ne garde que le reste du vin. Elle y sauce son pain et tâche que ça dure longtemps, pour que Philippe voie bien qu'elle mange et ne la gronde pas.

— La mort de Joseph l'a bien changée, dit Philippe à Gloriette,

mais où elle a été le plus abattue, c'est quand vos petits poulets n'ont pas réussi.

Elle n'irait à la ville que pour un enterrement.

Elle a de moins en moins de plaisir à aller à la rivière et à porter sur son bras les lourds draps mouillés.

— Est-ce qu'on fera la lessive demain, madame Gloriette?

— Comme tous les lundis, Ragotte, depuis neuf ans.

— Faut-il acheter du savon?

— Naturellement.

— Et des cristaux?

— S'il n'y en a plus.

— J'apporterai les cristaux avec le savon?

— Mais oui, Ragotte, par la même occasion. Qu'est-ce que vous avez?

Elle se lève, ce matin, pour aller faire le lit du Paul qui n'est pas marié et qui couche dans une petite maison bâtie par lui.

Comme elle ne revient pas, Philippe va voir.

Elle était chez la Chalude, assise et causant:

Philippe la laisse bavarder et dit, le visage dur:

— Sacrées femmes!

Un autre jour, à midi, à midi et demi, à une heure, elle n'est pas là.

Philippe mange ce qu'il trouve, et va de porte en porte demander si on a vu Ragotte. Personne ne l'a vue! Philippe n'ose pas interroger trop de monde; l'inquiétude le gagne. Il retourne à la maison, et s'assied près de l'arche, la tête dans les mains.

Le soir, Ragotte rentre comme si elle venait de sortir.

Philippe la regarde et d'abord il ne peut pas parler.

— Qu'est-ce que tu as? dit Ragotte.

PHILIPPE

Où étais-tu ?

RAGOTTE

Je faisais la vaisselle, chez Mme Lerrin, c'est aujourd'hui la Pentecôte. Elle régale du monde, comme tous les ans, tu le sais bien.

PHILIPPE

Une autre fois, tu ne ferais pas mal de prévenir.

RAGOTTE

Pourquoi?

PHILIPPE

Parce que.

RAGOTTE

Tu me cherchais donc?

PHILIPPE

Moi! je n'ai pas bougé.

RAGOTTE

On dirait que tes yeux sont rouges.

PHILIPPE

Je dormais sur l'arche.

RAGOTTE

Tiens, tiens, voyez-vous ce que c'est! Ça me fait plaisir de t'avoir désolé un petit peu.

Et, pour la première fois, depuis la mort du petit Joseph, Ragotte sourit.

— Tu ne pourrais plus vivre, mon pauvre vieux, sans ta vieille demoiselle!

Philippe hausse les épaules.

Ragotte retombe dans l'ennui.

Elle passe toute une soirée à chercher son dé et ses lunettes.

Elle va dehors; au milieu de la cour, elle oublie ce qu'elle veut, s'arrête, rentre chez elle et s'assied jusqu'à ce que ça lui revienne.

Elle n'y est plus. Il fait nuit, quand nous revenons de promenade, et elle nous dit, les mains sur le ventre:

— Faut-il une lampe?

Et si on lui dit : « Ragotte, allumez le feu! » elle répond d'une voix funèbre: « Il est donc mort? »

Elle a remué toute la nuit comme quatre pois dans un pot.

Elle voudrait si sincèrement être morte qu'elle n'a presque plus peur de l'orage.

Elle perd la mémoire. Les mots ne sortent que syllabe par syllabe, déformés, comme d'une bouche d'enfant.

Elle ne dit pas rapetisser, mais rapetitzir un corsage.

Elle n'est plus bonne qu'à s'endormir près du feu et à le laisser s'éteindre.

La cendre l'attire.

Va-t-elle bientôt mourir? Nous attendons.

— On meurt, dit-elle depuis que le Paul est soldat, quand on reçoit la feuille de route. Dès qu'elle arrive, il n'y a plus moyen de reculer : il faut qu'on parte!

La feuille de route n'est pas encore venue.

Ragotte se remet à vivre pour le mariage de Lucienne.

III

LUCIENNE

Il faut que Ragotte s'achète un bonnet de dame qu'elle ne mettra que le jour de la noce. Le Paul se mariera-t-il à temps pour que le bonnet puisse servir encore?

Son gendre, Marius, vient demain pour la première fois. Va-t-il coucher?

— Conseillez-moi, madame, dit-elle à Gloriette. Je ferai tout ce que vous voudrez. Quand je ne saurai plus, je vous demanderai. Vous me servirez de mère.

Ragotte trouve enfin ce qu'elle fera à Marius pour son dîner: après la soupe, elle cassera des œufs.

Elle lui prépare aussi un bonnet de coton.

— On n'est pas à la ville, dit-elle avec son petit orgueil modeste. Moi non plus, je ne serais pas embarrassée de bien faire, si j'avais tout ce qu'il faut.

— Oh! les parents de ton futur ne vont pas venir, c'est trop loin.

Tu crois ça, toi! dit Lucienne; parce que tu n'oses pas monter en chemin de fer, tu t'imagines que les autres ont peur de se déranger. Tâche plutôt de retourner ton bas de laine. Dans le pays de Marius, ils font la noce trois jours!

Et Lucienne ne cesse de jeter des choses dans les jambes de Ragotte.

— Tu n'es pas capable de cirer mes souliers, jamais tu ne me réveilleras à l'heure!

— Lucienne a tort, dit Gloriette à Philippe, de parler durement à sa mère.

— Ma foi! madame, répond Philippe, je ne dis rien parce qu'elle ne me dit rien! Si elle me parlait comme ça, à moi, j'aurais vite fait de la rembarrer!

— Je lui passe tout, dit Ragotte, parce qu'elle va s'en aller, comme l'autre.

— Quel autre?... Ah!

— Jamais mon petit Joseph ne me faisait d'affront; il était trop bien montré par ses maîtres. Un jour qu'il avait faim d'un œuf cuit dans la cendre, je lui sers l'œuf sur notre petite table. Il le mange et met les coquilles comme il faut, à côté de lui, et il veut ramasser les mies de pain par terre. Je lui dis : « Laisse donc! ne te salis pas les mains. Ton frère et ta sœur ne prennent point les mêmes précautions, et ce n'est pas près que tu soies aussi malpropre qu'eux! »

Mais Ragotte se précipite : Voilà une corbeille d'œufs et la farine pour les brioches!

— Ce qu'ils nous font trotter, dit-elle, ces deux saloperies!

C'est ainsi qu'elle appelle les fiancés.

La famille de Marius Carol arrive du Midi, le père, la mère et un frère soldat, lequel rapporte des manœuvres une colique qui n'est pas dans une musette.

Ils ont voyagé toute la nuit et personne ne les attendait à la gare.

Philippe comptait sur Lucienne qui comptait sur le Paul qui n'y pensait plus.

Les Carol sont chargés de paquets. On ne s'élance pas pour les débarrasser. Ragotte est assise dans un coin de la cour et plume des poulets. Philippe cloue des draps et du feuillage aux murs de la grange où se fera la noce.

— Philippe, dis-je, c'est peut-être le moment de saluer votre nouvelle famille!

— Oui, monsieur.

— Dérangez-vous! Allez donc!

Il faut que je le pousse et que je lui prenne son marteau des mains. Ragotte se décide à se lever.

Le Centre et le Midi s'abordent et mêlent leurs accents.

M. Carol corrige un peu le sien, mais Philippe garde son patois de tous les jours.

M. Carol est habillé à la mode de son pays. Le gilet laisse voir une ceinture de flanelle bleue. Sous un large feutre, il a le port sans modestie de là-bas. Il appartient aux ponts et chaussées. Mme Carol peut passer pour une Arlésienne, à cause de son bonnet. Par comparaison, les Philippe semblent ternes. La vieille culotte de Philippe reste ouverte. Ragotte se tient comme une pauvre servante effarée.

— Ah! moi, dit Philippe, je retourne à mon travail.

Les Carol demeurent plantés au milieu de la cour.

Venant du Midi, ils ont apporté un panier de raisin. Ragotte l'expose tout de suite au soleil, sur un banc. Les guêpes ne tardent pas à bourdonner. Ragotte, les mains croisées, médite et se demande si elle ne devrait pas écarter un journal dessus.

— Vous avez toute la peine, monsieur Philippe; vous plaît-il que je vous aide?

La surprise empêche Philippe de répondre. Ce monsieur saurait-il planter un clou?

Le soldat a une idée: deux guirlandes parties des quatre coins, se croiseraient sous les voûtes de la grange! Mais c'est une idée que nous avons eue déjà, Philippe et moi. Aucun succès. Silence.

M. Carol insiste et offre encore un coup de main.

— Pas besoin, dit Philippe.

— Allez plutôt faire un tour, dis-je, voir le jardin.

Ils répondent: « Ce sera très joli, cette grange! » et ils s'éloignent.

— Nous sommes un peu dépaysés, avoue M. Carol. Quand on ne connaît pas l'endroit!

Mme Carol ne sait où se tenir. Elle répète, parmi les casseroles et les volailles de Ragotte :

— Je vous gêne, je vous gêne!

— Oh ! je ne fais pas attention à vous, dit Ragotte.

— Ma bru a l'air doux, dit M. Carol à Gloriette.

Ce n'est pas le moment de soutenir le contraire.

— Elle fera de Marius ce qu'elle voudra, ajoute M. Carol. Ce n'est pas un homme qu'elle épouse, mais un « moutonne ».

Ragotte ne leur a rien préparé. Elle pensait qu'ils ne devaient manger que le jour de la noce.

— Ils ne se connaissent seulement pas, dans leur famille, dit Philippe. Les enfants disent *vous* au père et à la mère!

Marius pouvait choisir là-bas entre dix demoiselles qui avaient toutes une position, et l'une d'elles possédait plus de vingt mille francs! Mais Marius a préféré Lucienne pauvre.

M. et Mme Carol n'ont pas fait d'objection!

— Epouse-la, petit!

— Lucienne est une fille raisonnable et ordonnée, dit Gloriette.

— Et honnête, dis-je.

— N'est-ce pas? dit Mme Carol, inquiète.

— Oui, madame.

— Ecoute, dit Mme Carol à M. Carol, Monsieur affirme que Lucienne est honnête.

— Ah !

— Très honnête, à fond, dans tous les sens.

— Combien a-t-elle fait de places?

— Cinq ou six.

— Et vous croyez que?...

— J'en suis sûr, dis-je, comme si je le savais.

— Où est leur maison? me demandent M. et Mme Carol.

— La maison des Philippe? C'est la nôtre. Vous voyez qu'ils vivent chez nous, ils y sont installés.

— Ils ont une maison à eux?

— Non.

— Une maison natale, de famille. On a une maison.

— Ils en avaient une, elle est vendue.

— Tiens!

— Elle était toute petite et vieille; elle tombait. Ils l'ont vendue plus cher qu'elle ne valait, à un voisin riche. Une belle occasion!

— Où habiteront-ils plus tard, une fois vieux?

— Encore chez nous.

— Et si vous leur manquez?

— Ce n'est pas probable.

— C'est possible.

— A notre mort?

— Pardon!... s'ils vous quittaient de force, d'eux-mêmes?

— Dame! ils chercheraient ailleurs. On trouve toujours de quoi se loger.

— Pas de maison à eux! répète M. Carol.

— C'est drôle! dit Mme Carol.

Ils se regardent, un peu humiliés et dédaigneux; car ils possèdent, là-bas, maison à eux, cheval et voiture, avec une vigne, et ils vendent même du vin aux amis.

Leur grand air ne trouble point Philippe.

— Supposons, m'explique-t-il, que je sois allé là-bas, chez eux! Moi aussi, je me serais nippé pour l'occasion, et j'aurais dit, comme ces gens-là, que nous sommes propriétaires. Mais je ne crois pas ce qu'ils racontent, et je suis à peu près sûr qu'ils n'ont rien.

Et il refuse de savoir le nom de leur pays.

PHILIPPE

Nous viendrons vous voir samedi.

LE CURÉ

Quelle cérémonie désirez-vous?

PHILIPPE

Ce n'est pas la peine de dépenser tant d'argent!

LE CURÉ

Je ne dis jamais de messe le samedi. Je ne peux que vous donner une bénédiction.

PHILIPPE

Oh! ça suffit bien?

LE CURÉ

Ça suffit. Il y a une bénédiction de trente francs et une autre de neuf francs et quelques centimes.

PHILIPPE

J'aime mieux celle de neuf francs.

LE CURÉ

Et quelques centimes. Elle sera aussi bonne.

— Ce qui m'embête le plus, dit Philippe, c'est de prendre Lucienne par l'aile pour la mener à la mairie. Mais je la lâcherai sur la route jusqu'à l'église. Deux kilomètres, ah! non! Elle marchera bien toute seule.

Le jour du mariage, dès cinq heures du matin, il passe sa chemise propre et travaille aux préparatifs.

C'est dans l'écurie de Jaunette que Ragotte se débarbouille et met son bonnet noir neuf.

Le parrain de la mariée porte au côté gauche un énorme bouquet blanc, avec de larges rubans qui volent.

Le Midi n'en revient pas. Il n'a jamais rien vu de plus ridicule.

— On me paierait cinquante francs, me dit M. Carol, que je ne voudrais pas être à la place de cet homme!

— Il serait bien fier! me dit Philippe.

Alexandrine, l'aînée des sœurs de Ragotte, n'est pas venue; on espérait encore la trouver au banc familial de l'église. Point. Il paraît qu'il fallait, selon la mode, lui faire deux visites, la première pour annoncer le mariage, la deuxième pour fixer la date.

— C'est vrai que je lui ai manqué, dit Ragotte soumise. Mais elle croit que je suis libre de mon corps. Elle cherche toujours des manières et on ne peut pas la décrotter.

Le violoneux les attend à la sortie de la messe et, tout de suite, il se met à jouer le même air sur ces paroles différentes:

« Le marié dit :

— Je la tiens! je la tiens! je la tiens!

La mariée dit :

— Il est pris, il est pris, l'hébêté! »

Sans compter les douzaines de brioches, il y a deux sortes de galettes: la galette aux bretelles, qui se compose de semoule et de bandes de croûte croisées par dessus, comme des bretelles, et la galette aux herbes, dite au mal de jambe.

Par dépit, les Carol s'amusent entre eux, et un mot de là-bas, qu'ils prononcent avec l'accent, les fait éclater de rire.

Le musicien n'a qu'un œil et qu'une dent; ce n'est pas compliqué.

Il passe pour avoir gagné plus de cent mille francs avec son violon.

Quand il ne joue pas, il mange. Il parle peu et méprise les danseurs, sauf moi qui ai dû danser beaucoup dans ma jeunesse.

— Vous devez être musicien, dit-il.

— Non.

— Oh! ça se voit.

— Vous trouvez? Peut-être.

Mais non! Mais non!

Le branle.

Deux jeunes hommes, fariniers au moulin, qui ne sont pas de la noce, dansent une espèce de bourrée, moins tapageuse que la vraie et qu'on appelle le *branle.*

C'est grave et lent. Ce doit être ancien comme la plus vieille maison du village. Ils dansent avec des sabots. On écoute le son fin du bois sur le carrelage et les sabots caressent du nez la brique rouge. Les deux hommes dansent presque sur place et ne sourient pas. C'est plutôt une occupation qu'un plaisir; par moments, on dirait des prêtres. Gloriette s'approche du plus jeune et lui dit de ne pas fumer à cause des robes des jeunes filles. Il jette sa cigarette et continue, les mains derrière le dos. Son vis-à-vis, plus lourd, plisse le front, comme si vraiment il travaillait de la tête. Ils se sentent, sous les regards, une fierté pudique. Bientôt, ils disparaissent et ne tardent pas à revenir. Ils ont cru convenable de s'acheter chacun une paire d'espadrilles.

Ce n'est plus ça du tout.

Le lendemain de la noce, on attend les mariés pour s'asseoir à table.

— C'est Lucienne qui nous a mis en retard, dit Marius.

— Naturellement, dit-elle, toujours de ma faute!

En signe de victoire, Marius porte le chapeau sur l'oreille.

— Préférez-vous, Lucienne, hier à aujourd'hui, ou aujourd'hui à hier?

— Ça m'est égal, je me trouvais bien hier, je me trouve bien aujourd'hui.

Marius dévore, le nez dans son assiette, et ne dit mot.

Qu'est ce qu'il se demande ?

Mélanie, une des sœurs de Ragotte, étant de noce le premier jour, sa petite fille gardait la vache et n'en est que le lendemain.

Elle arrive toute joyeuse, dans sa toilette fraîche.

— A mon tour! s'écrie-t-elle, à mon tour!

Mais la noce est finie, et si la petite, dont les yeux brillent, se bourre de bons restes, il faut qu'elle s'amuse toute seule à une table de grandes personnes déjà éteintes.

Le garçon d'honneur fait, pour la cuisinière, une quête dans une assiette, puis il laisse tomber l'assiette et la casse. Le nombre de morceaux indique le nombre d'années que la demoiselle d'honneur doit attendre pour se marier.

Comme Lucienne a vingt-quatre ans et qu'on lui demande tout bas l'âge de cette demoiselle d'honneur, elle répond, le plus haut qu'elle peut:

— Trente ans!

Ragotte aussi danse, oh! pas le jour, non, le lendemain de la noce!

Elle a été, autrefois, une bonne danseuse. Elle dansait toute seule, sur la route, jusqu'à en perdre ses chaussons, et, de retour à la maison, elle était battue! messieurs, qu'elle était battue!

C'est Michel qui la tire par le bras et la décide.

Aussitôt, on fait cercle pour voir Ragotte danser une bourrée au mariage de sa fille; on regarde, silencieux comme à l'instant le plus grave d'une cérémonie. Ragotte relève un peu sa jupe du bout des doigts. Les jambes ne fléchissent guère, les pieds quittent à peine le sol; le corps ne se balance pas; seule, la tête s'incline à droite et à gauche.

Ragotte, très pâle, sourit d'abord. Tout à coup, elle s'arrête, laisse Michel en plan et s'éloigne, courbée, comme si sa tête se cachait. Nous devinons ce qu'elle a. Elle vient de se rappeler subitement la mort du petit Joseph. Elle pleure de chagrin et de repentir et nous tourne longtemps le dos.

Les Carol finissent par se trouver mal à l'aise.

Ils partent ce soir, avant la dislocation de la noce.

La Chalude leur dit:

— Quoi! vous partez si tôt?

— Eh oui! on ne nous regarde pas!

Le Midi s'en va un peu vite, ce qui ne l'empêche pas d'être ému.

M. Carol s'avance vers Gloriette, la main tendue.

— Mais nous vous accompagnons jusqu'à la gare!

— Ça ne fait rien, madame, je veux vous dire quelques mots à cette place! Je tiens à vous remercier de votre accueil, de vos...

Il ne trouve plus, il pleure, il ne se reprend que pour nous faire promettre d'aller les voir.

— Une dépêche, dit-il, et nous serons à la gare, avec le cheval Et soyez tranquille, il connaît le chemin!

Nous avons beau promettre, il nous invite encore. J'affirme que nous irons, et tout de suite inquiet, il rectifie:

— Oh! ce n'est pas aussi bien là-bas qu'ici, mais nous vous recevrons de notre mieux. Et vous, monsieur Philippe, je vous invite également, il faudra venir.

— Je ne dis pas non.

Le train va partir. On voit, collée à la vitre, la joue de Mme Carol qui pleure comme si la pluie tombait dans le wagon. Ils agitent des mouchoirs: Adieu! adieu!

— Ma foi, ce n'est pas trop tôt, répond Philippe.

Il est mécontent.

Il juge que le beau-père n'a pas été convenable. M. Carol avait promis par lettre, de payer la moitié des frais. Le jour du mariage, il fait dire par Lucienne qu'il paiera sa part, celle de sa femme et celle du soldat. L'heure venue de régler, il demande une note. Comme elle n'est pas prête, il offre cinquante francs.

— Ça ne faisait pas mon compte, me dit Philippe.

— Mais vous les avez pris.

— Oui.

— En disant: « C'est trop! »

— Je voulais même lui rendre sur son billet de cinquante francs.

— Pourquoi? puisque vous dites qu'il devait davantage.

— Précisément! Je lui disais: « C'est trop! » parce que je voulais lui montrer que ce n'était pas assez.

— Ça me paraît bien compliqué, Philippe.

— Enfin, voilà ce que je voulais.

RAGOTTE

Je suis bien contente, ma Lucienne, que tu sois établie! Quand l'ennui me prendra, j'irai vers toi, à Paris.

LUCIENNE

Ne te mets pas cette idée-là dans la tête! Reste où tu es. A Paris, tu ne serais pas capable de gagner ta vie!...... C'est tout ce que tu me donnes ?

RAGOTTE

Je t'ai donné six cuillers, six fourchettes et six assiettes.

LUCIENNE

Donne-moi encore des assiettes.

RAGOTTE

Je ne peux pas.

LUCIENNE

Oh! ce que tu es intéressée!

RAGOTTE

Et le Paul!

PAUL

Oui, et moi? Qu'est-ce qu'il me restera pour ma part? Si tu veux tout prendre, je vas bien t'arrêter!

Le Paul surveille les caisses, et Philippe, qui les cloue, s'écrie :

— Qu'on ne m'apporte plus rien! je ne les déclouerai pas.

Lucienne boude.
— Soignez votre caractère, lui dit Gloriette.
— Mon caractère est bon, dit Lucienne, pincée.
— C'est votre avis, monsieur Marius?
— Oh! répond Marius, je n'ai pas encore regardé.

— Ah! que le temps me dure, dit Philippe. Depuis ce matin, clouer leurs caisses, et les haricots de votre jardin qui attendent!
— D'un côté, dit-il, ça me fait de la peine de voir Lucienne partir, mais, de l'autre, je n'en suis pas fâché!

Ragotte dit doucement à Lucienne:
— Tu as beau être mariée, ce n'est pas une raison pour te mettre en colère.

— Personne ne se connaît, tant que les caractères ne sont pas l'un devant l'autre, et il faut toujours en rabattre.

— Tu vas sentir, Lucienne, le pou te piquer derrière l'oreille! Il n'y a rien de mieux qu'un homme pour tenir une femme droite! J'en ai vu que le mariage a bien réduites.

— Un mariage, ce n'est pas comme un marché de bœufs!

Au moment de l'adieu, Philippe dit tout de même à Marius et à Lucienne:
— Comme vous n'êtes pas riches, on pourra vous envoyer, à l'automne, un sac de pommes de terre.
— Tu feras bien! dit Lucienne.

Les Philippe ont reçu, au premier jour de l'an, une carte des jeunes mariés, ce qu'on appelle une carte de visite, avec les noms imprimés au milieu :

Monsieur et Madame Marius Carol.

Pas un mot de plus, mais c'était assez, et Ragotte a dit :
— Il ne leur manque rien!

IV

LE PAUL

Le Paul entre furieux chez Ragotte.
A l'autre maintenant!

PAUL

Pourquoi ne m'as-tu pas apporté ma soupe, ce matin?

RAGOTTE

Je ne savais pas si tu travaillais aujourd'hui.

PAUL

Tu sais bien quand on boit, tu ne sais pas quand on travaille!

RAGOTTE

Tu ne m'avais pas dit où tu travaillerais.

PAUL

Au canal, sur le port; c'est malin à deviner.

RAGOTTE

A quelle pile? Il faut toujours chercher. Les empileurs se moquent de moi. Ils rechignent à ma question: « Avez-vous vu le Paul? » Et je drogue de pile en pile. Mais ta soupe est prête, tu peux l'avaler.

PAUL

Je n'en veux plus, de ta soupe.

RAGOTTE

Laisse-la, mon garçon.

PAUL

Et je te défends de me la faire, demain et les autres jours. Je te défends, je te défends!

RAGOTTE

Ce n'est pas la peine de tant le répéter, j'ai compris.

PAUL

J'en trouverai à l'auberge.

RAGOTTE

Tu es libre; tu verras ce que ça te coûte.

PAUL

J'ai de quoi payer et ce sera meilleur.

RAGOTTE

Puisque tu ne mangeras plus chez moi, je ne balaierai plus ta maison où tu couches; ferme ta porte.

PAUL

Elle est fermée.

RAGOTTE

Ote la clef.

PAUL

Je l'ai dans ma poche.

RAGOTTE

C'est fini entre nous, mais quand tu auras besoin d'un morceau de pain...

— J'ai plus les moyens que toi, dit Paul, déjà dehors.

— Il m'a jeté ça dans les jambes, dit Ragotte, parce que je l'avais piqué net.

Elle tourne autour de la maison de Paul, et regarde par la fenêtre. Elle a vu aujourd'hui, sur sa table, un pain entamé, un reste de fromage et un litre vide; ce qui prouve qu'il ne prend point tous ses repas à l'auberge, comme il l'avait dit, et qu'il est embarrassé.

Le Paul, qu'elle agace, ferme les volets quand il va à son travail.

Elle se réjouit d'abord de ne plus avoir à faire de cuisine, même pour Philippe qui mangera souvent ce qu'il aime le mieux, du pain avec un cornichon à la croque-au-sel.

— Ragotte et le Paul, dit Philippe, se sont tiré les oreilles, mais ils ne peuvent pas se passer l'un de l'autre. Ils se cherchent déjà.

— Pense qu'il fait sa soupe lui-même! dit Ragotte.

— Ne faut-il pas qu'il apprenne? répond Philippe.

— Oh! toi, tu es dur, mais une mère! Je me rappelle, Madame, que la veille de faire le Paul, j'allais encore laver à la rivière! Quel ingrat! On voit des enfants si bien élevés.

— Il fallait, dit Philippe, élever ton Paul comme ceux de Madame!

— On n'est pas tout seul pour donner des conseils, réplique Ragotte.

Philippe se tait.

— Il vous reviendra, dit Gloriette, après la leçon.

— Il sent qu'il a mal fait, Madame, et il n'ose plus reparaître, ici, devant vous. Oh! moi, à sa place, j'aurais honte, je ne reviendrais pas.

— Puisqu'on ne se connaît plus, dit Philippe, il ne faut rien prendre au jardin de Paul.

C'est leur voisine, la Chalude, qui en profite; elle ne laisse pas perdre les choux et les carottes.

— Vous a-t-il dit quelque chose? lui demande Ragotte.

— Non.

— Il ne vous parle point de moi?

— Oh! non.

— En mal, comme de juste?

— En rien du tout, ma pauvre Ragotte. Il se débarrasse bien de vous! Il est comme les autres enfants.

Ainsi, ce n'était pas assez de la mort du petit Joseph, il faut que Ragotte souffre par les vivants.

Le petit Joseph au cimetière, sa fille Lucienne mariée, le Paul fâché, elle n'a plus que son principal. Elle va s'asseoir près de lui et le regarde désherber les oignons. Toute l'année de la naissance du Paul lui revient. Il y a trente ans, jour pour jour, qu'elle le poussait au monde. La moisson était bien en avance, comparée à celle d'aujourd'hui.

— Quand ils sont petits, dit-elle, avec un coup de pied d'un côté, une tape de l'autre, on les remet droits; quand ils sont grands, il n'y a plus de prise.

Cependant, elle lui prépare, comme d'habitude, sa chemise de la semaine; il ne vient pas la chercher.

— Ne t'en occupe donc plus, dit Philippe. Tu ne l'as pas vu, tout à l'heure, sortir de sa maison avec une belle culotte blanche?

— Il se croit propre dans sa pouillerie, cet individu-là! dit Ragotte mortifiée.

Elle sait, par la Chalude, qu'il ne prend jamais la peine de faire son lit et qu'un fromage blanc lui dure une semaine!

Le Paul va partir pour ses vingt-huit jours. Viendra-t-il leur dire au revoir? Jusqu'à présent, il évite le père comme la mère, et chaque fois qu'il va rencontrer Philippe, il se gare. Enfin la veille du départ, Philippe le rattrape sur la route:

— Tu n'as besoin de rien?

PAUL

Pourquoi t'inquiètes-tu de ça?

PHILIPPE

Si tu n'avais pas d'argent, je t'en donnerais.

PAUL

J'ai de l'argent.

PHILIPPE

Tu feras peut-être les manœuvres!

PAUL

Je ferai ce qu'on me fera faire.

Un peu après, Ragotte, n'y tenant plus, va dans sa maison qui est ouverte.

— Comme tu pars, dit-elle, je viens voir si tes affaires sont prêtes.

— Je ne les ai pas regardées.

— Si tu veux que je te les prépare?

— Ce n'est pas le moment.

— Il n'imagine pas, ajoute Ragotte, le plaisir qu'il pouvait me faire en me commandant quelque chose. Il m'aurait dit seulement: « Fais mon lit! » Mais rien! Comme je ne voulais pas lui montrer ma peine, j'ai tourné mon cul et je suis sortie.

Le soir, ils font une dernière tentative.

— Montes-tu là-haut? dit Ragotte.

— Monte, si tu veux, toi, répond Philippe.

— Comment faut-il que je lui tourne ça?

— Offre-lui les cent sous, mais ne le force pas. S'il les refuse, rapporte-les.

Ragotte n'a pas la peine d'aller jusqu'au bout; elle aperçoit une voiture à âne qui emmène le Paul. C'était donc ce soir qu'il devait partir, et non demain matin? Dès que Paul a disparu, sans un regard en arrière, Ragotte n'est pas longue à remettre à Philippe la pièce de cent sous.

Il ne s'agissait peut-être que d'une course? La nuit, elle se dresse et entend un bruit de souliers qui approchent.

— C'est le Paul! c'est le Paul!

Non, il est bien parti, comme un orphelin.

Philippe la console doucement.

— Es-tu sûre, à présent, dit-il, que ton Paul se f... de toi?

Elle pleure, ses yeux ne débouffissent pas.

— Il faut pleurer les morts et les vivants, dit-elle.

Comme si elle avait peur de ce qu'elle vient de dire, elle rectifie:

— C'est moins dur tout de même, de pleurer les vivants. Un jour ou l'autre, on peut les revoir.

La femme Merlin, dont le fils fait aussi ses vingt-huit jours, dit malignement à Ragotte:

— Avez-vous des nouvelles du Paul?

— Non, dit Ragotte, je n'en ai point, mais je n'en attendais pas.

— Oh! moi, dit la femme Merlin, j'en ai d'Emile. Il nous a écrit, et il marque sur sa lettre qu'il nous récrira encore!

Ragotte lave le linge qu'elle trouve dans la maison du Paul.

— Tu en as, de la complaisance! dit Philippe.

— Ce n'est pas à cause de Paul, c'est à cause du linge qui s'abîmerait. La culotte était raide de boue et dressait les oreilles comme le diable! Je ne pouvais pas la laisser dans un pareil état; oh! ça sera fini, je ne toucherai plus à rien.

— Mais, Ragotte, lui dit Gloriette, ce paquet de linge était dans la maison.

— Oui, madame!

— Et la clef?

— Je l'ai.

— Il vous l'a donc rendue?

— Oh! non, il a fait comme c'est l'habitude chez nous. Le dernier qui sort ferme la porte à clef, met la clef sur le rebord de la fenêtre, au coin, et pousse simplement les volets. Il ne les accroche pas. On le sait, on n'a qu'à prendre la clef.

Pas une carte postale!

Qui la préviendra s'il arrive malheur au Paul? Va-t-elle, comme on dit, apprendre sa mort avant sa maladie? Comment finira cette brouille? Après ses vingt-huit jours, le Paul se remettra-t-il à la petite table de Ragotte, oublieux et affamé comme s'il revenait d'une guerre lointaine? C'est possible, mais il a une tête!

Les quatre semaines passées, il est de retour et il ne vient pas la voir; c'était pourtant une bonne occasion!

Ragotte sait que, parti enrhumé, il a fait les manœuvres enrhumé et qu'il rentre avec son rhume.

Elle avait dit: « Oh! je n'irai pas laver son linge des vingt-huit jours! S'il me le donne, je le laverai de bon cœur, mais s'il attend que j'aille chercher le linge!... »

Et comme il ne l'apporte pas, elle va le prendre. Elle trouve le Paul au lit, la figure contre le mur.

— Tu es donc malade?

— Oui.

— As-tu besoin de quelque chose?

— Non.

— Si je te faisais un verre de vin chaud?

— Je n'en veux point.

Il ne se retourne même pas. Ni bonjour, ni bonsoir!

— Laissez-le, Ragotte, dit Gloriette indignée. Vous finiriez par avoir tort, et vous vous faites du mal pour un mauvais gars qui ne le mérite plus.

— Vous dites vrai, Madame! S'il arrive du malheur, je n'aurai rien à me reprocher.

Elle ne dit pas que, le Paul ne lui montrant que le dos, elle a pris le paquet de linge des vingt-huit jours. Elle le lave et l'écarte sur la haie du jardin de Paul. Il le ramassera, s'il veut.

Le Paul est malade pour de bon et le rhume lui donne la fièvre. Il ne peut même plus bouger, parce qu'un vésicatoire le fait souffrir depuis seize heures. Ragotte, avertie par la Chalude, va le revoir et lui pose les mêmes questions.

— Tu n'as besoin de rien?

— Non.

— Faut-il que j'allume le feu?

— Ce n'est pas la peine.

— Mais, ajoute Ragotte, il dit ça bien doucement! Il ne se fâche pas, et il ne se tourne plus exprès de l'autre côté!

Gloriette y monte.

— Un vésicatoire, Paul, se garde huit heures au plus. Où l'avez-vous pris?

— Chez le pharmacien?

— Sans ordonnance?

— Je n'ai pas vu le médecin.

— Qui vous l'a posé?

— Le pharmacien .

— Sans explication?

— Il m'a dit de coller à la place, quand je l'ôterais, du papier sur de l'huile.

— Avez-vous du papier?

Le Paul montre un vieux papier de soie qui enveloppait des bougies.

— Et de l'huile?

— Je n'en ai pas.

— Qui vous enlèvera votre vésicatoire?

— Moi.

— Oui, vous! comme un pauvre abandonné, au risque d'une blessure. Ecoutez, Paul! on essaiera de l'ôter légèrement, puis on mettra un cataplasme de farine de lin, dont la toile aura bouilli, et on percera la peau ensuite. Nous allons vous soigner, Ragotte et moi; je vais chercher Ragotte.

Paul répond par un grognement.

— Paul, laissez-vous soigner par Ragotte! Il ne faut plus être fâché. Elle a ses travers, comme toutes les vieilles mamans, mais vous êtes le seul garçon qui lui reste, et elle vous aime de tout son cœur. Vous ne devez pas lui faire plus longtemps de la peine. Je la ramènerai avec moi.

— Je veux bien, dit Paul.

Il le souffle d'un râle, plutôt qu'il ne le dit, à cause de son rhume. Gloriette voit remuer le drap sur la poitrine. Il pleure; c'est d'émotion ou le vésicatoire tire trop.

Le Paul laisse traîner, au bord de sa cheminée, toute une histoire d'amour en cartes postales.

Sur l'une d'elles, Ragotte lirait, si elle savait lire, et Gloriette, si elle était curieuse :

« Trouve-z-en donc une plus jolie que celle-là! Et on dit que je lui ressemble! »

Sur une autre :

« Je t'aime autant de loin que de près. »

Sur celle-ci, une petite femme à sa toilette n'est vêtue que de ses bas et de sa chemise transparente. On voit le bout des seins et on devine le reste. L'expéditrice a crayonné aux pieds de la belle : « Admire et comprends! »

Sur celle-là s'épanouit une rose jaune, et, sous le nom de cette rose que l'imprimeur appelle *Infidélité*, il est écrit à l'encre noire naturelle :

« On s'en a douté! »

Gloriette reparaît, suivie de Ragotte, et lève le vésicatoire.

— La Chalude les arrache d'un seul coup, dit Ragotte qui tremble.

— Avec la peau?

— Ah! dame! avec ce qui vient.

— Je ne vous ai pas fait mal? dit Gloriette.

— Non, madame, je n'ai rien senti.

— Ragotte restera près de vous.

— Oh! madame! oh! madame! dit tout bas Ragotte, les mains jointes, que vous me rendez donc service! Il y a un mois que je ne dormais plus!

Elle s'installe chez le Paul. Il ne dit rien, et elle parle trop.

— Oh! que ça doit cuire, un vésicatoire! Tu en as, du courage! Moi, je ne pourrais pas le supporter, je crierais.

Paul va perdre patience, lui dire de se taire, ou sauter à bas du lit et la mettre à la porte. Mais il n'a plus d'humeur.

— Il se rend, dit Ragotte, je savais bien qu'il se rendrait à vous, madame Gloriette. Il s'est rendu. Il cause; il m'a causé, ce matin.

— Qu'est-ce qu'il vous disait?

— Il m'a demandé si le lait qui était sur le feu ne tournerait pas. Oh! c'est un bon cœur, mais une vilaine femme le perd.

— Quelle femme?

— Je ne veux pas vous parler de cette femme! je vous manquerais de respect! Enfin, il me cause! Je ne tiens plus à ce qu'il prenne ses repas chez moi. Au contraire, je suis débarrassée. Qu'il mange où ça lui plaît, pourvu qu'il me cause. Je tiendrai sa maison propre s'il me cause, et je laverai son linge, mais qu'il me cause!

C'est la fin, et tous y trouvent leur compte. Ragotte danserait; Gloriette se félicite d'ôter un vésicatoire sans blêmir.

Philippe seul resterait longtemps à l'écart, si Ragotte n'avait tout à coup une bonne idée.

Elle porte ce matin la soupe au Paul et lui demande de ses nouvelles.

— Ça va bien, dit Paul; me prêterais-tu vingt sous?

— Oh! oui, mon garçon; pourquoi faire?

— Pour aller à la ville par le train. J'ai de l'argent chez le patron, près de cent francs, mais j'aime mieux ne pas les réclamer avant la fin du mois.

— Je n'ai pas, dit Ragotte, les vingt sous dans ma poche; je cours les chercher.

Elle les avait sur elle, mais c'est à ce moment que lui vint son idée. Elle trouve Philippe au jardin. Il a bon cœur, lui aussi, comme le Paul, et il est encore plus têtu; et il ne le reverrait pas sans un prétexte.

— Le Paul a besoin de vingt sous, dit Ragotte; ça ne se refuse pas, porte-les-lui donc.

— Tu ne peux pas les porter toi-même?

— Est-ce que j'ai le temps?

— Prends-le.

— Non. La dame m'appelle, il faut que je monte tout de suite. Porte les vingt sous au garçon. Le train passe à neuf heures et demie; ça presse, va vite!

Philippe, mal gracieux et ému, se dépêche d'y aller.

— Je mentais, dit Ragotte à Gloriette, vous ne m'appeliez pas. Ce sera pour une autre fois. N'ayez jamais peur de me déranger. Ça me fait tant plaisir, de vous être utile à quelque chose!

Le Paul reviendra-t-il prendre ses repas chez Ragotte? Personne n'y compte plus.

Il revient tout seul, un jour que sa chemise est mouillée et que son feu ne marche pas. Il entre chez son père et sa mère, qui ne disent rien, de peur de le faire sauver, et il s'assied en bougonnant, le dos à la cheminée où pétille un fagot.

Comme c'est l'heure de manger, Ragotte pousse devant lui, sur la petite table, une assiette, un verre, le pain et le plat qui fume.

Le Paul se sert, d'abord de loin, puis il s'approche un peu.

V

RAGOTTE ET LE PAUVRE

— On sonne, Ragotte!

— Oui, madame, dit Ragotte, qui va, sans se presser, ouvrir la porte de la cour.

Elle entr'ouvre et dit :

— Madame, c'est un pauvre.

— Attendez, répond Gloriette, je vous jetterai deux sous par la fenêtre dans un morceau de papier.

Ragotte dit : « Bien, madame! » Et elle attend avec le pauvre. Il ressemble à tous les pauvres de la route. On peut le croire, à volonté, très misérable, ou se méfier et dire qu'il est au moins millionnaire.

LE PAUVRE

Bonjour, madame Ragotte, vous me reconnaissez?

RAGOTTE

Oui, je vous reconnaissais par vos pieds sous la porte; vous êtes déjà venu plusieurs fois.

LE PAUVRE

Je viens tous les ans. Ils ne sont pas partis, vos maîtres?

RAGOTTE

Non.

LE PAUVRE

Ah! j'avais peur. L'année dernière, je suis passé trop tard.

RAGOTTE

Je me rappelle.

LE PAUVRE

Ils étaient rentrés à Paris; j'ai fait une visite pour rien.

RAGOTTE

Les maîtres partis, il n'y a plus que moi et mon vieux!...

LE PAUVRE

Monsieur Philippe?

RAGOTTE

Oh! Monsieur Philippe!... un joli monsieur!... Et ce n'est pas nous qui pouvons vous donner.

LE PAUVRE

Naturellement.

RAGOTTE

Nous ne sommes guère plus riches que vous.

LE PAUVRE

Oh! je comprends! Je n'avais qu'à me dépêcher l'année dernière comme cette année. J'ai pris le plus court... Ah!... madame votre maîtresse vient de jeter quelque chose.

RAGOTTE

Je n'ai pas entendu; vous avez l'oreille fine.

LE PAUVRE

L'habitude! Tenez, là, au milieu de la cour; c'est blanc.

RAGOTTE

Mme Gloriette donne toujours, et je parie qu'il y a deux sous et non un petit sou dans le papier.

LE PAUVRE

— Oui, ça se sent au doigt.

RAGOTTE

Madame ne trompe personne.

LE PAUVRE

Merci, madame Ragotte! (*A la fenêtre :*) Merci, madame!

RAGOTTE

Vous avez un fameux porte-monnaie.

LE PAUVRE

Il a du fond; s'il était plein! Je n'y serre pas mes sous devant tout le monde, c'est mal vu; mais, avec vous, je ne me gêne pas.

RAGOTTE

Vous préférez les sous au pain?

LE PAUVRE

Le pain est lourd à porter; on ne peut pas tout manger à la fois.

RAGOTTE

Vous aimeriez mieux de la brioche?

LE PAUVRE

De temps en temps; mais je n'ai pas la peine de refuser des friandises.

RAGOTTE

Si vous étiez venu plus tôt, moi, je vous aurais bourré de galette. J'ai marié ma fille Lucienne cet été.

LE PAUVRE

Je vous fais mes compliments.

RAGOTTE

Et bien mariée, avec un jeune homme de Paris, un chauffeur qui voyage dans le premier wagon du train et qui gagne de bonnes journées. La noce a duré trois jours.

LE PAUVRE

Je ne pouvais pas prévoir. Vous avez plusieurs enfants?

RAGOTTE

Deux : ma fille et mon aîné, le Paul; j'ai perdu le plus jeune cet hiver.

LE PAUVRE

Excusez-moi.

RAGOTTE

Oh! ce n'est pas vous qui me faites pleurer. En mariant ma fille, je riais et je pleurais; tout ça éreinte, tout ça vieillit. Je ne me porte plus comme autrefois; le mal me prend, me tient une journée au lit et me lâche ensuite; mais on s'use, on s'approche de la fin.

LE PAUVRE

Vous ne vous fatiguez pas beaucoup, ici?

RAGOTTE

Oh! non; je soigne les bêtes et je lave le linge. L'hiver, nous restons seuls, tranquilles, trop; ça paraît long et vide.

LE PAUVRE

C'est gentil, ce coin-là, ce lierre!

RAGOTTE

On va le couper, il attire les rats.

LE PAUVRE

Ils sont convenables avec vous?

RAGOTTE

Qui? Les maîtres?... Il n'y a pas à se plaindre.

LE PAUVRE

Allons, tant mieux! Au revoir, madame Ragotte. Meilleure santé! A l'année prochaine!

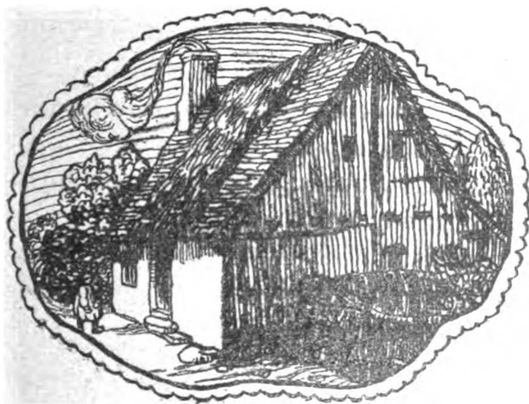
RAGOTTE

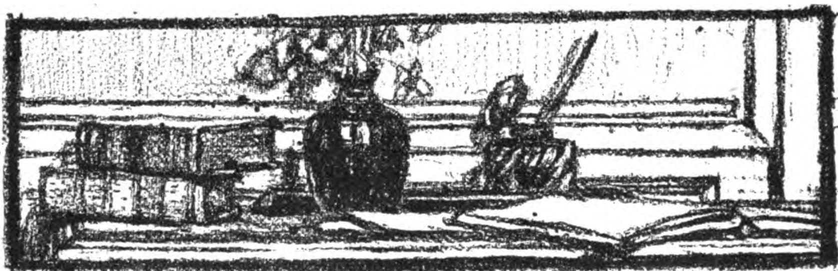
Vers la même époque, fin septembre?

LE PAUVRE

Au plus tard, pour ne pas les manquer. C'est agréable de connaître, pas trop loin de la grande route, une maison sûre comme la vôtre.

JULES RENARD.





Le Problème balkanique
et la politique austro-hongroise

Le Balkan occidental est redevenu le plus important baromètre politique de l'Europe, et une jalouse méfiance, émeut les cabinets des grandes puissances, quand une solution de la question macédonienne est proposée, de quelque côté qu'elle vienne. Il est indéniable que l'accord de Mürzsteg conclu entre l'Autriche-Hongrie et la Russie, n'a qu'imparfaitement répondu à l'attente générale. Le gouvernement ottoman, sous la pression des puissances, a bien apporté quelques améliorations á son administration ; les atrocités *turques* sont plus rares mais les luttes entre chrétiens plus sanglantes et plus acharnées que jamais. Depuis la proclamation de la Constitution en Turquie, une accalmie s'est produite, momentanée. Dans le tumulte de cette joie inattendue, on s'est réconcilié, on a fraternisé, mais cela ne peut pas durer. Quelle erreur de croire à la fin des dissensions en Macédoine ! Il ne faut pas oublier que le mouvement de ce dernier pays avait un tout autre but que d'obtenir une réforme administrative ou une constitution. Bien qu'on y combattît sous la devise « Autonomie », et que l'on y parlât d'expansion nationale, le but fut toujours la séparation de la Macédoine de la Turquie. L'indécision portait sur ce seul point : auquel des petits royaumes balkaniques ce malheureux pays doit-il être annexé ? D'une façon plus ou moins discrète, la Serbie, la Bulgarie et la Grèce réclamaient toutes la Macédoine en s'appuyant sur des considérations historiques ; la Macédoine, au cours des siè-

cles, ayant fait partie de toutes les agglomérations qui constituent aujourd'hui les Etats balkaniques. Pour donner à ces assertions quelque peu problématiques, une base plus pratique, chacun des compétiteurs entreprit de prouver que les Macédoniens appartenaient à sa propre nationalité. En réalité, dans ce pays, on trouve réunies toutes les races, comme en un kaléidoscope ; mais la Serbie, la Bulgarie, la Grèce, démontrèrent chacune par des chiffres que les Serbes, les Bulgares ou même les Grecs s'y comptaient en majorité. Cela ne suffisait pas ; on en vint à la propagande par le fait, aux luttes intestines entre chrétiens. Serbes, Bulgares et Grecs se décimèrent réciproquement, et ne pouvant obtenir par la statistique, ni par l'histoire, la primauté en Macédoine, ils essayèrent de la prendre par la force et par une véritable politique d'extermination. Chacun d'eux est convaincu de son droit. Le Bulgare jure que les Serbes et les Grecs ne sont que des Bulgares dénationalisés par la force ou par la ruse ; tandis que le Serbe réclame pour lui tous les éléments slaves, et que le Grec, à son tour, voit dans ces frères ennemis slaves, des envahisseurs ou des dissidents. Ce débat fut pour ainsi dire *importé* dans ce malheureux pays, et c'est pour les tentatives d'expansion de chacun des Etats balkaniques que le sang macédonien dut couler !

La Turquie y trouva son compte, en excitant les compétiteurs les uns contre les autres, et à peu près inactive, regarda les chrétiens se décimer et s'entretuer.

Cet état de choses s'est amélioré depuis que la Sublime Porte a reconnu le danger d'un tel foyer d'anarchie et a compris les avantages qu'elle retirerait du rétablissement de l'ordre. Mais le chaos a déjà duré trop longtemps pour que l'ordre se rétablisse dans un délai rapproché. L'autorité ottomane n'est pas assez forte pour pouvoir se rendre rapidement maîtresse de l'anarchie. Avouons-le franchement, les auteurs de cet affaiblissement sont les puissances européennes, qui arrêtèrent souvent le bras de la Turquie quand celle-ci voulait punir les actes coupables des chrétiens. Certains consuls européens minèrent systématiquement l'effort des fonctionnaires turcs, excitèrent les chrétiens, firent croire aux criminels que la protection d'un Etat européen leur assurait l'impunité.

D'autre part, la rivalité, l'hésitation, la méfiance des grandes

puissances, laissèrent naître dans les Etats balkaniques l'espoir que leur heure viendrait, et que leur rêve commun se réaliserait. La Serbie, la Bulgarie, la Grèce, le Monténégro lui-même purent espérer une combinaison leur permettant de bénéficier de l'assistance active ou passive d'une grande nation, pour atteindre un but qui leur paraît à tous légitime, l'agrandissement économique et politique de leur pays étant un devoir à leurs yeux.

Les uns et les autres virent leur espoir, et leur projet de profiter de la désunion des puissances, exaltés par l'attitude même de ces puissances.

Aujourd'hui nous sommes revenus à une époque de méfiance mutuelle qui, — le fait n'est pas nouveau — paraît s'adresser surtout à la monarchie austro-hongroise. Je ne veux pas examiner maintenant si cette méfiance apparente ne dissimule pas des intentions plus directes. Je voudrais prouver que si même elle était réelle, elle serait injustifiée et ne pourrait provenir que d'une méconnaissance totale de la vérité.

⁂

Aucun diplomate — ne serait-il que superficiellement renseigné sur la situation politique intérieure de l'Autriche, et sur les difficultés de nos relations avec la Hongrie — ne peut douter que notre monarchie ne soit éloignée pour longtemps et plus que tout autre pays, de projets d'agrandissements territoriaux. Il est notoire que le parti allemand fut, en 1878, l'adversaire le plus décidé de l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine. Les Allemands redoutaient un mouvement général en faveur des éléments slaves. Ils se voyaient menacés dans leur hégémonie, et s'inquiétaient des réactions financières trop lourdes pour le crédit national encore mal consolidé. Leurs opinions d'alors sont encore aujourd'hui celles de la majorité qui reste ennemie déclarée d'une politique balkanique plus active, et adversaire décidée d'engagements plus avancés vers le sud-ouest de l'empire. Il serait trop long de rechercher si cette attitude dénote de bien larges vues politiques. Les autres nationalités autrichiennes ne pensent pas autrement sur le rôle de l'Autriche-Hongrie dans les Balkans. Chez nous, on n'a pas l'idée d'une politique d'expansion territoriale. L'Autriche, composée de tant de partis et de na-

tionalités divers, commence seulement à s'unifier et fait l'expérience toujours incertaine du suffrage universel. Plus qu'aucun autre Etat, nous avons besoin de repos pacifique, pour nous recueillir, pour chercher un terrain de réconciliation générale, pour guérir les profondes blessures que la guerre des langues nous a faites. En tout ceci, le premier pas est à peine fait et il faudra de nombreuses années de labeur pour réparer les forces perdues dans les discussions intestines, et pour accumuler une quantité d'énergie assez grande pour en dépenser l'excédent dans des entreprises extérieures.

L'obstacle le plus important qui s'oppose à un agrandissement de nos possessions, est, sans aucun doute, nos relations avec la Hongrie. Tant que ce point ne sera pas réglé, aucun homme d'Etat ne sera assez léger pour donner à la monarchie, par un agrandissement de territoire, un nouveau sujet de dissensions. Les rapports de la Bosnie et de l'Herzégovine avec les deux parties de l'Empire sont déjà la source d'assez de conflits pour que l'on n'ait envie de tenter de nouvelles expériences, qui susciteraient d'autres difficultés. Si même l'occupation revêtait la forme du protectorat, celui-ci, exercé par deux puissances en désaccord, ne pourrait que détruire de plus en plus leur unité, et que diminuer les points de contact. Pourra-t-on jamais croire que l'armée *commune* ne prendrait possession du nouveau territoire que pour le compte d'une *seule* des deux parties ?

Non, parler d'essais d'expansion territoriale par l'Autriche-Hongrie, c'est ignorer les relations respectives des deux peuples, ou bien parler contre ses convictions intimes.

D'autre part — et il n'y a aucune contradiction avec ce qui précède — il est évident que l'empire austro-hongrois n'a, nulle part au monde, d'intérêts plus importants qu'en Albanie et en Macédoine, et que peu de questions de politique extérieure sont pour lui plus palpitantes que celles qui se réfèrent à l'avenir des Balkans occidentaux.

Pour en concevoir toute l'ampleur, il faut distinguer la Macédoine et les côtes albanaises.

L'Autriche n'est que *négativement* intéressée à ces dernières : il lui suffit que l'influence d'aucune autre grande puissance européenne ne s'y fasse sentir d'une façon durable. Examinons la situation. Une grande partie de nos exportations transocéaniques

passe par les ports de l'Allemagne. Sans compter le dommage que la richesse nationale subit ainsi, par la perte du frêt, notre industrie subit, de ce fait, un tort considérable, ses produits se promenant dans le monde sous pavillon étranger et avec l'étiquette « Made in Germany ». Ils deviennent ainsi une réclame pour l'Allemagne et sont, en somme, des pionniers de l'expansion *allemande*.

Si, en raison de notre position géographique, nous ne nous libérerons jamais entièrement de cette dépendance, et si les grosses expéditions des marchandises de la Bohême passent toujours par Hambourg, nous devrons toujours faire tous nos efforts pour que nos produits partent sous *notre* pavillon, sinon de *nos propres* ports de mer. Trop longtemps, on n'a pas clairement précisé ce but et on ne l'a poursuivi qu'avec des demi-mesures. Il en est autrement depuis une dizaine d'années. On a dépensé des milliards. On a construit le chemin de fer du Tauern pour raccourcir la ligne ferrée qui unit le seul port, Trieste, au centre de l'Europe. Les constructions du port furent agrandies ; la plus importante de nos compagnies de navigation, le Lloyd autrichien, modernisée ; le développement de la marine marchande libre aidée par des subventions. La Hongrie mit aussi tous les moyens en œuvre pour diriger les exportations vers Fiume. Là aussi, on édifia des ouvrages coûteux, on dota richement la marine particulière, on organisa des départs réguliers, et, un règlement adroit des tarifs de transport, sollicita l'exode des marchandises vers Fiume. La position de ces deux ports, tout à l'extrémité d'une mer peu parcourue et située un peu à l'écart de la grande route maritime, empêchera toujours qu'ils prennent une position aussi importante dans le trafic mondial que Hambourg, Marseille ou Gênes. Ils peuvent cependant répondre à nos désirs, en conquérant une place plus haute, et en nous permettant, en cas de besoin, de nous suffire à nous-mêmes.

Sans Trieste et Fiume, c'en serait fait du développement économique de l'Autriche-Hongrie, la monarchie deviendrait un petit royaume, et l'Autriche descendrait au rang de vassale de l'Allemagne. Mais pour que ces deux ports puissent remplir la fonction à laquelle on les destine, il faut avant tout une condition indispensable : *c'est que la sortie dans la Méditerranée reste libre*. L'Adriatique n'a d'importance que comme route d'accès à

la grande mer ; il faut qu'elle nous soit ouverte, et nous devons regarder comme portant atteinte à l'existence de notre pays, toute éventualité dont les conséquences, même lointaines, pourraient empêcher sa flotte de commerce ou de guerre de passer par le canal d'Otrante. La configuration de l'extrémité méridionale de l'Adriatique est telle qu'on peut assez facilement en fermer l'entrée : entre Brindisi et la rive opposée, un bras de mer étroit. Si Vallona tombait aux mains de l'Italie, l'Adriatique pourrait être cousue comme un sac. Notre flotte de guerre ne pourrait fuir, nos vaisseaux marchands seraient très limités dans leurs mouvements. Il en serait de même si l'Albanie venait aux mains de quelque grande puissance qui coopérerait avec l'Italie ; l'Adriatique serait ainsi transformée en une sorte de lac et de nombreuses activités seraient ainsi enlevées à notre vie économique, en nous empêchant de relier nos côtes à la mer libre. C'est pourquoi l'Autriche-Hongrie doit surveiller d'un œil particulièrement vigilant ce qui se passe en Albanie. Sans jamais vouloir penser à une prise de possession de ce pays, nous sommes obligés, par l'enchaînement des circonstances, d'empêcher, par tous les moyens, l'établissement du protectorat d'une puissance européenne, qui en préparerait la prépondérance politique et commerciale.

Non, nous ne réclamons pas l'Albanie pour nous, nous ne pensons pas à une occupation, ni à un protectorat, mais nous n'en devons pas moins décourager tous ceux qui désirent renforcer leur position dans ce pays. Ce serait saigner à blanc l'Autriche-Hongrie que de laisser une puissance européenne planter son drapeau à Vallona.

C'est pour ces raisons que l'on considère chez nous avec une défiance et un malaise croissants la possibilité de la pénétration de l'Italie en Albanie. Depuis que l'Italie a trouvé son équilibre politique et économique, elle cherche partout un moyen de guérir complètement les blessures toujours douloureuses de Tunis et d'Adoua. C'est pour cela que, depuis dix ans, elle a inauguré une politique plus active vers les Balkans, et elle vise en particulier, vers « l'altra sponda », la rive sud-est de l'Adriatique. Il nous semble que les nombreuses fondations d'écoles albanaises qui ne vont pas sans emporter des prérogatives politiques ou commerciales, ces mille moyens mis en œuvre pour cap-

tiver les Albanais, pour les italianiser ou pour les rendre dépendants de l'Italie, ne sont pas employés sans une arrière-pensée à plus longue échéance. Il est hors de doute que le gouvernement italien, surtout pour le moment, s'en tient loyalement à son alliance avec l'Autriche, et qu'il se garderait bien d'engager contre elle une lutte qui nécessiterait de sa part une défense acharnée. Mais il est également certain que la population italienne est entretenue par une agitation dont le but est défini, dans un état d'âme qui est en contradiction avec la tenue loyale des cercles officiels. Une propagande sans conscience a répandu en Italie le cri de guerre du « mare nostro ». Des politiciens, des journaux importants, et le plus grand poète italien, d'Annunzio, propagent la thèse de l'omnipotence, ou tout au moins de la prépondérance de l'Italie sur l'Adriatique. On oublie totalement que l'Autriche-Hongrie, a au moins autant de droits sur cette mer que l'Italie, et que c'est pour celle-là, un objet encore bien plus important ; c'est la seule mer qui baigne nos côtes, tandis que l'Italie a de nombreux et excellents ports sur la Méditerranée. On oublie que le « mare nostro » est une sorte d'appel au combat, et cet « ôte-toi de là que je m'y mette » est en contradiction avec des relations sincèrement amicales. Nous avons la plus parfaite sécurité en raison des intentions des cercles politiques prépondérants d'Italie, mais nous devons nous inquiéter en constatant l'opinion publique travaillée dans un sens contraire à nos intérêts; nous pouvons craindre qu'un jour ou l'autre, cette opinion ne déchaîne des éléments raisonnables, et selon les circonstances, n'oblige peut-être le gouvernement à réaliser au moins en partie le programme du « mare nostro ».

Ainsi, nous devons doublement nous tenir sur nos gardes, en Albanie, et chercher à y augmenter notre influence politique et commerciale, pour parer à temps à toute éventualité. Le peu que nous faisons aujourd'hui n'est pas suffisant pour tenir tête à la propagande italienne; seule une interprétation tendancieuse peut faire prendre notre action en Albanie pour un empiètement. Tout autre Etat européen, dont les intérêts seraient aussi puissamment en jeu, emploierait la méthode préventive, et il essaierait de s'assurer une position prédominante, non pas tant à cause des avantages de cette possession elle-même, que pour empêcher un voisin de la prendre, tandis que nous ne faisons

rien de plus que ce que commande la défensive la plus modeste.

Nous reprocher cette attitude expectante, c'est nous dénier le droit de sauvegarder nos intérêts les plus vitaux. La monarchie n'occupera jamais spontanément l'Albanie, mais elle ne souffrira jamais qu'une autre puissance européenne s'y établisse. L'intérêt que nous avons en Albanie est purement *négatif*. Il n'en est pas de même pour la *Macédoine ;* d'autres motifs dictent notre conduite.



Il faut tenir compte des relations de la Macédoine avec les provinces « occupées » et avec la Dalmatie méridionale et des conséquences de ces relations. La Bosnie et l'Herzégovine sont troublées par une agitation inspirée par l'extérieur. Les émissaires serbes parcourent le pays pour exciter la population contre l'Autriche, malgré les résultats administratifs vraiment satisfaisants, et bien que, par l'expérience acquise en Lombardie et en Vénétie on fasse tout en Bosnie et en Herzégovine plutôt qu'un régime de police, cette agitation provocatrice y trouve toujours un sol favorable. Autrefois cette agitation venait du Monténégro. Ce petit Etat ou plutôt son prince ambitieux croyait fermement que sa mission était de faire de sa principauté le Piémont des Slaves méridionaux, et il pensait pouvoir réunir tous les Serbes groupés sous la domination austro-hongroise, serbe et turque. Ses rêves de prince-poète s'évanouirent lentement, et l'État du Monténégro empira de jour en jour, à tel point, que le prince dut, non seulement abandonner ses plans d'utopiste, mais encore, se voyant en face d'un mouvement semblable à celui qu'il avait provoqué dans son pays, songer à conjurer un danger pressant pour sa propre souveraineté.

C'est de la Serbie que vient cette agitation tumultueuse qui tend à réunir la Serbie et le Monténégro sous le sceptre serbe, et l'annexion des provinces occupées du Sandschak de Novibazar et d'une partie de la Dalmatie du sud. Dans les territoires autrichiens-hongrois et annexés, la Serbie doit se contenter d'une propagande en discours et libelles ; en pays turc elle ajoute la propagande par le fait. Les bandes d'assassins formées, armées en Serbie, ouvertement soutenues par le gouvernement, passent les frontières et portent le désordre dans la partie nord de la Macé-

doine. Comme les Bulgares, les Serbes ne cherchent qu'à produire un état cahotique qui aboutisse à une conflagration générale, dont ils espèrent tirer une augmentation de territoire. Le but de leur activité criminelle est l'insurrection et son extension, grâce à un savant travail préalable, à la Bosnie, l'Herzégovine et à la Dalmatie méridionale. L'Autriche-Hongrie court ainsi le plus grand danger, si l'insurrection déclarée en Macédoine passe la frontière et s'implante dans notre pays. De l'incendie de la Macédoine, les étincelles viendront jusque chez nous. Tout ceci est une raison suffisante pour nous donner le droit de prendre les premiers la parole dès qu'il s'agit du règlement de la question macédoniene. De même que la France se voit menacée dans la tranquille possession de l'Algérie, ou tout au moins dans le développement paisible de ce pays, par le Maroc, l'Autriche-Hongrie sait que les événements de Macédoine trouvent leur répercussion sur son propre territoire. La France doit empêcher une influence étrangère de dominer au Maroc ; l'Autriche a les mêmes droits en Macédoine : pas de protectorat, pas de prise de possession, mais une influence générale telle que nos intérêts ne puissent être lésés.

En outre, la monarchie n'est pas une *puissance coloniale ;* pas une seule possession transocéanique ne lui assure de débouché pour la surproduction en marchandises et en hommes. Notre devoir est donc de conserver les territoires les plus rapprochés de nos frontières comme débouché à notre exportation. Si une autre puissance européenne se trouvait dans la même position que l'Autriche-Hongrie, elle se serait depuis longtemps assuré les moyens d'une exploitation commerciale presque exclusive. La monarchie est forcément modeste, elle n'aspire qu'à conserver sa position sans se laisser léser par les autres. La Macédoine doit rester ouverte à l'écoulement de nos marchandises. Le chemin de fer de Salonique à l'intérieur fut terminé plusieurs années avant la ligne qui relie l'Autriche-Hongrie à Constantinople et à Mitrovitza. Ceci causa un dommage important à l'exportation austro-hongroise. Les marchandises anglaises, plus tard aussi les marchandises allemandes, françaises et italiennes, arrivèrent jusque dans l'intérieur de la Macédoine, de sorte que, malgré notre très favorable position géographique, ces Etats acquirent une grande influence commerciale. Il en fut de même

après l'ouverture de la voie ferrée directe d'Autriche à Mitrovitza. De nombreuses relations commerciales s'étaient établies et l'échange ne voulut plus prendre d'autre route.

Sans vouloir violer le principe de la porte ouverte, l'Autriche doit cependant considérer qu'il faut peu à peu rectifier cette erreur géographique et reconquérir cette position commerciale qui lui revient comme à l'Etat le plus voisin. — La Macédoine pourrait devenir pour nos exportations un champ d'action très intéressant. Notre politique extérieure se voit ainsi obligée, tant pour la sécurité de notre pays que pour des raisons commerciales, d'accorder une attention toute particulière à nos rapports avec la Macédoine. Tels sont les seuls motifs du projet de construction du chemin de fer du Sandschak.

Depuis longtemps, l'Autriche-Hongrie se tient dans une attitude passive et a si peu défendu ses intérêts les plus vitaux dans le Balkan occidental, que l'Europe a peu à peu considéré cette passivité comme une nécessité inévitable de nos vues extérieures ; on s'est cru autorisé à croire que la monarchie prêterait toujours ses services à un tiers et que l'altruisme le plus idéal était le *leit motiv* de notre politique. Ce désintéressement complet, dû à la politique du comte Goluchowski, nous a fait manquer toutes les occasions favorables. Pas à pas, nous avons perdu du terrain, politiquement et économiquement même dans les régions limitrophes de nos frontières, notre influence diminue au profit des autres qui ont consolidé leurs positions à nos dépens.

Le baron d'Aerenthal ne semble pas avoir choisi le désintéressement comme règle exclusive de notre action politique. Sans prendre même l'apparence d'une attitude agressive qui ressemblerait trop à l'égoïsme sans fard du cabinet anglais, le Ballplatz doit se rendre compte qu'il y a des intérêts commerciaux qui ne peuvent être sauvegardés ni par des compliments, ni par des désistements. Et le baron d'Aerenthal dut se souvenir que, depuis plus de trente ans, le droit de construire une courte voie ferrée qui relie directement la Bosnie à la Macédoine, appartenait à la monarchie. L'importance de cette ligne est surtout agricole et économique ; stratégiquement, elle n'a que peu de valeur, car vouloir verser des troupes en Macédoine par ce moyen, serait passer une armée par le col d'une bouteille. Mais

cette ligne ouvre peu à peu à la culture la partie la plus sauvage des Balkans occidentaux. La population de cette contrée à l'accès difficile qui jusqu'ici entretient l'insubordination, se soumettra avec le temps et apprendra à connaître les bienfaits de la civilisation. Sa grande simplicité disparaîtra, ses besoins matériels augmenteront, et nous pourrons espérer là quelque profit pour notre exportation.

Cette ligne pourra aussi amener nos produits en Macédoine d'une façon plus rapide, et corriger ainsi la direction illogique des échanges vers Salonique. Nos intérêts nous dictèrent cette voie, et si l'Europe doit s'étonner, ce n'est pas de nous voir commencer cette entreprise aujourd'hui, mais bien plutôt de voir que nous avons attendu trente ans, depuis que le traité de Berlin nous en donnait le droit. Je crois que c'est un cas unique dans l'histoire moderne, qu'un peuple attende aussi longtemps avant d'user d'un droit utile qui assure des avantages indispensables à son commerce et à son économie. D'autres Etats tracent — tel le chemin de fer de Bagdad — des milliers de kilomètres sans avoir eu l'approbation d'un aéropage aussi important que le Congrès de Berlin : personne ne s'y oppose. Tandis que l'Autriche ne peut entreprendre une pauvre ligne commerciale de deux cents kilomètres sans susciter de multiples et violentes oppositions.

Il faut avouer que nous avons déshabitué l'Europe de nous voir sauvegarder nos intérêts par les mêmes procédés que les autres nations !

***

Ceci posé, la solution que l'Autriche-Hongrie désire pour le problème macédonien, est facile à deviner.

Avant tout, la monarchie ne peut accepter l'annexion de la Macédoine à aucun des petits Etats balkaniques, car ce serait une source intarissable, de querelles et de luttes. On peut juger aussi sévèrement que possible la méthode turque de gouvernement, il est cependant certain que la réalisation du rêve d'expansion de l'un de ces petits Etats susciterait en Macédoine un réveil plein des plus amères désillusions. Aucun de ces peuples, qui sont eux-mêmes tous encore en fermentation, ne pourrait s'approprier en entier la Macédoine, sans réveiller la résistance

fanatique des nombreuses races qui ne seraient pas de la même langue, ni de la même confession que le conquérant. Comme je l'ai explicitement montré, par ailleurs (1) ces petits Etats qui croient avoir rempli leur mission civilisatrice par l'envoi de bandes meurtrières, useraient de leur faible force pour opprimer et exterminer les autres nationalités.

Pour les mêmes raisons, il est impossible de *partager* la Macédoine entre ces trois puissances. Il n'y a pas un vilayet, pas un sandschak, pas même un hameau, dont le caractère national soit assez expressément *un* pour que son annexion à n'importe quel réclamant puisse avoir lieu sans que les intérêts d'une importante partie de la population ne soient sérieusement en danger. Le mélange des races et des confessions est si grand, qu'un changement de frontières en vue d'une unification relative est tout à fait inexécutable. Dans ce cas naîtrait une guerre à outrance dans les parties de la Macédoine que les divers Etats balkaniques voudraient s'approprier.

La devise de l'autonomie : *la Macédoine aux Macédoniens*, n'est aussi qu'un simple appel de combat et non un programme *exécutable*. On a tort d'employer une expression qui ne correspond à aucune idée.Les Macédoniens représentent-ils un peuple revêtu d'une *certaine unité?* Non ! Ce sont des Serbes, des Bulgares, des Grecs et des Valaques, qui se fusillent mutuellement. Les habitants de la Macédoine ne connaissent que ce qui sépare et non ce qui réunit. Une seule chose leur est commune : le mépris de la vie humaine et des droits humains. La force est pour eux supérieure à tout, et ils la croient le meilleur moyen de convaincre ceux qui ne partagent pas leur opinion.

Et ces peuples devraient être livrés à eux-mêmes par l'autonomie ? La guerre de tous contre tous en serait la suite irrémédiable. En vérité, personne ne croit sérieusement à la possibilité de réaliser une *Suisse balkanique* et la devise :« La Macédoine aux Macédoniens » est par trop naïve. Ceux qui en ont parlé le plus récemment n'y croient pas et toute l'Europe sait que ce n'est qu'une façade pour la politique *pan-bulgare*.

Visée grecque ou bulgare, idéal serbe ou albano-italien : aspirations par trop nombreuses ! Elles viennent de l'extérieur et la paix ne se rétablira, parmi ces malheureux peuples, que

(1) *Oesterreich Ungarn und Italien*, Vienne, 1907, deuxième édition.

lorsqu'on supprimera ces agitations et ses fausses espérances. Les Etats balkaniques doivent arriver à la conviction que leurs rêves ne se réaliseront jamais ; alors l'heure de la Rédemption sonnera pour la Macédoine.

Pour le moment l'Autriche-Hongrie ne peut envisager qu'une *seule* solution du problème macédonien : *le maintien de la domination turque, avec conjointement des améliorations administratives.*

Comme nous ne pensions pas qu'un amoindrissement de l'autorité ottomane dans le Balkan occidental fût opportun, il faillit y avoir, dans les derniers temps, un léger différend entre nos vues et celles des anglo-russes. Nous ne pouvions pas nous dissimuler que ces nouveaux projets de réforme comporteraient un ébranlement de l'autorité turque, et, partant, pour cette raison, n'étaient pas propres à instaurer la paix en Macédoine.

Ces projets, et bien d'autres moins connus ont été mis de côté pour longtemps, peut-être pour toujours, par la décision inattendue du sultan de doter son royaume d'une constitution. La crainte de la tutelle toujours menaçante de l'Europe détermina-t-elle le sultan à consentir aux vœux du parti jeune-turc ? Pour nous une nouvelle question se pose dont la réponse est difficile : quelle réaction la nouvelle situation de l'empire ottoman va-t-elle avoir sur le problème balkanique ?

On ne peut pas s'attendre, malgré les pronostics qui en ont été faits, à la disparition complète des bandes d'agitateurs qui sont la cause principale des troubles en Macédoine. Il ne faut pas oublier que la Bulgarie et la Serbie dépensent chaque année des millions pour l'entretien de ces bandes non pas pour provoquer des réformes administratives ou constitutionnelles, mais dans le but d'annexer tôt ou tard la Macédoine à leur pays.

Ces Etats balkaniques ont beau montrer de la sympathie pour le mouvement libéral turc, ils viseront tôt ou tard leur but primitif et feront tout pour susciter en Macédoine de nouveaux conflits.

Nous devons être dès maintenant sur nos gardes et veiller à ce que l'influence extérieure ne trouble pas le cours paisible des événements en Turquie et qu'on ne fasse pas de tentative violente pour déterminer une conflagration dans les Balkans.

Si la promulgation d'une Constitution provoque une légère détente momentanée de la situation internationale, il n'en reste pas moins certain, même dans le cas invraisemblable d'un fonctionnement régulier de la Constitution turque, que la question macédonienne porte en elle bien des ferments de discorde et de danger.

Autre question : A la longue les Albanais se soumettront-ils à la Constitution ?

La jeune Turquie a réalisé un véritable tour de force en décidant les Albanais du Nord à voter pour la Constitution. Il est plus que probable qu'on leur a démontré que le but unique de la Constitution était de se défendre contre l'intrusion européenne.

Mais, si leur égoïsme national n'était pas satisfait, il est probable qu'une contre-révolution partirait de l'Albanie.

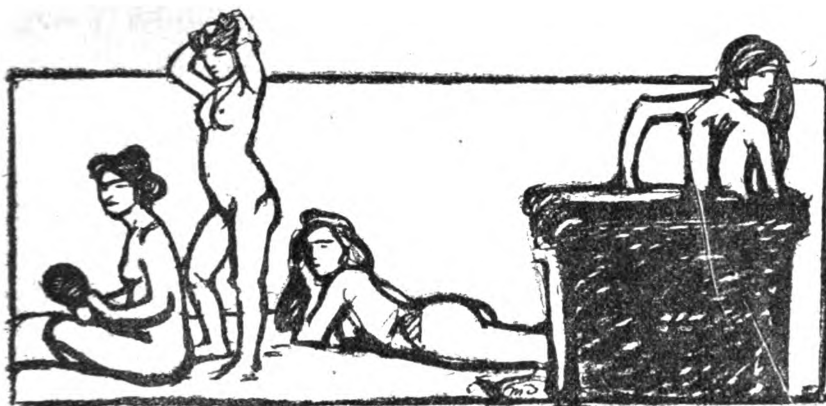
Que la Constitution turque dure ou non, il est certain qu'il se produira une réaction importante sur les provinces occupées, et que le désir de la promulgation d'une Constitution en Bosnie et en Herzégovine se déclarera violemment. Ceci dérangera nos projets. Notre intention était au moyen d'une administration moderne et moyenne et le développement de l'instruction populaire de préparer peu à peu la population à l'autonomie. D'abord, l'autonomie aux communes, plus tard étendre dans un cercle plus grand les pouvoirs administratifs et enfin créer un Landtag propre, une représentation parlementaire. Pour le moment, l'autonomie communale est presque accomplie bien qu'elle n'ait pas été introduite facilement. Sans autre transition destinée à préparer une population qui n'est pas encore politiquement mûre à l'établissement du Landtag devons-nous, aucun autre motif intérieur ne nous y obligeant, simplement parce que le sultan par crainte de l'intrusion de l'Europe a risqué l'expérience d'une Constitution, devons-nous oser une tentative aussi hasardeuse et compromettre notre évolution paisible et consciente de son but ? Ou devons-nous, pendant que la Turquie, animée d'un élan soudain de liberté politique devient un Etat moderne, demeurer dans notre vieille conception, n'avancer que pas à pas et donner ainsi à nos ennemis la possibilité d'établir un parallèle

d'apparence défavorable entre l'Etat ottoman et les provinces occupées par l'Autriche-Hongrie ?

On voit quels problèmes ardus soulèvent pour nous ces nouveaux événements. Ils sont, en tous cas, une preuve de plus qu'aucune autre puissance européenne n'est touchée autant que nous par les événements récents. Plus que toute autre, l'Autriche-Hongrie a le droit de prendre la parole, de dire le dernier mot sur la question des Balkans.

LÉON DE CHLUMECKY.
Député au Landtag de Moravie.





Littérature et Science

Si l'œuvre littéraire et l'œuvre scientifique ont chacune des caractères qui les opposent entre elles, ce n'est pas à dire que la littérature soit complètement distincte de la science. La poésie elle-même ne fait point exception : un poète, quand, par exemple, il exprime ses émotions devant une scène de la nature, se représente cette scène d'après la physique de son temps. Mais, du reste, la plupart des genres littéraires comportent un élément de notation et d'analyse. Le romancier, l'auteur de théâtre, l'historien, le critique élaborent des faits que la réalité leur a fournis des matériaux qu'ils ont dû préalablement recueillir ; et ces documents originels sont, dans leur œuvre, un fonds scientifique.

Pourtant l'art, à le considérer en soi, n'a rien de commun avec la science. Lorsque l'artiste recueille des documents, il ne fait encore que préparer son œuvre ; et, déjà, les documents qu'il recueille, sa sensibilité particulière se les assimile. Comparez seulement une statistique, un « état des lieux » à une description littéraire, une analyse psychologique à la création d'un personnage. L'artiste et le savant travaillent, il est vrai sur la même matière. Et, si nous prenons ce dernier exemple, l'un et l'autre ont

pour matière l'homme, ses mœurs, ses sentiments, sa conscience. Mais le savant se borne à consigner les observations qu'il a faites, et l'artiste incorpore ses observations dans un être vivant.

Quel est donc le trait essentiel par où diffèrent l'œuvre scientifique et l'œuvre artistique ?

On dit souvent que l'œuvre scientifique a en vue le vrai, que l'œuvre artistique a en vue le beau. Cette distinction ne semble pas bien juste. A une certaine hauteur, le vrai et le beau se confondent. « Rien n'est beau que le vrai », écrit Boileau ; et Alfred de Musset : « Rien n'est vrai que le beau. »

Du moins, ni l'œuvre scientifique n'exclut le beau, ni l'œuvre littéraire n'exclut le vrai.

L'œuvre scientifique n'exclut pas le beau. Il y a de la beauté dans la précision, dans la rectitude, dans la convenance. Si je ne sais quel philosophe grec en trouvait dans une rangée de chaussures ou de marmites, à plus forte raison y en a-t-il dans une classification bien ordonnée, dans un théorème exactement déduit.

Mais, d'autre part et surtout, l'œuvre littéraire doit être vraie. Tels écrivains se sont proposé d'altérer la nature et non de la reproduire ; eux-mêmes ne firent, après tout, qu'en exagérer les traits pour la rendre plus jolie ou plus laide. Aussi bien, précieux et burlesques comptent peu dans notre histoire littéraire. Nous avons eu trois grandes écoles, le classicisme, le romantisme, le naturalisme : or, toutes les trois prirent la nature pour modèle. En donnant aux écrivains ce conseil :

Que la nature donc soit notre étude unique.

Boileau, théoricien du classicisme, sanctionne la règle déjà suivie par les Molière, les Racine, les La Fontaine. Et quel principe les romantiques professent-ils ? Comme les classiques, ils ont pour objet l'imitation de la nature. « La nature donc ! s'écrie Victor Hugo ; la nature et la vérité ! » Mais, quant aux naturalistes, le nom qu'ils se donnent est par lui-même assez significatif : rappeler l'art à la nature, voilà toute leur esthétique.

La différence essentielle entre l'artiste et le savant ne porte donc pas sur celle du beau et du vrai. Non moins que le savant,

l'artiste représente la nature. Ce qui les distingue et les oppose, c'est que le savant la reproduit telle quelle, et que l'artiste, suivant le mot de Bacon, y ajoute son *moi*, la modifie en l'accommodant à sa façon de sentir.

Si, comme nous disions, l'œuvre scientifique a sa beauté, la beauté d'une œuvre scientifique n'est pas la même que celle d'une œuvre artistique.

Le beau, d'après Platon, c'est la splendeur du vrai. Mais cette splendeur même, dans l'œuvre scientifique, reste froide. Le savant, considéré en tant que tel, applique à la nature sa seule raison. Une démonstration de géométrie peut être belle ; elle l'est d'une beauté purement logique. Dès que le *moi* du savant, dès que sa sensibilité entre en jeu, il fait œuvre d'artiste. Préciser les mouvements des astres et expliquer les lois suivant lesquelles ils se meuvent, voilà une œuvre de savant. Sans doute, l'astronome pourra bien, tout comme un autre, et même à meilleur escient, admirer l'harmonie de l'univers ; il pourra aussi se sentir humilié par la considération du peu qu'est l'homme dans le monde, il poura se sentir effrayé par le silence des abîmes infinis. Mais, en exprimant les émotions de son cœur, il fera œuvre d'artiste, il ne fera plus œuvre de savant.

Et, d'un autre côté, si l'œuvre artistique doit être vraie, la vérité de l'œuvre artistique n'est pas la même que celle de l'œuvre scientifique.

L'œuvre scientifique constate ou démontre ; elle expose objectivement ses constatations ou ses démonstrations. Voici une vérité scientifique que le savant constate : L'air sans vapeur d'eau est mauvais conducteur de la chaleur. Voici une vérité scientifique que le savant démontre : La somme des trois angles d'un triangle égale deux angles droits. Ces vérités-là n'ont rien de subjectif, elles sont toujours et partout vraies, elles le sont pour tous les hommes identiquement. Et même, il n'y a qu'une façon de les exprimer comme il n'y a qu'une façon de les concevoir.

Au contraire, la vérité de l'œuvre artistique est relative ; modifiée par le tempérament de l'artiste, elle varie avec chaque individu. Il y a sans doute quelques principes immuables, dérivant du fonds commun par où, chez tous les individus de diverses origines, se marque leur commune « humanité ». Mais ces principes idéologiques commandent et dominent l'art sans s'y tra-

duire par rien de concret ; et la vérité de l'œuvre artistique demeure, en tout cas, appropriée au milieu dont elle procède.

La différence entre l'œuvre artistique et l'œuvre scientifique consiste donc en ce que le *moi* de l'artiste altère la nature : dans l'œuvre du savant, la nature est rendue avec exactitude ; dans celle de l'artiste, il se produit une sorte de réfraction.

Par suite, tout ce qui, dans l'œuvre scientifique, tend à diminuer la part du *moi*, rapproche l'art de la science en faisant prévaloir la nature sur l'homme.

Il y a deux époques principales du naturalisme littéraire : la seconde moitié du XVIIe siècle, la seconde moitié du XIXe. Et il y a pour l'art deux façons d'être scientifique : scientifique dans le sens des sciences abstraites, l'art subordonne la vérité positive à la vérité rationnelle ; scientifique dans le sens des sciences concrètes, il tâche de rendre la réalité aussi exactement, aussi complètement que possible. C'est dans le premier sens que le naturalisme du XVIIe siècle est scientifique ; c'est dans le second que l'est le naturalisme du XIXe siècle.

La théorie de l'art classique se ramène tout entière à la raison. Elle y assujettit la nature en éliminant les contingences, les accidents, les particularités ; elle tient les artistes appliqués à ce qui est constant, à ce que les hommes ont de commun, et non pas à ce que chaque homme peut avoir de personnel.

Si le classicisme proprement dit dérive de Malherbe, la conception que Malherbe se fait de l'art est toute scientifique. Pour fond, il exprime des vérités générales. Pour la forme, il restreint la personnalité du poète en le soumettant à des règles, en faisant prédominer partout le sens commun sur le sens propre et la discipline sur le génie.

Après Malherbe, Descartes autorise et consacre cette doctrine, qu'il appuie sur une théorie systématique du monde ; il assigne à l'art comme but de traduire « l'universel », et, concevant la beauté sous la forme d'un modèle absolu, immuable, il impose par là même à celui qui prétend la réaliser une méthode quasi géométrique. On peut dire que son esthétique est fondée sur l'identité de l'art et de la science.

Tous les théoriciens classiques mettent la vérité rationnelle au-dessus de la réalité contingente. D'après eux, le poète doit « ré-

duire sa matière aux termes de la bienséance », il doit « l'épurer des défauts et des irrégularités particulières » ; il doit la modifier non pas en l'accommodant à son *moi* sensible, à son tempérament, à sa vision propre des choses, mais en retranchant, par une méthode logique, tout ce qui ne s'accorde pas avec la raison. Voilà la doctrine du classicisme. Quand Boileau oppose au vrai le vraisemblable, il entend par le vrai la réalité, soit historique, soit contemporaine, et, par le vraisemblable, il entend la vérité rationnelle.

Si nos grands écrivains classiques n'adoptèrent pas sans restriction cette doctrine, qui, prise à la lettre, supprimerait tout art et ne pourrait d'ailleurs se concilier avec la représentation de la vie, les « modernes » du XVII[e] siècle, chez lesquels l'intelligence prédomine sur la sensibilité, sur l'imagination, sur le goût, conçoivent la littérature comme quelque chose de purement intellectuel, comme l'expression logique de la raison. Perrault ne va-t-il pas jusqu'à dire que le meilleur moyen de juger un poète grec, Homère ou Pindare, c'est de le lire dans une traduction ? et Lamotte, que, pour apprécier justement une pièce de vers, il faut la mettre en prose ? Le rationalisme tend à exclure de l'art tout ce qui distingue l'art de la science.

Ce rationalisme classique prévaut avec le XVIII[e] siècle. Montesquieu et Voltaire sont beaucoup moins artistes que ne l'étaient les grands auteurs du siècle précédent ; et, s'il faut mettre à part Jean-Jacques, déjà romantique, d'Alembert en revanche et Condorcet réduisent la littérature à la philosophie. Les œuvres capitales que produit le XVIII[e] siècle n'ont rien de proprement littéraire. Jean-Baptiste Rousseau fait des odes et Marivaux des comédies : que valent ces odes, que valent ces comédies elles-mêmes auprès de l'*Esprit des lois* et de *l'Essai sur les mœurs ?* En ce temps-là, notre langue devient universelle. Elle devient universelle parce qu'elle est devenue la plus logique des langues, parce que la recherche de la précision et de la rectitude lui a enlevé toute saveur et toute couleur propres. L'universalité de la langue française, c'en est l'impersonnalité ; et, pour dire le mot juste, il ne peut y avoir de langue universelle que la langue de la science.

Au début du XIX[e] siècle, notre littérature fut transformée par l'école romantique. Comme le classicisme, le romantisme se ré-

clame de la nature. Mais, la modifiant comme lui, c'est au gré de sa sensibilité et de son imagination qu'il la modifia. Il fut une révolte du *moi* contre la raison classique.

Quand le romantisme eut été dévoré par ses ardeurs, une école nouvelle lui succéda, qui prétendait ramener l'art à une représentation objective ; réalisme ou naturalisme, ce fut la revanche de l'esprit scientifique contre l'imagination et la sensibilité. Dans la seconde moitié du XIX[e] siècle aussi bien que dans la période classique, notre littérature se rapproche de la science ; et, par suite, il y a des affinités manifestes entre le naturalisme et le classicisme.

Quelles que soient ces affinités, rappelons tout de suite une distinction déjà faite. Tandis que le classicisme avait acheminé la littérature vers les sciences abstraites, c'est vers les science d'observation que l'achemine le naturalisme moderne. Et ainsi les naturalistes ne subordonnent pas la nature à la raison comme les classiques ; ils ont pour objet de reproduire avec autant de fidélité que possible. Proscrivant l'idéalisation sentimentale du romantisme, ils substituent la méthode positive à l'idéalisation rationnelle du classicisme.

Pourtant le naturalisme moderne, dans sa lutte contre les romantiques, fut en accord sur bien des points avec le naturalisme du XVII[e] siècle. Ce *moi* que l'école classique avait répudié au nom de son rationalisme, il le répudie au nom de son positivisme. Et la ressemblance des deux écoles n'est pas moins apparente dans la forme que dans le fond. Comme l'école classique, l'école naturaliste préconise un style qu'on peut, sans trop d'exagération, qualifier de scientifique. Tel est d'ailleurs le mot dont Emile Zola ne craint pas d'user. « Je crois, dit-il, au début de sa campagne contre le romantisme, que la langue s'apaisera et se pondérera après la fanfare superbe et folle de 1830... Nos fils se dégageront. Je souhaite qu'ils en arrivent au *style scientifique*...
Ce serait le style vraiment fort d'une littérature de vérité. » Et Zola ne se dissimule point qu'on en reviendrait par là-même au style du classicisme. Car il ajoute aussitôt : « Un style... prenant une solidité et une largeur classiques. (1) »

(1) *Le Roman expérimental, Lettre à la Jeunesse*, p. 94. — Cf. *Ibid.*, p. 46 : « J'estime que la méthode atteint la forme elle-même, qu'un langage n'est qu'une logique, une construction naturelle et scientifique. Celui qui écrira le mieux ne

Que devient notre littérature pendant la seconde moitié du XIX[e] siècle? Si le caractère essentiel de la science par comparaison avec l'art, c'est l'impersonnalité, nous remarquons que cette impersonnalité caractérise, dans tous les genres, la littérature des naturalistes modernes, et que leur esthétique a pour loi suprême ce qui s'appelle la soumission à l'objet.

Est-il besoin d'insister sur l'histoire et sur la critique ? D'elles-mêmes, l'une et l'autre tendent à se rapprocher de la science comme ayant en vue la vérité objective.

Pourtant le romantisme avait fait, de l'histoire, tantôt une synthèse plus ou moins téméraire, tantôt une sorte de divination. Avec Taine et Renan, elle devient positive ; mais s'il y a encore chez l'un beaucoup de dogmatisme, s'il y a chez l'autre quelque fantaisie, voici Fustel de Coulanges, qui prétend la réduire tout entière à une explication des textes, en supprimer tout ce qui n'est pas science ; et, de nos jours enfin, laissant de côté les vues générales, les conclusions d'ensemble, elle est une enquête patiente et sévère, limitée par chaque historien au petit nombre de faits dont il peut prendre une connaissance personnelle, une connaissance directe et complète.

A l'égard de la critique, l'influence de l'esprit positiviste, que Sainte-Beuve y avait déjà introduit dans la première moitié du siècle, y domine dans la seconde. Elle y domine chez Sainte-Beuve lui-même, qui l'assimile de plus en plus à l'histoire naturelle ; puis, chez Taine, qui, par la loi des dépendances et par celle des conditions, l'une et l'autre formulées avec la plus exacte rigueur, veut la réduire à je ne sais quel mécanisme ; enfin, chez Ferdinand Brunetière, classique de doctrine, car sa doctrine se fonde sur la constance de la raison humaine, mais positiviste de méthode, car sa méthode n'est qu'une application de l'évolutionisme à l'histoire littéraire.

Cette tendance de la littérature à devenir plus ou moins scientifique se manifeste jusque dans la poésie.

sera pas celui qui galopera le plus follement parmi les hypothèses, mais celui qui marchera droit au milieu des vérités... Le grand style est fait de logique et de clarté ». — P. 81 : « Tel mémoire de Letronne et d'Eugène Burnouf, en apparence étranger à tout souci de la forme, est un chef-d'œuvre à sa manière. La règle du bon style scientifique, c'est la clarté, la parfaite adaptation au sujet... Mais c'est là aussi la règle pour bien écrire en quelque matière que ce soit ». — Cf. encore *Une campagne*, p. 136 : « Mon seul rêve d'orgueil... serait d'être... un classique travaillant à la fondation d'un Etat solide et définitif, basé sur la science. »

D'abord, les poètes romantiques qui dépassèrent la première moitié du XIX[e] siècle, Théophile Gautier, Alfred de Vigny, Hugo lui-même, subissent l'influence de l'esprit ambiant. Hugo, sans doute, n'a jamais été si hardi et si libre ; pourtant le lyrisme des *Contemplations* a quelque chose de plus recueilli, de plus « contemplatif » que celui des *Feuilles d'automne* ou des *Voix intérieures*, et la *Légende des siècles*, bien que nous y reconnaissions souvent la personnalité du poète, n'en est pas moins une œuvre épique, dans laquelle il la réprime ou la transpose. Alfred de Vigny n'a point, comme certains le prétendent, affranchi notre poésie du subjectivisme, car, entre tous les romantiques, aucun ne paraît si impuissant à se détacher de soi-même ; mais, exprimant presque toujours son *moi*, c'est sous une forme indirecte qui l'exprime, par le moyen d'un symbole, d'un détour épique ou dramatique. Théophile Gautier enfin, souvent « sentimental », on l'oublie trop, dans ses premiers recueils, n'est guère, dans *Emaux et camées*, qu'« un homme pour lequel le monde visible existe » ; peintre du monde visible, il se borne maintenant à le rendre avec une netteté précise et significative.

Quant aux nouveaux poètes, leurs thèmes, pour la plupart, n'ont rien d'élégiaque. Leconte de Lisle déclare tout d'abord que l'art doit demander à la science ses véritables traditions. Lui-même exprime, non pas un *moi* fugace et inconsistant, mais l'âme de l'humanité ; il ne chante point ses joies et ses peines ; il prétend retracer l'épopée de notre race avec l'objectivité d'un savant,et son œuvre n'a presque rien de proprement lyrique. Après Leconte de Lisle, voici l'école des Parnassiens ; selon eux, la poésie consiste avant tout dans la notation directe des objets, et ses moyens spéciaux, le rythme et la rime, ne lui servent qu'à les reproduire avec une rectitude plus catégorique et plus expresse.

Certains, parmi les poètes de l'école parnassienne, répudièrent ce vigoureux mécanisme. Pourtant il ne restera sans doute de François Coppée, si quelque chose en reste, que des tableaux de la vie réelle, des descriptions de la banlieue parisienne, des études d'intérieurs. Sully-Prudhomme, s'opposant au Parnasse par ses préoccupations de philosophe, s'oppose au romantisme par ce qu'a son art de scientifique, non seulement dans la *Justice*, dont toute la partie critique relève d'un exact positivisme, mais

aussi dans les nombreuses pièces où il fait de sa sensibilité une analyse déliée et sagace. Heredia, enfin, porte à leur degré suprême les qualités d'une poésie qui, pour fastueuse qu'elle soit, n'en demeure pas moins, dans son faste même, une poésie logique, une poésie didactique et technique.

Bien plus sensible encore devait être cette évolution de la littérature vers la science, — c'est-à-dire vers une fidèle reproduction des choses, — dans les deux genres qui ont pour objet d'imiter la vie, dans le théâtre et dans le roman.

Renonçant aux fallacieux prestiges de l'histoire, le théâtre représente les événements ordinaires et les figures moyennes de la réalité ambiante. Alexandre Dumas met sur la scène toute la vérité que lui semblent admettre les conditions du genre et permettre les préjugés sociaux. Il ne répudie pas seulement les sujets et les personnages du drame romantique, ses déclamations, ses extravagances, ses coups d'éclat ; il rompt avec les conventions de Scribe, conventions techniques et conventions morales ; il veut donner, de la vie contemporaine, une image aussi réelle que le théâtre le comporte. Emile Augier a moins de puissance et moins d'audace qu'Alexandre Dumas, mais n'est pas moins vrai. Peut-être même ne trouve-t-on dans l'œuvre de Dumas, aucune figure qui soit comparable, pour la vérité des traits, à Monsieur Poirier, par exemple, ou à Maître Guérin.

Cependant l'action, les personnages, le style, la morale elle-même, ont souvent, chez Augier et Dumas, quelque chose de factice ; Augier gâte ses meilleures comédies par des scrupules de timidité bourgeoise, Dumas construit les siennes avec une rectitude stricte et tranchante qui décèle la mécanique théâtrale. Après eux, l'évolution réaliste, à laquelle ils avaient présidé, se poursuit contre eux.

D'abord, c'est Henry Becque, l'auteur des *Corbeaux*, une pièce sans incidents fortuits, sans tirades, sans autres « mots » que des mots de situation ou de caractère, sans autre pathétique que celui qui sort du sujet, aisée à la fois et fidèle, ample de développement et serrant de près la vie jusque dans les plus minutieux détails. Ensuite, c'est le Théâtre-Libre. Et l'on peut lui reprocher sans doute son pessimisme et sa misanthropie de commande ; mais il eut le mérite, soit de rendre la mise en scène plus exacte, le débit et le jeu plus naturels, soit de donner plus de réa-

lité à l'art dramatique en écartant toutes les conventions théâtrales que n'imposent pas les nécessités du genre. Maints novateurs allèrent même jusqu'à méconnaître ces nécessités. Par aversion pour la pièce « bien faite », on découpait des « tranches de vie », on juxtaposait, pour reconstituer une époque historique, des tableaux à peine liés entre eux ; on intitulait *étude* ce qui, en effet, n'était plus une comédie.

Dans le genre romanesque, où il n'y a pas de conventions, le naturalisme triompha de très bonne heure, et appliqua librement sa formule.

Mérimée, Stendhal, Balzac, dès la première moitié du XIXe siècle, inclinèrent, chacun à sa façon, le roman vers la science. Quel romancier plus objectif que Mérimée, plus exact en notant les faits réels, plus précis en les traduisant ? Stendhal, à vrai dire, n'est presque pas un artiste. Il a, du savant, le style lucide et sec, le goût des analyses positives, l'horreur de la rhétorique. Il écrit moins des romans que des recueils d'observations. Quant à Balzac, ses rêves et ses chimères ne l'empêchent pas de faire une œuvre scientifique : il replace l'homme dans l'animalité et prétend étudier les espèces sociales de la même manière que le zoologiste étudie les diverses sortes d'animaux ; immoral comme la nature elle-même et comme la science, ou plutôt étranger à toute morale, il n'a souci que de représenter fidèlement cette mêlée d'intérêts et d'appétits qui s'appelle la comédie humaine ; enfin son œuvre est un immense « magasin de documents », un inventaire complet de la vie, un véritable « état civil ».

Le réalisme scientifique, dans la seconde moitié du XIXe siècle, pénètre si profondément tous les esprits qu'il impose à Gustave Flaubert, romantique d'instinct et de tempérament, une méthode en contradiction directe avec sa nature. Ce romantique s'oblige de réprimer tout mot, tout geste de style qui trahirait sa personne. En faisant *Madame Bovary*, il rêve d'une œuvre superbe et splendide, de je ne sais quelles « fresques » somptueuses ; et, quand il fait *Salammbô*, il applique à l'étude de l'ancienne Carthage les mêmes procédés qu'à celle des mœurs et des figures modernes. Pour écrire une page de son premier roman, il regardait la campagne, un après-midi entier, « par des verres de couleur » ; pour écrire quelques lignes de l'autre, il demande à Tunis des renseignements sur les maladies d'une espèce de ser-

pents. Artiste avant tout, il ne conçoit pas l'art séparé de la science. « Je crois, écrit-il à George Sand, que le grand art doit être scientifique. »

Cette formule bien significative, les naturalistes proprement dits l'adoptèrent. Leur chef, Zola, déclare en termes exprès que le naturalisme consiste dans l'application à la littérature des procédés de la science. Opérant sur les caractères, les personnages, les faits sociaux, de la même façon que les physiologistes opèrent sur les corps, les romanciers naturalistes, qui doivent, selon lui, étudier l'homme naturel, l'homme animal, soumis aux lois physico-chimiques, déterminé par les influences de la race et des milieux, ne peuvent l'étudier ainsi qu'en empruntant aux sciences positives leur méthode. Le naturalisme, dit-il, est « la littérature d'un âge scientifique. » Et, pour exposer la doctrine naturaliste, il ne trouve rien de mieux que de s'approprier un livre de Claude Bernard, quitte à remplacer le mot de médecin par celui de romancier.

Doit-on considérer l'école psychologique, dont M. Paul Bourget fut le chef, comme ayant réagi contre le naturalisme ? Tandis que le naturalisme réduisait la psychologie à la physiologie, le psychologisme porta toute son attention sur les phénomènes moraux, isolés le plus possible de leurs conditions matérielles. Mais il n'est, à vrai dire, qu'un naturalisme de la vie mentale, il applique à l'étude du cœur et du cerveau la méthode qu'appliquait le naturalisme à celle du tempérament. M. Paul Bourget lui-même présenta quelques-uns de ses romans comme des « planches d'anatomie », et le psychologue y usurpe souvent la place du romancier.

Si le naturalisme, qui prévalait pendant la seconde moitié du XIXe siècle, avait appliqué sa théorie sans réserve, c'en était fait de toute littérature.

Voici d'ailleurs un genre littéraire, l'histoire, que la science semble enlever à l'art. Nul autre, avant le triomphe du naturalisme, ne fleurissait avec plus d'éclat. Et qu'y reste-t-il aujourd'hui de littéraire ? Déjà Fustel de Coulanges lui-même est à peine un « littérateur » ; du moins, les écrits pour lesquels son nom figure avec ceux des Michelet, des Taine et des Renan, non seulement la *Cité antique*, mais encore les *Institutions de l'ancienne France*, sont ceux où il ne s'astreint pas à sa propre mé-

thode, où ses généralisations manquent de prudence, où nous surprenons maintes traces de cet esprit de système qu'il avait pourtant en aversion. Les plus louables, au point de vue strictement historique, n'ont rien de commun avec la littérature. Et, de même, nos érudits contemporains, qui s'interdisent toute vue d'ensemble et s'imposent une rigoureuse objectivité, font des travaux aussi peu littéraires que ceux d'un spécialiste en diplomatique ou en paléographie.

Pourtant il n'y a point à craindre que la littérature soit absorbée par la science.

L'histoire elle-même ne saurait l'être ; dès qu'elle ne consiste pas en une pure statistique, en un sec enregistrement de chiffres, le *moi* de l'historien s'y fait jour. Comme le romancier, l'historien voit la réalité à travers son *moi*. Comme le romancier, il pratique nécessairement l'abstraction et l'idéalisation : l'abstraction, — car il doit choisir parmi tant de faits : l'idéalisation, — car, sans parler de préjugés et de sympathies personnelles, son choix est plus ou moins déterminé par une idée conforme à sa nature propre. Ainsi l'histoire ne saurait être une science. Et, ne craignons pas de le dire, ce qui en fait l'intérêt, ce qui en fait la valeur, c'est ce que chaque hstorien y met de lui-même. Voilà par quoi elle est un instrument de culture morale, d'éducation humaine.

Je ne parle ni de la poésie, ni du théâtre. Il y a une poésie de la science ; elle exprime l'émotion du poète devant les perspectives lointaines que la science ouvre à ses rêves, elle célèbre les lois de l'univers, elle glorifie les forces de la nature. Mais il n'y a pas de poésie scientifique ; ou, s'il y en avait une, cette poésie se bornerait à mettre en vers, par un tour de force bien inutile, des vérités qui ne trouvent que dans la prose leur expression parfaite. Quant au théâtre, la convention y aura toujours un rôle essentiel comme étant inhérente au genre, et le naturaliste le plus intransigeant se verra forcé d'y procéder par raccourcis, d'y conformer son œuvre à une « optique » spéciale, d'y remplacer la vérité réelle par une vérité de relation.

Restent le roman et la critique.

Si, dans le genre romanesque tel que les naturalistes l'ont entendu, la part de la science est très considérable, il n'y a cependant aucune assimilation possible entre l'œuvre du romancier

et celle du savant. Zola calque son manifeste du naturalisme sur l'*Introduction à la médecine expérimentale* : cela ne l'empêche pas d'être pour son compte un romantique, non seulement dans ses derniers livres, dans les *Quatre Evangiles* et dans les *Trois Villes*, mais aussi dans les *Rougon-Macquart*.

On a souvent signalé chez lui une contradiction de l'artiste avec le critique. En réalité, Zola, docteur du naturalisme, admet et justifie le romantisme de ses œuvres soit en revendiquant ce qu'il appelle l'expérimentation comme un procédé complémentaire de l'observation, soit en montrant que, si deux qualités fondamentales sont nécessaires au romancier, « le sens du réel » et « l'expression personnelle », la seconde de ces qualités introduit dans le roman naturaliste toutes les altérations de la nature par où se marque le *moi*. Aussi bien, — et c'est là qu'est la contradiction, mais non pas entre le critique et l'artiste. — Zola mesure le génie des écrivains à la déformation qu'ils font subir au réel. Lisez seulement cette page des *Documents littéraires* : « Peu importe le plus ou moins d'exactitude. Il faut simplement que le spectacle de l'écrivain aux prises avec la nature reste grand... La façon puissante dont il la déforme, l'empreinte qu'il laisse sur tout ce qu'il touche, telle est la signification du génie ». Ainsi s'exprime Zola lui-même. Et cette déclaration ruine du coup la doctrine et la méthode que préconise le théoricien du naturalisme.

A l'égard de la critique, elle ne pourrait devenir une science que si l'œuvre littéraire n'était pas, comme telle, œuvre du *moi*, ou si nous avions les moyens d'atteindre « la monade inexprimable », comme disait Sainte-Beuve, de soumettre l'idiosyncrasie à des lois certaines. Mais le *moi*, c'est-à-dire la sensibilité individuelle, est l'essence même de l'art. En voulant fonder une critique scientifique sur la raison universelle et constante, le dogmatisme retranche, dans l'œuvre littéraire, ce qui en fait une œuvre littéraire. Que restera-t-il du poète, voire de l'orateur, quand on réduira leurs œuvres aux éléments dont la raison est juge ? Les plus belles ne consisteront qu'en lieux communs. Et, d'autre part, il n'est point douteux que l'individualité elle-même n'ait ses lois. Mais pouvons-nous les connaître ? Un critique tel que Taine a beau noter toutes les influences de race, de milieu,

de moment : elles n'expliquent pas ce qui est particulier à la personne de l'écrivain, ce qui fait son génie.

Nous disions plus haut que nos trois grandes écoles : l'école classique, l'école romantique, l'école naturaliste, ont également prescrit d'imiter la nature. Pourtant, le romantisme s'insurgea contre le classicisme, et le naturalisme contre le romantisme. L'imitation de la nature n'est qu'un principe général, un principe relatif et approximatif : chaque école l'applique à sa manière. Sans doute l'école naturaliste l'appliqua plus exactement. Mais, — il n'y a point de naturalisme qui tienne, — *homo additus naturæ*, telle est la formule de l'art. L'homme, faisant œuvre d'art, s'ajoute nécessairement à la nature, et chaque artiste la modifie et la déforme pour l'accorder avec sa sensibilité. Ce qui est *littéraire*, c'est ce qui s'oppose à la science ; c'est l'altération de la nature selon le tempérament particulier de chaque écrivain.

GEORGES PELLISSIER.





Les Académiciennes

au XVIIe et au XVIIIe siècles [1]

J'aime fort l'idée qu'avaient les anciens Grecs de ne pas fixer leurs grands hommes dans le bronze ou dans le marbre avec leurs traits ressemblants, c'est-à-dire avec les marques fatales des passions, des douleurs et de l'âge, mais de transmettre au contraire leur souvenir à la postérité par d'imaginaires effigies, mais jeunes et divines.

Il ne faut pas que l'érudition, qui n'est bien souvent que le pédantisme de l'Histoire, nuise aux belles mémoires ni aux belles œuvres. Mme Albert Besnard l'a dit le plus joliment du monde, dans sa préface pour le catalogue de l'Exposition rétrospective féminine : c'est avec notre sensibilité, avec notre imagination, avec la légende enfin, qu'il convient de pénétrer jusqu'aux grandes figures du passé. La pure méthode scientifique ne saurait guère, en effet, reconstituer que l'apparence extérieure des êtres et le côté humain des caractères, mais c'est avec la rêverie seulement, la rêverie exaltée et sensible, qu'on peut se

(1) Conférence faite pour l'Exposition rétrospective des femmes-artistes, au Lyceum, le 10 mars 1908.

hausser jusqu'à entrevoir la vraie beauté des nobles esprits d'autrefois ; l'enveloppe, vivante un instant, a disparu, mais l'essence admirable est restée en des œuvres lumineuses, comme les passantes étoiles qui meurent presque aussitôt qu'elles naissent, en laissant derrière elles une traînée d'or...

Pourtant, si la pensée peut se contenter d'évoquer de lointains héros tels qu'un Homère, un Phidias ou un Alexandre, par la vision grandiose de leurs travaux épiques plutôt que sous des apparences certaines, il n'en va pas de même lorsqu'il s'agit d'ancêtres qui ne sont séparés de nous que par l'intervalle de quelques générations, et dont la gloire nous apparaît, pour ainsi dire, pleine encore de vie. Une ardente curiosité nous pousse malgré nous à chercher dans leur existence des labeurs, des peines, des espoirs semblables aux nôtres, afin de puiser dans ces rares exemples le courage de lutter et la fière certitude que l'être humain peut dépasser la vie terrestre par l'œuvre de son esprit et de son cœur.

L'étude historique qui s'inspire d'un sentiment si impérieux et si émouvant ne saurait aboutir à l'érudition qui avilit la glorieuse légende. Mon but, en parlant des femmes d'autrefois qui nous ont transmis par de belles peintures le souvenir de la grâce et de la tendresse de leur esprit, est de les rendre plus présentes, s'il est possible, d'inspirer à leurs descendantes plus de force, plus de confiance, en montrant que les plus nobles talents furent souvent les plus traversés par les soucis matériels et par les devoirs familiaux.

Cette introduction paraîtra sans doute bien solennelle pour un sujet qui n'est qu'un côté de l'histoire, un tout petit côté selon l'opinion de la plupart, puisqu'il ne concerne que des femmes, et, j'ajouterai, des *femmes artistes*, qu'une société « bourgeoise » s'est habitué à considérer comme l'espèce la plus superflue d'une nation superficielle. Mais il n'y a pas en vérité de petits côtés de l'histoire, quand ils obligent à toucher des problèmes capitaux de la vie, quand ils jettent sur le passé des clartés qui permettent de prévoir de généreux changements dans l'avenir. Et celui que j'aborde est de ceux-là par excellence, puisqu'il touche au rôle sociale de la femme par un de ses points les plus élevés. Je suis forcé d'ailleurs d'entrer, dès le début, au vif de cet éternel débat.

Je n'apprendrai à personne que l'histoire, qui fut si longtemps

faite presqu'uniquement de la biographie des princes et de la relation des guerres, est remplie, maintenant encore, d'erreurs et surtout de lacunes, en ce qui concerne les sujets. C'est ainsi qu'on est arrivé à croire généralement que l'égalité relative entre l'homme et la femme ne date que de la Révolution, que l'idée de ce qu'on appelle le *féminisme* est un fruit nouveau du progrès et une invention toute républicaine.

Les gens avisés ont pu soupçonner qu'il y a, dans cette opinion, de l'exagération, en considérant que le rôle souverain exercé par tant de reines et de favorites n'a pu manquer d'avoir sa répercussion sur tout le sexe féminin dans le cours des temps monarchiques. Notre histoire des « peintresses », comme on disait au XVIIe siècle, non seulement, ainsi qu'on va voir, nous le confirme, mais encore nous prouve que le féminisme fut infiniment plus important jadis qu'à présent, puisque nul ne songea qu'on pût interdire à une femme de talent l'entrée de l'Académie, depuis son origine jusqu'à... eh oui, jusqu'à la Révolution.

Tant sous le règne de Louis XIV que sous ceux de Louis XV et de Louis XVI, il n'y eut pas moins de quinze dames qui furent reçues de l'Académie des Beaux-Arts, quinze *demoiselles*, pour mieux dire, car on ne donnait pas le nom de dame aux roturières, et toutes celles-ci n'eurent d'autre noblesse que leur talent. Il valait bien une belle naissance ou de belles protections ; on le pensait du moins, dans ces temps où l'on n'avait pas inventé encore le mot *libéralisme*. J'ai bien peur qu'aujourd'hui nos idées là-dessus ne soient moins larges. Les rubans rouges qu'on accroche — ou qu'on n'accroche pas — sur les corsages font assez de bruit. Quelle tolle si une artiste contemporaine avait le front de réclamer une place sous la Coupole, comme un homme !

Il me semble nécessaire ici d'expliquer comment se forma l'Académie des Beaux-Arts, ou plus exactement l'*Académie de Peinture et de Sculpture*, et comment elle arriva, par bien des efforts et du temps, à une sorte de consécration officielle qui en fit l'égale de l'Académie française.

Les manuels d'histoire nous induisent singulièrement en erreur, en notant avec brièveté que l'Académie française fut une compagnie de beaux esprits créée par le cardinal de Richelieu, en 1635, et que celle de peinture fut organisée, treize années

plus tard, comme un complément que devait bientôt parfaire d'autres académies. En réalité, il n'y eut aucun rapport entre la fantaisie de grand seigneur qui donna naissance à la première et l'idée purement pratique et privée qui fit éclore la seconde. L'Académie de peinture ne fut qu'une petite ligue d'artistes qui voulaient échapper, autant que possible, aux règlements passablement onéreux et tyranniques de leur corporation. Ils se révoltaient, en somme, contre un *syndicat* (vous voyez comme l'histoire éternellement se répète) qui, depuis des siècles, avait obtenu le pouvoir exclusif de régler la durée de l'apprentissage et son prix, de conférer la maîtrise, c'est-à-dire le droit, — contre argent comptant, bien entendu — de produire, de vendre, et d'avoir un nombre strictement limité d'élèves qui étaient en même temps des aides. Tous les travailleurs, artistes ou artisans, — le mot se confondait alors, — étaient répartis entre des corporations également exclusives et puissantes, et ne pouvaient leur échapper sans risquer des procès qui entraînaient leur condamnation et leur ruine.

Un certain nombre de peintres — qui n'étaient pas, cela va sans dire, à la tête du « syndicat » — estimèrent que l'indépendance était nécessaire à leur production, et, il faut bien l'ajouter, à leur commerce. A l'instigation d'un petit gentilhomme artiste qui souffrait sans doute de n'être qualifié que d'amateur, Martin de Carmois, Sieur de Lauré, secrétaire du maréchal de Schomberg, une douzaine se réunirent, un jour de l'année 1648, et se constituèrent audacieusement en une Académie, pour enseigner, organiser des expositions publiques (idée toute nouvelle), enfin, selon leur expression, « pour sauver l'Art de l'état languissant où il était parmi les métiers ».

Ces bonnes gens rédigèrent sur l'heure de beaux statuts pompeux et puérils. Quoiqu'ils n'eussent d'autre logement pour leur institution que le salon de Charmois ou l'atelier de leur camarade Beaubrun, l'article premier débutait par ces nobles paroles : « Le lieu où l'Assemblée se fera estant dédié à la vertu, doit estre en singulière vénération, tant à ceux qui la composent qu'aux personnes curieuses quy y seront par eux introduites... » Et un peu plus loin, ils reviennent sur la même idée, mais d'une façon plus terre à terre assurément, par cette ligne qui donne à rêver : « L'yvrognerie, la débauche et le jeu en seront rigoureusement

bannis... » Tout ce que je pourrais dire sur l'état d'âme des artistes d'alors et sur les mœurs du temps ne vaudraient pas ces courtes citations.

Lorsqu'ils eurent bien couché leur règlement sur le parchemin, décidé qu'ils se réuniraient tous les samedis en assemblée ordinaire et chaque premier samedi du mois en assemblée générale, sous peine d'une amende de 30 sols pour les manquants, décrété que chacun verserait une pistole au trésorier et que les futurs adhérents seraient tenus d'en payer au moins deux avec le cadeau d'un de leurs ouvrages, lorsqu'ils eurent enfin tout préparé pour l'action, ils se sentirent très inquiets. C'est que ça n'était pas une médiocre affaire, que de lutter ouvertement contre la toute puissante et séculaire Corporation. Charmois courut chez Lebrun, dont le crédit à la cour était déjà important, et celui-ci l'envoya chez le chancelier Séguier qui accepta avec beaucoup de bienveillance, car il était homme d'un goût réputé, de patronner l'entreprise. On ne pouvait songer à s'adresser plus haut, c'est-à-dire jusqu'à Mazarin, car il avait cette année-là bien d'autres préoccupations que celles de la peinture. Les artistes sont éternellement les mêmes, voyez-vous, des distraits qui ne font que de la politique de « salon »... — qu'on m'excuse ce calembour tentant. — Or, le moment qu'ils avaient précisément choisi pour intéresser le public à leurs affaires était un des plus critiques de l'histoire de France : les Espagnols avaient envahi nos provinces du nord et le peuple de Paris commençait la Fronde en élevant des barricades tout autour du Palais-Royal.

Les académiciens qui, du nombre de douze, étaient passés rapidement à celui de vingt-cinq, résolurent cependant de ne pas attendre davantage, et installèrent leur atelier d'élèves ainsi que leur lieu de réunion dans un appartement prêté par un ami de Charmois, proche de l'église Saint-Eustache, puis dans une partie de l'Hôtel de Clisson qu'ils louèrent, rue des Deux-Boules. En 1653, ils déménageaient encore pour s'en aller dans un logis, rue des Déchargeurs. Enfin en 1655, grâce aux efforts d'un bon fonctionnaire affairé, ambitieux et courtisan, vrai modèle d'un de ces « partisans » qui excitaient la verve de La Bruyère, M. Ratabon, contrôleur des Bâtiments, ils obtinrent du roi la concession de la grande galerie du Collège de France avec une pension annuelle de 2.000 livres.

L'audience fut solennelle : elle se passa dans une salle que M. Ratabon avait fait tendre spécialement de cramoisi, et le roi vint en personne, avec son auguste mère, recevoir les remerciements des académiciens, parés de leurs meilleurs habits. Seulement, quand on voulut prendre possession de la galerie, on s'aperçut qu'elle était déjà occupée par le Grand Aumônier de France et par une société de libraires. La pauvre Compagnie se trouvait plus que jamais dans la rue. Elle fut trop heureuse d'accepter le petit logement qu'avait, au Louvre, le sculpteur Sarrazin, en lui payant, au reste, 2.000 livres pour son déménagement. En 1692 seulement, après un séjour au Palais-Royal, elle obtint une demeure officielle et définitive au vieux Louvre.

J'ai cité toutes ces pérégrinations qui font un peu souvenir des aventures errantes du Roman comique, pour bien faire sentir combien précaire fut de longues années l'existence de cette Académie, dont la majesté inébranlable nous impose aujourd'hui. En somme, elle ne fut pendant beaucoup d'années qu'une espèce d'académie Cola Rossi, pas même une académie Jullian, dont les professeurs se réunissaient en dehors des séances d'études. Elle aurait même succombé, malgré Lebrun et Séguier, dès les premières années, sous les attaques de la Corporation que présidait Mignard, attaques parfaitement légales d'ailleurs, si cette union professionnelle n'avait pas commis la plus lourde faute. Elle prétendit imposer à la reine, la réduction des artistes qui avaient le privilège d'être ses peintres ordinaires et d'échapper ainsi aux règles et aux redevances communes. Anne d'Autriche, qui n'avait pas le caractère facile et qui était surtout entichée de ses prérogatives, se mit fort en colère et se déclara immédiatement en faveur de la nouvelle Académie. La fortune grandissante de Lebrun et de Colbert, ses amis du début, achevèrent ce que le hasard avait commencé. Les gens qui aiment à chercher les petites causes des grands effets ont là un beau sujet de méditation ; si la reine n'avait pas été un certain jour d'une humeur détestable, il n'y aurait peut-être pas aujourd'hui d'Académie des beaux-arts ni l'école que dirige M. Bonnat.

Ce fut le 14 avril 1663, alors qu'elle était définitivement assise et hors d'inquiétude, que l'illustre compagnie reçut la première académicienne, Catherine Duchemin, femme du sculpteur Girardon. Elle n'inaugurait en cela ni usage ni même une appel-

lation. Il y avait beau temps que des Académies de provinces qui n'étaient pas négligeables admettaient des dames dans leurs assemblées ; Mme Deshoulières entre autres, qui chanta si agréablement « les bords fleuris qu'arrose la Seine », faisait partie de l'Académie d'Arles, en Provence. Ce précédent n'est pas nécessaire du reste pour expliquer l'admission de notre artiste. L'Académie étant tout à la fois une école et une compagnie, il n'y avait pas de raison pour qu'elle écartât de ses réunions hebdomadaires des « peintresses » d'un talent reconnu puisqu'elle n'avait pas d'objection à former ces mêmes talents dans ses cours journaliers. Je n'ai pas besoin de dire que les braves artistes du XVIIe siècle auraient été bien surpris des polémiques qu'a soulevées l'introduction, ou plutôt la réintroduction des étudiantes à l'école des Beaux-Arts, il y a quelques années à peine. Nul ne savait mieux qu'eux ce qu'une femme est capable d'exécuter puisque beaucoup employaient pour les aider leurs compagnes ou leurs filles, selon l'usage du temps qui admettait qu'un peintre se bornât à esquisser son tableau puis à en diriger l'exécution par ses élèves avant d'y mettre la dernière main. Parmi les premiers académiciens, Abraham Bosse avait une fille qui gravait comme lui, Louis Boulogne en avait deux qui peignaient avec une habileté dont j'aurai à reparler, quatre au moins des filles de Sébastien Bourdon faisaient des miniatures (il avait seize enfants), les deux femmes qu'épousa successivement Noël Coypel, passaient pour se servir de la palette d'une façon « distinguée », Simon Vouet avait ramené d'Italie sa jeune femme dont il fit graver le portrait charmant avec cette inscription : Virginia da Vezzo, da Velletri, pittrice, Charles Nicolas Cochin s'était marié à l'une des filles du libraire hollandais Horthemel qui fit comme lui de la gravure et fut imitée par ses deux sœurs, épouses d'artistes réputés Tardieu et Belle. Je pourrais sans doute, avec d'autres recherches, pousser plus loin cette curieuse énumération. Elle me paraît suffisante à prouver sur quel pied d'éaglité artistique devaient se trouver les hommes et les femmes dans le siècle de Louis XIV. Il est infiniment probable que cette situation datait de beaucoup plus loin, car la tradition a conservé les noms, sinon les œuvres, de peintresses honorées en France et en Italie à des époques antérieures : Prudence Profondavale, de Lou-

vain, en Brabant ; Sofonisbe Angosciala ; Catherina Cantona, de Milan, qui faisait en broderie de véritables tableaux ; Lavinia Fontana, Bolonaise ; Fede de Gali ; les sœurs du Guerchin d'Accentes ; Mlle Rodières, de Narbonne ; Marguerite Chalette ; Jeanne de Taillhasson, la nièce du peintre Stella qui avait conservé son logement au Louvre ; Marguerite Bahuche, femme du peintre Bunel, qui excellait dans les figures féminines au point qu'Henri IV lui fit exécuter toute une série de portraits de princesses pour décorer la galerie d'Apollon ; Elisabeth Duval, émule des dessinateurs Dumonstier. On en ignore, bien entendu, et peut-être des meilleures. Mais quand bien même tout ce passé et tout ce présent de féminisme artistique n'eût pas existé, il est bien peu probable que les membres de l'Académie, au milieu du XVII[e] siècle, auraient eu même la pensée qu'une femme pût être indigne d'entrer dans leur Compagnie, par la seule raison qu'elle était femme. Tous venaient de traverser des temps troublés où le sceptre avait été tenu par la main d'une reine, et non sans fermeté. Mlle de Montpensier passait pour une guerrière capable d'héroïsme, et, parmi les innombrables Précieuses, il y avait peut-être plus de vraies savantes que parmi les hommes, parfois du goût le plus charmant, comme Mme de Lafayette.

Donc madame, je veux dire mademoiselle Girardon, présenta le 14 avril 1663, à l'Académie, « un panier de fleurs posé sur une table » qu'elle avait peint, et qui fut jugé digne de la faire admettre dans la Compagnie. Le procès-verbal de la séance relate le fait avec simplicité, et je n'ai vu nulle part que l'aventure ait fait du bruit par la Ville, cependant curieuse de nouveauté et d'anecdotes. Elle était fille d'un maître peintre resté obscur, et presque de l'âge de son mari, puisqu'elle avait trente-trois ans alors, et lui trente-cinq. On peut supposer que le grand sculpteur put la connaître chez son compatriote troyen Nicolas Baudesson, qui passait, dit la gazette du temps *Le Mercure*, comme le peintre « le plus distingué, en ce qui regarde les fleurs ». Peut-être fut-ce lui qui lui apprit à composer de beaux bouquets majestueux, décoratifs, éclatants, et assez artificiels, à la manière hollandaise qu'employa si bien Jean-Baptiste Monnoyer, et qui était la seule qu'on goûtait. Ce qui reste certain, c'est qu'elle fut habile et certainement bonne femme, car elle

ne donna pas moins de dix enfants à son mari qui voulut être enterré près d'elle, à Saint-Landry, sous un monument funèbre qu'il avait composé et dont on voit quelques restes à l'église Sainte-Marguerite. Quoique les expositions, retardées probablement par manque d'un local suffisant, se soient succédé assez régulièrement à partir de 1666, Mlle Girardon ne produisit jamais ses ouvrages.

Le soin de sa nombreuse famille explique suffisamment qu'elle négligeât un peu son talent. Et voilà tout ce que je sais sur la première académicienne. Fut-elle jolie ? Fut-elle heureuse ? Ma foi, sur le premier point, je ne peux dire qu'une chose, c'est qu'elle plaisait telle qu'elle était à François Girardon qui s'y connaissait en beauté. Et sur le second, je crois pouvoir être affirmatif, car tous ses enfants vécurent, son mari eut le caractère le meilleur et le plus généreux, il connut le succès depuis le commencement jusqu'à la fin, et se plut à faire de son intérieur, aux galeries du Louvre, un vrai musée de beaux antiques et d'esquisses de maîtres. Leurs amis étaient nombreux, Jean Bérain, le dessinateur, les sculpteurs Michel Bourdin et Martin Desjardins, le banquier collectionneur Jabach, leurs voisins au Louvre Israël Silvestre, Boulle, Coypel et bien d'autres, parmi lesquels Lebrun, qui ne cessa de les protéger. Enfin, si j'achève en disant qu'elle mourut à près de soixante-dix ans, et la première du ménage, j'aurai montré, il me semble, un maximum du bonheur terrestre et conjugal.

La famille des Boulogne nous montre l'existence des artistes de jadis sous un autre jour. C'était une rude maison que celle-là. Tout le monde y peignait, le père, les fils, les filles, le petit-fils. On faisait de tout, des tableaux d'histoire, des allégories mythologiques, des fleurs, des ornements, des paysages. Et de cette pépinière sortirent, durant le règne du grand roi, trois académiciens et deux académiciennes. Celles-ci étaient sœurs et s'appelaient Madeleine et Geneviève ; elles avaient presque le même âge, étant nées à une année d'intervalle, et furent reçues le même jour par l'Académie, en 1669 ; l'une avait vingt-quatre ans, l'autre vingt-cinq. J'aurais eu plaisir à vous imaginer cette réception qui dut être touchante, si j'avais pu découvrir quelque document sur le caractère de ces petites peintresses, évidemment jolies, puisqu'elles étaient jeunes. La mode

était alors aux corsages en pointe, aux robes amples retroussées sur une jupe étroite, et aux *tours de manche* à triple rang de dentelle qui devaient produire le plus bel effet, lorsqu'on levait la main pour prononcer le serment sacramentel : « *Ne promettez-vous pas de servir fidèlement le Roy, dans la callité que vous embrassés, de maintenir et advancer, autant qu'il vous sera possible, l'honneur de l'Académie, de garder et observer religieusement ces status et règlement et de vous assujétir à tous ses ordres ? — OUY.* » Elles présentaient un tableau unique, qu'elles avaient fait en commun ; il est vrai qu'il en valait bien deux si l'on en juge par la description du procès-verbal : « Un groupe de figures et de dessins faits d'après le modèle avec un fond d'architecture et des trophées d'instruments de musique. » Je n'ai pas vu ce chef-d'œuvre qui, d'ailleurs, est probablement détruit, mais j'imagine facilement qu'il devait être le triomphe de cette simili-peinture bolonaise, redondante, conventionnelle et baignée de jus roux, dont Lebrun lui-même donait l'exemple. Les Boulogne y excellaient, nous le savons par des toiles encore nombreuses de Louis I[er], le père, de Bon et de Louis II, ses fils. Ils vénéraient les règles classiques de l'unité de temps et de lieu, de même qu'ils savaient que les terres foncées et le rude pinceau qu'on doit employer pour représenter un dieu terrible comme Mars ou Vulcain ne conviennent pas à la tendre carnation d'une déesse. C'étaient des *Anciens* dans toute la rigueur que le mot avait alors. Geneviève réussit à échapper à cette austère fabrique de nobles peintures. Après avoir envoyé au Salon de 1673 un paysage, elle épousa le sculpteur Clérion qui ne manquait pas de talent mais qui eut la sottise de vouloir rivaliser avec Puget. Elle s'en alla avec lui en Provence et mourut à Aix dans un âge avancé. Madeleine resta : elle avait le feu sacré, et son envoi au même Salon de 1673 fut six peintures de trophées d'armes. Vous savez ce qu'on entendait par là, autrefois, un amas de cuirasses modelées comme des torses, de glaives et de piques surmontés par un casque empanaché, qu'on croyait, de la meilleure foi du monde, exactement archéologique. On peut voir une quantité de ces trophées-là sculptés dans l'Hôtel des Invalides de Mansart. Cela ne va pas mal dans la pierre, mais en peinture, et à six exemplaires, c'est à faire frémir le moins *pompier* d'entre nous. Ne doutez pas d'ailleurs que le mot

pompier vient de l'amour abusif qu'on avait du casque dans ce grand siècle : la traditionnelle Académie n'a jamais renoncé à en coiffer la Minerve qui lui sert de symbole.

Madeleine Boulogne continua à peindre sans arrêt des décorations à la manière antique, et des fleurs suivant la recette hollandaise. Sa jeunesse passa sans qu'elle s'en aperçut : elle ne se maria pas. Le grand changement de son existence laborieuse fut qu'à la mort de son père elle passa dans la maison de son frère aîné Bon Boulogne, marié dans un âge un peu mûr avec la toute jeune fille de Philippe Lourdet, directeur de la Manufacture de la Savonnerie. Elle ne bougea plus de cet atelier de la rue Saint-Honoré où le chef de la famille exerçait une tyrannie bougonne qui fait penser à certains personnages de Molière : un Chrysale compliqué d'un Harpagon, un de ces bourgeois laborieux et grippe-sous qui serrent leurs rabats dans le Plutarque de leur bibliothèque et qui s'en vont la nuit retirer un peu d'avoine de la mangeoire aux chevaux. « Sa coutume, raconte son biographe d'Argenville, était de souper à six heures du soir, de se coucher à sept, de se lever à quatre heures du matin. Les paresseux, disait-il, sont des hommes morts : il allait lui-même réveiller ses disciples leur disant, pour leur reprocher qu'ils ne se levaient pas assez matin, que selon son calcul ils ne jouissaient que de la moitié de la vie et qu'il y avait quatre heures que le soleil était levé pour lui. Il travaillait ordinairement à la lueur d'une lampe qu'il portait attachée à son chapeau, habitude que son frère et lui avaient contractée dès leur plus tendre jeunesse. Il ébauchait et préparait ses sujets sur la toile, les donnant ensuite à peindre à ses disciples, et sortant sur les neuf heures pour aller faire sa cour aux ministres ; il se retirait chez lui vers l'heure de midi et l'après-midi il retouchait à ce que ses élèves avaient fait le matin. On ne peut trop marquer la bonté qu'il avait pour eux... » Ne trouvez-vous pas ce mot de la fin délicieux ? Voilà un patron qui fait travailler du matin au soir ses élèves à ses travaux personnels, qui prend même sur leur temps légitime de dormir sous prétexte de restituer une moitié à leur vie, et il faudrait encore qu'on le remerciât... Je trouve pour ma part ce Bon un terrible homme, mais bien instructif sur les mœurs de son temps. On peut voir facilement des ouvrages de lui, ou tout au moins sortis de chez lui, à l'église des

Invalides, dans les chapelles Saint-Jérôme et Saint-Ambroise : le Musée de Versailles possède plusieurs tableaux signés par Madeleine, dont quatre dessus de porte. Elle mourut à soixante-quatre ans, absorbée jusqu'à la fin dans son travail naïf et croyant de tout son cœur sans doute, avoir, elle aussi, vécu deux fois plus que ses contemporains.

Mais la muse idéale de ce siècle de parade et de grandeur ne fut pas cette fourmi laborieuse, dont l'univers ne dépassait pas la rue Saint-Honoré et le quartier de la Butte-aux-Moulins. Ce fut une femme si intelligente, douée de dons si variés et si brillants que tout le monde la portait aux nues à la Cour et à la Ville, et dont Voltaire encore, sous le règne suivant, citait le nom comme un des plus dignes de passer à la postérité. L'Académie, qui la reçut en 1672, n'hésita pas, tant sa gloire paraissait assurée, à inscrire à son procès-verbal de réception cet éloge immense, que « ses ouvrages étaient très rares et dépassaient même la force ordinaire de son sexe ». Ne cherchez pas son nom : il est oublié, et pour toujours, car il ne fut au service que du goût d'une époque, sur lequel les contemporains se trompent si complaisamment en le prenant pour le goût éternel. Mais quel bel exemple pourtant que cette Elisabeth Chéron, pour prouver cette vérité déjà énoncée, que le préjugé aristocratique n'écarta pas toujours le mérite personnel, sous le plus monarchique des gouvernements, comme on l'imagine trop souvent. Née sans fortune, roturière de province, et ce qui était bien pis alors, de famille calviniste, elle fit la conquête de son siècle par la seule force de son esprit et de ses talents. Il semble en vérité que La Bruyère ait pensé à elle en écrivant cette remarque : « Il apparaît de temps en temps sur la surface de la terre des hommes rares, exquis, qui brillent par leur vertu, dont les qualités éminentes jettent un éclat prodigieux ; semblables à ces étoiles extraordinaires dont on ignore les causes, et dont on sait encore moins ce qu'elles deviennent après avoir disparu, ils n'ont ni aïeul, ni descendant : ils composent seuls toute leur race. »

Elle se manifesta dans tous les arts, musique, poésie et peinture. Elle ne fut pas seulement une muse, elle en fut trois. On la comparait à Sapho, et l'on disait couramment qu'avec son amie

Mme Dacier, la traductrice d'Homère, elle réalisait un homme du premier ordre.

Dès l'enfance elle fut un prodige.

Son père, qui était miniaturiste et peintre d'émaux, abandonna brusquement sa famille, c'est-à-dire sa femme et ses trois enfants pour s'en aller vivre à Londres, croit-on. Elle avait seize ans, sa sœur Marie-Anne quinze, et son frère Louis en avait quatre.

Elle décida que c'était à elle de faire vivre les siens, et elle y réussit.

Déjà elle possédait son métier puisqu'à quatorze ans elle avait été appelée à Jouarre, dans le voisinage de Meaux, où elle demeurait, pour faire le portrait de l'abbesse ainsi que ceux des princesses d'Epinoy et des Ursins qui, pour lors, y étaient retirées au couvent. On la choya beaucoup pendant ce séjour dans la sainte maison et on n'eut pas de peine à obtenir avec cette enfant, le triomphe fort goûté à ce moment, d'une abjuration qui se fit en cérémonie à Saint-Sulpice, sous la direction du curé, M. de Poussé.

Ceci, tout autant que la précocité de son talent, contribua à lui procurer de belles protections et du travail. Tout le monde faisait faire son portrait dans ce temps-là, les jolies femmes comme les beaux hommes, car les hommes avaient la coquetterie de leur visage, ou tout au moins de leur prestance, sous un jeune roi qui prétendait, non sans raison, être le mieux fait des gentilshommes de France. Et quand un portrait semblait réussi, on le répétait à plusieurs exemplaires pour faire des cadeaux. Rappelez-vous les contes de Perrault ou de Mme d'Aulnoye : c'est toujours sur la vue d'une peinture que les Princes Charmants deviennent éperduement amoureux des Princesses Lointaines.

Un écrivain qui collectionna les bons mots de Furetière, ce grand bavard terrible du XVIIe siècle, note à ce sujet cette anecdote intéressante pour nous : « On reconnaît, dit-il, on reconnaît aisément les femmes coquettes à la manière de s'habiller, au monde qu'elles reçoivent chez elles, à leurs domestiques, à leur façon de parler : mais on les reconnaît aussi au nombre de copies qu'elles font faire de leurs portraits. Une de ces femmes s'étant fait peindre un jour par Mlle Le Hay (c'est le nom que prit

Mlle Chéron par son mariage), elle fit faire cinq copies de son portrait. « Eh mon Dieu, dit un cavalier, pourquoi cette femme fait-elle faire tant de portraits? » — « *Quoniam multiplicatae sunt iniquitates ejus!* dit agréablement Mlle Le Hay » (Parce que ses iniquités sont bien répandues dans le monde). C'était, je vous le dis, l'âge d'or du portrait, et les femmes savaient être piquantes, même en latin.

A vrai dire les artistes n'avaient pas la difficulté de chercher des compositions rares et des poses naturelles. Le modèle se plaçait toujours dans trois ou quatre attitudes qui passaient pour essentiellement nobles et propres à faire valoir la grâce. Celui de Mlle Chéron, qui lui servit à vingt quatre ans de morceau de réception à l'Académie, la représente négligeamment accoudée et tenant à la main un rouleau de papier qui peut symboliser l'art du dessin. Elle est brune, un peu rondelette avec des yeux vifs, pleins d'intelligence, et une bouche gentiment relevée aux coins qui devait toujours lui donner l'air souriant. Bien entendu elle porte l'invariable coiffure à deux grandes coques, et la boucle serpentant sur son épaule nue, selon la mode majestueuse qui ne devait céder qu'à l'*hurluberlu*, cet arrangement en « chou frisé », comme disait Mme de Sévigné, et auquel nous avons donné son nom.

Quel rêve à vingt-quatre ans, d'avoir la beauté, la gloire, la fortune au bon plaisir de son pinceau, le droit de siéger à l'Académie en égale des plus grands maîtres, d'être recherchée dans les ruelles à la mode, adulée dans les salons princiers! Toute autre femme de son âge aurait eu la tête tournée, elle aurait fait un beau mariage et serait allé demeurer dans le Louvre du roi. Mais Elisabeth Chéron n'était pas seulement sage, elle était la Sagesse en personne. Ses seuls plaisirs étaient de jouer du luth, qui lui était devenu familier par les leçons du fameux Soleras, et de mettre en vers les Psaumes sacrés, comme Racine.

Assis sur l'orgueilleuse rive
Où Babylone règne et voit couler nos pleurs,
Captifs nous déplorions tes funestes malheurs,
Triste Sion, déplorable captive,
Nos harpes, nos hautbois, aux saules suspendus.

Nos hautbois aux saules suspendus ! Non cette jeune fille n'était mûre ni pour le plaisir ni pour le mariage. Laissant sa sœur cultiver la miniature, elle abandonna Babylone et ses vanités, pour visiter l'Italie avec son jeune frère dont elle faisait l'éducation artistique. Comme tant d'autres, elle se laissa prendre au charme de ce beau pays et son voyage devint un séjour qui dura dix-huit années. Elle y travailla beaucoup, mais je dois avouer qu'elle regarda moins la nature que les Raphaël ou même les Carrache, et que parmi les antiques, elle vit surtout les pierres gravées, dont elle fit d'innombrables reproductions agrandies, au bistre, au blanc avec de petites hachures de sanguine. Régulièrement elle en adressait des paquets à l'Académie, et celle-ci se croyait obligée de les estimer de la suprême beauté, sur la foi que c'était là de la quintessence de style antique et romain.

Il est permis de croire pourtant que Mlle Chéron ne s'en tint pas à cette besogne ingrate et stérile puisque nous savons qu'elle fut reçue de l'Académie de Bologne, et que celle des *Ricovrati*, de Padoue, se fit honneur de la recevoir au titre de musicienne et sous le beau surnom d'Erato. Ce fut sans doute dans son séjour en Italie également qu'elle eut l'intéressante idée de graver les dessins de Raphaël pour les publier sous le titre de *Livre à dessiner*.

Enfin, la gloire lui fut fidèle, et quand elle se décida à rentrer à Paris vers la fin du siècle, elle trouva qu'on ne l'avait pas oubliée. Quoique les temps fussent plus sombres qu'à son départ il y avait toujours à peu près, à Paris, le même nombre de coquettes et de galants, c'est-à-dire beaucoup de portraits à peindre. Elle en fit d'illustres comme ceux du roi Casimir de Pologne, de Monseigneur, du Prince de Condé, mais au Salon de 1699, elle ne voulut exposer que ceux qu'elle avait faits pour sa propre satisfaction : le sien, celui de sa sœur, celui de ses amis Mlle Belo et M. Morel, de la Musique du roi, enfin celui de Mme Dacier, que le catalogue intitule « *la sçavante Madame Dacier* ». Au Salon de 1704 elle présenta douze peintures sacrées et profanes.

Elle venait alors de se marier, bien qu'elle eut cinquante ans, avec un ingénieur du roi qui s'appelait Le Hay. Que penser de cette inclination tardive de la Muse virile du grand siècle ? Fut-ce un accord de raison ou une folie pareille à celle de Marie-

Anne, la miniaturiste, qui, à cinquante-deux ans, s'unit à un garçon qui n'en avait que vingt Ah ! qui saura le mystère de ce cœur d'académicienne qui marcha dans un rêve de gloire jusqu'au jour où, peut-être s'éveillant, elle vit l'Amour… et ses cheveux gris !

Quand elle fut morte, en 1711, on trouva dans son logis de la rue de Grenelle, parmi ses dessins classiques, un petit poème badin qu'elle avait écrit en secret, et qui s'intitulait : *Les Cerises renversées*.

Il y eut encore trois femmes reçues à l'Académie, avant la fin du XVIIe siècle. De l'une j'ai peu de choses à dire. Elle s'appelait Dorothée Masse, veuve d'un sieur Godequin, et probablement fille d'un sculpteur nommé Charles Masse qui faisait partie de la Compagnie. Elle-même sculptait des ornements et son acte de réception porte qu'elle présenta « un agencement taillé sur bois avec beaucoup de délicatesse à l'entour d'un écusson et d'un chiffre ». Ceci semblerait aujourd'hui un chef-d'œuvre bien modeste pour se présenter à l'Académie.

Et c'est la preuve que nous concevons l'Art d'une façon bien plus étroite qu'on ne le concevait autrefois. La faute en est à cet entr'acte immense de l'histoire artistique formé par la Révolution et le Premier Empire, qui a laissé trop longtemps sans occupations les décorateurs. A la Restauration il était trop tard : les maîtres étaient morts ou très vieux, et ils n'avaient plus d'élèves. La peinture de tableaux, la sculpture de figures, avec, à leur suite, la gravure et l'architecture débiles, furent déclarés les seuls arts nobles, et l'on dédaigna les naïfs et les inhabiles qui tentaient encore de dessiner un meuble ou de modeler un fleuron. Ils tombèrent au rang d'ouvriers. Nous en sommes là encore à l'heure qu'il est. Il n'y aurait qu'un remède à mon avis : il faudrait que le gouvernement reprenne en art, la tradition de tous les gouvernements qui précédèrent le XIXe siècle, et qu'il accorde les plus hauts prix et les plus hautes récompenses aux grands artistes qui appliqueront leur talent aux objets nécessaires et familiers. La suprématie artistique de notre pays s'est établie, croyez-moi, moins par les toiles et les marbres signées des noms les plus fameux, que par la peine incessante que prenait à esquisser, à modeler et à ciseler des panneaux, des sièges, des bahuts, des chandeliers, des cadres ou des boutons de porte,

un Lebrun, un Coysevox, un Caffieri, un Gouthière. Et quand se présentait au milieu de ce cercle illustre une Dorothée Masse, avec une simple planche de bois dans laquelle, patiemment, elle avait su faire vivre quelques fleurs autour d'initiales entrelacées, tous ces faiseurs de dieux se levaient pour lui faire place. Quelle leçon !

Catherine Perrot, femme Ourry, fut reçue deux ans plus tard, en 1682. Ce fut un peintre, mais qui s'appliqua à un métier si spécial que son nom était voué par avance à l'oubli de la postérité. Elève du gouachiste Nicolas Robert, elle travailla toute sa vie avec son maître à copier les animaux et les plantes du Muséum. Il serait sans doute curieux de tirer un jour ces ouvrages des archives où ils sommeillent et d'en montrer l'art dans une exposition. Je livre cette idée au Comité du Musée des Arts Décoratifs. Je ne peux ajouter sur Mlle Ourry que deux renseignements. Elle donna des leçons de dessin à Louise Gabrielle de Savoie, première femme du roi d'Espagne Philippe V, et elle publia un traité de miniature qui eut beaucoup de vogue, mais qui n'est qu'un manuel enfantin pour les gens de cour qui s'amusaient à enluminer des gravures. On y trouve de joyeuses recettes comme celle-ci par exemple : « Pour faire un Christ mort, il faut prendre de l'outremer, du carmin et un peu d'ocre jaune, duquel mélange, mis dans un peu d'eau, vous glacerez tout le corps... »

C'était vous voyez une très simple femme que cette portraitiste des fleurs et des oiseaux.

J'ai hâte d'arriver au roman mélancolique d'Anne-Renée Strésor que j'aurais dû conter avant de citer les deux académiciennes précédentes car elle fut inscrite aux registres en 1677. Comme toutes ses compagnes du XVIIe siècle, sa renommée n'a pas été jusqu'à notre temps, mais la raison fut bien différente, car ce fut elle qui voulut cette obscurité et cet oubli.

Son père était graveur : il habitait dans la petite rue de la Monnaie qui est une des plus anciennes de Paris et qui va de la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois à la rue de Rivoli, il avait pour voisine la veuve d'un chantre de la reine mère, et cette veuve avait une fille jolie et simple qu'il aima et qu'il épousa. Ils eurent quatre enfants dont trois succombèrent successivement au moment où leur petite intelligence commençait à s'ou-

vrir et ce fut pour tout jamais le deuil dans le pauvre logis de cette pauvre rue. Anne-Renée grandit, solitaire, sans connaître les joies ni les expansions des autres petites filles et elle eut très tôt un cœur douloureux et grave. De toute sa tendresse elle entoura ses parents, mais sa mère ne put se consoler et mourut avant qu'elle eut douze ans. Alors pour aider son père, elle s'appliqua au dessin puis à ce genre de peinture qu'on peut faire sans quitter la maison, à la même fenêtre que le graveur, et qui est la miniature.

Elle y devint très savante et fit de très beaux ouvrages car elle avait cette qualité qui vaut toutes les autres, en art surtout, la sensibilité. Peut-être ne s'aperçut-elle pas elle-même qu'elle faisait des chefs-d'œuvre, mais d'autres surent le voir et en répandirent la renommée.

Un jour un seigneur vint la chercher dans sa petite rue de la Monnaie et la conduisit chez la plus haute princesse du sang, la Dauphine Marie-Christine de Bavière, qui avait le caprice de faire faire son portrait par la petite peintresse dont on parlait tant autour du Louvre. Anne-Renée, un peu tremblante, se mit à l'ouvrage et fit une image « pas plus grande qu'une broquette » au dire d'un contemporain, mais si vivante, si délicate, si jolie, qu'aucun n'aurait pu faire mieux, pas même l'illustre Petitot. On courut la montrer au roi qui tenait assemblée dans son cabinet, et il fut si émerveillé qu'il ne put se tenir de dire devant tout le monde que l'auteur de ce travail-là était un artiste du premier rang. Il suffisait alors, vous le savez, d'une louange tombée de la bouche royale pour faire la fortune de quiconque. Toute la cour porta aux nues la petite Strésor et l'Académie lui ouvrit toute grande sa porte, quoiqu'elle n'eut pas vingt-cinq ans. Trois années s'écoulèrent ; à défaut de la joie, un rayon de gloire était venu illuminer l'appartement modeste du père et de la fille. Elle le voyait sourire à son jeune triomphe et trouvait que le bonheur de la vie pouvait se borner-là...

Or, il arriva qu'un soir un lugubre cortège se présenta rue de la Monnaie. C'était le cadavre lamentable du vieux graveur qu'on venait de ramasser sous une charrette. Quelque temps plus tard la Ville apprit que Mlle Strésor ne ferait plus jamais de portraits. Elle prenait le voile à la Visitation de Chaillot, où l'abbesse l'acceptait sans dot, à la condition qu'elle apprendrait la peinture

d'histoire pour décorer l'église qu'on allait bâtir dans la Communauté. Trente-deux années elle travailla dans le renoncement et dans la paix. Elle n'avait plus que le nom de sœur Marie. Et quand, par la suite, un visiteur de hasard s'étonnait de la force et de la beauté des peintures de l'église, la tourière expliquait simplement : « C'est une de nos très chères sœurs qui a fait tout ceci » et elle ne disait pas son nom. Tout a disparu sous la Révolution.

Quelquefois on trouve dans les vieux papiers la mention de cette douce fille avec cette orthographe : *Cetrésor*.

L'histoire des Académiciennes aurait pu se clore ici. Vers 1710 en effet la savante Compagnie, pressée sans doute par les demandes d'ambitieuses qui s'appuyaient plutôt de leurs grandes relations que de leur talent, décida qu'elle n'admettrait plus de femmes, après les six qui restaient sur les sept admises, Mlle Girardon étant morte en 1698. C'était le moyen de couper court aux intrigues, mais ce n'était qu'un moyen qu'on savait bien provisoire et qui ne comportait aucun dédain pour le talent du beau sexe.

On le vit bien dix ans plus tard quand l'illustrissime pastelliste de Venise, la signora Rosa Alba Carriera s'en vint à Paris. Elle fut reçue comme une princesse et inscrite à l'Académie sur un portrait du roi et sur une figure de Muse. Joli choix, n'est-il pas vrai, pour cette jeune divinité de la peinture, qui correspondait en amie avec tous les souverains d'Europe ? On n'avait pas d'objections alors contre la réception des étrangers. Dès son début l'Académie avait possédé parmi ses anciens le Bruxellois Van Opstal, et, depuis, elle en avait eu bien d'autres, tels que Van der Meulen ou Gérard Edelinck. Les Académies italiennes au reste était fort hospitalières aux Français illustres, nous l'avons vu en Mlle Chéron : on aurait eu mauvaise grâce à disputer un fauteuil à l'héritière fameuse de bien des gloires féminines d'outre monts. On n'y songea même pas. Aucun peintre du monde ne pouvait alors s'égaler en réputation avec cette Vénitienne charmante, de trente-cinq ans, qui avait mieux que la beauté, car elle possédait le don de plaire par sa douceur, sa bonté modeste, et le plus joli sourire du monde. Sa biographie, d'ailleurs tout unie, est trop connue pour que je la refasse. Son voyage à Paris fut le seul de sa vie. Elle y apportait dans ses pastels un peu de cette jolie couleur de vermeil usé

jusqu'à l'argent et de corail rose, qui domine au printemps dans la belle cité marine. Elle apportait surtout une rapide observation de la vie, une libération définitive du classique, qui répondait à toutes les aspirations de l'art français enfermé trop longtemps dans l'artificiel. Elle fut une joie, un soulagement, peut-être un service plus grand qu'on ne pense pour l'évolution de notre goût.

Elle était descendue à l'hôtel du richissime collectionneur Crozat, dans son hôtel de la rue Richelieu. Toute la noblesse vint l'y voir et solliciter l'honneur d'être potraicturée de sa belle main. Ses deux sœurs Angela et Giovanna, qui étaient ses élèves, ainsi que son beau-frère Antonio Pellegrini, profitèrent avec elle de cet engouement, car ils l'avaient accompagnée. En quatre mois que dura sa résidence elle ne fit pas moins de trente-six portraits. « L'aimable nation française », comme elle disait, était en effet plus aimable et plus généreuse qu'elle ne l'avait jamais été. C'était le temps de la Banque Law, rue Quincampoix : tout le monde était riche ou croyait l'être.

Elle s'en retourna chargée d'un argent dont elle avait moins besoin pour elle que pour les autres, car elle était d'une charité extrême. Tous les étrangers qui passaient à Venise tenaient à s'entretenir avec cette gloire du siècle, jusqu'au jour tardif où elle devint aveugle puis mourut, à quatre-vingt-deux ans.

La seconde expérience que l'Académie fit d'une étrangère ne fut pas précisément heureuse. Le 31 janvier 1732, une demoiselle Haverman native de Bréda, épouse d'un sieur de Mondoteguy, présenta pour être agréée un tableau de fleurs et de fruits qui excita l'admiration générale. On l'admit d'emblée, et on l'invita à exécuter un autre chef-d'œuvre, selon l'usage, pour sa réception définitive. La dame ne se pressa guère, éluda un certain temps les réclamations bienveillantes de ses futurs collègues, puis, un beau jour, disparut. Et l'on apprit alors que cette Hollandaise trompeuse avait servi, comme de sa main, un ouvrage qui avait été peint très probablement par Van Huysum lui-même. On s'amusa dans Paris de l'aventure, mais ces Messieurs de l'Académie ne s'en vantèrent pas. Ils se contentèrent d'inscrire à la suite du procès-verbal du 31 janvier : « Demoiselle Marguerite Haverman, femme de Jacques de Mondoteguy, peintresse de fleurs, ou se donnant pour telle ».

Ils tinrent un peu rancune aux dames pourtant, car ils attendirent bien longtemps avant d'en renommer une. Celle-là, au moins, était sûre. C'était la propre femme de leur confrère Vien, un peintre qui mériterait d'être plus illustre, parce qu'il fut le premier à tenter une réaction contre la mièvrerie où dérivait Boucher et son école. C'est à ses leçons que se forma David. Il avait quarante ans lorsqu'il s'éprit d'une de ses élèves qui n'en avait que vingt-deux et qui était la fille d'un contrôleur du roi (contrôleur de je ne sais pas trop quoi), du nom de Reboul. Ce fut une bonne femme, sinon une excellente peintresse. Elle avait donné successivement deux enfants à son mari, lorsqu'en 1757 elle déposa sur le bureau de l'Académie un petit morceau de peinture bien modeste : *deux pigeons en miniature*. Cela fut trouvé suffisant, et Mademoiselle Vien eut le droit de figurer aux expositions qui, pour lors, avaient lieu au Louvre, dans le Salon Carré agrandi de la Galerie d'Apollon. C'était probablement ce qu'elle souhaitait surtout, car elle y envoya avec abondance jusqu'en 1767. Elle ne sortit pas de la miniature ; petites fleurs et petites bêtes, qu'elle tentait parfois de hausser jusqu'au petit drame : *un émouchet terrassant un petit oiseau*, *des serins, dont l'un sort de sa cage pour attraper un papillon*, *une poule huppée veillant sur ses petits*. Nous voyons d'ici ces peinturlurettes aimables. Le grand événement de la vie artistique de Mme Vien fut la vente à l'impératrice de Russie, d'un coq faisan doré de la Chine. Ce fut une femme assurément qui n'avait pas de grandes passions. Diderot se croyait tenu, à chaque Salon, de lui consacrer une mention dans sa critique, avec un extrême désir d'être aimable qui sonne un peu faux. « *Un portefeuille de sa façon*, écrit-il, *instruirait autant qu'un cabinet, plairait davantage et ne durerait pas moins.* » Singulier compliment et qui ne pouvait séduire, à mon sens, que les gens tentés d'avoir un musée d'histoire naturelle à bon marché. Cependant, faute de trouver mieux, il insiste encore au Salon suivant : « *Cette femme peint à merveille les oiseaux, les insectes et les fleurs. Elle sait même échauffer les sujets les plus froids.* (Voilà pour l'émouchet et pour le serin)... *J'aimerais bien autant un portefeuille d'oiseaux, de chenilles et autres insectes de sa main que ces objets en nature rassemblés sous des verres dans mon cabinet.* » Mme Vien se serait peut-être trompée à ces compli-

ments si d'autres critiques, moins galants, ne s'étaient avisés de lui dire crûment leur avis sur son très mince talent. Elle renonça aux expositions et s'en tint à son ménage, à ses enfants, et à son mari qu'elle eut l'étonnante satisfaction de voir comte de l'Empire avant sa mort, qui survint en 1805.

La nomination qui suivit (dix ans après la réception de Mme Vien), fut celle d'une peintresse berlinoise qui avait acquis une très grande réputation dans son pays. Elle s'appelait Anne-Dorothée Liscewska, et elle avait épousé un sieur Terbusch. L'Académie ne voulut pas, à cette occasion se souvenir de Marguerite Haverman : elle ne voulut penser qu'à la gloire de la Carriera, et elle la reçut au vu de plusieurs tableaux dont elle garda l'un ; il est encore à l'Ecole des Beaux-Arts : c'est une figure d'homme, le verre à la main, éclairé par une bougie. Cette peinture à la manière hollandaise, assez rougeâtre de ton, ne plut guère au public. L'auteur n'avait d'ailleurs pas le charme ni le tact de sa devancière vénitienne dont elle espérait imiter le fructueux triomphe. Et puis elle avait dix ans de plus, c'est-à-dire cet âge de quarante-cinq ans que les Parisiennes savent porter, mieux sans doute que les dames allemandes. La pauvre peintresse ne sut pas se faire ouvrir la porte d'un seul salon de la haute société, et, pour comble de malheur, elle s'aliéna Diderot. Je n'entrerai pas dans l'histoire de ce différend, parce qu'il y aurait injustice à se faire une opinion par le seul plaidoyer de la partie la plus spirituelle. Diderot avait la dent cruelle : il accabla celle qu'il appelait « l'indigne Prussienne » de conseils sarcastiques sur « le moyen de parvenir ». « *Ce n'est pas le talent qui lui manquait*, écrit-il, *elle en avait de reste. C'est la beauté, c'est la jeunesse, c'est la coquetterie.* »

Mme Terbusch n'avait qu'à regagner les bords de la Sprée. C'est ce qu'elle fit, laissant pas mal de créanciers, et deux tableaux pour le Salon : « *Jupiter métamorphosé en Pan qui surprend Antiope endormi* » qui fut refusé par 'Académie, « par pudeur » (le mot est amusant, quand on pense à la moralité singulière de l'époque) et le *Portrait de Diderot.* C'était la flèche du Parthe de l'artiste fuyant le critique. La peinture était bonne : il dut le reconnaître.

En 1770, à un mois d'intervalle, furent agréées deux nouvelles académiciennes, bien françaises celles-là. Le secret des

délibérations restera pour toujours ignoré, mais je ne puis m'empêcher de croire que si l'une, Mlle Vallayer, ne dut son succès qu'à la personnalité de son talent, l'autre, qui était la femme de l'Académicen Roslin, dut pour une bonne part le sien à l'amitié. Il y avait tout un groupe d' « Immortels » en effet qui vivaient pour ainsi dire en famille dans les appartements du Louvre, et dont l'avis unanime devait peser d'un grand poids dans les séances. Roslin, venu tout jeune de la Suède, était l'ami de tous les hôtes de ce phalanstère où il allait occuper le logement numéro 10, entre l'émailleur Pasquier et le sculpteur Lemoine, à deux portes de Chardin et de La Tour. On ne pouvait vraiment refuser à sa jeune et très jolie femme, qui d'ailleurs avait assurément plus d'habileté que Mme Vien, le joli cadeau de bienvenue d'un fauteuil. L'histoire du jeune ménage avait, en outre ce côté de romanesque touchant qui excitait la sensibilité de l'époque : on versait alors des larmes avec une facilité incroyable, à propos de tout et à propos de rien, sur la mort d'un serin et sur les cheveux blancs d'un vieillard, sur les infortunes de Saint-Preux et de sa moderne Héloïse. Roslin était tombé éperdûment amoureux de Mlle Suzanne Giroust, orpheline qui travaillait dans l'atelier de son ami Vien. Il avait seize ans de plus qu'elle, qui n'en avait que dix-neuf. Pendant cinq années, elle persista à lui refuser sa main ; puis, touchée de sa constance, elle se rendit. Ils eurent deux petites filles, mais elle n'eut pas beaucoup le temps de jouir d'un bonheur qu'elle avait elle-même retardé. A trente ans, elle mourut d'un mal qui n'a pas encore de remède. Son morceau de réception avait été un portrait du sculpteur Pigalle : plus tard, son mari fit don à la Compagnie du portrait de Dumont le Romain qu'on voit au Louvre, dernière œuvre de la jeune peintresse.

Mlle Vallayer fut, dit-on, élève de Chardin. Je n'en ai trouvé la confirmation nulle part, mais il n'y a qu'à regarder ses natures mortes, intelligentes et délicates, pour être persuadé que le grand peintre fut son maître, au moins moralement. Cette « femme qui fut habile homme », comme a dit quelqu'un de son temps, était une fort jolie personne, si j'en crois le portrait gravé d'après une de ses peintures ; elle y montre un profil fin, des yeux vifs, un front élevé, avec de belles épaules. Sa coiffure à la *Gabrielle de Vergy*, et son bonnet *en pouf* indiquent l'époque ;

elle avait alors une trentaine d'années : elle était académicienne depuis sept ans environ. Dès son enfance, ses yeux avaient été accoutumés aux belles choses, car elle était née aux Gobelins, où son père logeait, de même que beaucoup d'artistes ou d'artisans (j'ai dit que ces mots se confondaient) qui travaillaient au luxe de la Maison royale. M. Vallayer père était orfèvre de Sa Majesté. Il cherchait longuement, d'une plume adroite ou de la pointe grasse d'une sanguine, les courbes opulentes des soupières d'argent et l'arabesque des surtouts de banquets. La petite fille le regardait : elle voyait naître les objets, elle suivait leur formation, elle admirait le triomphe de leur parfait achèvement. Et c'est de cette manière qu'elle comprit que toutes ces choses du logis que l'on croit mortes ont, elles aussi, leur petite existence, et une âme si menue que presque personne ne s'en aperçoit. Elle sentit si bien tout cela qu'elle l'a exprimé dans ses plus simples peintures. Plus que toutes les autres, après celles de Chardin, ses « natures mortes » me touchent, parce qu'elles ne sont pas mortes du tout, parce qu'elles contiennent ce *je ne sais quoi*, dont Montesquieu a fait le grand chapitre de son *Traité du Goût.*

Son entrée à l'Académie ne fut pas discutée, malgré son extrême jeunesse. Le même jour (fait rare), on l'agréa et on l'admit sur l'examen de deux ouvrages : *Instruments de musique groupés* et *Instruments des arts de peinture et sculpture*, qui sont aujourd'hui, l'un au Ministère de la Justice, l'autre au Palais de Fontainebleau. Cette belle victoire la poussa au travail et sa production fut considérable, à en juger par les livrets des Salons ; dès l'année qui suivit sa réception, elle n'envoya pas moins de onze cadres au Louvre et, tout de suite, elle eut l'ambition de s'essayer au portrait, sans délaisser pourtant ses chers objets familiaux. Sa première figure fut un jeune Arabe. Une *Vestale couronnée de roses*, que la reine lui acheta, lui donna l'accès de la Cour. La faveur du public l'avait poussée à cet honneur et à cette fortune que ne connut jamais le pauvre et bon Chardin ; c'est une chose étrange à constater, car personne ne connaissait plus hier encore, le nom de cette femme d'un si délicat talent. Ce n'est pas seulement Diderot qui écrivait avec enthousiasme : « *Elle peut se placer à côté des maîtres les plus célèbres, et dans un âge si tendre, elle a porté l'art si difficile*

de rendre la nature à un degré de perfection qui enchante et qui étonne », des inconnus lui adressaient de longues pièces de vers, d'un enthousiasme débordant jusqu'au ridicule :

Qui ne connaîtrait pas tes charmes
Et ne verrait que tes talents
Te croirait à l'automne et tu n'es qu'au printemps
Que tes tableaux divers rendent bien la nature,
Tu peins deux arts que tu chéris
Et la Musique et la Peinture !
Quelle touche, quel coloris !
Tu ne pouvais manquer cette double couronne :
Bas-reliefs, vases, fruits, légumes et lapin,
Sous tes insignes doigts tout a un trait certain.
Mais quel que soit l'effort de ton pinceau, je crois
Qu'il ne fera jamais rien d'ausi beau que toi.

Mlle Vallayer ne comprit pas sans doute la déclaration. Son cœur (ou peut-être sa raison) ne parla plus fort que son amour pour la peinture qu'à l'heure où sonnèrent ses trente-six ans. Elle épousa M. Coster, avocat au Parlement et receveur des tabacs, à Domfront le 23 avril 1781. On peut supposer que le changement rapide et prodigieux des idées de la foule ne fut pas étranger à cette conversion à la vie conjugale. On commençait à penser que l'art lui-même devait être éducateur et parler de morale civique, au lieu de se complaire à de simples distractions de l'esprit. Diderot lui-même, à la tête des Encyclopédistes, prônait Greuze par-dessus tout, parce que ce peintre imaginait des *Mères bien-aimées* et des *Bénédictions paternelles*. L'année même du mariage de Mlle Vallayer, il arrivait à juger son portrait de *Madame Sophie de France dans son intérieur*, avec ces paroles froides et désillusionnées : « Composition agréable, mais de nul effet... Il y a de la vérité, mais la touche est molle et froide. Rien de la finesse particulière de dessin et de pinceau que ce genre exige. »

La tourmente vint, elle passa, et Mme Vallayer-Coster se remit à peindre des vases de fleurs et des paniers de fruits qu'elle envoyait aux expositions. Mais on ne comprenait plus ces petites fantaisies d'un autre âge : les hommes étaient changés ; ils avaient désormais dans l'esprit l'immense vision de la Terreur et de la guerre. Il leur fallait David.

Les deux dernières académiciennes furent Mme Labille-Guiard et Mme Vigée-Lebrun. Elles furent nommées ensemble, et par une chance, si l'on peut appeler une chance de voir mourir les titulaires des places que l'on convoite. Le jour de l'élection de Mme Roslin, en effet, il avait été décidé que le nombre des femmes serait limité à quatre. Mais celle-ci étant morte en 1772, et Mme Terbusch s'étant éteinte en 1780, deux fauteuils se trouvèrent libres. En dépit d'un parti anti-féministe à la tête duquel était le peintre Pierre (célibataire, il faut le noter), on élut les deux dames portraitistes dont la plus forte et même, j'oserai dire, la plus moderne par le talent fut oubliée, tandis que l'autre gardait à travers le temps toute sa gloire. Chacune cependant en eut soif, et plus encore Mme Guiard que sa rivale, mais Mme Vigée-Lebrun fut mieux servie par le hasard. Elle eut le bonheur, en vivant tard dans le siècle nouveau, de retrouver après l'Empire la société monarchique qui avait commencé sa fortune, et à laquelle ses voyages fructueux l'avait aidée à rester fidèle. Mme Labille, qui devait devenir Mme Guiard, puis Mme Vincent, n'avait pas d'opinion sur l'aristocratie, je crois bien. Elle n'avait qu'un goût, la peinture, et qu'une volonté, arriver. Fille d'un mercier de la rue Neuve-des-Petits-Champs qui eut le bon esprit de la laisser courir les ateliers du Louvre, elle prépara son élection à l'Académie avec un candide cynisme qu'il faut bien admirer, même aujourd'hui où le génie de l'*arrivisme* semble atteindre sa perfection.

Elle entreprit cette chose énorme d'exécuter, pour préparer son élection, le portrait de chacun des membres de la Compagnie ! (Et dire qu'il y a des candidats qui se plaignent, de nos jours, de la fatigue des trente-neuf visites obligées !) Sitôt nommée, Mlle Labille se tourna vers un autre but. Elle venait de faire le plus beau mariage qu'elle pouvait espérer dans sa condition, en épousant le fils du procureur au Présidial de Dijon, M. Guiard. Elle pensa que le plus important était de s'introduire à la Cour et, par des influences que j'ignore, elle gagna si bien le comte de Provence, qu'il lui commanda un très grand tableau qui devait représenter la réception d'un chevalier de l'ordre de Saint-Lazare, dont il était grand-maître. L'ouvrage était presque terminé lorsqu'éclata la Révolution. C'était un terrible coup pour son ambition. N'importe qui eût été démonté,

aurait jeté ses pinceaux ou se serait enfui, comme Mme Lebrun. Elle, elle n'hésita pas un instant sur ce qu'il fallait faire. La grande toile sur laquelle, pendant des années, elle s'était acharnée, fut tournée contre le mur ; elle s'appela citoyenne, et s'en alla peindre des Conventionnels. En 1789, elle avait envoyé au Salon une *Madame Victoire montrant une statue de l'Amitié* avec une *Louise de France tenant son fils, âgé de deux ans*. Mais en 1791, tout son talent fut pour M. Robespierre (ainsi dit le livret), député à l'Assemblée Nationale, pour ses collègues Duport, de Beaufremont, de Beauharnais, d'Aiguillon, de Talleyrand-Périgord, les deux Lameth. Elle aurait, il semble, voulu les peindre tous comme elle avait peint tous les académiciens. Mais l'Art désormais n'intéresse plus, tant la politique passionne. Mme Guiard a beau s'être séparée, par le divorce, de son mari, compromettant parce qu'il a été commis à la recette générale du Clergé, elle tremble qu'on ne se souvienne de son assiduité aux Tuileries. Elle se laisse oublier dans son coin du vieux Louvre jusqu'en 1795, puis reparaît au Salon, d'accord avec la bourgeoisie renaissante, qu'elle représente sous les traits d'un chef de bureau, d'un médecin et d'un architecte parés encore du titre de citoyens. Si elle avait vécu plus avant sous le règne de Napoléon, vous pouvez être assurés qu'elle aurait été peintre des princesses Bonaparte, comme elle l'avait été de *Mesdames*, avant de l'être des citoyens représentants. Mais elle mourut en 1803, après avoir épousé son ancien professeur, le peintre Vincent.

Je crois inutile de dire que le caractère que je viens de décrire, tel que les faits me le font comprendre, ne semble pas particulièrement sympathique. Et pourtant, quand je considère des ouvrages comme le pastel de la vieille *Madame Poisson*, ou comme celui de *Madame de Coutances*, j'y vois une telle pénétration sensible de la vie, que je suis pris d'inquiétude, presque de remords, d'avoir rebâti avec cent petits faits jusqu'ici épars, le type d'une ambitieuse démesurée et d'une égoïste. N'était-ce pas le moment de me souvenir qu'il faut juger les artistes à travers la beauté de leurs œuvres plutôt qu'avec une science historique exacte, mais glacée ? N'ai-je pas oublié une chose, un point capital, dans mon entraînement à construire un caractère entier ? Si, je l'avoue, j'ai

passé ceci : Mme Labille-Guiard eut une élève, une amie si proche qu'elle demeura constamment avec elle : c'est la grande miniaturiste Marie-Gabrielle Capet, qui fit le portrait de Marie-Joseph Chénier, puissant comme un David. Et dans le mystère qui entoure cette disciple si fidèle, je suis troublé par le seul renseignement biographique que l'on ait retrouvé, celui de sa naissance. Mlle Capet était la fille de simples domestiques ; son parrain fut un concierge de prison et sa marraine une servante. A vingt ans, on la trouve déjà chez Mme Guiard. Qu'en déduire, sinon ce joli roman, si tentant, qu'elle entra chez l'académienne comme une petite bonne et que celle-ci façonna son humble esprit à l'art et à l'amitié. Et comme tout change alors dans notre jugement sur l'illustre portraitiste, si vraiment elle ne fut férocement ambitieuse que pour l'Autre, pour cette fille de son intelligence et de son cœur, qu'elle aimait !

Je n'ai plus à parler que de Mme Vigée-Lebrun, quinzième et dernière académicienne. Mais qu'en dire qui ne soit connu par ses *Mémoires ?* C'est le plus charmant, mais le plus naïf des panégyriques. Elle a beau conter qu'elle naquit dans la plus modeste famille, on sent qu'elle arrive à se croire l'égale de toutes les belles princesses et de tous les rois qui ne cessèrent de la flatter, depuis son début jusqu'à sa fin. Quand elle conte ses conversations avec Marie-Antoinette, ou l'Empereur Paul, ou Louis XVIII, elle ne pense plus du tout à son bonhomme de père qui n'avait qu'un défaut, avoue-t-elle, celui de s'échapper à chaque premier janvier pour courir Paris, son parapluie sous le bras, à la pousuite des trottins qu'il embrassait, sous prétexte de leur souhaiter le nouvel an. Elle fut vraiment une façon de reine, dans son temps, par la seule puissance de sa palette toujours plaisante, toujours aimable, toujours flatteuse. Jamais elle ne fit grand effort, et ne crut pas qu'il fût nécessaire de chercher l'Art bien profondément. Certaines années, elle abattait jusqu'à cinquante peintures, et non des moindres : elle compte elle-même que, vers 1820, elle avait produit, au total, 622 portraits, 200 paysages et une bonne vingtaine de tableaux de genre. Ne vous étonnez plus, après ça, que notre époque la trouve un peu superficielle, et plus satisfaite du joli que du beau. Mais qu'est-ce que vous voulez ? Le talent, comme dit Montesquieu, « c'est un don que Dieu nous a fait en secret et que nous

révélons sans le savoir. » Quelquefois, ce don n'est qu'un cadeau modeste. Ceci n'empêche pas d'avoir une très vive admiration pour certaines œuvres, telles que le portrait du bailli de Crussol.

En 1793, sur la motion de David lui-même, l'Académie fut supprimée comme contraire à l'égalité. On la rouvrit deux ans plus tard, mais les femmes n'y reparurent pas. L'égalité, paraît-il, n'était faite que pour les hommes. Que de femmes pourtant auraient pu se présenter, parmi celles qui coururent aux expositions du Louvre, ouvertes désormais à tous ! L'exposition rétrospective a fait cette œuvre excellente de nous rappeler des noms comme ceux de la délicieuse Constance Mayer, l'amie de Prud'hon, de Marguerite Gérard, l'élève et la belle-sœur de Fragonard, de Mlle Ledoux, qui fut presque la seule à suivre le cercueil du malheureux Greuze déchu et oublié. Mais combien de gens savaient, avant cette année, la maîtrise prodigieuse d'une Geneviève Bouliar, d'une Judith Leyster, et surtout de celle qui mit tant de grâce délicieuse au portrait du danseur Vestris II, cette grande artiste mystérieuse qui dissimulait sous le pseudonyme de Romany le nom de Romance qui appartint à l'une des plus nobles maisons de France, celle des marquis de Romance de Mesmon !

Non, il n'y a pas de joie plus rare, ni d'encouragement plus haut, que la découverte constante des talents passés. C'est le parfum de la vie même qui se conserve dans les œuvres d'art : les grands peintres ni les grands sculpteurs ne meurent pas. Nous partageons leurs peines, leurs enthousiames, et quand nous sentons de la tendresse dans un vieil ouvrage, nous reconnaissons qu'une femme a passé à l'endroit où nous passons nous-même, comme le voyageur qui, sur la route, sourit en apercevant quelques fleurs perdues.

André Saglio.





Petite Sœur (1)

Sur le coup de neuf heures, les lorgnettes du Tout-Paris des « Premières » se braquèrent sur une avant-scène où venaient d'apparaître deux femmes d'un âge différent, l'une très belle, d'une beauté ardente, d'une pâleur chaude où des yeux de velours éclairaient un visage régulier au profil légèrement courbe des femmes arabes ; c'était Mme Stenay. L'autre, beaucoup plus jeune, gracieuse et blonde, avait un teint candide et un regard craintif de vierge. Elle portait pour la première fois une robe de grand couturier avec une grâce de fille de Roi. Ni ancêtres, ni fortune, une âme pure et un cœur d'or. C'était Arlette. Hélène avait voulu l'associer à la jolie angoisse de cette soirée.

Pour les avoir vues ensemble, au bois souvent, et un peu partout, la moitié de la salle les connaissait et se plut néanmoins, avec cette absence de tact que révèlent les Parisiens en ces circonstances, à les regarder ostensiblement. On se murmurait à l'oreille les fiançailles de Roger Jourdan et de la « nièce ». Cette histoire trouvait beaucoup d'incrédules, mais les faisait toutes deux, et d'autant plus, les héroïnes de l'heure. Et c'est vraiment une

(1) Voir la *Grande Revue* du 10 et du 20 août.

heure d'émoi que celle où, pour la première fois, se lève le rideau sur une pièce en cinq actes. La toujours brûlante passion de Mme Stenay pour Jourdan, redevint chose d'actualité. Cette fidélité, qui la rendait dédaigneuse de tout encens étranger, exaspérait bien des gens, et ce n'était pas le moindre grief de quelques médiocres contre l'écrivain, qu'une telle femme, d'un charme constant, l'aimât si exclusivement. Les confrères, dont nombre d'amis, souhaitaient cordialement à cet homme trop heureux, puisque le sourire de l'amour se mêlait aux rayons de sa gloire, une chute retentissante, le « four noir », comme ils disaient. A chacun son four, enfin...

Les envieux, s'ils avaient pu lire en lui, l'eussent moins envié. Debout, dans le fond de l'avant-scène, dominant son impatience, dissimulant sa nervosité, Jourdan attendait sans confiance. Le poids mystérieux du pressentiment l'obligeait à se raidir pour porter beau devant le danger. Et déjà il songeait à l'élégance de son attitude dans la chute. A cause d'Arlette seule. L'anxiété, comme la joie d'Hélène, le dépit ou l'admiration d'Olga passaient au second plan. Il aimait « petite sœur ». Elle l'avait repoussé durement, et sans doute avec mépris, et c'était à elle qu'il appartenait tout entier. Il la regarda. La glace de la loge lui montrait un visage attentif, mais impénétrable. Tandis qu'une agitation fébrile obligeait Mme Stenay à se pencher sur la salle, à se tourner vers son amant, à agiter son éventail, Arlette ne laissait paraître nulle émotion, et, avec une gentille impassibilité d'idole bienveillante, regardait la salle qu'une première houle agitait. Hélène se tourna vers Roger, en disant : « On est en retard, mon ami, tu devrais t'informer. »

Il lui répugnait de se montrer dans les coulisses où soufflait un vent de trahison. Par une étrange infortune, la défaite était envisagée sans regret par ceux-là même, dont la mission et l'intérêt étaient d'assurer la victoire. Olga Katskoff, en son égoïsme féroce et rancunier de femme résolue à ne pas pardonner le mal qu'elle a voulu faire, ne visait qu'un succès personnel, dût la pièce s'écrouler autour d'elle. Souriante, elle assisterait à cette ruine. Lapavoine, son amant, de la veille, avait épousé sa haine et y sacrifiait la question d'argent. Sacrifice minime ; en acceptant la pièce de Jourdan, il avait voulu relever son théâtre du reproche trop souvent renouvelé d'être une scène bourgeoise

d'où l'art était scrupuleusement exclu. Il ne comptait donc pas sur la forte somme, et, au pis aller, la chute lui fournirait contre ses détracteurs un argument péremptoire.

L'intelligence de Jourdan était trop déliée pour n'avoir point surpris ces dispositions sacrilèges. Fataliste, au fond, et, en fait, se sentant impuissant, il s'abandonnait au destin. Ainsi tomba de ses lèvres cette réponse inattendu et vraiment inepte :

— Je ne m'en mêle plus.

La stupeur figea un instant la face inquiète de Mme Stenay. Est-ce que Roger devenait fou? Un général fuit-il ainsi le champ de bataille? La tempête grondait maintenant. Des clameurs furieuses sortaient de toutes les bouches. Et lui, Jourdan, ne réfléchissait donc pas que cette surexcitation anormale serait nuisible, pouvait même être fatale à l'audition des pensées subtiles ou délicates que ses personnages allaient exprimer en un langage châtié. Blême et dédaigneux, le dramaturge haussait les épaules, mais son visage s'éclaira d'un sourire ironique quand, aussitôt le rideau levé sur la scène vide, un acteur s'avança pour solliciter l'indulgence du public en faveur de Mlle Katskoff, dont une indisposition paralysait les moyens. C'était, par procuration, un premier geste de comédienne.

— Maintenant, murmura Roger, la pièce peut tomber, cette chère Olga s'est mise hors de cause.

Le public, mi gouailleur, mi bon enfant, avait applaudi. Le spectacle commença. Ce fut, pour tous, si ce n'est pour Jourdan, une déception. Les hardiesses annoncées à tort n'éclatèrent pas. Elles résidaient non dans l'idée, comme on l'avait dit et répété bénévolement, mais dans la forme nouvelle donnée à une conception dramatique. La subtilité voulue, voire excessive, de la langue voilait d'indéniables beautés. Trop de nuances sollicitaient l'attention. Les raffinés les soulignaient d'un « très bien » sympathique dont le murmure aimable ne servait qu'à mettre en relief, si on peut dire, le silence hostile de la masse.

Les sourires admirateurs ne provoquent pas un courant électrique. La pièce tombait doucement, mais elle tombait. Des pédants s'appliquaient à crier par les couloirs : « Ce n'est pas du théâtre ! » D'autres ajoutaient : « C'est un défi au sens commun : l'auteur a oublié d'allumer sa lanterne. » Il y eut des disputes bruyantes. Un spectateur, de qui la taille imposait, ne se gênait

pas pour déclarer en passant, auprès des groupes où on vitupérait contre la pièce : « Elle est admirable envers et contre tous les imbéciles ». Parlait-il de l'œuvre ou de l'artiste ? On ne le sut jamais. Katskoff, d'ailleurs, tirait son épingle du jeu. « C'est une fille splendide », disaient les hommes. On objectait sa froideur. Quelques-uns affirmèrent : « Vous la verrez dans un bon rôle. Ce sera une étoile : beauté, attitude, diction, elle a tout. »

Des applaudissements, essaimés chichement, accueillirent à la fin de la pièce le nom de Roger Jourdan. Si le quart des gens qui avaient sollicité et reçu des entrées en appelant l'auteur « mon cher ami » avait daigné applaudir, on n'aurait pu complaisamment proclamer la « chute à plat ». Un calme stoïque couvrit l'état d'esprit de Jourdan et cette adversité. Hors du théâtre, il prodigua à Hélène et à Arlette, les plus aimables attentions. De la pièce, il ne dit que ces mots : « C'est à recommencer », et il n'en fut plus question.

A la vérité, il attendait de la presse, le lendemain, un jugement plus équitable. Quelques critiques, en effet, affirmèrent, établirent même que la pièce était « à lire ». La majorité s'en donna à cœur joie contre ce théâtre symbolique, psychologie, mystique — on l'accabla sous les épithètes en ique et du reste iniques. Un aristarque cruel par excellence, parce qu'il semblait faire de *Princesse Slave* une étude réfléchie, fut ce Louis Remy dont la prose s'étendait le long de trois colonnes d'un grand quotidien. « *Princesse Slave* écrivait ce censeur, est l'erreur, nous ne dirons pas d'un dramaturge de talent, mais d'un dilettante, car nous avons toujours tenu M. Roger Jourdan plutôt pour un amateur bien doué, que pour un homme du métier en matière théâtrale. Le juger comme romancier, ne nous appartient pas. Son erreur d'hier, si énorme soit-elle, ou même parce qu'énorme, vaut d'être discutée. »

Suivait l'analyse de la pièce émaillée des pires perfidies, et Remy concluait : « Que ce soit là, pour nos jeunes auteurs, une leçon profitable. Le théâtre, que nos beaux esprits affectent de tenir en médiocre estime littéraire, est le plus difficile de tous les arts. On ne s'improvise pas auteur dramatique, eût-on le don. Etudier les maîtres et travailler beaucoup, est en outre indispensable. Que ce soit là aussi un avertissement salutaire aux directeurs qui acceptent à la légère les œuvres de ces dandys de

lettres, parce qu'il a été fait beaucoup de bruit autour de leur nom, trop de bruit même parfois, et cela pour des raisons très étrangères à l'art.

« Mais, revenons à M. Jourdan. Il prendra difficilement sa revanche d'un échec si retentissant. Son erreur n'est pas, à proprement parler, une erreur, nous l'avons démontré, c'est un défaut de constitution. Voilà la vérité. Nous paraîtrons dur à quelques-uns, mais si en disant nettement, hautement, ce que nous pensons de *Princesse Slave*, — ce qui est le droit absolu de la critique — nous avons le regret d'arrêter dans son essor un auteur parfois applaudi, nous avons la consolation de ne pas mettre un homme sur la paille...

« *Princesse Slave* a été héroïquement défendue par ses protagonistes, M. Marsa et Mlle Katskoff... Olga Katskoff est une jeune Russe de haute race, attirée vers le théâtre par une invincible vocation. Elle a joué avec autant de grâce altière que d'autorité le rôle obscur et ingrat d'Hedwige. Voilà une recrue précieuse que nos directeurs parisiens se disputeront à prix d'or. »

Le sentiment de Jourdan était bien différent. Le caractère d'Hedwige n'avait paru si incompréhensible, que par la faute d'Olga qui en exagérait à plaisir le côté énigmatique. Une énigme n'est intéressante, qu'à la condition d'être ou de pouvoir être déchiffrée.

Hélène, elle aussi, avait parcouru les journaux ; aussi avait-elle, dès le matin, le cœur plein de tendresses consolatrices, les mains avides de caresses. Que lui importait la chute ou le succès de cette pièce ? Son amour en était-il diminué ? Et puis, il est des attaques qui grandissent celui qui en est l'objet. Le temps impartial, Roger et vengeur, demeurait. Il vengerait des ironies et des infamies.

Mais Jourdan se sentait profondément atteint. Il avait cru en son œuvre. Il n'y croyait plus. On déversait sur lui le fiel avec une abondance excessive. La mauvaise foi des attaques n'était pas niable. Une part de vérité pourtant subsistait. Une œuvre belle vraiment s'impose. Les beautés de la sienne étaient superficielles. Le temps les flétrirait au lieu de les mettre en valeur. Il fallait s'incliner. Il retirerait sa pièce. Et il ajouta : « Ce qui est plus grave, c'est que ma foi dans l'art même est atteinte. Quel est le criterium du beau ? J'avais cru faire une œuvre très noble,

et d'art essentiellement ; j'ai produit un monstre qui arrache mille cris d'horreur. On ne peut se juger soi-même. Exceptons le génie. Il sait, lui, et il domine. Mais les autres, mais tous les autres ! Ah ! quel orgueil fou de produire ! »

Il s'écrasa les yeux dans sa main crispée. Mme Stenay, à genoux près de lui, pleurait.

***

Et depuis ! Que de coups de pieds de l'âne on lui avait lancés ! Que de basses ironies avaient blessé son amour-propre ! L'envie rancunière des tripots littéraires, où Jourdan avait toujours dédaigné de fréquenter, se vengeait de son arrivisme par l'affirmation que le jeune et illustre maître, comme on l'appelait, la veille encore, n'avait plus « rien dans le ventre ». Alors, écœuré, impatient de calme et de repos, Roger se laissa emmener par sa maîtresse à Duingt. Là, sur les bords de l'exquis petit lac d'Annecy, l'existence la plus douce lui était offerte. Il parut d'abord en jouir avec sérénité. Un large feutre, un veston ajusté, surmonté d'un col d'officier, le désignaient aux curieux comme un artiste parisien qui s'est mis au vert. Il ne se signalait autrement que par une hâte matinale à courir le lac, dès l'aube, dans la barque du pêcheur Ardouin. Chaque jour ils pêchaient ensemble soit à la ligne de fond, soit à la cuiller. Et même, souvent les rôles étaient renversés. Roger se souvenait d'avoir figuré parmi les meilleurs canotiers de Nogent. Il saisissait les rames, et la barque se soulevait avec une souplesse dont s'émerveillait le brave Ardouin.

« Ah ! Monsieur, disait-il, vous ramez mieux que moi. » De telles paroles plaisaient à Jourdan. C'était là comme un brevet de jeunesse que lui délivrait le pêcheur, brevet qu'on apprécie seulement à l'heure où l'on cesse de le mériter. Modeste, il répliquait : « A vingt ans, mon ami, j'étais un canotier de premier ordre. » — « C'est tout comme, encore aujourd'hui », affirmait le pêcheur. Et Jourdan continuait de ramer en souriant, tandis que se reposait son ami. Quand se levait la bise, on hissait la voile. Cette navigation était nouvelle pour Jourdan, mais il sut bientôt comment virer de bord, prendre ou larguer un ris et l'utilité du foc lui fut révélée.

Alexis Ardouin, lui, n'avait fait que cela toute sa vie. C'était un simple. Il avait quarante ans, onze enfants, une femme jeune encore, mais que l'excès de maternité déformait. Point d'histoire, point d'ambition autre que de donner à sa famille le pain quotidien. Sa vie ne contenait qu'une période pittoresque déjà vieille de quinze ans, celle où, soldat de l'infanterie de marine, il avait navigué dans la mer de Chine. Des pays les plus extraordinaires, il ne gardait qu'un souvenir vague. Le sol natal lui semblait incomparable et le lac un grand miroir où la nature tout entière se reflétait.

— Alors, mon brave Ardouin, lui dit un jour Roger, vous n'avez jamais trompé votre femme ?

— Jamais.

— Et vous n'y pensez pas ?

— Pourquoi faire donc, Monsieur ?

Jourdan répondit :

— Vous avez raison, continuez, Ardouin.

Le sourire un peu narquois de Jourdan se figea sur ses lèvres. Il envia ce rustre paysan, ce sage. Qu'était sa vie, à lui, l'homme célèbre ? Un mélange d'âcres joies d'ailleurs finies et d'orgueilleuses misères morales, toujours présentes, un tissu d'espoirs fanés, de rêves fous, de fourberies et d'inavouables projets. Le passé, avec ses hauts et ses bas, était plein de fièvre, l'avenir obscur, le présent équivoque. La luxueuse villa où il vivait était louée sous un nom d'emprunt et Hélène en acquittait le loyer de ses propres deniers.

Une gêne l'oppressait. Chaque jour se présentait à lui, obsédante, l'idée de s'éloigner, et il ne pouvait pas. Et pourquoi, si ce n'est à cause d'Arlette, comme c'était à cause d'elle qu'il avait consenti à cette hospitalité ? Mme Stenay, devinant ce sentiment, l'avait pour ainsi dire exploité. C'était là un de ces actes exceptionnels d'amour, mais de sagesse intelligente aussi, de philosophie résignée que la vie enseigne à ceux qui aiment plus qu'ils ne sont aimés.

Au lieu de se retirer, Dieu sait où, pour cacher sa lassitude et toutes les rancœurs de l'écrivain, qu'un insuccès retentissant a brutalement précipité d'un nouveau rêve de gloire, il s'était réfugié comme en un hâvre dans cette villa des « Sorbiers », où

Hélène, appuyée sur la grâce virginale d'Arlette, le conviait d'un geste quasi maternel.

Le bonheur le fuyait pourtant. La vie exclusivement sportive qu'il menait à Duingt avait tout d'abord fait diversion à ses soucis. Leur essaim malfaisant ne tardait pas à reparaître après la détente des premières journées où ce lui fut un allègement de se sentir à quatre cents kilomètres des boulevards, de la férocité des amis et de leurs cabales. La monotonie d'une existence si différente de la frénésie parisienne, ne tarda pas à glisser l'ennui dans son âme apaisée, mais combative. Il se remit à la lecture des journaux délaissés depuis son arrivée — quinze jours à peine — et par eux se ranima en lui la curiosité des choses de Paris. C'était rouvrir la blessure pour y fouiller chaque jour. Il n'y manqua point.

La présence d'Arlette lui eût été d'un effet salutaire, si la jeune fille s'était prêtée à l'idylle qu'il avait rêvée, mais jamais elle ne s'était montrée plus réservée et parfois plus sauvage. Elle embellissait la cage sans l'emplir de chansons. Hélène promenait aussi par la villa un visage sans gaieté. C'était sans doute le deuil de son talent qu'on portait. Non, on respectait seulement sa peine dont, par ailleurs, beaucoup de prévenances tendaient à le distraire... Aigri, il ne les voyait pas, ou les accueillait mal. Et cela créait entre eux un malaise grandissant. Mais d'où venait la froideur évidente d'Arlette ? Il n'avait jamais fait une allusion, même très rapide, à la scène d'une mimique expressive que l'arrivée de Mme Stenay avait soudainement interrompue. Lui en gardait-elle une rancune qui allait jusqu'à la haine, ou quelque indélébile mépris ? On pouvait le supposer à la brièveté monosyllabique des réponses qu'elle consentait dans les rares et toujours très brefs instants où ils se trouvaient seuls, au soin adroit qu'elle savait apporter pour éviter tout contact, voire même ces effleurements rapides, et si doux parfois, que suscite la moindre tendresse dans la sympathie.

Le cœur sensuel et vaniteux du romancier dramaturge, ne voulait pas admettre l'hypothèse humiliante de l'aversion ou de l'indifférence. Il s'était buté à si peu de résistances sincères dans sa carrière amoureuse ! Il préférait avec une ingéniosité imaginative, dont il ne pouvait être dupe, bâtir sur cette idée qu'elle l'aimait contre toute apparence et ne serait démasquée que par sur-

prise. Loin de lui d'ailleurs, la pensée de douter de son honnêteté, ni que cette honnêteté, fortifiée de pitié filiale envers Mme Stenay, ne lui montrât comme souillée d'inceste une inclination vers l'amant de celle-ci. Mais nul indice ne confirmait cette interprétation psychologique de l'attitude de Mlle Larive. C'est en vain que, pendant les heures d'intimité, soit aux repas, soit aux veillées, il examinait ses mouvements, toute son attitude, que, abandonnant le livre commencé, il s'évertuait à scruter ce visage de vierge penchée sur quelque travail de broderie ou de tapisserie, à le scruter pendant des heures, jamais il ne surprenait un seul regard furtif de son côté. Hélène seule remarquait cette attention passionnée et anxieuse, à laquelle ne répondaient chez Arlette ni curiosité, ni nervosité.

Un projet d'ascension au Mont-Blanc, dont Jourdan les entretint un soir, alarmait le cœur inquiet de Mme Stenay, mais recevait au contraire l'approbation entière de Mlle Larive. Elle plaida pour Roger avec une chaleur non exempte d'ironie, sembla-t-il, à celui-ci. La monotonie de leur existence commune devait évidemment peser à un homme avide d'émotions et d'activité. Quant au danger de cette ascension classique, il était nul avec des guides sérieux. Si elle avait été un homme, elle aurait osé, elle, Arlette, des aventures autrement périlleuses. « Très bien, observa Hélène, conseille-lui d'aller se faire massacrer par les Marocains ou les Touaregs ».

Alors, Roger répondit : « Mademoiselle Larive estime sans doute que je laisserais si peu de regrets derrière moi, qu'il n'est pas la peine d'en parler. »

— Il appartient à ma marraine de vous répondre.

— A quoi bon ? dit celle-ci en hochant la tête.

Les petites épreuves du genre de celle-ci n'étaient pas de nature à fortifier Roger dans sa fantaisie puérile d'attribuer à Arlette un sentiment aussi tendre que caché. Décidément, elle ne l'aimait pas. A mesure qu'il se sentait davantage acculé à cette constatation, son humeur s'aigrissait. Il s'en rendait compte, passait ses journées seul en sa chambre ou dans la montagne, dans la montagne pour ne pas en avoir toujours devant les yeux le spectacle majestueux. Il mettait sur le cœur un poids trop lourd de mélancolie nerveuse.

Comme Jourdan revenait d'une de ces excursions qui n'avaient

d'autre but que de fatiguer son corps pour reposer son esprit, Mme Stenay lui parla des fiançailles probables de Terrade et d'Arlette. La colère emporta Roger.

— Tu ne feras pas venir ici Terrade ? s'écria-t-il, sans se préoccuper de ce qu'un tel langage avait d'illogique et de déplacé.

Il était imprudent aussi, mais les yeux de Mme de Stenay s'étaient ouverts. Elle savait que Roger haïssait son ancien ami par jalousie. Tous deux aimaient Arlette. Le mariage de celle-ci pourrait peut-être triompher de la folie de l'écrivain. C'était, en tout cas, le seul remède dont Mme Stenay disposât. Elle répondit à son amant avec une fermeté qui surprit le jeune homme.

— Pourquoi ne l'inviterais-je pas ? Trouvez-vous cela incorrect ?

— Oui, d'abord.

— Oh ! continua Mme Stenay sur le même ton tranquille et désabusé, réfléchissez mon ami, nous n'en sommes pas à une incorrection près...

— C'est juste, mais à qui la faute ?

L'âpreté du ton révélait cet amas de rancunes et de rancœurs que dépose peu à peu le temps au fond de deux cœurs qui se sont aimés, qui ont souffert l'un par l'autre et dont l'un au moins est devenu étranger à l'autre.

— A moi, répondit fièrement Hélène, acceptant la responsabilité du passé comme elle était prête à affronter celle de l'avenir. Et elle continua avec la même vaillance : « Je dois faire et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour assurer le bonheur de ma chère Arlette ».

— Encore faut-il savoir où est ce bonheur ! observa Jourdan avec un mauvais sourire.

— Terrade l'aime.

— Oui, c'est entendu ; vous me l'avez déjà dit, et je vous ai fait mes réserves. Mais elle ?

— Je suis sûre qu'elle a beaucoup de sympathie pour Henri et de cette sympathie proche de la tendresse que le mariage a vite fait de muer en amour.

Jourdan hochait la tête.

— Vous l'avez confessée ?

— Suffisamment pour me prononcer sur ce point délicat.

— C'est bien.

Et Jourdan était sorti en allumant un cigare, laissant Hélène à des méditations que ses insinuations ne devaient pas tarder à envenimer. Justement Arlette entrait, simple et charmante dans sa robe toute blanche, des fleurs dans les bras. Ses yeux avaient comme toujours une limpidité rayonnante, sa bouche par la forme et par le sourire était une bouche d'enfant. La physionomie révélait une âme nette, sans replis, sinon ingénue. Hélène songeait : Que signifiaient les paroles indignées de Jourdan si ce n'est qu'il prenait ses désirs pour des réalités ou encore que cet amant, méchant comme un bourreau, se montrait capable de faire souffrir sa maîtresse, le jour où il était devenu incapable de l'aimer ? A moins que... et c'était là par excellence l'hypothèse douloureuse — il n'eût réussi à lire dans le cœur de cette enfant ce qu'elle n'y avait pas lu encore elle-même, ce qu'elle ignorait : un amour naissant. Mais rien ne vint confirmer cette vague présomption. Elle constata de la part d'Arlette un souci constant d'éluder les *a parte*. Par deux fois en deux jours elle avait évité même de traverser le lac avec Jourdan, pour aller jusqu'à Talloires. Cela, en invoquant des raisons où l'esprit averti de Mme Stenay ne vit que des prétextes très naturels d'ailleurs si l'attitude de Roger les justifiait, et c'était probable. Il n'y avait qu'à voir son visage crispé à chaque refus.

Un malaise planait entre eux. Il fallait le dissiper d'autant plus que l'arrivée de Terrade était prochaine. Mme Stenay résolut de favoriser entre les deux jeunes gens un entretient sans témoin d'où une situation nette se dégagerait. Tout valait mieux que cette atmosphère irrespirable créée par des désirs équivoques et de sourdes craintes.

Un soir où tous trois se tenaient après le dîner sur une petite terrasse en rotonde qui dominait le lac, Hélène prise d'une migraine subite annonça qu'elle se retirait dans sa chambre. Elle refusa de s'y laisser accompagner par Arlette et lui demanda de prolonger la soirée avec Roger que gagnait visiblement l'ennui de la solitude. Mlle Larive dut céder. Quant à Roger, après de banales offres de service refusées sitôt que faites, il s'était rassis, en dissimulant l'intensité de sa joie. « Mlle Larive, songeait-il, vous allez donc enfin être obligée de m'entendre ! » Alors, tout de suite, pour ramener au ton d'un passé plus cordial leurs sentiments réciproques, il débuta par la familière appellation dé-

laissée depuis l'arrivée à Duingt : « petite sœur ». Arlette arrêta du pied posé à terre le balancement de son rocking chair, et attendit, mais sans répondre.

— « Petite sœur, reprit Roger, voilà une bien malencontreuse migraine n'est-il pas vrai ?

— Certes, répondit la jeune fille, ces malaises sont toujours fâcheux et, du moment que ma marraine souffre, je les trouve odieux.

— J'entends que cette migraine vous impose un tête à tête laborieusement, mais habilement évité jusqu'ici par votre sauvagerie. Maintes fois j'ai guetté l'occasion de vous parler sans y réussir. Pourquoi ?

— Qu'avez-vous donc à me dire ? demanda Mle Larive avec une sécheresse de mauvais augure.

— Oh ! petite sœur, ne vous montrez pas si méchante avec votre grand ami. Il ne vous veut aucun mal. Vous le savez bien. Il ne vous demande point de le traiter avec cette douceur que vous mettiez l'autre après-midi à capter les lézards du mur blanc tout baigné de soleil pour les relâcher après une caresse. Il ne vous demande pas d'avoir pour lui le regard tendre que vous laissez tomber sur le chat de la maison ou sur le chien de son ami Ardouin, quand ils vous sollicitent, l'un par un ronronnement, l'autre par un aboi, de poser vos jolis doigts sur leur tête. Non, moins ambitieux il vous sollicite seulement de l'écouter sans parti pris et de le plaindre sans ironie.

— Parlez, dit Arlette.

— Depuis le jour où (pardonnez-moi d'évoquer ce souvenir), emporté par la violence de mes sentiments, j'ai osé vous prendre en mes bras, j'ai beaucoup souffert ; puis *vous le savez*, de toutes manières ma situation morale a changé. Je suis presque un vaincu. La chute de ma pièce exploitée par mes ennemis (et ils sont nombreux, j'ai fait, je fais encore beaucoup d'envieux) a porté un coup grave sinon mortel à ma réputation littéraire. On s'acharne à me dénier tout talent. Ceux-là qui, il y a moins d'un an, quémandaient encore mon apostille, m'abreuvent de leur prose dédaigneuse ou m'insultent en des entrefilets anonymes. Ce sont là sans doute des tracasseries inhérentes à la carrière des lettres, je les eusse dédaignées et j'aurais su prouver aux auteurs de ces petites infamies que mon cerveau valait mieux en-

core que le leur, qu'à mon âge on est capable de tenir d'une main ferme la plume comme l'épée, mais il m'eût fallu pour cela une raison de vivre ; et je n'en ai même plus le prétexte. Ce réconfort que j'attendais d'un peu d'amour de votre cœur, Arlette, n'est point venu. Pis encore, ce mariage avec Terrade, repoussé par vous d'un geste si hautain naguère, vous agrée aujourd'hui. Vous ne m'aimez pas et vous en aimez un autre, ma misère morale est complète, puisque je vous aime.

— Votre amour répondit Arlette, et croyez que ces deux mots me glacent les lèvres, me contraindrait donc à vous aimer ou à n'aimer jamais ?

— Me préférer un Terrade !

— Il n'y a pas entre nous une bienfaitrice.

— Je suis libre.

— De vous montrer cruel envers ma marraine, non, pas plus que moi.

— Vous êtes laborieuse et vaillante. Terrade est un mondain oisif, et sans culture.

— Il a de beaux sentiments et de belles manières.

— Vos natures sont trop différentes. Nulle harmonie ne s'établira entre vous.

— Mme Stenay répond du contraire.

—Enfin vous l'aimez ?

— Cela n'est pas douteux si je l'épouse.

Cette réponse oblique releva l'espoir de Jourdan.

— Petite sœur, reprit-il sur un ton humble et douloureux qui la toucha — Veuillez m'écouter encore un peu, sans vous froisser —. Vaincu, je suis, vous ai-je dit, oui, et sans espoir et sans désir même de revanche. Eloigné de la lutte, je médite une vie de rêve et de plein air dans la poésie et la liberté. Et n'étant par goût ni un ermite, ni un bohême, j'entends donner pour base à cette existence un foyer fleuri, tout sonore de baisers et de cris d'enfants. C'est vous, vous seule que je vois assise à ce foyer, Arlette, refusez-vous cette place d'épouse ?

— Certainement.

— Pourquoi ?

— D'abord, cette place est due à Mme Stenay.

— Et si elle la refusait ?

Mlle Larive gardait le silence, ne voulant ni encourager Jour-

dan, ni le heurter trop. Puis cette dernière phrase insinuait en elle de soudaines perplexités. Aurait-il amené Hélène à un consentement si imprévu ? Elle n'acepterait pas ce sacrifice.

— Vous ne répondez pas, insista Jourdan.

Et, la voyant hocher la tête, il continua avec une impatience où se révélait la blessure de son amour-propre.

— Vous préférez épouser Tarrade ?

— Peut-être.

— Vous voulez me rendre fou de douleur.

— Vous n'êtes que jaloux.

— Je souffre, Arlette, je vous le jure.

— Qu'y puis-je ? Vous haïssez M. Terrade ?

— Oui.

— Ah ! Et si je vous épousais, Mme Stenay n'aurait-elle pas le droit, elle aussi, de me haïr ?

— Je suis sûr qu'elle ne vous aimerait pas moins.

— Au prix de quelles souffrances ! Votre égoïsme n'y songe pas.

— Je vous aime.

— De grâce! Vous ne sentez donc pas que c'est odieux ?

Jourdan eut un sursaut violent, avec le visage crispé d'un homme qu'on poignarderait, puis d'une voix sombre :

— Non, l'amour n'est chose odieuse qu'à celui qui n'aime pas. Ne me poussez pas au désespoir, petite sœur, je tiens si peu à la vie à présent !

L'écrivain inanimé, la tempe trouée, tenant encore dans sa main le revolver du suicide. Elle eut cette vision tragique. Elle entendit aussi le cri déchirant d'Hélène. Un frisson lacéra son cœur. Son effroi lui laissa pourtant la force d'affirmer sur un ton méprisant :

— Le suicide est une lâcheté.

Il secoua la tête :

— Cela, c'est l'affirmation de ceux à qui, l'heure venue, ce courage manquerait.

— Non, c'est bien une désertion qui ne mérite que le mépris de ceux qui restent.

— Soit, vous me mépriserez, Arlette, mais vous n'épouserez pas Terrade, moi vivant !

Un long silence passa, douloureux, angoissé. Le sourire d'Ar-

lette, sourire singulier tordait sa bouche d'enfant. Ses yeux contenaient mal un flot pressant de larmes.

Ils regardaient tous deux le lac où s'allumaient les lanternes des pêcheurs de nuit. De doux clapotis montaient des barques invisibles. Le Roc de Chère se profilait vaguement sur un ciel diamanté d'étoiles que parcourait la chevauchée de nuages rapides. Dans ce silence presque absolu, Arlette entendait battre son cœur. L'âme de Jourdan lui apparaissait faite de passion et d'égoïsme, plus bouleversée par la jalousie que par l'amour. Et c'était vrai. Jourdan souffrait de ne pas posséder Arlette, il souffrait cent fois plus de ce qu'elle pût appartenir à Terrade : sentiment sans noblesse dont la jeune fille allait tirer parti pour son plus cher dessein.

— Je connais peut-être un moyen, un seul, de me faire renoncer à ce mariage.

— Dites lequel ? interrogea Roger, qui venait de s'acculer au suicide ou à la honte d'avoir joué une comédie indigne.

— Vous me jurez d'user de ce moyen ?

— Je m'en rapporte à vous, Arlette, je le jure.

— Dans vingt-quatre heures vous le saurez.

— C'est bien long.

En se levant, il lui prit les mains.

— Dites-moi sans tarder ce que vous attendez de moi.

— Non.

— Je suis si malheureux, petite sœur !

— Est-ce ma faute à moi ?

Elle s'était éloignée déjà, troublée elle aussi, profondément, par les paroles définitives qu'elle venait de prononcer, par l'engagement grave qu'elle venait de prendre. Leur avenir à tous trois : Mme Stenay, Jourdan et elle, s'y trouvait enserré. Son sacrifice était fait. Elle immolait la femme à l'artiste. Nulle passion ne la disputerait à la peinture. Elle se laisserait prendre tout entière par la fièvre ardente du travail sans trêve, d'où sortirait peut-être une œuvre génératrice de gloire. Ce serait sa récompense. Il y en avait une autre. Grâce à elle, Mme Stenay réaliserait le rêve de sa vie. Avoir été l'artisan de ce bonheur, quel bonheur pour elle-même ! Petite sœur se promit d'entrer chez sa marraine, dès le lendemain matin, en messagère d'union et de joie.

Mme Stenay veillait. Toute sa vie se jouait dans ce tête à tête qu'elle avait provoqué. Différer n'était pas possible. Depuis le jour où elle avait reparlé de Terrade, l'attitude de Roger trahissait de sourdes colères, des impatiences violentes, un besoin d'éclat. Ainsi se retournaient contre elle-même les compromis où elle avait abaissé sa fierté, son amour. Il ne demeurait à Duingt qu'à cause de Mlle Larive. Elle le savait, elle en souffrait et elle le supportait. Elle savait que la moindre concession d'Arlette rendrait passionnelle une tendresse déjà mal dissimulée ; pourtant confiante en la belle probité de la jeune fille, et dans son inflexible réserve, elle les avait exposés, elle et lui, à des contacts quotidiens. Etait-elle donc capable de tout plutôt que de ne pas sentir son amant auprès d'elle ? Non, s'il aimait Arlette, et elle en avait maintenant la trop pitoyable conviction, loin de se sacrifier elle-même et de lui sacrifier Arlette qui ne l'aimait pas, elle était résolue à mettre un mari entre eux. Et cet obstacle, la jeune fille serait la première à le dresser devant les instances de Jourdan, dès que celles-ci deviendraient trop précises ou trop pressantes, c'est-à-dire à la première occasion. Elle venait de la leur fournir. Ses vaisseaux étaient brûlés, elle attendait stoïquement la visite de sa filleule, qui ne pouvait pas ne pas lui révéler sans retard un entretien dont la gravité devait peser sur leurs trois existences.

Arlette passait devant la chambre de Mme Stenay pour entrer chez elle. Un rais de lumière lui dénonça que l'amante de Jourdan veillait. Aussitôt un irrésistible besoin de se jeter dans ses bras, de lui confier son espoir, s'emparait de son esprit et de son cœur.. Elle frappa.

— Entre, dit Mme Stenay, en souriant, je t'attendais.

— Vous n'êtes plus souffrante, marraine ?

— Je ne l'étais pas, mais je sentais qu'entre Roger et toi, il y avait comme une brume à dissiper, en dehors de ma présence ; je vous ai laissés seuls.

Tout d'abord, Arlette surprise d'une complicité tacite si inattendue demeura toute confuse.

Hélène la rassura et la faisant asseoir près d'elle :

— Je lis en Roger aussi bien que lui-même. Il guettait depuis longtemps l'occasion que je lui ai offerte ce soir. Il en a profité, n'est-ce pas, pour te dire qu'il t'aimait ?

— Marraine ! Il m'a dit son découragement, sa tristesse, son désir d'abandonner la lutte, d'avoir un foyer.

— Et tu n'as pas compris ?

— Si, marraine, j'ai compris que, dans cette heure de crise où son avenir s'est assombri, sa délicatesse hésite à vous offrir son nom.

— Voilà bien entre nous de la subtilité ! Me connaît-il si mal ? M'écarterais-je de lui parce qu'il serait moins heureux ?

— Il ne le croit pas, j'en suis convaincue, mais son échec l'a rendu plus sauvage, de même que la pauvreté rend ombrageux. Pour peu que vous l'y aidiez, vous seriez bientôt, si vous vouliez, Mme Jourdan.

— Tu en es sûre ?

— Sûre.

— Ah !

Cette affirmation rendait Mme Stenay plus perplexe que joyeuse. Arlette s'en inquiéta, et son inquiétude redoubla, se changea même en un effroi qu'elle eut beaucoup de peine à dominer quand Hélène ajouta : « C'est bien ; la cérémonie se fera ici, à Duingt, simplement, et elle sera double, à moins que Terrade ne renonce à ta main. »

Mlle Larive s'écria avec une hâte imprudente :

— C'est moi qui renonce à ce mariage, marraine, décidément, je ne puis me décider à aliéner ma liberté.

Hélène entendit cette réponse sans trop d'étonnement. Elle insista néanmoins.

— Il te la laissera ta liberté. L'usage que tu en feras ne sera point blâmable, j'imagine. Ce n'est pas à ton âge qu'on renonce à l'amour, à la maternité.

— Les religieuses, marraine.

— C'est différent. Il s'agit d'une vocation avec laquelle on ne discute pas. Il en est d'ailleurs qui se trompent, et s'en aperçoivent... trop tard.

— J'entends moi, marraine, me vouer à l'art, mais ce n'est pas là un vœu éternel. Je puis me reprendre un jour.

— Ce jour-là, Henri Terrade sera loin, ou marié. Or, un autre, aussi digne de toi, existe-t-il ?

Les yeux baissés, Arlette se taisait. Mme Stenay continua.

— Tu n'aimes personne, cependant ?

— Non, marraine.

— Alors... je ne comprends pas, non vraiment, je ne comprends pas.

Les deux femmes laissèrent s'écouler quelques minutes sans se regarder, quelques minutes de ce silence nocturne si absolu dans la campagne qu'elles auraient pu entendre le battement de leurs deux cœurs. La chute d'un objet, au-dessus, dans la chambre de Roger ramena la pensée de Mme Stenay vers son amant. La vérité que pressentait son instinct de femme s'insinua dans son esprit, et elle déclara : « C'est bien, nous ne nous marierons ni l'une ni l'autre ». Mlle Larive demeura atterrée de cette résolution imprévue qui la poussait elle dans une impasse. Elle s'y trouvait paralysée, impuissante. Qu'elle épousât Terrade ou non, elle se heurtait ici au refus de Roger, là à celui d'Hélène. La vie lui parut compliquée et douloureuse, mal faite assurément puisqu'il advenait qu'on ne pût rien pour ceux qu'on aimait. Elle tenta d'insister. Ce fut en vain. La résolution de Mme Stenay était aussi inflexible qu'elle paraissait soudaine.

— D'ailleurs, dit-elle, cela vaut mieux ainsi. Il faut s'aimer sinon le mariage n'est qu'une association méprisable. Arrangeons notre vie autrement pour ne plus nous quitter jamais. On te construira un atelier dans l'hôtel et je te regarderai travailler en attendant la vieillesse, si proche maintenant. Roger aura repris sa liberté et, plaise au ciel, trouvé le bonheur. Il fut un temps où je me croyais pour lui un bon ange, une sorte de fétiche ; à aucun prix, alors, je n'aurais voulu me séparer de lui, mais cette vertu, si elle fut jamais, s'en est allée avec le reste, avec ma jeunesse. L'heure du renoncement a sonné et le renoncement lui-même à sa beauté, sa noblesse. J'y suis résignée. J'ai tant lutté depuis plusieurs années que je suis à bout de forces ! Ah ! le repos, le bienfaisant repos d'esprit et de cœur !

En disant ces derniers mots, Mme Stenay dut appuyer sa main sur son cœur. Arlette protestait à travers les larmes qu'elle ne pouvait contenir.

— Non, marraine, vous ne sacrifierez pas ainsi votre vie, votre amour. Puisque M. Roger consent, pourquoi vous dérober à votre tour ? Le bonheur est là maintenant dans votre main...

— Le bonheur ma pauvre enfant, crois-tu donc qu'on le saisit ainsi ? Non, il est loin ; ma main ne saurait plus l'atteindre. J'y renonce, mais non pas au tien qui m'est plus cher encore. Marie-toi.

La jeune fille hochait la tête.

— Ma petite Arlette ! suppliait Mme Stenay.

Elle lui tenait les mains, les lui serrait de toute sa tendresse. Enfin, devant le mutisme obstiné de sa filleule, elle laissa échapper des mots d'angoisse :

— Si ce n'était toi, je croirais... mais non, mon esprit se refuse à concevoir que ton cœur soit justement allé au seul homme que le mien te défendait d'aimer. Si la fatalité l'avait voulu ainsi...

— Oh ! marraine, que supposez-vous ? Je vous jure que je n'aime pas M. Roger.

— Ah ! L'obstacle vient d'ailleurs, de lui peut-être, oui, c'est cela. Il t'a dit qu'il t'aimait. Tu l'as repoussé ; mais il a obtenu de toi la promesse de ne pas épouser Terrade. Est-ce vrai ? La jolie rançon qu'a exigée là son égoïsme ! Je le croyais meilleur. Je l'aimais tant, si passionnément, si aveuglément ! Ah ! ma pauvre Arlette, que c'est mal ! ou plutôt...

Et Mme Stenay, d'un geste brusque, nerveux, passa la main sur son front où la chevelure relevée laissa voir, à sa racine, un ourlet de neige.

— Mais faut-il qu'il t'aime, toi, ma chérie, qu'il t'aime jusqu'à l'ingratitude, jusqu'à la folie !... Au fait, pourquoi m'étonner ? N'es-tu pas séduisante ? Tu as tout, la beauté, le charme, la jeunesse ! Il serait insensé qu'il ne t'aimât point et même qu'il t'aimât à demi ! Je n'ai pas le droit de me mettre entre vous.

Arlette eut un geste de protestation, et avec une fermeté impressionnante, elle répéta :

— Je vous ai dit, marraine, que je ne l'aimais pas.

— Ainsi, tu refuserais, moi consentante ?

— Je refuserais, marraine.

Elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, mêlant leurs pleurs.

— Nous vivrons donc côte à côte, chérie, tu seras la consolation de ma vieillesse. Tu le diras toi-même demain matin à Roger ; moi, je vais écrire à Terrade, pauvre garçon !

— Bonne nuit, à demain, marraine, et ne le plaignez pas trop. Le cœur des hommes doit être fait autrement que le nôtre.

Mme Stenay eut un sourire triste et sans s'étonner d'une expérience si précoce elle murmura :

— Heureusement pour eux !

PAUL LACOUR.



Du Concours de Rome et de l'Éducation musicale

A chaque année nouvelle, je constate combien l'Institution du prix de Rome a vieilli.

Voici le plan centenaire que l'on sert à l'imagination des jeunes musiciens, enfermés dans les communs d'une royale demeure.

Trois personnages : une dame, deux messieurs ; ou bien un monsieur seul pour deux dames, cela est déjà mieux. Pourquoi, interrogez-vous, trois acteurs et non quatre ? Parce que quatre feraient un de plus que trois. Cette réponse est l'apothéose de la logique administrative.

Scène I. — La dame, généralement seule, ouvre, la première, la bouche et le feu ; elle se lamente du départ ou se réjouit du retour de l'aimé : récitatif, air.

Scène II. — L'amant paraît ; quelques vers de féminins reproches, développant cette subtile pensée : « Comme tu viens tard ! » Excuses tendres de l'amant : il était occupé ! L'amante est reconquise.

Ah ! viens ! partons !

Ils vont partir, quand, sans préparation, un orage se lève. (On a pensé qu'il pouvait y avoir par hasard, quelque symphoniste égaré parmi les concurrents, et l'on veut bien tenir compte de cette monstruosité).

Partons quand même !

Insiste la dame. Impossible ! Un vieillard, barde, prêtre,

mage, ou bien spectre, ombre, fantôme, palissade vivante du devoir, se dresse :

Vous ne passerez pas !

Et les voilà réduits, d'abord, à ne pas passer, à ne pas s'aimer, comme ils l'allaient faire, puis, hélas ! à clamer un trio ! Enfin, l'un des amants entraîné par le vieillard, celui qui reste se lamente, pleure, maudit, et

Seul recours d'un amant qui se voit délaissé,
Se tue.

Tel est, depuis vingt lustres, le sujet des cantates. Qu'entends-je ? D'où ce vacarme, ces aboiements ? Toute la bande des musiciens de théâtre se récrie : « Mais nous n'écrivons point sur d'autres sujets ! Si vous proscrivez des livrets la haine, l'amour, le devoir, que nous reste-t-il ? Ne sont-ce point amours contrariées, celles de Roméo et de Juliette, de Faust et de Marguerite, de Tristan et d'Iseult ? » Aï ! Aï ! Comme dit Mascarille, Dieu me damne, Messieurs, c'est fort mal en user ! Vous allez choisir justement des légendes qui ont une existence par elles-mêmes. Ne voyez-vous pas qu'elles sont enveloppées dans des situations curieuses, des moments d'effroi ou de joie, et qu'elles présentent un tout parfait, brodé parfois d'une langue magnifique ? Alors, à mon tour, voulez-vous que je vous énumère les productions théâtrales de ces vingt dernières années, qui ne sont rien moins que de plates cantates, avec cette différence notable qu'une cantate dure quarante minutes et, avouez-le avec moi, que vous nous tenez pendant quatre heures ! Vous n'avez donc jamais, trop heureux mortels, lu un texte de cantate ? Vous n'avez jamais observé que ce poème fourmille de platitudes, se boursoufle de chevilles, s'enrubanne de ficelles, se couronne de naïvetés que leur énormité ferait croire volontaires ? Allons, amusons-nous ensemble. Voici quelques exemples, non point choisis, ce qui serait mal de ma part, mais détachés, cueillis au hasard des feuillets qui tournent. Goûtez ces vers que Diane ou Kallirhoé glisse, subtilement, à l'oreille chère :

« *L'aube n'est pas levée encor*
« *Et la nuit discrète est venue...*

Ceci :. . .

« Viens marchons, l'âme ouverte au charme du silence,
« Au parfum de la nuit, à tes rêves, aux miens :
« Au chant d'amour qui de nos cœurs s'élance
« Pour se fondre en la même harmonie. Ah ! viens
« Marchons !

Ce « marchons! » est charmant et donne envie d'écrire un opuscule : « De l'introduction des termes d'argot dans la langue poétique. »

Ceci, interrogation d'un amant inquiet :

Si j'avais bu l'ivresse aux lèvres du mensonge ?

Ceci encore :

Là-bas, tout là-bas, chantent les fleurs d'or.
Les roses, pour elle, ont pris leur essor
Dans un bleu décor.
Puis sur les grands lys, les lys ont des ailes.

Substitution poétique et rare des fonctions de l'oiseau aux fonctions de la fleur. Poursuivons le deuxième couplet :

Là-bas, tout là-bas le rayon fleurit ;
Sur les ors des flammes
Voltige l'esprit.
Oh ! la douce nuit
Où l'âme est rayon, nous sommes des âmes !

Ah ! par tous les Dieux ! que voilà une déduction bien conduite ! Récapitulons et nous allons comprendre : Nous sommes des âmes, mais les âmes sont des rayons, mais les rayons sont des fleurs, mais les fleurs sont des voix, mais les lys ont des ailes. Pinçons-nous réciproquement et continuons.

... Les astres du ciel
Ont le signe heureux de l'orbe éternel !

C'est Sardanapale, qui, dans l'exaltation de l'amour, exhibe ses connaissances astrologiques. Voici qui est simplement admirable ! Sardanapale s'apprête à mourir, regrettant toutefois la

douce Myrrha, qui, ayant tout prévu, vient l'exhorter à vivre sous d'autres cieux. Aussitôt, tous les éléments se déchaînent (*Symphonie*, est-il indiqué complaisamment). Le fleuve, vers les amants, pousse ses ondes envahissantes : le bûcher élève la flamme dévastatrice ; le ciel, strié d'éclairs, crépite des hurlements du tonnerre ; la révolte ébranle le Palais ; une armée ennemie fait voler en éclats les portes de la ville, et Myrrha, exquise, le sourire aux lèvres, dit à son amant :

Vois ! tout conspire pour nous !...

Oh ! mon cher Pangloss, vous aviez déjà raison : l'harmonie préétablie est la plus belle chose du monde !

Un joli jeu de scène.

BRAÏZIL (*l'oreille tendue*).
Ecoute : l'on dirait un bruit lointain d'armures !
LA FÉE (*cherchant à distraire son attention*).

. . . .

Ce « cherchant à distraire son attention » me trouble étrangement. Achevons par une perle, dans un oratorio moderne d'un membre de l'Institut : cette citation est une conséquence logique. Adam, éveillé, considère l'Eve de sa côte, et lui dit des fadeurs vraiment primitives. Mais la première femme trouve ces madrigaux un peu longs ; un souci puissant la hante : comment va-t-il l'appeler ? Alors, Adam, avec une double vue qui jette à bas, prophètes, devins, sybilles, oracles, lui répond, glacial :

Eve sera ton nom, comme Adam est le mien !

Je me suis laissé dire que le musicien (très illustre), voulait changer ce vers ainsi :

Eve sera ton nom, « puisque » Adam est le mien !

C'eût été, évidemment, mieux encore, et je l'ai cru. Donc, le jeune musicien entre en lutte avec un texte quelconque et narré dans une langue rare. Que va-t-il faire ? A-t-il quelques lettres ? Il est le plus malheureux des hommes. Est-il ignorant? C'est parfait, car il travaillerait avec autant d'entrain, sur la page d'an-

nonces des journaux. Mais, trouvons un exemple, il est vrai, plus rare : celui d'un concurrent ayant fait de sérieuses études, avant d'aborder la musique. Pauvre garçon ! Regardez-le par la serrure de sa prison qu'il traverse de long en large, un papier à la main, lu, relu, jeté, repris, puis rejeté. Il ouvre sa fenêtre et toute l'aridité de son texte disparaît : l'Oise coule rafraîchissante, aux pieds des collines dont le front est déjà tout bleu du soir. C'est mai. Les merles sifflent, dans les tilleuls, les refrains d'une caserne voisine. S'il sort, il y a un petit étang où se penchent de jeunes saules et de vieux chênes. Tout le ciel étend, dans cette eau dormante, les lueurs obscures du jour qui s'en va ou l'obscure clarté de la nuit qui marche, et, tremblant comme un amant, il attend, rêveur, que Pelléas vienne rejoindre Mélisande...

Mais ses héros de carton violent sa rêverie ; il revient peiner, pour se laisser « piper » par son texte. Il faut qu'il arrive à trouver que les vers de Diane sont frais comme le parfum des bruyères de l'Hymète, que, puisqu'Eve tenait tant à avoir un nom, il était impossible qu'Adam ne lui répondît pas comme il l'a fait, et, tout ceci bien arrêté, il écrira sa musique. S'il a un tempérament de théâtre, il est sauvé ; mais il regardait l'étang avec amour, c'est un symphoniste ; il est perdu ! A quoi l'on me répond : « Le concours de Rome est un concours de théâtre ». Alors, des hommes comme Bach, Beethoven, Chopin, Liszt, Schumann, Franck, Fauré, auraient couru le risque d'échouer, échec qui éclaboussait l'Institution ! Alors, un homme, ayant écrit neuf symphonies, des quatuors, des sonates, en un mot, de la musique pure et de la vraie, alors celui-là est indigne d'entrer ? Le concours de Rome un concours de théâtre ? Où, quand, comment ? Ces textes hurlent qu'ils ne sont point écrits pour le théâtre. Voyez-vous la réalisation, sur une scène, de tous les fragments que je viens de citer ? Et quel directeur imprudent oserait monter ces palinodies à trois personnages, sinon quelque soir de mardi gras ou de mi-carême, en une présentation gratuite, où tous les spectateurs, symbole profond, arboreraient faux-nez et barbes postiches, costumes de chez le fripier ou encore quelque habit vert ? Remarquez que ces textes sont choisis par la commission de musique, et que l'auteur élu touche

cinq cents francs. C'est trop, s'il est sincère; s'il mystifie, c'est insuffisant !

Et c'est pourquoi ton chef est branlant, institution vermoulue, pourquoi ta marche titube, pourquoi l'on rit de toi, puisqu'il est impossible d'en pleurer !

Que coûterait-il à l'Institut, de changer le programme du concours ? Ne peut-on donner aux candidats, une année « de la cantate », l'année suivante, un temps de quatuor ou de symphonie ? Qu'est-il arrivé avec ce régime ? Que, sur cent musiciens, quatre-vingt dix-huit font du théâtre, parce que c'est plus facile, au moins le théâtre qu'ils font, que cela rapporte davantage, qu'ils s'arrangent pour mettre bas un opéra par an. Ils vont de capitale en capitale, du pôle nord au pôle sud, tiennent un rayon d'opéras arrangés, apprêtés, comme les souliers, cravates, corsets, à la mode du jour. Leurs sujets ? Ils errent de la Bible aux Romans, des contes de Perrault aux œuvres de Gœthe ou aux faits-divers des journaux, et, dans tout cela, pas l'ombre de musique ; aucune importance ; on les joue, on les décore, et, ce qui leur semble bien plus doux, ils émargent fortement à la Société des Auteurs. Cependant, on en voit quelques autres que la Muse a comblés de dons rares, vivre une existence sans apparat et sans bluff, produire des quatuors admirables, des œuvres de piano qui, toutes, sont précieuses, des floraisons de mélodies auxquelles les ans donnent des grâces nouvelles, et cela, à l'ombre discrète qui fortifie, dans ce silence qui mûrit et que, seuls, supportent les forts : retraite féconde où la gloire vient les prendre par la main, puisqu'ils n'ont jamais voulu courir après elle, pour saisir la sienne.

***

Le concours de Rome n'a donné jusqu'ici que des résultats pauvres ou néfastes ; demandons-nous quelle éducation l'Etat offrait aux musiciens, depuis cinquante ans, et, ce qu'étaient les classes, sous la direction pleurarde et pantelante d'Ambroise Thomas, ou sous la conduite probe mais glacée de M. Théodore Dubois. Je ne parle dans cet article que du passé : car, je vois, avec joie, s'avancer l'avenir.

En quoi consistait de dix à vingt ans, l'apprentissage du musicien ? Divisons son travail en quatre parties :

Classe de solfège.
Classe d'harmonie
Classe de contrepoint.
Classe de composition.



Il entre dans une classe de solfège. Programme : Dictées musicales, Théorie, Leçons chantées et déchiffrage. — Je dois dire que ces classes sont simplement merveilleuses. Sur quatre-vingts élèves que présentent les concours, soixante-quinze écrivent des dictées irréprochables, bien qu'ils aient, eux, dont l'âge varie entre neuf et quinze ans, à lutter contre l'orgue, qui leur offre le texte de la dictée ; or, c'est l'instrument qui, opposant une force d'inertie inflexible à l'attaque des temps forts peut, rythmiquement, égarer l'oreille la plus sûre. Eh ! bien, la Dictée n'est jamais trop difficile. Que dis-je ? Parfois, on voit ces jeunes personnes, non seulement transcrire sans faute d'intonation ni de rythme, mais même, critique silencieuse et fine de la facilité du concours, transcrire en toutes clés ou, parfois, harmoniser. — Puis donc que ces dictées à une voix sont trop simples, pourquoi ne pas habituer les élèves à des exercices écrits à deux, et trois voix ? Ils écriraient, sans erreur, j'en suis sûr, la fugue en mi du 2e cahier du Clavecin bien tempéré. Cette étude sérieuse les disposerait à l'audition de l'écriture à plusieurs parties, si délaissée aujourd'hui et à laquelle les forceront l'Harmonie, le Contrepoint et la Fugue.

La Théorie apprend la « grammaire des sons ». Pour se rendre compte de la difficulté des questions, qu'on lise un questionnaire signé : « Donne. » On verra qu'au lieu des question simples mais solides, ce n'est qu'inutiles problèmes et chinoiseries rebutantes. On a remédié fort sagement à cet abus. Il semble que l'étude de la Théorie devrait comprendre la Transposition ; mais, on n'en parle que « théoriquement », au lieu d'obliger les élèves à des exercices écrits d'abord, à livre ouvert ensuite : c'est là, une des matières de la classe d'accompagnement au Piano, classe parfaite, mais par trop peu suivie. Enfin, déchiffrage. Des ou-

vrages savants habituent à l'intonation et à la rapidité de la lecture, en toutes clés. Tous les élèves, ou presque tous, déchiffrent, sans aucune hésitation, quelque difficiles que soient les leçons. Pourquoi, cette épreuve ne les troublant pas le moins du monde, ne pas les contraindre a un déchiffrage à deux, trois et quatre voix ? Voilà les débuts, voici maintenant la suite.



Le musicien entre dans une classe d'harmonie. Programme :
1° Les accords ;
2° Leurs enhaînements ; modulations ;
3° Recherche de la basse du chant donné ;
4° Réalisation de la basse.

Pour un enfant doué (et nous ne saurions parler des autres, qui, alors, font fausse route) l'étude des accords, de leurs enchaînements et des modulations, demande, à peu près, le temps d'une année scolaire. La réalisation de la basse et du chant en demande une autre ; les études d'harmonie seraient donc limitées à deux ans. — Cris, vociférations ! — Ces messieurs déclarent qu'on ne peut faire un harmoniste convenable en si peu de temps. Qu'appelle-t-on harmoniste convenable ? Est-ce un musicien connaissant parfaitement son traité, et capable de trouver les basses naturelles du chant et l'harmonie naturelle d'une basse ? Vous nagez dans l'erreur. Est dit « bon harmoniste » celui qui, dans le chant, trouve la basse exacte, et, dans la basse, les imitations (?) qu'a voulues l'auteur. — Or, un chant ne peut-il être harmonisée de plusieurs façons également heureuses, et une basse ne peut-elle se tenir debout, sans ces imitations *prévues* ? Je ferai remarquer que ce « truc » de prétendues imitations empiète sur l'étude du contrepoint, défaut léger, mais erreur plus grave. Car cet artifice harmonique n'a aucun rapport avec l'étude intéressante des imitations véritables qui vont tisser la trame de la fugue : ce ne sont qu'hypocrites contresujets, placages blafards et laids. Quel temps précieux perdu à les chercher et à les trouver ! Et que cela sert-il, puisque, je le répète, c'est exactement la caricature de ce qu'ils étudieront après ? Le temps dépensé dans une classe d'harmonie devrait être limité par un règlement. Ce qu'il faudrait faire ? Simplement, au bout de deux années, offrir l'antique basse chiffrée et un chant simple, mélo-

dique, musical et naturel, au lieu des chinoiseries sottes de ces chants torturés, dont la Bibliothèque du Conservatoire offre un recueil édifiant.

Je m'en voudrais de passer sous silence un mot, qui, jadis, était le « dignus intrare ». Il fallait avoir le sentiment de la quarte et sixte. Qu'était-ce, précisément ? Sans doute, la preuve que la muse, penchée sur votre front, l'avait baisé en vous prêtant son luth ? Non. Cela signifiait-il que vous aviez une intuition tonale très nette ? Non. Que, dans la façon d'enchaîner les accords, de préluder, d'improviser, vous obéissiez à un instinct ou à une connaissance déjà certaine, à une fantaisie fraîche et fleurie, à un plan involontaire ou réfléchi ? Non, trois fois non ! — Avoir le sentiment de la quarte et sixte, c'était, au moment de la rentrée dans le ton principal, choir sur un accord attendu, connu, appris, usé, rouillé, vermoulu ! — Si, par malheur, pour vous défendre de l'avoir évité, vous citiez l'adorable chûte sur la sixte dans la péroraison de l'adagio de la sonate en sol mineur de Schumann ; si vous faisiez appel à toutes les quartes et sixtes évitées par Liszt, dans ses poèmes symphoniques, ou employées autrement, si (c'eût été mieux encore), vous échappiez, avec un charme sournois, à la contrainte de l'accord tyran, on vous regardait de biais, et ces termes infâmants précédaient toute votre vie scolaire : « Il n'a pas le sentiment de la quarte et sixte ! »

***

Maintenant, notre musicien passe le seuil de la classe de contrepoint. Dialogue :

Le maître. — Vous avez appris, en harmonie, la théorie et le maniement des accords : eh ! bien, en contrepoint, il n'y a pas d'accords.

Si l'enfant, qui a seize ou dix-sept ans, réfléchit au larcin de ses plus belles années de travail, il s'effondre. Mais il réfléchit peu et parle :

Lui. — Cependant, Monsieur, (il ne dit point « Maître », il discerne déjà...) j'ai entrevu, fort souvent, des accords de septième et de neuvième dans Bach.

Le maître. — Non ; c'étaient les retards d'accords parfaits se prolongeant sur d'autres accords parfaits.

Lui. — Au point de vue sonore, l'effet est-il donc le même ?

Le maître. — Presque...

Lui. — Alors, une des différences entre le contrepoint et l'harmonie, serait la préparation de la dissonance au lieu de son attaque directe !

Le maître. — Si vous voulez...

Lui. — Alors, tout ce que j'ai appris pendant quatre ans, accords de septième de toutes espèces, accords de neuvième, avec ou sans fondamentale, appogiatures, anticipations, je vais pratiquer tout cela, mais d'une autre façon ?

Le maître. — Parfaitement.

Lui. — Pourquoi ne pas me l'avoir dit, il y a quatre ans, et comment m'a-t-on dirigé ?

On ne pouvait point te le dire, pauvre martyr obscur, parce qu'il était de fondation que l'harmonie s'apprend avant le contrepoint. Pourquoi ? Tarte à la crème. On ne pouvait point te le dire, parce que l'écriture du contrepoint était la même que celle de l'harmonie, et voilà l'erreur insondable ! — Maintenant, il te faut oublier, si tu n'en as point gardé l'ineffaçable empreinte, cette écriture verticale et mendiante ; orienter ton esprit vers la vérité. Songe que, pour Bach (ce nom n'avait jamais frappé ton oreille, car tu étais dans un temple où l'on ne prononçait jamais le nom du Dieu), l'harmonie était la résultante des parties horizontales, marchant droit leur chemin et dont les rencontres harmonieuses formaient les accords. Ainsi s'est créée cette écriture « polymélodique », où les parties ne dépendent point les unes des autres, mais ont une vie vraiment à elles. Le contrepoint que tu vas étudier veut cette vie : il cherche à habituer ton esprit à penser à plusieurs parties. Il ordonne que les voix qui chantent dans ton cœur, viennent, s'approchent, s'entrelacent, et, sur l'accord final, se confondent.

Tiens ! Vois-tu, sur cette carte de géographie, cette ligne qui représente un fleuve ? — De droite, de gauche, accourent les affluents vers le même but ; leurs eaux sont d'abord différentes ; mais, ici, où s'arrête mon doigt, les voilà tous réunis, comme si une attirance mystique semblait les pousser, pour créer, strette majestueuse, cette route qui marche.

Deux classes de contrepoint ont été formées par la direction nouvelle. Mais un renversement des choses établies ferait ma joie. Il y a, au Conservatoire, six classes d'harmonie et deux de

contrepoint. Qu'il y ait six classes de contrepoint et deux d'harmonie ; cela sera plus que suffisant. Connaissant le solfège, l'harmonie, le contrepoint, la classe de composition ouvre ses portes au musicien.



De même qu'en littérature, en étudiant les racines de chaque mot français, on saisit l'origine, l'apparition, l'usage et l'usure de chaque terme : que, partant du « Serment de Strasbourg », on arrive à la préface de *Cromwell*, découvrant, dans ce cycle lumineux de plusieurs siècles, le génie d'une langue, corrigé, modifié, enrichi ; que, peu à peu, naissent les genres divers où les poètes et prosateurs ont enfermé leurs idées, de même semble-t-il. que les études musicales eussent pu adopter ce plan et qu'une classe de composition fût, en quelque sorte, les « humanités » de la musique. Erreur. Le jour de la distribution des récompenses, à l'Institut, demandez au musicien vainqueur de vous écrire une Passacaglia, une Allemande, un temps de quatuor ou de symphonie, il vous répondra, s'il est honnête, comme Martine à Philaminte :

...J'ai, Madame, à vous dire
Que je ne connais point ces gens-là...

Si je nudifie ma pensée, je définirai la classe de composition. un endroit où l'on apprend à écrire une cantate — et vous savez ce qu'est une cantate. Quoi ! C'est la pratique de ce genre faux qui alimentera toute une éducation ? De cet amas ridicule de duos, trios, airs, que feront ces musiciens ? Quelle en est l'utilité dans leur existence ? — Etonnez-vous donc que des générations avariées par cette instruction, ne soient dirigées, tout d'un trait, vers les planches ? Ecrire un opéra, pour eux, c'était allonger et délayer une cantate, c'était montrer ce que pendant des années, on les avait forcés à tripoter et à déchiqueter. — Résultat : pendant quarante ans, ces classes ont éructé un nombre incalculable de maëstrini de théâtre, et combien compte-t-on de symphonistes ? Combien de quatuors à cordes, combien d'œuvres de musique de chambre ? D'ailleurs (cela est inconcevable),

relevez les noms des professeurs de composition : vous voyez Lesueur, Reber, Halévy, Guiraud, Léo Delibes, Ambroise Thomas, Dubois, Massenet, et ce n'est que d'hier que deux symphonistes sont montés dans ces chaires : j'ai nommé Gabriel Fauré et Ch. M. Widor. Ces deux exceptés, comment tout le ramassis des autres pouvait-il enseigner avec fruit, un art qu'ils n'avaient point pratiqué et peut-être point appris ?

Quel paraît devoir être le programme de la classe de composition ?

1° La fugue,
2° La composition : étude des genres,
3° L'instrumentation et l'orchestration.

Pourquoi la fugue n'est-elle pas confiée au professeur de contrepoint ? Sans doute, parce que la fugue est le modèle de toute composition solide. — Ici, s'impose le nom de celui qui a conduit au plus haut point de perfection cet artifice musical, Bach. (Observons, en passant, que dans le traité de fugue de M. Théodore Dubois, ce nom est laissé dédaigneusement dans l'ombre — il est vrai que l'auteur se donne en exemple, lui, et quelques-uns de ses élèves). Les natures simples et saines s'imaginent que le professeur de fugue prend le *clavecin bien tempéré*, au moins le premier volume, et que, dans ce recueil où vit toute la musique, il va montrer aux élèves comment certaines fugues sont conduites ; quel rapport existe entre les tonalités choisies et le caractère des idées ; que si l'on transpose, par exemple, en ré mineur, la fugue en ut dièze mineur (4ᵉ), la couleur change aussitôt : comment la strette est laissée de côté, quand il faudrait violenter le sujet pour l'obtenir ; comment, dans un cas contraire (fugue en ré majeur, 2ᵉ cahier), la fugue n'est qu'une longue strette, puisque, impérieusement, le sujet l'exige. Il y a une admirable étude à faire des harmonies, rencontres de notes, surprises sonores, enfin, de cette richesse de mélodies superposées, de cette musique qui s'épand à flots intarissables. Cette étude terminée, étudier, parallèlement, le 2ᵉ volume et l'*art de la fugue*, deux œuvres qui sont plus du cerveau que du cœur, en exceptant, toutefois, les préludes et fugues en fa mineur, et surtout, l'adorable fugue en mi majeur, plus grande même que

toutes les fugues d'orgue ; car elle est le cœur même de Sébastien Bach.

Lisez-la ; voyez son évolution lente, et, comment ce sujet, quelconque en vérité, dès l'entrée de la seconde voix, vous prend, vous saisit avec une telle puissance que, détournant un mot de Saint Paul, je crois, ce n'est plus vous qui vivez, c'est lui, tout entier, qui vit en vous. Imitations, canons, divertissements, tout disparaît ; ce n'est plus que de la musique, la plus belle qui soit née d'une âme humaine. — Enfin, après la lecture et l'explication de ces deux ouvrages, on terminerait pas l'*Offrande musicale*. On montrerait, sans s'y attarder, la nouveauté de certaines fugues de Mozart, celle en ut, (*Pièces de Piano*), si curieuse avec toutes ses appogiatures entre le sujet et le contresujet ; rapport d'écriture audacieuse avec la fugue en si mineur qui termine le premier cahier du Clavecin. On goûterait le charme simple de la fugue en mi mineur de Mendelssohn (*six préludes et fugues*), son écriture élégante et nette et la façon dont le choral est offert. Voilà ce qui devrait être fait dans une vraie classe de fugue. Ce travail montrerait que : 1° le moule de la fugue peut n'être pas toujours le même ; 2° qu'il n'est point défendu (au contraire) de le rajeunir ; 3° que certains sujets demandent certaines réalisations ; 4° enfin que, comme cette année au Concours de Rome, si on donne un sujet de caractère instrumental, il ne faudrait point avoir la stupidité d'exiger qu'il fût traîté vocalement.

Transition : toute œuvre solide (je parle toujours au point de vue des études classiques, bien entendu) procède directement du plan de la fugue, comment et pourquoi ? Etude des formes.

Je dois limiter mon sujet : aussi, ne parlerai-je que du quatuor à cordes et de la symphonie, les deux magnifiques formes de la musique pure ; l'autre suivrait, celle qui, comme dit Rousseau, met un œil dans l'oreille, parfaite définition du poème symphonique et de la musique à programme.

Origine du quatuor à cordes ; intérêt de la réunion de ces quatre temps, allegro, scherzo, adagio, finale ; étude de la construction.

Quatuors de Haydn, Mozart, Beethoven qui, lui, demanderait une longue attention. Schumann : différence de compréhension, de construction, de musique, et, surtout, évolution très particu-

lière de l'idée, apparition de l'*intimité*, en musique, de ce qu'il appelait *Innigkeit*. Puis, — le Conservatoire est une florissante pépinière de virtuoses — exécution, dans les classes, d'un quatuor de chacun de ces maîtres. Puis, pourquoi pas ? Quittant Schumann, on irait faire une incursion dans les quatuors si charmants et si neufs de Borodine, de Rimsky et de Glazounov. De Russie, revenez en France et, avec un sentiment de joie, même d'orgueil, plongez-vous dans les deux quatuors de Gabriel Fauré et dans le quatuor à cordes de Claude Debussy. — Dieux ! J'ai blasphémé ! — Je ne me repens point, car, vraiment, ayant chez soi deux musiciens de génie, c'est une honte, ô professeurs, de ne point les faire connaître à vos élèves ! — Qu'importe la façon d'écrire, qu'importe de voir briser les vieux moules, si la musique y trouve son compte ?

Quoi ? Que dites-vous ? — La Tradition, monsieur, la Tradition ! — ô Bridoisons immortels ! Mettez un bœuf sur votre langue. Il n'y a pas de tradition, mais, seulement, des œuvres bonnes ou mauvaises, des œuvres enfermant dans des formes adoptées des idées nouvelles et vivantes ! Allons jusqu'au bout. Si vous m'êtes exécrables, ô Bridoisons ! ce n'est point pour avoir sifflé Wagner, Franck, Fauré, Debussy. C'est parce qu'à travers les siècles, éternels comme le mal, je vous ai reconnus. Vous avez sifflé la *Passion de Saint-Mathieu*, vous avez sifflé la symphonie en la, vous avez sifflé la sonate en si bémol, vous avez sifflé l'*Amour d'une Femme*. Vous avez sifflé tout ce qui était neuf, jeune, ardent. Le fauteuil qui vous contient, le dimanche, aux Concerts du Conservatoire, c'est le même qui contenait votre aïeul, bisaïeul, trisaïeul. Il a ouï leurs hurlements, aux symphonies de Beethoven, et les vôtres, à telle œuvre d'aujourd'hui que je ne veux pas nommer ! — Et vous osez, sans effroi du ridicule, frémir d'extase maintenant, à l'audition des mêmes œuvres de Bach, Beethoven, Schumann ? Pourquoi ? Parce que, tout en continuant à n'y comprendre goutte, car leur jeunesse est éternelle, vous êtes arrivés à vous rendre familiers à elles (la réciproque est fausse) et à les écouter sans les entendre.

L'étude de la symphonie peut être à peu près la même que l'étude du quatuor. N'est-elle pas, en somme, un quatuor développé ? — Ici, apparaîtrait l'étude de l'instrumentation et de l'orchestration, deux sciences qui ne peuvent guère s'acquérir dans

les livres. A propos de livres, la comparaison serait instructive (dans une sorte de parenthèse brève) de ces trois traités, Gevaert, Berlioz et Ch. M. Widor. Amusez-vous, en passant, du chapitre de la fugue, dans Berlioz qui, toute sa vie, a essayé de l'employer, sans y jamais parvenir heureusement. Mais vous connaissez le tempérament de ce musicien : elle lui résistait, il l'a violée ! — Comment, donc, apprendre l'instrumentation ? Tout simplement, et c'est, m'a-t-on dit, la façon intelligente et pratique dont procède M. Widor. Il introduit, dans sa classe, un violoniste, un flûtiste, un trombone,... etc..., qui exécute des traits, file des sons, montre le doigté, les passages différents de sonorité, tout, enfin, ce qui convient ou ne convient pas à l'instrument. C'est là, me semble-t-il, une vraie méthode. — Chaque instrument connu séparément, on les réunit dans l'étude de l'orchestration. Au point de vue matériel, les difficultés surgissent. Mais, puisque l'Opéra et l'Opéra-Comique offrent aux élèves du Conservatoire, surtout aux chanteurs, une loge, ne peut-on obtenir des Concerts Lamoureux et Colonne, pareille faveur spécialement accordée aux élèves de composition ? Car, le programme du concert affiché, bien à l'avance, le professeur peut expliquer, commenter, disséquer les œuvres inscrites. Il préparerait les oreilles de ses élèves. Puis, le lendemain, ces derniers apportent, au cours, leurs notes, leurs surprises sonores, leur compréhension ou leur doute. Inutile d'insister sur le bienfait *immédiat* de cet exercice. Tout cela n'est point de la théorie ; mais une union profonde de la théorie et de la pratique. — Prendre une *romance sans paroles de* Mendelssohn, et la transcrire aux instruments, est-ce apprendre l'orchestration ? Cette œuvre n'a point été « pensée » pour l'orchestre ; il faut, pour réussir ce travail, une assurance, un métier, une expérience de vieillard. — Résultat nul — et quel terme de comparaison présente-t-il ? Aucun. Faites orchestrer l'andante d'une symphonie de Mozart ou de Beethoven, et comparant les deux réalisations, vous pourrez montrer ce qu'ils ont écrit, eux, les maîtres et ce qu'ont tenté les élèves.

La classe de composition abrite parfois vingt musiciens ! Il est évident que, pendant deux heures, durée des classes, le professeur ne peut les corriger tous. Si donc, au lieu d'apporter, tous, un travail différent, et parfois indifférent, on leur imposait

un temps de symphonie, un andante, une fantaisie, etc., tous, sans exception, pourraient profiter de la critique du maître et des défauts ou des qualités du camarade. Puis, j'y reviens, si l'on veut fournir une éducation sérieuse et complète, il faut bien montrer l'évolution orchestrale de Bach à tous les modernes. Car, enfin ! il y a eu un moment où, sous l'influence géniale d'un homme, l'orchestre s'est trouvé ou modifié ou enrichi. De même que de Chopin et de Schumann date, pour ainsi dire, l'âme musicale moderne, de même, il est clair que Liszt, Berlioz, Wagner ont parlé une langue orchestrale nouvelle, qu'ont apprise et parlée tous les musiciens russes et toute l'école actuelle. Le professeur sentirait-il le fagot, s'il poussait son étude plus loin que Mendelssohn ? L'entrée du Conservatoire est-elle réservée aux seuls morts, comme le Louvre ?

Quoi qu'on fasse, les jeunes musiciens se porteront, involontairement, vers la musique nouvelle, et vers ceux qui leur donnent l'impression joyeuse de sonorités inattendues. « Nous sommes les gens de maintenant, disait Molière » : vivons donc avec les gens de maintenant et non toujours avec les morts. Ce qui est passé est passé. Quel homme de vingt ans serait assez abandonné des dieux pour n'avoir point ses yeux fixés en avant ? Si, par malheur, il se retourne trop longtemps, qu'il soit aussitôt changé en statue de sel.

***

Revenons au Concours de Rome. Il y aurait encore une réforme importante à faire : je veux parler de l'organisation du jury, à l'Institut. Il en est qui ignorent que le musicien est jugé par la commission de musique siégeant à l'Institut (ils sont six), agrémentée de deux ou quatre musiciens étrangers à l'Académie et désignés par elle. Puis, esbaudissons-nous, ô mes frères ! par les peintres, sculpteurs, architectes, graveurs. Ces messieurs vendraient leur droit d'aînesse plutôt que de manquer cette séance.

En effet, demander, en peinture, son avis à un peintre, en architecture, à un architecte, quel odieux pléonasme ! — Mais, causer calcul avec un danseur et le forcer à donner son avis, c'est le faire vibrer au plus profond de son Moi. — Qui, par

tous les dieux ! résisterait à cette flatterie si délicate, à cette connaissance si ironiquement profonde du cœur humain ? En vérité, je vous le dis, cette clause du règlement a été élaborée par quelque La Rochefoucauld froidement mystificateur. Ces messieurs, je le confesse, prétendent suivre, aveuglément, la décision de la commission musicale. Mais, alors, que viennent-ils faire dans cette galère, puisqu'absents, le résultat serait le même ? Les concurrents ont de vingt à trente ans. S'ils ont suivi le courant musical de leur époque, ils sont aussi éloignés que possible du goût et de la musicalité qui guidaient (efforçons-nous de le croire) leurs juges, septuagénaires, nonagénaires ou centenaires. Comment donc, ces vieillards dont l'oreille (ils l'avouent parfois gentiment eux-mêmes) est fermée depuis vingt ans, peuvent-ils, sans parti-pris, juger tous ces jeunes ardents, nouveaux, et si différents d'eux ? Que ces messieurs, pères conscrits de l'art, jugent, on est bien forcé de l'admettre. Mais que, pour éclairer, redresser ou infirmer leur jugement, on élise un nombre supérieur de un à leur propre nombre, de musiciens jeunes et nouveaux. Les vieillards défendront la tradition et l'école : les jeunes montreront la jeunesse et la nouveauté des partitions soumises à leur critique. D'ailleurs, veut-on connaître le « sérieux » qu'on attribue à cette épreuve ? — Sans nommer personne, je veux toutefois préciser cette interrogative. Que l'Institut n'ait point la faiblesse de croire que les concurrents, je parle des mieux doués, attachent une importance à ce concours, et s'y livrent consciencieusement. Oyez plutôt.

Examen d'essai, fugue et chœur. Pour la fugue, pas de supercherie possible. Mais, pour le chœur... Durant les années de préparation, on en écrit un certain nombre et avec certains caractères. Chœur des quatre saisons, chœurs de jour ou de nuit. Prière, Marche funèbre ou danse. Et, messieurs, on vous en *recolle* toujours un. En 1901, le chœur chantait :

Tout est joie, et tout est lumière.

Un concurrent, non des moindres, avait, dans l'année, écrit un nocturne charmant. Honnête et inquiet, il n'osait appliquer, sur cette musique de nuit, les paroles ensoleillées. Je l'engageai

fortement à ne tenir aucun compte d'aussi enfantines craintes. Il le fit et s'en trouva fort bien. Car, au jour du jugement, sa musique fut déclarée *la seule* qui fût dans le sentiment exigé. Ce fut, pour nous deux, une exquise douceur. Voilà pour le chœur, voici pour la cantate. En revêtant de musique ces adorables poèmes, un musicien se croirait perdu, s'il consentait à donner à son texte une idée vraiment musicale et venue de son cœur. Il cherche des mélodies faciles, de *l'opérette*, s'amuse lui-même de la farce qu'il écrit, sait où « piper » le jury, arrange la chute de sa phrase et, avec une expérience honteuse pour cette noble institution, précise le moment où il fera tomber ces messieurs en extase. — Au fond, c'est une très habile mystification qui, chez les plus malins, alimente leur rire pour toute l'existence. Cela serait-il possible avec un programme chaque année différent ? — Oui, mais, s'il s'agissait de musique pure, les graveurs, peintres, sculpteurs n'y verraient rien et ne reviendraient plus. Or, un texte éclaire leur lanterne ; puis, il y a des hommes et des femmes qui chantent, les uns bien, les autres mal, ce qui aide, comme chacun voit, à la justice du jugement. Et puis, c'est eux qui parlent, la musique qui n'est pas sur des paroles, que cela veut-il dire ? — Evidemment !

Ce même Concours de Rome exhibe, avec une cruauté païenne, l'ignorance littéraire du musicien, qui, pareille au tonneau des quarante-neuf filles de Danaüs, est sans fond. Mais, m'objecte-t-on, avec le temps que demandent les études musicales, comment voulez-vous que le musicien obtienne, la même année, le Prix de Rome et l'agrégation des Lettres ? *Bone Deus !* Qui demande cela ? Qu'il sache au moins sa langue, qu'il ait quelque lueur de tout, et, le pauvre garçon ! qu'il n'aille point prendre le Pirée pour un nom d'homme. D'ailleurs, il n'est point tout à fait responsable de sa sottise ; son mal vient de plus loin.

Il est, de par le monde, deux catégories de pères de famille : l'une comprend ceux qui, ayant des enfants voués à l'art, les encouragent, et l'autre, ceux qui les en détournent. J'en vois même une troisième, la catégorie des pères qui s'en moquent. Mais, cette façon d'agir, en n'agissant pas, constitue le péché d'indifférence, le seul, dit la théologie, qui, au jour suprême, trouvera un juge inflexible.

Occupons-nous de ceux dont l'encouragement enthousiaste arrive, parfois, au résultat fâcheux que je vais dire.

Confiants dans la vocation de leur fils, après avoir peut-être, sacrifié une génisse immaculée à Euterpe, que font-ils? Dès l'âge où l'enfant commence à ne pas avoir de raison, on ne lui parle pas de musique. Toute étude primaire ou secondaire est méprisée :

Il sait lire, écrire et compter !
Ah ! c'est vraiment un talent rare.

Aussi, que voit-on? Un homme de vingt-cinq ans (je ne raille pas) se présente au concours de Rome. Cette année, la cantate narrait, moins bêtement, l'amour de Diane et d'Endymion. Jamais ces deux noms n'avaient ému son oreille. Quelle anxiété ! Endymion ?... Il ou elle ? — Quelques années plus tard, le texte du chœur exigé à l'examen d'élimination, chantant la gloire de l'été, parlait de la canicule. Jamais, dans les classes de solfège, contrepoint, composition, ce mot, lacune étrange ! n'avait été prononcé. Qe faire ? On n'a pas de dictionnaire français au Conservatoire. Le concurrent ignorant, interroge un camarade (il était Marseillais ou Toulousain, je pense). Grave et érudit, celui-ci annonce qu'en latin *canis* veut dire chien, *caniculus*, toutou : il était donc évident qu'il fallait écrire une danse de ces petits animaux au soleil. Si cette danse fut écrite, ce jeune homme a sûrement été reçu premier. -- Enfin, en 1900, des Indiens (c'était le sujet du chœur) au visage grave et qui ne rit jamais, assis en cercle, rythment, au son des tambourins, les pas légers d'une danseuse. Tout à coup, une abeille se glisse dans son sein, excite la bayadère, qui, tout en dansant sur le mode mineur, essaie de chasser la mouche indiscrète. Un des concurrents avait eu une idée vraiment prodigieuse. Dès que l'abeille pénétrait dans le sein de la ballerine, tout le chœur de ces gens sévères se mettait à pouffer de rire : Ah ! Ah ! Ah ! — On n'était plus dans l'Inde, on était au Moulin Rouge !

Le jury pouffe comme un Indien, crie au génie, et, tout réchauffé par ce rire polisson, nomme premier le candidat et lui décerne, un mois plus tard, le Grand Prix de Rome !

Je manquerais de charité, en insistant ; du reste, ce manque

total d'instruction, on le remarque non seulement dans les classes de composition, mais même dans les classes de piano. — Tous les grands musiciens ont écrit, pour cet instrument, des œuvres admirables. Du *clavecin bien tempéré* aux œuvres modernes, le piano interprète tout.

Or, quelle peut être l'interprétation, si on la réduit à la simple perfection des traits de virtuosité ? Beethoven, Schumann, Chopin, Liszt, n'ont point la même âme ; leurs œuvres ne sont point écrites sous la même impression. Si donc vous ignorez le sentiment qui les a fait naître, comment pouvez-vous les comprendre et les traduire ? Savez-vous quelles différences, quelle analogie existent entre l'appassionata et l'opus 106 ? Entre les sonates en si bémol mineur et si mineur de Chopin ? A quelle époque et à quelle phase morale de la vie de ces deux génies elles appartiennent ? La douleur a accompagné l'existence de Beethoven, de Chopin, de Schumann ; mais cette douleur n'est jamais la même.

Vous pouvez, ô pianistes, le deviner ; autant vous le dire. Vous jouiez, cette année, la quatrième ballade. Eh ! bien, tous, vous ignoriez ce qu'est une ballade, et votre ignorance se voyait comme on voit la lumière. Aussi, pas un de vous, excepté toutefois le premier (mais je sais que « quelqu'un lui avait dit quelque chose ») qui ait animé son interprétation de la vie de cette œuvre merveilleuse. Rentrées subtiles, grâces alanguies du thème enjolivé, arrêt brusque avant l'arrivée mystérieuse des accords qui précèdent le trait final (trait mélodique et non purement pianistique); rien de tout cela n'a été mis en valeur, et, en moi-même, je m'ébahissais, stupide, du génie de ce musicien, qui permettait d'écouter vingt fois la même œuvre et incomprise !

Il ressort de tout cela qu'une classe nouvelle s'impose, une classe de français et de littérature appliquée, si j'ose dire, où, chaque semaine, un littérateur musicien viendrait, pendant quelques heures, parler à ces jeunes Français de la langue française et expliquer la transposition des genres, d'un art dans l'autre. Il dirait aux élèves compositeurs et pianistes, la vie de ceux qu'ils interprètent et les rapports de la vie, de ses phases et des œuvres.

Ignore-t-on le séjour douloureux de Chopin dans le Midi, et tout ce que nous lui devons? Schumann n'a-t-il pas raconté que son

concerto en la était né des luttes tendres que lui avait coûtées Clara ? Et la grâce de Mozart, et la violence profonde de Beethoven et la sérénité plus qu'humaine du divin Bach ? — Cette classe serait une classe d'humanités musicales, tout simplement.

Quel charme à leur montrer, à eux, musiciens, la musique de leur langue ! Les croiriez-vous insensibles à la majesté sonore de ces vers d'*Athalie* :

Par moi, Jérusalem goûte un calme profond ?

Des mots pesants, ils iraient aux syllabes brèves qui s'éteignent comme une traînée de lumière :

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée,
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée...

pure musique des lèvres, écoutez maintenant la musique du cœur :

Que de soins m'eût coûtés cette fête charmante
. . . .
Dans l'Orient désert, quel devint mon ennui !
. . . .
Elle pleure, en secret, le mépris de ses charmes !

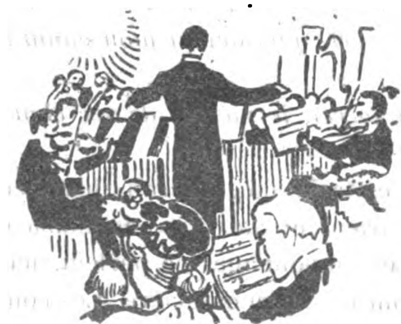
On leur dirait les traits qui, littérairement, constituent un caractère dans une tragédie classique, et, musicalement, dans un drame lyrique. Les personnages ne parlent, ici, ne chantent là, que parce qu'ils ont tel ou tel caractère. Les comparaisons abondent, et, ce n'est point à moi de développer, cette étude dans cet article.

L'heure serait venue d'étudier, tout entier, l'opéra et le drame lyrique. Il est probable que nous ne verrions plus ces opéras, jamais pensés, jamais construits, qui, en réalité, ne sont que des improvisations maladroites, de longues cantates, résultat du concours de Rome, dont, en résumé, l'institution est caduque, puisque l'art a marché depuis les premiers règlements des concours. Sans aborder la question, fertile en discussion, de la priorité de la musique symphonique sur la musique dramatique, il semble

qu'on a trop oublié que l'Art n'avait pas besoin de rouge sur les lèvres, de bleu gras sous les yeux, de rampe, de décors et de jeux de lumières.

Y aurait-il quelque chose de changé en France, parce que le Concours de Rome varierait sa formule ? Je ne le crois pas et cela pourrait aller sans cataclysme. Mais, il faudrait que des voix écoutées établissent de judicieux rapports, que des gens d'une expérience plus âgée, pesassent tous les arguments. Alors, peut-être, les hommes de mérite qui veillent aux destinées de l'Art français se soumettraient-ils à ces raisons et à ces arguments, incapables d'être mis en éveil par cet article qu'ils ne liront point.

ROGER DUCASSE.





A travers la Quinzaine

Sur la Vie

A une jeune femme

Vous dites :

Je suis plus que trompée : je suis déçue dans toute ma vie ; je suis déchue de tout mon amour. Celui que j'aime, autrefois, ne me trompait qu'en passant. Aujourd'hui, il me fait tort de son cœur comme de sa chair ; il réserve à une autre son âme non moins que ses caresses. Je n'ai plus de lui que les miettes laissées à la servante; et c'est en vain qu'il me cache le secret de sa mauvaise grâce : elle gâte ce qu'il m'accorde encore de sa présence.

Il m'a tant humiliée, en m'ôtant tout ce qu'il ne donnait jadis qu'à moi seule, que je ne sais plus même si je l'aime. Et parfois il me semble que je le déteste en croyant l'aimer, ou que si je l'aime encore, c'est en le détestant.

Je suis comme une veuve qui ne peut pleurer. Ma foi s'en est allée; et je ris avec amertume de la confiance que je lui vois en moi. Il est si sûr de ne pas me perdre, que j'ai envie de me perdre moi-même, sans autre raison que de l'étonner, pour jouir de sa colère et me moquer de sa surprise. Bien mieux: je pense souvent à lui rendre, en secret, l'injure qu'il me fait publiquement, pour le narguer sans qu'il le sache, et le bafouer à mes yeux, autant qu'il me bafoue aux yeux du monde. Je n'étais pas perverse ; je la deviens, peut-être, grâce à lui; et je lui en veux de ma perversité.

Il faut me résigner, à ce qu'il paraît; il faut prendre la vie comme elle vient, et les êtres tels qu'ils sont. Mais en vérité que m'importe

cette sagesse ? Elle ne me convainc pas. Je sens ma blessure et je ne puis me faire à ce qui me blesse. Je veux être guérie.

Que les hommes sont maladroits! Et même les meilleurs sont gauches. Ils se vantent de leur logique, et ne prennent pas garde que l'inconséquence de leur conduite nous irrite; ils nous bravent, et ils ne s'en cachent même pas. Nous n'avons d'yeux que pour l'amour, et ils nous tiennent aveugles. C'est être trop imprudent.

Tant pis, tant pis pour eux : leurs femmes ne sont pas toujours d'humeur à leur servir d'esclaves, sans exiger de retour. Tant pis pour eux, si le jour vient où elles réclament leur salaire, non pas de la dernière nuit, mais de toute une vie consacrée à la tranquille ingratitude du maître. Tant pis pour eux, si elles s'interrogent et pèsent enfin ce qu'elles ont reçu en échange de tout ce qu'elles prodiguent.

Mais c'est encore pis, qu'ils nous forcent à mentir. Décidément, leurs airs de supériorité n'abusent et ne contentent qu'eux : c'est à leurs yeux seuls qu'ils masquent leur faiblesse. Ils ne sont pas de force à lutter avec nous. S'ils nous mentent c'est que nous voulons bien les laisser croire à notre crédulité. Ils y mettent si peu de talent, et tant d'assiduité que nous en rougissons. Nous ne sommes jamais dupes de leur mensonge, tandis qu'il nous suffit de le vouloir pour les rendre dupes du nôtre. Les sots! ah, les fats! les vains orgueilleux qu'ils sont ! Soudain, qu'ils auraient peur de leur niaise vanité, s'ils savaient lire en nous ce que le dépit d'une femme médite, et ce qui nous tente ! Ils sont charmants, malgré tout ; nous avons l'habitude de les chérir; c'est là dessus qu'ils comptent, ces présomptueux. Mais s'ils n'ont pas d'autre appui, bientôt leur chute sera ridicule.

Quand je ne suis plus indignée, et que je cesse un peu de sentir ma blessure, je me jure un grand serment de ne plus pleurer pour les hommes et de ne plus les jamais prendre au sérieux. Que de femmes sont comme moi, et toutes qui se disent : Prenons en riant, ce qui les fait rire entre eux. Amusons-nous d'eux comme ils s'amusent de nous. Tant que nous sommes jeunes et capables de leur plaire, vivons pour notre plaisir, comme ils vivent pour le leur ; plaisons donc à qui nous plaît ; et, sans aimer, jouons la comédie de l'amour.

Voilà ce que vous me dites. Si vous n'aviez pas le désir d'être

meilleure que vous-même, et de résister aux mouvements les moins nobles de votre nature, ce n'est pas à moi, il me semble, que vous vous ouvririez de vos peines. Quoi ? vous croyez encore au bonheur? Vous vous en faites un droit ? Hélas !

Ne vous vengez pas. Ne vous vengez jamais d'un homme. C'est vous que vous frapperez, si vous l'aimez encore. Et à quoi bon vous venger, si vous ne l'aimez pas?

Voulez-vous le punir de ne plus vous aimer ? Avez-vous une idée si folle ? Sachez du moins si vous ne vous abusez pas. Il faut être bien sûre. Et quand vous le seriez, un homme peut aimer, en passant, d'un côté, sans cesser d'aimer toute sa vie de l'autre.

Je vous vois dans le trouble : je ne vous dirai pas d'y céder, quelle qu'en soit votre envie. Ce conseil, tout ce qui vous entoure, Paris, la mode et le reste, vous le donne. Vous ne voudriez pas que ce fût le mien. Nous ne vivons pas pour notre plaisir; il faut nous en convaincre, quoi qu'il semble. Le cri de la nature n'est beau que dans la douleur.

Parce que vous êtes jeune, je pressens que vous attendiez quelque miracle. Vous êtes partie avec l'infidèle ; vous avez rêvé qu'on se quitte soi-même, quand on voyage. Vous pensiez que l'éloignement nous sépare de nos maux, et qu'il vous rendît les années qui ne sont plus, ou du moins quelque illusion de les retenir encore. Je vous plains bien, comme un enfant qui ouvre les yeux; mais je me demande si vous ne vous égarez pas sur vos propres sentiments. Vous-même enfin, aimez-vous encore du même amour qu'autrefois, quand vous étiez heureuse? Vous n'avez plus la foi, et vous en faites l'aveu, pour en dépouiller les derniers restes. Essayez de vous connaître : je vous tends une boisson amère. Qui sait ? il serait bon aussi, que vous apprissiez à votre compagnon de chaîne qu'un temps vient où il faut, toute affaire cessante, se discerner soi-même. On ne peut toujours vivre dans l'obscurité. Ou bien, c'est qu'on l'aime. On ment alors, et l'on jouit de ses mensonges : on ne s'en plaint pas. Pour beaucoup, c'est être libre.

Voudriez-vous être jalouse ? C'est une folie que toute chair a connue, mais que l'esprit doit vaincre. Nous sommes esprit, malgré tout, et même la femme qui met sa gloire à l'être le moins. Il est clair, vous dis-je, il est certain qu'un homme peut aimer une femme, sans cesser d'en chérir une autre. Il n'est pas vrai qu'une femme le puisse aussi. Celui à qui elle se donne en l'aimant, c'est celui-là seul qu'elle

aime. C'est pourquoi il y a tant de trahisons dans la trahison d'une femme. L'homme peut n'être infidèle que de la chair: Croyez-vous que je défende l'homme ? Ce n'est pas moi, c'est la nature qui le défend.

Un homme, dans sa vanité amoureuse, ses prétentions d'être le maître et le roi, l'infaillible et l'unique, sera toujours dupe de sa femme, si elle veut s'en donner la peine; et toujours ridicule. Qui en doute? Mais elle, de qui sera-t-elle dupe ?

— D'elle-même, de son tendre et cruel destin. Bon aux poules du Nord de faire le coq: à leur cri, toute la basse-cour se moque d'elles; et parce qu'elles ne veulent plus se tenir sur le nid, la dure fermière les met à la broche. La vertu des femmes n'est pas un préjugé de l'homme, même s'il en abuse ; mais une nécessité de leur nature, même s'il en abuse. Car toute leur dignité vient de là.

Il faut toujours se vaincre, croyez-le. Et tant pis pour qui ne le croit pas. Au bout du compte, la fidélité est l'honneur de la femme. Luttez contre une rivale, en étant meilleure qu'elle. L'homme alors vous fera retour. Si cette loi est dure, je n'en suis pas l'auteur.

Mais ma jeunesse à moi, disent-elles toutes, mon bonheur, mes jours de lumière? Je sais, et cette plainte fait pitié. Cependant, avez-vous un autre bonheur sous la main? Etes-vous capable d'en changer ? Savez-vous un étal, en plein vent du monde, où choisir un sentiment fort, certain, et qui dure ? Malheureuses, qui oubliez toujours que la vie est perfide. Je ne vous parle pas sévèrement, mais ayant éprouvé avec émotion les désirs, les peines, les élans et les misères de la femme. En elle, la violence est le manteau de l'impureté. Il lui faut être plus ou moins pure ou cesser d'être femme. L'heure vient toujours, où rien ne vaut pour elle le respect qu'elle a eu d'elle-même, et qui passe de si loin le respect que lui accordent les autres. La joie qu'elle en a est une parure pour tous les hommes, à l'intérieur de la maison où croissent les fils, et où les plus amants vieillissent.

Tout est secret dans la femme et tout doit l'être, même sa révolte. Elle fait tomber les armes des mains qui la frappent : voilà son triomphe. C'est sa force qu'elle est douce; et son génie, qu'elle a honte d'être violente. Et toutes ses victoires sont dans la douceur.

YVES SCANTREL.



A propos de Walt Whitman[1]

« *C'est moi, Walt Whitman, un Cosmos !* »

On nous accuse, trop indulgents que nous sommes à nos arts et à nos livres, d'être injustes pour les littératures étrangères, l'allemande et l'anglaise surtout... Il y aurait cependant un beau compte à faire des justices que notre goût large et généreusement humain a, de tout temps, rendu aux lettres internationales... Notre dévotion à la mémoire et à l'œuvre d'Edgard Poë et de Walt Whitman en serait un exemple des plus illustres. A Walt Whitman surtout, poète essentiellement « humanitaire » des affinités incontestables, à travers l'abîme de la race, semblent nous unir... Nous voudrions les noter ainsi que les dissemblances.

Il y a une page d'Emerson qui s'applique parfaitement à Whitman et qui semble avoir été à son propos prophétique. C'est dans l'essai intitulé *le Poète*. Le philosophe, avec ses métaphores parfois heurtées et ses tournures elliptiques, y trace le portrait d'un poète idéal et national « dont le verbe s'écoulerait comme la nature... qui userait des formes non pour les formes elles-mêmes mais pour la vie ». « Nous n'avons pas encore eu en Amérique, poursuit Emerson, de génie à l'œil tyrannique qui sût la valeur de nos incomparables ressources et qui vît dans la barbarie et le matérialisme de notre époque un autre carnaval des mêmes dieux dont il admire tant le portrait dans Homère... Le flottage sur nos rivières, nos orateurs, et leur politique, nos pêcheries, nos nègres, nos indiens, nos navires (notez quelle confusion)... le commerce du Nord, les plantations du Sud, le défrichement de l'Ouest, l'Orégon, le Texas, n'ont pas encore été chantés. Cepen-

(1) Léon Balzagette : *Walt Whitman, l'œuvre et l'homme.*

dant, à nos yeux, l'Amérique est un poème ; son ampleur géographique éblouit l'imagination : elle n'attendra pas longtemps son poète... » Et comme s'il avait senti sa prophétie réalisée et le poète venu à l'apparition des *Brins d'herbe*. Emerson fut un des premiers — et des rares — à saluer leur auteur « au début d'une grande carrière » à son dam d'ailleurs, car le bon Whitman s'empressa d'imprimer l'augure sur la couverture du livre sans en solliciter l'autorisation.

L'originalité de Whitman aura été de retrouver en plein XIX[e] siècle, d'une façon non point savante mais instinctive, dans un pays de civilisation avancée, la poésie primitive. D'un primitif, ce quaker de naissance eut l'âme. Né et grandi sur la plage de Paumanok (Long-Island) au bord de « la mer retentissante », à peine passa-t-il par l'école. Toute sa vie il préféra aux livres le contact immédiat de la réalité. Il eut horreur du romanesque et du romantisme auxquels il voulut substituer ce qu'il appelait « le cosmique ». Au lieu de composer de délicates histoires d'amour dans une chambre gothiquement meublée ou de travestir en parfaits soupirants modernes les chevaliers de la Table-Ronde, il fut chemineau et bohême, chanteur de grande route et de carrefour. Tour à tour, typographe, maître d'école, journaliste, charpentier, puis poète, dandy, que l'on vit promener le long des avenues de New-York, sur l'impériale des omnibus, des toilettes extravagantes, il se maria rudement à la nature. « Chansons des rues et des bois », à défaut d'autres, serait le titre qui conviendrait le mieux à ses poèmes. Il n'est pas douteux qu'il ait su retrouver le panthéisme des poètes primitifs et se faire une âme de pythagoricien ou de brahmine. Ne voir en cette métamorphose que jeu de dilettante et anachronisme serait méconnaître l'homme — le plus ingénu du monde qui fût — et son pays immense et vierge à tant d'égards encore.

Ce serait aussi oublier à quel point furent primitifs les poètes de la Nouvelle Angleterre, si injustement décriés, prédécesseurs ou contemporains de Whitman qui, de W. C. Bryant à S. Lanier, cherchèrent en plein air, leurs thèmes de prédilection. Seulement entre Whitman et la nature il y eut beaucoup moins que pour eux interposition de la culture.

Il eut une âme universellement sympathique et « prenante ». Tout fut pour lui miracle. On dirait à l'entendre qu'il découvre le monde pour la première fois. Il le voit « dans sa bonté et sa beauté origi-
« nelles une grande merveille ronde roulant dans l'air... l'univers dû-
« ment en ordre et toute chose à sa place... »

« Je crois que le brin d'herbe vaut le voyage des étoiles. — La fourmi est également parfaite, ainsi qu'un grain de sable et l'œuf d'un roitelet.

La rainette est un chef-d'œuvre excellent. — Et la mûre rampante ornerait les salons du ciel... — Une souris est un miracle suffisant pour ébranler des sextillions d'infidèles. »

Le mal pour lui n'existe pas ; toutes choses telles qu'elles sont, identiques et saintes. « Tout me semble bon, chante-t-il. Je ne vois pas une imperfection dans l'univers (1). » Ce qu'il y a de plus remarquable dans le cas de Whitman « c'est, dit William James, dans son âme l'absence complète de contradiction ». Il voulut mettre l'homme à l'unisson de l'univers comme il y était lui-même. Dans ses poèmes souvent interminables, et qui rappellent les cantiques de François d'Assise, il appelle à lui toutes les créatures pour leur parler comme à des frères et à des sœurs. Il tombe à leur vue dans un délire sacré. Il confond tout, il se confond avec tout, il est tout :

« Il me semble que j'incarne le gneiss, le charbon, la mousse aux longs fils, les fruits, les graines, les racines comestibles — et que je suis tout tapissé de quadrupèdes et d'oiseaux... »

Sa faculté de dédoublement et d'omniprésence est étonnante :

« Les agonies sont un de mes déguisements — je ne demande pas au blessé ce qu'il sent — je suis moi-même le blessé... »

Il est ainsi, tout à tour, l'esclave fugitif et poursuivi, le pêcheur qui jette le harpon, le pompier surpris dans la maison en flammes, le marin sur le pont du vaisseau, au moment de l'abordage... Ne lui demandez pas son âge :

« Je vois l'immense néant primitif : j'y étais, je le sais... — les préparations pour moi furent immenses... — les cycles ont transporté mon berceau... — avant d'être né de ma mère les générations me guidaient... — je suis l'apogée des choses accomplies et je contiens les choses à être... »

Sommaire également des cosmogonies, des religions et de tous les dieux de la terre « les prenant pour ce qu'ils sont et pas pour un sou de plus », il participe en imagination à tous les cultes :

(1) C'est cet optimisme sans doute qui explique pourquoi dans l'œuvre de ce poète humanitaire — chose étrange — on chercherait vainement une seule occasion où il se soit manifestement inquiété du problème social.

« Faisant un fétiche du premier roc ou de la première souche venue — faisant des conjurations avec des baguettes dans le cercle des sorciers — aidant le lama ou le brahmine à moucher la lampe des idoles — acceptant les évangiles et le divin crucifié... »

On ne vit jamais pareil effort pour contenir entre deux bras d'homme l'univers visible et invisible. Dans le pêle-mêle de formes divines qu'était pour lui l'univers, Whitman se jette éperdûment et s'expose en toute sa nudité « fou du contact de lui-même » et de toutes les parties de son « corps électrique ». S'effaroucher de son impudeur c'est oublier qu'il porte le thyrse dans le cortège de Bacchus ou mieux qu'il s'identifie en son délire aux divinités mi-partie homme et brute, faune, centaure de la fable. Sa communion avec le monde matériel est si intime qu'il en croit toutes les parties animées. Il pense qu'un arbre vaut un homme :

« Moi aussi je possède conscience et identité — chante le grand arbre rouge de Californie — et tous les rochers et les montagnes l'ont et toute la terre... »

Sa vision de la réalité est si aiguë qu'il la prolonge sans peine au plus lointain des temps, mais à une distance telle au delà de sa propre existence, que, pour la suivre, il est obligé d'imaginer une survie même corporelle. Il croit à la continuité des êtres, comme à leur personnalité :

« Ce n'est pas assez d'avoir ce globe pour un temps — je veux des milliers de globes et pour toujours... »

L'idéal fut d'ailleurs pour lui « aussi absolu que le réel ». Tout à ses yeux avait un « résultat spirituel ». Ecoutez-le chanter les laudes de l'âme :

« L'âme énergique, indestructible, voguant dans l'espace à jamais, visitant toute région comme un vaisseau la mer... »
« Le vaisseau, l'immortel vaisseau, le vaisseau de l'âme en voyage, en voyage !... »

A cause de cette transposition du réel dans l'idéal, nul ne fut plus que Whitman religieux et mystique.

Il n'ignore pas la science. Il chante dans un pays qu'elle transforme quotidiennement. Il souhaite des poètes « scientifiques et hégéliens ». Il se préoccupe d'accorder et de modifier ses rêveries avec les

découvertes scientifiques. Mais il ne s'en tient pas là. Il rêve à la poésie un « couronnement métaphysique » et se rallie pleinement à la philosophie émersonienne en déclarant que « la science doit expliquer l'univers physique par l'univers spirituel et par là se transformer en religion ».

Ajoutez que ce primitif est parfaitement de son temps. Quelle surprise de le voir introduire en ses litanies ce que les poètes hébreux, indiens ou grecs eussent été, eux aussi, bien étonnés d'y rencontrer, — je veux dire le tableau de la civilisation industrielle du Nouveau-Monde, à laquelle il fut le premier, conformément au vœu d'Emerson, à trouver un sens spirituel et poétique. Toutes les inventions, il les accueille, voit dans l'inauguration du canal de Suez et du chemin de fer du Pacifique un « profit pour l'âme » et salue dans l'usine, « la cathédrale de la sainte Industrie, plus grande que les tombeaux d'Egypte ! »

L'Américain

De l'Amérique, Whitman voulut en tout point être le poète national : le pays et le poète « s'absorbant ». Tout le paysage américain est dans ses poèmes :

« La péninsule verte de Floride..., la delta incomparable de la Louisiane, les champs de coton de l'Alabama et du Texas, les collines et les vallons dorés de Californie, Cuba aux douces brises... »

et les villes, les villes surtout dont il battit si amoureusement le pavé et dont, comme en un kaléidoscope, il reproduit l'hallucinante animation. Cités surpeuplées d'outre-mer où, du matin au soir, la cohue humaine se presse. Grondements, trépignements ; tout ce qui, en vingt-quatre heures de jour ou de nuit, s'écoule d'une pointe de l'énorme péninsule de Manhattan à l'autre, d'une rive à l'autre des larges fleuves. Trains qui roulent, sirènes qui hurlent ; les grands steamers qui entrent au port ou le quittent, — et le va-et-vient surtout de ce féerique Hudson dont la traversée est inoubliable. Tout ce qu'un voyageur que le bateau amène ou que les trains emportent, voit passer devant ses yeux ahuris, Whitman l'a senti et noté ; pêle-mêle d'images les plus incohérentes et les plus pittoresques du monde. C'était là pour lui poésie pure, formes mouvantes et vibrantes, rythmes réels qui devaient, à son avis, suggérer et éprouver les rythmes poétiques.

« Je jure, chante-t-il, que je veux avoir en moi toutes les qualités

de ma race. » Qualités ou défauts, il en a la jactance, en effet. Il s'intitule orgueilleusement « instructeur d'athlètes ». En combien de vers n'a-t-il pas célébré la magnificence des corps vigoureux entraînés aux sports énergiques, fortifiés par de copieuses baignades, doué qu'il était lui-même, d'après témoins, d'une splendide complexion. « Toutes les actions héroïques, affirme-t-il, se sont accomplies en plein air. » Nul n'a tracé des jeunes hommes de l'Union un portrait plus fidèle :

« les premiers à cheval, à lutter, à frapper le noir de la cible, à diriger un bateau, à chanter et à s'accompagner du banjo, dédaigneux des coups... »

Il célèbre sans hypocrisie ni vergogne, l'épithalame de l'homme et de la femme « athlètes », s'unissant pour assurer l'avenir d'une belle race. Il vante la rude camaraderie, « le mépris américain des lois, des cérémonies, l'impatience de toute contrainte » qu'il ressentit plus que personne. Il se méfie de ce qui a été « importé sur quelque navire ». Il veut être « continental », poète de l'Amérique « isolée ». Dans sa passion d'indépendance, il va jusqu'à rêver d'un Shakespeare américain et « démocratique » pour l'opposer au Shakespeare anglais « féodal ».

Il était impérialiste. Il aimait à prophétiser le jour où les « stars and stripes » flotteraient sur le vaste continent — Cuba et le Canada compris — du Mexique à la baie d'Hudson, avec une capitale déviée vers l'Ouest. Il voulait transformer en deux lacs américains l'Atlantique et le Pacifique. Une fois sur le trépied, il proclamait les Etats-Unis la première des nations. Il tenta, avec quelle ardeur ! de se faire le centre des Etats, lui, Walt Whitman, en sa conscience de poète. Son patriotisme ne se borne pas à ressasser les cantates sur la guerre de l'Indépendance ni à décorer d'inscriptions grandiloquentes des événements souvent minuscules. Le présent le fascine ; une plus grande guerre, « la guerre de Quatre ans, » à laquelle il a participé, captive toute son attention :

« La guerre rouge sera ma chanson des rues... »

Outre qu'il leur doit la partie la plus exactement artistique de son œuvre (« *Roulements de tambour* ») — une série de tableaux de guerre qui sont d'un maître (« *L'Hymne funèbre de Lincoln* », « *Capitaine, ô mon capitaine* », « *Le passage du gué* », etc.), — ces quatre années terribles comblèrent le patriote. Avec quelle fierté, en ces régiments vêtus de bleu qui défilent dans la poussière le long des routes de

Virginie, il salue la jeunesse de l'Union ! La voilà, en chair et en sang, comme il l'aime, cette généreuse Amérique, prodigue d'une surabondante force. Les cheminées d'usine ont beau prendre d'assaut le ciel ainsi que les citadelles de finance sur le promontoire de Manhattan. Si pittoresques et poétiques qu'elles fussent à ses yeux, le poète se demandait parfois quel profit en retirerait l'Amérique idéale qu'il voulait construire. Les légions en marche pour l'affranchissement des esclaves dissipent ses craintes. Il a vu la démocratie américaine, loin des bourses et des banques, souffrir et mourir sur les champs de bataille et dans les hôpitaux pour une cause. Il ne doute plus de sa dévotion à l'idée.

Ce patriote souvent exalté n'a cependant rien d'un « jingo ». Sa sympathie est universelle pour les peuples comme pour les choses. Il a très dignement chanté la France et l'Irlande malheureuses. Autant que patriotique, sa muse est humanitaire. Il ne voit pas l'Amérique seule ; il voit « la solidarité des races »... les frontières européennes abattues, les rois détrônés, les nations réunies par la vapeur, le télégraphe, la presse et... les engins de guerre, la « guerre divine » qui venait de rétablir l'Union.

Il n'est pas aveugle aux défauts de ses compatriotes. De son pays, nul, même parmi les censeurs européens qui ne lui ont jamais manqué, n'a plus franchement étalé les imperfections. Il en a noté, — et la responsabilité lui en revient toute entière, — la cupidité, l'excentricité, la frivolité, « l'absence de conscience morale », les excès d'individualisme — lui-même cependant individualiste convaincu et souvent forcené. Au sein de sa chère Union il appréhende des conflits, des désaccords possibles. Il craint que ce trop vaste corps ne vienne à manquer de cohésion, ou, comme il dit pittoresquement, de « squelette ». S'il n'y avait là qu'un « corps sans âme » ! La prospérité matérielle des Etats-Unis ne lui fait pas illusion. « Ce n'est pas seulement, écrit-il, dans ses *Aperçus Démocratiques* — qui contiennent en un fouillis de mots quelques idées générales, — ce n'est pas seulement les chemins de fer, le blé, le porc, le pétrole, le surplus de centaines de millions, qui peuvent mettre cette république haut, sinon au plus haut de l'échelle cosmique de l'histoire. » « Toute la grandeur du monde dépend de l'intellectualité », phrase fort voisine du noble vers de notre Sully-Prudhomme :

C'est grâce à l'idéal que l'humanité dure.

et qui, fût-il un moindre poète, suffirait à faire honneur à Whitman. Sur cette conviction, Whitman fonda pour l'avenir de son pays de larges espérances. Il rêvait de donner aux Etats-Unis « des poètes

plus grands que leurs présidents », la gloire immatérielle de l'art, de la science et de la religion (qu'il confondait avec la littérature). « Les poètes d'Asie et d'Europe sont morts, s'écriait-il, il est temps de les surpasser. » Comme Victor Hugo, avec qui nous le dirons, il offre plus d'un trait de ressemblance, il se fit du poète « fils de Dieu » et « faiseur de nations » une idée colossale, sacerdotale et lithurgique, celle d'un intermédiaire entre l'univers divin et l'homme, d'un dépositaire de la conscience cosmique et morale. Et il prophétisait l'avènement d'une littérature américaine qui, en choquant les lois de l'esthétique et de la morale traditionnelles, donnerait à son pays le premier pas sur les nations.

L'Artiste

Que l'on puisse être poète en anglais sans assujétir son inspiration à des cadences régulières, Walt Whitman voulut le prouver. Ce ne fut point par paresse ni par incapacité qu'il choisit le vers libre. La marche aventureuse de ses pensées, le désordre et la véhémence de ses sensations, tendaient à désarticuler le vers traditionnel. Qu'il ait cependant été capable en se réglant de composer des poèmes réguliers, nombre de ses pièces le font présumer. Quel art d'ailleurs — ne nous y trompons point —dans la composition de ces libres et longs poèmes dont la persistance d'un courant rythmique doit seule assurer l'uniformité — dans ces déploiements et reploiements du verbe avançant, reculant avec « une certaine régularité, comme le retour des vagues, grandes ou petites sur le rivage, roulant sans interruption, s'élevant et tombant à propos » ! Quel art pour ressaisir, sans les copier, à des millénaires de distance, l'allure des poèmes primitifs indiens, hébraïques ou grecs, leurs dénombrements, leur parallélisme, leur naïf égotisme, et pour réincarner en soi simultanément Ezéchiel, Omar-Khayam et Pindare (1) -

Il a su, avec son libre vers, produire d'inoubliables « harmonies imitatives »,— et nous donner un poème beau entre tous, dans les « *Mémoires du Rivage* ». C'est la plainte nocturne de « l'oiseau d'Alabama » qui appelle au bord de la mer sa compagne, — et dont les rythmes du poète arrivent à reproduire les modulations. Quelle traduction pourrait en rendre l'effet !

(1) Whitman était naturellement nourri de la Bible ; il déclamait Homère au bord de la mer et M. B. Perry nous apprend qu'il lisait en traductions les poètes persans et hindous.

« Soufflez ! soufflez ! soufflez ! — Soufflez vents de la mer sur la rive de Paumanok — j'attends et j'attends que vous me renvoyiez ma compagne — ... Haut ! haut ! haut ! — haut je t'appelle mon amour ! — Haut et clair je lance ma voix par dessus les vagues — sûrement tu dois savoir qui est ici, ici, — tu dois savoir qui je suis, mon amour — ... Mais doucement, plus bas ! — doucement, rien qu'un murmure — arrête un instant mer bruyante et rauque — quelque part je crois avoir entendu me répondre ma compagne... Ici, mon amour ! — me voici, ici ! — Par cette note soutenue je m'annonce à toi —... Ne te laisse pas leurrer ailleurs — c'est le sifflet du vent et non ma voix — c'est le flottement, le flottement de l'écume... ô ténèbres, ô en vain ! — ô je suis tout malade et attristé —... ô moi qui chante vainement, vainement toute la nuit ! — aimé ! aimé ! aimé ! aimé ! aimé ! Mais mon amour n'est plus, n'est plus avec moi !... »

Et cette réussite n'est pas unique. Le « *Chant de la Grand'Route* », la « *Fière musique de la tempête* », le merveilleux « *Passage aux Indes* » en contiennent de pareils. D'autres poèmes, il est vrai (le fameux chant de « *Walt Whitman* » entre autres) où l'intention de l'auteur semble en déroute et l'inspiration assez mal soutenue, affectent des airs de larges fresques et ne sont, en réalité, qu'un assemblage de tableautins indépendants. Mais, alors même, à défaut d'ensemble, que de beautés de détail : courts poèmes très précis, et fort habilement composés où des vers splendidement frappés éclatent comme des gemmes :

« Temples beaux comme des lys baignés dans le soleil couchant...
« La procession des âmes sur les routes de l'univers...
« La délicieuse liberté prochaine de la mort...
« La vie est la semence et la mort la moisson... »

Dans sa poétique exposée en vers et en prose, nos symbolistes et décadents, — qui ne l'ont d'ailleurs pas ignoré (Viélé-Griffin et J. Laforgue furent de ses correspondants) — pouvaient glaner à pleines mains. Comme Mallarmé, — mais sans tomber dans les mêmes excès, — Whitman professe que le vers doit se substituer aux choses, moins pour les sculpter ou les peindre que pour en reproduire l'allure et la rythmique naturelles :

O la voix des animaux ! O la rapidité et l'équilibre des poissons !
O la chute des gouttes de pluie en un poème !
O le soleil et les mouvements des vagues en un poème !... »

C'est dans cette parfaite ressemblance aux choses, qu'il fait résider la beauté du vers et l'excellence du rythme. Aussi composait-il et corrigeait-il ses poèmes en plein air, en écoutant le vent, la mer, les arbres, et conseillait-il au lecteur d'en éprouver de même la valeur :

« Si vous voulez me comprendre allez sur les hauteurs ou au bord de l'eau — le premier moucheron venu vous expliquera — une goutte, un mouvement des vagues sera la clef ; — le maillet, la rame, la scie secondent (il aurait pu dire « scandent ») mes vers... »

Whitman voit dans les mots des êtres vivants comme les autres, ayant chacun leur physionomie, leurs gestes, leur intonation, chacun formant à lui seul un poème en raccourci d'une puissance d'évocation et de résonnance infinie, — ce qui explique en partie sa verbosité.

Ce mimétisme poétique, cependant, n'était pour lui que l'extérieur de l'art. Il crut, en outre, comme Verlaine, à une poésie idéale, purement suggestive et insinuante, capable de servir à l'âme de truchement immédiat et de révéler l'invisible :

« La pensée humaine, poésie ou mélodie, doit laisser des échappées obscures, des issues — doit posséder un certain fluide — un caractère aérien, spacial... indispensable aux plus hauts propos... Le style poétique quand il s'adresse à l'âme est moins forme définie, contour, sculpture qu'aperçu, musique, demi-teinte et moins que demi-teinte... »

C'est surtout dans les poèmes des dernières années qu'il appliqua ce procédé quand, sous les coups répétés de la maladie et les pressentiments de la mort, il se tourna plus franchement vers le surnaturel. Il en tira des merveilles, par exemple ses « Chuchotements de la Mort céleste » :

« Chuchotements de la mort céleste que j'entends murmurer ; — paroles de la nuit — choral fait de sifflements ; — pas qui doucement montent — brises mystiques qui m'arrivent douces et discrètes. Rides de fleuves invisibles — flux d'un courant qui s'écoule, s'écoule à jamais, — (ou bien est-ce le clapotement des larmes ? les eaux sans mesure des humaines larmes). — Je vois, je vois à l'horizon de grandes masses de nuages. — Tristement, lentement, ils roulent : silencieusement s'enflent et se mêlent ; — avec parfois une étoile à demi obscurcie, attristée, lointaine, apparaissant, disparaissant — (quelque enfantement plutôt — quelque naissance solennelle, immortelle ; — sur les frontières impénétrables aux yeux — quelque âme qui passe ! »

D'un pareil poète, il ne serait point juste de taire les imperfec-

tions. Il en eut d'énormes. Sa poésie manqua trop souvent de mesure. Il méconnut la parole de Swinburne que « la loi et non la licence est la condition naturelle de la vie poétique ». Trop souvent il offense la délicatesse sans laquelle nos critiques lui firent entendre qu'il n'y avait pas d'art, — et il les crut, leur demandant seulement de définir la délicatesse. Son enthousiasmes tourne que de fois en divagation ! Que de fois il est incapable d'idéaliser les objets trop peu scrupuleusement choisis que son universelle sympathie accueille ! Aussi son œuvre est-elle pleine de disparates dans l'expression, de heurt dans le rythme. D'une ligne à l'autre, des trouvailles exquises y coudoient des énormités ; le sublime s'y marie au grotesque. Que d'ennuyeuses litanies ! Que de plates rodomontades ! Que de matériaux restés à terre sans que l'enthousiasme du poète réussisse à les soulever ! « Un mélange, disait Emerson, de Baghavad-Gità et de *New-York Herald.* » Il n'en reste pas moins de ce chaos une anthologie à faire d'une vingtaine de beaux poèmes, tout pénétrés d'une musique intense. Leur forme libre, si ingénieusement désarticulée et si ingénûment primitive, en rendront la lecture encore plus attachante à quiconque, suivant le désir du poète, voudra les lire « avec sympathie ».

Nul auteur qu'il soit plus malaisé, mais aussi plus intéressant de traduire. Il est de ceux dont le vocabulaire est innombrable. Ajoutez que les mots ne sont souvent pour lui que suggestion, approximation. De là, pour le comprendre et le goûter, la nécessité de recourir non seulement aux lexiques spéciaux et techniques, mais encore aux ouvrages des mystiques de tous les pays et de tous les temps. Et que de fois, malgré ces précautions, ne risque-t-on pas de prêter trop de sens à ce qui n'était pour le poète que pure musique...

Resterait à dire si sur cette œuvre notre littérature eut quelque influence. Il n'y paraît guère. Whitman posséda mal notre langue, mais trouva, il est vrai, en son fidèle ami O'Connor, un partisan de « la suprématie française » — qu'il faisait fort bien consister dans la finesse du goût — et un traducteur bénévole de Victor Hugo. De Hugo, Whitman aima à parler, bien qu'il ne le connût qu'imparfaitement. Il laissait ses amis comparer son épopée cosmique « *Les Brins d'herbe* » à la *Légende des Siècles.* Poètes essentiellement métaphoriques et oratoires, Hugo et lui, une foule de traits les rapprochent : leur génie « cosmique », précisément, leur tendance à se faire universels et cycliques, leur prophétisme, leur foi dans la « mission du poète », leur confusion de la religion avec la littérature, leur colossal égotisme, leur non moins colossale vanité... Aussi bien qu'à Mallarmé et à Verlaine, le génie poétique de Whitman s'apparente à Baudelaire (1).

(1) Cf. « The Deat House », « The Compost ».

D'un de nos plus illustres peintres, de Millet, on nous dit qu'il eut le culte, s'éprenant de lui à première vue, passant des heures devant ses toiles au musée de Boston, — pour des raisons d'ailleurs moins artistiques que sociales. « Les *Brins d'herbe*, disait-il, c'est Millet sous une autre forme... Millet m'appartient », et encore : « L'homme qui connaît son Millet n'a pas besoin de credo ».

« Il fut d'ailleurs, — écrit William James, qui a fait à l'œuvre de Whitman une place parmi les documents de « l'Expérience religieuse » — de la race authentique des prophètes », de ceux pour qui la poésie est avant tout révélation, inspiration, extase et seconde vue. Il est indispensable, pour comprendre Whitman, de le rattacher au mouvement mystique aussi bien qu'au mouvement poétique des Etats-Unis. Il appartient à la classe des illuminés qui, sous nos yeux encore, s'improvisent Outre-Mer fondateurs de religions. Même après avoir fait la part très large à ses aberrations, ses poèmes n'en restent pas moins, dans leurs meilleures parties, comme un cri ardent échappé à l'âme américaine. On n'en saurait méconnaître le pathétique et la sincérité.

RÉGIS MICHAUD,
Professeur à l'Université de Princeton.



Les Dernières Fouilles de Suse

La Céramique peinte

Les résultats de la onzième campagne de fouilles de la mission de M. de Morgan à Suse, sont arrivés récemment au musée du Louvre ; ils ne le cèdent en rien aux précédents, et le riche volume de nos connaissances touchant l'Histoire et l'Art de l'antique Elam, compte une nouvelle page prestigieuse.

Cependant, parmi tant de documents incomparables, il est une certaine catégorie que l'on peut envisager comme le *clou* des dernières fouilles : je veux parler de ces *vases peints* qui font en ce moment l'étonnement admiratif des artistes et des savants.

Sans doute, à proprement parler il n'y a point là pour la délégation en Perse une nouveauté dans le sens absolu du mot ; pendant l'hiver 1902-1903, MM. J.-E. Gautier et Lampre, membres de la mission, avaient déjà découvert dans les environs de Suse, à Moussian,

des vases funéraires et des fragments de poteries, ornés de peintures ; mais ces vases d'une technique curieuse, parés à profusion de motifs géométriques et d'animaux stylisés, ne pouvaient, de par leur nombre relativement restreint, aspirer qu'à former quelques têtes de séries. Les dernières fouilles, en révélant plus de 2.000 de ces poteries appartenant à des civilisations différentes, sont venues compléter cette collection de façon telle, qu'aujourd'hui il y a peu d'art céramique mieux représenté que celui du primitif Elam.

Les vases peints qui viennent d'être ainsi manifestés à notre admiration, appartiennent à deux séries d'époque différente et qui sont datées par la couche de terrain où ils ont été découverts.

Les moins anciens, contemporains des antiques rois d'Agané, Sargon l'Ancien et son fils Naram-Sin, remonteraient à environ 4.000 ans avant J.-C.; ils ont été trouvés dans le *tell* de Suse à dix-huit mètres de profondeur. Ceux de l'autre série reposaient au pied même de la colline, dix mètres plus bas ; M. de Morgan n'hésite point à leur assigner comme date le cinquième millénaire avant notre ère.

Les poteries du premier groupe sont les moins abontantes et les moins parfaites ; les pièces les plus remarquables sont représentées par deux grandes urnes de terre rougeâtre que l'on a trouvées pleines d'outils de bronze, de vases d'albâtre et de menus objets.

La technique de ces vases rappellerait la céramique de Moussian dont nous avons parlé précédemment ; la pâte en est assez grossière, la peinture peu épaisse et les principaux motifs décoratifs — lignes parallèles, verticales ou sinueuses, poissons, oiseaux stylisés— tracés lourdement et sans goût. Nous avons là sans doute affaire à un art qui s'essaye, ou plutôt qui *recommence.*

Mais j'ai hâte d'arriver à la céramique découverte par M. de Morgan parmi les couches inférieures du sol, à la céramique la plus ancienne, qui, contrairement à ce que l'on aurait pu prévoir, représente à Suse l'art le plus subtil et le plus achevé.

La résurrection de tant de merveilles, nous la devons à une nécropole proto-élamite qui avoisinait l'enceinte de la première ville de Suse. De traces de sépulcres ou de bâtiments, point; comme il arrive aux époques très reculées, les morts avaient sans doute été inhumés à même la terre ; autour de leur tête, leur mobilier funéraire — celts de cuivre, miroirs, cornets à fards et surtout vases peints — leur faisait comme une auréole.

Ces poteries, comme celles de l'âge néolithique, sont en général dépourvues d'anses ; elles sont en forme de tasses ou de coupes, de troncs de cône allongés et d'ovoïdes sans pied destinés à être placés sur un support ; leur pâte très fine, bien moulée, a la couleur jaune

clair de l'argile susien, mais on trouve cependant quelques types de coloration rougeâtre et dont la bordure blanche a été rapportée.

Mais ce qui fait la valeur particulière de cette céramique, ancêtre très lointain, et point du tout indigne, de la magnifique poterie de la Grèce, ce sont les *peintures* qui l'agrémentent.

Ces peintures à l'oxyde de fer fixées par une savante cuisson, sont d'une épaisseur et d'une résistance que les arts les plus raffinés ne devaient point dépasser dans la suite des temps ; elles affectent des colorations jaune-orangé, rouges, brunes et noires.

Les motifs décoratifs tracés sur une ou deux faces avec une sûreté de main et un goût parfait, sont empruntés au dessin géométrique, ainsi qu'à la faune et à la flore de la région, assez pauvres d'ailleurs ; nous les connaissions en partie par la poterie de Moussian qui s'est inspirée à la même source et procède de la même école. Toutes les figurations sont ou schématisées ou stylisées ; c'est dire qu'il n'est pas toujours facile de déterminer ce qu'elles représentent. Nous parvenons cependant à reconnaître sans trop de peine les dessins tirés du roseau et du palmier, du bouquetin, de la gazelle, de l'oie sauvage et de diverses sortes d'échassiers.

Voici la disposition habituelle de ces motifs au long et au creux des vases : à la partie supérieure court une frise d'oiseaux ou de figures géométriques ; sur la panse, la décoration, de proportions plus vastes, fait jaillir du fond jaune du champ, des cornes de bouquetins enroulées en cercle autour de palmes ou de carrés limitant des lignes sinueuses ; on peut noter aussi des bandes perpendiculaires formées de dents de loups superposées ou opposées par la pointe, des losanges et des carrés en damiers, des sections ovales concentriques renfermant des losanges, enfin des lignes brisées dans tous les dispositifs, ainsi qu'une sorte de *peigne* qui pourrait bien n'être qu'un groupe d'animaux stylisés. Dans l'intervalle de ces figures courent des lignes sinueuses ; des fleurs et des animaux complètent l'harmonie du décor ; dans cette dernière catégorie il convient de signaler tout particulièrement un charmant petit lévrier de forme effilée qui pourrait parer sans déshonneur quelque beau vase attique.

Le bas des vases est en général orné de lignes géométriques et le fond, de croix de Saint André ou de croix de Malte.

Cette décoration des plus anciennes poteries de Suse n'est pas sans soulever des problèmes passionnants.

Ainsi, bien avant l'époque où nous voyons naître la civilisation chaldéenne, nos vases nous présentent le carré surmonté du fer de lance, qui plus tard sera le symbole du dieu Marduk. Sans doute, étant donnés les procédés de stylisation en usage alors, convient-il

de se méfier des identifications prématurées ; cependant il semble bien dans l'occurence que nous ayons réellement affaire au susdit symbole, et ceci est gros de conséquences. Si, en effet, la symbolique religieuse de la Chaldée était déjà fixée à une époque très voisine de l'âge néolithique, en quelle profondeur des temps les mythes eux-mêmes n'ont-ils pas pris naissance ?

Enfin plus rien n'empêcherait de rechercher en certains motifs de décoration, l'origine de quelques formes archaïques des signes de l'écriture chaldéenne ; c'est ainsi qu'on pourrait retrouver sans trop de peine sur nos vases les idéogrammes qui eurent plus tard les sons *shar*, *shé*, *lum*, *shag*, etc. Mais il convient de n'envisager cette question qu'avec la plus extrême prudence.

Soit au point de vue de l'Histoire, soit au point de vue de l'Art, l'admirable découverte de M. de Morgan a donc une portée incalculable.

Grâce à elle, nous savons maintenant que 5.000 ans avant notre ère, vivait déjà à la place où la Suse des rois anzanites devait plus tard s'épanouir, un peuple parvenu à une civilisation parfaite.

Son art céramique qui, par la finesse et la légèreté de la pâte, la délicatesse des dessins et jusqu'à leur dispositif même, semble plus voisin encore de la *porcelaine chinoise* que de la poterie grecque, est déjà en possession de toutes ses ressources ; c'est un art à son apogée, un art *classique*.

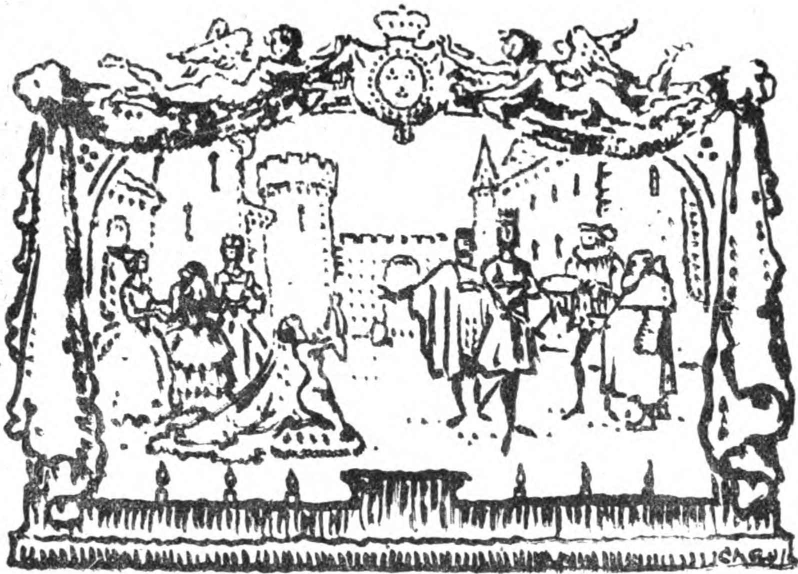
De telles manifestations ne naissent pas en un jour mais il leur faut pour aboutir la longue expérience des siècles ; le *tell* de Suse ne nous ayant rien fourni de plus ancien que cet art déjà parfait, il semble donc tout naturel de le considérer comme l'épanouissement des efforts accumulés au cours des âges précédents par les races de l'époque néolithique. Certaines formes de nos vases, certains motifs qui les décorent, semblent d'ailleurs de simples répliques plus raffinées des types en usage dans nos contrées à l'époque robenhausienne.

Sans doute on n'a pas trouvé à cet endroit de traces de la civilisation néolithique : mais certains indices montrent qu'elle a existé à Suse, et M. de Morgan garde l'espoir de découvrir par ailleurs le point précis où elle s'est développée.

Parvenu à son apogée cet art ne pouvait plus que mourir ; l'histoire de son agonie est enfermée sans doute dans les dix mètres de terre qui séparent sa couche funéraire du niveau anzanite, et voici une nouvelle civilisation qui recommence, puisque la vie du monde n'est qu'une suite de déclins et de réveils.

Encore, combien de civilisations brillantes qui ne laissèrent de leurs travaux pas même une nécropole, pas même quelques vases, et qui nées de la poussière sont retournées *tout entières* à la poussière !

Maurice Pézard.



La Vie Théâtrale

Le Théâtre de M. Tristan Bernard

La publication des *Œuvres complètes* ou des *Théâtres complets* est déjà pour les écrivains vivants comme un commencement, comme une anticipation de gloire posthume, et il faut féliciter les éditeurs Calmann-Lévy d'avoir compris que M. Tristan Bernard, « humoriste » à peine quadragénaire, était amplement digne de cet honneur. J'adresse donc aux éditeurs mes compliments, qui s'ajouteront aux autres, et je passe à un reproche, ou plutôt à une restriction qui me tient particulièrement à cœur. Il semblerait que les œuvres complètes ou un théâtre complet dussent se présenter au public avec toutes les garanties d'ordre, de méthode, de durée que peuvent leur assurer les contemporains, et la première de ces conditions est que les diverses productions que l'on rassemble soient disposées à leur place et dans leur suite. Or, MM. Calmann-Lévy ont procédé avec le théâtre de M. Tristan Bernard comme ils l'ont fait tout récemment encore avec le théâtre de Meilhac et Halévy, c'est-à-dire avec un merveilleux dédain de l'ordre chronologique, auquel d'ailleurs aucune autre espèce d'ordre ne supplée. Les diverses pièces contenues dans le premier volume, qui seul a paru, y sont exactement disposées comme des

marchandises à l'étalage, de façon à tirer l'œil du chaland et à lui faire passer le plus sûrement la porte de la boutique. *L'Anglais tel qu'on le parle* est la plus célèbre des pièces de M. Tristan Bernard. Le premier volume commence donc par *l'Anglais*, pièce-étoile, chargée de garnir l'affiche et d'amorcer le public. *Triplepatte* est, après *l'Anglais*, l'œuvre la plus populaire de M. Bernard. Je parierais que le second volume s'ouvrira par *Triplepatte*. Il arrive ainsi, pour m'en tenir à cet exemple, que *l'Anglais*, joué en 1899, et *M. Codomat*, joué à la fin de 1907, précèdent dans le présent volume *les Pieds Nickelés* joués en 1895. Demandez après cela au lecteur, ou même au critique, de suivre l'évolution d'une œuvre et le progrès d'un talent.

Je m'excuse d'avoir formulé sur ce ton excité une protestation inutile; mais c'est qu'en vérité le cas de M. Tristan Bernard est décisif pour prouver que dans des publications de cet ordre, la suite des temps doit être rigoureusement respectée. M. Tristan Bernard n'est pas, comme tel ou tel autre, un amuseur de profession, un plaisantin volontaire, détenant et exploitant le secret de divertir interminablement le public par les mêmes tours. Il est un écrivain-né, probablement un grand écrivain, dont l'œuvre vaut ce que valent sa pensée et sa personne, qu'on ne peut juger ou même goûter pleinement sans le comprendre, et que l'on ne comprendra jamais, si l'on ne détermine au préalable sur quel système précis d'idées ou de sensibilité s'appuie son œuvre facile et diverse. Or, c'est nécessairement dans les œuvres de jeunesse que s'expriment plus librement, avec une franchise plus généreuse ou plus naïve, la nature propre de l'écrivain, ces mouvements spontanés du cœur, ces préférences de l'esprit qui deviendront plus secrets, plus implicites, à mesure que le talent gagnera en maîtrise et en sûreté. Lire *l'Anglais* sans avoir lu *les Pieds Nickelés*, ce n'est pas connaître M. Tristan Bernard, c'est le connaître à faux, c'est le connaître mal. On ne saurait se faire une notion juste de son talent ni même de son esprit sans remonter aux sources et aux origines, et je crois bien qu'il en est ainsi de tous les écrivains dont l'œuvre s'est développée librement, qui se sont abandonnés, fiés à eux-mêmes, chez qui l'art est un produit naturel.

Dans l'espèce, en se reportant aux premières pièces de M. Tristan Bernard, aux *Pieds Nickelés*, au *Fardeau de la Liberté*, on découvrira tout aussitôt que cet observateur bonhomme, narquois, et en apparence indifférent est dans le fond un révolté, un révolutionnaire, que sa philosophie est un lent résultat de l'expérience, que sa sagesse n'est pas une sorte d'apathie native, mais qu'elle s'est lentement déposée sur lui, par le bienfait des circonstances, à peu près comme le métal dans une expérience de galvanoplastie. Le premier mouve-

ment de son esprit fut la passion et la révolte intérieure; ses premières comédies comme ses premières fantaisies sont d'un homme de combat, ou à tout le moins d'un homme qui a pris parti. Sans doute, ce sont des comédies, et même qui ne diffèrent pas beaucoup par le ton et par la structure des productions actuelles de l'écrivain, et cela se conçoit aisément parce que la fantaisie de M. Tristan Bernard a toujours été à base d'attention, de réflexion et d'étude, parce qu'il y a toujours eu un grand apport de patience dans son admirable facilité, parce que la formule juste ou le trait de caractère expressif sont chez lui le fruit d'une lente élaboration intérieure, d'un sourd travail de l'esprit qui ne fut pas hâté, forcé, et qu'on a laissé sagement mûrir jusqu'à son terme. Mais le *Fardeau de la Liberté* — petit chef-d'œuvre qu'aucun théâtre n'oserait peut-être jouer aujourd'hui — n'en est pas moins un des pamphlets les plus solides, les plus cruels, les plus amers qu'on ait jamais dirigés contre une société injuste ou contre une morale hypocrite, et le vagabond Chambolin, héros de cette fantaisie, se montre plus d'une fois le digne émule de l'abbé Jérôme Coignard ou de M. Bergeret. Relisez, pour vous en convaincre, tout son admirable dialogue avec l'usurier Requin: « Comment! imprudent Requin, vous exploitez les fils de famille! Vous vous enrichissez aux dépens des riches ! On ne doit, sachez-le bien, s'enrichir qu'aux dépens des pauvres seulement. Vous vivez de la paresse de votre prochain: c'est de son travail seul que vous devez profiter !... » Ainsi parle le vagabond Chambolin, et je choisis ces traits parmi cent autres. Mais qu'un héritage inattendu lui survienne, qu'il se sente lesté d'argent et vêtu de neuf, et tout aussitôt se renversera sa philosophie sociale. Il appartient désormais « au grand parti des honnêtes gens ». En s'asseyant confortablement sur le banc où il avait dormi la nuit précédente « je ne suis plus un vagabond maintenant, dira-t-il : je suis un badaud... je ne suis plus un rôdeur : je suis un flâneur... je ne suis plus un feignant : je suis un oisif... » L'usurier Requin lui suggère avec malice : « Je suis sûr que, maintenant que vous avez du bien, vous raisonnez plus sainement, plus clairement. Vous saisissez la différence du bien et du mal ». Et Chambolin répond avec franchise : « Oui, faire le mal, c'est en vouloir à mon bien... » Il est pour l'ordre, pour la tradition, pour la police, et il applaudit les agents des brigades centrales qui cognent sur un monôme d'étudiants. Sans doute, il est arrêté dans la bagarre. Le rentier Chambolin passera six mois à Mazas, où le vagabond Chambolin avait essayé vainement de se faire hospitaliser pour l'été. Mais cela, c'est la justice du théâtre.

Les Pieds Nickelés sont une comédie très différente par l'agencement, le ton et le milieu, mais dont le thème, ou si l'on veut, la

morale est presque identique. Ici encore, il s'agit de montrer la déformation et la transformation des caractères par le manque d'argent ou par la possession de l'argent. Alain Lambert, qui doit payer un billet à cinq heures et qui n'a pas le premier sou de la somme due, est faible, timide, tremblant. Une vieille marchande à la toilette lui procure les dix mille francs dont il a besoin, et le voici arrogant et fort. Il répondra avec insolence à son créancier, tout en tâtant les billets dans la poche de sa jaquette : « Je ne vous paierai pas. Je n'ai pas d'argent. » Oui, lorsqu'on a de l'argent, même dû, on le garde. On le refuse à son créancier aussi facilement qu'à un ami. On a « les pieds nickelés »; on ne marche plus... Cette agile et charmante comédie n'est pas une pièce à thèse ; tout y est dit sans que l'auteur ait l'air d'y penser, avec une précision un peu paresseuse et nonchalante. Tout cela y est dit cependant. Et certes il faut se reporter aux dates, se souvenir qu'autour de 1895 presque toute la génération littéraire à laquelle M. Tristan Bernard appartient fut entamée ou tout au moins teintée par la propagande anarchiste. Mais chez M. Tristan Bernard ce goût de philosophie ou de critique sociale n'est pas de mode ni de surface ; il est réel, authentique, fondamental. Il s'exprimait plus complaisamment il y a douze ans qu'aujourd'hui, où on le sent plus discret, plus réservé. La vie lui aura sans doute enseigné, comme à beaucoup d'autres, l'inutilité des gestes trop marqués, des attitudes qui pourraient sembler provocatrices ou bravaches. Et puis, toutes les bonnes volontés ne sont pas nécessairement héroïques. On se persuade vite que l'effort personnel est inefficace, que nous avons trop peu de chances de transformer l'ensemble des choses à notre gré, que c'est déjà beaucoup de se tirer soi-même d'affaire, le plus honnêtement possible, et pour le mieux. D'ailleurs, à mesure que la vie s'avance, le métier absorbe davantage la vie d'un homme. Mais que cet amour désintéressé de la justice, que cette générosité révoltée aient été à l'origine même d'une œuvre, qu'on les y sente encore constamment vivantes, c'est ce qui crée malgré tout des classes et des différences ; c'est ce qui s'ajoute aux dons de l'esprit pour donner à l'œuvre son prix durable ; c'est de là, par exemple, que l'observation de M. Tristan Bernard, même quand elle paraît sceptique et désabusée, c'est de là que son comique même tirent leur gravité, leur sérieux, leur vigueur.

Ce caractère s'accuse encore si l'on rapproche l'œuvre de M. Tristan Bernard de celle de Labiche ou de celle de Meilhac et Halévy, bien que l'influence de l'un et des autres soit parfois assez nettement sensible chez lui. Le comique de *l'Anglais* est très voisin du comique de Labiche. La première scène du *Captif*, le dialogue entre le geôlier et le bigame Dou-

blet pourrait, presque textuellement, être empruntée à une comédie de Meilhac. « C'est dur pourtant de se trouver emprisonné quand on n'est pas coupable. — Comment ! Vous n'êtes pas coupable, et vous vous plaignez ! Vous êtes une victime, vous avez cette satisfaction de pouvoir maudire l'injustice des hommes, et vous vous trouvez malheureux ! Ah ! si vous étiez coupable, je comprendrais ! Votre tranquillité serait troublée par un remords... le remords de vous être laissé pincer ! » Nous connaissons ce ton ; nous connaissons ce tour d'esprit que je crois un peu facile, un peu mécanique. Mais j'ai cette infirmité de ne pas goûter Meilhac, et d'ailleurs je sais cette opinion si grossière, si peu parisienne, que j'éprouve un peu de honte à l'énoncer. Je n'admire pas cette œuvre factice que je crois cent fois moins durable que celle même de Dumas fils ; je ne m'en amuse pas. Mais peu importe mon sentiment particulier ; toute discussion à cet égard est à la fois tardive et prématurée. Le temps se chargera de dresser le compte et je crois même qu'il s'en est déjà chargé. Au moins M. Tristan Bernard n'emploie-t-il ce comique spécial et cette ironie à tout faire que dans des piécettes sans prétention, œuvres d'occasion et de circonstance, et encore n'y trouverait-on pas une page de dialogue que quelque réplique ne signe fortement à sa marque. *Une aimable lingère* ressemble aux petits actes de Meilhac, mais avec plus de grâce. *La Petite Femme de Loth* est construite à la ressemblance des opérettes de Meilhac, et « l'idée » de la pièce vaut bien celle des *Brigands*, mais elle se relève par un goût et un bonheur dans la parodie poétique auquel les librettistes d'Offenbach n'auraient, je pense, jamais prétendu.

Mais *le Captif* ou *Une aimable lingère*, représentent, comme je l'ai dit, la protection courante d'un homme qui a parfois donné dix pièces par an, d'un homme dont le goût serait d'avoir un théâtre à lui pour l'alimenter incessamment de pièces nouvelles. Il faut prendre, pour juger bien, les comédies que l'on sent plus longuement mûries, où l'écrivain a mis plus de soin, plus d'intentions, plus de temps, *Daisy* par exemple, ou *M. Codomat*. Ici, le comique n'est plus un pur comique de situation, comme chez Labiche et le dialogue vaut par autre chose que par la supériorité détachée du ton ou la continuité de l'ironie. L'art est plus sûr que dans les œuvres de début, le métier plus serré ; l'écrivain se retire plus loin de ses personnages, et laisse plus volontiers au spectateur le soin de conclure, mais c'est bien au fond le même courant, la même veine. *M. Codomat* a été représenté trop récemment pour qu'il soit utile d'en rappeler longuement le sujet, et l'on se souvient aussi sans doute que le public resta quelque peu déconcerté par cette pièce sin-

quant à moi, *M. Codomat* pour une des plus belles pièces qu'ait jamais données M. Tristan Bernard, et elle m'a toujours rappelé, par une analogie de facture assez marquée le *Turcaret* de Lesage. Dans *M. Codomat* comme dans *Turcaret*, l'auteur, pour laisser toute sa force au personnage central, a volontairement simplifié, dénudé l'intrigue scénique, et si je ne puis me porter garant d'une intention réfléchie chez Lesage, j'en suis bien sûr pour M. Tristan Bernard, dont quatre ou cinq vaudevilles, mieux enchevêtrés l'un que l'autre, nous ont assez prouvé qu'il était capable d'imaginer et d'ajuster des péripéties. Mais il s'agissait avant tout de présenter dans son jour, dans un bon jour égal et ample, M. Codomat, c'est-à-dire l'hypocrite bourgeois, le Tartuffe moderne, un Tartuffe plus familier, presque inconscient et qui s'est en somme dupé lui-même, mais qui profite seul de s'être dupé. Ce héros redoutable, dont la respectabilité bourgeoise se déplace avec moins de fracas, mais avec plus de profit que la piété trop étalée de l'Imposteur, il fallait nous le montrer, non pas dans les circonstances forcément exceptionnelles qu'agence une comédie d'intrigues, mais dans sa vie familière, dans sa manœuvre de tous les jours. Il fallait que ce fût un homme parmi des hommes, ne cachant pas plus son caractère qu'il n'est d'usage, ne l'exhibant pas plus qu'il n'est nécessaire. Dans *Daisy* qui se passe au champ de courses de Longchamp, et met en scène des pick-pockets et une fille, M. Tristan Bernard a pris un plaisir visible à montrer que l'abnégation, la faculté de sacrifice, l'héroïsme, n'étaient pas la spécialité d'une certaine catégorie sociale, ne se reliaient pas à certaines vertus sociales, que le vol était en somme un métier comme un autre, un métier même assez difficile, que parmi les hommes qui l'exercent, il pouvait se trouver des héros comme des bandits, de sorte que *Daisy*, dans son pathétique sobre, et bien que l'action mette en jeu des repris de justice au lieu de rois et de princes, fait assez l'effet d'un petit drame cornélien.

J'insiste ici sur ma thèse, mais je ne voudrais pas omettre de noter ce qui frappe tout d'abord dans *Daisy* comme dans *Je vais m'en aller*, comme dans tous les ouvrages qui appartiennent à la meilleure manière de M. Tristan Bernard, c'est la simplicité, la force, la justesse particulière du langage et des actions. Ce n'est pas, si je puis dire, une justesse immédiate. M. Tristan Bernard se soucie assez peu de différencier le langage de ses héros selon les occasions ou les conditions ; il ne s'en soucie, à dire vrai, que dans la mesure indispensable. Tous ses personnages paraissent avoir longuement médité sur leurs pensées, et se connaître parfaitement eux-mêmes. Mais la formule à laquelle aboutit leur réflexion est toujours si juste, dégage

une telle force de vérité humaine, qu'elle paraît la seule exacte, la seule possible. Personne n'a jamais eu à plus haut degré que cet « humoriste » le goût et le don de la vérité, mais de la vérité profonde, de la vérité cachée encore, plus que de la vérité apparente, et lui-même a profondément noté que son comique n'était souvent qu'une restitution, qu'une remise en place, qu'une remise au point. C'est souvent être comique que d'assigner aux actions humaines leurs mobiles réels, que de donner leur valeur exacte aux pensées ou aux faits dont la timidité, la vanité, la nécessité, nous fait exagérer ou diminuer l'importance. C'est être comique, et cependant c'est être vrai. « Si vous me connaissiez mieux, dit Chambolin, vous sauriez que je suis toujours sérieux. J'ai l'air de plaisanter sur les choses ; ce n'est pas ma faute à moi, c'est les choses qui ont commencé. » Placez, par hypothèse, un Tristan Bernard dans une société d'êtres parfaitement simples et sincères, il restera un écrivain toujours fort et souvent émouvant ; il cessera d'être un écrivain comique. Son comique suppose toujours une convention, une hypocrisie, une pudeur dévoilées.

En somme, le ton essentiel de M. Tristan Bernard est un ton d'observation réfléchie, un sens du réalisme psychologique qui s'est appliqué d'abord aux accidents sociaux, qui se tourne aujourd'hui de préférence vers les originaux humains. Il est probable que chez lui, comme il est advenu pour tous les grands comiques, nous verrons s'accentuer de plus en plus cette évolution de la comédie de mœurs à la comédie de caractères. Mais jamais, je crois bien, son observation, si scrupuleuse qu'elle soit, si juste à pénétrer jusqu'en leur fond les modèles qu'elle vise, ne restera froide, indifférente, impartiale. Ce n'est jamais sans une émotion plus ou moins exprimée qu'elle touchera ce qui lui paraît de la vérité. La comédie de M. Tristan Bernard restera humaine, soit par le sentiment de la justice soit par le sentiment de la pitié. Et j'aurais voulu dire encore bien des choses à son sujet, parler de l'excellence de son style, dont la fermeté, l'assiette et surtout la propriété ne sauraient être trop louées. J'aurais voulu montrer tout ce qu'il doit, et pour la solidité du style et pour le don des formules expressives, à la première éducation littéraire qu'il reçut, c'est-à-dire à l'éducation poétique, et que c'est probablement ce goût et ce sens du travail d'art qui l'a gardé, doué comme il l'est, de l'analyse psychologique à la Bourget. J'aurais aimé le situer vis-à-vis des naturalistes, dont il a certainement subi l'influence, mais dont il se distingue par sa répugnance à livrer les premières données de l'observation, par sa patience à attendre que cette matière brute se soit peu à peu raffinée jusqu'à prendre la forme la plus stricte, la

plus frappante et la plus forte. Et toutes ces recherches, toutes ces comparaisons n'auraient pas été superflues ou déplacées pour un écrivain de son rang. Mais je préfère conclure sur ceci, que je ne vois rien dans son œuvre, ou tout au moins dans l'important de son œuvre, qui ne soit empreint de vérité humaine, qui n'ait été écrit parce que l'écrivain le jugeait vrai, qui ne nous plaise ou ne nous touche parce que nous le sentons vrai. Et il y a quelque chose de si rare et de si grand dans cet éloge que, pour ne pas l'affaiblir, je n'y veux rien ajouter.

*
* *

Je n'ai pas encore eu l'occasion de signaler la pièce charmante de M. Nozière qui fut représentée, voici quelques semaines, sur un théâtre privé. *La Belle et la Bête* tient à la fois de la féerie, de la comédie légère, du conte moral et du dialogue philosophique. L'influence des écrivains galants du XVIII[e] siècle, de Voltaire, de Renan et de M. Anatole France s'y mêle à un tour d'esprit parfaitement personnel et original. M. Nozière est à la fois un dialecticien et un ironiste. Il a le goût de la sensualité, et son talent est plus voluptueux que sensible. Le seul défaut de sa pièce est peut-être qu'il y ait mis trop de finesse, et son dénouement, à force de subtilité malicieuse, a pu paraître ou un peu équivoque ou un peu obscur. Mais, je le dis encore, cette pièce est charmante, et l'on ne saurait trop louer chez M. Nozière, à côté des dons si peu communs de son esprit le talent qu'il a de mettre en œuvre pour le plaisir du spectateur toutes les ressources de la scène : la danse, la musique, les costumes, la beauté des femmes. Il sait composer un spectacle, une fête, où les sens sont contentés autant que le goût. Ce talent est rare, et il doit faire déplorer parfois à ceux qui le possèdent de n'avoir pas vécu dans un autre temps.

LÉON BLUM.





La Vie littéraire

JULES HURET : *En Allemagne* (Fasquelle éditeur). — GUSTAVE KAHN . *Contes hollandais* (Fasquelle éditeur).

Et réjouissons-nous vite puisque M. Jules Huret nous a donné un nouveau livre tout chargé d'observations et de faits sur l'Allemagne d'aujourd'hui... Il y a peu de temps, je parlais ici-même des œuvres nombreuses et abondantes que les Français de notre temps consacrent aux pays étrangers, aux peuples, aux races et même à des choses beaucoup plus précises, et par conséquent, beaucoup plus intéressantes concernant les nations étrangères. Une certaine quantité de ces ouvrages demeurent superficiels, présomptueux et puérils. Beaucoup sont excellents. Je n'exagère pas et je dis qu'ils constituent une des parties les plus originales de notre littérature contemporaine.

Il est entendu que le succès n'est rien, ne doit être compter pour rien pour un juge impartial. Et je suis de cet avis. La foule qui lit, croyant savoir lire, favorise le plus souvent des œuvres dont l'inspiration et le style sont également plats. Toutefois, le dégoût a pris pas mal de lecteurs, je n'ose ajouter hélas ! de lectrices, de ces œuvres romanesques, fades et triviales d'autant plus vulgaires qu'elles se paraient avec plus de soin de toutes les fausses élégances... C'est pourquoi, sans doute, la littérature de voyages a prospéré chez nous. C'est pourquoi elle a obtenu très rapidement le succès matériel. D'un livre de voyages, plusieurs éditions s'épuisent en toute hâte, qui ne sont point des éditions fallacieuses, des éditions *ad pompam et ostentationem*. C'est la coutume d'auteurs dramatiques notoires de compter les représentations de leurs pièces de la manière suivante. Ils commencent par la première représentation. Ils continuent généralement par la deuxième et par la troisième. Ensuite, ils emploient une arithmétique bien personnelle. Ils dénombrent : 1, 2, 3, 5. 8, 10, 11, 14... Quand on suit attentivement

à Paris les colonnes où sont marquées les représentations théâtrales, on est tout stupéfait du nombre de représentations de la même œuvre qui peut avoir lieu dans la même salle durant la même soirée. Ainsi, les auteurs dramatiques doublent avec une vivacité qui n'est pas dénuée de précipitation, le fameux cap de la centième... Les romanciers et les poètes ont imité les auteurs dramatiques, car tout le monde en France imite les auteurs dramatiques. Des romanciers ne mettent en vente que la deuxième ou troisième édition de leurs ouvrages. Des poètes dont les œuvres n'ont jamais été lues ni simplement achetées par personne, exhibent des exemplaires triomphants sur la couverture desquels ces mots scintillent : quatrième édition. Laissons les enfants s'amuser !... Mais les livres de voyages ont des lecteurs véritables et de véritables acheteurs. On en fait de véritables tirages qui s'épuisent véritablement. Nous ne sommes plus là dans le monde incertain des ombres, des chimères, des hypothèses, des petites imaginations et des petites vanités... Jeune homme, ardent à te distinguer devant les hommes qui pensent et les femmes qui font semblant de penser, prends ta canne et ton chapeau, quitte les tavernes où s'élaborent les vers de vingt-trois pieds et les nouvelles écoles littéraires, cours dans l'Afrique centrale, et reviens avec « un beau livre », comme dit Mme Marcelle Tinayre ; tu n'auras pas accompli une tâche vaine, on te lira !...

On te lira et ce sera justice parce que notre littérature de voyages est enfin sortie des nuages pour entrer dans la lumière. Supprimez les élucubrations ingénues et baroques d'un Paul Adam, et de quelques autres improvisateurs, intellectuellement outrecuidants, d'idées générales qui ne sont pas générales et qui ne sont que des fantômes d'idées, notre littérature de voyages est maintenant une littérature de réalités, une littérature de vérité.

En dépit de tout ce qu'on peut prétendre, nous avons été toujours extrêmement curieux de la vie étrangère..... Nous ne nous sommes jamais repliés sur nous-mêmes. Loin de là. Nous avons voulu être, nous avons été des investigateurs enthousiastes des autres nations. C'est un travers bien français. C'est une manie toute nationale. Elle s'est introduite et propagée parmi nous dès le début du XVIIIe siècle. Elle fut d'ailleurs dénoncée tout de suite et par un écrivain qui ne se flattait pas pourtant pas d'être l'observateur méticuleux des mœurs de son temps. Lisez, je vous prie, cette jolie page de Marivaux. Elle a conservé aujourd'hui toute sa grâce littéraire. Elle n'a rien perdu ni de sa signification, ni de sa vertu :

« C'est une bien plaisante nation que la nôtre, écrivait Marivaux ; sa vanité n'est pas faite comme celle des autres peuples ; ceux-ci sont vains tout naturellement, ils n'y cherchent point de subtilité : ils

estiment tout ce qui se fait chez eux cent fois plus que ce qui se fait ailleurs... Voilà ce qu'on appelle une vanité franche. Mais nous autres, Français, il faut que nous touchions à tout et nous avons changé tout cela. Nous y entendons bien plus de finesse et nous sommes autrement déliés sur l'amour-propre. Estimer ce qui se fait chez nous ! Eh ! où en serait-on s'il fallait louer ses compatriotes ?... On ne saurait croire le plaisir qu'un Français sent à dénigrer nos meilleurs ouvrages et à leur préférer les fariboles venues de loin. Ces gens-là pensent plus que nous, dit-il ; et dans le fond, il ne le croit pas... C'est qu'il faut que l'amour-propre de tout le monde vive. *Primo*, il parle des habiles gens de son pays, et, tout habiles qu'ils sont, il les juge : cela lui fait passer un petit moment assez flatteur. Il les humilie, autre irrévérence qui lui tourne en profondeur de jugement : qu'ils viennent, qu'ils paraissent, ils ne l'étonneront point, ils ne déferreront pas Monsieur ; ce sera puissance contre puissance. Enfin, quand il met les étrangers au-dessus de son pays, Monsieur n'a plus du paysan au moins : c'est l'homme de toute nation, de tout caractère d'esprit ; et somme totale, il en sait plus que les étrangers eux-mêmes. »

Durable vérité ! Reconnaissons cependant que si aujourd'hui notre enthousiasme n'a pas diminué, si nous sommes autant que naguère passionnés d'admirer, nous avons appris à voir. Oui, nous savons voyager et voir. Le plus grand nombre des livres anglais ou allemands sur la France sont des livres de malveillance et de dénigrement. Nous nous efforçons, nous, à l'équité lorsque nous jugeons les nations étrangères. Même, nous persistons à avoir, en ce qui les concerne, le snobisme de la bienveillance et de l'admiration. Il nous plaît toujours de les exalter pour nous rabaisser... Mais il ne faut désespérer de rien, pas même de notre bon sens national bien connu : voici donc que nous parvenons enfin à la mesure, et dans nos livres de voyages les plus récents, les comparaisons ne sont pas ennemies de la raison.....

Jules Huret est le voyageur modèle. Il est la sagesse même. Il ne s'étonne jamais pour si peu. Mais il est toujours content d'avoir vu et de pouvoir expliquer. Ses livres de voyages sont du bon sens en action: bon sens aisé, aimable, bon sens ! Il avait autrefois fait le tour, si je peux dire, de l'*Evolution littéraire*, en France, de la *Question sociale en Europe*, et de Mme *Sarah Bernhardt*. Cela lui sembla-t-il mesquin ou suranné ? Il aspira à des spectacles nouveaux. Il partit pour l'Amérique du Nord et en rapporta deux volumes qui sont les premiers qu'un Français ait écrits sur l'Amérique où tout soit noté avec précision et jugé avec pondération. Il a parcouru l'Amérique de New-York à la

Nouvelle-Orléans, de San-Francisco au Canada, et il a su en rapporter une notion exacte des êtres et des choses. Jules Huret voit tout, comprend tout. Entre la politique, l'industrie, l'agriculture, les arts, les milliardaires ou les prolétaires, Jules Huret n'a aucune espèce de préférence. Il est sceptique avec intrépidité. Mais il voit, mais il note. Il n'a pas besoin de convoquer les siècles, ni de faire appel à la philosophie pour que de ses observations un jugement sorte. Le jugement s'en détache tout naturellement. C'est le bon sens même des observations qui l'impose. Il l'impose d'ailleurs parce que les observations sont toujours solides et fermes, souvent très fines et pénétrantes...

Ainsi pour les deux volumes — un troisième est annoncé — que Jules Huret a consacré à l'Allemagne. Je ne crois pas qu'il soit plus difficile pour un Français de juger l'Allemagne que l'Amérique. Nos désastres immérités de 1870 nous ont inculqué le sentiment de la force allemande et poussé à exagérer constamment cette force. Mais ne sommes-nous par les maniaques de l'Amérique ? N'est-ce pas nous qui avons inventé, grâce au loyal et piètre Demolins, la supériorité des Anglo-Saxons ?... Jules Huret juge les Allemands avec ce flegme qui raisonne bien et qui ne peut s'échauffer de rien. Sa clairvoyance est absolue. Son impartialité est imperturbable !

Aussi bien, le livre de Jules Huret, qui nous apporte d'innombrables renseignements nouveaux, nous permet de rectifier nos jugements prématurés. Il nous aide excellemment à mettre au point.

Voulez-vous apprécier la sociabilité allemande ? C'est à la sociabilité que se mesure la civilisation d'un peuple. Un peuple profondément sociable, élégant et délicat dans les manifestations de sa sociabilité, est le mieux fait pour attirer et retenir la sympathie par laquelle les idées se répandent...

Jules Huret nous montre l'Empereur aux courses de Strasbourg. Il arrive. On hurle peu sur son passage. Quand il apparaît sur le seuil de la loge tapissée de velours rouge, toute l'assistance des tribunes se lève, hommes et femmes, et les hommes ôtent leur chapeau. Il met sa main gantée de blanc à sa casquette plate d'amiral en s'inclinant un peu d'un mouvement raide, puis s'approche du bord de la loge où affreusement pendent des tapis et où montent quelques acclamations. Il salue la foule comme il vient de saluer les tribunes, mais en restant quelques secondes courbé dans la pose du salut. L'orchestre militaire joue l'hymne national, puis un aide de camp vient dire aux tribunes : « Sa Majesté vous prie de vous asseoir. » L'Empereur cause avec Sa Magnificence, le bourgmestre de Hambourg. Les autres se tiennent respectueusement derrière. L'Empereur ne regarde avec un peu d'attention que la course du steeple, parce que des officiers courent. Un minis-

tre, ridicule d'aspect, brave bourgeois déguisé en général de hussards, lui présente les deux lieutenants gagnants. L'Empereur leur remet les objets d'art du prix *Augusta-Victoria.* Il y a parmi eu une corne à boire... Et immédiatement, il part en automobile. Est-ce assez sec, assez guindé, assez brutal, assez primitif ? Mais aussitôt, comme à un signal donné, la foule du pesage se rue vers les buffets. Et Jules Huret dit : « On a assez l'impression de ce que doit être le pillage d'un magasin de victuailles un jour de famine. »... Jules Huret a trouvé l'incident caractéristique qui permet de juger définitivement la sociabilité d'une nation comme l'Allemagne...

Il excelle d'ailleurs à détacher les petits faits significatifs. Son livre sur l'Allemagne est étonnant de diversité... L'économie politique et les mœurs, les progrès de la marine marchande et les toilettes féminimes, l'histoire et les paysages, le gouvernement et les brasseries : tout cela se mêle dans ce livre et se mêle le plus agréablement du monde. Jules Huret est un guide admirable, toujours prêt à nous informer de tout et de tous, car il est lui-même prodigieusement informé. Et il donne à ses renseignements multiples qu'il prodigue sans se lasser un grand charme parce qu'il conte avec simplicité. Et il écrit comme on cause, lorsqu'on sait causer...

***

L'idée était originale de publier des *Contes de tous les pays*, de charger tel écrivain d'écrire les contes du pays qu'il aime et connaît le mieux, ou bien du pays d'où il est originaire et dont il a pris avec le type physique et moral, l'accent et même, par surcroît, le génie. Au surplus, notre littérature romanesque si follement surabondante s'efforce actuellement de se renouveler par l'observation des mœurs locales et des habitudes provinciales.Nous avons de bons romanciers régionaux qui s'appellent romanciers régionalistes pour faire plaisir à M. Charles-Brun et à la Fédération régionaliste française. Il n'est pas de province abandonnée des hommes qui écrivent et des dieux qui permettent aux hommes d'écrire, au point de ne pouvoir revendiquer un romancier du crû. Je pense que Hugues Lapaire, qui vient de publier *L'Epervier*, et qui représente le Berri dans la collection des écrivains de régions, est l'un des plus pittoresques parmi ces écrivains. Il mêle savoureusement le réalisme précis avec un idéalisme et une sentimentalité, héritée sans doute de George Sand inoubliable aux Berrichons et aux autres mortels qui n'ont pas la chance d'être nés natifs du pays berriaud..... Bref, publier des *Contes de tous les pays*, c'est marquer et développer une tendance actuelle, assez profonde de notre littérature. Jean Richepin, avec sa verve ardente et la vie colorée qu'il sait mettre en tous ses récits, a écrit les *Contes espagnols*. Jean Revel a voué son

talent âpre, fruste et fort à narrer les *Contes normands*. Je n'ai pas la fortune de connaître M. J. Vilbort et je n'ai pas été admis à lire ses *Contes flamands*. Mais avec quel plaisir, j'ai lu les *Contes hollandais* de Gustave Kahn je ne saurais vous le dissimuler. Pourquoi Gustave Kahn a-t-il écrit les *Contes hollandais* plutôt que les contes marseillais ? Du moins, il relève la saveur de ses récits de Hollande par un grain de galéjade méridionale, si vous tolérez cette hardie métaphore. Et l'on sent que ses Hollandais ont fréquenté la rue Cannebière et ont mangé quelques bouillabaisses chez Basso... Ainsi, Gustave Kahn s'emploie, mi-sérieux, mi-railleur, à nous faire accroire qu'une certaine Barbara, Espagnole qui vécut ici-bas une vie mouvementée et fut amenée par les hasards curieux de l'existence à faire souche de petits Hollandais, s'est acquis, en dépit de ses péchés considérables, beaucoup de crédit au Paradis à cause d'une soupe au poisson qu'elle préparait à merveille. « Saint-Pierre, qui avait été pêcheur, chaque fois qu'on lui servait de la waterzoï disait : Ce n'est pas cela, c'est fade en diable, malgré la pointe de céleri. Il mit une waterzoï au concours et s'arrêta en bon juge devant une admirable soupe au poisson que Barbara avait superbement dressée selon les règles de l'art provençal ; quand il vit dans le safran superbe, la pourpre des petits homards surtout et qu'il eut goûté, il lui sembla que pour la première fois il venait de manger d'un mets divin et fit attacher Barbara au service spécial des dîners de fête des Evangélistes ». Il vous apparaît tout de suite, n'est-ce pas, que l'ironie de Gustave Kahn, pour plaisante qu'elle soit, ne laisse pas d'être ici un peu lourde : c'est une bonne plaisanterie de Marseillais qui se fait un instant Hollandais pour rire.

L'observation des *Contes hollandais*, par conséquent, ne sera peut-être pas toujours d'un conteur sincère et véridique. Elle sera d'un conteur qui observe en s'amusant, qui observe pour s'amuser, et qui se moque au demeurant des Hollandais et un peu des lecteurs, et un peu de lui-même. Telle est d'ailleurs la transformation subie par le réalisme contemporain. Il ne peut être sérieux et imperturbable jusqu'au bout. Il incline violemment au pessimisme, ou bien il s'égaie en ironie indulgente ou cruelle. L'auteur réaliste ne peut laisser les héros, les paysages, les objets même vivre complètement leur vraie vie. Il faut de toute nécessité qu'il intervienne dans cette vie et qu'il en dise d'un mot, d'un sourire ou d'une grimace, son sentiment... Gustave Kahn ne se soustrait pas à cette obligation, et il est un réaliste narquois.

Lisez *Oranje Bouen*. C'est l'histoire malicieuse mais sans méchanceté de deux familles hollandaises de la toute petite ville de Oosthuis qui restent brouillées pendant des années et ne parviennent pas exactement à savoir pourquoi elles sont brouillées. Elles le sont parce que

un jour en allant à la foire de Middelbourg, Mme Van Alphen qui tenait à la main son jeune fils en avait fait un grand éloge à Mme Van Metzger qui tenait à la main sa fillette. Elle s'était extasiée devant la grâce accomplie de Mlle Van Metzger. Et elle avait laissé entrevoir que ces deux enfants en bas-âge, issus de familles amies et également aisées, destinés à se rencontrer tous les jours dans les jeux innocents, pourraient bien plus tard faire à leurs parents la surprise, longuement préparée, d'un accord ingénu et charmant et se conjoindre pour l'éternité par l'entremise d'un obligeant pasteur... Or, Mme Van Metzger s'était sentie atteinte dans ses prérogatives de mère et dans son pouvoir discrétionnaire sur sa fillette... Et de là était venue la brouille qui avait compliqué pendant des années l'existence de toute la petite cité tranquille d'Oosthuis...Mais ce qui devait arriver,arriva.Et vingt ans après la fille de Mme Van Metzger épousa le fils de Mme Van Alphen. Et les Van Metzger et les Van Alphen se réconcilièrent aussi simplement que s'ils s'étaient parlé la veille et que s'il ne s'étaient jamais brouillés...

Voilà donc un conte d'observation exacte et qui n'offre rien d'abord de spécialement hollandais. Il deviendra hollandais par les mille et un détails d'un réalisme minutieux et révélateur que Gustave Kahn saura y joindre sans effort... Et nous verrons bien vite toute la placidité un peu stagnante et toute la bonhomie, souriante à peine, qui sont essentielles au caractère hollandais. A côté de ce réalisme psychologique et, comme pour en souligner la vérité, nous aurons le réalisme des coutumes soigneusement décrites et des costumes soigneusement décrits et des petites particularités pittoresques du langage fidèlement rapportées. Nous aurons aussi le réalisme moral et social évoqué en passant, par un simple fait accessoire étonnamment caractéristique : aussitôt brouillées, Mme Van Metzger, et Mme Van Alphen s'appliquent à éviter la rencontre fatale du dimanche au temple de la petite ville d'Oosthuis pour se confier, l'une à un pasteur arminien qui parle à Arneuzen, l'autre à un pasteur de la vieille église réformée qui enseigne à Froude. Cela suffit pour que nous nous rappelions la force du sentiment religieux en Hollande et les innombrables discussions des églises rivales, et l'importance de la religion et des discussions religieuses dans la vie quotidienne... Mais Gustave Kahn n'oublie pas d'associer la nature à l'existence des êtres Il le fait avec un goût vif du paysage hollandais. Et le poète paraît, qui chante l'hiver blanc, les rapides traîneaux sur les canaux gelés, les fleurs de pommiers au printemps, toujours la même paix de soleil ou d'étoiles, l'été radieux avec ses tableaux accoutumés, l'été où toute l'atmosphère frissonnante à la fraîcheur voisine de la mer délicieusement ; « les petits bateaux qui remontent les canaux étalaient à nou-

veau leur cargaison de paysannes or, velours et vermillon, et il y avait de sonores kermesses où les gars vêtus de noir, la boucle à la ceinture, coiffés du chapeau de soie sans bord, se tenaient par la main pour traverser en chantant les places des villages. Toute la beauté de l'été déferlait sur ce pays plat... Les villes mortes revivaient plus lourdement et plus paresseusement près du nonchalant ourlet que la mer apporte à toute minute vers leurs digues abandonnées ,et c'était à ce moment-là, dans une grande tiédeur pleine de gazouillement de merles, de vols de papillons sur les passe-roses, égayée de la traversée violente des grands chariots fleuris et enrubannés où les paysans allaient de village en village se faire visite, c'était à ce moment, de la plus grande paix des crépuscules et des plus longues agonies du soleil... »

C'était à ce moment que l'ironie commençait de chasser la poésie... Sans doute, cette ironie décèle une philosophie indulgente. Toutefois la bienveillance du philosophe ne va pas sans quelque pitié dédaigneuse pour les pauvres humains médiocres et faibles qui coulent leurs jours sans vivre leur vie. Ainsi, elle est rude tout en restant bonne conseillère. Elle est attrayante d'ailleurs et elle le serait davantage si Gustave Kahn consentait à écrire avec une plus pure harmonie. Mais le style de Gustave Kahn est toujours un peu embarrassé. Il est chargé de toutes sortes d'éléments. Et les phrases sont longues, longues et comme enchevêtrées. Elles ne vont pas tout droit, nettement, vivement. Elles ont des replis où se cachent parfois des perles et des anfractuosités rugueuses où parfois rien du tout ne se dissimule. Et ce sont des affectations inutiles qui, pour être imitées de Goncourt, rappellent cependant le plus mauvais Paul Adam : « Il passait des bandes de touristes qui arrivaient par l'élan des trains. » — « On vous appelle vers la tiédeur des lampes et la matérialité du dîner. » — « Il faut noter cette différence que si les deux familles Van Metzger et Van Alphen paraissaient d'autant plus heureuses qu'elles se voyaient moins, l'espoir de ces familles, leur robuste et charmante enfance *adorait* rompre les barrières de froideur espacées entre eux par les parents et *se faisaient* les plus jolies risettes du monde. » Ne serait-ce point par hasard, du galimatias ?

Dommage, oui, grand dommage que Gustave Kahn traite avec cette désinvolture la langue française, se complaise à écrire avec cette traînante nonchalance, et ne se résolve pas à tenir l'incorrection du style pour un vice. Ses Contes hollandais sont très divertissants par leur variété et aussi bien, *l'Adultère sentimental* qu'il a publié vers 1902, si je ne me trompe, est l'un des plus beaux romans, des plus forts et des plus profonds parus depuis longtemps.

J. ERNEST-CHARLES.



La Vie Politique

Le Maroc. — Abd el Aziz est défait. Et cet incident, qui ne devrait pas compter plus que n'ont jamais compté les querelles, les guerres, les succès ou les échecs des sultans africains, est en réalité une chose considérable. Voilà les faits. Voilà les résultats de notre politique.

Je m'empresse de m'associer ici aux observations de nos confrères qui pensent que ce n'est pas à l'Allemagne de nous reprocher la protection évidente que nous avons accordée à Adb el Aziz. L'Allemagne a imposé à la conférence d'Algésiras la signature de ce souverain contestable. Elle a créé alors le postulat d'un Maroc, Etat imaginaire gouverné par un souverain compétent. Si par habileté elle a depuis contredit sa propre thèse elle est mal venue de nous attaquer quand nous l'avons adoptée et soutenue au-delà du possible, mais je me refuse à endosser cette politique, dont les résultats démontrent le danger et, disons-le franchement, l'absurdité. Jugeons-la, non point dans son action réflexe au point de vue de notre désaccord avec l'Allemagne. Jugeons-la comme politique africaine en soi. Oui ou non était-elle je ne dirai pas la meilleure, était-elle seulement concevable ?

Nos diplomates en voulant sauver Abd el Aziz ont employé le moyen le plus sûr de le perdre.

Au moment de notre débarquement à Casablanca il était encore possible de le sauver avec un peu d'habileté. Il suffisait de rester en face de lui comme des ennemis attentifs et réservés. Nous avons au contraire tout fait pour le compromettre. En somme, notre diplomatie a fourni cette fois la preuve éclatante qu'elle est absolument impropre

à se mouvoir ailleurs que dans les chancelleries. Sur un champ d'action, le moindre sous-officier de l'armée coloniale lui en remontrerait. Elle n'y fait que des sottises. On compte sans doute à son actif quelques succès en Tunisie, mais elle y réussit surtout en y employant des administrateurs passés des préfectures à son service. Il serait intéressant de donner le bilan de ses échecs dans les colonies, où elle n'a utilisé que les talents de ses propres agents. Il se chiffrerait par un lourd passif. Malheureusement, ce n'est pas elle qui paye. Au contraire, quelques années d'administration désastreuse, valent à un diplomate autant de grades dans la Légion d'honneur et un avancement rapide aux légations ou ambassades.

A vrai dire, il n'y a rien à reprocher à ces fonctionnaires parfaitement honorables sinon de se pousser ferme dans tous les postes qu'ils envahissent. Mais la responsabilité de leurs bévues, incombe aux ministres qui les emploient par camaraderie, ou selon le mot de M. Clemenceau, bon garçonnisme.

L'affaire du Maroc étale bien sous nos yeux la méthode diplomatique. Elle conçoit un système *a priori* et n'en démord à aucun prix quels que soient les événements qui se mettent à la traverse. Elle s'est passionnée dès le début pour le sultan authentifié par l'Allemagne à Algésiras. Elle a tenu pour lui comme les champions dans les duels d'autrefois. Mieux encore, elle s'est passionnée contre Moulaï-Hafid. Elle n'a rusé et pris du temps qu'avec le Parlement. Elle nous a conté des histoires enfantines dont le chef-d'œuvre fut celle d'Azemnour. Là, au moins il n'y avait que de grosses calembredaines auxquelles personne ne croyait.

Sa dernière invention est assez lamentable. C'est l'explication de la présence d'officiers et sous-officiers français dans la mehalla d'Abd el Aziz en marche sur Marrakech. Ils étaient là, nous dit-on, comme composant la mission militaire envoyée au Maroc il y a quelques années. Il s'y trouvait aussi deux officiers anglais au même titre. Et voilà pourquoi ces deux compères anglais ont essuyé avec les nôtres l'humiliation d'une déroute totale. C'était pour qu'on pût dire : « Vous voyez bien que nous n'avons rien fait d'extraordinaire pour Abd el Aziz ! Nos gradés n'étaient là que par une vieille habitude. Même nous souvenions-nous qu'ils y fussent ? L'Angleterre en avait deux. Ils étaient restés malgré le traité de 1904 qui nous passait toute la main au Maroc. Mais voilà ! eux aussi s'y trouvaient bien, alors voilà !

Et il n'y a rien à répondre sinon que les deux gouvernements auraient agi sagement en n'exposant personne de leurs armées aux aventures d'une mehalla chérifienne.

Au lieu de ce procédé, gros comme une combinaison diplomatique,

valait-il pas mieux autoriser le général d'Amade à administrer une correction à Moulaï-Hafid quand il passerait à portée de nos armes dans sa marche sur Fez ? Au moins ç'eût été plus efficace et rien ne dit que cette volée de mitraille n'aurait pas suffi à inspirer au nouveau sultan des sentiments très favorables à la France. Mais on objectera : « Vous auriez protesté. » Nullement. Personne n'aurait protesté contre une politique qui aurait laissé Abd el Aziz à son sort malheureux, en même temps qu'elle aurait assagi à coups de fusil son adversaire.

Je dis personne, en laissant bien entendu mon collègue Jaurès en dehors de l'unanimité. Les regards fixés sur des illusions changeantes et toujours renouvelées, il voit déjà dans le nouveau sultan le rénovateur du Maroc. La révolution turque l'entraîne à prophétiser la formation d'une série de nationalités islamiques échelonnées de Tanger au Caire en passant par Alger et Tunis. Ces échelles du Levant parlementaire attendront longtemps encore avant que la parole du nouveau prophète se réalise. Pour le moment, il ne s'agit que de Moulaï-Hafid, et Jaurès ne s'aperçoit pas que son enthousiasme hafidiste est du même ton que l'enthousiasme aziziste de nos diplomates.

Son erreur est de même origine. A leur exemple, il méconnaît les faits, le caractère des peuples, leur degré de culture, leur histoire, leurs mœurs. Rapprochons les Turcs des Marocains, même avec des relativités et des réserves, c'est faire injure à un peuple très avancé, très imprégné de nos propres idées.

L'affaire du Maroc ne comporte pas de moralité si hasardeuse. Elle nous invite à des considérations beaucoup plus modestes. Notre politique a manifestement visé à tenir sous notre tutelle le sultan reconnu par l'Europe. Or, la tâche était ingrate et sans récompense. Il y avait tout à parier qu'elle n'aboutirait pas. Et si elle échouait, elle aboutissait au succès de celui dont les Allemands francophobes avaient fait leur protégé. Avait-on le droit de courir ce risque ? Devait-on s'exposer à fléchir notre amour-propre devant l'autorité de cet adversaire. N'était-il pas beaucoup plus simple de suivre notre méthode traditionnelle en Afrique qui fut toujours de travailler exclusivement pour nos intérêts avec n'importe quel chef et de ne s'engager jamais à fond ni à l'avantage de l'un ni à l'encontre de l'autre, en ménageant toujours le lendemain ? En Afrique comme en Europe les amitiés ni les inimitiés ne sont éternelles. Seulement, elles changent en quelques heures en Afrique, tandis qu'elles mettent des années à osciller en Eurpe. Nos diplomates ne sont point faits à ce mouvement.

Ils sont vraiment sans malice. Quant à l'Allemagne, elle aurait tort de nous en vouloir. Si elle apportait un peu de bonne humeur dans ses affaires internationales, elle se divertirait fort de nous voir pa

tauger ; mais depuis que le gros rire de Bismarck s'est éteint, l'Allemagne ne rit plus. Elle n'a retenu du grand homme que son grognement des grands jours.

La Note verbale allemande. — La Note verbale allemande vient d'être publiée. Quelle est son but ? Poser évidemment l'Empire en chaperon du nouveau sultan. Le voyage du consul Vassel à Fez accuse encore cette intention.

Cette attitude courtisane de la diplomatie allemande à l'égard du chef africain n'est pas faite pour rehausser le prestige européen parmi les tribus. Mais l'Europe sait à quoi s'en tenir des sentiments solidaires de l'Allemagne. Exclue de la gérance de police par la conférence d'Algésiras, l'Allemagne veut s'attribuer un rôle dans l'empire chérifien. Et son geste affecte cette forme de chevalerie désintéressée qui, en réalité, est l'apparat de son activité mercantile. Le jour où les puissances délibèreront de nouveau, elles auront à mettre en parallèle la conduite de la France et celle de l'Allemagne. La France fut loyale jusqu'à la plus sotte naïveté. L'Allemagne représente la politique changeante, fureteuse, avide.

Elle veut contester à la France le droit de se faire garantir par Moulaï-Hafid les dépenses de l'occupation militaire ? Quelle autorité morale a-t-elle dans cette nouvelle querelle ? C'est ce que nous verrons bientôt par les communications des puissances et peut-être au cours d'une nouvelle conférence. Pierre Baudin.



L'Egrugeoir

La culotte blanche du roi Edouard.

Cette culotte, déjà fameuse, demeurera-t-elle historique ? Marque-t-elle, selon le mot consacré, un tournant dans l'histoire des relations anglo-allemandes ? Il y a des gens pour le dire ; il s'en est même trouvé, à ce qu'on prétend, pour le croire.

Voici. Le roi d'Angleterre roulait vers Cronberg, où l'attendait son impérial neveu. Rencontre nullement officielle, bien entendu, réunion de famille ; mais dans cette famille-là, on se s'embrasse guère qu'en

uniforme. Le roi Edouard, toujours accommodant, y avait pensé : colonel du 5e régiment des hussards prussiens, et chef du 1er régiment des dragons de la garde, il avait le choix entre deux tenues, inconfortables en voyage autant l'une que l'autre. Au moment d'arriver, il revêtit l'uniforme des hussards.

Cependant sur le quai de la petite gare, l'empereur Guillaume, d'excellente humeur, disent les journaux, attendait que stoppât le train royal. Il avait adopté, lui, ce matin-là, l'élégant costume de ses chasseurs avec le casque léger en acier bruni. Quelles pensées s'agitaient sous ce casque ? — Quatre pensées principales, répondent automatiquement les informateurs officiels : affaires de Turquie, affaires du Maroc, constructions navales et ambassade allemande de Londres. Allons donc ! l'empereur Guillaume est de bonne humeur, il a dans les yeux une petite lueur de gaîté malicieuse, et un demi-sourire entre les moustaches. Il songe simplement : « Hussard ou dragon ? Grande tenue, ou tenue du matin ? » Et il ne sait comment résoudre ce petit problème. L'oncle est un clubman accompli : dans le domaine de l'étiquette civile, il ne se tromperait jamais d'une minute, jamais d'un bouton. Mais en fait d'étiquette militaire ! Sait-il seulement que l'uniforme des cavaliers qu'il commande en Prusse comporte, pour le matin, une culotte blanche ?...

Le train s'arrête ; le buste d'Edouard apparaît dans l'encadrement de la portière ; on ouvre. Guillaume est radieux : le colonel des hussards prussiens n° 5 est irréprochable : entre les bottes et la sombre tunique à brandebourgs, une blancheur éclate, bien faite pour réjouir tous les yeux, tous les cœurs militaires. L'oncle et le neveu n'ont pas achevé de s'embrasser, que déjà reporters et photographes ont enregistré la culotte blanche. Berlin la connut le soir même, et la contempla avec satisfaction, quelques jours après, à toutes les vitrines des journaux illustrés, dans tous les cinématographes.

Puis, ayant pris le temps de la réflexion, les officieux la commentèrent. Ce n'était pas sans dessein que le roi d'Angleterre, rendant visite à l'empereur d'Allemagne, s'était strictement conformé aux exigences des règlements militaires prussiens. N'avait-il pas voulu marquer par là ses dispositions conciliantes et son vif désir d'une entente ? On ne connaissait rien de la conversation qu'avaient eue les deux monarques, dans le jardin familial de l'impératrice Frédéric ; mais, en l'absence d'autres documents, cette culotte blanche n'était pas un indice négligeable : qui sait même s'il n'y fallait pas voir un symbole ?

Et les malveillants, les pessimistes, les *Schwarzseher*, que Guillaume II, d'un beau geste, chassa naguère de son empire, mais qui n'en sont point partis, donnaient libre cours, eux aussi, à leurs sombres déductions. Ce roi anglais, pensaient-ils, n'en fait jamais d'autres. Notre souverain veut-il lui faire l'honneur d'une réception officielle, il le décline, s'excusant sur sa santé, ou sur son peu de goût pour la parade. Qu'on lui propose une entrevue politique, avec, à la clef, ministres des affaires étrangères, secrétaires d'Etat et dactylographes, il répond avec bonhomie qu'il préfère une réunion de famille. Ce pauvre M. de Schœn, dont la Baltique, pourtant clémente à M. Fallières, avait détraqué l'estomac, fut laissé pendant trois jours dans le

plus cruel embarras, ne sachant s'il entrait dans les desseins de l'empereur qu'il fût malade ou guéri. Edouard, toujours contrariant, laissait ignorer à son neveu la composition et l'importance de sa suite. A quelques heures d'intervalle, Schœn reçut l'ordre de partir et celui de rester dans son lit. On est donc enfin convenu de donner à l'entrevue de Cronberg un caractère purement intime et familial. L'empereur vient attendre son oncle à la gare : il voit descendre du train un colonel de hussards, dont le sourire narquois semble lui dire : « Hein ? je suis en tenue de service ; regarde-moi bien : tu ne me feras pas faire demi-tour ! »

Il faut en convenir, la culotte blanche du roi Edouard a fortement ému l'opinion allemande ; seulement elle ne l'a pas ému tout entière de la même façon : les uns y ont vu une attention délicate, les autres une discrète ironie. Et voilà qui est bien pour décourager l'ardeur et la confiance de ceux qui, des deux côtés de la mer du Nord, poursuivent le rêve pacifique d'un rapprochement anglo-allemand.

M. Regnault et les affaires du Maroc.

L'optimisme de M. Regnault, ministre de France à Tanger lui a joué, en ces derniers mois, de bien mauvais tours. Notre représentant ne pouvait prendre Moulaï-Hafid au sérieux et à aucun moment, jusqu'à celui de la défaite, il n'a douté du triomphe final d'Abd el Aziz. Ce triomphe lui semblait certain, inéluctable et ses télégrammes, que les faits démentaient cruellement chaque jour, avaient pour objet de rassurer les doutes qu'émettait le ministère des affaires étrangères. Au début, M. Pichon avait ajouté foi aux affirmations de notre représentant à Tanger, mais sa confiance n'avait pas résisté longtemps aux démentis donnés par les progrès de la cause hafidienne ; aussi, le 23 août, par conséquent après la débandade de la mehalla d'Abd el Aziz et la fuite de celui-ci vers Settat se montra-t-il un peu sceptique lorsque M. Regnault l'informa qu'il n'y avait nullement à craindre la proclamation de Moulaï-Hafid à Tanger. On sait que la proclamation eut lieu le soir même.

M. Regnault n'est donc plus *personna grata* au quai d'Orsay et il est maintenant probable que son maintien à Tanger ne sera pas de très longue durée. Son adversaire de jadis, M. de Rosen, ministre d'Allemagne, ne doit pas retourner à Tanger ; M. Regnault laissera à son tour, à un autre diplomate, le soin de rendre meilleures les relations de la France avec le nouveau Maghzen.

M. Regnault fut, il y a deux mois, victime d'une méprise particulièrement fâcheuse pour son amour-propre. Dans la promotion de la Légion d'honneur faite à l'occasion du 14 juillet, par le ministère des affaires étrangères, figurait, on le sait, la nomination au grade de commandeur, M. Louis Renault, membre de l'Institut, ministre plénipotentiaire honoraire, qui avait si brillamment représenté la France, avec M. Léon Bourgeois, à la conférence de La Haye. L'Agence télégraphique chargée de renseigner les journaux publiés à Tanger, abrégea et télégraphia la nomination de « Renault, ministre plénipotentiaire ». Le télégraphe transmit : « Regnault ». De Regnault,

il n'y en a qu'un dans la diplomatie française et, comme notre ministre à Tanger, est officier de la Légion d'honneur, sa nomination au grade de commandeur, pour les journaux, fut dès lors considéré comme officielle. Des articles fort élogieux furent publiés et une avalanche de félicitations s'abattit sur la légation de France. Lorsque le numéro du *Journal Officiel* arriva, l'impression fut très désagréable, surtout pour le principal intéressé.

Il est vraisemblable que M. Pichon, lorsqu'il appellera M. Regnault à d'autres fonctions, lui donnera comme fiche de consolation cette distinction appréciée et recherchée de tous, mais surtout des diplomates, et que M. Regnault trouvera dans un autre poste mieux approprié à son caractère et à son tempérament, l'emploi de ses très réelles qualités.

L'emprunt russe.

A Revel, M. Isvolsky s'est entretenu avec M. Pichon de l'emprunt nécessaire à la Russie. L'année prochaine arrivent à expiration huit cent millions de Bons au remboursement desquels le ministère des finances russe est dans l'impossibilité de faire face. Ces huit cents millions, l'emprunt, seul, peut les procurer ; on aura donc recours à l'emprunt, probablement vers le mois de décembre, mais on profitera de l'occasion pour grossir un peu le chiffre des sommes nécessaires et donner quelque élasticité à la trésorerie russe. La somme qui sera demandée à l'épargne publique, s'élèvera, sauf modification dans les prévisions actuelles, à un milliard deux cents millions. L'emprunt sera émis le même jour à Paris, Londres, Berlin, Vienne, Saint-Pétersbourg et Amsterdam ; mais la plus grosse partie en sera réservée aux souscripteurs français.

Huit cents millions étant affectés au remboursement des Bons, l'emprunt ne laissera donc qu'un résidu de quatre cents millions au gouvernement russe pour faire face aux besoins les plus pressants. Cette somme sera peut-être insuffisante et dès à présent l'on envisage l'éventualité d'une seconde opération financière dont on ne peut, dès maintenant, apprécier l'étendue, mais qui ne laisserait pas d'avoir une certaine importance.



Le Gérant : DAMASE-MESNAGER.

Imprimerie BERGER et CHAUSSE, 20, rue Geoffroy-l'Asnier, PARIS.

SEPTEMBRE

LE CHASSEUR



de MAXIME DETHOMAS



Carnets de Proudhon (1)

publiés par Clément Rochel

Le Socialisme et Napoléon III

5 *Juin, dimanche.* — Le bruit court partout d'un prochain assassinat de Louis-Napoléon. Trois personnes au moins me l'ont dit, après qu'un autre citoyen m'en eut fait la *confidence officielle !...* On assigne mardi pour jour de *l'exécution !...* Cela aussi se sait. — On sait, en outre, combien il y a d'hommes enrégimentés ; que tel et tel, qui font partie du complot, portent les numéros *tant et tant !...* Cet enfantillage passe les bornes.

J'ai demandé partout, aux personnes qui m'en parlaient, si, l'assassinat consommé, elles se jetteraient dans le mouvement. Réponse négative. On regarde cela comme une affaire de gendarmerie et le gage le plus certain de l'avènement de Napoléon, fils de Jérôme !...

En effet, le peuple, tant qu'il ne se compromet pas, reste impassible à tout ; et tout assassinat politique ou tyrannicide reste sans

(1) Voir la *Grande Revue* des 10 et 25 août 1908.

succès, tant qu'il n'est pas dans la conséquence ou l'accompagnement d'une agitation populaire.

Or, une agitation, on ne la produit pas, elle *se produit*. Elle ne peut être faite, elle est spontanée ou elle n'est pas. Dans sa spontanéité elle est invisible ; elle est comme le choléra-morbus de la fièvre : elle gagne l'armée, les généraux, les ministres, tout le monde!... Alors c'en est fait du gouvernement.

Au contraire, un assassinat politique tombant dans un instant de calme, après avoir *surpris* un instant la masse ne sera plus qu'un *accident*, un fait de parti, et le parti républicain n'est plus, malheureusement, qu'*un parti !...* On sent vaguement que ce parti discrédité, tué par son propre principe, n'a pas d'existence logique, qu'il n'est plus. Dès lors ce qu'il produit n'est plus considéré comme œuvre révolutionnaire, ou nationale, c'est un fait *d'insurrection !*

Ainsi toute la situation se résume en seul mot : *Il n'y a pas d'agitation :* donc point de chance ! Quand on admettrait que le meurtre de Louis-Napoléon est juste comme châtiment du 2-Décembre, ce n'en serait pas moins au point de vue politique et révolutionnaire, un fait *sans valeur !* Cela peut sembler triste, et négatif de la morale : mais cela est !...

Il n'y a véritablement qu'une conduite à tenir : pousser la démocratie dans la voie des idées, la Montagne dans celle du pardon, l'empire dans la liberté, la bourgeoisie dans le progrès. Faire marcher tout le monde sans trahir personne!

— On m'apprend, à l'instant où j'écris cette note que les républicains sont au nombre de 140.000 hommes ; qu'ils veulent faire le *coup avant le terme*, afin que les ouvriers qui seront sur le pavé puissent être embauchés dans l'émeute ; et autres propos de cette force.

6 *Juin, lundi.* — *Morale.* Toute la morale se rapporte à la justice. Témoin le mariage, ou la Chasteté qui repose par la défense de séduire la femme du prochain.

— La société est un groupe dont les parties doivent rouler librement les unes sur les autres, s'approcher, se joindre et s'éloigner dans tous les sens et toutes les directions, dans les limites seulement d'une atmosphère ou sphère d'attraction inépuisable, et avec une pleine conscience et faculté de leurs mouvements.

Le groupe est d'autant plus parfait et régulier que cette liberté de mouvement et cette faculté sont plus grandes chez les individus.

— La raison collective se démontre surtout par l'exemple des animaux sociables, dont quelques espèces ne peuvent vivre à l'état individuel, ou, au moins, de *couples; sic :* les abeilles.—Répartition des organes comme des fonctions. Polyandrie : ailleurs polyginie.

— Avoir des mœurs, c'est être pénétré de la raison collective. Avoir le sens moral, c'est avoir le sens de la collectivité.

— Liberté, c'est noblesse. Nous l'avons jetée aux esclaves, qui naturellement l'ont repoussée. Cela ne fût point arrivé, si nous avions commencé par changer leur régime !... si, au lieu de les faire voter à jeûn, nous les avions envoyés au scrutin le ventre plein ! Ils auraient voté en hommes libres; ils ont voté en meurts-de-faim.

Ouvriers de Paris. — Ignorants et hébétés par le travail parcellaire : plus d'ouvriers. Sic : *fauteuils*, *bijoux*, *relieurs*, etc. Sur 150 ouvriers, pas un relieur un peu fort ; — en bijouterie, ne savent pas faire un bijou. Des poseurs de pierres. L'apprentissage borné à un rien : *Vol et trahison !*

Plus d'ouvriers ! des manœuvres.

9 *Juin, jeudi.* — Depuis dimanche, une certaine agitation a régné dans Paris ; tout le monde parle du prochain tyrannicide ; la police s'inquiète et redouble de sévérité et de précautions. On a renvoyé des derniers postes qu'ils occupaient les derniers gardes nationaux qui existassent encore ; et on procède sans bruit et à domicile au désarmement. On expulse tous les ex-détenus politiques. Avant-hier soir, mardi, la foule était grande sur les boulevards, les sergents de ville occupés à faire filer les promeneurs. De tous côtés, il m'est revenu que les ouvriers prévenus par des voix secrètes, étaient dans la plus vive attente.

A côté de cela la vengeance gronde : c'est le règne de Blanqui et de Louis Blanc qui se prépare, l'un aussi féroce que l'autre, prêts à s'exterminer et à immoler leurs rivaux : âmes froides, implacables, égoïstes, sans tendresse, sans sympathie mais habiles à feindre des sentiments qu'elles n'éprouvent pas.

Après la tyrannie odieuse, ignoble, impure du 2 décembre, la

tyrannie horrible, hypocrite, des démagogues ! Nous n'en sortirons pas. L'ouvrier ne sait pas un mot de ce qu'il doit vouloir : il va de l'avant !... Louis-Napoléon, après avoir accompli son coup d'Etat, a manqué la plus belle chance que jamais homme ait eue. Il devait *sauver tout le monde par la révolution :* il n'a su que sacrifier les démocrates et les révolutionnaires aux conservateurs. Il a voulu entrer dans la famille des rois : rêve insensé qui l'a perdu aux yeux de bourgeois, du peuple, de l'armée, du clergé.

— Je ne vois partout que des âmes systématiquement atroces. Tout le monde parle le langage de la vengeance sans pitié, sans exception et sans remords.

17 *Juin, dimanche.* — Courses à Versailles. Visite à M. Verdeau. Conversation avec M. Varagnan.

— *Anecdotes.* — M. Varagnan a passé cinq ans de sa jeunesse à Bruxelles, avec les conventionnels proscrits, Barrère, Cambon, David, Syeyès, et autres, au nombre de cent. Il a eu l'occasion de connaître le roi de Hollande, Guillaume de Nassau, très honnête homme, et modéré.

Teste est pensionné par ce roi pour rédiger à Liège un journal d'opposition connu, de telle sorte qu'il servait mieux le roi que n'eût fait un journal dynastique. Ce fait a été affirmé à Varagnan par le roi lui-même. Beaucoup d'autres faits analogues prouvent l'infamie de ce ministre de Louis-Philippe.

Les réfugiés de 1815 s'entre-haïssaient et se déchiraient exactement comme en 93, et comme font encore les réfugiés du 2 décembre 52. La Démocratie n'est une vérité qu'à la condition d'être une anarchie.

Barrère racontait, dans ses *Mémoires secrets*, qu'en 93, après l'arrestation de son père, il vint proposer à Barrère de prendre la place de son père, en qualité de chef du parti orléaniste ; et que le conventionnel indigné lui dit : « Si dans 24 heures vous n'avez pas quitté Paris, je vous fais arrêter ». Cela est bien dans le caractère des fils d'Egalité. Ce trait fut rayé des *Mémoires* par Barrère après 1830, par reconnaissance pour Louis-Philippe qui fit au conventionnel une pension de 3.000 francs.

Syeyès revenu d'exil, reçoit la visite d'un de ses amis, se jette dans ses bras, verse des larmes : et après la première effu-

sion, parle de réclamer les arrérages de son traitement de *sénateur !...* Il était d'une avarice extraordinaire.

Revue du Peuple. — Le socialisme est haï : haï de tous les partis, sans exception : l'Eglise et ses janissaires, les jésuites ; la légitimité, la fusion, l'orléanisme, la bourgeoisie, la république modérée, la république rouge, l'Université et les gens de lettres !

Certes la position n'est ni belle ni digne d'envie. Et ce n'est pas une haine pour rire, c'est une haine cordiale, féroce qui tient aux considérations les plus *intéressées*, les plus *égoïstes.*

Il faut proclamer cela, et prendre position en conséquence.

Quant à l'Empire nous savons son opinion sur notre compte. Un gros livre qui vient de m'être envoyé par l'auteur, me dévoile sa pensée, déjà trop transparente dans ses actes politiques : — *Proudhon et son système.*

Dans cet ouvrage, on veut prouver qu'il ne s'agit point de changer les institutions, mais de reconstituer les anciens principes : de l'autorité, de la liberté, un peu ; de la propriété, des privilèges, des nobles, des prêtres, une bourgoisie, une plèbe, etc. Voilà ce que l'on veut refaire au nom de Napoléon. La paix à tout prix ; l'influence sacerdotale comme sous Louis-Philippe, etc.

Aussi, les partis monarchiques ne reprochent à Louis-Napoléon que d'être un usurpateur ; il tient la place de Henri V, du comte de Paris. Les républicains, modérés et rouges, raisonnent de même. Napoléon tient leur place !

Tout cela est bien entendu. Le tort du socialisme est d'avoir fait perdre aux rouges et aux modérés le sceptre gouvernemental, comme le tort de ceux-ci est d'avoir fait perdre la couronne aux d'Orléans, etc.

Est-ce clair, est-ce net ?

Il y a bien quelques différences entre ces partis divers : mais elles touchent plus à la forme qu'au fond. Les rouges comme les bleus veulent un *budget*, une *armée*, une *église*, une *police* et une *centralisation.* Seulement ils promettent que le budget serait moins gros, le pouvoir central moins à l'église, plus national et plus économique ; la police, la centralisation, égales. Quant au peuple on en est revenu ; chacun se promet de l'endoctriner à souhait !

Et ces gens-là se disent anti-bonapartistes ? Ingrats !

Vis-à-vis du Pouvoir notre position est nette. Il se présente comme restaurateur des anciens principes ; nous prouverons par la dissection des vieux partis que ces principes sont usés.

Il offre la *conciliaton :* nous ferons voir que la conciliation est impossible, hors d'une transformation radicale.

Nous croyons que tout pouvoir peut durer s'il veut, en se conformant à l'opinion et aux besoins de la société ; le pouvoir le pense comme nous : seulement nous croyons qu'il prend les préjugés, les terreurs, les fantaisies, les égoïsmes, les viles tares de l'Epoque, pour les idées de l'Epoque. La cupidité des particuliers et l'égoïsme des partis pour les besoins légitimes de la société ; les tendances rétrogrades de vieilles formes pour les tendances progressistes de la civilisation.

Le gouvernement ne veut être ni critiqué ni blâmé : nous n'aurons pour lui ni critique, ni blâme, ni éloge. Nous démontrerons ou nous réfuterons des *choses* : voilà tout.

— Le Pouvoir actuel fait une épreuve qui prouvera pour nous ou contre nous, et qui peut servir de leçon aux constituants de 48. Il a entrepris de refaire la société sur les bases combinées de 1830, 1814, 1804, 1789, 1793 et même 1682.

Si nous prouvons que le Pouvoir se trompe, que les *choses* ne sont pas ce qu'il les croit, il ne pourra pas nous en vouloir. Il profitera de nos révélations et nous ne lui demanderons rien ; nous le tiendrons quitte de reconnaissance.

On ne nous reprochera pas cette fois de ne faire que *démolir*. Nous *construirons* à mesure : c'est-à-dire que nous tracerons le plan du véritable ordre, à mesure que nous attaquerons le *désordre*.

Epigraphe : — Nous sommes aujourd'hui ce que nous étions hier, nous serons demain ce que nous sommes aujourd'hui.

Anarchie. — Je dis que l'Economie sociale, l'entendement humain, les opinions, la conscience peuvent et doivent un jour être ainsi faites, que les nations se passeront entièrement de ce que nous appelons aujourd'hui Etat, Gouvernement, Centralisation, et qui comprend Armée, Tribunaux, Police, Eglise, Administration, Université, Douane, etc.

Quand le Pouvoir se refait une doctrine d'*autorité*, une *légitimité*, qui s'allie avec *l'Eglise*, qu'il dit : *l'autel et le trône*, nous pourrions lui dire : vous êtes *blanc !* Vous ne persisterez pas.

Quand il se réclame de 89, se donne un parlement, un sénat, une bourgeoisie, etc., nous avons droit de lui dire : ceci est bleu! Vous ne tiendrez pas.

Quand il caresse la multitude, flatte ses instincts, enflamme son chauvinisme, au lieu de lui donner une éducation philosophique et libérale, nous lui crions : Vous êtes jacobin ! Vous ne vivrez pas !

Quand il s'empare de ces défroques pour s'en faire un habit, nous disons : C'est un habit d'arlequin ; — à d'autres !...

Que les partis de l'Eglise, de la Légitimité, de l'Orléanisme, de la République, rouge ou modérée, sont tous amis de l'Empire, solidaires de l'Empire, obligés envers l'Empereur : qu'ils ont pu depuis le 2 décembre paraître, écrire, publier des journaux, etc.

C'est au nom et à cause du socialisme que les rouges sont proscrits. Vit-on jamais des martyrs maudire leur cause? C'est par le socialisme que la France est quelque chose. Vit-on jamais un Dieu protester contre son être?...

Les conseillers de l'Empire lui disent : Jouissez, prince, de votre gloire, vivez en paix de cette magnifique dotation, mangez votre liste civile, en suivant avec plus de bonheur toutefois les errements de vos devanciers. N'entreprenez pas de réformer le monde. Ne vous prenez pas pour une incarnation du Progrès, etc., etc. C'est l'opinion universelle. Que voulait faire le général Cavaignac? Conserver et maintenir! Qu'aurait fait le gouvernement provisoire, s'il était resté au pouvoir ? Il aurait conservé et maintenu !... Que demandent les partis dynastiques ? Conservation et maintien !...

Vous serez dans le concert européen, si vous savez maintenir et conserver ! L'Angleterre, l'Autriche, la Russie ne vous demandent que cela !

24 *Juillet, dimanche*. — Déjeuné avec M. Madier-Montjau père ; fils d'un ex-constituant, le 6ᵉ qui prêta le serment du Jeu de Paume. Ce Madier-Montjau, grand bretteur, royaliste sincère, du parti Monnier, était en même temps un révolutionnaire fervent, comme tous les hommes de ce parti. Sa vie fut un martyre de ses opinions. Chevalier du poignard du 10 août, fructidorisé, etc., etc., il fut disgracié en 1821.

Il paraît qu'il y eut réellement un complot des chevaliers du poignard, 360 gentilshommes, et royalistes, qui presque tous furent massacrés.

Madier-Montjau est fécond en anecdotes. Il cite un mot de Royer-Collard : « Les Bourbons sont indispensables à la France, et les animaux sont impossibles. » Ce même Royer ne voyait que M. Thiers capable *d'arranger cela !..*

D'après le vieil agent du comte de Chambord, la révolution, à l'époque de la convocation des Etats généraux, était voulue de tout le monde. Il cite un mot d'un confesseur de la reine, oncle de son père, à celui-ci, devenu député : *Je t'ai bien grondé d'avoir prêté ce serment ;* mais si tu ne l'avais pas prêté, je ne t'aurais revu *de ma vie.*

En fin de compte, il avoue que le Peuple poussé à bout eut raison dans ce qu'il fit, quoi que ce fût un malheur pour lui de le faire.

Madier-Montjau me dit qu'il ne cesse d'exhorter Henri V à arborer la cocarde tricolore, et à se déclarer 89-*Monnier.*

Ce n'est pas dangereux évidemment : *on refuse !...*

89-Monnier est la pensée mitoyenne qui gouverne la période écoulée depuis la convocation des Etats et qui n'est pas finie. Rarement, en histoire, comme partout, les moyens, qui ne sont qu'un idéal se réalisent. L'opinion Monnier brille un instant aux élections de 89, dans la période du 4 mai au 10 septembre ; disparaît dans la discussion du *veto* pour revenir un instant en 1814. La Charte de 1830 l'éloigne ; mais, dans l'assemblée, ce parti prime l'opposition et succombe en 48.

Le bruit court que la bourgeoisie effrayée de nouveau de tous les complots, sollicite la déportation de 2.000 individus. Elle s'est montrée fâchée contre la cour de Cassation, qui n'a pas reconnu suffisamment au préfet de police le droit de violer le secret des lettres !...

21 *Septembre, mercredi.* — Dîné chez M. Ch. Edmond avec Darimon, Ferrari, le général Ulloa et Crétin.

— Nouvelles curieuses.

— L'affaire Mirès, d'abord autorisée par l'Empereur, a été interdite par lui, sur la plainte, à ce que l'on croit, du Crédit foncier de Paris. Mirès s'était chargé de placer pour 48 *millions*

d'obligations pour les sociétés de crédit de Marseille et Nevers. Son moyen était de couper l'obligation de 1.000 fr. en fractions de 100 et même 25 francs et d'assigner une loterie, d'après les principes de la société de Paris. En conséquence il plaçait les 48 millions à 10 francs de prime pour lui. Tout le monde courait à ce placement. L'Empereur intervient et ordonne *le remboursement !...*

Ainsi l'Empereur détruit comme à plaisir la confiance. Il inquiète la boulangerie, d'abord par la mesure de compensation, puis par sa promesse de restitution ; il inquiète les négociants en grains par son essai de vente *au rabais*, et ses annonces concernant l'inviolabilité de la mercuriale ; il inquiète les fermiers par les communications de ses préfets, et les perquisitions de sa police ; il inquiète la Banque, il l'opprime et la compromet, en l'empêchant de relever son escompte, alors que la banque d'Angleterre reporte le sien de 2 1/2 à 4 1/2 ; il inquiète la finance, la spéculation et tout le crédit en intervenant dans toutes les opérations banquières, en pourchassant *l'agiotage*, c'est-à-dire les joueurs à la baisse ; en faisant jouer à la hausse, quand même et par force ; il nargue la propriété, il inquiète à la fois propriétaire et locataire, par ses démolitions, ses expropriations, etc., etc ; il inquiète le pays tout entier en le tenant sous le boisseau, faisant la nuit et le silence en engageant les finances outre mesure et laissant voir des velléités de guerre.

Aussi, dit-on, et ceux qui me le disent sont placés pour être bien informés, que toute la haute finance fait passer des sommes considérables en Amérique, les Pereire, les Mirès, les Fould, etc... *Les rats déménagent !...*

A ces symptômes alarmants, ajouter que la subsistance n'est nullement garantie ; que la *circulation* de l'Etat ou le montant des bons du Trésor est de 500 *millions ;* que les travaux de chemins de fer ne peuvent être suspendus ; que le déficit se creuse, que l'affaire d'Orient est plus embrouillée que jamais.

Il circule un poème de V. Hugo intitulé : *le Festin de Balthasar* contre Napoléon III. Ce sont les prêtres qui, à Lyon, se sont faits colporteur !...

Dans la Drôme il y a des sociétés pieuses et fanatiques tout organisées pour Henri IV. Toujours les prêtres.

L'Echo agricole a reçu un avertissement pour un article sur les subsistances. Le *Constitutionnel* un aussi pour la persistance avec laquelle Mirès vante son opération financière, au détriment sans doute du Crédit foncier !

Hier, 5 octobre, ont eu lieu les obsèques d'Arago, par un temps détestable. Il y avait, dit-on, 15.000 personnes. Le cortège était bordé de 2 rangs de soldats. On s'est rendu à l'église de Saint-Jacques du Haut-Pas !... Toute la république a en conséquence entendu la messe. On dit que quelques jours avant sa mort, Arago, faisant ses adieux à un jeune homme, lui dit : « *Au revoir, là-haut !* » — Le mot est assez drôle dans la bouche d'un astronome.

Hier et avant-hier, baisse de fonds considérable. Aujourd'hui, légère reprise sur quelques valeurs. Le 3 et le 4 1/2 sont au-dessous du pair, 72,60 et 99,75.

La banque a enfin relevé le taux de son escompte, à la suite des banques étrangères. Louis-Napoléon, qui, d'abord, n'avait pas voulu permettre, a *cédé !...*

Hier aussi, la police a notifié à Garnier, libraire, que s'il faisait venir mon livre (1), on ne le laisserait pas passer... Me voilà donc à *l'index :* avec ce régime, pendant quelques années, c'est l'oubli, c'est la mort !

Oh ! les misérables qui ont remis la garde de la liberté aux mains de la multitude !...

7 *Octobre.* — Montrer que le principe *économique* fait la paix et la guerre, qu'il domine la situation ; qu'il subjugue les gouvernements, les conciles, etc.

Que veut, que prétend l'Eglise ?

Que prétendent les gouvernements absolutistes ?

Qu'espère la bourgeoisie ?...

Que compte faire la vieille Démocratie ? (Niaiserie de ses jérémiades ; absurdité de ses calomnies, etc.).

Conclure par des propositions au gouvernement :

1° Sur les cultes : suppression du budget, exclusion de l'enseignement public ; dissolution du réseau épiscopal ; expulsion des jésuites ; et destruction de l'influence ultramontaine.

(1) *La Révolution sociale.*

2° Sur les gouvernements : rétablissement du régime parlementaire, de la liberté de la presse, et du contrôle public ; réforme de la constitution impériale.

3° Finances : mesures de banque, 5 % sur l'argent, 1 % sur le papier ; encouragement à la production.

4° Enseignement : réformes, le maître d'école.

5° Douanes : abolition progressive, corélative à l'abolition de l'intérêt.

6° Chemins de fer : formation du patrimoine populaire ; tarifs ,etc.

7° Assurances : organisation.

8° Budget : contrôle public.

9° Politique extérieure : Retour aux promesses de 1848-49, la république romaine ; appui à la Turquie, formation d'un empire grec, constitutionnel.

10° Amnistie générale.

Une observation curieuse à faire, c'est de voir comment les abus les plus criants, les immoralités les plus monstrueuses passent vite à l'état d'institutions. Ex. Quoi de plus inique que le parasitisme du peuple romain sous les Césars, et le droit de conquête créé par les prétoriens ?

Or, au bout de trois siècles, quand le Christianisme, fondé antagonisquement au Césarisme, triomphe par Constantin, non seulement le prétorianisme ne finit point, mais le *peuple chrétion de Constantiople* participe au même droit de rapine que la plèbe païenne de Rome !... Le christianisme par son établissement, n'a pas tué un seul abus ; il en a doublé le nombre.

3 *Novembre. Revue du peuple.* — Points généraux : Le principe économique triomphe partout en Europe : règne à Paris, Londres, Vienne ; s'installe à Genève, Gênes, Turin, Darmstadt, Zollverein. Bientôt dominera le pape, ou Rothschild plus roi que Pie IX.

La force des choses a plus fait que toutes les discussions. Saluer cet avènement.

Crédit gratuit devenu une banalité : nous ne faisons pas une revue pour lui. Quand on voit les banques centrales servir de régulateur, *ad libitum ;* les bourses rendre des oracles quoti-

diens plus écoutés que jadis les décrets des assemblées, il est évident qu'une autre puissance s'est levée...

L'Empire cherche sa politique : ses traditions, ses souvenirs l'agitent ; et les nécessités l'entraînent. Il a beau faire, il n'est pas le berger du troupeau, ce n'est plus possible ; il est l'instrument d'une force qui l'enveloppe et c'est assez beau !

Nous avons le principe ecclésiastique à l'œuvre : que sait-il faire ? Il est organisé, il a sa police, un réseau vaste, mieux servi mille fois que l'Empereur, 140.000 chaires, capucins, religieuses Ignorantins, etc., etc., de l'argent, des dons, des cotisations, etc. Eh bien ! après ? *quid tanto dignum feret hic promissor hiatu ?* des outrages à la loi, des insultes au mariage et à la mort !

Est-ce que c'est un intérêt ? Non, c'est du viager ! La classe travailleuse : voilà du réel. Le capitalisme, la propriété foncière et l'agriculture : voilà des intérêts, des réalités. Mais un clergé, c'est une armée. Cela peut se congédier demain, avec bénéfice pour le pays et pour les congédiés. Tous ces états-majors peuvent s'utiliser autrement ; et les soldats ne demandent généralement pas mieux.

Partis : subissent l'amoindrissement général du principe politique et ecclésiastique. Le système parlementaire ne peut pas revenir dans les mêmes conditions : il faut qu'il soit autre.

Supposons demain l'Empereur tué, le prince Napoléon enlevé, *quid ?* Croit-on que aucun parti reviendrait prendre possession de la France ? Impossible. Il y aurait forcément une transaction, tacite ou formelle, consentie ou votée, peu importe.

Les partis expirent dans les complots !... C'est fini. Le parti de la *veille* plus usé depuis 51 qu'avant : pourquoi ? Parce que ne s'est manifesté que dans son vieux principe, est resté inaccessible à la raison et à l'expérience.

Combien sont les Saint-Simoniens ? Peut-être pas 50. Et cependant ils règnent ; ils sont plus rois que l'Eglise avec ses 40.000 prêtres et ses 200.000 bedeaux, marguilliers, pénitents, etc. Leur pensée est dominante ; et comme transition, nous applaudissons à ce succès, nous ne les combattons qu'en tant que ce système aspirerait à se perpétuer. Or, savoir si la révolution s'accomplit pour la rétrogradation ou pour le progrès ; si nous devons faire une caricature du catholicisme, ou marcher vers une émancipation absolue. M. Enfantin est inspecteur dans le

chemin de fer de Lyon ; qu'il y reste : il ne sera jamais pape. Mais nous le disons aux Saint-Simoniens : *Horret Imperium, horret ecclesiam, Œconomis* (1).

Le latin dans les mots n'a rien de séditieux.

Que peut le clergé pour les affaires ? Rien. Siffler les bourgeois de Nantes et autres voltairiens qui vont à la messe pour donner *l'exemple au peuple !*... Et encourager l'œuvre du salut social !... C'est bien différent de l'ancien salut !...

Cf. la dette des Etats pontificaux : mauvaise économie. L'Italie ne sait que mendier, accumuler, bâtir des chapelles, organiser la misère ; le tout pour que les Chateaubriand et autres fassent des phrases sur le curé qui va à travers les champs donner le sacrement de l'extrême onction au pauvre paysan qui meurt de besoin sur la paille dans une étable.

— Le principe de février a donc *triomphé :* ce n'est plus la guerre qu'il a à faire, c'est de s'organiser. Le parti réactionnaire est la vieille économie, flanquée des vieilles idées politiques et ecclésiastiques.

Liquider les notabilités de son régime déchu : c'est-à-dire les mettre au Sénat, les décorer, pensionner, etc. ; et qu'ils se taisent !

Indifférence politique : Il y a 6000 ans que les partisdynastiques, oligarchiques et ecclésiastiques font l'apprentissage du gouvernement de l'humanité : qu'ont-ils appris jusqu'à ce jour ? Et l'on ose accuser le socialisme !... Qu'on lui laisse le pouvoir pour 3 ans 1/2, 42 mois, ou 1.260 jours. Et l'on verra!...

Vous effrayez, nous dit-on. Qui ? Une caste, qui, à la bien compter, n'est peut-être pas de un sur 500 et à coup sûr un sur 100 ! Et pour rassurer cette caste il faut sacrifier l'intérêt de 36 millions !

Eh ! bien, si les 99/100 du genre humain doivent être toujours pauvres pour les servir, il faut mourir ! Plutôt la mort que l'esclavage.

Du principe économique. — Dans cette crise, il faut absolument, avec la force exécutive de l'Etat politique, le concours de

(1) Ce qui peut se traduire : Il y a incompatibilité d'humeur entre l'autorité politique ou ecclésiastique et le principe économique, entre le prétorien et le travailleur, entre l'industriel et le prêtre !

la nation. Louis XVI eût-il voulu faire la révolution, autant qu'il en avait peu d'envie, ne l'aurait pas pu tout seul ; il lui aurait fallu le concours d'une assemblée : Or, Louis-Napoléon est dans le même cas et les principes de l'Europe aussi : faut une assemblée forte et libre : Il faut la *responsabilité ministérielle* dans les principes de la Charte de 1830. Le gouvernement représentatif, a été inventé pour gérer cette grande révolution ; depuis 1848 et surtout 1789.— Après 48 il fut simplifié et confirmé ; quelques républicains socialistes votèrent contre, parce qu'ils jugèrent que, ce système, tendant à *s'éterniser*, le plus court, c'était de s'abstenir ; — d'autres, royalistes, parce que c'était la révolution. Sans abjurer nos principes nous cédons à la nécessité des circonstances en demandant une modification à la Cour Impériale, qui rende le ministère responsable, l'oblige à marcher d'accord avec la Chambre, et renferme le Prince dans l'inviolabilité.

Cette réforme indispensable, sera obtenue quand le peuple et la classe moyenne seront d'accord à la demander : pétition *ad hoc*. — Le régime économique dirigé dans un méchant esprit, et sur de faux principes, a amené déjà en plusieurs pays la séparation des classes ouvrières ; en Belgique le prolétariat est abattu, hébété ; dans la Grande-Bretagne, il est dompté ; en Irlande et en Ecosse, il émigre ; la même cause fait partir chaque année des essaims d'Allemands, de Suisses, de Badois ; aux Etats-Unis, le paupérisme et la misère, insignes du prolétariat, déjà se manifestent. Où en est le paysan inné, polonais, italien, etc ?... Le romain est retombé dans la barbarie d'après César !...

Lundi 14 décembre. — Demande d'autorisation de la *Revue*, au ministre de l'Intérieur.

— Dernier bon à tirer donné par moi, du *Manuel du spéculateur à la Bourse*, 1 vol. grand in-18, de 360 pages, compactes. — Commande de Garnier frères, non signée de moi. J'ai rédigé en entier l'*introduction*, la *conclusion*, et d'autres parties, et donné la forme à tout l'ouvrage.

Revue. — Proposition pour rétablir le mot de *république* sur les monnaies, actes publics, etc. — Expliquer l'origine de *l'Empire* français, mot employé par les révolutionnaires de 89-93, pour ne pas dire le *royaume*. Sot scrupule ! — A Rome la répu-

blique ne fut jamais séparée de l'Empire : celui-ci s'entendait surtout du commandement romain exercé sur les nations vaincues. *Tu regera imperio populos*, dit Virgile. Le 2° s'entendait du système romain et du droit public romain, proprement dit. — A propos de l'Empire, rappeler, dans l'histoire, que le mot *Imperator*, était à Rome, dans l'ordre militaire, l'équivalent de celui de Topawos, en Grèce, dans l'ordre civil. *Impérator*, c'est commandant ; *Tupawos*, c'est patron.

— Le motif de cette réclamation est : 1° de séparer l'empire de toute analogie avec la royauté ; 2° de permettre de rappeler la république, sans que ce mot puisse nous être imputé à crime, etc. — Il y avait jadis des conquêtes qui permettaient de dire jusqu'à un certain point *l'Empire français ;* à l'heure qu'il est, il n'y a que des espérances. En tout cas, le droit public sur lequel est fondé l'Empire, est essentiellement républicain. Le malheur des demi-dynasties déchues est de ne l'avoir pas compris.

16 Novembre. — Acquittement par le jury de Bratiano, Martin, Ranc, et quatre autres inculpés dans le complot de l'Hippodrome. — 21 condamnations, dont 7 à la déportation. Le jury ne pouvant nier, s'est montré assez modéré.

Comment des hommes doués de quelque sens n'ont-ils jamais compris que les faits dans l'histoire, se servent réciproquement d'effet et de cause ; que le Césarisme fut la cause nécessaire du Christianisme, qu'il le nourrit, le provoqua, l'excita ; et que le Christianisme, une fois formé, dut imiter le Césarisme, etc., etc.

L'un était donné par l'autre, comme la révolte de la plèbe était donnée par la domination patricienne.

Dans l'antiquité psychique, les peuples ne faisaient la guerre que pour se piller, s'exploiter, se pressurer ; comme dans les temps plus anciens encore, ils se faisaient la guerre pour se dévorer.

Or, le peuple romain étant devenu le vainqueur des nations, devait en faire sa proie ; mais comme il était depuis longtemps divisé avec lui-même, la question était : comment se ferait le partage du butin ? — Les patriciens voulaient conserver l'ancien ordre établi, et l'étendre partout avec la république ; ils se

voyaient chacun avec des provinces, pour clients, des villes, des Etats !... Le peuple voulait sa part, c'est-à-dire, devenir aussi patricien, en recevant des terres, des esclaves, et une clientèle. Ce fut, à n'en pas douter, le rêve, l'utopie romaine. Il faut traduire les propositions législatives des Grecques et autres en style plébéien, et pour cela se mettre à l'unisson de l'esprit populaire. Or, nul doute que tel fut justement ce débat. Le peuple ne demandait pas la dépossession des patriciens, pas d'autres lois, pas d'autres institutions : il faisait son rêve de bonheur, d'après les mœurs connues, et s'il n'allait pas jusqu'à vouloir pour tout le monde la richesse de Pompéi ou Lucullus, il voulait au moins une propriété suffisante, c'est-à-dire un *fonds*, avec bétail, esclaves, et s'il y avait lieu, client.

Mais aux yeux des patriciens, c'eût été gaspiller la terre ; c'était impossible : 1° parce qu'on ne prenait jamais tout ou ne le pouvait pas ; 2° parce que ce qui était pris devait être vendu, non donné ; 3° parce qu'on ne fait pas, en général, un patriciat, surtout quand il faudrait y admettre tout le monde, etc., etc., etc.

L'espérance du peuple se trouva donc déçue : il reçut en solde militaire, distribution de blés et ce qu'on pouvait lui donner en propriétés. Les impôts, les tributs, les fournitures de grains de l'Egypte, et les confiscations opérées sur les sénateurs, firent les frais de tout cela. Le peuple n'eut rien !... Il ne pouvait avoir rien... A tout prendre, mieux valait conserver l'ancienne forme à supposer la chose possible (?) — *Mœurs*. Je les trouve égales sous le temps des Césars, comme du temps des Gaulois. Le fond du caractère romain est l'avarice, la dureté, l'orgueil, et une sensualité brutale, qui, à toutes les époques, éclate chaque fois que l'occasion et les moyens s'en présentent. V. les Tarquins, les fils de Brutus, les Decemvirs ; et toutes les insurrections causées par les Usures. Le trait de Mummius à Corinthe explique la raison de la frugalité antique de Rome : cette raison est l'ignorance. Si Fabricius, si Régulus, si les Scipion, montrent une vertu plus haute, ce sont des raretés. Le vrai Romain, ce sont les deux Catons. La preuve, du reste, que la race ne faiblit point, c'est qu'il y eut à toutes les époques des âmes vertueuses, qui furent vénérées de tous : Traséas, Tacite et Agricola, Papinien, Misithée, les empereurs Dèce, Valérien, Claude Tacite, Probus, Carus, dans les plus mauvais temps..

Dans les plaidoiries au sujet du complot, J. Favre, et les autres paraissent avoir répudié très fort les *aventuriers politiques !* etc., etc. — Gens de bon ton qui ne veulent pas laisser encanailler la République.

— En attendant, la flotte française est à Constantinople, en sorte que les Turcs se battent sous pavillon français!... La joie des Tuileries se laisse apercevoir dans les actes de l'Elysée ; les fonds se soutiennent : nous verrons si le principe économique saura maintenir la paix et concentrer sur le Danube le différend turco-russe !... Pour moi, je le crois; et ma raison est que, si l'Empereur a des velléités de guerre, la masse des intérêts est encore plus à la paix.

Revue. — La France, dit très bien Ferrari, a fait au 2 décembre, ou plutôt au 20-21, par son approbation, un *carnage* de toutes les vieilles idées.. Légitimité, Constitutionnalisme, République représentative, droit public, droit civil, droit des gens, elle a tout sacrifié à *l'intérêt*, surexcitée par la *peur.* Analysez cet intérêt, cette peur, vous trouverez au fond, quoi ? La prépondérance des considérations économiques sur toutes les autres. C'est ce principe nouveau d'action qui a fait tomber l'Empereur; qui a fait faire la France fatiguée, et lui a fait fermer les yeux pendant la réaction de 1815, qui l'a réveillée en 1830 ; qui l'a plongée de nouveau dans le sommeil industriel, depuis 36 à 45 ; — qui l'a inquiétée sous les tendances de Louis-Philippe, et de Guizot, qui a fait 48, qui a parlé par le socialisme, qui a fait 52, deux dates en apparence contraires et antagoniques, mais qui contiennent la même affirmation, exprimée par des bouches différentes, et se résument en un mot : pas de 93, Bonaparte.

C'est ce principe qui a fait le succès des Ecoles de Fourier, Saint-Simon, Cabet, Louis Blanc, qui abordent directement la question industrielle; — qui rend moins populaire P. Leroux, Aug. Comte, plus livrés à la spéculation scientifique ; — c'est lui qui a donné une importance nouvelle aux élucubrations économiques !...

Il est regrettable que des hommes tels que MM. Thiers et Guizot, en soient à regretter leur système, et leur rivalité. Cousin, etc., font leurs testaments. C'est fini et bien fini. (Rendre justice à cette formule, à qui on ne doit plus que la vérité, et qui appartient à l'histoire.)

Revue. — Visite du Dr Clavel. Il me répète en autres termes le mot du Juvénal :

L'incontinence perd la France. Le libertinage est au comble.

Pour moi, il n'y a pas de républicain, s'il n'est chaste.

Ecrire à G. Sand, L. Blanc, E. Sue, Pelletan, P. Leroux, etc., pour la *Revue ;* faire une fusion, c'est-à-dire une coalition de laquelle l'esprit public tirera une synthèse, la réunion des contraires étant la loi de tout organisme, de tout système, et de toute réalité.

Samedi, 26 novembre. — Situation :

Affaires commerciales mauvaises. L'escompte se resserre. La Bourse monte à chaque désavantage des Turcs. Il y a défaveur dans le monde financier pour la cause turque et conspiration tacite pour déterminer contre l'Empire une crise commerciale. Cette crise, coïncidant avec l'abaissement que nous attirerait le succès russe, ferait tomber Napoléon.

La partie est engagée et très claire.

1° La Russie tient les principautés Danubiennes, et ne les lâchera plus. Elle a dix prétextes pour cela.

2° La Prusse et l'Autriche, que l'on croyait neutres, témoignent de leurs sympathies pour la cause russe ; c'est-à-dire qu'elles sont prêtes à laisser faire, moyennant *dédommagement* ou compensation de territoire.

3° L'Angleterre grogne, mais peut se laisser toucher moyennant aussi quelque chose qui la satisfasse. Il y a un parti anglo-russe représenté par Lord Aberdeen.

4° En France, un parti représenté par la Bourse, le *Journal des Débats* et *l'Assemblée nationale* demande aussi la paix *à tout prix :* il sera facile à contenter.

Quelles sont donc les compensations voulues ? Un remaniement général de territoire. A l'Autriche, la *Bosnie*, la *Serbie*, une part de la Roumélie jusqu'à Salonique ; — à la Prusse, Neufchâtel et une part plus grande en Pologne ; — à l'Angleterre, Candie ; — au Piémont, une part ou totalité de la Lombardie qui grève l'Autriche plus qu'elle lui profite ; — à la France, la rentrée de ses princes : — Constantinople déclarée ville libre, et les Turcs mis à la porte de l'Europe !

Est-ce clair? (La faute de cette situation est toute entière à Bonaparte.)

Si c'est bien trouvé, c'est vrai !

27 Novembre. — Dimanche, 1er de l'Avent.

La Révolution règne et la réaction gouverne. Ce qui rend Napoléon surtout odieux, c'est qu'il a outragé la bourgeoisie, en lui forçant la main ; et que par trois votes successivement obtenus, il a *montré... la turpitude du pays.* On ne lui pardonnera donc pas !...

Cette turpitude révélée, c'est le premier acte révolutionnaire. La France n'a pas osé, ou n'a pu dire, avec l'adage féodal : *Potius mori quam fœdari !* Elle a bu la honte, aimant mieux sauvegarder son intérêt que sa dignité. C'est donc quelque chose de prépondérant que cet intérêt !...

La République avait fait appel à la loyauté de tous les salariés de l'Etat en ne leur demandant pas de serment : ils ont été déloyaux et ont trahi la République. — Louis-Napoléon leur impose un serment : ils le prêtent à contre-cœur ; ils sont déloyaux !... Turpitude, domination honteuse d'un intérêt supérieur à tout : la révolution règne.

En vain, Louis-Napoléon donne tous les gages voulus de répression, clergé, jésuites, presse, despotisme, proscriptions, etc., etc. — On le hait de plus en plus, on lui reproche sa proscription, on lui dit qu'il est Tibère, Octave et Néron réunis. On accepte ses dons, on le repousse. Qu'est-ce que l'Empire ? Un mot, un titre, une réhabilitation, une satisfaction donnée au grand homme, la conséquence de l'apothéose du 12 décembre 1840 : la seule récompense que réclame Louis-Napoléon. — Pour tout le surplus, l'Empire s'offre comme *Paix à tout prix.* Salut de la société, noblesse, religion, autorité, tout ce que veut la Légitimité, tout ce qu'a rêvé la quasi-légitimité, tout ce qui composait l'idéal de la majorité républicaine. — Point d'alliance avec cet homme ! Point de réconciliation, point de trêve !...

Allez à lui cependant : allez-y, légitimistes, allez-y, Orléanistes, allez-y, modérés de la République et jacobins de 93 : le César ne demande qu'à se faire chef de la féodalité ; bourgeois, il vous tend les bras ; fils de 89, il vous crie qu'il est fils de la Révolu-

tion, et qu'il se propose de continuer l'œuvre de son oncle que vous avez tant admiré, tant chanté, tant aimé ; qui était pour vous Robespierre à cheval ; or, qu'est-ce que Robespierre ? C'est la Centralisation, c'est l'Etat, c'est le sacerdoce, c'est le catholicisme, c'est la hiérarchie des classes et des rangs ! — A tous il crie que vous n'êtes divisés que par des malentendus, et des préférences personnelles ; il vous offre la réconciliation : satisfaction à tous sur les traditions, les vues, les espérances, si vous réunissant à lui, vous voulez vous résigner au fait accompli, et subir la destinée. Avec vous, il honorera Louis XIV, Louis-Philippe, et Vergniaud, et Roland : il réhabilitera Robespierre !...

Eh quoi ! Vous n'allez point ? Vous secouez la tête : non, point d'alliance avec cet homme !...

Serait-ce donc que votre politique, votre sagesse, est réduite à une personnalité ?... Impossible ! Vous savez à merveille séparer les personnes des principes, quand vous le voulez !... Votre indifférence politique est connue, *autant celui-là qu'un autre !* Telle est la voix du grand nombre, *si celui-ci fait l'affaire*. Ce sont des affaires qui vous mènent. Or, il y a méfiance incurable chez vous, contre Napoléon. *Il ne peut pas être autre chose que la Révolution*, pensez-vous ; et bien loin que ses avances vous attirent ,vous n'y voyez que des concessions à vos idées, des retours à votre système. Qu'il fasse le dernier saut en abdiquant et on lui pardonnera !... Comme Pichegru !...

Ah ! ah ! Eh bien ! il ne le peut pas. D'abord il n'abdiquera point : *autant lui qu'un autre ;* il le pense comme vous. Pourquoi s'en irait-il ?... Il ne fera pas ce sot marché, d'échanger un Empire contre un million de rentes !...

Et maintenant, s'il reste, que voulez-vous qu'il soit ? la Révolution !...

— Vous nous accusez de servir une politique machiavélique, Louis-Napoléon est despote, dites-vous : il se moque du socialisme ; il trompe tout le monde ? Il se sert de vous pour effrayer, en 54, comme en 52 !...

Quand tout cela serait vrai, que telle fût l'intention de Napoléon, que s'en suivrait-il ? Que nous, la Révolution, nous devrions nous taire, pour lui faire pièce !... A d'autres, niais. La Révolution existe, elle règne ; Napoléon vous l'a montré qui le pousse, qui le porte ; il est vraiment libre, lui, le cavalier, de

tourner le dos à la tête du coursier, et de lui prendre la queue en guise de rennes ; il peut le faire caracoler et courir à travers champs, pendant quelque temps : mais c'est la Révolution ! Que Napoléon en descende, il n'est plus qu'un cavalier démonté : *Muerto el caballo, perdido el hombre de armas !*

Et il ne jouera pas toujours à ce jeu !...

Oui, la Révolution règne, elle parle, elle se manifeste : elle ne gouverne point encore ; elle gouvernera tôt ou tard. On ne marche pas sans elle : la société n'a pas d'autre attelage ; c'est le coursier éternel...

— On prête ce mot à Persigny : *Si nous ne pouvons être Auguste, nous serons Tibère.* — Cela veut dire : Si nous ne pouvons fonder une nouvelle hiérarchie sociale, en nous faisant accepter des prêtres, des bourgeois, etc., *nous jetterons la bourgeoisie en pâture à la plèbe !*

— C'est très bien ! Aussi attendons si oui ou non la bourgeoisie veut se rallier. C'est pour cela, très probablement, que sera autorisée la *Revue du Peuple*, si elle l'est. On lui montrera le monstre ! Si elle a peur, elle avisera : sinon, en avant la Révolution !...

Qui ne voit que Napoléon, forcé de *recourir à son principe*, fait par là même, acte de reconaissance de principe? Peut-il le trahir, ce principe? Il l'essaie, sans doute, à ses risques et périls.

Il voudrait être Octave. Octave, après la victoire de Philippes, rentre en Italie, et le peuple, les vétérans le somment de payer le prix de l'Empire. Il leur livre l'Italie : toute l'Italie est expropriée. Mais Octave en prit une aversion irréconciliable contre les légions et la vile multitude, qu'il s'attache à leurrer toute sa vie, en même temps qu'il s'attachait à regagner le patriciat. La vie d'Octave ne fut qu'une perpétuelle trahison envers la Révolution ; Tibère continua cette politique, contenant les deux ordres l'un par l'autre : mais avec Caligula, commença la grande orgie démocratique et révolutionnaire. Caligula, Néron, Domitien, jettent les sénateurs en pâture à la plèbe : les Antonin ne se tirent d'embarras, qu'en régularisant les distributions aux prétoriens et aux soldats ; la province faisait les frais de tout. Sous Commode, Caracalla, les spoliations recommencent tant et si

bien qu'il n'en resta plus. Le festin finit quand il n'y eut plus personne pour payer.

Aujourd'hui le règne d'Octave ne sera pas long. Octave n'a encore rien donné, rien confisqué, qu'un lambeau enlevé aux d'Orléans. Passons donc à Caligula, d'autant plus que l'Empire n'a pas de provinces conquises, dont les tributs puissent lui servir à salarier, nourrir et amuser la plèbe des faubourgs parisiens. Allons-nous commencer, prince, la spoliation, l'expropriation ?...

Impossible, le prolétaire français lui-même y répugne. Il ne digérerait un pain volé.

Donc, il faut le faire *travailler !* — C'est la solution du problème économique, au dedans et au dehors ! Donc, en avant la révolution !...

— Saint-Arnaud, le *grec*, le voleur, le filou, l'assassin, peut donc bien avoir une chapelle à lui. Depuis sa dernière maladie on le dit devenu *dévôt*, autant que son maître. L'assassinat est sanctifié pour la bonne cause.

8 Décembre. — Théorie du tyrannicide et Progrès.

Il paraît certain que Louis-Napoléon a reçu un coup de fusil d'un chasseur de Vincennes à Fontainebleau. La balle n'a fait qu'effleurer la cuisse : le soldat a été immédiatement tué par un garde à cheval. Ce bruit s'est répandu dans Paris avec la rapidité de l'éclair.

Si l'on pose en principe la nécessité absolue du gouvernement et conséquemment la condition de la légitimité du prince (monarque ou sénat) comme il n'y a pas possibilité de remplir jamais cette condition, le tyrannicide est de droit permanent, envers et contre tous les princes, sénats, etc., imaginables.

Et plus on se montre fervent sectateur de la légitimité, plus on sera entraîné au tyrannicide.

Ce n'est pas seulement Néron, ou Tibère, qui appelleront le poignard du tyrannicide, c'est Marc-Aurèle, c'est Antonin, c'est Probe !... Où est leur droit ?..

Là, pas de limites à l'assassinat : et ceux qui, comme le jésuite Mariana, ou la Convention, ont cru préciser le cas où l'insurrection serait le droit et le devoir, n'ont fait autre chose que du pur arbitraire, ils ont menti à la raison et à la conscience...

Dans la théorie du progrès au contraire, les choses se passent autrement. Le Pouvoir étant considéré comme une forme primitive, symbolique de l'économie humaine, et le dépositaire de ce pouvoir, comme un agent, fortuitement établi, de l'œuvre sociale, le tyrannicide n'est plus lui-même qu'un *accident*, plus ou moins moral, heureux, juste, opportun ,contre lequel le dépositaire du pouvoir est obligé de se tenir en garde, et n'a pas de meilleur préservatif que son empressement à faire bien ce qu'il fait et à fuir au plus vite une position insoutenable... Tant qu'il se pose comme un simple agent momentané d'une nécessité impérieuse, fatale, il peut n'avoir rien à redouter ; dès qu'il se constitue en autorité, en expression de la pensée publique, il s'expose puisqu'on peut lui dire toujours, c'est faux !... tu usurpes !...

Dans la pratique, l'homme de gouvernement doit être sans cesse armé contre le prince ; l'homme de progrès, tout en blâmant l'usurpation, en s'y opposant, sait de plus, que le tyrannicide est aussi peu utile, en pratique, que réfutable en principe; et il s'abstient.

Démonstration historique de ce fait...

Ainsi la théorie du progrès donne des lumières inattendues sur toutes les questions de politique, morale, économie, etc., etc.

Qu'a donc prétendu le prince de Joinville, en dénoncant à la police française, l'homme qui lui offrait de tuer Napoléon ? Il n'a su ce qu'il faisait. Certainement à ses yeux Napoléon est usurpateur, et de plus spoliateur, car Joinville prince et prétendant, est dans la théorie pure du gouvernementalisme. Or, le corollaire de l'usurpation est le tyrannicide : qui affirme l'une affirme la légitimité et la nécessité de l'autre, et parce qu'une certaine convenance ne permet pas à M. de Joinville d'agir, attendu l'intérêt personnel qu'il a à la chose, il ne lui appartient pas de dénoncer le sicaire, même mercenaire et sans principes qui lui offre ses services. Car le tyrannicide dans cet ordre d'idées, étant chose juste en soi, ne peut pas devenir injuste par la récompense qui s'y attache.

5 *Décembre*, *lundi*. — Dîné avec Darimon, Ferrari, Langlois. Il est convenu généralement et avéré aujourd'hui que la guerre

est un fait accompli ; que les Tuileres la désirent, la veulent, l'ont nourrie depuis 6 mois, et amenée au point de la rendre possible et populaire. En cela, les Tuileries ont été parfaitement servies par les roueries de la *Presse* et le chauvinisme du *Siècle*.

Reste à savoir si l'Empire a de quoi faire la guerre, comme il en a le désir et le besoin !

Quant à la fusion, fait grave, qui consiste à entraîner beaucoup d'adhérents, et qui exige aussi bien que la question d'Orient une réponse énergique, quelle sera-t-elle ?

L'Empire en position mauvaise. Il n'est point aimé ; il est sans prestige ; il arrive après 38 ans de paix, à lancer la nation dans la guerre, et cela sans nécessité et avec des difficultés dix fois plus grandes : finances embarrassées, une classe ouvrière à entretenir, etc., etc..

Il est temps d'en venir aux actes. Le sort de l'ouvrier s'est certainement aggravé en France depuis février : la République a fait gagner beaucoup d'argent aux maîtres, elle n'a amené aucun affranchissement. La tendance est à une recomposition des classes ouvrières, où l'inégalité politique et sociale redeviendra plus grande qu'auparavant.

C'est là le résultat le plus certain de l'agitation politique depuis 6 ans ! Si j'y ai contribué pour ma part de démagogie, je m'en accuse. Mais on sait assez que j'ai fait les plus grands efforts pour l'empêcher.

Certes, on peut dire tout ce qu'on voudra, que le peuple est incapable de gouverner. Mais où sont les gouvernants capables? Les classes dites supérieures valent-elles mieux ? Sont-elles plus *prudentes*, plus bienveillantes, plus justes ?... Le peuple de 48 a bien mal fait valoir ses droits, bien mal choisi ses mandataires. Mais les innombrables gouvernements et ministères, qui se sont succédé depuis des siècles ont-ils mieux opéré ? Cherchez-moi donc un gouvernement qui ne soit réfuté par l'histoire !

Tout le monde trouverait à charge aujourd'hui, que le socialisme, disons mieux : le parti du prolétariat, fît de nouveau entendre sa voix. Et pourtant n'est-il pas le plus nombreux ? Ses intérêts ne sont-ils pas les plus respectables ? Qui donc a défendu ses droits ?...

Sur toutes les questions qui s'agitent de politique et d'économie, chaque parti a une opinion; et jamais cette opinion ne représente identiquement l'intérêt des classes nombreuses et pauvres.

L'inertie et la couardise bourgeoise nous tuent. C'est ce qui amène la période funeste du premier Empire ; celle de Louis-Philippe et celle de Napoléon III, périodes pendant lesquelles rien ne se fait, rien n'agit, rien ne marche !... Oh !... pas de vaillance dans cette caste : elle n'a d'ardeur qu'au privilège et au gain !... Nation perdue, comme la nation romaine, et pourquoi ? par le despotisme.

La Méditerranée était, il y a dix-huit siècles, la mer de la civilisation. Toutes ses côtes étaient bordées de races civilisées ; et l'Empire, avec le Christianisme a tout perdu, tout ! Afrique, Egypte, Cyrénaïque, Syrie, Asie, Macédoine, Grèce, Illyrie, Italie, Gaule et Espagne !... Tout y a passé. La civilisation éteinte a été forcée de *renaître* par les Barbares : mais il lui a fallu pour cela mille ans !...

En suivant l'histoire des peuples et des gouvernements, surtout chez les Anciens, on remarque bientôt que l'extermination des Etats, des villes, et des sociétés politiques, a toujours lieu par une suppression de l'aristocratie, soit massacre, soit servitude, soit transportation. C'est comme une décapitation de la société, dont il ne reste que les bras et les jambes, la multitude pauvre et serve. Nabuchodonosor transporte toute la portion notable d'Israël et de Juda: Darius, le Mède, massacre les Mages ; Cambysé en fait autant des cinq prêtres égyptiens : après lui, il n'y a plus d'Egypte. Les Romains, après avoir poussé à bout Carthage l'assassinent, en faisant vendre comme esclaves toute la bourgeoisie ; ils tuent la Grèce en enlevant 1.000 ou 1.500 des principaux Achéens ; Tarquin, le Superbe, leur en avait donné le précepte en écrivant à son fils, que, pour réduire une race en servitude, il fallait en couper les têtes, ne laisser que la populace, car la populace n'est pas une nation. L'histoire ancienne fournit des exemples multipliés de cette tactique des conquérants et des despotes. Richelieu anéantit de même la noblesse, et s'appuie sur la classe moyenne, obéissante, qui à cette époque n'avait pas de droits politiques.

Le tsar Nicolas, l'empereur d'Autriche, en usent de même vis-

à-vis de la noblesse polonaise. Il n'y a plus de Pologne, pourquoi ? Bien moins parce qu'elle est conquise, que parce qu'elle n'a plus de noblesse, et qu'elle est réduite à ses paysans. Maintenant, par le temps, le mal est devenu irrémédiable : entre le paysan polonais, délivré du noble, accoutumé au commandement du Russe, et le noble exilé, il y a déjà antipathie, commencement d'opposition et de haine.

Ainsi le principe même qui a fait l'orgueil et la force des nations devient leur châtiment ; les classes d'élite sont frappées par leur propre orgueil. Pour avoir mal rempli leur mandat, elles sont abandonnées de la plèbe inerte et passive, qui dit : que m'importe ? Elle se trompe assurément : il vaut mieux épuiser sa servitude que de la recommencer sans cesse.

L'homme a toujours quelque chose d'estimable ; les *hommes*, au contraire, sont méprisables et odieux. Que veut dire cela ?

Dans l'état actuel de la société, *les hommes*, c'est-à-dire les masses, la multitude, le public, le peuple, le pays, la collectivité, enfin, sont nuls, ou faussement organisés. L'action collective ne se manifeste que par des impulsions ou entraînements de l'instinct! Soit comme plèbe, soit comme public, soit bourgeoisie, clergé, ou armée, la collectivité, exclut tout équilibre entre la pensée sociale et la pensée individuelle ; reposant sur une fausse association, elle n'engendre que de mauvaises inclinations dans la collectivité, inclinations qui par leur prédominance, entraînent les masses ignorantes, rendues ainsi à leurs instincts brutaux. Qu'on regarde le peuple français. Qui l'a bien étudié est sûr de le tromper toujours, et de le précipiter de sottise en sottise : c'est cet art de conduire une nation par ses impulsions mauvaises qui constitue l'habileté exécrable des tyrans.

A cette heure l'Empire a ordonné le silence dans la nation. Il n'y a personne pour aviser les citoyens, donner un conseil de salut, rompre le charme, déjouer les calculs de scélérats ! Personne ! Qu'arrive-t-il ? L'Empereur fait dire à la plèbe, par quelques-uns de ses actes, qu'il est mal avec le bourgeois ; la plèbe obéit à ses sentiments d'indiscipline et se précipite de ce côté. Voilà la division : plus de nation !

Il cherche noise à l'Empereur de Russie, en se faisant donner

par le Turc le protectorat des Saints Lieux : son but est d'arriver à jeter le trouble dans l'Europe, et, à travers le gâchis de s'emparer de quelques provinces ! Ce plan échappe aux masses, parce que personne n'est là pour le dire ; la question se complique, grossit, la guerre éclate entre le Turc et le Russe; et le sot public n'y voit que l'ambition du Tsar, la violation des traités, etc. Des sophistes, comme Girardin, des chauvins comme le *Siècle* et le *Charivari*, qui ne se souviennent que de l'invasion des cosaques, entretiennent l'illusion qui gagne peu à peu le bourgeois, et jusqu'à ce vieux Palmerston, qui vient enfin, — et honneur en soit rendu à l'Angleterre, — de tomber de son ministère ! Puis arrivent les aventuriers soi-disant démocrates et révolutionnaires, qui répètent de partout : La guerre, c'est la révolution ! Et ces insensés d'applaudir à la tactique impériale, se croyant habiles et se flattant, avec la guerre, d'amener la révolution, le retour de la Démocratie de 48 !... Voilà ce que j'appelle sottise des masses, détestable esprit du public et des multitudes, etc. Les plus habiles s'y laissent prendre et aident à la chose par leurs propos.Ainsi quand Lamoricière, Changarnier, etc., déclarent que leur épée appartient à la France, ils entretiennent l'opinion soulevée par les Tuileries contre *l'Etranger*, et aident à la propagation de cette idée. Il n'y a plus qu'un parti en France, c'est le parti de l'Etranger. Dans l'ordre des intérêts, même aberration du sens commun.

Bonaparte décrète des compagnies de crédit, de chemins de fer, de docks, etc. Et chacun de dire : c'est le socialisme !... C'est du mouvement, au moins, c'est la révolution ! — Et moi je dis que c'est tout simplement de la rétrogradation et de l'exploitation. Où donc sont les institutions obtenues par le peuple ? Où sont les garanties nouvelles données à la classe moyenne ?...

Ceci, dira-t-on, ressemble trop à un système machiavélique, pour qu'on en tienne compte : le public ne se trompe pas ! Il y voit clair ! — Je réponds qu'il n'y a pas besoin du tout qu'il y ait système pour que la chose se fasse comme je la démontre : il suffit que l'Etat se laisse aller lui-même à ses traditions, à ses impulsions, à ses instincts. Les impulsions, aujourd'hui, sont le jésuitisme, l'impérialisme, la négation de l'égalité sociale ; et le public y voit d'autant moins clair, qu'il est lui-même complice des faits ! P.-J. PROUDHON.



L'Éducation Physique[1]

Mens sana in corpore sano.
(JUVÉNAL.)

I. — GÉNÉRALITÉS : ÉDUCATION PHYSIQUE ; GYMNASTIQUE.

Dans tout pays, l'éducation physique constitue un double problème national et militaire. Son but est de réaliser le perfectionnement physiologique du corps humain. Bien comprise, dirigée avec intelligence et fermeté, d'ailleurs secondée par l'hygiène, elle contribue efficacement à donner la santé, à la fortifier et à favoriser la longévité (2).

Lorsque, dans une nation, des symptômes de décadence physique et morale vont croissant, le devoir élémentaire, impérieux des gouvernants est d'y remédier par des moyens appropriés à la situation. En France, il est hors de doute que, au point de vue physique, la quantité nous échappe de jour en jour ; apportons du moins tous nos soins à améliorer la qualité.

Or, la première condition à remplir pour faire de la bonne éducation physique est de disposer d'une méthode scientifique. Il ne saurait suffire, en effet, de s'agiter, de faire du mouvement ; il faut que ce mouvement, pour être profitable, soit compris de façon à permettre d'obtenir le résultat désiré.

En second lieu, on est autorisé à dire que l'éducation physique bien appliquée peut contribuer, dans une large mesure, à

(2) Les morts prématurées des athlètes ne sont dues, le plus souvent, qu'à des excès de toute nature.

développer aussi les qualités de l'esprit et réussir, par la responsabilité dans la liberté, à former le *caractère.*

Le docteur Philippe Tissié, auquel la science de l'éducation physique doit tant et aux travaux duquel nous avons fait, ici même, de larges et nombreux emprunts, a dit sans exagération : l'éducation physique est « une science très élevée qui soulève de graves problèmes en physiologie, en psychologie, en hygiène, en pédagogie et surtout en sociologie ; car, sous une forme ignorée encore, l'éducation physique n'est autre chose que de la mutualité par la santé et par la beauté (1). »

La gymnastique forme la base de l'éducation physique ; elle doit constituer l'art d'exercer, en connaissance de cause, la machine humaine dans l'une ou l'autre des grandes fonctions biologiques telles que la respiration, la circulation, la digestion, la musculation, l'innervation, la cérébration. Tous les exercices physiques, les jeux et les sports relevant d'elle, on a pu la diviser, sans porter atteinte au bloc éducatif qu'elle constitue, en *gymnastique pédagogique* ou de formation faite d'analyse et de raison, en *gymnastique sportive* ou d'application faite d'émotivité.

Puisqu'il est indispensable que la gymnastique, pour être utile au lieu de nuire, soit enseignée d'une façon scientifique, inscrivons ici, dès maintenant, la proposition à la fois succincte et précise qu'a formulée le docteur Ph. Tissié :

« *On marche avec ses muscles, on court avec ses poumons, on galope avec son cœur, on résiste avec son estomac, on arrive avec son cerveau.* »

On peut également affirmer que le Foyer, l'Ecole et la Caserne, étant les trois grandes forces qui constituent la base de toute société, il est indispensable que l'éducation physique soit donnée aussi bien aux êtres faibles qu'aux êtres forts, à l'enfant et à la femme comme à l'homme, et que, méthodiquement assurée, elle marche de pair avec l'éducation intellectuelle. Toutefois, dans l'application, la façon de procéder ne saurait être identique.

Tout d'abord, si la gymnastique de l'enfance doit être enseignée de bonne heure, dès l'âge de sept ans, il est indispensable

(1) Allocution adressée, le 26 mai 1904, aux élèves-maîtresses de l'Ecole normale des institutrices des Basses-Pyrénées.

qu'elle soit dirigée avec intelligence, c'est-à-dire en prenant toutes les précautions qu'imposent les différences de tempérament, de constitution. A l'écolier répondent des indications spéciales, puisqu'il est prouvé qu'il existe un antagonisme absolu entre l'attention et la respiration forcées.

Nous reviendrons sur le rôle joué dans la respiration et dans l'hématose par le diaphragme, ce muscle qui forme une cloison entre le thorax et l'abdomen : il est hors de doute que son jeu est contrarié, ralenti par les études qui exigent une attention soutenue ; en effet : « A attention profonde, forcée, respiration courte, superficielle, légère ; à respiration profonde, attention superficielle (1). »

C'est une vérité que doit connaître l'instituteur pour donner, en temps voulu, des repos nécessaires et même ramener au normal la respiration en augmentant la force de l'expiration : l'expulsion de l'acide carbonique et des déchets gazeux pulmonaires se trouve ainsi facilitée.

Si, comme cela est vrai, l'avenir d'un peuple est dans l'enfant, et s'il est nécessaire, aujourd'hui, d'assurer de bonne heure la préparation militaire, il faut s'attacher à développer le corps de l'enfant en grâce, en force, en beauté ; il faut lui procurer une large poitrine, une taille droite, des épaules et des jambes solides, des poumons dilatables, des muscles.

En Suède, une expérience prolongée a démontré à quel point « on peut, par la femme, augmenter le rendement physique d'un peuple en fortifiant la femme elle-même. Car, si l'homme est la grâce qui passe, la femme est la terre qui demeure... (2). » Mettons-la donc à même de devenir une épouse robuste et une mère féconde. D'ailleurs, l'influence de la femme à un autre point de vue est telle qu'on a pu dire sans exagération : « Aucun progrès social n'est sérieux et durable si la femme n'est pas appelée à y participer et à en bénéficier. » (Ch. Letourneau.)

Tout conduit donc à cette conclusion qu'il y a un intérêt de premier ordre à augmenter la valeur physique, intellectuelle et morale des futures mères ; si on y parvient, on aura sérieusement facilité la résolution du problème redoutable qui regarde

(1) Docteur Ph. Tissié. — *Traitement de la parésie (paralysie légère) diaphragmatique par la gymnastique respiratoire.* Bulletin de la Société médicale de Pau, n° 3 de l'année 1906.
(2) Dr Ph. Tissié.

l'enfant : rendre sain et vigoureux son corps, puis y loger un esprit sain.

Quant au soldat, on ne saurait s'attarder à démontrer la nécessité de la préparation militaire. Elle grandit à mesure que diminue la durée du service : si les jeunes gens arrivent « préparés » au régiment, débourrés, ils seront aptes à recevoir plus rapidement, avec une fatigue moindre, l'apprentissage et l'entraînement militaires ; d'autre part, on réalisera un sérieux gain de temps propre à atténuer les inconvénints de la réduction de la présence sous les drapeaux. En somme, il faut s'adresser au foyer et à l'école.

A la caserne, la gymnastique, prolongement de la gymnastique scolaire, permettra de réaliser la *loi du plus grand effort*. Une fois rendu à la vie civile, l'adulte aura le devoir d'entretenir son corps par les sports s'il ne veut plus ou ne peut pas s'occuper de gymnastique.

Mais il ne suffit pas de posséder une bonne méthode ; l'instrument le meilleur demeure improductif entre les mains d'un ouvrier inexpérimenté. Elle impose donc, au préalable, la formation de maîtres instruits, c'est-à-dire possédant une connaissance éclairée de l'anatomie, de la physiologie et des lois physiques naturelles. Ainsi armés, ils pourront prescrire avec intelligence, rectifier avec profit et si, par surcroît, ils ont du caractère, ils jouiront, au lieu d'être, ainsi qu'il arrive souvent, l'objet de moqueries, d'une autorité précieuse.

II. — Phases par lesquelles est passée l'évolution de l'éducation physique.

L'étude rapide des phases par lesquelles est passée l'éducation physique est instructive, car elle prouve à quelles fluctuations l'esprit humain s'est laissé entraîner en cette matière, comme en tant d'autres.

On sait quelle place la gymnastique tint dans la Grèce antique (1). Ainsi que le déclarait, en juin 1905, M. Chrysafis, au Congrès international de l'éducation physique, tenu à Liège, Platon (2), puis Aristote, son disciple, ont déterminé « les bases

(1) Coste (lieutenant-colonel). *L'Education physique en France*, 2e partie, IX.
(2) Consulter à ce point de vue spécial : *Le Politique*, XIV, p. 156 ; — *Les Lois*, V, p. 13 ; VII, pp. 3, 6 ; VI, p. 44 ; — *Protagoras* ou *les Sophistes*, XV, p. 326.

sur lesquelles doit reposer l'éducation physique pour assurer la *santé* et la *beauté corporelle* de la jeunesse, pour la rendre propre à toute sorte de travail et de service civil ou militaire, en un mot, la discipliner, la soumettre à la volonté des chefs de l'Etat. »

Aristote, pour lequel la gymnastique était une science complète, considérait l'éducation corporelle comme ayant la même signification et la même valeur que celle de l'esprit.

Platon assignait pour but principal à l'éducation physique, la santé, cette harmonie de toutes les fonctions vitales, la vigueur et la souplesse, l'harmonie et la beauté de tous les membres et de toutes les parties du corps. Il proscrivait l'exercice exclusif de l'une d'entre elles et recommandait un bon choix d'exercices pouvant mettre en action, d'une façon générale et partiellement, le système musculaire : c'était une éducation corporelle, scientifique et raisonnée.

Il imposait l'exercice corporel aux enfants, « afin, dit-il, que leur corps, amélioré par son usage, soit complètement soumis à leur volonté (1). » Il le recommandait aussi pour la femme (2), n'admettant pas qu'on fît une distinction de sexe.

Dans Galien (131 à 200 après Jésus-Christ) qui, à la fois médecin, gymnaste et philosophe, fut, durant bien des années, chez les Arabes comme en Europe, l'oracle de l'école, on trouve (3) : le classement graduel des exercices soigneusement choisis ; le développement harmonieux du corps ; l'exercice de toutes les parties du corps ; la variation du travail musculaire ; les précautions à prendre pour éviter le surmenage ; les exercices de respiration et de délassement. Ces derniers exercices, qui méritent une mention spéciale, comprenaient, dit Chrysafis, « des mouvements légers qu'on faisait à la fin de la leçon ou bien après chaque exercice violent pour rétablir l'état physiologique de toutes les fonctions vitales que le mouvement avait troublées et pour éviter le surmenage. »

Ces leçons devaient être rappelées parce qu'elles ont été mi-

(1) *Protagoras ou les Sophistes*, XV, p. 326.

(2) *La République* ou *Du Juste*, V, p. 6.

(3) Dans son chef-d'œuvre *De usu partium*, dont il voulut faire un hymne à l'auteur du corps humain. V. Coste (lieutenant-colonel). *L'Education physique en France*, 2e partie, IX.

ses à profit de nos jours : elles renferment, en effet, le principe de vérité en éducation physique.

Chez les Romains, la gymnastique n'occupa pas une part aussi grande que chez les Grecs dans l'éducation de la jeunesse. Lorsque les armées permanentes furent créées, les exercices de gymnastique devinrent l'apanage presque exclusif du légionnaire et consistèrent dans la lutte, la course, le saut, la natation, l'escrime et l'emploi des haltères.

Le moyen âge eut aussi sa gymnastique, mais elle participa naturellement des usages et des armes du temps : plus grave, plus directement militaire, elle dédaignait les tours de force et préparait aux tournois, aux carrousels, aux joutes à la lance et à l'épée ; elle enseignait à frapper l'adversaire à la gorge et au cœur, en un mot à le tuer plutôt qu'à le blesser.

Lors de la renaissance de l'infanterie et de l'institution des armées permanentes, la gymnastique tomba dans le discrédit · la natation même, qui en est une partie si essentielle, fut entièrement négligée ; à peine nos règlements disaient-ils quelques mots de l'escrime et de la danse. A vrai dire, le costume du soldat d'alors né lui laissait guère la possibilité de se livrer à des mouvements qui veulent de la liberté et de la souplesse : marcher droit, le jarret tendu, les coudes au corps et saccader le pas, constituait presque tout le savoir d'un homme de pied. En vain, Puysegur (1748), Feuquières (1750), Maurice de Saxe (1757) et Guibert (1773) protestèrent-ils contre les ridicules manies qui avaient prévalu ; en vain conseillèrent-ils d'instituer dans les troupes l'usage des exercices corporels, de façon tout au moins à endurcir le soldat, à le préparer, en temps de paix, aux fatigues de la guerre. Rien n'y fit.

On comprend que la renaissance de la gymnastique, de l'éducation physique, ne pouvait être que retardée, en France tout au moins, par les guerres de la Révolution et de l'Empire : la vie continuelle des camps et les combats en furent l'école.

En Allemagne, au contraire, impatiente du joug, la jeunesse fit marcher de front la haine du dominateur et l'étude de la gymnastique considérée à un point de vue spécial.

Néanmoins, c'est de deux petits pays que vint la lumière : de la Suisse et de la Suède.

En Suisse, le célèbre instituteur Pestalozzi (1746-1827) mit en

pratique, en 1790, dans son Institut pédagogique d'Yverdun, les exercices physiques ; il avait surtout en vue de fortifier la complexion des élèves. Malheureusement, après avoir joui d'une grande prospérité, l'Institut déclina par un vice de gestion, et le fondateur eut la douleur de survivre à son œuvre. Toutefois, sa théorie était fautive puisque, d'après elle, *tous les mouvements que le corps peut faire sont bons*.

Eu Suède, un ancien officier, Ling, fonda à Stockholm, en 1814, l'*Institut national*, qui y existe encore; nous étudierons à part sa méthode ; elle lui fut bien personnelle et méritait de triompher, parce qu'elle est essentiellement basée sur les lois anatomiques et physiologiques, sur la connaissance éclairée de la machine humaine. En réalité, elle est géniale et appartient au domaine de l'humanité.

Lorsque le patriote prussien Jahn (Fréd.-Louis : 1778-1852), vulgairement appelé *le père Jahn*, s'appliqua à favoriser l'élan de la jeunesse allemande légitimement soulevée contre la domination française, il se proposa, en ayant recours à la gymnastique, de préparer des soldats ; il ne s'adressa donc qu'à des jeunes gens robustes, bien constitués, non à des enfants. Sa devise : « *Vive qui peut vivre !* » est significative. Comportant l'emploi d'agrès de suspension, sa méthode fut appliquée dans l'établissement de gymnastique qu'il avait fondé á Berlin.

Particularité assez curieuse que ne devraient point oublier les Français disposés à rejeter fièrement la méthode suédoise, parce qu'elle est, disent-ils, d'origine étrangère, cette méthode allemande fut introduite en France par un Espagnol, le colonel Amoros (1770-1848). Elle y a régné plus ou moins pendant près d'un siècle ; elle a été notamment enseignée à l'Ecole militaire de gymnastique de Joinville-le-Pont après avoir subi quelques modifications, pendant cinquante ans, de 1852 à 1902 : elle mérite donc d'être étudiée à part.

Au lendemain de la guerre de 1870-1871, les exercices corporels devinrent à la mode en France et une véritable renaissance physique s'accentua peu à peu sous forme de jeux et de sports. Provoqué par un grand Français, Victor Duruy, auquel on doit, en qualité de ministre de l'Instruction publique, l'importante circulaire du 3 février 1869, le rapport du docteur Hillairet aurait

dû éclairer les esprits sur la valeur réelle de l'éducation physique : il n'en fut rien.

A la période des bataillons scolaires et du surmenage intellectuel, qui s'étendit de 1871 à 1887, succédèrent (1) : de 1887 à 1890, celle de la *Science médicale* provoquée par l'Académie de médecine (2) ; de 1890 à 1900, celle de l'*Initiative privée*, pendant laquelle on acquit en France la conviction que la méthode de gymnastique éducative appliquée en Suède était excellente ; à partir de 1900, la période de l'*Eclectisme* à laquelle demeurera attaché le nom honoré de M. G. Demeny, période de transition dont la fin est proche.

Le triomphe de la vérité en matière d'éducation physique, en France, sera dû, à des titres différents, à deux hommes, le docteur Ph. Tissié et le lieutenant-colonel Coste dont il est juste de rapprocher les noms, car tous deux ont bien mérité de la France.

Depuis vingt ans, le docteur Ph. Tissié combat courageusement, par la plume, par la parole et au moyen de démonstrations pratiques, l'erreur en matière d'éducation physique, qu'il s'agisse de la gymnastique allemande de suspension pratiquée à l'Ecole, soit dans l'Armée, soit par les Sociétés de Gymnastique, ou des excès sportifs. Il s'est fait, par patriotisme, « au nom de la santé publique, de l'hygiène sociale et du plus grand développement économique de notre nation », le champion autorisé de la Gymnastique suédoise.

Placé à la tête de l'Ecole de Joinville, le commandant Coste a affirmé pratiquement sa foi profonde et raisonnée dans la méthode de Ling en l'y faisant adopter ; il y aura aussi marqué son passage en préparant le recrutement de maîtres dignes de ce nom. Devenu lieutenant-colonel, il est à même de pouvoir continuer utilement sa croisade.

Pour des raisons que nous donnerons, le commandant belge Lefebure doit être cité entre ces deux serviteurs de notre pays.

(1) Tissié (Dr Philippe). — *L'homme de demain. L'éducation physique en France :* 1905 ; pp. 13 à 19.

(2) Du 8 mars au 9 août 1887, l'Académie de médecine a discuté la question suivante : *Du surmenage intellectuel et de la sédentarité dans les écoles ; du degré d'aptitude militaire des jeunes hommes plus ou moins instruits.* Cette discussion eut pour conséquences les réformes établies par la circulaire du 7 juillet 1890 du ministre Bourgeois.

III. — Bases scientifiques de l'Éducation physique.

Complètement empirique, la Gymnastique ancienne ne reposait sur aucune base scientifique ; or, la gymnastique ne saurait être éducative qu'à cette condition. Enumérons donc, sans entrer dans le détail, une petit nombre de vérités scientifiques (1) auxquelles le docteur Tissié a su donner une forme saisissante.

Comprise entre une inspiration, celle du début, et une expiration, celle de la fin, la Vie est une « combustion par oxydation » ou, plus simplement, une *oxydation*, d'où importance majeure de l'acte respiratoire ; d'où il résulte aussi que la gymnastique doit être avant tout *respiratoire*. En ne violentant pas le jeu des poumons, en le secondant même par l'augmentation de la capacité thoracique, puisqu'il y a élargissement de la superficie du champ pulmonaire, on facilite la circulation sanguine et capillaire, heureusement dénommée cœur périphérique ; on influe puissamment sur la vitalité, sur la santé générale.

L'importance excessive accordée aux muscles a beaucoup contribué à retarder l'adoption, par la France, de la gymnastique rationnelle. Or, biologiquement, le muscle n'arrive qu'en septième ligne.

« Par ordre de valeur fonctionnelle intrinsèque se placent : 1° l'*innervaton*, pour la vie même du muscle ; 2° *la respiration*, pour l'apport du sang nourricier ; 4° la *circulation*, pour l'apport du sang nourricier : 4° la *digestion*, pour la constitution du plasma sanguin nourricier : 5° les *articulations*, pour le point d'appui des leviers ; 6° les *os*, pour les bras de leviers et pour la résistance ; 7° les *muscles*, pour la puissance. Mais la puissance musculaire et la résistance segmentaire sont fonction du point d'appui articulaire. La puissance musculaire n'existe et ne vaut que par l'existence première des six facteurs ci-dessus désignés... (2) ».

Il y a cependant un muscle qu'on ne voit pas et qui joue dans le phénomène de la respiration un rôle capital ; c'est le diaphragme, le muscle respirateur par excellence. La position qui

(1) L'auteur de ces lignes s'honore d'être docteur en médecine depuis le 14 avril 1869.

(2) Tissié (Dr Ph.). *Hygiène sociale...*, p. 10. Pau, 1906.

lui est le plus favorable est la position *verticale* de la colonne vertébrale *placée en extension*, car alors la cage thoracique est élargie de haut en bas, latéralement et libre jeu est laissé aux poumons.

« Toute la science, en gymnastique éducative respiratoire, consiste à savoir mettre en fonctions, *par antagonisme réciproque*, le jeu des deux grands groupes musculaires : celui des *inspirateurs*, prenant leur point d'appui *au-dessus* du diaphragme, et celui des *expirateurs* prenant leur point d'appui *au-dessous* du diaphragme.... » La circulation et la digestion se trouvent sous la dépendance de muscles bien définis.

L'instruction doit être donnée de façon à ne pas provoquer, par un développement de force ou de vitesse au détriment de l'ensemble du corps, une hypertrophie musculaire durable. Il faut que le corps soit en « station droite », que la tête soit maintenue dans l'axe normal, que les omoplates soient rapprochées, que les bras soient tendus, les jambes droites, que la cage thoracique soit développée, enfin que la masse gastro-intestinale soit fixée dans le plan vertical au lieu d'être proéminente.

IV. — Ling et la méthode suédoise.

Per-Henrik Ling, né en Suède en 1776, est mort en 1839. Ancien officier, il fut frappé de l'affaiblissement progressif de la race suédoise sous l'influence de la tuberculose, de l'alcoolisme, et résolut de la régénérer à l'aide d'une éducation physique appropriée.

Dès l'Université, Ling avait constaté le mal causé par le surmenage intellectuel et noté l'infériorité des procédés d'éducation physique alors employés.

Il se rendit à l'étranger pour étudier, comparer et revint en Suède en 1805 ; sa méthode était trouvée.

Il lui fallut lutter et essuyer les refus de ministres, qui estimaient « qu'il y avait assez de saltimbanques sans devoir en prendre à la charge de l'Etat » ; il ne se rebuta pas. Professeur de gymnastique et d'escrime à l'Université de Lünd, puis à l'Ecole militaire de Stockholm, il réussit, grâce à l'intervention personnelle du roi, à obtenir, en 1813, les fonds nécessaires à

la création d'un Institut : c'est l'*Institut central et royal de gymnastique* de Stockholm, dont la création remonte à 1814.

Basée, répétons-le à satiété, sur la connaissance des lois anatomiques et physiologiques du corps humain, la méthode de Ling remplit pleinement les conditions scientifiques fondamentales que nous avons énumérées : là est le secret de son adoption immédiate et de sa diffusion sans cesse grandissante.

Le développement à la fois régulier et correct du corps humain doit être obtenu au moyen de mouvements bien raisonnés, c'est-à-dire en rapport avec le rôle de ses principaux organes. La méthode permet de doser le mouvement en quantité, de l'intensifier en énergie, de le limiter en durée, enfin de le diversifier.

Essentiellement respiratoire, elle facilite l'oxydation en favorisant la nutrition gazeuse, d'où augmentation constatée de la capacité respiratoire, du poids et du périmètre thoracique en inspiration et en expiration (1). Elle exerce un entraînement tout spécial sur les muscles de la ceinture abdominale.

Remontant le courant des siècles, Ling s'est inspiré, d'une façon générale, de Platon, d'Aristote et, d'une façon particulière, ainsi qu'il est facile de le constater, du système d'éducation, « si clair, si ferme, si complet » (Coste) de Galien.

Sa méthode est basée sur la combinaison :

1° De cinq *positions fondamentales* prises respectivement sur les principaux segments du corps, de façon à permettre aux groupes musculaires que l'on se propose de faire mouvoir d'entrer en action avec le point d'appui convenable ;

2° De *positions* qui en sont *dérivées ;*

3° De *mouvements* exécutés méthodiquement en partant de l'une ou de l'autre des positions précédentes et présentant trois phases distinctes : la position initiale ou de départ ; l'exécution proprement dite ; la position finale.

Intensive et corrective, cette gymnastique réalise l'équilibre préconisé, il y a des siècles, entre les qualités du corps et celles de l'esprit.

D'une souplesse étonnante, elle convient au Foyer, à l'Ecole et à la Caserne ; elle peut être, ainsi que l'a dit le docteur Tissié,

(1) « La méthode de Ling subordonne tous les exercices à ce résultat primordial : une poitrine large, puissante et souple, et l'élève qui l'a pratiquée pendant toute la durée de sa croissance est doté pour la vie d'un capital incomparable. » LEFEBURE (commandant belge). *L'éducation physique en Suède.*

athlétique avec le soldat, hygiénique et esthétique avec la femme.

Elle n'interdit pas l'agrès, qui ne saurait être qu'un moyen et non pas le but ; mais elle lui donne la place qu'il doit occuper dans la catégorie des applications sportives qui, raisonnablement dirigées, peuvent faire grand bien.

Il n'est pas sans intérêt d'ajouter que, considérée au point de vue médical, elle fournit, pour le traitement de certaines maladies, des ressources nombreuses et variées. Fait bizarre, certains se sont appuyés sur cette précieuse facilité pour reprocher à la méthode d'être médicale.

Les mêmes l'ont accusée aussi d'être monotone, ennuyeuse : c'est vraiment faire preuve d'ignorance, car il est, au contraire, établi que les leçons sont recherchées par les garçons et par les jeunes filles, au lieu d'être esquivées, comme cela était fréquent, avec la gymnastique amorosienne.

Enfin, forcés dans leurs derniers retranchements, certains adversaires ont cru produire un argument irrésistible en disant que, bonne pour les peuples du Nord, la méthode de Ling ne l'est pas pour les peuples du Midi et, plus particulièrement, pour les Français : il eût fallu étayer cet argument de preuves scientifiques ; or, les observations recueillies en différents points de la France, à Joinville, d'abord, où passent chaque année 240 officiers, autant de sous-officiers ou caporaux, sans parler des instituteurs dont le nombre ne sera pas moindre, puis à Pau, à Sarlat, à Angoulême (1), établissent précisément le contraire.

La vérité est que, sous toutes les latitudes, les bienfaits de cette méthode sont réalisables. Grâce à elle, la vie s'est allongée en Suède et Lind put avoir, avant de mourir, la joie de constater des progrès dans ce sens.

« La durée de la vie, qui était de 41 ans et demi en 1840, a atteint 50 ans en 1890. La taille a augmenté de 0 m. 03 c. en cinquante ans : en 1841, elle était de 1 m. 670 ; en 1890, elle était de 1 m. 701. Le nombre des conscrits impropres au service a diminué : en 1831, il était de 35,7 % ; en 1895, il était de 21,7 %.

« Les décès par tuberculose pulmonaire étaient, en 1751, de 24 % ; en 1774, de 17 % ; en 1829, de 32 % ; en 1830, de 28 % ; Pour la période de dix ans, de 1761 à 1770, ils étaient de 20 % ;

(1) Tissié (Dr Ph.). — *Hygiène sociale. Le témoignage des faits en matière d'éducation physique* : Pau, 1906.

de 1821 à 1830, de 27 %. A partir de 1830 et surtout dans la seconde moitié du XIXe siècle, la gymnastique de Ling est méthodiquement appliquée dans les écoles. Voici les résultats : les décès par tuberculose pulmonaire, par an, de 1891 à 1900, sont de 2,99 à 2,50 % pour les villes de plus de 50.000 habitants et de 2,49 à 2 % pour les villes au-dessous. La gymnastique respiratoire est donc un des meilleurs agents hygiéniques utilisés en Suède dans la lutte contre la tuberculose (1). »

La méthode de Ling a été acceptée peu à peu par tous les pays du Nord ; elle aura mis plus de quatre-vingts ans à arriver en France.

V. — Amoros et la méthode amorosienne.

Le colonel espagnol Amoros (don Franç.: 1770-1848) vint se fixer en France vers la fin de l'année 1813, au retour du roi Ferdinand VII : fait ministre de l'intérieur par le roi Joseph pour lequel il s'était déclaré en 1808, il eût été, en effet, imprudent pour lui de demeurer en Espagne. Dès 1792, il avait dirigé toutes ses méditations vers les perfectionnements de la gymnastique et il était parvenu à changer en soldats les recrues espagnoles du régiment qu'il employa contre nous (2). Plus tard, il fonda à Madrid un établissement de gymnastique sur le modèle de celui de Pestalozzi.

Bien accueilli chez nous, il y introduisit les exercices gymnastiques déjà expérimentés par lui : en réalité, il avait démarqué la gymnastique allemande aux agrès qu'il décora habilement de « gymnastique française » ; elle fut adoptée.

Il fonda, en 1819, à Grenelle, la première école normale de gymnastique : supprimée en 1837, l'engouement durant toujours, elle fut rétablie en 1853, à Joinville-le-Pont.

Le colonel Amoros avait publié, en 1830, un *Manuel d'Educa-*

(1) Tissié (Dr Ph.). — *Hygiène sociale. Le témoignage des faits en matière d'éducation physique*, p. 14. Pau, 1906.

(2) On lit, en effet, dans l'Avant-Propos de son *Manuel d'éducation physique, gymnastique et morale* : « ... Ces militaires étaient montés sur un tel ton d'ardeur et d'héroïsme, qu'ils se firent respecter de leurs ennemis mêmes, et que le général de l'armée française fit un rapport à son gouvernement, en disant qu'il voyait dans les rangs des ennemis un corps qui lui faisait plus de mal que tous les autres ; et ce corps était celui qui prit Bellegarde, Villefranche, qui contribua à gagner la bataille de Truillas, etc.», p. 17.

tion physique, gymnastique et morale. Réserve expresse faite sur la méthode elle-même, il est juste de reconnaître que ce manuel n'est pas l'œuvre du premier venu. C'est ainsi qu'on pourra encore lire avec intérêt et parfois non sans profit les pages consacrées aux souvenirs historiques bien choisis les pages conles chapitres VI, VII, VIII, X, XIV, XX, XXVIII et XXXI ; le « sommaire du cours de physiologie gymnastique professé par le docteur Camille Broussais est aussi à rappeler, au moins à titre de curiosité.

La gymnastique amorosienne est définitivement abandonnée ; il est donc inutile de faire son procès détaillé ; le docteur Ph. Tissié s'est, d'ailleurs, amplement et victorieusement chargé de ce soin.

Amoros ouvrit la voie à l'*acrobatie* par les exercices de suspension au trapèze, aux anneaux, à la barre fixe, c'est-à-dire au *sport aérien*, ne pouvant convenir qu'à une élite, bien que tout un siècle ait été éduqué avec lui.

« De suspension et d'effort sur les bras avec soulèvement du corps », cette méthode contribuait à resserrer la cage thoracique et à violenter le diaphragme « en immobilisant les côtes pour le point d'appui fixe à prendre sur les bras » ; elle se trouvait donc en désaccord avec les bases scientifiques ci-dessus indiquées.

VI. — Le docteur Philippe Tissié.

Né le 18 octobre 1852, fils d'un instituteur de village, le docteur Philippe Tissié s'est fait lui-même, au prix d'un rude labeur, et, grâce à une volonté inflexible, à une ténacité âpre, est parvenu à triompher dans la lutte pour la vie.

Orphelin de père et de mère à l'âge de 14 ans, sans ressources, il ne put commencer le latin qu'à l'âge de 25 ans ; huit ans après, il était reçu docteur en médecine avec une thèse couronnée.

Savant médecin, doublé d'un judicieux pédagogue et d'un sociologue ardent, M. Ph. Tissié est un apôtre véritable qui, depuis vingt ans, lutte contre vent et marée pour assurer le triomphe de ce qu'il croit fermement être la vérité, de la méthode de

Ling. Indépendant, loyal, il n'a jamais spéculé sur l'ignorance de la foule ; à des attaques injustes et violentes, il n'a répondu qu'en multipliant ses démonstrations par la plume, par la parole, par des créations devenues prospères.

« Nous réprouvons la gymnastique d'Amoros, écrivait-il en 1906, parce qu'elle rétrécit la superficie du champ pulmonaire, nous adoptons la gymnastique de Ling parce qu'elle l'élargit et parce que la vie est une oxydation. Cet élargissement la favorise physiologiquement (1). »

Sur tous les tons, il a préconisé la gymnastique respiratoire, répétant à satiété : « savoir aérer les poumons, c'est savoir augmenter son capital de vie. »

Ses œuvres si nombreuses (2), dont quelques-unes sont absolument remarquables, ont été vécues avant d'être écrites.

En 1888, il fondait la *Ligue Girondine de l'Education physique*, aujourd'hui subventionnée par l'Etat et par le département de la Gironde ; elle lui a permis de lutter pratiquement contre l'empirisme et l'erreur en matière d'éducation physique et de préconiser, grâce à la méthode qu'elle a créée, une meilleure hygiène prophylactique.

Cette méthode comprend : 1° la gymnastique rationnelle qui sert de base à tout entraînement physique normal scolaire et militaire ou hygiénique et militaire ; 2° les jeux et les sports d'après les principes de la méthode anglaise ; 3° la psycho-dynamie d'après les principes de neuro-physiologie et de neuro-psychologie découlant des travaux les plus récents et les plus importants.

Par cette Ligue, l'éducation physique a été donnée jusqu'à ce jour à toute la jeunesse primaire et secondaire de l'Académie de Bordeaux.

Les *Lendits* organisés en 1889 ont fait depuis, chaque année, leur preuve ; ils constituent un excellent moyen de propagande (3).

En 1902, un Comité de dames a été fondé, dans le but de favoriser le développement physique de l'enfant par la gymnas-

(1) *Hygiène sociale. Le témoignage des faits en matière d'éducation physique*, p. 14.

(2) Ses brochures ou mémoires sont au nombre de 32.

(3) Fondée en 1890, la *Revue des Jeux scolaires*, aujourd'hui la *Revue des Jeux scolaires et d'Hygiène sociale*, est une tribune véritable pour son directeur.

tique, le jeu en plein air : à la fois morale et patriotique, cette Société lutte contre l'anémie et la tuberculose.

Depuis 1903, le docteur Tissié professe deux fois par semaine, à titre gracieux, un cours d'éducation physique à l'Ecole normale des institutrices des Basses-Pyrénées, à Pau.

Pour la dix-huitième fois, cette année, il inspectera, sous le rapport de l'éducation physique, les lycées et collèges de l'Académie de Bordeaux et continuera à exercer une action directe sur les écoles primaires des deux sexes du département des Basses-Pyrénées et de la ville de Bordeaux.

C'est grâce à ces patriotiques et persévérants efforts que, lors de l'enquête extra-parlementaire sur l'Enseignement et d'après les statistiques sportives, le Sud-Ouest a été placé en tête de de l'éducation physique en France. En fait, le département des Basses-Pyrénées est le premier et le seul en France à posséder un enseignement physique rationnel pour les élèves de l'enseignement primaire des deux sexes.

Il était naturel que le docteur Tissié protestât contre la direction erronée donnée à l'enseignement dans l'école de Joinville ; il n'y a pas manqué.

De même, il a adjuré l'*Union des Sociétés de Gymnastique de France* de repousser l'erreur, en renonçant à une gymnastique antihygiénique, nuisible et de pratiquer la méthode de Ling.

Enfin, soucieux du progrès sous toutes les formes, il a organisé récemment, les 14, 15 et 16 février, le premier grand concours industriel de ski aux Pyrénées.

Citons pour mémoire les nombreuses conférences qu'il a faites à l'étranger.

VII. — Le commandant Lefébure.

Interprète tenace et éclairé de la méthode de Ling, le commandant Lefebure a imprimé au système d'éducation physique, en Belgique, une direction conforme à toutes les données de la science contemporaine (1). Il a décidé ses compatriotes à ne point

(1) Il est juste de dire qu'il fut précédé dans cette voie par le capitaine (depuis colonel) Norlander, descendant direct du génial Ling. Cet officier a publié, en effet, en 1883, un excellent *Manuel de gymnastique rationnelle suédoise à l'usage...*, etc.

atténuer la science gymnastique et a contribué à doter l'armée belge d'un enseignement gymnastique rationnel d'après la méthode de Ling *appliquée dans toute sa pureté, sans atténuation aucune ni sans concession à l'erreur allemande.*

En somme, le commandant Lefebure « est un soldat et un caractère », d'une « haute valeur pédagogique », ainsi que l'a qualifié le docteur Tissié.

Venu en France en 1900, à l'occasion de l'Exposition universelle, le capitaine-commandant Lefébure exposa, au Congrès de l'Education physique, avec des projections, la valeur éducative de la méthode suédoise.

En 1901, le ministre de la guerre belge, adoptant les conclusions d'un rapport établi à la suite d'une année d'études en Suède, le chargea, en lui confiant le commandement de l'*Ecole normale de gymnastique et d'escrime militaire* à Bruxelles, de la réorganiser et d'élaborer une méthode et un règlement nouveaux.

En 1903, il a publié un excellent ouvrage intitulé l'*Education physique en Suède* (1), qui contribua à précipiter la réforme de la gymnastique militaire en Belgique.

Deux ans plus tard, il faisait paraître sa *Méthode de gymnastique éducative* et était en droit d'écrire : « Le développement corporel, l'énergie musculaire et morale, de même que le contrôle physiologique des résultats obtenus (2), dépassent toute attente et ont vivement impressionné les nombreux pédagogues et médecins qui ont visité l'Ecole normale depuis trois ans. »

Au nombre de ces visiteurs ont figuré successivement le docteur Tissié et le commandant Coste : le premier a trouvé à Bruxelles la confirmation de ses propres expériences ; le second a senti croître sa foi dans la méthode de Ling et a pu bénéficier pour le commandement qui lui incombait de l'expérience acquise par M. Lefebure. C'est à ce double titre qu'il nous a semblé équitable d'inscrire ici le nom de notre camarade belge.

(1) Préface de M. G. Demeny.

(2) Il y a lieu de signaler les précieux renseignements fournis à ce point de vue par la documentation photographique obtenue en ayant soin de s'entourer des précautions nécessaires pour écarter les erreurs possibles de perspective et d'éclairage.

VIII. — Le lieutenant-colonel Coste.

Né le 2 février 1862, sorti de Saint-Cyr en 1883, brèveté d'Etat-major, M. Coste était chef de bataillon lorsqu'il fut appelé à la direction, qu'il exerça de mars 1905 à avril 1907, de l'Ecole normale de gymnastique et d'escrime de Joinville.

Déjà il s'était fait un nom comme escrimeur de première force et avait publié, en 1900, un ouvrage intitulé *Fleurets rompus ;* en 1903, l'*Officier dans la Nation.*

En 1906, parut un autre ouvrage ayant pour titre : l'*Instituteur et l'Officier dans la Nation armée.*

Jusqu'alors, bien que l'Ecole de Joinville eût compté plusieurs directeurs distingués, on n'y avait suivi que la méthode amorosienne ; d'ailleurs, si les instructeurs formés par elle étaient de bons élèves, ils ne possédaient pas le savoir scientifique nécessaire pour enseigner fructueusement.

Avant d'entrer en fonctions, le commandant avait voulu se faire, sur place, une opinion personnelle des résultats obtenus par la méthode qui lui apparaissait déjà comme la seule rationnelle et pratique. Dans ce but, après avoir été visiter le docteur Tissié, à Pau, il s'était rendu à Buxelles, auprès du commandant Lefebure. Là, pendant trois semaines, il s'était documenté à l'Ecole normale de gymnastique et d'escrime et s'était armé pour la lutte qu'il allait entreprendre. Enfin il avait complété, pendant plus d'un mois, à Lünd et à Stockholm, auprès du colonel Nordlander et de M. Tœrngren, son initiation théorique et pratique.

Une préparation aussi consciencieuse avait amplement fixé le commandant sur la valeur de la méthode suédoise ; aussi pût-il dire dans son premier ordre : « Il ne s'agit plus seulement de faire du mouvement, de l'exercice, voire même de la virtuosité, mais *de l'éducation*. Rien ne doit plus être enseigné chez nous *qui ne soit motivé par une raison physiologique*, qui ne procède rigoureusement de *la méthode scientifique*. N'exagérons rien cependant. Ceci n'a pas besoin de tuer cela... »

Pour le lieutenant-colonel Coste, la méthode de Ling répond aux besoins de la science, aux besoins de l'individu, à la race, à notre tempérament, à nos goûts actuels de Français ; convaincu

de la nécessité de donner une orientation pédagogique toute nouvelle à nos maîtres et moniteurs, dans les écoles, dans l'armée, dans le pays, il se mit résolument à l'œuvre.

Les instituteurs, qui ont des rapports si intimes et si fréquents avec le peuple, étaient, une fois pourvus de l'instruction spéciale nécessaire, tout indiqués comme moniteurs ; il songea donc à les faire passer par l'école de Joinville.

Il existait, à vrai dire, un précédent : dès 1829, en effet, en vertu d'un ordre du cabinet danois, nul individu ne pouvait obtenir un diplôme d'instituteur ou de maître d'école, s'il ne prouvait qu'il s'était livré personnellement aux études de l'art gymnique. La grandeur de la tâche nécessitait une organisation régulière ; le nouveau commandant de l'Ecole de Joinville sut convertir à ses idées le ministre de la guerre (1) et obtint les facilités nécessaires : on profiterait, à l'avenir, du passage des instituteurs sous les drapeaux pour les envoyer faire un stage d'instruction à Joinville.

Le 7 juillet 1907, la fête annuelle de l'Ecole normale démontra brillamment qu'un fait nouveau venait de se passer dans la vie physique de la nation : les progrès réalisés par la méthode nouvelle étaient manifestes ; le peloton des instituteurs, après seulement sept semaines d'entraînement, manœuvra en effet, ainsi que le directeur lui-même en a porté témoignage, « avec une précision, une énergie, une discipline admirables ». Le double procès était gagné devant une dizaine de mille de personnes.

Quelques mois après son départ de l'Ecole de Joinville, et son passage à la section technique de l'infanterie au ministère de la guerre, le lieutenant-colonel Coste publiait un livre excellent, comme fond et comme forme, sous le titre : *L'Education physique en France. Ce qu'elle est. Ce qu'elle devrait être*. Sa lecture s'impose à tous les Français éclairés qui ont souci de l'avenir de notre pays. Inspiré par une foi ardente, par une conviction profonde, écrit avec une justesse de vues, une vigueur d'argumentation et une autorité indiscutables, très modéré dans la forme dès que des personnes sont en jeu, cet ouvrage constitue un programme véritable. Si nous ne pouvons l'étudier en détail, fixons-

(1) Le discours prononcé, le 19 mai 1907, par le général Picquart, au banquet de l'*Union des Sociétés de Gymnastique de France*, ne laisse aucun doute à ce sujet : nécessité d'une seule méthode d'enseignement dont tous les caractères sont ceux de la méthode suédoise.

en du moins les points principaux de la première partie : *Maîtres et Méthodes* :

Il ne suffit pas d'avoir une bonne méthode, il est indispensable de posséder des maîtres pour l'enseigner ;

Supériorité de la méthode de Ling, si propre à assurer l'éducation physique de l'enfant, de la femme, du soldat ;

Principes et procédés d'application de la méthode de Ling dont la plupart des exercices ont pour principe d'exécution *la loi du plus grand effort utile* ;

La *leçon* de cette méthode est dictée par des principes rigoureux d'anatomie et de physiologie : 1° exercices préparatoires ; 2° exercices fondamentaux ; 3° exercices dérivatifs ; 4° exercices respiratoires.

Consacrée à la *Doctrine*, la deuxième partie répond aux adversaires de Ling en traitant de la gymnastique de développement et d'application ; elle trace un programme aux sociétés de gymnastique et étudie la gymnastique dans la Grèce antique.

La troisième partie consacrée aux Conclusions est à lire avec une attention soutenue, qu'il s'agisse des jeux, des sports, du règlement en vigueur, du recrutement des maîtres, de l'extension de l'enseignement, enfin du rôle de l'officier.

Le lieutenant-colonel Coste est, ainsi que le dit le Dr Ph. Tissié, un « homme de science et de conscience », personne n'y contredira.

IX. — En France : aujourd'hui ; demain.

La gymnastique militaire se trouve actuellement sous la dépendance du règlement du 22 octobre 1902. « Le 22 octobre 1902 fixe, dit le docteur Ph. Tissié, une date importante, la plus importante même jusqu'à ce jour dans l'histoire de l'éducation physique en France. » Il est l'œuvre d'un savant : M. Georges Demeny.

En 1900, M. G. Demeny, alors préparateur de Marey, à la station physiologique d'Auteuil, se prononça nettement, devant le Congrès international de Gymnastique, contre la gymnastique militaire française, lui reprochant d'être empirique, athlétique, acrobatique : le docteur Ph. Tissié ne l'avait pas traitée plus sévèrement.

Nommé, par le ministre de la guerre, professeur de physiologie appliquée à l'Ecole de Joinville (1), M. Demeny fut chargé de collaborer à la rédaction d'un règlement appelé à succéder au manuel de 1893 ; en réalité, il l'a rédigé seul ou à peu près (2).

Le nouveau règlement fut tout d'abord accueilli avec faveur : il modifiait un état de choses ancien d'un siècle ; il tranchait dans le vif en supprimant les agrès de suspension provocateurs de l'acrobatie ; il changeait l'enseignement collectif en enseignement individuel ; il introduisait dans l'armée les jeux et les sports destinés à entraîner d'une façon agréable le soldat : il exigeait des officiers qu'ils pratiquassent eux-mêmes personnellement la gymnastique.

En somme, ce règlement orientait l'enseignement de la gymnastique dans une voie scientifique.

Toutefois, un examen plus sérieux démontra qu'il s'agissait là d'une œuvre éclectique ; dès lors des critiques sérieuses furent formulées et allèrent grandissant ; elles ont revêtu un caractère scientifique, en 1904, dans la brochure du docteur Ph. Tissié, intitulée : *Le nouveau règlement sur l'instruction de la gymnastique militaire*, suite à « Cent ans d'erreur ».

L'éclectisme admet en philosophie, on le sait, ce que chaque système paraît offrir de bon. L'idée est séduisant et procède d'un honnête sentiment, mais elle ne saurait aboutir qu'à une sorte de compromis pseudo-scientifique : la recherche de la vérité ne saurait être éclectique.

Dans le cas actuel, on se trouve en présence, a dit le docteur Ph. Tissié, — le lieutenant-colonel Coste ne pense pas autrement — d'« un hybride appelé à disparaître, comme tous les hybrides » : pour avoir voulu faire accepter par les sociétés de gymnastique françaises récalcitrantes les principes de la méthode de Ling, on est arrivé, de la meilleure volonté du monde, à une adultération de cette méthode. Rien de solide ne saurait être obtenu en associant des vérités et des erreurs ; aussi le rè-

(1) Il a cessé de l'être le 3 septembre 1907.

(2) M. G. Demeny a publié également, en 1902, un livre intitulé *Les bases scientifiques de l'Education physique*. Or, le docteur Ph. Tissié l'a loyalement déclaré excellent, parce que ce n'est pas seulement une étude spéculative, mais qu'il associe aux idées philosophiques les plus élevées les conseils les plus pratiques ; aussi l'a-t-il recommandé aux personnes chargées de l'enseignement.

glement du 22 octobre 1902 ne pouvait-il avoir qu'une existence éphémère : en réalité, il est condamné et appelé à subir de sérieuses modifications.

Le parallèle établi entre ce règlement et le règlement suédois paru peu de temps avant dégagea l'« Erreur française » et la « Vérité suédoise » (1). La cause était entendue ainsi que nous l'avons dit à propos de l'Ecole de Joinville ; il est naturel que le ministre de la guerre n'ait pas voulu qu'on procédât hâtivement.

Le 22 décembre 1904, un décret du président de la République, faisant suite à un vote de la Chambre des députés, a institué, sur la proposition du ministre de la guerre, une commission mixte présidé par un général et composée de huit membres, dont quatre désignés par chacun des ministères de la guerre et de l'instruction publique et quatre membres de l'*Union des Sociétés de gymnastique de France*. Cette commission, qui a siégé en 1905 et 1906, était chargée d'arrêter un plan général d'éducation physique devant ensuite servir de base commune pour l'établissement des manuels de l'instruction publique et des sociétés de gymnastique.

Elle a terminé sa besogne. Depuis le mois de février dernier, le Manuel de l'Instruction publique est mis en concordance avec le Règlement du 22 octobre 1902 ; et les sociétés de gymnastique de France sont ainsi pourvues d'un manuel qui n'existait pas encore et dont le président, M. Cazalet, a surveillé la rédaction.

Les procédés d'éducation physique seront donc, à l'avenir, les mêmes dans l'Armée, dans l'Université et dans les Sociétés civiles de gymnastique : la réalisation de l'unité d'enseignement constitue donc un grand pas.

L'heureuse initiative prise par le lieutenant-colonel Coste, concernant l'instruction spéciale à donner aux instituteurs se trouve aujourd'hui consacrée.

(1) On le trouvera développé dans le *Précis de Gymnastique rationnelle de développement de plain-pied et à mains libres*, par le Dr Ph. Tissié (1905) : ignorance de la valeur réelle des positions fondamentales ; la valeur des points d'appui n'est que soupçonnée ; si l'importance des exercices intéressant les muscles du tronc, des bras et des jambes a été reconnue, on ne leur accordait qu'une valeur très insuffisante (28.92 p. 100 contre 68.88 p. 100 du règlement suédois) ; il n'aurait pas fallu supprimer tous les mouvements collectifs d'ensemble ; commandements généralement trop longs ; 103 figures seulement sur 347 ont trait à des mouvements utiles.

Le décret présidentiel du 19 février 1908 lui a, en effet, donné pleine satisfaction :

« La réduction de la durée du service actif impose l'obligation d'organiser la préparation des jeunes gens au service militaire avant leur appel sous les drapeaux » ;

Cette préparation aura lieu de 17 à 20 ans, et sera obtenue par la gymnastique dans les établissements scolaires et dans les sociétés d'éducation physique ;

Afin de mettre les instituteurs en état de remplir leur « devoir de préparation de la jeunesse au service militaire », on profitera de leur séjour sous les drapeaux pour leur faire accomplir un stage d'instruction à l'Ecole normale de gymnastique et d'escrime ».

Le rapport de la Commission interministérielle insiste sur la nécessité de remédier par une bonne méthode d'éducation physique à l'affaiblissement, à la dégénérescence manifeste de la race française (1) ; il compte que l'on obtiendra, par une augmentation générale de la force de résistance, une diminution de la morbidité et de la mortalité dans l'armée, encore très élevées en France, etc. La Commission demande même que l'éducation physique soit « pratiquée dans les écoles dès l'âge de quatre ans ».

On n'est pas descendu aussi bas dans le Manuel des Sociétés de gymnastique ; on y envisage surtout quatre catégories d'élèves : pupilles, 12 à 16 ans ; cadets, de 16 ans à l'entrée au régiment ; adultes, de la sortie du régiment à 30 ou 35 ans ; vétérans, gymnastes plus âgés. Voilà un vaste et beau programme qui, intelligemment rempli, ne saura manquer de procurer, avec le temps, de beaux résultats : l'exemple de la Suède autorise à l'espérer.

On ne l'a cependant pas imitée, en ce qui concerne l'éducation physique de la femme ; il est permis de le regretter. Chaque soir, en Suède, ainsi qu'a pu le constater le docteur Ph. Tissié au cours de son voyage de 1888, « des Associations de femmes, ouvrières, commises, petites bourgeoises de tout âge (j'en ai vu

(1) Les chiffres suivants parlent d'eux-mêmes. Le dépouillement de la classe 1906 a établi que, sur 275.234 hommes, 55.093 ont été déclarés impropres au service dont 7.500 seulement ajournés et 47.600 réformés. C'est un déchet de plus de 20 p. 100, d'où cette conclusion que la *qualité* est atteinte comme la *quantité*.

aux cheveux grisonnants), viennent fortifier leur corps et entretenir la souplesse, à l'Institut central de gymnastique de Stockholm, d'après la méthode rationnelle d'entraînement physique de Ling (1) ».

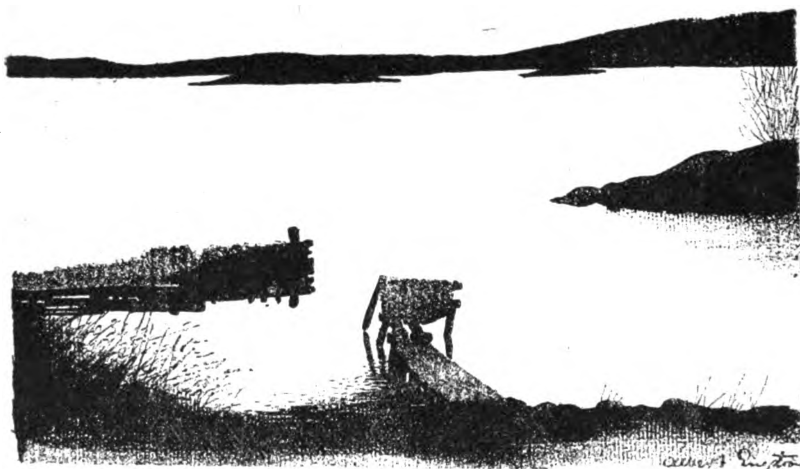
Demandons-nous, en terminant cette trop rapide étude, ce que sera le règlement français futur, celui de demain. Quoique tenu, par sa position officielle et hiérarchique, à beaucoup de prudence, le lieutenant-colonel Coste, d'accord sur certains points avec le docteur Ph. Tissié, l'a indiqué ; on ne peut que renvoyer le lecteur au chapitre XII de la troisième partie de son substantiel ouvrage.

Nous conclurons que l'éducation physique est inséparable de l'éducation intellectuelle et morale et que, comme on l'a dit : le muscle sans le cerveau conduit à la bestialité, le cerveau sans le muscle à la névrose.

Général F. CANONGE.

(1) *Pour la Parisienne : Revue des Jeux scolaires et d'Hygiène sociale*, de mai-juin-juillet 1907.





GERTRUDE

Pièce en 3 actes

« Je crois aux désirs de la chair
et à la solitude incurable de l'âme. »

Personnages : GUSTAVE KANNING.
GERTRUDE, sa femme.
ERLAND JANSSON.
GABRIEL LIDMAN.
MADAME KANNING, mère de Gustave.
Personnages secondaires.

L'action se déroule d'un mercredi après-midi à un vendredi soir.

ACTE PREMIER

I

CABINET DE TRAVAIL DE KANNING. — *Chambre d'homme, oblongue, pas grande. A la fenêtre du mur de gauche il y a un bureau, encombré de livres et de papiers, un téléphone de table et une lampe électrique à abat-*

jour vert. A l'extrémité du bureau, une chaise de repos, recouverte en cuir. Des deux côtés de la fenêtre, rayons de livres qui vont du plancher jusqu'au plafond.

Au milieu du mur du fond, qui forme un des longs côtés de la chambre, un canapé avec une chaise de chaque côté, et, par devant, une table ronde. A droite de ces meubles, portes à deux battants donnant sur le salon ; à gauche, un cartonnier ; dans le coin, le poêle.

Au mur du côté gauche, près du poêle, une porte donnant dans l'antichambre. Plus en avant, un petit secrétaire ancien, portant une pendule et deux chandeliers. Au-dessus du secrétaire, une étroite glace empire avec une applique pour deux bougies.

Au premier plan, un peu à gauche, quelques fauteuils d'osier, garnis de fourrures, près d'un guéridon de fumeurs, bas.

Papier peint à raies vert foncé. Sur les murs, estampes et gravures. A terre, tapis épais.

Par les portes à deux battants ouvertes sur le salon, on aperçoit quelques meubles blancs, éclairés d'un pâle rayon de soleil.

La scène est vide. La pendule sonne 4 heures.

KANNING *entre, venant de l'antichambre. Il va au bureau et pose un portefeuille qu'il tient à la main, puis, il entre au salon. On entend sa voix :*) Gertrude ! (*Il revient, va au guéridon de fumeurs, allume une cigarette, puis fait quelques pas. C'est un homme d'une quarantaine d'années. Crâne chauve, yeux clairs et froids, traits réguliers et distingués.*)

GERTRUDE *arrive par la porte qui donne dans le salon. Elle est grande et svelte, avec des cheveux bruns abondants.* — Me voulais-tu quelque chose ?

KANNING. — Je voulais seulement te dire bonjour.

GERTRUDE. — Bonjour.

KANNING. — Es-tu sortie un peu ?

GERTRUDE. — Pas encore, mais je sors dans un instant... Tu vas encore dîner dehors aujourd'hui, n'est-ce pas ? Chez les Hedman ?

KANNING. — Oui.

GERTRUDE. — Un dîner d'hommes ? Politique ?

KANNING. — Un dîner d'hommes. Et un peu politique.

GERTRUDE. — Bon. Alors je peux sortir moi aussi. J'ai tant de choses à faire aujourd'hui ! Et ce soir j'irai sans doute m'asseoir à l'Opéra dans mon coin ordinaire. On joue *Fidelio*. (*Elle lui fait un petit salut et veut s'en aller.*)

KANNING. — Ne me quitte pas tout de suite, Gertrude. Je t'ai à peine vue aujourd'hui. Assieds-toi plutôt et bavarde avec moi un instant. Autrefois, tu te plaisais toujours tant ici, chez moi !

GERTRUDE *entre dans la chambre, s'assied dans le fauteuil près du bureau.* — J'ai toujours aimé cette chambre.

KANNING. — Et puis, j'ai peut-être une nouvelle à te raconter, du reste.

GERTRUDE. — Raconte.

KANNING. — Mais, au fait, est-ce que maman a été ici aujourd'hui ?

GERTRUDE. — Non.

KANNING. — Alors, elle viendra. C'est aujourd'hui qu'elle doit toucher son mois, et, en pareil cas, elle est d'ordinaire exacte. La petite vieille a toujours besoin d'argent. Toujours elle a quelque protégé qu'elle doit encourager et aider. Le dernier est un jeune chanteur d'opéra ou le deviendra.

GERTRUDE. — Etait-ce ça, la nouvelle ?

KANNING. — Oh ! non. (*Silence.*) Il fait beau dehors aujourd'hui. Un air frais d'automne qui pique un peu le nez. Je me suis payé une promenade vraiment belle en revenant. Sur le pont du Nord j'ai rencontré Son Excellence le Président du Conseil. Il a cligné des yeux en me regardant. Tu verras que ça signifie quelque chose, Gertrude.

GERTRUDE. — Crois-tu? Il en fait à tout le monde, des clignements d'yeux. A moi aussi, il m'en a fait. Et je t'assure que ça ne signifiait rien de rien.

KANNING. — Non, je veux l'espérer... Mais c'est quelque chose d'autre, quand c'est vers moi qu'il cligne de l'œil. Oui, oui, nous verrons. Aussitôt après, je me suis trouvé nez à nez avec le nouveau génie musical Erhard Jansson... n'est-ce pas ainsi qu'il s'appelle ?

GERTRUDE. — Il y a un jeune compositeur qui se nomme *Erland* Jansson. Si c'était lui.

KANNING. — Parfaitement. *Erland* Jansson. Est-ce un génie? Un vrai génie? Par la grâce de Dieu?

GERTRUDE. — Il passe pour l'être.

KANNING. — Je voulais dire : Quel est ton avis ? Car je sais bien que tu t'entends en musique.

GERTRUDE. — Je suis certaine que c'est un génie.

KANNING. — Je le crois aussi, car il m'a fixé en plein visage sans me saluer, bien que nous nous soyons rencontrés plusieurs fois, trois fois, je crois. Les génies...

GERTRUDE *sourit.* — Il remarqua peut être que tu ne savais pas au juste qui il était. Et alors il trouva sans doute qu'il n'avait pas besoin de le saluer.

KANNING. — ... Les génies sont de drôles de gens. J'ai rencontré des tas de génies. Mais, avec eux, je perds mon latin. On parle sans aucun respect du bon sens comme si c'était quelque chose de très ordinaire, quelque chose que tous les gens cultivés et de bon ton ont communément... C'est, au contraire, la chose la plus rare qui se trouve — beaucoup plus rare que le génie. Je suis camarade d'au moins quinze génies, mais je connais à peine un homme qui ait du bon sens. Si. Peut-être un. Au plus un.

GERTRUDE, *un peu taquine.* — Gustave, fais en sorte que je fasse sa connaissance.

KANNING. — J'ai peur que cela ne te réserve une désillusion. C'est un bonhomme chauve de plus de quarante ans.

GERTRUDE, *sur le même ton.* — C'est une autre affaire. Alors laissons cela. (*Silence.*)

KANNING. — Oui, comme je disais, il faisait beau dehors aujourd'hui. Beaucoup de jolies filles, aussi, dans le va-et-vient de la rue. Des jeunes filles et des femmes et d'autres charmantes dames de tout âge et de toute condition. Une belle promenade. J'aurais souhaité t'avoir avec moi. Mais, faute de toi, je m'amusai à regarder les autres. Et il y en avait à regarder ! Mme Bluhme, par exemple. Une femme charmante, hein?

GERTRUDE. — Charmante.

KANNING *va et vient.* — Et à l'église Saint-Jacques les cloches sonnaient au-dessus du vieux président Torell. Tor Torell. Ce fut un nom qui eût de l'éclat, jadis. Un jeune homme qui promettait, en son temps. Il fut ministre des finances dans sa jeunesse, — et, après cela, il dut moisir le reste de sa vie comme président de la Chambre des Comptes. Aussi une destinée. Et un des dix-huit de l'Académie suédoise. Oui. — Je le connaissais. A vrai dire, j'aurais dû aller à son enterrement. Il avait trente-deux ans quand il devint ministre des Finances. Et j'en ai déjà quarante-trois. Diable de diable, qu'on se fasse si vieux ! Ecoute, Gertrude, que dirais-tu de devenir femme de ministre?

GERTRUDE, *gaiement.* — Cela dépend avec quel ministre tu penses me marier ! Ce n'est toujours pas avec le vieux Dahleinius? Il me regarde toujours si amoureusement !

KANNING. — Avec le ministre Kanning. (*Silence.*)

GERTRUDE, *se lève et fait quelques pas.* — Bien. Je prendrai cela tranquillement, comme tant d'autres aventures de la vie. Ainsi, c'était ça la nouvelle ? Il est sérieusement question que tu deviennes ministre?

KANNING. — Oui.

GERTRUDE. — Pourtant, tu n'as pas été parmi les plus chauds partisans du gouvernement.

KANNING. — Non. Et je ne pense pas changer de couleur. En tout cas, pas notablement. Mais on est venu à penser qu'un petit grain de sel dans le ministère ne ferait point de mal ; et c'est moi qui serai le grain de sel. (*Il fait quelques pas.*) Puis, j'ai encore une autre nouvelle, Gertrude. Peux-tu deviner qui j'ai rencontré sur la place ?

GERTRUDE. — Non.

KANNING. — Gabriel Lidman.

GERTRUDE *regarde devant elle et se tait.*

KANNING. — Ma chérie, tu ne vas pas croire que j'avais l'intention de te blesser.

GERTRUDE, *tranquillement.* — Non, Gustave, je ne l'ai pas cru. Cela ne peut jamais me blesser d'entendre son nom.

KANNING. — Non, certes. Il y a si longtemps depuis... depuis ça. Et il est vieux, maintenant. Il atteint ses cinquante ans ces jours-ci. Et on doit les célébrer dans une fête par souscription à l'Hôtel-Royal... Il n'a pas du tout changé, du reste. Nous marchâmes longtemps ensemble en bavardant,

et, quand nous nous quittâmes, ma foi, ça a peut-être été un peu irréfléchi et je ne sais ce que tu en penses — je le priai de venir nous dire bonjour.

GERTRUDE. — A-t-il accepté?

KANNING. — Naturellement il a dit oui. Mais ç'a peut-être été par politesse. Il n'est pas dit qu'il vienne. Gertrude, tu n'as jamais voulu me dire pourquoi tu as rompu avec lui.

GERTRUDE *ne répond pas à la question.* — Je crois assez qu'il viendra. Je le crois certainement. (*Silence.*) Il a été longtemps absent.

KANNING. — Oui, mais pas tellement longtemps non plus. Il y a quatre ou cinq ans peut-être qu'il est à l'étranger.

GERTRUDE *réfléchit.* — Il y a plus de six ans.

KANNING. — Comment arriva-t-il exactement que tu rompis avec lui?

GERTRUDE. — Tu sais bien que je ne veux point parler de ça. C'est une chose entendue.

KANNING. — Oui. Je trouve seulement — maintenant, si longtemps après... Mais ça ne fait rien.

GERTRUDE. — Gustave, tu parlais d'une fête qu'on doit donner pour lui. Quand est-ce?

KANNING. — Demain.

GERTRUDE. — Nous irons, Gustave. Dis, veux-tu ? Je veux le revoir encore une fois et parler avec lui. Et plutôt là-bas qu'ici, chez nous.

KANNING. — J'avais moi-même pensé à te le proposer, Gertrude.

GERTRUDE. — D'autant mieux.

KANNING. — Oui, je trouve cela tout naturel que nous y allions. Je suis de ses vieux amis d'Upsal. Il était mon aîné de quelques années. Un vieux fruit sec, du reste... Ou en train de le devenir. Mais nous nous rapprochâmes en tout cas, et je l'ai toujours beaucoup aimé. Et ses relations avec toi, — oui, Gertrude, c'était avant que je te connusse. Ça remonte à un temps bien lointain maintenant. C'est une histoire finie et conclue une fois pour toutes — c'est ce que tu as toujours dit, et je te crois sans réserve. En cela comme en tout — en tout. (*On sonne à la porte de l'antichambre.*) Tiens! Qui vient maintenant? Ce n'est pas le coup de sonnette de maman. (*La servante entre avec une lettre pour Gertrude qui la décachète et la lit pendant ce qui suit.*)

KANNING *va et vient.* — Tu trouves peut-être étonnant que je veuille me rencontrer avec lui et même l'inviter chez nous? Mais tu sais que je n'ai aucune disposition à la jalousie. Je ne *puis* même pas avoir un sentiment de cette nature. Ça m'est tout simplement impossible. Et maintenant qu'il pense s'établir à Stockholm, il arrivera forcément que nous nous rencontrerons dans le monde. Peut-être aussi que nous ferons route ensemble dans la vie publique. Ce n'est pas un homme politique. Mais une plume comme la sienne est toujours une puissance. Je suis maintenant un homme public, et toutes les considérations privées me paraissent petites. Qu'est-ce que c'était que cette lettre?

GERTRUDE. — ...Oh! De la couturière — pour un essayage.

KANNING. — Et tu sais que je n'ai pas de préjugés. C'est peut-être ma faiblesse principale comme homme politique. Heuh! C'est peut-être aussi une force ! Et particulièrement en ce qui concerne les imbroglios de l'amour, j'ai vraiment, depuis ma première jeunesse — en fils tendre et respectueux de mon extraordinairement amoureuse de mère, appris à regarder avec douceur les petites faiblesses du cœur... Maman est d'ailleurs la seule personne au monde à qui je sois attachée en dehors de toi.

GERTRUDE *marche un peu dans la chambre, d'un pas léger et presque dansant, en souriant furtivement.* — Je te remercie de ta douceur et de ton indulgence. Il peut se faire que j'en aie encore besoin un jour à venir.

KANNING. — Gertrude, ne plaisante pas.

GERTRUDE, *brusquement sérieuse.* — Je ne plaisantais pas.

KANNING, *tranquillement.* — Si, tu plaisantais. Et tu sais bien, du reste, que je ne t'ai jamais imputé tes relations avec Gabriel Lidman, même comme une faiblesse. Je les ai toujours considérées comme quelque chose qui exigeait de l'indulgence. Tu étais une femme libre et indépendante, et tu n'étais redevable à personne d'aucun compte sur ta vie. Et tu ne m'as jamais rien dissimulé. Entre nous, tout a été net et clair. De plus, tu étais artiste, et il était dès alors un homme célèbre. Et une pareille liaison est toujours une chose à part.

GERTRUDE. — Est-ce que... ?

KANNING. — Oui, certainement. De quoi ris-tu?

GERTRUDE. — Je souriais seulement. Je n'ai jamais su, auparavant, que l'amour eût besoin d'excuses telles que la qualité d'artiste et la célébrité. Et la pensée m'était venue de tous ces pauvres gens qui se permettent d'aimer sans être ni artistes ni célébrités, ni même mariés. Ceux-là, tu les condamnes, sans doute ?

KANNING. — Ma chérie — je voulais dire, naturellement : Devant l'opinion. Devant tous ceux qui sont moins libres de préjugés que moi.

GERTRUDE *s'arrête et se regarde dans la glace. Elle murmure à demi pour elle-même:*) Non, mon ami, ce n'est pas *ça* que tu voulais dire. (*Haut:*) Ce miroir, c'est de lui que je l'ai reçu, autrefois, Gustave. De Gabriel Lidman.

KANNING, *qui regarde un journal, sans lever les yeux.* — Je le sais.

GERTRUDE. — Puis j'en reçus un autre de toi. Un qui était meilleur et plus pratique comme miroir de toilette. Et maintenant son miroir a trouvé abri ici — chez toi.

KANNING. — Oui, c'est vrai. Et je le regarde avec joie parfois, — comme un trophée gagné dans la guerre de l'amour.

GERTRUDE, *à elle-même, à moitié haut.* — Oui, oui. C'est sans doute ce qu'il y a de mieux... de ramasser les trophées.

KANNING, *distrait.* — Que dis-tu?

GERTRUDE, *comme précédemment.* — Tout fuit, fuit, s'en va et passe comme un fleuve...

KANNING. — Oui, la vie est un songe. (*Il pose le journal.*) As-tu vu que le vieux Horald Vigert est malade? Il semble filer un mauvais coton.

GERTRUDE. — Le poète?

KANNING. — Oui. Sais-tu, Gertrude? Il fut le grand amour de maman, dans le temps. Un des plus grands, au moins.

GERTRUDE. — Oui, je crois l'avoir entendu dire.

KANNING. — Ah! — Je me le rappelle fort bien de mon enfance. Il pouvait rester assis des heures, chez nous, à seulement *la regarder*... avec ses grands yeux ronds.— Oui, du reste, je n'étais pas tellement un enfant alors. Quinze ou seize ans. Et puis, un jour que j'étais dehors à botaniser avec quelques camarades dans le parc de Haga, qui vis-je venir au tournant d'une allée ? Maman et le poète Vigert!

GERTRUDE. — Comment se dénoua la situation?

KANNING. — Elle se dénoua admirablement, grâce à mon intelligence déjà fort développée! Je m'accroupis à herboriser un pied de cerfeuil, et je ne vis rien.

GERTRUDE, *avec un rire gai et sonore.* — C'est tout à fait ainsi que je t'ai imaginé comme enfant, Gustave. Tout à fait comme aujourd'hui, en d'autres termes. Aussi sage, aussi plein de tact, aussi fin.

KANNING. — Merci. (*Brusquement, il va vers elle.*) Laisse-moi t'embrasser, Gertrude. (*Elle lui tend silencieusement sa joue. Il lui prend la tête entre les mains, la regarde dans les yeux, ne l'embrasse pas, mais la quitte, va à la fenêtre et regarde au dehors.*)

KANNING, *après un silence.* — Le soleil a disparu. Il fait sombre si tôt, ces temps-ci!

GERTRUDE. — Dehors il y a encore un peu de soleil, et je ferais volontiers un tour avant qu'il soit tout à fait couché. (*Elle se dirige vers la porte.*)

KANNING. — Attends un peu. Il y avait encore quelque chose que je voulais te dire. (*Il fait un pas, s'arrête et la regarde.*) J'ai du souci, Gertrude, du souci pour toi. C'est dommage que je sois chauve, sans quoi tu verrais combien tu m'as fait grisonner rapidement ces temps derniers.

GERTRUDE. — Oh! oui. C'est dommage que tu sois chauve. Dommage aussi à un autre point de vue. Aussi ferais-tu mieux de n'en point parler tellement.

KANNING. — Dommage à un autre point de vue... Que veux-tu dire ?

GERTRUDE, *avec un regret.* — Oh. ça ne fait rien. Ce n'était qu'une idée en l'air. Ne t'en inquiète pas.

GERTRUDE. — Tu le veux?

KANNING. — Je t'en prie.

GERTRUDE. — Et si maintenant je ne le veux pas?

KANNING. — Si tu ne veux pas dire ce que tu entendais par là, alors nous n'irons pas à cette fête demain.

GERTRUDE. — Eh! bien, nous laisserons la fête tranquille.

KANNING. — Je plaisantais, ma chérie. Je sais bien qu'on ne te prend point par la corruption. Mais je trouve que, puisque ce n'était rien, tu peux

aussi bien le dire. Je te promets que je ne me fâcherai pas, si c'est cela dont tu as peur. Mais j'en doute. Tu ne crains ni Dieu ni diable, et moi moins que tout. Je t'en prie, dis-moi ce à quoi tu pensais.

GERTRUDE. — Mon cher, peux-tu t'inquiéter de ça! L'idée m'était venue simplement qu'on est plus habillé avec des cheveux.

KANNING, *après un silence.* — Oui, c'est incontestable.

GERTRUDE. — Pardonne-moi, Gustave. Je ne voulais pas te blesser.

KANNING. — Non, non, évidemment.

GERTRUDE. — Je m'en suis repentie aussitôt. Pourquoi m'avoir forcée à le dire? Et maintenant tu es fâché contre moi. Tu n'en as pas le droit.

KANNING, *bas, tout près d'elle.* — Je cherche ta bouche et tu me donnes ta joue. Et il y a bientôt un mois que la porte de ta chambre à coucher m'est fermée.

Gertrude se tait.

KANNING. — Il fut cependant un temps, Gertrude, où j'y étais tout à fait bienvenu, n'est-il pas vrai ?

GERTRUDE, *inclinant la tête, d'un ton résolu et calme.* — Oui.

KANNING, *soulagé.* — Allons! Il est heureux que je n'aie point de penchant à la jalousie! Autrement je pourrais commencer à te servir des scènes d'un haut dramatique : « Madame, vous ne m'aimez pas!... » ou : « Misérable! Vous en aimez un autre! » Cependant, je dois te faire un aveu, Gertrude. Ces temps derniers je suis resté quelquefois éveillé pendant la nuit, pensant à toi. (*Il se prend le front.*) Dans mon lit, la nuit, je suis souvent éveillé et pense à toute sorte de choses : à la guerre de Mandchourie, à l'avenir de l'Europe, aux affaires de l'Etat et aux miennes propres d'ailleurs. Et puis à toi. J'ai pensé : A-t-elle une passion? Et qui cela peut-il être? J'ai passé en revue la liste de tout notre cercle d'amis — tout ceux à propos de qui il y avait une idée de possibilité que... mais pour chacun j'ai dû me répondre à moi-même : Impossible! Impossible! (*Violent coup de sonnette dans l'antichambre.*) Par tous les diables, voici maman, cette fois ! On le reconnaît, son coup de sonnette !

(*Gertrude ouvre la porte de l'antichambre. Mme Kanning entre. C'est une vieille dame d'une soixantaine d'années, encore jeune dans son port et ses mouvements, avec un reste de beauté douce féminine. Vêtue avec recherche, mais ni simplement, ni de façon bizarre. Dans sa manière de parler et d'être, c'est une femme du monde, même quand sa pensée ou ses mots sont d'un milieu plus simple.*)

Mme KANNING. — Je ne puis savoir si je presse sur le vrai bouton. Je n'oublierai jamais la fois où je pressai sur un mauvais bouton ; quand je vis l'ascenseur dépasser ton palier, j'appuyai sur le stop, et l'ascenseur s'arrêta juste entre le troisième et le quatrième étage. Et je ne pus sortir de la cage... Enfin!

KANNING. — Et ainsi, maman, vous vous y trouvez encore.

Mme Kanning. — Non, mais je dus y rester une heure entière. Par bonheur j'avais avec moi un livre que je venais d'emprunter au cabinet de lecture. On tâche de se tenir un peu au courant, tout vieux qu'on est. Il s'appelait — tiens ! j'ai oublié, mais il était de — ah ! comment s'appelle-t-il à son tour ? mais c'était un livre bizarre.

Gertrude. — Quel en était le sujet ?

Mme Kanning. — Je ne me rappelle pas du tout. Je ne comprends du reste rien à ce qu'on écrit aujourd'hui. Je trouve que lorsqu'on *sait* écrire, on doit écrire joliment et noblement.

Kanning. — On le doit certainement, petite mère. Mais à propos d'écrire joliment et noblement, j'ai vu récemment, dans les journaux, qu'Harald Vigert est malade.

Mme Kanning. — Oui, j'ai entendu dire qu'il était souffrant.

Kanning. — Est-ce que vous n'irez pas prendre de ses nouvelles, maman ?

Mme Kanning. — Ah ! oui, c'est vrai, je devrais bien le faire. Il était si bon ami de papa... d'Adolphe ! Pendant dix ans, ce fut notre meilleur ami, et en particulier quand vinrent les moments difficiles. Je monterai le voir un de ces jours.

Kanning. — Très bien. Mais alors, il ne faudrait peut-être pas tarder trop longtemps, maman. Il semble que ce soit sérieux. Et à son âge...

Mme Kanning. — Des bêtises ! Son âge ! Il est de plusieurs années plus jeune que moi !

Gertrude. — Une tasse de thé, maman ?

Mme Kanning. — Merci, ma mignonne. Donne-moi plutôt un petit verre de Porto. Mais ne te crée aucun embarras pour moi.

Gertrude. — De toute façon, il faut que j'aille dire quelques mots à Lotte. (*Elle sort.*)

Mme Kanning. — Ah ! oui, Seigneur Dieu, Harald Vigert ! De telles poésies, on n'en écrit plus aujourd'hui.

Kanning. — On n'en a plus besoin non plus, petite mère, puisqu'elles sont déjà écrites. Mais les jeunes chanteurs d'Opéra semblent en tout cas chanter aussi bien qu'autrefois.

Mme Kanning. — Non vraiment, pas du tout, il y a une grande différence avec autrefois. Mais, du reste, c'est tout autre chose, cela. Ah ! la voix humaine est pourtant l'instrument le plus magnifique qu'il y ait. Et tu ne saurais croire quels grands progrès a fait M. Ekelund. Il est décidé maintenant qu'il débutera à l'Opéra cet hiver. Et dimanche, il chantera à une matinée au théâtre Vasa.

Kanning. — Ah ! Diable ! Alors, vous y irez, maman ?

Mme Kanning. — Oui, certainement. Et toi et Gertrude aussi. Je me suis chargée de placer 20 billets pour lui.

Kanning. — Merci bien, pour mon compte.

Mme Kanning. — J'ai peur d'avoir à en conserver quelques-uns et à les jeter, naturellement.

KANNING. — Oui, j'en ai peur. (*Silence.*)

Mme KANNING. — Cette excellente Gertrude ! C'est une tout à fait gentille et excellente femme pour toi, Gustave.

KANNING. — Oui, certes.

Mme KANNING. — C'est ce que je dis aussi toujours à tout le monde.

KANNING. — Est-ce que quelqu'un vous le demande, maman ?

Mme KANNING. — Oh ! Ils ne me le demandent pas, penses-tu ? Non ! Mais on se plaît toujours aux bavardages. (*Kanning se tait.*)

Mme KANNING. — Oui, c'est affreux tous les commérages que peuvent faire les gens de ci de là. Mais, pendant ces six années que Gertrude et toi avez été mariés, on n'a pas la moindre chose à dire d'elle. Jusqu'à présent, au moins. Et cette vieille histoire entre elle et ce monsieur... comment est-ce qu'il s'appelait ? Ah ! oui, Lidman, c'était naturellement aussi pur bavardage.

KANNING, *avec conviction.* — Naturellement.

Mme KANNING. — Ah ! pour parler d'autre chose, ils disent que tu vas devenir ministre, Gustave.

KANNING. — Tiens ! On potine tellement, de ci de là.

Mme KANNING. — Combien toucheras-tu, alors ?

KANNING. — 12.000.

Mme KANNING. — Peuh ! Ce n'est rien ! C'est moins que tu ne gagnes à présent. Alors, tu ne t'en soucies sans doute pas.

KANNING. — On doit se sacrifier pour l'intérêt public, petite mère.

Mme KANNING, *effrayée.* — Tu ne dois pas t'en occuper, Gustave. Tu n'en retireras qu'ingratitude. Pense à Adolphe, pense à ton père ! Que n'a-t-il pas sacrifié au bien public ? Mis dans tous les comités possibles, jamais il n'était à la maison ; toujours à des réunions jusque fort avant dans la nuit ; et quand il rentrait, il dormait comme une souche tant il était fatigué ! Et il donnait de l'argent ici et là, 10.000 ici et 20.000 là, et fondait des sociétés et obtenait des autres de l'argent pour toutes sortes de choses auxquelles s'intéressaient le roi et le prince héritier, et qu'y gagna-t-il ? Quelques décorations ; et quand, plus tard, il fut ruiné, il dut, ma foi, rester là le soir seul avec moi, et personne ne se souciait de lui. Non, Gustave, sois sage, fais prospérer ton bureau d'avocat et gagne de l'argent. Et ne te soucie pas de l'intérêt public, voilà mon conseil.

KANNING. — Petite mère, il ne faut pas le prendre si au sérieux. Si je veux devenir ministre, c'est pour des raisons personnelles.

Mme KANNINA. — Bon, bon. Tu sais assez toi-même ce qui est le meilleur pour toi. Mais alors, Gertrude devrait sans doute être présentée à la cour ? Le peut-elle, crois-tu ?

KANNING. — Eh ! diable, oui. Ça ira très bien. Ça lui est, du reste parfaitement indifférent. (*Gertrude entre, suivie de la bonne qui porte un plateau et des verres.*)

Mme KANNING, *après que la bonne est sortie.* — Eh ! bien, Gertrude, que dis-tu de devenir femme de ministre ?

GERTRUDE *verse le vin dans les verres.* — Eh ! Que dire ? Et puis, est-ce du reste si sûr, jusqu'à présent ?

KANNING. — C'est autant dire assuré. Le président du conseil a parlé avec moi à ce sujet et nous sommes à peu près complètement d'accord. J'attends, du reste, un entretien avec lui au téléphone à 5 heures. Je vais essayer de t'expliquer comment l'affaire se présente. Les élections de cet automne ont, comme tu sais, Gertrude, été un peu contraires au gouvernement. Pas au point qu'il ait besoin de penser à se retirer ; assez cependant pour que le président du conseil ait eu la pensée qu'un élément libéral modéré lui serait avantageux dans le gouvernement. Et, en tout cas, le ministère devait subir un léger retapage. Le ministre Dahlénius ne peut pas s'entendre avec Son Excellence, et n'est demeuré les derniers six mois qu'en raison de sa pension de ministre. Et Lundine est impossible, et deviendra préfet de Kalrstad ! C'est, du reste, ce qu'il a toujours voulu, il est de là. Il dit qu'il veut se dévouer à ses chers compatriotes les Dermladais. Il restera donc deux places libres. Et alors le président du conseil a pensé à la combinaison qui suit : à l'un des tabourets, il veut avoir cette brute de Lundstrôm, comme concession à la première chambre. Et comme légère concession à la justice et à la raison, ou plus précisément à mes nombreux amis politiques à la deuxième chambre, il veut décorer l'autre tabouret de mon insignifiant postérieur. Il n'a pas encore parlé avec le roi, mais il n'y a aucune raison de craindre quelque difficulté de ce côté : le roi sait à peine qui je suis.

Mme KANNING. — Seigneur Dieu, Gustave, est-ce que réellement Son Excellence parle si ouvertement de concession ?

KANNING. — Non, mon petit ange de mère. C'est là un simple commentaire personnel, approprié au cercle étroit de la famille.

Mme KANNING. — Ah ! oui, Son Excellence ! Je l'ai rencontré à Norrtellji cet été. Il a été tout à fait gentil et amical ! Tout à fait comme un homme ordinaire.

GERTRUDE. — Pourquoi veux-tu devenir ministre, Gustave ?

KANNING. — Pour mon plaisir. J'aime le travail. Surtout un travail auquel je sais que je suis propre. Je connais le mécanisme, et je sais que je puis collaborer à le faire marcher. Et, naturellement aussi, pour l'honneur. Cela a toujours auparavant, dans ma famille aussi, été compté comme un honneur d'être admis au banc du gouvernement. « Je ne vaux pas mieux que mes pères », comme dit l'autre.

Mme KANNING. — Oui, mon petit Gustave, le plaisir et l'honneur, c'est bien. Mais je trouve que tu devrais aussi avoir quelques motifs plus élevés. Puisque le traitement est si faible.

GERTRUDE *se lève.* — Ma chère maman, je trouve que les raisons de Gustave sont assez bonnes. Devenir ministre pour le bien du peuple et pour le bien de la patrie et ensuite préfet de Karlstad pour le bien des Vermlandais, il peut tranquillement laisser ça à d'autres. (*Elle prend Kanning un peu à l'écart et lui dit tout bas.*) Si tu pouvais essayer de faire partir maman

à présent, Gustave ? Je dois sortir, comme tu sais. Mais il y a quelque chose dont je voudrais te parler auparavant. Quelque chose de sérieux.

KANNING, *bas.* — Tu m'effraies, mon enfant. Mais comme tu veux... (*Il ouvre un tiroir du bureau et en tire une enveloppe.*) Petite mère, pardonne si nous ne pouvons te prier de rester à dîner avec nous aujourd'hui. Je dois m'en aller et il me faut songer à m'habiller. Et Gertrude doit sortir.

Mme KANNING. — Bon. Je suis pressée... 5 heures 1/2 passées, et moi qui ai tant à faire ! Permettez-moi de partir...

KANNING. — Et voici la rente. Ménage les gros sous, petite mère. Mais il nous sera bien permis de prendre quelques billets pour le concert de M. Eklund, de façon qu'il ait un peu d'argent pour ses histoires de femmes...

Mme KANNING. — C'est *Ekëlund* qu'il s'appelle, et il n'a certainement pas d'histoires de femmes. Oh ! c'est un jeune homme si bien, tout à fait gentil. Des jeunes gens aussi bien, on n'en trouve pas beaucoup aujourd'hui... Merci, petit Gustave, et adieu, adieu. Adieu, petite Gertrude, adieu. (*Kanning la reconduit. Gertrude se laisse tomber dans le fauteuil près du bureau. Elle est devenue très pâle.*)

KANNING *rentre.* — La petite vieille est vive pour son âge. Sais-tu, Gertrude ? Pendant que tu n'étais pas là, elle a passé son temps à se demander si tu pouvais être présentée à la cour. Eh ! bien, qu'elle en saute aux nues, tu le seras. Et tu seras la plus charmante ministresse qu'il y ait eu depuis... depuis... Ah ! malédiction ! que je ne puisse me rappeler sur le coup s'il y a vraiment jamais eu quelque autre charmante femme de ministre !... Mais qu'est-ce que c'est maintenant que tu as sur le cœur, mon enfant ? Tu sembles si pensive !

GERTRUDE, *qui, pendant ce qui précède, s'est levée et a fait quelques pas, s'arrête.* — Oui, Gustave, il y a quelque chose que, pendant un temps, J'ai pensé à te dire. Et c'est seulement depuis un instant que j'ai senti clairement que je ne puis différer davantage. Je vais te faire un léger chagrin. Je me permets de commencer par faire un peu ton éloge. Ainsi, le reste ira plus facilement. Il y a tant de choses en toi à quoi je tiens ! Et parfois, je t'admire. Tu es honnête et sage, effrayamment sage. Tu es fort aussi, quand besoin est. Et je suis certaine que tu deviendras un excellent ministre. (*Bas et le regard fixé vers le sol.*) Mais, moi, je ne serai pas ministresse.

KANNING. — Gertrude ?...

GERTRUDE. — Gustave, je ne puis pas être plus longtemps ta femme.

KANNING. — Gertrude... Qu'est-ce que c'est ?... Je vois tout tourner... Que veux-tu dire ?

GERTRUDE *lui prend la main.* — Viens. Assieds-toi ici. Laisse-moi essayer de t'expliquer. Ce ne sera pas... si facile. (*Ils s'assirent chacun dans leur chaise d'osier près du guéridon à fumeurs.*) Gustave, te rappelles-tu tes paroles le jour où nous échangeâmes nos anneaux ?

KANNING, *évasivement.* — Je dis sans doute que je t'aimais.

GERTRUDE. — Oh ! non. Tu avais dit ça tant de fois auparavant que ce n'était pas nécessaire. Mais tu me dis, par un détour, combien sagement et prudemment tu m'aimais. Tu disais : « Nous nous marions l'un avec l'autre parce que c'est, pour le moment, la forme relativement la meilleure pour une liaison amoureuse. Mais il ne faut pas que cela soit une chaîne pour nous. Il faut nous promettre l'un à l'autre, disais-tu, que s'il vient un jour où l'un de nous veut devenir libre, l'autre ne s'y opposera pas. Et nous nous le promîmes l'un à l'autre. Te rappelles-tu ?

KANNING. — Je me rappelle.

GERTRUDE. — Alors, cela me fâcha un peu, un tout petit peu, que tu pusses être si... prévoyant. Il y avait là quelque chose qui me froissait. Pourquoi ? Ah ! Je ne puis m'en rendre compte. Et, au fond, tu avais rai-raison. Maintenant, au moins, je m'en aperçois. Mais, *moi*, je n'avais alors aucune autre pensée sinon que nous irions ensemble toute la vie. J'étais déjà un peu cassée quand tu me rencontras. J'avais aimé et appartenu à un autre homme, et tu le savais. J'étais touchée et blessée, et lasse jusqu'à la mort. Lasse de tout, de tout. Alors, tu parus sur ma route et, sans y penser ou le vouloir, je vins à allumer ton amour.

KANNING, *tendrement.* — Oui, Gertrude, tu l'as bien, la ceinture d'Aphrodite. Tu l'as reçue en cadeau de baptême.

GERTRUDE. — Et tu sais que ce n'était pas pour des raisons extérieures que j'avais besoin d'un mariage. J'étais cantatrice et me tirais bien d'affaire toute seule, à ce point de vue. Et quand tu m'offris d'abord d'être à toi, je répondis non.

KANNING. — Oui, Gertrude, et si tu veux maintenant me quitter, tu me forces à souhaiter que tu n'eusses jamais répondu autre chose que non.

GERTRUDE *s'assied, penchée en avant, la tête dans les mains.* — Mais... ta demande avait éveillé tant de pensées en moi ! Il s'éleva en moi une aspiration qui, pour moi, était nouvelle... une aspiration que je n'avais pas cru que je connaîtrais... une aspiration après la vie et le sort ordinaire des femmes ordinaires. Après un foyer et des enfants. Après le repos de tous les jours et un coin tranquille. Et quand je vis que tu m'aimais toujours et que tu souffrais de ton amour, j'allai de moi-même te trouver un jour et te dire que je voulais être à toi.

KANNING. — Oublie ce que je viens de dire. Je ne voudrais pour rien au monde que ce jour-là fût retranché de ma vie. Et maintenant, est-ce que tu veux me quitter, Gertrude ? Je n'y comprends rien. Tu ne m'as encore rien expliqué.

GERTRUDE, *après une pause, bas, et l'air effaré.* — Gustave... Il y a tant de choses qui sont maintenant autres qu'alors ! Nous-mêmes, nous sommes devenus autres.

KANNING. — Je t'aime, Gertrude. En cela, je ne suis pas devenu autre, et je ne le deviendrai jamais.

GERTRUDE. — Oh ! Aimer !... C'est un si grand mot ! Tu aimes tant de choses ! Tu aimes le pouvoir, l'honneur, le faste. Tu t'aimes toi-même, ta

sagesse, ta finesse, ton esprit. Tu aimes tes meubles et tes livres. Et tes cigares de la Havane. Et je ne doute pas qu'entre tant d'autres objets, tu ne m'aies aimée moi aussi.

KANNING *se lève, irrité.* — Et oui, Gertrude, je suis un homme. L'amour ne peut seul remplir ma vie. Ce serait tout bonnement ridicule.

GERTRUDE *s'est aussi levée. Avec une ombre de sourire.* — Oui, ce serait peut-être un peu ridicule. Mais aussi, tu vois toi-même combien peu je suis pour toi, et combien insignifiant sera le vide que je laisserai après moi ici chez toi. Car je vais m'en aller. Depuis que notre petit est mort, il n'y a vraiment rien qui nous lie l'un à l'autre. Aussi, dois-tu tenir maintenant la promesse que nous nous sommes donnée. Que tu voulus, *toi*, que nous nous donnions.

KANNING *va et vient, troublé, s'arrête et la regarde fixement.* — Gertrude, il y a là-dessous quelque chose que tu me caches. (*Gertrude se tait.*)

KANNING. — Tu... tu t'es éprise de quelqu'un.

GERTRUDE, *les yeux absents.* — Libre à toi de l'appeler ainsi dans ta langue.

KANNING. — C'est-à-dire : tu aimes quelqu'un.

GERTRUDE, *avec un soupir de délivrance.* — Oui.

KANNING *s'arrête et la regarde durement.* (*Bas*).— Est-ce que... ça a déjà eu lieu ?

GERTRUDE. — Non. Rien n'a encore « eu lieu ».

KANNING. — Mais, ainsi, cela aura lieu ?... (*Gertrude soutient son regard avec fermeté, mais ne répond pas.*)

KANNING *éclate.* — Gertrude, tu me rends fou.

GERTRUDE. — Oh ! non, Gustave. Aucune femme ne paraît devoir te rendre fou. Cela, tu ne le crois pas toi-même.

KANNING. — Et, qui est-ce ?

GERTRUDE. — A pareille question, tu peux bien penser que je ne répondrai pas.

KANNING. — Réponds-moi au moins sur un point. Est-ce un homme qui puisse et veuille se marier avec toi ?

GERTRUDE. — Je ne te répondrai pas là-dessus. Mais je veux en tout cas redevenir cantatrice et pourvoir à mes besoins.

KANNING. — Gertrude, dis-moi que tout ceci n'est pas ce que tu penses sérieusement. Dis que... non, je rêve !... Mais, Gertrude, tu dois me témoigner la dernière petite miséricorde de me dire qui c'est. Que j'évite ainsi de penser, chaque fois que je me trouverai à parler avec un bon ami : Peut-être est-ce *lui*...

GERTRUDE. — Je ne dirai rien.

KANNING. — Et le mieux est que je n'en connais pas un, parmi toutes nos connaissances, qui ne soit pas tel qu'il me faille rire, si j'essaie de penser que tu l'aimes...

GERTRUDE, *souriant.* — Oui, Gustave, tu as le sens du comique. Cela fait passer par dessus bien des choses en ce monde. Mais pour t'éviter de

te tourmenter par des suppositions à l'égard de tes amis et connaissances, je te dirai que celui que j'aime est un homme qui n'appartient pas du tout à notre cercle de relation.

KANNING. — Où diable l'as-tu rencontré, alors ? Est-ce dans la rue que tu fais tes connaissances, maintenant ? (*Gertrude va vers la porte.*)

KANNING *lui barre le chemin.* — Gertrude. As-tu l'intention de me quitter maintenant, et de ne pas revenir ?

GERTRUDE. — Oh ! non, mon ami. Mais je trouvais que je devais te dire cela maintenant, Plus tard, nous parlerons plus en détail de la façon dont sera établi le divorce. Et puis, demain, nous irons à la fête.

KANNING *regarde devant lui.* — Si tu pouvais m'aider à comprendre cela ! Ça me fait l'effet d'un coup de massue sur le front. Si tu pouvais m'expliquer comment c'est arrivé ! Tout devient plus facile quand on comprend.

GERTRUDE. — Mon cher, que puis-je t'expliquer davantage ? Moi-même je ne comprends rien. (*Bas.*) La seule chose que je sache, c'est que l'amour a abattu sa griffe sur moi et je n'en peux mais. (*Silence.*)

KANNING. — Et cela ne t'a rien coûté, de me le dire ? Ç'a été facile et simple ? Comme de résilier un engagement ?...

GERTRUDE. — Pendant des jours et des nuits, j'ai vécu dans l'angoisse de ce moment. Il y avait des instants où je désirais que tu mourusses. Seulement, pour éviter d'avoir à te dire cela. (*Kanning jette sur elle un regard effaré.*)

GERTRUDE. — Et il y a eu des moments où je pensais que cela vaudrait mieux de te tromper. Mais je ne pouvais pas. Et il y a eu des moments où je me suis demandé si j'étais sensée ou folle. Et des moments où j'aurais voulu mourir. (*Silence.*)

KANNING. — Où vas-tu, à présent ?

GERTRUDE. — Comme je te l'ai dit, j'ai des affaires. Et ce soir, je vais à l'Opéra.

KANNING. — Seule ?

GERTRUDE. — Oui, certainement. A ma place ordinaire. (*Silence.*)

KANNING. — Non, cela me rend fou.

GERTRUDE *lui prend la main et la tapote.* — Oh non ! Certainement pas. Au contraire. Je t'assure, tu t'es montré beaucoup moins fou que je n'avais craint. Cela s'est passé beaucoup plus facilement pour nous deux que je n'avais pensé. Maintenant, adieu.

KANNING, *mélancoliquement.* — Et justement, maintenant, Gertrude. Quand j'ai besoin de toi comme jamais auparavant ! Tu es probablement la seule femme en Suède avec qui l'on puisse s'entretenir de questions politiques.

GERTRUDE. — Eh bien, très cher, nous pourrons peut-être nous rencontrer de temps à autre et causer un peu politique... Adieu. (*Elle traverse le salon et sort.*

Le crépuscule est venu. Kanning va et vient, s'arrête devant le fauteuil du bureau et murmure.

KANNING. — C'est là qu'elle était assise... D'abord, nous avons parlé de ci et de ça. Puis, maman est venue. Et puis... Etrange... étrange... (*Il emplit un verre de Porto et l'avale. Puis il s'assied au bureau et se prend la tête dans les mains. Eclatant tout à coup.*) Gertrude ! Gertrude ! (*La pendule sonne 5 heures. Il fait jouer la lampe et se met à ranger quelques papiers. On sonne au téléphone du bureau. Il prend le récepteur et dit ce qui suit d'un ton d'affaires sec et fatigué.*) Allô ! Oui, c'est moi. Oui, Votre Excellence. Oui, certainement. Oui, c'est aussi mon avis. Hum ! C'est bel et bon, mais... Oui, jusqu'à nouvel ordre, je ne puis répéter que ce que j'ai déjà eu l'honneur de dire à Votre Excellence hier : je ne veux pas... mon entrée dans le ministère, une estimation surfaite de l'influence que je peux avoir éventuellement parmi mes amis politiques. C'est pourquoi il faut d'abord que je me concerte avec quelques-uns d'entre eux. Votre Excellence sait auxquels je fais allusion. Du reste, je vais les rencontrer dans un instant à un dîner chez...

***

II

PARC SUR UNE HAUTEUR AUX ABORDS DE LA VILLE. — *A droite, semblable au mur d'un fort, le mur d'un réservoir d'eau, avec un rempart couvert de gazon. A gauche, quelques arbres dont les cimes sont dégarnies. Au fond court une barrière de blocs de granit grossièrement taillés, avec une poutre au-dessus. Comme fond, un paysage urbain, avec maisons de rapport, fabriques et quelques clochers.*

Au premier plan, à droite, un banc de bois grossier, sans dossier ; sur le sol, des feuilles fanées.

A la brune, après un clair jour d'automne. Ciel rougeâtre, assombri par la fumée et le brouillard. De temps à autre, le sifflet d'une locomotive ou la sirène d'une fabrique perce le bruit sourd de la ville. Erland Jansson est debout près de la barrière du fond et regarde au dehors. Il porte un chapeau noir de feutre mou et un imperméable foncé.

Deux fillettes de douze à treize ans traversent la scène de gauche à droite.

L'UNE DES FILLETTES. — Voici comme maman me dit toujours : « Ne mens jamais, petite. Mais si tu dois mentir, mens hardiment. » Et c'est ce que je fais, tu peux croire.

Elles sortent à droite.

Un vieux vagabond arrive de gauche et les suit, reniflant et flairant comme un chien. Erland Jansson se retourne et les regarde s'éloigner. Puis il descend de quelques pas vers l'avant-scène, regarde sa montre et retourne à sa première place. C'est un tout jeune homme, de 20 et quelques années. Visage imberbe, avec quelque chose de rude dans l'expression qui le fait

paraître un peu plus vieux que son âge. Cheveux de musicien, noirs et longs.

GERTRUDE *entre par la gauche. Elle a une mante d'automne longue et foncée. Chapeau noir et voilette.* — As-tu attendu longtemps ?

JANSSON *parle d'une voix basse et un peu maussade.* — Oui. *Trop* longtemps.

GERTRUDE. — Pardonne-moi, mon bien-aimé.

JANSSON, *avec un sourire bourru.* — Eh bien, j'essaierai. (*Il lève sa voilette, prend sa tête entre ses mains et l'embrasse longuement.*) Pourquoi as-tu tardé si longtemps ?

GERTRUDE. — M'aimes-tu ? (*Jansson rencontre son regard et baisse la tête d'un air sérieux.*)

GERTRUDE. — Je veux que tu le dises.

JANSSON, *souriant.* — Je t'aime.

GERTRUDE. — Dis-le encore une fois.

JANSSON. — Je... non ! Gertrude. Je t'aime, mais il vaut mieux que nous nous séparions. Qu'est-ce que je suis pour toi ? Laisse-moi aller mon chemin. Il ne pourra, de toute façon, jamais être le tien.

GERTRUDE, *calme et tendre.* — Tu es tout pour moi. Mon amour et ma joie, et mon tourment. Ma nouvelle vie.

JANSSON. — Ton tourment ?

GERTRUDE. — Oui, c'est mon tourment, que je doive t'aimer, quoique... je ne te comprenne pas. Tu m'es parfois si étranger ! Si éloigné de moi ! Presque comme si je ne te connaissais pas.

JANSSON. — Gertrude, séparons-nous. Je ne suis rien d'autre pour toi qu'une lubie, un caprice. Tu m'as envoyé des fleurs après un concert. Tu m'as donné quelques fleurs et quelques baisers. Mais quand je mendie près de toi ce dont j'ai faim, alors tu te dérobes. Et tu dis que je suis tout pour toi ! Et tu appelles ça de l'amour !

GERTRUDE *regarde devant elle et sourit tranquillement.* — Je t'envoyai des fleurs le lendemain de ton concert. Deux roses et une carte avec quelques lignes. Et je ne reçus pas de réponse. Pas même un petit merci.

JANSSON. — Nous autres artistes, nous recevons tant de ces choses ! Et je ne savais pas même comment tu étais. Je t'avais vue autrefois dans quelques rôles à l'Opéra. Mais alors, j'étais presque un enfant.

GERTRUDE. — Oui. Et tu m'imaginais comme une dame de théâtre pas mal fanée.

JANSSON. — Oui, sincèrement, à peu près ainsi. Mais alors... (*Il lui prend la main et la baise.*) Alors, tu vins toi-même.

GERTRUDE, *plongée dans ses souvenirs.* — Oui, Dieu sait comment j'en eus le courage ! Mais je ne pouvais absolument pas te chasser de mes pensées. D'aucune manière. J'aimais ta musique. Et quand je te vis au concert, ta physionomie me conquit irrésistiblement. Mais je n'avais jamais entendu ta voix, je ne t'avais jamais entendu parler. Et il me fallait

d'abord t'entendre, pour savoir si c'était toi. Si tu étais celui que je devais aimer. Alors j'allai te trouver.

JANSSON — Ce fut une chance que je fusse à la maison...

GERTRUDE. — Tu étais chez toi, assis à ton piano. Je vois encore le rayon de soleil sur le cahier de musique. Il y avait tellement de soleil dans ta petite chambre, ce jour-là !

JANSSON, — Et tu avais des fleurs avec toi. Tu les mis dans un verre sur le piano. Et ensuite, tu chantas une de mes chansons. Comme tu la chantas, Gertrude ! C'était comme si je n'avais jamais entendu ce chant auparavant.

GERTRUDE. — J'avais soupiré de pouvoir un jour la chanter pour toi. (*Souriant.*) C'était, à vrai dire, uniquement pour cela que j'étais venue. (*De nouveau sérieuse.*) J'aime ce chant.

JANSSON. — Je n'y attachai pas autrement d'importance quand je le composai. Ces choses-là, je les fais surtout pour qu'elles soient chantées dans les concerts et aident à me faire connaître. Autrement, ce sont des orchestrations que je veux faire, et *puis* faire. Dans les chants, on est lié au texte d'un autre, lequel est sot, le plus souvent. Dans ce chant que tu aimes tant, je trouve que le texte est inutile, et, ce qu'il y a de mieux, c'est que le méchant rimailleur qui l'a fait, trouve que la musique est inutile. Mais quand tu chantas mon chant, il m'apparut que peut-être il est beau. C'est dommage que tu ne chantes plus jamais en public.

GERTRUDE. — Peut-être vais-je le faire encore, bientôt.

JANSSON. *lui prend la main et la conduit au banc.* — Asseyons-nous. Je suis fatigué. J'ai mené une vie de saltimbanque hier, comme à l'ordinaire.

GERTRUDE. — Etait-ce nécessaire, Erland ? Est-ce que cela fait partie aussi de la vie d'artiste ?

JANSSON. — Je ne sais pas. Je sais seulement qu'il le fallait. Nous étions quelques-uns à tuer la nuit ensemble. Des musiciens, des cabotins et un grand poète. Le poète parcourut sur les mains la moitié du Marché au Foin au jour levant. A la fin, nous échouâmes dans une petite taverne d'une des ruelles de par là. Une taverne de cochers surtout. Là, nous nous joignîmes à quelques rustres, des types splendides, des gaillards superbes. Nous jouâmes aux cartes avec eux. Et à la fin, nous bûmes la coupe du tutoiement fraternel. Oh ! je ne jouai pas, car ma bourse était à sec. Je m'assis assoupi, dans un coin, et regardai les autres. Cependant, s'éleva en moi un motif, une musique nouvelle, me semblait-il, quelque chose de tout à fait nouveau, clair, bleu, merveilleux... Oui, je l'ai encore dans la tête. Il peut sortir une symphonie de ça. Mais aujourd'hui, je suis fatigué.

GERTRUDE. — Erland, tu ne dois pas te détruire ainsi toi-même.

JANSSON. — Et ce soir, ce sera encore de même. De même ou autrement. Je connais un grand coureur, un excellent garçon, du reste, facile et gentil. Il a une amie, une fille qu'il entretient, « Mlle Constance ». Un élégant appartement rue de Flore, j'y ai été autrefois... On y fera une fête cette nuit, et je suis invité.

GERTRUDE. — Oh ! Erland, n'y va pas.

JANSSON. — Pourquoi ne le ferai-je pas ?

GERTRUDE. — Quand je t'en prie.

JANSSON, *indifférent*. — Je t'ai fait une prière moi aussi. Et tu ne t'en soucies pas.

GERTRUDE, *qui s'est levée du banc, se place devant lui, lui ôte son chapeau, le met sur le banc, lui caresse le front et lui passe la main dans les cheveux*. — Erland, tu as dans ton âme un instrument que tu ne dois pas détruire. Tu ne le dois pas. Tu n'as pas ce droit, Erland. Il y a en toi tant de musique qui veut s'échapper parmi les hommes. De la façon dont tu vis, tu l'enfermes en toi et l'étouffes et l'empoisonnes. Et à la fin, elle mourra. Peut-être bientôt. Peut-être plus tôt que tu ne crois. Et tes inspirations dans un coin de café après une nuit sans sommeil, Erland, il n'en résulte rien. C'est comme l'or des magiciens, cela se change en feuilles fanées.

JANSSON. — Toutes les feuilles doivent se faner. Elles n'ont pas d'autre raison d'être.

GERTRUDE. — Je t'en prie, Erland, je t'en prie. Comme si j'implorais pour ma vie. N'y va pas.

JANSSON. — Oh !... ma chère, je vis comme je puis et dois vivre. Il n'y a pas de remède possible. J'ai cela dans le sang. Mon père était un ivrogne fieffé. Et si je te promets de rester à la maison ce soir, je ne tiendrai tout de même pas ma promesse. Quand le soir viendra...

GERTRUDE, *avec un regard las*. — Oui, oui. Alors, il vaut mieux que tu ne promettes rien.

JANSSON. — J'ai eu une vie difficile, Gertrude, aussi loin que remonte mon souvenir. J'eus à pourvoir moi-même à mes besoins dès que j'eus quinze ou seize ans. Dieu sait comment ça marcha jusqu'à ce que j'eusse pu me tirer d'affaire. Ma vie n'a été que travail et privations. Et parfois jeûne. Aussi, me faut-il me dédommager quand je le puis. Et vivre d'une façon un peu canaille, car c'est une belle chose de vivre la vie canaille, il n'y a pas à dire. (*Gertrude marche silencieusement de long en large, le regard à terre.*)

JANSSON. — Et la suite à demain. (*Gaiement.*) Je ne vois pas de fin aux orgies. Gabriel Lidman, le grand homme, est de retour au pays natal, avec des feuilles de laurier autour de son crâne dégarni et on le célèbrera demain par une fête à l'Hôtel-Royal. Il atteint ses cinquante ans. C'est aussi un tour de sorcier d'atteindre cinquante ans. On m'a demandé mon concours pour jouer quelques-uns de mes morceaux pour piano. Et je t'assure que je ne vois aucune objection à apporter au génie mon simple hommage, puisque ce sera ainsi gratis pour moi.

GERTRUDE *continue ses allées et venues*. — Alors nous nous y rencontrerons. J'y vais aussi. (*Elle s'arrête et le regarde avec ravissement.*) Oh ! ce que ce sera amusant !

JANSSON. — Est-ce que ton mari vient aussi ?

Gertrude. — Oui.

Jansson. — Le rusé politique. Auquel tu ne veux pas me faire le plaisir de me laisser donner... (*avec un geste significatif sur le front*) ce qu'il mérite. (*Gertrude se tait.*)

Jansson, *avec une surexcitation croissante.* — Et maintenant, il va devenir ministre lui aussi. Cet idiot cauteleux qui croit que lui et les idiots de son entourage nous gouvernent parce qu'ils sont plus sensés que nous! Ils gouvernent parce que nous autres — nous, ouvriers et artisans et artistes — nous qui produisons et créons — parce que tout simplement nous n'avons pas de temps pour ça et ne nous en soucions pas! Parce que c'est une besogne de valet que nous méprisons! Voilà pourquoi ils nous gouvernent, — nous! Et à lui tu donnes ce que tu me refuses à moi! Et tu dis, par dessus le marché, que je suis tout pour toi! Peuh!

Gertrude, *douce et calme.* — Erland, tu parles d'un homme que tu ne connais pas. Il est autre que tu ne crois. Et tu ne dois plus parler de lui comme tu viens de le faire.

Jansson, *sèchement.* — Je te demande pardon.

Gertrude. — Mais, Erland, je n'ai rien de commun avec lui. Désormais. Ah ! si tu savais, Erland, quelles ont été pour moi ces dernières années, surtout depuis que mon petit est mort ! Si tu pouvais comprendre cela... dans quel vide j'ai vécu... Si tu pouvais savoir combien j'ai été torturée combien j'ai souffert, combien ma pauvre âme a été affamée ! Je t'aimais tout à l'heure, Erland, quand tu disais que tu as souffert la faim. Je suis moi-même une affamée, et j'aime tous ceux qui ont faim. Et j'ai eu soif et faim à mon foyer : avec mon mari sensé et habile et son cercle d'« amis politiques ». Je suis lasse de leurs têtes sages et de leurs cœurs desséchés. Tout est devenu si *vieux* autour de moi, ces dernières années ! Si fini et achevé ! Si mort ! Une fois auparavant, j'ai vécu. Il y a longtemps. Si longtemps que je m'en souviens à peine. Et cette vie est morte et enterrée. Mais je suis trop jeune pour être déjà morte, Erland. Et tu es devenu ma nouvelle vie. Les premières lueurs me sont venues de ta musique. Puis de ton visage, quand je te vis. Et enfin de toi-même. Erland, j'ai eu un entretien avec mon mari, aujourd'hui, avant de sortir. C'est pour cela que tu as dû m'attendre si longtemps. Aujourd'hui, je me suis libérée.

Jansson, *saisi et bouleversé.* — Tu veux être à moi ?

Gertrude. — Oui. Tu disais tout à l'heure : « Mon chemin ne peut jamais devenir le tien. « Si, Erland, je veux que ton chemin devienne mon chemin. Je veux être à toi absolument. (*Long baiser.*)

Gertrude, *se dégageant de ses bras.* — J'ai fait un rêve cette nuit.

Jansson. — Qu'as-tu rêvé ?

Gertrude, *se passant la main sur le front.* — Quelque chose d'affreux. Ça ne fait rien.

Jansson. — Dis ce que tu as rêvé.

Gertrude, *légèrement penchée en avant, tout bas.* — Je courais nue

par les rues, avec une meute de chiens derrière moi... Mais quand ils m'atteignirent, je m'éveillai... Mon bien-aimé ! (*Elle l'entraîne de nouveau.*)

JANSSON. — J'ai aussi rêvé, parfois, de toi...

GERTRUDE, *souriant*. — Erland, maintenant, tu n'iras tout de même pas à cette fête, ce soir ?

JANSSON, *bas*. — Où veux-tu que nous allions à présent ?

GERTRUDE. — Chez toi. Viens. (*Ils s'éloignent, la main dans la main.*

Le vagabond arrive par la droite, s'arrête et les suit des yeux, reniflant et flairant comme un chien. Le soir est venu. Çà et là des lumières sont arrivées dans la ville.)

ACTE II

SALLE DES FÊTES DANS UN GRAND HOTEL. — *Salon blanc, rouge et or. Le fond s'ouvre, entre deux doubles colonnes, sur une grande galerie à grandes glaces au mur du fond. Contre ce mur, un canapé étroit rouge, sans dossier. Aux parois de chaque côté du salon, deux portes à double battant ; les portes les plus proches du fond sont toujours ouvertes, les autres fermées. Les panneaux entre les portes sont tendus de Gobelins : à gauche, la naissance de Vénus, à droite, une biche déchirée par des chiens. Au premier plan, à gauche, un canapé, une table à dessus de marbre et des fauteuils. A droite, un autre canapé et des fauteuils près d'une petite table ronde.*

Par la galerie du fond, passe, de droite à gauche, un flot continu de messieurs en habit et des dames en nombre moindre. Dans le salon, debout et assis, groupe divers de messieurs et de dames. Brouhaha général.

Un orchestre joue quelque part, à distance, la marche du couronnement du « Prophète ».

Un groupe de trois messieurs à gauche.

UN PETIT MONSIEUR. — Où s'en est allé Lidman ? Je l'ai vu tout à l'heure dans la galerie des glaces.

UN GROS MONSIEUR. — Il se promène dehors en causant avec son éditeur.

LE PETIT. — J'ai été son camarade à la vieille école de Klara. Personne alors ne pensait qu'il deviendrait ce qu'il est devenu.

LE GROS. — Bah ! Qu'est-ce qu'il est donc devenu ? Tu sais, mon petit, il y a quelque chose qui s'appelle bluff. Et nous sommes ici ce soir pour aider au bluff, parce que ça nous amuse de faire la fête.

UN MONSIEUR PALE. — Et parce que nous aimons le bluff. Quand il réussit, s'entend. Nous sommes ici pour exprimer notre sincère sympathie pour le succès.

LE PETIT. — Bluff ? On ne peut pas dire ça de Gabriel Lidman. Ça n'est pas juste pour lui. (*Il s'éloigne.*)

Le pale. — Dis donc, as-tu été à l'Exposition d'art ?

Le gros. — Je ne vais jamais aux expositions d'art. Je crains les indigestions. On ne peint plus que des paysages par le temps qui court. J'en ai assez de ces éternels paysages, on sait tout de même bien quelle mine elle a, la campagne. Non ! Moi, si j'étais artiste, je peindrais des femmes nues.

Le pale. — Peuh ! On sait bien ce que c'est aussi. Mais est-ce que nous ne prenons pas un cigare ? (*Ils remontent vers le fond. Deux messieurs, un vieux et un jeune, descendent vers le premier plan.*)

Le jeune. — Mme Kanning est ici ce soir. Je me demande si on va l'entendre chanter.

Le vieux. — Est-ce qu'il lui reste donc encore de la voix ?

Le jeune. — Encore ? Je l'ai entendue pour la dernière fois à une soirée, il y a huit jours. Elle chante comme elle n'a jamais chanté.

Le vieux. — Mais elle est pourtant un peu vieille aujourd'hui.

Le jeune. — Pas du tout, trente et quelques années.

Le vieux. — Eh ! c'est ce que nous appelions vieux de mon temps. Mais à propos, depuis combien de temps est-elle mariée ?

Le jeune. — Laissez-moi réfléchir... six ans, je crois.

Le vieux. — Les physiologues prétendent que l'être humain se renouvelle de bout en bout en sept ans. Dans un an, elle sera donc une femme tout à fait honorable. En tout cas, elle sera ministresse après-demain.

Le jeune, *à voix sourde*. — L'avocat Kanning est là.

Le vieux. — Ah ! ah ! Il est là. Le ministère se forme de plus en plus en ministère de concentration. Ministère de corruption, peut-on dire aussi. (*Il se tourne vers Kanning qui est debout avec un verre de liqueur à la main et cause avec une dame très décolletée sur le canapé à droite.*) Ecoute, Kanning. Les mauvaises langues prétendent que tu es en train de devenir opportuniste.

Kanning. — Opportuniste? Eh bien, je n'ai pas peur du mot.

Le vieux monsieur *se retourne vers le jeune*. — Avez-vous entendu parler de quelque chose qui s'appelle politique gouvernementale? Savez-vous ce que c'est? Ecoutez. (*Il fait sa démontration en promenant l'index en l'air.*) C'est la moyenne proportionnelle entre les sottises qui sont supposées avoir le plus haut cours parmi celles qu'on suppose être les plus fines.

Le jeune. — C'est subtil.

Le vieux. — Alors, nous reprenons. Si on suppose...

Le jeune. — Pas besoin, j'ai très bien saisi. Mais, Monsieur, je crois que vous êtes un peu amer, ce soir.

Le vieux. — Oui, j'ai sur le cœur qu'on ne m'ait jamais supposé être parmi les plus habiles. (*Il remonte.*)

LA DAME DÉCOLLETÉE. — Et alors, vous ne voulez pas me dire ce à quoi vous pensez, maintenant ?

KANNING. — Je n'ose pas. Madame, je suis trop timide. Je l'ai toujours été. Mais (*Il se penche au-dessus de la dame*) buvons à ce à quoi je pense maintenant.

LA DAME, *souriant doucement.* — Monsieur le ministre, il faut toujours que vous soyez équivoque. (*Gertrude apparaît au fond en robe blanche, entre deux jeunes messieurs, s'arrête un instant à l'arrière-plan et cause avec eux ; puis le groupe sort à droite.*)

KANNING, *tout en suivant sa femme des yeux.* — Je ne suis malheureusement encore point ministre, mais, si je le deviens un jour, avec la grâce de Dieu... Ah ! voilà M. le consul, votre mari... (*Un petit monsieur, gros et laid, traverse la galerie des glaces en fumant un énorme cigare.*) D'ailleurs, à proprement parler, consul et ministre, c'est tout un.

LA DAME. — Vraiment ?

KANNING. — Oui. Chez les Romains, consul était même quelque chose de plus relevé que ministre chez nous. Si bien, madame, que s'il vous arrive un jour de prendre un ministre pour un consul, il n'y aura pas grand mal.

LA DAME, *souriant doucement.* — Allons ! Monsieur le ministre, vous persistez à être équivoque. (*Elle se lève du canapé.*) Mais, d'où vient au juste la musique ?

KANNING. — Du café d'en bas. La salle des fêtes a un balcon qui donne sur le café où il y a musique.

LA DAME. — Ah ! c'est vrai, la fameuse tribune. Alors, allons un instant là, dehors, écouter la musique. (*Ils sortent par le fond à droite. Peu à peu, le salon est devenu presque vide. Sur le canapé de gauche restent assises deux dames âgées vêtues de noir. Sur le canapé, dans la galerie, sont assis quelques messieurs qui fument.*)

LA PREMIÈRE DAME. — Qu'on dise ce qu'on voudra, mais je trouve de mauvais goût à Gertrude Kanning de se montrer ici ce soir.

LA DEUXIÈME. — Tu as bien raison, Sophie. C'est courageux, il n'y a pas à dire, mais c'est de mauvais goût.

LA PREMIÈRE. — Oui, il y a des gens qui se croient libres de faire tout ce qu'ils veulent.

LA DEUXIÈME. — Et dire que son mari le permet !

LA PREMIÈRE. — Oh ! il est lui-même ici, c'était lui qui était là à flirter avec Mme Bluhme, la femme du consul.

LA DEUXIÈME. — Que dis-tu ? C'était lui ?

LA PREMIÈRE. — Et au souper, il a porté un toast à Gabriel Lidman !

LA DEUXIÈME. — Oui, c'est ainsi qu'un chien peut devenir un chat. (*Elles sortent. Le salon est vide. Dans la galerie des glaces, les messieurs racontent une histoire. On entend une salve de rires. Gertrude entre seule par le fond. Elle regarde autour d'elle comme si elle cherchait quelqu'un. On entend quelques passages du « Je t'aime » de Grieg, joué par l'or-*

chestre. Elle s'arrête au milieu du salon et regarde vers le mur à droite. Elle se ramasse en un léger frisson et passe la main sur son front. Kanning arrive par la droite. Il la prend par la main et la conduit en avant de la scène à gauche au premier plan. La musique s'est tue.)

KANNING, *d'une voix sourde et en se dominant.* — Gertrude. Il y a quelque chose dont je voudrais te parler. Pendant que nous avons un moment sans être dérangés.

GERTRUDE. — Eh ! bien, volontiers.

KANNING. — Je ne t'ai, à la lettre, pas vue depuis notre entretien d'hier. Quand je suis rentré hier soir, ta porte était fermée, naturellement. Comme à l'ordinaire.

GERTRUDE. — Ah ! Tu as pris la peine de t'en assurer ?...

KANNING. — Ce matin, je ne t'ai pas vue. Tu avais déjeuné une heure plus tôt que de coutume et étais sortie pour faire une promenade matinale, Au dîner, j'étais absent, comme à l'ordinaire, étais-je sur le point de dire. C'est ainsi que nous sommes venus ici chacun de notre côté, toi de la maison, et moi de mon dîner de société. (*Gertrude incline la tête.*)

KANNING. — ... Et je n'ai donc pas pu, avant ce moment, trouver l'occasion de te dire un seul mot.

GERTRUDE. — Eh bien, parle maintenant.

KANNING, *avec une aspiration profonde.* — Je disais donc tout à l'heure que ta porte était fermée quand je suis rentré hier soir. Oui, elle l'était quand je suis rentré pour la *seconde* fois. Mais j'étais déjà rentré une fois auparavant. Juste après onze heures. A onze heures dix. Alors, tu n'étais pas à la maison. Et je ressortis.

GERTRUDE. — Eh bien, il est probable que je n'étais pas encore rentrée...

KANNING *la regarde comme s'il attendait qu'elle continuât.* — Il faut sous-entendre : de l'Opéra. Mais tu ne peux pas le dire. (*Gertrude se tait.*)

KANNING. — Parce que ce n'est point vrai.

GERTRUDE. — Gustave, il ne peut servir à rien de nous torturer toi et moi...

KANNING, *nerveusement.* — Attends un peu. Laisse-moi parler maintenant. (*De nouveau calme.*) Après le dîner chez les Bergfelt hier, je pris congé plus tôt que d'ordinaire. Aussitôt après dix heures. Je ne pouvais pas tenir en place. Je sortis et flânai par les rues. Il faisait clair de lune, du reste. Et il me vint tant de pensées ! Comment l'un passe sa vie à la rêver, et comment l'autre la prodigue, et combien lentement, mais irréparablement, d'une manière si irrémédiable que c'est à en désespérer, elle nous fuit des mains, quoi que nous en fassions. Et comment ce que j'ai de plus précieux et de plus cher dans ma propre vie était justement en train de glisser de mes mains sans que je puisse comprendre la manière

dont cela s'était fait. De vieux vers me revinrent en mémoire, et je me murmurais à moi-même en marchant :

> *Garde bien le trésor dont Dieu te fît présent ;*
> *Entre tes mains, il glisse et s'enfuit doucement.*

Je n'ai pas conscience de t'avoir manqué en quoi que ce soit, Gertrude. Mais pourtant, je me sens incertain. Au milieu du succès, surtout dans le succès, je me sens incertain ! Il n'y a rien de précis que je puisse me reprocher. Rien sur quoi on puisse avoir prise. Mais il me vient pourtant comme un sentiment que, peut-être, de quelque manière, je n'ai pas été assez attentif à ton endroit. J'ai eu tant d'autres intérêts... été occupé de tant de choses... J'ai servi des dieux étrangers. Jamais, jamais, on n'est assez attentif à l'égard de ce qu'on possède.

GERTRUDE, *tendrement, en lui caressant légèrement la main.* — Gustave, tu n'as absolument rien à te reprocher envers moi.

KANNING, *subitement ému.* — Et tandis que je marchais, plongé dans ces pensées, l'envie me vint d'aller à l'Opéra te chercher.

GERTRUDE, *de nouveau froidement.* — Gustave, je te prie de ne pas continuer cette conversation. Elle ne peut mener à rien.

KANNING. — Si, il faut que tu m'entendes, maintenant. L'envie me vint d'aller te chercher. D'abord, je luttai ; j'avais peur que tu n'allasses interpréter cela comme un espionnage de ma part, mais je ne pus résister. Je languissais après toi. Je languissais d'aller encore une fois avec toi par les rues pendant la nuit, ton bras sous le mien, comme tant et tant de fois auparavant. Au temps de nos nuits heureuses. Et mon désir me devint trop fort. J'allai à l'Opéra et attendis à la porte de la loge ordinaire. Je me tins là jusqu'à ce que toutes les personnes fussent sorties et que la loge fût vide. Mais tu ne vins pas. Et l'ouvreuse me dit à la fin que tu n'y avais pas été. Je ne fus pas tout de suite effrayé ou inquiet. Je pensai que tu étais à la maison, et je rentrai. Mais, dès l'escalier, s'abattit sur moi l'angoisse, la certitude que tu n'étais *pas* à la maison. Et j'avais raison. Tu n'étais point revenue depuis que tu étais sortie, juste avant cinq heures. Gertrude, où étais-tu hier ?

GERTRUDE, *pâle, mais calme, dit lentement.* — Gustave, après notre entretien d'hier, tu devrais comprendre tout seul que ta question est absurde.

KANNING. — Je suis ton *mari*, Gertrude, je suis encore ton mari. Et tu dis que ma question est absurde !

GERTRUDE, *les yeux absents.* — Je ne te reconnais plus. Est-ce toi qui parles ainsi ? Tu sais parfaitement que ce lien extérieur ne signifie rien pour nous, ni pour l'un, ni pour l'autre. Nous ne l'avons noué que « pour le monde ». Et il ne devait plus nous lier le jour où l'un de nous ne le voudrait plus.

KANNING. — Il faut que j'aie été fou alors. Absolument fou à lier. (*Il*

lui prend la main et la regarde dans les yeux.) Et hier, quand tu es sortie, quand tu m'as abusé avec ton babillage sur l'opéra, tu savais, dès alors, ce que tu voulais.

GERTRUDE *se dégage doucement.* — Oui. Je savais ce que je voulais. Et si je t'abusais, c'était par égard pour toi, pour ne pas te faire plus de mal qu'il n'était nécessaire. Ce n'était point par lâcheté ou par fausseté. Tu sais que je suis franche.

KANNING, *blême de rage.* — Oui, affreusement ! Aucune femme ne devrait avoir le droit d'être aussi franche. (*Gertrude se tait.*)

KANNING. — Mais je ne te lâche pas, ne pense pas que je vais te lâcher.

GERTRUDE. — Penses-tu me séquestrer à la maison ? M'enfermer dans un placard, quand tu sors ? Oh ! Gustave, tu es irrité et hors de toi, maintenant. Mais quand tu reviendras à toi, tu arriveras à prendre cela d'une façon calme, raisonnable et sage. Parce que tu es raisonnable et sage comme peu de gens.

KANNING, *bas et la regardant fixement.* — Gertrude, tu seras à moi cette nuit. Encore une dernière fois. Après, tu pourras aller où tu veux et où tu dois. Et tu sombreras dans la boue et la honte. Puisque tu veux sombrer. (*Gertrude sort à droite. Kanning reste debout et la regarde s'en aller. Puis, il remonta lentement et rencontre Gabriel Lidman qui vient seul du fond. Celui-ci est un homme de taille svelte et fine, encore jeune dans son port et ses mouvements. Visage rasé. Cheveux rares, poivre et sel.*)

LIDMAN. — C'est un joli toast que tu m'as adressé au souper, Kanning. Merci à toi.

KANNING. — Merci toi-même. Je n'ai rien dit que ce que je pensais et sentais.

LIDMAN. — Beaucoup de jolis toasts, du reste. Dieu merci, l'art de mentir n'est pas encore oublié dans cette vieille Suède. Ils ont dit tant de belles choses qu'il m'en vint presque des crampes à l'estomac, je veux dire à la conscience. Il faut avoir une conscience extraordinairement bien tannée pour n'être point pris de crampes pendant un toast. Enfin, je suis bien pourvu sous ce rapport. Une conscience pure est comme un costume blanc. Elle devient sale avec le temps. Dieu sait ce que j'ai répondu, du reste... quelques niaiseries, sans doute. Mais cela est comme cela *doit* être. Si l'on disait quelque chose de sensé dans un toast, cela n'irait pas ; les gens vous prendraient pour fou... (*Il s'arrête avec un sourire.*) Non, mais en vérité, j'étais en train de me couper la gorge !

KANNING, *lui donnant des tapes dans le dos.* — Oui, la fin ne s'accordait pas précisément avec le début. Tu es toujours le même, mon vieux Gabriel.

LIDMAN, *jetant un rapide regard sur Kanning.* — Mais pas toi. (*Coupant court.*) Du reste, je dois te dire que je suis un peu étourdi. Je ne suis pas habitué à cette façon de s'amuser. J'y suis devenu complètement étranger. Quelques figues, des olives et une bouteille de Chianti par ci,

par là, voilà ce avec quoi je fais la fête, à l'ordinaire, là-bas, dans le Sud. Dieu sait comment vous pouvez y résister avec votre régime, ici, dans le Nord ! Si je reste ici 15 jours encore, vous me mettrez en capilotade. Je m'en retourne.

KANNING. — Y penses-tu réellement ? C'est sérieux ?

LIDMAN. — Oui.

KANNING. — Pourtant, tu ne te sens déçu en aucune manière dans ta patrie ?

LIDMAN. — J'ai peur qu'on ne se sente toujours un peu déçu pour quelque chose après quoi l'on a beaucoup soupiré. Et longtemps. Quand on finit par l'obtenir. Autrement, ma patrie n'est pas mal. La terre elle-même, s'entend. Et l'air, et les forêts, et l'eau. Et le château, et les fleuves, et toutes ces choses-là. Mais les hommes, Kanning, les hommes ! Brrr. Je me suis rencontré hier soir avec une société, une société qui... Non. Ça ne fait rien. Puis, c'était ma propre faute, du reste. Je ne puis en accuser que moi-même. Et je pourrai tout aussi bien en rire. (*L'orchestre attaque brusquement avec force l'air de « Ris, Paillasse, de ton bonheur ruiné, ris des tourments qui ont empoisonné ton âme ». Kanning et Lidman restent silencieux et écoutent la musique jusqu'à la fin. La musique a assombri le visage des deux hommes. Ils regardent fixement chacun de leur côté.*)

LIDMAN. — Eh ! oui, voilà ce qu'on joue cette nuit par toute la terre, dans des centaines de lieux de divertissement. Cette nuit, et toutes les nuits d'un bout de l'année à l'autre.

KANNING. — On s'en fatigue.

LIDMAN. — Oui, c'est bien mon opinion. Comme du mal de dents. On se fatigue de souffrir aussi. Et pourtant, l'on souffre. Mais de quoi parlions-nous ? Ah ! Des raisons que j'ai de repartir pour le Midi. Je ne puis travailler ici dans le Nord. Voici plus d'une semaine que je suis ici et je n'ai fait rien de rien. Je ne puis supporter de sortir de mes habitudes. Je suis devenu un pur mécanisme. Une comédie chaque été et une tragédie chaque hiver ; voilà, présentement, mon régime. Et quand on en joue dans le même temps quelques-unes sur vingt théâtres d'Allemagne, sur un en Italie et sur aucun en Suède, cela se traduit par de l'argent. Et c'est une de mes particularités que j'ai toujours eu besoin d'argent.

KANNING. — Allons donc ! Qu'as-tu à faire de l'argent, toi ? Tu es toujours Gabriel Lidman, que tu aies de l'argent ou non. Mais que deviendrait un simple mortel comme moi, si je n'avais pas un peu d'argent ? N'en parlons point.

LIDMAN, *souriant intérieurement.* — Oh ! la flatterie a du bon aussi. Ça ne vaut pas l'argent, mais tout de même ça a du bon. J'en fais grand cas. Mais en dehors de mes pièces de théâtre, je prépare un coup de Bourse extra. Je suis en train d'écrire mes Mémoires. J'ai déjà trois ou quatre volumes de prêts. Et comme, naturellement, ils ne traitent pas de moi, mais de tous les princes et hommes d'Etat, génies et mufles, évêques et

cardinaux, et cocottes, et cabotins, et anarchistes, et escrocs, et malandrins, et bêtes brutes avec qui j'ai été en relations, il y en a une galerie, tu peux m'en croire ! Les éditeurs se battront pour les obtenir quand viendra le soir de ma vie. Tu verras que j'en tirerai toute une petite fortune.

KANNING. — Ainsi, tu penses à colorer en or le soir de ta vie. Mais lorsque, finalement, le soleil se sera couché, à qui reviendra toute cette dorure ?

LIDMAN. — Ma foi, je n'y ai point pensé. Ces choses-là sont si désagréables qu'on ne doit point y penser.

KANNING. — Est-ce que par hasard tu te serais payé quelques petits lazzarones bien rissolés, là-bas, dans le Sud ?

LIDMAN. — Non. Pas d'enfants. Mais j'ai une espèce de femme de la main gauche là-bas, à Rome. A ma mort, elle mettra sans doute la main sur les gros sous, et les laissera à Monte-Carlo. Mais faudra qu'elle m'élève un tombeau. Ce sera inscrit dans mon testament. Un tombeau mirifique.

KANNING. — Il ne semble pas que tu l'aimes formidablement, ta... femme.

LIDMAN. — Aimer ? Fadaises.

KANNING, *après un silence.* — Dame, tu pourrais bien l'aimer, bien qu'elle soit à toi de la main gauche.

LIDMAN. — Non. Si je l'avais aimée, par cela même elle serait à moi de la main droite, avec ou sans cérémonies et contrat. Aimer ? Je ne puis pas ne pas rire. Une petite diablesse de moricaude... Espagnole, du reste, pas Italienne. Les Italiennes sont beaucoup mieux, à distance au moins. Et c'est pour ça, naturellement que je me suis attaché à une Espagnole. (*Gaiement.*) Peux-tu te figurer, Kanning, elle me griffe, cette guenon !

KANNING. — Ah ! diable !

LIDMAN. — Ma foi, elle en a bien le droit, du reste. Je suis un vieux bandit. J'ai ce que je mérite. Mais ici, en Suède, les mœurs amoureuses sont bien étranges, entre parenthèses. Allons... n'abordons point ce sujet. Tout de même, ici, en Suède, il n'y a, à proprement parler, point d'amour qui ne soit de la main gauche. L'amour y est quelque chose qu'il faut tenir bas, à un étage inférieur, quelque chose de laid. Et quelque chose qui prête à rire. Seuls entre tous les peuples, les Suédois portent à la main gauche leur anneau d'amour. (*De la salle des fêtes on entend les cris de : Lidman ! Lidman !*

KANNING. — On te réclame, Gabriel. Il faut que tu portes encore des toasts.

LIDMAN. — Encore des toasts ! Ils vont maintenant me dire sur moi-même tous les mensonges possibles. Et le pire, c'est que je les crois, tant qu'ils parlent. Diable de diable ! Kanning, pourquoi faut-il que le succès soit si *ridicule !* L'insuccès nous rend malheureux. Et le succès nous rend ridicules. En général, on préfère le dernier. Mais, au fait, tu vas devenir ministre, à ce que disent les journaux.

KANNING. — Il semble presque, si l'on droit croire à ce que disent les journaux.

LIDMAN. — C'est ce qu'il faut toujours faire. Il faut bien croire à quelque chose en ce monde.

UN MONSIEUR, *au fond.* — Gabriel Lidman !

LIDMAN. — Oui, je viens. (*Ils sortent par le fond à droite. Gertrude arrive de gauche par la galerie des glaces. Elle s'arrête et les regarde s'en aller. Elle s'appuie à l'une des colonnes et écoute un instant leur conversation dont des mots et des phrases entrecoupées parviennent par ci, par là. Puis elle descend lentement au premier plan et s'asseoit dans le canapé à gauche. Elle regarde d'abord devant elle avec un sourire heureux. Puis elle secoue la tête et un frisson lui court par tout le corps. Elle s'appuie en arrière et ferme les yeux. Une ombre de femme grisâtre s'avance sans bruit de la porte close qui est à droite. Elle traverse lentement la scène, s'arrête non loin de Gertrude et se penche légèrement au-dessus d'elles les mains sur ses genoux.*)

L'OMBRE, *doucement.* — Regarde-moi un peu. (*Gertrude ouvre lentement ses yeux qui deviennent tout grands, et elle regarde l'ombre sans remuer la tête.*)

L'OMBRE. — Regarde-moi un peu. Suis-je belle ? Non. Mais j'ai aimé. Regarde-moi un peu. Suis-je jeune ? Non. Mais j'ai aimé. Regarde-moi un peu. Est-ce que je vis ? Non. Mais j'ai aimé. (*Elle disparaît lentement à gauche par la porte close. Gertrude ferme les yeux. On entend des applaudissements et des bravos de la salle des fêtes. Gertrude tressaille.*)

GERTRUDE, *se dressant.* — Ai-je fait un rêve ? (*Un flot de convives se presse dans la galerie des glaces. Parmi les derniers qui passent se trouve Gabriel Lidman. Il s'arrête au fond, aperçoit Gertrude et descend vers elle.*)

LIDMAN, *prenant une de ses mains dans les siennes et la tapotant doucement.* — C'est charmant que tu aies bien voulu venir ici ce soir, Gertrude. Je t'avais sous les yeux pendant le souper, juste en face de moi. C'était ma seule consolation. Mais je n'ai pu causer avec toi davantage.

GERTRUDE. — Assieds-toi ici, Gabriel. (*Ils s'asseoient.*)

LIDMAN. — Oh ! comme cela me fait du bien, de voir que tu es toujours jeune ! Autrement, je trouve qu'un aigre vent d'automne a soufflé sur les gens, ici, en Suède. Oui, et puis une nouvelle jeunesse a poussé que je ne connais pas. Que je te voie de tous mes yeux !... Si jeune et si fraîche... comme une fiancée. Oh ! comme cela me fait plaisir à voir ! Mais aussi, c'est la seule chose qui m'ait fait plaisir, depuis que je suis rentré... au pays. Autrement, tout est abominable.

GERTRUDE. — Oui, tu ne me sembles pas gai, Gabriel. Je l'ai remarqué tout ce soir. Est-ce qu'il t'est arrivé quelque chose de fâcheux ?

Lidman. — Oh ! oui, c'est ce qu'on pourrait dire ; mais c'est ma propre faute. J'ai passé la soirée d'hier en mauvaise société. Et qu'est-ce que j'avais à y faire ? Ç'a été ma propre faute. Et puis, ça ne fait rien, du reste. Rien ne fait rien.

Gertrude. — Autrefois, tu parlais toujours de ton ouvrage. L'ouvrage qui t'attendait. Les œuvres que tu avais par derrière toi, tu ne les comptais jamais pour rien. Et maintenant, tu as derrière toi tant d'œuvres belles et profondes ! Tu es devenu un homme grand et célèbre. Et maintenant, est-ce que rien ne fait rien ? (*En lui caressant la main.*) Comment cela va-t-il, Gabriel ?

Lidman. — Oh ! comme cela peut aller pour un vieux chien. Je suis vieux. Cela, je l'ai appris depuis que je suis de retour... au pays.

Gertrude. — Veux-tu dire que c'est parce qu'on fête tes 50 ans ? (*Elle lui prend de nouveau la main et la regarde longuement.*)

Lidman. — Oh ! non. Je n'attache pas tant d'importance à un chiffre. Je ne compte pas mon âge par le nombre des années qui m'ont assommé. Ce n'est pas de cela que ça dépend. C'est par heures et par minutes que l'on vieillit, non par années. Les années, je les emploie plutôt à me rajeunir. A guérir le mal que les heures et les minutes m'ont fait. Peux-tu me le dire, Gertrude ? Qu'est-ce que j'avais à faire ici, en Suède ?

Gertrude. — Oui, Gabriel. Qu'est-ce qui t'a attiré ici ? C'est justement ce que je voulais te demander.

Lidman. — Sans doute une sorte de nostalgie. Nostalgie pour les endroits sacrés de mon malheur. Pour les coins de rue de la honte, pour les places de la défaite, pour les ruelles maudites du désespoir. Pour une rue surtout, une rue à laquelle j'ai souvent pensé. Autrefois, *en ce temps-là*, il m'arrivait parfois de pleurer. Surtout, pendant la nuit. C'est plus discret, la nuit a place pour tant de choses. Mais un jour, un jour de printemps, il y a sept ans, je marchai dans une rue où je pleurai à la face du soleil.

Gertrude *sourit faiblement.* — Oui, moi aussi, j'ai pleuré quelquefois. Et je trouve que ce n'est pas si terrible. Cela soulage seulement. Mais maintenant, Gabriel, tout cela est loin, n'est-ce pas ? Et te voici de retour comme un vrai vainqueur.

Lidman. — Vainqueur ? Oui, vraiment. Ils ont joué la marche du couronnement du « Prophète ». Mais nous ne parlons pas de la même chose. Dans la seule guerre dont je me sois jamais soucié, je n'ai subi que des défaites. (*Gertrude l'interroge du regard.*) C'est la guerre où toi et moi, pendant des années, nous avons combattu l'un contre l'autre, Gertrude.

Gertrude, *avec un sourire glacé.* — La seule guerre dont tu te sois soucié ? Oh ! non, Gabriel...

Lidman. — Gertrude, pourquoi m'as-tu quitté ? (*Gertrude se tait.*)

Lidman. — Non, vraiment, il ne faut pas que nous parlions de cela maintenant. (*Il fait quelques pas.*) Comme je le disais, je me suis trouvé en mauvaise société hier soir. J'ai dîné dehors avec un vieux camarade de

classe. Tard, dans la soirée, nous étions plusieurs. Apparut entre autres un personnage que je ne connaissais pas. Il fut presque fâché que je n'eusse jamais entendu son nom, il prétend être aussi connu et illustre comme viveur que moi dans mon domaine. Eh! bien... Il nous pria finalement de nous rendre avec lui à une petite fête... chez une amie à lui, « Mademoiselle Constance ».

GERTRUDE, *souriant.* — Rue de Flore.

LIDMAN. — Comment diable... ?

GERTRUDE. — Oh! j'ai entendu parler d'elle. Qu'y a-t-il là d'étonnant? La ville n'est pas si grande.

LIDMAN. — Non, elle ne l'est point! — Donc, je les accompagnai, naturellement. De plus saints que moi n'ont pas dédaigné de s'asseoir à la table des courtisanes... (*Il s'interrompt et écoute la musique.*)

GERTRUDE *écoute aussi, puis.* — Mais, continue — tu m'as rendue curieuse. (*Lidman se tait et écoute.*) Qu'est-ce donc que cette terrible aventure où tu es tombé? Ils ne t'ont pas subtilisé tout ton argent au jeu, au moins?

LIDMAN. — Non, ça n'a pas été si cruel. J'ai bien joué. Mais j'ai gagné. Peux-tu l'imaginer, Gertrude! J'ai gagné près de sept cents couronnes! Moi qui, jamais de ma vie, auparavant, n'ai rien gagné au jeu, pourrais-je presque dire. (*Il écoute encore la musique qui, pendant ce qui précède, se faisait entendre très faiblement, et qui finit sur un long accord.*) Qu'est-ce que c'est que ça? Ce qui vient de finir?

GERTRUDE. — « La prière dans la nuit », d'Erland Jansson.

LIDMAN. — Ah! c'est donc ça. Il me semblait bien le reconnaître. Je l'ai entendu à Rome. Dieu sait comment c'était arrivé là. L'orchestre qui le jouait était sans doute venu à Stockholm et l'avait joué dans quelque café, puis l'avait exporté d'ici. C'est joli. Je me souviens que je fus presque ému quand je cherchai le nom du compositeur sur le programme et que je trouvai un nom suédois. C'est joli.

GERTRUDE, *avec un sourire rêveur.* — Oui. C'est joli.

LIDMAN. — Si jeune, et fraîche, et blanche...

GERTRUDE, *dont le sourire persiste.* — Merci des éloges que tu me donnes. Cela m'aide un peu à garder bon courage. Et je puis en avoir besoin quelquefois. — Mais le bruit ne courait-il pas qu'Erland Jansson allait venir ici ce soir et jouer quelque chose? Il me semble que je l'ai entendu dire.

LIDMAN. — Oui, c'est du moins ce qu'il m'a dit lui-même. Mais je ne l'ai pas encore vu. — Oh! ça m'est égal, du reste. Je ne l'aime pas.

GERTRUDE. — Tu le connais donc... ?

LIDMAN. — Oui, malheureusement. Je souhaiterais ne pas le connaître. Je jouirais davantage de sa musique. Je suis fâché d'avoir fait sa connaissance personnelle. Mais je ne puis m'en prendre qu'à moi.

GERTRUDE. — Quand as-tu fait sa connaissance? Je le connais aussi.

LIDMAN, *bas.* — Gertrude, Gertrude, Pourquoi m'as-tu quitté?

GERTRUDE, *avec un sourire raide et glacé.* — Nous voici tout à fait en dehors du sujet dont nous parlions. Tu devais me raconter cette mésaventure nocturne qui semble t'avoir fait perdre complètement ta bonne humeur.

LIDMAN, *gravement.* — Oh! Non, nous ne nous écartons pas tellement de cette question. Nous y arrivons maintenant. C'est cette nuit que j'ai fait connaissance avec Erland Jansson. Chez Mlle Constance. (*Le sourire de Gertrude demeure encore figé pendant une seconde, puis il s'éteint, et elle regarde anxieusement Lidman.*) Il fit son apparition, là-bas, tard dans la nuit.

GERTRUDE, *avec un tremblement dans la voix.* — Ah!... Eh! bien...? Qu'est-ce que cela pouvait te faire? Et pourquoi me raconter cela? Tu ne méprises pas, toi-même, de t'asseoir à la table des courtisanes. Pourquoi le mépriserait-il, lui?

LIDMAN. — Non, naturellement. Et ce n'est pas de ça qu'il s'agit. D'un mot, je ne l'aime pas. (*Bas.*) Il... se vante. (*Gertrude le regarde d'un air interrogateur et anxieux.*) Il se vante... de ses succès, auprès des femmes.

GERTRUDE, *pâle, cherchant à sourire.* — Oui, ce n'est pas très joli.

LIDMAN, *bas, en appuyant sur chaque mot.* — Là, en compagnie de ces femmes de sous-sol et de ces hommes à moitié ivres, — il était aussi ivre lui-même, — et il parlait — tout haut — à tout le monde, de sa dernière conquête. Et il nommait son nom. (*Gertrude se dresse du canapé et, les yeux tout grands, regarde fixement Lidman. Son visage a perdu toute couleur.*)

LIDMAN, *d'une voix à peine perceptible.* — Son nom bien aimé. (*Gertrude retombe lentement dans le canapé. Elle reste assise, regardant devant elle, avec un visage sans expression, comme un masque. Lidman remonte vers le fond. Puis il revient vers Gertrude et lui passe doucement la main dans les cheveux.*) Gertrude! Est-ce que ça été très mal à moi de te dire cela?

GERTRUDE *hoche la tête.* — Je ne sais pas. Je ne sais rien. Je ne comprends rien.

LIDMAN. — Il le fallait, Gertrude. Je le sentais ainsi. Il le fallait. Il le fallait.

GERTRUDE. — Oui, oui, sans doute, il le fallait. (*Elle lui saisit la main.*) Oh! Gabriel, aide-moi à comprendre cela.

LIDMAN. — Je ne le comprends pas moi-même, Gertrude. Je comprends seulement les mauvaises actions que j'ai faites moi-même ou que j'aurai pu faire. Mais cela, je ne le comprends pas.

GERTRUDE. — Il a fallu qu'il soit (*faisant un geste de la tête*) tout à fait malade et égaré.

LIDMAN. — Oh! je ne crois pas que ce soit si dangereux. Mais il était ivre. — Et puis, il est bien un peu enfant. Il est si jeune.

GERTRUDE *se ranime un peu et se cramponne à cette idée.* — Oui, oui. Il est si enfant — et si jeune.

LIDMAN. — Et puis, il est évidemment d'une tout autre classe de la société que nous. Et le fils du peuple, Gertrude, n'est pas bon pour la femme. Le fils du peuple a, très profonde, la haine de la femme. Et le mépris de la femme. Il parlait en termes dédaigneux et insolent de tout ce qui s'appelle femme. (*Gertrude s'appuie la tête dans ses mains et la balance doucement.*)

LIDMAN, *lui prenant la main, bas.* — Gertrude, tu vas rompre avec lui.

GERTRUDE, *doucement plaintive.* — Je l'aime. — Je l'aime!

LIDMAN. — C'est pure démence, Gertrude.

GERTRUDE, *incline lentement la tête.* — Oui.

LIDMAN. — Et il n'y a pas de remède?

GERTRUDE. — Oh! J'ai eu comme un pressentiment — tout le temps — depuis tout à fait le début, que c'était insensé. Mais j'avais si peu à perdre, Gabriel! J'étais si malheureuse! Ma vie était si mortellement seule et vide! Et puis, tu sais bien, Gabriel — toi qui sais et comprends tout — tu sais bien que l'amour n'a rien à faire avec la sagesse et la raison. De la sagesse, j'en avais assez — autour de moi.

LIDMAN, *absent.* — Gertrude, pourquoi m'as-tu quitté? (*Gertrude regarde fixement devant elle et se tait.*)

LIDMAN. — C'est cette nuit que j'ai atteint mes cinquante ans. C'est cette nuit que je suis devenu vieux. Quand on voit ce qu'on a aimé et honoré par dessus tout outragé et sali par une nouvelle jeunesse — alors on sait que l'heure est sonnée. Alors on est vieux. Et maintenant je n'ai qu'à m'en retourner dans mon pays. Chez moi, dans le Sud. Pour tâcher de surmonter cela. (*Eclatant brusquement.*) O Gertrude, Gertrude! Faut-il que ce soit ainsi que nous nous soyons retrouvés. Après sept ans... Je ne me l'étais pas imaginé ainsi. Pas ainsi. Mais rien n'arrive comme on se l'imagine.

GERTRUDE, *d'un air effaré.* — Comment te l'étais-tu imaginé, Gabriel?

LIDMAN. — Je ne puis le dire maintenant. Pas maintenant. Je l'ai presque oublié, du reste.

GERTRUDE. — C'est étrange, Gabriel, que tu te fasses tant de souci pour cela. Après sept ans.

LIDMAN. — Etrange? Oui, c'est sans doute, étrange. Puisque tu le dis. Et sans doute c'est sot de ma part. — Bonne nuit. (*Il remonte vers le fond.*)

GERTRUDE. — Oh! non... il ne faut pas que tu me quittes ainsi...

LIDMAN *lui prend la main et la passe au-dessus de ses yeux.* — Bonne nuit. (*Il sort par le fond, à gauche. On entend quelques accords et roulades sur un piano, mais ils cessent aussitôt. Gertrude écoute. On entend causer et rire à gauche. Kanning entre avec quelques dames et messieurs parmi lesquels Erland Jansson.*)

KANNING. — Je viens à la tête d'une députation. La voix du peuple demande que tu chantes, Gertrude. Et M. Erland Jansson, l'espoir de la com-

position musicale suédoise, nouvellement arrivé d'un lieu de villégiature inconnu, paiera sa dette de convive retardataire en t'accompagnant.

JANSSON. — Je trouve que Mme Kanning paraît un peu fatiguée.

GERTRUDE, *avec une ombre de sourire.* — C'est vrai, je suis un peu fatiguée. Mais je ne puis me souvenir d'avoir été jamais fatiguée au point de n'avoir pu chanter. J'ai l'habitude de chanter pour me rétablir, lorsque je suis malade. (*Elle prend le bras d'Erland Jansson.*)

JANSSON. — Que voulez-vous chanter, Madame?

GERTRUDE. — Je veux — je veux chanter : *Ich grolle nicht. J'ai pardonné!* (*Elle sort avec Jansson, Kanning et les autres, moins quelques messieurs.*)

LE PETIT. — Comme elle est pâle!

LE PALE. — « Pallor amantine » : Pâleur des amants. C'est une tête légère.

LE PETIT. — Comment le sais-tu?

LE PALE. — Ma foi, je l'ai entendu chanter. (*Ils sortent après les autres.*)

La scène reste vide. On entend d'abord quelques accords au piano. Gabriel Lidman revient par la gauche et s'arrête au fond, appuyé contre une des colonnes. Le bruit s'apaise. On entend le début du chant : « Ich grolle nicht, und wenn das Herz auch bricht... » Soudain, silence de mort. Lidman se presse vers la droite. Quelques autres messieurs courent à moitié à travers la galerie des glaces, dans la même direction. Le petit monsieur et le monsieur pâle entrent par la droite.)

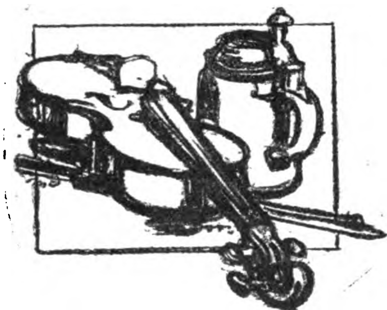
LE PETIT. — Que s'est-il passé? Je n'ai rien pu voir. S'est-elle trouvée mal?

LE PALE. — Elle s'est évanouie au milieu du chant.

(*A suivre.*) HJALMAR SŒDERBERG.

(*Traduit par* AVENARD.)





Wagner prophète en son pays

Souvent, lorsque nous sortons, à Paris, d'une représentation de la *Walkyrie* ou des *Maîtres-Chanteurs*, le pressentiment d'un malentendu possible nous agite et des scrupules nous angoissent touchant la trahison probable des interprétations de l'Opéra. Certains détails portent trop nettement la marque de leur origine, certains personnages se réclament d'une patrie trop définie pour que nous osions accepter sans inquiétude leur réalisation française, et il nous semble parfois que la musique elle-même comporte des germanismes intraduisibles. Alors, notre pensée s'élance tout naturellement vers les exécutions allemandes et le spectateur délicat, partant malheureux, dédie ses regrets aux théâtres bavarois où, pense-t-il, les pures traditions, les mouvements exacts et les mises en scène fidèles doivent être religieusement conservés, feu sacré entretenu par des prêtresses *ad hoc*...

Or, nos scrupules font voir trop de délicatesse ; il n'est pas inutile d'aller de temps en temps observer la manière dont les vestales s'acquittent de leur mission et voir si leur lampe est mieux allumée que la nôtre.

Qu'avons-nous à apprendre des chanteurs, des orchestres, du régisseur, du metteur en scène, du chef machiniste, du chef d'accessoires et de l'électricien allemands ? Quelles leçons nous donnent nos voisins ? Que manque-t-il à nos théâtres lyriques pour offrir de parfaites représentations des œuvres de Wagner ? Autant de questions qu'il est bon de préciser en allant de temps en temps voir le Prophète dans son pays.

Un séjour à Bayreuth, siège social du Crédit Wagnérien, et au Prinzregenten Theater, de Munich, la mieux agencée de ses succursales, permet de réunir d'utiles éléments de comparaison et garantit contre les généralisations trop hasardeuses. Les représentations du *Ring*, de *Parsifal*, de *Tristan*, des *Maîtres-Chanteurs* et de *Lohengrin*, qui s'y succédèrent cette année, furent particulièrement instructives. Hâtons-nous de dire que toutes, sans exception, peuvent nous donner du courage et nous inspirer une légitime fierté de nos ressources artistiques. Toutes, aussi, nous offrent quelque enseignement profitable dont, malheureusement, nous ne sommes pas en état de recueillir le fruit.

En ce qui concerne l'interprétation vocale, l'infériorité des interprètes allemands ne se peut contester. A Bayreuth, où l'on trouve un échantillon de tous les produits du pays, où le ténor vient de Karlsruhe, le soprano de Dresde, le baryton de Berlin, la basse de Leipzig et le Contralto de Stuttgart, nous pouvons juger une sélection de la race entière ; à Munich, qui s'énorgueillit d'une troupe lyrique plus homogène, nous voyons ce que vaut une compagnie artistique régulièrement constituée. Les deux résultats sont identiques. Partout des voix graves, souvent amples, mais rudes et âpres comme celles de MM. Gillmann, Bender, Zador ; des barytons habiles, mais peu étendus, comme MM. Feinhals ou W. Soomer ; des soprani sans timbre et sans aigu comme Mlle Fassbender et toutes ses camarades. Sauf de très rares exceptions, parmi lesquelles il faut nommer Mlles Frieda Hempel, Morena et Preuse-Matzenauer, toutes les tragédiennes lyriques wagnériennes sont miraculeusement dépourvues de voix, et celles qui pourraient en avoir restent fidèles à une méthode d'émission si navrante qu'elles en compromettent tout l'effet. Le fin du fin, pour une chanteuse allemande, consiste à bravement attaquer sa note au-dessous du ton et à la ramener au diapason exact en « poussant » avec force sans timbrer ! Le résultat de ce procédé renouvelé des sifflets de locomotives a de quoi surprendre. Quant aux ténors, de Knote à Kraus en passant par Burgstaller, ils ne méritent même pas la discussion (au point de vue vocal, je le répète).

Il faut également inscrire dans la colonne du passif germani-

que la qualité des voix orchestrales. Les voyages de la Philarmonique à Paris ne permettent plus à nos mélomanes d'ignorer ce que valent les « harmonies » d'orchestres allemands. Ces hautbois proches parents du biniou, ces clarinettes sœurs de la cornemuse, ces flûtes de bois au son pauvre et mou, ces cors qui semblent toujours embouchés par des piqueurs, voilà de quoi nous inspirer une légitime admiration pour les concours d'instruments à vent de notre Conservatoire ! Mais une considération plus grave s'impose.

Comme toutes les réformes trop radicales, l'invention de l'orchestre souterrain dépasse le but de l'inventeur. Au premier moment, un enthousiasme universel salua cette innovation qui permettait d'entendre enfin la voix des chanteurs sans se priver des joies de l'écriture à trente-six portées. A coup sûr, on se procurait ainsi un parfait instrument d'accompagnement ; mais est-ce à cela que doit se réduire l'orchestre de Wagner ?

Comment n'a-t-on pas réfléchi au contre-sens de cette incarcération en masse du peuple sonore, survenant à l'heure même où la révolution lyrique wagnérienne lui reconnaissait le droit de prendre la parole dans le drame ? (1) Pour la première fois, on proclamait des deux côtés de la rampe l'égalité musicale, et c'est l'instant qu'on choisissait pour museler ces instrumentistes qui, précisément, n'avaient jamais eu tant d'importantes choses à dire ! Laisser en liberté l'orchestre de la *Traviata* et jeter dans les oubliettes celui qui ne vit que de préludes, de descriptions symphoniques et de minuties thématiques et psychologiques, quelle absurde anomalie ! Certes, il faut penser aux chanteurs, mais il ne faut pas que leur intérêt prime tous les autres, surtout dans un art où, pour la première fois, leur suprématie devenait discutable. Une colossale sourdine feutrant tout l'orchestre, soit ; mais, au moins, qu'elle puisse disparaître à volonté comme celle d'un violon dans le gousset d'un violoniste. Il faut qu'au moment d'attaquer le prélude des Maîtres-Chanteurs ou le « Trauermarsch » du *Crépuscule des Dieux*, le chef d'orchestre puisse, lui aussi, mettre cette monstrueuse sourdine dans sa poche et ouvrir

(1) Jamais elle n'est allée plus loin, et Camille Mauclair se trompe quand il écrit, au cours d'une fantaisie paradoxale et ingénieuse, *La Voix maudite*, que Wagner, qui ne pouvait pas sentir les chanteurs, les a totalement subordonnés à l'orchestre ». (*Courrier Musical*, 15 mars 1908)

les portes de la cave où cent artistes éloquents échangent d'harmonieux propos.

Mon confrère Willy — tout est simple aux âmes simples — proposait bien, récemment, de construire ces « abats-sons » wagnériens comme les volets mobiles de la « boîte expressive » des orgues qui s'ouvrent et se ferment silencieusement au gré de l'exécutant ; d'une pression du pied sur une pédale, le capellmeister déchaînerait ou comprimerait ainsi la faconde sonore de ses administrés et réaliserait instantanément l'orchestre d'accompagnement ou l'orchestre soliste, également nécessaires à la parfaite exécution de la partition. Mais le moyen de prendre au sérieux une solution aussi pratique !...

Une surprise plus pénible encore nous vient de la mise en scène. Je ne reviendrai pas sur l'indiscutable mauvais goût des décorateurs de Bayreuth. Qui n'a pas vu les trois gardiennes du trésor de l'*Or du Rhin* costumées en chienlits et balancées derrière une toile métallique au bout d'un robuste câble, ne se rend pas compte de l'humour répandu dans tout ce premier tableau qui, en d'autres théâtres, à Monte-Carlo notamment — depuis que Raoul Gunsbourg s'en occupe — est un véritable enchantement. Mais négligeons ces manifestations de l'exceptionnelle bonhomie particulière à la maison-mère. Munich, ville d'art, cité de peintres, capitale de la décoration, nous offre des « loups » de mise en scène stupéfiants. Les décorateurs de *Siegfried* et de la *Walkyrie*, éperdûment raccrochés à la plus lamentable convention, ne se donnent même pas la peine de dissimuler les praticables, taillent les rochers abrupts en escaliers symétriques, lorsqu'un dieu doit les escalader, jalonnent le chemin de Grane, prudemment, de traverses de bois, pour éviter la fatale glissade. Ce Grane lui-même, maigre cheval noir lorsqu'il écoute chanter Brünnhilde, se trouvera brusquement métamorphosé en étalon bai-cerise fortement musclé lorsqu'il s'agira de galoper au bûcher final. La chevauchée des Walkyries devient un jeu puéril d'ombres chinoises, le dragon de Siegfried se révèle un prodigieux comique grime et les moutons de Fricka ont visiblement servi pendant bien longtemps de pardessus à Saint Jean-Baptiste.

Qu'on ne me prenne pas en pitié parce que je semble me faire le champion de la ménagerie tétralogique : Wagner a voulu des

corbeaux autour de Wotan, des béliers au char de son épouse, des chevaux à la disposition de ses filles, un oiseau pour instruire son petit-fils, un ours pour le distraire, un dragon pour lui apprendre l'escrime. Hunding possède des chiens, comme Lohengrin son cygne et le Graal sa colombe, et le voleur Alberich se transformera tantôt en serpent, tantôt en crapaud. Sans vouloir fonder une société protectrice des animaux wagnériens, je revendique le droit de les défendre contre le mépris des « régies » allemandes. Absurdes si l'on veut, ils sont personnages dans le drame, certains d'entre eux sont honorés d'un thème personnel, jouent un rôle capital dans l'action; par conséquent, on n'a pas plus le droit de les sacrifier que de supprimer une scène qui semblerait d'une vraisemblance discutable. Il faut prendre Wagner tel qu'il est : quiconque voudra l'expurger de ses puérilités devra couper quatre pages sur cinq tout le long de son œuvre. Et puis, après tout, les volatiles et les mammifères du *Ring* ne sont pas plus ridicules que le Tarnhelm, l'Epieu runique ou Nothung; donc, ils ont droit aux mêmes égards.

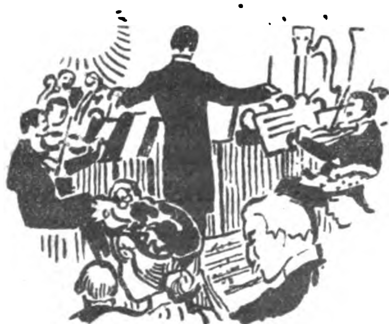
Mal chantées, médiocrement exécutées, encadrées de décors indigents et encombrées d'accessoires ridicules, pourquoi les partitions de Wagner gardent-elles pourtant en Allemagne une « tenue » que nous ne retrouvons pas ici, malgré nos excellents chanteurs, nos orchestres de virtuoses et nos décorateurs magiciens ? C'est que l'on trouve là-bas, et là-bas seulement, certains éléments artistiques indispensables à l'émotion wagnérienne. Et je ne parle pas seulement du cas très spécial de Bayreuth où le sens critique s'abolit, où l'individualisme s'absorbe dans cette sorte d'attendrissement contagieux, d'exaltation irrésistible, qu'on observe à La Mecque, à Lourdes, dans tous les lieux de pélerinage, sous toutes les voûtes où l'on s'est trop agenouillé, où l'on a trop prié, où l'on a trop admiré; il faut noter, même dans les théâtres qui n'appartiennent pas à la Ville-Sainte, une piété, un abandon de la foule extrêmement touchants et introuvables ailleurs. Tous les fidèles entrent dans le Temple avec une sensibilité soumise d'avance, des oreilles, des yeux et un cœur consentants. Rien d'étonnant, dès lors, à ce que la félicité et la paix promises *hominibus bonæ voluntatis* leur soient dispensées avec largesse par le dieu qui les refuse aux abonnés de l'Opéra venus en de tout autres dispositions d'esprit.

Cette atmosphère sursaturée d'admiration est nécessaire pour qu'aucun détail de la réalisation n'arrive à gâter le plaisir esthétique ; il faut aussi que ce don total soit consenti de l'autre côté de la rampe : jamais nous ne l'obtiendrons dans nos théâtres. Les interprètes wagnériens d'Allemagne ont la foi : s'ils chantent faux, ils le font avec ferveur; tout le monde se donne, tout le monde est esclave du Maître et ceux qui détonnent sont les plus dévoués de tous.

Enfin, ce que nous ne posséderons jamais, ce sont ces chœurs admirables de discipline, d'ensemble et de justesse, ces chœurs qui prennent intelligemment part à l'action, ces chœurs qui renouvellent *Lohengrin* en faisant du peuple du Brabant un personnage de premier plan, laissant en arrière le rôle épisodique, gracieux et estompé, d'Elsa.

Par dessus tout, nous souffrirons toujours de ne pas sentir en nous cette simplicité et cette complaisance si ardentes au cœur du public qui s'enivre de musique dans les théâtres allemands. Jamais nous ne perdons complètement le sens du ridicule ; c'est pourquoi nous ne serons jamais entièrement wagnériens. Quand j'ai vu, à Bayreuth, installer un buffet dans un magasin d'accessoires, exhiber au public les « trucs » mystérieux de la mise en scène, dépoétiser les apothéoses, offrir aux consommateurs, pour y étayer leurs assiettes de charcuterie, le chariot poussiéreux qui supporte les sept chevaux des Walkyries, je me suis senti pénétré d'admiration pour un peuple de foi si robuste, et j'ai reconnu humblement que nous n'avons pas, nous autres Français, mérité d'entrer avec eux dans le Walhall !

HENRY GAUTHIER-VILLARS.





Le Petit Duc

I

C'était un de ces bureaux d'octroi de petit canton qui se sont réfugiés au centre du bourg, par peur des contrebandiers et qui déconcertent les fraudeurs par leurs glycines et leurs jasmins, comme des percepteurs souriants. Le soleil se couchait à sa droite, mais entre eux s'étalait l'Eglise, conciliante, avec son Christ nu, au flanc percé d'un trou où les moineaux nichaient, avec le saint Roch couvert d'araignées qui fournissaient de fils de la Vierge toute la paroisse. Des noces en descendaient parfois, qui venaient peser la mariée à la bascule ; des parrains s'amusaient, aux baptêmes, à déclarer le nourrisson qui n'osait plus têter sa langue salée. Puis voilà les chasseurs déballant les lièvres sous la pluie qui fume ; les carrioles, dont les ânes s'arrêtent par habitude, même si les panières sont vides ; les poules pondeuses du bourg qui sortent et rentrent, crête haute, sans déclaration ; les moutons, marqués au dos de ce même rouge-brun dont on badigeonne les chênes à abattre, et qui s'étonnent de n'avoir pas trouvé d'herbe sur la route. Des enfants, encore ni blonds ni bruns, grimpent sur les barres de fonte où l'on attache les génisses au front frisé, bavant la crême, ni rouges ni blanches encore. D'en face, la mairie surveille, revêche aux rayons insistants, l'après-midi, comme une sous-maîtresse qu'une élève taquine du fond de la classe avec son miroir, — et fermant rageusement ses persiennes, vers le soir, quand l'ombre du clocher où

danse l'ombre des cloches traverse la chaussée et monte jusqu'à son balcon.

Les deux enfants étaient assis, les bras ballants, le dos voûté, sous la fenêtre du bureau. Jean, le fils de l'employé de l'octroi, répondait sans hâte aux questions de son camarade et souriait, de bonheur. Après dix ans écoulés sans amis, il n'était plus seul, depuis ce soir, et pour toujours. Rudoyé par son père qui ne lui permettait pas de quitter l'instituteur pour les Frères, traité en ennemi par les autres gamins qui se réunissaient, la classe finie, pour jouer au patronage Saint-Joseph, il avait cherché en vain un camarade, et voilà que lui tombait du ciel celui qu'il se fût souhaité. M. Leduc, le conseiller général dont la femme était morte depuis plus de trente ans, avait ramené hier de Châteauroux, comme un souvenir longtemps dédaigné de la défunte, un fils aux cheveux si bouclés, au teint si pâle, aux guêtres de peau si fine, qu'on le surnommait déjà dans tout le bourg, le petit duc. Pour lui éviter toute raillerie, il l'avait confié au petit solitaire. Et, par le parc, où les trembles s'assoupissaient malgré leur danse de Saint-Guy ; par le vieux pont, qu'on traverse en dix pas bien que l'agent-voyer étourdi ait fait dresser à chaque bout une borne de kilomètre, par les prairies, qui dévalent vers la route départementale pour s'arrêter net, intimidées, Jean l'avait conduit à son bureau.

Quatre heures sonnaient. C'étaient un de ces dimanches soirs qui montent tout chauds de la terre, et contre lesquels les bruits des battoirs lointains s'amortissent. L'eau était bleue jusque dans les trous découpés sur l'argile par les sabots des bœufs ; c'était l'heure où les bœufs n'osent ni brouter ni s'étendre, et se rassemblent autour des ormes sans voir que l'ombre en est partie ; où de petits moineaux fous viennent donner de la tête dans les grillages des tarifs d'octroi et se croient une minute emprisonnés ; où un hommes passe et vous sourit, sans qu'on le connaisse, de la seule joie d'être au soir ; c'était le soir s'étalant comme la tiédeur dans un grand nid et de petites plumes voletaient, s'efforçant d'être plus lourdes que l'air, ou d'y trouver des trous pour descendre jusqu'à la terre brûlante ; c'était une clarté diffuse, nonchalante près des fenêtres et qui mordait les pignons comme une eau forte — mais c'était surtout les douze bœufs de M. Pinton, qui rentraient en file à l'étable, et qui agitaient follement leur queue en

balancier déréglé, et qui regardaient des moucherons... pacifiques et satisfaits comme des heures écoulées. Jean, heureux de sa science, annonçait, les présentant, paysans et animaux.

« Voilà les oies ! »

Une ex-plume d'oie enfilée dans le bec, comme pour équilibrer leur tête haut perchée, les oies parurent. Elles s'arrêtèrent devant Jean, le fixèrent et la plume de leur nez donnait de l'assurance à leurs yeux myopes comme un lorgnon. Mais le chien descendait l'escalier et elles repartirent, affectant la tranquillité et mordillant des salades. Derrière les oies, sans être annoncées et sans marcher au pas, vinrent les poules, aux yeux ajustés comme des oreillères et qui s'occupaient, provoquantes, à chercher quelque chose qu'elles n'avaient pas perdu.

« Voilà le cheval qui tourne la meule ! »

Le cheval qui tourne la meule passa, affairé, comme si, avant le crépuscule, il avait à tourner autour du soleil. Les poules le suivirent, remplies d'espoir.

« Voilà le père Bouvet ».

Le petit duc le regardait sans étonnement, mais Jean, tout ému, se leva. Le père Bouvet, le perceur d'oreilles, ne passait qu'une fois l'an, le dimanche qui précédait la foire, à la joie des fillettes et des couturières, car il vendait des boucles pour les oreilles qu'il trouait et lui seul de plus savait ce que c'était que repasser les ciseaux. Il en portait déjà une dizaine, suspendus à sa ceinture, ouvrant le bec comme des perdrix tuées et l'on se demandait s'ils ne servaient pas à percer les oreilles trop charnues. Il pria Jean d'aller annoncer son arrivée à l'institutrice, et secouait en parlant deux larges bagues d'or qui pendillaient, s'usant à ses joues poilues, dans de larges trous que lui seul avait pu forer.

Jean hésitait, car aujourd'hui même, au sortir de la messe, il avait poursuivi à coups de pierre une bande de fillettes, mais le petit duc l'entraînait, lui donnant le bras, un bras couvert d'étoffes légères à travers desquelles on sentait la chair comme une pâte parfumée : balançant son cou arrondi et magnifique, et l'on devinait que c'était bien là le fils des comtesses décolletées. Le cœur de Jean s'arrêtait, et pourtant son pouls battait à se rompre.

L'école était en dehors du bourg, loin de la scierie, loin des forges, isolée de tout ce qui n'est pas la science. Des cerisiers

peureux l'entouraient, qui haussaient leur givre de fleurs vers la lune rousse pour la persuader qu'ils étaient déjà gelés. La cloche endormie dodelinait. Une ou deux fois, cet hiver, le vent de La Châtre soufflant, elle avait sonné d'elle-même, et tous les enfants s'étaient regardés, bienheureux.

Quelques boulettes de papier accueillirent les amis. Le petit duc voulut expliquer que le père Bouvet attendait à la mairie, mais il s'embrouillait et haussa les épaules, sans embarras. Jean, dans la fierté d'être vu à son côté, ne l'écoutait qu'à demi et se contentait de lui sourire. D'ailleurs toutes les fillettes avaient deviné, et elles étaient déjà debout, s'arrachant des buvards.

Et toutes celles qui sentaient leurs oreilles mûrir contre leur tête ainsi qu'un fruit délicieux ; toutes celles dont les grand' mères avaient cru amollir le lobe, depuis l'hiver, en le massant de leurs doigts maigres ; celles que les gamines embrassaient le soir, sous les oreilles ; et les oreilles qui ne voulaient plus être tirées, et les oreilles qui s'étalaient, nacrées, comme une coquille qui attend sa perle ; et toutes les petites filles, dont les aïeules étaient mortes dans l'année, leur léguant à jamais des boucles déjà trop minces, toutes se rangèrent par deux, tapotant les jupes. Elles défilèrent à demi-honteuses, caressant leurs oreilles, les regardant à la dérobée, dans des miroirs, de l'air faussement tranquille de communiantes qui vont à confesse. Germaine marchait en tête, de petits pieds résolus qui ne se rencontraient pas avec la grosse Clotilde aux oreilles si épaisses qu'il faudrait une aiguille à tricoter. Elles se souriaient au passage du buraliste dont les oreilles étaient toutes plates, — parlant très fort, car on les regardait, dressant très haut la tête où les oreilles s'attachaient, rouges à peine. En flanc-garde, l'institutrice, aux oreilles trouées, sans boucles ; à côté d'elle la mère Lignelet, la buvetière, dont les oreilles se refermaient chaque année, et enfin, tout au bout, la pauvre Pierrette, qui n'avait ni boucles d'aïeules, ni aïeules, ni parents, et qui se sentait trop pauvre même pour être vaccinée.

Les deux enfants voulaient les suivre, mais elles se retournaient en grimaçant et en chantant Jean de Nivelle. Le petit duc s'étonnait qu'elles fussent si laides et que pas une ne leur ait souri. Jean craignait pour son prestige et il sentait grandir en lui le remords de n'avoir pas révélé son isolement. Mais quand elles eurent disparu par la porte de la mairie, son ami n'y pensait déjà

plus ; il saluait de son fouet des métayers, des locataires. Le boucher lui tendit la main. Un gros chien s'approcha et remua la queue, sans qu'ils l'aient appelé et sans qu'il les connût. On demanda son âge au propriétaire : il avait dix ans. « Comme moi, dit le petit duc » — « Comme nous », dit Jean. Le petit duc ajouta : « Moi, je suis né la nuit. »

Il était né la nuit, — la nuit, où les rossignols chantent, où les étoiles veillent, où les joncs, sur l'étang, se balancent. Chaque nuit était pour lui un anniversaire. Jean fermait les yeux, et la voyait presque tout entière, la nuit.

Et il se demandait, déconcerté par l'indifférence de son ami, pour qui le retour des bœufs et le passage du père Bouvet avaient la même importance, comment pouvaient lui apparaître toutes ces choses qui lui étaient si familières qu'il en ignorait au fond les couleurs. Qu'était pour lui ce nouveau toit d'ardoise, ce coin de route goudronnée et ces abeilles sur ce lierre. Imaginait-il que l'herbe, l'herbe des prés, fleurit ; que la source du ruisseau peut être proche, suintant des argiles éternelles ? Laverait-il ses mains dans l'eau des mares vertes, couleur de grenouille, où le cresson déteint, et les tendrait-il ensuite, toutes mouillées, à la pluie ? Se doute-t-il que les pics verts habitent ces ormes poilus et tordus qui se dressent tant bien que mal vers le soleil comme des chenilles chauffées vers des fleurs, et l'accompagnerait-il aux nids, aux noisettes, partout où il n'est pas allé, et où plane déjà, pour l'été prochain, son souvenir ?

Ils s'assirent sur l'accotement. Jean sentait au fond de son cœur un désir de caresse et de larmes se blottir et ronronner, confiant comme un chat qu'on n'a jamais battu. Il serait resté là jusqu'au soir, la main dans ses mains, mais il fallait sauter et rire, pour le distraire et se l'attacher à jamais. Il arrêta par son sarreau le petit Louis Prion, et sachant que le bébé pleurait si on l'appelait par d'autres prénoms que le sien, ils le torturèrent de concert.

« Alors, si ce n'est pas Ernest, c'est Théophile ? »

L'enfant levait son bâton.

« Non, tu ne vas pas me battre, Célestin ! »

Le faux Célestin frappait. Alors le petit duc se mêla au jeu, et il trouva une foule de saints grotesques. Puis il eut l'idée de mettre tous les noms au féminin. Le petit Prion s'enfuit en

hurlant, avançant la lèvre inférieure qui recevait ses larmes.

— On s'amuse trop avec toi, Théophile, disait le petit duc, travestissant par plaisanterie le nom de Jean.

Il ajouta :

— Mercredi, c'est la foire. Viens me prendre à huit heures. Je t'attendrai.

Et Jean, radieux et flatté, lui faisait le tour de l'épingle qu'on enfonce dans la tête et qui ressort par le genou. Puis il lui apprit la devinette de ce qui va à Paris sans bouger. Puis il surprit, dans le buisson, une petite chose grise qui se blottissait, menue comme une souris. C'en était presque une, c'était un oiseau ; c'était, tout seul, au fond d'un vaste nid, un moineau abandonné ; il piaulait, nu et grelottant, attendant que les plumes du nid se collent à son corps, à mesure qu'il grandirait. Jean piqua son canif dans le gazon du remblai, et posa le moineau devant la lame, pour qu'il s'endorme, les yeux ouverts ; il jouait ainsi avec les poules que les paysannes déposent sur le banc de l'octroi — mais les oiseaux, sans doute, n'ont peur des couteaux que quand ils sont déjà vieux et se méfient ; l'oisillon culbutait à droite, trottinait à gauche, puis s'arrêtait, satisfait, croyant avoir traversé un rayon de lumière. Tout à coup, comme si la peur lui eut été révélée, il s'accroupit, hérissa à défaut de plume sa peau en chair de poule, et, sous les yeux des enfants qui se serraient l'un contre l'autre, il serait resté là éternellement, attendant la chute du ciel ou celle du couteau. Jean appuyait son oreille contre celle du petit duc, et tous deux écoutaient monter d'eux-mêmes, comme des coquillages, un bruit confus.

Soudain, une large main rafla d'un coup oisillon et canif. Un gamin disparut à l'angle de la maison. Le petit duc interrogeait, de ses yeux déconcertés. Jean murmura tout pâle :

— C'est Bavouzet.

Il ne put en dire davantage. Le rire de Bavouzet et de tout le patronage éclatait, derrière le mur. Une bande de fillettes passa, silencieuse et guindée, qui grimaça et chanta dès qu'elle se crut hors d'atteinte. Jean choisit des pierres rondes et les leur lança. La plus grande ne voulut pas s'enfuir, et, rageuse, soulevant ses jupes, montra des pantalons effilochés. Ce devait être une insulte. Jean, humilié, ne visa plus, et il souriait sans raison

au petit duc dont les sourcils se froncèrent. Par bonheur, sept heures sonnaient, l'heure du dîner, et ils se séparèrent sans s'embrasser.

— A mercredi, rappela Jean.

Et il était presque heureux qu'on dût se quitter déjà, comme ces fiancés qui, à la veille de leur noce se disent adieu dès midi pour mieux penser au lendemain. Il revint par la place du Centenaire, afin d'éviter le patronage. La grande statue de la République tendait en avant son bras de fonte, pour se jurer fidélité ou pour voir s'il ne pleuvait pas. Il pleuvait. Jean courut vers la maison, et il se réjouissait à l'idée de ses parents.

Mais l'employé avait une erreur de caisse, et c'était de nouveau un dîner sans joie, d'où la faim s'en était allée, où la mère se refusait à boire du vin et posait avec violence le ragoût sur la table. Des gouttelettes en jaillirent, tombant sur la serviette du père, qui se levait, sans plus manger, et partait pour le café. Jean frémissait et, reniflant ses larmes, il songeait à jeter son verre par la fenêtre ou à casser d'un coup son assiette.

A la droite du champ où le soleil s'était couché, une lueur fila, s'épanouit. Allait-il se relever, l'autre, après avoir plongé une minute sous la terre, et reculer d'un jour le mercredi ? Jean s'assit devant la porte sans avoir embrassé personne ; il ne salua pas l'instituteur, il n'entendit pas les filles qui criaient Jean de Nivelle. Il pensait à un salon, avec des lampes à colonne, avec des parquets qu'on devine cirés sous le tapis, à un père méditant sur un fauteuil de maroquin, à une mère qui demande à des bonnes si Monsieur Jean est à cheval.

II

Le Lundi vint, le Lundi timide, qui s'excuse en montrant derrière lui les jours innombrables qui le poussent. Une pluie discrète tombait tout le matin, nettoyant la terre pour le reste de la journée ; les repas semblaient si proches, qu'on ne remplissait pas à nouveau la carafe. Jean sentait que le mercredi était encore trop loin pour en être triste ou pour en être heureux, et il se promenait sans hâte dans ce jour mesquin et gris qui s'ajoute au Dimanche, sans l'allonger — silencieux et docile, de la cuisine au bureau, portant son cœur comme un paquet bien ficelé qu'on saura défaire à sa guise.

Mais le Mardi éveilla la campagne, le forgeron, le soleil. Tous se levèrent, affairés et bien résolus à vivre. Les oiseaux seuls chantaient. Jean descendit de sa mansarde sans être débarbouillé, s'agenouilla près de la pompe, pelant des pommes de terre, et il n'osait se dire que c'était demain. Chaque minute, une fois écoulée, attendait, et il semblait qu'on dût la retourner comme un sablier. Jean n'osait les compter. Alors, il cira les souliers longuement, soufflant sur le cuir luisant pour les retenir, menaçant en riant sa mère de cirer les semelles ; une voiture de maraîcher, avant-coureuse de la foire, s'arrêta et il tint le vieux bidet par la bride, pour s'occuper, alors qu'il y avait un anneau scellé à la borne et une longe dans le coffre. Il tirait sur le mors pour montrer au cheval des lézards sur le mur mal crépit, et une tête de cheval en bois, au-dessus de la remise. Il puisa ensuite un seau d'eau, qu'il laissait retomber à demi hissé, qui surnageait désespérément, et qui remonta enfin, du miroir, son image ; il le rapporta gouttant à travers le jardin, le posant pour lancer des mottes de terre au chien qui piétinait les plates-bandes ; en l'installant dans l'évier, il fit tomber des gouttes sur ses souliers, qu'il recira, jusqu'au moment où sa mère se fâcha et mit les brosses sous clef. Le père Pin lui offrit une prise, pour le consoler ; il s'assit devant la porte, battant le fléau sur ses genoux, à trois temps, et il tâchait d'éternuer en mesure.

— Maman, à quelle heure suis-je né ?

La mère le fixait, mécontente et il n'osait l'interroger davantage.

Les ombres les plus lourdes sont celles des fumées, et le songe à peine ébauché de la nuit pesait plus sur l'enfant que le fracas de l'octroi où les carrioles de la foire stationnaient en file. Il avait rêvé du petit duc. Ils s'étaient rencontrés à un tournant — la nuit ou le matin — l'heure enfin où l'on voit la lune, et ils ne se connaissaient pas. Jean saluait et Jacques Leduc venait au-devant de lui en disant :

— Mon cher ami ! Je suis à la fois ravi et confus de te voir. Prête-moi, dis-je, ta chère main. J'ai là un petit cœur qu'elle peut couvrir tout entier.

Et Jean était étonné, depuis son réveil, de trouver tout le monde compatissant et doux ; on le caressait sans mot dire, comme si l'on savait qu'il aimait quelqu'un ; une femme lui tira

les cheveux et l'appela beau blond, le marchand de fromages voulut lui payer les droits, puis il lançait sur la route des sous que son chien rapportait. « Jetez-lui voir du beurre »,disait Jean, et le vieux qui le flattait, car il est toujours préférable d'être bien avec l'octroi, riait aux éclats. Un chanteur ambulant lui donna une chanson, et il partit pour l'atelier Desroches ; une des couturières lui apprit l'air et chantonnait avec lui, tirant ses bas qui tombaient et son sarreau qui remontait ; il s'en alla après les avoir embrassées toutes, même la fille Renaud qui n'avait ni cils ni sourcils, et il n'eut pas la malice de mêler leurs dés.

Sur le banc du bureau une paysanne était assise, berçant un enfant qui criait. Elle trouvait pour l'apaiser mille mots sans suite et semblait les verser dans la tête du petit qui se tut quand elle fut pleine. Et Jean se redisait à lui-même toutes les caresses qu'il avait entendues en sa vie, il se rappelait des noms d'animaux veloutés, des noms de couleurs et de légumes divins, des phrases incomprises de catalogue, harmonieuses comme des prières. Il se rappela avoir vu un homme pleurer parce que sa fiancée était tombée tout d'un coup évanouie ; il se rappela la fille Desroches et son cousin, qui avaient convenu, lorsqu'ils ne seraient pas seuls, et s'embrasseraient en pensée, de porter leur main droite à leur front ; mais une amie les avait devinés et toutes les apprenties se poussaient du coude, quand Berthe saluait l'amour de son salut militaire. Et justement, aujourd'hui, tous passaient, comme les amoureux Desroches, la main aux cils ; le menuisier, la main largement ouverte, comme s'il envoyait de ses yeux des baisers au soleil ; la cuisinière de chez Prion, celle qui depuis si longtemps devait mourir, les deux poignets au front pour comprimer quelque douleur folle ; le petit Prion qui la suivait en pleurant, la fille Prion qui les héla, la main étalée au-dessus des yeux, comme si sa voix en serait plus sonore. Jean frissonnait ; pourquoi chaque geste, pourquoi chaque regard ramenait-il à sa pensée désorientée le petit duc. Bavouzet passa, ricanant, puis repassa, dans le même sens, sans être revenu, comme s'il pouvait se dédoubler. Jean ne regarda plus, il ne pensa plus, il attendit, immobile, dans le mardi impitoyable qui ne savait pas cesser.

III

Les roulottes se traînent au flanc droit de la chaussée, ras à l'accotement, pour que le cheval, qui est borgne à gauche, se croie dans une prairie et avance par plaisir. L'été cire et boursoufle leurs planches décolorées ; il suffirait de les renverser sur leur derrière, pour avoir tout le long de la route une armée de moulins à vent sans ailes, tels que vous en voyez en Hollande, au bord du chemin de fer, moulant la fumée. L'été cire et boursoufle les côtes du cheval que la peau inonde comme un tapis râpé. Sur le toit, le singe cherche ses puces, inquiet comme s'il commettait une mauvaise action et les prenait à d'autres, puis il les mange en cachette car on les lui arracherait pour les dresser. De petits bohémiens errent dans les fossés, s'attardent aux aqueducs, aux caniveaux, sûrs que personne ne les volera. Les estropiés restent autour de la voiture, soufflant quand elle s'arrête comme si c'était eux qui la tiraient. Tous prennent l'angélus pour des glas et s'étonnent que tous les soirs, à la même minute, un homme meure. Aux volets battent des touffes de lavande sèche que les cahots égrènent sur la route, sur les crottins, où les moineaux pressés la prennent pour de l'avoine. Parfois le cheval aperçoit une barrière et s'arrête, croyant être au bout de la prairie ; parfois le soir passé, si le soleil s'est couché du côté où il est borgne, on doit, pour l'arrêter, mettre une main sur le bon œil. Puis, un chien-loup qui rabat les poules vers les voitures. Puis en arrière-garde, très loin, deux amoureux, nés dans des roulottes différentes, qui un jour, on ne sait pourquoi, se rattrapèrent.

Ceux-là, Jean les laissait défiler devant l'octroi, sans mot dire, mais ce soir, c'était déjà la deuxième roulotte qui passait au trot d'un cheval dont les crins n'avaient pas servi à prendre des alouettes, pimpante, avec des contrevents et des brancards passés au ripolin, trottinant comme une maison de garde-barrière qui aurait égaré son chemin de fer. Tandis que les autres se hâtaient de traverser la grand'rue et se taisaient dans le bourg ainsi que sur un gué, celle-ci arrivait sans surprise, sûre comme une automobile de trouver le bourg à la borne indiquée. Jean

la suivit, se dissimulant derrière les volets des magasins et la vit s'arrêter devant l'hôtel ; un homme sec, en paletot, tendait des valises au patron. L'enfant reconnu Cambronne, le contrebandier et courut prévenir son père.

Mais une servante l'avait signalé, et quand il revint à la main de l'employé, il n'y avait plus dans la voiture qu'une seule caisse. On s'attroupait, Bavouzet au premier rang, ricanant, sa toupie à la main comme une fronde. Cambronne protestait et ne se rendait pas ; il exigeait que le père montrât sa plaque, bien qu'il le connût, à l'exemple de ces voyageurs de troisième classe qui demandent au contrôleur de mettre des gants pour oblitérer leur billet ; mais Jean, impatient, avait déjà fait sauter le couvercle, et le gibier apparut. Il y avait là onze cailles serrées comme des alouettes et l'on se demandait ce qu'avait dû devenir la douzième ; des perdrix rouges, de celles qui s'appellent le soir, pour savoir s'il fait nuit partout ; puis quelques-uns de ces canards madrés et balourds, qui parfois, dans les airs, se trompent et au lieu de voler, nagent, hébétés, de leurs palmes inutiles ; et enfin un lièvre dont le nez s'était arrêté de battre sans doute à l'heure exacte de sa mort, ainsi que les montres dont les habits des noyés — tous une goutte de sang au bec ou au museau, tous un crin cassé autour du cou, comme s'ils avaient pu briser leur piège et s'étaient ensuite affaissés, morts de joie.

La colère mettait des nuances appareillées dans les yeux vairons de Cambronne, mais il ne pouvait alléguer qu'il avait ramassé les oiseaux au-dessous des fils et le lièvre au pied du poteau télégraphique. Bien qu'il entendit les murmures favorables de la foule, il capitula. Il sortit même de sa veste une sarcelle aux ailes ourlées de noir, déjà en deuil, et la déclara, par plaisanterie. Jean fut étonné que son père ne comprît pas l'affront, et délivrât au milieu des rires un ticket d'octroi. Il chargea le gibier sur ses épaules, sur ses bras, fourra les cailles dans ses poches, et traversa fièrement la foule.

Mais, à part le vieux père Pin, qui savait le gibier destiné à l'hôpital, personne ne lui dit bonjour. Derrière quelques femmes de journée qui raclaient les tables de l'auberge, le petit duc le suivait d'un œil humilié, et il se cacha à son passage.

IV

Un coup de vent écuma l'aube et laissa là, blanchâtre comme du petit lait, croupi par les toits carmins, le petit jour. L'air n'avait encore passé par aucune poitrine, n'était pas encore une haleine attiédie, et piquait. Des fermiers qui débouchaient de la nuit voilée et close en éternuaient. Le bourrelet de nuages qui ouatait l'horizon se soulevait par endroits, et mille courants d'air traversaient le bourg, ici une brise acide qui pénétrait dans les blouses par les collets ouverts, les tordait comme des jupons au séchoir, et retombait en poussière sur le sol, là-bas un petit vent inconséquent qui effleuraient à peine les cheveux et renversait dix mètres plus loin les planches ; l'air déshabitué répétait à faux les échos et le moindre toussotement résonnait sous le ciel comme sous un cloître. Une cloche réveilla les ruisseaux qui galopèrent vers les mares et y plongeaient. Toute la terre s'étirait, heureuse et mécontente à la fois, d'être là à l'heure, ainsi que celui qui ouvre les yeux un peu avant que le réveille-matin ne sonne.

Jean rejeta d'un coup sa couverture, et, les paupières à demi décousues, courut, titubant, vers la fenêtre. C'était bien la Foire, déjà reine, mais prudente encore et discrète autant qu'une femme au matin de sa fête. Des carrioles passaient, aux roues engourdies, étirant leurs brancards ; des camions, dont les conducteurs somnolaient à l'aube, et dont la lanterne qu'ils ne voyaient plus brûlait toujours. Les maquignons se taisaient comme s'ils avaient fait un vœu, et ils portaient en effet le bâton des pèlerins. Des génisses meuglotaient, jouant au cheval. Les yeux des cochons étaient encore plus petits que la veille, affleurant ainsi que des truffes dans un pâté, et ils marchaient par groupes, flans à flanc, les queues enroulées et renouées semblant des gouvernails inutiles. Dans les panières, le beurre à peine ne jutait sous des feuilles de chou ; les yeux des poules couvaient sous un blanc d'œuf léger ; sur le siège, les mères assoupies allaitaient leur enfant d'un sein élastique que les cahots ne troublaient pas et les hommes marchaient à la tête de l'âne pour lui masquer les chevaux qui le dépassaient. Au-dessus de la lucarne, une mésange réveillée en sursaut, oubliant que ses œufs

n'étaient pas encore pondus, appelait en sanglotant ses petits ; au ciel encore incolore les alouettes montaient et viraient pour voir la foire de plus haut, et redescendaient en trombe vers l'étang désargenté qu'elles prenaient, de si loin, pour un miroir. Le soleil rougi passait au blanc et, délesté, il s'enleva.

Jean ouvrit la fenêtre. Sa chemise fraîchie flotta autour de lui, et pour s'habituer à l'air, il la frottait contre son ventre, à poignée, ainsi que les petites filles qui entrent dans l'eau. Il gardait les yeux ouverts malgré sa fatigue, car même s'il les fermait, il sentait les prunelles fixes, fatigantes, ne basculant jamais tout au fond et tout en dessous. Des frissons secouaient sa gorge à demi-serrée. Il les prenait pour des sanglots et ne savait comment expliquer sa tristesse.

Il s'était endormi dans l'éblouissement de la Foire et de demain. Des cloches l'avaient réveillé à chaque heure et chaque fois, après une seconde d'inquiétude et de recherche désespérée, il avait retrouvé et reconquis sa joie, ainsi qu'on serre, à moitié endormi, la main d'une grande sœur — ou qu'on se rappelle, vers minuit, un bouquet de lilas que l'on cueillit la veille. Or, au matin, il retrouvait ses fleurs flétries et empoisonnées. La Foire qui mugissait autour de la maison comme un déluge ou comme une armée docile, la Foire qui reflue au creux des moindres ruelles, et pose sur chaque pignon municipal son drapeau, qu'a-t-elle, au fond, qui doive ainsi nous réjouir ? Demain, à cette heure, le bourg serait vidé, les étals sans tréteaux, des culs de bouteilles cercleraient le champ de foire ; ils ne resterait des bohémiens que les faux boîteux, ceux qui vont deux fois plus vite que les autres et n'aiment pas marcher lentement. De même qu'un étang dont on écarta les écluses s'amoncelle à nouveau vingt lieues plus loin. la foire se reformerait là-bas, au premier réservoir venu, au premier canton inoccupé. Il suffirait de le vouloir pour la rejoindre et l'année ne serait qu'une foire perpétuelle. Le petit duc mourra, et la foire reviendra, ambitieuse, traînant ses troupeaux vers les fils de nos bouchers. Et pourtant on l'ignore dans le département voisin ! Que pèse-t-elle auprès de la Saint-Jean, qui apporte aux Jean du monde entier un jour incomparable, sans compter tous les Baptiste ; que pèse-t-elle auprès de la moindre Pentecôte, auprès des Rameaux, fêtes éternelles comme le buis, et auprès de sainte Denise, blottie au

cœur de mai, et auprès de sainte Anne, fête de toutes nos cousines. Jean se boucha les oreilles et la foire disparut. Il n'entendait plus que son cœur docile ; il ne voyait plus que les petites collines qui s'étaient levées sous la nuit chaude comme des gâteaux soufflés et qui tombaient maintenant à plat, raffermies. Au ciel seulement se cabraient et se confondaient des troupeaux. Le soleil affairé se faufilait au milieu d'eux faisant du zèle, mais la lune était déjà là-haut, au cas où il ne reparaîtrait plus, pour que la foire ne souffrît de rien.

Jean s'habilla enfin et descendit pour la soupe. Il était sept heures, et les coqs des panières ne chantaient plus le réveil que par protestation. Deux gendarmes à pied étaient venus de la garnison voisine pour aider le père, et l'enfant ne proposa même par ses services. Il partit, sifflotant, vers la maison du petit duc, sans se hâter, pour donner un peu de prix à son arrivée. D'ailleurs, certainement, Jacques dormait encore, les paupières si tirées que la bouche était entr'ouverte, dans un lit aussi large que sa chambre à lui, et Jean le réveillerait en tirant les rideaux.

Soudain, un coup le frappa au cœur. Le petit duc, devant une boutique de gâteaux, faisait écrire son nom sur un cochon en pain d'épices. Jean courut vers lui.

— Oh ! Jacques, tu ne m'as pas attendu !

L'autre ne s'excusait même pas et lui tendit à regret la main. Jean, malgré son chagrin, remerciait le hasard de l'avoir ainsi guidé. S'ils ne s'étaient pas rencontrés maintenant, c'en était fait pour lui de tout le jour, de toute la Foire, de l'amitié qui était le seul luxe de son cœur friand, et il frémissait à cette pensée. Il devinait les intrigues de Bavouzet, le mal qu'on avait dit de lui, le désir de son ami de connaître toutes les filles et de jouer avec le patronage, mais il avait tout un jour pour prouver qu'à lui seul il les valait tous. Et justement, la Foire était son domaine ; il n'était pas un propriétaire de baraque qui ne le saluât, et le petit duc verrait les deux gendarmes venir vers lui et lui tendre la main. Il leur répondrait gentiment, mais en se moquant qu'ils ne fussent que des gendarmes à pied :

— Ça n'est pas beau de venir à la foire pour vendre vos chevaux.

D'ailleurs, pourquoi s'attarder devant une boutique qui ne fabriquait pas elle-même son nougat et qui écrivait Jacques

sans s. Il entraîna son ami vers la place. Ils se faufilèrent à travers de petites rues où les menuisiers étalaient des centaines d'échelles, qui semblaient bien inutiles près de ces maisons dont pas une n'avait d'étage ; le petit duc s'arrêtait juste devant les voitures, au nez des chevaux.

— Qu'est-ce que dirais si tu te faisais écraser ? lui disait Jean.

Ils débouchaient sur le cours, bordé à droite d'énormes platanes et à gauche d'arbustes si fragiles qu'on les avait mis en paillassons comme des bouteilles. La place, grouillante et vacillante, semblait ainsi mal équilibrée, et l'on eût pu craindre que le côté le plus léger ne s'enlevât dans les airs, que les pigeons, tous à vendre, avaient d'ailleurs désertés. Tous les pompiers étaient là, en uniforme, comme si la Foire devait allumer à chaque coin des incendies. Un motocycle s'ouvrait une voie à travers la foule ; une auto trépidait, abandonnée, et des gamins, grimpés sur le marche-pied, pressaient la trompe, puis s'enfuyaient, effrayés. Quelques soldats en permission, s'accoudaient aux boutiques de tir. Jean reconnut un zouave, un ancien voiturier, et lui cria bonjour. L'armée l'avait bien changé, il répondit :

— Qu'est-ce que tu veux, gabelou ?

Il ne tenait qu'à Jean de le confondre. Son père lui avait appris une phrase cinglante, et qui rimait presque comme un proverbe, pour remettre à leur place ceux qui l'appelaient gabelou, mais il était surtout froissé de voir le petit duc sourire. Il lui vint à l'idée de l'humilier un peu.

— Est-ce vrai que ton père a rentré une fois trente bouteilles d'eau de vie sans déclaration ?

Et il le fixait en souriant comme s'il n'eût dépendu que de lui de tout faire payer. Le petit duc s'effarait :

— Es-tu bête, disait Jean, il faut bien boire la goutte !

Ils arrivaient maintenant à la baraque où les campagnardes échangent leurs cheveux contre des casseroles et des pièces d'étoffes. Une grosse blonde descendait du tréteau, et passa en riant la main dans les cheveux bouclés du petit duc. Elle ressemblait à une religieuse qui a posé sa cornette pour la nuit et portait triomphalement une paire de draps, prix de ses tresses. Mais Jean songeait à ces images où l'on voit des femmes merveilleuses coucher sur leurs seuls cheveux. Maintenant une vieille femme proposait ses cheveux gris, insistant, comme si elle ne

répondait pas qu'avant la fin de la foire ils ne fussent pas blancs. Jean entraîna doucement son ami.

En face, le vendeur de simples élevait comme des ostensoirs des bocaux de serpents. Il congédia les rhumatisants qu'il disait guéris et qui, pendant qu'ils y étaient, allaient se faire arracher les dents, et déclara la guerre au ver solitaire, citant ses garants dans la localité, faisant circuler un ver de quinze mètres offert par Mlle Lucette, de la rue des Tiroirs, et un second de vingt-trois mètres en deux morceaux, donné par M. Chasles, chevalier de la Légion d'Honneur. Quelques chiens badaudaient, sans se douter qu'ils étaient en jeu, étonnés de recevoir des coups s'ils léchaient au hasard une main pendante. Jean reconnut le marchand de jusquiane : c'était Cambronne. Il n'eût pas mieux demandé que de faire la paix, mais l'autre l'apostrophait déjà de son estrade.

— Dis donc, graine d'espion, veux-tu filer ?

La foule se tournait vers eux. Le petit duc, les mains dans sa ceinture, regardait ailleurs, embarrassé. Jean pâlissait. Pourquoi tout se conjurait-il contre lui, ce matin ? Pourquoi la foire trouble-t-elle les cerveaux comme un cognac mal brûlé. Le négociant le plus honnête écoule ses pièces fausses. Parmi toutes ces dindes, des centaines ont été engraissées au brou de noix et ne seront pas mangeables ; parmi ces pigeons nouveaux, bien peu n'ont jamais volé ; certes, ils ont encore le duvet autour de la tête, mais une semaine de vol ne suffit pas à le faire tomber, de même que les cheveux ne poussent pas tout de suite aux bébés qui apprennent à marcher.

Soudain, un garde en veste de chasse se pencha vers Jean, lui prit le nez qu'il montra ensuite arraché entre deux doigts, et lui donna deux sous. Jean, radieux, expliquait au petit duc que c'était le meilleur ami de son père, peut-être même son camarade de première communion.

— Naturellement, c'est un mouchard ! prononça-t-on derrière eux.

C'était Bavouzet. Visage glabre, blouse bleuie, il rappelait à Jean les forçats qu'on voit décapiter au musée mécanique. Il clignait de l'œil, tentateur et sûr de sa force, pinçant le bras d'une fillette qui grimaça, puis, le reconnaissant, sourit ; étalant des pièces de dix sous toutes neuves, où la semeuse s'en va, semant

des abeilles ; le crâne ras comme s'il eût vendu ses cheveux à la foire pour faire des brosses ; des taches de rousseur, toutes du côté droit. On le giflait trop de l'autre.

Jean n'essaya pas de lutter. Il dit seulement :

— Jacques, viens-tu ?

Le petit duc avait déjà pris le bras de Bavouzet qui répondit :

— Jacques n'aime pas les mouchards.

Il fit semblant de ne rien entendre et reprit :

— Viens-tu, à la ménagerie ?

Le petit duc leva les yeux, tenté, penchant la tête ainsi qu'une caille quand un homme l'imite. Mais Bavouzet le prévenait déjà :

— Jacques ne va pas à la ménagerie avec les mouchards.

Les yeux de Jean erraient maintenant de l'un à l'autre, comme ceux d'un chien qui a deux maîtres, l'un qui le bat, l'autre qui le laisse battre. Il murmura :

— Je t'attendrai ce soir, à deux heures, derrière le cirque.

On eût pu croire que Bavouzet allait répondre que Jacques n'attendait pas les mouchards derrière les cirques. Mais Jean était déjà parti, sans se retourner ; les deux sous du garde le brûlaient ; quelque chose battait en lui, qui n'était pas son cœur.

V

Il déjeuna en trois bouchées, refusa le café pour se concilier il ne savait au juste quelle bienveillance, et dès une heure et demie, derrière le cirque, qui semblait un Manège plus mystérieux dont on ne relevait pas les toiles, il attendait. Il y avait là une cour si solitaire que l'ombre y semblait inutile ; des paysans y avaient remisé leurs voitures ; les ânes dételés, attachés à la planche de derrière par la corde qui tira le bétail à l'aller, espéraient, ingénus, qu'au retour on attellerait les vaches ; une poule grattait dans une botte de foin, jamais satisfaite, comme si elle cherchait une épingle, et un homme dormait de son long, la main sur la bouche, par crainte de bâiller même pendant son sommeil. Les musiques qui venaient d'éclater sur la fête engourdie arrivaient sans se mélanger, par averses malhabiles : celle des chevaux de bois, à peine fixe au milieu du manège, et, que le tournoiement battait et embrouillait comme un écheveau ; celle

du musée à vapeur, articulée, battant le pas une minute et repartant, passionnée ; celle du cirque, si proche que le piston s'adressait directement à vous. Jean, infiniment ému, y reconnaissait son chagrin, et une grande pitié le prenait de lui-même et des pauvres musiciens.

La vie serait pourtant si simple si les employés la surveillaient sans conteste ! Cambronne, franchement, n'a pas raison, et Bavouzet ne peut comprendre, et le petit duc a tort. Oh non ! les négociants ne sont pas les seuls à être bons ; les fonctionnaires ont une délicatesse que vous ne connaîtrez jamais parce qu'elle ne s'étale pas en fleurs à l'étalage et en rubans à vos pochons, mais le percepteur veille jusqu'à minuit quand les comptes de gestion sont arrivés, et il passe les heures de son sommeil à chercher les prénoms d'inconnus qui ont le même nom de famille, pour leur éviter de confondre leurs impôts. Le contrôleur ne va pas voir au grenier quand vous déclarez que votre bicyclette est vendue ou démontée, et il vous raye sans plus des registres. Les institutrices sont méfiantes et distraites, mais peut-être parce que leur bonté leur a valu, là-bas, à la ville, des deuils et des malheurs que vous ne pouvez soupçonner. Et d'ailleurs, le soleil se lèverait-il plus tard si toutes les voitures avaient leur lanternes ? Chasseurs, voituriers, trouveraient leur compte à la franchise car les revenus de l'octroi décupleraient et l'on baisserait les taxes. Les vieilles qui n'ont pas vendu leur cresson auraient droit pour le remporter à un passe-debout. La bascule serait réparée tous les ans, et l'on ne serait plus obligé de retrancher dix kilos de chaque pesée, comme si la colonne d'air qui est au-dessus de la plaque surpassait d'un nombre infini de kilomètres toutes les autres.

La poule, lasse de chercher, couvait sur le sable d'où naissaient de gros grillons. Le piston, maintenant indifférent, trottinait en amateur parmi les basses. Jean frissonnait.

A quoi bon raisonner ainsi ? Plus tard, il expliquerait tout au petit duc ; aujourd'hui, il fallait qu'il vînt. Et il viendrait. Sans lui la vie était à peine possible. Toutes ces fêtes, toutes ces saisons qui apportaient elles-mêmes leur joie alors qu'il ne le connaissait pas, s'étaleraient maintenant sans but par l'année, comme des perles désenfilées. Que serait l'automne sans lui, les bains de midi dans l'Indre, la bonne poussière au retour sur l'avenue ;

que serait sans lui le jeudi, alors que la cloche sonne sans arrière-pensée et ne veut point vous tenir en éveil — et être malade, sans le petit duc pour vous embrasser au moment de l'extrême onction, — et mourir, sans le petit duc ? Tout cela, mon Dieu, était à présent inconcevable.

Jean tressaillit. La poule gloussait, annonçant un visiteur.

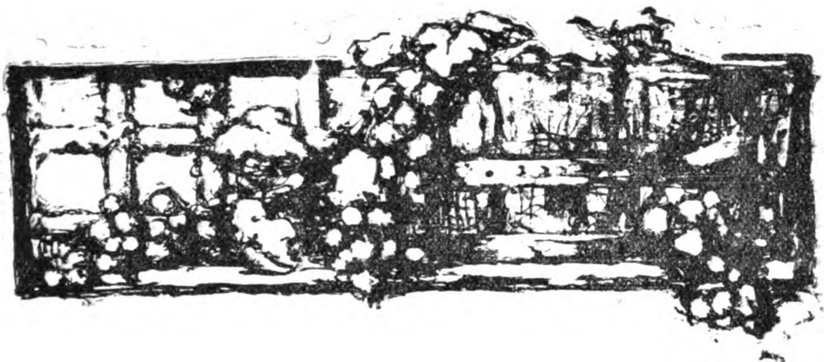
Mais il eût dû reconnaître à sa sérénité que ce n'était pas un enfant. C'était le percepteur, boîtinant, mais sans se presser, de façon à ce qu'on ne sache pas quelle jambe boîtait ; sa femme était à son bras, sérieuse et souriante à la fois, à peine dédaigneuse dans sa majesté. Ils étaient si bons qu'ils semblaient ne pas reconnaître la casquette qu'ils avaient donnée et que Jean soulevait à leur approche.

— Tu nous accompagnes, Jean ?

Jean ne pouvait refuser, et il leva les yeux vers l'église. L'ombre des aiguilles faisait en vain de l'horloge un cadran solaire trompeur, on devinait qu'il était près de quatre heures, et pour plus de sûreté la cloche sonna. C'était l'heure où la chorale et la fanfare défilaient, on entendait claquer des pétards, hargneux et importants comme les canons à grêle. Un nuage qu'ils éventrèrent, crevait, rissolé, éparpillant sa pluie en gouttes d'huile. Il en tombait sur le visage de Jean, et il les essuyait de sa casquette, croyant que c'était des larmes.

Jean GIRAUDOUX.





La formation du bouquet dans les vins

Les célèbres travaux de Pasteur sur la fermentation n'ont pas autant profité à la vinification qu'à la fabrication de la bière, et la raison en est facile à comprendre. Le moût de bière est préparé à l'ébullition, et se trouve être stérilisé dès le début. Après refroidissement, il peut être ensemencé avec des levures pures, d'une race éprouvée, et, pendant la fermentation et les traitements ultérieurs, il suffit de le protéger contre l'invasion des germes de maladie. La bière peut être préparée en toute saison, dans des établissements admirablement outillés, ce qui permet de suivre les opérations avec attention et d'étudier expérimentalement toutes les phases de la fabrication. Le vin, au contraire, est le produit de la fermentation du fruit de la vigne. Et le raisin apporte avec lui des germes innombrables de toute espèce. Il ne peut être préparé qu'une fois par an, et dans des circonstances de hâte et d'encombrement peu favorables à une étude méthodique. Nous ne sommes maîtres, ni de la composition du moût, ni de la nature des germes, qui doivent le transformer en vin ; de sorte que la qualité de ce dernier dépend, sous bien des rapports, du pur hasard.

Pour éliminer ce dernier, il était indiqué logiquement de stériliser le jus de raisin, et de le faire fermenter avec des levures pures. Des essais dans ce sens ont été faits, dès 1888. *Marx* a chauffé deux fois le moût à 75° C pendant une heure, il l'a refroidi en injectant un vigoureux courant d'air dans le moût, et, finalement, il l'a mis en fermentation avec une levure pure. Le résultat n'a guère été encourageant ; l'année suivante (1889), *Rom-*

mier n'a pas obtenu un résultat meilleur. Il déclare que si on chauffe la vendange foulée, pour la stériliser, le vin qui en résulte par la fermentation a contracté un goût de cuit, et que la couleur s'en trouve altérée. Ce qui a fait dire à *Martinand*, dans son Manuel de la vinification (1895), que si on emploie la chaleur pour stériliser le moût de raisin, celui-ci prend un goût de cuit qui se retrouve dans le vin, et qui en fait une boisson peu agréable.

Le grand intérêt économique qui s'attache à la production régulière du vin, à l'amélioration de sa qualité, et, partant, à l'augmentation de sa valeur, a engagé l'auteur de ces lignes à étudier méthodiquement la production des moûts stériles, leur mise en fermentation, la formation du bouquet, ainsi que les fermentations secondaires qui se produisent en même temps ou après la fermentation principale.

La température de 75° a été choisie par Marx trop élevée. Il existe un moyen de stériliser à des températures plus basses, entre 50 et 60° par exemple. Ce moyen, indiqué par *Tyndall*, permet de stériliser du sérum de sang sans coaguler l'albumine qu'il contient. Il consiste à répéter les chauffes à des intervalles déterminés. Une première chauffe tue les microbes vivants, qui sont en pleine activité ; mais elle ne tue pas les germes, ceux-ci résistant à des températures plus élevées ; et une coûteuse expérience a appris qu'il ne suffit pas de chauffer les substances alimentaires à 100° pour les conserver ; mais que, pour avoir une conservation de tout repos, il faut porter la température à 110° (procédé *Appert*). C'est cette nécessité de chauffer à un degré si élevé, nuisible aux arômes, qui se trouve évitée dans le procédé *Tyndall*. Après une première chauffe, les germes qui sont restés inaltérés par la chaleur de 50-60° entrent en activité, et se développent. Dans cet état, ils sont très sensibles à la chaleur. Une nouvelle chauffe les tue à leur tour. Mais tous n'ont pas suivi le mouvement. Il y a des retardataires qui ont échappé. C'est pour cela qu'il faut répéter la chauffe à des intervalles déterminés.

Pour le sérum de sang, il faut, par exemple, 12 chauffes à des intervalles de 24 à 48 heures. Ce procédé fort long, n'eût pas été applicable au jus de raisin, si une condition favorable, particulière aux fruits, n'eût permis de l'abréger. Le jus de fruit,

surtout celui du raisin, est acide. L'acide et la chaleur de 50° sont des conditions défavorables au développement des ferments. De sorte que trois chauffes à 50°, à des intervalles de 24 et de 48 heures, stérilisent les fruits et leur jus, et en assurent la conservation sans en altérer l'arôme. Ce fait, fort intéressant, a été utilisé pour faire des conserves de fruits, qui se distinguent de celles faites par le procédé Appert, par leur meilleure consistance, car ils n'ont pas été ramollis par la cuisson ; et par leur arôme de fruits, qui est resté intact. Les fraises, les pêches, les raisins muscats, conservés de la sorte, sont d'une finesse remarquable. On verra plus loin dans quelles conditions il convient de se placer pour arriver à un bon résultat.

Si l'on veut faire des conserves de moût, il faut chauffer celui-ci trois fois ; mais pour la vinification, quand on veut mettre le moût en fermentation immédiatement après la stérilisation, une seule chauffe suffit.

La marche à suivre ayant été ainsi réglée, on a procédé aux expériences méthodiques de fermentation avec levures sélectionnées.

La première expérience en grand fut faite en 1895, avec des raisins des environs de Paris ; à peu près mille litres de moût rouge stérile ont été mis en conserve dans quatre fûts bordelais. La stérilisation avait été faite à 50-55° C., à l'abri de l'air, et dans une atmosphère d'acide carbonique. En chauffant les raisins écrasés, la matière colorante rouge, contenue, comme on le sait, dans la pellicule du fruit est entrée en dissolution. De sorte qu'on n'a pas été obligé de faire fermenter ensemble les râfles, les marcs et le jus, pour avoir du vin rouge, ainsi que cela se pratique dans la vinification traditionnelle. Mais, dès le refroidissement, après la première chauffe, la masse a été mise sous le pressoir. Le jus, séparé des parties solides, et dont la couleur était d'un beau rouge, fut encore chauffé deux fois à 50-55° C à l'abri de l'air, puis refroidi.

Quelques semaines plus tard (28 nov. 1895) la parfaite conservation du moût, son goût frais et fruité, furent constatés par une délégation de trois membres de la « Chambre syndicale du commerce en gros des vins et spiritueux de Paris et du département de la Seine » ; cette délégation a assisté à l'ouverture des fûts dont le contenu a été ensuite ensemencé avec des levures

pures. Le résultat favorable de cette opération a été confirmé dans la suite, en 1897, en Tunisie, avec des vins rouges, et dans la Crau (Delta du Rhône) sur des raisins blancs. En 1898, on fit des opérations aux vendanges en Tunisie, dans le Beaujolais (château de Liergues), en Bourgogne (château de Dracy) et à Vosnes-Romanée. En 1899, à Nuits (Bourgogne), à Juliénas (Beaujolais) ; en 1900, à Chalon-sur-Saône, sur une très grande échelle (on fit 1.600 pièces de vin rouge).

Cette série d'opérations a permis de faire des observations scientifiques qui ont été confirmées et précisées pendant les années 1902-1905, pendant lesquelles la technique des opérations a été fixée. Ces dernières expériences ont été faites en partie dans le Bordelais, en partie en Alsace et surtout dans le vignoble du pays rhénan, de la Nahe et de la Moselle. Les circonstances, dans ces derniers vignobles, sont très favorables à des études de cette nature. Excepté dans les expositions bien connues, correspondant aux crus renommés, la grande masse des vins de ces pays est très riche en acide et pauvre en alcool. La législation autorise l'addition du sucre au vin déjà formé, qui peut alors être soumis à une deuxième fermentation, en toute saison.

Il est admis que le sucre ajouté, le soit en solution aqueuse. Le négociant profite de cette tolérance pour régler la quantité d'eau, de telle sorte que l'acidité du mélange soit en harmonie avec sa richesse alcoolique, après fermentation. Il prépare ainsi une boisson, assez neutre comme bouquet, mais d'un goût net et franc, dont l'acidité est plus normale et plaît à la consommation. La grande masse des vins blancs, que le commerce vend en Allemagne, est ainsi le produit de deux cultures séparées, qui concourent au même résultat : la culture de la vigne et celle de la betterave. Elles se complètent réciproquement : la vigne fournit l'acide et les matières extractives, et une partie de l'alcool ; la betterave, par son sucre, complète la dose d'alcool, que le consommateur est habitué à trouver dans sa boisson courante. Cette faculté de mettre en fermentation du vin sucré, en toute saison, a provoqué la création d'ateliers de vinification, clos, bien outillés, pouvant être chauffés en hiver et tenus frais en été. L'eau et la vapeur n'y manquent pas, et il y règne des traditions de propreté dans le travail, très favorables aux études dont il va être question. Ces traditions et ces installations sont

inconnues dans les pays où le travail de la fermentation ne peut se faire qu'une seule fois par an, et dans des conditions de hâte inséparable de la vendange. Il a été possible de faire des opérations comparatives sur une série de foudres et de tirer des conclusions certaines.

Le vin, additionné de sucre, a été stérilisé par la chaleur, puis additionné de levures d'origine connue, et invigorisées dans des conditions bien déterminées. La fermentation a été dirigée, et maintenue dans des limites voulues. Puis, le vin a été remis au chef de cave, pour qu'il en dispose selon les besoins du commerce. La comparaison des vins ainsi obtenus, avec celui préparé par la méthode traditionnelle a rapidement démontré la supériorité des premiers ; les quantités traitées anuellement ont augmenté selon une progression rapide, de telle sorte qu'en 1905 on en a traité, en six mois et en une seule localité, plus de 20.000 hectolitres. La production journalière a varié de 100 à 200 hectolitres ; l'appareil de chauffage et de réfrigération marchait à une vitesse de 15 à 35 hectos à l'heure et permettait de compter sur une production de 200 hectos par journée de 10 heures. A l'amélioration de la qualité s'est joint un autre résultat que quelques-uns des négociants, chez lesquels ces opérations ont été faites, n'ont pas hésité à mettre au premier rang. C'est celui de la stabilité des vins.

La grande majorité des vins blancs de ces pays sont atteints de la « casse », maladie qui provient de grains de raisins moisis ; la moisissure développe une substance d'une grande activité chimique, très oxydable, appelée « l'oxydase », dont la présence trouble le vin et en brunit la couleur au contact de l'air, et rarement on y boit des vins d'une grande limpidité. Ils sont tous plus ou moins voilés. Ce défaut est si général que les bonnes maisons de la Moselle ont pris le parti, pour les vins vendus en bouteille, de les clarifier par les procédés usités pour les vins mousseux. Chaque bouteille est placée sur pointe, dans des caves à pupitres, et dégorgée à l'aide d'appareils fort ingénieux, quand le dépôt s'est réuni sur le bouchon. Il va de soi que le vin n'est pas guéri par ce traitement. Et il arrive fréquemment que le contenu d'une bouteille entamée ne reste pas limpide jusqu'au lendemain ; car la fermentation, telle qu'elle est pratiquée habituellement, est insuffisante à assurer la stabilité des vins cas-

sés. Aussi fort souvent, après avoir fait les frais de cette manipulation, le négociant se trouve-t-il en présence d'une boisson tarée et d'une vente difficile.

Or, la stérilisation que l'on faisait subir au vin additionné de sucre agissait comme une pasteurisation sur le vin et le guérissait de la maladie. On réalise une double amélioration : guérison d'une part et qualités organoleptiques supérieures d'autre part.

Les améliorations dont il est question ici ne sont pas du ressort de l'analyse chimique. Il en résulte qu'elles ne peuvent être constatées que par des spécialistes, personnes qu'une longue expérience a rendues habile à apprécier par la dégustation la valeur marchande d'un vin, ou d'en définir les qualités et les défauts.

Les résultats des opérations ont donc été constatés par des commissions de dégustateurs, réunies par les soins dû propriétaire des vins. Et pour donner à ces dégustations le caractère d'une opération décisive, permettant des conclusions scientifiques, on a invariablement suivi la méthode recommandée par Pasteur, qui exclut la suggestion. La méthode se trouve ainsi adaptée au but du travail, qui est d'obtenir un résultat dont seuls nos sens sont juges, puisqu'il échappe à l'analyse chimique. Le jugement est porté par ceux-là mêmes qui ont le plus de compétence pour estimer les qualités d'un produit destiné à la consommation.

Les diverses constatations faites par ces commissions peuvent se résumer ainsi :

Les vins d'expérience présentent un goût net et franc ; ils sont vigoureux et fortement bouquetés, leur saveur est fraîche et pétillante. Il a été impossible d'y découvrir la moindre trace de goût de cuit, quoique l'attention du dégustateur fut appelée sur ce point.

Au bout d'un an et de deux ans de bouteille, ils ont gardé une limpidité absolue.

Les vins témoins, au contraire, présentent un goût impur ; ils sont plats et maigres comparativement ; et, en bouteille, ils eussent été invendables, par suite du dépôt considérable qui s'y était formé ; il a été dit, en effet, plus haut, que les propriétaires ont fait traiter de préférence des vins malades.

Ce ne sont toutefois pas les vins malades qui, seuls, profitent du traitement. Les vins de raisins en bon état s'améliorent notablement, et on en verra plus loin des exemples.

L'accroissement de qualité des vins obtenus en stérilisant le jus de raisin et en ensemençant le moût stérile refroidi, avec des levures choisies, est le fait constaté par de nombreux dégustateurs ; et en rapprochant d'une part les conditions de l'expérience, inconnues de ces dégustateurs, et leur jugement, on peut tirer des conclusions qui renseignent parfaitement sur le rôle respectif des cépages et des levures, sur le bouquet des vins ; sur la température de fermentation la plus favorable.

A l'époque où ces travaux ont été commencés, vers 1895, on admettait, sur le dire des fabricants de levures sélectionnées, que la levure apportait dans le vin quelque chose de son origine ; on vend des levures prises sur des crus célèbres de tous les pays et on admet que le moût que l'on additionne de ces levures prend un peu du bouquet des crus sur lesquels la levure a été prélevée : une levure bourguignonne donnerait sur un raisin du Midi, habituellement sans bouquet, un vin possédant le goût, le bouquet rappelant le vin de Bourgogne, etc.

L'expérimentation méthodique a, dès le début, démontré qu'il y avait là une erreur entretenue par la suggestion. Car, en opérant sur des moûts stériles, la fermentation n'a lieu que sous l'action d'une levure bien connue. Tandis qu'en ajoutant à une vendange non stérile, c'est-à-dire pourvue naturellement de levures qui lui sont propres, une levure sélectionnée, le rôle de ces diverses levures ne peut se discerner. Le plan très simple qui a été suivi a consisté à ensemencer les moûts stérilisés d'une série de cépages différents avec une seule et même levure, et inversement, en faisant agir sur le moût stérilisé d'un même cépage les levures d'origine les plus diverses.

Exemple : On a stérilisé séparément les moûts de quatre cépages du Bordelais : le Cabernet et le Malbec pour les vins rouges ; le Sémillon et le Sauvignon pour les vins blancs ; puis, on a mis en fermentation avec une seule levure, celle prise sur le « Moulin-à-Vent », qui est un vin du Beaujolais. Il en est résulté quatre vins qui ont été dégustés au bout d'un an et de deux ans. Le dégustateur constate « que ces quatre vins ont un excellent goût, frais fruité, *bouqueté* et ne laissant rien à désirer ». Il

ne fait pas la moindre observation sur la nature du bouquet ; il ne connaît que le nom des cépages, mais il ne sait pas qu'il s'agit d'une expérience sur l'influence de la levure. Il n'eut pas manqué de signaler le défaut d'harmonie entre le bouquet et le cépage, si la levure du « Moulin-à-Vent », qui est propre au Beaujolais, avait donné quelque chose de son caractère au Cabernet ou au Malbec.

Cette expérience a été répétée maintes fois pendant le travail en grand, où une foule de cépages ont été traités par une seule et même levure : toujours c'est le bouquet propre au cépage qui se développe, jamais celui sur lequel la levure a été prise.

Voici maintenant une expérience où un seul et même moût a été mis en fermentation avec des levures différentes :

L'opération a porté sur 180 hectolitres de vin rouge de Cabernet, dont on a formé quatre portions : l'une de ces portions a été ensemencée avec une levure prise sur le vin du « Steinberg », célèbre cru du domaine royal du Rhin; cette levure a été sélectionnée par l'Institut œnologique de Geissenheim (sur le Rhin), dirigé par M. Wortmann. Une autre portion a reçu une levure du Médoc, prise sur les raisins du château de Durfort (Margaux) ; une troisième portion a reçu le levure du « Moulin-à-vent » (Beaujolais), sélectionné par MM. Martinand et Rietsch à Marseille ; enfin, la quatrième est ensemencée par la levure prise sur le vin de « Piesport », célèbre cru de la Moselle, isolée par le Dr Schnell, de Trèves.

Après ensemencement, ces vins ont été abandonnés aux soins du maître de chai, et ont subi les mêmes traitements que le vin témoin. La dégustation a eu lieu un an après, par une commission comprenant le propriétaire et des négociants, des courtiers du Bordelais. Les dégustateurs n'avaient qu'à juger des vins portant des numéros et ne connaissaient pas la signification de l'expérience. Les quatre vins ont été jugés supérieurs au vin témoin, qui n'a pas de bouquet, tandis que les quatre vins d'expérience en ont plus ou moins ; ce qu'il y a de remarquable, c'est la levure de la Moselle, qui a donné le plus de bouquet (« très bouqueté », dit le rapport). Or, elle vient à la fois d'un climat de vigne le plus différent possible de celui du Bordelais, et se trouve prise sur un vin blanc, tandis que c'est sur un moût rouge, le

moût de Cabernet, qu'elle a été mise en activité. Le rapport ne dit pas un mot de la nature du bouquet, nouvelle preuve que les hommes si compétents, appelés à donner leur avis, n'ont rien remarqué d'insolite.

Une série d'essais faits avec quelques cépages du vignoble alsacien a confirmé les résultats précédents. Cette fois ce sont les cépages de Riesling, Pinot gris, Gentil musqué, Tokay, dont les moûts ont été ensemencés avec la levure du Beaujolais : le Moulin-à-vent. Ces quatre moûts ont donné, avec une seule et même levure, quatre vins différents, avec leur bouquet caractéristique. Pas une seule observation ne fut faite qui pût faire conclure que la levure du Moulin-à-Vent avait communiqué quelque chose de son origine.

Le fait que le cépage seul fournit la substance du bouquet qui lui est propre est confirmé par des opérations en grand faites aux vendanges de 1903, en Alsace.

On a stérilisé des moûts de divers cépages purs : du Riesling, du Zwicker, du Pinot noir ; chacun séparément. Ces moûts ont été mis en fermentation avec une même levure, celle du « Steinberg ». Ils ont donné des vins dont les qualités ont été constatées à deux reprises différentes, en 1904 et en 1906 par une commission de notables de Strasbourg ; et le rapport qui a été fait à ce sujet, à la Société des sciences, agriculture et arts de la Basse-Alsace, par M. L. Ungemach, vice-président de la Chambre de commerce de cette ville, constate tout ce qui précède : c'est qu'aucun de ces vins n'a présenté un bouquet étranger au cépage. Les dégustateurs ignoraient la nature de la levure, mais avaient connaissance du nom des cépages : si l'un des vins eût présenté un bouquet étranger, les dégustateurs n'eussent pas manqué de le signaler.

Il est évident, d'après cela, que c'est le cépage qui détermine le bouquet, lequel est caractéristique pour chacun d'entre eux et que c'est lui qui en fournit la substance.

Le rôle de la levure est d'éveiller le bouquet, et sous ce rapport les levures sont plus ou moins actives. Un même moût donnera un vin d'autant plus bouqueté, que la levure sera plus ou moins douée de la propriété de faire naître le bouquet. Il y en a même qui, sur un moût parfaitement apte à produire du bouquet, n'agissent pas dans ce sens : ce sont les levures qui ont

fait fermenter par exemple le vin témoin des expériences précédentes. Le moût de Cabernet, dont il vient d'être question, non stérilisé, a donné un vin sans bouquet ; les levures qui s'y trouvent naturellement ne jouissent pas de la propriété d'éveiller le bouquet, mais se bornent à transformer le sucre en alcool. Il y a donc au moins deux classes de levures : celles qui ne produisent pas le bouquet et celles qui l'éveillent, ce sont les levures anthogènes ; et parmi celles-ci il y en a qui jouissent de cette propriété plus ou moins ; ces levures anthogènes existent sur les meilleurs crus, et dans les bonnes années. Leur présence est l'exception. La grande majorité est formée de levures inactives au point de vue du bouquet. Avoir séparé les levures anthogènes de ce mélange complexe des germes que la nature a déposés sur les grains de raisins est le mérite des bactériologistes habiles, émules de Pasteur.

Les levures anthogènes n'existent pas sur tous les raisins produits par les cépages à bouquet. Elles n'existent que dans les meilleures expositions et dans les bonnes années. Le plus souvent, ces raisins donnent un vin sans bouquet. Mais la substance susceptible de donner du bouquet y existe cependant : si elle n'a pas été utilisée pendant la fermentation, c'est par suite de l'absence de la levure appropriée.

L'exemple suivant en donne la preuve :

Pendant les opérations faites à Kreuznach en 1902, le négociant avait reçu du moût de Riesling provenant de raisins récoltés à Duchrod, dans le Palatinat. Ce moût avait dû attendre son tour d'être stérilisé, pendant quelques jours ; il avait du reste fait en voiture un assez long trajet. Quand on voulut le travailler, il s'est trouvé que sa fermentation était achevée. C'était un vin sans bouquet, ne renfermant que 7 % d'alcool, c'est-à-dire très faible. Le négociant, profitant de la tolérance de la loi allemande, se décida à y ajouter du sucre pour en faire un vin à 12 % d'alcool. Ce mélange fut stérilisé par la chaleur, et mis en fermentation avec une bonne levure de « Moulin-à-Vent », la même dont il a été question plus haut. Le résultat a été fort remarquable. Le vin obtenu fut jugé « étonnant de pureté, de goût et de bouquet », et celui-ci fut qualifié de « bouquet de Riesling ». Il faut ajouter que l'opération a été pratiquée sur une centaine d'hectolitres, et que la vendange employée ne renfermait qu'en-

viron 1/4 de raisin de Riesling, les autres 3/4 étant des cépages ordinaires. Le bouquet de ce vin s'est parfaitement conservé jusqu'à ce jour, et s'il possédait « du corps », il serait un grand vin ; mais il provient d'un mélange de jus qui n'a donné qu'un petit vin, et dont la concentration a encore été affaiblie par l'addition du sucre, qu'il est d'usage de faire sous forme d'eau sucrée.

Cette opération prouve deux choses :

1° Elle confirme les conclusions précédentes, que le cépage fournit la substance du bouquet, et que la levure le fait naître ; ou en d'autres termes : le cépage détermine la *nature* du bouquet, la levure en détermine l'*intensité*.

2° La substance produisant le bouquet existe en abondance dans le jus de raisin, mais elle n'est pas toujours utilisée par la levure. On peut la mettre en valeur, en ajoutant de l'eau sucrée en quantité déterminée, en stérilisant ce mélange et en le faisant fermenter avec une levure « anthogène ». Cette dernière conclusion a été mise à profit dans la suite par de nombreuses opérations, sur un ensemble de plus de trente mille hectolitres.

En dehors de ces conclusions pratiques, il se dégage de ce qui précède des conséquences d'intérêt scientifique. Si la substance du bouquet est fournie par le cépage, celui-ci contient une matière « anthophore » non encore connue ni isolée, mais dont l'existence ne saurait être mise en doute. Cette substance est différente pour chaque cépage. La nature produit dans toutes les expositions des raisins renfermant la substance anthophore.

D'où il résulte que la différence entre un grand cru et un cru ordinaire ne tient pas autant à la qualité du raisin qu'à celle de la levure qui y croît spontanément ; ceci n'est dit qu'au point de vue du bouquet ; car il peut y avoir des différences de concentration d'où dépend le « corps » du vin.

Au point de vue chimique, on peut se figurer que la substance anthophore présente une constitution analogue à celle de l'*amygdaline*, principe immédiat des amandes amères, qui se dédouble sous l'influence d'un ferment soluble, l'*émulsine* ou *synaptase*, en principes odorants, l'acide cyanhydrique et l'essence d'amandes amères.

Dans le cas particulier, la levure anthogène joindrait à la propriété de sécréter le ferment soluble découvert par Buchner, la *sucrase*, qui est commune à toutes les levures, aussi celle de sé-

créter une autre diastase agissant sur la substance anthophore. Cette interprétation est celle qui se dégage le plus naturellement de l'ensemble des faits établis par les recherches qui précèdent.

Les conditions à réaliser pour obtenir d'une vendange donnée le meilleur vin possible et d'en utiliser tous les principes immédiats actuellement connus, sont les suivantes :

1° Stériliser le moût ; 2° Y mettre une levure à bouquet en pleine activité. Il faut y ajouter encore : 3° L'emploi des températures les plus favorables à la stérilisation et la fermentation. Si on stérilise à une température trop élevée, on perd le fruité du moût ; si on fermente à une température trop élevée, on perd le bouquet. Tout le monde sait que quand il y a du raisin en fermentation dans les caves, il se répand dans l'atmosphère de celles-ci des odeurs délicieuses, particulièrement fortes si c'est un cépage noble qui fermente. Ces odeurs sont dues à des produits volatils qui sont entraînés dans l'atmosphère par le gaz carbonique, et se trouvent perdus pour le vin. D'autre part, il y a des raisins qui possèdent un goût de fruit caractérisé, qu'on aime à retrouver dans le vin. Tels sont le Muscat, le Riesling. Tous ces produits volatils sont chimiquement très altérables ; l'oxygène de l'air les détruit rapidement. D'où la nécessité de les faire chauffer à l'abri de l'air. Dans la pratique, cette condition est réalisée, en opérant dans une atmosphère d'acide carbonique. Une petite dose d'acide sulfureux (10 gr. par hectolitre) seconde efficacement l'action protectrice de l'acide carbonique. Le vin obtenu avec un moût stérilisé entre 50 et 52°C est sensiblement supérieur à celui qui est stérilisé à 55-60°C.

Une chauffe à 50° ne stérilise un moût que relativement ; elle tue, il est vrai, certaines levures à mauvais rendements, telles que les levures dites « apiculaires » parce que vues au microscope elles ont la forme d'une abeille vaguement. Les vraies levures de vin, celles dont la forme est ellyptique, contenues dans le moût, ne sont pas tuées, mais elles sont mises hors de cause pour un temps suffisant. Il leur faut 48 heures pour se réveiller dans un moût à 26°C et 6 jours quand la température n'est que de 20°C. De sorte que si on ensemence un moût qui a été chauffé d'abord à 50°C, et qu'on a refroidi à 20°C, la fermentation peut se faire sous l'unique influence des levures de choix qu'on y a ajoutées. Quand les levures préexistantes pourraient entrer en

activité, la plus forte partie du sucre est déjà transformée en alcool, et leur influence sur le résultat final ne se fait plus sentir. Il est donc utile d'abaisser la température de fermentation. Il ne s'agit pas ici de la température la plus favorable à l'activité et à la multiplication de la levure, conditions bien connues, mais de celles correspondant au maximum de bouquet dans les vins. A un autre point de vue, il y a avantage à abaisser la température des moûts en fermentation à 20°C et au-dessous. Il faut savoir que les levures jouissent de la propriété de se teindre dans les moûts ; c'est-à-dire qu'elles attirent les matières colorantes et les tanins, et s'y combinent. Par là, elles n'appauvrissent pas seulement le vin en substances utiles, mais en se teignant, leur activité se trouve déprimée à tel point qu'elles peuvent perdre totalement la propriété de faire fermenter le sucre. Elles ne sont pas mortes, car elles gardent la propriété de se reproduire. Or, cette teinture est favorisée par la chaleur; par conséquent, entravée par une température plus basse. Il est plus avantageux de travailler à 20°C qu'à 35°. On perd moins de matières colorantes, et on retient, dans le vin, les substances odorantes qui contribuent à la formation du bouquet. Ces principes ont été expérimentés en petit d'abord (5 à 10 litres), puis appliqués en grand, et la pratique les a sanctionnés. Pour maintenir à une température de 20° et au-dessous le moût en fermentation dans une série de foudres, contenant de 50 à 100 hectolitres, il faut un appareil puissant de réfrigération. Dans le cas particulier, l'appareil qui a servi à stériliser, peut aussi servir à refroidir. L'organe essentiel de ces appareils est l'échangeur *Vaillard-Desmaroux*, à l'aide duquel on peut refroidir le moût à la température de l'eau de source, à quatre degrés près, en n'employant qu'un volume d'eau froide, égal à celui du liquide à refroidir, et cela avec un débit de 20 hectolitres à 35 hectolitres à l'heure. Il est possible ainsi de maintenir à la température voulue des portions de 250 hectolitres en fermentation. La pratique a montré que les vins fermentés entre 13-20°C sont les plus bouquetés.

L'acide carbonique qui se dégage ainsi n'est plus que faiblement parfumé, et l'on retrouve, dans le vin, un remarquable bouquet de fermentation qui se conserve, se transforme, ainsi que cela a lieu pour les grands crus.

La température la plus basse — celle de 13°C — qu'il soit possible d'atteindre avec de l'eau de source (9 à 10°C), n'empêche pas l'action de la levure sur la substance « authophore ».

Il y a un corollaire à cette manière d'opérer ; c'est la culture de la levure, à laquelle il faut donner les plus grands soins pour la posséder au maximum d'activité. On arrive alors à employer des quantités de levain bien plus faibles que celles usitées, c'est-à-dire 3 au lieu de 20 pour mille en volume.

On sait que les levures possèdent une admirable souplesse à s'accommoder aux milieux les plus divers : c'est ainsi qu'on les habitue aux acides, à l'acide sulfureux, qui est un antiseptique. Mais ce milieu influe toujours finalement sur leur puissance de ferment.

C'est ainsi que la concentration du moût sucré dans lequel on a multiplié une levure, a une influence marquée sur l'augmentation de la température qui se produit par la fermentation. Quand la richesse en sucre du moût qui sert à faire le levain correspond à 9 % d'alcool, on a une levure qui, pendant la fermentation d'un moût contenant 100 gr. de sucre au litre et déjà 5 à 6 % d'alcool formé, élève la température de la masse de 14°C, dans des foudres de 50 à 60 hectolitres.

Mais ce chiffre tombe à 7° C si on a multiplié la levure dans un moût plus concentré, correspondant à 13,75 % d'alcool en volume. La fermentation est alors un peu plus lente et dure de 15 à 20 jours. Si la température initiale d'une pareille fermentation est de 13°, elle s'élève de 7° et atteint son maximum de 20° sans qu'on soit obligé de réfrigérer.

L'influence des produits odorants qui se dégagent avec l'acide carbonique, quand la température dépasse 20° C, est rendue sensible par l'expérience suivante :

Du moût de *Chardonnay* stérilisé a été ensemencé avec une levure anthogène, du « Moulin-à-Vent ». Le gaz parfumé produit entre 25 et 30° C a été dirigé dans une autre portion refroidie de moût stérile du même cépage. Ce moût a pris le parfum : il a été soutiré aseptiquement en bouteilles et conservé ainsi. Il a contracté le bouquet caractéristique du cépage et constituait une boisson délicieuse, qui a été très appréciée par ceux qui sont habitués à consommer du « vin sans alcool ».

De ce qui précède, il résulte que, pour obtenir le meilleur ré-

sultat d'un raisin donné, il ne suffit pas de stériliser le moût et de l'ensemencer avec une levure anthogène, il faut encore diriger la fermentation et empêcher la température de s'élever, pendant l'opération, à plus de 20°C. On obtient ainsi plus de bouquet, que le même cépage n'en produirait dans une bonne année et dans les meilleures expositions. Cette proposition s'est vérifiée sur plus de 25.000 hectolitres de vins vinifiés de cette manière en 1904-1905.

On peut utiliser ces observations pour la vinification ordinaire, c'est-à-dire sans stérilisation préalable.

Car elles s'appliquent à toutes les cuvées qui, pendant la fermentation, répandent des parfums dans la cave. Cela indique que la température est trop élevée, et qu'il y a utilité certaine à l'abaisser au-dessous de 20°C.

Quand une fermentation est bien en train, l'abaissement subit à 13°C ne l'entrave pas. Le thermomètre remonte, en 5 à 6 jours, à 20°C et alors la fermentation est achevée, même quand la richesse alcoolique finale est de 13°75 pour cent.

L'abaissement de température, loin d'être un danger, est une garantie pour l'obtention du bouquet. Et il y a avantage à introduire dans les chais de nos bons vignobles, l'usage du thermomètre et de l'appareil à réfrigérer les moûts en fermentation.

La fermentation du sucre n'est pas la seule réaction qui produise un dégagement d'acide carbonique pendant la vinification. Il y a dans le jus de raisin un acide, qui y existe en quantité d'autant plus considérable que le fruit est moins mûr, ou qu'il a muri dans un climat plus froid. C'est l'acide malique ; il n'existe dans les raisins du Midi que dans la proportion de 1 à 2 gr. au litre, tandis que dans la vallée du Rhin, cette proportion est plus forte et atteint quelquefois un chiffre huit fois supérieur. L'acide malique qui, dans le raisin, indique une maturité insuffisante, est au contraire l'acide caractéristique des pommes, fruit dans lequel il a été découvert en premier lieu.

Son rôle dans la vinification n'est connu que depuis 1901-1903. On sait maintenant qu'il fermente en dégageant de l'acide carbonique, et en donnant naissance à un acide moins énergique que lui, l'acide lactique. Ce dernier, dont la présence dans le vin avait été considérée, jusque-là, comme l'indice d'une maladie, est, au contraire, l'acide normal du vin vieux.

La transformation de l'acide malique en acide lactique est accompagnée d'une diminution notable de l'acidité du vin. Cette diminution, connue depuis longtemps, par les praticiens, est une condition heureuse pour les vins des pays du Rhin. Elle en améliore la qualité dans une proportion très sensible. Elle est due, d'après les recherches récentes, à un microbe (le *micrococcus malolacticus* de Seifert) qui, avec le concours des levures, opère le dédoublement en acide lactique et en acide carbonique. Ce dédoublement se fait en partie pendant la fermentation principale ; il se fait le plus souvent après, alors que le vin s'est déjà clarifié. On voit le liquide se troubler, et redevenir mousseux. Pendant longtemps on a attribué cette seconde fermentation à un restant de sucre qui aurait échappé à la fermentation principale. On sait maintenant qu'elle est due à la décomposition de l'acide malique. Les praticiens la redoutent. Outre qu'elle trouble le vin, elle en modifie le goût. La diminution d'acidité rend souvent le vin plat, et le dégagement d'acide carbonique entraîne les substances volatiles, formant partie du bouquet.

Quand il s'agit de moûts stérilisés par la chaleur, cette deuxième fermentation n'a pas lieu. Le vin garde l'acidité du moût, et l'acide malique est conservé intact. Cela se conçoit, car le « micrococcus malolacticus », ne saurait exister dans ces vins, à moins qu'il n'ait été introduit furtivement ultérieurement par une manipulation défectueuse. Cette conservation de l'acidité est dans beaucoup de cas un avantage : c'est quand le moût ne renferme pas d'excès d'acide malique. Et dans la pratique de la vinification avec moûts stériles, les dégustateurs y ont attaché quelque importance. En effet, par sa présence en quantité modérée, il donne au vin un acidité agréable. Mais il lui donne encore une autre qualité : il le rend plus stable, et conserve au vin une certaine jeunesse. Pour comprendre ce résultat, il faut se souvenir que le dédoublement de l'acide malique donne naissance à un dégagement d'acide carbonique. Dégagement lent et insensible le plus souvent ; quelquefois, cependant, tumultueux. Dans ce dernier cas, il est le résultat d'un accident causé par un manque de soins pendant les manipulations de cave. Un accident semblable a eu lieu pendant nos opérations de vinification en 1903, aux vendanges.

Du moût stérile avait été réparti dans plusieurs foudres et ensemencé de levures pures.

Après que la fermentation alcoolique fût achevée, les foudres (qui n'étaient pas pleins afin que la mousse qui se produit pendant la fermentation ne pût pas déborder) ont été remplis à l'aide du vin pris dans l'un d'entre eux. Pour mettre le vin nouveau à l'abri de l'air, on ferma les foudres et on mastiqua les bouchons. Ceux-ci étaient percés et portaient des tubes en verre en forme d'un U, renfermant un peu d'eau. Cette eau forme fermeture contre l'air, mais permet au gaz de sortir dans le cas, fréquent, où il y aurait encore fermentation. En observant ces tubes, qui sont placés au point le plus élevé du foudre, un coup d'œil suffit pour reconnaître si le vin est tranquille ou si, au contraire, il se dégage des bulles de gaz.

Les choses étant ainsi disposées, il arriva que l'un des foudres subitement repartit en fermentation. L'acide carbonique s'est dégagé avec une telle rapidité, que le liquide s'est mis à déborder. Les autres foudres étaient restés tranquilles. Quand au bout de quelques jours, le mouvement se fut calmé, le vin s'est trouvé avoir perdu son bouquet de fermentation en même temps qu'une partie de son acidité. L'analyse chimique, faite comparativement avec le vin des foudres restés tranquilles, apprit que l'acide malique avait diminué dans une forte proportion et qu'il avait été remplacé par une quantité équivalente d'acide lactique. Il possédait la composition du vin témoin, c'est-à-dire du vin fait avec les mêmes raisins par la vinification traditionnelle ; tandis que le vin des foudres tranquilles avait gardé sa composition primitive. Cette observation apprend que, pendant la manipulation de cave, le vin avait été ensemencé fortuitement, par défaut de propreté. Que le microbe de la fermentation malique qui existe dans les caves, à la surface des vases vinaires, avait envahi ce vin, et causé cette rapide fermentation. Elle apprend encore que le moût des vendanges renfermait déjà une dose de ce microbe, capable de décomposer l'acide malique dans le même temps que les levures de vin opéraient la fermentation alcoolique. C'est un phénomène qui a été observé dans beaucoup de vignobles pendant cette même année. La rétrogradation de l'acidité a été très générale, elle a eu lieu un peu partout en même temps que la fermentation alcoolique.

Il n'en a pas été de même des vins faits avec moûts stérilisés. Ceux-ci ont gardé leur acidité primitive pendant tout le temps qu'ils ont reposé dans les foudres. Mais dès les premiers soutirages, la fermentation lente de l'acide malique a commencé. Le vin a été contaminé, mais il l'a été modérément. Et c'est là que le rôle utile de cet acide se manifeste. Pendant sa décomposition, de l'acide carbonique se dégage ; il se dégage insensiblement, tellement lentement que, pendant 15 mois, c'est à peine si 2 gr. d'acide malique par litre se sont décomposés.

Dans les bonnes années, les choses se passent de même pendant la vinification traditionnelle. Il reste de l'acide malique après la fermentation principale, et celui-ci subit lentement la décomposition, comme le font les vins provenant de moûts stérilisés.

C'est cette lente décomposition qui maintient dans le vin la dose d'acide carbonique nécessaire pour lui donner son goût frais, et pour le défendre contre l'oxydation tant qu'il est en fûts. Si le vin est mis en bouteille, quand il contient encore des quantités appréciables d'acide malique, le gaz carbonique produit ne peut plus se dégager : le vin devient légèrement gazeux, qualité très recherchée pour les vins de la Moselle, mais qui est considérée comme une tare pour les vins français.

Pour la mise en bouteille, il est bon de connaîter la proportion d'acide malique existant encore dans les vins.

Tant qu'il contient cet acide, source lente et permanente d'acide carbonique, un vin ne saurait être considéré comme étant « de tout repos ». Un ensemencement en masse est toujours à craindre à la suite d'un soutirage, et le vin peut se troubler à nouveau.

Dans l'état actuel nous ne sommes pas maître de cette fermentation malique. Nous pouvons l'arrêter par la pasteurisation : nous pouvons l'éviter en observant une excessive propreté pendant les manipulations de cave, mais nous ne savons pas la mettre en route.

Cet ensemencement est toujours fortuit. Et c'est là une grosse lacune à combler. La vinification rationnelle, reposant sur des données scientifiques, et ne laissant rien au hasard, est impossible tant que cette lacune subsiste.

Mais, néanmoins, ce qui précède montre le rôle des êtres vi-

vants, utiles au vin. Et on comprend, maintenant, que la pasteurisation donne souvent des déboires. Il peut arriver que l'on pasteurise trop tôt.

Pour conduire avec certitude un vin vers son parfait développement, il est utile de connaître sa richesse en acide malique, et d'observer sa disparition successive. Un vin vieux n'en renferme plus. La source d'acide carbonique est tarie, et le vin n'est plus protégé contre les oxydations, qui détruisent ses plus précieuses qualités. C'est le moment de le soustraire à l'abri de l'air, afin de ralentir son inévitable décadence.

En envisageant l'ensemble des faits, on voit que le vin n'est pas le produit de la seule fermentation du sucre contenu dans le jus de raisin.

Deux autres principes immédiats subissent une transformation profonde : la substance anthophore et l'acide malique. Ces réactions sont l'œuvre de deux types de microorganismes : 1° les levures, dont les lignes qui précèdent donnent le moyen de régler l'action sur le jus de raisin ; 2° les bactéries du type *micrococcus malolacticus*, dont nous savons bien arrêter l'action par la pasteurisation, mais que nous ne savons mettre en activité.

Si cette lacune dans nos connaissances était comblée, une des grandes difficultés de la vinification serait vaincue.

A. Rosenstiehl,

Professeur au Conservatoire national des Arts et Métiers.





La Question de la Joconde

à Monsieur Ch. LUTAUD, préfet du Rhône,
Hommage d'une respectueuse affection.

René Bonnamen.

Il y a dans la femme une gaîté légère qui dissipe les tristesses de l'homme.

Bernardin de Saint-Pierre.

Notre cher pays d'Athènes professe à l'égard de l'Amour des opinions vraiment étranges et qui mettraient la sagesse divine, si elle avait à se défendre, dans une position singulière. Je vous demande quelle apologie on pourrait faire de l'Eternel s'il avait attaché le phénomène capital de l'Univers, la reproduction de la vie, à un acte ridicule, sujet d'éternelles plaisanteries pour les uns, à un acte ordurier, sujet de réprobation pour les autres? Et que dire de ce bizarre dessein d'avoir créé la beauté pour interdire ensuite qu'on l'aime? Les blasphèmes contre l'Amour, comme toutes les grandes erreurs, viennent d'une basse conception de la divinité.

Renan *(Drames philosophiques)*

L'inconscient, Monsieur? C'est un despote toujours obéi, ordinairement nié, surtout en Amour.

L'Esprit de Hartmann
évoqué par Eusapia Paladino.

A la seule lecture de ce titre, les ignorants — qui connaissent la Joconde — diront : « Quoi! la Joconde, une question ? Laissez donc cette charmante femme sourire. Admirez l'œuvre d'art et taisez-vous ! « Et les avertis : « Tout ce qu'on a écrit sur elle depuis qu'elle existe ne vous suffit pas ? Et il faut encore qu'un barbouilleur vienne obscurcir cette image indéchiffrable sous prétexte de l'expliquer ! Admirez l'œuvre d'art et taisez-vous ! « Touchante unanimité ! »

Eh bien, de gaîté de cœur, j'encours le double et unique reproche. Pour deux raisons : il y a bien une question de la Joconde ; ce n'est pas moi qui l'ai créée et je n'y peux rien. Et puis, j'ai le ferme espoir de la résoudre, par suite, de la supprimer : j'ai des documents nouveaux ! Ces affirmations et cet heureux espoir ne vous suffisent-ils pas ?



Mais d'abord, que désigne-t-on par ce mot de « Joconde »?

Une figure féminine peinte par Léonard de Vinci, suspendue dans le Salon carré du Louvre, regardée par tous comme un miracle de l'art de peindre, et qui sourit. Nous voilà très avancés, direz-vous, et c'était bien la peine de nous raconter cela que tout le monde sait ! Et pourquoi ne pas ajouter aussi, ce n'est pas neuf, — mais pendant que vous enrichissez le livre des paroles de l'illustre La Palisse, vous ne sauriez trop bien faire, — pourquoi n'ajoutez-vous pas que c'est le portrait de Mona Lisa. laquelle est une Napolitaine qui eut pour époux Francesco del Giocondo, d'où le surnom du portrait : la « Joconde » ?

— Portrait ? — Eh bien non, je vous le dis de suite, — non pas que je sois fou ou que les propositions les plus étourdissantes me laissent impavide ; mais parce que j'en suis sûr et que tenant à résoudre le problème, je ne veux pas, dès l'abord, m'égarer dans l'une des erreurs capitales par quoi fut créée la question qui vous ennuie si fort.

Disons ce que nous savons, — cela seulement, et soyons méthodique.

Mais d'abord y a-t-il vraiment une question de la Joconde ?

Cinquante critiques (1) l'ont affirmée, et je vous le montrerai. Ils ont mieux fait que l'affirmer, ils l'ont discutée avec passion. Il est vrai que cela ne suffirait pas à prouver son existence. On a vu des questions naître de ce qu'on les posait simplement. Quelle jolie occasion de le prouver !

Hélas ! il n'y a pas que les discussions des critiques, il y a le sourire, — le sourire de la Joconde. Et vous vous rappelez que ce point est parmi ceux que, malgré la prudence extrême de nos affirmations, nous avons admis jusqu'ici comme indéniables dans notre connaissance de la Joconde.

Vous n'en doutez pas non plus. Car vous venez de passer dans le Salon carré. Vous avez vu sourire la Joconde ; et, comme vos aînés, comme vous-même déjà, vous avez senti une petite morsure au cœur et vous vous êtes dit : « Cette femme sourit : que veut dire ce sourire ? »

Car il veut dire quelque chose. On pourrait encore le nier. Mais d'abord il faudrait admettre que les cinquante critiques d'art susdits ont été hallucinés ou que, sur l'affirmation d'un seul, ils ont « sauté à la file ». Comment admettre que tous, malgré des différences considérables de temps, d'intelligence, de tempéraments, de mobiles, ont vu à tort dans ce sourire une signification qui pour être cachée ne leur apparût pas moins précise ? Je ne m'en sens pas le courage, sans plus, et je crois que vous faites comme moi, d'autant mieux que vous venez de le voir ce sourire et qu'il vous poursuit, n'est-ce pas ? inoubliablement.

Alors dirons-nous, du moins, comme Paul Bourget : « *sourire sur lequel tant de commentaires ont été donnés*, *sourire qui ne*

(1) *Bibliographie sommaire.* — Blanc, *Histoire des Peintres : Ecole italienne : L. de Vinci.* — Bourget : *Nouv. essais de psychol. contemp.* p. 243. — Clément : *Michel Ange, L. de Vinci et Raphael*, p. 221. — Délécluze: *Léonard de Vinci.* — Th. Gautier: *Guide de l'amateur au Musée du Louvre*, p. 26. — Gronau: *L. de Vinci*, p. 165. — Gruyer : *Voyage autour du Salon carré*, p. 15. — A. Houssaye: *Histoire de L. de Vinci*, p. 127. — Jouin. *Les Chefs d'œuvre*, « *La Joconde* ». — Muntz : *Léonard de Vinci*, L. IV, § III. — Planche: *Portraits d'artistes*, t. I, p. 87. — Rigollot : *Catalogue de l'œuvre de L. de Vinci.* — Rio: *L. de Vinci et son école.* — Rosenberg: *Léonard de Vinci*, p. 113. — Séailles: *Léonard de Vinci*, p. 178, 476. — H. Taine: *Nouveaux essais de critique et d'histoire*, p. 352. — Testevuide : *L'assiette au Beurre*, 5 avril 1902: *Des Mensonges.* — Vassari: *Vies des Peintres:* L. de Vinci, etc...

sera jamais défini, tout simplement parce qu'il est du mystère copié » (1).

Je vous demande de n'en rien faire : comme si, en effet, — cette interprétation admise, — un mystère copié était par cela même plus impénétrable ! Bien au contraire même, dans le cas présent, puisqu'il s'agit d'un sourire, qu'un sourire est à l'ordinaire fugitif, que celui-ci est fixé et que nous avons tout le loisir de l'étudier !

Et puis, parce que nous avons une opinion toute différente sur le problème, une opinion directement opposée même : nous verrons, en effet, que ce sourire est si peu du mystère copié que nous allons prouver — on ne s'en est pas avisé jusqu'ici à notre connaissance — que la Joconde toute entière n'est pas un portrait mais une figure inventée, une *création* de Léonard. Que subsiste-t-il alors de l'objection ?

Et voici notre premier « document nouveau » (2).

C'est un carton qui se trouve à Saint-Pétersbourg, ou plutôt la comparaison de ce carton et de la Joconde du Louvre (3).

Si vous avez vu, ne fut-ce qu'une seule fois, le tableau de l'Ermitage dont je parle, vous ne l'avez certainement pas oublié : c'est une des œuvres d'art les plus obsédantes qui se puissent rencontrer.

Une femme exactement posée comme la Joconde, à part de petites différences de détail, se montre à nous dans un paysage semblable. La physionomie est consanguine et rappelle invinciblement la sienne. Mais les traits sont beaucoup plus violents et tranchés, le front est plus petit, l'ouverture plus grande des yeux leur donne un caractère d'effronterie extraordinaire, la bouche s'épanouit plus insolente, l'émaciement ardent des joues fait peur. La chevelure crespelée n'est pas encore recouverte du voile léger qui enveloppe, délicat, gracieux et adoucissant, dans une auréole de pudicité exquise, la tête de la Joconde. Enfin, le buste tout entier nu, orgueilleux de sa jeunesse et de sa beauté, s'offre dans un enthousiasme de chaude lubricité à tous les yeux. Au contact de cette sublime impudique, nous avons une impression de réalité terrible et sauvage.

(1) *Nouveaux essais de psychologie contemporaine*, p. 243).
(2) C'est l'usage qui est nouveau. Tout le monde sait que ça suffit.
(3) Une étude pour le « carton » se trouve à Chantilly.

C'est en effet bien une réalité. Il n'est pas niable — pour qui compare cette femme à la Joconde — que nous avons là la figure de deux sœurs; et, comme il n'y a eu deux Mona Lisa, ce ne peut être deux sœurs réelles, mais une selon la chair, l'autre selon l'esprit, l'une qui est *un portrait*, l'autre qui est une *invention* d'après ce portrait

Que le carton de Pétersbourg soit le portrait, le tableau du Louvre « l'invention », voilà encore qui va de soi : la première est une ébauche, au point de vue technique, auprès de la seconde ; — l'une est simple moralement, l'autre complexe ; une démonstration de cette ordre ne saurait souhaiter meilleur luxe de preuves.

Ce n'était d'abord que passion dévorante, ardeurs cortigianesques, offre à tout venant d'une femme sans scrupule, toute brûlante, enfiévrée de se satisfaire. Puis tout a été profondément modifié, recréé, depuis la parure des cheveux et du corps jusqu'à l'expression des yeux, de la bouche, des joues, pour imprimer à un désir, pour ainsi dire public, un sens individuel. Les yeux, aussi persuasifs, se sont cependant voilés à demi sous les belles paupières un peu rapprochées, les joues plus pleines n'ont plus accentué un besoin aux abois, la bouche détendue et affinée dans un doux sourire, s'est faite paisible et familière, le voile sur les cheveux a opposé aux yeux profanes une légère barrière, le vêtement aux compactes draperies enfin a renfermé précieusement sous ses plis abondants les épaules rondes, les petits seins, la poitrine moilleuse, le bras au beau modelé.

Y a-t-il dans une pareille métamorphose rien qui répugne au génie de Léonard ? Non, certes : tout ce que nous savons de lui nous indique à quel point ses œuvres sont des créations voulues, conscientes jusqu'au moindre trait. Et ce que l'on nous a appris du temps qu'il mit à réaliser celle-ci (1) des soins particuliers qu'il y a apportés, ne peut que nous confirmer dans cette opinion.

Quelles premières conclusions tirer de cette constatation ? C'est que Léonard, en poursuivant une transformation si complète du modèle qui posa devant lui, en *métamorphosant*. Mona Lisa en « Joconde », a eu une intention très arrêtée. Pure fantaisie d'artiste à la poursuite du beau ? Que non pas ! D'abord, toute per-

(1) D'après Vasari, quatre ans.

fection d'œuvre à part, le portrait de Mona Lisa est aussi beau que la Joconde. Et puis Vinci est un génie subtil qui ne fait rien pour rien, dont l'œuvre est susceptible à dessein (je n'en veux pour preuve que la Saint-Jean et le Bachus) (1) d'interprétation symbolique. Sous la plupart de ses tableaux il y a une idée qui s'exprime, religieuse, psychologique, sentimentale ou autre. Serait-il étonnant que la Joconde entrât dans ce cadre ? Ne serait-il pas étonnant plutôt qu'elle y demeurât étrangère, alors qu'elle résulte des modifications innombrables et profondes apportées à un modèle vivant pour devenir enfin quelque chose d'indéniablement irréel, *purement Vincien ?*

Car voici, je crois, le qualificatif exact auquel nous sommes amenés : la Joconde est Vincienne et puisque problème il y a : c'est un problème Vincien. Et ce mot nous met sur le chemin de notre second et dernier « document nouveau » (2).

Mais avant d'en user comme il convient, examinons en les critiquant les dépositions auxquelles a donné lieu ce séculaire procès et voyons si, ce faisant, nous ne parcourrons pas un deuxième stade du chemin qui doit nous conduire à sa complète, intime connaissance.

« *Jamais l'idéal féminin, dit Théod. Gautier, n'a revêtu des formes plus inéluctablement séduisantes. Croyez que si Don Juan avait rencontré la Mona Lisa, il se serait épargné la peine d'écrire sur sa liste* 3.000 *noms de femmes ; il n'en aurait tracé qu'un et les ailes de son désir eussent refusé de le porter plus loin. Elles se seraient fondues et déplumées au soleil noir de ses prunelles.*

« *Nous l'avons revue bien des fois cette adorable Joconde, et notre déclaration d'amour ne nous paraît pas trop brûlante. Elle est toujours là, souriant avec une moqueuse volupté à ses innombrables amants. Sur son front se pose cette sérénité d'une femme sûre d'être éternellement belle et qui se sent supérieure à l'idéal de tous les poètes et de tous les artistes* » (3).

(1) Au Louvre : Ce sont des apologies du Paganisme, en dérision du Christianisme. Je me propose de le démontrer un jour.

(2) Même observation que pour le premier.

(3) Guide de l'amateur du Musée du Louvre, p. 26.

Ch. Clément affirme de son côté :

« *Des milliers d'hommes de tout âge et de toute langue se sont pressés autour de ce cadre étroit. Ils se sont embrasés aux rayons de ces yeux limpides et ardents. Ils ont écouté les paroles menteuses de ces lèvres perfides. Ils ont emporté aux quatre coins du monde le trait empoisonné dans leur cœur. Aussi longtemps qu'il restera quelque vestige de cette merveilleuse et funeste beauté, tous ceux qui cherchent à lire les mystères de l'âme sur les traits du visage viendront avec angoisse demander à ce sphinx nouveau le mot de l'énigme éternelle. Amoureux, poètes, rêveurs, allez mourir à ses pieds : Votre désespoir ni votre mort n'effaceront de cette bouche railleuse le sourire enchanteur, le sourire implacable qui promet la félicité, qui ne donnera jamais le bonheur* » (1).

Voici Taine enfin :

« *Les critiques et les fureteurs de papiers qui sont de terribles gens et qui s'obstinent à la recherche des actes de naissance et de mariage, ont découvert que le mari de Mona Lisa en était à cette époque (celle de l'œuvre) à sa troisième femme, que, par conséquent, il n'était pas fort jeune, et, rapprochant tout cela de ce qu'on sait de Léonard, de sa beauté, de sa grâce, de sa gloire, considérant qu'il est resté quatre ans à faire ce portrait, qu'il s'est chargé de tous les frais de mise en scène, ils ont conclu que le sourire de Mona Lisa s'adressait peut-être à son mari par raillerie, peut-être à Léonard par bienveillance et peut-être à tous les deux à la fois* » (2).

Qu'y a-t-il dans ces trois commentaires, que j'ai choisi à dessein, parce qu'ils sont très exactement représentatifs de toutes les opinions émises sur le problème et qu'il nous dispensent par suite de toutes les autres? Une opinion unanime d'abord, mais une seule : le sourire de la Joconde est *une invitation à l'amour*. Et nous ne nous avancerons pas beaucoup en l'adoptant et en disant, comme le vieux Félibien, dans son bon sens exact et tout court de Rationaliste français du XVIIe siècle : « *La Joconde est une belle femme qui prend plaisir qu'on la regarde* (3) », ce qui ne comporte pas explication...

(1) *Michel Ange, L. de Vinci et Raphael*, p. 221.
(2) Nouveaux essais de critique et d'histoire, p. 352.
(3) Description des tableaux, des statues, etc... des maisons royales.

Mais nous n'irons pas plus loin pour le moment, et nous ne le pouvons pas, car ce serait embrasser aveuglément l'un des trois partis adoptés jusqu'ici : la confiance, la répulsion, le scepticisme en face de cette invitation, sans que rien nous permette d'incliner pour l'un ou l'autre à juste titre, sans même savoir s'il en est un seul qui convienne.

Car nous ne pouvons oublier ce que nous avons reconnu de la Joconde : c'est une créature vincienne. Or, ni Gautier, ni Clément, ni Taine, ne s'en préoccupent. Ils regardent la Joconde comme un portrait et feignent, — à juste titre, il est vrai, dans cette supposition étourdie, — qu'elle s'adresse à eux. Mais nous, nous savons que cette croyance est fausse. Nous avons appris que la Joconde est Vincienne. Et tout naturellement, puisque le simple examen du tableau peut conduire à des conclusions aussi incertaines et contradictoires, nous allons, pour éviter ces errances, nous donner un guide auquel on n'a pas eu recours et qui nous apparaît essentiel dans *une question vincienne*, le Vinci lui-même.

L. Vinci a-t-il dit quelque chose à ce sujet qui nous ait été rapporté ? Non. N'a-t-il pas cependant laissé des manuscrits ? Oui, énormes (1). Mais rien n'y concerne spécialement la Joconde. Alors ? Alors...

Qu'ont fait, je vous prie, les différents critiques de la Joconde, une fois qu'ils ont reconnu en elle une invitation à l'amour? Ils ont philosophé sur l'invitation à l'amour, sur la Femme qui s'offre ; et, selon le tempérament de chacun, c'est l'enthousiasme, la haine, le je m'enfichisme, qu'ils ont manifestés pour infliger à la pauvre Joconde des intentions plus que bienveillantes, détestables ou douteuses qui, par cela même, nous semblent terriblement subjectives, n'est-il pas vrai ?

Il y avait pourtant plutôt que Gautier, Clément, Taine, quelqu'un qui, d'abord, surtout, lui seul même, avait droit de philosopher sur la question. C'était le Vinci. Car enfin, si la Joconde parle, à qui, sinon à son maître, *à son auteur* ? Nous allons tâcher de le faire causer.

Que pouvait bien penser le Vinci de la Femme qui s'offre ?

Nous n'avons là-dessus aucun document direct. Mais, nous

(1) M. Péladan en a publié récemment au *Mercure de France*, des extraits fort commodes quoique brefs.

avons de Léonard, je viens de vous le rappeler, d'énormes manuscrits. Ces manuscrits contiennent toute une science, partant toute une philosophie ; et, puisqu'il s'agit d'une question philosophique seulement, nous serions bien malheureux de n'avoir pas enfin réponse à notre unique question.

Nous l'avons, car cette science et cette philosophie sont le monument le plus cohérent qui existe. En connaissant quelques traits, quelques points, nous pouvons inférer les autres. Or, nous en connaissons d'innombrables ; et, si seul celui qui nous préoccupe manque peut-être, nous pouvons le supposer avec une certitude quasi absolue.

Qu'est cette science d'abord ?

Je ne veux pas vous refaire ici un livre qui a été admirablement fait, celui de M. Séailles. Il faut pourtant que je vous en rappelle les points principaux pour bien poser la question et surtout pour vous mettre dans l'atmosphère même où certainement a été conçue la Joconde.

L. de Vinci, par sa méthode, par ses découvertes, est, cent ans avant Galilée et Bacon, dans un milieu façonné par l'opposé même de l'esprit scientifique moderne, c'est-à-dire par le dogmatisme catholique, par la scholastique, une intelligence géniale de savant moderne. Et ses contemporains qui l'ont ignoré n'ont peut-être pas perdu grand chose à cette ignorance : ils n'auraient pas compris.

A vrai dire, ils se doutaient bien qu'il y avait quelque chose de spécial dans le cas de cet homme, puisqu'ils le dénommaient « une sorte d'Hermès, de Prométhée », une incarnation des figures mythologiques personnifiant aux hommes l'audace féconde du progrès humain. Mais ils ne pouvaient se figurer quel rôle jouait dans cette intelligence le génie analytique.

Mais nous, nous en pouvons juger, en connaissance de cause, puisque nous possédons, dans l'œuvre écrite de Léonard, le résultat principal de ses recherches scientifiques, et que ses manuscrits considérables, dispersés en France, en Angleterre, en Italie et en Allemagne, finissent maintenant même d'être imprimés.

Et nous pouvons enfin rendre justice à cet homme prodigieux.

Car le préjugé s'est fondé, existant encore, que les origines de l'intelligence moderne, le point de départ de la force qui a modifié

l'humanité et l'a lancée dans l'incroyable aventure du Progrès vers des destinées inaccessibles en rêve à nous-mêmes, si pleinement conscients pourtant de l'esprit de l'œuvre, remontaient simplement au XVIe siècle. On se trompe de cent ans, et l'ancêtre n'est pas l'auteur du *Novum Organum* et l'astronome du « *pur si muove* » c'est Léonard. Cet ancêtre ne les surpasse pas qu'en priorité. Il les offusque par l'allure générale et l'ampleur de son esprit, les applications immédiates de ses théories, les presciences de son audace.

L'allure générale de Léonard, au rebours même de la méthode purement déductive et livresquement déductive — pratiquée par presque tous autour de lui, c'est l'observation directe des phénomènes, leur analyse, la vérification de leurs véritables éléments par l'expérience quand elle est possible, la coordination enfin des résultats partiels ainsi obtenus en ensembles, pour aboutir à la formule des lois définitives, — bref, la méthode scientifique moderne elle-même au sens le plus strict.

Cette méthode, en sa virile enfance, est conçue avec une admirable lucidité. Elle s'érige d'abord en souveraine maîtresse devant qui doit plier et s'effacer au besoin toute autre autorité, fût-elle tenue pour sacrée. Elle s'impose avec un radicalisme superbe que nos savants les plus heureusement hardis ne peuvent dépasser. Et elle amène Léonard de Vinci à énoncer qu'*aucune investigation humaine ne se peut appeler vraie science si elle ne passe par les démonstrations mathématiques* (1). Le déterminisme d'un Auguste Comte n'ira pas plus loin.

Mais ce n'est là que de la théorie, dans la forme où nous l'exposons. Et, en réalité, la théorie chez Léonard l'est aussi peu que possible, puisque les textes disséminés qui la formulent expressément, ne sont que des réflexions incidentes faites au cours de recherches et dans le répit, pour ainsi dire, des découvertes. Ces découvertes vont des mathématiques pures et de leurs applications au machinisme industriel, en passant par la physique, la chimie, la botanique, la physiologie, l'optique, l'anatomie, la balistique, l'aéronautique, etc...

On peut, certes, chicaner sur quelques-uns des points que vous verrez donnés, dans le livre de M. Séailles, comme des décou-

(1) *Traité de la Peinture*, § I.

vertes propres au Vinci. On peut montrer que quelques-uns autour de lui ou même un peu avant, comme Alberti, Francesca, Paolo Toscanelli, Vespucci, Antonio della Torre, s'occupaient dans un esprit analogue de quelques-unes de ces questions. Mais il reste bien évident que Vinci les surpasse tous, autant par l'ampleur, l'universalité des vues que par l'abondance des décisions, des découvertes particulières. Et d'ailleurs cela importe peu à notre sujet qui était de faire profondément sentir la modernité, la contemporanéité de l'intelligence de Vinci, et la prédominance énorme chez lui du savant sur l'artiste.

Eh bien! je vous le demande maintenant, est-il étrange de supposer que la science, qui a joué un tel rôle dans l'existence de Léonard, a pu laisser trace d'elle-même dans une activité aussi accessoire qu'a dû l'être pour lui l'Art ? N'est-il pas naturel, au contraire, obligatoire même, de soupçonner que, dans un esprit aussi nettement orienté, — dont les œuvres artistiques d'ailleurs sont demeurées si rares, si espacées, — l'objet habituel, quotidien, des préoccupations, l'obsession journalière, on peut le dire, se soit reflétée dans ce qui ne fut pour lui qu'une sorte de délassement rarement recherché ?

Nous en avons une preuve de plus, après la science, dans la philosophie de Vinci. Et il importe que nous la connaissions, puisque nous avons reconnu que la Joconde est une philosophie de la femme, une idée de son rôle dans la vie de l'homme, une conception de la confiance que l'homme doit avoir dans ce qu'elle lui offre, l'Amour.

Cette philosophie est toute moderne et admirablement harmonieuse à cette science.

Il rejette d'abord la doctrine catholique (1). « *O admirable, ô stupéfiante nécessité, tu contrains avec tes lois tous les effets à dériver par la voie la plus courte de leurs causes. Voilà les vrais miracles.* » Et il est tranquillement ironique ; « *Beaucoup tiennent la foi du fils et ne bâtissent de temples qu'à la Mère* ». Voilà pour la Vierge et la logique religieuse. Maintenant les saints : « *Ceux qui seront morts depuis mille ans, seront ceux qui donneront de quoi vivre à beaucoup de vivants. Les hommes parleront à des hommes qui ne les entendront pas et qui, ayant les*

(1) Cette citation et les suivantes sont empruntées au livre de M. Séailles.

yeux ouverts, ne verront pas... ils demanderont des grâces à qui aura des oreilles et n'entendra pas ; ils allumeront des cierges devant des aveugles ». Au tour des prêtres : « *Les malheureuses femmes iront révéler aux hommes toutes leurs luxures, toutes leurs actions honteuses les plus secrètes.* » Enfin, le Dieu lui-même : « *Dans toutes les parties de l'Europe il y aura gémissements de foules nombreuses pour la mort d'un seul homme mort en Orient.* »

C'est au nom du déterminisme qu'il rejette les superstitions : « *La nécessité est la maîtresse et le guide de la nature... son thème et sa créatrice... le frein et la règle éternelle.* » Et il aboutit au phénoménisme : « *Le mouvement est la cause de toute vie.* »

La vie pour lui est dans tout avec de simples différences de degré : « *Si la nature a ordonné la souffrance dans les âmes végétatives douées du mouvement, c'est pour préserver les organes qui, par le choc, pourraient être atteints et blessés ; mais les âmes végétatives sans mouvement n'ont pas à courir contre des objets opposés ; dès lors la souffrance n'est pas nécessaire dans les plantes ; de sorte que quand on les brise, elles ne sentent pas une douleur comme celle des animaux.* » Et il arrive à l'idée de la vie universelle et une : « *aucune chose ne naît où il n'y a vie sensitive, végétative et rationnelle ; les plumes naissent sur le corps des oiseaux et se changent chaque année de même que le poil des animaux...; les herbes naissent dans les prés, les feuilles sur les arbres ; donc nous pouvons dire que la terre a une âme végétative.* » Et, pour finir ce finalisme panthéistique grandiose : « *O puissant et déjà visant organisme de l'artiste nature, tes grandes forces ne sont pas à ton usage et tu dois abandonner une vie de repos et obéir aux lois que Dieu et le temps ont données à la nature créatrice.* »

Cette loi suprême du monde, la loi de l'effort et du travail, est aussi celle de l'homme qu'il contient. « *Une journée bien dépensée donne joie à dormir.* » Le bonheur est à ce prix. Mais il faut payer de soi pour en connaître la règle :

« *Les prescriptions de l'expérience sont des moyens suffisants pour te faire discerner le vrai du faux, chose qui fait que les hommes se promettent les choses possibles et avec plus de mesure, de peur que par ignorance tu ne veuilles des choses telles qu'étant*

impossible de les obtenir, tu aies avec désespoir à te donner à la mélancolie. »

La mélancolie! Arrêtons-nous sur ce mot, et félicitons-nous de cette confidence qui a un accent si poignant et si vécu. Il va, je crois, nous aider à pénétrer jusqu'au fond même de la question dont nous avons paru nous écarter, et vers laquelle nous nous acheminions plus sûrement.

Nous avons vu quel était l'objet constant des préoccupations de Vinci. Nous avons pu juger quel libre esprit c'était, hors de toute confession, raillant avec une verve impitoyable et d'une savoureuse rudesse, les galimatias spiritualiste et catholique, penché éperdument sur la mystérieuse et profonde nature, l'attaquant de partout à la fois, poursuivant sa difficile connaissance, rêvant de la soumettre peu à peu par cette connaissance au joug ingénieux de l'homme lentement grandi vers l'infini. Nous avons vécu avec lui, en plein xve siècle, des minutes enivrantes d'orgueil dans la foi de la puissance humaine, comme à la lecture des trouvailles d'un Lamarck, d'un Claude Bernard ou d'un Pasteur. Nous l'avons entendu, par exemple, dans un accès d'enthousiasme darwinien, si l'on peut dire, s'écrier: « *O Temps, destructeur rapide des choses créées, que de vies, que de peuples tu as anéantis, que de suites de révolutions et d'évènements, depuis que ce poisson d'une forme merveilleuse est mort ici dans ces cavernes aux détours profonds. Maintenant, détruit par le Temps patient, il gît dans ce lieu fermé de toutes parts et, avec ses os décharnés et nus, il a fait une armature et un support à la montagne qui pèse sur lui.* » Nous l'avons entendu encore, à propos de ses recherches aéronautiques, dont la réussite n'a peut-être tenu qu'à la possibilité d'un moteur, lancer cette phrase ardente d'Apocalypse, qui montrera à quel degré vibrait en lui la qualité propre à la race humaine qu'Horace a si magnifiquement célébrée en s'écriant :

« *Audax omnia perpeti*
Gens humana ruit per vetitum nefas (1). »

« *Il prendra son premier vol, le grand oiseau, sur le dos de son grand cygne, remplissant l'univers de sa stupeur, remplis-*

(1) *Odes*. L. I., ode VII, v. 25.

sant tous les livres de sa renommée, donnant gloire éternelle au lieu de sa naissance. »

Nous sommes donc singulièrement à l'aise avec ce contemporain, ce Farman ou ce Delagrange anticipé : ses ambitions, ses réalités mêmes sont les nôtres. Ses sentiments nous les ressentons ; nous rions et pleurons de ses mêmes joies, de ses mêmes douleurs.

Eh bien, dans cette tâche où il nous a si prodigieusement devancés, quelle est l'alternative sentimentale qui nous domine ? Certes, le plus souvent, nous nous efforçons, enfiévrés d'enthousiasme, à la découverte et à la maîtrise du monde. Nous oublions l'immensité de la route à parcourir, son infini même. Comme Léonard : « *Nous dormons bien après une journée bien dépensée.* » Mais cette mélancolie qu'il semblait tant redouter, ce désespoir à quoi il trouvait le meilleur remède dans l'activité scientifique, ne naissent-ils pas parfois à l'occasion de cette activité même? Ne nous arrive-t-il pas alors de faire un retour sur nous-mêmes, pauvre ouvrier vite anonyme de l'édifice gigantesque et éblouissant où nos mains auront tout juste apporté une pierre et que nos yeux ne verront jamais dans sa rayonnante perfection ? Et cela ne nous empêche pas, l'accès passé, de reprendre plus hardiment le collier, tant nous ressentons, comme le Vinci, la bienfaisante nécessité pour nous, la haute utilité pour tous, de notre petit effort. Mais il reste que ces moments existent et qu'alors le travail ne nous sourit plus.

Et comme ils devaient apparaître tristes à Léonard, à lui qui était, à l'origine, méprisée des autres hommes, du mouvement ascensionnel dans lequel l'humanité semble aujourd'hui enchaînée en dépit d'elle-même, de sa paresse, de sa sottise, à lui qui, parce qu'il pouvait plus, ressentait d'autant plus son impuissance individuelle, à lui qui a crié ces paroles sublimes et clairvoyantes : « *Où il y a plus de sentiment, là il y a plus de martyre, grand martyre* (1). »

Que faisons-nous alors ? Nous levons les yeux, et, à nos côtés, nous trouvons la compagne bien aimée qui, elle, ne comprend pas, à l'ordinaire, comme nous, le mérite et l'excellence de notre travail purement viril, de ce travail qui tend, par une voie artificielle, *par la seule intelligence*, à assurer à l'homme sa royauté

(1) *Traité de la peinture*, § 39.

sur les autres races de vivants et sur les éléments. N'est-elle pas tout entière, par sa nature, sa fonction, son moindre développement intellectuel, autorisée à avoir plutôt foi pour l'atteinte de ce but, dont le besoin est le moteur tout puissant de tous les êtres, dans les vieux moyens tout naturels, dans celui dont la formule est « Croissez et multipliez »? Son erreur partielle n'est-elle pas, aussi, bienfaisante, puisque même l'œuvre virile de la connaissance ne saurait s'accomplir que génération à génération et qu'elle est l'intermédiaire de la succession des hommes? L'homme enfin, même vincien, ne doit-il pas reconnaître l'excellence momentanée de sa vérité à elle, puisqu'elle donne en même temps l'oubli, qui est à l'intelligence découragée ce qu'est aux forces physiques lasses, le sommeil?

Or, que va penser de cette offre, dont nous venons ainsi de présiser l'occasion la plus probable, l'intelligence complète, lumineuse, équilibrée de ce savant idéal qu'était Léonard? Ce que nous connaissons de Vinci nous permet-il d'adopter l'une des trois opinions typiques sur la Joconde que nous avons citées?

L'optimisme éperdu de Gautier, la haine farouche de C. Clément, la défiante réserve de Taine, sont-ce là les réponses à l'offre amoureuse de cette Joconde? Comment le croire?

Une grande intelligence claire se fait, sinon d'une femme, du moins de la Femme qui s'offre — et c'est le cas, vous vous rappelez — une idée moins enfantine, plus saine, plus simple, plus vraie. Elle ne voit là que l'occasion de satisfaire le plus légitime, le moins troublant des besoins, le plus naturel. Et comme elle a foi dans la Nature, qu'elle l'admire, qu'elle l'aime, elle aime, elle admire avec enthousiasme peut-être, mais sans dérèglement, sans peur, sans arrière-pensée soupçonneuse, les moyens, les joies, qu'elle nous apporte.

Or, c'est là justement ce que me fait découvrir un examen averti comme le nôtre de la Joconde, un examen qui sait quels dangers de s'égarer l'on court près d'elle, en cherchant à la faire parler sans savoir qu'elle n'est pas un portrait et en ne voulant pas tenir compte qu'elle est vincienne.

La première chose en effet, qui attire dans cette créature de trente ans, si paisiblement accoudée, si sûre d'elle-même, c'est la fixité du regard profond qui enveloppe immédiatement le spectateur. Ce regard qui se pose si puissant sur vous, dans son in-

tensité, sa permanente persuasion, a un désir : celui de vous marquer sa pensée, de vous l'imposer. Et voilà le premier des trois moyens principaux d'expression de la Joconde.

Le second, c'est le sourire de sa bouche, sourire léger, à peine esquissé, si faiblement que, lorsqu'on regarde à la fois toute cette figure, il disparaît sous l'influence impérieuse des brûlantes effluves qui sortent des yeux, la note fondamentale de cette symphonie à trois voix. Si bien que certains, éblouis, ont reporté des yeux à la bouche, et contrairement, l'expression, la parole de chacun d'eux, et imputé à la Joconde une duplicité qu'ils y mettaient ingénument eux-mêmes.

Ce sourire est-il sarcastique, comme certains l'ont affirmé ? Mon Dieu ! le gros et méchant mot ! Et combien faux ! Ce n'est certes pas le sourire enfantin d'une jeune fille : ces lèvres ont déjà pâli d'amour, elles ont la trace encore de la morsure ardente, et se souviennent. Mais quelle savoureuse douceur il a, enrichi, ce sourire, de toute l'humaine expérience ! Et l'ombre qui en ourle vaguement les pointes révèle tout simplement de la coquetterie, si simplement, honnêtement, bien loin de s'exagérer jusqu'au sardonisme, qu'elle se nuance en réalité de bonté et de confiance, que c'est une coquetterie affectueusement moqueuse. Et la définition de la bouche si diversement jugée de la Joconde m'apparaît : « *le sourire d'une femme, depuis longtemps aimée, qui sait qu'elle l'est toujours, mais qui raille son ami pour une petite faute accoutumée dont elle s'amuse* ».

La Joconde parle enfin avec ses mains : voyez comme elles sont placées en évidence, faites avec délices, ces superbes, ces voluptueuses, ces caressantes mains ! Elles offrent avec orgueil leur belle nudité ; et comment l'offriraient-elles en ce tableau d'amour, sinon comme des ouvrières d'amour, déliées, expertes, inemployées et avides de prouver leur science, d'en jouir elles-mêmes ?

Ne pensez-vous pas, maintenant, que nous pouvons aller plus loin et restituer presque avec certitude, dans un dialogue, la signification de la Joconde, son enseignement, l'idée que Léonard a ainsi symbolisée, à sa coutume ?

Répétons-nous ces mots de celui qui a fait « *rayonner en elle toute son âme amoureuse* » (1).

(1) Houssaye (A.), p. 127.

« *Rien ne peut être aimé ou haï si l'on n'en a d'abord la connaissance. L'amour d'une chose est fils de sa connaissance ; l'amour est d'autant plus ardent que la connaissance est plus certaine.* »

Et en face de cette créature de quatre de ses années (1) qui nous ravit d'une émotion pénétrante et immortelle, rien qu'en nous révélant à quel prodigieux degré furent omnipotentes, omniscientes dans leur douceur et leur tendresse, — une douceur et une tendresse infinies, — les mains géniales qui pour la *faire* durent la *connaître* si absolument, songeant encore à ces yeux qui veulent, à cette bouche railleuse avec bonté, à ces mains si ingénument voluptueuses, au paysage charmant et chimérique ouvert à l'infini derrière elle, n'entendrons-nous pas ce savant et la Femme se dire :

« Tu souris, n'est-ce pas, de mes vains efforts d'intelligence, de mes échecs dans la poursuite de l'abstraite vérité? Mon œuvre, uniquement virile, t'apparaît petite, incertaine et faible auprès des forces qui sont en toi et qui ont le même but, la triomphante persistance de notre race ? Mais qu'y puis-je, ô bien-aimée ?

— Vois ce beau paysage qui s'étend derrière moi, l'espace illimité qu'il ouvre aux rêves faciles, chimériques peut-être, mais si consolateurs ! Admire comme il m'est harmonieux. Regarde maintenant mes doigts, suavement arrondis, ouvriers, si tu veux, de simples, pures, saines, parfaites, faciles et, pour le moins, aussi puissantes joies. Et n'oublie donc pas que cette robe qui me vêt en apparence si jalousement, contient en la sauvegardant pour toi la splendeur de mon corps et peut bien aisément s'ouvrir ! »

N'est-ce pas là tout « l'Eternel féminin » dont le thème se rencontre si persistant au fond de toutes les admirations divergentes qu'occasionna ce texte délicieux ? Mais n'a-t-il pas, cette fois, le caractère Vincien si nécessaire, indéniablement ? Ne s'explique-t-on pas, alors, la nécessité pour le Vinci de *faire* la Joconde un autre être que Mona Lisa ? Ne trouve-t-on pas de la sorte, aussi, justifiables, dans une certaine mesure, même les erreurs diverses et contradictoires auxquelles elle a donné lieu ? Dans cette interprétation particulière enfin, la Joconde ne devient-elle

(1) Vassari: Vies des peintres.

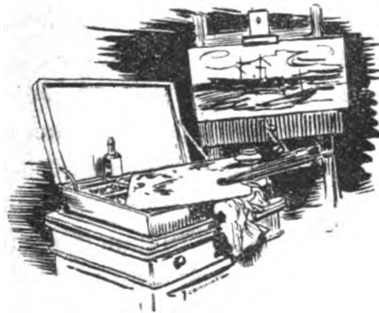
pas si hautement symbolique, le verbe d'une si universelle et essentielle vérité que son incroyable popularité, l'espèce de religion (1), dont elle est l'objet, se justifie, et que tous les hommes peuvent toujours continuer de l'entendre comme si elle était faite pour chacun d'eux ?

Car chacun reste libre maintenant — commerçant, ingénieur, politique, philosophe, artiste — de détourner le conseil à son profit individuel. Mais n'oubliez pas que la Joconde est la réponse au cri de désespoir d'un savant. C'est du moins sa plus grande chance et qui explique seule son grand secret d'impérissable charme. C'est aussi sa plus grande beauté.

Fleur de l'astronomie, de la physiologie ou de l'aéronautique, en effet, la Joconde ne se contente pas d'être chère par-dessus toutes à notre cœur. Elle devient la plus adorable des divinités de notre intelligence.

René Bonnamen.

(1) Croyance, négation, scepticisme passionnés.





A propos de l'affaire Rochette

Il nous faut maintenant élargir la question en nous plaçant plus loin pour l'examiner dans son ensemble, ou, si l'on veut, en nous plaçant plus haut, en remontant aux causes premières ; car un fait particulier n'est, à vrai dire, intéressant qu'en raison des leçons que l'on en peut tirer, et nous ne nous sommes attachés à l'affaire Rochette que comme à une espèce singulièrement typique. Comment a-t-on pu, en quelques heures, arrêter brusquement le cours d'opérations financières fort étendues, jeter dans le marché des valeurs une perturbation profonde ? Tous ces beaux résultats ont une cause unique, à savoir que, en cette affaire, l'autorité judiciaire a eu beaucoup trop d'action, et les créanciers beaucoup trop peu. Et cela constitue un contresens fondamental si énorme que, à l'énoncer seulement, on éprouve quelque gêne.

(1) Voir les numéros de la *Grande Revue* du 25 juin et 25 juillet.

Je dis « fondamental » pour deux raisons : d'abord, parce que toute la question, en somme, est là ; ensuite, parce que ce contresens n'est pas particulier à l'affaire Rochette ; il ne s'est pas formulé seulement dans l'esprit du procureur général et des juges consulaires ; il existe dans la loi même, et c'est pourquoi j'indiquais tout à l'heure qu'il convient de prendre du recul pour embrasser l'ensemble du sujet et en dégager la portée morale. Intervention brutale de la justice, arrêt instantané de la vie commerciale, prison même puisqu'il y a eu prison en l'affaire, tout cela est dans la loi ; et l'on n'aura pas dit grand'chose en alléguant qu'il a été seulement fait de cette loi une application maladroite. Le fait est là, cette application d'un texte législatif a troublé le marché financier, causé dix faillites pour en ouvrir une, ruiné nombre de braves gens et fait perdre soixante millions à l'épargne publique. C'est beaucoup, et il n'en faut pas tant pour juge le texte appliqué. Après tout, un magistrat est un homme, sa robe ne lui confère pas nécessairement la sagesse, et il est contraire à l'ordre public de lui mettre en mains une arme avec laquelle il peut, dans un accès d'humeur ou dans une crise de vertu fâcheuse, faire, autour de lui, autant de dégâts.

Mais ce n'est même pas là le fond de la question. Il ne s'agit pas ici de plus ou de moins, ni de trouver la manière la plus prudente de formuler un principe ; c'est le principe lui-même qui est faux. Notre régime des faillites repose tout entier sur un contre-bon sens.

Depuis un siècle, — depuis des siècles, pourrait-on dire, — ce sujet a été tellement obscurci et défiguré par la pratique la plus étrange que l'on doit, en vérité, le traiter aujourd'hui comme un sujet neuf. Remontons donc aux définitions. Qu'est-ce qu'une faillite ? La liquidation forcée de la situation financière d'un commerçant insolvable. Donc, réglementer la faillite, qu'est-ce à dire sinon assurer aux créanciers du failli la meilleure et plus économique distribution de son actif ? C'est là matière de droit privé s'il en fût jamais. La société n'est point en cause ; l'événement ne met aux prises que deux intérêts aussi particuliers l'un que l'autre, débiteur et créancier, qui doivent donc s'arranger au mieux, l'un pour satisfaire à ses engagements le plus possible, l'autre pour souffrir le moins possible d'une situation dommageable. L'article 2092 du Code civil y suffit, soutenu des articles 1188

et 1167 : tous les biens du débiteur sont le gage de son créancier, l'insolvabilité emporte déchéance du terme, et tous actes entachés de fraude peuvent être annulés à la requête des personnes auxquelles ils préjudicient. Sur ces bases, les créanciers entreront en possession de leur gage, de gré ou de force, par règlement amiable ou par mode de cession de biens. — Quel est, en tout cela, le rôle de la société ? Sanctionner l'action des créanciers, la faciliter par certaines mesures spéciales, comme celles qui permettent l'obtention du concordat ou la constitution de l'union ; puis, regarder faire, se réservant d'intervenir si quelque acte délictueux venait à lui être signalé.

Mais ce n'est pas ainsi que l'entend le Code de commerce. Il est, à cet endroit, envahi par deux courants : l'un, descendant de la loi des XII Tables, lui en apporte la puérile barbarie et cette haine du débiteur que les peuples dans l'enfance manifestent avec une si naïve énergie ; l'autre, qui véhicule la conception de l'ancien régime sur la mission providentielle des pouvoirs publics, tuteurs des citoyens, leurs mentors et quelque peu leurs tyrans. Sous cette double influence, le Code règlemente la faillite de la manière la plus autoritaire qui soit. — Aussitôt l'insolvabilité reconnue ou rendue seulement vraisemblable par un non-paiement, la justice jette de côté le débiteur ; pour s'en mieux débarrasser, elle le met en prison (art. 455), sans condamnation criminelle, notez ce point, par une sorte de lettre de cachet, et simplement comme un homme qui, n'ayant pas d'argent en temps voulu, est indigne de voir le jour. Je sais bien que l'emprisonnement est, en fait, rarement appliqué ; ce n'est pas la faute de la loi, mais des juges qui veulent bien *excuser* le failli. D'ailleurs, excusé ou non, sacré ou non honnête homme par cette excuse, ce même failli n'en est pas quitte avec la loi qui fait pleuvoir sur lui un ensemble varié de déchéances, l'atteignant dans son honneur et dans son crédit, et destinées à remplacer l'ancien bonnet vert.

Une fois débarrassée du débiteur, la justice prend délibérément sa place ; c'est elle qui, désormais, se chargera de la liquidation. Sur quoi je remarque trois choses.

D'abord que les créanciers sont amenés ainsi, dans un moment critique, à débattre leurs intérêts sous la tutelle d'un tribunal qui est aussi étranger à ces intérêts même qu'à leurs propres personnes. Bien plus, ils sont forcés de se remettre aux

mains d'un mandataire obligatoire, qui n'est pas de leur choix, dont ils ne savent rien, qui, lui-même, la veille, ignorait tout des affaires du failli, et qui n'en saura guère davantage six mois plus tard. Car cette invention du syndic, si elle découle nécessairement du concept de la loi, n'en est pas moins une de ses conséquences les plus bizarres. On demeure un peu effaré à l'idée que des hommes ont pour profession de solutionner au mieux la crise la plus grave de tout commerce quelconque, depuis la banque jusqu'à l'épicerie, depuis l'industrie mécanique jusqu'à l'entreprise théâtrale. Sans en dire davantage, on peut estimer qu'une telle gestion manquera de la souplesse, de la dextérité et de l'expérience professionnelle qui seraient plus que jamais indispensable en un pareil moment.

Je remarque, en second lieu, que la justice ne saurait fonctionner discrètement ; le mieux qu'on en doive désirer est qu'elle opère en plein jour, et l'appareil judiciaire est un appareil bruyant. Publicité et publications, insertions et affichage, rien ne manque pour faire le plus de tapage possible autour de la liquidation décidée. C'est une précaution admirable ; avant de réaliser l'actif, on commence par le déprécier ; on crie aux intéressés, par toutes les voix imaginables : « Nous vendons un objet qui n'a aucune valeur ; combien en voulez-vous donner ? » Il est vrai que l'on a aussi la ressource d'insinuer que l'affaire n'était pas, après tout, mauvaise en soi, mais que le failli a été un imbécile ou un coquin, car cela, du moins, demeure, en tout état de cause, fermement acquis.

Je remarque enfin que, si l'intervention de la justice est bruyante, elle est encore bien plus dispendieuse. Elle est dispendieuse de toutes les manières, extérieurement, si l'on peut ainsi dire, et intérieurement, *in se et a se*, et en raison des formalités qu'elle impose et suppose, et parce qu'elle opère dans de mauvaises conditions, et par sa façon enfin d'opérer. Il y a des droits de timbre et des droits de greffe, il y a des frais d'insertion et des frais de convocation ; il y a les honoraires du syndic. Car, enfin, vous n'imaginez pas que tout ce monde-là, se dérangeât-il aussi peu que le greffier, se dérangera bénévolement, ni non plus qu'il vous laissera le soin de fixer le taux de sa rémunération ; la justice est devenue gratuite en ce sens qu'elle se tarife maintenant elle-même. Songez que le greffe du tribunal de com-

merce, à Paris, constitue pour son heureux titulaire un fief de deux cent mille livres de rente ; et, si cet énoncé vous cause quelque étonnement, considérez seulement que le greffier expédie, au tarif de 0 fr. 25 chaque, des convocations qui, impression, affranchissement et travail compris, ne lui reviennent pas à deux centimes ; c'est du 1.250 pour 100. Multipliez par le chiffre annuel des convocations, en suposant quatre à cinq mille faillites par an, et, quand vous aurez terminé le calcul relatif à ce seul article, j'ai quelque idée que votre surprise cessera.

Pour les honoraires du liquidateur, il y a moins à dire ; la situation n'est pas aussi mirifique ; elle comporte trop d'aléas. Tout de même, 5 pour cent c'est quelque chose quand on les prélève sur un actif déjà insuffisant par définition, surtout quand on pense qu'il s'agit là de l'actif *réalisé* et non de l'actif *distribué*, en sorte que les créanciers paient 5 pour cent sur des sommes absorbées par d'autres ; surtout aussi quand on ajoute que ces honoraires comportent un *minimum* de 300 fr. dus en tout état de cause, et par premier privilège, bien entendu. Il est vrai que nombre de faillites, closes pour insuffisance d'actif, ne rapportent rien à leur syndic, mais c'est donc qu'elles ne rendent rien non plus pour les créanciers ; et quand telles autres, comme celle de la *Caisse des Familles*, inscrivent un chiffre d'honoraires de 580.000 francs, on peut juger que cette somme imposante aurait fait meilleure figure dans la masse à distribuer.

Récapitulons : liquidation brutale, — dessaisissement le plus souvent intempestif, — mandat forcé et, par conséquent, contraire aux règles les plus élémentaires du droit commun, — gestion douteuse, — ruine du crédit entraînant diminution du gage, — accumulation de frais grevant un actif insuffisant, — tout cela prend sa source dans l'article 440, tout cela procède de l'idée absurde que le Code s'est faite de la cessation des paiements, tout cela contribue à faire, de la faillite, un épouvantail pour le commerçant et une inquiétude pour ses créanciers.

Que le failli s'en épouvante, dira-t-on, c'est à merveille. La crainte est le commencement de la sagesse ; le spectre de la faillite hantant ses nuits, rendra prudentes ses opérations. — Je pourrais répondre qu'il les rendra surtout timorées et que le commerce vit principalement d'esprit d'initiative. Mais la réponse ne serait guère plus valable que l'objection. Entrer dans

cette voie c'est imiter ce roi de l'ancien temps qui souhaitait que les frais de justice fussent énormes et les juges un tantinet prévaricateurs, afin que ses sujets fussent dégoûtés des procès. En réalité, l'éventualité menaçante n'amendera personne ; qui est sage restera sage, qui est négligent n'acquerra pas la prudence. Les fantômes ne font peur que de loin : de près, on les traite dédaigneusement de « jeux de lumière ».

Mais qu'ils s'approchent et prennent corps, on s'enfuit à toutes jambes, au risque de tomber dans quelque précipice ; et c'est ce qui arrivera à notre commerçant. — Tant que son entreprise sera honorablement prospère, il ne songera même pas à la faillite, sage si Dieu le veut, audacieux s'il est né tel, honnête d'ailleurs, je l'entends bien ainsi, et fidèle à ses engagements. Mais voici que surgit le spectre, ce spectre que l'on a niaisement rendu effrayant à plaisir ; que pensez-vous que fera notre homme ? il prendra la fuite, évidemment ; il risquera tout, même le précipice, pour éviter son atteinte. Songez que la faillite n'est pas seulement pour lui la ruine matérielle ; c'est la mort de sa vie commerciale, c'est la déchéance de sa vie civique, c'est l'entrave perpétuelle et la tare ineffaçable ; « failli réhabilité », cela sonne-t-il bien à l'oreille ? — Il ne se résignera pas sans lutte, et entreprendre la lutte contre la mauvaise chance c'est glisser sur le bord de l'abîme ; il dissimulera le plus possible, il recourra aux emprunts, aux expédients ; sa détresse même le livrera aux pressions les plus cruelles, aux pires chantages ; s'il finit par perdre la tête, il en arrivera au délit, au crime peut-être, par une pente si rapide qu'à peine s'en apercevra-t-il. De toute façon, quand il tombera, à bout de souffle et les mains vides, il aura aggravé singulièrement sa situation, et d'un malheur fait un désastre. — Il y perdra, sans doute ; mais qui donc y gagnera ? Sera-ce les créanciers, ou même la morale publique ?

Et voilà un nouveau chapitre à ajouter à la table des bienfaits de l'article 440. La loi protectrice brandit une telle férule que chacun s'en éloigne avec terreur, même quand elle enveloppe la férule dans le voile de la liquidation judiciaire qui n'en amortit que bien faiblement les coups. Les débiles succombent tout de suite, découragés ; les combatifs luttent au risque de ce qu'il en peut advenir ; et, dans l'ombre, circulent des aigrefins qui coupent la bourse de leurs victimes sous menace de les pousser

sous la férule. — Compliquez les choses d'un chef de Parquet trop nerveux et de juges trop impressionnables, et vous obtenez un résultat coquet : le débiteur est jeté en prison, les opérations sont interrompues à propos, la panique naît, les cours s'écroulent, des centaines de gens sont ruinés entre midi et quatre heures ; après quoi, tout le monde se regarde en tâtant ses poches et en demandant de quoi il s'agit.

Il faudrait pourtant en arriver à comprendre qu'un commerçant qui tombe au-dessous de ses affaires n'est pas nécessairement un coquin, ni même un étourdi ; la malechance engendre plus de faillites que l'imprudence, l'imprudence même n'est pas criminelle, et, pour les fripons, le Code pénal a des rigueurs toutes prêtes. C'est une chose antijuridique, arbitraire et dangereuse à tous points de vue que de confondre le fait avec l'intention et la responsabilité avec la culpabilité.

Il faudrait aussi ne pas confondre deux domaines aussi parfaitement distincts que le domaine conventionnel et le domaine judiciaire ; les rapports d'un débiteur, fût-il commerçant, avec ses créanciers relèvent du premier, où la justice n'a point à intervenir, à moins d'y être dûment appelée ; ses fautes relèvent du second. Que la justice donc reste sur son terrain, au lieu d'aller envahir, avec la délicatesse que l'on sait, des conciliabules privés qui se passeraient d'elle à merveille.

Il faudrait se dire enfin que, si charbonnier est maître chez lui, c'est qu'il connaît sa maison mieux que personne, et qu'il n'a besoin ni d'un maître d'école pour lui enseigner à façonner ses fagots, ni d'un procureur, d'un juge ou d'un syndic pour surveiller l'entrebâillement de son portemonnaie. Laissez-le faire ses affaires lui-même, qu'il soit créancier ou débiteur, d'abord parce que cela le regarde, après tout, ensuite parce qu'il y a cent à parier qu'il s'en tirera plus heureusement que vous, car rien n'est plus subtil qu'un intérêt éveillé ; il s'en tirera toujours mieux que la justice, dont la main, décidément, n'est pas devenue plus légère entre l'affaire de l'*Union Générale* et l'affaire du *Crédit Minier*.

Ces considérations de simple bon sens donnent la clef du problème. Il ne s'agit pas seulement de retoucher dans notre Code quelques articles mal venus ; l'esprit même de notre législation sur ce point doit être orienté dans un sens nouveau. La faillite

ne peut rester une menace à la fois terrible et niaise ; il faut qu'elle devienne réellement un régime de protection efficace pour tous les intérêts.

Il en sera ainsi, par un heureux retour à la raison, si l'autorité judiciaire cesse de pouvoir exercer une initiative théoriquement injustifiable et pratiquement dangereuse au premier chef ; — si l'on cesse de confondre le *fait* du non-paiement et la *situation* d'insolvabilité, et si l'état de cessation des paiements, ne pouvant plus être proclamé d'office, résulte seulement de la déclaration du débiteur ou d'une enquête ouverte sur la demande du créancier ; — si l'on cesse d'imposer au jeu des intérêts privés une tutelle onéreuse, nuisible et paralysante ; — si l'on cesse d'accabler le malheur comme la faute sous les mêmes sanctions auxquelles on refuserait vainement le qualificatif de pénalités, puisque la législation criminelle en fait les éléments de la dégradation civique ; — si l'on conserve aux arrangements à intervenir entre débiteur et créancier, sous la seule réserve des mesures qu'impose la connexité des intérêts, leur caractère contractuel, permettant ainsi au débiteur d'obtenir, avant toute publicité, avant toute intervention tapageuse de la justice, un atermoiement ou un concordat qui sera ainsi *préventif* et non plus consécutif aux opérations bruyantes de la plus déplorable procédure ; — si enfin on rend à la juridiction répressive la connaissance des fautes et même, si l'on veut, des imprudences caractérisées ou à définir.

Alors, le débiteur aura moins de répugnance à déclarer ou à avouer une situation qui, toujours douloureuse, ne sera du moins plus infamante ; il comprendra mieux que son véritable intérêt se confond, en somme, avec celui de ses créanciers ; il ne redoutera plus une liquidation dont le retentissement discret pourra se limiter au cercle étroit des parties en cause ; et cette liquidation, allégée de frais accablants, conduite par les intéressés eux-mêmes dans la liberté et la souplesse de leur action, tendra au maximum de résultats utiles. Dans ces conditions, il sera possible à la loi comme aux tribunaux d'être sévères pour toutes les défaillances que n'excuserait plus une crainte aujourd'hui trop légitime, et de faire ainsi un juste départ entre le malheureux et le coupable.

Cette modification d'un régime cent fois condamné s'impose clairement ; elle est fatale, elle se fera. Déjà plusieurs législations étrangères nous ont précédés dans cette voie qu'avait ouverte chez nous un mouvement d'opinion précisé nettement dès 1872. Mais on sait que, si la France est toujours la première à prôner les réformes, elle est aussi toujours la dernière à les réaliser.

YVES DE SAINT-MHAUR.





A travers la Quinzaine

Sur la Vie

Concert populaire

I

C'est la musique du petit peuple, qui est le nombre immense, dans le jardin public, qui est son parc, les soirs d'été.

L'homme frotté d'art n'y comprendra jamais rien; ni le moraliste à l'affût d'une leçon à donner, quand il y en a tant qu'il lui faudrait prendre; ni les gens du monde, que l'odeur de l'ail suffoque. Ils sont trop dédaigneux, et pour eux toutes les saisons sont pareilles. Un soir d'été! Les amoureux et les pauvres de la ville, savent seuls ce que c'est. Et d'abord, ils n'ont pas d'autre château à la campagne, ni d'autre terrasse sur la mer. La musique des sons, pour l'instinct populaire, n'est qu'une espèce de la musique; et non pas la plus directe à l'âme, ici du moins. Mais elle évoque toutes les autres : chez les garçons, l'ardeur du coq, la charge à la conquête; dans les femmes, c'est la danse, et l'amour.

La nuit d'été est elle-même une musique.

II

Sous l'auvent noir des branches, les lampes rondes pendent comme des fruits d'or ; et le pavé brille en mirant ces oranges. La foule s'entasse contre les grilles du jardin. Il y a toujours des grilles. On se dispute les bancs, sur le boulevard. En l'air, ça et là suspendus à un rameau propice, à une échelle, à la potence d'un réverbère, des gamins font leurs tours de force. Le beau jardin a le charme du

secret nocturne : il sent l'herbe et la fleur. On entend le gravier qui crie sec sous les pieds. Et, parce que la brise, parfois, fait danser les feuilles, il semble que les lumières dansent. Elles sont gaies: ce sont les joues chaudes du feu.

Par là-bas, au-delà de la place, les lanternes de couleur s'allument à l'entrée d'un bal public. Les femmes de plaisir vont et viennent sur le bitume argenté. Elles rient, comme elles marchent, parce qu'il est l'heure. Elles ont un pas hâtif et lent, par saccades, comme les poulains dans un pré, selon qu'on les regarde, ou qu'elles ne croient pas être vues; mais les poulains fuient les regards, et celles-ci les cherchent. Pourtant, leurs robes claires, leur promenade indiscrète, et les parfums criards qu'elles laissent derrières elles, c'est le rythme aussi d'une musique grossière. Elles sont du peuple, ces filles, et elles l'attirent; assez souvent, elles le vengent. Ils se dévisagent, sans haine; ils se reconnaissent, au menton et aux mains; puis, de part et d'autre, on détourne les yeux, avec une étrange rancune, faite également d'envie et de mépris. Quelques globes électriques jettent cet éclat dur et blanc, qui n'a ni chaleur ni âme, et qui, à cause d'une laideur triomphante, est le symbole de la beauté américaine : elle tue. Là-dessous en effet, les femmes plâtrées ont une pâleur de cadavres, ou, si elles rient, la roideur des poupées.

Sur le trottoir opposé, par un soupirail l'odeur du pétrin s'exhale, et la sueur des geindres. Mais comme une fillette de seize ans, un ruban cerise dans les cheveux, chante d'amour, au refrain l'esclave souterrain chante avec elle. La chère gaîté du peuple, qui sue, qui geint, nuit et jour, est le seul don que les dieux lui aient largement départi ; c'est en tout cas le seul qu'ils ne lui retirent jamais.

III

Ils sont assis sur les cailloux, sur la froide margelle des bassins, au pied des troncs ombreux, ou adossés aux barrières. Des familles entières sont là, avec les voisins. La plupart, sans chapeaux. Les fronts brillent de sueur.

La femme porte un poupon serré dans le maillot, comme une grosse larve à tête jaune; et deux autres enfants la suivent, le chef coiffé de paille. L'un des gosses fait la grimace, tenu par son père, à la main; il gémit qu'il a mal au ventre, et, tous les vingt pas, il s'accroupit contre la grille, mettant à nu son oméga blanc et pointu.

Et le père semble presque le fils de la malheureuse qui pousse devant elle un ventre énorme.

Des jeunes filles, le col à l'air, la gorge au frais sous la guimpe transparente, la taille étranglée dans la haute ceinture, quel plaisir pour elles, en marchant doucement, de ne plus être dans la chambre, de dandiner des hanches; et leur croupe encore anguleuse fait le balancier. Elles se sentent jeunes ; leur chair en bouton est pleine d'aise franche.

Une forte fille blonde, de quinze ou seize ans : elle a grandi tout d'un coup; sa jupe est trop courte. Elle n'ose pas faire un mouvement, comme si elle était au bain. De ses grosses mains rouges, on dirait que le sang va jaillir; elle ne sait où les mettre; elles errent, tantôt sur le côté, tantôt posées sur le ventre, d'où elles s'écartent aussitôt comme honteuses de faire saillir la forme du berceau. La musique l'enchante: elle frémit à un appel obscur et très lointain ; elle en oublie, un moment, sa robe, ses genoux et ses doigts rouges.

Sous une niche de feuilles, à l'écart, un geste ravissant de l'amant: comme il quitte son amoureuse, pour la mieux baiser, il lui pose la main droite sur la nuque; et ainsi, il place de haut sous ses lèvres la bouche désirée. Et déjà c'est la possession, et la paume du maître qui dit : Cette brebis est à moi. Des petites filles les épient gravement, en clignant un œil fûté de souris.

Elle, en partant, flatte de l'ongle les naseaux veloutés du cheval, qui somnole devant le fiacre, patient; il secoue la tête, comme à une mouche. L'amoureuse, dans son cœur joyeux, voudrait caresser l'air, les arbres ,les pavés; et elle-même, tout la caresse, sous les pieds, aux seins, aux oreilles, et jusqu'à cette fraîcheur du ventre jeune, quand il fait très chaud. La musique, là-bas? La musique ne joue que pour elle. N'ayant plus rien à voir, les fillettes s'en vont jouer.

Une blonde gosseline rit si clair qu'on rit autour d'elle ; tout d'un trait, elle s'assoit, et reste tranquille, avec son air de doux petit chat. Une plus grande, sensuelle et affectée, roucoule. Derrière un banc, à sanglots, un garçon pleure, chétif ; et la sœur aînée, l'apprentie de la maternité, belle de douceur comme un baiser qui console, essuie les larmes fraternelles, et les efface de ses lèvres.

Le rythme des sons, et des pas sous les lumières, éveille en toutes ces jeunesses l'amour qui est le rythme des cœurs. Et même les gamines ,tandis qu'elles sautent une ronde, elles espèrent ce qui fera leur joie et leur malheur, à six ou sept ans de là.

IV

Les grands arbres, taillés avec art, font avec gravité des dômes au-dessus des allées. A toutes choses mortelles, la nuit semble faire promesse d'une révélation; elle donne à toutes sa large majesté qui est celle du mystère. Toutes les maisons sont à présent des palais, et ces marronniers peuvent passer pour les chênes des fées, dans une forêt royale.

De quel air, avec quelle rage muette, quel sentiment de chute inconsolable, la dame mûre qui se défend, toute plumes et soie, or, dentelles et perles, allant prendre la voiture qui l'attend, tombe en pleine lumière sur une bande de jeunes femmes, les unes en cheveux, les autres en chapeaux de deux sous, toutes rieuses et souples, portant l'incomparable fortune de la jeunesse. Dame Blette, la vieille relique, se sent morte, soudain, comme une châsse. Il lui semble que le rouge va lui fondre aux lèvres, et le noir aux yeux; sa perruque lui coule peut-être dans le dos, et toute cette graisse en ballons qu'elle sangle comme un double et monstrueux nourrisson, étouffé par le milieu et roulé entre le menton et le bas-ventre. Elle a mis deux heures à sa toilette; et tout d'un coup, elle croit être nue: c'est la nudité ferme et gracile des jeunes femmes en corsage de toile qui lui démasque l'horreur mamelue de la sienne. On lui ricane aux talons. Elle pleurerait de tristesse; mais l'envie et la haine la traversent d'une pointe brûlante, qui la roidit et la maintient debout.

La troupe joyeuse, tenant toute l'allée, se précipite. Bras dessus, bras dessous, les femmes au milieu, ils fredonnent. Bientôt, se sentant écoutés, désireux de donner spectacle, inquiets de plaire, ils chantent, ils y vont à tue-tête. Toujours avantageux, les jeunes hommes veulent montrer la force de leurs poumons, et mériter la victoire. Les femmes, toujours éprises, ont l'idée de séduire, et d'en appeler à la chair. Les hommes claironnent, et les femmes tourtourent. Et parce que l'orchestre recommence, on les fait taire.

Jusqu'à la fin, les enfants et les jeunes filles se pressent contre les barrières : au-delà, il leur semble que ce soit le bonheur, une musique plus belle, des lumières plus brillantes, ils ne sauraient dire quoi de plus frais et de plus chaud tout ensemble. Ils ne quittent pas des yeux le cercle magique où les musiciens, isolés comme des fous, conduits par un maître dément qui gesticule, mordent, sucent, tettent, dévorent sans jamais les avaler ces étranges serpents de cuivre et ces

anguilles de bois, qui se débattent en rendant du son. Ils regardent avec délices ces rangs de chaises, où sont assis les heureux du monde, les bourgeois, les étudiants et leurs compagnes, hérissées de chapeaux extravagants, comme les coiffures d'une tribu sauvage. Ils ont pour ces allées qui les séparent de la musique, le même respect, ils sentent la même convoitise d'en être plus près que les enfants pieux, dans les bas côtés de la cathédrale, pour la majesté épiscopale du chœur; et certes, les petits, dans la ferveur de la foi catholique, ont bien cru, parfois, que le chœur de l'église était la première chapelle du paradis.

V

Tel est l'empire du rythme, qui est le pouls de la vie idéale. Les pauvres gens sont alors tirés de la matière, où se consume leur vie, et où la loi du siècle les retient captifs. Là, sans doute, le rythme règne encore, et les ouvriers ne supportent la vie qu'ils mènent dans les usines que grâce au rythme de la machine et de l'outil. Mais il est implacable comme le cours des astres, et monotone comme la rotation de la terre.

La musique, au contraire, les lumières dans les feuilles, les parfums, l'appétit même du plaisir, tout ce que ces prisonniers du luxe trouvent sous les arbres du concert, les emporte enfin dans le rythme charmant de la fantaisie. Ici, on dirait que la fatalité est vaincue. Ils n'en ont point l'idée; mais ils en goûtent la délivrance. Leur rêve sort de la cage, comme un oiseau blessé. Il est porté sur le mouvement : le rythme de l'art, et même du plaisir, qui est l'art le plus pauvre, ouvre aux plus misérables des palais et les perspectives harmonieuses du bonheur.

Mais les mères n'ont plus la même confiance, car elles n'ont même plus de désirs. La musique passe au-dessus de leurs épaules, comme un aigle de vol trop haut. Quel vent du désert les a si tôt flétries, ces pauvres femmes? Elles ne sont pas vieilles, elles nourrissent encore ; et pourtant leur accablement est sans âge. Sauf les plus profonds et les plus humbles, elles n'ont point d'appétits. Ni le luxe ni la fête ne les tentent, mais uniquement l'argent que le luxe coûte; l'argent, ce dieu très dur qui fait suer les pauvres et qui fait frais aux riches, qui écrase ceux qui le cherchent, et qui donne des ailes à ceux qui le possèdent; l'or et l'argent enfin, qui ont la couleur des astres, sinon le même éloignement. Car là-haut, sur la cime des arbres, dardent les étoiles terribles.

YVES SCANTREL.



L'Exposition d'art allemand à Paris

Un grand projet qui avorte

Nous avons failli, cette année, avoir à Paris une exposition d'art allemand.

Exposition de plan très vaste, car elle eût embrassé à la fois les arts plastiques et les arts décoratifs. D'autre part, exposition exclusivement moderne en ce qui eût concerné l'art décoratif, et moderne aussi pour la peinture et la sculpture, mais avec un coin pour le rétrospectif le plus récent, comme hommage à quelques grands morts des dernières années : Böcklin, Leibl, Marées, Menzel, qui en Allemagne, sont demeurés très vivants par l'éclat de leur nom et l'action de leurs œuvres. Exposition enfin qui eût été présentée dans un fort beau cadre, car le Salon d'Automne, dont elle avait demandé et obtenu l'hospitalité au Grand Palais des Champs-Elysées, lui ouvrait généreusement ses portes, lui réservant au rez-de-chaussée les deux tiers de l'espace mis à sa disposition par l'Etat, et, au premier étage, plusieurs de ses salles à vitrage.

Ce projet d'exposition a si bien été sur le point de se réaliser, qu'après avoir été annoncé dans la presse dès le mois d'octobre 1907, il était encore indiqué dans le *Journal des Arts* du 11 juillet dernier comme une chose certaine et toujours en préparation. Mais à cette date déjà l'information était fausse, et il est nécessaire de la rectifier, en même temps qu'il peut être intéressant de donner quelques détails d'une part sur le projet même, d'autre part et surtout sur les causes de son avortement.

***

L'Exposition allemande de 1908 eût été une des plus belles manifestations d'art étranger auxquelles le jeune Salon d'Automne eût convié Paris à assister. Elle eût formé un des chaînons les plus im-

portants dans la série qu'ont déjà marquée l'Exposition d'art russe de 1906 et l'Exposition belge de l'année dernière, et qu'une Exposition d'art finlandais illustrera cette année d'une façon très brillante, on peut s'y attendre, puisque nous y retrouverons les Gallén, les Järnefelt, les Saarinen, si justement admirés naguère au merveilleux petit « Pavillon finlandais » de la rue des Nations.

L'Exposition de 1900 nous avait offert l'occasion de faire chez nous une première connaissance avec l'art allemand moderne. Mais celui-ci n'a laissé probablement dans la mémoire de la plupart d'entre nous que le souvenir d'une chose entrevue plutôt que regardée, sentie, et comprise. L'art véritablement moderne ne pouvait être à l'honneur dans la section allemande — puisqu'*en haut lieu* il ne l'est point en Allemagne. Guillaume II, on le sait, a pour les tendances artistiques nouvelles, des sentiments qui ne sont pas précisément d'une tendresse paternelle, et, comme il faut s'y attendre, le gouvernement les partage, ou tout au moins les professe et agit en conséquence. Il y a ainsi en Allemagne, comme chez nous, un art officiel et un art qui ne l'est pas, et, comme chez nous, comme partout, ils vivent en parfaite mésintelligence. Grâce à l'Exposition projetée au Salon d'Automne, le public français eût pu se faire une opinion dans cette querelle artistique d'Outre-Rhin. A défaut de connaître l'art allemand officiel — ignorance dont il n'y a pas lieu pour nous d'être inconsolables, et à laquelle d'ailleurs, sans lui faire tort, nous pouvons suppléer par l'imagination en nous aidant des réalités trop abondantes et trop encombrantes de notre art officiel à nous — nous aurions pu nous rendre compte des tendances modernes de l'art libre en Allemagne et apprécier sur une sélection soigneusement faite la valeur d'ensemble des résultats actuellement obtenus.

Etant donné l'importance énorme qu'eût prise à cette exposition la section de l'art décoratif — importance, qui d'ailleurs, eût été conforme au développement et au rôle de celui-ci dans la vie artistique de l'Allemagne contemporaine — nous aurions eu l'occasion, notamment, de juger sur des documents de premier ordre, pièces à conviction ou témoignages élogieux, le procès de « l'art nouveau » chez nos voisins. Les philosophes de l'art nous eussent expliqué pourquoi cet « art nouveau » qui a bien joui chez nous d'une faveur passagère, mais n'y a pas jeté de profondes racines, s'est épanoui en Allemagne avec une vigueur stupéfiante et y a été poussé par des artistes théoriciens jusqu'à ses dernières conséquences.

Nous aurions vu ces nouvelles tendances se manifester dans plusieurs créations des plus expressives : une salle de lecture-bibliothèque dont l'architecture intérieure, la décoration, le meuble, la

reliure des livres eussent traduit le souci curieux d'un ensemble, d'une harmonie de lignes, de formes et de couleurs selon une esthétique toute moderne ; — une salle de concert dont la conception et l'arrangement se fussent inspirés des mêmes principes de coopération réfléchie et où un orchestre allemand eût fait entendre une série de concerts de musique allemande ; — enfin, et plus instructif peut-être que le reste, eût été l'intéressant projet du professeur Olbrich, architecte de Darmstadt, qui avait été chargé d'organiser la section d'architecture. M. Olbrich se proposait d'aménager une grande salle qui eût été comme le vestibule de l'Exposition allemande, et à laquelle, avec des éléments d'architecture moderne (d'énormes moulages pris sur les constructions récentes les plus significatives) il eût imprimé un caractère de magnificence et de pompe — de colossal aussi, probablement. Ce hardi projet eût permis de faire une expérience certainement curieuse sur les nerfs optiques de Français qui, au début du xxe siècle, malgré bien des aberrations, respectent toujours et, quand ils sont le mieux inspirés, continuent la tradition de grâce fantaisiste et mesurée de leur xviiie.

A dépenser ainsi leurs soins, leurs peines — et leur argent, les Allemands prétendaient-ils éblouir Paris par des merveilles ? Non, sans doute. Mais ils poursuivaient le dessein bien naturel de se faire connaître de nous sous un jour favorable et d'intéresser Paris aux richesses de leur art moderne. L'Allemagne artistique n'est évidemment pas responsable de ce que l'Allemagne industrielle et commerçante la dessert trop souvent dans notre esprit en nous inondant de produits que nous apprécions pour leur bon marché, mais beaucoup moins pour leur bon goût. Nous avons commencé à voir à l'Exposition de 1900, mais nous aurions compris plus clairement au Salon d'Automne, qu'il y a dans l'art comme dans l'art décoratif allemand, autre chose que de la « camelote » et qu'à ignorer ou à méconnaître cette vérité par préjugé ou par suffisance, il y aurait pour nous, non seulement de la mauvaise foi et de l'injustice, mais aussi quelque sottise et quelque danger...

*
* *

Il est toujours un peu vain de parler de ce qu'aurait pu être quelque chose qui ne sera pas. Ne nous occupons donc pas autrement de ce qu'aurait été au juste le projet maintenant avorté de cette exposition. Mais ce qui est pour nous d'un plus grand intérêt et d'un meilleur enseignement, c'est de savoir pourquoi et comment ce projet s'est évanoui en fumée au moment même où il fallait passer à sa

réalisation. L'examen de cette question nous fera connaître certaines particularités curieuses de la vie artistique en Allemagne — car il importe de déclarer dès maintenant, comme en témoigneraient au besoin les Allemands eux-mêmes, que la responsabilité des Français ne fut nullement engagée en cette affaire. L'échec imprévu du du projet fut dû uniquement à des difficultés d'ordre intérieur dans le monde artistique allemand, et, avant tout, à l'impossibilité d'une entente entre diverses personnalités et divers groupements qui représentent des tendances artistiques différentes et qui se proposaient de coopérer à la réalisation de l'entreprise.

Une première constatation intéressante, c'est que l'idée même du projet n'était point venue de Berlin. Ce furent les provinces rhénanes et l'Allemagne du Sud qui en eurent l'initiative. Et il est bon de noter ce fait, car c'est un témoignage caractéristique, parmi beaucoup d'autres, qu'en dépit de la superficielle centralisation politique et administrative, le vieil esprit allemand de décentralisation ne s'exprime pas moins aujourd'hui encore dans les choses de l'art que dans le reste du domaine intellectuel. Ajoutons aussi que cette initiative était toute privée, et que les deux hommes qui en portaient la principale responsabilité, le peintre Ludwig Dill, professeur à Carlsruhe, et le docteur Fr. Deneken, directeur du Musée Kaiser Wilhelm, de Crefeld, n'avaient tablé que sur la solidité de leurs relations personnelles, sur le crédit accordé à leur compétence et à leur désintéressement, pour mettre sur pied un projet dont les bases financières n'étaient pas la partie la moins ardue à établir.

Pour se faire une juste idée de la nature et de la valeur d'une entreprise ainsi préparée, qu'on veuille bien renverser les rôles entre l'Allemagne et la France ; qu'on essaie d'imaginer le contre-projet d'une exposition d'art français à l'étranger, en Allemagne ou en tout autre pays, — j'entends d'une exposition recevable à représenter cet art véridiquement et dignement — sous ces deux conditions d'initiatives émanant de personnes privées et de centres provinciaux, tels que Bordeaux ou Lyon, par exemple ; on se convaincra immédiatement, je ne dis pas de l'improbabilité, mais de l'impossibilité absolue qu'un pareil phénomène se produise actuellement en France.

On peut objecter que l'exemple est un peu singulièrement choisi pour faire ressortir un contraste entre l'Allemagne et nous, puisqu'il s'agit justement d'une tentative allemande qui a lamentablement fait naufrage. Mais, en vérité, non. L'échec final n'enlève rien au caractère de l'entreprise, car le mérite des organisateurs ne réside pas tellement dans l'idée même du projet, qui pouvait aisément venir à d'autres et qu'en réalité d'autres avaient eue avant eux (la Sécession

de Munich, par exemple), mais dans ce fait que c'est un projet mûrement réfléchi, longuement préparé et, avant tout, établi d'une manière définitive au point de vue économique, qui a échoué par suite de circonstances extérieures et postérieures à l'excellente organisation initiale.

Que s'est-il donc passé au juste ? Ceci de très simple, banal et fatal, que, lorsque le projet a été publiquement dévoilé, des concours empressés et non requis se sont offerts pour consolider un char qui tenait déjà parfaitement sur ses quatre roues. Des acteurs nouveaux sont entrés en jeu pour aider au succès, mais en réclamant pour eux une part de rôle — part de lion, puisqu'il s'agissait de puissances du monde de l'art. Et le projet a sombré sous une tentative de mainmise et d'accaparement. Nous montrions tout à l'heure que de grandes entreprises peuvent se fonder en Allemagne autrement que chez nous, avec les seules ressources de l'initiative privée et provinciale. Il faut malheureusement ajouter tout de suite qu'en Allemagne comme en France, les plus heureuses tentatives peuvent être viciées ou ruinées de la même manière, par de puissantes mais maladroites interventions.

Parlons en termes plus clairs. Il existe en Allemagne une vaste association artistique qui porte le nom de Künstlerbund (Union des Artistes). Le Künstlerbund, qui a son siège à Berlin, fut fondé il y a quelques années, au moment et aussi par suite de l'Exposition universelle de Saint-Louis. A cette Exposition, en effet, et non pour la plus grande gloire d'une plus grande Allemagne, les organisateurs officiels de la section allemande n'avaient admis à participer que des artistes officiels. Le Künstlerbund fut la réponse indignée à cet outrageant parti-pris. Il était la condamnation de ce qui venait de se produire, mais surtout il devait être pour l'avenir la garantie que pareille iniquité ne se produirait plus. D'emblée, il fut une grande puissance, car il réunit, dès l'origine, les principaux artistes des différentes Sécessions, autant dire à peu près tout ce que l'Allemagne compte de vraies forces artistiques. D'autre part, sa création produisit en Allemagne un retentissement et une émotion considérables. L'attitude des officiels, dans l'affaire de Saint-Louis, fut même jugée si scandaleuse par l'opinion publique qu'elle fit bientôt l'objet d'une interpellation et d'un débat mémorables au Reichstag.

De tout ceci, retenons seulement le point essentiel : que le Künstlerbund fut, par son origine, par sa composition, par son esprit, par son objet, un organe d'opposition, de revendication des artistes libres pour la liberté de l'art. Comprenne maintenant qui pourra, son étrange attitude dans l'affaire de l'Exposition allemande au Salon

d'Automne. Le nom des organisateurs était une garantie suffisante de l'esprit qui devait la diriger. Ce n'étaient plus, comme à Saint-Louis, des artistes officiels qui, à l'exclusion des autres, allaient représenter l'Allemagne à l'étranger. Mais il y a plus : la plupart des artistes que le comité d'organisation avait résolu d'inviter (si ce n'est même tous) faisaient précisément partie du Künstlerbund ! Cette société semblait donc moins fondée que tout autre groupement à nourrir et à manifester contre le projet des sentiments de froideur ou d'hostilité. Il ne restait à sa direction que le regret — vraiment difficile à transformer en grief — d'avoir été prévenue dans une entreprise qu'elle aussi avait peut-être rêvé de mener à bien, sans avoir encore jamais su trouver ni l'occasion propice, ni les moyens nécessaires. Cependant, la surprise lui fut sans doute plutôt désagréable, car elle ne montra aucun enthousiasme à participer de la manière qu'on lui proposait à la future exposition. Elle inventa l'extravagant projet que le Künstlerbund aurait son exposition dans l'Exposition, ses salles à part, son jury à part, etc. Pauvre public parisien, si peu au fait de ces subtiles chicanes allemandes, qu'eusses-tu pensé de cette sécession de Sécessions dont tu allais être appelé à connaître ? Vraisemblablement, tu en aurais été un peu interloqué, et tu aurais eu bien de la peine à en comprendre le pourquoi.

La singulière prétention du Künstlerbund fut donc déclarée inacceptable. Mais le comité organisateur, poussant à l'extrême l'esprit de conciliation et voulant donner la preuve de son parfait désintéressement, fit deux concessions tellement importantes qu'elles paraissaient devoir dissiper tout malentendu : d'une part, il consentait à accepter dans son sein une représentation de la direction du Künstlerbund ; d'autre part, il admettait que l'Exposition battrait le pavillon de cette société. Sacrifices inutiles. Le Künstlerbund exigea de plus que l'Exposition fût officielle. Ce fut le coup de mort pour le malheureux projet. Patronner, à Paris ou ailleurs, une exposition de l'art moderne le plus avancé, on peut se figurer combien le gouvernement allemand y était disposé... A toutes les requêtes, il fit longtemps la sourde oreille, et, quand il voulut bien répondre, ce fut pour déclarer que, du moment qu'il s'agissait d'art moderne, la chose ne l'intéressait pas. De quelque manière que cette réponse officielle ait été formulée et présentée, cette affectation d'indifférence et ce parti-pris d'abstention étaient une désapprobation très nette de l'entreprise. En France, dans les mêmes circonstances et toutes choses égales d'ailleurs, cet insuccès d'une démarche fâcheuse eût été pour un pareil projet un coup de fouet salutaire. « Faisons notre Exposition sans l'autorité des autorités. » Ainsi eussent peut-être raisonné

des Français. Et, en l'occurence, il y eut sans doute quelques Allemands qui raisonnèrent à la française. Mais, tout de même, les choses se passaient en Allemagne et les échafaudages croulèrent. L'Exposition avait vécu.



Le Künstlerbund étant ce que nous savons, pourquoi a-t-il fait du gouvernement allemand l'arbitre des destinées de l'Exposition ? Il ne pouvait guère ignorer, semble-t-il, qu'il allait la rendre irréalisable. Faut-il donc supposer qu'il ait employé le moyen parce qu'il voulait la fin ? Ce serait bien machiavélique, et mieux vaudrait, assurément, trouver une explication plus honorable, mais c'est à lui de la fournir. La seule raison un peu sérieuse qu'il ait donnée de son recours au gouvernement, c'est que, pour faire à Paris une exposition digne de l'Allemagne, il jugeait nécessaire de pouvoir emprunter aux musées de l'Etat les meilleures œuvres des meilleurs artistes. Mais c'est là une raison plus spécieuse que solide, et elle est, en tout cas, insuffisante ; car si la direction du Künstlerbund pense qu'il y aurait avantage en certains cas à disposer des œuvres acquises par l'Etat, elle ne va pas certainement jusqu'à en conclure qu'une exposition d'art moderne est impossible si on ne dispose pas de ces ressources. Le plus naturel et le plus juste, en cette circonstance, c'était donc d'accepter la réalité telle qu'elle se présentait, de faire généreusement tous les efforts pour exécuter un projet qui était né viable, et, loin de rien risquer qui pût l'entraver ou le compromettre, d'y aider en y participant. Qui sait si la réussite de cette première tentative n'eût pas frayé les voies à une tentative ultérieure qui eût répondu plus exactement aux souhaits et aux desseins du Künstlerbund ? Au contraire, les conséquences de l'échec survenu sont à tous points de vue déplorables.

D'une part, en Allemagne, la politique d'impérialisme artistique du Künstlerbund n'a pas peu contribué à irriter les justes susceptibilités des organisations et des personnalités indépendantes. Le comité d'initiative représentant, nous l'avons dit, les provinces rhénanes et l'Allemagne du Sud, le Künstlerbund, au contraire, représentant Berlin, la querelle relative à l'Exposition au Salon d'Automne a fait, une fois de plus, apparaître comme possible ou même comment imminente, une rupture entre Berlin et la province, entre le Nord et le Sud. Les dissentiments ont été assez profonds pour que tout danger n'en soit pas encore absolument écarté. En tout cas, après ce qui vient de se passer, les temps ne sont guère propices à

concerter une action commune des divers groupements artistiques allemands pour une exposition à l'étranger. C'est la faillite lamentable de l'un des points les plus essentiels du programme du Künstlerbund.

Si les Allemands veulent, à l'avenir, faire une nouvelle tentative d'exposer à Paris, ils ne pourront d'autre part éviter d'avoir à vaincre des préventions assez justifiées. Surtout il est déplorable pour eux, qu'ils aient laissé une si fâcheuse impression à la société, qui, en France, témoigne envers l'art étranger des dispositions les plus bienveillantes.

On doit souhaiter cependant, pour l'honneur de l'art allemand, que des conflits tout à fait regrettables. s'apaisent et que le projet abandonné puisse un jour être repris et mené à bonne fin. L'Allemagne est depuis plusieurs années une cliente assez fidèle et assez précieuse de l'art français pour que nous ayons envers elle quelques obligations. Dans la seule année 1907, des expositions d'art français ont eu lieu à Strasbourg, Stuttgart, Crefeld, et une section française de première importance avait été organisée par le professeur Dill à l'Exposition internationale de Mannheim (1).

Les Allemands accueillent l'art français avec sympathie et avec générosité, quelquefois avec enthousiasme. Même après l'avortement déplorable dont ils portent toute la responsabilité, il est bien permis de penser qu'une exposition d'art allemand à Paris serait une chose toute naturelle et pour laquelle l'amour-propre le plus chatouilleux ne trouverait même pas à se reprocher d'avoir fait des avances injustifiées.

ETIENNE AVENARD

(1) Pour ne parler que de l'Exposition de Crefeld avec laquelle je me suis trouvé avoir des rapports plus particuliers, il n'est peut être pas inutile de rappeler que l'initiative du Dr Deneken a valu aux artistes français de vendre pour 65.000 francs d'œuvres dans une ville allemande de moyenne importance.





Lettres du Japon

La pentarchie japonaise et les crises ministérielles

Tokyo, août 1908.

Un premier ministre d'une monarchie parlementaire qui tombe, alors qu'il conserve la confiance de l'empereur et que de récentes élections viennent de lui apporter l'assentiment de « pays légal » ; un Cabinet qui a suivi la politique de son prédécesseur, et dont le successeur n'aura vraisemblablement pas une politique bien différente ; une crise ministérielle qui se noue et se dénoue en l'absence des Chambres, et sans que personne songe à les convoquer : tel est le singulier spectacle que nous offre la chute du ministère Saïonji.

C'est en janvier 1906 que le marquis Saïonji avait pris le pouvoir, en remplacement du comte Katsoura, victime de l'impopularité que le traité de Portsmouth avait déchaînée au Japon. Katsoura avait passé la main à Saïonji, esprit distingué et cultivé, *Kougé*, c'est-à-dire arrière-cousin de l'Empereur, à un degré très éloigné, il est vrai, et ami personnel du prince Ito, qu'il avait bientôt remplacé à la tête du *Seyoukaï*, un des principaux partis politiques du Japon.

Et voici qu'au bout de deux ans et demi, un beau matin, en pleines vacances parlementaires, pareille à un coup de foudre dans un ciel

serein, surgit la nouvelle que le marquis quitte le pouvoir et que le Cabinet démissionne ! Stupéfaction générale. Qu'est-il donc arrivé ? Que vont faire les députés ? Que va dire la presse ?

Combien le rôle du Parlement japonais est insignifiant, on l'a vu une fois de plus au cours de cette crise. Non seulement M. Saïonji s'est retiré du pouvoir à l'insu du parti qui votait pour lui à la Chambre, mais, même après coup, il n'a pas cru devoir révéler à ce parti les motifs d'une démission si inattendue. Et pourtant M. Saïonji est, paraît-il, l'un des hommes politiques japonais les plus favorables au parlementarisme. Qu'eût-il fait s'il ne l'était point ?

Toujours est-il que, quand M. Haseba, président du Comité exécutif du *Seyoukaï*, eut convoqué, le 5 juillet, une cinquantaine des membres du parti, il se borna à leur faire savoir, de la part du Premier ministre, que la maladie était l'unique motif de sa résignation. Mais encore ? demandèrent quelques curieux. — La maladie ! — Quoi ! ripostèrent MM. Itakoura, Tatakawa et quelques autres, voilà un ministère qui vivait grâce à notre appui, avec lequel nous avions partie liée, dont notre succès, aux dernières élections, vient de renforcer le prestige, et il nous glisse dans les doigts, sans un mot d'adieu ni d'excuses ! Qui trompe-t-on ici ? — La maladie ! La maladie ! vous dis-je, répondait opiniâtrement M. Haseba. — Eh bien, que le malade parte, mais que le bloc du Cabinet reste ! Qu'un autre Asquith prenne les rênes du pouvoir pendant la maladie du Campbell-Bannerman japonais ! Ou bien y a-t-il des causes profondes à cette crise ? Et quelles sont-elles ? — La maladie, répondait toujours M. Haseba, dont la consigne était de se taire. Sur cette maladie affirmative, nos députés quittèrent, la tête basse, leur salle du Jeu de Paume, car c'est en dehors de ces comparses débiles que se débattaient les destinées du pays. Au surplus, ils faisaient savoir bientôt qu'ils avaient décidé courageusement de « conserver une attitude digne et réservée, en attendant de prendre les décisions que comporteraient les événements ». Procédé enfantin pour sauver leur face et se ménager un ralliement graduel au nouveau Cabinet, qui leur conservera une part du pouvoir... et du gâteau.

La presse japonaise, elle, non moins ignorante que les députés des raisons décisives de cette crise, mais soucieuse d'augmenter son tirage par des nouvelles à sensation, ne manqua pas de donner à cette maladie diplomatique toute la gravité qu'elle ne comportait pas. Quel macabre *corpus*, on pourrait façonner en compilant les noms de toutes les affections qu'elle prêta au pauvre marquis ! Toute la science médicale des journalistes y passa. Abcès au foie et autres tumeurs internes localisées au petit bonheur ; maladies d'estomac et des reins de toutes les variétés connues et inconnues ; dépression générale due

à mille et une causes ; quel raccourci d'hôpital, quelle cour des Miracles incarnée en un seul homme ! En vérité, veuillez croire que si le marquis Saïonji, grand seigneur égaré dans la politique militante, éprouve quelque lassitude du pouvoir, il ne s'en porte pas moins bien que vous et moi. Mais il laissa parler les journaux, car il n'a, dit-on, et je le crois sans peine, qu'une médiocre estime pour la presse japonaise.

Cependant il fallait trouver des raisons plausibles de sa démission.

Invoquerait-on la situation financière ? Certes elle est loin d'être satisfaisante. Mais le ministère n'y pouvait rien. Constitué au lendemain d'une des crises les plus terribles qu'ait traversées le Japon, il recueillit une lourde succession, dont il n'était pas responsable ; et, au surplus, il prit l'engagement d'exécuter le programme *post-bellum*, élaboré par son prédécesseur, le comte Katsoura.

Or, ce programme, il l'a appliqué de son mieux. Les budgets ont été équilibrés ; le rachat des chemins de fer mené à bonne fin ; de nouveaux emprunts évités.

Y a-t-il eu rupture entre le Cabinet et la volonté (?) du pays. Pas davantage : les élections en font foi.

La politique extérieure a-t-elle subi un échec ? Bien au contraire. Le Cabinet a raffermi les relations du Japon avec l'Amérique et l'Europe, et ce ne sont pas les questions actuellement pendantes entre le Japon et la Chine qui pourraient provoquer une crise ministérielle. A quoi donc attribuer cette brusque révolution de Palais ?



Révolution de Palais est bien le mot. C'est qu'à Tokyo, comme à Péking ou à Constantinople, il y a un sérail ou, si vous préférez, des pouvoirs occultes, irresponsables et tout puissants, jouissant de la faveur du maître, et qui sont les vrais monarques.

A Tokyo, les fortes têtes du sérail s'appellent les *Ghenros* ou *Elderstatiemen* ou *Anciens*. Ils sont actuellement en nombre de quatre, depuis que le maréchal Oyama a officiellement cessé d'en être, et ils s'appellent le prince Ito, le marquis Yamagata, les vicomtes Inouyé et Matsoukata. Ajoutons-y le comte Katsoura, plus jeune, moins influent, qui deviendra quelque jour ghenro en pied, et pour qui les Japonais ont créé le nom de demi-gheuro. Il y a des demi-ghenros, comme il y a des demi-gheishas.

Cette souveraine pentarchie appartient, comme de juste, aux clans de Choshou et de Satsouma. Un des historiens du Japon, M. Griffis, dont le mérite est loin de valoir la réputation, écrivait récemment, à

leur propos, dans un article, d'ailleurs fort médiocre, de la *North-American Review*, que « le seul mot ghenro pèse un milliard de tonnes ». La métaphore est bien américaine, mais l'idée est juste.

En vertu de cet esprit de classification et de spécialisation qui a introduit tant de cloisons étanches à l'intérieur de la société et de l'administration japonaises, chacun de ces hommes a son rôle propre. Le prince Ito a, si l'on peut dire, la spécialité de la politique générale, et il faut reconnaître qu'il mérite bien son nom de prince *Ficelle* (*ito*), par l'habileté avec laquelle il sait résoudre les questions les plus délicates. Yamagata et son élève Katsoura sont préposés aux affaires militaires. Inouyé et Matsoukata sont les financiers. Le conclave des *ghenros* se trouve donc contenir des éléments civils, militaires et financiers, c'est-à-dire tous les éléments indispensables à un régime.

Mais précisément parce qu'ils ont chacun leurs attributions et leurs préférences particulières, il y a lutte entre eux pour l'équilibre des pouvoirs. Chacun a à doter sa vaste clientèle, en même temps qu'il veut faire prédominer ses vues et sa personne. Ces tendances divergentes peuvent d'ailleurs se ramener à deux principales. D'une part, c'est la tendance militaire et bureaucratique, représentée par Yamagata, Katsoura, son fidèle *Achate*, et l'ombre d'Oyama. Contre eux Ito est seul, tout en ayant pour lui la moitié d'Inouyé et de Matsoukata, car ceux-ci, malgré leur esprit autoritaire, ont à veiller au salut des finances.

Longtemps, la lutte fut directe entre Ito et Yamagata. Pendant des années, ils ont combattu à qui prendrait et rendrait le portefeuille. Mais aujourd'hui ils sont âgés, blasés et dédaignent de mettre directement la main à la « manivelle du gouvernement ». Le second et dernier ministère Yamagata dura de 1898 à 1900. Le quatrième et dernier ministère Ito prit fin en 1901. Ce furent alors leurs élèves qui entrèrent en scène, les maîtres restant dans la coulisse et se contentant de tirer les ficelles. Aujourd'hui Yamagata s'appelle Katsoura, qui fut premier ministre de juin 1901 à décembre 1905, et Ito s'appelle Saïonji, qui fut premier ministre de janvier 1906 au 4 juillet 1908. Ici le conflit continue, et toujours sur le même terrain.

Or, ces mois derniers, l'occasion était bonne, pour le parti Yamagata-Katsoura, de ressaisir le pouvoir. Le prince Ito était loin, absorbé par la conquête militaire et économique de la Corée ; on pouvait donc miner, à Tokyo, son influence. Quant au cabinet Saïonji, auquel Katsoura n'avait passé le portefeuille qu'à contre-cœur, il menaçait de s'éterniser ; les élections lui avaient été favorables, et l'on n'apercevait à l'horizon aucun obstacle, pas même une pelure d'orange

propre à l'évincer du pouvoir. Ne pouvant exploiter ses fautes, on allait lui faire payer ses succès.

Au surplus, qu'était ce Saïonji ? Un révolutionnaire, oui, un révolutionnaire, dont les actes passés et présents compromettaient les principes fondamentaux de l'Etat japonais. Il avait longtemps séjourné en France, était pénétré de nos pratiques politiques et des idées des philosophes de notre grand siècle. Il s'était même affirmé disciple de Rousseau. Un admirateur du *Contrat social* gouvernait l'Empire du Soleil Levant ! Cet arrière-cousin des Mikados prenait des allures de La Fayette ! La bureaucratie ne lui pardonnait pas d'avoir jadis, dans son journal *La Liberté orientale*, adopté la devise Liberté, Egalité, Fraternité, insultante pour un pays monarchique et patriarcal, où Docilité, Servilité, Paternité forment le trépied des institutions !

Sans doute, en avançant en âge et en honneurs, le marquis était devenu, comme il est naturel, un peu conservateur et autoritaire ! Mais que d'escapades il avait encore sur la conscience ! Au moment où l'on glorifiait Zola en France, n'avait-il pas écrit une préface élogieuse à la traduction japonaise de *Paris ?* Tant et si bien que son ministre de l'Intérieur avait dû interdire cette traduction subversive. N'avait-il pas offert — ô nouveauté ! — un banquet aux principaux romanciers japonais ? N'avait-il pas — ô scandale ! — invité à sa table des acteurs et des chanteurs ? C'en était fait du Japon !

Bien plus, le marquis était devenu anarchiste. N'avait-il pas dans son parti des hommes, comme Matsoumoto Kumpeï, qui parlaient de suffrage universel ? Il y a quelques semaines, une douzaine de socialistes n'avaient-ils pas défilé dans les rues de Tokyo ? Le spectre rouge se dressait ! C'était la faute au Kropotkine japonais. N'avait-on pas vu des socialistes distribuer des brochures à des soldats ? Des Japonais résidant en Amérique n'adhéraient-ils point à des groupements socialistes, au point que M. Hayaski, le ministre des Affaires étrangères, avait été mis en mouvement, pour les faire surveiller à vingt mille kilomètres de distance ! Le nouveau Code criminel ne punissait que de trois ans de prison à un emprisonnement à vie les contrefacteurs d'édits impériaux. O irrespect ! « Voilà un Code sinistrement teinté de socialisme », s'exclama M. Itchiki, membre de la Chambre des Pairs et professeur de droit à l'Université impériale. « Les avenues sont prêtes pour le républicanisme et le socialisme », s'écrièrent certains journaux. C'était toujours la faute du marquis Saïonji, et plus qu'il n'en fallait, en tout cas, pour le faire mettre au ban de la bureaucratie terrifiée.

Ajoutez à cela que le marquis se rebiffait parfois contre la tutelle des Ghenros, qu'il n'avait consenti qu'en rechignant à un nouvel accrois-

sement d'impôts, et qu'il avait choisi de lui-même, parmi des membres du Parlement, des ministres tels que MM. Hara et Matsouda. Aussi les Ghenros lui tenaient-ils rancune de cette indocilité inaccoutumée, et refusèrent-ils, par exemple, d'assister au conseil où le baron Goto devait rendre compte de sa mission en Russie.

Le résultat de ce désaccord, ce fut la crise récente et l'avènement du cabinet Katsoura. Un grand journal de Paris qualifie de « douce et libérale » la politique propre au comte Katsoura. Lourde erreur : ce parti représente l'élément militariste et bureaucratique. Mais il est probable que, soucieux de l'appui du *Seyoukaï*, pour ne pas recourir à de fréquentes dissolutions, et se trouvant aux prises avec une situation financière encore difficile, ce nouveau cabinet évitera de froisser les intérêts économiques et de braver ce qui, au Japon, tient lieu d'opinion publique. Il faut donc voir dans cette crise un mouvement d'oscillation qui, ici, n'a rien d'anormal, et qui marque, somme toute, un tournant de plus dans cette lente évolution en spirales ascendantes vers un régime parlementaire caractérisé.

Henri Labroue.





La manie du journal jugée par un Chinois

C'est bien une manie, moderne d'ailleurs, et spécialement européenne. Nous savons qu'il ne faut demander à un quotidien, pour la modeste pièce de bronze qu'il coûte, ni nouvelles bien fraîches, ni informations bien sûres, ni articles bien sérieux, ni romans bien écrits. Nous lisons cependant non pas une, mais deux ou trois feuilles par jour : une le matin, tantôt avec le petit déjeuner, tantôt dans le tramway ou la voiture qui nous mène à notre travail ; une autre l'après-midi, entre deux visites ou deux affaires ; et la dernière le soir, sous la lampe ou bien au café. Toutes les deux heures environ, les boulevards de Paris sont envahis d'énergumènes qui vocifèrent, les bras chargés de papier humide encore, et courent, bousculant les promeneurs, sur des espadrilles boueuses. Que trouvera-t-on en ces « éditions spéciales », décorées d'épaisses « manchettes » noires ? Rien qu'on ne vienne d'apprendre à l'instant même en d'autres éditions non moins exceptionnelles et non moins chargées d'encre grasse. On les achète, tant il est difficile à l'homme de ne pas espérer l'impossible. D'ailleurs, nous n'attendons pas d'un journal qu'il nous instruise, mais seulement qu'il nous aide à tuer le temps ; c'est le causeur insipide dont nous écoutons le bavardage, parce que nous

craignons, plus que tout au monde, de nous trouver seuls. Aussi n'est-ce pas le plus véridique qui nous plaît davantage, mais celui qui a le plus à nous conter. Ainsi s'explique que de fort honnêtes gens fassent leurs délices de tel organe qui, sous prétexte de tout dire, en dit souvent bien plus qu'il ne faudrait. Ils n'y croient qu'à demi, comme on écoute d'une oreille. Mais cette institution est-elle au nombre de celles que l'Asie nous envie ? On en doutera, lorsqu'on aura pris connaissance de ce croquis minutieux et sec, tracé sans bienveillance par un rédacteur de l'excellent journal chinois *Sin Chéu Pao* (5 septembre 1908, p. 8) ; cela s'appelle : *Tsouo tsai houo tch'e tchen chang hia siang*, c'est-à-dire : *Rêverie dans une gare de chemin de fer.*

Je conduisais un ami à la gare. Parmi les bagages amoncelés, les coffres, et les cages, à quatre ou cinq endroits, j'aperçois de petits kiosques. Il y a là des objets rouges et d'autres verts, de carrés et de longs, d'épais et de minces ; par dessus, des photographies imprimées ; en tête, d'énormes titres. Le kiosque en est rempli : à droite, à gauche, en avant, en arrière, ces choses sont suspendues ou entassées tant qu'il en peut tenir. Et ce sont les journaux d'aujourd'hui, et les revues de la semaine ou du mois. Dans les kiosques, deux ou trois hommes, qui tout d'un coup étendent le bras pour prendre un journal, ou baissent la tête pour compter de la monnaie, ou tendent l'oreille pour écouter les propos de la compagnie, ou se hâtent de répondre à des gens très pressés. Ce sont les vendeurs de journaux.

On a déjà pris quelques journaux, mais ce n'est pas assez : on lève et penche la tête de tous côtés pour en chercher, comme en Chine, après avoir fait brûler les parfums, on cherche les bulletins de sort (1). Ou bien on donne un coup d'œil aux bagages, un coup d'œil pour suivre rapidement la lecture. Ou bien encore ils sont réunis quatre ou cinq, hommes et femmes, grands et petits, chacun son papier en main, absorbés dans leur lecture, sans regard les uns pour les autres. Ce sont les passants qui vont et viennent en lisant les journaux.

Or cette gare n'a pas plus de trente mètres d'étendue : et cependant, c'est un tas immense d'imprimés en désordre. Je vais attaquer cet abus et le tourner en dérision. Que de paroles mensongères, bruit de flûte et de tambour ! Que de noir pris pour du blanc, perpétuellement ! Que d'infimes détails, parcelles de riz ou de sel ! Il y a beaucoup à raconter là-dessus. Si l'on prend la peine d'examiner le contenu des articles, un par un, on reconnaît que huit ou neuf fois sur dix, ce ne sont que choses déjà dites et ressassées. Presque tout est pareil : seuls de légers détails varient. Et je ne parle que de Paris. Si un homme travailleur établissait une rédaction de journal où on ne prendrait que les choses importantes en laissant de côté les autres, que les idées nouvelles en laissant de côté les vieilleries, je crois que dans dix ou cent journaux on trouverait la matière d'un seul, qui serait très court,

(1) Ces bulletins sont tirés au sort après l'offrande et indiquent l'avenir.

mais suffisant pour apprendre tout ce qui se passe en un jour. Et les annonces aussi encombrent le journal ; elles sont au commencement et à la fin, souvent plusieurs fois. Il suffit d'une pour comprendre, et si l'objet annoncé vous est nécessaire, on ira certainement l'acheter au magasin. Il n'est pas besoin pour cela de lire la même chose en tête et en queue du journal, chaque jour et sans fin répétée.

Suit une définition fort généreuse de la liberté de la presse, qui serait le droit d'oser dire ce qu'il faut dire et ce que personne n'a dit encore, avec ce correctif qu'une conviction sincère l'emporte sur la nouveauté, et même sur le talent. Puis un ami passe au rêveur quelques numéros d'une revue du Ho-Nan, qu'il trouve fort intéressants ; et il s'étonne que des publications nouvelles se soient si bien développées en son pays, alors que leurs aînées sont mortes ou se meurent. Il y a en effet une lassitude chinoise, un dégoût de l'action, une difficulté de croire, fruits d'une longue sagesse. Mais lorsqu'une conviction se forme en ces esprits rassis, elles est inébranlable : témoin le tenace effort de ces réformistes, dont je ne veux pas parler aujourd'hui, car j'aurais trop à dire. J'ai voulu simplement montrer qu'un Chinois ne trouvait pas également enviables tous les bienfaits de notre civilisation. Peut-on lui donner tort ?

Louis Laloy.





La Rentrée des Décadents russes dans la Vie sociale

Le titre de cet article résulte *a contrario*, d'un curieux passage d'un livre intéressant. Il semble qu'il y ait lieu, tant au point de vue général qu'à un point de vue littéraire particulier, de recueillir le fait et de le mettre en valeur, et il faut signaler le livre. Ce livre, disons-le tout de suite, publié à Paris, en français, est intitulé *Le Tsar et la Révolution*. C'est comme qui dirait un recueil de « brochures » et même de petits traités philosophico-religieux, dus à M. Méréjkovski, à Mme Hippius et à M. Philosophov (1).

Où est le temps où, à Saint-Pétersbourg — il y a de cela environ dix ans — la majeure partie des écrivains et du public protestait si fort contre les théories que représentait le groupe littéraire formé ou présidé par les signataires du livre actuel ? Il nous semble entendre si distinctement encore les jugements identiques et violents d'un publiciste et d'un journaliste de notre connaissance ! « Dans l'état actuel de la société russe, disait-on, prôner l'art pour l'art, travailler dans cette formule, est chose criminelle ! » D'un point de vue exactement opposé, celui d'un art utilitaire consacré à la peinture des milieux russes existants, directement attingibles, et principalement des milieux les plus déshérités, des milieux paysans ; du point de vue d'un art « à tendances », se donnant pour but d'ouvrir, par la réalité et la dureté de ses images, les yeux aux classes

(1) *Mercure de France* 1908.

instruites et par elles aux classes gouvernantes — de ce point de vue une pareille opinion, bien qu'excessive, pouvait se soutenir. Il y a joie à penser qu'une voie s'ouvre à l'accommodement et que le grand public russe pourra n'avoir plus d'objections de principes contre des artistes, ennemis proclamés de toute banalité, assouplis par de laborieux exercices et qui, à l'heure présente en pleine maturité, en sont à devoir donner encore — assurément — leurs œuvres les plus fortes. Une large notoriété ou le succès leur sont dès longtemps venus à l'étranger ; on y traduisit les romans formant trilogie de M. Méréjkovski et un volume de ses critiques ; on y connaît des nouvelles de Mme Hippius. Puissent les « décadents » russes obtenir bientôt la dernière consécration qui leur ait manqué (la plus fuyante, comme on sait, d'après le commun proverbe), celle de devenir enfin « prophètes en leur pays ! » — Au fait, ce n'est précisément à rien moins qu'à devenir *prophètes* que tendent les auteurs de *Le Tsar et la Révolution!...*

***

Le malentendu qu'il y avait entre les décadents russes et leurs contemporains, le livre qui nous occupe le dissipe. Comme les libéraux et comme « tout ce qui pense en Russie », les décadents se sont trouvés avoir au cœur une même haine : C'est, au propre, celle de l'autocratie, aggravée de l'orthodoxie, celle de « la *Bête* Tsarisme ». Les décadents parurent suspects et les libéraux les classèrent comme conservateurs (« conservateurs, au reste, inoffensifs »), parce qu'ils affectèrent la plus profonde indifférence en matière politique.

S'ils agirent ainsi, ce fut, explique M. Méréjkovski, sous une double contrainte, celle de la censure officielle, gouvernementale, et celle de la censure « libérale » et révolutionnaire, occulte et d'autant plus acérée et soupçonneuse. Il fallait vivre et échapper au régime policier ; ne voulant ou ne pouvant aller ni à droite, ni à gauche, ni en arrière ni en avant, les décadents n'eurent qu'à s'enfermer dans les ténèbres et le silence de la « solitude complète ». « Ils descendirent dans le terrible *souterrain* de Dostoïevski. » « Le *souterrain*, c'est la suprême révolte de l'individu contre l'ordre social et naturel, c'est *la non-acceptation du monde.* » (P. 219.)

Or, « tout au fond du *souterrain*, dans l'ombre la plus noire, s'est ouverte une baie inattendue ; elle brillait comme un point lumineux, ouverture sur un ciel nouveau. » (*Ibid.*)

Les mots qui expliquent ce qu'est cette « baie », ce qu'est ce « point lumineux », ce « ciel nouveau », n'ont pas, dans le passage que nous ana-

lysons, la suite directe et la précision que nous aurions souhaitées : au lieu de continuer à rapporter le texte même de M. Méréjkovski, force va nous être de commenter son idée. Nous sommes en territoire russe : il va y avoir du myticisme ; plusieurs des mots dont nous nous sommes servis ont pu le donner à entendre.

*
* *

Dans « le terrible souterrain », les décadents russes ne trouvèrent rien moins, à parler franc, qu'*un* chemin de Damas, plus même ! quelque chose comme une « révélation » nouvelle !

A s'y occuper avec prédilection des choses religieuses ; à s'y intéresser aux vues des sectes russes, et à penser (ce qui peut être admis), que le travail moral et mental dont elles résultent est un des côtés les plus originaux de l'« âme » russe — le plus « mystérieux », le plus insondé et qui paraît devoir être le plus fécond (le seul fécond, dirait volontiers l'auteur si on l'y poussait) ; — à considérer que ce vivant côté, de recherche irrassasiable « quand même », et « par delà même le christianisme », est constamment contrarié par l'orthodoxie et le tsarisme, indissolublement unis, les décadents (au nom, en somme, de la liberté de l'esprit humain, et plutôt que de sacrifier la particularité russe la plus précieuse et la plus sacrée), préférèrent condamner hautement l'orthodoxie et avec elle l'autocratie. Que dis-je, préférèrent ? Toutes leurs vues les y contraignirent.

Leur livre est l'acte de rupture solennel avec l'autocratie et l'orthodoxie, leur acceptation déclarée de la révolution, et, sinon l'entière adhésion, à elle, du moins (il faut rester précis) l'union temporaire, sans doute, et d'attente, qu'ils font avec elle. Union réfléchie, libre et hardie ! — plutôt d'artistes, certes, que de citoyens (et par là l'entente avec les « libéraux » reste problématique) plutôt aussi d'esprits religieux et de spéculateurs « métaphysiques » que d'agissants — mais un Acte pourtant ! un Geste ! « Beau geste » qui a son ampleur et qui peut avoir sa petite force d'exemple, d'entraînement et d'accroissement. Ce geste, d'autres membres du groupe, croyons-nous, l'avaient déjà fait pour eux-mêmes, le poète Balmont, par exemple, et le poète Minski ; quelle force et quel poids plus grands il acquiert à revêtir une sorte de caractère collectif et à être complaisamment expliqué et longuement motivé !

*
* *

Voyons, avant d'arriver à la partie nouvelle que tout le livre tend à projeter, comment M. Méréjkovski et ses collaborateurs établissent leur thèse, posent leurs dogmes et justifient leurs aversions ou leurs sympathies.

La préface du livre est de M. Méréjkovski. Elle devait être prometteuse, elle est brillante et même oraculaire. Le penseur-romancier y dénonce aux Européens le péril de la révolution russe dont le sens intime leur échappe. Ce sens est religieux, quoi qu'en pensent les révolutionnaires eux-mêmes, en leur acharnement après l'autocratie, et il ne peut être que religieux dès qu'il s'agit de la Russie — la Russie « transcendante » et « l'envers de l'Europe » (p. 6). Quand les révolutionnaires auront jeté bas l'autocratie et l'orthodoxie, il se creusera dans la conscience russe un néant tel qu'aucune forme grouvernementale européenne ne pourra le remplir, ni monarchie constitutionnelle, ni république démocratique bourgeoise. Et, aux convulsions terribles qui agiteront la Russie, « les anciennes boutiques parlementaires s'écrouleront comme des châteaux de cartes ». Les Européens se précipiteront pour mater la révolution russe, mais en vain! Rien ne pourra ramener l'ordre qu'une « nouvelle synthèse religieuse, combinant l'amour infini et la liberté infinie ». Ce sont les personnes isolées de la haute culture que l'auteur convie à se préoccuper de ces choses et à préparer ce qui doit amener à la « résurrection » les masses populaires enfermées dans des tombes. — M. Méréjkovski, on le voit, accumule hypothèses sur hypothèses et ne s'arrête pas aux premières. Le présent, court, lent, mesquin, et ce qui peut immédiatement lui succéder, ne l'ont, au vrai, jamais intéressé; il s'est voué aux libres perspectives de la seule cité de l'avenir. Mais, comme il aime les extrêmes, à la russe, il a pu parfois se plonger volontiers dans le passé.

La tâche de montrer l'autocratie et l'orthodoxie liées comme « deux moitiés d'un tout » est échue à M. Philosophov. Il s'en est acquitté en philosophe politique digne d'être connu, auquel une spécieuse clarté d'exposition a été départie. En quelques traits, il indique ce qui différencie l'absolutisme russe de l'absolutisme français d'un Louis XIV, par exemple. Le tsar, argumente-t-il, est « pape ». (Tels prétendent que ce n'est pas tout à fait exact et M. Méréjkovski, d'autre part, en convient, qui déclare que « mystiquement il faut l'admettre » (p. 8). L'Eglise russe s'étant soumise à l'empereur « oint du Seigneur », le tsar peut dire : « l'Eglise, c'est moi ».

Et par des notions historiques allant de Byzance à Pierre le Grand, que compliqua ou alourdit Alexandre III, l'auteur arrive à faire voir la situation terrible dans laquelle se trouve l'empereur Nicolas II, « un des plus malchanceux autocrates russes ».

Il trace de lui un véritable portrait à la Saint-Simon, strict et dur, qui est littérairement une des choses les mieux venues du volume. Honnête et médiocre, l'empereur actuel « désire sincèrement les réformes » à la condition toutefois, assure plaisamment M. Philosophov, « que la plénitude de son pouvoir soit conservée intacte ». Le manifeste du 17 octobre ayant

été écrit sous une forme purement laïque, sans que le tsar l'ait donné comme pape avec la solennité qui présida à son couronnement, n'est pour lui qu'une simple promesse, une pure concession de forme; la réaliser serait pour le croyant Nicolas II faire un acte de renégat ; ce serait à la fois trahir l'orthodoxie et l'autocratie; les orthodoxes seraient prompts à s'effaroucher. L'autocratie, empoisonnée par l'orthodoxie, sur laquelle elle prend appui, sera perdue par elle « comme l'orthodoxie meurt, tuée par le venin de l'autocratie » (p. 72). Dans cet atroce cercle vicieux « le tsar, l'empereur, le pape, l'homme-Dieu » est immobilisé; il n'a plus qu'à « attendre l'écroulement de son règne et de son empire » (p. 73). — Il semble retrouver dans ce chapitre et dans ces conclusions de M. Philosophov, la joie cérébrale avec laquelle, dans un article intitulé *la Fin de Gorki*, il débarrassa naguère le terrain russe d'une de ses personnalités littéraires les plus réputées.

La seule lueur que dans le cataclysme futur M. Philosophov aperçoive, est l'intensité du sentiment religieux dans le peuple. Lui aussi, voit les révolutionnaires athées qui se ruent contre l'autocratie possédés par un véritable fanatisme religieux. La « foi », dit-il, est restée du côté de l'orthodoxie; soit! Mais du côté des révolutionnaires sont « les œuvres ». Sacrifiant « leur vie à la cause de la liberté dont ils ne pourront pas jouir », ils sont à ses yeux aussi ascétiques, « monacaux », que les fait Mme Hippius évoquant par ailleurs leur soif de souffrir pour la vérité et leur martyrologe. La révolution russe, renversant à la fois autocratie et orthodoxie, accomplira peut-être, pense M. Philosophov, « l'œuvre vraiment sainte ». « Absorbant en soi toutes les Eglises historiques », le peuple russe ouvrira à l'humanité libérée « les voies qui la conduiront à Dieu. » (p. 83.) — L' « universalité » de la révolution russe deviendrait certes, alors, manifeste, et elle aurait bien des droits à ouvrir une ère nouvelle.

Mme Hippius s'est trouvée avoir à développer un point en quelque sorte subsidiaire et plus particulièrement sentimental. Par des variations qui font songer au *Contr'Un* de La Boëtie, elle montre dans *La Révolution et la Violence* l'opposition de *Un* et de *Tous* et la sainteté qu'il y a pour *Tous* à lutter contre *Un*. « Honneur et entière justification à qui lutte aujourd'hui pour tous ! » Mais la violence ! l'*obligation* de tuer et l'*impossibilité* physique et morale qu'il y a à le faire !... C'est, répond-elle, en ne faisant pas ce qu'il *faut;* c'est en n'osant pas se charger du poids terrible que l'on pourra avoir à traîner toute la vie ; c'est alors qu'on ne pourrait trouver « aucune justification, ni sur la terre, ni au ciel. » Aux hésitants, elle est tentée de crier : « Oui, la violence n'est pas juste, mais justifiée. » (p. 132.)

La violence est justifiée d'autant mieux que la « vraie force du tsarisme » explique Mme Hippius dans un autre chapitre, réside dans un « mensonge

absolu », le plus complet qui soit, et partant le plus séduisant (p. 262.) Combinant les deux notions « empire et sacerdoce », le tsarisme est devenu de la part du peuple l'objet d'un véritable « fétichisme chrétien ». Le tsar, comme l'a justement remarqué Bakounine, est pour le peuple « une espèce de *Christ russe*, un père, un nourricier, tout pénétré de l'amour de son peuple et préoccupé de son bien » (p. 256). Pour ces diverses raisons, le socialisme, par exemple, qui n'offre qu'une moitié de la vérité, la vérité terrestre, a peu de véritable avenir en Russie. Il est besoin, pour lutter contre le tsar, d'une idée extrêmement large et puissante, (comme serait — si l'on osait s'en servir, — la notion de l'Antéchrist, qui a tant de prise sur les dissidents russes). Hélas! jusqu'ici, conclut Mme Hippius, « la vérité nouvelle ne sait pas son nom ! » Pourtant, dans un acte de foi final dans la Russie et la sainteté de sa révolution, l'ardente théoricienne ne désespère point que ce nom se trouvera.

*
* *

Revenant un peu en arrière, nous relèverons dans le chapitre de M. Méréjkovski *Religion et Révolution*, quelques notions supplémentaires — bien nécessaires sans doute — sur la Vérité nouvelle, l'idée large et bénie, l'espoir nouveau — le nouveau messianisme, disons le mot — qu' « annoncent » les trois auteurs.

Le fait que le sort de l'autocratie en Russie et celui de la papauté en France par la séparation des Eglises et de l'Etat viennent de se poser en même temps, est pour M. Méréjkovski une coïncidence notable. Ce sont là, dit-il, « deux commencements d'une même fin ». La Révolution russe sera peut-être, considère-t-il, le dernier acte de l'affranchissement commencé par la Révolution française, et dont l'ultime conséquence se produit aujourd'hui. Tôt ou tard, à ses yeux, aux négations politiques actuelles de la Cité du présent, l'Etat, viendra se joindre comme corollaire (du moins en Russie, sans doute), l'affirmation religieuse de la Cité future.

L'histoire de la Russie depuis le XVIIe siècle et la littérature russe depuis Catherine II permettent de suivre les étapes et les progrès de ces deux mouvements. Sur le terrain littéraire, qui est praticulièrement le sien, M. Méréjkovski étudie, après les Martinistes et les Francs-Maçons, Tchadaëv, Gogol, Dostoiévski, Tolstoï, ébranlant de leurs négations et de leurs critiques l'orthodoxie et l'autocratie. Pantelants, ils aboutirent au néant ou à des compromis, mais leur œuvre ne fut pas vaine. Et après eux, faisant un pas de plus, vinrent deux penseurs géniaux qui « terminent le passé et préparent l'avenir. »

Soloviov, « grand docteur de l'Eglise future », aperçut la synthèse du

« Troisième Testament ». Il parla au seul Vassili Rosanov de la « religion du Saint-Esprit », sa pensée, pour ainsi dire testamentaire. M. Rosanov (de qui, par parenthèse, quelqu'un en France devrait bien traduire un bon volume de pages choisies et auquel M. Méréjkovski, tout en se moquant sans à-propos et de façon toute subjective de son extérieur, est le premier à parler chez nous comme il convient), M. Rosanov, avec son curieux tempérament de sensualiste chrétien — je risque cette formule — et ses analyses serrées de l'Evangile et de la personne de Jésus, renie en fait le Christ, qu'il admire par-dessus tout, à cause de la dureté essentielle de l'Evangile, ce « livre du néant », et de la condamnation de la Chair (la chair sainte de l'Ancien Testament), la Chair sacrée.

Aux décadents, « gens d'une culture universelle parvenus aux plus hauts sommets d'où se découvrent les horizons nouveaux », était réservé d'être « le commencement de l'avenir ». Les premiers, ils se placèrent en dehors des deux grandes tendances russes historiques, celle des Occidentaux, serviles adeptes de l'Europe, et celle des Slavophiles révoltés contre elle. Les premiers, les décadents conquirent — cela, ils y ont toujours prétendu — « une pleine liberté d'esprit vis-à-vis de l'Europe (p. 218.) »

*
* *

« Mystiques spontanés, affranchis de toute tradition ecclésiastique » — aspirant à cette « Eglise anticléricale » dont parle Soloviov — cherchant le mystère « d'où qu'il vienne, de Dieu ou du diable », (p. 219), ils s'en allèrent (oh! ce n'est pas une méthode nouvelle, c'est une méthode bien russe!) ils allèrent prendre contact avec le peuple. Ils vinrent se rapprocher des Vieux-Croyants de toute foi, qui, chaque année, se réunissent par delà le Volga pour parler de la seconde venue du Christ. Les décadents, ils le sentent, ne feront rien sans ces chercheurs; eux ne feront rien sans les décadents (?). Ceux-ci leur apportent (vraiment qu'est-ce qu'en feront les « raskolniks »?), « la culture universelle d'Eschyle à Léonard et de Platon à Nietzsche » (p. 232). Ainsi, les décadents trouvèrent « une étroite sortie vers l'obscur ciel étoilé de l'âme du peuple » (p. 233). Avec le peuple, pour lui, ils vont chercher la révélation de la « Troisième hypostase », « celle de l'Esprit-Saint ». (Les Russes cherchent toujours une « troisième » chose : la troisième Rome, le troisième Testament, etc.). Sur cette nouvelle révélation, qui sortira de l'Apocalypse, se fondera un « nouvel ordre religieux social, absolument contraire à tout ordre étatique ».

Cette tâche, pour n'être encore sans doute que définie vaguement, ne manque point d'ampleur et peut fournir, pour le moins, matière à de beaux développements littéraires et à de belles œuvres. Nous les attendons.



Un mot magnifique, dit par M. Méréjkovski au cours de son volume, pourrait, nous semble-t-il, résumer, irrévérencieusement sans doute, ses si nobles aspirations et son but inconscient. Il raconte des conférences de philosophie religieuse qui eurent lieu à Pétersbourg, en une tentative de rapprochement de l'Eglise et du monde. Des prêtres, des évêques venaient discuter chez M. Rosanov avec les signataires du présent livre et d'autres laïcs, « non moins croyants, estime M. Méréjkovski, que tous ces prêtres et ces moines ». L'entente ne put évidemment pas se faire. Les uns voulaient que « la face du Christ fût comme le soleil resplendissant dans sa force »; les autres se contentaient « d'une tache noire sous le nimbe d'une vieille icône ». Et M. Méréjkovski reprend, de façon délicieuse, excellemment : « La foi était pour nous une chasuble que nous n'osions revêtir, pour eux une vieille robe de chambre. » La *chasuble* dont les décadents pénétrés de respect et de crainte n'osaient pas s'affubler, on peut rêver par instants qu'ils arriveront à l'endosser. Dans le dernier écrit de M. Méréjkovski sur ces questions — une réponse qu'il a faite à un article de *la Revue Catholique des Eglises*, — il dit, après avoir prévu encore la disparition de l'Eglise orthodoxe sous les décombres du tsarisme : « C'est avec effroi que l'on se demande... si ce n'est pas à ce groupe de laïcs, reniés par l'Eglise (bien qu'ils affirment tous les dogmes), que va incomber la tâche immense de sauver l'idée religieuse après la catastrophe imminente (1) ».

Beaucoup de personnes, pensons-nous, voudront lire *Le Tsar et la Révolution*, ce livre si riche de contenu et si peu banal pour des Français. Faites-le hardiment, dirons-nous à tout lecteur qui n'y voudra chercher, avec des aperçus nouveaux en foule et des mots saisissants, qu'une agréable ou puissante distraction d'esprit. Envers ceux qui voudraient le lire avec la rigueur de l'attention philosophique, pourquoi devrons-nous être moins affirmatifs? C'est, au vrai, que la langue dans laquelle le livre est présenté est trop peu sûre pour qu'on ose, sur sa foi, lancer quelqu'un dans un travail sérieux.

DENIS ROCHE.





La Vie littéraire

La Gangrène pornographique, par EMILE POURÉSY (Foyer solidariste). — *La Danseuse nue et la Dame à la Licorne*, par R. GASTON CHARLES (Mercure de France). — *L'Epouvante*, par MAURICE LEVEL (Monde Illustré).

M. Emile Pourésy, secrétaire général du comité bordelais de vigilance, n'est pas un de ces écrivains qui font métier d'écrire et qui publient deux ou trois volumes chaque année. Je ne sache point qu'il ait écrit plus d'un ouvrage ; mais celui-ci est un acte et il est une bonne action. Au surplus, hâtons-nous de déclarer que ce comité bordelais de vigilance n'est pas chargé de la protection des intérêts agricoles ; il veille sur les intérêts moraux. Et l'ouvrage de M. Emile Pourésy n'est pas dirigé comme une arme contre le mildew ou le phylloxéra, mais contre la pornographie... M. Emile Pourésy est mieux qu'un écrivain, un apôtre. Il est parti en guerre, et il nous raconte aujourd'hui ses campagnes avec l'animation que mettent tous les guerriers à ces sortes de récits. Cependant les campagnes de M. Pourésy ne se sont pas déroulées dans son imagination seule. Il a réellement travaillé et travaillé héroïquement pour la moralisation des masses qui lisent les livres ou qui regardent les images. Intrépide, il a voyagé dans la plupart des villes françaises. Il a ramassé partout les publications obscènes. Il les a signalées. Il les a fait poursuivre. Quelquefois, il a eu la fortune de les faire condamner. Les producteurs de ces publications ont l'horreur de M. Pourésy et M. Pourésy

peut se vanter, en outre, d'inspirer de l'effroi aux vendeurs. Du plus loin qu'on le voit venir, on le désigne à l'attention malveillante des libraires et des marchands de journaux... Les éditeurs de publications pornographiques adressent à leurs dépositaires des circulaires toutes chargées d'avertissements et d'appels à la prudence :

« Si des délégués de la Ligue contre la Licence des rues se présentent chez vous et vous menacent de poursuites au cas où vous mettriez en vente certains journaux qui déplaisent à M. Bérenger, expulsez sans ménagement ces délégués qui sont des délateurs, des mouchards amateurs, mais non des magistrats. »

Et ailleurs :

« Nous apprenons que M. Pourésy a commencé sa tournée par le Sud-Ouest et nous nous faisons un devoir d'informer les libraires et marchands de journaux que M. Pourésy a entrepris de terroriser qu'ils ne sont nullement obligés de supporter les travaux de ce vaillant soldat de Jésus-Christ. »

« Le commissaire de police n'a le droit de perquisition chez vous sous aucun prétexte, à moins qu'il ne vous exhibe un mandat du Procureur de la République ordonnant cette perquisition.

« Pourésy, soldat du Christ, est un policier amateur agissant sans aucune espèce de mandat. Expulsez-le. »

L'existence de M. Pourésy est donc mouvementée. Son livre est mouvementé comme elle. Mais il exprime avec une précision parfaite les idées les plus justes sur la pornographie littéraire. Pour toutes ces raisons, son livre est un livre excellent, et il est excellent encore parce qu'il est courageux et parce qu'il est opportun. M. Emile Pourésy dédie son ouvrage « aux représentants des pouvoirs publics, aux éducateurs et aux pères et mères de famille et à tous ceux qui se préoccupent de la protection morale de la jeunesse ». Il a raison, et, en effet, aucun de ceux qui se préoccupent de la protection morale de la jeunesse ne doit rester indifférent à cette œuvre ; mais elle est faite pour intéresser extrêmement tous ceux qui, n'ayant pas souci d'améliorer les mœurs, ont seulement la volonté de maintenir le bon renom de la littérature française dans le monde et son influence... La question de la suppression de la pornographie littéraire en France est essentiellement, étroitement liée à celle de l'influence universelle de la littérature française. C'est pourquoi, d'ailleurs, le Congrès qui vient de se réunir à Arlon-Luxembourg pour l'extension et la culture de la langue française se devait d'examiner la question des lettres françaises et de la pornographie, et d'exprimer à cet égard des avis énergiques et de formuler à ce sujet des vœux catégoriques... Il ne

pouvait accomplir une tâche plus utile, ni plus conforme à son programme raisonnable — raisonnable et cependant généreux.

Non pas que la France soit tout spécialement le pays de la pornographie. Elle n'est pas plus spécialement le pays de la pornographie qu'elle n'est la terre de la luxure. Et il s'en faut de beaucoup que les Français soient, ainsi que les étrangers le croient volontiers, des êtres pervertis. On démontrerait aisément que la pornographie, initiatrice de la débauche et de la corruption, n'est pas seulement française d'origine et de destination, qu'elle nous vient dans une certaine mesure de l'étranger, et que dans une certaine mesure elle y retourne. On démontrerait aisément que ce n'est ni exclusivement ni surtout en France que l'on trouve des êtres assez vils pour descendre dans les bas-fonds de la littérature et de l'art. On démontrerait aisément que notre esprit national est même l'ennemi naturel de la pornographie, que les écrivains pornographes n'ont rien du net et clair et vif et sain génie de notre race, et qu'ils ne sont que les fils dégénérés de la France.

M. Emile Pourésy me semble négliger trop délibérément le caractère international de cette pornographie d'apparence française. Sans doute il constatera comme tout le monde l'hypocrisie des étrangers si ardents à nous blâmer de ce qu'ils appellent nos turpitudes. Il n'acceptera point les accusations perfides que les étrangers profèrent complaisamment contre la Grande Babylone. Il se rendra bien compte que les étrangers n'ont pas le droit de nous jeter la première ni même la dernière pierre, parce qu'ils sont fort éloignés d'être sans péché. Mais, en vérité, il ne résiste pas assez à admettre que la profusion de publications obscènes dont nous souffrons soit de fabrication française. M. Emile Pourésy connaît mieux que personne les mille et un détails de l'industrie et du commerce pornographiques. Et ses affirmations ont une autorité singulière. Je souhaiterais que là elles fussent plus prudentes. Non, tous les auteurs de livres pornographiques et tous les éditeurs de publications pornographiques ne sont pas les descendants de notre vieille aristocratie nationale : ce fut même un éditeur allemand établi à Paris qui, voilà quelques années, infesta la France de la plupart des publications pornographiques. En outre, ce n'est un mystère pour personne que certains livres obscènes écrits en français et qui portent une firme d'édition française, sont entièrement ignorés chez nous et ne sont mis en vente qu'à l'étranger. Un ingénieux éditeur anversois vendait naguère des livres de pornographie pure sous ce titre : *Hamlet a drama by Shakespeare*. Cela avait l'air d'être Hamlet et cela n'était pas Hamlet du tout. Ainsi, certaines

publications qui ont l'air d'être françaises ne sont françaises nullement.

Ne croyez pas cependant que M. Emile Pourésy soit un monomane, que tout lui apparaisse comme de la pornographie, et qu'il soit enclin à poursuivre devant les tribunaux tous les ouvrages au nom de la vertu outragée. Il professe des théories littéraires faites pour contenter les plus libres artistes : elles révèlent un esprit large, elles sont le bon sens même...

Il est assez difficile de définir la pornographie. C'est par des exemples plus que par des définitions que l'on marque ce qu'elle a de répréhensible. Dirons-nous, avec l'abbé Sertollanges, que « la pornographie est tout ce qui trouble la chair » ? Non, car il y a des gens dont la chair ne se trouble pour rien, et il y en a d'autres dont la chair se trouble pour trop de choses. Dirons-nous, avec le sénateur Bérenger, que « la pornographie c'est tout ce qui peut corrompre l'enfant » ? Non, car on ne peut déterminer ce que l'enfant comprend et ce qu'il ne comprend pas, et pas davantage à quel âge il cesse d'être un enfant ; c'est pourtant le moment où il risque le plus d'être corrompu. Evidemment, la pornographie est la description graphique ou littéraire de l'obscénité. Evidemment, la pornographie est « la peinture obscène ou plus généralement le caractère immoral de certaines œuvres littéraires, artistiques, mis au service du libertinage ou de la débauche ». Ainsi s'exprime M. Pourésy. Mais qu'est-ce que l'obscénité, qu'est-ce que l'immoralité artistique ou littéraire ? Un jugement du tribunal de la Seine le précise : « L'obscénité existe là où, quels que soient le genre ou la diversité des écoles, l'art n'intervient pas pour relever l'idéal ; où l'appel aux instincts, aux appétits grossiers n'est contrarié, vaincu par aucun autre sentiment plus puissant. L'obscène, en d'autres termes, c'est le licencieux qui s'étale honteusement, qui ne se dissimule pas sous les voiles de l'art ; c'est le licencieux aggravé par la grossièreté de la forme ou par la recherche voulue de sujets, de descriptions, de situations visant directement à éveiller dans l'imagination des idées malsaines et dénotant chez l'auteur l'intention perverse de s'adresser principalement à l'esprit de luxure et de débauche. »

Il y a lieu d'accepter cette définition qui ne sera gênante que pour les pornographes professionnels, mais qui sera gênante pour eux tous. C'est eux seulement que M. Pourésy et avec lui les adversaires de la pornographie veulent atteindre. M. Pourésy l'affirme sans ambages. Et il défend vaillamment Zola contre l'accusation d'avoir été un écrivain pornographique... M. Pourésy est incontestablement persuadé que la peinture de mœurs qu'a faite Zola n'a pas enrichi la lit-

térature moralisatrice française. Mais, d'abord, on ne saurait exiger que la littérature soit moralisatrice. Ensuite, la pornographie ne résulte pas nécessairement du réalisme parfois ordurier de certaines descriptions et de la brutalité parfois ignoble de certaines scènes. Il y faut une perversité, un désir de fausser les mentalités et de corrompre les consciences, que l'œuvre hardie et violente de Zola ne manifeste jamais. Il y faut une bassesse dont Zola ne témoigna jamais, lui qui était toujours droit, s'il n'était pas toujours noble. M. Emile Pourésy dit, en son langage : L'œuvre de Zola, « c'est de l'acide qui mord peut-être, mais ce n'est pas de la cantharide ». Et retenons cette appréciation d'un homme qui, dans la littérature, ne cherche guère que la pornographie — pour la combattre infatigablement : « Ceux qui accusent Zola d'être un pornographe sont de parti pris hostiles à ses écrits et à son esprit, ou bien n'ont jamais lu de la prose vraiment pornographique. » Et M. Pourésy dit franchement : « Il y a un abîme entre les romans pornographiques et *Madame Bovary* ou les œuvres de Zola. » On sera peut-être étonné de le lui enentendre dire. J'aurais été étonné davantage de lui entendre dire le contraire...

Où trouverons-nous donc les pornographes professionnels ? Ne perdons pas notre temps à établir de quels écrivains à peu près dignes de ce nom ils procèdent, soit parce qu'ils développent jusqu'à l'excès leurs fâcheuses tendances, soit parce qu'ils dénaturent leur esprit et leur inspiration. Allons et nous les trouverons dans la tourbe de ces individus qui alimentent de leurs ouvrages les « bibliothèques spéciales ». Les bibliothèques ainsi nommées sont en effet aussi spéciales que le vagabondage des auteurs qui les fournissent, parmi les bas-fonds de la littérature de tous les pays et de tous les temps. Nous trouverons les pornographes professionnels dans la tourbe de ces individus que les notes de publicité félicitent d'avoir écrit de grands romans passionnels, follement gais, prodigieusement gaulois ou audacieusement voluptueux, d'avoir raconté comme il convient « l'histoire d'une femme de quarante ans possédant un tempérament... exubérant, ce qu'on appelle dans le peuple une riche nature »... d'avoir publié des ouvrages dont on peut dire, afin de les louer... et de les faire vendre : « Aimer, aimer, tel est le *leit-motiv* de cette aventure d'amour tantôt triste ou douloureuse, tantôt voluptueuse au suprême degré. » — « Jamais on n'a exprimé avec autant d'intensité et d'audace la frissonnante magie du baiser. » — « C'est un cri d'amour, une fête de volupté tempérée par une douce philosophie parisienne et une connaissance innée de la femme. » — « Le doux poison des lèvres, le suc délicieux et divin que nous verse la bouche de la femme

dans un baiser, c'est le poison qui détruit notre force, notre volonté, nous enivre, nous affole, nous rend esclaves, tels que Samson aux bras de Dalila. » — « Scènes voluptueuses, duos d'amour, nuits d'extase, le livre est une fête de baisers, de caresses et de suprême joie. » — « Tout se frelate aujourd'hui, même le mariage, et l'auteur nous dévoile tout au long la pratique de la fraude. » — « Avec une douce philosophie, l'auteur de tant de livres d'amour nous dévoile l'âme féminine avec toutes ses passions et ses perversités. » — « Le plus boulevardier des écrivains illustré par le plus parisien des dessinateurs : la collaboration n'est pas banale et né pouvait produire qu'un ouvrage parfait, précieux pour tous les amateurs d'art et d'élégance modernes. Le style mousseux, spirituel et imagé, le dessin gracieux, léger, pimpant et coquet s'harmonisent à merveille en un tout luxueusement édité sous une couverture en couleurs qui est, à elle seule, une pure merveille. Plus d'une grande mondaine se reconnaîtra sans doute sous les traits charmants des héroïnes indiscrètement déshabillées par le crayon acéré du Fragonard de notre décadence. Elles défilent toutes en effet, dans les milieux les plus divers, les plus chics, les plus scrupuleusement exacts aussi. C'est de l'histoire contemporaine en instantanés pris sur nature et commentés par deux artistes d'autant d'esprit que de talent. Quant au texte, c'est, a dit avec raison un critique autorisé, la gamme éperdue et troublante de l'éternelle chanson poussée au paroxysme. Et tous ceux qui l'ont chantée, la chantent ou la chanteront sont assurés de retrouver leurs impressions ou leurs rêves personnels dans ces délicats tableaux burinés par un idéal poète de la chair dont chacune des œuvres semble une strophe nouvelle de quelque hymne merveilleux à la gloire d'Eros triomphant ».....

Nous trouverons les pornographes professionnels dans la tourbe de ces individus dont les livres sont annoncés au monde impatient pêle-mêle avec *Amour*, *Stérilité*, *Le Demi-Monde des Jeunes Filles*, *Fleur de Lit*, *La Fraude Noce*, *L'Amour vénal*, *Les Maîtresses de M. Bobineau* (*Le Viol*) ou *Les Nuits d'un Amant de cœur*, et tant d'autres qui semblent avoir été écrits par des crétins pour des abrutis.

Nous trouverons les pornographes professionnels dans la tourbe de ces individus qui recherchent autant les poursuites judiciaires comme une réclame qu'ils les redoutent pour leurs conséquences pénales. Ils rédigent eux-mêmes leurs articles de publicité où ils se vantent d'avoir écrit un livre encore plus malpropre que le précédent qui eut tant de succès... et lorsqu'on les menace de poursuites judiciaires, ils jugent leurs grands dieux qu'ils ont voulu faire œuvre d'artiste. Ils seraient bien embarrassés de dire comment. puisque,

le plus souvent, leurs livres lamentables sont fabriqués à des salaires de famine par des miséreux de la presse, alors que les signataires ont seulement pour mission d'attirer les acheteurs... Et ils connaissent les moyens d'attirer les acheteurs. Les plus grossiers moyens ne répugnent pas à ces saltimbanques dégradés et ils vont jusqu'à considérer comme de bonnes affaires les scandales de leur vie privée qui ont l'avantage de retenir sur eux l'attention du public... Et cependant ils se targuent d'avoir voulu faire œuvre d'artiste !

Leur prétention ne saurait être admise par personne de sérieux, et quelques pages des livres suffisent à révéler toute l'infamie des auteurs. Toutefois on a le droit de négliger entièrement l'intention et de ne considérer que le fait. M. Emile Pourésy le dit très justement : « Si l'auteur d'une œuvre veut absolument exiger pour elle le domaine public ,il doit lui conférer le caractère que toute œuvre publique doit revêtir dans une société civilisée. » N'empêche que l'on entendra toujours les pourvoyeurs de bibliothèques spéciales invoquer l'exemple de Flaubert... Par ma foi, on a fait un beau coup en poursuivant Flaubert ! Mais il y a des confusions trop bouffonnes, et ce n'est pas à l'enseigne de Flaubert et de *Madame Bovary* que se vendent les livres des bibliothèques spéciales...

Est-ce donc que, dans l'intérêt de la vertu publique, les ennemis de la vertu publique, les ennemis de la pornographie littéraire vont réclamer une littérature moralisatrice et prédicante ?... Certes, beaucoup d'entre eux n'ont que des idées sommaires sur la littérature, sur son utilité ou sur sa beauté. Au fond, la plupart d'entre eux n'aiment pas la littérature. Ils ne l'envisagent qu'à travers les influences mauvaises qu'elle a exercées quelquefois. Elle reste pour eux la grande suspecte. On est d'autant plus agréablement surpris en constatant que le plus véhément et le plus actif des adversaires de la pornographie, précisément celui qui raconte ces campagnes et leurs résultats dans *La Gangrène pornographique*, M. Emile Pourésy exprime les théories les plus compréhensives et les plus libérales touchant le rôle moral de la littérature. C'est à propos du théâtre qu'il les expose. Elles s'appliquent d'elles-mêmes au livre, M. Pourésy est très éloigné de demander au théâtre d'être systématiquement moral, d'apporter au public des niaiseries sentimentales de couvent ou de vertueuses prédications. Il fait seulement remarquer et on peut, à la rigueur, admettre avec lui que la vie n'est point formée exclusivement de luxure et de débauche. Il lui apparaît bien que les luttes, les inquiétudes, les enthousiasmes, les grands conflits moraux, les actes de toute nature qui s'accomplissent dans la vie des collectivités et des

individus seront toujours une source inépuisable de grands et beaux et incessamment nouveaux sujets pour les écrivains et par eux resteront toujours une source intarissable de salutaires et vivifiantes émotions pour les spectateurs et pour les lecteurs... M. Pourésy reconnaît sans difficulté que demander à la littérature d'être morale c'est lui demander plus qu'elle ne peut faire ou qu'elle ne peut donner. Il admet qu'elle soit simplement amorale, mais à la condition qu'elle le soit loyalement, et que l'amoralité ne soit point un prétexte à l'immoralité ou le déguisement de l'immoralité... En vérité, tout le monde souhaite que la littérature ne devienne pas un agent de désagrégation sociale et morale et qu'elle ne rende pas les hommes moins forts pour vivre leur vie ou moins forts pour lutter contre la vie... C'est le bon sens même. C'est le simple bon sens. C'est le bon sens tout entier, et tout entière aussi la littérature y peut entrer...

Au surplus, ne nous laissons point décourager. Le livre de M. Pourésy est douloureux. Il n'est point pessimiste. Une réaction très nette se manifeste en France contre la littérature pornographique. Les premiers combats ont produit des résultats heureux. Il est dès maintenant visible que la France n'a pas été profondément atteinte par le mal pornographique. La répulsion contre lui est presque universelle. Je suis d'avis, quant à moi, que ce n'est pas une raison pour cesser de faire appel à l'opinion publique contre la littérature obscène. Mais le seul moyen de lutte efficace est la poursuite des auteurs pornographes devant les tribunaux. Même acquittés, ils en reviennent un peu moins impudents, et par conséquent un peu moins pernicieux. Et puis, les écrivains véritables ont commencé de témoigner de leur mépris pour les pourvoyeurs de « bibliothèques spéciales et de leur dégoût pour les productions de ces gens-là... Sans doute, on verra encore des pornographes professionnels exhiber devant les tribunaux les certificats indulgents qu'ils auront mendiés auprès de leurs camarades pitoyables... Toutefois la distinction se fait, et personne maintenant n'est dupe, les écrivains véritables ont répudié toute solidarité avec les pornographes professionnels. Récemment, la Société des Gens de Lettres, grâce à l'initiative très courageuse du président de son Comité, Georges Lecomte, a participé officiellement au Congrès international contre la Pornographie. Signe des temps ! La lutte décisive commence donc de tous côtés contre la pornographie. Cette lutte ne manquera pas de leur être funeste... On n'est déjà plus ridicule à se dire l'ennemi personnel des pornographes...



Dissertation ! Dissertation ! Dissertation ! Mais comme elles sont patiemment et élégamment conduites ! Mme R. Gaston Charles — est-ce que chacun ne pourrait pas avoir un nom qui ne serait qu'à lui ? — a développé, avec un précieux talent, ces dissertations sous forme de roman. Et ce roman a pour titre : *La danseuse nue et la dame à la licorne.* Le titre est symbolique comme la dame, comme la danseuse, comme la licorne et comme le roman.

En réalité, les aventures romanesques ne sont là que d'un intérêt secondaire. Il nous importe assez peu que Valentin Audifax, jeune bourgeois artiste, mais prudent, hésite entre trois femmes et se retire de chacune d'elles avant d'y être allé. Cependant si nous négligeons, — et nous avons tort — l'une de ces trois femmes, il est impossible que les deux autres ne retiennent pas fortement notre attention. En effet, ces femmes ne sont pas des femmes ordinaires. « Et voici que ces deux femmes lui apparaissaient (à Audifax) comme les deux vivantes entités des deux vérités éternelles dressées en énigme devant la conscience humaine. Celle du jardin de délices où l'on ressuscite les dieux en déifiant une humanité harmonisée dans la force, le calme et l'équilibre absolu de la beauté physique, et celle où l'âme se divinise par le mystère de la douleur et de la mort. » Cela est, vous en conviendrez, sans banalité.

L'une de ces femmes, qui a beaucoup lu Emerson et Ruskin et qui ne les a pas oubliés, c'est la danseuse nue, prétend inspirer l'esprit, tous les esprits, par le spectacle des belles formes ; faire œuvre harmonieuse rien qu'en se montrant, être belle par devoir humain et non « pour servir le flirt ». Elle explique très bien ses théories baroques et présomptueuses. Elle ne croit pas du tout que ce soit là verbiage ou rhétorique. Si elle fonde une religion, elle n'en est pas seulement la déesse, elle en est la première adepte et la plus ardemment convaincue. « Pour moi, dit-elle, vivre c'est réaliser, selon ses moyens, une forme d'art quelconque. Alors, l'art, je l'ai tout mis en moi-même. Je veux sculpter mon idéal avec mon corps... Ecoutez-moi ; il y a eu, n'est-ce pas, une progression dans l'art. D'abord, la représentation de la figure humaine sort du granit, informe, rigide. C'est l'art égyptien. Puis les corps s'infléchissent, les courbes s'arrondissent, nous arrivons à l'art grec... La Renaissance allonge, affine, crée la volupté des formes. A présent, il semble bien qu'en art représentatif tout a été dit... Oui, voyons, dites par quelle perfection d'école on pourrait continuer l'ascension vers l'absolu ?... Aussi, moi, je dis :

Les femmes futures doivent devenir elles-mêmes les statues vivantes, les chefs-d'œuvre animés... » Moi, je veux bien : nous y gagnerons au moins d'être débarrassés des sculpteurs si encombrants : le roi Puech sera détrôné !... Mais est-ce que, par hasard, cet esthétisme, si confiant en lui-même, n'est pas un peu ingénu, et un peu suranné ? Mme Gaston Charles l'expose avec une étonnante ingéniosité : mais elle demeure énigmatique. Croit-elle ? N'a-t-elle point une certaine ironie, d'autant plus attrayante qu'elle est plus discrète ?

Et la dame à la licorne ne le cède en rien à la danseuse nue. Elle est du moins plus vraie, plus vivante, donc plus touchante. C'est une pauvre petite femme simple et douce, mariée à un hobereau retardataire et prodigieusement vide d'idées. Elle devient la proie d'un peintre perverti, maniaque et farceur. Ce peintre ne consent pas « à travailler d'après un modèle si celui-ci ne lui apporte pas la nuance psychique sous l'émotion de laquelle il a, une fois pour toutes, décidé de le représenter. Ainsi la volupté, le doute, l'anxiété altèrent différemment les lignes d'un visage, incurvent contradictoirement les courbes. Alors, le peintre, pour noter, sur ses tableaux, ses essentielles altérations physionomiques, s'amuse à provoquer chez la pauvre petite femme simple et douce une évolution morale... Et vous devinez quelle évolution il provoque chez la pauvre petite femme amoureuse. Elle en est tout éberluée...

Je ne saurais assez dire l'étrangeté de cet ouvrage. Je regrette qu'il ne m'émeuve point. C'est ma faute... Non, ce n'est pas entièrement ma faute. Les personnages sont trop en dehors de la réalité. Ils ne sont guère que des porte-paroles. Et ils parlent bien. Ah ! ils parlent terriblement bien. Ils doivent leur éloquence moins à leurs idées qu'à Mme Gaston Charles. Mme Gaston Charles montre ici toutes les délicatesses de l'esprit le plus raffiné. Elle se joue à travers les complications de ces doctrines esthétiques et leurs répercussions sur l'esprit ou sur le cœur de ses héros et de ses héroïnes. Et elle écrit net et ferme. D'aventure, elle a une gravité un peu solennelle qui contraste avec la finesse subtile de ses dissertations animées. Valentin Audifax fait une visite qui lui déplaît, et Mme Gaston Charles déclare : « C'était un homme d'honneur, esclave de sa parole. » Ailleurs, elle nous dit fièrement : « Audifax n'était pas de ceux dont la conscience a perdu tout scrupule dans l'accoutumance de certaines compromissions. » Ah ! ah ! Près de cette gentille prudhomie, comme les couleurs que voici miroitent : « Ses cheveux étaient d'un blond pâle, son visage laiteux, ses yeux myosotis et sa robe pistache »... Mme Gaston Charles analyse avec frénésie, mais elle est, au fond, très sage. Un furtif sourire éclaire quelquefois sa

sagesse, et ce sourire est charmant qui traduit sans les trahir une intelligence ornée et une âme frémissante...

***

On écrit des romans policiers et sanglants, parce que c'est la mode. C'est la mode d'en écrire parce que les romanciers psychologues et les romanciers réalistes ont toujours été trop dépourvus d'imagination pour inventer les fictions sans lesquelles il n'est pas de vrai roman et parce que maintenant nous sommes un peu plus las des contes qui ne racontent rien. Il nous faut des histoires, des histoires, et nous les acceptons formidables et fantastiques... Les romans policiers triomphent...

Maurice Leblanc nous en a donné, avec *Arsène Lupin*, le type le plus littéraire : celui qui demeurera comme le plus complet témoignage du goût de notre époque. Un jeune écrivain, Maurice Level, qui n'avait écrit jusqu'à présent que de brefs récits, a voulu écrire à son tour un roman policier et sanglant... Et c'est l'histoire d'un journaliste, Onésime Coche, qui, témoin d'un crime, se fait passer pour l'auteur de ce crime. Le vraisemblable peut n'être pas vrai. Et Onésime Coche a bien de la peine à prouver son innocence. Il va jusqu'à l'échafaud. Heureusement pour lui et pour la justice humaine, il reste un peu en deçà...

Récit hardiment mené. Cependant notre angoisse serait plus forte si nous n'étions informés tout de suite de l'innocence de Coche, et si nous ne savions que les tribunaux peuvent, à la rigueur, — mais qu'un romancier ne peut, sous aucun prétexte, — exécuter un innocent... Maurice Level a de la logique et de la fantaisie ; il écrit, correct et vif, et il a fait un début digne de remarque dans un genre de roman qui ne sera pas toujours son genre, parce qu'il n'est pas nécessairement le sien.

J. Ernest-Charles.





Les Livres

GLOSSAIRE ÉTYMOLOGIQUE ET HISTORIQUE DES PATOIS ET DES PARLERS DE L'ANJOU, par A.-J. VERRIER, professeur honoraire, et R. ONILLON, Instituteur (1).

Lorsque Barbey d'Aurevilly écrivait : « Je suis plus patoisant que littéraire et encore plus normand que français », il commettait une jolie boutade et il se calomniait doublement. La France est à la fois un pays et une nation, dit Albert Grimaud. Certes !... Et l'histoire nous apprend au prix de quels efforts elle s'est constituée. Aujourd'hui notre patrie est complètement unifiée. Les provinces et les races se sont soudées irrévocablement : il y a entre elles communauté de langue, d'intérêts, de gouvernement, de souvenirs et d'espérances. Nulle patrie au monde ne présente une pareille solidité.

D'ailleurs il importe, dès à présent, de veiller à ce que cette unité centralisatrice ne devienne pas excessive. Lamennais ne disait-il pas, déjà, de la France de son temps : « Apoplexie au centre et paralysie aux extrémités » ? Pourtant il demeure acquis qu'une certaine unité est nécessaire : la répartition logique n'est pas l'éparpillement et le langage est la première chose (peut-être la seule, même !) qui doive être uniforme sur toute l'étendue du territoire. Ce langage est le dialecte définitif, le résultat logique et naturel de la fusion de tous les autres dialectes usités au cours des siècles. Il est l'unique verbe qu'il faut enseigner dans les écoles, le grand verbe façonné par le génie de la nation tout entière et perfectionné par dix siècles de littérature.

Ceci posé, peut-on dire que la besogne des étymologistes soit vaine ? Pour ma part si, relativement aux patois, je suis de l'avis d'Auguste Dorchain :

> .. *Laissez ce qui tombe*
> *Tomber...*,

je crois l'œuvre des étymologistes en général et celle de MM. A.-J. Verrier et René Onillon en particulier, plus nécessaire encore que celle des historiens. Je m'explique.

(1) Germain et Grassin, éd. à Angers, 2 vol. in-8°.

Il est hors de doute que le français, langue diplomatique, soit d'une souplesse et d'une précision remarquables. Mais notre langue est très pauvre si on la compare à la plupart de celles d'Europe, — du parler russe, par exemple. Nous suppléons à l'absence des termes par des périphrases très suffisantes, il est vrai. Sommes-nous bien sûrs, cependant, de donner ainsi un *équivalent* sans reproche ? Non ! Car nous voyons, chaque jour, notre vocabulaire s'augmenter de mots étrangers, anglais principalement, et de néologismes dont plusieurs, consacrés par l'usage déjà, sont de véritables monstruosités étymologiques. Ne récriminons pas. L'usage a toujours eu raison de la raison en ces matières.

Or, si nous nous approprions, sans scrupules, des vocables étrangers, pourquoi notre langue ne s'enrichirait-elle pas d'expressions qui n'eurent contre elles, jusqu'à présent, que de n'être pas consacrées par la pratique ? Elles font partie de notre patrimoine ; elles vivent encore grâce à la tradition. Il est entendu que *ces introductions ne doivent être faites que si le mot introduit n'a pas d'équivalent, déjà, dans notre littérature*. Autrement le français perdrait en précision et se surchargerait de mots inutiles. Cet effort est d'ailleurs tenté déjà par plusieurs écrivains *racés* et de talent : Emile Guillaumin, Emmanuel Delbousquet, Hugues Lapaire, d'autres... A ce point de vue, le formidable glossaire de MM. Verrier et Onillon est incomparable. Provenance, prononciation, sens particuliers, exemples, étymologie motivée, rien ne manque à cet ouvrage précieux qui représente trente années de recherches et d'observations difficiles. Le regretté Gaston Pâris eût salué avec plaisir ces deux volumes, conçus suivant sa doctrine. Tous les travaux antérieurs consacrés à cette région, qu'ils soient du comte Jaubert, de M. C. Port, du Docteur L. Pissot, etc., sont résumés et complétés dans ce travail admirable de conscience, de sincérité et de documentation sûre. Il est à souhaiter que, dans toutes nos anciennes provinces, des érudits accomplissent le même ouvrage avec autant de persévérance et de bonheur. Nous pourrions dresser ensuite, pour la plus grande joie des historiens, des linguistes et des littérateurs soucieux du développement de notre langue, un dictionnaire général des patois et des parlers de France.

MM. A.-J. Verrier et Onillon peuvent concevoir quelque orgueil de leur vie de patientes investigations dans le présent et le passé ! Et le journaliste local qui les aida dans la réalisation de leurs projets, M. Cardi, administrateur du *Petit Courrier* d'Angers, doit partager leur succès. En offrant au public leur *Glossaire étymologique et historique*, MM. Verrier, Onillon (et Cardi) dotent notre pays d'un véritable *Littré de l'Anjou*.

GEORGES NORMANDY.



La Vie Politique

La campagne officieuse allemande. — La note franco-espagnole. — Selon le conseil très sage donné à la presse française par l'un des correspondants français à Berlin, nous aurions le plus grand tort de prendre les attaques allemandes toutes au sérieux et d'y répondre trait pour trait. Elles sont dans le jeu de l'adversaire. Elles tendent pour la plupart à provoquer nos ripostes, qui s'étalent ensuite dans les journaux officieux, se répandent dans les provinces allemandes, détachées de l'article originaire, et finissent par produire sur l'opinion populaire une action reflexe antifrançaise. Ainsi, à toute éventualité, on remue la conscience allemande, on entraîne les journaux modérés dans le mouvement et tout va ensuite au courant belliqueux. Notre rôle est au contraire de seconder les hommes qui, en Allemagne, partagent nos propres sentiments et travaillent à écarter les causes de guerre. Ils sont nombreux, et ils sont très fermes.

Mais il convient de ne pas négliger tout à fait les propos de la presse officieuse allemande ni l'attitude prise par le chancelier prince de Bulow tandis que se préparait la note franco-espagnole adressée aux puissances.

Des articles quotidiens de cette presse, des paroles du chancelier dites en réponse à une interview du journal anglais le *Standard*, il ressortait une intention menaçante. A quoi faut-il l'attribuer ?

A plusieurs objectifs, ce me semble. L'Allemagne a voulu reprendre, aux yeux mêmes des Marocains, son rôle de protectrice. Elle a

souligné sans cesse la réserve hostile de notre diplomatie vis-à-vis de Moulaï-Hafid. Elle a voulu, au moment même du succès décisif de celui-ci, tirer parti de la sympathie qu'elle lui a dès longtemps marquée, en lui déléguant sans délai le consul Vassel et en proposant aux puissances de précipiter la reconnaissance du nouvel état de choses. En haussant le ton des polémiques contre la France et l'Angleterre, elle sort du rôle effacé que la Conférence d'Algésiras lui a imposé. Elle veut s'imposer.

Elle s'attendait, en outre, à ce que la France et l'Espagne missent dans leurs articulations la reconnaissance par le nouveau sultan des dettes de guerre de Casablanca et de l'occupation. Si cette clause se trouvait effectivement dans la note, elle y faisait échec avec fracas. Si la clause ne s'y trouvait pas, elle s'arrangeait pour avoir par avance le bénéfice de cette concession muette. Et nul doute qu'elle ne tire maintenant avantage de ce fait que la note n'exige pas de Hafid une reconnaissance *actuelle* de cette partie de la dette marocaine.

Ainsi, l'Allemagne fortifie autant que les circonstances le permettent, sa situation à Fez.

Elle voit aussi l'occasion de marquer de nouveau l'antagonisme de ses intérêts en Europe et ailleurs avec des intérêts anglais — je ne dis pas, anglo-français. Ici, au Maroc, elle tient à nous faire ressentir le poids de l'accord général qui lie la France et l'Angleterre. Mais à travers nous, c'est évidemment l'Angleterre qu'elle s'efforce d'atteindre. Au moment où les événements la desservent en Orient, elle marque un point à son avoir dans l'islamisme occidental.

Cette conduite diplomatique offre cependant de gros dangers pour elle. Elle marque trop lourdement sa volonté de prendre sans cesse parti contre la France. Elle est entraînée à s'isoler une fois de plus. Elle donne prise à notre politique, qui est nécessairement pacifique, très au grand jour, très débonnaire même.

C'est justement la grande qualité de la note remise aux puissances. Elle force par sa clarté et sa sincérité l'adhésion des gouvernements de bon vouloir, de tous ceux qui, à Algésiras, ont travaillé à la conciliation, c'est-à-dire de tous les gouvernements — l'Allemagne seule exceptée.

En somme, il n'y a rien à critiquer dans cette note. Quand notre diplomatie rentre dans son domaine européen, on la sent plus ferme. Elle y voit clair. Elle parle le langage de la raison et de la modération et, en même temps, elle recouvre son habileté. Cependant, il nous sera bien permis de souligner l'importance de la logique même dans le domaine de l'activité politique.

Vous vous rappelez le langage tenu à la tribune de la Chambre par M. Pichon. Il s'efforçait de faire admettre par l'opinion que nous agissions à Casablanca en vertu d'un mandat de l'Europe. Or, nous avons toujours contredit à cette affirmation. Notre débarquement à Casablanca se justifiait par le droit des gens le plus essentiel. Nous avions à châtier les assassinats de nos nationaux. Nous pouvions, nous devions donner à la répression la forme la plus violente et la plus prolongée. Les Marocains ne s'inclinent que devant la force affirmée et sanglante. La prudence, le respect de nos engagements, ne nous permettaient pas de nous procurer une sanction permanente comme une prise de possession territoriale. L'opposition de l'Allemagne elle-même nous obligeait à appuyer les effets de notre intervention momentanée par des corrections réitérées et forcément sévères. Nous avons agi, comme l'aurait fait toute autre nation, sans avoir à invoquer un texte. un droit consenti.

Le gouvernement de M. Clemenceau, qui répugnait à soutenir cette thèse, est entraîné aujourd'hui à l'invoquer. La note, en effet, déclare que la France et l'Espagne conservent le droit d'exiger directement, du nouveau sultan, le règlement des questions qui touchent à leurs intérêts particuliers, notamment le remboursement de leurs dépenses militaires et le paiement d'indemnité pour le meurtre de leurs nationaux.

On ne saurait mieux dire. Et c'est ce qu'il fallait dire dès le début.

Que peut répondre l'Allemagne à cette déclaration ? La contestera-t-elle ? Elle ne le saurait sans désavouer sa propre politique. Comme l'Angleterre et la France, elle a réglé directement avec la Chine les indemnités dues par celle-ci à la suite de la dernière campagne. Elle froisserait une fois de plus le sentiment d'équité et d'égalité qui anime toute l'Europe, aussi bien ses alliés que les autres.

Si elle l'accepte purement et simplement, elle perd le bénéfice de son geste protecteur.

Il est probable qu'elle l'enregistrera sous certaines réserves de contrôle. Ce sera l'objet d'une discussion, de négociations. On aura le temps alors de la voir venir.

Le Congrès eucharistique. — Un congrès religieux n'est point une chose extraordinaire. Un congrès évoque l'idée d'une discussion. Et il y a dans certaines confessions des points de doctrine qu'un débat peut fixer. A proprement parler, les congrès véritables de la religion catholique furent les conciles. La hiérarchie de l'Eglise subordonne aujourd'hui à l'absolutisme du Vatican la solution de tous les problèmes de la foi. Mais il n'en fut pas toujours ainsi, et l'histoire des conciles

est l'histoire des congrès catholiques. Mais cette intéressante histoire est close, et ce n'est pas le pape Pie X qui la rouvrira.

C'est cependant lui qui ouvre l'ère des congrès eucharistiques.

Nul des catholiques qui ont ressenti les tourments de l'esprit moderne ne se trompera sur la valeur et le caractère de ces réunions. Ni l'an dernier au congrès de Metz — où quelques égarés français ont assisté à l'exaltation de l'impérialisme germanique — ni au congrès de Londres qui vient de se terminer, aucun de ces *modernistes* n'est venu poser une de ces questions angoissantes et subtiles, auxquelles nulle âme croyante ne peut échapper.

A la vérité ces congrès ne sont point faits pour la discussion. Ils ne composent pas avec la souveraineté irréductible du pape. Ils sont des manifestations internationales où les forces catholiques se comptent et témoignent de leur cohésion. Il est fatal qu'elles intéressent la politique du pays où elles se produisent, et réciproquement qu'elles s'intéressent à cette politique.

Les deux congrès de Metz et de Londres mettent bien en lumière la tactique du catholicisme à l'égard des gouvernements :

En Allemagne, la subordination à la fois conditionnelle et obséquieuse, en France l'hostilité active et déclarée, en Belgique l'entreprise organisée dont la propagation de la foi est le seul programme, à Londres une attaque dirigée contre les lois fondamentales qui ont constitué la religion d'Etat et éliminé sans rémission le papisme de la conscience nationale anglaise.

C'est ici que s'offre, dans la plus impressionnante sincérité, la tactique de l'Eglise. En France, elle prêche l'impossibilité de vivre en nation organisée et une sans religion d'Etat ; ici la Séparation est une calamité qui accable la France. Si la France ne revient pas à une royauté catholique, elle perdra sa cohésion, sa tradition et son rôle. C'était exactement la thèse de la grande Elisabeth, reine catholique, qui poursuivit cependant, au prix des cruautés et des persécutions, la constitution d'une religion nationale et expurgea son royaume de la foi catholique romaine.

A vrai dire, nous sommes loin du temps où les princes pouvaient prétendre à imposer à leurs sujets tel ou tel culte. Mais la vie nationale n'est pas absolument indifférente à l'action de la conscience religieuse. C'est bien ainsi que le gouvernement anglais a considéré l'agitation à laquelle le légat du pape est venu présider à Westminster. S'il n'a rien fait pour la défendre, il n'a rien fait pour la favoriser. Il a interdit la procession en apparat sacerdotal. Et cela ne signifie pas que M. Asquith ait une arrière-pensée d'intolérance. Cela veut dire seulement qu'il n'ignore point le caractère d'intolérance du catholi-

cisme, qu'il sait que le catholicisme ne sert les gouvernements que s'ils le servent, et qu'il n'est jamais indifférent.

Le résultat de cette suite de solennités et de manifestations est facile à prévoir, en Angleterre du moins. Avant le congrès, quelques personnes pensaient que la formule du serment qui lie le Roi à la foi anglaise témoigne d'un esprit archaïque. Et il y avait bien des chances qu'elle fût un jour modifiée ou allégée. En tous cas, les Anglais la regardent comme l'une de ces vieilles coutumes sans utilité ni offense, qu'on n'a intérêt ni à corriger ni à entretenir. Un roi serait venu qui aurait oublié de la dire ou qui l'aurait atténuée. et personne n'eût protesté.

Maintenant cette chose est impossible dans l'état actuel. Si elle se produit un jour, c'est que l'Angleterre se sera en masse convertie à l'autorité du Pape. Autant dire que la formule du serment royal n'est pas près de changer.

D'ici là il arrivera peut-être qu'un congrès eucharistique du socialisme intégral et universel aura autorisé ses membres à voter les budgets des Etats. C'est dire que cet événement ne se produira pas sous le pontificat de Bebel. Sera-ce sous celui de Jaurès ? Grave question. Il faudrait d'abord savoir si le socialisme intégral et universel fera jamais un pape français.

PIERRE BAUDIN.





L'Egrugeoir

M. Clemenceau et M. Briand.

Il n'y a jamais eu de cabinet, si bien constitué et si homogène qu'il fût au début, exempt, entre ses membres, de petits froissements, de divergences plus ou moins passagères, de dissentiments plus ou moins profonds. Pas plus que ses prédécesseurs, le cabinet Clemenceau n'a échappé, à certains moments, aux petits tiraillements traditionnels. La tension qui s'était produite, au début même de la constitution du cabinet, entre M. Clemenceau et M. Briand, et qui se manifesta un jour en pleine séance de la Chambre, cessa après courtes explications, et l'accord devint parfait.

Cet accord dure toujours. Cependant, il semble bien, à certains indices, qu'un peu de froideur est intervenue au cours de ces vacances entre le président du Conseil et le garde des Sceaux. M. Clemenceau s'est trouvé en face, peu de temps après la séparation des Chambres, d'une situation relativement sérieuse, celle résultant des événements de Villeneuve-Saint-Georges. La responsabilité qui lui incombait, en ce qui concerne les mesures à prendre, lui a paru lourde et il n'eût pas été fâché d'avoir à ses côtés, à ces heures aujourd'hui déjà oubliées, alors un peu critiques, ses principaux collaborateurs pour les consulter, se concerter avec eux, créer une solidarité plus étroite entre les membres du cabinet en face d'une agitation qui pouvait avoir des conséquences exceptionnelles. Mais la plupart des ministres étaient déjà partis en voyages de vacances et ne témoignèrent d'aucun empressement à regagner Paris. M. Aristide Briand ne revint pas non plus et, seul, M. Viviani resta dans la capitale partageant son temps entre le ministère du travail et la place Beauvau, tenu, par M. Clemenceau, au courant des mesures prises et les approuvant. Le président du Conseil a, depuis, conservé une réelle reconnaissance à M. Viviani de son attitude ; par contre, il a gardé à ses autres collaborateurs — exception faite, naturellement, pour M. Pichon qui accompagnait le président de la République en Scandinavie — quelque rancune de leur... indif-

férence et surtout à M. Aristide Briand qui était, à ses yeux, par ses fonctions de garde des Sceaux, le plus qualifié de tous pour se joindre au ministre de l'Intérieur en vue d'assurer le maintien de l'ordre.

Un autre petit incident a peut-être eu pour conséquence d'accentuer la très légère froideur que nous venons de signaler entre les deux ministres. M. Clemenceau compte, parmi les fonctionnaires de son cabinet, un jeune homme fort intelligent et qui lui est très dévoué ; mais son zèle est quelquefois gênant et l'entraîne peut-être plus qu'il ne conviendrait à sortir de ses attributions et à s'attribuer une trop grande autorité. Ce jeune homme est « antibriandiste » et, une première fois déjà, M. Aristide Briand avait dû protester contre des procédés qui lui paraissaient inadmissibles ; après une assez longue absence pour cause de maladie, le fonctionnaire a repris son poste auprès de M. Clemenceau et, immédiatement, les rapports entre les cabinets de la place Vendôme et de la place Beauvau ont perdu sensiblement de leur aménité. Ayant récemment à téléphoner au ministère de la Justice, pour M. Briand, une communication de M. Clemenceau, il crut devoir ajouter au membre du cabinet du garde des Sceaux qui était au bout du fil pour recevoir la communication, ces mots prononcés d'une voix brève : « C'est un *ordre* du président du Conseil ». — « M. Briand, répondit celui-ci non moins sèchement, n'a d'ordre à recevoir de qui que ce soit ; il n'accepte que les avis et encore se réserve-t-il de les discuter ».

Le fait est minuscule. Néanmoins, il n'indique pas précisément une belle cordialité entre les deux administrations. Ce sont là, d'ailleurs, de légers nuages qui se dissiperont avant la rentrée des Chambres. M. Clemenceau doit, au commencement d'octobre, se rendre dans le Var où il prononcera de nombreux discours et exposera les vues du gouvernement pour la rentrée des Chambres. De son côté, M. Aristide Briand sera sans doute amené à prononcer, également en octobre, le « grand » discours que tous les hommes politiques en vue font entendre avant la reprise du travail législatif, et nul doute que ces manifestations politiques publiques, les seules qui comptent, n'établissent, aux yeux de tous, une complète communauté de vues sur les grosses questions à l'ordre du jour et ne servent d'excellente préface à la session extraordinaire du Parlement.

Pangermanisme et Philosophie.

Tandis qu'entre Berlin et Paris, les journaux échangeaient, à propos du Maroc, des proses tantôt aigres-douces, tantôt incendiaires, et qu'à la note officieuse de la *Gazette de l'Allemagne du Nord* succédait la note officieuse de la *Correspondance de l'Allemagne du Sud*, dans la

paisible Heidelberg, insouciants de la politique, les philosophes de toutes les nations discutaient avec sérénité les éternels problèmes.

Avant de se séparer, ils dînaient ensemble, comme font tous les congressistes du monde ; ils dînaient à l'allemande, c'est-à-dire avec beaucoup de discours entre chaque plat.

On avait évoqué, immédiatement après le potage, quelques grandes ombres philosophiques, Eduard Zeller, Helmholtz, et Kuno Fischer, gloires de la vieille Université Ruperto-Carola ; aux bouchées-à-la-reine, on avait porté la santé du Grand-Duc de Bade ; les services suivants donnèrent aux convives l'heureuse occasion de boire au progrès de la philosophie, et même à celui de l'humanité. Tout cela ne faisait tort à personne. Les conversations reprenaient, après chaque libation, sur un ton un peu plus animé, mais toujours empreint de cordialité et de belle humeur. Et le banquet se fût achevé au milieu de la gaieté la plus franche, si, par malheur, à la table des philosophes, n'avait été assis un pangermaniste !

Trois coups de couteau secs et impérieux sur un verre et le pangermaniste se leva : « Messieurs, dit-il, on vous a plusieurs fois parlé, au cours de ce repas, d'une pensée universelle, d'une science internationale, et l'on vous a dit que la philosophie n'a point de patrie. On a eu tort. Nous n'avons pas le droit d'oublier, ne fût-ce qu'un instant, le sentiment national ; et c'est mon devoir de vous le rappeler. Les philosophes de tous les pays sont ici rassemblés pour rendre hommage à la culture allemande, pour honorer son prestige, et reconnaître la dignité des caractères qui la distinguent. Je leur propose à tous de boire à la grandeur de la culture allemande ! » Là-dessus, l'orateur poussa un triple « hoch ». qui trouva dans la salle un écho poli et mesuré.

D'abord, on se demanda qui il était. Vraisemblablement, un étranger épris de culture germanique ? il était décent de le supposer... Mais déjà son nom circulait à travers les tables. Non, l'auteur de ce toast inattendu était un professeur allemand. Au bout de quelques minutes, tout le monde savait qu'il s'appelait Münsterberg, qu'il était israélite, né à Dantzig, et que, tout en enseignant aujourd'hui à l'Université de Boston, il ne dédaignait point la politique, et travaillait ardemment à convertir les Américains à l'amour de l'Allemagne. Quelques collègues ajoutaient en souriant qu'il briguait depuis peu une chaire à Berlin, et ne manquerait pas de l'obtenir. Et l'on commença à s'étonner un peu moins.

Mais le pangermaniste avait-il prévu l'effet de ses paroles sur cette assemblée paisible et joviale ? Ce fut comme si le souffle aigre d'un vent d'automne eût soudain traversé la bonne salle bien tiède où les philosophes achevaient de dîner. « Il y avait longtemps, observa un Fran-

çais, que nous n'avions plus entendu parler du Maroc. » Un Anglais se mit en devoir d'expliquer à son voisin pourquoi il ne croyait pas à la possibilité d'un accord anglo-allemand. « Entre le pragmatisme et le rationalisme, assurait un Américain, il n'y a pas seulement une querelle d'idées, mais un conflit de races : le rationalisme est germanique, le pragmatisme est anglo-saxon. »

Et les disciples de James et ceux de Fichte commencèrent à se regarder de travers. Un idéaliste de Berlin était un peu gai : des roses de la table, il s'était fait une couronne, dont les branches d'or de ses lunettes retenaient curieusement les deux bouts sur ses tempes. Jusqu'alors, on n'avait fait qu'en rire : et voilà qu'un pragmatiste, allongeant vers lui sans vergogne un index dédaigneux, se mit à l'appeler « silénoïde ! »... Comment tout cela finirait-il ?

Comme les convives les plus importants se dirigeaient déjà vers les portes, et que d'autres faisaient mine de les suivre, un vieux philosophe allemand, qui avait observé, sans rien dire, ce bizarre changement à vue, poussa un soupir et dit en excellent français :

« Ainsi que jadis Anaxagore, Münsterberg a fait descendre la philosophie du ciel sur la terre. Münsterberg a bien mal fait... »

Le « Sedantag ».

Voici, très exactement, le programme de la petite solennité scolaire organisée cette année dans un lycée de Berlin, pour l'anniversaire de Sedan, le « Sedantag », célébré, comme on sait, d'un bout à l'autre de la Prusse, sinon de l'empire allemand :

1° Un élève des classes supérieures lit une composition sur le comte Zeppelin, son dirigeable et les bienfaits de l'aérostation, en particulier de l'aérostation militaire.

2° Le proviseur donne lecture, dans la traduction publiée avec empressement par la *Tægliche Rundschau*, de l'article consacré par le correspondant militaire du *Gaulois*, aux grandes manœuvres d'Alsace et à la glorification de l'armée allemande ;

3° Les élèves exécutent en chœur l'hymne national : « *Deutschland, Deutschland über alles !...* »

Le correspondant militaire du *Gaulois* n'est pas au bout de ses succès. Son article sur les manœuvres allemandes a eu l'honneur d'une lecture publique à Berlin ; son article sur Metz eut le mérite plus éclatant de plaire infiniment à l'Empereur, qui, au dire des personnes bien informées, ne parlait plus d'autre chose ces jours derniers. Il cite par cœur des phrases entières de l'article et veut à toute force faire la connaissance de l'auteur.

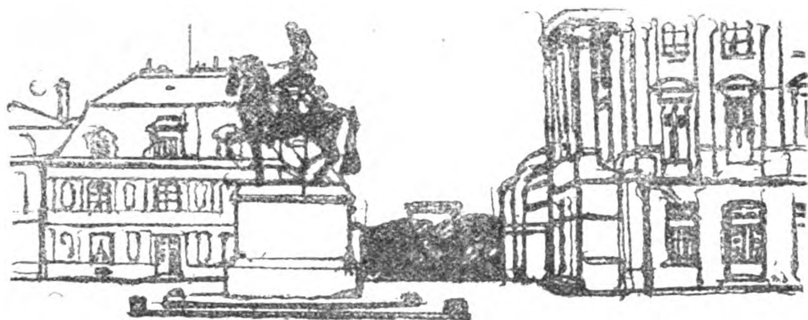
Le Gérant : DAMASE-MESNAGER.

Imp. BERGER et CHAUSSE, 20, rue Geoffroy-l'Asnier, Paris.

Un croquis
de FÉLIX VALLOTTON.



Monsieur Henri Brisson.



Une vieille page d'Histoire

La guerre se poursuivait entre la France et l'Espagne, alternée de succès et de revers. Le cardinal Mazarin s'efforçait de fixer l'alliance anglaise. Un premier agent, Antoine de Bordeaux, intendant de Picardie, avait été envoyé à Londres en décembre 1652; Jean de Baas lui fut adjoint quelque temps après, à titre de conseiller. Leur mission était d'offrir à Cromwell un avantageux traité de commerce, et de l'engager, moyennant la possession de Dunkerque, à faciliter à la France la conquête de la Flandre maritime.

Tant que les chances furent balancées, le Protecteur hésita. Mais le sort nous étant devenu favorable, il signa le 3 novembre 1655 à Westminster un traité de commerce qui devint, le 23 mars 1657, un traité d'alliance offensive et défensive.

Par ces stipulations, le Protecteur s'engageait à fournir six mille hommes et la coopération de la flotte anglaise pour entreprendre, de concert avec les forces françaises, les sièges de Mardick ou Gravelines et de Dunkerque. En échange le roi de France promettait de remettre à Cromwell Dunkerque, dès sa capture, et, en attendant, Mardick ou Gravelines.

Le scandale de ce traité fut grand dans le monde. A part l'alliance de François Ier et de Soliman, rien de tel ne s'était encore vu. Mais l'union des fleurs de lys et du croissant, qui avait tant révolté l'opinion, avait du moins arraché la France et

l'Europe à la puissante étreinte de la maison d'Autriche. Tandis que les clauses de Westminster paraissaient sans avantage et pleines de péril.

Les nombreux ennemis de Mazarin éclatèrent avec force : abaissement de la royauté, délaissement de la religion catholique, monstruosité de cette alliance entre un roi légitime absolu et une république régicide, tradition à l'Angleterre d'une place de premier ordre et « plus importante pour maîtriser la mer que ne l'avait jamais été Calais dont les rois d'Angleterre avaient autrefois fait tant d'état et la reine Marie tant regretté la perte », désertion de la cause des Stuarts ; le reproche fondirent de toutes parts sur le cardinal-ministre, accusé d'avilir le caractère de la royauté française avec d'autant moins de scrupule que sa propre origine, à lui, était étrangère.

Mme de Motteville, qui parle généralement sans passion et dans un sens plutôt favorable à la cour, l'atteste elle-même : « Ce dessein, dit-elle, de la remise de Dunkerque, parut odieux à tous les gens de bien, et on ne manqua pas de blâmer le ministre de cet avantage qu'il donnait aux anciens ennemis de la France, à un hérétique, à un usurpateur. »

Ce fut bien pis lorsque commença l'exécution du traité et que Turenne s'étant emparé de Mardick, le 3 octobre 1657, cette place fut remise aux Anglais, à titre de gage provisoire, en attendant la prise de Dunkerque.

Un pamphlet surtout, paru sous le titre de : *Très humble et très importante Remontrance au Roi sur la remise des places maritimes de Flandre entre les mains des Anglais*, fit grand tapage. Les contemporains y reconnurent sans hésitation la main du cardinal de Retz. « L'on y trouve, dit fort justement, M. Chantelauze, la verve, la véhémence qui caractérisent cet auteur. Le goût sans doute n'est pas toujours irréprochable ; il y a de la rhétorique, le ton est déclamatoire : c'est, à certains égards, de l'éloquence de tribun ; mais cela même n'achève-t-il pas la ressemblance ? »

Curieuse figure en vérité que ce Paul de Gondi, cardinal de Retz. Ecrivain de premier ordre avec des éclairs de génie, agitateur redoutable, esprit turbulent et pénétrant, mais, somme toute, politique médiocre et sans dessein, avide de bruit plutôt que de véritable gloire et plus ambitieux des apparences du pouvoir que du pouvoir lui-même. La Rochefoucauld, qui ne l'aimait

guère, l'a assez fidèlement dépeint, en un passage bien connu : « Il a, dit-il, suscité les plus grands désordres de l'Etat sans « avoir un dessein formé de s'en prévaloir, et bien loin de se « déclarer ennemi du cardinal Mazarin pour occuper sa place, il « n'a pensé qu'à lui paraître redoutable et à se flatter de la fausse « vanité de lui être opposé. » L'occasion était merveilleuse ; il n'eut garde de la manquer.

Cette *Remontrance*, ou, pour mieux dire, ce pamphlet, est, à bien des égards, intéressant à lire. On y trouve ramassées et et condensées toutes les critiques que les nouveaux traités ont fait naître. L'attaque est vigoureuse, assez emphatique parfois, et d'une énergie croissante.

Après un véhément préambule où il insiste particulièrement sur la dégradation qu'occasionne à la France l'alliance avec « un soldat qui n'a point encore d'autre trône que l'échafaud sur lequel il a porté le gendre de Henri le Grand », et où il s'efforce de séparer de la cause du ministre, celle du roi « surpris par les mêmes artifices qui ont surpris les princes les plus éclairés », Retz entre directement en matière.

Le thème était facile. Convenait-il à la Monarchie française, catholique, absolue et de droit divin, de s'allier à la République anglaise, protestante, révolutionnaire et régicide, alors surtout que le prince dont cette république avait brisé le trône et répandu le sang, était le gendre de Henri IV, et par conséquent l'oncle direct de Louis XIV ? Cet argument revient, sous diverses formes, à plusieurs reprises. Il était évidemment d'une grande portée, et de nature à impressionner considérablement l'opinion publique et le roi.

D'autant plus que la France s'engageait à interdire son territoire au fils du feu roi d'Angleterre qui régna plus tard sous le nom de Charles II et qui était, du chef de sa mère fille de Henri IV, cousin germain du roi de France. Ainsi le traité de Westminster sanctionnait expressément la révolution anglaise et ses conséquences. Mais Cromwell est mal affermi, le sol tremble sous ses pas. Vienne sa chute, le retour des Stuarts, et la fausse politique de Mazarin aura fait du nouveau roi d'Angleterre l'allié nécessaire de l'Espagne contre la France.

Autre grief, non moins fort : la différence de religion entre les deux peuples. Ce reproche nous fait aujourd'hui sourire ; il nous

a été pourtant conté qu'en des temps plus proches, en 1866, de très braves gens, politiques à courte vue, faisaient bruyamment, chez nous, des vœux pour la Prusse contre l'Autriche sous prétexte que la première était protestante alors que l'Autriche était catholique. Mais au XVIIIe siècle, entre la signature et la révocation de l'Edit de Nantes, l'argument religieux avait peut-être plus d'importance encore que l'argument politique. Ce sont des villes catholiques que l'on arrache à la catholique Espagne pour les livrer en proie à l'Angleterre, c'est-à-dire au protestantisme et à l'hérésie. Retz étale aux yeux du roi toutes les conséquences de cet acte : « Les autels démolis, les temples profanés, les monas-« tères violés... On perd, ajoute-t-il, toute sa réputation dans le « parti catholique ; on n'en acquiert aucune dans le protestant, « qui, dans la plus grande partie de son corps, est très éloigné « des illusions ridicules de la doctrine du Protecteur ; et tout le « fruit de notre prostitution n'est que de nous confondre avec les « indépendants, c'est-à-dire avec les ennemis déclarés de toutes « les couronnes et de toutes les religions. »

Mais cette alliance, si condamnable par la différence des principes des deux gouvernements, si répréhensible au point de vue religieux, d'après notre auteur, est plus vicieuse encore peut-être par ses clauses.

Contre un faible appui militaire on s'engage, en effet, à conquérir pour l'Angleterre la ville de Dunkerque et, en attendant, on lui remet Mardick. On devine d'avance que les souvenirs de la guerre de Cent Ans et de notre longue dépossession de Calais vont fournir à Retz de puissants éléments de comparaison. « Les places (que l'on remet aux Anglais), sont si considérables, dit-il « en s'adressant au Roi, que la France ne peut les souffrir entre « les mains de l'Espagne, dont on sait que les forces maritimes « ne sont pas fort redoutables à Votre Majesté ; et votre ministre « les livre à l'Angleterre, qui est déjà, maîtresse de la mer, et « votre ministre les livre à l'Angleterre, qui ne les considère que « comme des degrés par lesquels elle prétend de monter sur les « bastions de Calais. » Car, ajoute-t-il plus bas : « il n'y a pas si « loin, dans tous les sens, de Dunkerque à Calais, que de Lon-« dres à Dunkerque. » On provoque par là l'ambition de Cromwell qui « se nourrit l'esprit de ces grandes idées des anciens An-« glais, qui ne lui paraissent pas si impossibles par leurs exem-

« ples; et quand il considère que la première de ses conquêtes lui « coûte si peu de peines et lui apporte tant d'avantages, il se flatte « dans ses pensées qui l'emportent au deça de nos mers et qui « lui représentent tantôt la Guyenne révoltée sous ses étendards, « tantôt la Normandie assujettie sous ses lois. »

Danger de trop fortifier cette « République qui embrasse, dès « sa naissance, l'un et l'autre hémisphère et qui brave tout l'uni- « vers », antagonisme de l'Angleterre et des Provinces-Unies, nos fidèles alliés, hostilité des divers peuples que les prétentions du protecteur ont irrités et blessés, perpétuité de la guerre par l'impossibilité pour l'Espagne de consentir à un traité donnant à l'Angleterre les places qui nourrissent Bruxelles. Tels sont les derniers traits du tableau.

L'effet de cet écrit fut énorme. Il exprimait le sentiment de l'opinion publique que les monarchies, même les plus absolues, ne sauraient, sans péril, braver ostensiblement. Mazarin, qui l'a- vait d'abord dédaigné, sentit la nécessité d'une réponse prompte et péremptoire. Il emprunta, à cet effet, la plume de Lionne.

« Je n'entreprends pas, dit celui-ci, de répondre aux libelles « dont l'auteur a paru fort accoutumé aux déclamations, mais fort « peu entendu aux véritables maximes qu'il faut suivre dans le « gouvernement des grandes monarchies... Il faudrait renoncer à « toutes les amitiés et à toutes les alliances, si nous étions sans « cesse agités de cette vaine appréhension que ceux qui sont « aujourd'hui nos amis, peuvent cesser de l'être, et devenir un « jour nos ennemis. La prudence oblige bien de se souvenir que « cela est possible, et d'y apporter les précautions nécessaires ; « mais la crainte d'un inconvénient incertain et éloigné n'a pas « accoutumé de rompre, parmi les sages, des résolutions dont « il revient une utilité présente et assurée, et qui nous font évi- « ter des périls très dangereux. »

Hugues de Lionne (d'aucuns attribuent cet écrit à Servien) se livre alors à une réfutation complète de la *très humble Remon- trance*. Avec une clarté, une précision, une compétence, un bon sens, une dialectique admirables, il réfute point par point, et presque mot par mot, l'écrit de son contradicteur. Pas de décla- mation ; rien d'emphatique ; mais une discussion serrée et puis- sante. Un seul grief est passé sous silence : celui relatif au régi- cide de White-Hall. Ce terrain était vraiment trop brûlant.

Sur tous les autres points, de Lionne est plus à son aise. Il explique que, la France étant en guerre avec l'Espagne, trois partis s'offraient à elle, ou traiter avec l'Angleterre, ou la laisser traiter avec l'Espagne, ou traiter nous-mêmes avec les Espagnols. « Jamais il n'y eut, dit-il, rien de si nécessaire, ni de con- « clu si à propos, que notre nouvelle union avec l'Angleterre... « Que ne diraient point les déclamateurs, si elle se fût unie à « l'Espagne contre nous ?... Il n'y a point de personnes désinté- « ressées qui ne soient obligées d'avouer qu'entre les autres « grands préjudices que nous eussions reçus de l'union des Es- « pagnols et des Anglais contre nous par la perte de Calais, que « les premiers avaient offert de faire tomber au pouvoir des au- « tres, il eût fallu perdre l'espérance de la paix pour longtemps, « et peut-être pour jamais, et demeurer exposé à la nécessité, « ou de soutenir une guerre désavantageuse contre deux puis- « sants ennemis joints ensemble, ou de recevoir des conditions « iniques dans un traité de paix, semblables à celles qui sont « contenues dans tous les précédents qui ont été faits entre la « France et l'Espagne. »

Le grief tiré de l'alliance avec les hérétiques est surtout réfuté avec la plus grande vigueur. Lionne expose que, dans le passé, ni Henri IV, ni Louis XIII, ni Richelieu n'ont hésité, malgré les différences de religion, à s'unir avec les protestants d'Angleterre et d'Allemagne. « L'on n'y peut trouver à redire, ajoute-t-il, « sans faire le procès à tous les sages ministres qui ont gouverné « les deux Etats depuis plusieurs siècles et sans condamner la « mémoire et les actions du plus sage de nos rois, qui est Henri « le Grand. Personne n'ignore que ce fut un des plus grands « politiques de son temps... Ce grand prince ayant considéré « que la maison d'Autriche avait acquis une puissance redou- « table à tous les potentats, qu'elle tâchait d'attacher à elle, par « alliance, tous ceux qu'elle ne pouvait pas encore assujettir ; « que, par ce moyen, elle avait formé le dessein d'envahir toute « l'Europe, à l'exécution duquel elle travaillait ouvertement ; ce « grand prince, dis-je, jugea nécessaire, par l'avis de son sage « conseil, de former un parti qui pût balancer une si dangereuse « puissance. Il fit une étroite confédération avec l'Angleterre, « les Provinces-Unies des Pays-Bas, et la plupart des princes « protestants d'Allemagne. Je ne sais pas si alors il se trouva

« des esprits qui trouvèrent à redire à cette résolution ; mais elle « fut louée de tous les sages, et la suite des temps l'a fait recon- « naître aussi prudente que nécessaire. » L'auteur cite encore les traités de Bernwold, d'Heilbronn, de Wismar, de Hambourg, entre Louis XIII et le cardinal de Richelieu et les protestants d'Allemagne ; l'alliance de 1635 avec les Provinces-Unies, etc.

Mieux encore que l'écrit de Lionne, l'événement a justifié la politique de Mazarin devant la postérité. « La victoire des Dunes « (juin 1658), dit M. Emile Bourgeois, la prise de Dunkerque « (23 juin), de Furnes, de Dixmude (4 juillet), de Gravelines « (août), et bientôt la conquête de la Flandre maritime par Tu- « renne, furent les conséquences de l'alliance anglaise. On avait « mauvaise grâce à reprocher alors au cardinal cette alliance « avec une puissance protestante qui avait décidé de la guerre, « cette cession de Dunkerque, compensée par la conquête de la « Flandre. Mazarin n'était pas gêné pour répondre que sa poli « tique était conforme à celle de Henri IV et de Richelieu. »

La moralité de ce long récit est bien simple. Il tend à prouver que les alliances se concluent généralement par l'identité des intérêts ou quelquefois par la communauté des sympathies et rarement pour d'autres causes. De tout temps on a vu des Républiques alliées à des monarchies absolues, des pays religieux uni à d'autres de religion différente ou sans religion, car les intérêts supérieurs des nations priment toutes les autres considérations subalternes.

LOUIS MARTIN,
Député du Var.





Le Songe de la Pentecôte

Pour mon vieux camarade
PAUL DESPIQUES.

M. Timoléon Larose était un homme heureux.

Professeur de rhétorique au collège municipal de Favières, il avait près de ses concitoyens la réputation d'un homme distingué, spirituel, utile à la cité, car il faisait recevoir tous ses élèves au baccalauréat. Rien ne manquait à son bonheur, pas même un peu de gloire ; il était membre correspondant de l'Académie de Stanislas et l'auteur apprécié d'un mémoire sur Mme du Châtelet.

Sa vie avait la régularité d'un mécanisme ; il passait dans la rue à heure fixe, comme les figurines d'apôtres, qui viennent frapper une cloche, dans les horloges allemandes.

A la Toussaint, il endossait son pardessus de chaude ratine et les bourgeois avertis faisaient rentrer les quartiers de hêtre, dont la flambée crépitante réjouit l'hiver lorrain. Le printemps semait sur les enclos la poussière des saignons, revêtait les talus des routes d'une herbe luisante et toute neuve : M. Larose arborait son panama et sa jaquette d'orléans, et les ménagères, qui nettoyaient les carreaux et fourbissaient les cuivres de leurs logements, le saluaient d'un regard attendri, comme l'hirondelle des beaux jours. C'était un petit homme ventru, douillet, soigneux de sa personne. Quand il traversait la rue, les jours de pluie, et posait le pied sur les pavés pointus pour éviter les flaques

d'eau, il rappelait les bergeronnettes qui sautillent d'un caillou à l'autre, sur les grèves de la Moselle, et les basques de sa jaquette envolées derrière lui complétaient la ressemblance.

Ainsi, ce sage s'acheminait doucement vers la quarantaine, bénissant le Seigneur de l'avoir délivré des passions et de leur vain tumulte, et il s'ingéniait à les remplacer par du confort, un égoïsme discret, des habitudes étroites et recueillies.

Les menus faits de sa vie prenaient, par leur répétition, une enveloppante douceur. Chaque matin, il se rendait au collège, portant la serviette bourrée de papiers, trop grande pour sa petite taille. Ses pieds retrouvaient les mêmes traces, creusées au bord des trottoirs, et les choses et les gens, à force de l'avoir contemplé, prenaient, pour le saluer, une physionomie vieillotte et coutumière. Il donnait un bonjour amical au cordonnier Guignier-Caquières, assis dans son échoppe, serrant sur son tablier de lustrine verte la paire de bottines qu'il semblait condamné à ressemeler jusqu'au jour du jugement. Sa femme, une commère rougeaude sous son bonnet de fanfreluches toujours de travers, adressait à la rue son sourire, un sourire figé dans une perpétuelle béatitude. Avec délices, M. Larose respirait l'odeur de la poix mêlée à la senteur ambrée du réséda qui fleurissait sur la fenêtre. Deux pas plus loin, il contemplait, avec une stupeur toujours renouvelée, l'épicerie Jeandelle, immuable derrière sa vitrine, où des pipes en sucre et des pelotons de ficelle moisissaient dans des bocaux. Jamais un chaland ne tournait le bouton de cuivre, et M. Larose se demandait si l'épicier n'était pas réduit, pour ne pas mourir de faim, à consommer lui-même ses sucreries.

Il arrivait au collège, ancien couvent de Bernardines, dont le porche était surmonté d'une plaque d'ardoise portant ce simple mot « Collegium ».

Le professeur avait la joie d'y retrouver, en entrant, deux ennemis dont les vexations l'enchantaient, car elles mettaient un divertissement dans sa vie monotone.

Quand il avait franchi le vestibule sonore, où le bruit de ses pas soulevait des échos du passé, il affrontait le portier Schanz, un vieil Alsacien bourru, qui lui donnait les clefs de sa classe, comme il aurait tendu un cartel, avec un geste de défi. Cet homme colère stupéfiait M. Larose par l'ardeur de combativité

qu'il devinait en lui. Chargé d'entretenir les feux, il se ruait sur les fourneaux dans un fracas de pelles et de pincettes, les bourrait de charbon jusqu'à la gueule, brandissait son rat de cave comme une torche d'incendie, superbe, frénétique, pareil à quelque Héraclès dompteur de sangliers et de taureaux. M. Larose affirmait ironiquement à ses collègues que les choses répondaient aux rancunes du portier Schanz par une sourde inimitié. A peine le portier avait-il dressé, sur le seuil d'une classe, sa silhouette moustachue, les poêles sournois se mettaient à fumer. Il tirait le cordon impétueusement et M. Larose murmurait : *Cerberus inhians latratu trifauci*, car les lettres, les douces lettres, toutes murmurantes des souffles de l'Illissos, donnaient à l'humaniste des vengeances et des consolations pour ses misères quotidiennes.

Après Cerbère, il rencontrait l'Euménide sous les traits de M. Chausson, le principal.

Capitaine de cavalerie, que des rhumatismes précoces avaient fait déchoir à la régence d'un collège, ce gascon roublard et tonitruant surveillait la rentrée des externes, comme il aurait dirigé la manœuvre d'un escadron. Son bras fendait l'air et sa voix vociférait. Son sourcil froncé remuait le monde, et les répétiteurs faméliques galopaient comme des estafettes. De toute la placidité de sa nature, M. Larose détestait ce tyranneau, ses moustaches cosmétiquées et l'éternel cigare qu'il mâchonnait.

Le professeur lui détachait un salut cérémonieux, puis gagnait sa classe. Il y retrouvait une douzaine de jeunes rustauds qui défrichaient l'Antiquité, avec le robuste entêtement que leurs pères mettaient à provigner la vigne. Ils levaient le nez, soudainement distraits, quand un vers de Virgile s'ouvrait devant eux, comme une vallée ombreuse, aux saules visités par les abeilles de l'Hybla.

Et cette vie recommençait, tous les jours.

*
* *

Une ombre de mélancolie frôlait quelquefois son âme, quand un mince événement de sa vie journalière lui faisait toucher du doigt la fuite effroyable du temps.

Il rencontra, sous les tilleuls de la place Dauphine, le jeune Célestin Heurteau, fils du juge de paix, qui étudiait le droit à Paris. Ce jeune homme s'imposait à l'admiration des provinciaux par une cravate voyante, un gilet de coupe neuve et des paradoxes quelque peu défraîchis. M. Larose l'emmena boire des bocks au café des Négociants, et, toujours rêveur et romanesque, il lui parla de l'amour, des poètes dont le sanglotement donne une voix aux mélancolies des jeunes hommes, de la gloire qui ouvre des ailes d'or dans l'éblouissement d'un sanctuaire.

— Peuh ! déclara l'adolescent.

Et sa main distraite tranchait dans l'air les anneaux de fumée qui montaient de son cigare, énorme et noir.

Il affirma d'un ton décisif que les poètes ne se lisaient plus. Toutefois, il fit appel à ses souvenirs et convint qu'il avait connu un poète, un vrai. C'était un vieil homme à favoris, qui ressemblait à un notaire de province, et visitait les brasseries, portant un petit baquet qui contenait des olives. Il les enveloppait dans des sonnets de sa composition : les consommateurs mangeaient les olives, mais ne lisaient pas les poèmes.

Puis, il daigna sortir de son magnifique dédain et s'anima pour parler de chevaux et d'économie politique.

Une immense déconvenue embruma l'âme de M. Larose.

Puis les choses mirent autour de lui leur apaisement.

Il aima sa petite ville, qui avait conservé des vestiges d'un passé glorieux sous la poussière du silence : vieux hôtels, cloîtres retentissants, balcons aux ferrures armoriées. Il ne fallait pas au professeur un grand effort d'imagination pour se croire revenu au temps des Encyclopédistes, alors que le bon roi Stanislas défendait les arts et la civilisation, contre les attaques de Jean-Jacques, citoyen de Genève. Il savourait le plaisir érudit de se croire un petit abbé de cour, qui tournait gaillardement des bouquets à Chloris. D'autres jours, l'Antiquité mettait sur sa vie maussade un reflet éblouissant d'épopée. Qu'importaient les vexations du principal et les fureurs quotidiennes du portier Schanz, M. Larose montait sur les trirèmes éperonnées, et faisait des libations aux Dieux dans des coupes d'or, quand partait l'expédition de Sicile. Ainsi, les souvenirs se levaient autour de lui, sonores et nombreux comme les essaims, que le pasteur Aristée vit sortir du flanc des taureaux égorgés.

Il devenait très gourmand et faisait de longues stations à la table d'hôte du *Bras d'or*.

Flots glauques de la Moselle, dont les remous abritent les barbeaux, les barbeaux nourris de la mousse des rochers, dont la chair a la saveur de la noisette, fosses des moulins, revêtues d'herbes brillantes, où bondissent les chevesnes happant les insectes du soir, grèves éclaboussées de soleil, où frétillent les goujons, et vous, côteaux de Lucey et de Lagney, où les automnes nonchalants s'attardent à dorer le tokaï et le fil d'argent ; et vous, verger de Saint-Mansuy où mûrit la poire crassane, tous les sucs de la terre, toute la saveur des fruits, savamment préparée par le maître d'hôtel Vidalert, venait s'épanouir, pour une fin glorieuse, sur les papilles du professeur.

Il avait à son chevet la *Physiologie du goût*, de Brillat-Savarin, et l'*Art du bien manger*, de Richardin, cette gastronomie que seul un Lorrain pouvait écrire.

L'hôtelier avait, pour le gourmet, la vénération reconnaissante qu'un musicien ressent pour un dilettante intelligent. Il l'attendait dans le couloir et l'avertissait que les fraises mûrissaient dans les taillis de Pierre la Trêche. Solennel comme un prêtre qui officie, il lui apportait les premiers abricots dans un compotier de vieille faïence ou bien encore il posait devant lui deux grives bardées de lard, dans un poëlon de terre brune; et il s'attardait, secouait la tête d'un air attendri, savourait la gourmandise de son client, comme un gibier rare.

***

La chute soudaine d'un bolide, abîmant le monde dans une immense conflagration, n'eût pas apporté plus de stupeur aux paisibles habitants de Favières, que les faits et gestes de M. Larose au cours de la mémorable matinée du 15 avril 1906.

Depuis huit jours, un printemps hâtif avait surgi des terres. Les façades riaient au soleil de toutes leurs lézardes. Sur le talus des fortifications, les peupliers s'embuaient de vapeurs rousses, et les maraîchers charriaient, sur leurs petites voitures, des pots de jacinthes et de claudinettes, qui laissaient, dans la rue, un odorant sillage.

Joyeusement, les cloches éparpillaient, sur les toits, leurs vo-

lées de bronze, qui, sur le coup de huit heures, annoncent aux artisans le commencement du travail.

Tournant vers sa femme son visage aux yeux éternellement fureteurs, le cordonnier Caquières lui fit part de son étonnement :

— Je ne suis pas en train aujourd'hui, il me manque quelque chose.

Il s'interrogea douloureusement, et trouva :

— Je n'ai pas vu passer M. Timoléon.

— Il doit être malade, déclara la ménagère ; les changements de saison vous mettent l'humeur en mouvement.

Soudain, elle se dressa au milieu de l'échoppe, tandis que les sons s'étranglaient dans sa gorge, et qu'une stupeur infinie ouvrait ses yeux. De sa main qui tenait la casserole de fer battu, emplie de lait crémeux, elle indiquait la rue.

Sous la consternation des boutiquiers, le professeur de rhétorique s'avançait.

Il avait gardé les pantoufles de tapisserie, ornées de broderies extravagantes, qui enveloppaient ses pieds d'une reposante douceur, sous sa table de travail. Sa chemise de flanelle entrebâillée laissait voir son cou, blanc et lisse comme un cou de femme. Sur ses épaules était négligemment jetée la vieille robe de chambre de laine grise, maculée de taches d'encre, rayée de traces de plume, largement reprisée, qui abritait ses songeries. Un foulard rouge, tombant de la poche, remplissait la rue de sa tache éclatante, comme un drapeau de sédition.

Par moments, il s'arrêtait, gesticulait, et, levant les yeux vers les toits qui miroitaient sous le soleil tendre, il paraissait suivre attentivement le vol aigu des hirondelles.

Alors, une douceur infinie mouillait son regard, tandis qu'un sourire d'une divine bonté plissait ses lèvres.

La rue s'effarait.

Mme Cresson, la marchande de beurre, qui ouvrait justement sa devanture, laissa choir le volet de saisissement. Au cri qu'elle poussa, le petit épicier Jeandelle sortit de sa boutique, obstinément fermée et montra, sur le seuil, la laideur clignotante d'un oiseau de nuit, qui s'effare dans le grand jour. Le professeur passa comme un trombe, sous la huée des galopins qui lui lan-

çaient des trognons de choux et retrouvaient, pour l'acclamer, les sonorités du carnaval.

Sur le passage du professeur, de petites voix montaient dans le silence, les voix fluettes et cassées des vieilles choses qu'il avait aimées passionnément. Les chimères des balcons, vomissant des flammes, semblaient cabrer dans un mouvement de révolte leurs croupes tortueuses et les anges joufflus, qui supportaient des cartouches, fermaient les yeux sur cette désolation.

Le professeur secouait la tête, comme pour affirmer une résolution bien arrêtée.

Le porche du collège béait formidablement, tel l'Antre de Trophonios ; M. Timoléon s'y engouffra.

Le portier Schanz, de stupeur, faillit tomber à la renverse, et, perdant la tête, il cria :

— Au secours ! au feu ! à la garde !

Mais le professeur ne semblait pas l'entendre ; il murmurait des paroles entre ses dents serrées :

— « O misère, ô servitude, ô joug pesant sur la tête d'un homme libre ! »

A ce moment, le principal, M. Chausson, déboucha du large escalier de pierre qui conduisait au parloir. L'appel furieux du portier, sonnant sous les voûtes du porche comme une volée de bourdon, l'avait tiré de son cabinet. A la vue du professeur, il s'avança, bégayant de fureur et de surprise, et les globes énormes de ses yeux semblaient prêts à jaillir de leurs orbites :

— Quelle tenue pour un fonctionnaire ! Que... que... dirait l'administration su... su... périeure, si elle était informée d'une telle dé... dérogation aux bons usages ?

Sa main levée en l'air, dans une objurgation solennelle, semblait prendre à témoin les cartons verts, les ronds de cuir, les monceaux de paperasses enfouis dans l'arche sainte des bureaux.

Puis il tira sa montre :

— Monsieur Larose, il est huit heures et demie, je ferai mon rapport au recteur.

M. Larose tendait le cou, et semblait l'écouter attentivement. Soudain, il partit d'un éclat de rire impertinent, qui frappa l'administrateur en pleine poitrine et le fit vaciller sur ses talons :

— Ho ! Ho ! Ho ! Un rapport au recteur ? Vous y joindrez ma démission. Ho ! Ho ! Pas un instant de plus, je ne reste dans

cette boutique ! Me calfeutrer dans cette boîte, quand le vent fait chanter les sapins. Pas un moment ! Je secoue sur le seuil la poussière de mes sandales !

Il frappait effectivement ses pantoufles de tapisserie l'une contre l'autre.

Puis il tourna le dos aux deux hommes stupéfaits. Il rentra chez lui, chaussa de fortes guêtres et disparut par la porte de Metz.

Le bruit se répandit dans la petite ville que le professeur de rhétorique était devenu subitement fou. Les visiteurs affluaient au logement que M. Larose occupait depuis quinze ans, dans la rue de la Boissellerie, chez Mme Chaux, la mercière. Ecroulée dans un fauteuil, la veuve répondait aux questions d'une voix dolente et tortillait pensivement entre ses doigts l'aune de buis qui sert à mesurer le cordonnet.

Une émotion contenue plissait sa face blême, macérée par des années de claustration dans cette étroite boutique. Elle aimait le professeur, car elle connaissait ses manies, et tirait de lui tous les mois cinquante francs, le prix dont elle louait le bel appartement du premier, tendu de papier bleu, orné d'une pendule d'albâtre, qu'on eût dit coulée en stéarine.

Torturée d'angoisses, elle prit son chien sous son bras, et fut demander conseil à Mlle Narcisse, sa confidente et son amie.

C'était une vieille fille qui habitait, près de la cathédrale, un appartement soigné, glacial et désolant. Les rideaux de mousseline qui pendaient aux fenêtres avaient la pâleur de son teint : des sonorités d'orgues, par moments, pénétraient les murs et semblaient la voix gémissante de ce logis.

La vieille fille, qui était fort riche, s'intéressait au professeur : car elle avait nourri l'espoir de l'épouser et de connaître par lui les joies tardives de l'amour. Mais le fonctionnaire avait opposé à ses avances une prudente réserve, regimbant à l'idée de s'atteler aux brancards du mariage, en compagnie de semblable haridelle.

Mme Chaux lui raconta l'esclandre du matin. La dévote l'écoutait en secouant la tête ; puis elle hasarda une supposition. Quelque jupon, sans doute, lui mettait la tête à l'envers. La ville était hantée de créatures, que les officiers amenaient, et dont les

fards et les odeurs affriandaient les bourgeois, vertueux d'ordinaire.

Mme Chaux se porta garante de la pureté de son locataire. Il rentrait exactement tous les soirs, et jamais les marches de l'escalier ne criaient sous de fines bottines.

La dévote, décontenancée, entassa d'autres suppositions. Des doutes traversaient son esprit, nourri de lectures puériles et romanesques. Il avait un enfant naturel. Oui, c'était cela, un enfant qui venait le retrouver, vêtu de haillons, et lui révélait sa naissance. On avait vu des drames aussi poignants bouleverser des existences respectables. Mme Chaux n'avait-elle pas aperçu quelque chemineau, à l'aspect patibulaire, rôdant autour de la maison ?

Mme Chaux jura ses grands dieux qu'elle n'avait vu que la rue vide, où des chiens galeux se promenaient.

La logeuse vint reprendre sa faction au coin du comptoir. Le soir tomba, noyant la rue d'ombres; le couvre-feu jeta sur la ville ses notes lentes, espacées.

Mme Chaux tombait dans une demi-somnolence, quand un tumulte de voix avinées la réveilla :

M. Timoléon Larose rentrait, effroyablement ivre, soutenu le long de l'escalier par un compagnon d'orgie, dont la logeuse ne put entrevoir les traits.

Elle monta les marches quatre à quatre, et vint coller son œil à une fente de la cloison.

Le spectacle la stupéfia.

M. Timoléon pérorait, les bras envolés dans des grandiloquences de pochard, gueulard et bon enfant. Son ombre, sur le mur, parodiait ses gestes en les amplifiant. Et, vautré sur un crapaud de soie bleue, que souillait le contact impur de ses loques, le « Chacaille » applaudissait.

On avait affublé de ce sobriquet un guenilleux, qui humait habituellement le soleil devant la façade du boulanger Desloges. Il déchargeait les voitures de pommes de terre, tenait en bride les chevaux des fermiers, bribait dans les remous de la Moselle, et passait l'hiver à la prison municipale, où il subissait la contrainte pour ses innombrables délits de pêche.

Il avait une face humble et triste, et ses yeux larmoyaient continuellement. Sa main velue, dont les os saillaient comme les bos-

ses d'un sac de noix, serrait un moignon de pipe et, par un geste machinal, il ramenait la loque qui lui servait de pantalon sur son ventre creux, et sur ses hanches.

Le canapé, les fauteuils drapés de soie doucement éteinte, ne lui inspiraient aucun respect ; le sacripant usait de ces reliques, sanctifiées par des années de soin et de respect familial, avec une aisance coutumière. Parfois, il sortait de sa pose taciturne pour vider la cendre de sa pipe, à petits coups, sur la table de marqueterie, un pur joyau du XVIII[e] siècle.

Alors Mme Chaux serrait les poings.

Ayant baissé le tablier de tôle, M. Larose fit clairer le feu d'ételles, qui poussa son ronflement sonore. Puis il étala sur la table des provisions, un jambonneau dont la tranche rose excitait l'appétit, et, saisissant un litre de vin gris, acheté dans une auberge des faubourgs, il remplit les verres de cristal. Le guenilleux but, et s'essuya la bouche du revers de la main.

Puis il renifla, l'air satisfait.

M. Timoléon oublia de manger pour se lancer dans de sonores déclamations :

— O jour mémorable, jour qu'il faudra marquer d'un caillou blanc parmi les fastes de l'année ! Tu m'es apparu, ô Chacaille, qui errais mélancoliquement sous la côte de Bois-la-Roche, comme le Dieu Faunus, le dieu au pied de bouc, aimé de la grande forêt. Tu avais une couronne de lierre autour du front, un chapelet d'anémones autour du cou, et tes jeunes cornes cossaient le tronc des hêtres. Tu vins vers moi, dans la sente rocailleuse où j'errais, le cœur gonflé d'un bonheur nostalgique. A ton aspect, tout prit une voix : le soleil courut joyeusement dans l'herbe, comme un lézard ; le coucou chanta et, dans les murmures de la forêt, je distinguai soudain des paroles aimantes et confuses.

— Moi, dit simplement le Chacaille, je cherchais des asperges et des morilles, vu que Mme Chobion, l'aubergiste, m'en avait commandé.

Il retira sa pipe et cracha dans la cendre.

— O cœur naïf et bon, s'exclama M. Larose, roi de la nature qui ne connais pas ta royauté ! Chacaille, je ne te quitterai plus. Tu m'apprendras les voix de la forêt, le piétinement du hérisson, le glapissement du renard, la vie fuyante du poisson. Couchés

dans les roseaux, nous sentirons glisser en nous des songeries plus légères que les nuées.

— Faudra acheter une bonne gaule, conseilla le Chacaille. Dans les dix francs, on peut avoir, chez Brêgier, un bambou sans nœuds et bien en main.

La gorge de M. Larose devint vibrante de sanglots. Il frappait du poing sur la table au risque de chavirer les verres et la bouteille.

— Vieux ! fit le Chacaille d'une voix douce, sois pas mariolle et ne chahute pas la vinasse !

Puis il insinua :

— Vous feriez peut-être bien de vous coucher.

M. Timoléon n'avait pas attendu ce conseil. Assommé par la fatigue, il s'était fait un oreiller de son coude, et il dormait paisiblement, parmi les papiers gras. Des souffles frais venant de la fenêtre, soulevaient sur sa tempe des mèches de cheveux blonds ; ses lèvres, par moments, ébauchaient un sourire d'une adorable puérilité. Sortis par la porte d'Ivoire, les songes heureux effleuraient son front, et la flamme de la bougie montait, crépitait, s'animait d'une vie mystérieuse.

Le vieux trimardeur le contempla longuement, un peu ému :

— Ça n'a guère plus de force qu'une poule !

Puis il saisit le flambeau, ralluma sa pipe, et sortit sur la pointe des pieds.

Le lendemain, M. Larose reprenait le chemin du collège municipal.

Le principal, soucieux de sa tranquillité, ne donna pas suite à l'affaire. Mme Chaux, qui l'interrogea, se déclara satisfaite, quand son locataire eût répondu :

— Je ressentais des étouffements, alors j'ai craint un transport au cerveau, et je suis allé prendre l'air.

Et les choses, les humbles choses désuètes, reprirent, autour de M. Larose, leur chuchotement.

Mais le caractère du professeur parut changé. Il devint rêveur, sombre, torturé d'inquiétudes qu'il ne confiait à personne. Il dépérit. Ses joues rebondies se fanèrent et prirent des tons de cire. Et ses continuelles distractions, qui mettaient le collège en joie, témoignait d'une pensée que l'idée fixe hantait.

Il s'abandonnait au mal mystérieux, qui le rongeait, comme

les Monîmes et les Phèdres, dont il commentait les souffrances à ses collégiens.

Ses habitudes étaient bouleversées. Finies les longues causeries chez le bouquiniste Tridonneau, au coin de la rue des Teinturiers, où il trouvait un plaisir délicat, un plaisir sensuel, à caresser les reliures en parchemin et en veau. Le bouquiniste était en même temps oiseleur. En vain les bouvreuils sifflaient, et les chardonnerets ouvraient-ils leurs ailes, pareils à des fleurs éclatantes. Ce petit monde qui, d'ordinaire, égayait M. Larose, maintenant l'importunait. La face même de Tridonneau, qu'on eût dit taillée dans la souche d'un vieux buis, lui paraissait suer la bêtise et l'ennui.

Mme Chaux, désespérée, prodiguait au professeur ses exhortations, qu'elle renforçait de bourrades amicales : « Faut secouer ces humeurs noires. » Elle le guettait au sortir de la classe, et, surgissant d'une porte ouverte avec fracas, lui tendait une tasse de camomille, pareille à la déesse des Baumes et des mystérieux Dictâmes.

M. Larose avalait docilement les mixtures et retombait dans son ennui.

Il n'était plus gourmand.

L'hôtelier avait beau lui prodiguer des surprises, poser sur la table les meurottes de tanches, exhalant l'odeur exquise de la sarriette et du thym, vanter les cerises fraîches cueillies à la rosée dans les vergers d'Ecrouves, le professeur mangeait d'une dent distraite et regardait le vide à côté de son assiette. Alors, de gros soupirs gonflaient désespérément le torse du gros homme, et il jetait sur son pensionnaire un regard de reproche et de désolation, comme le pontife d'une religion déchue, qui verrait le dernier croyant déserter ses autels.

*
* *

Trimardeurs inspirés, sublimes batteurs de pavés, lyriques fileurs de comète, ô vous qui, portant à vos pieds la poussière des chemins, alliez rouvrir dans la solitude les sources éternelles, Jean-Jacques dont la jeunesse errante aima les nuits passées à la belle étoile, les rires éclatants de l'hôtelière, et les fleuves au couchant largement teintés de rose, et toi, subtil Obermann,

qui emportais sous les arbres de Franchard la magnifique inquiétude du génie, et trouvais des semblants de bonheur dans le frissonnement des bouleaux et les sons de l'eau nocturne coulant au fond des vergers ; ô vous, truands délicieux, qui, avez su entendre dans les campagnes les grandes voix qui s'étaient tues : vous qui avez, les premiers, donné leur langage aux passions romantiques, c'est de votre mal divin que M. Larose succombait.

Il voulait se faire chemineau.

Ce dessein avait germé lentement dans son esprit, et, maintenant, il s'y implantait, tyrannique, comme ces passions qui jettent des vieillards haletants aux genoux d'une gueuse, et sont la rançon d'une vie d'austérité et de vertu.

Et c'était en lui, toujours grandissant, un appétit de la vie errante dont la truculence le charmait à la fois et l'effarait. Un feu d'artifice avec ses girandoles, ses soleils, ses fusées de couleur pétaradait dans cette imagination de pauvre homme, prudhommesque et méditatif.

Il détestait la vie parquée du fonctionnaire, ses préoccupations mesquines d'avancement qui ramenaient dans la bouche des collègues des phrases sempiternelles. Il détestait le son de la cloche, la carrure du principal, la fougue du portier Schanz, les lézardes des murs, la fenêtre du voisin, les choses immuables qui lui parlaient d'existence avortée. Il détestait la petite ville, ses commérages qui donnent à des riens une ampleur, il détestait la rue, les maisons où les hommes s'entassent, et, devant les salamandres, grillées de mica, où tremblotaient des flammes mornes, se prenait à rêver des pierres qu'on trouve sous les ponts, noircies par les feux des camps-volants. Il subissait l'angoisse de sentir sa vie couler entre ses doigts désespérément inutile. Il vieillirait, il prendrait sa retraite, il mourrait et rien ne lui arriverait, jamais ! Quand il se penchait sur le néant, un vertige faisait tournoyer sa tête, et, frissonnant, il fermait les yeux.

Alors il se sentait las, et il enviait le sort des ouvriers qui travaillent sur les échafaudages, et des vagabonds, qui marchent au grand air.

Ceux-là, du moins, étaient libres, superbement libres. L'air trempait leurs muscles et vivifiait leurs poumons. Dans l'ombre courte des pommiers, ils avaient des sommeils heureux, pleins du chuchotement des voix aériennes. A l'heure où des

pourpres ensanglantaient les fleuves, ils s'agenouillaient parmi les roseaux et buvaient au creux de leurs mains.

Ils étaient les loups maigres, hérissés, faméliques, qui hurlent de misère, mais dont les jarrets sont d'acier. Ils courent sous la lune éclatante et s'arrêtent au faîte des coteaux pour respirer les grands souffles. Lui se rabaissait au rôle du mâtin, à qui on donne la pâtée, mais qu'on attache.

Un moment vint où la société, avec ses institutions, ses lois, lui parut odieuse. Il souffrit de sentir la tyrannie de sa protection. Il s'indigna de payer ses impôts au percepteur, d'acheter chez le buraliste des allumettes qui ne prenaient pas, des cigares qui avaient l'odeur du vieux cuir. L'Etat lui apparut sous les apparences odieuses d'un bureaucrate chauve, qui calligraphiaït des écritures, derrière un guichet toujours fermé.

Ainsi, M. Larose versait insensiblement dans un doux anarchisme.

Une vision, en même temps, le hantait : il voyait une haie au milieu des champs et il y déposait en tas la redingote, le chapeau de soie, la serviette de chagrin, comme une défroque dédaignée. Avec un éclat de rire, il s'évadait, heureux de devenir un des larrons qui mordent à pleines dents la grappe dorée de la vie.

***

La Pentecôte approchait. M. Larose résolut de consacrer ces trois jours de vacance à une fugue à travers champs. Il réaliserait le rêve longtemps évoqué dans le silence, et s'il fallait reprendre le collier, il aurait du moins cette lumineuse éclaircie parmi ses souvenirs.

Il s'en irait à pied, vêtu comme un vagabond ; ainsi les paysages et les hommes lui montreraient leur aspect véritable, celui qui ne ment pas, et que ne connaîtront jamais les touristes qu'on accable de prévenances à cause de leur argent.

Ayant longtemps délibéré, il choisit les Vosges comme théâtre de son escapade.

Jamais elles ne sont plus radieuses qu'en cette saison. Les routes blanches s'allongent comme les allées de parc : les sources, grossies par la fonte des neiges, clapotent sur la roue des scieries ou ruissellent dans des auges de bois. L'air est tout vibrant

d'une fraîcheur élastique et, sur les hauts chaumes, s'ouvrent des anémones éclatantes ,inconnues dans les vallées.

Il fit mystérieusement ses préparatifs : chez le marchand de confections Klaussmann, il acheta un pantalon de velours côtelé, et un bourgeron de toile bleue, comme il en avait vu porter aux carriers et aux tireurs de sable. Il leur raconta qu'il voulait faire un cadeau à un ouvrier pauvre, qui l'intéressait. Et ces artifices, laborieusement combinés, étaient déjà, pour M. Larose, une volupté aiguë, irritante, qui le mettait en goût d'autres plaisirs.

Il s'habillait de ces nippes et, se regardant dans la glace, s'exerçait à marcher en traînant les semelles, comme les terrassiers.

Le grand jour arriva. Il se leva dès l'aube, se costuma, et sortit sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller Mme Chaux. Il contempla sa maison ; elle dormait dans l'air matinal : un grand calme baignait la façade, qui avait un air d'honnêteté, avec ses volets blancs. Son cœur se serra à la pensée de quitter cet asile de méditation et d'étude ; mais il songea à la maussaderie des heures, torturées de nostalgie ; un grand souffle le souleva.

Voulant échapper aux regards curieux, il gagna une petite gare dans les faubourgs.

Le ciel reposait sur la cîme des arbres. Vers l'horizon, une roseur s'attardait, délicate et trempée de soleil.

Le train arriva. M. Larose monta dans un compartiment de troisième classe, en compagnie de soldats, qui partaient en permission. Ils le tutoyèrent et lui racontèrent avec des détails prolixes les vexations de l'adjudant. Cela jeta le professeur dans un profond ravissement.

Assis sur la banquette dont le dur contact le meurtrissait, il regardait le clair paysage, les prés bons à faucher où le vent creusait des houles, la rivière qui charriait de la clarté, entre ses berges fleuries de flèches d'eau. Le train, par moments, poussait un cri aigu, comme un oiseau à l'essor, et M. Larose était heureux.

Le convoi s'engagea dans un long couloir de roches, que baignait un jour verdâtre, puis il s'arrêta dans une petite gare vernissée, qui sentait le sapin.

Les Vosges déroulaient au loin l'ondulation de leurs croupes bleues.

M. Larose marcha vers la terre promise.

Il traversa des hameaux, qui se ressemblaient avec leurs granges bâties de grès rouge. Au-dessus des portes, la même inscription répétée : *Pax huic domui et habitantibus eam*, donnait au professeur l'impression de se trouver enfin chez des peuplades ignorées.

M. Larose pressait le pas, dans sa hâte d'arriver aux montagnes.

Par une rencontre assez naturelle, il prenait l'esprit de son personnage et, pénétré d'une effarante stupeur, assistait à la naissance d'un être nouveau qui se développait en lui. Il se surprenait à jeter des coups d'œil rapides dans la cour des fermes, espérant y trouver une aubaine, et haussait la tête par dessus les haies, dans la crainte de voir apparaître les bicornes des gendarmes, chevauchant les lointains. Et comme le vieil homme, lettré et délicat, subsistait en lui, il se sentait double, et suivait la lutte de ces deux individualités, qui se donnaient la réplique, comme au théâtre.

Midi sonna à des cloches lointaines : M. Larose sentit la faim. Il acheta quelques provisions, en traversant un bourg.

Puis il entra dans la prairie.

L'endroit était charmant. Retenu par une vanne, un ruisselet formait une vasque d'eau tournoyante où frétillaient des vérons, tandis qu'un beau frêne faisait pleuvoir sur la nappe une ombre criblée de soleil.

Assis sur la berge, M. Larose mangea son pain et le saucisson, s'étonnant de leur trouver une saveur inaccoutumée. Puis il se coucha à plat ventre, et but, comme les bêtes, cette eau qui sentait l'herbe.

O noctes cœnaeque deum ! murmura-t-il.

Puis il s'éloigna, regrettant de n'avoir pas une coupe d'argile pour la suspendre au frêne, offrande à la Napée, dont la chevelure brillante se déroulait au fil de l'eau.

La route monta en lacets.

Cette fois, il était arrivé dans la montagne. Les sapins noirs escaladaient les pentes comme une armée de géants. Sur les talus poussaient des fourrés de digitales, et les sources rafraîchissaient l'ombre de leur clapotement.

La montée était rude. M. Larose s'arrêta.

Les vallées se creusaient à ses pieds, et des ombres coulaient

sur leurs flancs. Des pièces de toile, qui séchaient, mettaient sur le fond des prairies des taches d'une blancheur éclatante. Et les hameaux étaient rapetissés à la taille d'un jouet d'enfant.

De grands oiseaux se laissaient tomber dans le vide, et décrivaient de grands cercles.

Alors un attendrissement s'empara de l'âme du sédentaire. Il songea aux existences qui avaient vécu, confinées dans ces petites maisons, et il imagina leurs joies, leurs misères et leurs deuils, si chétifs dans l'immensité du monde. Il ne savait rien de leurs destinées et, pourtant, il croyait les tenir dans sa main, dérisoires comme une poignée de sable. Vus de cette hauteur, les profonds desseins des politiques, les recherches des savants, les calculs des financiers lui paraissaient le grouillement minuscule d'une fourmilière. Et son cœur s'élargissait pour contenir des pitiés toutes neuves, des pitiés mêlées d'orgueil.

— Vers les cimes ! s'écria-t-il, l'âme secouée de lyrisme.

Il reprit sa marche sur la route, que le soleil incendiait. Le bruit d'un marteau sonnant sur les cailloux le rappela à la réalité. Assis sous un clayonnage de roseaux, un vieux travaillait, et le marlin de fer, retombant, faisait voler les silex en éclats. Il leva vers M. Larose sa face masquée d'une toile métallique :

— Où vas-tu, comme ça, mon camarade ?

— Je ne sais pas.

— Bon, je comprends, te v'là parti en bombe ?

— Je cherche de l'embauche.

Et M. Larose expliqua qu'il était monteur dans une papeterie, et que le chômage le contraignait à chercher du travail à l'étranger.

— Là-bas, dit l'homme, chez les têtes carrées, y a un travail d'enfer. C'est tout usines. Mais, méfie-toi des gendarmes, qui ne sont pas commodes.

M. Loiselet s'était assis sur les cailloux. Une obscure sympathie le rapprochait de cet humble, dont la cordialité l'émouvait. Il s'applaudissait de son déguisement et savourait le charme de la rencontre, en même temps qu'il voulait adresser à cet ouvrier quelque parole exquise, dont il aurait gardé le souvenir.

Il lui demanda :

— Le dimanche n'est donc pas fait pour vous ?

— Les dimanches, dit l'autre, tapant plus fort sur ses cailloux,

les dimanches sont bons pour les bourgeois qui roulent carrosse. J'ai quatre mioches à nourrir, et y ouvrent des bouches d'ici à demain. Tiens, la femme, là-bas, coupe des osiers au bord de l'eau.

M. Larose écarquilla les yeux et ne vit rien. Le professeur s'était levé. Glissant la main dans sa poche, il en tira un écu de cinq francs. La pièce roula sur les silex avec un tintement métallique et, d'un bond, il détala.

Les yeux de l'homme brillèrent à travers les mailles serrées du masque.

M. Larose était déjà loin : il le rappela :

— Hé ! l'ami, si tu les sèmes comme ça, faudra repasser au temps de la moisson.

Le professeur cria, ayant mis les mains en porte-voix autour de sa bouche :

— Va retrouver ta femme et tes mioches, et buvez un coup à ma santé.

Le contentement de sa bonne action lui donna du jarret pour achever l'escalade : une heure après, il débouchait au col.

Il s'arrêta et poussa une exclamation de surprise.

L'immense vallée alsacienne s'ouvrait; à chaque tournant les aspects changeaient, comme un décor de théâtre. Le soleil baissant jetait sur les monts une fauve clarté. La plaine d'Alsace s'étalait au loin sous des vapeurs bleues, tandis qu'un orage amoncelait des nuées roses. Contemplant la majesté de ce tableau, M. Larose se sentit l'âme traversée d'un frisson divin de poésie.

Le poteau aux armes impériales qui se dressait au bord de la route lui arracha un geste de protestation. Quelque chose se déchira en lui, silencieusement : il aborda avec une douloureuse émotion le pays, jadis nôtre.

Longtemps il resta absorbé. De sublimes pensées se levaient dans son esprit : vertiges de gloire, et l'espoir des revanches inaccessibles. Il ressentait une ivresse analogue à celle des Barbares et des conquérants, qui, dressés sur leurs étriers à la cime des monts, aspiraient les souffles et poussaient de grands cris, devant les mondes à subjuguer. Pâle, il entendait autour de lui le fracas d'une épopée.

Soudain, il claqua des dents.

Il ne s'était pas aperçu, dans son lyrisme, que sa chemise mouillée collait à ses épaules.

Alors, il regretta de n'avoir pas apporté un gilet de flanelle pour se changer, bien que cette idée enlevât toute poésie à son escapade. Tandis qu'un frisson aigu courait sur sa peau et lui donnait la chair de poule, il songeait à la bronchite inévitable, car il était de complexion délicate et s'enrhumait facilement.

Pour la première fois, il entrevit les conséquences fâcheuses de son équipée et il imagina la chambre bleue, le nid douillet et bien clos.

Au bord de la route était posée une auberge, dont le toit était chargé de pierres, par crainte des bourrasques terribles sur ces hauteurs.

M. Larose demanda des vieux journaux, qu'il glissa sous sa veste de toile, au grand ébahissement de la servante, car il avait lu ce conseil dans un manuel du parfait touriste. Puis il se fit apporter un verre de rhum et le vida d'un trait. Alors une chaleur saine pénétra ses membres, il se rassura et sentit de nouveau renaître en lui le désir des aventures.

Il se tenait à l'angle du mur, à l'abri du vent, et regardait la vallée que le crépuscule noyait d'ombres.

Un antique landau tourna devant l'auberge, dans un bruit de ferraille. Une femme s'allongeait nonchalamment sur les coussins. Drapée dans un manteau de soie gris, son corps se révélait, harmonieux. Des cheveux bruns, très fins, s'ébouriffaient sous une toque où s'envolait l'aile d'un oiseau. Elle tira d'un réticule une lorgnette d'écaille et se mit à inspecter l'horizon, avec une grâce détachée.

Puis elle laissa tomber sur l'auberge, sur la route, sur M. Larose ce sourire fin des jolies femmes, qu'elles adressent aux choses, et qui paraît vaguement prometteur.

M. Larose tressaillit et le reçut en plein cœur.

La voyageuse descendit et vint s'asseoir à la table voisine. Du bout de son ombrelle, elle traçait des signes sur le sable et M. Larose rajustait sa toilette, inspectait son vêtement, regrettait sa mise effacée, qui ne lui permettait pas d'espérer une aventure galante.

L'inconnue laissait errer son regard sur les lointains.

Sous la masse des cheveux, l'oreille mignonne apparaissait,

portant un solitaire, qui tremblait comme une goutte d'eau. La grâce de son profil, doucement émouvante, se détachait sur le fond de sapins et de rochers.

Elle remuait machinalement la pointe de sa bottine vernie, comme les gens qu'un souci obsède. A chaque mouvement qu'elle faisait, la soie grise l'enveloppait d'un susurrement câlin et, souple comme un linge mouillé, révélait son torse opulent et ses hanches arrondies.

Sale et poussiéreux, M. Larose savourait ces visions.

Qui était-elle ? Peut-être une de ces cantatrices célèbres, qui habitent une villa de marbre, boivent du vin grec, et mènent en laisse un lion apprivoisé. Elle allait rejoindre un amant, quelque roi d'une principauté qui, dans leur petite ville gothique, mènent la vie fastidieuse et charmante d'un souverain d'opérette. Peut-être simplement, femme entretenue, qui charmait les ennuis d'un corps d'officiers, dans une garnison. Elle portait dans sa beauté ce mystère qui allèche les hommes, et leur inspire toutes les audaces.

Des visions, tour à tour sentimentales et libertines, hantaient l'imagination de M. Larose. Tantôt il marchait dans un sentier vaporeux, sentait sous son bras ployer la taille souple de l'inconnue, à qui il déclamait des vers, et tantôt il la voyait toute nue, sur le divan bas d'une chambre d'hôtel. Et la magnificence de cette évocation faisait battre son cœur, et l'étreignait à la gorge.

— Hem ! fit-il, en toussant, pour attirer son attention.

Alors la voyageuse tourna la tête et daigna apercevoir le vagabond, blotti contre le mur.

Il descendit sur lui, le clair regard, et lui asséna sur le front un si tranquille dédain, qu'il en fut écrasé.

Lente, majestueuse, balancée, l'inconnue regagna sa voiture, pendant que le manteau balayait le sable.

M. Larose la regarda s'éloigner, une ombre passa sur son cœur, le noya dans une poussière de chagrin.

Il quitta l'auberge et descendit vers l'Alsace. Le soleil accrochait à la cime des monts une dernière lueur, mais le versant oriental était plongé dans une ombre transparente, où les arbres reposaient. Les roches s'enveloppaient d'immobilité et de silence. Des vallées s'ouvraient à des profondeurs vertigineuses et M. La-

rose, qui se penchait sur le parapet de la route, distinguait, dans les précipices, des torrents blancs d'écume, dont il n'entendait pas la voix et des coins de prairie, d'un vert si velouté, qu'il souhaitait pouvoir y marcher les pieds nus.

Il avait oublié son désenchantement : il respirait l'air balsamique et communiait avec l'âme pensive du soir.

Il allait retrouver la nuit, mère des astres, que nous chassons de nos cités avec nos rampes de gaz flamboyant et les globes électriques dont la poussière nacrée sillonne nos avenues. Ruisselant des monts comme un fleuve, elle noierait la terre de sa coulée de ténèbres, et ferait naître au cœur des hommes le tremblement sacré des terreurs ancestrales. Il allait retrouver la nuit, qui rassure les bêtes, peuple les halliers de glissements, embusque sournoisement les assassins. Et il s'émouvait dans l'attente de péripéties tour à tour souriantes et dramatiques.

Il la passerait, cette nuit, à la belle étoile.

Puis il songea aux rhumatismes qui guettent les imprudents qui ont dormi sur la terre humide et il alla s'embarquer dans un train charrette, plein de touristes allemands, de garçons joufflus, de fillettes trop blondes et trop roses.

M. Larose descendit vers une petite ville, gracieusement assise au milieu des prés.

Un ravissement s'empara de lui, quand il vit le chaos des pignons gothiques, et les roues sur les cheminées supportant les nids de cigognes.

Les poutres enchevêtrées dessinaient l'ossature des maisons. Il croyait marcher dans une ville féerique, tombée en sommeil et merveilleusement conservée depuis le moyen âge. Un pont d'une seule arche enjambait le ruisseau et portait en son milieu une petite chapelle, où il entrevit, à la clarté tremblante d'une veilleuse, un christ étrangement supplicié, au torse balafré de sang. Alors son enthousiasme ne connut plus de bornes, et, rêvant de trabans, de reîtres, de pillages, il s'avança dans les rues sombres.

Ayant avisé une enseigne démesurée qui se balançait dans le vide et représentait une gigantesque poire d'or, il entra et demanda à souper et un gîte, et pour rassurer l'hôte défiant, offrit de payer d'avance.

Il fit honneur au souper consistant en un plat de saucisses et

une friture de truites, qu'il arrosa d'un bon vin de Ribeauvillé. Puis il savoura de lourdes pâtisseries d'Alsace, faites pour de robustes estomacs. Assise au balcon de la maison voisine, une fillette au corsage rouge jouait d'un harmonica dont les vibrations cristallines vibraient étrangement dans le calme du soir. M. Larose se sentait l'âme mélancolique, qui chante dans les vieux lieds. Puis, quand il apercevait le poêle de faïence, montant jusqu'au plafond, les sièges de bois au dossier percé d'un cœur, il revivait l'ami Fritz et les *Confidences d'un Joueur de Clarinette*, car il avait toujours aimé ces contes, à la verve copieuse.

Il sortit et se promena par les petites rues. Les pignons profilaient leurs arêtes sur le ciel clair. Des bourgeois passaient, que M. Larose cherchait à se représenter, coiffés de morions et vêtus de cuirasses. De nouveau, il ressentit une sensation de dépaysement. C'était, dans tout son être, un effarement obscur à la vue des choses qu'il ne connaissait pas.

L'ivresse de la journée sombrait dans une poussière de mélancolie : la tombée de la nuit lui apportait des regrets et une épouvante indéfinissable.

Par moments, il apercevait des familles paisiblement groupées sous la lampe familiale. Alors, il se sentait plus seul, plus abandonné, et la douleur de son isolement atteignait un tel paroxysme, qu'il était prêt à pousser un cri, un hurlement de bête perdue.

Des nuées de moustiques se levaient des canaux, baignant les tanneries, et leurs piqûres traversaient d'un frisson sa chair enfiévrée.

Il arriva dans la campagne. La vue des plaines fuyant confusément dans la nuit le terrifia.

Il rentra à l'auberge après s'être égaré plusieurs fois.

Il commanda une bouteille de Volksheim pour s'égayer les idées, et il l'entamait quand il découvrit un personnage singulier qui buvait silencieusement, adossé contre un pilier.

Il avait une physionomie inquiétante. Une barbe rousse incendiait son visage et deux petits yeux, forés avec une vrille, pétillaient de malice et de curiosité. Son corps maigre disparaissait dans une houppelande dont les innombrables poches bâillaient, et il se dandinait, se recroquevillait, s'étirait, et parfois se ju-

chait bizarrement sur sa chaise, comme un perroquet sur son perchoir.

Il observait M. Larose à la dérobée, et prenant soudain une décision, il se leva, détendant ses jambes maigres, nerveuses, démesurées, qui ressemblaient à des pattes de sauterelle.

Il vint choquer sa chope contre le verre du professeur.

— Prosit, dit-il. Puis il se présenta :

— Doctor Johannès Hilz, philologue, de l'Université de Tübingen.

M. Timoléon s'inclina, un peu gêné sous le regard vrillant qui le fouillait. La joue de l'homme était balafrée d'une affreuse cicatrice.

— Monsieur est étranger, Monsieur voyage !

M. Larose expliqua qu'il était ouvrier électricien. Un transport de force l'avait appelé dans les Vosges, il profitait de l'occasion pour visiter la contrée, dans quelques jours il retournerait à Paris.

— Ah ! Paris ! fit l'Allemand, j'ai visité cette capitale ! J'ai vu la Chambre des Députés, la Sainte Chapelle et le Moulin Rouge.

Et il s'inclina de nouveau cérémonieusement, comme pour saluer, dans son interlocuteur, le citoyen d'une ville, dont la corruption était célèbre dans l'Univers.

Il partit d'un gros rire, plein de sous-entendus.

M. Larose, qui voulait répondre à ses politesses, commanda une seconde bouteille à la servante. Ils trinquèrent.

Le philologue devint subitement loquace : il parlait intarissablement, affectant d'employer les termes avec une précision élégante et les termes d'argot parisien, bonne blague et copurchic, revenaient souvent dans sa conversation :

— Ah ! Paris, disait-il, colossal ! On y sent palpiter le cerveau de l'Univers. Je marche dans ses rues, et je dis : je suis sur le nombril, oui, sur le nombril de la terre. Si nous savions nous entendre, oublier le passé, nous pourrions prétendre à la domination des peuples. Car nous nous complétons merveilleusement ! Vous avez, vous, l'esprit, le choc des idées légères, le chic, enfin. Nous apporterions ce qui vous manque : l'art de construire des systèmes profonds et la pénétration métaphysique.

— Ce qu'on ne comprend pas s'appelle métaphysique, déclama M. Larose.

— Voilà bien le français superficiel, incurablement superficiel. Vos philosophes sont des écrivains agréables ; quant à vos musiciens !...

Il souffla dédaigneusement la fumée de sa pipe.

M. Larose s'indigna :

— Nous sommes le peuple vaillant, et si vous reveniez chez nous, on vous flanquerait dehors, à coups de bottes dans le derrière.

Le philologue haussa les épaules :

— Buvons ce vieux vin, qui est un élixir de soleil, et mêlons à nos propos cette exquise urbanité qui a valu aux grands écrivains de votre xviii[e] siècle, l'insigne honneur de s'asseoir à la table des rois. Nous savons l'apprécier, ce vin, nous, les buveurs de bière. Il vous donne le pétillement d'esprit, qui fait le charme de vos conversations. Nous avons voulu la terre d'Alsace où se récoltent les bons crus : nous aurons, quand il nous plaira, la Bourgogne et la Champagne.

Il fit une pause et déclara :

— Aussi facilement que je bois ce verre.

M. Larose se leva :

— Mangeur de choucroute, prenez garde à la furia française. Nos baïonnettes vous larderont les fesses.

L'homme ricana : son ombre sur le mur claquait sinistrement les mâchoires :

— Silentium ! clama-t-il. Pauvre français ! Esprit clair et raisonnable. Il y a plus de choses cachées sur la terre et dans le ciel que n'en contient toute notre philosophie.

Ses yeux luisaient étrangement, et, tendant son cou dont la peau était flasque et ridée, il chuchota :

— Le sens du mystère, tout est là, nous avons le sens du mystère Et nos métaphysiciens ouvrent le chemin à nos chimistes. Ah ! l'aniline, c'est notre force allemande qui triomphe. Notre couleur flotte dans les plis du drapeau anglais : sur tel récif de corail océanien, elle ceint les reins du roi nègre, elle donne aux pantalons de vos troupiers cette note éclatante, comme un coup de clairon, qui fait espérer la victoire.

Il se recula, puis revint, dominateur :

— Nous sommes faits de la matière dont sont faits nos rêves ! Ah ! Ah ! pauvre esprit ! C'est une vérité élémentaire. Monsieur,

que le monde existe par le jeu de nos organes. Si quelque Démiurge s'avisait de donner à nos sens le coup de pouce artiste, les nuits les plus opaques s'éclaireraient de fulgurantes clartés, les silences les plus profonds retentiraient d'harmonie, l'air subtil lui-même se peuplerait du vol éblouissant des Dieux. Car ils existent, Monsieur, et le sage, à tout moment, sent passer sur son front un divin battement d'ailes. Pressentiment, présage, télépathie, dit le pulgaire, le Philistin qui prend les mots pour des explications. Et moi, je soutiens qu'un ange m'a frôlé, un ange vêtu de clarté, que les sens grossiers n'aperçoivent pas. Et l'amour, Monsieur, l'amour qui fait sangloter de désir et râler de volupté deux êtres qui, hier, ne se connaissaient pas ! N'est-ce pas la main d'un génie qui les a choisis dans la foule, qui les a jetés l'un à l'autre, qui a ouvert leurs yeux aux clartés éternelles ?

Les fumées du vin d'Alsace mettaient au cerveau de M. Larose un étrange tournoiement. Les meubles s'accroupissaient dans des postures démoniaques, et la voix de l'inconnu chuchotait, assoupissante, comme le ronflement de la toupie des magiciennes.

— Ces Dieux, Monsieur, se révèlent aux initiés qui ont déchiffré la Kabbale et les Gnoses, dévoilées dans les sanctuaires du Thibet et sous les figuiers du Gange. Des odeurs flottent dans l'air, des musiques résonnent, et, se matérialisant, ces anges consomment avec nous des unions, qui nous laissent défaillants de volupté.

Le bec de gaz jeta une mourante clarté. L'inconnu dressa sa haute taille.

Alors, se passa une chose effrayante.

La tenture de velours bleu qui fermait le fond de la salle se gonfla doucement, sous un frôlement invisible. Les plis s'écartèrent et M. Larose vit une main qui se détachait de la paroi, une main blanche, rigide, monstrueuse.

Elle traversa l'air, lentement. Une clarté irradiait de ses contours géants et l'enveloppait d'une auréole phosphorescente.

M. Larose béait de stupeur.

L'inconnu se prosterna :

— Oh ! frappe ou caresse, mystérieuse Annonciatrice !

Un son étranglé fila dans la gorge de M. Larose. Lentement,

la main s'avançait vers lui ; il sentit sur son front le contact glacé et, s'abîmant dans une horreur infinie, il ferma les yeux.

Quand il les rouvrit, la main avait disparu. Le gaz inondait la salle de sa froide clarté, et l'inconnu souriait ironiquement :

— Petits jeux des esprits qui se rappellent à notre souvenir. Si vous aviez été moins sceptique, la main aurait passé à votre boutonnière une anémone des monts en témoignage de sa venue.

Puis il remplit les verres :

— *Gaudeamus igitur.*

Il alla se coucher prétextant un mal de tête. M. Larose vida les bouteilles. Il se sentait la langue pâteuse, et il lui semblait que sa cervelle heurtait désespérément les parois de son crâne. Sous la conduite d'une servante, qui bâillait de sommeil, il gagna sa chambre.

Elle était située au bout d'une enfilade d'appartements dont la solitude glaciale l'impressionna. Le lit s'ensevelissait sous de lourdes tentures et le papier, cramoisi, donnait au local un aspect funèbre.

— Brr, fit-il, tandis que l'air moisi lui mettait aux épaules le contact d'un linge mouillé.

Il ouvrit la fenêtre. Le charme tendre de la nuit baignait les toits, doucement assoupis ; la blancheur laiteuse de la lune flottait sur les pentes des monts, et des lueurs d'argent pointaient à la cime des sapins. M. Larose se rasséréna.

Il resta longtemps à écouter les bruits de l'eau, qui clapotait sur les vannes.

Puis il se coucha.

Alors, il remarqua un petit squelette japonais, au crâne grimaçant, au thorax grêle comme une carcasse d'insecte, qui tournait au plafond, suspendu au bout d'un fil.

— Drôle d'idée ! fit-il, les nerfs encore vibrants.

Il n'était pas allongé au creux des draps qu'il crut soudain que le lit roulait, tanguait, s'échappait dans une glissade vertigineuse.

— Bon ! songea-t-il, j'ai trop bu.

Et il se retourna sur l'oreiller. Il s'endormait quand une voix sortit de la muraille, un cri rauque, désespéré, sorte d'aboiement qui glaça la moelle au fond de ses os. La bougie figée dans le chandelier sauta, traversa l'air, grimpa tout allumée au pla-

fond, et courut le long de la corniche, avec le vol bizarre et saccadé d'une chauve-souris. Un grand journal déplié sortit des profondeurs de la chambre et se mit à frôler les murs, comme un oiseau fantastique; tandis qu'un fauteuil ruait, se cabrait et martelait le plancher d'un toc toc caverneux.

Les meubles semblaient frappés de démence.

Alors, M. Larose sentit un souffle prodigieux de terreur s'abattre sur lui ; il saisit ses vêtements pleins bras, enjamba la fenêtre et sauta dans la nuit.

Il galopait à toutes jambes, la bannière de sa chemise envolée derrière lui, et il n'osait se retourner, craignant de voir le toit de la maison démente se lever comme le couvercle d'une boîte, et surgir le masque ricanant de l'inconnu.

Il se jeta dans un terrain planté de pieux : apparemment une vigne, s'habilla et se blottit sous les feuilles. Il tomba dans un sommeil hanté de rêves.

La fraîcheur du petit jour le réveilla.

Une torpeur lourde engourdissait la terre ; pas une herbe ne bougeait, et sous la clarté grandissante, cet accablement des campagnes avait quelque chose d'angoissant.

Un globe rouge jaillit du ventre des monts, là-bas, vers la Forêt noire.

Alors, la plaine d'Alsace s'éveilla. Un flot de vie courut sur la terre grasse, plantée de houblons et de tabac. Une roseur illimitée baignait le monde ; roses étaient les feuilles de vignes, roses les échalas, roses les villages lointains. Les bras levés dans un geste d'adoration, M. Timoléon marcha vers les montagnes.

Il n'avait pas fait cinquante mètres qu'il rencontra l'homme de l'auberge. Sous le feutre orné d'une plume de coq dont la faucille retombait, c'était le touriste allemand, classique et banal, qui, le sac au dos, cheminait paisiblement.

En voyant M. Larose, il s'esclaffa :

— Ah ! Ah ! Monsieur l'esprit fort, je vous ai mystifié hier soir... Un modèle de plâtre, quelques fils au plafond, un compère intelligent. Oh ! Oh ! cela a suffi pour vous inspirer une terreur panique.

Il riait si fort que le sac dansait à ses épaules.

Il passa, répétant le mot : terreur panique.

M. Larose chemina tristement, pliant sous le poids d'une im-

mense déconvenue. Des rires jaillissaient des choses, par saccades, autour de lui. Le claironnement des coqs emplissait l'horizon d'une ironie éclatante. Il bondit dans le train-charrette, escalada les monts, et reprit seulement son sang-froid, à la descente.



Une sente s'ouvrait, adorable, trempée de rosée et de lumière. M. Larose la dévala.

Les choses, autour de lui, avaient repris leur aspect normal. Un grand papillon aux ailes de soufre voletait devant lui, et courbait les digitales sous son poids. Et M. Larose avait envie de caresser le tronc des hêtres, comme on flatte l'échine d'un animal familier.

Pourtant il se sentit bientôt la tête lourde. Ses idées s'associaient avec une extrême lenteur. Il se sentait mal à l'aise au sortir de sa nuit d'insomnie et d'angoisse. Il se coucha sur le sol feutré d'aiguilles sèches, il perçut le bruissement harmonieux du vent dans les sapins, puis il sombra dans le néant et son ronflement monta, sonore, parmi les arbres.

Quand il se réveilla, il se sentit de nouveau la pensée alerte. Toute sorte d'idées se levaient en lui, joyeuses, bavardes et qui sautillaient comme des moineaux à la cime d'un buisson.

Il fit quelques pas et déboucha dans une grande prairie fermée de saules. Un souffle frais caressa son front, et comme la soif brûlait sa gorge, il marcha vers l'eau, dont il entendait le clapotement sur les cailloux.

Il se coucha sur la berge, et, les mains plongeant dans le courant dont le froid lui coupait la peau, il but de longues gorgées. Alors un calme singulier descendit dans ses pensées.

Par places des galets montraient leurs dos noirâtres, tachés de mousses. Le glissement de la nappe, rapide et continu, assoupissait en lui toute agitation intérieure, l'endormait à la façon d'un narcotique.

Tantôt des réflexions profondes naissaient en lui, quand il comparaît la fuite de cette eau à l'instabilité des choses humaines ; ainsi les empires, dans la suite des temps, allaient se perdre au néant. Tantôt le sanglotement des ondes l'incitait à dis-

cerner dans la nature une âme solitaire, compatissante, sensible à notre misère. Puis, la pensée s'éteignait en lui, et il savourait un voluptueux anéantissement.

Un bruit de branches froissées le réveilla.

Une fille traversait le ruisseau. Elle sautillait sur les grosses pierres, avec la grâce aisée d'un oiseau, et sa robe, qu'elle relevait, laissait voir son mollet nerveux, sa cheville, ses pieds nus.

M. Larose se leva.

La fille poussa un cri, battit l'air des mains, et manqua de s'affaler dans le ruisseau.

M. Larose sauta dans le courant, la rattrapa. Puis, il la porta sur la berge. Un inexprimable frisson de volupté traversa sa chair, quand il tint dans ses bras ce corps à la fois souple et robuste.

Ils se regardèrent, tout émus.

— Ah ! dit la fille, vous m'avez fait peur. Je vous avais pris pour une bête.

— Pour une bête ? On pourrait plus mal juger.

La fille mordit sa lèvre. Comme une ondée puissante de vie, un flot de sang courut de sa nuque et monta à ses cheveux bruns.

— Je sais bien ce que je veux dire.

M. Larose, piteusement, regardait ses chaussures, pleines d'eau, qui gloussaient, à chaque pas. La fille partit d'un rire éblouissant, qui mit de la joie dans l'air.

Elle était grande, souple, et ses bandeaux bruns encadraient son front, rayonnant d'ingénuité et de candeur. Ses yeux bleus très grands, et sa bouche finement modelée avaient une expression de puérilité adorable. Elle avait dû passer sous les sureaux en fleurs, et la poussière blanche qui avait neigé sur sa tête la poudrait délicieusement. Elle pouvait avoir dix-sept ans.

Elle reprenait haleine, et ayant surpris un regard de M. Larose qui se coulait sournoisement, elle rougit de nouveau, et resserra le cordon de sa chemise de toile rude, que gonflaient de frêles rondeurs.

M. Larose, décontenancé, regarda au loin.

Curieuse, elle s'informa :

— D'où venez-vous ? On ne vous connaît pas dans le pays.

— D'ici, de là-bas, de partout ! Je jette la plume en l'air et je marche où elle vole.

— Un chemineau ?

Et ses yeux bleus prirent une expression d'inquiétude.

Mais M. Larose la rassura et raconta son innocente fiction. Venu de Nancy pour monter une machine dans une papeterie, il prenait quelques jours de repos et vagabondait à travers champs.

— Je suis égaré, conclut-il, et j'ai faim.

— Vous êtes aux Orfosses, dit la fille, et il n'y a pas de maison aux alentours, sinon la scierie de mon père, le ségard Michel

Elle dit encore, après un moment de réflexion :

— Vous allez me donner un coup de main, pour m'aider à sécher les foins. Puis, vous viendrez manger la soupe avec nous.

— Comment vous appelez-vous ?

— Loïsa, dit-elle dans un sézaiement.

— Hé bien, Loïsa, marchez devant.

La fille s'engagea dans la prairie mouillée.

Les andors de foin, séchant au soleil, exhalaient une buée miroitante. Et l'odeur, qui courait dans le vent, éveillait au cœur de M. Larose, des rêves débordants de poésie et de tendresse. Loïsa lui tendit une fourche, qu'elle ramassa dans un fourré de saules, et, prenant un rateau, se mit joyeusement au travail.

Les herbes sèches s'éparpillaient dans l'air, retombaient, formaient une trame légère où se prenaient des rayons.

Ils ramassèrent les chevrottes, puis la fille entassa quelques fourchées dans un grand cendrier de toile grise, et, pour le nouer, appela M. Larose à la rescousse.

Il mit son genou sur la masse odorante ; leurs mains se rencontrèrent, et la fille se pencha. Alors, une envie irrésistible s'empara de lui, envie de baiser cette chair, de respirer sur sa nuque toute la volupté éparse sur les champs. Il était brutal, ce désir, comme la fringale qui tend la main d'un miséreux vers l'étalage d'un boulanger. Mais un respect et sa timidité l'arrêtèrent.

Loïsa chargea sur la tête le cendrier, et marcha, avec un gracieux balancement des hanches.

Un quart d'heure après, ils arrivaient à la scierie du Bouchot.

Elle était posée au bord de l'eau, où se mirait son toit de tuiles neuves. Les bâtiments, par leur air de prospérité, faisaient plaisir à voir. Le chant aigu de la scie déchirait l'air, lançait au

loin la plainte stridente de l'arbre, qui sent la mort pénétrer avec l'acier dans ses fibres les plus profondes.

La jeune fille conduisit M. Larose, à travers des piles de planches et des monceaux de sciure, vers un grand montagnard vosgien, une face volontaire, honnête et droite, sous un chapeau de feutre noir.

Elle raconta leur aventure.

— Entrez donc, Monsieur ! dit le ségard, avec un geste large pour indiquer le seuil.

M. Larose, ému, songea à l'hospitalité antique. Conduit par la vierge aux bras blancs, ne venait-il pas, lui aussi, s'asseoir sur la pierre du foyer, dans la maison d'Alcinoos ?

— L'ouvrage presse ? dit-il, pour engager la conversation.

— Oui, on a du mal ; mais les profits sont beaux, la scierie nous appartient, et les champs qui l'avoisinent, et les prés longeant le ruisseau. Mais, à table ! La soupe refroidit.

Le couvert était mis dans la grande salle. La faïence fleurie d'oiseaux chantait sur le dressoir et la nappe à carreaux rouges réjouissait l'œil. M. Larose s'assit au milieu des ouvriers, qui le dévisageaient, et, contemplant la fillette, qui courait autour de la table, il souhaitait que la minute s'éternisât.

Il fit honneur à la soupe au jambon, au vin gris.

Le patron racontait sa vie, avec la franchise des bonnes gens :

— Voyez-vous, Monsieur, on ne voit pas grand monde, mais on vit heureux, tous les jours que Dieu fasse. Nous ne devons rien à personne. Ce qui manque c'est la gaieté, les visiteurs, les nouvelles. Des fois, en hiver, nous restons des mois sans parler à âme qui vive.

M. Larose déclara :

— Heureux celui qui a la paix du cœur ! Car si le monde est grand, le bonheur tient souvent dans un petit coin de terre.

Le ségard le regarda, puis il approuva, enthousiasmé, comme les simples, dont on exprime les pensées obscures.

On se levait de table. La scie poussa de nouveau son grincement. La jeune fille fit au visiteur les honneurs du jardin et de la basse-cour, grouillante de poussins nouvellement éclos.

Puis ils rentrèrent, et vinrent s'asseoir dans la grande salle.

Loïsa prit un ouvrage de broderie, puis laissa aller sa tête sur le dossier du grand fauteuil.

L'heure chaude versait au dehors son accablement. Le soleil luisait aux fentes des volets ; les mouches emplissaient l'ombre de leur bruissement rythmique, qui s'enflait par intervalles. Un pigeon, parfois, prenait son vol, secouait le silence de son battement d'ailes.

Et la chambre semblait pénétrée par l'odeur des foins, l'âme errante de cette radieuse journée.

Loïsa ne parla plus : M. Larose s'avança sur la pointe des pieds.

Elle s'était endormie ; un souffle imperceptible, plus léger que la vibration d'ailes d'une abeille, s'échappait de ses lèvres entr'ouvertes. Son peigne était tombé, ses cheveux couraient sur son épaule, avec la douceur d'une eau.

M. Larose la contempla, pénétré d'une émotion infinie, et il retenait son souffle, par crainte de la réveiller.

Elle remua, un sourire flotta sur sa bouche ,puis elle ne bougea plus.

Et, comme un refrain obsédant, les paroles prononcées la veille par l'inconnu, revenaient à la mémoire de M. Larose : « Le sage sent parfois sur son front un divin battement d'ailes. » Et il lui parut soudain qu'une mystérieuse protection veillait sur l'enfant.

Il n'osa se retourner, craignant de mettre en fuite un ange.

Peu à peu, un rêve prenait corps dans son esprit. Il serait si simple de tendre la main pour cueillir ce bonheur qui s'offrait, savoureux comme un fruit. Son imagination surexcitée évoquait les péripéties de l'événement : il se ferait nommer professeur au collège de la ville voisine, et la chose serait facile. Puis il reviendrait à la scierie du Bouchot, demanderait la main de Loïsa, pareil aux princes de féerie qui quittent leur incognito au cinquième acte. Les jours de congé, aux vacances, ils reviendraient s'installer dans la maison assise au bord de l'eau. Il aurait des enfants, et, s'appuyant sur la compagne aimante, il descendrait sans peur le chemin de la vie.

Et son désir était si violent, qu'il croyait toucher de la main le rêve qu'il évoquait.

Mais, Loïsa s'étant réveillée, l'emmena de nouveau faner les

foins. Il s'était muni d'une gaule ; la besogne terminée, il eût la satisfaction de pêcher quelques belles truites. Assise sur la berge, elle poussait des exclamations de surprise. La réverbération du soleil montant de l'eau faisait courir sur ses traits un papillotement de lumière. Il était heureux de vivre à son côté, heureux du beau sourire qu'elle lui adressait, heureux même de son silence. Par moments, ses idées s'embrouillaient, et, croyant que l'existence rêvée avait commencé pour lui, il s'imaginait qu'ils étaient mari et femme.

Chacun des moments de la journée lui apportait une joie.

Le souper les retrouva autour de la table, émus d'une intimité charmante, comme s'ils s'étaient connus toujours.

— Monsieur, dit le ségard, vous passerez la nuit chez nous, car les bons amis ne se quittent pas facilement. Loïsa vous cèdera sa chambre, vous serez plus à votre aise. Et, demain, vous pourrez continuer votre promenade dans le pays. On pourrait aller loin pour trouver mieux.

— En tout cas, dit M. Larose, les habitants sont bien affables.

— Nous sommes simples, dit l'hôte, mais nous avons le cœur sur la main. Ainsi faisait mon père. De tout temps, la scierie du Bouchot fut appelée à la ronde la maison du bon Dieu. On n'avait pas dépassé la pierre de la porte, que la nappe était mise et que le feu clairait. Ma pauvre femme, de son vivant, hasardait quelques remontrances, et faisait remarquer que ces usages, à la longue, appauvrissaient, mais je la laissais dire : car il faut bien que la langue des femmes tourne, tourne, comme la roue des moulins. Elle faisait son devoir, en parlant ainsi, comme moi je faisais le mien, quand j'accueillais les amis.

En écoutant cette homélie familière, M. Larose songeait au vieux Nestor, dont la parole tombait, lente, intarissable, légère, comme la neige au flanc des collines.

On alla s'asseoir sur le banc de hêtre devant la maison.

La nuit était si calme qu'on entendait distinctement le roulement d'un charriot. Un susurrement de faulx montait dans la prairie. Le ségard dit :

— Ce sont les gens de Xamonrupt qui profitent de la rosée pour couper leurs foins. L'herbe tombe mieux au tranchant de l'acier, et les hommes abattent plus de besogne, n'étant pas harassés par la chaleur.

Une femme chanta quelque part : la voix sonnait sur le silence des campagnes, et semblait un appel puissant et tendre qui vibrait au cœur de la nuit.

Tous se sentaient envahis par une sorte d'apaisement.

Le ségard prononça des paroles recueillies :

— J'aime à venir m'asseoir au seuil de ma maison, et réfléchir longuement, quand tout est endormi, bêtes comme gens. Alors, il me passe dans la tête des idées qui feraient un beau livre, si on les mettait par écrit. Car, vous avez beau dire, nous autres, paysans, nous avons le temps, dans notre petit trou, de songer à la vie du monde. Alors je me mets en peine, je revois passer devant moi ceux qui ne sont plus, je suis tout enfant, avec une jupe à carreaux et des petits sabots, et je tiens ma mère par la main. Il me semble tantôt que cela est tout près, et puis c'est si loin ! Ah ! la vie d'un homme, ça ne pèse pas grand'chose.

M. Larose acquiesça. Cette sagesse rustique lui parut admirable.

— Enfin, conclut le ségard, avec un rire à l'adresse de la jeune fille, je ne demande plus au bon Dieu que de voir mes petits-enfants. C'est l'affaire de Loïsa, et je souhaite de ne pas attendre.

La jeune fille rougit, et détourna la conversation.

Ils se séparèrent, en se souhaitant une bonne nuit.

M. Larose gagna sa chambre.

Il marcha de long en large, se sentant trop enfiévré pour s'endormir. Toutes les émotions de la journée lui revenant, lui apportaient une agitation inexprimable, et la vue du lit, drapé sous la fraîcheur d'un rideau de mousseline, le jeta dans un trouble singulier.

Elle avait dormi là, hier, elle y dormirait demain. Il regarda machinalement des photographies suspendues au dessus de la commode de noyer. Elles représentaient Loïsa aux âges différents de sa vie : c'était la petite fille joufflue, à la natte retombant sur l'épaule, dont les yeux avaient cette expression d'étonnement, qui l'avaient ravi au bord de l'eau. Plus loin, la femme apparaissait, hésitante, encore frêle, gardant dans les contours de sa poitrine un charme d'indécision. Et, penché sur les images successives, il les comparait, les interrogeait, suivait le travail de l'âge qui, lentement, dans une patience artiste, élaborait de la

beauté. Seul, le regard ne variait pas ; il se posait sur M. Larose, avec une curiosité irritante. Et l'attention du professeur devenait si tendre que les images semblaient s'animer, se mouvoir, et défiler à ses yeux dans une ronde déconcertante.

On eût dit qu'elles gardaient jalousement un secret.

Il ouvrit la fenêtre et, penché sur la barre d'appui, respira longuement la fraîcheur.

La vallée s'était mystérieusement agrandie. Une brume sortie de la terre flottait au banc des monts, et s'étalait comme un lac d'une eau laiteuse. Les cimes des sapins, une à une, émergeaient. La lune roulait au ciel, énorme et toute blanche. A la regarder fixement, d'étranges hallucinations s'emparaient de M. Larose. Elle courait très vite, quand un petit nuage, chassé par le vent, flottait de conserve avec elle. Puis elle s'arrêtait. D'autre fois, il croyait entendre la vibration cristalline des couches d'air transparentes, qui l'enveloppaient. C'était la musique radieuse, l'harmonie éthérée des mondes.

La rosée ruisselait du ciel en larmes invisibles. Le bruit des eaux grandissait. Les sens de M. Timoléon, exaspérés par la fièvre, percevaient les moindres sons : chantonnement des sources sur le gravier, clapotis des fontaines dans leurs auges de bois, et, tout au loin, le glissement des rivières parmi les roseaux et les joncs fins.

Alors, il lui sembla que quelque chose remuait au fond du jardin, dans le massif de coudriers.

Il tendit l'oreille. Un malfaiteur, sans doute, profitait de la nuit pour s'introduire dans la maison.

Une forme se détacha de l'ombre, traversa le jardin, puis s'arrêta, hésitante.

Une voix chuchota, dans un souffle :

— Loïsa, dors-tu, Loïsa ?

M. Larose se pencha, il cria :

— Loïsa repose tranquillement à cette heure : passez votre chemin !

Il voyait mieux le visiteur nocturne. C'était un jeune gars robuste et découplé. La clarté laiteuse de la lune, glissant sur sa face, luisait sur ses dents pointues de jeune chien. Ses cheveux sur son front bouclaient en épis bruns. Rasé dans une attitude d'animal prêt à bondir, il se détachait sur la prairie vaporeuse,

pareil au Dieu Faunus, le Dieu dont le rire sonne au fond des nuits voluptueuses.

Il haletait. M. Larose entendait distinctement son souffle qui passait, bruyant, sur ses lèvres.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Un visiteur de passage. Et quelqu'un d'honnête, à coup sûr !

Le gars s'approcha de la fenêtre :

— Je suis le promis de Loïsa, ma cousine. Je viens causer avec elle toutes les nuits, car c'est la coutume de l'endroit. Et puis, on n'a pas de temps à perdre, avec les travaux de la fenaison. Pensez donc ! je fais deux bonnes lieues, aller et retour, et je me lève tous les matins à trois heures.

M. Larose soupira.

Il n'était pas revenu de son étonnement que le garçon pirouettait sur ses talons, et sans que le gravier criât sous ses pieds nus, il s'évanouissait dans les blancheurs molles de la nuit.

M. Larose ferma la fenêtre.

Quelque chose se brisait en lui. Une fois de plus sa nature romanesque tombait de l'éblouissante fiction, se meurtrissait au choc de la réalité. Avec une inexorable précision, les détails de l'heureuse journée lui revenaient et soulevaient dans son être une douceur mêlée d'amertume. Le rêve s'était levé, avait balancé sur l'horizon de sa vie ses mourantes colorations, pour s'évanouir aussitôt. Devant lui maintenant, s'ouvrait la monotonie des jours solitaires, toujours pareils.

— Oh ! vieux fou, vieux fou ! répétait-il.

Son imagination, prompte au découragement, lui représentait sa triste aventure. Il avait plaisante figure, ce soupirant à barbe grise !

— Pourvu que la fillette n'ait rien deviné !

Puis il philosopha sur son malheur, par une habitude invincible. C'était cela, la vie. Il était à plaindre d'avoir gardé cette jeunesse du cœur, prête à chanter, sous les souffles, et qui se tournait vers l'amour, comme la plante se tourne vers le soleil. Il s'admirait, au fond, se pardonnait et se sentait pris, pour lui-même, d'un immense attendrissement.

Il se jugea grand, vertueux, magnanime.

Loïsa serait heureuse. Elle avait aimé l'amoureux de son

choix, obéissant à l'immortel instinct, l'Eros divin, qui peuple les mondes.

Il l'aima à ce moment même, mais d'une autre façon, de toute la grandeur du sacrifice qu'il s'imposait.

Il se coucha et dormit, la conscience satisfaite.

Le petit jour se levait et le chant du coq enroué réveillait la vaste cour, quand M. Larose rejoignit Loïsa dans la salle basse, où fumait un feu de branches.

Elle posa sur la table un bol de lait écumant :

— Mon père, dit-elle, vous prie de l'excuser. Il a dû partir de grand matin, avec la voiture, pour faire un chargement de bois, au fond des Orfosses.

— Bien, dit M. Larose, je le reverrai un autre jour, car je reviendrai dans la maison hospitalière.

La tasse de lait bu, M. Timoléon regarda la fillette :

— Loïsa, dit-il, votre bon ami est venu frapper, cette nuit, à la fenêtre !

— Ah ! fit-elle, je n'ai rien entendu.

Il lui tendit la main :

— Loïsa, poursuivit-il, vous allez bientôt quitter la maison de votre père et franchir un autre seuil. Des joies se lèveront sur vos pas, et de beaux rires d'enfant bientôt se suspendront à vos genoux. Tous mes vœux vous accompagnent. Vous filerez la trame des jours heureux, et le manteau de la cheminée abritera vos fils, qui croîtront en forces, et vos filles, qui croîtront en beauté. Trois fois heureux celui que vous avez choisi, trois fois heureux celui qui a reçu dans ses mains loyales le don inestimable de votre cœur. Mais promettez-moi, Loïsa, que vous songerez souvent aux vieux, aux pauvres vieux qui rêvassent à leur foyer vide, qui n'ont pas autour d'eux, dans leur logis muet, le chuchotement des voix caressantes pour couvrir le bruit des pas, les pas sinistres qu'on entend toujours plus distincts au fond de la vie. Oui, Loïsa, dans votre félicité, n'oubliez pas les esseulés, qui regardent le bonheur des autres, comme les miséreux regardent le boulanger pétrissant le pain, par un soupirail.

Visiblement, il s'attendrissait, remué par son éloquence, et des larmes mouillaient sa voix.

La jeune fille ouvrit ses grands yeux, fleurs d'ingénuité et de candeur.

Il haussa les épaules :

— Pardonnez-moi ce stérile radotage.

Puis, sa voix se fit plus joyeuse :

— Je reviendrai à vos noces ; d'ici là je vous écrirai. Je vous apporterai un beau voile que les dentellières de mon pays auront brodé.

Il hésita :

— Voulez-vous m'embrasser ?

La jeune fille, vaguement émue, tendit le front.

Il regarda la chambre joyeuse, et le dressoir aux faïences fleuries d'oiseaux :

— En route !

Il était sur le chemin. Quand il se retourna, il vit la fillette appuyée au chambranle de la porte. Elle souriait sous les grappes pâles des glycines.

Elle fit un geste de la main. Puis, il fut seul, bien seul, dans l'immensité du monde.

***

Depuis des heures, il marchait. Il avait quitté le pays de montagne et les champs, à ses yeux, étalaient les jeunes blés, les carrés de sainfoin et de luzerne. La chaleur faisait danser sur la route une vibration d'air enflammé. Et il se sentait gagné par une sorte de découragement, par la mélancolie poignante qui étreint les voyageurs, au seuil des grands déserts, sous la monotonie ardente de la lumière.

Les murs des fermes flambaient. La vie dévorante de l'Astre ravageait la terre, écrasait les êtres, semblait avoir supprimé toutes les existences, même les chétives destinées d'insectes qui cheminent au ras du sol. Et M. Larose s'abîmait dans l'universel néant.

Il se retourna, averti par le sentiment de gêne qui nous révèle la présence d'un homme marchant sur nos pas.

Dans la buée éclatante du soleil, se dressait une apparition.

Il le reconnut du premier coup. C'était l'homme dont il attendait la venue, l'homme dont la pensée avait hanté ses nostalgies, le véritable chemineau.

Sa mise n'avait rien d'un déguisement.

Le col de sa chemise entrebaîllée laissait voir son cou tanné

par le hâle et son poitrail de bête velue. Il marchait, baissant le cou, et sa nuque puissante et terrible, largement modelée par la lumière, avait la patine chaude d'un cuivre ancien. Il avait dû coucher dans une meule, car des brins de paille luisaient dans sa tignasse ébouriffée. Vêtu d'un dolman d'artilleur dont les parements rouges s'effilochaient, il était chaussé d'espadrilles poussiéreuses, dont les trous laissaient passer ses orteils, qui saignaient. Toute sa carrure avait une expression d'énergie indomptable, un souffle haletant de bête forcée s'échappait de ses poumons, et quand il leva la tête, le regard de ses yeux gris bondit sur M. Larose, et pénétra dans sa chair, aigu comme une lame d'acier.

— Où vas-tu, le frère ?

Rauque et caverneuse, la voix était brutale comme un coup de poing.

M. Larose s'arrêta, cloué au sol par une curiosité mêlée d'épouvante.

— Là-bas, dit-il, montrant la région du couchant.

— Moi aussi, on fera la route ensemble ! Comment t'appelles-tu ?

— Larose.

— Drôle de nom ! Enfin, allongeons, l'air ici n'est pas bon pour moi.

Il laissa courir, sur les champs, son regard de bête traquée.

Et M. Larose se demanda s'il n'avait pas incendié une meule ou étranglé quelque fermier.

— Allume ! Allume ! fit la voix rauque.

Il s'avançait à larges foulées, en homme qui sait ménager ses forces pour les longues étapes. Ses épaules balancées fendaient l'air alternativement, du geste du nageur qui coupe l'eau. Et M. Larose s'essoufflait à le suivre, tandis que des gouttes de sueur ruisselaient de son front, et creusaient des trous dans la poussière.

— Larose, dit-il, tu ne sais pas arpenter le trimard. Tu as l'air d'un rentier qui se promène. Tu sautes comme une bique, comme une demoiselle en escarpins. Ouvre le compas, et surtout ouvre l'œil. Tiens ! fais comme moi.

Il lui enseigna la bonne manière.

— C'est pas pour rien qu'on m'appelle Jambe de fer.

Il demanda :

— Depuis combien de temps que tu vas sur la route ?

— Une semaine au plus. Je suis mécanicien et je cherche de l'ouvrage.

— Tu travailles pour les patrons, pour les voleurs, pour les buveurs de sang. Il y a des gens qui sont bêtes sur la terre ! Moi, libre comme l'air ! Quand j'ai pas mangé, je serre la ceinture d'un cran, et puis, des fois, je prends les choses où ça se trouve !

Sa voix était pleine de trous.

Il y avait dans son langage des sous-entendus qui terrifiaient M. Larose.

— Jambe de Fer est la terreur des propriétaires et des patrons.

Il avoua cependant qu'il travaillait quelquefois.

A la vendange, par exemple. Il portait le tandelin chez les paysans. Alors, on buvait le vin doux à même les brocs et les maîtres, quelquefois, tuaient un mouton, quand la récolte était rentrée.

— Mais ça n'a qu'un temps, conclut-il, Jambe de Fer prend pas racine au même endroit.

Il pressait le pas, dans sa hâte de laisser l'espace derrière lui, et, par moments, il tournait la tête, et, fouillait la blancheur aveuglante de la route, que les peupliers rayaient d'ombres.

Il fronça ses sourcils broussailleux et questionna son compagnon :

— As-tu vu les fils à Deibler ?

— Les fils ? dit M. Larose, ne comprenant pas.

— Ah ça ! d'où sors-tu ? les fils à Deibler, les guignols, les cognes, les hirondelles de potence, quoi ! Ma parole, tu ne sais rien de rien. Faut te méfier, garçon, t'es trop jeune pour courir les routes, et y t'arrivera du malheur.

M. Larose, essoufflé, baissa la tête sous ces invectives. Un petit bois d'acacia s'ouvrait en contre-bas de la route. Le sol était couvert d'herbe drue, qu'on devinait douce aux pieds. A travers le feuillage clairsemé, pleuvaient des gouttes de soleil.

Ayant placé sa main en abat-jour devant ses yeux, le vagabond fouilla de nouveau les contours, puis il réfléchit, faisant en lui le compte de la distance parcourue. Puis il se décida, sauta le fossé, et vint s'allonger au creux d'un buisson.

Il poussa un soupir de satisfaction.

M. Larose vint s'asseoir auprès de lui.

— T'as pas l'air à la coule, dit-il après un long silence. Mon vieux, je vais te dire des choses pour ta gouvernation. Faut ouvrir l'œil. C'est comme les prisons ; y en a qui sont des boîtes, où on vous enferme comme des écureuils. De quoi devenir fou. Et d'autres où les camaros fument ensemble et jouent aux cartes. J'en sais une. Je te la dirai. Chaque hiver, je vais dans le patelin, je démolis un bec de gaz, et je suis logé aux frais du gouvernement.

Il s'esclaffait, les mains nouées à ses genoux.

Elles fascinaient, ces mains, le regard de M. Larose. C'étaient des poignes solides, aux doigts à la fois noueux et déliés. Elles devaient s'insinuer, souples et habiles et, soudain, broyer comme un étau. Et le professeur terrifié songeait aux besognes qu'elles avaient dû accomplir.

Jambe de fer sortit de sa poche un couteau, un eustache à manche de corne dont la lame pointue luisait. M. Larose ferma les yeux. Le vagabond trancha net une pousse de coudrier grosse comme le doigt et se mit à découper l'écorce, en suivant une spirale ingénieuse.

Il contempla son ouvrage, l'air satisfait.

Il demanda :

— Tu connais pas Cornibœuf ? En voilà un qui sait travailler le bois avec son couteau !

M. Larose avoua qu'il ne connaissait pas Cornibœuf !

— C'est un homme qu'a pas son pareil. Une supposition, tu marches sur la route, v'là Cornibœuf qui t'emboite le pas, sans faire de bruit ; on dirait qu'y sort de la terre. Vingt jours après, dans la Bourgogne ou en Champagne, tu le croises au détour d'un bois ; il est partout, comme le bon Dieu. Y glisse dans les mains des gendarmes, comme une anguille qui court dans la rosée.

Le vagabond tira des profondeurs de son dolman un bissac de toile où trimballaient des objets : il en sortit successivement un fer à cheval, un quart de soldat, puis une bourse de peau, toute usée, nouée par un lacet de cuir. Elle ressemblait aux bourses que M. Larose avait vues aux mains des paysans, marchandant du bétail, sur le champ de foire.

Ses mains tremblèrent et son cœur se serra.

— Oh ! les piçaillons, chantonnait Jambe de Fer, faut prendre le soleil, mes enfants, v'là si longtemps qu'on vous enferme !

Il faisait sauter au creux de ses mains ce monceau de pièces d'argent, usées, noircies, des écus de pauvre.

Le bas de laine d'un paysan qu'il avait dévalisé :

Il referma la bourse soigneusement.

M. Larose eut peur. Il aurait voulu fausser compagnie au sacripant. Une curiosité avide le retenait.

Ils se glissèrent à travers le petit bois jusqu'à la lisière, emplie d'ombres mouvantes. Des coqs chantaient. Un village, dont on apercevait le clocher, était blotti dans un pli de sol, parmi les jeunes blés qui frissonnaient.

Une masure était effondrée au bord du chemin, avec un air de lassitude infinie. Devant sa porte, était construit un poulailler, fermé par un clayonnage de roseaux secs. Une femme sortit et ferma la porte avec précaution. Elle prit le chemin. Elle passa si près des vagabonds que M. Larose la distingua nettement. C'était une pauvre petite vieille menue, grisonnante, dont la silhouette se rapetissait dans l'immensité des ondulations environnantes. Sur son épaule, elle portait un sarcloir.

— Attends-moi ! dit Jambe de Fer.

Et, d'un mouvement souple de bête, il se glissa au creux des sillons, et il ne fut plus qu'une chose qui remuait sur la couleur grisâtre de la terre.

Quand il revint, le bissac pendait, gonflé, à son épaule.

— La denrée est bonne, fit-il joyeusement.

Il sortit du pain, un fromage entier, une douzaine d'œufs tout chauds, volés sous le ventre des poules.

Il les tendit à M. Larose qui refusa, le cœur chaviré, en songeant à la petite vieille.

Le vagabond perça les œufs avec la pointe de son couteau, et il les huma goulûment.

Quand il eut fini, il plongea la main dans son bissac et en tira un paquet de plumes.

— Voilà. Avec les œufs, j'ai chauffé la poule.

La bête énorme laissait pendre ses pattes raidies, son cou tordu.

Jambe de Fer la pluma. Le duvet fin volait autour de lui, s'accrochait à sa barbe et à ses sourcils.

Puis, il coupa trois branches vertes, les assembla, suspendit la poule par une ficelle, et alluma, sous cette broche improvisée, un feu pétillant de broussailles.

M. Larose admira son ingéniosité.

Jambe de Fer, la face crispée de rigolade, se passait la main sur le ventre, et respirait l'odeur de la volaille.

Soudain, le vagabond s'affala, assommé par le choc formidable d'un gourdin, tandis que M. Larose s'allongeait sur l'herbe humide, écrasé par un genou qui lui entrait dans l'estomac.

L'air était plein de clameurs ; trois paysans, conduits par le garde champêtre, les avaient guettés et surpris.

Dressant sur le talus sa silhouette gesticulante, la petite vieille les encourageait :

— Etranglez-les ! ils ont volé tout mon bien.

Sa voix glapissante ameutait les laboureurs, qui revenaient des champs, car c'était l'heure de la soupe, ils accouraient, féroces, haletants, les mâchoires serrées, comme une meute qui se prépare à la curée. Et ils frappaient les malfaiteurs avec des sarcloirs, avec des bâtons, avec des échalas, soulevés par cette indignation des paysans à qui on a volé quelque chose.

Les autres ne remuaient plus.

Alors, le garde champêtre déclara :

— Faut amener les délinquants à la mairie.

D'ingénieux coups de botte, des bottes ferrées lourdes de glèbe, remirent les vagabonds sur leurs pieds. On leur lia les mains avec des licols qu'un garçon courut chercher. Le cortège se dirigea vers le village. Une émotion secoua la rue, dès leur arrivée. Une femme lança une motte de terre qui s'écrasa sur l'échine de M. Larose, avec un bruit sourd. Des cris montaient :

— Ils ont mis le feu à une grange. Ils ont tué le fermier du Val de l'Ane !

M. Larose baissait la tête, humblement, et regrettait son escapade.

Comme le maire était absent, on les enferma dans le clocher.

Il y faisait noir comme dans une cave. M. Larose se laissa tomber contre le mur.

Son compagnon ne bougeait pas, il se confinait dans un silence, qu'on devinait terrible, torturé d'angoisses.

M. Larose osait à peine réfléchir. L'avenir s'ouvrait sur une perspective de maux, où il n'abordait qu'en tremblant. Ses membres endoloris lui faisaient mal, il grelottait dans ces ténèbres humides, et des sons de cloches lointaines, retentissantes comme des gongs, affolaient son cerveau.

Il sombra dans une sorte d'inconscience.

Quand il se réveilla, un sursaut de terreur le dressa sur ses talons.

Eclairée par le jour douteux d'une meurtrière, une face d'épouvante le regardait.

La langue pendait dans le visage tout noir, tuméfié, et les yeux avaient jailli des orbites. Et la face virait lentement.

Alors M. Larose comprit que Jambe de Fer s'était pendu. Il s'était enfui dans l'au-delà, craignant les hommes et leur justice, et, en s'en allant, il avait emporté son secret.

Affolé, M. Larose se mit à pousser un hurlement de bête. On le délivra à la nuit tombante. Balbutiant, fou de terreur, il raconta son histoire au magistrat municipal. C'était un homme intelligent, qui comprit la fugue romanesque du professeur, et sourit finement, quand M. Larose, pour appuyer ses affirmations, brandit, dans un geste triomphal, son diplôme d'officier d'Académie.

Il avait emporté cette pièce à tout hasard.

Le maire le renvoya, après l'avoir exhorté à garder le sérieux qui convenait à son âge et à sa profession.

***

Huit heures sonnaient aux cloches de la ville, quand M. Larose s'achemina vers le collège, à travers les petites rues emplies du va et vient des laitières.

Il salua le cordonnier Guigner-Caquières.

Il traversa la cour, sous le sourcil froncé du principal, et rencontra le portier Schanz, qui, dans le couloir, se ruait sur les fenêtres pour les fermer.

Il entra dans sa classe et gravit les degrés de sa chaire.

Une avalanche de lumière jeune croulait par la fenêtre ouverte. Les branches folles des cerisiers pénétraient dans la pièce. Et sur les fortifications, les tambours, s'exerçant, remplissaient

l'air de roulements sonores, que répétaient les échos de la contrescarpe.

M. Larose jeta sur ses élèves le regard du maître, le regard qui scrute les physionomies et fouille les consciences.

— Elève Pierrot, votre leçon.

L'élève Pierrot se mit à réciter, de cette voix molle, lente, qu'ont les enfants, lorsqu'ils ne comprennent pas :

— *O qui me gelidis convallibus Haemi sistat...*

M. Larose leva la main, d'un geste qui lui était familier quand il voulait prendre la parole.

Il reprit le vers, lentement, y mettant l'accent et le rythme, pour faire ressortir toute la poésie qu'il contenait.

Il ferma les yeux et savoura des visions lointaines.

— Mes amis, dit-il, il faut aimer le doux Virgile. Son âme ruisselle de pleurs divins. Parmi les Romains, peuple d'agriculteurs et de jurisconsultes, il m'apparaît comme un des nôtres. Son vers souvent frémit d'une inexprimable mélancolie septentrionale. Au sein de la Rome impériale, ville autrefois de brique, que le caprice souverain d'Auguste avait bâtie de marbre et d'or, une nostalgie emportait le poète vers les roseaux du Mincio, et vers les vallons ombragés de l'Hémus.

M. Larose parlait avec facilité.

EMILE MOSELLY.





Conférences françaises en Amérique

Je conseillais, il y a quelques mois, à un professeur d'université américaine, sur le point de partir en congé d'un an pour la France, de faire élever sa fille dans un lycée. — « Oh ! jamais, me répondit-il, je ne la confierai à ces femmes mal élevées. Elle ira au couvent, où les religieuses lui apprendront les bonnes manières. — Prenez garde ! C'est sans doute tout ce qu'elles lui enseigneront. — Qu'importe ! ce n'est pas en France qu'elle s'instruira ; c'est en Allemagne, plus tard. »

Un peu fâché d'apprendre qu'il n'y avait pas, dans tout mon pays, une école digne de recevoir la jeune Californienne, je voulus savoir à quelles sources mon Américain avait puisé sa connaissance de la France contemporaine. Il lisait, tous les dimanches, les courriers de Paris, que rédige encore M. le marquis de Castellane, et que publient simultanément, dans plusieurs villes des Etats-Unis, tous les journaux de M. Hearst. Il allait ensuite à son église entendre des ministres, qui ne se font pas faute de comparer Paris à la Babylone biblique. Il savourait les articles du *Figaro*, qui est le journal de France le plus répandu

aux Etats-Unis. Il acceptait, comme paroles d'Evangile, les nouvelles à scandale ou à parti-pris de l'*Associated Press*. Il lisait, à la suite de ces dépêches, les commentaires des journaux américains, intéressés à flatter une basse clientèle de « jingoes » et d'« impérialistes ». Enfin, il assistait aux deux ou trois conférences annuelles de l'*Alliance française*. Mais beaucoup de ces conférences, je le constate avec amertume, n'étaient pas faites pour corriger l'injuste opinion que ce monsieur s'était déjà formée de notre pays, de notre vie nationale, de notre littérature, et de l'activité de nos savants.

Je désire, avant d'aller plus loin, effacer tout prétexte de malentendu entre mes lecteurs et moi. J'ai été, je serai encore, si l'occasion s'en présente, un ouvrier modeste, mais convaincu, de l'*Alliance française*.Pendant toute l'année 1904, j'ai dépensé, sans compter, pour cette œuvre, mon énergie et mon enthousiasme, courant de l'Est à l'Ouest des Etats-Unis, puis de l'Ouest à l'Est, pour donner des conférences, réchauffer le zèle des groupes, en fonder de nouveaux, et faire, partout où j'allais, œuvre de propagande. Des éloges un peu dédaigneux, des éloges de grand seigneur, me furent décernés, pour la tâche que j'avais accomplie, par l'homme qui semblait, à cette époque, personnifier à lui seul l'*Alliance* tout entière, et c'est tout le bénéfice que j'en tirai. Après deux mois passés encore à militer pour l'*Alliance française*, dans la fournaise d'une école d'été, je me séparai d'elle, et, depuis ce temps, nos voies ont été distinctes, sans être divergentes. Mais, je le déclare hautement, j'apprécie et j'admire l'idéal que s'est proposé cette Association. Elle entend propager dans les colonies et à l'étranger la langue française. Mais elle sait bien que cette langue, en se propageant dans le monde, y répand les idées de France, les goûts de France, les objets manufacturés par la France. « Tout client de la langue française, souligne-t-elle dans ses prospectus, devient un client des produits français. » Bref, l'*Alliance française* est une missionnaire. Aux colonies, à l'étranger, elle travaille à conquérir des fidèles à notre langue, à notre littérature, et, par suite, à notre civilisation et à notre grandeur nationale. Le monde, au XVIIIe siècle, parlait français, et pensait français : l'*Alliance* veut refranciser le monde. Plus de cinquante mille croyants sont, dès maintenant, gagnés par cet apostolat : il séduit l'imagination de tous par son am-

pleur pittoresque, et n'éveille, tant il est pacifique, aucune susceptibilité étrangère.

J'ai donc la plus sérieuse estime pour les nobles ambitions de l'*Alliance française*. Encore faut-il qu'elle ne s'écarte pas de son dessein, qui est de faire aimer la France. Il est déplorable, en vérité, que la *Fédération des Etats-Unis* se laisse, de temps à autre, imposer des conférenciers qui sont des ennemis déclarés de la France, j'entends de la France d'aujourd'hui, républicaine et démocratique, de la France qui est, en somme, celle de la majorité des Français. Je conviens que, par leurs qualités d'esprit, leur science, la dignité de leur vie, les orateurs importés par l'*Alliance* méritent bien l'honneur de représenter à l'étranger le génie de notre race. Je conviens qu'ils sont de très sincères patriotes et qu'ils bondiraient d'indignation, en s'entendant traiter, par un impertinent sans cervelle, d'*ennemis déclarés de la France*. Mais enfin, on ne peut nier qu'ils pensent comme on ne pense plus en France, que la politique actuelle de ce pays les horripile, et qu'ils se sentent dépaysés dans leur propre patrie. Peut-être ont-ils raison et la France moderne a-t-elle tort : en tous cas, il existe un conflit profond entre elle et eux, et c'est pourquoi, emportant hors de France leurs polémiques, leurs amertumes, leurs colères, ou simplement leurs bouderies, ces conférenciers de l'*Alliance* vont faire à l'étranger une propagande plus ou moins hostile, au lieu de cette propagande d'amour qu'on attendrait d'eux.

Le pis est que ces orateurs revêtent d'ordinaire une belle apparence d'impartialité.— « Nous ne sommes pas venus à l'étranger, protestent-ils d'abord, continuer les polémiques de France, et nous nous abstiendrons d'émettre nos opinions personnelles sur les querelles du jour. » — Les mêmes précautions oratoires enveloppent toutes leurs critiques, et les auditeurs sans malice ne soupçonnent point de griffes sous le bloc enfariné de ces phrases adroites.

Certaines apologies perfides, ou certaines attaques détournées, nous sont familières en France. Nous les traduisons rapidement : « Cet homme appartient au passé. L'avenir se fera sans lui. »

Mais ces roulements d'yeux et ce ton radouci
Imposent à des gens qui ne sont point d'ici.

et les Américains se disent, après la conférence : « Cet homme est libéral, ouvert à toutes les idées de progrès, sans parti-pris, aussi modéré que possible, et voilà ce qu'il nous dit de la question ouvrière, de la question religieuse, et de toutes les questions politiques débattues en France depuis les dernières années ! Nous nous doutions bien déjà, grâce à nos journaux, que, dans ce pays, les maux dont se plaint l'ouvrier sont illusion, fantasmagorie pure, et que l'Etat se ruine et se suicide en frappant le revenu des riches, et qu'il se déshonore en persécutant et torturant la religion : mais, pardieu ! ce conférencier impartial change nos soupçons en certitudes, et nous voilà bien heureux d'être enfin éclairés. »

Tout Français qui accepte la responsabilité de parler de la France devant un public d'étrangers, devrait se rappeler que ce public ne comprend pas, ne connaît même pas, nos divisions politiques : très naturellement, il tourne contre la France entière les critiques qu'il entend et qui ne s'adressent qu'à un parti. Quand, dans son propre pays, l'Américain voit certains orateurs invectiver la magistrature, les capitalistes, les pouvoirs fédéraux et municipaux, bref toute la nation, il sait ce que parler veut dire, et sourit, pensant aux bulletins de vote qui, demain, peut-être, transformeront le fiel en miel sur les lèvres de ces parleurs farouches. Mais, dès qu'il s'agit des affaires d'un autre peuple, son esprit ne sait plus si subtilement peser les mobiles des orateurs ; et si on lui dit : « Les républicains de France ont commis de graves injustices », il entend tout cru : « La France est une méchante nation. »

Encore un coup, je ne suis point juge des opinions de ces orateurs ; ils ont peut-être raison ; je ne veux point faire ici de politique ; mais, je le répète, l'*Alliance française des Etats-Unis* agirait prudemment en n'important plus de ces conférenciers, que notre ambassadeur à Washington ne saurait présenter officiellement au public américain ni patronner, au nom du gouvernement français, sans désavouer, en quelque sorte, ce même gouvernement.

***

Est-ce à dire que les conférenciers de l'*Alliance* doivent être, sans réserve, des apologistes enthousiastes, lyriques, de la

France et de tout ce qui est français ? Je sais bien que beaucoup de nos compatriotes se sentent le cœur réchauffé, quand, sur la terre étrangère où ils vivent, retentit le patriotisme sonore de certains thuriféraires nationaux. Les applaudissements partent tout seuls. Un souffle héroïque traverse la salle. Pour moi, ces manifestations me gênent. Suis-je jaloux de ces succès théâtraux ? Ai-je l'humeur chagrine ou l'esprit mal fait ? C'est ce qu'on m'a dit quelquefois ; mais, tandis que les autres Français de l'auditoire s'exaltent et s'emballent, je ne puis m'empêcher d'épier avec inquiétude, dans les yeux des Américains qui sont près de moi, les allées et venues d'une certaine lueur narquoise, qui danse plus allègrement à mesure que l'orateur déclame plus fort. Cette lueur de malice me met mal à l'aise pour le reste de la soirée. Car, enfin, c'est la sympathie de ces Américains que le conférencier de l'*Alliance* est venu conquérir de haute lutte, et non pas celle de ses compatriotes de France, qui lui est déjà toute acquise. Que diriez-vous d'un missionnaire parti pour endoctriner les païens de Chine, et qui passerait tout son temps à prêcher le christianisme aux chrétiens blancs de Shanghaï ?

Imaginons, s'il vous plaît, les réflexions d'un Américain, pendant qu'il assiste aux gesticulations et aux éclats de voix patriotiques d'un de ces orateurs généreux. — « Que nous veut cet énergumène ? doit-il penser. Engager les Français qui sont ici à retourner en masse dans leur pays d'origine ? Je ne le crois pas. Il sait trop bien que ces Français sont devenus, par un serment solennel, citoyens d'une nouvelle patrie, où ils se sont solidement implantés, eux, leurs familles et leurs intérêts. Me convertir, moi et mes frères américains ? déraciner de nos cœurs l'amour de notre pays, et nous faire Français en un soir ? Chimère, qu'il n'a même pas imaginée, sans doute ! Alors, quel résultat pratique peut-il bien espérer ? Il m'a tout l'air de jeter sa poudre aux moineaux. Un jour, un politicien du Missouri fit visite en France. Cette contrée lui parut fort en retard : il n'y trouvait, ni téléphones dans les maisons particulières, ni *chewing gum* chez les pharmaciens. — « *By Jove !* se dit-il, je dois américaniser la France ! » ; et, se campant au milieu de la place de la Concorde, il déclama, d'une voix très forte, son discours enflammé du 4 juillet précédent. Des agents survinrent, et l'emmenèrent au poste voisin.

Le conférencier, pour mieux gagner des sympathies à la France, doit se faire aussi peu éloquent que possible. Sa parole discrète, insinuante, doit progresser avec toutes sortes de précautions. Mon missionnaire doit être aussi un diplomate. Une seule piqûre faite, par négligence, à l'amour-propre américain, et voilà son succès personnel compromis, et les résultats de sa propagande remis aux calendes grecques. Dans ses comparaisons d'un peuple avec l'autre, il effleurera donc, d'une main légère, les défauts des Etats-Unis, donnant à ses critiques l'air de petites malices inoffensives, de plaisanteries comme on en fait entre gens de bonne compagnie ; et, d'autre part, il se gardera d'emboucher la trompette triomphale pour célébrer la France. Bien plutôt, il tâchera de donner aux Américains l'impression qu'il est libre du préjugé national, et qu'après avoir comparé, d'un esprit désintéressé, les choses de France avec celles des Etats-Unis, il s'est fait une idée juste de leurs mérites et de leurs démérites respectifs. Il n'essaiera pas, d'ailleurs, d'imposer cette idée à son auditoire ; mais il l'insinuera, au moyen de petites suggestions habiles. Il laissera croire aux personnes qui l'écoutent qu'elles sont juges, en dernier ressort, de décider si la race française a quelques belles qualités, et si l'activité française a su accomplir quelques prouesses. Ses auditeurs resteront fidèles à une opinion qu'ils s'imagineront avoir trouvée d'eux-mêmes. Il suffit de se croire l'auteur d'une idée pour ne plus vouloir s'en défaire.

Cette façon demande, assurément, du doigté. En ménageant trop la susceptibilité américaine, le conférencier risque de froisser l'amour-propre français. Il arriva un jour à l'un de mes amis une mésaventure dont il est encore tout penaud. Il donnait une conférence, dans une des plus grandes villes de l'Ouest des Etats-Unis, sur les caractéristiques de quatre cités de France : Le Hâvre, Bordeaux, Toulouse et Marseille. Mon ami avait apporté du Quartier latin quelques plaisanteries très vieilles (ce sont celles qui réussissent le mieux) sur les habitants de ces quatre villes. Qui n'a entendu trente anecdotes différentes sur le culte des Hâvrais pour Félix Faure, sur le « chic anglais » qu'affectent les Bordelais, sur les ténors de Toulouse et les blagueurs de Marseille ? Ces plaisanteries, les Hâvrais, les Bordelais, les Toulousains et les Marseillais sont les premiers à les fabriquer et à s'en

réjouir. Or, mon camarade connaissait le goût classique des Américains : il savait qu'ils aiment, conformément au précepte d'Horace, saupoudrer d'humour les paroles sérieuses. Il avait donc mijoté un petit discours où les bons mots traditionnels se mêlaient — assez agréablement, ma foi ! — à des considérations plus graves, comme les couleurs d'une tapisserie folâtre se marient aux teintes plus sombres du canevas. Pas mal satisfait à l'avance, il lance sa première plaisanterie... Que se passe-t-il ? L'acoustique de cette salle est-elle défectueuse ? L'a-t-on mal entendu ? Personne ne rit. — L'orateur, cependant, continue, et, au bout d'un moment, d'une voix claironnante, il projette dans l'auditoire sa deuxième plaisanterie. Puis, il s'arrête, pour laisser aux rires le temps de s'éteindre... O surprise ! les rires ne partent pas du tout; les visages gardent une expression renfrognée ! Le conférencier s'est sans doute mal exprimé ; son public, évidemment, ne comprend pas à demi-mot ; il demande des plaisanteries très claires et tout expliquées à l'avance. — Alors, mon ami prépare les bons mots qui suivent, leur facilite, en les commentant, le chemin des cœurs, les alourdit, pour qu'ils tombent plus sûrement dans les cervelles, en rit tout le premier pour donner l'exemple aux autres ; mais, à mesure que sa verve devient plus intelligible, le silence autour de lui se fait plus opaque. Il y a, décidément, un malentendu entre la salle et lui. Aussi piteux qu'un artificier, dont toutes les fusées ont raté, l'une après l'autre, dans l'air humide, mon orateur finit à peine de ramasser les derniers feuillets de sa conférence épars sur le pupitre, qu'on voit se dresser aux premières galeries, une femme, une espèce de virago, secouant ses mèches grises sur son front révolté, brandissant un bras furieux, et criant avec des accents vengeurs : « L'*Alliance française* nous envoie donc, maintenant, des sans-patrie ! Je donne ma démission ! » — Tout simplement, des plaisanteries apprêtées pour un public d'Américains étaient venues s'échouer contre un public de Français ; et ce qui fait rire un Français à Paris ne le fait plus rire à San-Francisco : la traversée de l'Atlantique a modifié son *sense of humour ;* les Français à l'étranger sont des déracinés, hélas ! et les facéties les plus populaires en France, cessant d'avoir pour eux le goût du terroir, privées, en quelque sorte, de leur atmosphère habituelle et

de leurs alentours, leur paraissent insipides ou même offensantes.



Pour mettre les points sur les i, c'est un métier spécial et difficile que celui de conférencier aux Etats-Unis, et je doute que les délégués de l'*Alliance française* se rendent toujours nettement compte de toutes les délicatesses de leur état. Exprimons-nous franchement. Ces conférenciers avoueront eux-mêmes, de bonne grâce, que leurs noms n'étaient point parvenus aux Etats-Unis, avant que les prospectus de l'*Alliance* eussent annoncé leur tournée. Bien que les auteurs de ces prospectus les présentent aux Américains comme des hommes chargés de gloire, ils savent fort bien que leur illustration n'a point dépassé de beaucoup jusqu'ici le cercle des lecteurs de la Revue où ils écrivent, ou des auditeurs de l'Ecole où ils enseignent. Ce sont d'habiles hommes, tant qu'on voudra, des savants, des travailleurs, mais, enfin, des demi-célébrités, ou, s'ils préfèrent, des célébrités en voie de devenir. Ils peuvent se consoler en pensant qu'il entre beaucoup de charlatanisme dans le bruit qui se fait autour de certaines personnalités ; mais le fait est certain : ils ne sont pas eux-mêmes en plein soleil. Or, imaginez un Kipling ou un Rostand (ce ne sont pas mes gloires à moi, mais les Etats-Unis n'en conçoivent pas de plus hautes), prenant leur bâton de route et entreprenant, à travers l'Amérique, un long pèlerinage ; les populations se presseraient pour les entendre, ou plutôt pour les voir. Ils pourraient parler à leur fantaisie, pendant des heures ou pendant quelques minutes, sur quelque sujet que ce soit, d'une voix de tonnerre ou dans un murmure indistinct, et exprimer les idées les plus sublimes ou les plus extravagantes : ils seraient toujours des idoles ; ils jouiraient sans réserve de ce triomphe frénétique : l'agenouillement d'un peuple devant eux. Mais un professeur, un collaborateur à des revues savantes, un conservateur de Musée, ne peuvent pas s'attendre à ce respect enthousiaste. On voudra comprendre leur discours, l'analyser, le discuter, en tirer profit, s'il est possible, et, sinon, le critiquer sans ménagement. Ce n'est pas leur personne qu'on va contempler ; ce sont leurs enseignements qu'on va recueillir. Malheureusement, plusieurs de ces con-

férenciers, insuffisamment avertis, sans doute, se comportent, dans les Etats-Unis, exactement comme feraient Kipling ou Rostand, s'ils se trouvaient dans le même cas. Ils y donnent en spectacle, non leur personne physique, mais leurs idées, leurs travaux, leurs découvertes, leurs méthodes personnelles de recherche. Ils y apportent, sans y rien changer, les façons intellectuelles et les préoccupations d'esprit qu'ils ont en France. Leur public est différent, mais eux ne changent pas. Les sujets qu'ils choisissent sont ceux qu'ils traitaient en France du haut de leur chaire ou dans les colonnes de leur revue ; ils ne se doutent pas que ces sujets sont, le plus souvent, trop spéciaux et trop techniques pour profiter à un auditoire américain. En choisissant leurs sujets, ils devraient penser à faire connaître la France, et non pas le petit coin de science ou de littérature qu'ils ont eux-mêmes labouré. Ils développent ces sujets de la même façon qu'ils les choisissent, sans prendre garde à qui les écoute : ils oublient que l'histoire de la France, la géographie de la France, la littérature française ne sont qu'une culture de luxe pour les Américains, dont l'instruction est, avant tout, à base anglaise, et, supposant chez ces auditeurs les mêmes connaissances antérieures, le même fonds, que chez des Français assidus aux cours du Collège de France, ils ne leur expliquent rien de ce qu'ils ignorent, ne parlent que par allusions de choses qui auraient besoin d'être longuement commentées, bref, leur présentent, sous forme de conférence, un tissu d'énigmes et de rébus. Enfin, ils ne se rappellent pas toujours que le Français n'est pas la langue naturelle de leurs auditeurs, et qu'ils doivent, à leur usage, simplifier leur vocabulaire, ralentir leur diction et éclaircir leur prononciation, sans toutefois transformer trop artificiellement leur style et leur voix, et sans recourir à ce galimatias franco-américain, qui est la ressource suprême de quelques conférenciers trop habiles. En d'autres termes, ils devraient s'effacer, s'oublier, s'escamoter eux-mêmes, si je puis dire, derrière leur mission, qui est de faire aimer la France à l'étranger. C'est une tâche assez haute pour qu'elle leur fasse oublier un moment le petit canton du savoir où ils ont enfermé leur vie intellectuelle.

Mais cette mise au point, par quoi tout conférencier doit commencer son voyage aux Etats-Unis, cette adaptation à un nouveau milieu et à un nouveau dessein, sont des tours de force que

l'intelligence la plus souple n'accomplira pas facilement dès l'abord. L'orateur de l'*Alliance française*, qui roule, cahoté, de gare en gare, sans presque s'arrêter nulle part, que des bras robustes cueillent, au sortir du Pullmann, pour l'emporter, dare-dare, à l'hôtel, et, de là, au théâtre ou au club où il doit prononcer son discours, cet homme rapide, fugitif, qui, dans les rares secondes de répit que lui laisse sa course forcenée, ne pense qu'à se rafraîchir dans un bain de quelque durée, ce Juif-Errant de la conférence, aura-t-il la force de plier son esprit à une nouvelle forme d'activité, et le temps d'observer assez les gens et les choses pour savoir comment se transformer ? Je me demande, vraiment, si les modestes professeurs français qui sont installés aux Etats-Unis depuis de nombreuses années, et qui n'ont pas beaucoup de décorations sur la poitrine ni beaucoup de diplômes dans leur malle, mais qui ont, par contre, une longue pratique du public américain, je me demande si ces petits pionniers de rien du tout, qui ont besogné, pâti, combattu, dans ce pays, et qui ont étudié avec une grande sollicitude les mœurs et les humeurs de ces Américains dont ils attendent le pain quotidien, pour eux et leurs familles, je me demande si ces professionnels pas très bien payés, pas très bien louangés, qui se font si humbles, si humbles, quand passe, dans l'éclat de sa mission officielle, le conférencier de l'*Alliance*, je me demande si ces chers Français obscurs ne feraient pas mieux l'affaire, en vérité, devant un auditoire américain, que nos professeurs en Sorbonne ou nos membres de l'Institut.



Après tout, la conférence est-elle la meilleure manière que l'on puisse imaginer de répandre à l'étranger l'amour de la France ? Je dis plus : est-elle vraiment utile ? Les lecteurs qui ont bien voulu me suivre jusqu'ici, de paradoxe en paradoxe, accepteront ce dernier moins facilement que les autres, peut-être ; mais, je les prie de réfléchir un moment avant de le condamner.

La plupart des Cercles français, des Alliances françaises, sont hypnotisés par la conférence. C'est un gouffre qui absorbe tout leur argent et presque toute leur énergie. Dans son *Compte-rendu moral et financier* du 2 avril 1907, M. Georges Lamouret, secré-

taire-adjoint de la *Fédération de l'Alliance française*, divise les groupes de la Fédération en trois classes : d'abord, les riches, qui peuvent se payer tous les conférenciers de passage, se donner des débauches de conférences ; puis, les modestes, qui ne peuvent s'offrir qu'une ou deux conférences par an ; enfin, les chétifs, qui n'ont pas de conférences du tout, et que M. Lamouret représente comme étant infiniment à plaindre. *Beatos, sua si bona norint !*

Car, enfin, prenez au hasard le programme d'une saison dans un de ces groupes fortunés où la conférence ne chôme pas. Voici la liste des sujets traités par des orateurs qui savent « joindre l'utile à l'agréable » :

Les Femmes sous la Révolution ;
Les Inspiratrices de Balzac ;
Les Humoristes français ;
Le Roman-feuilleton ;
Les Caractères de la grande poésie classique ;
Les Châteaux-forts et la vie au moyen âge;
Le Poète Voiture.

Quel joli bouquet ! Mais ce n'est qu'un bouquet. Quelqu'un de plus irrespectueux que moi dirait que c'est une salade. Chaque conférence est délicieuse à croquer, et je me souviens qu'en Californie, nous n'avions pas de ces fins régals à la française. Mais quel enseignement, quel profit, en ont gardé les auditeurs à la fin de la saison ? Une conférence est vite oubliée ; elle s'inscrit, pour ainsi dire, sur une nappe de sable ; et rien ne vaut, pour s'instruire, la lecture lente et méditante, où le lecteur collabore avec l'auteur, et, faisant halte à chaque ligne, la recrée à l'image de son propre esprit. Cependant, les auditeurs ne perdraient pas si vite la mémoire du discours entendu, si, peu de temps après, le même orateur, ou un autre, venait le leur rappeler, l'enfoncer un peu plus profondément dans leur souvenir, en reprenant le sujet au point où la dernière conférence l'avait laissé, c'est-à-dire si les cercles organisaient des séries de conférences sur un sujet général unique, au lieu d'éparpiller l'attention de leurs membres sur un grand nombre de sujets différents. Telles qu'elles sont maintenant organisées, les conférences défilent devant les auditeurs dans une fuite rapide, comme ces paysages que nous

voyons courir quand nous sommes dans le train, et dont chacun est effacé par le suivant.

Il est à craindre que l'orateur lui-même, quelques jours après sa conférence, aura de la peine à se rappeler le détail des idées qu'il y a développées. J'entends le véritable orateur, et non pas celui qui lit son discours. Celui-ci est un non-sens ; car, dès qu'on écrit, c'est pour des lecteurs, non pour des auditeurs, et « le meilleur conférencier », selon Gustave Larroumet, qui, cette fois, avait raison, « est celui qui, tout plein d'une lecture récente ou d'un sujet qu'il porte depuis longtemps, compte sur l'excitation de la parole publique pour faire sortir son sentiment encore confus et préciser ses idées encore vagues ». Espoir chimérique, d'ailleurs ! L'orateur se donne, en parlant, une netteté d'esprit momentanée, une précision de quelques minutes ; ces conclusions définitives, qu'il a vainement cherchées avant d'affronter son public, il les trouve tout à coup, dans un jaillissement de lumière ; mais ces idées claires et ces certitudes s'écrouleront, dès que tombera « l'excitation de la parole publique », et le conférencier, dans l'agonie des derniers applaudissements, se retrouvera en présence de sa pauvre pensée, vacillante, perplexe et obscure. Son art est intermédiaire entre celui de l'écrivain et celui du comédien. Il crée des idées et du style, comme l'écrivain ; mais, comme le comédien, il est artiste en illusions, et les illusions qu'il échafaude chaque soir s'émiettent chaque soir. Comme le comédien, il reçoit son salaire tout de suite, en claquements de mains et en sourires de femmes ; mais, comme lui, il doit asservir l'effort de sa pensée à séduire ce public qui n'est jamais le même d'un jour à l'autre ; comme lui, il doit obliger son esprit à travailler en pleine foule, en pleine lumière, en pleine rumeur humaine, comme les ânes savants dans les cirques.

S'il a, d'aventure, une opinion consciente et complète sur son sujet, le conférencier n'a pas le droit de l'exprimer dans son intégrité. La pensée, avec son va et vient, ses trous d'ombre et ses taches de lumière, ses hésitations et ses audaces, est une chose trop complexe, trop nuancée, pour se présenter, telle quelle, devant un grand nombre d'hommes assemblés. L'écrivain peut arriver à l'extérioriser, à grande peine et à grande souffrance. Mais le conférencier, jamais. Le langage parlé le lui interdit. Ce langage se défend, se révolte, quand l'orateur

veut lui faire exprimer de certaines violences aiguës ou des délicatesses trop fines : c'est comme s'il le tirait à lui, tandis qu'il est fait pour tous ; car des brutalités intempestives choquent les hommes réunis, et des considérations subtiles leur échappent. C'est déjà renoncer à soi que de se transmettre à des hommes par la parole. Il semble bien que, dans ses relations avec la foule, le conférencier cache ce qu'il a d'exquis, et ne livre à l'étalage qu'un personnage de toile résistante, grise et bon marché. Il sait trop qu'un homme est plus fin seul qu'en compagnie, que deux hommes ensemble sont moins sots que trois, et ainsi à l'infini. Voulant avant tout être clair, — c'est la condition la plus essentielle de la conférence, — il doit arranger, à l'usage de son auditoire, une sorte d'opinion moyenne, qui trouve le chemin de tous les esprits, si différents qu'ils soient. Enfin, pour tout dire, le conférencier ne peut pas être tout à fait sincère ; et toute son ambition doit être de s'élever à une demi-sincérité, à une demi-vérité.

Et vraiment, pour un résultat si chétif, si incertain, si précaire, est-il bien nécessaire que les Alliances françaises se donnent tant de mal ?

***

Oui, M. Lamouret dit juste. Il y a dans les Etats-Unis nombre de Comités de l'Alliance hésitants et tâtonnants. Ils sont pauvres, et vivotent. Ils ressemblent à des corps mous, remorqués par la Fédération. Mais j'estime que même les Comités les plus riches, ceux qui versent le plus régulièrement leur cotisation à la caisse centrale, ont quelquefois le sentiment qu'ils pourraient s'occuper à quelque chose de plus qu'à écouter éternellement des conférences. Ils sont enthousiastes, mais à vide, ne sachant trop quoi faire, ni comment agir. Déjà, il y en a plusieurs qui n'attendent plus de la Fédération toute leur vitalité, toute leur raison d'être, et qui, tout en continuant à remettre à ce bureau central l'organisation des conférences, cherchent à se créer de nouveaux sujets d'activité. Travailler sans intermédiaire, employer leurs propres mains à l'œuvre de l'Alliance, et leur propre esprit et leur propre cœur, devient l'idéal de beaucoup de confédérés. Le travail individuel de chaque groupe ne gêne pas le travail de

la Fédération ; au contraire, ils se fortifient l'un l'autre, et c'est pourquoi les membres de l*Alliance française des Etats-Unis* commencent à chercher, hors des conférences, de nouveaux sujets de travail, de nouvelles façons de s'occuper.

Il faudrait d'abord, semble-t-il, que chaque Comité possédât un local, grand ou petit, où il se sente chez soi. Il n'y a pas un club en Amérique qui n'ait au moins un bout d'appartement, ou une chambre, où il s'installe à sa guise. « Mon club ; notre club », disent les personnes qui en font partie ; tandis qu'on entend rarement dire : « Mon cercle français ; notre cercle français ». S'ils avaient un lieu de réunion pour eux seuls, et qui leur serait ouvert à tout moment, les membres de l'Alliance seraient plus attachés à leur groupe. C'est dans ce local que le cercle aurait ses divertissements périodiques ; c'est là qu'on s'assemblerait pour écouter de la musique de France, pour jouer des jeux de France, pour danser des danses de France. C'est là que les talents de bonne volonté se produiraient : on y écouterait des monologues ou des saynètes jouées sans fracas. On économiserait, tous les ans, le plus d'argent possible, pour pouvoir orner les murs de la Maison française de quelques gravures artistiques, qui reproduiraient les œuvres les plus caractéristiques de notre peinture nationale. Une lanterne à projections, avec des vues de monuments et de paysages français, serait habilement cachée dans un coin, derrière un rideau ; mais on saurait l'en tirer aux moments opportuns. Enfin, le club aurait sa bibliothèque.

Une bibliothèque d'information française. Avec des ouvrages typiques. Une nation se peint nettement dans quelques-uns de ses livres, et la bibliothèque du cercle serait la France en raccourci. Elle étalerait sous les yeux, comme une carte vivante, les institutions du peuple français, et ses coutumes, et sa morale, et son idéal de beauté, et ses aspirations vers une société meilleure. Les professeurs qui appartiennent à l'Alliance, tous ceux aussi de ses membres qui ont voyagé en France, de corps ou de pensée, tous ceux qui lisent et réfléchissent, seraient invités à proposer l'acquisition des livres les plus véridiques, les plus profitables, qui seraient, devant le cercle, comme les témoins de la France. Cette bibliothèque s'enrichirait et se transformerait sans cesse, parce que la France, comme l'humanité tout entière,

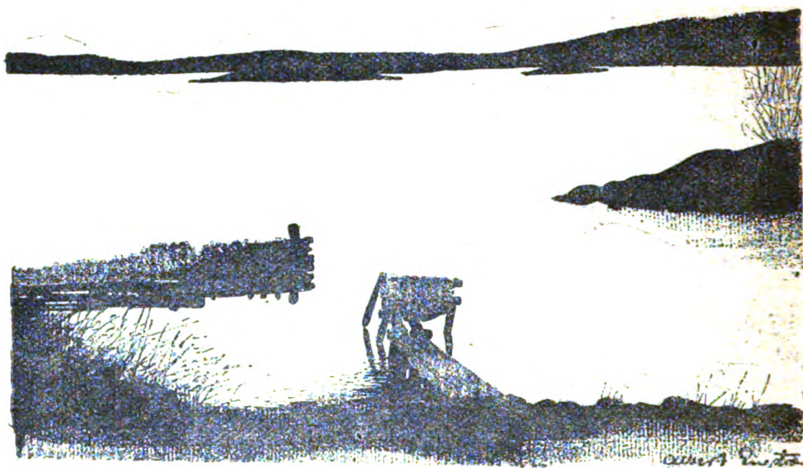
est dans un perpétuel devenir, et que les étrangers consciencieux doivent se tenir au courant de cette évolution.

Mais on se gardera de lire ces livres en curieux. C'est une science difficile que la lecture, et peu de personnes s'en doutent. L'Alliance fera donc bien de choisir un bon professeur, un guide avisé, qui lui apprendra comment il faut lire les livres français. De petits groupes seront formés, qui se réuniront à des dates régulières, après avoir étudié à l'avance, analysé, scruté, quelques pages — aussi peu de pages que possible — d'un de ces livres qui révèlent l'intimité de la France. Le rôle du guide sera de questionner les membres du petit groupe, l'un après l'autre, de corriger les erreurs d'interprétation qu'ils ont pu commettre au cours de leur lecture attentive, de leur montrer ce qu'ils n'ont pas su voir, d'éveiller la discussion, le choc des idées, de faire rechercher, par un emploi constant de la méthode socratique, la vraie pensée de l'auteur, et les vrais mérites de sa forme, bref, d'aider ses disciples à tirer toute la substance du livre qu'il leur a demandé d'étudier.

Une Alliance française pourrait faire beaucoup d'autres choses encore. Elle pourrait adhérer à la *Correspondance scolaire internationale*, et entrer en relations littéraires avec des personnes instruites de France. Elle pourrait faire appel à quelques générosités privées, et fonder des bourses de voyage, qui permettraient, chaque année, à l'un de ses membres, d'aller faire un tour en France. Elle pourrait décerner un prix, une médaille, par exemple, à l'élève de *high school* ou d'école privée qui aurait le mieux réussi dans un concours de français organisé par elle.

Surtout, elle pourrait s'entendre avec les autres Alliances des Etats-Unis pour la création d'un théâtre français ambulant, dont la troupe irait, de cercle en cercle, donner des représentations. Mais ceci est une longue histoire, et je la raconterai peut-être un autre jour.

ROBERT DUPOUEY.



GERTRUDE [1]

Pièce en 3 actes

(*Fin.*)

ACTE III

LE PARC SUR LA HAUTEUR. — *Temps sombre. Entre chien et loup. Il vente. Gertrude est debout au fond, près de la barrière. Elle fait quelques pas vers l'avant-scène, impatiente, au hasard. Puis elle retourne à la barrière. Au bout d'un instant, Erland Jansson arrive par la gauche.*

JANSSON. — M'as-tu attendu longtemps?

GERTRUDE. — Un petit instant.

JANSSON. — Je n'ai pu venir plus tôt. J'ai été retardé... Mais comment cela va-t-il, aujourd'hui?

GERTRUDE. — Oh! Un peu mieux. Je puis rester debout, comme tu vois.

JANSSON. — Tu n'as pas bonne mine.

GERTRUDE. — Je m'en doute un peu. Mon miroir ne m'a pas flattée ce matin. Mais il n'y avait rien à y faire présentement. De toute façon, il me fallait te rencontrer.

JANSSON. — Mais, dis-moi, comment s'est-il fait que les forces t'aient si complètement fait défaut, tout d'un coup, hier soir?

GERTRUDE. — Oh!... J'étais exténuée, rendue. Tu sais bien que j'ai dit à mon mari que je veux que nous nous séparions. Il devait s'en suivre des scènes épuisantes. On ne saurait y échapper.

JANSSON. — Est-il brutal avec toi?

(1) Voir la *Grande Revue* du 25 septembre.

GERTRUDE. — Comment peux-tu croire... ?

JANSSON. — S'il t'aime, il doit bien se montrer brutal, quand tu veux le quitter.

GERTRUDE, *absente*. — Ce n'est pas sa nature d'aimer de cette façon. (*Elle marche de long en large, impatiente*).

JANSSON. — Oui, c'est vrai que je le connais à peine. J'ai causé un peu avec lui, hier, et je l'ai trouvé très aimable. Qu'est-ce que tu as au juste contre lui? (*Gertrude s'arrête, le regarde comme un inconnu, lui tourne le dos et continue ses allées et venues. Jansson s'assied sur le banc et dessine dans le sable, avec sa canne.*) — Pourquoi au juste est-il si nécessaire que tu te sépares de lui? Nous pourrions bien nous aimer tout de même!

GERTRUDE *s'arrête devant lui*. — Erland, je veux partir. Bien loin d'ici. C'est pour cela que je voulais te rencontrer aujourd'hui.

JANSSON, *effaré*. — Entends-tu par là — que tu veux me dire adieu?

GERTRUDE *lui enlève son chapeau et lui passe la main dans les cheveux*. — Cela dépendra de toi.

JANSSON. — Que veux-tu dire?

GERTRUDE. — Pars avec moi, Erland.

JANSSON *se lève*. — C'est impossible, Gertrude.

GERTRUDE. — Tu veux dire : parce que tu n'as pas d'argent?

JANSSON. — Non, réellement, je n'en ai pas.

GERTRUDE. — J'en ai. J'ai 2 ou 3.000 couronnes qui m'appartiennent en propre. Cela suffira toujours bien pour quelque temps. Et puis, nous travaillerons, toi et moi.

JANSSON. — Cela veut dire que je voyagerai à tes frais (*D'un ton bref.*) Non.

GERTRUDE *le regarde longtemps. Avec un frisson*. — Oui, oui... Alors je ne comprends pas ce que c'est que l'amour. Et il ne me reste donc plus rien qu'à te dire adieu.

JANSSON. — Tu me mépriserais, Gertrude.

GERTRUDE, *ramassant tout son amour dans un sourire*. — Erland!

JANSSON. — Je me mépriserais moi-même.

GERTRUDE, *doucement*. — Est-ce que, en réalité, tu ne le fais tout de même jamais, Erland?

JANSSON. — Oh si! Et les raisons ne me manquent point! Mais, pourtant... non, je ne le fais pas. Je ne puis pas me mépriser, parce que j'agis comme il est nécessaire que j'agisse. Nécessaire. (*Souriant.*) Je veux te confesser un petit péché, Gertrude. Avant-hier soir, quand tu m'as quitté, je demeurai éveillé; je ne pouvais dormir. Et, alors, je me levai, m'habillai et me rendis... à cette petite fête, chez Constance.

GERTRUDE *hoche lentement la tête*. — Oui, oui. C'était « nécessaire ». Ainsi tu t'y rendis tout de même. « Nécessaire ».Oui, c'est le mot qui donne la clef. La clef de tout. (*Elle va et vient, impatiente. Elle s'arrête de nouveau devant lui.*) Eh! bien, as-tu quelque autre chose d'amusant à me raconter de cette fête?

JANSSON. — Rien de plus. Gabriel Lidman était là. Il gagnait un tas

d'argent au baccarat et était d'humeur rayonnante. L'argent est certainement la seule chose dont il se soucie vraiment désormais. Ce sont les femmes qui l'ont perdu. Il est devenu bluffeur, — pour pouvoir se procurer l'argent que lui extorque la guenon espagnole qu'il a là-bas, à Rome...

GERTRUDE *va et vient, impatiente. Elle s'arrête encore devant Jansson.* — Erland. Est-ce réellement seulement à cause de ce misérable argent que tu ne veux pas partir avec moi?

JANSSON, *évitant son regard.* — J'étais si peu préparé à cette idée, Gertrude! Il me faut le loisir d'y penser un peu.

GERTRUDE. — Erland. Tu parlais tout à l'heure d'aimer. Tu disais que nous pouvions nous aimer tous deux sans que j'eusse besoin de me séparer de mon mari. Cela me paraît si laid! Et je pense parfois qu'aimer doit signifier quelque chose de tout autre pour toi que pour moi. J'étais éveillée cette nuit, et je pensais à une foule de choses. Je réfléchissais à l'opinion que tu dois avoir au juste de moi. Et j'eus tout d'un coup l'idée nette que tu penses de moi certainement la même chose que doivent penser la plupart des hommes à l'égard d'une femme qui, d'elle-même, a fait le premier pas. Que tu as sur moi une vilaine pensée.

JANSSON. — Gertrude... Comment peuvent te venir pareilles idées? Mais tu n'es pas encore séparée de ton mari, et pourtant ce n'a pas été pour toi un obstacle avant-hier? Ainsi, je ne pouvais croire qu'à ton sentiment ce fût une chose laide.

GERTRUDE, *avec le désespoir dans le regard.* — Erland, quand commencerons-nous tous deux à parler la même langue?... Erland... mon bien-aimé, pars avec moi! Je ne veux pas que nous nous mariions. Je suis de tant d'années plus âgée que toi! Mais tu m'aimeras aussi longtemps que... aussi longtemps... eh bien, aussi longtemps que tu pourras m'aimer. Nous vivrons ensemble et nous serons l'un près de l'autre. Alors tout sera si différent! Alors tu pourras m'aimer plus que tu ne peux faire à présent... Plus, et autrement... Comme je veux que tu m'aimes. Tu es si jeune, et ce que tu as vu de femmes jusqu'ici ne t'a certainement pas donné de flatteuses pensées sur leur compte, n'est-ce pas?

JANSSON, *sombre.* — Oh! non.

GERTRUDE *lui caresse les cheveux.* — Tu es si jeune! Je t'aime parce tu es si jeune! Pars avec moi, Erland. Tu seras mon bien-aimé. Ce sera court ou long, mais nous nous aimerons. Il n'y a pas d'autre vie que l'amour. Rien, rien d'autre. Et quand tu ne m'aimeras plus, tu me quitteras.

JANSSON. — Oui. Et après?...

GERTRUDE. — Cela ne fait rien. Après, tout m'est égal. Pourvu que tu m'aimes *maintenant.* Dis que tu m'aimes.

JANSSON *se lève du banc.* — Gertrude, je ne *puis* pas partir avec toi. Je ne suis pas libre.

GERTRUDE, *faiblement.* — Pas... libre? Tu en aimes une autre?

JANSSON. — Non. Mais je suis lié à une autre. (*Gertrude s'effondre sur le banc. Jansson, d'un air embarrassé et égaré:*) C'est une jeune fille avec

qui je suis fiancé secrètement. Je lui ai donné ma parole et je ne puis la rompre. Je suis homme d'honneur. Nous étions camarades au Conservatoire. Elle se cramponna à moi de bonne heure. Quand j'avais seize ou dix-sept ans. Elle a cinq ou six ans de plus que moi. Je ne l'ai jamais aimée. Mais elle a tout de même été tellement bonne pour moi durant mes années difficiles ! Elle m'a aidé même de son argent quand la vie a été par trop dure. Si bien que je ne puis l'abandonner, tu comprends, n'est-ce pas ? Et maintenant, du reste, elle va certainement avoir un enfant. (*Gertrude hoche la tête et se tait. Jansson éclate.*) Eh ! Dieu de Dieu ! Est-ce que j'en peux mais, que les femmes aient toujours été comme folles de moi ? (*Entre ses dents.*) Femmes et femmes...

GERTRUDE *regardant au loin, dans le vide.* — Et tu ne m'as pas dit un seul mot de cela auparavant !

JANSSON. — Gertrude. Je veux être tout à fait sincère avec toi. Je ne pensais pas, au début, que cela deviendrait si sérieux. Et, alors, je trouvais qu'il n'y avait rien à gagner à t'en rien dire.

GERTRUDE, *sans le regarder.* — Qu'est-ce que tu pensais, alors, Erland ?

JANSSON, *effaré.* — Tu parlais, il y a un instant, de... femmes qui font le premier pas. Cela ne m'a pas donné précisément de vilaine pensée sur toi. Je me suis imaginé que tu cherchais une aventure. Et je ne vois pas qu'il y ait rien de vilain à cela.

GERTRUDE, *lentement, sans paraître faire attention à lui.* — Et tu pensais ainsi parce que tu *voulais* penser ainsi. Tu *voulais* que cela fût ainsi, une — aventure...

JANSSON. — Oui, peut-être as-tu aussi raison sur ce point. C'est à peu près ainsi que je voulais le considérer.

GERTRUDE, *toujours sans faire attention à lui.* — Et maintenant, l'aventure est finie.

JANSSON. — Est-ce que tu me hais à présent, Gertrude ?

GERTRUDE *lui prend la main et essuie avec elle une larme.* — Je t'aime.

JANSSON, *timidement et bas.* — Alors, il n'est pas nécessaire que ce soit fini, n'est-ce pas ?

GERTRUDE *se dresse.* — Je pars et tu te maries. Tout est donc bien fini.

JANSSON *lui prend la main.* — Gertrude, viens avec moi chez moi.

GERTRUDE *secoue la tête et s'en va vers le fond. Elle lui tourne le dos et regarde au dehors. Puis elle revient.* — Je t'aime, mais tu ne m'aimes pas. Et je ne veux jamais plus t'appartenir.

JANSSON. — Aimer, oui, qu'est-ce que c'est au juste ? J'ai toujours trouvé qu' « aimer » était un mot bizarre. En suédois, il n'a pas le son d'un mot vraiment suédois.

GERTRUDE, *avec un sourire glacé.* — En cela, tu as peut-être raison, Erland, Il est un peu étranger pour notre climat. Et c'est le suédois que tu parles le mieux.

JANSSON, *d'un ton bref.* — Oui, je ne sais aucune autre langue.

Gertrude, *tout contre lui, bas.* — Tu eusses pu m'aimer en quelque langue que ce fût, si seulement tu m'aimais... (*Elle l'embrasse longuement.*)

Jansson. — Gertrude, viens avec moi.

Gertrude. — Non, non, non. (*Il la quitte, va vers le fond et lui tourne le dos. Elle s'assied sur le banc et s'appuie la tête dans ses mains.*)

Jansson *redescend vers elle, ému.* — Je t'aime. Gertrude, tu es si différente de toutes les femmes que j'ai connues ! Je t'aime. Je t'en prie une dernière fois. Je le mendie de toi. Viens !

Gertrude, *calme.* — Il ne sert absolument à rien que tu pries et mendies, à présent, Erland. Maintenant que je *sais* que tu ne m'aimes pas.

Jansson, *d'un ton bref.* — Bien. Je m'en vais chez moi. Je n'ai pas envie de prolonger cette scène. Et voici qu'il commence à pleuvoir. Adieu. (*Il fait quelques pas, mais se retourne. Brusquement, il éclate.*) Je ne t'aime pas. Je ne t'ai jamais aimée. Si je t'aimais, je partirais avec toi, sans me soucier de rien... Oh ! c'est une vraie malédiction que moi, qui ai eu tant de femmes, je n'ai jamais pu en rencontrer une seule que je puisse aimer ! J'ai en moi un rêve de la femme, un rêve que je poursuis, poursuis sans cesse. Mais tu ne ressembles pas à ce rêve. Elle doit être jeune. Elle doit être innocente et pure. Elle doit prendre son pain de ma main, et m'aimer, et m'obéir, et être ma propriété. Toi, Gertrude, tu ne seras jamais la propriété d'aucun homme. Tu es si fière ! Je pensais d'abord que c'était la fierté habituelle chez une femme distinguée, et cette fierté-là, je pense que j'aurais pu en avoir raison. Mais c'est bien pis. C'est ton âme qui est fière ! (*Gertrude reste assise, silencieuse comme auparavant et le regarde.*)

Jansson. — Tu n'es pas une vraie femme. Une femme doit mentir et sourire et caresser. Oui, caresser, cela, tu le sais. Mais tu le fais pour ton propre plaisir. Et tu le *sais !* Une femme ne doit pas savoir pareille chose. Puis, je t'ai déjà eue. Ce qu'on a obtenu n'est rien, ce qu'il faut obtenir est tout.

Gertrude, *calme.* — Il faut me laisser seule, à présent, Erland.

Jansson, *d'un ton craintif.* — Pardonne-moi, Gertrude. Il ne faut pas nous séparer si mauvais amis. Pardonne-moi.

Gertrude. — Pardonner, je ne sais guère ce que c'est. Mais je souhaiterais que mon Dieu me restât pour pouvoir le prier de te protéger et conserver dans tous tes chemins.

Jansson, *bas.* — Tu ne crois pas à Dieu, Gertrude ?

Gertrude. — Et toi ?

Jansson, *timidement.* — Je ne sais pas. Il faut pourtant bien qu'il y ait un être supérieur. Autrement tant de choses resteraient inexplicables !

Gertrude. — Oui, oui. Beaucoup de choses resteront sans doute inexplicables... malgré tout. Mais il faut me laisser maintenant. Adieu.

Jansson. — Adieu. (*Il sort en faisant un salut embarrassé. Gertrude reste assise et le suit des yeux. Le soir est venu. Des lumières s'allument dans la ville.*)

II

Cabinet de travail de Kanning. — *La lampe verte est allumée. Un feu brûle dans le poèle. Les portières sont tirées sur les portes. Kanning marche de long en large en fumant une cigarette. Gabriel Lidman est assis dans une des chaises près du guéridon de fumeurs.*

Kanning. — C'est aimable à toi d'être venu. Mais c'est fâcheux que ce soit pour une visite d'adieux.

Lidman. — Oui. Je pars après-demain. Et comme je devais auparavant venir vous voir, j'ai choisi ce moment, juste après dîner, pensant vous trouver tous deux à la maison.

Kanning. — Oui, j'étais réellement à dîner chez moi aujourd'hui. Gertrude est sortie vers quatre heures, et je l'attendais justement pour le dîner. Mais elle a été retardée par quelque affaire.

Lidman. — Mais plutôt, comment était-elle aujourd'hui ? Après son indisposition d'hier soir ?

Kanning. — Oh ! mieux que je n'eusse pu l'espérer. Elle s'est levée de bonne heure comme à l'ordinaire et a fait sa promenade matinale. Mais, quand elle est rentrée, elle était très fatiguée et s'est étendue sans doute toute la matinée sur un canapé... De quoi parlions-nous donc tout à l'heure ?

Lidman. — De la question de l'armée... Mais ce n'était donc pas fort dangereux ? Il n'y a pas eu besoin d'un docteur ?

Kanning. — Gertrude et le docteur ? Non, elle n'envoie pas chercher le docteur pour des riens. Mais je ne comprends pas qu'elle ne rentre point. Est-ce qu'il ne pleut pas dehors ?

Lidman. — A verse.

Kanning. — Oh ! Alors, elle ne saurait tarder. Donc, nous parlions de la question de l'armée.

Lidman. — Mais tu ne veux pas devenir ministre de la guerre, que diable !

Kanning. — Oh ! non. Nous n'avons encore eu aucun civil comme ministre de la guerre, en Suède. Je serai simplement ministre sans portefeuille. Mais, pour le ministre de la guerre, il n'y a, pour ainsi dire, pas de question militaire. Il n'est que le ministre technique. La question militaire, au contraire, comme toutes les autres vraies « questions », retombe surtout sur les ministres qui sont chargés de la politique proprement dite. Et il semble bien, malheureusement, que ce soit à ceux-là que je vais appartenir.

Lidman. — Ta nomination est donc une affaire réglée ?

Kanning. — Vraisemblablement. Autant dire certaine. J'attends làdessus une communication par téléphone. Je n'ai encore rien reçu. Mais l'*Officiel* viendra dans un instant. (*Il appuie sur un bouton contre le mur. Silence. Kanning va et vient. La bonne entre.*)

Kanning, *à la bonne.* — J'attends une importante conversation au té-

léphone. Mais je ne sais si ce sera à celui de l'Etat ou à celui de la Compagnie générale. (*A Lidman.*) J'ai l'Etat ici sur mon bureau, mais la Compagnie générale est là-bas à l'autre bout du corridor. (*A la bonne.*) Prenez votre roman, Lotte, restez assise à le lire sur le coffre à bois et ne quittez pas le téléphone. (*La bonne sort.*)

LIDMAN. — Tu disais que la question militaire te cause tant de soucis?

KANNING. — C'est tout simplement le souci le plus grave de toute politique libérale, et, du reste, de toute politique prévoyante et tant soit peu sincère. A l'époque de transition où nous vivons, notre pays et notre temps ont encore besoin de soldats. Mais notre pays et notre temps produisent, avec chaque année qui passe, des soldats de plus en plus mauvais. Un soldat doit, avant tout, savoir souffrir la faim et obéir. Les Suédois d'aujourd'hui sont, de jour en jour, plus éloignés d'un idéal de cette nature.

LIDMAN. — C'est incontestable. Mais je ne comprends pas que tes soucis à ce sujet soient si particulièrement grands en ce moment, après la tournure que les choses ont prise en Mandchourie.

KANNING. — Eh ! oui. Voilà justement le hic. Si la Russie devient par trop inoffensive, nous perdons notre meilleur argument dans la question de l'armée. L'armée a deux tâches. L'une officielle : les ennemis extérieurs. Et une sous-entendue : l'ordre intérieur. Celle qui est sous-entendue n'est pas la moins importante. C'est là une question que tout parti politique, pour si radical qu'il soit, doit apprendre à envisager dans la mesure où il s'approche du pouvoir. Sous un bon gouvernement, l'épée reste en repos, mais il faut la tenir à portée de la main. Et bien fourbie. Que l'autorité se dépouille de l'épée, vous la verrez devenir un objet de risée pour les petits enfants.

LIDMAN. — Ma foi, je m'en moque.

KANNING. — Pas moi ! Mais le malheur est que la seconde tâche s'accommode fort mal avec l'argumentation qu'il faut soutenir aux débats du Riksdag. C'est là que nous avons besoin des ennemis extérieurs. Ceux de l'intérieur, on n'en parle pas sans nécessité, surtout nous, qui, dans une foule d'autres questions, avons besoin d'eux comme alliés. Et c'est bien toujours l'essence de toute politique, de dire ce qu'il est à propos de dire. Dire ce que l'on pense, c'est de la philosophie, non de la politique.

LIDMAN. — Vraiment ?

KANNING. — Oui, certainement. Si l'on dit ce que l'on trouve convenable de dire pour son avancement personnel, on est un arriviste. Si l'on dit ce que l'on trouve le plus opportun de dire pour le bien de l'Etat, on est un homme d'Etat. Mais si l'on dit ce qu'on pense, on est un philosophe, et partant, l'on n'entre pas en ligne de compte.

LIDMAN *se lève.* — Philosophe ? Allons donc ! Un philosophe ne dit pas ce qu'il pense, mais ce qu'il *veut* penser. Il n'aime pas n'importe quelle vérité, mais *sa vérité*. Et comme un amoureux mesure toutes les femmes à la mesure de celle qu'il aime, il mesure toutes les vérités à la mesure de *sa* vérité. Il ne veut pas se mêler de toutes les vérités possibles, et il pense beaucoup de choses qu'il souffre de penser, et qu'il ne dit jamais. Voilà

ce qu'il en est du philosophe. Celui qui dit tout uniment ce qu'il pense n'est pas un philosophe, c'est un sot.

KANNING, *souriant.* — En ce cas, je consens à être un sot quand je suis en tête à tête avec toi, mon cher Gabriel. C'est un plaisir si rare pour moi ! Mais il me semble qu'on a sonné.

LIDMAN. — Je n'ai rien entendu.

KANNING *presse sur un bouton. Silence. A la bonne qui paraît à la porte.* — Est-ce qu'on n'a pas sonné à la porte de l'antichambre ? Est-ce madame qui est rentrée ?

LA BONNE. — Non, ce n'était qu'un mendiant. (*Elle sort.*)

KANNING, *après un silence.* — Du reste, je ne suis malheureusement pas, à proprement parler, un homme politique. Pas un vrai homme politique. Un homme politique n'a jamais eu besoin de cacher ce qu'il pense. Il ne *pense* en général que des pensées qui sont en accord avec les besoins de la situation politique. C'est ce que faisait toujours Gladstone. Et ainsi, il peut toujours, en bonne conscience, dire précisément ce qu'il pense. Et c'est là une force inouïe, d'avoir bonne conscience.

LIDMAN. — Mais cela, ne l'as-tu pas, toi, Kanning, une bonne conscience ? Je l'ai toujours cru.

KANNING. — Eh ! oui. Mi-bonne. C'est-à-dire meilleure que la plupart. Mais pas vraiment bonne. Il n'y a, pour l'avoir, que les plus malins d'entre les sots, comme le président du conseil, par exemple... Il veut m'*utiliser.* Mais reste à savoir si, en fin de compte, ce ne sera pas moi qui l'utiliserai. (*Brusquement, sur un autre ton.*) Oh ! Gabriel, comme tout ceci est différent de nos longues conversations d'autrefois !

LIDMAN. — Quand nous étions sur la montée du château à Upsal, par les clairs de lune...

KANNING. — Oui, oui. Il y a longtemps.

LIDMAN. — Il y a quelques années.

KANNING *va au poêle et tisonne le feu.* — Oui. Il s'est passé vingt et quelques années depuis.

LIDMAN *fait les cent pas.* — Dire que tu peux si bien calculer le temps ! Moi, je ne peux pas. Je me suis trouvé mêlé à tant de choses depuis lors... (*Il aperçoit le miroir et s'arrête devant.*) Tant de choses ! Tant de choses ! Tout passe ! Tout s'écoule ! Bien loin ! Dans un courant...

KANNING *écoute.* — N'a-t-on pas sonné de nouveau ? (*Silence.*)

LA BONNE *entre.* — C'est le téléphone pour Monsieur.

KANNING. — Excuse-moi un instant, n'est-ce pas ? (*Il sort par la porte de l'antichambre. Lidman reste seul près du miroir. Il allume les deux bougies et il reste longtemps debout les mains jointes, regardant dans la glace qui cache l'image de la bien-aimée et des visions d'années depuis longtemps passées. La pendule sonne sept heures. Gertrude arrive lentement du salon. A la vue de Lidman, elle s'arrête sans mot dire au milieu de la scène. Il l'aperçoit dans la glace et se retourne.*)

GERTRUDE. — Tiens ! Gabriel. Tu es ici !

LIDMAN, *venant à elle.* — Je suis venu faire mes adieux. Je pars après demain.

GERTRUDE. — Ah ! Tu pars ?

LIDMAN. — Et toi-même, Gertrude ? Vas-tu rester ici ?

GERTRUDE *marche de long en large, impatiente.* — Je m'en irai aussi sans doute quelque part. (*Elle regarde autour d'elle.*) J'ai été longtemps sans foyer ici. (*Elle s'arrête un instant devant la glace, puis se tourne vers Lidman.*) Tu dois trouver étrange que cette glace soit ici. Mais je n'ai jamais eu grand souci des choses mortes. Jamais je n'ai pu attacher à pareils objets quelque chose de mon âme. Je suis si différente de toi à cet égard. Tu as toujours été un peu... fétichiste.

LIDMAN. — Je le suis toujours, Gertrude. Les dieux vivants, ils vieillissent et meurent. Ou ils se détournent de moi. Les fétiches demeurent. (*Brusquement, avec émotion.*) Gertrude, tu pars et je pars. Partons ensemble. Vivons l'un avec l'autre ce petit reste d'une ombre de vie.

GERTRUDE, *absente.* — Tu n'es point dans ton bon sens, Gabriel.

LIDMAN. — Gertrude. N'as-tu pas, quelquefois la nuit, entendu mon cœur appeler le tien ? Ne m'as-tu pas assez puni pour la faute inconnue que j'ai commise envers toi ? En quoi elle consistait, je ne l'ai jamais su. Mais n'ai-je pas vécu assez longtemps sur la terre ennemie avec les femmes des Barbares ? Tu me demandais hier ce qui m'avait ramené au pays natal. C'était toi, Gertrude. Toi, toi. Rien d'autre, Le désir d'entendre encore une fois ta voix et de voir tes yeux bien-aimés. Voilà ce qui était toute ma nostalgie.

GERTRUDE *s'assied dans le fauteuil près du bureau.* — Comme c'est étrange, Gabriel !

LIDMAN. — Je savais naturellement que tu étais mariée et avec qui. Puis, je lus un jour dans un journal, il y a de cela un an, plus ou moins, que ton petit était mort. Et je pensai : Peut-être sa vie est-elle aussi vide et désolée que la mienne. Et je pensai encore : Peut-être en a-t-elle fini avec Gustave Kanning à l'heure qu'il est. Je sentais presque comme une certitude qu'il devait en être ainsi. Puis, j'en reçus la confirmation, bien que d'une autre façon que je ne l'avais imaginé. Rien n'arrive comme on l'a imaginé.

GERTRUDE *balance la tête.* — Non, non. Rien n'arrive comme on l'a imaginé.

LIDMAN. — Gertrude, est-ce que tu l'as aimé, ton mari ?

GERTRUDE, *comme si elle cherchait dans son souvenir.* — Aimé, lui ? Je ne m'en souviens guère. Mais je me souviens d'autre chose. Je suis assise, réfléchissant à ta devise. Ta profession de foi. T'en souviens-tu?

LIDMAN. — Je ne sais pas à quoi tu fais allusion.

GERTRUDE. — Non. On ne peut se souvenir de tout ce qu'on a dit. Mais voici quelle était ta profession de foi : « Je crois aux désirs de la chair et à la solitude incurable de l'âme. »

LIDMAN. — Oui, cela ressemble assez à quelque chose de moi.

GERTRUDE. — Moi, je ne l'ai pas oublié. Tu dis ces mots en un moment où je croyais que notre rêve de bonheur était une pleine et entière réalité. Et c'est avec ces mots-là que tu m'éveillas. Mais je devins ton dis-

ciple. Aux deux points de vue. Ta foi devint ma foi. Puis, après le naufrage de notre bonheur, je cherchai les joies de la chair près d'un homme qui était étranger à mon âme. Voilà mon mariage.

LIDMAN. — C'est bien comme je l'avais pensé.

GERTRUDE. — Et, du reste, quand j'y réfléchis, il y a eu des périodes où j'ai cru que je l'aimais. Comment savoir quel est le vrai : ce qu'on pense d'un amour pendant qu'il vit, ou ce qu'on en pense après qu'il est mort ?...

LIDMAN. — Gertrude, romps et suis-moi.

GERTRUDE *hoche la tête*. — Non, Gabriel. Pour moi, il n'y a plus que la solitude, maintenant.

LIDMAN, *bas*. — Tu as donc tout de même rompu avec lui, le musicien ?

GERTRUDE. — Rompu, non. Mais je ne suis rien pour lui.

LIDMAN, *à genoux devant elle*. — Suis-moi, Gertrude.

GERTRUDE. — Laisse-moi baiser tes cheveux gris. (*Elle le baise légèrement sur la tempe.*) Mais comment peux-tu croire que nous puissions trouver la vie en ce qui est une fois mort et enterré ? Pareil miracle n'arrive pas, Gabriel. Et puis, tu sais que j'en aime un autre.

LIDMAN *se dresse et fait quelques pas dans la pièce. Il s'arrête devant Gertrude*. — Gertrude, pourquoi m'as-tu quitté ? Il faut que tu me le dises une bonne fois. Tu m'as abandonné si brusquement ! Tu m'écrivis que tu n'étais rien pour moi. Que tu voulais être seule et que j'arriverais à me consoler bien facilement et bien vite. Mais tu ne me donnas point de véritable explication. Et bientôt, tu cessas de répondre à mes lettres. Qu'est-ce qu'il y avait, Gertrude ? Pourquoi m'as-tu quitté ?

GERTRUDE *se lève de son siège, fait quelques pas en regardant à terre et s'arrête*. — Gabriel, est-ce que, en réalité, tu crois toi-même bien fermement à cette légende que tu t'es forgée à toi-même par la suite, la légende que je t'aurais quitté ? Est-ce que, réellement, tu ne sais pas que c'est toi-même qui m'as éloignée de toi, doucement, prudemment, délicatement ? Si délicatement qu'une autre que moi ne l'eût peut-être pas compris ?

LIDMAN. — Gertrude, je me souviens que j'ai pu quelquefois remarquer en toi cette idée. Mais je ne l'ai jamais comprise. Je t'aimais. Je n'en ai jamais aimé une autre. Depuis que je t'ai rencontrée sur mon chemin, j'ai mesuré toutes les autres femmes à ta mesure, et jamais je n'ai pu avoir une ombre d'amour pour aucune autre.

GERTRUDE. — Oui, oui. Tu m'aimais, je le crois. Et tu n'en aimais pas d'autre, je le sais. Je crois que tu m'aimais autant que tu pouvais aimer. Mais qu'est-ce que je signifiais pour toi ? Moi, une femme... Tu étais las, Gabriel, peut-être pas las de moi, mais de l'amour même et de tous ses orages. Et lorsque *cela* finit par m'apparaître clairement, alors je m'en allai. Je n'avais pas autre chose à faire.

LIDMAN. — Gertrude. Il y a quelque chose de vrai dans ce que tu dis. Je sentais en moi des voix crier et m'appeler, m'appeler à l'œuvre. Loin de l'amour. Loin de la femme. A l'œuvre, à l'œuvre. Ma vraie vie ! C'est

vrai qu'il y avait des moments où je voulais m'enfuir de toi. Mais jamais, je n'avais voulu ou pu rompre. Je t'aimais trop.

GERTRUDE. — Non. Tu ne pouvais pas rompre. Et ce fut un bien que moi, je pus. Tu soupirais après ton œuvre. Et aussi après la gloire et l'honneur, et l'argent, et tout ce qui brille. L'amour avait été pour toi un obstacle et un fardeau. Tu voulais une volupté qui laissât ton âme en repos et ne troublât pas le calme de ta pensée. Tu ne voulais pas de l'amour. Au fond, c'était pour toi un fardeau.

LIDMAN, *remué*. — Gertrude, c'est vrai. C'est comme tu dis ! C'est affreusement vrai. Désespérément vrai.

GERTRUDE. — ... Cela, je le sentais et devinais depuis longtemps, longtemps. Je crois presque depuis le début. Et maintenant, je veux te dire, Gabriel, comment j'en acquis la dernière certitude. C'était à une période où, depuis longtemps, tu n'avais pu travailler. Ces périodes où tu ne pouvais travailler étaient les plus pénibles pour moi aussi. Et depuis longtemps nous n'avions pas été ensemble. J'allai te trouver un jour après une répétition à l'Opéra. Je venais justement d'obtenir le rôle de Vénus dans Tannhaüser. Et j'étais joyeuse et ravie ; je voulais le chanter pour toi d'un bout à l'autre. Tu n'étais pas chez toi. Mais j'avais la clef de ton appartement et j'entrai pour t'écrire un mot sur ton bureau. Il s'y trouvait quelques bouts de papier. Je savais que tu avais coutume de jeter sur ces petits bouts de papier tes inspirations et tes idées, et je ne pus m'empêcher de les regarder. Sur l'un d'eux tu avais dessiné un profil de femme, ce devait certainement être moi, et au-dessous tu avais écrit ces mots : « L'amour de la femme et l'œuvre de l'homme : deux choses qui, dans le principe, sont ennemies. » C'est ainsi que j'acquis la certitude, Gabriel.

LIDMAN. — Et tu ne m'as jamais dit cela...

GERTRUDE. — Non. Mais je compris qu'il fallait rompre. Si je t'avais dit cela alors, tu aurais expliqué et renié tes paroles, ton amour se serait épanoui en une nouvelle flamme à laquelle je n'aurais pu résister, tu m'aurais encore raccrochée à toi, et nous aurions sombré tous les deux. Voilà pourquoi j'ai dû me taire.

LIDMAN. — Et ainsi, c'est sur cette pauvre ligne d'écriture que ma vie s'en est allée en lambeaux !

GERTRUDE. — Ta vie en lambeaux ? Tu as atteint ce que tu voulais atteindre.

LIDMAN. — Ce qu'on a gagné n'est rien. Ce qu'on a perdu est tout. C'est ainsi toujours, toujours. Il faut choisir. Dans tout choix, on gagne quelque chose et on perd quelque chose. Et toujours, toujours, il apparaît plus tard que ce qu'on a perdu était le seul bien qui eût quelque valeur. Toujours, toujours.

GERTRUDE. — Oh ! ces jours où cette certitude se dressa devant moi... C'est pendant ces jours-là que mon cœur devint vieux. Je sentais une honte et un dégoût d'être femme et d'aimer. Je trouvais que je ne pouvais vivre plus longtemps. J'étais lasse de tout. Et tant de pensées m'assaillaient ! Je pensais que tu avais raison en ce que tu disais de l'amour

de la femme et de l'œuvre. Je regardai autour de moi, et je constatai combien tu avais raison. Je voyais comment tous les hommes qui s'élèvent haut, tous ceux qui deviennent des hommes supérieurs, des millionnaires, des ministres, tous sont des hommes qui ne savent point ce que c'est que l'amour, et qui ne se soucient pas de le savoir. La plupart ont des femmes laides et riches ; parfois, ils ont aussi des maîtresses jolies et chères. Ils ne méprisent pas la volupté. C'est l'amour qu'ils méprisent. Et tu as été comme eux. Et je ne t'aime pas.

LIDMAN. — Gertrude ! Gertrude !

GERTRUDE. — Oh ! ces jours où je vis cela nettement. Ces pauvres journées grises. C'est pendant ces journées-là, Gabriel, que *moi*, je devins vieille. On peut devenir vieille plus d'une fois dans sa vie. Et puis, on se reprend, et l'on redevient jeune. De nouveaux printemps reparaissent, et l'on croit qu'on est encore jeune. Mais dans le cœur, l'âge reste, la glace demeure.

LIDMAN. — Gertrude. Ma vie, ç'a été les trois années où tu m'as aimé. Tout ce qui était avant n'était que prélude. Et tout ce qui a été après ne fut qu'épilogue. Oh ! Dire que tu m'as quitté ! Que tu l'as pu ! Que tu l'as pu !

GERTRUDE *lui prend la main, la regarde et la caresse doucement.* — Que tout cela dût faire mal, je le savais. Et je vis bien ensuite par tes lettres que cela fit plus de mal que je n'avais pu penser ou supposer. Il y avait des moments où je me sentais comme criminelle envers toi. Il y eut une époque, tu dois bien le savoir, où l'on raconta que ta raison s'était dérangée. Mais je voyais bien, par les lettres que tu m'écrivais, que ce ne pouvait être très dangereux. Et aussi par tes livres. Et encore que tu aies passé peut-être par une période un peu dure, tu te relevas, tu montas très haut et tu rayonnas au loin. Tu devins un grand homme. Mais ta grandeur est pour moi froide comme la pierre. Comme elle semble l'être pour toi-même. Je veux le sang rouge et chaud d'un cœur. Et je me moque de la grandeur. (*Elle laisse retomber sa main, s'éloigne de lui et marche de long en large, impatiente.*)

LIDMAN. — Il n'existe point de grandeur, Gertrude. La nuit est grande et l'espace est grand. Mais la terre est petite, et mesquine est la vie des hommes. Grandeur ! Oh ! Seigneur Dieu, je ne crois à rien, je ne sais rien, et j'ai passé 30 ans bientôt à ne rien apprendre. Voilà ma grandeur. La seule chose que je me rappelle de ma vie sur la terre, c'est notre amour, Gertrude. C'est la seule, la seule. Comme une île verdoyante dans la mer, elle s'est dressée à mes yeux. Tout le reste n'a été que vide et que leurre et que labeur absurde. Te rappelles-tu ce soir de printemps où nous allions, la main dans la main, par un cimetière, dans une ville étrangère, et où nous lisions les noms de ces morts étrangers ? Il y avait là, parmi les autres un tombeau sans nom. Sur la pierre, il y avait seulement cec mots : *Amor omnia.* Te rappelles-tu ?

GERTRUDE. — Je me rappelle. Nous restâmes longtemps devant cette pierre.

LIDMAN. — L'amour est tout. C'est la seule chose au monde. Le long regret et la suite des années vides me l'ont enfin appris. Il ne faut pas être seul. J'ai vécu trop seul. Il ne faut pas être beaucoup. Je me suis trop mêlé à la foule. Il faut être deux. Gertrude, nous nous appartenons tous deux.

GERTRUDE, *légèrement penchée en avant, murmure :* — Oui, il faut être deux. Et dire que tu as appris à le comprendre, Gabriel, maintenant, quand il est trop tard.

LIDMAN. — Gertrude, rien n'est encore trop tard. Romps et suis-moi. Nous laisserons dans le passé le temps des orages. Nous vivrons ensemble une vie calme dans une maison blanche près de la mer bleue, et ne laisserons plus personne ni rien nous séparer. Personne que la mort. Et nous marcherons la main dans la main parmi les monuments du glorieux passé. Nulle part mieux que là où on ne se réconcilie plus facilement avec l'idée de la destruction. Gertrude, suis-moi. Je t'aime. Je t'aime comme jamais auparavant. Et l'amour c'est tout.

GERTRUDE. — Il n'y a pas de bonheur dans l'amour, Gabriel. Tu peux m'en croire. J'ai aimé plus que toi, puisque je suis femme. L'amour est souffrance. L'amour est malheur. Et je ne t'aime pas. Il y a dans ta poitrine un vide que rien ne peut remplir. Je ne puis rien pour toi. Ne me demande rien.

LIDMAN, *dans le fauteuil, près du bureau.* — Trop tard. Et en vain. C'est l'épigraphe de toute ma vie : En vain.

GERTRUDE *se tient droite et raide devant lui.* — Veux-tu la vérité nue, Gabriel? Tiens, la voici. Je pourrais t'aimer de nouveau, si tu pouvais te rajeunir de trente ans. Et celui que j'aime maintenant m'aimerait si j'avais dix-huit ou vingt ans. C'est l'âge qui nous prend. Et contre ce mal-là, il n'y a pas de remède. Mais je te suis reconnaissante pour toutes les belles choses que tu m'as écrites et envoyées durant ces années. (*Elle se penche en avant et le baise légèrement sur le front. Puis elle va vers la glace et éteint les deux bougies. Kanning rentre de l'antichambre.*)

KANNING. — Excuse-moi, mon cher Gabriel. Ç'a été long. Tiens, te voilà rentrée Gertrude! — Ç'a été long. Quel entêté, ce président du Conseil! Il ne m'a pas lâché que je ne l'eusse couvert de bénédictions. Encore au dernier moment, après que la nomination était déjà chose faite, il m'a soutiré des concessions auxquelles je n'avais point pensé au début. Il veut m'*utiliser*. Mais, attendez seulement, que je commence à connaître un peu le terrain... Ah! maintenant, nous allons boire un verre de champagne. Et de la lumière. Plus de lumière. (*Il fait marcher le lustre électrique. La bonne arrive avec le champagne sur un plateau, le place sur la table ronde devant le canapé, remplit les verres et sort.*)

LIDMAN. — Alors, on peut te féliciter?

KANNING, *lui prenant la main.* — Oui. Merci, vieil ami.

GERTRUDE. — Je te félicite, Gustave.

KANNING. — Merci, Gertrude. (*Il lui baise la joue. Ils boivent les uns avec les autres.*)

KANNING, *marchant de long en large.* — Ah! Maintenant que me voici ministre, il me faut penser à me trouver dans la Bible un verset favori. C'est une coutume que tous les ministres en aient un. On l'apprend à leur enterrement, si ce n'est pas auparavant. A l'enterrement du vieux Toren, le pasteur a déclamé le verset d'un psaume qu'il a prétendu être le psaume favori du défunt. Cela a dû faire très bien. Par contre, point n'est besoin d'une fleur favorite. Cela n'entre point dans nos mœurs politiques. Chamberlain a bien tiré profit de son orchidée. Mais, chez nous, ça n'irait pas. Le monocle ne vaut rien non plus. J'ai porté quelque peu le monocle dans ma jeunesse. Quand je revins de mon grand voyage à l'étranger. Eh! bien, c'était une méprise. Je m'en rendis bientôt compte... Mais quelle mine tu as, mon enfant! Tu devrais consulter le docteur.

GERTRUDE. — Oh! ce n'est pas dangereux. Mais je suis lasse. Je vais me retirer bientôt et me coucher.

KANNING. — Tu n'as pas dîné. Est-ce que tu ne veux pas quelque chose?

GERTRUDE. — Je n'ai pas faim.

KANNING. — Bon, bon. Fais comme tu veux. (*Il prend son verre.*) A votre santé, Madame la ministresse. Vois-tu que tu l'es devenue, en tout cas?

GERTRUDE *sourit faiblement.* — Oui. Et il faut que je me réjouisse de cette gloire tant qu'elle dure. Elle ne durera pas longtemps. (*Silence pénible.*) Oui, Gustave, Gabriel Lidman sait déjà que nous devons aller chacun notre chemin.

KANNING. — Ah! Tu lui as dit. Bon. Bon...

LIDMAN. — Oui. Nous allons suivre chacun notre chemin, tous les trois. Et c'est à moi de vous fausser compagnie le premier et de vous dire adieu. Mes heures sont comptées.. Adieu, Gertrude.

GERTRUDE. — Adieu, Gabriel.

LIDMAN. — Adieu, Kanning.

KANNING. — Allons! Adieu donc, mon cher Lidman. Il se passera peut-être longtemps avant que nous nous revoyions.

LIDMAN. — Oui. Il se passera peut-être longtemps. Adieu. (*Il sort. Après qu'il est parti, Kanning et sa femme se tiennent debout chacun d'un côté de la table ronde et se regardent.*)

GERTRUDE. — Bonsoir, Gustave. Je me retire à présent. Je suis lasse.

KANNING. — Gertrude, je te prie de m'écouter maintenant. J'ai réfléchi à nos affaires, et je crois que je suis arrivé à un résultat. Mais, réponds-moi d'abord à une question. Est-ce que cela a réellement eu lieu, — ce dont nous parlions hier?

GERTRUDE. — Tu le sais bien. Tu le savais déjà hier.

KANNING. — Je le savais, et pourtant je ne pouvais pas le croire. Mais ce que j'ai maintenant pensé, je veux te le dire, Gertrude. Il ne faut pas que tu me quittes. Reste ici chez moi. Tu auras ton... amour. Puisque tu ne peux pas faire autrement. Mais reste ici et vivons ensemble comme de bons amis. Je ne te demanderai rien de plus. Tu trouves que c'est une proposition étrange. Mais je ne puis absolument pas me passer de toi. Il y aura un trop grand vide autour de moi si tu pars. A part ma vieille mère,

il n'existe personne en dehors de toi dont je me soucie le moins du monde. Il y aurait un tel vide autour de moi!

GERTRUDE. — Je te remercie de te montrer bon pour moi. Tu as toujours été bon. Et je te remercie aussi pour les années qui viennent de passer. Mais je ne puis demeurer chez toi. Mari et femme ne peuvent demeurer ensemble sous le même toit sans que les unisse le lien qui s'est rompu entre ous. Et quand tu veux que je reste, c'est que tu crois que ce lien pourra se renouer. n'est-ce pas vrai, Gustave?

KANNING. — Tu vois au-dedans de moi.

GERTRUDE. — Oh! Ce n'est pas difficile. En ce cas au moins. Mais je veux partir bien loin.

KANNING. — Avec ton nouvel amour?

GERTRUDE. — Je pars seule. Gustave, je suis aussi délaissée que toi.

KANNING. — Que dis-tu là, Gertrude?

GERTRUDE. — Celui que j'aime ne se soucie pas de moi. De sorte que, si ce n'était que pour lui, je pourrais fort bien rester chez toi. Mais je veux maintenant être seule. Il le faut. Et c'est pour cela que je veux partir.

KANNING. — Dieu du ciel, Gertrude! Se trouve-t-il un homme que tu aimes et qui ne se soucie pas de toi?... Cela, je ne le comprends pas.

GERTRUDE. — Bonsoir, Gustave. Je suis si lasse!

KANNING. — Gertrude, tu m'as aimé pourtant. Je sais que tu l'as fait. Dis que tu m'as aimé.

GERTRUDE. — Permets que j'éteigne. La lumière me fait mal. (*Elle éteint le lustre.*) Je suis si lasse! Bonne nuit.

KANNING. — Dis que tu m'as aimé. Je veux l'entendre de ta bouche.

GERTRUDE, *dans l'embrasure de la porte, se penchant hors de la portière.* — Gustave... pourquoi me torturer à présent? Quand je suis si lasse! Quand nous nous sommes rencontrés, j'avais déjà mon amour derrière moi. Tu le sais bien. Ce que j'appelais alors mon amour. Mais mes sens vivaient. Et mon sang réclamait sa part. Et alors il y eut sans doute aussi entre nous deux quelque chose qui... ressemblait à de l'amour.

KANNING *recule.* — Quelque chose qui *ressemblait* à de l'amour! Affreuse femme! Qui es-tu? Loin de moi! Loin, dehors! A la rue! Je ne veux plus jamais te voir. Plus jamais entendre parler de toi... (*Gertrude est déjà partie. Kanning fait les cent pas. Il allume le lustre, va au bureau, prend la photographie de Gertrude, et reste longtemps debout à la regarder. Finalement, il l'enlève du cadre et en jette les morceaux dans la corbeille à papier. Puis il éteint de nouveau le lustre et s'assied au bureau, la tête dans les mains. Mme Kanning entre de l'antichambre.*)

Mme KANNING. — Bonsoir, Gustave.

KANNING *reste assis au bureau.* — Bonsoir, petite mère.

Mme KANNING *s'assied.* — Je n'ai pu m'empêcher de monter te voir pour apprendre ce qu'il advient de ta nomination de ministre.

Mme KANNING. — Ah! Voilà qui est agréable à entendre. (*Sur un autre ton.*) Mais notre vieil ami Harald Vigert est mort, Gustave. Il s'est éteint

KANNING. — Eh! bien, c'est chose faite.

hier soir, et je n'ai pas fini par aller le voir. Seigneur Dieu ! Qui pouvait penser que ça irait si vite !

KANNING. — Irez-vous aux funérailles, maman ?

Mme KANNING. — Hélas ! non. Ce sera dimanche à midi, et je dois justement aller au théâtre Vasa. Mais j'enverrai un couronne. Est-ce que Gertrude est à la maison ?

KANNING. — Non.

Mme KANNING. — Tiens ! Où est-elle ?

KANNING. — Elle est sortie. Et je ne pense pas qu'elle revienne.

Mme KANNING. — Que dis-tu, Gustave ?

KANNING. — Elle m'a quitté.

Mme KANNING. — Elle ne t'a pas trompé, au moins, Gustave ?

KANNING. — C'est pourtant ainsi que ça se nomme.

Mme KANNING. — Ce n'est pas possible. Jamais je ne pourrai penser pareille chose de la charmante et gentille Gertrude. Elle a peut-être été un peu imprudente, et mis les apparences contre elle. Cela peut arriver à la meilleure..

KANNING. — Elle m'a dit elle-même ce qui en est.

Mme KANNING. — Au nom du ciel, que dis-tu là, Gustave ? C'est elle-même qui te l'aurais dit ? N'a-t-elle pas toute sa raison ?

KANNING. — Petite mère, tu es d'une autre génération..

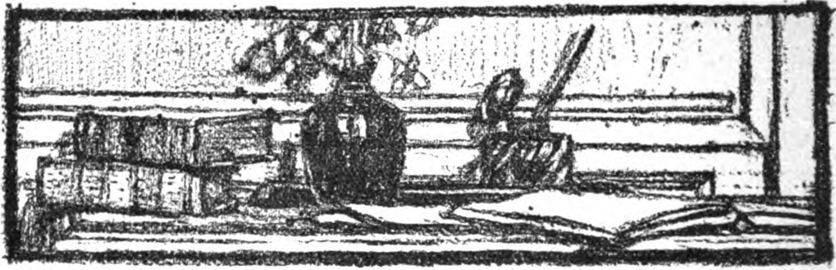
Mme KANNING. — Ceci est affreux, Gustave ! Et *maintenant*, par dessus le marché ! Quand tu es nommé... Non, cela passe mon entendement. Il me semble que tu pleures, Gustave ? Ne pleure pas, mon petit. Si réellement c'est vrai — *malgré tout*, je ne le crois pas, Gustave, — eh ! bien, elle ne mérite pas que tu te donnes le tourment de la pleurer.

KANNING *se lève et écoute. Il sort par la porte du salon. On entend sa voix d'abord dans le salon, puis dans une chambre de l'appartement, enfin tout au loin.* — Gertrude ! — Gertrude ! — Gertrude !

HJALMAR SOEDERBERG.

(*Traduit par* AVENARD.)





L'Evangile moral méditerranéen

DEUX HÉRÉTIQUES : DANTE ET SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

Toute époque héroïque se résume en quelques Héros seulement, en quelques hommes représentatifs. Parmi ces Héros, la pensée de la postérité peut choisir, par recherche ou par intuition, celui-là ou ceux-là qui semblent davantage révéler une époque. Si nous pensons à l'esthétique et à la morale de la fin du Moyen Age, deux noms surtout émergent avec une singulière puissance d'évocation. En eux, l'époque entière nous apparaît. Et dans cette évocation, l'époque complexe de ces lointains héros de notre pensée et de notre sentiment occidentaux, vibre, palpite, hurle, bénit, invoque, maudit, vit, crée. Je parle de Dante et de Saint-François d'Assise.

Le temps où les abbés de Cluny interdisaient rigoureusement la lecture des poètes païens était supprimé. Silvestre II avait formé sa culture en compagnie de rabbins juifs et de docteurs arabes.

Averroès avait trouvé son apologiste en Scote Erigène, dit le Père de toute hérésie c'est-à-dire de la pensée philosophique pure du Moyen Age. Les poètes païens n'étaient plus considérés comme des magiciens et des déchaîneurs de démons. Dante, ainsi que le remarque E. Gebhart, fit de Virgile le prophète païen du Christianisme. Et les deux agonistes les plus considérables de la tragédie catholique intellectuelle et sentimentale de l'aurore de la Renaissance, Dante et Saint-François d'Assise, furent les deux hérétiques les plus « représentatifs » de toute leur

époque. Dante fut le type le plus parfait de « Clerc Vagant » — Saint-François, le plus parfait Katharin.

Ainsi les deux grands courants de l'esprit médiéval : le courant de l'intelligence et celui du sentiment : le besoin de connaissance et le besoin de charité, étaient arrivés au degré maximum de leur intensité. Ils apportèrent successivement la définition esthétique et morale du christianisme, à l'aurore opulente de la Renaissance. Dante écrivait son poème, qui est avant tout et surtout l'Evangile moral de sa race (1), et y exaltait le Saint d'Assise.



Dans un des plus beaux chants de l'exaltation héroïque d'un homme — le chant XIe du *Paradis* — Dante et Saint-François d'Assise nous apparaissent identiquement lumineux et rayonnants. Le poète chante le doux hymne exultant, mais l'âme du chantre ne s'assombrit point dans l'apothéose d'un autre homme, ne reste pas dans l'ombre de la vallée, admirant le géant qui se dresse sur le sommet clair. Au contraire, l'âme du chantre s'éclaire d'une lumière nouvelle et illumine le héros qu'elle exalte, se révélant toute ainsi, extraordinairement.

Dans son poème, Dante est le juge implacable qui avec une fureur gothique prend d'assaut l'Enfer et le Ciel — c'est-à-dire le Monde et le Rêve — et faisant palpiter ses ailes d'aigle, s'élève de la Créature au Créateur, de l'analyse humaine à la synthèse divine, de la Passion à l'Extase, de la Douleur terrestre à la Joie paradisiaque. Mais la « Vérité » profonde, centrale, unique, de sa morale, le secret qui anime et ordonne tout son jugement, il nous le révèle seulement dans le chant de Saint-François, plus que partout ailleurs. Car ici il ne juge plus, il exalte, et dans cette exaltation, plus que dans ses nombreux jugements, il montre la plus vaste partie de lui-même.

Le poète a longuement *défini* les fautes et les vertus, le coupable et le vertueux. Ici, il ne définit pas, puisque tout est lumière dans le Paradis, et la lumière ne peut pas être analysée même par le prisme du génie d'un homme, et ne pouvant pas l'analyser, on ne peut que l'adorer.

En effet, le poète adore. Le *leitmotif* plastique du *Paradis* est

(1) Cfr. Nos études : *L'Evangile moral méditerranéen de Dante*, (*L'Occident*, septembre) ; *Dante à Paris* (*Le Figaro*, 7 mars 1908) ; *Introduction nouvelle à la divine comédie* (*Les Entretiens idéalistes*, avril 1908) ; *L'Homme* (Sansot, 1908).

la Lumière, ainsi que les leitmotifs de l'*Enfer* et du *Purgatoire* sont la Glace et le Feu, de même que le grand leitmotif moral de tout le poème est Rome. Dans la lumière du Paradis, Dante s'égare souvent. Arrivé au sommet vertigineux de son voyage, devant le Créateur, non seulement il ne définit plus, mais il ne saura plus articuler ses pensées, il ne saura plus les enfermer dans le cercle symbolique et inflexible des paroles, et il fera le grand aveu de cette impuissance :

La haute fantaisie perdit ici toute puissance...

Or c'est au milieu de toutes les lumières des royaumes célestes, au milieu de toutes les figurations plastiques, de fleurs, d'échelles, de croix, que le poète toscan, plus matériel que subtil, impose à la lumière, qu'on est tout d'un coup frappé par la suprême glorification d'un homme. Après un si long dédain, le poète s'arrête dans une définition très précise, crie aux hommes une définition nouvelle, inattendue : celle de Saint-François.

J'ai dit que Dante ne juge plus. Il exalte. Ce chant est un des rares chants qui nous apparaissent comme une oasis psychologique, comme l'endroit de détente de tout le terrible nœud moral qui serre le cœur et le cerveau du poète. Que dira-t-il donc ici de l'homme qu'il met au sommet de l'esprit de son temps ? A qui pourra-t-il le comparer, afin de le définir ? Quelle image évoquera-t-il, qui soit digne du très haut sujet ? Voici. C'est une image solaire. Le poète dit :

Il naquit au monde un Soleil !

Le Poète a défini le Saint, évoquant l'image la plus vaste, la plus synthétique, de la nature. C'est pour cela que dans cet hémistiche lyrique je vois la révélation entière du sentiment de Dante, et du sens moral, social, religieux, esthétique, qui ordonna le jugement innombrable de son Evangile moral.

Devant ce geste, qui met le Saint au sommet sacré de l'activité humaine, le faisant digne de la définition suprême qu'un homme puisse donner d'un autre homme ; devant la présence idéale de ces deux extraordinaires Héros, nous devons nous demander : POURQUOI Dante a-t-il vu en Saint-François, l'expression de l'homme médiéval la plus haute, la plus complète, la plus féconde de vie et la plus génératrice de forces ? Pourquoi a-t-il dit :

De cette côte, là où elle brise
Plus sa roideur, il naquit au monde un Soleil,
Ainsi que le Soleil naît parfois du Gange.
Pour cela, celui qui parle de ce lieu,
Qu'il ne dise point : Assise, car ce serait trop court,
Mais qu'il dise : Orient, s'il veut être exact.

***

Saint-François fut vraiment le Soleil nouveau, la grande âme nouvelle, la grande créature-créatrice de l'Epoque moyenne. Quelques professeurs ont combattu l'exactitude ou l'invention de Thomas de Célan, et nié l'image de Saint-François qu'il nous a laissée. Mais cela est vain. La légende féconde est aussi une réalité, et la figure de Saint-François, celle de la réalité légendaire ou celle de la réalité historique, demeure toujours pour nous comme un symbole d'ordre, une conclusion, l'arc parfait d'une pensée qui contient le résumé d'une aspiration séculaire.

En Saint-François vibrait cette aspiration à l'Eglise future que Saint-Jean promet dans la communion absolue avec Dieu, sans l'élément intermédiaire de la grâce et de la foi. Au médecin qui le veillait, quelques instants avant sa mort corporelle, Saint-François dit ceci : « Par la grâce du Saint-Esprit je suis si intimement uni à Dieu, que je suis également content de vivre et de mourir ». Quel philosophe de quelle époque et de quelle civilisation de la pensée, a su exprimer en si peu de mots et en un geste aussi simple, cette immense parole de synthèse sentimentale des termes extrêmes de la vie et de la mort ?

La pensée de cet homme si prompte, et pourtant si extraordinairement complexe, n'était pas mûrie, comme celle de Dante, par la philosophie aristotélicienne et platonicienne, ou par l'averroïsme. Elle n'était pas faite non plus, naturellement, par la précise subtilité dominicaine d'Albert ou de Saint-Thomas. Mais en vérité, « l'intellect actif » de Saint-François et de Dante était identique : il était composé de la formidable et irrésistible aspiration à l'*Homo Novus* ordonnateur. Et « l'intellect possible » de tous les deux, la faculté consciente de l'expression, fut identiquement esthétique et morale, et identiquement mystique. La figure à peine disparue du Saint-Pauvre — du Poverello —, donna au poète l'image de l'Homo Novus : il y reconnut l'expression en

quelque sorte divinisée de sa volonté rénovatrice la plus intime.

Dans la *Divine Comédie* nous pouvons vraiment sentir la respiration haletante du Moyen Age, qui rêve et est tout près de son réveil. Mais la profondeur de cette respiration, et son rythme immense, régi par les deux mouvements animiques du Bien et du Mal, nous montrent combien l'organisme de celui qui rêvait était puissant, sain, exubérant de santé. Lorsque Dante écrivit son poème, la longue convalescence des esprits était passée. L'humanité chrétienne avait enfin « trouvé son expression », comme dirait Oscar Wilde.

L'accusation générale contre l'Eglise papale n'était plus à l'état d'aspiration, mais elle était à l'état de définitive révolution. Les deux volontés hérétiques : celle du salut par la connaissance, la science, et celle du salut par la foi, la charité, n'étaient plus séparées, n'étaient plus hostiles entre elles, comme souvent elles l'avaient été. Elles n'étaient plus tour à tour pâles, ou sombres, ou lentes, ou véhémentes. La grande mer les avait accueillies. L'Ordre les avait réunies. C'était la Renaissance esthétique et morale de l'Occident.

Dante, qui devait composer l'Evangile moral méditerranéen, résuma toute la science de son temps, mais aussi toute la « volonté de savoir » qui avait ému les esprits élus, même les plus hardis, depuis saint Augustin jusqu'à Jean Scote Erigène. Le cri de Grégoire de Tours, au VI[e] siècle : « Malheur à nous, qui avons laissé mourir l'étude des lettres ! » n'avait plus aucune signification. Les Hérésiarques avaient entraîné les multitudes vers la science ou vers la foi simple et antique, qui est une sorte de science, de connaissance. Réunis par leur accusation identique, élevée sans peur et sans répit contre l'Eglise guerrière, joyeuse et puissante, Dante avec la pensée, et Saint-François avec l'action, représentaient chacun la forme la plus synthétique des deux tendances des Chrétiens nouveaux, des Chrétiens qui se renouvelaient afin d'être dignes de la Renaissance imminente. Le Poète comprit donc l'œuvre du Saint, il la sentit palpiter à côté de la sienne. Il sentit que l'âme du prophète, de l'humanisateur d'Assise, vivait un peu en lui, ainsi que la sienne — l'âme courroucée de Dante!— vécut ensuite dans le dédain apocalyptique de Savonarole. Et Dante exalta en Saint-François, le Précurseur.

Nous connaissons aujourd'hui la « quantité » de vie nouvelle, et de volonté de vie nouvelle, contenue dans les enseigne-

ments bizarres de tous les Hérétiques. Les uns étaient moraux, c'est-à-dire qu'ils prêchaient par l'exemple la nécessité de l'Amour et de la Renonciation, pour composer par le nombre humain un seul organisme, grand, compact, agréé par Dieu. Les autres, étaient intellectuels, rationalistes, conceptualistes, nominalistes, réalistes — mystiques, visionnaires, sceptiques, dont les « concepts hardis » (ainsi que l'esprit timoré d'un professeur italien, M. Tocco, appelle certain concepts unitaires hérétiques) cherchaient à disposer la vision cosmogonique du Christianisme selon certaines catégories idéales nouvelles. La faculté du raisonnement et le sentiment des hommes, devaient seuls reconnaître immédiatement ces catégories de la pensée et du sentiment renouvelés, qui devaient apporter à l'humanité une consolation attendue.

Tous voulaient éviter que la grande vision de leur religion, s'assombrît davantage derrière le voile dense que l'Eglise, admirable dominatrice et conservatrice très décidée, levait sur la face déjà un peu éteinte du Christ Mystique — et ce n'était pas le voile de Mâyâ, l'Illusion, mais celui du Sang, la Réalité.

Avant même que le « Docteur Angelicus », Saint Thomas, pût tenter de composer dans la *Summæ theologiæ* les aspirations de la pensée nouvelle et la tradition scolastique du dogme, la communion s'était faite secrètement entre toutes les sectes hérétiques. Elles étaient toutes poussées par le désir anxieux et désespéré de voir la face rayonnante du Christ, que l'Eglise avait voilée : elles voulaient toutes chercher la profondeur de leur foi, attirées par le vertige de l'abîme vers les fonds les plus impénétrables de la pensée divine humanisée. *Trouvères*, *troubadours*, *menestrelli et minnesingers*, chantant lais et virelais, chansons canzoni et lieder, tenaient et serraient dans un intense réseau mystique, les anxieux de France, d'Italie, d'Allemagne. Un vent de joie très douloureuse les poussait. Souvent ce vent devenait ouragan, et entraînait sectes et congrégations dans quelque féroce vengeance temporelle. Mais la pensée demeurait intacte, s'allumant comme un flambeau mobile et toujours nouveau, dans les âmes accourues à ces feux pour s'y chauffer ou pour s'y brûler.

Dante fut le plus grand des hérétiques du renouveau par la pensée.

A côté de ces ondes aux remous très violents, de ces foules

de penseurs acerbes, les sectes hérétiques du sentiment passaient de pays en pays, sur les Alpes, sur les mers et réunissaient sans cesse la volonté destructrice qui retenait dans ses tentacules tout l'organisme religieux médiéval. D'un côté, il y avait le Pape réel des catholiques, qui voulait détruire pour conserver ; de l'autre côté, il y avait les catholiques du Pape idéal, qui voulaient que le pape représentât le centre de l'unité évangélique, l'infaillible, l'oasis, le port sûr où toute discussion de l'intelligence et du sentiment deviendrait absurde, où tous auraient pu se reposer. Tandis qu'au contraire, à cause même de la fatalité de la Tradition qu'il devait représenter pour être digne de son trône, le Pape réel *devait* inéluctablement combattre l'Innovation, sous n'importe quelle forme qu'elle se fût présentée.

Saint-François d'Assise fut le plus grand des sectaires évangéliques du renouveau par le sentiment.

Dans l'âpreté de la lutte entre la théologie des docteurs ecclésiastiques et celle des libres docteurs, nombre de vérités pratiques étaient oubliées. La vision même de la réalité s'assombrissait. De temps en temps, elle se révélait à quelques esprits solitaires, pour disparaître aussitôt derrière le brouillard de la passion raisonnable. Les Hérétiques sentimentaux aussi, compliquaient par des raisonnements multiples leur mission, qui cependant était si simple en elle-même et si héroïquement claire. Saint-François, qui devait ordonner ces innombrables vies diverses, et les volontés si diverses de renouveau, demanda au contraire l'oubli de toute la théologie, ou le triomphe d'une théologie non lue, mais sentie et aimée et suivie : celle du Christ. Il ne demanda pas les paroles du Christ, pour les étudier et les asservir à un raisonnement nouveau. Il voulut que l'exemple suffît, car la vie d'un apôtre doit être le symbole de l'enseignement très riche de la leçon canonique, que l'Apôtre, s'il est tel, apporte par définition aux hommes. Saint-François déclara dans ce sens sa mission. Il dit : « Je ne demande à Dieu aucun privilège, sinon celui de ne point en avoir, d'être plein de respect envers tous les hommes et de les convertir, ainsi que notre Règle l'exige, plus par notre exemple que par notre parole. »

Son dogme semblait être : *Acta non Verba.*

Quelle fut sa préparation scientifique ? Il la révèle en quelques phrases, dont la simplicité est vraiment d'une grande

beauté. Au commencement de son testament, il dit : « Voilà de quelle manière Dieu a donné à moi, frère François, de commencer ma pénitence. Lorsque je vivais dans le péché, je souffrais de la vue des lépreux, mais Dieu même me conduisit au milieu d'eux, et j'y restai quelque temps. Lorsque je les quittai, ce qui m'avait paru amer auparavant, me sembla dès lors doux et facile. » J'ai rarement retrouvé dans les littératures un raccourci psychologique d'un si puissant résumé. La vue de la douleur découvrit et affirma la vocation du Saint : rien d'autre. Tout est dit en un peu de mots, et ces simples phrases peuvent être inscrites en épigraphe sur la vie du Bouddha, qui n'eut, lui aussi, d'autres maîtres que la douleur, et qui, ainsi que saint François, fut, dans sa jeunesse, riche et sans nul souci. A travers l'horreur de la chair en pourriture, le gai et chevaleresque « trovatore » devint le *joculator Domini*, le jongleur du Seigneur.

Quelle fut sa méthode de prédication ? Il ne choisit aucun rôle dans la lutte intellectuelle entre l'Empire et la Papauté, entre la science laïque et la science théologique, entre la volonté de rationaliser la théologie et celle de théologiser la raison. Il ne voulut pas accepter le désordre sentimental des nombreux hérétiques, qui, tout en étant animés par les grands principes d'innovation individualiste, s'égaraient trop souvent au milieu des féroces mortifications de la chair, et mettaient la douleur terrestre, non comme enseignement et comme incitation à la rebellion pour la recherche du mieux, mais comme but dernier, unique, de la vie d'ici-bas.

Saint-François ne se mit pas, ainsi que plus tard le fit Sainte Catherine de Sienne, entre les peuples, les gouvernants et les papes. Sur son chemin, à son passage ou au passage de ses disciples, quelque querelle s'arrangeait, les esprits s'accommodaient entre eux, et les factions communales de Bologne se réconciliaient, et les barons des environs d'Assise libéraient leurs serfs. Mais cela arrivait par la force naturelle du grand centre de solidarité humaine, que Saint-François déplaçait avec lui, en voyageant, et qu'il portait avec lui partout.

Il ne critiquait pas l'Eglise. Et si sa vie, qui fut tout un développement de sa mission, fut une si grande accusation contre la volonté de domination joyeuse, ce qui veut dire ici toute puissante, de la Papauté, qu'on appelle ordinairement : corruption de l'Eglise — cela fut parce que Saint-François, en sug-

gérant aux hommes l'aspiration intime de son âme, imposa à tous les yeux la vision superbe de sa joie sans ombres, le spectacle de la Joie au-delà de toute contingence, de la *Joie en elle-même*.

« L'Hérésie médiévale — dit Péladan dans son ouvrage sur *Le Secret des Troubadours*, où il reprend, en l'amplifiant un peu, l'opinion d'Aroux et d'autres — fut avant tout un mouvement anticlérical : beaucoup de fidèles, les plus ardents, scandalisés par le césarisme romain, rêvèrent un catholicisme évangélique, et créèrent un clergé secret. Les mœurs préconisées par les hérétiques étaient la condamnation de celles pratiquées par le clergé romain. » La vie de Saint-François fut donc naturellement, elle-même, sinon une condamnation, certes une terrible accusation contre le clergé. Cette accusation par l'exemple, fut seulement surpassée dans l'œuvre par Dante. Cependant, quelle grande leçon est dans le contraste irréductible de la vie et de l'idéal de François, qui n'eut d'yeux que pour regarder devant lui, agissant au milieu de son moment historique, et ne put que demeurer parachroniste ainsi que Marsile de Padoue, et impétueusement et douloureusement joyeux et lyrique, ainsi que le fut, plus tard, Jacopone de Todi, le poète-fou.

La mission de Saint-François fut sans doute héroïque comme celle de tous les autres grands Hérésiarques. Mais elle était différente, par maints points essentiels, dont les principaux sont : l'orgueil le plus inflexible dans l'humilité ; et la volonté joyeuse de vivre qui le fit apparaître intellectuellement aussi, comme un panthéiste. Et il y a une grande différence entre l'humilité de Saint-François, bien que très orgueilleuse et implacable devant les adversaires, et le dédain avec lequel Jésus-Christ accueillait non seulement la trahison, la souffrance et la mort, mais tout souvenir même de la Loi, y compris la loi de la famille. Deux fois le Christ fut sévère envers sa mère. Et il laissa la pécheresse agenouillée devant lui, lui laver les pieds. Il ne se courba jamais vers les autres ; il les éleva toujours jusqu'à lui, d'un regard, d'une parole, d'un geste. Saint-François, au contraire, se fait « pusillo », dit Dante, s'humilie, descend vers les autres. Il agit par le sentiment, et non, comme le Christ, par l'intelligence ; et seulement l'intelligence peut attirer en demeurant immobile, et par cela même intégrale, tandis que le sentiment se révèle justement dans un geste d'offrande, se diminue dans

les limites impératives de l'action.

Cependant, le contraste même existant entre le geste serein « humilié » de Saint-François, et l'insolence fastueuse et farouche de l'Eglise et de son temps, constitue son héroïsme. Et cet héroïsme donna à François — qui, en réalité, ne fut pas un innovateur, mais un continuateur — la puissance d'innovation du sentiment contemporain, qui nous le fait apparaître comme l'Homo Novus de la Renaissance.

Dépouillé de tout, François voulut répandre sa gaîté spirituelle tout autour de lui. Dans la Règle de 1221, il dit : « *Caveant fratres quod ostendant se tristes extrinsecus nubilosos et hypocritas ; sed ostendant se gaudentes in Domino, hilares et convenientes graciosos...* »

Il passa à travers la vie terrestre, dans l'état d'extase qui fut celui de Dante lorsque celui-ci arriva au but divin de son voyage.

Il accomplit sa mission très simplement, ainsi qu'il le voulut.

Dante exprime admirablement cette simplicité, avec ses terza-rima rapides et amplement évocatrices :

Leur concorde et leur gaies figures,
L'Amour, l'étonnement, le doux regard,
Leur faisaient causer de saintes pensées.

Ainsi le vénérable Bernard
Se déchaussa le premier, et derrière une telle paix
Il courut, et tout en courant il lui parut être lent.

O richesse ignorée, ô bien véritable !
Egide se déchausse, et se déchausse Sylvestre,
Derrière l'époux, tant l'épouse plaît.

Puis ce père et maître s'en va
Avec sa femme et avec cette famille
Que nouait déjà l'humble corde.

Le Poète nous rappelle la création amoureuse du Saint, qui avait choisi sa femme, symboliquement, ainsi que, s'il avait continué à vivre parmi les armes des chevaliers, il l'aurait choisie réellement. Elle fut appelée : Pauvreté. Ce choix, cependant, il ne faut pas le considérer comme individuel. Saint-François, qui n'est pas, certes, un génie intellectuel, mais demeure sans doute comme un des plus purs *génies sentimentaux* de tous les temps, synthétisait, comme tout *génie*, une époque. Son choix de la dame Pauvreté représente donc une « volonté »

particulière à son époque. Il nous révèle qu'un homme, tel François d'Assise, lorsqu'il apparaît comme la suprême expression d'une tendance collective séculaire — l'expression vers laquelle d'innombrables courants affluent, pour devenir ensuite *divers* — répond à une irrésistible nécessité de libération spirituelle et renonce à toute la passion que les siècles lui apportaient, afin de se sentir plus libre, de retrouver *son* humanité, de refaire la vie de son époque. La renonciation générale de Saint-François représente dans la métaphysique de l'Histoire, le besoin que l'Homo Novus médiéval sentit de se retrouver débarrassé de tout le fatras traditionnel, au mileu de la nature, qui lui apparaissait renouvelée, puisqu'il la regardait avec des yeux nouveaux et l'aimait avec un cœur nouveau.

Dante pouvait écrire :

Il n'était pas encore très loin de sa naissance,
Qu'il commença à donner à la terre
Quelque consolation de sa grande vertu.
Car tout adolescent il partit en guerre
Contre son père, pour une femme telle
Que, de même qu'à la mort, nul ne lui ouvre avec plaisir sa porte.
Et devant la cour spirituelle
Et coram patre, *il s'unit à elle.*
Puis de jour en jour il l'aima davantage.
Cette femme, privée de son premier mari,
Mille cent ans et plus, dédaignée et obscure
Vécut sans amour, jusqu'à celui-ci.
Rien ne valut d'entendre qu'avec Amiclas
Sereine la trouva, au son de sa voix,
Celui qui fit peur à toute la terre.
Rien ne valut d'être constante, ni fière,
A tel point que là où Marie resta en bas,
Elle, avec le Christ, monta sur la croix.
Mais afin que je ne demeure trop incompris,
Sache que dans mon parler diffus,
Ces amants sont : François et la Pauvreté.

Devant la ruée de toutes les aspirations lancées par six siècles vers la conquête de l'idéal esthétique du Christianisme, Saint-François leva ses mains exsangues, et voulut calmer toutes les fureurs, et chanta son hymne au Soleil. Alors, s'adressant aux hommes, il leur dit : Celui qui aura renoncé complètement à toute chose qui lui appartient, sera plus libre, et plus

agile pour poursuivre ses chimères. Celui qui aura pu tout oublier, sera le plus riche, car il reconnaîtra la richesse de son cœur, dont il est détourné. Bouddha, dans une des quatre vérités fondamentales de sa vision de la vie, et de sa doctrine, révèle la nécessité de renoncer en général au désir. Les choses convoitées nous appartiennent par la voie du désir. Mais il faut renoncer à tout. De nos jours, une des plus complètes, des plus austères et des moins comprises, figures animiques de l'homme moderne, Brand, d'Ibsen, dit ainsi : « Celui qui ne sacrifie point tout, jette son offrande à la mer. »

Tout ou rien, donc ! Ces principes mêmes étaient ceux de François d'Assise, qui renonça à tout, et qui imposa le dogme de la renonciation absolue à ceux qui voulaient le suivre. Il n'avait pas la cruauté subtile de Saint-Guillaume de Dijon, car il n'aurait pas dit au roi Robert pleurant son fils mort : « Pourquoi pleurez-vous ? Ne savez-vous pas que les rois se sauveront difficilement ? Il vaut mieux que celui-ci soit parti pendant sa jeunesse. » Saint-François disait : « Renoncez ! Tout ou rien ! » Mais dans la renonciation, il ne comprenait pas le sentiment qui est la vie évidente de l'âme, ni l'instinct corporel, qui est la vie évidente du corps, de la forme que l'âme prend pour se réaliser. « Je vous dis, en vérité, disait-il, que chacun doit tenir compte de ses propres forces, et prendre la nourriture qui lui est nécessaire, pour que le corps rende un bon et loyal service à l'esprit. »

Il voulait qu'on renonçât à tout, hors à soi-même. Il fallait briser tous les liens matériels du monde, avec les semblables, puisque ces liens matériels nous diminuent, nous rendent en quelque sorte les esclaves de tous, en retenant une partie de nous-mêmes dans les filets de l'intérêt commun. Mais point n'est besoin de renoncer aux liens spirituels, qui, avec leurs contrastes et leurs sympathies, nous donnent la conscience de notre personnelle valeur, et servent ce que Novalis appelait le « moi transcendantal ».

La formule de Léonard de Vinci : « Sois seul, et tu seras tout à toi », ou l'autre semblable d'Ibsen : « L'homme le plus fort est celui qui sait demeurer le plus seul », *si on les comprend dans un sens particulier*, sont la même formule du Saint, puisqu'il disait cette parole, qui rappelle aussi la raison bouddhique de la mé-

ditation : « Fuis les créatures, si tu veux avoir les créatures... Fuis le monde, si tu veux être un monde. » Il disait en outre : « Aimez-vous les uns les autres, et servez le Seigneur avec gaieté » — et la « lætitia » est un aspect de la Joie, une expression de spirituelle satisfaction, c'est-à-dire de la liberté de l'âme que rien ne retient ni contraste.

Je crois que Saint-François fut le premier homme du monde occidental, *qui ne considéra pas la mort comme le terme dernier de comparaison de la vertu, comme signification de la force.* Il ne dit pas : Martyrisez-vous, afin de vous sentir mourir, et cela sera votre gloire ! Il ne dit pas non plus : Il faut vaincre l'angoisse de la mort ; il faut que chacun accomplisse son sacrifice, pour recevoir sa récompense. — Non. Il dit au contraire : Vivez avec joie, car la vie est belle. Dieu veut la miséricorde et non le sacrifice. Et pour cette exaltation de l'être, plus active que celle des immobiles Epicuriens, il fut le grand Précurseur de la Renaissance esthétique, le créateur des rythmes italiques, qui prirent ensuite avec Dante leur forme définitive, parfaite et durable.

Sa prédication fut donc simple et belle. Un courant de lumière l'entraînait, et entraînait tous avec lui.

Aussi, sentit-il le besoin de répandre sa parole partout. Il ne demeura pas dans ses terres. Il paya aussi son tribut à la passion des voyages, à la passion de l'extraordinaire et de l'imprévu, qui animait tout son temps.

La volonté d'interroger l'inconnu, l'inconnu psychique, ainsi que l'inconnu géographique, était très grande, alors plus que jamais. Les hommes partaient pour des voyages extraordinaires. Le Chevalier Omen, après une vie dissolue, ayant été pris par le remords, descendait dans le puits de Saint-Patrice, où il connut les peines et les béatitudes de l'au-delà. Adam Bremense narre les voyages d'Arold, prince de Norwège, et de quelques gentilshommes de France, qui montent avec leurs navires les mers septentrionales, pour rechercher d'autres terres, d'autres peuples, une autre vie, hors de leur tumultueuse existence, et qui sont repoussés avec une véhémence terrible par la fureur du Maëlstrom et par des hommes démesurés, les Cyclopes. Et d'autres et d'autres voyages s'accomplissaient : voyages fabuleux, dans de fabuleuses régions, dans de fabuleuses circonstances...

Il se heurta sans souffrances au roc musulman, s'en retourna enfin dans sa patrie, pour envoyer ses disciples dans toute les terres connues, à l'Ile-de-France, en Allemagne, en Angleterre.

Et après que par la soif du martyre,
En la superbe présence du Soudan
Il prêcha le Christ et ceux qui le suivirent,
Trouvant trop acerbes pour la conversion
Les gens, pour ne pas demeurer vainement,
Il s'en retourna au fruit de l'herbe italienne.

Et Saint-François s'en fut en Egypte et en Palestine.

Dante fait exalter François d'Assise par le dominicain Thomas, et dans le Chant suivant, il fait exalter Dominique par le franciscain Bonaventure. Mais, tandis qu'il dit de François : *un Soleil naquit sur le monde* — il ne peut comparer Dominique qu'à « un agriculteur choisi par le Christ pour ses jardins. » C'est que Dominique avait compris la domination des masses par la terreur et par la mort, tandis que François comprenait cette domination par la douceur et par la charité. Dante aima l'Assisiate. Il comprit que la pauvreté de celui-ci était le symbole de la vie, une et simple dans son innombrable variété. Et Dante, en renfermant dans une seule strophe la sublime prière de la Pauvreté, exprimée par le Saint, en exalta toute la puissance de vie, et par cela même toute la portée sentimentale et philosophique.

Un jour, au milieu des fleurs du jardin des douces Clarisses, parmi les sœurs extasiées, Saint-François rythma l'Hymne nouveau de l'Occident, les Louanges de toute la vie, les *Laudes creaturarum* dans une langue à peine née, et qui, avec Dante, devait bientôt devenir géante. La figure maigre, lumineuse comme une rose blanche au soleil ,levée vers son grand rêve mystique, il avait libéré sur le monde le nouveau Chant nuptial de l'humanité et de la nature :

Très haut, omnipotent et bon Seigneur,
A toi les louanges, la gloire et l'honneur,
Et toute bénédiction,
A toi seul, oh ! très haut, elles sont appropriés,
Et nul homme n'est digne de te mentionner.
Que tu sois loué, ô Seigneur, avec toutes les créatures,
Et spécialement messire le frère Soleil.

Le sens de la vie était vraiment renouvelé. Vraiment sur le monde était né un Soleil. Assise devenait le berceau spirituel de l'Occident renouvelé, que Dante devait appeler : Orient, d'où le Soleil se lève, et que Giotto, le sublime Primitif, devait consacrer avec ses fresques.

RICCIOTTO CANUDO.



VISAGES DE PIERRES

Crayons

Les troglodytes, pour s'abriter, prirent les cavernes. Ils avaient, comme elles, l'aspect rugueux, inculte et fauve, des poils pareils aux broussailles et des yeux profonds comme des trous. Ils usèrent les rochers au frottement passager de leurs membres nus et les polirent. L'homme s'adoucit, et la pierre l'imita. Il se débroussailla et la terre s'épila.

Phoronée fonda la ville: Argos! D'autres disent qu'Hénoch fut la première, issue de Caïn.

Cependant, la pierre, toujours, sert l'homme qui l'habite, et copie son apparence sur la sienne. La Ville comme lui, naît, grandit, se décrépit et meurt. Elle est aimable ou triste, riche ou pauvre, active ou nonchalante. C'est une personne; elle chante, pleure, plaît ou déplaît, est richement vêtue ou en guenilles; l'une travaille, l'autre joue, celle-ci est intelligente, celle-là bornée, certaine est belliqueuse, sa voisine pacifique.

La Ville balbutie, parle, clame ou se tait. Elle a ses bégaiements et ses fureurs, ses grimaces et ses sourires. Certaines ont des tares. Il y en a qui ont des verrues, d'autres la lèpre; l'une est froide, l'autre chaude, celle-là, tiède. Il en est qui rêvent, il en est qui dorment.

La Ville a ses coutumes, ses mœurs, son histoire. Ses maisons ressemblent à la caverne des ancêtres, à la tente, à la cabane, à la

forêt. Plusieurs sont étrangères, et le sentent; d'autres ont émigré et se sont arrêtées quelque part, pour se reposer et repartir. Il en est qui marchent encore.

Les montagnardes se cramponnent à leurs rochers, les campagnardes s'étalent dans les plaines, les maritimes se baignent dans la mer. Sœurs d'âges divers, aucune n'est semblable, et, mêmes jumelles, elles s'individualisent et se distinguent.

Elles sont les visages que les hommes, trop petits, montrent au ciel pour s'en faire connaître, qu'ils parent, et aiment comme les idoles d'un culte immense, puissant et mystérieux.

Elles ont des douceurs de mères, des caresses d'amantes et des grâces de filles. Car elles sont femmes et enfantent, elles sont amoureuses et exaltent, elles sont diverses et ingrates.



CHERBOURG.

Le Cotentin, limace de terre, parti sur le ventre, rencontre le Canal qui coule, s'y heurte, rentre sa tête, tend ses cornes pour tâter la mer glauque qui ricane et fuit.

Gênée par son col de pierre d'où sortent ses deux oreilles, Tourlaville et Equeurdreville, Cherbourg à la peau grise, regarde, sous le front ridé du Roule pensif et sévère. Sa face lavée de pluie, maussade, attend soucieusement la nouvelle averse que nul ornement des maisons plates n'arrêtera. C'est une fille laide. Elle n'a pas su s'embellir; hommasse, il lui manque des moustaches, des barques à son port, des cuirassés à sa rade. Gauche et plate, elle a une figure de domestique dévouée; elle s'habille le dimanche, s'orne de drapeaux qui flottent, pose aux cheveux lisses des campagnardes le bonnet à bouillons que gouaillent les soldats, encore les soldats et les marins des casernes ouvertes.

Elle est cantinière, moins : cabaretière; moins encore : tavernière. CA sur une vitre, FÉ sur l'autre, en beau jaune, la porte entre. Les ivresses du calvados râcleur roulent, hurlent, frappent.

L'œil rouge de son phare fixe les immigrants qui débarquent à l'arrêt bref des *Lusitania*, sautent dans le train maritime, s'enfuient sans l'avoir vue, tapie dans le noir.

Son arsenal immense l'occupe, dégorge des files d'ouvriers, d'in-

génieurs, de maîtres; qui dévalent au long des trottoirs parallèles, que des rues avalent et qui s'évaporent.

Elle sent la caserne, le dépôt des équipages, l'attente, l'humidité. Elle est en sentinelle patiente, l'arme au pied. La rayure fine de la digue énorme barre l'élan des vagues, qui la sautent: elle se cache derrière ce bâillon. Elle espère donner l'alarme et mourir. Elle ne joue jamais, elle veille, toute à son rôle: combattre.

Elle parle communément en ouvrant les accents aigus et en fermant les accents graves; autrement, elle médit, elle se calomnie, elle s'arrache. Il lui semble toujours avoir des boutons sur la figure, acné d'un sang de vieille fille à clans qu'elle est, et qu'elle gratte.



CAEN.

Les gaillards qui la menaient, jadis, il y a bien longtemps, virent cette belle plaine où l'herbe fouettait le ventre de leurs chevaux. Ils la placèrent là. Pour aller ailleurs, ou plus loin, on passe devant sa porte, et le bout de causette ébauché fait du passant un acheteur. Elle est entortillante.

Haute en couleurs, elle s'étale dans la verdure, les joues pleines. C'est la ricne métayère d'une vaste prairie aux vaches grasses. Les reîtres et surtout les moines joufflus, l'ont courtisée; elle garde en leur souvenir des colifichets somptueux. D'ailleurs plaisante, comme ces campagnardes aisées dont la peau rougeaude ne se hâle plus aux champs et dont l'intelligence est vive. Le soleil, quand il luit, rose sa chair, y joue et la pare. Elle est à croquer, dans l'intimité; elle a des fossettes adorables et des pudeurs de jolie fille chatouillée qui découvrent des nids à baisers. Elle a, cependant, de la tenue.

Elle s'est payé, comme elle a de quoi, un canal jusqu'à la mer, pour son commerce, à côté de l'Orne qui est son collier de perles.

Les gros éleveurs en blouses, en casquettes et en houseaux, viennent la voir; elle leur tend ses bras robustes, accueillante et chère. Et elle a, pour les restaurer, des attentions culinaires qui sont, comme elle, fortes et délicates.

Elle sent le beurre, le lait, les œufs. Mais elle est savante aussi, et studieuse; elle tient ses comptes en femme de tête entendue et sans pose. Elle est Normande.



MARSEILLE.

Elle serait plus vieille encore qu'elle resterait jeune: elle n'est pas ridée, et elle est vive, alerte, primesautière, gaie. Seulement elle est avachie, négligente, un peu brutale.

Elle avale la mer dont elle vit. Elle clame, mieux, elle braille; elle s'agite.

Elle est riche et le sait; pourtant, elle n'a pas toujours la tenue soignée: elle a des quartiers mal peignés.

Elle se sentait Grecque, au début, alors elle a dit:

— Peuh! la Grèce, je ferai mieux, bagasse!

Et la Grèce n'ayant connu que le quart de l'univers, elle a tout connu. Puis, les Romains arrivèrent: c'était si près !

— Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? fit-elle. Ils sentent le soleil et les pâtes. Ils lui répondirent:

— Nous sommes les Romains!

— Rome, est-ce un port? demanda-t-elle.

— Oui!

— Alors, je ferai mieux!

Et elle fit mieux, beaucoup mieux, comme port. Elle aurait fait mieux pour tout le reste, seulement elle n'avait pas demandé, n'est-ce pas? sans quoi! Elle était bien la troisième ville de France, elle passe la deuxième, et, bientôt... la première!

Car elle ne doute de rien: pourquoi faire? n'a-t-elle pas le soleil, l'aïoli et la bouillabaise, chez elle et comme nulle part ailleurs il n'y en a ? N'a-t-elle pas le Prado, la Cannebière, la Bonne-Mère aussi?

Et, en souriant de son magnifique sourire de belle brune aux dents éclatantes, elle vous pousse:

— Trouvez cela autre part, non, mais trouvez-le, pour voir ? troun de l'air!

Et on ne le trouverait pas, ça, non!



TOULON.

Elle s'est échappée, d'un faubourg de Marseille, sans doute, et a marché vers le soleil, en oripeaux, flânant au long du chemin en cueillant des fleurs, des figues et des mûres. Arrivée au pied du Faron mélancolique, avant d'entrer dans les gorges d'Ollioules, la

Méditerranée, toute bleue, l'a extasiée; lasse, elle est arrêtée là, et a eu, depuis, la flemme de reprendre sa route. Elle regarde l'eau mobile et y trempe son museau, quand l'eau est chaude.

Elle rit, gouaille, fredonne des refrains de café-concert, et les plus obscènes. Effrontément, elle se pouille, étale ses guenilles éclatantes au soleil, secoue ses nippes, siffle. Elle a une histoire, mais elle s'en moque: elle rit. Elle dirait la bonne aventure, si on voulait, elle est gipsy, bonne fille. Elle a les cheveux noirs, les dents fraîches, les lèvres rouges. Toujours une mèche s'envole. Quelquefois, le mistral la gêne, elle se tait, ferme les paupières au sable et, à travers ses cils, glisse un regard voyou, un peu langoureux. Elle suce les pommes d'amour, s'en barbouille, jette les pelures; mais son régal, c'est le chichi-fritgi: elle s'en gonfle les babouines, s'en graisse la bouche.

La terre a voulu l'embrasser, quand elle est venue, mais elle a fait une révérence et l'a laissée le bras tendu sur l'eau, ce qui lui a fait une belle rade profonde. Elle est un grand port, cette aventurière; elle a de la poudre et des balles, comme une Egyptienne a son poignard.

On lui a fait une belle raie, le boulevard de Strasbourg, qu'elle n'aime pas, elle ne s'en pare que les jours de fête; les autres jours, elle pétule dans ses ruelles noires, sur son cours Lafayette, tortueux, ombreux et ensoleillé, plein d'épluchures, de pastèques, d'ail et de fritures.

Elle grince comme une cigale, a les nerfs à fleur de peau et la peau veloutée; ardente. C'est une gamine qui a grandi; elle n'est pas vicieuse, elle est nature, très nature, et les parfums violents ne l'incommodent pas.

Quand elle parle, ce sont des castagnettes qui claquent et des éclats de voix qui sonnent. Elle pince les « in » en mocotte qu'elle est, et bravement, l'avoue, elle l'exagère, même, pour qu'on ne la prenne pas pour une du Nord, heing! et elle y réussit.

*
* *

NIMES.

Elle a un profil de médaille romaine. C'est une praticienne en villégiature dans une villa riche, pleine de soleil, d'ombre et de jeux. Elle a le ciel pur, la lumière vive et le calme, et elle est gaie, gravement. Elle est fluette et gracile, et serait moderne si tant de souvenirs païens ne lui imposaient un aspect sacré. Elle met un doigt sur

sa bouche, en riant, et des plis drapent son costume comme le peplum antique. Il est étonnant qu'elle ne parle pas latin.

Elle regrette le piaffement des chevaux attelés aux chars qu'attendent les Arènes et les consuls en toges partis de sa Maison Carrée. Malgré l'appel bruyant des brasseries méridionales, elle va, pensive, à la Fontaine, chercher dans la fraîcheur des eaux le frisson qu'y laissèrent les corps harmonieux des athlètes et des vierges.

Elle est un archaïsme gracieux ; son sourire est celui des femmes qui furent adorées et qu'on aime encore, et elle a oublié ses maîtres successifs pour ne se rappeler que l'initiateur. Elle recevrait les aigles sans surprise, et tressaillerait au pas des légions.



VICHY.

La petite Bourbonnaise gardait ses bêtes sur les montagnes pierreuses lorsqu'une grande dame vint à passer et s'arrêta.

— J'ai soif ! dit-elle.

La fillette, compatissante, courut vers une source, se baissa et tendit à l'inconnue de l'eau claire dans ses mains réunies en coupe. La belle dame but, fit un peu la grimace et remercia. Puis elle partit pour la Cour. En route, tandis que son carrosse allait, tra, tra, tra, elle s'aperçut que tous les légers malaises dont elle était gênée, autrefois, disparaissaient comme par enchantement. Arrivée près du Roi, elle raconta cela, et, avec l'esprit qu'elle avait, elle le dit si bien, que tous les malaisés, qui étaient nombreux, coururent voir la petite : elle les guérit aussi.

Chacun alors, lui donna quelqu'obole, et cela dure encore. Aussi, la petite montagnarde a-t-elle, quelque part, un gros magot de sous et de pièces blanches qui lui permet, quand les visiteurs arrivent en foule, de mettre sa robe coquette, de s'attifer si joliment que les belles dames mimaudent en buvant et que les messieurs changent de costume trois fois par jour.

Elle est, cependant, bien simplette, quand elle est toute seule, et si triste alors ; elle attend le retour de ses invités, qui sont des malades très gais. Car elle regrette la musique, les courses, les promenades et les gentils messieurs qui font des grâces. Elle pleure, elle se désole jusqu'aux beaux jours où le soleil l'illumine et jette dans ses larmes un pur arc-en-ciel qui la rend à nouveau désirable.

*
* *

SCEAUX.

Bâtarde, elle avait grand air de noblesse tout de même, mais point la majesté étudiée de Marly, pas la gloire posthume de Saint-Denis, sa sœur du Nord. Bandeaux de verdure sur un visage à la Saint-Simon, pétillant, vif, joli, moins que beau ; c'était une villageoise près du château. Elle vieillissait, pareille à une aïeule blanchie qui radotait un peu, et qui, parfois, pour rire, s'amusait avec ses arrières-neveux.

Sur son marché de vilains et de vilaines au parler savoureux, aux éventaires colorés sous les ormes, elle dressait sa vieille chapelle châtelaine, fière de son chef aux ogives vermoulues.

Elle aimait, nullement pédante, ni précieuse, ni savante, les vers. Les vers badins et sonores des Félibres qui venaient une fois l'an, en son parc chenu semé d'or, tenir leurs cours d'amour près de Florian.

Elle avait un jouet qui faisait de jolis panaches de fumée blanche pareils à des plumes de mousquetaires, qui sifflait gentiment et souriait avec des grâces de menuet. C'était son péché mignon, son petit chemin de fer folâtre, empli d'amoureux, de baisers, de rires et de fleurs. Elle l'agrémentait d'un rien de paillardise et de folie, et il arrivait en soufflant vers les postillons clamant à la jeunesse leur appel gaillard : Robinson ! Robinson !

Mais elle n'a plus voulu du passé seyant, elle s'est mise à la mode et se tient droite. Elle n'est plus qu'une vieille, proprette ; elle ne sent plus la bergamotte, comme autrefois, et son train de Cythère va trop vite, sans tourner la tête vers les rues droites qu'elle s'est donnée.

Elle bâille.

*
* *

LAGHOUAT.

Petite Arabe du désert, elle regardait le sable et voulait rester vierge, lorsque le roumi est venu, l'a prise et violée. Elle lui a dit :
— Je succombe sous ta force, mais je ne veux pas changer : je suis Arabe, arrange-toi !

Et il s'arrangea. Il a construit, a bouleversé son sol et ses allures, mais il n'a pu modifier son aspect ; tout ce qu'il fit est arabe, même son église. Fataliste, elle le supporte. Un gros chien de pierre

allongé, le nez sur ses pattes, dort près d'elle, insoucieux des maisons basses qui grimpent à son dos. Alentour, s'étalent les linges rutilants qui sèchent au soleil, et qui sont les terrasses du chted. El Aghouat cache sa figure brune sous ce haïck éclatant. Elle guette, de son œil noir, des Mzabites de Gardaïa qui mercantent, des nègres de Tombouctou qui, la face crevée de tatouages au couteau, cuisent des choses, sur des pierres. Elle tend aux lèvres des femmes furtives, errantes dans ses séguias fraîches, l'eau jaseuse sous l'ombre des palmes, et des grenades qui rient de leurs bouches juteuses de corail.

Elle a, deux fois la semaine, l'émoi apeuré que jettent sur sa quiétude les sonnailles des mules attelées à la diligence jaune et rouge, poudrée de poussière. Elle sourit de voir courir après le fouet bavard de l'Espagnol en béret, tous les moutchachous têtes rases sommés du fez crasseux, qui gambadent, le beurnouss envolé.

Comme les filles nubiles du désert, elle ne se dévoile qu'à ses amants: les cavaliers graves qui passent, cambrés dans la selle profonde, bridant l'aoud léger, arqués sur les étriers d'argent, hument le fumet du caoua que grille le caoudgi kabyle aux yeux pétillants. Ou, encore, aux sokrars armés de matraques, qui guident vers le bordj les chameaux prudents et difformes, imprimant à chaque pas pesant et souple, sur le sol, une forme de feuille.

Son chant, monotone et plaintif, sort de la palmaraie immense, où les panaches des feuilles abritent les régimes lourds des dattes transparentes.

Et sa prière, par la voix du muezzin, monte de la mosquée droite et blanche comme un cierge, éperdue, vers le ciel implacable et pur du soir, derrière qui, peut-être, s'élance le simoun, du fond de l'énorme et mystérieux Sah'ra.

***

SAIGON.

Le front ceint du Donaï glauque, c'est une jolie étrangère que les Blancs ont apportée sur le rivage jaune. Drapée en des voiles vaporeux pareils à des peignoirs lâches, elle a le teint pâle des filles d'Occident.

Les indigènes surpris, ont vu sa propreté d'Européenne aimable balayer leurs détritus et ravager leur paysage de caï-nha moisies et d'arroyos.

Elle pose, sur la terre d'Asie, un reflet clair de capitale française. Quoique fille de soldats, elle est délicate, et la couronne guerrière des souverains annamites a disparue avec eux. Elle contemple, sur le fleuve, le flux de la mer qui monte et descend les jonques pesantes, et elle guette le courrier, en papotant. Elle est lasse, comme les femmes coquettes; elle soigne sa peau et son visage, se poudre, s'attife et se regarde.

Des joyaux l'enjolivent, qui lui plaisent et qui étonnent les congaïes menues crachant sur le sol leur salive sanglante de bétel et les Chinois obèses étalant au seuil des boutiques la bouffissure de leurs ventres, et les Tagals hiératiques animant les rues du bronze vivant de leurs corps.

La chaleur du jour la pâme; aussi est-ce la nuit qu'elle muse, dès que le soleil tombe comme un boulet derrière les palmiers. Son rire sonne clair ; elle est nerveuse et voluptueuse, elle est aussi chatte que femme. Elle ensorcelle et ses baisers sont épuisants. Son charme est mortel, mais elle a un philtre : les morts même ne l'oublient pas.

*
* *

TIEN-TSIN.

Close de murailles énormes, l'étrange Chinoise vaque à ses affaires, à petit bruit. Le goût de ses lèvres roses dans sa face jaune a tenté l'Etranger dont elle n'a pu se défendre. Il l'a maltraitée, griffée, battue. Elle a saigné du sang rouge comme le sang d'Europe. Mais elle n'a pas laissé lire sa pensée, et ses yeux obliques restèrent impénétrables.

Trois fois il est venu l'embrasser, trois fois il ne l'a pas comprise. Elle n'a pas crié, elle l'a repoussé de son dédain énigmatique. Parcourue, elle reste impolluée, semblable depuis des siècles, tassée, vivante et muette.

Le démon blanc a bâti sa demeure près d'elle, et voulant l'éblouir, a fait grand sur son petit coin. Elle n'a pas bougé; elle est à côté sans être sa voisine: elle le voit, ne pouvant l'éviter, et elle semble lui reprocher d'avoir pris son nom et de se mirer comme elle dans le Peï-ho.

Pleine de vie, elle est triste, sale et riche. Elle a des rues étroites qui s'emmêlent ainsi que des mèches rebelles, souillées de pellicules, et dessus, des toits cornés qui sont des bijoux de rubis et d'éme-

raudes ; et des pagodes luxueuses où trône dans l'or le dieu de sa race.

On sait sa richesse, non son secret.



BRUXELLES.

Dans le temps des invasions, bambine, ses parents la traînaient avec leurs femmes, leurs bagages et leurs chariots. Mais, comme elle était moins forte que les autres, elle n'a pu suivre jusqu'au bout, et elle s'est arrêtée, pour boire dans la Senne. Puis, elle a laissé couler l'eau et le temps, et elle n'a plus retrouvé les siens. Elle est donc restée là, prête à pleurer et bien seulette. Ceux qui passaient ralentissaient leur marche, cependant, pour la voir, car elle était jolie déjà; elle devenait une belle fille que beaucoup courtisèrent dès qu'elle abandonna ses jupes courtes. Et elle a ri avec tous, causé avec chacun.

Tant de parlers rudes ont durci le sien: aussi n'a-t-elle plus l'accent des ancêtres; mais elle en a conservé l'humeur et la joie. Par instants, on s'y trompe, et on la croit Gauloise encore, lorsqu'une syllabe écorche l'oreille et la fait Flamande, plus qu'elle n'est.

Elle pose dans le Nord, sérieux et triste, une note égarée de grâce et de vivacité. Elle pétille. Elle a su ne garder de son long mariage espagnol qu'une belle place en dentelle semée de fils d'or, et du puritanisme hautain de ses seigneurs et maîtres que leurs cadeaux de pierres fuselées.

Son sang flamand la travaille, parfois, quand elle boit la bière qui lave et gonfle, et mousse. Elle est propre, méticuleusement; chaque matin, elle se débarbouille à grande eau. Son teint frais ne l'empêche pas d'être un peu majestueuse, sous la couronne royale. Elle le montre :

Comme les petites communes d'alentour s'approchaient d'elle pour l'admirer, elle a fait, par terre, un grand rond vert, s'est mise au milieu, et leur a dit gentiment :

— Ne dépassez pas cela, et soyez sages. Plus loin, c'est à vous, pour une fois; ici, c'est chez moi, savez-vous!

Les petites communes se le tinrent pour dit, et l'entourent, et la regardent.



PARIS.

Petite, toute petite fille aux jambes grêles, qui t'amusais à sauter à la corde avec les deux bras de la Seine, tu ne songais pas que tu dépasserais Ninive, Babylone ou Memphis. Tu regardais les fraîches prairies d'alentour, cueillant des pâquerettes et jouant avec les barques légères. Tu grandis. Fillette encore, un fiancé rude du Nord voulut te prendre dans ses bras robustes, et tu frémis d'horreur au contact velu du mâle, et tu le chassas. Tu grandis encore, tu devenais belle; déjà l'on t'aimait, et les puissants te comblaient de présents. Tu acceptais les bijoux et tu remplaçais sur ta tête les bonnets de pierre, lorsqu'ils devenaient vieux et petits.

De son côté, le barbare du Nord croissait, et, avec sa taille, le désir de ton baiser. Il revint plus grand, te revit plus grande, tenta encore de te séduire, et tu lui résistas. Tu fus adolescente, puis femme, et tu connus le succès; tu fus reine incomparable, l'univers étonné retentit de ta gloire. Le monde vint à toi, et les barbares se réunirent pour te conquérir. Tu les subis, ô souveraine; ils te violèrent et ta douleur fut si grande qu'ils s'enfuirent épouvantés de leur forfait jusqu'aux fonds de leurs steppes gelés et ténébreux.

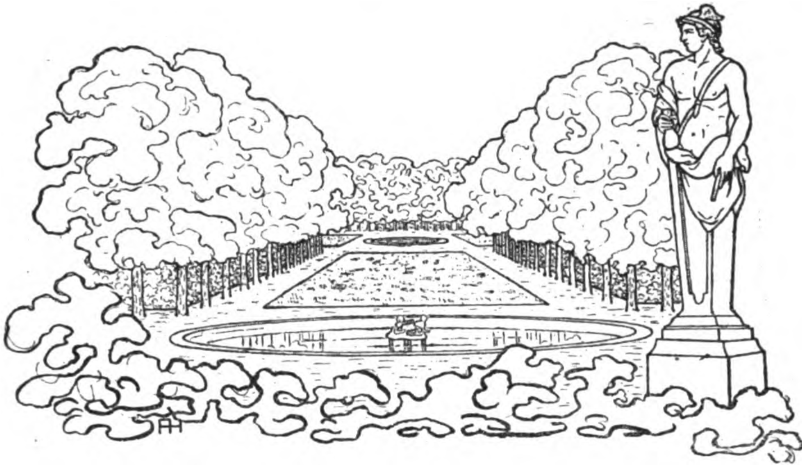
Tu te remis de ta chute et tu embellis encore! Ta splendeur irrite l'amour, désespère l'aède: tu es l'Incomparable, l'Indescriptible! Tu es la Lumière!

Dans l'ombre, les Barbares se concertèrent et se ruèrent. Une fois encore, l'impudicité de leur haleine effleura ta bouche. Mais arrivés en voleurs, ils n'osèrent te souiller, et, prisonnière, vaincue, meurtrie, tu ne leur permis pas d'appuyer longtemps leurs lippes sur tes lèvres, ô martyre! Et ils gardent le goût brûlant de ton étreinte, avec l'amertume de t'avoir conquise, non séduite.

Tu es, maintenant, lavée des souillures, de nouveau la plus belle. Ton front étincelle, et tu épands la clarté comme la statue de Rhodes, au loin, sur la mer des ténèbres. Tes sœurs étrangères, jeunes ou âgées, t'envient. Les unes sont de pauvres vieilles aux cheveux blanchis, voilées comme il sied aux duègnes, les autres, des impubères dont la croissance rapide laisse percer les os pointus sous la peau.

Toi seule est Divine.

ALOÏS D'HUNCKS.



Les Portraits originaux de Jean-Jacques Rousseau

La glorification de Rousseau se poursuit : une nouvelle statue du philosophe par Carrier-Belleuse — qui avait déjà fait son buste pour une fontaine d'Asnières, en 1886 — a été inaugurée l'an dernier à Montmorency ; à droite du Panthéon, au fronton duquel David d'Angers a sculpté Jean-Jacques parmi les grands hommes qu'appelle la Patrie reconnaissante, une statue de lui, due à Paul Berthet avait été élevée en 1889 et voici que Bartholomé travaille à un monument en son honneur pour l'intérieur du temple.

Ajoutons enfin, que tandis que M. le comte de Girardin publie une nouvelle iconographie de Rousseau, plus complète encore que celle entreprise en 1878, lors de la célébration du centenaire, par M. A. Bachelin, les habitants d'Ermenonville, à l'aide d'une souscription générale, vont faire revivre son image, cette année même, à côté de son premier tombeau.

Au milieu des portraits, des allégories, des apothéoses sans nombre, il est intéressant de rechercher quelles furent du vivant de l'immortel psychologue la plus exacte reproduction des traits

de son visage, la meilleure représentation de sa physionomie. Nous croyons bien que, seuls en définitive, quatre artistes ont fait directement le portait de Rousseau : les peintres La Tour, Houel, Ramsay, et le sculpteur Houdon.

Tous les portraits peints et surtout gravés, même du vivant de Rousseau, comme après sa mort, sont plus ou moins inspirés de La Tour, de Ramsay et de Houdon. Le portrait dessiné par Houel n'a été lithographié qu'une fois, du moins, à notre connaissance (1).

*
* *

J.-J. Rousseau ne fut satisfait que de son portrait par Quentin de Latour. Personne, semble-t-il, d'ailleurs, ne pouvait mieux comprendre l'âme inquiète et tourmentée de Rousseau, que

(1) La *Revue hebdomadaire* a reproduit, en 1901 un portrait de « Rousseau à seize ans » dont « l'original » appartient au docteur Calliès, d'Annecy : nous avons trop de doute sur son authenticité pour ne pas nous borner simplement à le signaler

On a dit qu'un peintre genevois, Gardelle, avait fait un portrait original du citoyen de Genève. Il est introuvable comme le dessin également original qui aurait servi à J.-B. Michel pour faire sa gravure datée de Neuchâtel tantôt de 1761, tantôt de 1762. Cette gravure est d'ailleurs intéressante et représente Rousseau idéalisé, de profil, en bonnet fourré, ayant devant lui le manuscrit de la *Nouvelle Héloïse*.

Un seul petit portrait au physionotrace que nous signalons aux observateurs comme très caractéristique et très consciencieusement dessiné, par Quenedey, a peut-être été exécuté d'après nature ; il est au cabinet des Estampes et paraît bien être celui reproduit en tête d'une courte notice sur l'*Homme de la Nature et de la Vérité*.

Il est vrai que le sculpteur J.-B. Lemoyne, l'auteur du tombeau de Mignard à l'église Saint-Roch, celui dont il existe au Louvre un si beau portrait par La Tour, a fait en 1766, du vivant de Rousseau, le buste du philosophe, mais celui-ci ne posa pas dans son atelier, cela ressort de la *Correspondance*. Ce buste fut adjugé au prix de 570 livres à la vente de l'abbé Terray en 1779, un an après la mort de Rousseau. La lithographie de Miger et celle de Betremieux « d'après un marbre original tiré du cabinet de M. Denon » doivent être faites d'après la statue de Lemoyne, encore que les artistes aient habillé Rousseau en conventionnel et l'aient représenté tête rase.

Moitte, élève de Lemoyne, l'auteur du premier fronton du Panthéon, qu'on peut voir précisément sur la gravure de l'apothéose de Rousseau, remporta le prix du concours décrété par le Comité de Salut public en représentant « le citoyen de Genève méditant le plan de l'*Emile* et examinant les premiers pas de l'enfance. » Sa statue qui, d'après le projet, devait être placée aux Champs-Elysées, fut érigée dans le jardin des Tuileries. C'est sans doute elle que reproduit un petit dessin au crayon qu'on peut voir aux Estampes avec cette indication : « J.-J. Rousseau d'après la figure en plâtre placée au petit jardin des Tuileries, le 10 Thermidor an V. »

Signalons aussi une lithographie de Coteau : elle indique qu'elle est faite d'après un plâtre aujourd'hui disparu. On a dit que c'était une figure originale nous en doutons beaucoup.

Les portraits de La Tour ont été gravés en 1763 par Littret et Cathelin, par

La Tour, être nerveux, relié à lui par la même délicatesse physique, par le même trouble devant les mensonges de la vie, par le même « zèle de perfection », personne, à notre avis, ne l'a mieux comprise. Le merveilleux pastelliste ne disait-il pas à Sébastien Mercier de ceux qui posaient devant lui : « ils croient que je ne saisis que les traits de leur visage, mais « je descends au fond d'eux-mêmes à leur insu et je les remporte tout entiers » (1).

Le premier portrait que La Tour fit de J.-J. Rousseau, est de 1753 : il l'avait exécuté à Montmorency pour Mme d'Epinay, qui le rendit à son ami dès qu'elle fut brouillée avec lui. Rousseau l'offrit en 1760 au maréchal de Luxembourg (2).

En 1753, Jean-Jacques avait 41 ans. Il devait voir souvent, à cette époque, La Tour, dont l'amie, Mlle Fel, celle que le peintre appelait « la Céleste », avait créé le rôle de Colette, dans le *Devin du Village*. Cette pièce avait été jouée à l'Opéra, précisément en cette même année 1753, où l'auteur du *Discours sur les Sciences et les Arts*, du *Discours sur l'inégalité*, avait débuté dans la littérature, en même temps qu'au théâtre (3).

Sur le portrait de La Tour — dont il existe plusieurs répliques — Rousseau est vêtu d'un habit gris-perle et d'un gilet gris

Saint-Aubin, plus tard par Dupréel et Fiquet. Rousseau était toujours irrité lorsqu'il parlait de ce graveur qu'il accusait de l'avoir défiguré.

Sous la Révolution et sous la Restauration parurent, d'après La Tour, des portraits complètement déformés dans des costumes de toutes sortes. Ils ne sont qu'amusants.

(1) Il est à remarquer que La Tour, vivant dans l'intimité de Grimm, d'Holbach, de Mme d'Epinay, de Diderot, ne fixa que les traits de Rousseau et il les fixa plusieurs fois d'après la *Correspondance*.

(2) On lit dans les *Confessions*, partie II, livre IX : « Mme d'Epinay m'envoya son portrait et elle me demanda des instructions pour avoir le mien peint par La Tour... » On lit plus loin, liv. X de la même partie : « Quelque temps après « mon retour à Mont-Louis, La Tour vint m'y voir et m'apporta mon portrait « au pastel qu'il avait exposé au Salon, il y a quelques années. Il avait voulu « me donner ce portrait, que je n'avais pas accepté ; mais Mme d'Epinay, qui « m'avait donné le sien, et qui voulut avoir celui-là m'avait engagé à le lui « redemander. Il avait pris du temps pour le retoucher. Dans cet intervalle, « vint ma rupture avec Mme d'Epinay ; je lui rendis son portrait et n'étant plus « question de lui donner le mien, je le mis dans une chambre du petit château. « M. de Luxembourg l'y vit et le trouva bien ; je le lui offris, il l'accepta ; je « le lui envoyai. »

(3) C'est l'étude directe aussi poussée que possible, c'est la préparation presque terminée de ce premier portrait qui figure au Musée de Saint-Quentin. (Largeur 0 m. 34, hauteur 0 m. 45). Ce pastel avait le numéro 4 dans la nomenclature faite par le frère de La Tour en son testament de 1807 par lequel il léguait ses tableaux, presque tous du pastelliste, à la ville de Saint-Quentin. On sait le peu de succès des enchères publiques qui les sauvèrent ; il fut tel que le portrait de Rousseau montait à 3 francs et que pas un pastel n'atteignit trente francs ! Les tableaux de La Tour furent retirés de la vente dans des conditions particulières qu'ont racontées Edmond et Jules de Goncourt dans un article de la *Gazette des Beaux-Arts* de 1867.

avec jabot de batiste : il porte la perruque poudrée. On n'aperçoit que le haut de son buste et il est assis sur une chaise de paille dont le dossier, avec deux boules de bois, se distingue parfaitement. Le temps a fané un peu le pastel, les joues sont devenues d'un blanc grisâtre, mais il a respecté le sourire fin, un peu dédaigneux de Jean-Jacques ; il a laissé toute leur vie à ses yeux admirables qui sont à la fois d'une malice charmante, d'une candeur triste, d'une profondeur troublante et d'une étonnante jeunesse. Seul, le grand artiste qui avait pu fixer l'extraordinaire éclat des yeux de Voltaire, pouvait exprimer les regards de Rousseau.

Ce portrait figura au Salon de 1753. Le cadre portait : « *M. Rousseau, citoyen de Genève* » ; il était orné des deux vers suivants de Marmontel :

A ces traits par le zèle et l'amitié tracés
Sages, arrêtez-vous ; gens du monde, passez !

Diderot n'y voyait « que l'auteur du *Devin du Village*, bien habille, bien peigné, « bien poudré, et ridiculement assis sur une chaise de paille »... Peu importe vraiment la chaise de paille, elle avait d'ailleurs, suivant Féron, fait l'objet d'une discussion entre La Tour et son modèle, qui préférait un banc ! Si ce portrait n'avait point été celui de Rousseau, Diderot n'eût point dépensé tant d'ironie à son sujet et il en eût certainemnet loué davantage la vérité et la simplicité.

Sébastien Mercier, un des premiers « dévôts » de Jean-Jacques, à tel point, qu'on le surnommait « le singe de Jean-Jacques », trouvait très ressemblant le portrait de son illustre maître par La Tour. Voici comment il le dépeignait lui-même : « Tous « ces traits se terminaient en finesse. La taille bien prise, la « jambe fine, un joli pied, la physionomie animée, la bouche « mignonne, les yeux petits et même enfoncés, mais qui lan- « çaient le feu, tel il étoit. Le son de sa voix étoit d'une douceur « ravissante et son chant avoit beaucoup d'expression. Il se « oiffa de bonne heure avec une petite perruque ronde : ce qui « lui ôta un des traits principaux de la physionomie en dégui- « sant la forme antique de son front. »

La Tour, subissant l'influence de la Rosalba, a peut-être trop

fait de Rousseau, un gentilhomme de lettres, mais il faut remarquer qu'au moment où celui-ci posait devant le peintre, il s'occupait surtout de musique, il était « celui qui cultive les muses » et qui écrivait : « le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies ».

Un second portrait de Rousseau par La Tour, est au musée Rath, à Genève : son authenticité n'est pas douteuse ; il est fait d'après le pastel du musée de Saint-Quentin (1). Ce portrait a été légué en 1876, à la ville de Genève, par le docteur Cuendet ou Coindet, qui le tenait de son grand'oncle, Cuendet, l'ami de Rousseau, cité dans les *Confessions*. Ce doit être « le second portrait » dont il est question dans deux billets de Rousseau à Mme La Tour, du 21 octobre et du 17 décembre 1764, et dans deux lettres, l'une à M. Le Nieps (2). datée de Moutiers 14 octobre 1764, l'autre du même jour, adressée à La Tour lui-même : « Oui, monsieur, j'accepte encore mon second portrait. Vous « savez que j'ai fait du premier un usage aussi honorable à « vous qu'à moi, et bien précieux à mon cœur. M. le maréchal « de Luxembourg daigna l'accepter, Mme la Maréchale a daigné « le recueillir. Le monument de votre amitié, de votre géné- « rosité, de vos rares talents, occupe une place digne de la « main dont il est sorti. J'en destine au second une plus humble,

(1) On a parlé d'un autre portrait attribué à La Tour, réplique de celui de Saint-Quentin, qui appartiendrait à Mme Julliard, de Genève, et qui aurait appartenu à M. Rocca, beau-frère de Mme de Staël.

Une gravure anglaise assez fine de Robert Hart serait faite d'après un portrait original de La Tour « en possession de M. Bordes, à Paris. »

Une ancienne copie peinte à l'huile « d'après le pastel de Genève » figurait au n° 3.791 du catalogue du Musée historique de Versailles (année 1855).

Deux portraits attribués à La Tour ont figuré à l'Exposition organisée en 1874 au profit des Alsaciens-Lorrains ; l'un appartenait à Mme Delessert et montrait Rousseau tête nue avec les cheveux poudrés comme dans le tableau de Saint-Quentin ; l'autre, propriété de M. le comte de Girardin, le représentait vêtu d'une espèce de robe de chambre grise garnie de fourrure et coiffé d'un bonnet fourré. M. de Girardin, dans l'iconographie de Rousseau que nous n'avons pu malheureusement avoir sous les yeux, ne manque certainement pas de nous décrire ce portrait avec complaisance.

Contrairement à ce que dit M. Tourneux dans son livre si attrayant sur La Tour, il n'y a pas de pastel de lui au Louvre représentant Rousseau et c'est bien dommage !

Remarquons que Latour est mort dix ans après Rousseau, en 1788, et qu'étant donnée la vogue de l'auteur du *Contrat social*, il fit peut-être lui-même ou fit faire par ses élèves des copies de son pastel. Le poète Hipp. Buffenon, l'historien de Mme d'Epinay, croit posséder un portrait original de Jean-Jacques par La Tour.

(2) Il est encore question du portrait de Rousseau par La Tour dans la *Correspondance*. V. Lettres à Mme de Luze, 17 mars 1764 ; à M. Laliaud, 14 octobre, 9 décembre 1764 ; à M. Moulton, 28 mars 1770.

« mais dont le même sentiment a fait choix. Il ne me quittera « point, monsieur, cet admirable portrait qui me rend en quel- « que façon l'original respectable ; il sera sous mes yeux chaque « jour de ma vie, il parlera sans cesse à mon cœur : il sera trans- « mis, après moi, dans ma famille : et ce qui me flatte le plus « dans cette idée, c'est qu'on s'y souviendra toujours de notre « amitié ».

*
* *

La Tour avait peint Rousseau à la force de l'âge, du talent, presque dans l'ivresse du succès. Les années passent, même cette malheureuse année 1762, où, au nom des catholiques, l'archevêque de Paris, lance son mandement portant condamnation de l'*Emile* et où, au nom des protestants, le Petit Conseil de Genève décrète le même auteur d'*Emile* de prise de corps, fait brûler ses livres et enjoint aux pasteurs de l'expulser de partout.

En 1764, Rousseau se reposait de ses déboires dans son ermitage de Montmorency, lorsqu'il reçut la visite du peintre normand Houel. Celui-ci revenait d'Italie où, comme pensionnaire du roi, il avait pris à la gouache de nombreuses vues. Rousseau le retint à dîner. Le repas fini — raconte M. Le Carpentier dans une notice sur Houel, lue à Rouen à sa mort en 1813 — le philosophe s'endort auprès de sa cheminée et le peintre de prendre son crayon pour dessiner son hôte : « Le Genevois qui n'aimait « pas être surpris se réveille de son assoupissement, voit le « peintre en position, il en sourit, et cette anecdote est devenue « le sujet d'un tableau qui existe au domicile du « peintre ».

Nous ne savons pas où est le tableau de Houel, mais une lithographie nous a gardé son dessin, elle porte la note suivante : « d'après une esquisse que F. Houel fit de J.-J. Rousseau, après « avoir dîné avec lui à Montmorency, dans la petite maison de « l'orangerie du maréchal de Luxembourg, le dimanche de l'oc- « tave de la Fête-Dieu, l'an 1764 » (1).

Le dessin est très consciencieux. La physionomie de Jean-Jacques est aussi fine — n'en déplaise à Diderot — que dans les portraits de La Tour : elle a plus de douceur encore. Coiffé d'un

(1) Cette lithographie existe au cabinet des Estampes en deux épreuves, l'une dans l'œuvre de Houel, l'autre dans la collection des portraits de Rousseau.

simple bonnet, Rousseau est en robe de chambre avec des manchettes plissées : il est assis au coin du feu dans une modeste salle à manger-cuisine et l'on voit les ustensiles de ménage les plus vulgaires derrière lui ; des livres sont à sa portée sur une petite table. Un chien est à ses pieds, un chat est sur ses genoux tout de son long étendu. Le philosophe a les yeux ouverts mais il est complètement absorbé dans sa rêverie : il a la tête appuyée sur la main qui paraît longue, élégante et soignée. Le costume de Rousseau semble être le fameux costume arménien, simplifié, celui qu'il adopta dès son arrivée à Motiers-Travers (1).



Deux ans après en 1766, Rousseau ne se trouvant bien nulle part et taquiné, sinon persécuté, partout, est venu chercher un asile en Angleterre où David Hume l'a conduit et où il l'a présenté au peintre écossais Allan Ramsay qui était, ou allait, devenir peintre du roi d'Angleterre et qui désirait faire le portrait du citoyen de Genève. Le proscrit se laisse présenter sans enthousiasme ainsi que cela ressort de sa longue lettre à David Hume où il dit qu'il est bien déterminé « à ne garder jamais d'amis par bienséance » et qu'il n'en veut avoir que pour les aimer » (2).

(1) On se rappelle qu'à Motiers, il se lia d'amitié avec Mylord Keit, maréchal d'Ecosse, gouverneur de ce pays pour le roi de Prusse, Frédéric II. « Mylord maréchal » appelait Jean-Jacques « son fils le sauvage » en ajoutant : « Nous ne le sommes pas mal tous les deux. » Rousseau dit lui-même à propos de son costume : « Ce n'était pas à cause de l'état de ma santé une idée nouvelle... « elle m'était souvent venue à Montmorency... mais l'orage excité contre moi « m'en fit remettre l'usage à des temps plus tranquilles... je crus prendre ce « nouvel habillement à Motiers, surtout après avoir consulté le pasteur du lieu « qui me dit que je pouvais le porter au temple même sans scandale. Je pris « donc la veste, le caftan, le bonnet fourré, la ceinture ; et après avoir assisté « dans cet équipage au service divin, je ne vis point d'inconvénient à le porter « chez mylord maréchal. »

(2) Cette lettre est du 10 juillet 1766, on y lit encore : « M. Hume me présente « de bonne grâce à tout le monde ; il était naturel de lui attribuer comme je « faisais, la meilleure partie de ce bon accueil ; mon cœur était plein de lui, « j'en parlais à tout le monde ; j'en écrivais à tous mes amis ; mon attachement « pour lui prenait chaque jourde nouvelles forces ; le sien paraissait pour moi « des plus tendres, et il m'en a quelquefois donné des marques dont je me suis « senti très touché. Celle de faire faire mon portrait en grand ne fut pourtant « pas de ce nombre ; cette fantaisie me parut trop affichée, et j'y trouvai je « ne sais quel air d'ostentation qui ne me plut pas. C'est tout ce que j'aurais « pu passer à M. Hume s'il eût été homme à jeter son argent par les fenêtres « et qu'il eût eu dans une galerie tous les portraits de ses amis. Au reste, « j'avouerai sans peine qu'en cela je puis avoir tort. »

Dans le tableau de Ramsay— qui est au musée d'Edimbourg —Rousseau est représenté en buste, de trois quarts ; il est vêtu de sa robe d'arménien dont il serre la fourrure d'une main qui paraît fort belle. Sa tête est couverte d'un bonnet de fourrure rejeté en arrière pour bien dégager un front magnifique. Il regarde le spectateur d'un œil profond, presque inquisiteur, méfiant ; sa bouche semble amère, presque pincée. L'intensité de l'expression est vraiment digne de remarque et l'on ne peut pas reprocher à l'artiste de ne pas avoir étudié, deviné même jusque dans sa pensée, l'homme extraordinaire qui consentait, avec la mauvaise grâce que l'on sait, à poser devant lui.

Cependant aigri, mécontent de tous et de lui-même, connaissant la rancune, le soupçon, le remords même, ne pouvant plus se consoler en chantant « les misères de sa vie », portant plus que jamais en lui le tourment de l'idéal insatisfait, l'auteur des *Dialogues* est furieux contre le peintre anglais ; il suffit de relire tout le début du deuxième dialogue pour s'en convaincre. Là, Rousseau « juge de J.-J. Rousseau » converse avec un Français et fait son propre portrait en essayant de s'isoler de lui-même et de raconter ses aventures comme s'il s'agissait d'un autre : « sur ces portraits de lui si vantés, dit-il, qu'on étale de toutes « parts, et qu'on prônait comme des chefs-d'œuvre de ressem- « blance avant qu'il revînt à Paris, je m'attendais à voir la figure « d'un cyclope affreux comme celui d'Angleterre ou d'un petit « grimacier comme celui de Fiquet... au lieu du féroce ou dou- « cereux aspect auquel je m'étais attendu, je n'ai vu qu'une phy- « sionomie ouverte et simple qui promettoit et inspiroit de la « confiance ou de la sensibilité... il n'y a point de fausseté sur « son visage... Jean-Jacques n'est assurément pas un bel hom- « me : il est petit et s'apetisse encore en baissant la tête. Il a la « vue courte, de petits yeux enfoncés, des dents horribles ; ses « traits, altérés par l'âge n'ont rien de fort régulier : mais tout « dément en lui l'idée que vous m'en aviez donnée : ni le regard, « ni le son de sa voix, ni l'accent, ni le maintien ne sont du « monstre que vous m'avez peint... Je lui trouve aujourd'hui les « traits du mentor d'Emile ; peut-être dans sa jeunesse lui aurai- « je trouvé ceux de Saint-Preux. »

Et Rousseau de répéter que les peintres et les graveurs anglais ont fait de lui un « cyclope affreux » pour le rendre « ab-

ject, ridicule et méprisant ». Il reproche à ses protecteurs d'avoir fait « disparaître les gravures qui avaient été faites sur « le portrait fait par La Tour » et il leur décoche cette épigramme :

« Hommes savants dans l'art de peindre
Qui me prêtez des traits si doux,
Vous aurez beau vouloir me peindre
Vous ne peindrez jamais que vous ! »

L'exilé qui s'est laissé emmener par David Hume en Angleterre continue : « Là, le premier et le plus important de ses soins « est de faire faire par Ramsay, son ami particulier, le portrait « de son ami public. Il désirait ce portrait aussi ardemment « qu'un amant bien épris désire celui de sa maîtresse. A force « d'importunité il arrache le consentement de Jean-Jacques. On « lui fait mettre un bonnet bien noir, un vêtement bien brun, on « le place dans un coin bien sombre, et là, pour le peindre assis, « on le fait tenir debout, appuyé d'une de ses mains sur une ta- « ble bien basse, dans une attitude où les muscles fortement « tendus altèrent les traits de son visage. De toutes ces précau- « tions devait résulter un portrait peu flatté, quand il eût été « fidèle. Vous avez vu ce terrible portrait. »

A la vérité, c'est surtout Rousseau qui a écrit le deuxième dialogue dans un moment d'humeur noire, de *spleen* épouvantable. Si l'on juge du tableau de Ramsay par les belles gravures soit de Martin, soit de Corbutt, on le trouve superbe et l'on comprend « qu'il ait fait l'admiration de Paris et de Londres. » Ce portrait parut satisfaire certains des amis de Rousseau et non des moindres. C'est certainement à lui que fait allusion Bernardin de Saint-Pierre dans son *Essai sur J.-J. Rousseau.*

***

Le 3 juillet 1778, jour de la mort de Rousseau, Houdon fut appelé en toute hâte à Ermenonville : il y accourut et moula lui-même la tête du philosophe. Une excellente lithographie du masque de Rousseau a paru sous la Restauration : elle est signée Marius Lavigne et porte : « Tête de J.-J. Rousseau moulée sur « nature 24 heures après sa mort par Houdon, sculpteur — faisant partie du cabinet de M. Gossuin. »

Jean-Jacques a-t-il posé de son vivant dans l'atelier de Houdon ? Un praticien du grand sculpteur prétendait l'y avoir vu plusieurs fois. M. Michel, le conservateur de la sculpture du Louvre a rapporté ses propos et les croit assez vraisemblables (1).

De même que La Tour fit plusieurs pastels, Houdon fit plusieurs bustes de Rousseau et dès la mort du philosophe en apparut une foule de contrefaçons.

Deux bustes de Rousseau par Houdon sont célèbres : l'un, souvent moulé en terre cuite représente Rousseau portant la perruque ronde et l'habit à jabot de dentelle ; il paraît avoir été exécuté pour servir de pendant à un Voltaire, même pose et même costume, qui est au Louvre dans la salle de Houdon et provient du ministère de l'Intérieur ; l'autre est un chef-d'œuvre. C'est le fameux buste en bronze qui fait l'admiration de ceux qui visitent au Louvre les salles de la sculpture française : il est daté de 1778.

Houdon a fait de Rousseau un demi-dieu : il l'a coiffé et drapé à l'antique, une bandelette dans les cheveux. Tous les traits du visage sont modelés avec un art infini. La tête est largement penchée en avant. Au fond des yeux le génie brille ; le front est large, la bouche est sévère, le nez assez fortement aquilin a les ailes toutes prêtes à palpiter ; la physionomie est calme comme celle d'un habitant de l'Olympe et cependant on sent que toutes les passions peuvent la bouleverser en un instant (2).

(1) Ce qui est acquis, c'est que Houdon connaissait Rousseau et avait pu, à maintes reprises, observer sa physionomie : il le dit lui-même dans la brochure : *Réflexions sur le concours en général et sur celui de la statue de J.-J. Rousseau en particulier*, par Houdon, sculpteur du roi, de l'Académie de peinture, sculpteur et graveur. On lit dans cette brochure quelque peu grandiloquente : « Quant au concours de la statue décrétée par l'Assemblée nationale « pour J.-J. Rousseau, qui est le motif pour lequel je mets par écrit mes ré- « flexions, je ne peux dire qu'une seule chose en ma faveur, c'est que la res- « semblance de ce grand homme est pour ainsi dire ma propriété, puisque je « suis le seul qui soit parvenu à le faire, selon l'opinion publique, parfaitement « ressemblant ; que Rousseau est mort ; qu'il ne reste que son buste ; qu'on « s'en servira et que j'aurai alors donné des armes contre moi. Peut-être pour- « rai-je ajouter que celui qui, sans démarches, sans sollicitations, a été appelé « par un peuple libre pour lui retracer l'image de deux héros, La Fayette et « Washington, qui fait pour l'Amérique la statue de ce dernier, pourrait espérer « le même honneur de sa patrie devenue libre aussi par les travaux de ses « illustres représentants. Rien ne manquerait alors à son bonheur, et il serait « sûr que d'inscrire son nom sur la statue de J.-J. Rousseau, votée par les « Français libres, le conduirait à l'immortalité. »

(2) C'est certainement ce buste qu'a le plus étudié Pradier lorsqu'il a fait pour sa ville natale le monument de Rousseau érigé à Genève en 1834.

*
* *

Nous avons dit en commençant qu'on allait très prochainement élever à Ermenonville un monument à la gloire de Jean-Jacques : ce monument devrait être très simple.

Il ne s'agit plus de faire l'apothéose, tant de fois faite, de l'auteur des *Confessions* ; il n'est plus question de rechercher laquelle de ses âmes multiples domina en lui. M. Jules Lemaître nous a dévoilé son âme de genevois, son âme de protestant, son âme de catholique, ses âmes de vagabond, de révolté, d'amoureux, de rêveur, de mystique, son âme de neurasthénique alors que, presque fou il s'effrayait de voir le mal dans le monde comme un angoissant mystère et ne pouvait avoir pour le pénétrer ni l'ample foi d'un Bossuet ni la non résistance évangélique d'un Tolstoï. Toutes ces âmes qui se faisaient la guerre en lui se battaient, se mêlaient, n'en formaient plus qu'une, hélas ! l'âme de Jean-Jacques.

Cette âme passionnée et ardente luit dans les yeux du pastel de La Tour; elle étincelle presque farouche dans les regards du portrait de Ramsay ; elle sommeille dans les yeux du dessin de Houel ; elle brille, elle se calme, elle s'épure sur les traits du buste de Houdon, magnifique, mais triomphante encore d'orgueil.

Au soir de sa vie à Ermenonville, où il ne séjourna que six semaines avant d'y mourir, nous voulons imaginer que Rousseau dans ses longues promenades examina sa vie tout entière : il la jugea alors sans passion lui qui avait dit cependant : « on s'imaginait que je pouvais écrire par métier comme tous les autres gens de lettres, au lieu que je ne sus jamais écrire sans passion ». Il pressentit que ses disciples, ses panégyristes, ses amis eux-mêmes le comprendraient mal, qu'ils déformeraient sa

A l'Exposition iconographique de Rousseau, en 1883, le graveur-dessinateur Hédouin avait envoyé un modèle de Houdon lui appartenant : « Rousseau assis, enveloppé dans une draperie à la façon de Voltaire, ayant auprès de lui un enfant. »

Le Mire, Saint-Aubin, ont gravé les deux bustes de Rousseau par Houdon d'une pointe scrupuleuse et délicate. Beaucoup de graveurs se sont inspirés d'eux, depuis Langlois en 1793, Delignen en 1791, jusqu'à Ducarme, Vérité et Leroux, en 1819.

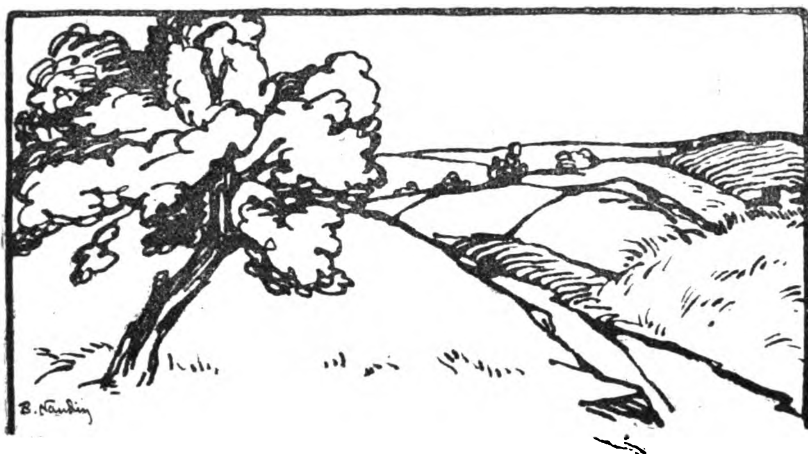
Le portrait le plus digne de remarque est celui dédié aux citoyens de Genève par le graveur Ingouf le jeune « d'après le buste » en 1779.

doctrine comme certains graveurs, déjà de son vivant, déformaient ses portraits.

Ce n'est pas en législateur antique pas plus qu'en sophiste grec qu'en rhéteur romain, ce n'est pas en directeur de conscience des princes, des seigneurs et des grandes dames, pas plus qu'en oracle du peuple ou en prêtre à rebours accepté par M. Homais que nous souhaiterions voir représenter à Ermenonville le grand homme. Nous voudrions le revoir tel qu'il fut pendant les derniers jours de sa vie douloureuse, alors qu'il reprenait les *rêveries du promeneur solitaire*, se réchauffait au soleil et admirait la nature. Il était alors, ce nous semble, le vieillard apaisé, content d'avoir vaincu en lui l'homme pervers, il était vraiment l'homme meilleur, le philosophe patient, modeste et doux, regardant l'humanité avec indulgence, lui pardonnant tout parce qu'il comprend tout d'elle et qu'au fond, même aux heures de misanthropie, il l'a aimée.

Parti à la recherche de la vérité, ayant cru dépenser sa vie pour elle, voyant tous les mensonges qu'on peut dire en son nom, Rousseau se demandait sans doute si on la trouve ici-bas, il se le demandait en spiritualiste vainqueur de toutes les intolérances, en amant malheureux de la beauté, en penseur refusant de traiter d'imposteurs les fondateurs des divers cultes, en poète ayant, comme eux l'intelligence des choses religieuses et le besoin des divines harmonies. N'avait-il pas écrit : « C'est un grand « et beau spectacle de voir l'homme sortir, en quelque manière « du néant, par ses propres efforts ; dissiper par les lumières « de sa raison les ténèbres dans lesquelles la nature l'avait en- « veloppé ; s'élever au-dessus de lui-même ; s'élancer par l'es- « prit jusque dans les régions célestes; parcourir à pas de géant, « ainsi que le soleil, la vaste étendue de l'univers ; et, ce qui est « encore plus grand et plus difficile, rentrer en soi pour y étu- « dier l'homme, et connaître ses devoirs, sa nature et sa fin. »

Georges Audigier.



Les Pastorales

Les Blés d'hiver

Le sol est rafraîchi et le ciel reposé
Et l'horizon qui fut par l'averse écrasé,
Renaît sous la clarté souple qui se déroule
Et flue au bord des champs où l'herbe rousse houle.

Voici le temps venu des semailles d'automne,
La terre est accueillante en la brume azurée
Et la lente charrue, dont les ferrailles sonnent,
Au pas lent des grands bœufs, dans le chaume est entrée.

Tous les échos du bois prochain sont réveillés
Et répondent aux mots vastement déployés
Par qui le laboureur dirige l'attelage,
Qui l'écoute, l'œil attentif, l'oreille sage.

La lisière du bois s'est faite musicale,
Pleine du bruisselis d'un vol de passereaux ;
Et les chants des labours et la voix des échos
Confondent en douceur leur cadence inégale.

L'air gris a la tiédeur caressante des nids
Où s'endormaient blottis des tourtereaux aveugles.
La charrue crie un peu, à peine ; les bœufs meuglent,
Inclinant sous le joug leurs deux fronts réunis.

Et, noyant leurs profils, baignant leur flanc roussâtre,
Une vapeur s'élève et s'entortille aux roues,
Idéalement bleue et que les sabots trouent,
Car chaque sillon fume ainsi qu'un feu de pâtre.

Moi, je rêve, marchant à côté de mes bœufs ;
J'admire la rosée, en frissons de cristal,
Sur les panais flétris ; je cause avec mes bœufs,
Dans la tranquillité du matin pastoral.

Je savoure le vent au souffle aromatique ;
Sortant de la forêt, ces effluves d'ozone ;
J'écoute, de l'écho, la lointaine réplique.
Le calme m'envahit du bucolique automne.

Un instinct très ancien remonte à la surface
De ce moi, que j'oublie, anxieux, véhément,
Compliqué, et ce que j'étais hier s'efface ;
Je suis un paysan lorrain tout simplement.

Je m'intéresse aux blés d'hiver qu'on va semer,
A la terre robuste où je suis appuyé
Et dont je suis sorti et dont je suis aimé
Et qui me bercera quand je m'endormirai.

J'ai fait abstraction des clairvoyances vaines,
De ce qui, malgré tout, gémit toujours en nous
Et je demande un peu à la saison sereine
De son âme, à mes bœufs, un peu de leur cœur doux.

Je vivrai dans l'odeur des Glèbes embuées

Pour **Suzette Dauguet**

Je vivrai dans l'odeur des glèbes embuées,
Quand on attache, en mars, les bouvaçons au joug
Et qu'ils s'en vont traînant, sous la rose nuée,
La charrue ou la herse aux cahotants écrous.

Je vivrai dans l'odeur du marécage roux,
Lorsqu'au nerveux soleil, qui sous l'eau les chatouille,
Entre les iris blonds, les carpes dorées grouillent
Et fraient, collant au sol vaseux leur ventre doux.

Quand la sève en vertige, avec des frissons blêmes,
Met au cœur de la plante un sensuel émoi
Et fait jaillir la fleur du bourgeon trop étroit,
Je vivrai dans l'odeur du grand spasme suprême.

Je vivrai dans l'odeur des succulents épis,
Que nourrit la clarté vivante du soleil ;
Dans l'odeur des troupeaux, par les sombres vermeils
Broutant, et des ruchers sous leurs vieux toits tapis.

Je vivrai dans l'odeur des couchants évirés
Sur les marais plaintifs où s'effeuille l'automne
Et dans celle du vent, monotone cromorne,
En hiver poursuivant ses refrains atterés.

Je vivrai dans l'odeur fluctueuse du temps,
Depuis avril dansant sa danse orgiastique,
Jusqu'à décembre noir au sommeil léthargique ;
Dans l'odeur de la brise et celle des autans.

Pour l'avoir déchiffrée, l'énigme au sens profond,
Et fervemment chantée, mieux que nul autre sur
La musette rustique et le flageolet pur,
Je vivrai dans l'odeur divine des saisons.

MARIE DAUGUET.



Monticelli

(1824-1886)

Au début de l'année 1874, visitant Marseille pour la première fois, je me laissais guider par mon seul désir de connaître cette ville au gré de mes fantaisies de peintre et j'allais du vieux port, tout rayonnant d'un soleil qui m'étonnait en ce mois de janvier, aux rues étroites des vieux quartiers, pleines d'ombre, quelques oripeaux pendus aux fenêtres, une échancrure de ciel bleu, mettant seuls une note vive dans ce mystère, puis un carrefour avec une fontaine entourée de platanes taillés en forme de candélabres et dont la blondeur étincelait dans la lumière.

Très amateur de bibelots, je m'arrêtais aux devantures des marchands d'antiquités lorsque, rue Haxo, je fus attiré par des peintures qui brillaient comme un amas de pierreries ; j'entrai dans la boutique et demandai de qui étaient ces tableaux. Le marchand, M. Boyer, ne fit aucune difficulté pour m'indiquer le nom du peintre : Monticelli. Il ajouta qu'il habitait Marseille et sur mon désir de le connaître il s'offrit à me conduire chez lui. J'acceptai avec empressement et je garde à M. Boyer un souvenir reconnaissant pour m'avoir fourni l'occasion d'approcher un peintre admirable que je revis jusqu'en 1882 à chacun de mes voyages à Marseille.

La présentation eut lieu le lendemain et dès que Monticelli

apprit que j'avais demandé à le connaître sur le vu de ses peintures, il en parut aussi surpris que touché.

— Comment, jeune homme, vous aimez ma peinture ; et pourquoi ?

— Je l'aime parce que je sens toute la beauté de ces assemblées de femmes aux vêtements somptueux, se courbant en de radieuses révérences aux pieds d'amours lumineux. Je l'aime parce que toute cette beauté me semble émaner de pierres précieuses, d'émaux, et que l'ensemble réjouit également mon esprit et mes yeux.

C'est avec une bonhomie exquise qu'il me dit :

— Oui, je vois que vous aimez vraiment ma peinture.

Pendant la conversation je l'examinai curieusement. De taille moyenne, la tête puissante, le crâne presque chauve, une longue barbe grisonnante qui lui donnait l'aspect d'un maître ancien tel que je me les figurais ; ce qui me frappa surtout ce fut ses yeux à fleur de tête, lumineux et grands, j'eus la sensation que pour arriver à produire par la couleur de tels miroitements, d'aussi éblouissantes symphonies, pour mettre dans un ton qui paraît unique, une infinité de tons différents, il fallait que son œil fût d'une sensibilité particulière qui lui permettait de percevoir ce que d'autres ne voyaient pas.

Le docteur Augier (Raoul Gineste), érudit et poète délicat, qui eut, le premier, l'initiative de parler du génie de Monticelli, donne une explication scientifique de la particularité visuelle du peintre marseillais. « Il avait une hyperestésie curieuse du sens visuel. Les couleurs que nous voyons d'une façon normale, il les percevait avec une intensité, un chatoiement, un éblouissement prodigieux. La myopie peut conduire à l'impressionisme, l'hyperestésie seule explique le cas de Monticelli (1). »

Il y a là une confirmation scientifique de ce qui n'était, chez moi, qu'une intuition.

Ma visite se prolongea sans que Monticelli parlât beaucoup.

Avant de le quitter, je lui propose de faire mon portrait.

Il me regarda fixement et me demanda si j'avais vu des portraits peints par lui. Je lui répondis que je n'en avais jamais vu, mais qu'une vision aussi pénétrante que la sienne devait traduire la figure humaine avec tout son caractère et toute sa pensée. Il fut donc convenu que le lendemain il commencerait.

Après l'avoir quitté, j'obtins quelques renseignements sur cette figure si sympathique qui m'avait séduit autant comme

(1) Raoul Geneste. — *Revue des Musées*. Novembre 1889.

homme que comme peintre. J'appris alors que, né en 1824, il avait fait ses études au lycée de Marseille, qu'il avait une passion aussi grande pour la musique que pour la peinture. Ses études s'en ressentirent, son désir d'être peintre lui faisant passer tout son temps à dessiner. Sa famille, que cette vocation n'effrayait pas, le fit entrer à 15 ans à l'Ecole des Beaux-Arts de Marseille où il eut quelques récompenses.

Ses études terminées, il resta à Marseille pendant plusieurs années ; des commandes importantes et son succès local le décidèrent à partir pour Paris, après avoir fait auparavant un voyage en Italie (1849-1850) où il exécuta des copies avec une application d'écolier (1). A Paris, recommandé à Diaz, avec lequel il se lia d'amitié, il eut une existence facile, vendant ses toiles des prix honorables, puis revint à Marseille en 1871 et s'y fixa définitivement, rebelle à toute sollicitation pour retourner dans la capitale. On ajouta qu'il était de très ancienne et très haute noblesse et tout cela me donna le désir de connaître sa vie d'une façon plus intime.

J'extrais, de notes prises au jour le jour, ce qui concerne Monticelli :

24 *janvier* 1874. — Première séance pour mon portrait. Je suis allé chez Monticelli avec un bonnet de fourrure que j'avais coutume de porter en hiver; cette coiffure l'a beaucoup séduit — et après m'avoir bien examiné, il me dit : « Je vais peindre un lion ». Comme il fallait un panneau et qu'il n'en avait pas, nous sommes allés chez un marchand de vieux meubles et j'ai acheté un bahut Louis XIII. C'est sur la porte de ce bahut qu'il a commencé mon portrait.

Il m'a fait asseoir en face de la fenêtre, en pleine lumière et a dessiné avec son pinceau en blanc et en noir.

Il ne m'a pas dit un mot pendant cette séance qui a duré plus de deux heures ; lorsque j'ai pu voir le panneau, il était couvert d'une grisaille modelant déjà la figure, les parties lumineuses dans des blancs purs, les ombres réchauffées avec des bruns et le bois lui-même intervenant dans le dessin du bonnet. La pâte était généreuse, vibrante de petites touches transparentes dans les chairs, solide dans le vêtement et le fond.

(1) Deux de ces copies figurent à la rétrospective Monticelli du Salon d'automne (n°° 122 et 122 *bis*).

J'admirais sa manière de procéder, il me dit qu'il avait vécu avec les maîtres vénitiens et qu'il connaissait tous leurs secrets. Il était sérieux en disant cela et je ne veux pas croire à une mystification. — Je suis troublé.

25 *janvier* 1874. — Monticelli a été plus bavard aujourd'hui. Mon portrait paraît aller à son gré, il a commencé à peindre avec des tons colorés, en pleine pâte sur la grisaille encore fraîche.

D'après lui on ne doit jamais peindre sur des parties à moitié sèches, le mieux est de peindre sans laisser sécher, la matière s'amalgame mieux et l'on n'a pas à redouter les craquelures.

Il emploie les couleurs pures ou mélangées avec du vernis, — jamais d'huile ni d'essence — j'ai examiné son vernis, il est épais, légèrement jaune et je crois que c'est du vernis à voiture. La matière paraît le préoccuper beaucoup et j'ai l'impression que c'est un vrai peintre.

26 *janvier* 1874. — Troisième séance; mon portrait est presque achevé. Monticelli travaillait en silence. Il me fixait sans relâche, son œil me pénétrait, il m'a demandé de parler. J'ai senti qu'il désirait un modèle bien vivant.

Il a peint avec entrain, avec joie, l'intensité des tons s'est augmentée, il a souligné d'un vermillon la transparence de l'oreille et l'éclat des lèvres.

Je me suis levé de temps en temps pour regarder ; son métier me déconcerte, je ne comprends pas encore cette matière rugueuse, inégale ; je me suis hasardé à le lui dire :

— Vous comprendrez plus tard ; je peins pour dans trente ans.

Pourquoi trente ans ?

27 *janvier* 1874. — Mon portrait a été terminé aujourd'hui. La séance n'a pas duré longtemps. Monticelli avait travaillé sans moi, il m'a expliqué que le modèle peut être une gêne, qu'une œuvre dans laquelle le cerveau du peintre n'intervient pas librement, n'est pas une œuvre d'art.

Le portrait est vraiment curieux, expressif, les yeux sont limpides et regardent bien, mais la matière me déconcerte toujours. J'ai dit à Monticelli combien j'étais heureux de cette œuvre, il a paru content, non du compliment, mais du portrait qu'il juge : « Un bon morceau de peinture ».

J'ai été très embarrassé pour le prix. Je savais combien les

marchands vendaient ses panneaux — mais un portrait ?— Enfin, je me suis décidé à lui indiquer la somme modeste dont je disposais, m'excusant de ne pouvoir lui donner davantage. — « C'est bien, mon petit, je ne suis plus habitué à tant de générosité », et il m'embrassa. J'étais confus et heureux. Décidément, c'est un aussi grand cœur qu'un grand artiste.



Pendant mes séjours à Marseille, j'ai recueilli quelques anecdotes dépeignant l'homme qu'était Monticelli :

Chez lui, venait souvent un « amateur passionné » qui, délicatement, après sa visiste, déposait sur un meuble dix ou vingt francs, mais n'oubliait pas de faire choix d'une toile et de l'emporter.

Monticelli, indifférent, continuait de rêver.

Cependant, un jour que sa passion l'aveuglait, l'amateur mit une toile sous son bras et un franc sur la table.

Le peintre se leva, prit le franc, et, ses bons yeux tout mouillés, le tendit au généreux mécène.

— Reprenez ceci, dit-il humblement.

L'autre, troublé tout de même, reprend la pièce et repose la toile.

— Et gardez le tableau, finit Monticelli qui ne revit jamais plus son « admirateur ».

Un peintre lui apporte une toile et demande des conseils, entre autres :

— Puis-je la signer ?

— Mais oui, mais oui, si vous ne la signez pas, comment voulez-vous qu'on la reconnaisse ?

Un jour qu'il avait deux cents francs, Monticelli se fit construire un « cabanon » au bord de la mer. Un cabanon sans toit. — Il voulait, disait-il, ne point cesser de jouir de la beauté du ciel, même la nuit, et dormir sous les étoiles. Cependant, il arriva qu'il plut, Monticelli, tout navré, quitta son cabanon, ne voulant point voir « pleurer les étoiles ».



Il semble que pour certains artistes d'imagination et de rêves, la réalité de leur existence disparaît pour faire place à des légendes bien en accord avec leurs productions ; pour Monticelli, rien de bien précis sur son séjour à Paris. On sait qu'il eut deux ateliers, faubourg Montmartre et aux Batignolles, qu'il habita aux Lilas où il aurait fait des décorations importantes, jamais retrouvées d'ailleurs, et qui doivent être recouvertes d'un papier quelconque. Sa vie intime est aussi mystérieuse. On a parlé de sa passion pour l'impératrice Eugénie, et c'est bien encore une légende. Ce qu'on peut supposer, c'est que Monticelli habitant Paris à l'époque où le Second Empire était à son apogée, a trouvé son idéal dans la beauté et la grâce de l'impératrice et qu'il a fixé souvent son allure, plutôt que ses traits, lorsqu'il voulait une dominante dans ses réunions de femmes exquises.

Il disait avoir vécu avec les grands maîtres vénitiens et connaître tous leurs procédés de peinture. Il citait des noms, décrivait les fêtes auxquelles il avait assisté, faisait le portrait des grandes dames au moral et au physique avec une précision déconcertante. Les palais les plus merveilleux étaient évoqués dans leurs architectures ; il indiquait la couleur des marbres, les décorations intérieures avec les glaces et les ors flamboyants des grandes galeries, les lits à colonnes et à baldaquins brodés au petit point; faisait un récit des dîners d'apparat et citait les mets extraordinaires qu'on y servait, tandis que des musiciens tiraient de leurs instruments les mélodies les plus suaves. Et c'était la description des fêtes de nuit dans des parcs enchantés, remplis de statues d'une mystérieuse blancheur, ou des fontaines et des jeux d'eau apportaient une fraîcheur exquise sur les épaules nues des grandes dames. On donnait le spectacle sur le théâtre en plein air éclairé à profusion, pendant que les invités se répandaient dans les allées du parc ou se massaient en haut des escaliers de marbre pour jouir de la féerie. La conviction et la gravité avec lesquelles tout cela était dit, me faisait réfléchir à la possibilité d'une vie antérieure et ne pouvant résoudre un pareil mystère, je me disais, que de même on peut ressembler physi-

quemement à des ancêtres très éloignés, de même on peut tenir d'eux une âme pareille qui devient alors une aide puissante pour développer les idées confuses qu'on porte en soi.

*
* *

On a voulu le comparer à tel ou tel peintre, établir des rapprochements, trouver des similitudes ; on a cité Delacroix, Corot, aussi Watteau et Rembrandt, mais si on peut constater parfois dans ses œuvres des analogies avec certains maîtres, il n'en faut pas conclure qu'il leur ressemble. M. André Gouirand, qu'il faut souvent citer lorsqu'on parle de Monticelli, dit très justement à ce propos :

« On comprend que différents peintres, préoccupés par les mêmes recherches soient arrivés à des résultats ayant une parité d'expression. L'atmosphère est à certains moments saturée de molécules d'idées qui peuvent germer identiquement chez des cerveaux différents, à distance » (1).

Oui ; il est apparenté à la grande lignée parce qu'il en faisait partie comme l'anneau d'une même chaîne, mais son inspiration, son entente des harmonies, son dessin si expressif, sa couleur rare et somptueuse, tout cela est bien à lui, rien qu'à lui.

On a cherché à définir les différentes périodes de sa production et l'on s'accorde pour trouver qu'au sortir de l'école des Beaux-Arts de Marseille, il fut influencé par Ricard, puis par Diaz avec lequel il travailla et dont il devint l'ami. Ensuite, ayant approché les grands maîtres du XIXe siècle, Delacroix, Corot, Courbet, Troyon, Daubigny, qui tous le tenaient en grande estime, il commence à s'affranchir et étonne par l'harmonie de ses compositions et la richesse de son coloris. C'est l'époque où il connaît le succès, où ses tableaux se vendent de bons prix et où l'empereur Napoléon III lui en achète deux qu'on n'a jamais retrouvés.

A partir de 1867, on peut le considérer comme complètement libéré des influences premières et il est probable que, pour son cerveau toujours en gestation, il a voulu réagir contre un genre

(1) André Gouirand: *Monticelli.*– (Société Française d'éditions d'Art, Paris, 1900)

qui donnait beaucoup plus de satisfaction aux amateurs qu'à lui-même.

Il ne s'est pas demandé à ce moment s'il continuerait à vendre ses tableaux. Il sentait autrement la vision des formes et de la couleur, il voulait enfin réaliser comme il le comprenait, son rêve de beauté, et c'est à partir de cette époque qu'il commença la série des Décamérons, des fêtes galantes, des réunions de femmes en des parcs enchantés, et produisit ainsi, jusqu'à la fin de sa vie, ces compositions harmonieuses, d'une couleur triomphante qui atteignirent les plus hauts sommets de l'art. C'est également à cette époque qu'il a peint les portraits admirables dont on peut voir quelques spécimens à la rétrospective ; il est difficile d'aller plus loin dans l'expression donnée à la figure humaine. Mais s'il avait volontairement évolué, la foule n'y comprenant plus rien, se retira et c'est dans le silence le plus complet qu'il inventa les œuvres merveilleuses qui sont aujourd'hui cotées à de très hauts prix. C'est à ce moment que des poètes, des artistes, séduits par ses compositions idéales, par le grand charme de la couleur, achetaient pour rien des panneaux qu'on trouvait au milieu d'objets quelconques chez les brocanteurs de Montmartre ou de l'Odéon. Un des tableaux qui a figuré à la Centenale en 1900 a été payé 40 francs avec son cadre, sur une demande de 50 francs par le marchand. C'est pendant cette plus belle période de sa vie qu'on l'a traité de fou, essayant pour atténuer cette épithète, de dire que c'était le sort de tous les génies. Mais si Monticelli fut excessif, tumultueux, vivant, inégal, ce qui est la caractéristique des grands et vrais artistes, il n'en est pas moins vrai que ses facultés étaient parfaitement équilibrées, et qu'il ne lui eût pas été possible de réaliser des œuvres avec une telle intensité de vie s'il avait été fou.

Son amour de la nature était profond, immense ; en face de la splendeur d'un soleil couchant sur la mer dorée, je l'ai vu verser des larmes. Il m'avoua qu'il ne pouvait contempler la mer sans pleurer. J'ai compris alors l'émotion intense qui se dégage de ses marines, dont une des plus belles figure à la rétrospective, au Salon d'Automne (n° 103).

La femme — c'est à elle qu'il a pensé presque toujours; il a

inventé des attitudes pour exprimer son élégance, créé des costumes, légers et transparents pour harmoniser ses formes, lourds et somptueux pour affirmer sa souveraine puissance ; il l'a parée de bijoux les plus rares, les plus inattendus, posé sur son front des diadèmes d'étoiles, fait resplendir sa chair en une apothéose de clarté.

Il a donné à son geste la noblesse, l'élégance, une subtile et majestueuse félinité ; tout en elle est exquis, rythmique, harmonieux...

Dans presque toutes ses compositions, la femme tient la première place et lorsqu'il la subordonne aux paysages, aux parcs enchantés où elle évolue, c'est pour bien montrer qu'elle fait partie intégrante de la Nature et, comme elle, grande inspiratrice de l'harmonieux concert des êtres et des choses, génératrice de toutes les beautés.

Son besoin de produire était tellement impérieux, que pour l'assouvir, il travaillait souvent le soir et qu'il lui arrivait même de se lever la nuit pour jeter fiévreusement sur des cartons ou des panneaux de bois le rêve qui le hantait. Et lorsque l'argent manquait, qu'il ne pouvait acheter des couleurs, il raclait sa palette et faisait alors « ses tableaux du vendredi » des tableaux maigres !

Ce qui lui a permis de réaliser ses rêves, alors qu'il était complètement personnel, c'est que depuis ses premières études jusqu'à sa mort, la nature avait été son point d'appui, c'est toujours à elle qu'il demandait son inspiration, quitte à la transfigurer, voire même à la déformer pour exprimer ce qu'il sentait en lui.

Ainsi les œuvres sorties tout entières de son cerveau sans aucun document ni modèle, sont souvent celles qui donnent la plus émouvante impression de nature et communiquent des sensations de beauté que la Nature elle-même est incapable de provoquer.

Il a le don de l'émotivité et c'est pourquoi il est surtout le peintre des artistes, des musiciens, des poètes, de tous ceux qui sont accessibles à la beauté des formes, à la suggesstion des arabesques, à l'enivrement qu'engendre la contemplation des tons les plus rares, la caresse d'une matière admirable, faite de pierre-

ries, de gemmes, d'étincelants amalgames, de tous ceux enfin qui ont le pouvoir d'évoquer leur rêve intérieur en face du rêve de l'artiste.

Je peins pour dans trente ans.

Cette phrase qu'il répétait volontiers sans en expliquer le sens, m'avait beaucoup frappé. Ce n'est que plus tard, alors que je le connaissais davantage, ayant constamment de ses œuvres sous les yeux, que j'ai cru comprendre. Jamais je ne l'ai interrogé pour connaître sa véritable pensée.

Sans doute voulait-il faire allusion à la myopie intellectuelle de ses contemporains ; il fixait à trente années le temps nécessaire aux yeux pour s'ouvrir, aux cerveaux pour comprendre, mais il devait penser aussi à la transformation de la matière qu'il travaillait, non en vue d'un résultat immédiat, mais bien en escomptant la fusion des couleurs, l'oxydation, l'action du vernis qui donne la solidité et l'émail, les mystérieuses combinaisons des empâtements et des glacis.

Il se rendait parfaitement compte de ce que serait sa peinture après un certain nombre d'années. Il avait la certitude de ne pas être trahi par une maîtresse qu'il avait toujours furieusement aimée.

Il m'a été donné de constater le changement progressif de sa peinture dans les œuvres que j'ai depuis plus de trente ans et qui se sont certainement modifiées, toujours plus belles avec le temps.

On peut se rendre compte de la beauté, de la rareté de la matière dans presque toutes les œuvres exposées au Salon d'Automne.

Quoiqu'il en soit, les temps sont révolus. Il entre enfin dans la gloire, salué comme un des plus grands coloristes de toutes les époques, comme un peintre admirable qui s'apparente aux plus grands maîtres français, par la grâce, l'émotion, l'invention, le dessin, la couleur mystérieuse et rayonnante.

Il faut souhaiter maintenant, pour donner une sanction à la réprospective organisée par le Salon d'Automne, et afin de consacrer la gloire de Monticelli, que de belles œuvres, bien expressives de son génie, entrent dans nos musées nationaux.

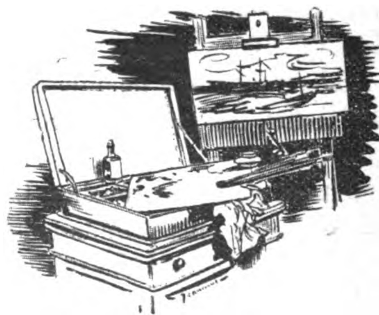
Il faudrait aussi que sa ville natale, qui vient de lui élever un monument, répare plus complètement le dédain qu'elle eut pour

lui de son vivant et l'oubli dans lequel on l'a tenu depuis sa mort.

On peut espérer que Marseille, riche cité, pourra glorifier comme il le mérite, un de ses enfants les plus séduisants, en faisant entrer au Musée de Longchamps des œuvres dignes de Monticelli.

Et si, pour des considérations d'argent, des œuvres ne pouvaient être acquises dans ce but, eh bien! que l'exemple des Las Caze, Thomy-Thierry, Moreau-Nélaton pour le Louvre, Bruyas à Montpellier, le Dr Tripier à Lyon, soit suivi par quelques grands collectionneurs et que des dons de belles pièces permettent de créer au Musée de Longchamps une salle Monticelli qui s'augmentera par la suite, du seul fait que l'exemple est contagieux.

CH. FAURE.





A travers la Quinzaine

Sur la Vie

Notes sur deux livres [1]

Quelques personnes d'une haute vertu aiment les œuvres de Suarès. D'autres, en plus grand nombre, les haïssent, la plupart sans les avoir lues. Presque tout le monde les ignore. Parmi ceux qui les pratiquent, plusieurs sont rebutés; certains avouent n'y rien comprendre et confessent qu'ils se sont laissés séduire. Il ne reste donc à ce poète qu'une poignée d'amis, gens de l'esprit le plus rare ; et, dans le nombre, les deux ou trois plus grands artistes du temps.

On m'a prié de dire ce que je sais de ses dernières œuvres. Je le ferai en peu de mots, sans toucher à Suarès même, lequel s'est toujours soustrait aux curieux, quels qu'ils soient, et ne cessera jamais de s'y soustraire. Son ami, je doute de l'être ; et, peut-être, il n'y tient pas. Mais, à coup sûr, je suis son confident assez intime, depuis qu'il n'est plus un enfant. Nous nous sommes connus à la Sorbonne. Un jour, comme nous quittions la cour antique, au milieu des décombres, contemplant ce chaos fleuri de docteurs, il murmura : « Ce qui m'étonne le plus, ici, c'est de m'y voir. » Voilà ce que Suarès a pu dire un peu partout, depuis, comme le vieux duc de la mer fit à Versailles ; ou, si l'on ne veut ni prince, ni palais dans la comparaison, comme un pur solitaire, soudain lancé de son île brumeuse au mitan de la ville, un matin de foire.

(1) Voici l'homme, 1 vol. gr. in-8° de 450 p., et Bouclier du Zodiaque, 1 vol. gr. in-8°, à l'*Occident*, 17, rue Eblé, Paris.

I

VOICI L'HOMME *n'est pas un livre de pensées ni de maximes. Quiconque a du goût le devrait sentir, aux proportions seules de l'ouvrage.* VOICI L'HOMME *est un poème : comme les œuvres de la plus vieille antiquité, il va par bonds et par ellipses. Ni transitions, ni passages, ni escaliers visibles. Il semble être né avant l'art de la rhétorique et l'usage du développement.*

Les esprits fins n'ont plus le sens de ces œuvres, pareilles à des actions tragiques. Ils cherchent un livre à la manière des auteurs ; et on leur donne une vie. C'est parce qu'elle se livre, qu'elle se voile et ne s'étale pas. Quant aux esprits grossiers, ils font leur fonction, là comme ailleurs : ils se vident, ils lâchent leur idée, orde de boue et qui sent les lieux bas : et le bruit qu'ils font dans ces régions humiliées n'est peut-être pas le rire qu'ils croient.

Le pouvoir de juger, comme les autres, ne se sépare pas aisément de l'autorité que donne, seule, la véritable force. Paris est plein d'intelligences raffinées, et le monde est presque privé d'intelligence forte. L'analyse sans possession de l'objet, telle est la misère des critiques. Que d'esprits, qui touchent sans doute à tous les objets de l'entendement, sans jamais tenir la connaissance ! Pour eux, VOICI L'HOMME *est une œuvre sans forme et sans unité. Parce qu'ils n'en voient pas l'ordre, ils en blâment le désordre : il n'est qu'en eux. Dans* VOICI L'HOMME, *c'est l'ordre qui a le plus de force. Et, de même, un ordre astronomique régit toutes les images du* BOUCLIER. *Parce que l'ordre d'un poète n'est pas celui du critique, faut-il parler de son désordre ? Quel abus ! Le plus bel ordre est le plus caché : il ne se laisse pas saisir du premier coup, ni même de l'onzième. Tel est l'ordre de la nature, qui est tout l'objet de la science, depuis qu'il y a des hommes, et qui doit rester leur étude, tant qu'il y aura des hommes.*

Il faut être bien vain pour ne pas sentir l'ordre dans une œuvre de Suarès, quelque opinion d'ailleurs qu'on en ait. Et c'est lui faire offense. Car ce mot est de lui : « Je voudrais bien savoir si l'œuvre de toute notre vie, et à moi plus qu'à un autre, n'est pas de nous mettre en ordre avec nous-mêmes. »

On a dit de VOICI L'HOMME *qu'il est une Somme de l'anarchie et*

de l'âme nihiliste. Or, c'est tout le contraire. On y voit les victoires de la raison sur toutes les folies, même les plus belles ; et on y suit la victoire de la foi sur la raison qui se vante. Car la raison n'est pas le dernier mot de la raison. Au terme, il faut un acte de foi pour vivre. Tout, ici, est ascension et hiérarchie.

La forme même révèle une œuvre où tout est fait pour le cœur. Le cœur est tout affirmation. L'amour toujours affirme.

Dans le plan, l'œuvre a trois nefs, trois porches et un transept de cantiques. Et le chœur sacré au centre, c'est en effet le Cœur. Ce poème est la cathédrale de l'intuition (1)

Tout gravite au cœur et au centre. Tout y mène. Il y a bien des voies. Chacun des détails innombrables n'a un peu de prix qu'à sa place, pour tomber avec la masse au centre : ils n'ont point de valeur que de s'y perdre. Toutes les poussées obéissent au même calcul ; toutes les perspectives s'y ordonnent. Ainsi, le premier porche, comme cinq cents statues en procession, fait pleuvoir l'image des forces. Mais on entre aussitôt, et dès la nef se révèlent les ordres. Tout commence par la force ; et tout se suit par l'ordre. On pourrait montrer le même équilibre dans les trois parties.

Il est vrai que l'œuvre d'art, parce qu'elle ne veut jamais rien prouver, ne fournit jamais de preuves ; mais elle en est pleine. Elle n'est pas un écorché, pour étaler ses liaisons et ses muscles. C'est ce que fait la rhétorique, communément. La rhétorique est un arsenal de preuves. C'est en la développant qu'on prouve une pensée. Le livre de Pascal n'eût pas été une œuvre d'art au même degré, si ce puissant esprit avait eu le loisir d'en faire l'Apologie qu'il méditait. Il aurait été plus riche d'arguments et plus pauvre d'émotion.

Du cœur au cœur, c'est la loi de l'art. L'œuvre d'art n'a point d'autre preuve que l'émotion. L'art est la méthode de conduire les émotions et de les porter au comble. Que d'autres développent et démontrent. Tout, ici, va par ellipses : c'est le langage de l'émotion. C'est aussi le règne de la métaphore. La métaphore est plus vivante que le fait. Bien peu s'en doutent ; mais cette vérité sera partout sentie, demain.

(1) Cathédrale ! quel est cet orgueil ? Ni orgueil, ni humilité. Il n'y a pas, là, d'amour-propre. Toutes les cathédrales ne sont pas des merveilles. Il en est d'admirables, qui tombent en ruines. Il en est de moins belles, qui sont solides. On ne juge point ici de l'œuvre ni de la beauté qu'elle a. On parle de ce qu'elle devait être, encore plus qu'elle n'est, dans la pensée de qui l'a voulu faire.

Il est plus vrai encore que la cathédrale s'élève sur une montagne de négations. Mais telle est la dernière profondeur et la révélation d'un nouveau monde : l'affirmation est le noyau de la négation universelle.

La négation universelle est la seule affirmation qui résiste à l'analyse.

C'est alors que la vie fait la synthèse : dans l'intuition.

« Rien n'est : mais j'aime. » Tel est le cri profond du cœur, l'aurore sur toutes les ruines.

De nef en nef, on passe par trois mondes, mais toujours selon le cœur, et pour toujours coïncider au cœur. Après le monde de la nature, le monde de la cité ; et après la cité, la cellule de l'âme, la grande solitude intérieure. Tout est réduit au rêve, et au rêve du rêve. Dans le rêve, tout est sujet.

Au fond, nous vivons dans le désespoir, dès que nous avons conscience de vivre. Mais nous faisons semblant d'espérer. La feinte est éternelle, pour autant que nous le sommes.

Là, je vois toute la vie, la plus grande et la plus humble, comme un drame. Chaque drame, ou presque tous, n'est qu'une farce pour le voisin, et, il faut l'avouer, pour le héros lui-même. C'est en quoi il sont tous tragiques pour le poète : bassement, mais tragiques. Ils l'attendent, et ils l'appellent. A l'infini, le monde cherche dans l'homme cette conscience qui le tue ; et l'homme cherche plus que lui-même dans le cœur qui sauve. L'art recueille ces cris, ces soupirs, ces élans ineffables, ces oraisons mortelles.

Dans la terrible solitude du rêve, l'amour seul fait l'objet et ressuscite la vie du monde. Or, l'amour n'a qu'une mesure : la création aux dépens de celui qui crée. Il n'est pas d'autre marque de l'amour, ni d'autre signe créateur qu'un divin et parfait sacrifice.

La cathédrale donne sur une place de néant. Elle est dans le néant. Mais les nefs vont à la vie intérieure. A ce point, le poème de VOICI L'HOMME *est celui de la rédemption. Il faut voir un peu ce que l'art vient faire ici, et ce que le chant veut dire. A l'intersection de nos chemins surgissent les piliers de puissantes prémisses: Point d'autre vie que l'amour. Dans l'amour, la seule connaissance. Point d'autre passion que l'appétit de la plénitude. Point de repos pour l'homme, sinon dans la recherche et la conquête de la plénitude.*

Comme la religion, l'art vise la plénitude et embrasse profondément la douleur et la mort.

Le divin sentiment de la plénitude ! C'est la victoire sur la mort, une possession directe de l'univers : là, on se sent éternel. L'homme est l'animal qui veut être éternel. La créature élève alors l'encens du : Nunc dimittis servum tuum et mei ! *Soit fait de moi en toi, Seigneur, Etre, Amour, Total, Somme et Plénitude !*

De cette hauteur même, certes, on retombe. Le moi reprend le sens, et il se retrouve sur les routes funestes de la différence. La navigation funèbre recommence, à la quête du port jadis obtenu. Et qui sait s'il ne fut pas un rêve ? La symphonie bronche en toutes ses harmonies. La cathédrale s'ébranle sur ses assises, saisies de tremblement. Surgit amari aliquid. *Il faut saisir une fois encore les outils redoutables de la négation, la hache et la bèche du retour sur soi-même et soi seul.*

Cependant, le pays de la plénitude jamais ne s'oublie. Le cœur n'en perd pas la vue : telle est l'extase de l'art, et la possession qu'il donne. Art ou poésie ; car la poésie est au sommet de l'art que je veux dire.

L'art n'est pas du tout le champ ni la récolte de la joie, comme on ose prétendre. Qu'elles en soient victorieuses ou qu'elles y succombent, toutes les grandes œuvres respirent la douleur. La mort hante les grands cœurs. Le sens de la mort donne à chaque moment son prix ineffable. C'est la vue du moi dans le tombeau.

Rien ne ressemble moins à l'appétit de la mort, au goût du néant, à l'ivresse noire des Hindous. En rien. L'Occident est action. La peur physique du sépulcre n'y entre pas pour beaucoup, ni les plaintes sur soi-même. Tout consiste ici dans l'horreur du néant, la haine du vide, le mépris et l'épouvante du Rien. Le démon, que serait-ce, sinon la connaissance du cercle nul, du zéro absolu, avec le vide au centre ?

L'artiste est celui qui ressuscite. L'art n'est pas de divertissement. Il faut sortir de la mort : il n'y a point d'autre vie, que de chercher la vie. La pensée seule est la mort même : la pensée n'est donc pas la véritable connaissance.

Prenons donc, d'un dernier regard sur VOICI L'HOMME, *la vue de cette église. Belle ou non, je ne sais, mais église.*

La Nature, c'est la première nef, toutes les forces en fusion, le

divin chaos où l'instinct cherche l'ordre, et le doit trouver infailliblement. Car l'ordre est d'abord la projection du temps. C'est l'action. Mais la mort y règne.

La Cité, c'est la seconde nef. En dépit de tous les effets et de toutes les contraintes de l'ordre, la cité n'est que le masque de la nature, la nature voilée. L'instinct en révolte brûle de déchirer les voiles et d'arracher le masque. C'est la pensée. Et la mort y règne.

L'Amour est l'instinct de la nef majeure, entre les deux autres, qui est celle de l'éternelle solitude, où l'âme est retirée, quand la mort est accomplie dans la pensée et dans l'action. Alors, le cœur connaît qu'il a seul la vie, qu'il peut seul la perdre et la sauver. Mais il ne peut sauver la vie qu'à la condition de se perdre lui-même. Là, au transept de toutes les voies, révélation est faite du destin à l'intuition, cette veuve de l'univers, éternellement solitaire : nous sommes faits pour l'amour, et non pas pour le bonheur. L'amour n'est pas la paix, même quand il n'est pas uniquement la souffrance : car il est la création dans le sang du créateur. Tout est sujet ; et tout doit se faire objet au cœur.

Voilà un aspect de l'œuvre. Il y en a beaucoup d'autres. La vision de l'art y est surtout d'une vaste étendue : l'art est une victoire du cœur contre la mort.

II

BOUCLIER DU ZODIAQUE *est un bouclier de symboles. Qu'on le veuille ou non, c'est une œuvre religieuse, en ce sens qu'elle aspire à l'unité, et vit dans l'unité.*

L'ordre du BOUCLIER *est celui des saisons. On va du 21 juin minuit au 21 juin midi; et l'année est accomplie au solstice d'été. Semaine après semaine, les aspects de la nature et les passions de l'homme se succèdent ; et les émotions qui en naissent se répondent de saison à saison. Ici encore, le cœur est au centre, et le soleil la figure. L'amour est le tout puissant mouvement de ce dieu : tout vient de lui et tout y va. Il crée même ce qu'il détruit. C'est toujours le combat du feu pur contre la nuit, qui est le néant des espaces. Le même destin et des vicissitudes pareilles emportent les jours de la terre, les saisons de l'univers, les révolutions de la pensée et les passions humaines : de l'été à l'hiver, et de l'hiver au suprême été Car tout doit finir par l'acte de création, qui est l'acte de foi. Contre*

le noir néant de la pensée et du monde, l'arme de la lumière est tendue ; le soleil du cœur est à l'ombon; et il peuple la nuit qu'il illumine.

Une fois de plus, il ne s'agit pas de vaincre. Il s'agit d'élever un chant, où tout entre. La poésie des Anciens, loin de mourir ou de déchoir, a fini dans le Bréviaire, qui est la merveille de l'Eglise. A tort ou à raison, je regarde le poète du BOUCLIER *comme un de ceux qui fondent le bréviaire de l'Eglise future.*

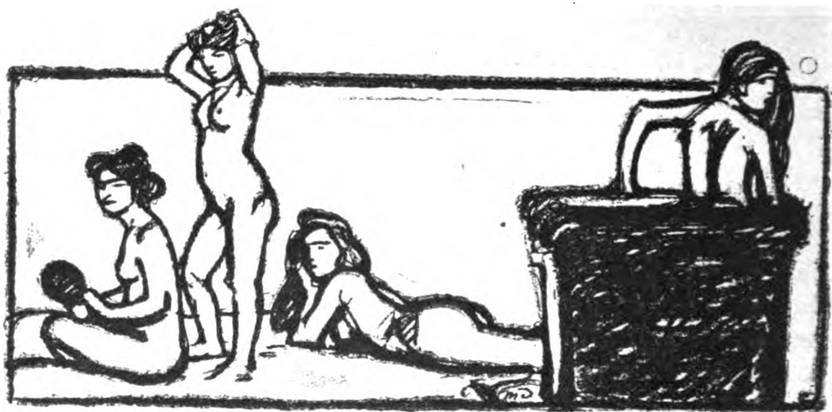
La joie de l'art, dans la plus profonde détresse, c'est qu'il invite l'homme à se sentir éternel. Il faut que le cœur sauve le cœur. Qu'importe là-dessus de n'être pas compris ? Le temps viendra de l'être. Et, même s'il ne vient pas pour celui qui attend, il n'aura pas perdu la partie divine : il n'aura perdu que l'enjeu délicieux du bonheur.

Sans doute, il était né pour cette misère solennelle.

Il n'est pas le seul. Ces grandes victimes du désespoir, qui n'entrent jamais dans la Terre Promise, n'en sont point flétries, mais couronnées, au contraire, comme du soleil couchant ; elles en sont presque bénies, en dépit de toutes leurs fautes : car ce sont elles seules, peut-être, qui portent, jusque dans la mort, la fureur sacrée de la vie.

YVES SCANTREL.





Le Salon d'Automne

Ne méprisez la sensibilité de personne. La sensibilité de chacun, c'est son génie.
Charles BAUDELAIRE.

Des trois Salons, voici le plus vivant. On prend les autres pour ce qu'ils sont et ils ne passionnent guère. On discute au contraire ardemment celui-ci. Tour à tour on le condamne et on l'exalte. On le condamne, parce que rien n'y paraît définitif, qu'il marque un grand désordre et que personne ne peut conclure. On l'exalte, parce qu'on sent bien au fond que ce désordre est le signe même de la vie, que ces recherches sont légitimes et que c'est ici que l'histoire se fait. Avant d'aborder l'étude particulière des œuvres, sur lesquelles il y a tant de réserves à faire, il faut tenir compte de l'esprit qui les anime ; il faut dire quel effort de volonté le soulève ; il faut collaborer par la pensée à ce désir de continuer la plus riche des traditions hors de la routine où elle se perd. Il faut insister enfin sur le caractère hautement artistique d'une manifestation comme celle-ci.

Cette parole de Baudelaire exprime parfaitement la bonne volonté qui doit répondre en nous, spectateurs, à celle de nos artistes. Partout où l'art paraît, où un sentiment vrai s'exprime, la critique conserve le droit de juger, mais elle ne cessera pas de rester sympathique et confiante. Sa sévérité, qu'autorise la qualité même de cet idéal d'art, avant de s'exercer, doit faire place au respect que mérite toute tentative sincère.

Il ne faut pas oublier non plus tout ce que l'intention d'une critique comme celle-ci oblige de négliger dans le détail. Pour comparer, il faut abstraire. Alors que chaque individu se présente comme un petit

monde qui a son axe et ses accidents, si bien qu'il faudrait, pour ne pas être injuste, l'examiner à part dans sa complexité, l'étude d'une vaste exposition tend bien moins à définir la psychologie de chacun qu'à concevoir l'esprit général d'un moment. Je ne voudrais pas qu'on me crût injuste à l'égard de ses acteurs ; et cet avertissement m'a paru nécessaire avant d'essayer cette étude, qui ne sera pas un compte rendu, et où je voudrais que l'on sentît sous des jugements, que je m'efforce d'éloigner des réactions purement émotionnelles, les mêmes joies qui agitent les artistes de l'heure présente.

Ce moment est des plus curieux ; et le présent Salon d'Automne est à souhait un signe des temps. Fondé sur le principe de la liberté, chacun y parle son langage et une rumeur s'élève, pleine de la confusion de Babel. « C'est dans la liberté seulement que chacun de nous peut espérer se renouveler par les autres », disait Eugène Carrière. La générosité de Carrière a-t-elle été trop grande ? Cette liberté n'encourage-t-elle pas un peu trop les fausses audaces et les imitations maladroites ? Ne souhaiterait-on pas parfois que des empêchements s'interposent qui ne laisseraient subsister que les forts ? Et pourtant, si l'on juge d'un peu loin, rien n'est peut-être inutile, même les erreurs. Du moins l'institution du Salon d'Automne, comme celle des Indépendants, aura-t-elle évité aux novateurs de notre génération les terribles déboires qu'ont connus leurs aînés.

C'est à première vue le pire désordre. Tout cela est bien la marque d'une époque d'anarchie morale où l'art, non plus que les mœurs, ne se soumet à une direction supérieure, où l'on imite et n'obéit plus. Le manque d'équilibre qui est partout, l'absence d'une pensée commune et d'un espoir partagé, l'insécurité et les contradictions se retrouvent ici comme ailleurs. Bienfaisante anarchie toutefois — j'entends dans l'art, — et peut-être bien moins profonde qu'il ne semble. Les maîtres d'hier, Cézanne surtout, ont, comme on l'a dit, tout remis en question. Et l'on a recommencé toute l'expérience. Le moment était venu d'oublier pour savoir. Il fallait rompre avec un enseignement inutile, de mauvaises habitudes et un goût corrompu. Une ardeur à créer, un magnifique désir de trouver à l'art sa nouvelle raison d'être ont éclaté de toute part. On ne peut s'empêcher de comparer ce mouvement à celui qui anima notre littérature entre 1885 et 1895. Se recommandant seulement de quelques précurseurs, ici de Verlaine, de Villiers, de Mallarmé, là, de Cézanne, de Gauguin, de Degas et de Rodin, ces générations révolutionnaires ont prétendu faire table rase, remonter aux sources, renouveler les moyens d'expression et créer ainsi les éléments d'un nouveau style. Cependant, de part et d'autre, ont paru les programmes les plus divers ; mais

les programmes importent assez peu. Que nos artistes songent à se passer de la tradition ou qu'ils veuillent la renouer, la contradiction est surtout dans les termes, et les efforts, si différents qu'ils soient, se rejoignent.

Je reviens à nos peintres. Leurs adversaires disent : ils ne savent rien. Reconnaissons-le franchement : beaucoup d'entre eux ne savent pas grand'chose. Mais, je vous en prie, qui donc sait aujourd'hui quelque chose ? « Les autres ? » Ah ! que ne savent-ils rien ! La première audace, la plus facile sans doute, mais non la moins significative, aura été de ne plus vouloir d'une science notoirement stérile. Et, en effet, que font ceux qui prétendent savoir ? Plutôt ne rien savoir ! Et avec cette abondance d'inspiration qui caractérise les époques troublées, où s'élaborent tant de promesses, nos peintres ont dit ce qu'ils voulaient, comme ils l'ont pu. Trop d'exemples montraient comment il ne faut pas savoir. Et ils n'ont pas trouvé que savoir ; du moins provisoirement. Alors ils ont expérimenté. Et la science, ils y viennent, ils y viendront, mais ce sera la science vivante, issue de cette expérience même, celle qu'on se fait et qu'on ne reçoit pas.

Il faut partir du concret : c'est le grand exemple que nous a donné Cézanne. Ce chercheur passionné fut constamment sincère. Qu'est-ce, en regard de sa science, que la science scolaire et factice ? Elle ne concourt pas à l'expression : elle n'est que mensonge. Bouguereau savait sans doute beaucoup de choses quand il peignait cette femme nue couchée sur la grève que je revoyais récemment chez un de nos marchands. Il en savait assez pour mettre, devant cette vague, peinte après coup et sans rapport aucun avec la figure, ce corps si soigneusement imité qu'il ne contient rien de moins, rien de plus qu'une bonne photographie. Et il ignorait tout ce qu'il eût fallu savoir. Il disait tout cela, faute de savoir que dire. Pour respecter les choses, il faut d'abord les aimer. « Comprendre est au-delà d'aimer », disait Hugo.

On voudrait qu'ils sachent dessiner, — vous l'entendrez dire tous les jours ; on les accuse de faire des fautes. Mais comment voulez-vous qu'ils dessinent, comme Raphaël ou comme Rembrandt ? Est-ce que Rembrandt sait dessiner, si Raphaël le sait aussi ? On reprochait à Delacroix l'incorrection de son dessin ; on la reproche à M. Rodin. Lamotte-Houdart ne pardonnait pas à Racine la hardiesse de ses métaphores : c'est faux, disait-il. A vrai dire, ces terribles pédants ne savent rien, parce qu'il n'ont rien senti. On ne fait rien sans innocence. Si opposés qu'ils soient, Raphaël, Rembrandt, savent ce que c'est qu'une forme. Ceux qui prétendent détenir le secret du dessin ne le savent pas. Leur exactitude — et encore ! — est le

contraire de la vérité. Ils nomment les choses sans savoir ce qu'elles signifient. Ils dessinent, croient-ils, et ne désignent pas.

Dessiner, c'est voir. On pourrait, je crois, paraphraser Boileau et dire : ce que l'on voit bien se dessine clairement. Notre œil ne saurait accepter froidement les images : ce n'est que par un effort stérile qu'il peut rivaliser avec la plaque sensible. Il juge et il commente ; il interprète et imagine. Voit-il une attitude ? il la relie à un mouvement et dans la succession des apparences possibles se révèle à lui le caractère d'une forme. Lorsque Ingres recommande, une fois le crayon posé, de dessiner quand même et sans cesse avec les yeux, impose-t-il à ses élèves une vaine fatigue ? Il veut exercer leur jugement.

Les vérités permanentes, nécessaires ne sont pas un départ. Celui qui regarde sincèrement les atteindra sans doute. C'est la récompense d'un long travail. Or, ce travail notre génération, avec une franchise et un courage qu'on ne saurait assez louer, l'a recommencé. Elle a compris que sa façon personnelle de sentir ne l'autorisait plus à partir de formules, légitimes en leur temps, mais devenues purement conventionnelles. Hélas, nous vivons dans une époque où le recueillement n'est plus guère permis. Il faut aller vite ; on n'a pas le temps ; c'est à qui arrivera le premier ; et la longue patience nécessaire a abandonné les mieux intentionnés.

Ne serait-ce pas aussi que d'autres formules sont intervenues, qu'on est parti de Cézanne ou de Gauguin faute de savoir partir comme eux et qu'on a pu se méprendre sur la sincérité de ce point de départ ? Une chose m'inquiète. Toutes les révolutions de l'art se sont faites au nom de la nature. Celle-ci, — et c'est un rapport de plus avec le mouvement symboliste, — se fait surtout au nom de l'idée. N'est-ce pas intervertir l'ordre ? La nature, je vois bien qu'ils en partent, et quand je parle d'expérience concrète, je ne veux pas dire autre chose. Mais soit que cette expérience soit trop partielle, soit qu'elle reste moins directe qu'il ne semble, ce n'est pas d'elle qu'ils tirent, par une logique intérieure et un développement naturel et nécessaire, tout le caractère de leur style. Ils introduisent subitement dans ses résultats une mise en ordre préconçue. L'ordre viendrait de lui-même, à sa place ; pourquoi donc l'intervention subite d'une volonté tout intellectuelle ? Il en résulte un désaccord ; et la convention, qu'on a voulu fuir, réapparaît. On prétend au style, et c'est le mieux du monde ! Mais l'histoire nous apprend qu'il résulte d'un rapport entre l'artiste et la nature. La nature, demandera-t-on, qu'est-ce à dire ? « On ne sait, disait Blaise Pascal à propos de poésie, on ne sait ce que c'est que ce modèle naturel qu'il faut imiter... » Laissons donc pour l'instant l'affaire du sentiment, cette notion de nature qui se déplace avec

le génie des temps et des individus. Un fait reste certain, c'est qu'indépendamment du sentiment que nous avons d'elle, la nature a ses lois et que les lois de notre esprit doivent s'en accommoder. On peut en négliger beaucoup — au sentiment de choisir ! — et l'on doit respecter celles qu'on a choisies. Il s'agit bien de créer un ordre nouveau, mais cet ordre ne peut trouver sa justification que dans l'ordre naturel. Passons-nous résolument de la nature, ou interprétons-la. La grandeur des maîtres est dans l'amour qu'il lui portent. Ils sont entrés en conversation avec elle, et à ce colloque mystérieux, comme Moïse, ils sont allés seuls. Ils l'ont regardée face à face ; et, par un mystère plus grand, ce qui leur a paru à eux humilité ou docilité, a paru aux autres invention. C'est qu'ils ont trouvé dans l'émotion qu'elle leur procure la règle même qu'ils lui imposent. Ils croient se soumettre à elle et c'est elle qui se soumet à eux. Il n'y a plus qu'identité entre cette nature qu'ils voient et le monde qu'ils créent.

Ils ont mille fois raison, — M. Matisse ou M. Friész, M. Girieud ou M. Derain, — d'aller résolument vers la géométrie, source de toute composition, de toute ordonnance, de tout style. Une œuvre privée de cette qualité-là semble, même auprès des leurs, détestable ; on ne peut plus la regarder. Pas de nature sans style, c'est le programme et la morale de cette exposition. Mais ce serait folie de croire que le style existe en soi. Dès qu'il se passe de la forme organique, il ne peut être qu'ornement pur. L'alliance qu'il exige doit être respectueuse des deux parts. La forme organique a ses raisons ; à peine ces raisons sont-elles supprimées, qu'elle devient plastiquement absurde. Et ils la rendent telle, ceux qui veulent, à ce néant d'art qu'est la nature sans style, opposer un style sans nature. Si l'ordre est imposé artificiellement aux choses, tout ce qui restera, dans l'œuvre, de l'apparence des choses, semblera désordre. Que ne voit-on que tous les éléments de l'ordre humanisé sont contenus dans l'ordre naturel ? Que ne voit-on enfin que cette transposition seule peut nous émouvoir, qu'il nous importe assez peu que le rythme domine des formes conventionnelles et que l'ordre n'est en lui-même qu'un autre néant ?

M. Derain s'entend à équilibrer les masses et il est parfaitement légitime qu'il réduise la figure humaine à ses volumes essentiels. Il y a toujours une part de vérité dans les grossières simplifications de l'art barbare : le malheur est qu'il n'y en a guère dans celles de M. Derain. Ses déformations ne sont que des difformités : c'est tout le contraire de ce qu'il faudrait.

M. Girieud voudrait ignorer tout ce qui s'est fait depuis Giotto (date extrême). Il ne s'intéresse qu'à l'ordonnance pure et rêve d'hiératisme. Le peintre qui est en lui — l'auteur de ces Bouquets (un agréa-

ble péché) — s'annihile devant le Byzantin. Et voici son *Emotion devant la Nature*. J'admets qu'une émotion puisse être traduite par un rythme de formes et ce n'est pas son titre que je conteste. Je ne conteste pas davantage son parti-pris d'avoir porté tout l'intérêt de ses figures sur les rapports de leur position et de leurs attitudes. Mais ce que je n'admets pas, c'est l'inconséquence qu'il commet en faisant au modelé cette concession sommaire. Il eût fallu que le modelé fût simplifié de telle sorte que les formes primordiales de l'organisme humain concourussent à l'expression de ce rythme. Ces seins, ces ventres dessinés par des ombres molles ne s'expliquent ni par l'ordre naturel ni par l'intention de l'artiste. Elle exigerait d'ailleurs une affirmation catégorique des formes simplifiées. Une transposition si hardie — et rien n'empêche qu'elle soit légitime — doit paraître nécessaire. Si nous sommes pris d'inquiétude et de doute, tout l'effet de l'œuvre est manqué.

M. Othon Friész — dont la *Cathédrale de Rouen* et les paysages des Andelys sont parmi les œuvres les plus attachantes de ce Salon — se souvient de Cézanne et de ce *Bain* que le maître exposa lui-même au Salon d'Automne. Il aborde ce problème toujours nouveau d'allier la figure au paysage de telle sorte qu'ils se complètent, s'animent l'un par l'autre. Sans doute le réalisme n'a que faire ici et l'on y peut prendre les plus grandes libertés au profit d'une vérité supérieure. Je vois les libertés de M. Friész et je vois qu'il en a pris partout. Son *Printemps* est bien composé, mais cet arrangement n'émeut pas. L'autorité de M. Friész s'exerce sur des fantômes.

M. Rouault cherche tout à fait ailleurs. Il s'est créé une atmosphère étrange. Des figures s'y dressent, révélées par les saillies lumineuses. Et l'unité de ses tableaux résulte du rapport entre ces masses claires et les sombres. Ce rapport est toujours heureux et ces effets de clair-obscur séduisent immédiatement. Mais je pense à la vraie puissance qu'auraient ces toiles si ces saillies de lumière se conformaient davantage à la logique de la forme humaine. Une grande part de déformation est ici nécessaire, mais elle doit tendre à faire paraître juste cette ponctuation, si je puis ainsi dire, de la forme.

Le point de vue de ces artistes — auxquels je joins MM. Manguin, Puy, van Dongen — est trop discuté, et l'intérêt de leurs recherches est assez artistique pour qu'on ne déplore pas des erreurs qui empêchent de les défendre pleinement. Je le sais bien, ils sont les victimes du moment. Il a fallu faire trop de ruines et l'on ne peut tout réédifier à la fois. L'important est que l'on y travaille. L'art simplifie et déforme. Il n'irait autrement qu'au néant. La nature est tout à la fois ; il faut choisir. Pour que l'ordre règne il faut que le parti-pris

soit justifié par le caractère choisi dans l'ordre naturel ; et il faut que tout, dans le détail, soit justifié par le parti d'ensemble. Cet ordre est celui sans lequel il n'est pas de beauté possible ; il est celui où la déformation est devenue reformation.

On déforme, on ne reforme pas. L'effort faiblit où la grande difficulté commence ; on était bien parti, et l'on n'arrive pas. Le caractère choisi, dis-je. Ici seulement le sentiment est le maître et, si l'on veut, le génie. Ici seulement il est indiscutable ; ici seulement tout est permis et il suffira de ne pas se tromper sur le ton qu'il faut prendre pour s'exprimer. Toute l'honnêteté d'une œuvre est dans son sentiment.

Aussi bien je n'ai garde de mettre en doute la sincérité de M. Henri-Matisse. Nous voyons d'emblée qu'il est un sensible ; mais les moments de sa sensibilité ne concordent pas. Il ne les compare pas et n'en tire point raison. Il peint tour à tour cette *Nature morte au camaïeu bleu*, ce *Panneau décoratif*, et le *Portrait de Mme M...* Il travaille d'instinct, sans peut être s'apercevoir à quel point ses œuvres se nient. La jonction se fera-t-elle un jour ? Le désordre, certes, est manifeste. Cache-t-il un dessein secret ? Je le voudrais croire !

Je ne puis guère parler que de celui des aspects de M. Matisse où je pense qu'on peut le mieux reconnaître son vrai talent ; et je doute qu'il y ait au Grand Palais une œuvre plus forte que la *Nature-morte au camaïeu bleu*. C'est un morceau de peinture, tout au contraire du *Panneau décoratif*, et d'une intensité magnifique. Tout y a été vu et conçu d'un coup, tout ressort à la fois et saisit l'œil. Ici, ce que l'artiste a négligé ne pouvait qu'affaiblir l'effet qu'il a rendu. Je ne sais rien de plus concret et de plus direct. Et je me demande ce qu'il cherche ailleurs, dans le domaine de l'abstraction pure.

« Le but de l'art, dit volontiers M. Maurice Denis, est la délectation. » L'opinion n'est pas fausse ; elle est sans doute incomplète L'œuvre s'adressant au sentiment, il est certain qu'elle doit plaire : c'est le mot des classiques français. Mais comment plaire et délecter ? Elle doit aussi nous satisfaire.

Depuis quelques années, M. Maurice Denis a entrepris de grandes décorations. Ce peintre, qui nous a donné tant de jouissances nouvelles, a relevé le flambeau éteint depuis Puvis de Chavannes, pour le plus grand honneur de l'école française. Aussi bien il se présente aujourd'hui avec une œuvre d'une importance telle qu'il serait parfaitement inutile de se borner à un éloge que l'opinion ne lui refuse plus. On prête aux riches, dit un proverbe ; on s'attaque aux forts, dit un autre. Pourquoi cacherais-je le malaise que j'ai éprouvé devant l'*Histoire de Psyché* ? Or, la raison de ce malaise commente, il

me semble, l'insuffisance de sa définition. M. Maurice Denis, qui a possédé et possède l'étonnant secret de cette peinture heureuse, cesse de plaire aussitôt qu'il ne satisfait plus.

Il ne satisfait pas, faute d'ordre. Une telle œuvre ne doit pas être tachée de contradictions ; elle exige une intention franche. Une fois le point fixé d'où l'on considérera les choses, on ne peut plus ni reculer, ni s'approcher. M. Denis n'a pas gardé exactement son point de vue. Voyez donc : il nous présente des femmes roses. Pourquoi pas ? Le réalisme est écarté ; il transpose ,et c'est son droit. Mais alors tout doit être transposé dans le même rapport, et si ce même rose est répété, ici dans le ciel, là aux fleurs de ces arbustes, il paraîtra sur les figures le rose d'un maillot. Voyez aussi, dans cette *Apothéose*, entre des nus d'une simplification toute décorative, et c'est très bien, un bouquet peint dans un tout autre esprit et qui, pris à part ou mis ailleurs, serait une belle nature-morte. Pourquoi ?

Ces confusions, faut-il en accuser le classicisme de M. Maurice Denis ? Je veux dire, ce classicisme n'est-il pas prématuré ? n'est-il pas un peu étranger à la nature même de son talent et comme surajouté ? M. Denis ne fait-il pas quelque confusion entre le classicisme et l'idéal classique ? Et le moment n'étant peut-être pas venu d'atteindre le premier, ne cède-t-il pas trop facilement à la poésie du second ? Car ce peintre est un séducteur, mais ce charme a ses dangers.

On a accusé l'auteur de ces cinq panneaux d'avoir manqué de goût. Il faut se souvenir que ce n'est pas une grande vertu de ne se jamais tromper, et se garder d'ingratitude envers l'artiste qui nous a tant de fois donné la preuve d'un goût exquis.

M. René Piot a eu la double audace de concevoir la décoration murale de tout une salle, — une chambre funéraire — et de l'exécuter à la fresque. Si différent que soit cet art de celui de M. Denis, on y pourrait signaler les mêmes erreurs, des contradictions de métier, des retours intempestifs de réalisme. Mais plus encore que l'œuvre de M. Denis, celle-ci est animée d'un grand lyrisme. Elle est vivante. Les dessins de M. Piot nous montrent, en outre, combien elle est sincère.

M. Charles Guérin n'a pas les mêmes ambitions. Mais les siennes sont-elles moins grandes ? Il a voulu faire un portrait. Il n'y a pas réussi du tout, et ce portrait n'est pas autre chose que le portrait vu cent fois dans les salons. Comment ce peintre si intelligent, en possession d'un métier tout à fait personnel, n'a-t-il pas trouvé d'autres ressources, ou, pour mieux dire, n'a-t-il pas tiré parti des siennes ? Cette petite *Scène galante*, d'une distribution si spirituelle des masses, m'a rendu le vrai Guérin.

M. Vallotton est de ceux qui ne changent pas. Et je signale seulement son *Enlèvement d'Europe*, heureusement composé et qui contient tous ses défauts habituels et ses fortes vertus. M. Morrice apporte dans ce Salon, avec ses qualités de goût, sa distinction et la sûreté de ses moyens, un peu de mystère et de poésie. Et j'en dis autant de M. Dufrénoy, somptueux comme l'autre est discret. Je voudrais parler des gris de M. Bonnard et du ton de ce nu dans la glace : mais le gris de son cadre a tout détruit.

Quelques noms encore : M. Sickert, l'un des plus sûrs ; M. Charlot, en qui s'agitent trois peintres — quelle guerre cruelle ! — dont l'un, qui fait les nus, est estimable ; M. Sue, qui pense à Fragonard et avec honneur ; M. Pierre-Louis Moreau, qui se souvient de Corot ; M. Albert Brault, plus intelligent que sensible ; M. Le Beau, dont les aquarelles sont des notes très synthétiques ; M. Farge, qui cherche le secret du modelé hors de la peinture mate ; M. Zac, si naturellement populaire et compliqué ; enfin MM. Abel-Truchet, Lemordant, Léon Cauvy, Fornerod, Laprade, Lebasque, Valtat, Manzana-Pissaro, Marin, de Vlaminck, Tarkhoff, de Bülow, Diriks, Dresa, Lepape... Je ne puis citer tous ceux que je voudrais.



Par les rétrospectives qu'il a organisées jusqu'ici, le Salon d'automne a cherché ou à ramener l'attention sur des maîtres oubliés ou à compléter l'idée que nous avions de maîtres que l'esprit du temps a subitement rapprochés de nous. C'est un ancêtre que l'on a reconnu en Domenikos Théotokopoulos. L'attention s'est portée depuis quelques années sur l'œuvre étrange de ce maître qui vint de Crète, étudia à Venise, travailla à Rome, puis à Tolède, et qui fut l'un des précurseurs de l'école espagnole. Velasquez lui doit sans doute quelque chose. On voudrait savoir ce que fut ce peintre, un naïf, un compliqué ? Il l'est tour à tour, si l'on en croit son œuvre. Les tableaux exposés au Grand Palais permettent-ils de s'en faire une équitable idée Il faudrait voir encore ceux que possède M. Zuloaga et celui que le Louvre a acquis il y a plusieurs mois, et n'a pas encore jugé bon de nous montrer. Rien, en tout cas, ne vaut le *Roi Ferdinand*, et je ne pense pas que l'on puisse ici porter sur son œuvre un jugement définitif.

Ce que le Greco a de moderne, c'est d'abord cette bizarre alliance de force et de faiblesse, de gaucherie et de maîtrise. Il y a en lui du peintre populaire, barbouilleur d'oratoires ; et dans le même tableau des traits de génie déconcertants. Tantôt nous voyons des défaillances qui semblent d'un ignorant que son audace sauve ; tantôt — comme dans

ce *Portrait du cardinal Don Fernando Xñio de Guervara* — des simplifications où tout est résumé. Ce qu'il y a de moderne encore, c'est cet amour de l'équilibre des masses qui donne par exemple à cette *Assomption* un intérêt tout à fait actuel. C'est enfin l'esprit douloureux de cet art, sa signification intérieure, la soumission de la nature à la pensée. Il est aussi abstrait que possible.Je ne pense pas — supposons l'authenticité de cette attribution — que Saint Ignace de Loyola eût pu trouver un portraitiste qui lui convînt davantage. Quand la Société de Jésus deviendra diplomatique et facile, les artistes du XVIIe siècle donneront, de sa religion pompeuse, l'expression qu'elle mérite. La religion de son fondateur est une religion terrible. Cette figure volontaire et pâle nous rend l'esprit de cette théologie. Rien de plus significatif, à cet égard, que l'aspect que Greco donne à Saint-François d'Assise. Le poverello de l'Ombrie ? Nullement. Son mysticisme fait d'amour simple, plein d'images réelles, si près de terre, avec sa petite ménagerie et ses bouquets, fait place à un mysticisme cérébral et âpre.

En vérité, tout est étrange dans cet art ardent. Aussitôt que le peintre faiblit, l'intensité de l'expression morale supplée aux déficits du pinceau. Il semble qu'il ait connu quelques-unes de nos angoisses. Et nous l'aimons pour ce qu'il a brusquement ajouté, à cet art vénitien, dont presque tous nos artistes pourraient se recommander, un peu de notre pensée inquiète et de notre idéologie.

Ce sont, au contraire, des maîtres oubliés que Chifflart et Bresdin. C'est un grand honneur pour le Salon d'Automne de leur rendre le premier cette tardive justice. Il nous rendent le romantisme dans ce qu'il a de plus charmant, avec cette impétuosité de l'imagination et cette liberté d'expression que nous avons trop perdue. Il n'y a pas longtemps qu'on les eût peut-être trouvés démodés. Dira-t-on qu'ils datent? Ils sont entrés dans l'histoire et nous pouvons revenir à eux. Qu'on ne les croie pas désordonnés. L'imagination, si riche qu'elle soit, n'a rien ôté de leur raison. Et je ne sais rien de plus chargé de détails — et qu'ils sont vivants et inattendus ! — et à la fois de mieux composé et d'une allure plus grande que ces gravures de ce pauvre Bresdin, que ses contemporains considérèrent comme un grand enfant, qui mourut dans la misère et qui prend place aujourd'hui parmi les meilleurs graveurs de la France.



C'est à peine si la sculpture proprement française est représentée au Salon d'Automne. Le seul envoi important d'un Français est celui de M. Marque, cette *Femme se coiffant*, d'une assise tout architecturale.

M. de Niederhausern, dont je signale le buste de jeune fille, M. Vi-

bert, M. Reymond de Broutelles, restent bien Français, mais ils viennent de Suisse. M. Mestrovic est un Serbe ; M. Kafka un Tchèque ; M. Wittig un Polonais ; M. Claret, un Espagnol ; Mme Goloubkine et M. Soudbinine sont de Russie ; M. Loehr, d'Allemagne ; M. Bugatti d'Italie. Cela dit, et quels que soient les caractères qu'ils doivent à leur race, ils ont tous passé par l'enseignement français et ils contribuent pour leur part au mouvement qui tend aujourd'hui à ramener la sculpture à ses destinées propres. Ils sentent bien que la statuaire n'est pas faite seulement pour tenir dans l'espace, mais qu'elle doit le remplir et l'animer. Ils résolvent diversement le rapport qui la constitue entre le mouvement et l'immobilité, mais savent la tenir à la distance qu'il faut de l'architecture et de la peinture. Ils fuient les effets faciles, évitent l'abus des noirs, simplifient les surfaces, et font porter sur la forme leur suprême effort. Certes, trop d'influences diverses les travaillent encore. Les expositions, fort remarquables d'ailleurs, de M. Mestrovic et de M. Kafka, sont d'une diversité inquiétante. Les petits bronzes de M. Wittig ne semblent pas s'allier à son marbre, fort inférieur, et dont le classicisme pot-au-feu sent l'Allemagne.

M. Bugatti reste plus conséquent, s'il vise moins haut. Ses animaux sont d'une main habile et d'une observation très fine. Cette sculpture de genre, inconnue de l'antiquité, est aux confins de l'art statuaire ; on peut ne pas l'aimer beaucoup ; il reste qu'elle existe et que ces bronzes sont tout à fait dans l'esprit du genre.

Les bustes de Mme Goloubkine et de M. Claret ne sauraient être passés sous silence. La solidité de la forme s'y allie à la plus intense expression.

***

Les arts décoratifs, depuis qu'on a renoncé à créer de toutes pièces les éléments d'un nouveau style, compromis d'emblée par les imitations néfastes de l'industrie, et que les recherches ont été poursuivies, sans système, par les plus habiles de nos artisans, respectueux à la fois du principe d'utilité et de la qualité propre de chaque matière, — c'est toujours l'expérience concrète, — n'ont cessé de témoigner, en France, de la plus belle vitalité. J'ai dit ici même, à propos des Salons de l'an dernier, tout ce qu'il fallait espérer de ces premières conquêtes. Et je n'y reviens pas, me réservant seulement de citer quelques-uns des envois les plus marquants : les meubles aux proportions si heureuses de MM. Eug. Gaillard, Follot, Gallerey, Jallot, Raguel ; les bijoux de M. Lalique et de M. Rivaud ; les céramiques de MM. Decœur, Pointu et Massoul.

La tapisserie de Mme Ory-Robin, *Le Parc*, est l'une des œuvres les plus accomplies qui soient sorties des mains de cette artiste ingénieuse et sensible. Et ce sont encore, à des degrés divers, les qualités intransmissibles de la femme qui m'émeuvent dans les ouvrages de Mmes R. et M Dolesc, Braïlovsky, de Félice, Arnesen, Germain, et S. Desvallières.



L'excellent artiste qu'est M. Maxime Dethomas a aménagé avec un goût parfait l'une des salles de cette exposition. C'est dans ce milieu agréable et distingué qu'il nous convie à admirer une série de dessins et quelques toiles de M. J.-L. Forain. Ce maître laissera de notre temps le témoignage le plus sévère, le plus fidèle et le plus hautain. Il a, par la sûreté de son crayon, comme par l'acuité de ses légendes cruelles, caractérisé toute une société ; mieux encore il a pénétré l'homme même. En quelques coups de pinceau et en quelques mots, il définit une catégorie sociale et, sous cette mentalité, la passion profonde qui se cache. Rien de plus ramassé, si j'ose dire. Et rien de plus simple et de plus expressif que ces croquis, où l'essentiel seul est noté. Faut-il une ombre au corps de cette fille nue, assise au bord de son lit ? Quelques traits suffiront, qui donnent à cette attitude toute sa vie et son intensité. On n'ose parler d'esprit, de peur d'être mal entendu. Dans le moindre geste, M. Forain surprend la signification générale. L'anecdote n'est qu'un prétexte ; il la dépasse. Il donne un sens à tout. Il a le don supérieur de la vie.

Cet hommage à l'un des maîtres d'aujourd'hui, la justice enfin rendue à l'œuvre de Monticelli, à celles de Chifflart et de Bresdin, tout cela nous prouve à quel point les organisateurs du Salon d'automne prétendent rester fidèles à une tradition qu'ils honorent. Mais ils savent qu'on ne la poursuit qu'en en renversant à mesure toutes les contrefaçons, qu'on ne peut la continuer que du dedans, que les moules doivent être brisés et la forme perpétuellement reconquise. Aussi bien, si aucune des œuvres que je me suis permis de châtier — et, je le voudrais, sans pédantisme — d'autant plus que je les aimais, ne se présente à nous avec l'assurance de la vraie force, c'est de ce milieu d'espérance, d'intelligence et de foi que sortira l'œuvre accomplie qu'il est légitime d'attendre.

Adrien Bovy.



La Question polono-ruthène

jugée par le Dr Doboszynski

Pendant mon séjour à Prague, au moment du Congrès Néoslave, j'ai eu l'occasion de m'entretenir avec le docteur Doboszynski, délégué polonais de la Galicie au Congrès, de la question ruthène, ce mal qui depuis longtemps ronge la Pologne autrichienne, et divise cruellement ces deux peuples consanguins.

Le docteur Doboszyrski, député au Parlement autrichien, est l'homme le plus qualifié pour parler de ce conflit, en indiquer le caractère et retracer l'historique.

..*Voici fidèlement reproduites les déclarations qu'il a bien voulu me faire pour la* Grande Revue :

C. DE DANILOVICZ.

— Vous me demandez, me dit-il, quel est la caractéristique et le fond de la question ruthène ? Avant de vous répondre, je dois remarquer que je parlerai en Polonais, et comme membre de la délégation polonaise de la Galicie. Nous autres, comme nos compatriotes du royaume de Pologne, nous avons apporté à la conférence de Prague une question en litige. Les Polonais de la Pologne russe ont apporté la question *polono-russe ;* nous autres — la *question polono-ruthène.* A cause de l'abstention des *Oukraïniens* (1) cette dernière question ne peut être élucidée à fond.

(1) C'est ainsi que s'intitulent actuellement les Ruthènes militants de la Galicie. C. de D.

Les Ruthènes ou, comme ils s'appellent en Russie — les Petits-Russiens, existent en Europe au nombre de plus de 26 millions.

Sur ce chiffre, nous trouvons 22 millions de Ruthènes dans la Russie méridionale, où, ils occupent, en masse compacte, l'immense territoire de la frontière autrichienne jusqu'au Don ; une partie insignifiante réside en Autricue et plus spécialement en Galicie et Boukovine — soit 3.375.000 et en Hongrie, 430.000.

Le gros des Ruthènes d'Autriche habite la Galicie orientale.

La susdite question ruthène est effectivement circonscrite à la Galicie uniquement. En Russie, cette question litigieuse n'existe presque pas, malgré qu'elle y aurait trouvé son terrain ethnique le plus favorable et le plus étendu ; tous les efforts pour la mettre à l'ordre du jour dans le courant des trois dernières années d'un réveil libertaire, échouèrent piteusement, non seulement à cause de l'attitude du gouvernement, mais surtout parce que la masse du peuple ruthénien vivant sous le régime russe n'est pas encore mûre pour poser délibérément des revendications. Il est curieux que la question ruthène n'existe qu'en Galicie, alors que dans ce pays les Ruthènes ne représentent que 12 % du total de la population. Les Ruthènes hongrois ne donnent pas signe de vie et se magiarisent très rapidement ; quant aux Ruthènes de la Boukovine, étant donné leur situation d'égalité, par rapport à la force culturale et numérique des autres groupes ethniques, — ils déploient leur patriotisme et concentrent toute leur action plutôt à aider leurs compatriotes galiciens qu'à travailler au relèvement du peuple chez eux.

En Galicie, la question ruthène se présente de la façon suivante : d'après le dernier recensement, sur 7.315.000 habitants nous trouvons 3.989.000 Polonais (54.5 % du total de la population) et 3.074.000 Ruthènes, c'est-à-dire 42 % du total de la population. Le reste des habitants appartient à la nation allemande avec un certain nombre de juifs voulant passer pour des Allemands.

Quant à la distribution topographique des Polonais et des Ruthènes en Galicie, nous constatons que malgré que la Galicie forme administrativement un tout indivisible, l'usage a forgé une division de ce pays si étendu, en deux parties : la Galicie occidentale purement polonaise et la Galicie orientale — polono-ruthène. Il faut rechercher la base de cette division dans la création de deux circonscriptions juridiques ; une partie appartient au Tribunal supérieur national résidant à Cracovie, l'autre à Lemberg. Dans la partie occidentale, on compte 2.370.000 Polonais, soit 95 % du total de la population, dans la Galicie orientale, les Polonais sont au nombre de 1.618.000, c'est-à dire 33.7 % du total de la population de cette partie de la Galicie.

Dans la Galicie occidentale, les Ruthènes sont au nombre de 77.000, c'est-à-dire 3.1 % du total de la population ; dans la Galicie, occidentale, ils représentent le 65.5 % du total de la population, soit 2.997.000. La distribution de la population polonaise et ruthène dans la Galicie orientale présente ce fait particulier que le territoire essentiellement ruthène s'étend à peine sur sept districts de montagne, où la population polonaise ne représente que 8 % de la totalité de la population. Dans les autres dix-sept districts, la minorité polonaise représente en moyenne 25 %, dans les autres vingt-deux districts, la minorité polonaise atteint cependant à 40 % en moyenne du total de la population. Il est donc évident que la Galicie occidentale qui présente le terrain propre du litige ruthéno-polonais ne peut aucunement être considérée comme un territoire essentiellement ruthène.

Les Polonais représentent toujours 37.7 % de la totalité de la population. Cette minorité a tout de même un poids particulier si nous considérons qu'elle comprend les représentants de l'industrie, du commerce, les grands métiers et les grandes entreprises agricoles. Voici quelques données statistiques ;

Galicie orientale

	Polonais	Ruthènes
	—	—
Agriculture	21,9 %	77,1
Industrie	70,2	17,5
Commerce	75,3	8
Employés	67,4	22,5
Fonctionnaires et professions libérales	69,1	19,6
Rentiers	65,1	24,4
Gens de maison	68,4	26,17

Ce tableau comparatif nous prouve que la valeur de la minorité polonaise prévaut de beaucoup sur la majorité ruthénienne ; entre les mains des Polonais se trouve presque toute l'activité intellectuelle, culturale et économique de ce grand pays.

Je crois que le simple énoncé de ces données statistiques nous prouvera que la question polono-ruthène en Galicie est loin d'être aussi simple et aussi *ignominieuse* pour les Polonais comme, avec une légèreté incompréhensible, l'a présenté aux yeux de l'Europe M. Bjœrnsterne-Bjœrson, — ou comme l'ont présenté dans la presse européenne, surtout dans les journaux allemands, les émissaires des nationalistes ruthènes.

L'aspect actuel de la question ruthène est de date récente. Au temps de la République polonaise qui possédait sans interruption depuis 1340 les terres qui forment aujourd'hui la Galicie occidentale — la question

ruthène nationale n'existait pas. Il existait seulement des différends religieux et sociaux. La question religieuse ne fut jamais aiguë, car d'un côté, les Ruthènes orthodoxes étaient unis à Rome, d'un autre côté, les Polonais faisaient montre à l'égard des Ruthènes de la tolérance la plus absolue. La noblesse polonaise résidant en Ruthénie adoptait en partie le culte orthodoxe, ou bien le considérait comme équivalent au culte occidental, ce qui contribua puissamment au grand progrès de l'influence polonaise en Ruthinie. Cet état de chose existait égalment dans la première période de la suprémeatie autrichienne, jusqu'au moment, où le gouvernemnt viennois, fidèle au principe *divide et impera* conçut l'idée de profiter des Ruthènes pour affaiblir les tendances nationales des Polonais. Cependant, cette transmutation des Ruthènes en une nation moderne rencontra bien des obstacles.

La langue ruthène, d'abord admise dans les cours de l'Université de Lwow, a du être supprimée car on constata son peu de développement ; d'autre part, les classes ruthènes éclairées se polonisaient rapidement, aussitôt séparées de la masse grise du peuple, proclamant absolument leur adhésion culturale à la Pologne. Le type de l'intellectuel « *gente Ruthenus, natione Polonus* » était alors fort répandu ; le séparatisme nationaliste ruthène, avivé artificiellement par les gouverneurs autrichiens, dégénéra incessamment, n'ayant pas une base naturelle et donna en résultat final un amalgame d'obscurantisme, d'un eusoplétisme sentimental et d'un loyalisme absolu et servile vis-à-vis Vienne. Ceci alla même tellement loin, qu'5n 1848 les Ruthènes organisaient spontanément des volontaires appelés « Faïfur » dans le but de contribuer, de concert avec l'armée autrichienne, à l'écrasement des Hongrois ; d'autre part, les métropolites ruthènes contribuèrent, avec un zèle rare, à pourchasser et annihiler le mouvement national polonais. C'est seulement après Sadowa, quand l'Autriche vaincue fut obligée de changer le système de sa politique intérieure, que l'on s'aperçut que le séparatisme ruthène en Galicie, si pieusement cultivé. avait manqué son but. Il était même dangereux pour l'Autriche, étant devenu une sentinelle d'avant-garde du panrussiscime et pourvu abondamment de ressources pécuniaires par Saint-Pétersbourg et Moscou.

Afin de neutraliser les influences russes, le gouvernement autrichien prit alors sous sa tutelle l'évolution des éléments « des jeunes Ruthènes », c'est-à-dire des nationalistes qui, en opposition avec la politique des « vieux Ruthènes » se basent sur une indépendance complète nationale et culturale des Ruthènes, s'écartant des Russes. La politique polonaise, pour des raisons différentes, trouva ce mouvement plutôt utile pour elle — et, les nationalistes ruthènes trouvèrent tout à coup

un champ d'action des plus favorable. La meilleure preuve de la sympathie polonaise se trouva dans ce fait que le premier professeur de langue ruthène dans le premier collège ruthène fut un Polonais de l'Oukraïne.

Sous ces auspices favorables, les Ruthènes évoluèrent rapidement. Grâce à l'appui de la Diète et du gouvernement, apparaît toute une théorie de grandes et fortes institutions culturales et économiques ruthènes ; les Ruthènes qui, il y a quarante ans n'existaient presque pas au point de vue cultural, possèdent aujourd'hui cinq collèges, sept chaires dans les trois Facultés de l'Université de Lwow, une société scientifique bien établie, un grand nombre d'institutions économiques.

Combien sont peu fondées les doléances ruthènes sur l'oppression polonaise, démontre bien ce fait qu'en Galicie nous voyons 914 écoles populaires, c'est-à-dire 30 %, cependant que les Polonais y représentent 33.7 % de la population, les Ruthènes, par contre,ont 2.045 écoles, c'est-à-dire 69 %, tandis que la majorité ruthène équivaut à 62.5 % de la population. Le fait suivant nous montrera cependant quelle est l'affluence des Ruthènes aux écoles : il y a une quinzaine d'années, on inaugura, à Kolomya, un lycée ruthène ; or, il advient qu'on ne peut remplir même la première classe faute d'élèves. Les Ruthènes préféraient envoyer leurs enfants aux collèges polonais. C'est seulement grâce à l'intervention personnelle du docteur Bobrzynski, le gouverneur général actuel de la Galicie, alors président du Conseil de l'Instruction publique, qu'on réussit à remplir la première classe de ce nouveau collège, que les Ruthènes réclamaient comme une institution indispensable.

Cependant avec l'évolution augmentait leur appétit. Comme nous l'avons vu, grâce à une distinction particulière de deux nationalités en présence, les Polonais représentent dans la Galicie orientale — les classes cultivées et le grand capital — par conséquent, dans le différend polono-ruthène les questions sociales furent mises à l'ordre du jour, habilement entreprises par tel agitateur ruthène qui pousse son radicalisme jusqu'au terrorisme, proclamant la nécessité d'évacuer les Polonais hors de la rivière San, ainsi que de partager la Galicie en Polonais et Ruthènes en ruinant la minorité de deux millions des Polonais établis en Galicie orientale.

La mémorable réforme électorale au Parlement autrichien arriva dans cette phase du conflit. Elle apporta aux Ruthènes les plus grands profits, car grâce au changement du système électoral, leur représentation parlementaire se tripla du coup : au lieu de huit députés, qu'ils avaient envoyés au Parlement de Vienne,les Ruthènes ont actuellement avec les cinq députés de Boukovine trente-deux représentants parle-

mentaires. Ce succès inattendu augmenta encore leur présomption. La fraction extrême-radicale inaugura au Parlement une véritable lutte entichée d'un réel terrorisme vis-à-vis des Polonais auxquels les députés ruthènes ne craignaient pas de présager des gibets et une noyade collective dans le San.

L'agitation nationaliste, presque maladive, pleine d'agissements retors, ne reculant devant aucun moyen d'action, développa dans la société ruthène un véritable état de démence et de folie qui trouva son apothéose dans le crime odieux dont la victime fut le gouverneur général de Galicie, le comte André Ptocki, assassiné par l'étudiant ruthène Siczynski.

Il est intéressant de remarquer que si les Ruthènes présentent le régime en Galicie comme intolérable pour eux, — ces mêmes Ruthènes en Russie, — où ils se vantent d'être au nombre de 30 millions, — n'ont pas eu le droit jusqu'à 1905 d'avoir même les Ecritures Saintes traduites en ruthène, et maintenant encore, tout le mouvement oukraïnien est persécuté sans pitié.

Cette folie de chauvinisme qui souffla en tempête dans la majeure partie du peuple ruthène en Galicie a eu une répercussion désastreuse sur la politique ruthène. Dans le nouveau Parlement, la distribution des partis est telle que les Allemands ont deux voix de moins que toutes les autres nationalités prises en bloc. Sur cette base, les Ruthènes échafaudent un plan politique, se figurant que leur appartiendra le rôle fructueux de servir de contre-poids. Et effectivement, entre les Ruthènes, ou, comme ils s'appellent aujourd'hui, les Oukraïniens (pour marquer leur connivence avec les Ruthéniens de Russie habitant l'Oukraïne), et les Allemands, et surtout entre les Oukraïniens et les Pangermains, c'est-à-dire les Prussophiles, vient d'éclore une « entente cordiale » qui donne beaucoup à réfléchir.

Les « Vieux Ruthènes » ou comme ils s'intitulent « les Russes de la Galicie », adversaires irréductibles des « Oukraïniens » accusent même ces derniers d'être en relations suivies et immédiates avec les sphères officielles de Berlin, qui se servent de l'*irrédentisme oukraïnien* en Galicie pour affaiblir les Polonais et en Russie pour contrecarrer la politique russe. On ignore naturellement combien vastes sont les projets des Oukraïniens et de Berlin (1). Je ne prétends pas juger combien il y a dans tout ceci de vérité ou de fantaisie. Il est cependant clair que si le gouvernement prussien et les Allemands en général font

(1) Je reçois de M. Doboszynski, au moment où j'écris ces lignes, une longue liste d'articles publiés dans les journaux allemands, les plus slavophobes sur la question oukraïnienne ; tous ces articles sont inspirés directement par les politiciens Ruthéniens.

des grâces et même appuient activement les Ruthéniens, ils ne le font pas dans le but de viser uniquement la Pologne.

Le gouvernement prussien ne perd pas de vue qu'il existe en Russie plus de 22 millions de Ruthènes, capables de devenir « Oukraïniens ». Aussi, les vieux Ruthéniens ont quelque raison à affirmer qu'il faut rechercher la source des sympathies allemandes pour les Oukraïniens non pas en Galicie mais en Russie, où les Allemands veulent employer les Oukraïniens à opérer une diversion sur l'arrière-garde russe.

Cet état de choses eut pour résultat l'abandon par les sphères influentes de la question ruthène en Galicie. Aussi, aux dernières élections à la Diète, sur les vingt-deux députés ruthènes, dix vieux Ruthènes furent élus. Ces derniers abandonnant leur profession de foi conservative et de peu d'action, se muèrent actuellement en *conservateurs nationalistes russes*, réclamant des écoles avec des cours en langue russe, etc.

Ainsi aujourd'hui, les Ruthènes en Galicie se divisent en deux fractions ennemies : les « Russes de Galicie » et les « Oukraïniens ». Les deux parties travaillent à conquérir les grandes masses du peuple qui, lui seul, décidera dans l'avenir ce conflit sans précédent.

Les Polonais ne se mêlent pas à ce mouvement et s'efforcent uniquement de sauvegarder ce qu'ils ont acquis en Ruthénie depuis six siècles et qu'ils ne veulent pas et n'abandonneront pas à plaisir.

L'avenir donnera sans contredit une orientation nouvelle à cette question si confuse. Il est impossible aujourd'hui de prédire quel sera cependant le dénouement !

Telles sont fidèlement rapportées les opinions du député Doboszynski dans cette douloureuse question qui passionne tout le monde slave et qui peut avoir des influences notables même sur la politique internationale dans l'Europe orientale.

C. DE DANILOVICZ.





La Bretagne moderne et le Bardisme breton

Dans toutes les provinces, septembre est riche en congrès et en fêtes. Les incommodes chaleurs de l'été ne sont plus à craindre, et le ciel est encore pur ; les vacances ne sont pas terminées, et pourtant le gros des foules estivales a déjà regagné les villes. C'est le meilleur moment de l'année pour les laborieux et les délicats. La Bretagne, dont la splendeur n'est jamais plus complète qu'en automne, réunit alors ses fidèles. Cette fois, c'est au congrès de l'Union régionaliste bretonne, à Plougastel, et aux fêtes de Brest que les bretonnants ont pris rendez-vous. Réunions dignes d'attention ; car, depuis quelques années, une idée y affirme sa force : la nécessité d'une renaissance intellectuelle et économique de la Bretagne ; et le groupement promoteur de cette idée, le Gorsedd des bardes armoricains, y montre sa vitalité.

Une renaissance bretonne ! A beaucoup ces termes paraîtront contradictoires. C'est que la plupart de nos contemporains n'ont sur les Celtes que des idées fausses. La Bretagne inepte et carnavalesque des romans bien pensants et des fêtes de villes d'eaux ; les Bretons grotesques et alcooliques des cafés-concerts et des œuvres réalistes, voilà ce que le grand public connaît du pays et des habitants. Ou bien, sur la foi de quelques politiciens, il imagine tour à tour je ne sais quelle population pétrifiée, abrutie et mourante, ou un peuple reniant son origine, son passé et sa langue pour se mettre, sous prétexte de progrès, à la remorque de leaders révolutionnaires et de rhéteurs importés.

Tout autre est la vraie Bretagne. Mais comment la reconnaître

quand la hideuse légende paraît si bien basée sur des réalités qu'elle s'est accréditée jusque dans le pays ? A cette question, les jeunes intellectuels bretons ont répondu par un sévère examen de conscience. Ils ont dit : nous avons plus d'illettrés que la plupart des autres provinces; sommes-nous donc un peuple stupide ? Ils ont dit encore : la Bretagne est plus pauvre que la majeure partie de la France ; sommes-nous donc des paresseux et des incapables ? Ils ont dit enfin ; nous avons, paraît-il, des idées philosophiques, sociales, économiques et politiques surannées ; sommes-nous donc des rétrogrades ou des fossiles ?

Et après avoir consciencieusement sondé leur âme et leur cœur, l'âme et le cœur de leur race, ils ont répondu : En vérité, nous ne sommes rien de tout cela. La race qui, non contente de produire des Châteaubriand, des Lamennais, des Brizeux, des Renan et des Hello, possède dans ses classes populaires l'innombrable troupe anonyme des bardes paysans, des sculpteurs de calvaires et des bâtisseurs de clochers, cette race-là est intelligente et artiste. La race qui a fait de la Bretagne du moyen âge une terre prospère, dont les fils commerçaient au loin, et dont les emporiums étaient célèbres dans le monde, cette race-là est capable d'une féconde activité. La race à qui est naturelle l'organisation en clans où le premier et le dernier sont égaux, où la fraternité est un fait et non un mot vide de sens, la race passionnée de liberté, la race qui possédait un gouvernement parlementaire tant de siècles avant la France, cette race démocratique par nature, est la mieux faite pour la vie sociale moderne, puisqu'elle a par tradition les principes que les révolutions arrivent si difficilement à faire admettre chez les autres peuples.

Pourquoi donc aujourd'hui ces grandes vérités sont-elles si obscurcies ? Quelle malédiction a été proférée contre les Bretons ? Car un coup mauvais du Sort peut seul expliquer tant d'anomalies.

La Bretagne est illettrée parce que ses enfants reçoivent un enseignement d'esprit non celtique dans une langue qu'ils ne comprennent pas ; l'école prétend « ignorer l'existence » du breton — et le maître parle inlassablement, et inutilement ; car, il lui est interdit d'enseigner le français en se servant du breton ; la statistique des illettrés en Bretagne, après un quart de siècle d'enseignement obligatoire, montre la valeur du système ; le sabir des prétendus lettrés (fussent-ils pourvus du certificat d'études primaires), l'usage de mots français dont ils ignoreront toujours le sens, le vide de cerveaux dont les meilleurs sont meublés de quelques formules apprises par cœur et incomprises, la détresse intellectuelle de ce peuple intelligent, mais à qui on n'a donné qu'une instruction inassimilable, montrent l'erreur radicale et funeste sur laquelle est basé l'enseignement primaire breton.

Comment prospérerait un pays où l'école fait des ignorants qui méprisent la pensée traditionnelle de leur race et qui ne peuvent pourtant s'assimiler la pensée qu'on voudrait leur imposer? La situation économique actuelle — si fâcheuse cependant — est merveilleuse pour une population dont les meilleurs éléments, déracinés intellectuels, ne songent qu'à l'émigration. Et il faut s'en étonner davantage encore, en voyant la Bretagne servir de terrain d'expérience pour des essais aussi risqués que ce rachat des chemins de fer contre lequel protestèrent tous ses représentants politiques et économiques.

Quant à la politique de la Bretagne, n'est-elle pas facile à comprendre après ce que j'ai dit? On s'écrie : la Bretagne n'est pas républicaine ! Puis, aux jours d'optimisme, on déclare qu'elle vient à la République. L'une et l'autre formules sont également inexactes et paradoxales. Comment peut-on dire qu'il « commence à venir à la République » ce peuple démocrate depuis vingt siècles et plus ? Consultez l'histoire. Les luttes des Bretons contre la royauté sont continuelles. La Révolution trouve d'abord un appui chez ces éternels amis de la liberté. Puis la Bretagne rentre dans l'opposition et elle y reste sous tous les régimes.Le 20 août 1858,Napoléon III va prononcer à Rennes un discours en breton où il dit aux maires assemblés: « On a voulu souvent représenter les départements de l'Ouest comme animés de sentiments différents de ceux du reste de la nation. » Et c'est bien là le tourment des rois, des empereurs et des républiques : la Bretagne n'est pas semblable au reste de la France, et elle supporte mal la centralisation des autocrates, des jacobins, des césars et de la république héritière de tous les régimes autoritaires. Aussi la Bretagne ne fait pas d'opposition à la République — les misérables qui ont osé prétendre qu'elle faisait de l'opposition à la France ne méritent même pas une réponse — la Bretagne ne fait de l'opposition qu'à ce système centralisateur contre lequel s'élèvent d'ailleurs à peu près toutes les régions et tous les partis. Si la Bretagne est plus impatiente, c'est qu'elle en souffre davantage.

Telles sont les constatations qui résultent de l'examen de conscience racial des intellectuels bretons. Pour faire œuvre de bons Bretons et de loyaux Français, ils ont aussitôt cherché à découvrir si une rédemption de leur peuple serait possible, et ils ont eu la joie d'en trouver le moyen.

La Bretagne doit avoir une culture à la fois celtique et française ; ainsi arrivera-t-elle à conserver son esprit poétique naturel et à acquérir cet esprit critique que Renan souhaitait aux Celtes afin « d'assujettir aux conditions de la pensée moderne leur riche et profonde nature » ; il faut pour cela que l'enseignement fasse de la Bretagne une

région bilingue — comme le riche et loyal pays de Galles par exemple; car s'il est déplorable que des Bretons ne connaissent pas ou connaissent mal le français, langue de l'esprit, il est déplorable aussi qu'on proscrive des écoles le breton, langue du cœur, — et langue indispensable pour l'enseignement du français. Faisant une large part à l'étude de la province et de ses besoins économiques, quels hommes ne donneraient pas un enseignement basé sur cette méthode naturelle et libérale ?

A tout le moins la plaie de l'émigration et celle de l'ignorance disparaîtraient ; ce serait tout ce qu'il faudrait pour entreprendre le relèvement économique du pays. Pour le continuer, la décentralisation administrative serait nécessaire — comme dans le reste de la France.

Instruite et heureuse, donc satisfaite, comment la Bretagne ne deviendrait-elle pas l'amie du gouvernement d'esprit assez large pour lui assurer cette vie nouvelle ? L'erreur des politiciens est de croire qu'il y a en Bretagne des questions de partis ; on y a importé et on y entretient artificiellement de telles questions — mais elles restent superficielles et comme étrangères. En réalité, il y a une question bretonne, qui n'est ni politique, ni religieuse, mais raciale. Un exemple le montrera. Beaucoup de prêtres bretons sont allés à leur peuple en lui parlant sa langue, en s'inspirant de sa pensée et de ses besoins ; ils ont eu une influence considérable ; au contraire, on a conseillé aux instituteurs de combattre l'usage de la langue et de faire des Bretons à l'instar de Paris : ils ont connu tous les échecs et éprouvé tous les déboires. Inversement, supposez dans une commune un instituteur bretonnant et un curé débretonniseur : l'influence restera au maître d'école. Voilà ce qu'il faut comprendre. Voilà ce que les celtisants de Bretagne ont mis en évidence.

Depuis dix ans, beaucoup ont eu ces pensées ; beaucoup ont fait le rêve d'une Bretagne moderne celtique et française, exerçant son intelligence et son activité dans tous les domaines. Ils se sont rencontrés, ont échangé leurs idées, ont reconnu qu'ils voulaient une même renaissance. Et ils ont travaillé, loin les uns des autres, traçant chacun leur sillon, mais avec un idéal intellectuel et social commun. Ainsi se créa par la force même des choses le Gorsedd, l'assemblée annuelle des membres bretons du bardisme celtique. Car le Gorsedd armoricain n'est point une société au sens propre du mot ; il est une réunion périodique d'hommes travaillant librement pour la cause celtique et pour la patrie française.

Tous dans leurs spécialités — il y a parmi les bardes des poètes, des journalistes, des sociologues, des artistes et jusqu'à des représentants de ces « arts mineurs » où excella la vieille Bretagne — tous

combattent l'étrange mépris de ce qui est breton qu'on développe chez les bretonnants, et que les autres Français doivent non moins aux exhibitions grotesques des pseudo-Celtes de music-halls qu'à la manie de nivellement des centralisateurs outranciers. Ils cherchent, ces bardes inquiets de tous les problèmes modernes, à faire de leur peuple un peuple bilingue, à l'éducation à la fois française et celtique, mûr pour recevoir les bienfaits de la large décentralisation nécessaire à la Bretagne et profitable à la France. Et tel est leur rêve : développer parallèlement l'âme et la raison du peuple de Bretagne en lui assurant le bénéfice de l'évolution qui peut seule le conduire dans les voies du progrès ; réaliser l'élévation intellectuelle des hommes, la prospérité matérielle du pays, et la satisfaction générale au point de vue politique.

Déjà la Bretagne comprend tout l'intérêt d'une telle évolution. Cet intérêt n'est pas moins grand pour la France ; les essais de renaissance d'une province sont dignes de la plus sympathique attention de tout le pays, surtout quand cette province est la Bretagne, la plus belle des petites patries et la plus dévouée à la grande .S'il est vrai qu'en France le bon sens est la chose du monde la plus répandue, cette sympathie ne sera refusée ni aux Bretons, ni à leurs bardes.

Y.-M. GOBLET.





L'émigration Chinoise

Le besoin de main-d'œuvre à bon marché a donné à l'émigration chinoise un essor considérable. Voici, — à titre de document — le prospectus distribué aux Chinois du Fokien désireux d'aller travailler à l'étranger.

NOTES EXPLICATIVES AUX CHINOIS DU FOKIEN SUR L'ÉMIGRATION

But du Service de l'Emigration chinoise à Foutchéou.

Le But du Service de l'Emigration chinoise à Foutchéou est de procurer des emplois à l'Etranger aux Chinois appartenant aux trois catégories suivantes :

Première catégorie.

Paysans habitués à tous les travaux des champs : fermiers, garçons de ferme, laboureurs, moissonneurs, terrassiers, porteurs, ouvriers de magasin, emballeurs, portefaix, arrimeurs de bateau.

Deuxième catégorie.

Ouvriers de métier : charpentiers, aides-charpentiers, apprentis-charpentiers, bûcherons, scieurs de long, menuisiers, peintres, maçons, aides-maçons, apprentis-maçons, tailleurs de pierre, carriers, fabricants de briques, fabricants de chaux, plâtriers, forgerons, chaudronniers, ouvriers divers pour les métaux tels que le fer, l'acier, le cuivre, mécaniciens, apprentis-mécaniciens, chauffeurs.

Troisième catégorie.

Jeunes gens de familles honorables ayant une instruction suffisante et de la conduite, pouvant remplir les fonctions de conducteurs, commandeurs, contre-maîtres, pointeurs. Jeunes gens des écoles sachant bien écrire les caractères chinois et ayant des éléments de langues étrangères : français, espagnol, anglais, pouvant devenir de bons interprètes, comptables, écrivains, employés de bureau, expéditeurs sur les propriétés particulières, ou dans les Sociétés qui emploient les ouvriers du Fokien.

RAISON DE LA CRÉATION DE CE SERVICE. — SON UTILITÉ. — SA NÉCESSITÉ. — SES PROCÉDÉS POUR RECHERCHER DES EMPLOIS A L'ÉTRANGER. — SON ACTION POUR ASSURER LA TRANQUILLITÉ DES FAMILLES DE CEUX QUI ÉMIGRENT SUR SA RECOMMANDATION.

Depuis une trentaine d'années, les Européens, principalement les Français,les Anglais et les Allemands, ont entrepris,dans leurs immenses Colonies du monde entier, des travaux considérables : création de villes et de ports ; constructions de routes, canaux, chemins de fer ; exploitation de mines, entreprises agricoles de toutes sortes : plantations, moissons, irrigations des terres, élevage des animaux.

Mais, partout, à de très rares exceptions, les colons européens trouvent de la difficulté, souvent des impossibilités, à se procurer sur place de la main-d'œuvre en quantité, et en qualité suffisantes ; soit que les indigènes qui habitent leurs colonies sont peu nombreux, soit qu'ils sont maladroits ou paresseux. C'est pourquoi les Européens font appel aux ouvriers chinois dans leurs possessions hors d'Europe. Et même en Europe, il y a actuellement bien des régions, comme la Pologne et la Hongrie, où le sol est fertile, les paysans rares, et où les grands propriétaires fonciers seraient heureux de pouvoir faire venir les Chinois pour cultiver le blé qui donne le pain et la betterave qui produit le sucre.

Cependant, malgré leur désir de se procurer de la main-d'œuvre en Chine, il est encore bien difficile à ces Européens de venir dans le Fokien pour faire connaissance avec le peuple, passer et signer des contrats en caractères chinois avec les ouvriers, leur donner des avances d'argent, des vêtements, préparer les bateaux, la nourriture et tout ce qu'il faut pour le voyage. Ces Européens habitent dans des pays très éloignés de la Chine, où ils sont retenus par leurs autres affaires. Ils ne peuvent donc pas se déplacer expressément pour venir à Foutchéou garantir aux ouvriers et à leurs familles que les Chinois qui viendront travailler chez eux seront bien traités ; qu'ils ne seront jamais battus ; qu'ils seront régulièrement payés de leurs salaires ; qu'ils pourront envoyer de l'argent chaque mois à leurs femmes, à leurs fils, à leurs vieux pères et à leurs vieilles mères ; que, s'ils sont malades ils seront traités avec humanité et bien soignés par les docteurs ; que s'ils venaient à mourir, car il faut tout prévoir dans un contrat puisque personne n'échappe à la maladie et à la mort, aussi bien ici que là-bas, que leurs corps seront mis dans un cercueil en bois et qu'ils recevront une sépulture convenable tout comme en Chine ; enfin, qu'au terme de l'engagement, ils seront rapatriés.

De leur côté, combien plus difficile, pour ne pas dire impossible,

aux chinois qui ont besoin de travailler pour gagner leur vie, de partir d'ici et d'aller eux-mêmes trouver, à l'aventure, les Européens pour leur demander de les employer à leur service.

Cette situation, où se trouvent les Chinois et les Européens à l'égard les uns des autres, explique assez l'utilité du Service de l'Emigration.

Voyons maintenant sa nécessité.

Depuis plusieurs années, le pays de Foutchéou passe par une crise économique inquiétante. L'argent ne vient plus ici comme anciennement ; chaque saison on expédie de moins en moins de thé à l'Etranger ; et les prix de ce produit ne sont plus aussi avantageux qu'autrefois. Le manque de travail pour beaucup crée un état de malaise général et met le peuple sous la menace continuelle de la famine.

Dès lors que le travail manque, et que l'argent se fait rare, il est nécessaire d'aller les chercher l'un et l'autre dans les pays européens où ils s'offrent, tous les deux, argent et travail, en grande abondance. C'est à cela que s'emploie le Service de l'Emigration.

Ce Service se renseigne, il cherche dans le monde, les endroits où il y a le plus d'argent (première condition) ; il écrit dans ces pays pour savoir s'il y a du travail, et quel genre de travail (deuxième condition) ; il se met en relation avec les propriétaires et les entrepreneurs pour savoir s'ils seraient contents de donner du travail aux Chinois de Foutchéou (troisième condition) ; enfin, il s'assure avec le plus grand soin que les Chinois seront bien traités, et que les contrats seront avantageux (quatrième condition).

Mais là ne se borne pas le rôle du Service de l'Emigration.

L'ouvrier qui a signé un bon contrat de travail d'une durée de soixante mois, qui va le mettre dans la possibilité d'acquérir six cents piastres, part pour les pays éloignés ; sa famille, elle, reste en Chine.

Qui prendra soin durant cette absence de donner des nouvelles à sa famille ?

De recevoir les lettres et de les expédier ?

De recevoir l'argent et de le distribuer chaque mois ?

De donner des secours aux familles malheureuses ?

Assurément, nul autre que le Service de l'Emigration.

EMPLOIS PROCURÉS A L'ÉTRANGER. — MONTANT DES SALAIRES GARANTIS PAR CONTRAT. — RENTRÉES D'ARGENT AUX FAMILLES DES ÉMIGRANTS. — REVENANTS-BONS AU COMMERCE LOCAL.

Depuis sa création, au mois de janvier 1901, le Service de l'Emigration chinoise à Foutchéou a pu procurer aux ouvriers du pays privés de travail 3.787 contrats à l'Etranger.

Ces contrats ont mis leurs titulaires dans la possibilité d'acquérir et de rapporter chez eux, comme on va voir, une très grosse somme d'argent. Le montant total des salaires garantis par ces contrats s'élevait à $ 1.467.210. Ils se décomposaient de la manière suivante :

CONTRATS A SALAIRES FIXES

Madagascar.

745 contrats au salaire mensuel de $ 10, pour une durée de 36 mois 268.200

Bourbon.

791 contrats au salaire mensuel de $ 10, pour une durée de 60 mois.. 474.600

Yunan.

927 contrats au salaire mensuel de $ 10, pour une durée de 3 mois.. 27.810

Mexique.

505 contrats au salaire mensuel de $ 12, pour une durée de 3 mois 363.600

74 contrats au personnel ; chefs de service, interprètes, conducteurs, commandeurs de bandes, pointeurs, qui ont accompagné à l'Etranger, encadré, et dirigé le travail de ces quatre contingents de travailleurs. Les contrats de ce personnel lui ont garanti un salaire moyen mensuel de $ 1.200 pendant une période moyenne de 48 mois. Soit.. 57.600

CONTRATS AGRICOLES A SALAIRES VARIABLES

Indo-Chine.

745 contrats de cette espèce ont pu être obtenus sur différentes exploitations agricoles en Indo-Chine, pour des travaux en fermage, ou en métayage, à la tâche, ou à salaires journaliers de ferme. Les profits garantis aux titulaires de contrats de cette catégorie peuvent être difficilement estimés à leur valeur réelle. Ces profits étaient toutefois bien supérieurs à ceux des contrats à salaires fixes. Leur durée pouvait être illimitée. Nous restons bien au-dessous de la réalité en leur attribuant une valeur de $ 10, et en leur attribuant une durée minima de 36 mois. Soit........................ 268.200

3.787 contrats.................... Au total.............. 1.467.210

Voilà pour les émigrants.

Les familles de ces émigrants, de leur côté, et le commerce local ont, chacun, bénéficié dans une large mesure des conséqunces de l'émigration.

En ce qui concerne les familles, on comprendra aisément qu'il soit impossible de déterminer le montant de tout l'argent qu'elles ont pu recevoir de l'Etranger au retour des ouvriers. Au départ des hommes, ces familles ont reçu chacune une avance de $ 10 : soit donc aux 3.787 familles une somme exacte de $ 37.870. Les délégations distribuées ont dépassé $100.000. Tel district, éloigné à l'intérieur, à lui seul a reçu par les soins du Service de l'Emigration une somme de $ 43.457.22 en cinquante-quatre mois.

Les revenants-bons au commerce local ont fourni un chiffre qui a son importance. Nous avons pu calculer que chaque départ de 1.000 hommes avait jeté dans le port $ 80.000 en achats de vivres, vêtements, articles de toutes espèces, dont le petit commerce et les moindres industries ont eu leur part. De ce dernier chef, le Service de l'Emigration a « répandu » à Foutchéou une somme de $ 307.520.

En dernière analyse, le Service de l'Emigration a procuré :

Aux émigrants, 3.787 contrats de travail................	1.467.210
A leurs familles, au bas mot............................	137.870
Au commerce local, un revenant-bon de..................	307.520
Total général............	1.912.600

Cette somme de 1.912.600 piastres, au change moyen de 2 fr. 50, représente en monnaie française 4.781.500 fr. de travail offert sous toutes les formes au petit peuple : ouvriers qui émigrent et à leurs familles; aux marchands de riz, de poisson, de viande et de médicaments,qui ont fourni les provisions de bord pour le voyage ; aux tailleurs, cordonniers et chapeliers, qui ont préparé les vêtements ; au peuple de la rivière : sampaniers et propriétaires de jonques, qui ont transporté à bord les émigrants et toutes les provisions ; et jusqu'aux écrivains, comptables, interprètes, employés de bureau, qui ont préparé, traduit les contrats, et travaillé à l'établissement de tous les comptes. Or, cette quantité d'argent, déjà grande, importée dans le pays, il est nécessaire de le rappeler à la partie de la population qui a participé à l'émigration, c'est *à la première nation catholique du monde*, à la France, qu'elle en est redevable : puisque d'une part, c'est uniquement jusqu'ici aux entreprises coloniales de la France, à son influence et à ses capitaux que s'est adressé le Service de l'Emigration pour obtenir ces 3.787 contrats de travail ; puisque d'autre part, cette organisation de l'émigration est elle-même redevable de son existence à l'appui constant et éclairé de représentants de la France en Chine et dans ses colonies.

CONCLUSION

Le Service de l'Emigration n'a pas eu le temps et l'occasion de se développer, de grandir, et de produire tout ce qu'il tient en réserve pour le bien public de ce pays. C'est ainsi que, bien à regret, il n'a pu encore construire un hôpital pour les malades ; une caisse de retraite et de secours pour les émigrants qui reviennent de l'étranger ; ni un ouvroir où, pendant leur absence, leurs femmes et leurs enfants trouveront à s'employer à de petits travaux et à recevoir la nourriture : autant d'œuvres populaires et charitables qui sont le complément naturel de l'émigration. Mais avec l'aide de Dieu nous y viendrons.

Chacun sait en Chine, pays des longs et patients efforts, que ce n'est pas en un jour qu'un arbre pousse, qu'il étend ses branches, qu'il dispense l'ombrage et donne ses fruits. Il lui faut d'abord prendre des racines dans le sol. Aujourd'hui l'émigration s'est implantée ici. Elle a déjà quelques racines dans la population. Chaque jour nous rapproche les uns des autres. Nous n'éprouvons aucune peine à nous comprendre. Déjà l'on commence à parler la langue de France, non pas seulement dans les écoles, mais dans le petit peuple lui-même. Ceux qui sont allés chercher du travail à l'étranger, n'ont pas seulement rapporté de l'argent chez eux. Ils ont rapporté la langue et une parfaite connaissance des « Fils européens » comme l'on dit aimablement dans le parler du pays.

Ceux-là encore qui ont signé des contrats, sur la recommandation du Service de l'Emigration, et sur la foi des proclamations des Mandarins, savent que ces contrats sont fidèlement respectés. Ils savent que les Européens traitent humainement leurs ouvriers ; qu'ils les soignent quand ils souffrent ; qu'ils s'attachent à leur procurer la plus grande somme de bien-être qu'il est dans leur pouvoir ; qu'encore, ils ont souci des pères, des mères, des fils, que leurs ouvriers ont laissé derrière eux en Chine.

Ce n'est pas tout.

L'ouvrier chinois qui a émigré, s'est convaincu par l'expérience de plusieurs années, vécues au milieu des Européens, que ces Européens n'ont pas que des idées de conquête, de commerce et de lucre ; que leurs mœurs sont douces ; que la vie familiale existe chez eux comme en Chine ; que leurs enfants sont élevés dans le respect des parents ; que leur société est sagement organisée ; que leurs magistrats, chargés de rendre la justice, sont accessibles à tous ; que les arrêts de ces magistrats protègent les plus faibles contre les plus puissants ; qu'ils ont des lois de protection toutes spéciales en faveur des travailleurs ;



La Vie Théâtrale

En attendant les grandes nouveautés (*le bon Roi Dagobert*, *Israël*, *l'Emigré*), qui n'ont pas encore « passé » au moment où j'écris ces courtes notes, les débuts de la saison théâtrale ont été assez médiocres et incertains. Le Théâtre Sarah-Bernhardt a rouvert le premier avec la pièce de MM. René Peter et Danceny, *l'Or*, pièce maladroite et prétentieuse qui commence en médiocre comédie et finit en mauvais mélodrame, pièce pesante et confuse où il semble que les auteurs aient battu, brouillé pêle-mêle pour leur cinq actes deux ou trois sujets différents, mais surtout pièce banale et creuse où pas un trait de caractère, pas un mouvement scénique, pas un fragment de dialogue ne sortent du convenu et du prévu. Puis est venue, pour suivre l'ordre des temps, la reprise de *le Cœur et la Dot*, à l'Odéon, pour les débuts de Mlle Reuver. Mlle Reuver fut, comme on s'en souvient peut-être, l'étoile du dernier concours du Conservatoire, et elle a retrouvé à l'Odéon tout son succès d'élève. Je serais bien empêché de prédire, sur cette épreuve, quel cours suivra la carrière de Mlle Reuver, si elle sera quelque jour une grande comédienne, ou même une comédienne utile, mais je sais que j'ai entendu avec beaucoup d'intérêt, de surprise et de plaisir, la comédie de Félicien Malefille. Il semble que plusieurs siècles nous séparent de cette œuvre

vieille de cinquante ans, et c'est une impression que j'avais déjà éprouvée en lisant ou en écoutant les toutes premières comédies de M. Victorien Sardou, très parentes, à mon avis, de celle de Félicien Malefille. *Le Cœur et la Dot* procède exclusivement de Molière et de Scribe, et si l'on veut se souvenir que Scribe fut, non pas le plus subtil et le plus rusé, mais le plus simple et le plus rudimentaire des constructeurs dramatiques, on concevra à quelle naïveté, à quelle nudité de conception, d'exécution, de facture, peut conduire cette double imitation. Quelques faits, vraisemblables ou non, ajustés au hasard, quelques personnages empruntés aux types éternels de la comédie classique : l'ingénue, la servante futée, le bourgeois avare, le jeune amoureux, cela suffit pour le cadre, et c'est alors à l'écrivain de le remplir de sa verve, de son invention satirique et de son esprit. Félicien Malefille avait de la verve satirique et de l'esprit ; il avait même de la force et de l'âpreté. Et malgré tout, l'école naturaliste, au roman et dans le théâtre, nous a rendus si exigeants sur la vérité individuelle des personnages, sur la logique et la vraisemblance des combinaisons dramatiques, qu'une comédie comme *le Cœur et la Dot* qui, dans son temps, passa pour un chef-d'œuvre d'audace, nous plaît surtout aujourd'hui par une sorte d'ingénuité archaïque.

Au Gymnase, MM. Raymond et Sylvane ont fait représenter une sorte de vaudeville sentimental, *le Petit Fouchard*, qui n'est pas sans un certain agrément composite, et où l'élégant M. Dumény a fait apprécier une fois de plus, dans un rôle de gendarme alsacien, ses dons étonnants de comique. Le Théâtre-Antoine, où l'on affectionne les spectacles coupés, a donné deux actes tirés, par M. Serge Basset, d'une nouvelle de Balzac, *l'Auberge Rouge*, et une comédie de Mme Louise Dartigues, *Répudiée.* Bien que *l'Auberge Rouge* ne soit pas, et de bien loin, une des meilleures nouvelles de Balzac, il y a toujours quelque chose de fâcheux à découper, recomposer et agrémenter pour la scène l'œuvre d'un grand écrivain, et c'est un ordre de considérations où devraient bien entrer quelque jour les juristes et les commissions officielles qui s'occupent de réglementer la propriété littéraire. Cette réserve faite, il convient de reconnaître que M. Serge Basset s'est acquitté avec beaucoup de bonheur et d'adresse d'une tâche répréhensible en soi, et que le Grand-Guignol pourra envier à M. Gémier un aussi terrifiant spectacle. Quant à la pièce de Mme Louise Dartigues, qui pourtant fut bien défendue par ses interprètes féminins, et tout spécialement par Mlle Marthe Mellot, il y aurait quelque cruauté à insister sur son échec. L'inexpérience de

la scène, bien que portée à un degré rare, n'en est pas la seule cause, ni même la cause principale, mais bien plutôt la faiblesse et l'incertitude dans la conception des personnages et dans la position des idées. Il devient décidément assez difficile d'écrire des pièces sur le divorce. Il faut beaucoup d'invention pour trouver des situations ou des vues nouvelles ; il faudrait beaucoup de talent pour renouveler et rajeunir les conflits connus. Bien qu'on puisse tirer de la pièce de Mme Dartigues deux ou trois observations intéressantes, énoncées dans le dialogue, d'ailleurs, et non pas intégrées dans le drame ou résultant de l'action, l'invention et le talent lui ont manqué.

Dans le fond, je crois bien démêler que Mme Louise Dartigues est un adversaire du divorce. Elle voudrait du moins que le divorce ne fût pas applicable à certains cas spéciaux, au cas d'une femme, par exemple, qui aurait apporté dans son amour conjugal un don si complet de sa personne que la dissolution du mariage lui retirerait d'un coup toutes les raisons possibles d'exister. Dans la pièce de Mme Dartigues, ce don est un don de dévouement et de sacrifice, et la situation, d'ailleurs, serait la même si le don était un don d'amour. Mais personne n'a jamais contesté que, sauf certaines espèces particulièrement simples, le divorce posât devant l'homme ou la femme qui veut reprendre sa liberté un cruel cas de conscience, et il n'est pas difficile d'imaginer les circonstances psychologiques ou matérielles qui peuvent ajouter encore à cette cruauté. Personne ne conçoit le divorce comme un passe-temps agréable, comme une partie de plaisir. C'est une opération douloureuse, mais toute la question est de savoir si, dans la majorité des cas, le risque de la maladie ne surpassait pas encore le risque de l'opération. Personne ne nie que le divorce comporte presque toujours une souffrance, ou soit, si l'on veut, un malheur ; la question est de savoir si, dans l'état présent des lois et des mœurs, il n'est pas un mal nécessaire. C'est pourquoi les pièces sur le divorce ne prouveront jamais rien et risqueront toujours d'émouvoir à faux et à contre-sens la sensibilité publique. Il faut les juger en dehors de la thèse qu'elles développent ou des conclusions qu'elles prétendent insinuer, simplement en ce qu'elles sont des pièces bonnes ou mauvaises. La pièce de Mme Louise Dartigues n'est pas bonne.

Enfin, le Vaudeville a donné, sous le titre de *la Maison en Ordre*, non pas une adaptation, mais une traduction quasi-littéraire de la pièce anglaise de M. Arthur Pinero, *His house in order*. Les traducteurs sont MM. Bienstock et Baralgette, le premier bien connu comme l'auteur de la monumentale traduction de Tolstoï, dont la publication

n'est pas encore achevée. On sait quelle place M. Arthur Pinero, qui est notamment l'auteur de *la Seconde Madame Thankeray* — drame auquel le génie d'Eleonora Duse valut une réputation presque universelle — occupe dans la littérature anglaise d'aujourd'hui. Il est au premier rang des fournisseurs courants du théâtre, et ses comédies dramatiques, le plus souvent inspirées de l'école de Dumas fils et d'Augier, luttent de succès à Londres avec les adaptations françaises. La première réflexion qui devait venir à l'esprit, en apprenant la prochaine représentation, sur une scène parisienne, de *la Maison en Ordre*, était donc qu'un tel projet manquait de sens et d'utilité, que si l'on voulait importer chez nous des pièces anglaises, il en fallait choisir au moins de significatives et d'originales, et non pas des pièces de seconde main déjà copiées sur des modèles trop connus, qu'il eût mieux valu, par exemple, au lieu de traduire Pinero, continuer de nous faire connaître le théâtre de Bernard Shaw, commencer à nous faire connaître le théâtre de Thomas Hardy. Je ne retire rien de cette opinion, et pourtant, dans le fait, la pièce de M. Pinero ne laisse pas d'être intéressante, instructive, par ses faiblesses comme par ses qualités, et, pour ma part, je ne regrette pas de l'avoir entendue.

Sans doute, le sujet pourrait être tiré d'une comédie d'Augier, ou, plus exactement, d'un roman de Victor Cherbuliez. Le romancier génevois eût pris plaisir à conter l'histoire de cette institutrice fantasque, primesautière et désordonnée, épousée en secondes noces par un veuf rigide et ponctuel, accablée sous le souvenir des vertus domestiques de la morte, dépouillée peu à peu par son mari et par la famille de la première femme de toute maîtrise dans la maison, traitée en intruse, en enfant méchante et rebelle, humiliée dans tous les actes et dans tous les moments de la vie. Cherbuliez eût pu imaginer la péripétie des lettres découvertes par la malheureuse Nina, et prouvant que la première femme, la vertueuse et ménagère Annabelle avait un amant et a mis au monde un bâtard. Il eût pu prêter à Nina l'élan de générosité magnanime qui, après une première idée de vengeance, lui fait anéantir les lettres accusatrices, et protéger cette mémoire de la morte qui fut, qui sera encore l'obstacle à son bonheur. Tout au plus Cherbuliez, et en tout cas Augier, eût-il montré plus de fertilité et de dextérité dans l'invention des faits qui révéleront néanmoins au mari la faute de sa première femme, l'héroïsme de la seconde, et qui aboutiront ainsi au triomphe final de la pauvre Nina. Cependant, et tout compte fait, la pièce de M. Pinero reste bien anglaise. Elle l'est d'abord, — et c'est ce que j'avais déjà marqué en parlant de *Candida*, la pièce de M. Bernard Shaw — par sa prodi-

gieuse insexualité. Si Henry Jesson, le veuf rigide et ponctuel, a épousé la folle Nina, institutrice de son fils, ce ne peut être, dans la circonstance, que par l'action d'un attrait physique, sous l'empire d'un désir physique. Pas une allusion, si détournée soit-elle, n'est faite à cet attrait ou à ce désir. L'influence d'ordre physique que Nina exerce nécessairement sur Jesson devrait lui procurer, dans sa lutte contre la famille d'Annabelle, contre les odieux et stupides Ridgeley, des moments de victoire ou de revanche. Certains souvenirs, certaines images devraient, de temps à autre, faire de Jesson l'allié de Nina, le troubler tout au moins, le faire hésiter. Pas un instant il n'hésite ; il est tout entier du parti de ses beaux-parents contre sa femme. Il faut bien que Nina, de son côté, aime Jesson en quelque manière ; sans quoi, quel intérêt la retiendrait dans cette prison ? Pas un instant, Nina ne parle en amoureuse ; ses souffrances sont d'amour-propre, de dignité, jamais d'amour. L'auteur supprime, de parti-pris, tout un ordre de mobiles, de sentiments, d'émotions, cependant nécessaires à l'intelligence de la situation qu'il a lui-même posée de façon que lorsque Jesson et Nina, au dénouement, se retrouvent comme deux amoureux réunis après de longues traverses, on se demande avec stupéfaction d'où vient cet amour soudain dont la pudeur obstinée de l'auteur nous avait caché toute trace. La preuve est ici plus décisive encore que pour *Candida*, en raison de la nature même du sujet hardi, et ce serait une étude à poursuivre que de rechercher comment la volonté bien arrêtée de proscrire ou de dissimuler toute image, toute intention, toute émotion sexuelle ont fini par influer sur la technique même du roman et du théâtre anglais.

Ce qui est bien anglais encore, c'est le goût de caricaturer les personnages dans leurs habitudes, dans leurs façons, dans leur maintien familier, et, à cet égard, les types de la famille Ridgeley, exécutés à traits grossis et à couleurs vives, sont bien des images anglaises. Le don essentiel de M. Pinero est même, autant que j'en puis juger, d'exceller dans ce travail de caricature familière. Ce qui est anglais, c'est l'importance donnée aux mille détails de la vie domestique, et, par exemple, les conflits qu'un écrivain français eût provoqués par des heurts de caractère ou des oppositions sentimentales dépendent, dans la pièce de M. Pinero, de l'affectation d'une chambre ou de la présence de petits chiens dans la maison. Ce qui est anglais, c'est la froideur des caractères, leur raideur, leur défaut absolu d'attendrissement, et surtout ce quelque chose d'ininfluençable qui nous semble à nous, accoutumés comme nous sommes à l'extrême mobilité des caractères dramatiques, un manque de vérité et d'humanité. Les scènes de persuasion, si communes dans notre théâtre, n'auraient pas

de place dans le théâtre anglais. Un personnage anglais ne modifie pas ses façons d'agir ou de sentir, ou du moins il ne les modifie pas sous une influence raisonnable ou sentimentale. Il ne varie que pour des raisons morales, si une parole pourvue d'autorité l'a convaincu d'être en faute, d'être en péché. Sa variation prendra tout aussitôt la forme d'une sorte de contrition, et la parole autorisée qui aura déterminé ce changement prendra l'accent d'une parole sacrée. C'est ce qu'on voit dans *la Maison en Ordre* où, pour détourner Nina de son premier projet de vengeance, le frère de Jesson, qu'on nous a peint pourtant comme un diplomate sceptique, monte en chaire et invoque la Providence. Dans le même ordre d'idées, il est notable à quel point le geste et l'accent des comédiens anglais, — tout au moins dans la comédie moderne, — rappelle le geste et l'accent des prédicateurs. Plus on y réfléchit, plus on se persuade que la comédie, en Angleterre, a des origines et obéit à des règles qui ne sont aucunement laïques, et ce serait encore une étude à proposer aux gens de loisir.

LÉON BLUM.





La Vie littéraire

F.-T. Marinetti : *Les dieux s'en vont, d'Annunzio reste*, (Sansot, édit.). — *Le roi Bombance* (Mercure de France). — Tullio Panteo : *Il poeta Marinetti* (Société éditoriale milana). — Hubert Krains : *Figures du pays* (Association des écrivains belges). — Frédéric Boutet : *Histoires vraisemblables* (Société générale d'éditions). — Oscar Wilde : *Le portrait de M. W. H.* (Stock, éditeur).— Camille Mauclair : *L'Amour tragique* (Calmann-Lévy). — Robert Hénard : *La rue Saint-Honoré* (Emile Paul, éditeur).

M. F.-T. Marinetti nous apporte-t-il une critique nouvelle ? Ce serait aimable de sa part. Le pauvre Gaston Deschamps, s'il est sincère, avouera d'ailleurs comme moi, que le besoin s'en fait sentir vivement... Dans tous les cas, nous serons enchantés d'être redevables de quelque chose — surtout de la critique nouvelle — à Marinetti qui est un bon garçon, un peu exubérant et qui est parti ces dernières années de Milan pour faire la conquête de la Gaule. Ses amis, impétueux comme lui, nous témoignent avec enthousiasme des aptitudes exceptionnelles de Marinetti à conquérir le monde en commençant par la France. J'ai reçu à ce sujet un petit volume qui est un délice. Il a pour titre : *Il poeta Marinetti*, et pour auteur, Tullio Panteo. C'est la biographie ardente du poète que les Milanais admirent et qu'adorent les Milanaises. Comme nous sommes naïfs, l'auteur, l'éditeur et le héros du volume conspirent pour nous faire croire qu'il s'est vendu jusqu'à maintenant huit mille exemplaires de ce livre d'exaltation et que son tirage en est au neuvième mille, 9° *migliaio*, ni plus ni moins. L'auteur, l'éditeur

et le héros ont bien raison de compter sur notre naïveté. Ce qu'ils disent, nous le croyons tout de suite. Et j'en ai assez dit, moi, pour vous démontrer qu'en vous entretenant de ce cher Marinetti, je ne vous parle point d'un homme médiocre ou négligeable.

L'univers sait que Marinetti est le fondateur de la revue intitulée *Poesia*, qui publie, sous une couverture aux couleurs étincelantes, des poèmes en langue italienne et des poèmes en langue française... Je n'ose affirmer que l'on puisse en toute sécurité apprendre la langue italienne en lisant les poèmes italiens de *Poesia ;* mais je tiens pour certain, que la plupart des poèmes français qu'elle publie sont écrits en quelques-uns de ces dialectes que les malveillants appellent du suisse ou du belge, mais qui ne sont hélas ! que du français, du français incorrect et barbare... Il importe peu. Marinetti a voulu sans doute préparer une fusion des langues en resserrant les liens, comme on dit, de l'amitié franco-italienne. Cette entreprise est digne de son beau génie... Il exécute son entreprise par son œuvre même. Il écrit ses livres tantôt en italien, tantôt en français. C'est en français qu'il a écrit le *Roi Bombance*, qu'il appelle modestement une *tragédie satirique*, et qui est, en effet, une satire bouffonne dont la truculence, parfois ingénieuse, surtout ingénue, ne laisse pas d'être, d'aventure, savoureuse.

Mais en quelle langue a donc été écrit cet ouvrage fait, nous dit-on, pour qualifier la littérature impatiente d'une critique nouvelle : *Les dieux s'en vont, d'Annunzio reste ?* Des indices assez précis nous permettent de déclarer qu'il a été écrit en langue française.

Néanmoins, l'aimable Marinetti aurait tort de penser que l'on peut impunément en user avec la langue française aussi familièrement qu'il le fait. La langue française mérite d'être respectée. Elle se venge, et cruellement, de ceux qui ne la respectent pas.

Qu'est-ce que *ne pas vous mettre en dépense pour ne me donner que l'espoir?* Qu'est-ce que *Belle Philis on désespère alors qu'on espère toujours ?* demandait Alceste à Oronte. Marinetti n'est point Oronte. Je ne suis point du tout Alceste. Et puis Marinetti est si gentil qu'il n'est personne qui ne soit enclin auprès de lui à se transformer en Philinthe. Toutefois je lui demande : Qu'est-ce que la *marée bitumeuse toute globulée de têtes ?* Qu'est-ce que des *mains onglées de douleur ?* Qu'est-ce que *une grenaille de têtes inondait les pentes?* Qu'est-ce que les *coupoles funéraires fulgurant en brasiers de joies?* Qu'est-ce que *la globuleuse fumée de notre vanité ?* Qu'est-ce que *ses yeux pétillaient souvent de tendresse dans l'ébouriffement sauvage de sa chevelure ?* Qu'est-ce que *un nuage papillonnant de pétales dont la violence parfumée arrêta un instant le cortège ?* Qu'est-ce que les *plaines couvertes de neige ont*

de vastes scintillations d'acier ; mais tout à coup, à un déchirement de nuages le soleil déclinant les ensanglante farouchement à l'infini ? Et qu'est-ce, s'il vous plaît, que *les foules haillonneuses*, ou que *les discours officiels ayant été bâillonnés*, ou que *cette attitude qui affriolait ma curiosité de lettré* ou que *durement corseté d'ambition et d'orgueil* ou que *l'ancienne forteresse qui, autrefois, ceinturonnait la ville*, ou que *les cadences molles de sa voix brûlaient en douceur les pesants radeaux des âmes sur un fleuve d'images étincelantes*. Et qu'est-ce encore que *ce fiacre dont la rosse... berça de son trot monotone mon âme de cristal mi-noire et mi-rose où moussait déjà l'antique joie latine ?* Qu'est-ce enfin, car je ne puis citer le livre tout entier et j'en suis fâché, que : *Le corbillard semblait récalcitrant, emporté de force par des vagues humaines. Il s'arrêtait par instants, comme saisi d'épouvante devant l'abîme où l'entraînait cette foule torrentielle ocellée de faces calcinées... Une étrange hallucination possédait ces visages... Exode lamentable d'un peuple aux aubes de l'histoire !... Le corbillard s'en allait comme un radeau noir sur un fleuve infernal. Vers quelle mer de ténèbres descendait cette horde innombrable ?...* »

Je m'arrête, j'aime mieux m'arrêter et ne pas savoir quelle était cette mer et quelle était cette horde... Et sans doute Marinetti est un poète : mais il y a la langue française ! !

On murmurait autrefois lorsque Robert de Montesquiou vivait dans les environs de la littérature :

Les blas hortensious, les blous hortensias
Les chauves souras, les chauves sourous
Le galimatias, le galimatious
Sont fleurs de poâte et de Montesquiou.

Que dire lorsqu'on lit le livre de Marinetti : *Les dieux s'en vont, d'Annunzio reste ?* On dit simplement que c'est là du galimatias triple, et que l'ardent Marinetti est peut-être un grand poète mais qu'il ignore la syntaxe et le vocabulaire. Il y a la langue française, ô Marinetti ! Oui, la langue française existe... Nous vous pardonnons très volontiers vos métaphores incohérentes, puisqu'elles prouvent que vous êtes, si l'on peut dire, poète ; mais en français chaque mot a tel sens et non pas tel autre, et les mots et les phrases s'ordonnent suivant des règles fixes qu'il n'est pas inutile de connaître parfaitement... Je dirai donc à Marinetti qu'eût-il d'autre part cent belles qualités, on regarde les gens par leurs méchants côtés. Qu'il écrive donc en italien s'il sait l'italien, mais il ne sait pas le français... Avez-vous compris, bon Marinetti ?

Au surplus, même si Marinetti avait été apte à écrire son livre en langue française, il eût été raisonnable de l'écrire en langue italienne. Son livre n'est que le développement d'un rhétoricien fougueux. La langue italienne se prête mieux que la langue française à ce lyrisme infatigable qui fonctionne, en quelque sorte, à vide. A ce propos, Marinetti trouvera une très jolie et très pertinente dissertation dans les *Entretiens d'Eugène et d'Ariste* qu'écrivit le jésuite Bouhours au temps où les pères jésuites écrivaient honnêtement le français... La langue française est faite pour servir à des exposés clairs, nets, précis, élégants. Elle exprime les idées avec une admirable convenance. Encore faut-il qu'on aie des idées !

Marinetti n'a pas dessein d'exposer des idées. On en chercherait vainement une seule dans son ouvrage tout entier. Il conte avec exaltation les funérailles de Verdi et celles de Carducci. Verdi et Carducci sont les dieux. Ils s'en sont allés. D'Annunzio reste... Marinetti semble vouloir dire que d'Annunzio n'est qu'une divinité de contrebande ou de contrefaçon et, somme toute, un piètre puffiste qui ne saurait remplacer les dieux partis ni même leur succéder. Il montre d'Annunzio naïvement épris de lui-même, toujours disposé à croire que le moindre de ses écrits peut bouleverser le royaume. « Demain on fera des barricades », s'écrie d'Annunzio la veille de la première représentation de la *Gloire*. Il montre d'Annunzio toujours avide de publicité et cherchant toujours à étonner le monde rétif à l'étonnement. Un jour d'Annunzio entièrement vêtu de blanc, campé sur un grand cheval blanc, serrant les brides blanches dans son poing ganté de blanc, va écouter l'orchestre municipal sur la place d'un petit village toscan. Un autre jour donnant à dîner à Mme Duse et à son éditeur M. Emile Trèves, dans un salon tout tapissé de vrais pétales de roses, il se réserve pour lui seul un trône orné d'un baldaquin. Un autre jour il prend à Viareggio un bain de mer, tout nu, en chevauchant à crû son beau saure Fiammetta. Une illustre actrice l'attend sur la plage en soulevant entre ses bras grands ouverts un grand manteau de pourpre pour envelopper le corps ruisselant de ce demi-dieu facétieux. Enfin, on ne sait pas l'âge de d'Annunzio, et d'Annunzio a porté le deuil de son chien, assommé par le fermier Volpi...

Marinetti conte encore quelques anecdotes analogues à celles-ci qui sont pittoresques suffisamment mais que nous connaissons toutes déjà. Et il écrit deux cents pages où douze pages suffisaient. Aussi bien il nous est impossible de discerner son dessein. Voulut-il railler seulement un grand écrivain trop acharné à concentrer sur lui l'attention universelle ? Voulut-il nous persuader que rien ou presque rien ne demeure de d'Annunzio si on le dépouille du faux prestige que son infa-

tuation perpétuellement active établit avec soin ? Je ne sais pour quelle cause on ne distingue pas très bien. Et il se trouve que cette psychologie sommaire de l'auteur n'explique rien de l'œuvre.

Marinetti n'aurait-il pas pu nous montrer dans d'Annunzio une personnification de l'homme de lettres italien dont le dandysme effréné mais candide est toujours un peu « voyant » ? Les reproches moqueurs que Marinetti adresse à d'Annunzio, il aurait pu en effet se les adresser à lui-même. Au moment où paraît ce livre *Les Dieux s'en vont... d'Annunzio reste*, paraît également ce livre *Il poeta Marinetti* par Tullio Panteo. Le livre écrit à la gloire de il poeta Marinetti est illustré. Nous sommes admis à voir Marinetti à tous les âges et dans toutes les poses. Le voici à dix-huit ans. Le voici dans son salon, toutes manchettes et tous faux-cols dehors, lisant avec gravité une quelconque revue illustrée. Le voici en frac, sur la scène du grand Théâtre du Gymnase où, conférencier, il semble le régisseur qui vient faire une annonce avant le spectacle. Le voici encore gesticulant sur la scène du grand théâtre de Parme. Le voici pérorant, toujours pérorant au café Savini, ayant près de lui une aimable personne joliment caricaturale qui ne dit pas tout ce qu'elle en pense. Le voici solitaire sur la terrasse du Kursaal de Rimini ; nonchalamment appuyé à un guéridon de café, il a l'air d'un gentleman, vaguement mais gentiment américain du sud, qui vient de perdre tout son argent au jeu. Le voici couronné, avec A. Testoni, J. Antona-Traversi, L. Rasi, U. Notari, par Dante, auguste vieillard en robe de chambre. Le voici jouant de l'orgue et fumant une cigarette. Soit afin de fumer une cigarette, soit afin de jouer de l'orgue, il a quitté son veston, son gilet, son faux-col et ses manchettes. Le voici assis sur un mur en ruines devant un paysage mélancolique. Le voici accoudé au balcon d'une maison de campagne et la légende enseigne : Marinetti en villégiature. Le voici déclamant ses vers dans un jardin, assis sur un buste en marbre d'Alexandre Manzoni... Mais ce n'est point à cela qu'on reconnaît le poète. Le voici au naturel, en costume de bain sur la plage de Rapallo, Il sort du bain et un peignoir le recouvre à demi... Sans mentir, j'aime encore mieux d'Annunzio entrant à cheval dans la mer...

Au reste, le texte ne le cède en rien à l'image. On nous parle de Marinetti pâle et blond dont le regard est troublant comme une caresse. On nous parle de son éloquenc et de sa séduction. On nous parle de sa vogue non seulement dans les cafés littéraires mais encore dans les plus grands salons de l'aristocratie française et italienne... On nous parle de son génie. On nous dit, en propres termes : « Il abonde en trouvailles si ingénieuses qu'elles pourraient bien être le génie. » Ce serait, en tout cas, le génie d'un bon garçon.

Et que devons-nous conclure ? Nous devons conclure que si Marinetti, malgré le génie qu'on lui reconnaît libéralement de Milan jusqu'à Marseille et le talent redondant et simpliste qu'on lui attribue jusque dans la grande banlieue de Paris, n'est pas tout à fait d'Annunzio, il emploie, ou bien ses amis emploient pour lui, les mêmes procédés de *réclame* éblouissante dont se servirent d'Annunzio et les amis de d'Annunzio... Il y a dans ces manifestations désordonnées d'enthousiasme une certaine sincérité... Les Italiens, quand ils critiquent, ne savent pas apprécier modérément. Ils ne sont guère capables que d'apercevoir le sublime et le burlesque. Entre ces deux extrêmes qui quelquefois se touchent en Italie comme ailleurs, ils ne voient rien, rien, rien. Ils sont constamment poètes. Ils sont incessamment lyriques. Ils ignorent les fines nuances et les idées compliquées. Ils vibrent et ils s'emportent, rhétoriciens frénétiques, en développements interminables... Ils sont les victimes de la phrase : le mot seul les entraîne. Ils parlent beaucoup pour ne pas dire grand chose... Et toujours ils dépassent le but. La bouffonne satire que Marinetti fait de d'Annunzio n'atteint pas d'Annunzio. C'est de l'ironie échevelée d'enfant tumultueux pour enfants véhéments. La biographie fantastiquement élogieuse que Tullio Panteo consacre à Marinetti ne parvient pas à nous persuader seulement que Marinetti joue un rôle sérieux dans la vie littéraire de notre temps. Elle pourrait même nous faire sourire de Marinetti ! Oh oui !

Si toutefois nous pouvions sourire de Marinetti ! Mais le pouvons-nous ? Ses téméraires improvisations de lyrisme éperdu ne renouvellent pas la critique, non. Elles n'ont même aucun rapport avec ce que nous appelons la critique... Du moins, Marinetti est un poète d'autant plus intéressant pour nous qu'il manque davantage de mesure. Il y a de vagues qualités de bouffonnerie épique dans cette baroque tragédie gastronomique qui a pour titre : *Le roi Bombance*. Bref, Marinetti est peut-être un écrivain digne d'attention, de qui nous voulons bien espérer quelque chose et de qui nous redoutons beaucoup. Il nous émerveillera sans doute, il nous étonnera sûrement par les agitations démesurées de son œuvre indisciplinée... Nous lui saurons gré sans réserve de sa ferveur à concilier les aspirations littéraires de la France et de l'Italie et du talent qu'il dépense pour cette tâche qui ne lui est point inégale. Il comblera nos vœux si écrivant en français, il consent à se souvenir que la langue française se suffit à elle-même et qu'en s'appliquant inconsidérément à l'enrichir dans la hâte inspirée de l'improvisation on risque de la corrompre ou de la dénaturer.



Sans doute M. Hubert Krains, écrivain belge, est le disciple exact et fidèle de l'école réaliste. On montrerait aisément ce que doit ce conteur à Maupassant, par exemple, et qu'il lui emprunte la plupart des procédés de son art... Ses contes sont excellents parce qu'ils sont faits selon la formule. Ils sont mieux qu'excellents, ils sont émouvants, ils sont originaux parce que M. Hubert Krains, en même temps qu'il observe dans ses caractères universels et permanents l'âme des humbles, observe aussi l'influence, sur ces âmes, du pays, de la province, du terroir.

Il est réaliste puissant et sobre, il est naturaliste discret et net. Il voit de trop près les petites misères humaines des petits êtres de la ville et des campagnes pour qu'un pessimisme douloureux n'envahisse pas son œuvre tout entière. Et, en effet, ses minuscules héros, quels qu'ils soient, sont la proie du destin. Ils ne peuvent rien contre la fatalité. Il ne leur appartient pas de mener librement leur vie. D'ailleurs, accablés par leur vie, ils sont presque toujours résignés à la tristesse de vivre. Deux familles de paysans coulent leurs jours doucement l'une près de l'autre. Bons voisins, bon amis, durs à la besogne toujours prêts à s'aider. Deux enfants, ici un garçon, une fille là, rendront cette camaraderie plus intime : ils se marieront un jour cependant que les vieux ayant accompli leur tâche ici-bas s'en iront fraternellement unis vers la mort. Mais tout à coup l'existence simple de ces ruraux honnêtes est bouleversée. On découvre du phosphate dans certains champs de la commune. Les propriétaires en sont subitement enrichis. Ainsi François Berger découvre du phosphate dans le sien, Pierre Pinson, lui, n'en découvre pas dans sa terre. La jalousie l'envahit, le domine. Les vieux amis sont séparés. Violent, Pierre frappera un jour François Berger qui le fera condamner par les tribunaux, non pas par haine, ni par vengeance, mais parce que c'est justice... Et ces hommes qui ont vécu ensemble, cessent de se parler durant des années. Ils vieillissent et s'acheminent silencieux à la tombe, les enfants pleurent sur cette hostilité calme et obstinée des parents. En seront-ils victimes ? La douleur, qui broie les hommes, est cependant bienfaisante pour eux parce qu'elle les rapproche. Quand meurt Victoire, la femme de Pinson, François suit l'enterrement... La défiance persiste dans le cœur de Pinson... tout de même elle s'atténue lentement. A l'aube du 1er janvier, Pinson sort dans sa cour et crie de toutes ses forces à son voisin : — Je te la souhaite bonne et heureuse, François ! — Et François de répondre : « Pareillement, Pierre, pareille-

ment. Et toute sorte de bonheur ! » Ils marieront leurs enfants dans l'année, et vite leurs forces déclineront, et ils pourront mourir !

Simplicité absolue des âmes et des événements, vérité éclatante, émotion profonde. Ailleurs les événements seront plus simples encore et nous verrons avec angoisse tout ce que peut recéler de dramatique chagrin une vie sans mouvements ! Un pauvre garçon, Arsène Jaquet, est employé à la gare d'Horoul. Horoul est un village lugubre. Arsène Jaquet épouse bientôt la fille agréable à regarder de la patronne de l'auberge en face de la gare. Et c'est avec le chef de la gare que sa femme le trompe. Arsène n'ose se révolter ni contre sa femme, ni contre son chef. Il supporte tout en silence, et il est malheureux effroyablement.

Aucun récit ne peut être plus simple. Hubert Krains de l'aventure banale tire toute l'émotion qu'elle contient. Et l'aventure n'est si émouvante que parce qu'elle est banale, banale comme la vérité... Je le répète, Hubert Krains procède de nos conteurs réalistes français... Il les renouvelle par ce qu'il laisse d'inexprimé dans ses contes, et qui est plus poignant que tout... Et puis qu'on ne vienne pas railler la langue belge ! M. Marinetti, lisant le livre de M. Hubert Krains, y pourrait apprendre la langue française. Le style de M. Hubert Krains a peu de couleur et peu de relief. Il est la correction même, et, fortune de plus en plus rare dans notre littérature contemporaine, les mots ont le sens qu'ils doivent avoir et non pas un autre sens...



Trouve-t-on facilement des sujets nouveaux ? Tout n'est-il pas dit, au contraire, depuis six mille ans qu'il y a des hommes et qui font semblant de penser ? Toute les manières de dire les mêmes choses n'ont-elles pas été employées ? Je lis un recueil de contes pittoresques et spirituels qu'a signés M. Frédéric Boutet. Considérez ce jeune écrivain. Il écrit peu de livres et il les écrit lentement pour les écrire bien. Il est attiré par les sujets bizarres, les êtres étranges, et les situations exceptionnelles. Il pourrait être philosophe. Il pourrait émouvoir. Mais il ne résiste jamais à tourner à la plaisanterie l'émotion ou la philosophie. Il badine avec gravité. Il semble que toujours sa pensée doive prendre un tour original...

Or, Frédéric Boutet nous rapporte l'histoire mouvementée d'un fantôme. Ce fantôme a quitté le paradis où il s'ennuyait ferme et il s'est réfugié dans une maison à louer. Il a expulsé par ses farces inquiétantes tous les locataires qui aspiraient à habiter bourgeoisement la maison. Il a fait le mort avec un crâne et des voiles pour une vieille

dame entêtée et ça l'a fait mourir elle-même. Il a trimbalé des chaînes et écrit sur les murs avec du feu pour un docteur vantard. Il a éteint les lumières et ouvert les portes silencieusement devant les pas d'un Anglais flegmatique qui le cherchait dans le grenier. Il a parlé à l'oreille d'une jeune fille qui jouait du piano et il a tiré les pieds d'un vieux colonel en retraite qui dormait. Bref, il est resté maître de la maison, suprême asile. Et c'était tout ce qu'il demandait !

Frédéric Boutet est un humoriste enclin aux plus violentes cocasseries, qui veut absolument exciter notre rire par le contraste entre les faits racontés et le ton du récit. Mais cette histoire de fantôme, nous la connaissons déjà, nous la retrouvons, non pas renouvelée, mais plutôt déformée et moins riche en enseignements qu'elle n'était naguère. Oui, nous avons souri jadis en lisant un histoire de fantôme racontée un peu longuement s'il faut tout dire, avec tout l'esprit de Voltaire, j'entends avec un esprit visiblement emprunté, imité de Voltaire. Et l'auteur était Oscar Wilde. Il y aurait une étude singulièrement révélatrice à écrire sur l'influence de Voltaire dans la littérature anglaise contemporaine.Depuis Wilde jusqu'à Wells ils sont nombreux ceux qui cherchent à s'assimiler son esprit et jusqu'à son imagination de conteur philosophe et jusqu'à ses procédés de narrateur ironique et délié... Toujours est-il que Oscar Wilde a déjà raconté l'histoire d'un fantôme, de Canterville, réfugié dans un vieux château d'Angleterre. Ce fantôme a fait fuir, par les manifestations accoutumées des fantômes, tous les Anglais qui prétendaient tour à tour habiter le château... Survient une famille d'Américains dont le fantôme n'aura pas raison. En vain fait-il apparaître l'indélébile tache de sang qui provient de lady Eléonor de Canterville, tuée en cet endroit même par son propre mari Sir Simon de Couterville en 1575. Les Américains la font disparaître avec le produit détachant, le nettoyeur incomparable du champion Pinkerton. En vain se livre-t-il à des exhibitions de lourdes chaînes et d'entraves rouillées qui pendent lamentables et menaçantes de ses poignets et de ses chevilles. Les Américains lui enjoignent impérieusement d'huiler ses chaînes et lui offrent pour cela une petite bouteille du graisseur de Tammany Soleil-Levant. En vain essaie-t-il toutes ses plus terrifiantes apparitions. Les Américains le font choir sur les parquets, le bombardent avec des oreillers, ou sur sa tête versent des seaux d'eau, le bernent et le mystifient de toutes les manières. Il se rend compte bien vite que sa situation de fantôme est intenable : il n'y a plus de place pour les fantômes ici-bas... Oscar Wilde a su exposer le plus spirituellement du monde l'inéluctable défaite de l'idéalisme et du mysticisme crédules par le positivisme mo-

derne. Frédéric Boutet n'a gardé en l'aggravant, que la brutale fantaisie du conte...

Etrange penchant d'un fantaisiste qui voit toujours le geste comique et le dépouille de sa signification... Il peint *l'homme qui disait la vérité.* Melchior est affligé de cette terrible maladie: il dit la vérité et ne peut dire que la vérité. Il exige que tout le monde la lui dise. Il est donc partout dupe, insociable et malheureux. Il demande à sa maîtresse : M'aimez-vous ? — Oui, dit-elle. — M'aimez-vous plus que tout au monde ? Non, j'aime mieux ma mère. Et Melchior souffre, et fait souffrir infiniment. Il se présente à la députation et affirme avec une loyauté bouffonne qu'il ne tiendra aucune de ses promesses et qu'il se moque parfaitement des électeurs. Tout à l'avenant ! C'est de la caricature énorme.

Camille Mauclair avait déjà raconté l'histoire d'une *femme franche.* Renée Louvray s'obstine farouchement dans son désir de dire toujours la vérité. Elle avoue à son fiancé qu'elle se marie sans amour. Plus tard, elle confesse à son mari qu'elle aime un jeune homme, qu'elle ne peut consentir à une comédie honteuse, et que pour être à lui elle quittera son foyer. Ce jeune homme qui la désirait vivement, se fût mieux accommodé d'un adultère. Il n'en dit rien. Renée partit, et plus tard se trouva seule. Partout, elle porta sa rude sincérité, qui lui fut malfaisante. Elle persévéra néanmoins à chérir la loyauté comme on choie une passion, en raison de ce qu'elle coûte, et par goût de la vérité, manqua sa vie... Et ce conte simple est d'une beauté profondément émouvante, car il nous enseigne quelle part d'hypocrisie est indispensable ou, du moins, fatale dans les relations humaines et qu'il n'est jamais bon de pénétrer au-delà des apparences et de détruire les illusions... C'est l'éternelle philosophie de la vie dans la société ; avec un art sobre et net, Camille Mauclair l'a renforcée en la modernisant...

Dommage que Frédéric Boutet ne veuille que rire et nous faire rire, d'un rire un peu forcé il est vrai et qui parfois sonne faux. Il a de la gaieté piquante et, s'il a pris dans la fréquentation assidue d'Edgar Poë le goût du mystère, il n'en est point victime, et son flegme raisonne assez bien. Au surplus il écrit avec précision et quand il le veut, avec finesse. En dépit des nombreuses imitations que ses *Histoires vraisemblables* révèlent, Frédéric Boutet, est sans doute parmi les jeunes écrivains l'un de ceux dont on soit le mieux en droit d'attendre quelque originalité...

***

M. Robert Hénard est déjà connu des Parisiens érudits, et même de ceux qui ne le sont pas, mais qui sont simplement Parisiens, par ses

Promenades historiques dans Paris. Il avait déjà leur sympathie et leur estime. Il aura désormais leur reconnaissance et même leur admiration. Il vient en effet de reconstituer avec un soin patient et d'écrire avec une libre élégance *l'histoire de la rue Saint-Honoré* depuis les origines qui ne se perdent pas tout à fait dans la nuit des temps jusqu'à la Révolution que nous n'avons certainement pas oubliée encore, puisqu'elle n'est pas encore terminée. Ecrire l'histoire d'une rue et l'écrire en cinq ou six cents pages cela semble une gageure... Mais M. Robert Hénard a écrit l'ouvrage le plus minutieusement attrayant parce que la rue Saint-Honoré est le grand boulevard de toute l'histoire parisienne sinon de toute l'histoire française. Chacun de ses pavés anciens mérite d'être conservé fort précieusement dans nos musées car il évoque d'imposants souvenirs. Chacune des pierres de chacune de ses maisons est un monument historique, ni plus ni moins... Qu'est-ce que Saint-Roch sur le portail duquel la pierre reste meurtrie par le canon du 13 vendémiaire ? Saint-Roch, c'est l'église à la mode du XVIII[e] siècle, la nécropole des princes et de la noblesse, que tendirent de noir et d'argent les obsèques quasi-royales de César de Vendôme, que fleurirent de roses les noces de Mlle de Louvois, où pleura Mme de Mailly, délaissée par Louis XV et s'humilia Mlle Guimard « la belle damnée ». Saint-Roch où Paris élut ses députés en 1789, que le 10 août ensanglanta, où les néophilanthropes divaguèrent de leur mieux et que purifia l'évêque de Saint-Papoul ! Saint-Roch que Napoléon respecta, où communia la Restauration et où, il y a peu d'années, les catholiques affrontaient pour protester contre les lois républicaines, un martyre qu'on leur refusait obstinément... Que d'histoire en cette église ou devant elle ou près d'elle ! Que d'historiettes ! Partout ainsi dans la rue Saint-Honoré !

Aussi bien, le livre de M. Robert Hénard est-il extraordinairement riche de faits... On le lit avec passion parce que tous ces faits révélateurs des idées, des mœurs et de toute la vie d'autrefois sont exposés en bon ordre... Nous nous plaisons aux reconstitutions historiques. Nous avons raison de nous y plaire. Mais souvent des récits superficiels à l'excès nous contentent. M. Robert Hénard nous donne davantage et doit mieux nous satisfaire. Il est un savant, un savant étonnant de clarté et de précision, et, par surcroît, de discrétion. Il ne faudrait pas que ces qualités excellentes lui fussent préjudiciables et que l'on préférât à l'historien méticuleux qu'est M. Robert Hénard les amateurs faciles qui font leurs reconstitutions à la grosse.

J. ERNEST-CHARLES.



Les Livres

Mes Cahiers Rouges, par Maxime Vuillaume

On a déjà beaucoup écrit sur ce grand drame social qui s'appelle *La Commune*. Selon qu'ils combattirent de l'un ou de l'autre côté des barricades, et même tout bonnement selon qu'ils en furent les témoins sympathiques ou au contraire exaspérés, les contemporains de cette tragédie grandiose, bouffonne et lamentable, en gardent, certains, un souvenir émerveillé malgré leurs souffrances, et les autres comme l'épouvante d'un angoissant cauchemar.

Quant aux hommes de la génération suivante qui n'ont pu qu'imaginer à travers les récits des aînés les fièvres, les colères, les folles et naïves espérances de la Commune, ses frénésies joyeuses et sinistres, son emphase, son cabotinage et aussi les généreuses illusions, parfois même l'héroïsme des croyants sincères que l'on trouve dans cette cohue, ils restent hantés par cette tragédie sanglante au milieu de Paris en flammes.

Le désespoir de la Commune vaincue atteignit un tel paroxysme de sauvagerie et de violence, les ruines qu'elle entassa dans son soubresaut suprême furent d'une si fantastique horreur, et la chasse à l'homme que les défenseurs de l'ordre pratiquèrent furieusement au milieu des décombres, pendant des jours et des jours, fut si atroce, que tout cela, flamboiements d'incendie, cris de rage et de douleur, crépitements de la fusillade, longues houles de feu et fumées rougeoyantes au-dessus d'un Paris épileptique, reste pour nous une vision effroyable, douloureuse, grandiose.

Cette époque, si près de nous et qui nous semble si lointaine, si confusément invraisemblable, est devenue de la Légende avant d'avoir été de l'Histoire. Ses convulsions, ses misères, ses héroïsmes, le désarroi qu'elle mit dans les affections, les idées et les rapports sociaux, ont inspiré des drames, des romans, des poèmes. C'est ainsi que, dans son superbe roman : *Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent*, Elémir Bourges fit une évocation lyrique des flammes et des rages de la Commune agonisante. C'est ainsi que Lucien Descaves, dans *la Colonne*, le plus vivant et le plus complet de ses livres, reconstitue l'atmosphère exacte des faubourgs de Paris, montre en action, avec un très juste sentiment de l'âme populaire, les bouffonneries aussi bien que les drames de la Commune. Et c'est ainsi encore que, dans son *Apprentie*, pièce aussi bien que livre, Gustave Geoffroy nous fait apparaître, en un saisissant raccourci, les affres et les douleurs immédiates de la Commune, puis ses conséquences lointaines dans la vie des gens du faubourg qui y furent mêlés.

Ces évocations sont exactes, émouvantes, d'un art suprême ou d'une forte vérité humaine. Mais toute de même ce n'est pas encore l'Histoire complète, au jour le jour, de la *Commune*. Cette histoire pourtant, on l'a tentée. Si les quatre volumes de Maxime du Camp, *Les Convulsions de Paris*, ne sont qu'une basse et peureuse calomnie, si le livre de Lissagaray, d'ailleurs intéressant et pathétique, a un peu trop le caractère d'un pamphlet, si, dans ses *Journées de Mai*, Camille Pelletan retrace d'une manière trop fragmentée les suprêmes épisodes de la Commune, nous avons l'ouvrage de M. Fiaux qui ne manque ni de clairvoyance ni d'impartialité et qui évoque assez bien, mais sans vie et sans couleur, l'ensemble du drame, et nous possédons surtout le beau roman des frères Margueritte qui, avec leur don de vie, leur sentiment de la justice, leur respect de la vérité, content, en une action saisissante, toutes les étapes et toutes les péripéties de l'insurrection, jusqu'aux démoniaques fantasmagories de la fin.

Pour faire mieux maintenant, il faut attendre que les témoins aient parlé, que les auteurs de ce drame nous relatent ce qu'ils ont vu et fait, ou que leurs héritiers aient publié leurs souvenirs, leurs lettres. Précieuses contributions qui nous arrivent chaque jour. C'est ainsi que, tout dernièrement, la sœur du capitaine Rossel publiait, avec une préface des Margueritte, les lettres du patriote endolori que fut son frère.

Et voilà que, aujourd'hui, M. Maxime Vuillaume, survivant de la Commune, publie, en trois fascicules de la revue *Les Cahiers de la Quinzaine*, sous le titre de *Mes Cahiers rouges*, avec une très juste préface de Lucien Descaves, un récit sobre, exact, sincère, des péripéties

auxquelles il fut mêlé, de ce qu'il a vu, entendu, ressenti. Et je vous prie de croire que c'est un récit saisissant !

M. Maxime Vuillaume, n'ayant pas tout vu, ne prétend pas tout raconter. Ce n'est pas une histoire complète de la Commune qu'il s'est proposé d'écrire. Il n'a eu d'autre but que de narrer, de la manière la plus simple mais la plus véridique, les prodromes de la Commune où il eut un rôle, les incidents et les péripéties auxquelles il participa, d'évoquer l'atmosphère des divers quartiers où il passa pendant la tourmente, et aussi de nous faire voir, en pleine action, avant le 18 mars comme au cours de la bataille, les figures d'insurgés qu'il a lui-même connus.

Tableaux de Paris et visages révolutionnaires que les historiens de l'avenir n'auront pas le droit de négliger. C'est de la vie prise sur le fait et emmagasinée pour eux. Et il n'y a pas à la mettre en doute. On est convaincu par l'accent de sincérité qui caractérise ce récit. Malgré son émotion bien légitime — par exemple à l'heure tragique où il faisait queue pour être fusillé ! — M. Maxime Vuillaume, qui était allé à la Commune avec une joyeuse insouciance d'enfant, ouvrit sur le drame des yeux qui savaient voir. Et les visions qu'on enregistre à de telles minutes sont inoubliables lorsqu'on survit ! D'ailleurs il résulte des références citées par Maxime Vuillaume et de sa narration même que, chaque fois qu'il se méfia de ses souvenirs personnels ou chaque fois qu'il sut pouvoir les confronter avec un autre témoignage, ou encore les revivre, à trente-cinq ans de distance, à l'endroit même où ils étaient entrés en lui, il ne manqua point d'aller faire ce contrôle.

Et voilà comment, tout en ne prétendant nous conter que deux épisodes de la Commune : *Un peu de vérité sur la mort des otages* et *Une journée à la cour martiale du Luxembourg*, puis en nous montrant les enfants terribles de *Quand nous faisions le « Père Duchesne »*, chapitre si pittoresque de jeunesse frémissante et de gaminerie désintéressée, M. Maxime Vuillaume, acteur et par miracle survivant de la Commune, nous fait voir et comprendre l'atmosphère de cette fantastique aventure beaucoup mieux que d'autres ne le pourront faire en ouvrages plus méthodiques mais moins vivants.

La simplicité de la phrase, brève, rapide, musclée, dont chaque mot évoque une vision, un fait, un bruit, un geste, contribue à cette impression de vérité.

Tous ses mérites font de ces trois fascicules un livre d'une lecture attachante et de précieux témoignages authentiques sur la Commune. Après s'en être ému, on les garde avec plaisir dans sa bibliothèque.

G. L.



La Politique chinoise (1898-1908), par Albert Maybon, chez V. Giard et E. Brière.

Depuis quelques mois on dit et on écrit volontiers que la Chine se transforme, qu'elle rompt avec son passé, avec ses traditions, avec ses coutumes, en un mot, qu'elle s'européanise. A voir les choses en gros rien de plus vrai ; mais tous les faits que l'on cite à l'appui de ces affirmations ne méritent pas d'être retenus : ils sont originaux, curieux, intéressants ; ils sont néanmoins sans grande valeur pour un esprit qui veut connaître l'état réel actuel du Céleste empire. Ici, comme partout, une seule chose importe, c'est la lutte des groupements et des partis ; habituellement ce n'est pas sous cet angle que l'on envisage la question et le premier M. Albert Maybon, dans son ouvrage la *Politique chinoise* fait exception à cette règle. Il a écarté les vagues indices de rénovation, les particularités inutiles, et n'a étudié que les castes, les clans, les sectes, les écoles, les partis qui s'efforcent pour le triomphe de leurs intérêts. Que sont ces groupements et quels sont les grands faits de la bataille politique qui se poursuit en Chine depuis 1898 ? M. Maybon fixe ces points essentiels de la façon la plus précise.

D'abord, ce que l'on oublie trop et ce qui nous est rappelé dès les premières pages, c'est qu'une haine formidable pèse sur la vie nationale de ce pays : le trône de Pékin a été conquis en 1644 par des hordes tartares-mandchoues, et cette dynastie étrangère des Ts'ing, qui n'a pas renoncé à ses privilèges, est honnie par le peuple ; par suite, d'un côté se trouve la cour mandchoue, avec toute l'armée de ses fonctionnaires et de ses serviteurs ; de l'autre, le peuple : marchands et artisans, ouvriers et hommes de peine, affiliés aux sociétés secrètes et aux associations professionnelles.

Jusqu'ici tous ces gens-là se contentaient de mépriser la race étrangère qui les domine et de tenir tête aux mandarins; mais, depuis près de trois ans, des intellectuels chinois, la plupart anciens élèves des écoles japonaises, se sont appuyés sur cette masse de mécontents pour dresser les cadres d'un vaste parti révolutionnaire et démocratique, organisé, discipliné, comme doit l'être tout véritable parti d'opposition. Moderniser,la Chine, tel est l'idéal hautement proclamé par les *leaders* du parti ; mais ce n'est point leur but immédiat. Celui-ci est d'ordre purement politique ; il s'agit d'abord de renverser ce qui s'oppose au progrès, à la régénération totale : le pouvoir mandchou, l'empire autocratique.

Voilà la situation exacte de la Chine politique. Elle n'avait pas encore été exposée aussi clairement, aussi nettement que dans l'ouvrage de M. Albert Maybon. Les documents sont nombreux, bien choisis, la plupart inédits ; de plus, l'auteur a voyagé en Extrême-Orient ; et il a été maintes fois en relations avec les groupes chinois dont il parle.

Un tel livre ne passera donc pas inaperçu ; à l'heure où le monde asiatique se renouvelle, le premier, il projette sur l' « antique Cathay » de vives et pénétrantes lumières.

EUGÈNE VÉRARGUES.



LA LUTTE CONTRE LA FISCALITÉ D'ANCIEN RÉGIME : LA POPULARITÉ DE MANDRIN. — *Mandrin*, capitaine général des contrebandiers de France, d'après des documents nouveaux, par Frantz FUNCK-BRENTANO (Hachette).

I

M. Funck-Brentano a bien choisi le moment pour présenter au public l'un des grands lutteurs contre la fiscalité de l'ancien régime. On ne pouvait mieux joindre l'histoire à l'actualité. Maintenant que se prépare une réforme très profonde dans le système de nos impôts, on goûtera avec l'intérêt le plus palpitant le récit d'illustres aventures dont le point de départ résidait dans une hostilité ardente à des abus dont souffrait la nation impuissante.

C'est Colbert qui avait organisé les Fermes générales, chargées exclusivement de la levée des contributions indirectes : droits de traite (c'est-à-dire de douane et de circulation), droits de gabelle, d'aides et de domaines. Le bail était renouvelé tous les six ans, jusqu'en 1726, date à laquelle la compagnie des Fermes obtint ce privilège à titre définitif. A l'époque de Mandrin, le montant du bail s'élevait à 101 millions.

La qualité de fermier était fort recherchée. En 1749, cinq mille candidatures se posèrent pour une douzaine de places vacantes. Le profit était considérable. Une année, il fut de 48 millions. Quoi d'étonnant à ce que ces hauts fonctionnaires se montrassent généreux à l'égard du contrôleur général chargé de les surveiller ? Quoi d'étonnant à ce que les représentants d'un régime corrompu achevassent de le perdre aux yeux de l'honnêteté, par cet encan où ils mettaient leur conscience ? On nommait « croupes » des portions secrètes de bénéfices remises à

des tiers sans autre titre que la faveur. Sous l'administration de l'abbé Terray, on publia la liste des croupiers. Une révolte d'indignation courut dans tout le pays. C'était une nouvelle preuve que les fortunes des grands et des favoris étaient scandaleusement édifiées sur la misère du peuple.

L'origine des fermiers était parfois modeste. Les uns avaient été garçons barbiers, marchands de vin, rats-de-cave, d'autres, laquais. Ils avaient un luxe de parvenus. Par la puissance de leur argent, ils étaient arrivés à se faire une place importante dans la société de leur temps et dominaient, de cette façon, les ministres et le roi lui-même. « Comme celui qui a l'argent, dit Montesquieu, est toujours le maître de l'autre, le traitant se rend despotique sur le prince même : il n'est pas législateur, mais il le force à donner des lois. » Le philosophe avisé et narquois se hâtait de donner un commentaire précis à cette parole profonde : « Il y a dans Persépolis quarante rois plébéiens qui tiennent à bail l'empire des Perses et qui en rendent quelque chose au monarque. » Et il serait injuste d'omettre ce joli trait d'esprit que M. Funck-Brentano met au compte de Voltaire. Au château de Ferney, on proposa, un jour, de faire, chacun à son tour, un conte de voleur ; quand le tour du maître de céans fut venu :

« Messieurs, dit-il, il y avait une fois un fermier général... Ma foi, j'ai oublié le reste ! »

Nous voici maintenant aux détails de l'organisation fiscale. M. Funck-Brentano n'a pas cru faire œuvre de luxe en y insistant. Par là, il a conféré un prix singulier à son livre, dont tout le début, abondant et documenté, est une excellente introduction à l'étude historique des institutions financières. On trouve dans ces pages des raisons décisives de ne pas trop regretter le passé fiscal, rien qu'à constater les modes dispendieux de la perception. « Ces droits, déclare Malesherbes, en parlant des deniers du roi, sont moins onéreux par les revenus mêmes que le Trésor reçoit du peuple, que par les frais de régie et les gains des fermiers. » Un ancien employé aux gabelles, Darigrand, calculait que, si les produits de tous les droits d'aides d'un département assez pauvre s'élevaient à 15.000 livres, après la défalcation des émoluments ou divers frais, il ne restait plus que 8.000 livres de recettes.

Toutes sortes de vexations gênaient et irritaient les contribuables. Il était des marchandises qui devaient nécessairement passer par Lyon — quelle qu'en fût d'ailleurs la destination — parce qu'elles étaient assujetties à des droits qui ne pouvaient être perçus que dans cette ville. Pour le transit, il fallait des passeports, non seulement à l'entrée et à la sortie du royaume, mais dans l'intérieur même. Non

seulement les droits étaient onéreux, mais ils étaient levés arbitrairement à la fantaisie des commis, sans qu'aucun contrôle vérifiât leurs taxations. On va à l'aveuglette pour déterminer les tarifs. Les directeurs eux-mêmes sont embarrassés de leur droit d'initiative et taxent au hasard un grand nombre de denrées. Si l'on veut un reçu, on n'obtient que cette réponse : « Cela est inscrit dans le Grand Livre. » « Le code de la Ferme générale, dit Malesherbes, est immense et n'est recueilli nulle part. C'est une science occulte. Il faut que le particulier s'en rapporte au commis même, son adversaire et son persécuteur. » Tous les employés avaient un intérêt personnel à faire produire aux impôts le plus possible. Se produisait-il quelque réclamation, elle était portée devant des tribunaux tout à la dévotion des fermiers. On avait même créé des juridictions spéciales qui, naturellement, prenaient l'intérêt du fisc. Se sentant très forte, la Ferme générale ne supportait pas la moindre contestation. Elle menaçait les récalcitrants d'un procès-verbal de rébellion. Elle exerçait la plus intolérante surveillance sur la vie quotidienne des contribuables, s'enquérant de ce qu'ils mangeaient et buvaient ; elle poussait même ses investigations jusqu'au passé. C'était une vraie inquisition. Les recouvrements se font, en Flandre, d'une manière scandaleuse : on enlève les habits des pauvres, leurs derniers boisseaux de froment, les loquets des portes. « Les maltôtiers, écrit un contemporain du milieu du règne de Louis XV, vendent tout, emprisonnent tout, ils se conduisent comme housards en pays ennemis et même avec plus d'avidité et de malice, pour gagner eux-mêmes. »

Les douanes intérieures soulèvent, dès les Etats généraux de 1614, une protestation énergique. Sans doute, elles s'expliquaient par la formation graduelle du royaume, mais elles établissaient, dans une même nation, des frontières entravant le commerce et surchargeant le consommateur, par la multiplicité des droits. Pour percevoir ceux-ci, les employés du fisc étaient tenus, par leurs chefs, à la mise en œuvre de moyens vexatoires gênant les citoyens dans la propriété de leurs biens et dans la liberté de leurs personnes, tout en étant assez peu efficaces à l'égard d'une contrebande croissante.

La contrebande était de deux sortes : celle qui se faisait dans l'intérieur du royaume, c'est-à-dire des provinces franches aux provinces imposées ; et celle qui se faisait de l'extérieur du royaume à l'intérieur. Elle avait ses principaux quartiers sur les frontières de Dauphiné et de Savoie, là même d'où partira Mandrin. Les cabaretiers et fermiers donnaient abri aux contrebandiers et cachaient leurs marchandises. Pour leur servir de guide, les valets de campagne obte-

naient de leurs maîtres la permission de s'absenter. Les soldats eux-même les auraient soutenus s'ils l'avaient pu.

Pour combattre ces concurrents à la fois rusés et puissants, les fermiers généraux avaient une armée d'employés, que le peuple appelait « gâpians « ; au nombre de vingt-quatre mille, recrutés sans aucune garantie, ils étaient parfois des sujets peu recommandables qui achevaient de rendre impopulaire la Ferme. Peu courageux au surplus, s'ils se montraient audacieux en présence des paysans inoffensifs, ils se faisaient humbles et conciliants devant une troupe menaçante de contrebandiers.

Telles sont les circonstances au milieu desquelles survient Mandrin. M. Funck-Brentano n'a pas dédaigné de faire abondant ce préambule si explicatif. Voilà un genre historique qui plonge le récit en pleine vie sociale moderne et dont l'intérêt s'alimente de profondes préoccupations actuelles. Beaux motifs de succès !

II

Louis Mandrin naquit, en 1725, à Saint-Etienne-de-Saint-Geoirs, dans l'Isère. Son signalement est plutôt sympathique : une physionomie franche, ouverte, quoique un peu brutale, gaieté communicative, beau parleur, un de ces esprits qui dominent par un ascendant incontesté.

Ayant à conduire pour l'armée des Alpes une troupe de mulets, il se voit refuser toute indemnité de la part de la Ferme pour les bêtes mortes en route. Une partie des sommes que les commissaires des vivres lui devaient, en raison du travail qu'il avait fourni, ne lui furent pas payées. Sa tête, facilement excitable, s'exalte au-delà de toute mesure. Il n'est plus inspiré que par le désir de tirer vengeance de ceux qui n'ont pas voulu lui venir en aide, dans le désastre de l'affaire des mulets.

Un deuxième incident met le comble à son exaspération. Chaque année, les intendants fixaient dans leurs provinces respectives le nombre de miliciens que les communes devaient fournir. S'il y avait des réfractaires, on les recherchait activement et on exemptait du service ceux qui signalaient leur retraite. Un de ses proches ayant voulu se soustraire à cette obligation, un voisin le trahit. Louis Mandrin enrôla quelques compagnons pour châtier celui-ci. Il en résulta une vive querelle, après laquelle le pétulant jeune homme fut contraint de s'enfuir. De ce moment, date son existence aventureuse.

Il réunit quelques cultivateurs des environs, insurgés comme lui et résolus à tout contre la puissance politique et fiscale dont eux et les

leurs sont excédés. Le 5 janvier 1754, commence la première expédition : la troupe comprend une centaine d'hommes et des mulets portant diverses marchandises et surtout du tabac, du vin en barils et en bouteilles. Les contrebandiers, armés d'un mousquet et de pistolets, étaient montés sur des chevaux petits et robustes.

En toutes ses campagnes, Mandrin va se révéler comme une âme généreuse, et ce n'est pas un médiocre service que son historien aura rendu à sa mémoire que de la réhabiliter aussi radicalement. Il n'en veut qu'aux fermiers et à leurs « suppôts ». Il aime le peuple et se pose en défenseur de ses intérêts. Les nobles lui étaient favorables tout comme les paysans.

Les premières entreprises de la troupe sont d'une audace étonnante. Ils attaquent les bureaux des Fermes, intimident les employés, n'admettant aucune résistance, entreprenant même d'enlever aux collecteurs les deniers de leur recette. Bientôt, ils frappent de stupeur les soldats même du roi. A Rodez, ni la compagnie de garde dans la ville, ni l'une ou l'autre des trois brigades de maréchaussée ne s'avisa d'intervenir. Pour rassurer les tempéraments poltrons, le chef de la troupe avait fait proclamer « qu'il garantissait tous ceux qui seraient recherchés à l'occasion de la contrebande vendue par lui ». A la suite du marché, où les habitants avaient pris part joyeusement, on offre le divertissement des manœuvres militaires exécutées par les contrebandiers.

Naturellement, les fermiers généraux sont révoltés d'une semblable entreprise. Ils font afficher, aux coins des carrefours, les édits qui défendaient, sous les peines les plus sévères, d'acheter quoi que ce fût aux ennemis du fisc. La réplique de Louis Mandrin ne se fait pas attendre : « Puisque, dit-il, ils veulent m'enlever, par un coup de force, ma clientèle, ce sont les propres agents des Fermes, receveurs, entreposeurs, buralistes, c'est-à-dire, en fait, les fermiers eux-mêmes, qui seront à l'avenir mes meilleurs clients. » L'intrépide aventurier tint parole. Il laissait d'abondantes marchandises entre les mains des buralistes, — plus encore, il leur donnait des quittances où il déclarait avoir reçu les sommes qui lui avaient été versées. Comme, un jour, il se trouvait chargé d'une grande quantité d'argent et de billon, il envoya chez le receveur convertir ses sous noirs en louis d'or.

Tant de bravoure — sur laquelle s'attarde favorablement l'historien — porte au loin la renommée de Mandrin. Les grenadiers du régiment de Piémont, stationnés à Vienne, à une faible distance des compagnons, désertent pour aller les rejoindre. Les volontaires de Flandre, établis à Bourg, passent la frontière avec les chevaux des officiers. La popularité du chef contrebandier est éclatante. Celle des argoulets, chargés de contrecarrer ses plans, l'est beaucoup moins. La résistance

de la police et des troupes régulières est réduite à l'impuissance, à cause de l'agilité des Mandrins et de la complicité du peuple, qui applaudissait à chacun de leurs exploits.

Il arrivait parfois que leur capitaine, dès son arrivée dans une ville, allât visiter la prison et proclamât libres ceux qui avaient été enfermés pour cause de contrebande. Les malfaiteurs étaient déçus, mais la réputation d'honnêteté de Mandrin y gagnait. M. Funck-Brentano aime à relever ces traits, autant de fils pour le canevas de son apologie.

Veut-on connaître quelques marques de cette affection populaire qui entourait le généreux aventurier ? Dans son registre, le curé de Saint-Médard, dans la Loire, met une « Note sur le brave Mandrin, chef des contrebandiers, qui ont apporté dans ce pays du bon tabac pour 45 ou 46 sols la livre, ce qui faisait autant de plaisir que de service au public, dont il s'était attiré la confiance avec ses gens. » Pour une dette de huit cents livres, le modeste bien d'un cultivateur de la Côte-Saint-André allait être vendu. Mandrin lui remit la somme dont il avait besoin. — Dans la Bresse, les paysans disaient de lui : « C'était un qui prenait à ceux qu'avaient de trop pour donner à ceux qu'avaient pas assez. » — Il donna 1200 livres à un jeune paysan de Saint-Basile en Vivarais pour lui permettre d'épouser celle « de qui son cœur était épris ». — Assurément, une importante part de légende se mêle à ces beaux récits de reconnaissance. Mais c'était le témoignage que le peuple était pour lui contre les fermiers généraux. L'intérêt du livre de M. Funck-Brentano est absolument irrésistible lorsque progressivement se forme et s'intensifie la popularité prodigieuse dont s'alarment enfin les ministres de Louis XV. Des combats ont lieu entre argoulets et contrebandiers et ceux-ci sont souvent vainqueurs.

Ce n'est que par la ruse que les adversaires de Mandrin purent s'emparer de lui, au moment où il préparait une expédition vers Paris, là même où les financiers avaient leurs maisons de plaisance et où il veut aller les enlever, afin « d'en faire des otages, pour lui et les siens ». Le Dauphiné s'émut de la prise de Mandrin et fut sincèrement affligé de sa mort. Ce fut cette province qui donna le signal de la Révolution. Au sentiment d'aversion pour les procédés fiscaux de l'ancien régime s'ajoutait quelque désir de venger la plus célèbre de leurs victimes. L'assemblée de Vizille de 1788 protesta hautement contre les abus dans les finances. Lorsque les bandes du Dauphiné parcouraient le pays, en pillant les châteaux, elles n'oubliaient pas de saccager les bureaux des Fermes. C'était l'achèvement de la mémorable campagne de Mandrin, l'irruption violente du flot trop longtemps contenu, la fin d'un système inique, l'inauguration qui s'annonçait d'une période plus calme de liberté politique et d'équité fiscale.

Albert Sauzède.



La Vie Politique

L'Allemagne et le Maroc. — L'empereur Guillaume avait promis la paix aux populations d'Alsace-Lorraine. Le prince de Bülow avait célébré les bienfaits de la paix devant les parlementaires réunis à Berlin. C'étaient d'heureux présages,mais qui ne suffisaient pas à rassurer le monde. Trop d'incidents imprévus, trop de paroles guerrières l'avaient accoutumé à se défier de la politique allemande !

Voici enfin qu'un gage réel de paix lui est offert par l'Empire. Il importe qu'il le reconnaisse hautement. C'est l'acquiescement explicite de l'Allemagne à la note franco-espagnole. Rien n'y est à relever qui choque nos susceptibilités, ni qui menace nos intérêts. Nos franches déclarations y reçoivent l'accueil très franc que nous devions espérer. Pour la première fois on ne sent pas dans une réponse allemande le grognement menaçant qui était comme l'accompagnement obligatoire de sa partie de chant dans le concert international.

La seule question qui semblait provoquer les réserves de la chancellerie, celle des indemnités et des frais de l'occupation militaire, y est traité selon une formule excellente. On se souvient que, dès que le sens de la note franco-espagnole fut connu, des communiqués officieux firent comprendre que l'Allemagne ne permettrait pas aux deux puissances intéressées de tenir le Maroc sous la menace de leurs hypothèques.

La réponse officielle exprime seulement le désir que, dans le règle-

ment avec Moulaï-Hafid, nous tenions compte de la situation financière du Maroc. Le *Temps* fait justement observer que nous sommes les plus intéressés à tenir compte des finances du Maroc, nous qui avons fait tous nos efforts pour les organiser. Il est évident que nous n'avons jamais joué au Maroc un rôle de pillard. Nous n'avons pas l'intention d'exiger le paiement de nos frais sous la forme d'une contribution de guerre payable dans les vingt-quatre heures. Nos interventions en Afrique ont toujours eu le sens de l'organisation. Et nous savons bien que nous n'avons de chances d'être remboursés que si le pays reçoit les bienfaits d'un gouvernement équitable, et en procédant par les voies régulières.

Ce passage de la note allemande ne peut donc passer à nos yeux pour une réserve restrictive. Il témoigne uniquement d'une parfaite compréhension de nos intentions et de notre politique.

Tel est l'heureux symptôme d'une situation nouvelle. Son importance dépasse-t-elle les limites de la question marocaine ? Nous le croyons sincèrement. Le *Berliner Tageblatt* le croit aussi. Car il constate que l'acte du gouvernement de Berlin est tel qu'aujourd'hui il n'est plus question de l'isolement de l'Allemagne, mais de l'isolement des écervelés pangermanistes toujours en quête de bataille et de provocation.

Les prochains congrès de Dijon et de Toulouse. — Les radicaux vont tenir leur congrès à Dijon. Les socialistes tiendront le leur à Toulouse. A Toulouse, des socialistes seront surtout occupés de l'idée de combattre les radicaux. A Dijon, une grande partie des radicaux se déclareront résolus à se cramponner aux socialistes.

La différence entre ces deux congrès sera que dans l'un, à Toulouse, on sera unanime, et que dans l'autre, à Dijon, on sera très divisé. A peine certains socialistes modérés esquisseront-ils une faible défense de l'ancienne politique du bloc. Au contraire presque tous les radicaux, même ceux qui la savent impraticable, en conserveront les formules et le titre.

Ce phénomène s'explique très simplement. Tous, socialistes et radicaux, nourrissent au fond de leur cœur la peur d'être dépassés ou de paraître réactionnaires. Seulement les socialistes cèdent franchement à ce mal psychique en désavouant toute compromission avec les radicaux, tandis que parmi les radicaux quelques-uns ont le courage d'y résister.

Cependant les extravagances syndicalistes et les divagations classées romantico-professorales de Jaurès et des universitaires de son

école offrent aux radicaux courageux une force d'arguments dont ils feront sans doute le meilleur usage.

Dans cette situation une chose est certaine. C'est que le gros des troupes radicales, les populations rurales et urbaines qui ont fait confiance au radicalisme, sont résolues à ne point céder aux entraînements socialistes. Si elles constataient un jour que, par faiblesse, il oublie le besoin de paix sociale, de prudente économie et de sage administration qui est au fond de la pensée de trente millions de Français, pour céder aux violences de l'infime minorité de deux millions à peine, elles ne résisteraient pas aux sollicitations des modérés. De deux choses l'une : ou le parti radical acceptera la ferme direction des esprits équilibrés et ordonnés, et il gouvernera ; ou il oscillera, hésitera, sera encore tenté de suivre les impénitents courtisans du socialisme démagogique, et il perdra pour un long temps la situation éminente qu'il détenait depuis dix ans.

Voilà, dira-t-on, une prophétie qui n'aura pas coûté beaucoup de science divinatoire à son auteur. Je l'accorde. Mais il en est de celle-ci comme de toutes les prophéties politiques. Quand Calchas parlait — faisait-il autre chose que d'exprimer une vérité banale et inspirée du simple bon sens ? Il n'avait que le courage de l'exprimer tout haut.

Et nous avons la preuve de son mérite dans ce fait que ses sages avertissements ne furent pas toujours écoutés.

PIERRE BAUDIN.





L'Egrugeoir

I

La rentrée des Chambres.

A quel mobile a obéi le gouvernement en convoquant cette année les Chambres en session extraordinaire le 13 octobre, c'est-à-dire quinze jours au moins plus tôt que d'habitude ? Officiellement, le prétexte donné est l'obligation, pour le Sénat, de se séparer dès le 15 décembre, afin de laisser ceux de ses membres soumis au renouvellement triennal de janvier, prendre part à la campagne électorale, d'où nécessité, si l'on veut voter le budget, d'ouvrir hâtivement la session. La raison invoquée a sa valeur. Toutefois, on affirme aussi que le cabinet a voulu jouer un bon tour à la commission du budget, dont les travaux, quoi qu'on en dise, ne sont pas très avancés, et qui n'est pas absolument composée d'amis du gouvernement. Celui-ci ne se dissimule pas qu'il sera très difficile d'aboutir avant le 15 décembre, et il n'est pas fâché de laisser toute la responsabilité des douzièmes provisoires à la commission du budget, si elle n'est pas prête à l'heure voulue, ou même à la Chambre, si la discussion budgétaire se poursuit avec trop de lenteur.

En principe, les cabinets ne sont jamais très pressés de convoquer le Parlement. L'ouverture de la session est pour eux le commencement des difficultés. Chaque ministre est à la merci du premier interpellateur venu ; sa préoccupation constante est l'incident que tel adversaire peut soulever à son endroit et qui pourrait le mettre en mauvaise posture devant l'une des deux assemblées ; il lui faut surveiller l'ordre du jour, étudier toutes les questions qui pourraient surgir intéressant l'administration à la tête de laquelle il est placé, préparer ses interventions à la tribune. Les antichambres minis-

térielles jusqu'alors à peu près désertes sont envahies par les sénateurs et députés de la majorité avec lesquels il faut être aimable, et gracieux, alors même que la faveur sollicitée est impossible à accorder... Ah ! oui, les vacances ont bien du charme pour un ministre et c'est lorsqu'il s'agit de convoquer les Chambres que l'on s'en rend compte.

Cependant, la session ne s'annonce pas comme devant être très orageuse pour le cabinet Clemenceau. Il y aura évidemment les inévitables interpellations sur la politique générale. Les affaires marocaines fourniront l'objet d'un copieux débat, sans que celui-ci puisse être, croit-on dangereux pour le ministère. Le président du conseil a pu espérer un moment, avant la défaite d'Abd el Aziz, qu'il pourrait liquider l'affaire marocaine avant la rentrée. Les événements ont montré que cet espoir était vain et il est à craindre que pendant longtemps encore le Maroc soit un sujet de préoccupation pour nos hommes politiques et pour le pays. Les menées antimilitaristes, la propagande de la confédération générale du travail on ému beaucoup de parlementaires et l'on peut prévoir que la Chambre sera appelée à s'en occuper. Il se pourrait même que l'initiative du débat sur ce point fût prise par un député en vue, ancien ministre et membre influent de l'Union démocratique. Le cabinet, à ce propos encore, fera très probablement des déclarations en communauté de sentiment avec la majorité. Il y aura encore les interpellations sur la catastrophe du *Latouche-Tréville* et la situation de la marine. Il est certain que M. Gaston Thomson n'est pas heureux et que les catastrophes se succèdent dans la marine avec une fréquence navrante. — « Je commence à croire, dit-il un jour à Saint-Nazaire à un de ses collègues du Parlement alors que l'opération du lancement du nouveau transatlantique *Charles-Roux* venait de rater, que j'ai le mauvais œil et que je porte la guigne. » Mais enfin on ne peut le rendre responsable des explosions qui se produisent à bord des cuirassés et les sympathies que M. Gaston Thomson possède au Parlement sont assez grandes pour qu'il n'ait aucune inquiétude sur l'ordre du jour qui sera finalement voté. Signalons encore quelques petites interpellations de moindre importance, sur l'incendie de l'hôtel des téléphones, par exemple, qui ne viendront pas de suite à l'ordre du jour, et le projet d'impôt sur le revenu dont il faudra reprendre la discussion, concurremment sans doute avec l'examen du budget, M. Caillaux a montré dans la session ordinaire beaucoup d'ardeur, de ténacité ; il a surmonté déjà beaucoup de difficultés : il lui faudra dépenser encore beaucoup de force avant d'arriver au vote sur l'ensemble de son projet. Le député de la Sarthe obtiendra peut-être un résultat au Palais Bourbon ; les plus optimistes hésitent à croire que

l'impôt sur le revenu sera voté par le Sénat au cours de cette législature.

Il existe enfin une proposition à l'ordre du jour, proposition dont on a peu parlé au cours de ces vacances, mais qui ne laisse pas que de préoccuper le gouvernement : c'est celle concernant la suppression de la peine de mort.

Le président de la République, tout le monde le sait, est partisan de la suppression. En cela d'accord avec son président du Conseil, qui est lui aussi résolument hostile à la peine capitale, s'appuyant sur ce fait que la Chambre était saisie de la question et qu'il convenait de ne pas préjuger son vote, M. Fallières a commué régulièrement toutes les condamnations à mort prononcées depuis le commencement de son septennat. Nos lecteurs connaissent l'agitation qui en est résultée : presque tous les Conseils généraux émettent des vœux en faveur du maintien et les jurys imitent leur exemple. A la Chambre le courant, d'abord favorable à la suppression, s'est modifié et des députés qui avaient signé la proposition d'abolition ont non seulement retiré leur signature, mais encore déclaré qu'ils voteraient le maintien. C'est à deux voix seulement que, dans sa séance du 8 juillet dernier, c'est-à-dire quelques jours à peine avant les vacances, la Chambre a consenti, en dépit de l'insistance de M. Castillard et sur la demande du garde des sceaux, à ajourner le débat à la rentrée. La question va donc revenir et M. Aristide Briand, s'il réclame un nouvel ajournement, est bien trop avisé pour s'engager à fond, car il risquerait fort d'être mis en minorité. Son prédécesseur à la chancellerie, M. Guyot-Dessaigne, avait longuement insisté au moment de la constitution du ministère, pour qu'on fît figurer formellement la suppression de la peine de mort dans son programme et l'on avait eu beaucoup de mal à lui faire comprendre que cette question n'était pas de celles dont l'introduction s'imposait dans le programme d'un nouveau cabinet. Le gouvernement qui a manifesté l'intention de poser la question de confiance sur chaque article de son programme primitif : rachat de l'Ouest, impôt sur le revenu, etc., n'est donc pas lié par un engagement quelconque. N'empêche qu'il ne peut que se rallier aux vues du président de la République et combattre le maintien de la peine de mort. Or, celle-ci à de grandes chances d'être maintenue. L'échec s'il se produit, n'aura pas trop d'importance pour le cabinet ; il en aura pour le chef de l'Etat. Il sera difficile à M. Fallières de méconnaître le sentiment exprimé par la Chambre et de continuer à gracier les condamnés. D'autre part s'il laisse exécuter, un rapprochement assez choquant sera fait, entre les graciés d'hier et les exécutés de demain et le pré-

sident se trouvera agir en contradiction formelle avec ses propres doctrines et la manière de voir qu'il a eue jusqu'ici.

Cette question de la peine de mort est, on le voit, fort épineuse et il faudra toute l'habileté de M. Aristide Briand pour la résoudre avec élégance.

II

Les « affectations spéciales ».

Chaque année, à l'approche de l'incorporation du contingent, tout ce qui touche de près ou de loin au ministère de la guerre, tout ce qui peut avoir un peu d'action sur le ministre ou sur son entourage est l'objet des sollicitations les plus pressantes. Sénateurs, députés, hauts fonctionnaires, ou simplement personnalités en vue, sont harcelés par des milliers et des milliers de pères de famille pour obtenir que leur rejeton, jeune conscrit de la classe, soit envoyé non dans la garnison désignée par le recrutement, mais dans la garnison de choix généralement très rapprochée de l'endroit où la famille même réside. C'est ce qu'on appelle, rue Saint-Dominique, les *affectations spéciales*, que le ministre se réserve le droit d'accorder.

On conçoit qu'à Paris, par exemple, les conscrits ne montrent que peu d'enthousiasme pour les garnisons de l'Est, Toul, Lunéville ou Verdun, par exemple, où le service est dur et actif, les permissions peu fréquentent, les distractions rares, et manifestent des préférence très nettes pour Melun ou Fontainebleau, — la région ressortissant au gouvernement militaire leur étant interdite. De Melun, on est à moins d'une heure de Paris et l'on sent tout le charme que peut avoir pour le nouveau soldat la proximité de la capitale et la faculté qui lui est laissée de se déplacer fréquemment. Dans les départements même souci de la part de l'électeur influent d'assurer à sa progéniture la garnison de choix, située à une faible distance du logis familial.

On se représente les conséquences fâcheuses qu'un tel régime de faveur peut avoir. Dans les petites communes surtout où tout se sait, tout se commente, les récriminations les plus vives se font entendre ; ceux qui n'ont pu, faute de relations politiques suffisantes, obtenir satisfaction protestent avec la plus grande véhémence, — et il faut reconnaître qu'ils n'ont pas tout à fait tort. Nous savons telle commune d'un département du centre qui fut agitée pendant des semaines parce que le fils du sacristain — horreur ! — avait obtenu une affectation spéciale, alors que les fils de plusieurs gros électeurs avaient dû, la mort dans l'âme, accepter la désignation d'office.

A diverses reprises, le ministre de la guerre a essayé de réagir contre ces déplorables traditions et chaque fois, débordé par les sollicitations parlementaires, il a cédé. L'année dernière le ministre avait pris une demi-mesure dont le succès a été relatif : il n'a accordé à chaque sénateur ou député, — faisant partie la la majorité, naturellement — que trois affectations spéciales. Tout parlementaire bien pensant pouvait reporter la faveur gouvenementale su les fils de trois électeurs de sa circonscription, à son choix. Résultat : exaspération de tous ceux qui s'étaient adressés sans succès au sénateur ou au député de l'endroit. Chacun de ceux-ci s'était fait trois amis et des centaines d'ennemis. Cette année la proportion des affectations spéciales a été sensiblement augmentée et l'on évalue à plus de sept mille celles accordées par le ministère de la guerre.

Il est à désirer que tout cela cesse. Le général Picquart peut être convaincu qu'en supprimant un tel état de choses il se conciliera non seulement ceux qui sont épris de justice, d'égalité, qui désirent qu'en matière de défense nationale surtout, il n'y ait pas deux poids et deux mesures, — mais aussi tous les hommes politiques. Ceux-ci sont bien obligés de frapper à la porte du ministère de la guerre, puisqu'ils savent que la faveur est accordée et qu'à leur défaut un autre, le concurrent de demain, peut-être, l'obtiendra ; mais ils ne se dissimulent pas non plus que, dans le petit village où l'intéressé réside, l'effet sera déplorable, que leur intervention sera jugée défavorablement, et que leur démarche leur créera de nombreuses inimitiés. Ces hommes politiques ne demanderaient pas mieux que de rester tranquilles et de répondre par un *non possumus* aux sollicitations de leurs électeurs. Pour cela, il faut que la suppression des affectations spéciales ne comporte aucune exception. La plus légère fissure aurait immédiatement pour effet de ramener un régime à tous égards profondément regrettable. Que le général Picquart prononce la suppression d'une façon absolue et il peut compter sur la reconnaissance du Parlement tout entier.



Le Gérant : DAMASE-MESNAGER.

Imp. BERGER et CHAUSSE, 20, rue Geoffroy-l'Asnier, Paris.

OCTOBRE

LE DÉPART



de MAXIME DETHOMAS



Le Colosse de Rhodes

PREMIERE PARTIE

I

« *Rhodes, épouse du Soleil.* »

Cette épigraphe se lisait en lettres de feu au fronton de tous les édifices. C'était le soir ; et depuis le matin entre le Théâtre et les ports une foule infatigable s'écoulait, emplissait les rues vastes et sonores, se ruait aux bosquets du Mont Philerme, et sur la Place du Peuple, autour de l'énorme Taureau d'or, recommençait ses circuits dans un bruit incessant de pas et d'haleines.

On fêtait l'anniversaire de la ville merveilleuse qui, deux cents ans auparavant, avait été érigée à la pointe septentrionale de l'île, comme une sentinelle avancée guettant le double horizon des mers. Longtemps, l'île heureuse, assoupie dans le parfum de ses roses, avait goûté la paix profonde que les dieux versaient sur elle à chaque aurore, et tourné vers le seul Orient la face de ses vieilles cités. Le souffle de l'Asie la caressait d'une si douce langueur qu'elle lui faisait oublier la gloire de ses origines anti-

ques. N'était-ce pas les Géants qui l'avaient peuplée autrefois, lorsqu'une éruption volcanique l'avait fait jaillir des entrailles de l'Océan ? Partout, ils avaient laissé leur trace ; leur histoire était écrite partout, jusqu'au sommet de la grande montagne chevelue où des cylindres de pierre, dressés à la face du ciel, semblaient le défier de jamais les anéantir. Puis des siècles innombrables avaient passé ; des amours, des baisers avaient amolli l'âme des descendants de ces ancêtres héroïques. De paisibles pasteurs avaient remplacé les Géants, et l'île s'était appelée *Macaria*, la Bienheureuse. Autour d'elle passaient les courts navires des Phéniciens et les longues trirèmes d'Egypte : autour d'elle les flots de la mer Egée se peuplaient de lourdes galères chargées d'or. L'odeur de la richesse, l'aile du commerce rapide l'effleuraient sans cesse. Un jour des hommes rouges, venus de Tyr ou de Sidon, avaient abordé sur ses rivages ; alors l'île avait changé de nom, elle s'était appelée *Telchinia*, la Terre des Enchantements. Tour à tour, les rois de Crète et ceux de Carie avaient essayé de la conquérir. Ensuite, ç'avait été les Grecs qui, séduits par la beauté incomparable de ses rivages, y avaient apporté leurs artistes et leurs dieux ; et ils l'avaient appelée *Rhodaïa*, parce qu'elle était une fleur vivante aux suaves parfums.

Mais des heures mauvaises étaient venues ; le joug de l'étranger avait pesé lourdement aux épaules de Rhodaïa, — et le sang des Géants avait frémi dans ses veines ; un jour, elle s'était souvenue de l'oracle Sybillin : « Et toi, Rhodes, épouse du Soleil Levant, tu reconquerras ton indépendance, et tu gagneras d'immenses richesses. » Les habitants des trois vieilles cités, de Ialysos, de Lindos et de Camire, s'étaient réunis sur la montagne qui avait été le Thabor de leurs ancêtres, l'Atabyrion chevelu où se dressaient toujours les cylindres de pierre indestructibles. Leurs yeux luisaient d'une flamme étrange. C'était leur tour : trop longtemps la Guerre sociale les avait opprimés et affaiblis; c'était leur tour maintenant de devenir les maîtres et de posséder l'empire des mers, cette « thalassocratie » que les Phéniciens et les Grecs s'étaient si âprement disputée au cours des siècles. Que leur manquait-il pour cela ? Une ville, rien qu'une ville maritime assez vaste pour leur dessein. Ils la construiraient. Elle serait plus puissante et plus riche qu'Halicarnasse et que Tyr, où les maisons érigeaient leurs façades de dix étages à côté des

temples de cèdre consacrés à l'adoration d'Hercule-Soleil. Et, eux aussi, ils auraient leurs héliades et leurs mages. Le culte du dieu nouveau dans la capitale glorieuse remplacerait, ou plutôt absorberait en lui seul, celui de tous les dieux anciens. L'antique Minerve de Lindos, la Minerve aux yeux bleus des profonds mystères, et la Junon Telchinienne de Ialysos, et la Vénus de la blanche Camire, et même le Jupiter trois fois sacré du mont Atabyrion, tous ils céderaient la place à l'Hercule divin qui deviendrait l'emblême de leur force et de leur génie.

Et Rhodes-capitale s'était bâtie presque en un jour, sous l'impulsion enthousiaste d'un peuple entier. Le plan en avait été confié à l'architecte milésien Hippodamos, celui-là même qui venait de restaurer et d'embellir le Pirée. C'était un habile homme et un fier artiste. Avant de laisser poser une seule pierre de la nouvelle cité, il savait comment se profileraient en beauté les nombreux monuments que l'on devait apercevoir de toutes les rues, de tous les carrefours. Il savait où seraient érigées les cents statues différentes du Soleil, et quels sanctuaires s'élevaient sur l'Acropole, et quels palais le long du rivage doré par une lumière si abondante et si pure que les yeux en restaient pénétrés, comme les lèvres qui ont bu une enivrante liqueur. Il avait prévu des hôtelleries immenses pour les voyageurs dont les navires aborderaient dans les trois ports. Il avait tracé lui-même les proportions de la Déigma qui serait la Bourse cosmopolite, le marché universel, où tous les négociants du monde civilisé depuis Massilia jusqu'à Trébizonde, depuis Athènes jusqu'à Carthage, viendraient échanger ou réaliser leurs produits. D'ailleurs, tout était colossal dans la ville neuve. Elle avait la forme d'un théâtre qui s'échancrait un peu sur la lisière de la mer. Une double rangée de portiques aux colonnes de marbre et d'or, les Stoa, encadraient la Place du Peuple, au milieu de laquelle se tenait le Taureau Géant. Trois mille statues avaient été posées le même jour autour de cette place vide encore et sous ces galeries désertes. Mais bientôt tout s'était rempli d'une vie intense. L'Arsenal s'était garni de navires, et le Temple de symboles sacrés. Ces deux masses énormes se faisaient face aux deux extrémités du grand estuaire dans lequel on avait établi les ports ; elles étaient les deux forces, les deux pensées de ce peuple qui avait rêvé de dominer la terre; et ils étaient revêtus, l'un de

pourpre et l'autre d'azur. Les pirates Ciliciens, en sortant des Echelles levantines, les voyaient se dresser dans la clarté de l'aurore ou dans la lente agonie des soirs.

Ensuite, on s'était occupé de la forme du gouvernement. Une République dirigée par des chefs à la fois militaires et civils qui s'appelaient les Mastères, ou les Maîtres, avait remplacé les rois fabuleux. La Marine avait été réglée par des lois si sages qu'elles devaient servir de modèles aux autres nations maritimes. Le pavillon de Rhodes courut sur toutes les mers, s'implanta aux extrémités des continents; son alliance fut recherchée par les plus puissants empires. Hercule veillait sur les destinées de son épouse.

Or, un jour une nouvelle image du dieu s'éleva au bord du rivage. Celle-là était tellement colossale qu'elle surpassait en grandeur tous les édifices de la ville et toutes les autres statues élevées à la Divinité. Elle était plus haute que l'Apollon de Tarente, que la Minerve de Platée et que la Junon d'Argos, qui jusqu'ici avaient fait l'admiration des peuples. Debout sur son socle formidable, au fond du bassin des Galères, les pieds rejoints et les bras supportant un disque d'or, elle dominait l'étendue de la mer et des campagnes. Son front, tourné vers le soleil levant, se nimbait des rayons lumineux de l'astre et servait de phare aux navigateurs lointains. On disait qu'il avait fallu neuf cents chameaux pour porter les blocs de pierre qui comblaient les cavernes de ses membres et que le bronze qui le vêtait avait coûté à lui seul trois cent talents. L'orgueil des Rhodiens était satisfait. Ils posséderaient désormais le signe ostensible de leur puissance. Et les vieux Géants du Mont Atabyrion devaient se réjouir dans leurs tombeaux...

En ce moment, sous le Colosse, la foule, rapetissée et fourmillante, circulait. Il y avait des hommes de tous les pays mêlés aux habitants de Rhodes, et les trois races se coudoyaient dans l'île devenue le centre du Monde. Les faces noires, les faces cuivrées, les faces jaunes avaient le même sourire de ravissement. Les Crétois, qui tour à tour avaient été les maîtres et les esclaves de leurs voisins redoutables, se promenaient sous leurs aigrettes multicolores ; des Egyptiens passaient, les joues frottées de carmin ; et les Chanéens maritimes, les Sémites et les Sido-

niens, étaient descendus de la chaîne du Liban et avaient quitté pour cette rive hospitalière leur côte hérissée d'écueils. Et il y avait aussi des Grecs dans leur chlamyde courte, et des Romains dans leur toge traînante. A cette heure, la guerre était partout ; Annibal et Scipion, Antiochus et Philippe de Macédoine se poursuivaient d'une haine acharnée ; mais ici, sous ce ciel clément, dans cette atmosphère enchantée, on oubliait les atrocités des combats. Ici on se trouvait heureux de vivre; et tous, les hommes blancs, les hommes rouges, les hommes noirs, tournaient autour du Colosse, et ils s'approchaient du socle de marbre pour lire l'inscription orgueilleuse écrite en lettres d'une coudée :

« *En ton honneur, ô Soleil, les habitants de Rhodes ont élevé vers l'Olympe ce colosse d'airain, lorsqu'ayant calmé les tempêtes de Mars ils ornèrent leur ville des dépouilles de leurs ennemis. Car à la face du ciel, ils font briller les rayons de la liberté ; et c'est à eux, fils d'Hercule, qu'appartient à titre d'héritage l'empire de la Terre et des Mers.* »

Un éclat de rire strident s'égrena tout à coup parmi l'incessant et confus murmure des races ; et un enfant de douze ans à peine, presque nu et les cheveux bouclés dru autour du front, sauta sur le piédestal d'un des candélabres à neuf branches qui étaient rangés autour du Colosse. Il tenait dans ses mains un miroir d'acier poli où se reflétait l'image des promeneurs innombrables; et il les interpellait tour à tour, leur annonçant que, s'ils voulaient s'approcher, ils verraient leur destin marqué là par quelque signe. Mais tous s'éloignaient sans prendre garde à ses objurgations. Cependant, un jeune homme qui avait passé l'âge de l'éphébie et qui portait le long manteau des mastères s'arrêta et, d'une voix brève, ordonna à l'enfant de descendre :

— Que fais-tu par ici, vaurien, enchanteur, fils des Telchines ?

— Je prédis l'avenir pour rien, pour le plaisir d'étonner les gens. Tiens, regarde au fond du miroir, Likès. Qu'y vois-tu ?

— Descends, te dis-je, ou je te fais conduire aux cachots.

— Un jour de fête ! Tu ne serais pas si méchant. D'ailleurs, je t'obéis. Ecoute seulement un mot : Il n'y a pas que les faces des hommes qui se reflètent dans mon miroir ; les étoiles du ciel viennent d'elles-mêmes s'y placer aussi, tantôt scintillantes comme du feu, tantôt couvertes d'une buée légère. Autour de

ton visage, Likès, j'en ai vu briller deux tout à l'heure, et je puis te dire déjà le sort qui t'attend. Tu seras désiré à la fois de l'Amour et de la Fortune. Mais il te faudra choisir. Prends garde, Likès, prends garde! imite la prudence dn serpent qui se glisse entre les épines des fleurs.

Et le gamin, riant de nouveau de son rire aigu qui résonnait comme une fanfare, dégringola prestement du piédestal. Sa tête bouclée disparut bientôt dans la foule.

Likès, drapé dans son manteau, restait debout au pied du Colosse. Il regardait la vaste coupe du firmament étinceler sur son front et, inquiet malgré lui, consultait du regard le chœur mouvant des étoiles.

II

Pendant que la ville, exaltée d'un frémissement d'orgueil, prolongeait dans la nuit son glorieux anniversaire, au Temple d'Hercule dans le secret de l'Aléion, les Veuves-gardiennes entretenaient le feu perpétuel du dieu. Deux d'entre elles veillaient devant le trépied profond, où, de temps en temps, elles jetaient des grains d'encens et des baies de myrtes. C'était deux jeunes femmes d'origine étrangère : l'une venait de Crète et l'autre d'Halicarnasse en Carie. Vêtues de la robe soyeuse qui dessinait les contours harmonieux de leur corps, les cheveux enfermés dans une résille d'or fin, les yeux cernés de poudre violette, elles restaient en face l'une de l'autre, recueillies et immobiles. Les bruits du dehors montaient jusqu'à la pointe extrême de l'estuaire où le temple étageait ses monuments, ses jardins clos, et son Observatoire, dans lequel chaque soir au coucher du soleil les prêtres montaient pour étudier la marche des astres. De temps en temps un cri, une clameur plus aiguë entrait dans l'Aléion silencieux; alors les deux jeunes femmes tressaillaient et échangeaient un regard rapide.

Il y avait trois ans qu'elles étaient venues presque ensemble 'offrir pour le service du dieu. Elles savaient qu'on n'exigerait 'elles ni vœu solennel, ni serment, mais seulement la promesse de veiller fidèlement à l'entretien du trépied sacré. En dehors de cela, elles étaient libres ; elles pouvaient sortir aux heures où

leurs compagnes venaient les remplacer dans leur pieux devoir ; parfois dans les rues de la ville on les voyait passer, rapides et le front voilé, avec cette démarche glissante que donne l'habitude du silence ; mais le plus souvent, elles restaient dans le temple, où elles étaient venues chercher un refuge. Car, parmi ces jeunes Veuves-gardiennes, presque toutes apportaient avec elles quelque secrète blessure ; les unes pleuraient un bonheur envolé, d'autres un bonheur dont elles n'avaient eu que le mirage ; quand leurs traits se flétrissaient et que les premiers fils d'argent blanchissaient leur chevelure, elles disaient adieu à l'Hercule divin, symbole de la force et de la jeunesse, et elles retournaient vivre au milieu des hommes.

Ici une paix ravissante les enveloppait. Les Héliades, dont le collège sacré se divisait en deux ordres, les Eperviers et les Aigles, habitaient dans leur voisinage, sans qu'elles fussent troublées par leurs paroles lentes et douces, par la beauté de leurs visages pâles et par la magie de leurs gestes. Stasippe, le Père des Pères, qui était le grand prêtre du Temple et qui, tout jeune encore, avait été revêtu de ses hautes fonctions, vivait avec elles dans une familiarité presque fraternelle. Tous les jours, quand le dieu, sortant des ténèbres de la nuit, couvrait la terre de ses rayons, le Pontife le saluait d'une invocation ardente :

« *Seigneur, dieu zodiacal, prince des dieux, père générateur des dieux et des hommes; créateur de tout ce qui est bon;*

« *Dans le ciel, qui est sublime? Toi seul es sublime ! Sur la terre, qui est sublime? Toi seul !* »

Et les Veuves, toutes ensemble, le front tourné vers l'Orient, continuaient l'hymne liturgique:

« *Toi ! Ta volonté dans le ciel, tu la manifestes. Les esprits célestes prosternent leur face.*

« *Toi !... Ta volonté, tombant d'en haut, féconde la prairie et le pâturage.*

« *Toi !... Ta volonté élargit le parc et l'étable, et multiplie les êtres vivants.*

« *Toi !... Ta volonté est vaste comme le ciel lointain, profonde comme la terre.*

« *Toi ! Qui connaît ta volonté? Qui peut s'opposer à ta volonté?*

« *Seigneur, dans les cieux, ta domination; sur la terre, ta domination; parmi les dieux, tu n'as pas d'égal.*

« *Roi des rois, chef du grand cycle divin, dont nul homme ne peut dire la puissance...* »

Ce mystère profond, la beauté des chants et des symboles, berçaient ces existences et les engourdissaient dans une volupté aussi douce que celle dont on jouit dans le sommeil. Il était bien rare que l'une des Veuves-gardiennes quittât le Temple avant l'heure fixée par le Grand prêtre. Entre elles des amitiés ferventes se nouaient ; mais rarement, elles échangeaient des confidences sur leur passé. Il semblait qu'en prenant la robe soyeuse frangée d'or, — presque semblable à celle que portaient les Héliades, — elles eussent, en même temps, mis dans leur poitrine un cœur sans désir et nouveau.

L'aube claire naissait dans l'Aléion; au-dessus de la flamme du trépied tournoyait une impalpable poussière blanche. Lyssa, la plus jeune des veuves, dit à Dornis, la Crétoise, qui veillait avec elle :

— Cette nuit m'a semblé longue ; elle a pesé sur moi autant que pèse sur un mort la pierre du sépulcre. Veux-tu, Dornis, que nous sortions tout à l'heure, dans la ville, lorsque le jour sera entièrement levé ?

— Pourquoi faire ? répondit Dornis d'une voix tranquille. Les rues seront pleines encore de l'animation de cette nuit de fête. Les pierres sueront l'odeur des viandes et du vin, et des fleurs fanées traîneront au milieu des carrefours. Crois-moi, Lyssa, nous serons mieux sur la Terrasse à guetter le retour triomphant du dieu.

Lyssa secoua la tête et poursuivit :

— Dans les hôtelleries qui longent les ports, il doit y avoir des couples heureux et qui s'embrassent ; sous les portiques, entre les colonnes des Stoa, des enfants nubiles à peine, garçons et filles, se poursuivent et cachent sous l'ardeur de leurs jeux la morsure cuisante et meurtrière de l'amour. Oh ! Dornis, écoute : la vie, toute la vie, monte autour de ce temple et le domine. Ici, nous ne sommes que des ombres, des fantômes d'êtres, — rien !

Dornis ouvrit tout grands ses yeux où coulait de l'ambre liquide.

— Tu m'étonnes, Lyssa, dit-elle. Jamais je ne t'avais entendu parler ainsi et je te croyais heureuse, — heureuse comme

je le suis moi-même, comme nous le sommes toutes dans l'Aléion.

— J'ai vingt ans, dit Lyssa, et je voudrais, moi aussi, aimer.

Elles se turent, et pendant quelques minutes le crépitement des baies de myrte troubla seul le grand silence. Puis la voix de Stasippe, lente et grave, résonna au fond du sanctuaire :

« *Père qui illumines la Terre, Seigneur zodiacal, prince des Dieux;*

« *Regarde favorablement ton temple;*

« *Regarde favorablement ta ville;*

« *Que ton épouse obéissante te dise : Seigneur, apaise-toi !*

« *Que les guerriers te disent : Seigneur, apaise-toi !*

« *Que les esprits du ciel te disent : Seigneur, apaise-toi !*

« *Que les hommes te disent : Seigneur, apaise-toi !*

« *Roi des dieux et de la terre, sans qui ni ville ni nation ne peuvent subsister, entre dans ce temple de l'allégresse et répands sur nous tes bienfaits...* »

Lyssa et Dornis avaient baissé le front. Quand Stasippe eut achevé sa prière, elles se prirent par la main et montèrent les degrés qui les séparaient d'une longue terrasse sur laquelle un velum de soie transparente était tendu. La grande mer, encore rose des feux de l'aurore, était pleine de frémissements. Elles s'assirent sur la base enguirlandée d'une colonne, et fixèrent leurs yeux passionnés sur l'horizon.

Dornis était inquiète et n'osait plus reprendre l'entretien commencé. Mais Lyssa, dont le cœur battait trop vite et qui se sentait, ce matin, prise d'une angoisse étrange, ne tarda pas à soupirer de nouveau. Le fièvre brûlait ses traits ardents. Son corps menu, qui était à peine celui d'une femme, se ramassa dans un pelotonnement frileux. Et ses doigts blancs, dont les ongles semblaient des pierres précieuses, se nouèrent dans un geste désolé :

— Pourquoi ne veux-tu pas, Dornis, descendre avec moi sur le rivage ? Je te raconterais des souvenirs qui ce matin montent en foule à mes lèvres. Oh ! Ce serait si bon de causer ailleurs que dans ce temple, où tous les murs, tous les portiques sont imprégnés de l'odeur des aromates, et où toutes les paroles prennent un sens mystérieux et terrible. N'as-tu pas, toi aussi, Dornis, be-

soin de t'épancher dans un cœur ami, et ne regrettes-tu pas le passé ?

— Je ne regrette rien, dit Dornis, car j'ai connu un bonheur sans mélange. Que pourrais-je demander de plus aux dieux ? A l'âge où le désir s'éveille, ils ont envoyé dans ma couche un époux jeune, aux membres parfaits; tant que nous avons vécu ensemble, nous avons goûté toutes les délices de la volupté. Puis un jour il est mort, emporté par les Moires rapides ; et j'ai béni les dieux que notre bel amour n'ait pas subi la flétrissure des années ; — car les choses qui durent deviennent des serpents, dit le proverbe de Crète.

— Hélas ! fit Lyssa à voix basse, moi, je n'ai eu ni les transports de l'amour heureux, ni les délices de la volupté ; ma vie conjugale fut unie comme un lac sans rides que ne caresse aucune brise embaumée. Selon la coutume de la Carie, c'est mon frère qui devint mon époux, lorsque parurent sur notre chair les premiers signes de la puberté ; et nos embrassements furent chastes, même alors que s'accomplissait en nous le mystère charnel. Sa main tenait la mienne si tendrement quand nous nous endormions, côte à côte, que j'aurais rougi de penser à lui comme à un amant ; son sang et le mien, en se confondant, ne nous convulsaient d'aucune secousse. Il prenait ma tête et souriait de la voir pareille à la sienne. Au réveil, il m'appelait son épouse et sa sœur, et ces deux noms sur ses lèvres avaient la même suavité tranquille. Une nuit, il s'est trouvé frappé par un mal mortel. Je le veillai avec angoise : « Voilà, me disais-je, que je vais perdre de nouveau en lui mon père et ma mère. » Et c'est ce qui arriva, Dornis : une petite orpheline, telle fut celle qui vint frapper à la porte de ce temple. Stasippe me reçut et étendit sur moi le pan de son écharpe brodée d'or. Depuis, oh! depuis, j'ai pleuré bien souvent dans le secret de cette demeure; j'ai pleuré ma jeunesse évanouie comme l'ombre, ma vie fanée avant d'avoir été en fleur...

— Lyssa, oh ! Lyssa, arrête-toi, je t'en conjure ! Pourquoi m'as-tu révélé cette blessure de ton âme ? Maintenant, je n'oserai plus ni te regarder, ni te sourire ; et quand nous serons toutes deux debout devant le trépied sacré, je penserai que cette flamme qui s'élève en l'honneur de l'Hercule-divin, elle brûle aussi en toi, inextinguible, et te consume, pauvre petite créature ! Mais

ne te désole pas ; les années passeront et elles useront ta douleur ; un jour viendra où, docile et apaisée, tu t'agenouilleras sur la mosaïque, et, les mains tendues vers le dieu zodiacal, qui règle toutes les destinées, tu lui abandonneras les dernières palpitations de ta vie.

Lyssa se tut. Au fond de la terrasse, Stasippe venait de paraître ; derrière lui marchait un autre prêtre qui portait sur sa poitrine l'image de l'Epervier. Sans apercevoir les deux jeunes femmes, ils s'arrêtèrent devant un escalier de marbre qui conduisait à l'Observatoire, et le Père des Pères étendit son bras vers l'horizon.

— Encore des galères romaines qui font voile vers le Grand port ! Encore des secours qu'elles viennent demander à notre république pour combattre Philippe de Macédoine et le vieil Antiochus ! Le Sénat romain s'appuie sur Rhodes, comme un homme lassé sur un jonc flexible. Fasse le ciel que nous ne soyons pas entraînés à notre perte !

— L'Arsenal de Rhodes est riche en armes de toute sorte, dit le prêtre à symbole d'épervier. Ses bateaux sont les plus rapides et les plus légers qui existent. Ils ont déjà fait leurs preuves ; ils sauront tenir tête à la flotte d'Antiochus aussi bien qu'à celle des Grecs.

— N'importe ! fit le jeune pontife avec lenteur ; la guerre est un mal. Rhodes florissante devrait donner l'exemple de la modération et de la sagesse, et tenir la balance entre les forces du monde. Je la vois, au contraire, dévorée d'ambitions, prêter la main aux plus puissants, s'abaisser pour acquérir de l'or, toujours plus d'or !

Tandis qu'il parlait, le jour avait achevé de naître ; les cent statues du Soleil, dressées aux cent carrefours de la ville, sortaient d'une buée lumineuse, et le Colosse formidable surgissait de son piédestal de marbre, le front irradié de clartés.

— L'Epervier le montra d'un geste à Stasippe :

— Notre dieu ne nous ordonne-t-il pas d'être puissants comme lui, riches comme lui, glorieux comme lui ?

— Ce n'est pas notre dieu, répondit Stasippe en regardant dédaigneusement le Colosse. Ce n'en est que le simulacre grossier et périssable. Notre dieu, qui règne dans les cieux, n'a pas de

visage ; et nos adorations ne sauraient s'attacher à une image de bronze.

A ce moment, il aperçut les deux jeunes femmes blotties au pied de la colonne comme deux oiseaux frileux. Il s'approcha d'elles et leur sourit.

— La joie d'Héraclès soit avec vous ! dit-il.

Un léger frémissement agita les lèvres de Lyssa et de Dornis ; elles se levèrent et allèrent, à leur tour, s'accouder sur la Terrasse. L'enchantement du matin, l'harmonie du ciel et de la mer s'étendirent peu à peu sur elles ; et l'amertume des souvenirs anciens fit place en leur âme à cette quiétude sans mélange qu'elles étaient venues chercher dans la demeure du dieu zodiacal.

III

De l'autre côté de la ville, dans les bâtiments de l'Arsenal, une activité extraordinaire régnait. Il fallait augmenter le nombre des unités de la flotte, remettre en état les navires avariés et préparer de nouvelles forces. Le temps pressait. On avait promis aux envoyés du Sénat romain que cinquante bâtiments haut-pontés seraient, avant un mois, sur la côte de Thrace, seul rivage par où la Macédoine était accessible. Cinquante autres galères de fond devaient louvoyer sur la côte de Syrie pour empêcher le vieil Antiochus, actuellement en Grèce, de rejoindre son royaume. L'instant était solennel, la guerre était partout. Et Rome, après avoir battu Annibal à Carthage, se dressait menaçante devant l'Asie.

Des ouvriers nombreux, venus de l'intérieur de l'île, avaient été embauchés pour ce surcroît de travail. Leur habileté était prodigieuse : *Dix Rhodiens, dix navires*, proclamaient ces hommes avec orgueil. Les bras nus, le torse libre dans une tunique de lin roux, ils creusaient avec une ardeur infatigable les longues poutres de cèdre et de chêne, descendues des forêts du mont Atabyrion. Le bruit des marteaux s'élevait en même temps que ronflaient les meules d'acier que d'autres hommes tournaient, attelés ensemble comme des chevaux dociles. La sueur coulait de leur front, leurs lèvres ouvertes laissaient passer un léger filet d'écume. Mais la joie de créer décuplait leur courage.

Sur l'immense mer devant eux flottaient d'autres navires où une âme légère vivait, où des voiles tendues en triangle se gonflaient nerveusement au souffle du vent. Demain, cette matière inerte sur laquelle ils étaient penchés prendrait, elle aussi, son essor ; un peu de la patrie Rhodienne s'en irait conquérir l'Océan; la force du Colosse, de plus en plus, dominerait le monde...

Un quai étroit reliait entre eux les différents bassins de radoub et les chantiers de construction. Au milieu était la partie la plus secrète de l'Arsenal, où, sous peine de mort, il était interdit aux étrangers de pénétrer. Là se fabriquaient les engins de défense, les armes merveilleuses qui assuraient à l'île le respect des nations. Une porte cintrée, lourde comme un mur d'airain, séparait cette partie du reste de la terre. Likès, qui en avait la garde, avait seul le droit de l'ouvrir. Chaque jour, quand le soleil étendu sur la mer en faisait un grand miroir étincelant, et que, dans tous les carrefours de la ville, on frappait treize coups sur des gongs sonores, le jeune mastère sortait par cette porte. Il parcourait les chantiers, s'arrêtait au bord des bassins et regardait la longue théorie des ouvriers qui, le dos courbé et les membres las, s'en allaient repaître leur faim dans les hôtelleries voisines.

Or, ce jour-là, Likès ne paraissait point..Depuis la fête anniversaire de la ville, il se sentait dans une disposition d'esprit singulière. La prédiction du petit Telchine, à laquelle, tout d'abord, il n'avait attaché aucune importance, le poursuivait malgré lui. Il revoyait l'enfant pervers juché sur le candélabre à neuf branches, un miroir poli à la main, et il entendait sa voix ricanante lui jeter cet horoscope : « Tu seras désiré à la fois de l'Amour et de la Fortune, et tu devras choisir entre les deux. » Et Likès se demandait avec anxiété si vraiment ses vœux ne seraient qu'à moitié remplis. Comme tous ses concitoyens, il était ambitieux et assoifé d'or ; mais il était jeune et il portait dans sa poitrine un cœur ardent. Aimer, être aimé, connaître dans toute leur ivresse ces joies incomparables qui font la beauté de la vie, que tous les poètes ont chantées, que tous les adolescents ont attendues, et qui sont les mêmes pour les plus glorieux héros que pour les plus humbles mortels, voilà ce qu'il souhaitait avant tout. Les dieux, en créant le monde, avaient obéi eux-mêmes aux lois inflexibles de l'amour. Ils savaient bien qu'au-dessus de

l'Olympe, au-dessus des vastes cieux comme aux entrailles profondes du Cosmos, une force éternelle menait la ronde de la vie et, d'un baiser sans trêve, faisait éclore tout ce qui respire. Si les forêts étaient vertes, et si les plaines resplendissaient de fleurs charmantes, c'est que l'amour vivait en elles, mystérieux et fécond toujours. Si les cigales chantaient la gloire du soleil, c'est que dans leurs petits flancs obscurs l'amour continuait son œuvre. Le soir, quand les jeunes filles Rhodiennes venaient au bord du rivage, si leurs bras étaient blancs et si leurs seins se gonflaient comme les vagues, c'est que l'amour les préparait à la création de demain. Et l'Amour, dans son frêle corps d'enfant, le visage rieur et les cheveux couronnés de roses, semblait à Likès plus formidable que le Colosse en qui Rhodes avait voulu incarner l'image de sa fortune.

Cependant Likès, après s'être fait attendre quelques minutes, parut enfin sur le seuil. Il referma derrière lui la lourde porte et jeta un coup d'œil rapide sur les travaux entrepris dans les chantiers. Il était coiffé d'un bonnet de forme conique, semblable à ceux des autres ingénieurs de l'Arsenal ; mais, comme il était originaire de Lindos, il avait conservé l'habitude, commune aux habitants de l'ancienne capitale de l'île, de porter les cheveux longs et bouclés. Son visage était d'une beauté tout orientale. La finesse de ses traits leur donnait une suavité féminine, et ses yeux bruns aux cils recourbés, avaient la langueur de ceux d'une vierge. Et cela contrastait avec l'énergie de son maintien et de son geste. Il avait le parler bref, la voix nettement timbrée. Lorsqu'il descendit sur le quai étroit, les ouvriers, jeunes et vieux, le regardèrent avec un respect mêlé de crainte.

Il passa sans s'occuper d'eux ; ce qu'il voulait voir, c'était, dans les bassins intérieurs, les embarcations achevées, prêtes à prendre la mer. Il examina leurs rostres ferrés, leurs carènes ceinturonnées de cuivre. Les unes étaient à trois rangs, les autes à cinq rangs, d'autres enfin à douze rangs de rameurs. Mais les plus grandes paraissaient encore si souples et si légères qu'un homme vigoureux eût pu les emporter sur ses épaules. Et c'étaient ces joujoux fragiles qui allaient se mesurer aux longs pentécontores de Philippe, aux lourdes galères d'Antiochus ! Car les navires de fond, en préparation dans les chantiers, selon le désir des Romains, serviraient seulement pour la parade, —

Lykès ne l'ignorait point, — et aussi pour le chargement des machines de guerre. Quant l'attaque serait commencée, quand le corps à corps des flottes ennemies se produirait sur les vagues mouvantes, ce serait les plus petites de ces barques qui, grâce à l'habileté de leurs pilotes, s'attacheraient aux gros navires et les feraient couler à fond.

Likès, satisfait de son examen, sortit de l'Arsenal. Il longea rapidement le port des Galères, que le peuple avait surnommé l'Etable, parce que, vers le soir, quand on ouvrait les chaînes qui le fermaient sur la haute mer, on voyait les bateaux-pêcheurs s'y réfugier pêle-mêle comme des brebis pressées. Un canal, long de deux stades, faisait communiquer le port de l'Etable au grand port du commerce. C'était là que se rendait Lykès pour y rencontrer son frère Alexios, qui était un des plus riches armateurs de la ville. Et bientôt il l'aperçut en effet, très affairé, au milieu d'un groupe de marchands étrangers. Alexios portait, lui aussi, les cheveux bouclés à la mode lindienne, mais il avait le visage dur et la lèvre bridée par un pli d'orgueil. C'était un homme aventureux et hardi, dont on disait qu'il avait fait un pacte avec la Fortune. En dix ans, il avait conquis une des plus belles situations de la ville. Grâce à son influence, il avait fait entrer Likès à l'Arsenal ; il l'avait fait nommer, l'année précédente, membre du Conseil des Mastères ; et, constamment, il le dirigeait, il le soutenait, travaillait à développer ses énergies. Likès subissait sans se plaindre cette autorité fraternelle. Alexios lui inspirait beaucoup d'admiration ; il aurait voulu lui ressembler, être, comme lui, toujours prêt à la lutte, tendu, ramassé sur l'effort. Mais il se sentait double et très différent, par certains côtés de sa nature. Il ne pouvait se dérober à ce besoin de rêve, de douceur et de tendresse qui le reprenait chaque fois que, sa tâche achevée, il pouvait suivre la pente de son esprit. Certes, le travail ne le rebutait pas. Il aimait les graves problèmes qu'il était appelé à résoudre. Il était fier de la responsabilité qui pesait sur lui. Souvent, le soir, quand le silence s'était fait dans tous les chantiers de l'Arsenal, il prolongeait son labeur jusqu'à ce que toutes les étoiles se fussent levées dans le ciel. Et le sommeil ne le gagnait pas encore. Il s'accoudait à la fenêtre et songeait...

Voici qu'Alexios, au milieu du groupe des marchands, lui fai-

sait signe d'avancer. Il se hâta, enjamba pour aller plus vite des sacs remplis de poudre d'or qui gisaient là. Les deux frères se saluèrent en se touchant à l'épaule. Puis l'armateur dit aussitôt :

— J'ai une proposition à te faire, Likès, et je pense qu'elle te ravira. Ce n'est un secret pour personne que les Romains ont envoyé demander ici de nouvelles galères de fond, afin de renforcer leur flotte épuisée par la guerre de Carthage. Or, ces bâtiments sont longs à construire et coûteux. Moi, j'en sais de tout prêts et qui feront l'affaire admirablement. Ils sont pontés et machinés comme des navires de guerre, pour résister aux attaques des pirates qui infestent la Méditerranée. Je puis en répondre : ce sont les miens !

— En as-tu parlé à Isanor ? demanda Likès. C'est lui qui, seul, a le droit d'accepter ou de refuser ton offre.

— Isanor ! Ce vieux Rhodien usé dans les plaisirs et asservi aux charmes de la Juive Tyrienne qu'il a épousée ! A quoi peut servir l'opinion d'Isanor en tout ceci? Depuis longtemps il a cessé de gouverner l'Arsenal, et c'est toi qui le remplaces, Likès, de fait, sinon officiellement. D'ailleurs, tu peux lui soumettre mes projets, et lui rappeler le vieil adage rhodien : « Une flotte pour protéger le commerce, un commerce pour enrichir la flotte. » Demain, s'il le veut, trente navires avec leurs agrès et leur équipage seront à la disposition de nos alliés.

— Mais, dit encore Likès, à quoi serviront alors toutes les galères qui sont en construction dans les chantiers de l'Arsenal ?

— On verra plus tard, la guerre n'est pas près de finir ! fit Alexios en levant les épaules. En tout cas, va faire un tour du côté du Port des parfums et ouvre les yeux. Quatre de mes navires sont là, enchaînés comme des monstres et les flancs vides de toute cargaison. Tu les reconnaîtras parmi les autres à la tête d'éléphant qui brille sur leur proue. Cette enseigne m'a porté bonheur ; elle servira aussi à augmenter la gloire de Rhodes.

— Ne préfères-tu pas que nous y allions ensemble ?

— Grand merci ! Je n'ai pas déjeuné encore. Depuis l'heure du réveil, je suis ici ou à la Deigma à débattre des échanges et des chiffres. Une mine et dix talents, voilà le résultat de mes opérations de ce matin. Cela creuse l'appétit plus que de gagner des batailles.

Likès n'insista point et continua sa route. Maintenant l'Aléion

était devant lui, revêtu entièrement d'une couche de peinture étincelante. La longue terrasse, la tour de l'Observatoire et les portiques du Temple formaient trois étages de largeur inégale et sur lesquels ruisselaient des cascades de lumière. Il contourna l'édifice et se trouva dans le port des Parfums. C'était une petite anse à l'Est de la ville, où la mer était plus bleue et le ciel plus transparent encore. Des Syriens, des Sidoniens et des Juifs se reposaient là, assis à terre, les jambes croisées devant les sacolèves légères qui, elles aussi, étaient au repos. Quelques grands navires stationnaient au large. Likès n'eut pas de peine à reconnaître parmi eux ceux qui portaient à leur proue la tête d'éléphant, avec la trompe recourbée comme une corne d'abondance. Mais il s'assit, lui aussi, et se laissa aller à contempler le ciel et la mer. Il faisait si doux sur cette grève, dans ce port mollement dessiné, au pied de l'Aléion géant, et loin des rumeurs de l'énorme capitale ! Il faisait si doux ! Et l'amour, lui semblait-il, devait être proche ! La suavité des parfums remplissait sa gorge et ses narines ; l'ambre et l'encens pénétraient en lui comme une haleine de femme. Il promena dans l'air des mains caressantes ; il aurait voulu étreindre une forme chère, serrer sur son cœur un être vivant. Mais il était seul, et personne ne se souciait de cette plénitude de vie qui l'oppressait. Il était seul comme toujours, devant la beauté des choses. Et la suavité des parfums lui était un supplice, et la glauque animation des vagues et les vapeurs roses du ciel exaspéraient ses sens irrités.

Il se leva, puis retint un cri de surprise : de la terrasse de l'Aléion quelqu'un le regardait, une femme vêtue d'une longue robe soyeuse et les cheveux poudrés de safran. Elle se penchait tellement que son corps paraîssait suspendu dans le vide. Le soleil frappait sa gorge blanche et ses bras encerclés d'or. Et, longtemps, elle resta ainsi. Likès, d'en bas, lui tendit les mains, comme à une apparition céleste.

IV

Stasippe, ce soir-là, était monté à l'Observatoire plus tôt que de coutume. C'était l'époque émouvante où Hercule, le dieu-Soleil, après avoir accompli triomphalement ses douze travaux

dans les douze stations célestes, entrait dans la constellation de la Vierge pour y commencer une année nouvelle. Les Héliades devaient porter cet instant sacré à la connaissance du peuple ; ils réglaient le calendrier, connaissaient les jours propices ou néfastes, ceux où l'on devait garder le repos et ceux où il fallait entreprendre les grands desseins ; de très loin on venait les consulter sur ces choses ; le ciel était pour eux un livre ouvert où toute déstinée était écrite. Mais Stasippe, le Père des Pères, était seul revêtu du pouvoir suprême qui lui permettait d'interpréter dans le sens de l'antique magie chaldéenne les manifestations sidérales, les concordances et les signes. Lui seul, sur une table de porphyre, transcrivait chaque matin ce que la nuit divine lui avait révélé.

Debout dans la tour octogone de l'Observatoire, il regardait la sanglante tunique de pourpre que le dieu venait de jeter dans la mer. Une traînée de feu incendiait bientôt l'Occident. Tout pâlissait autour de cette splendeur irradiante. A l'autre extrémité de l'horizon, la lune, comme une rose blanche, semblait prête à s'effeuiller. Les écharpes légères des nuages se déliaient, filaient vite à travers l'espace. L'époux zodiacal prenait possession de sa nouvelle conquête. Longtemps on le devinait encore dans le mystère du soir commencé. Une douceur infinie se répandait sur la terre ; et bientôt, une à une, les étoiles tremblantes sortaient de la voûte céleste ; elles arrangeaient leur cortège en figures mystérieuses, se groupaient en triangles, en trapèzes, en chars, en couronnes. Des lueurs fugitives les traversaient ; une poussière lactée saupoudrait la nue bleue et dure qui s'ouvrait parfois pour donner passage à d'autres étoiles.

Et Stasippe ne se lassait pas de contempler ces soleils sans nombre. Ses yeux, exercés à les suivre, en mesuraient les moindres vicissitudes. Cette nuit, leur beauté était vraiment incomparable. Pas une parcelle d'or ne manquait dans le fourmillement radieux qui se reflétait sur la mer. Le disque de Jupiter, rayé de bandes claires et sombres, semblait une épée à double tranchant, suspendue juste au-dessus de l'Aléion ; il signifiait l'abondance et la richesse pour l'île heureuse endormie dans les fleurs roses de ses lauriers.

Un pas incertain montait les degrés de la tour ; Stasippe, arraché à sa contemplation, se retourna et vit Likès qui venait à

lui. Les deux hommes, autrefois, avaient fréquenté ensemble la célèbre école où Apollonius enseignait la philosophie, les mathématiques, la physique et l'astronomie ; puis, ils avaient suivi des voies différentes ; Stasippe était entré dans le sacerdoce, et Likès s'était tourné vers les réalités pratiques de la science. Depuis cinq années, ils ne s'étaient rejoints qu'à de rares intervalles. Le jeune pontife, étonné, interrogeait du regard son ancien ami.

— Un singulier moment que j'ai choisi pour pénétrer dans l'Aléion ! dit enfin Likès en souriant. Heureusement mon titre de mastère me permet de m'introduire partout, et il m'a suffi de montrer mes insignes pour que le gardien du temple me laissât passer. Excuse-moi, Stasippe, si je suis indiscret ou importun.

— Nullement. Je pensais à toi tout à l'heure. Devant ce ciel constellé d'étoiles, nos rêveries d'adolescents me revenaient à l'esprit. Et je me demandais si tu étais heureux...

— Tu dois le savoir mieux que moi, puisque tu connais toutes choses.

— Toutes choses ! Hélas ! je n'en perçois que les reflets, des ombres lointaines et fugitives. Et la raison de tout m'échappe comme à toi-même. Mais, dis-moi ce qui t'amène, Likès ?

Likès hésita une minute ; son beau visage pâle portait les traces d'une émotion qu'il avait grand'peine à dissimuler. Il fit un geste vague de la main droite, tandis que sa main gauche retenait les plis de son manteau.

— Je voudrais te répondre aussi nettement que tu m'interroges. Pourquoi suis-je venu ici ? A la vérité, je n'en sais rien. Il y a des heures où il semble que notre cœur fait naufrage dans notre poitrine. Je traverse une de ces heures troubles, Stasippe ; et le souvenir de notre amitié m'est apparu comme un phare sur une mer dangereuse.

Stasippe lui tendit la main :

— C'est bien. Nous allons veiller ensemble devant les étoiles. Assieds-toi. Et garde un instant le silence.

Il céda à Likès le siège de marbre sur lequel il était assis, et s'en fut au bord de la tour, que baignait la lumière nocturne. Un changement subit s'était produit dans le ciel, toujours aussi brillant, mais strié maintenant d'une infinité de raies lumineuses pareilles à de petites barres de feu. A l'Occident, la lourde

perle d'Orion semblait prête à se détacher de la nue ; la mer tendait sa robe violette pour recevoir le précieux joyau. Stasippe se toucha rapidement le front.

— Héraclès, murmura-t-il, préserve-nous de tout malheur !

Puis il retourna près de son ami.

— Parle ; raconte-moi ta vie. Confie-moi ce qui t'oppresse.

— Le désir d'aimer, fit Likès d'une voix défaillante.

— Je m'en doutais. Quand on a recours à l'amitié, c'est que l'amour nous trahit ou nous opprime. L'amitié n'a été faite par les dieux que pour nous consoler de l'amour. Tu subis comme tous les autres hommes, Likès, cet impérieux attrait, cette illusion adorable et mensongère qui drape de beauté notre vie et sous laquelle est le néant. Je le sais bien, moi qui te parle, car j'ai aimé aussi, avant de subir l'initiation sacrée. Un peu de mon cœur est resté dans le tourbillon du monde, dont ce temple m'isole comme une forteresse inviolable.

— J'envie ton sort, dit Likès en s'animant ; oui, je t'envie de toute mon âme. J'aurais voulu être un de tes Héliades, un Epervier ou un Aigle, planer au-dessus des existences terrestres, et recueillir mes pensées dans le centre de toute intelligence. Mais on ne règle pas son destin. Mon frère Alexios a voulu faire de moi comme lui un homme riche, considéré, glorieux.

— Peut-être a-t-il sagement agi, répondit gravement le jeune pontife. La raison d'être de notre existence, c'est l'effort que nous faisons pour la réaliser dans sa plénitude. Tu es jeune, bien doué et ardent. Un peu d'ambition ne te messiérait pas, Likès.

— J'en ai eu, j'en ai encore, mais d'autres sentiments m'assiègent. Je suis placé, comme Héraclès, entre deux sentiers différents.

— Laissons là ces fables, dit Stasippe en étendant la main. Aussi bien l'amour n'a jamais empêché un homme d'être tout-puissant ; il ne terrasse que les faibles, et aux forts il donne l'énergie de vaincre les difficultés de la route.

Il s'était tû. L'odeur d'encens qui sortait de sa robe brodée d'or rappelait à Likès celle qu'il avait respirée dans l'étroit port des Parfums ; et l'apparition qui l'avait enchanté la veille reparut devant ses yeux. Mais il n'osa pas interroger directement Stasippe. Il dit seulement, en montrant la terrasse, dont la ligne blanche s'allongeait au-dessous de la tour de l'Observatoire :

— Souvent je lève mes regards de ce côté, et je vois des formes vagues passer entre le ciel et la mer. On dirait des cigales d'or suspendues au balcon de la terrasse. Ne sont-ce pas les Veuves-gardiennes qui viennent prendre là quelque repos ?

— Ce sont elles. Elles ont consacré leur vie aux soins du trépied sacré et à l'ornementation du sanctuaire. Quelques-unes, plus avancées dans la voie contemplative, poursuivent avec nous l'étude des astres. Toutes sont venus offrir au dieu zodiacal leur jeunesse découronnée par la mort d'un époux chéri.

— Et aucune ne regrette son sacrifice ?

— Je ne le pense pas. Leurs sens et les harmonies secrètes de leurs âmes se sont transposés dans l'infini. Elles ont recouvré la pureté des vierges, tout en gardant cette compréhension du divin, que seule donne la science de la volupté. Elles sont nos sœurs mélancoliques et douces, et nous aimons à les rencontrer sur notre passage.

— Que te disais-je ? fit Likès avec feu. Ton sort est plus heureux que le mien, Stasippe; et, de nous deux, c'est toi qui as choisi la bonne part. Adieu ! Si tu consultes pour moi les étoiles, et si leur arrêt n'est pas inflexible, demande-leur de m'accorder l'amour en partage. Dussé-je en mourir, je veux connaître un jour l'amour dans sa plénitude !

Il s'était levé, et, roulant son manteau sur son bras, se disposait à sortir. Mais, à ce moment, un pas léger effleura l'escalier de la tour et Lyssa parut, les mains chargées d'une gerbe d'asphodèles. Elle s'agenouilla devant Stasippe :

— Père, dit-elle, mes compagnes m'ont choisie comme la plus jeune d'entre nous toutes pour venir t'apporter ces fleurs de l'année nouvelle. La joie d'Héraclès soit avec toi !

— Merci ! dit doucement Stasippe. Je t'attendais, ma fille ; je savais qu'en cette nuit solennelle une voix de femme, douce comme un rayon de lune, caresserait mon front. Relève-toi ; dispose toi-même ces fleurs dans les cylindres de pierre où elles sècheront lentement jusqu'à ce que le dieu ait de nouveau accompli son cycle dans l'espace. A ce moment, d'autres signes auront remplacé dans le ciel ceux que nos yeux y contemplent aujourd'hui. Puisses-tu, Lyssa, venir encore apporter à Stasippe la gerbe de fleurs odorantes !

Lyssa s'était relevée, et Likès la regardait ardemment. Ce

corps d'enfant, cette grâce et cette jeunesse achevaient de séduire son cœur. C'était bien là l'apparition troublante dont il avait gardé le souvenir. Mais, en ce moment, Lyssa ne semblait point prendre garde à lui. Avec des gestes délicieusement puérils, elle distribuait les hautes tiges qui se pliaient, obéissantes, sous ses doigts. Elle répandait dans ce lieu élevé, à la face des étoiles, les subtils effluves de sa vie mystérieuse comme l'immensité, et secrète comme la nuit.

Quand elle eut achevé, Likès n'était plus là et Stasippe avait repris sa méditation profonde. Elle redescendit sur la terrasse. Des voix harmonieuses chantaient, des voix fraîches et pleines saluaient la naissance de l'année nouvelle et invoquaient pour elle la sauvegarde d'Héraclès, le divin pilote, qui conduit à travers l'Ouranos plein de dangers le vaisseau du Temps :

— *Sur la Terre, qui est sublime ? Toi seul es sublime !*
— *Dans les Cieux, qui est sublime ? Toi seul !*

V

Le chef de l'Arsenal, Isanor, habitait un palais somptueux à l'extrémité du port des Galères. Une galerie souterraine faisait communiquer ce palais avec les chantiers où l'on construisait les bâtiments de la flotte et avec la partie secrète de l'Arsenal où se fabriquaient les armes. Mais il y avait longtemps qu'Isanor avait cessé de prendre une part active à ces travaux. Il se contentait de les surveiller de loin et de donner, pour le surplus, des réceptions magnifiques auxquelles il conviait les hauts personnages de la ville et les étrangers de marque qui passaient à Rhodes. Sa femme Namourah l'aidait admirablement dans cette tâche. C'était une Juive Tyrienne d'une grande beauté, mais déjà épanouie comme une rose du Liban vers le soir. Elle avait apporté avec elle, dans cette capitale au luxe brutal, tous les raffinements, toute la splendeur asiatique, et cet arôme particulier que les épouses des Hébreux portaient dans leur sein et qui exaltait dix siècles auparavant le ravissement de Salomon quand il s'écriait : « Ouvre ta tunique, ô ma bien-aimée, ouvre ta tunique, et que le nard dont ton corps est imprégné se répande sur notre couche... »

C'était dans l'intérieur de ce beau palais que Likès se disposait à pénétrer pour la première fois. Il avait transmis à Isanor la proposition de son frère Alexios, et Isanor lui avait répondu en le conviant à un banquet auquel devaient prendre part le Navarque Pausistrate, Eudanus son lieutenant, et Pamphilidas qui commandait en second les navires rhodiens. Ainsi, on pourrait causer et examiner l'offre du riche armateur dont le patriotisme égalait la générosité.

Quand Likès, après avoir revêtu une longue calasire de soie verte, et parfumé d'essence ses cheveux bouclés, entra dans la salle du festin, ses yeux tout de suite rencontrèrent ceux de Namourah. Elle était assise sur une sorte de trône en bois de cèdre, incrusté de trèfles d'ivoire ; sa tête brune était coiffée d'un diadème à trois rangs d'émeraudes, de saphirs et de rubis, et sa gorge resplendissait sous un collier de perles ovales. Ses paupières étaient peintes en dedans à la façon syrienne, et ses sourcils, allongés au pinceau, barraient son front d'une seule ligne brillante. Ses bras, très beaux et nus du poignet à l'aisselle, montraient la qualité précieuse de sa chair au grain serré, veloutée comme une mandarine des jardins de Sâron; toute sa personne donnait l'idée d'un fruit savoureux, et la sensualité était marquée sur ses lèvres charnues et dures, rougies par le fard. Cependant, Likès n'éprouva, à la regarder face à face, aucune émotion. Souvent il l'avait aperçue de loin lorsque, portée dans sa litière par quatre nègres lydiens, elle parcourait les rues de la ville et s'arrêtait sous les Stoa, devant les boutiques des orfèvres, pour examiner les pierres précieuses enchassées dans l'or des gorgerins et des bagues. Et elle aussi devait le connaître bien, car elle lui souriait, d'un sourire presque amical ; et, sans attendre qu'Isanor l'eût amené devant elle, familièrement, elle lui adressait la parole, comme à un ancien ami :

— Sois le bienvenu aujourd'hui, Likès. Assieds-toi. Je me réjouis de te posséder à notre table. Veux-tu baigner tes doigts dans cette coupe d'eau parfumée, où je vais aussi tremper les miens ? Elle est le symbole de la douce fraternité qui doit régner entre les convives.

Elle fit signe à un vieil esclave qui, toujours, se tenait debout derrière elle.

— Machaon ! N'attends pas que les autres convives soient

arrivés pour faire passer la coupe lustrale. Offre-la d'abord au seigneur Likès, notre hôte bien-aimé.

Likès plongea ses mains dans l'eau opaque et tiède. Ce contact lui fut agréable. Il sourit dans sa barbe d'or, et ses yeux se portèrent sur les mains proches de Namourah. Il en admira la blancheur limpide traversée de petites veines d'un bleu d'ardoise. A l'index droit, une turquoise énorme couvrait toute la première phalange ; des caractères phéniciens y étaient tracés.

— Tu regardes ma bague, dit la Juive Tyrienne. Elle m'a été donnée par un Mobed, qui grava lui-même, au moyen d'un poinçon rougi au feu, les mots que tu vois. Sais-tu ce qu'ils signifient?

— Non, dit Likès en se penchant sur elle.

— « Une femme dominera le Monde. Elle aura les yeux couleur de cendre, les cheveux couleur de safran et la bouche comme un tison embrasé. »

— Tu crois aux prophéties ? demanda Likès ; — et il l'examinait avec une curiosité dont il ne pouvait se défendre.

— Je crois au mystère, répondit Namourah, devenue pensive.

A cet instant, Isanor s'avança vers eux. Il était suivi du navarque Pausistrate. Ce dernier était un homme jeune encore, à la face brune, aux traits fortement accusés — le vrai type du Rhodien, dompteur de navires, habitué dès l'enfance à manier les rames et l'aviron. Il avait déjà donné à plusieurs reprises des preuves de son habileté et de sa bravoure, et l'on disait de lui qu'il formait le contrepoids nécessaire entre Pamphilidas trop hardi et Eudanus trop prudent. Aussi était-ce à lui tout d'abord que le vieil Isanor s'était adressé pour lui confier la proposition d'Alexios. Après l'avoir écouté, Pausistrate hocha par deux fois la tête, et, se tournant vers Likès :

— Ton frère a des bateaux admirables ? Tant mieux pour lui ! Qu'il les garde ! Qu'il les fasse encore naviguer sur toutes les mers du Monde ! Qu'il les remplisse de marchandises précieuses et les attende, au retour, chargés d'or de la proue à la poupe ! Pour nous, ce n'est point cela qu'il nous faut. Nous voulons des galères vierges de toute pollution avec la Fortune, des galères héroïques et guerrières, dont les flancs n'aient jamais contenu autre chose que les longues piques d'acier. Nous les voulons faites exprès pour supporter les éperons et les rostres, semblables à celles qui se sont déjà mesurées avec les ennemis de Rho-

des depuis l'antique guerre de Troie. Construis-nous en de semblables, Likès, et, si tu le peux, de meilleures, de plus souples encore. Les Romains attendront. Antiochus, d'ailleurs, n'est pas près de les attaquer. Savez-vous à quoi il passe son temps depuis l'hiver ? A filer le parfait amour avec une fille de l'Eubée qu'il a rencontrée comme il allait rejoindre Philippe en Macédoine et qu'il s'est décidé à épouser, ne pouvant en venir à bout autrement.

— A son âge ?

— Oui, à son âge, près de soixante ans ! Le grand vainqueur qui a porté jusqu'aux Indes les limites de son royaume, celui que ses sujets ont surnommé le Très Glorieux, celui qu'Annibal flatte et que les deux Scipions redoutent, est enchaîné aux charmes d'une bergère Chalcienne, comme Hercule aux pieds de la tendre Omphale.

Namourah, en l'écoutant, avait souri, et, montrant sa bague à Likès :

— Cette inscription n'a-t-elle pas raison une fois de plus ? murmura-t-elle. La puissance dangereuse qui gouverne le Monde, c'est nous qui la détenons.

— Oui, c'est toi, fille d'Israël, dit Isanor en l'enveloppant d'un regard passionné, toi et tes sœurs de l'Orient et de l'Occident, toutes celles en qui les dieux ont enfermé le don redoutable de la beauté.

Mais il se tut, car Pamphilidas et Eudanus venaient d'entrer, la tête surmontée d'aigrettes de diamant.

— N'attendons pas davantage, fit-il après les avoir salués et en reprenant le ton familier. J'ai à vous faire goûter un vin exquis récolté sur les coteaux de Ialysos.

Namourah s'avança la première vers la table somptueusement servie. Sa taille opulente se dessinait sous la draperie de pourpre attachée à ses épaules. Elle marchait sans hâte, d'un pas balancé qui faisait saillir ses hanches et onduler ses reins lourds. Ce fut seulement quand elle eut gagné sa haute chaise que les convives vinrent prendre place autour de la table. Isanor fit un signe muet ; alors, une nuée d'adolescents, garçons et filles, apparut, les mains chargées du luth à trois cordes et les cheveux parsemés de fleurs de jasmin. C'était la coutume en ce palais de dîner au son des musiques, et l'on choisissait de préférence les airs

vifs qui disposaient l'esprit à la gaieté. Mais ce soir, une mélopée lente et voluptueuse sortait de l'âme des tétracordes ; les éphèbes et les vierges, vêtus de robes de lin, semblaient se complaire à augmenter l'intensité de cette émotion, et promenaient leurs mains étroites sur les luths qu'elles déchiraient d'accords passionnés. Et les conversations commencées s'éteignaient, tandis que des esclaves aux bras frottés de benjoin versaient dans les coupes le vin capiteux qu'Isanor avait annoncé à ses convives.

Likès se sentait pris d'un malaise étrange. Il n'avait ni faim, ni soif ; sa tête devenait pesante sur ses épaules dans cette atmosphère surchauffée, où l'on ne respirait que d'artificielles odeurs. Les tentures de soie de Damas qui couvraient les murs de la vaste salle renvoyaient le reflet des lampes suspendues au plafond par des chaînes d'or ; tout ruisselait de lumières et de parfums ; et Namourah, sur qui Machaon agitait sans cesse un éventail de plumes couleur de flamme, jetait au jeune mastère des regards languissants et avides. Brusquement, il détourna le front ; l'image fraîche de Lyssa venait de reparaître devant ses yeux ; il revoyait la petite veuve délicate et frêle, avec son corps d'enfant et ses prunelles candides ; il la revoyait pressant sur ses seins menus les hautes tiges d'asphodèles et s'agenouillant devant le pontife pour lui souhaiter au seuil de l'année nouvelle les joies fécondes d'Héraclès ; il la revoyait, posée comme une cigale d'or sur la haute terrasse de l'Aléion : leurs âmes ne s'étaient-elles pas alors rencontrées à travers l'espace, et la magie de l'Amour ne les avait-elle pas rapprochés soudain ? Et Likès, devenu songeur, n'entendait pas la voix épaisse d'Isanor, qui disait au navarque assis à sa droite :

— Tous les échelons de la Fortune, je les ai montés un à un ; j'ai d'abord été simple ouvrier dans les bassins de radoub, puis surveillant des navires de la flotte, puis gardien de la partie secrète de l'Arsenal, comme Likès que vous voyez devant vous. Maintenant, j'habite ce palais magnifique et je suis le roi de la ville.

VI

Ce matin-là, dès l'aube, Lyssa était descendue dans le Port des Parfums, où des essences précieuses devaient venir de Syrie

pour la fête du lendemain. En réalité, ce n'était point seulement dans le but de recevoir ces précieuses essences que la petite Veuve-gardienne était descendue sur la grève et qu'elle épiait l'arrivée des barques légères, — mais une curiosité, un secret espoir peut-être, dominait ses pensées; le souvenir de Likès la poursuivait ; Likès, que déjà, à deux reprises, elle avait vu, et qui lui était apparu comme le plus beau des enfants des hommes.....

L'aimait-elle ? Elle l'ignorait vraiment. Elle ne cherchait même pas à savoir ce qui se passait en son âme. Elle obéissait à quelque chose de très fort et de très doux qui lui commandait de quitter la haute terrasse et la contemplation des étoiles et de descendre vers la vie, avec sa beauté fragile et ses vingt ans.

Enveloppée dans une exomide légère, elle marchait à petits pas sur le sable d'or. Son cœur battait ; elle apercevait, là-bas, de l'autre côté de la grande mer, les lointains rivages de la Carie, où s'était écoulée son enfance ; elle se souvenait de ce frère qui avait été son époux, et que, même dans la couche conjugale, elle n'avait cessé de chérir chastement ; elle souriait au soleil, à la mer bleue ; mais des larmes mouillaient ses paupières, et le souffle du large oppressait sa poitrine. Un immense désir de bonheur entrait en elle avec le souffle du large et les embruns de la mer.

Des matelots, assis à l'écart, la regardaient passer sans se douter qu'elle était une des prêtresses du Temple. Elle semblait si jeune dans ses voiles transparents ! Ses cheveux se gonflaient comme des touffes de verveine autour de ses tempes, et sa petite bouche avait l'éclat luisant d'une fleur de grenade.

— Une vierge qui va à son premier rendez-vous d'amour, dit l'un d'eux.

— Oui, répondit un autre, et celui qui l'attend ne regrettera point de s'être levé avant le jour.

Ils rirent, avec cette indulgence complice des hommes pour les faiblesses de leurs semblables. Mais Lyssa ne les entendit point. Elle venait d'apercevoir Likès qui contournait le rivage. Il avait dû quitter l'Arsenal à la hâte et traverser rapidement l'Etable et le Grand Port, car ses vêtements flottaient autour de ses reins, et sa belle tête pensive n'avait pas reçu les onctions d'huile d'aneth qui en augmentaient la caractéristique douceur. Tel, il semblait plus vivant et plus près de la nature ; et Lyssa

se réjouit intérieurement qu'il fût comme ces matelots à la peau cuivrée et nue qui la regardaient passer tout à l'heure. Elle-même n'avait surchargé son visage d'aucun fard. Elle avançait dans la brise matinale s'offrant toute aux désirs d'amour qui planaient sur elle.

Ils s'étaient reconnus et se souriaient déjà. La même pensée sans doute les avait sollicités au réveil. Et ils ne s'étonnaient pas de cet accord mystérieux qui leur avait fait prendre le même chemin. Les Génies célestes dont la mission est de guider les pas des hommes, avaient sans doute très longtemps d'avance décidé que leur sort à tous deux se déterminerait à cette minute. Des larmes, des joies, de l'extase, du désespoir, tout cela était enfermé dans le salut rapide qu'ils venaient d'échanger de loin.

Cependant Likès hâtait le pas pour la rejoindre plus vite. Il aurait voulu la prendre et l'emporter dans ses bras sans rien dire. La passion éclatait en lui avec une violence soudaine. Son sang jeune battait à ses tempes, et éblouissait ses yeux. Lyssa continuait à lui sourire. Il remarquait la finesse de ses cheveux blonds et la blancheur de ses dents, enchâssées dans les gencives comme dans du corail humide. Mais il cessa de la regarder, car il craignait de l'effaroucher par une trop sensible admiration. Ils s'abordèrent. Et ce fut Lyssa qui parla d'abord. Prudente, elle lui confia qu'elle était venue chercher les aromates pour le temple dans ce petit Port des Parfums. La barque qui les apportait de Syrie ne devait pas tarder à aborder le rivage.

— Veux-tu que je t'accompagne jusque-là ? demanda Likès avec une réserve feinte.

— Très volontiers. D'ordinaire une des autres Veuves vient avec moi, Dornis qui est, de toutes, celle que je préfère. Aujourd'hui, je suis seule pour rapporter au temple les boîtes pleines d'encens, de cynamone et de myrrhe.

Puis, elle se ravisa.

— Mais peut-être es-tu pressé ? Peut-être habites-tu loin d'ici? N'est-ce pas à l'Arsenal que tu demeures? N'est-ce pas à toi qu'est confiée la garde du bâtiment secret où se fabriquent les armes ?

— Justement, dit Likès, et je surveille aussi la construction des galères. J'ai deux cents ouvriers sous mes ordres. Ils tra-

vaillent jour et nuit en ce moment pour être prêts lorsque la flotte rhodienne sera appelée à quitter le port.

— Hélas ! soupira Lyssa sans lever les yeux, Stasippe, notre Père des Pères, nous ordonne toujours de prier pour que la paix règne parmi les hommes. Je crains bien que ces prières soient vaines. Peut-être ne les adressons-nous pas au dieu avec un cœur assez pur ?

Likès ne lui répondit pas. C'était à peine s'il entendait ses paroles. Le son de sa voix flexible le charmait comme une musique. Il marchait auprès d'elle, enivré et vaincu d'avance. Leurs bras, par instants, se frôlaient, et l'empreinte de leurs pas se marquait côte à côte dans le sable. Certainement, Lyssa devait cacher sous le tourbillonnement des mots une émotion véritable. Le silence l'effrayait ; c'était la brèche ouverte par où l'amour se glisserait entre eux, et leur apparaîtrait soudain. L'amour, il était là, invisible et flagrant quand même, dominateur, et les membres souples, prêt à les enfermer tous deux dans ses rêts. Et la grande mer, ruisselante d'azur, leur montrait l'immortelle Aphrodite, radieuse et nue, dont le pied allait se poser sur le rivage...

Lyssa, tout à coup, désigna l'une des embarcations qui approchaient du port :

— Voici la barque que j'attends ; je reconnais à leur costume bariolé les matelots syriens qui la montent.

Une sacalève d'Asie, pas plus grande qu'un oiseau marin, se dessinait en effet sur les vagues; deux petites ombres se tenaient à l'arrière, on distinguait le mouvement rythmé de leurs bras, ainsi que leur torse immobile, plié sous un capuchon à raies rouges et vertes. Elle avançait doucement, comme portée par une âme intelligente. Autour de sa coque fragile, un ourlet d'écume s'épaississait. Et elle grandissait à mesure; on voyait maintenant le visage des deux matelots; on pouvait compter le nombre des boîtes à parfums posées sur la planche luisante qui s'arrondissait à la proue.

Likès et Lyssa s'étaient pris la main; ils regardaient flotter doucement cette chose libre et légère, et la même pensée leur venait : partir ensemble, goûter ensemble un bonheur infini comme la mer et le ciel. Mais que de liens les retenaient ! Que d'obstacles les empêchaient de s'unir ! Les deux masses formidables

de l'Arsenal et du Temple s'étageaient derrière leurs épaules; de chaque côté de la ville, cette double force les guettait, les enveloppait, leur imposait à chacun une destinée différente. Comment pourraient-ils jamais s'y soustraire? Comment feraient-ils pour s'aimer, comme veulent s'aimer tous les amants, en oubliant le temps et l'heure, et la durée et l'espace? Lyssa poussa un soupir. Likès comprit son tourment. Il se rapprocha d'elle davantage et mit un baiser sur ses cheveux blonds. Elle tressaillit.

— Pars, oh! pars! murmura-t-elle.

Mais en même temps elle gardait sa main dans la sienne. Ils échangèrent un regard rapide, plein d'inquiétude et de désir. Puis, comme la barque atterrissait, ils se séparèrent un instant. Lyssa alla au devant des matelots, qu'elle appela familièrement par leur nom :

— Nicandre! Chariclite! Salut! M'apportez-vous les parfums qui doivent brûler demain sur l'autel d'Héraclès? Il les faut préserver de tout contact, et ce sont les prêtres seulement qui les toucheront de leurs mains irréprochables. Donnez-moi ces précieuses boîtes et gardez-vous de les ouvrir. La colère du dieu retomberait sur vous.

— Tu as raison, prêtresse, dit le plus âgé des matelots; il est sage de ne pas offenser la divinité. Tant de dangers nous assaillent, alors même que nous nous croyons le plus certains d'être en repos! Tout à l'heure, sur cette plage tranquille, nous avons failli périr contre un récif qui nous était inconnu. La terre et la mer sont peuplées d'Esprits malfaisants qui dressent des embûches sur notre route.

Tout en parlant, il avait ôté de la proue les coffrets revêtus de soie écarlate; et il les tendait à Lyssa, qui les reçut, le front baissé. Il y en avait trois d'inégale grandeur, mais de forme pareille, celle d'une petite arche sur laquelle reposait la massue d'Hercule; l'un contenait des grains d'encens, l'autre des larmes de myrrhe, le troisième de la cynamone récoltée sur les plateaux de l'Aram. Ils pesaient peu dans les bras de la jeune femme. Cependant, Likès s'avança pour l'en décharger.

— Laisse, fit-elle; mais, si tu veux, viens avec moi jusque sous les portiques du Temple. Tu verras les nouveaux tableaux que Stasippe a fait poser pour le peuple.

— Et je verrai aussi les préparatifs de la fête de demain.

Est-il vrai, Lyssa, que plusieurs Rhodiens sont déjà inscrits pour le sacrifice du Taurobole ?

— Oui, dit la jeune femme en rougissant. Le sang du taureau sacré coulera sur le front des pécheurs, et les lavera de leurs fautes.

Elle leva sur lui un regard hésitant :

—Ne voudrais-tu pas te coucher aussi dans le fossé profond d'où l'on sort purifié et fortifié ? Ne sens-tu pas que ce serait un moyen d'attirer sur toi les bénédictions du dieu et d'éloigner cette colère des choses dont le matelot Syrien me parlait naïvement tout à l'heure ? Oh ! Likès ! Je serai là tout près, et c'est moi qui essuierai ta tête et qui sècherai tes cheveux. Ne refuse pas de faire ce que je te demande !

Elle parlait avec une exaltation mystique qui élargissait ses yeux dans son visage étroit et pâle. La passion faisait trembler ses doigts, et l'exomide qui couvrait son sein se soulevait à demi.

VII

Les portes du Temple étaient toutes grandes ouvertes, et le peuple venait en foule pour faire, à la suite d'Hercule-Sauveur, les stations du chemin céleste. De grands tableaux étaient appendus aux murs. Ils représentaient les douze travaux accomplis par le dieu, avant d'avoir conquis la domination éternelle. Leur signification était double: symbole pour les uns, vérité exacte pour les autres, ils satisfaisaient en même temps la science des initiés et la foi aveugle des croyants. A tous ils disaient la gloire du dieu souverain, dont le nom régnait dans le ciel et sur la terre.

Cette histoire merveilleuse racontée par les mères aux enfants et dont s'entretenaient les jeunes hommes, était là, traduite en images aux nuances vives, aux gestes larges et puissants. Devant chaque tableau, les gens s'arrêtaient avec dévotion: après avoir longuement regardé, ils se prosternaient, le front sur les dalles. — Voici Héraclès enfant, aux prises avec les deux dragons qui le veulent étouffer dans son berceau. Ne sont-ce pas les deux solstices de l'Eté et de l'Hiver que l'enfant, de ses mains courageuses, parvient à étreindre et à dominer? La jalouse Ju-

non, qui lui a suscité ces embûches, se penche vers lui; il mord le sein gonflé de lait qu'elle lui tend, et de la papille déchirée jaillit dans le ciel une traînée d'étoiles. — Voici le Lion de Némée terrassé, et dans la peau duquel Hercule adolescent se taille un manteau. — Voici l'Hydre de Lerne, dont les cent têtes sont abattues. — Voici le Sanglier d'Erymanthe que les centaures n'avaient pu vaincre et qu'il extermine d'un seul coup. — Et la Biche fugitive aux cornes d'argent, aux cuisses agiles, qu'il fait trébucher dans ses filets. — Plus loin, ce sont les oiseaux du lac Stymphale, que le dieu disperse en faisant résonner les accords stridents d'un tambour d'airain ; car la ruse autant que la force habite sous sa chevelure, et rien ne lui résiste lorsqu'il a entrepris de triompher. — Il nettoie avec des torrents d'eau les Etables d'Augias infestées, et met en déroute l'invincible cohorte des Amazones qui veulent lui disputer l'empire de la Nuit. — Puis il descend aux Enfers, ténèbres hivernales, dont il sort victorieux, pour cueillir les fruits d'or du Jardin d'Hesperos et de Vesper. Alors, son apothéose commence; ses travaux sont terminés; il offre à l'admiration des hommes son front éclatant dans les vastes cieux.

Dieu-Soleil ! Hercule, taureau sacré, la Phénicie et l'Egypte, la Crète et toutes les îles semées sur les rivages de l'Orient, reconnaissent ta suprême puissance. Mais c'est ici, dans cette Rhodes bâtie à ta gloire, que tu domines, que tu règnes, que tu triomphes, Colosse !

La foule, pieusement, accomplissait les stations saintes, en attendant l'heure du sacrifice. Dans le vestibule, des peintures de Protogène attiraient aussi son admiration. Trois cent soixante urnes en pierre dure, marquant les trois cent soixante jours de l'année, décoraient les bas côtés du temple; sur leurs flancs couraient des rondes de femmes échevelées, la tête infléchie en arrière. Et partout des emblêmes, des allégories et des signes évoquaient cette double vie que chaque être projette au-delà de lui-même et qui est le reflet magnétique de son âme.

Cependant, les Héliades s'étaient groupés autour de l'autel. Au milieu d'eux, Stasippe, les épaules enveloppées d'un éphod blanc, faisait lentement brûler les parfums. L'odeur courait comme une prière le long des colonnes jusqu'aux voûtes; elle s'élevait des lourds encensoirs et s'accumulait aux franges des dra-

peries, aux broderies des étoffes précieuses dont la cella était tapissée. Bientôt, un nuage opaque obscurcit l'atmosphère. Alors on ouvrit de nouveau les portes qui avaient été fermées pour l'oblation des parfums.

Dehors, un immense cri salua l'apparition des Héliades. Mais ce qu'on attendait surtout, c'était le taureau, image du dieu jeune et triomphant, qui ouvre l'année de ses cornes d'or et qui va renouveler la fécondité de la terre. On l'avait choisi parmi les troupeaux du Mont Atabyrion. Sa robe était d'un jaune fauve que pas une tache n'interrompait, et ses lourds fanons autour de sa tête puissante formaient un collier plus sombre. Quand on le vit descendre les marches du temple, conduit par deux jeunes dadophores dont l'un portait un flambeau levé, l'autre une torche inclinée vers la terre, symboles de la vie et de la mort, ce fut un transport unanime. Et des bras se tendaient vers lui, et des paroles d'amour lui étaient adressées par des lèvres idolâtres; mais la bête magnifique et dédaigneuse gardait la même démarche pesante et tenait ses regards pleins d'infini fixés sur les campagnes lointaines. Une gerbe d'épis était attachée à sa queue; des pavots s'écrasaient autour de ses reins. Il allait au sacrifice avec l'orgueil d'un héros qui donne son sang pour la multitude.

Le cortège grossissait à chaque minute; on traversait le quartier des Hôtelleries qui bordaient le Grand Port; au-delà, sur une voie plus déserte, il y avait une rangée de mûriers sauvages, et une petite fontaine dont l'eau retombait dans une vasque de pierre bleue. C'était là, sous l'ombrage épais des mûriers, que l'on avait creusé la fosse au fond de laquelle les adeptes allaient recevoir le baptême purificateur. On attendait pour le sacrifice l'instant tragique où le soleil disparaîtrait dans le rouge Occident...

Likès et cinq autres jeunes Rhodiens s'étaient couchés au fond de la fosse; des poutrelles à jour la recouvraient, et sur cette estrade branlante le taureau avait été amené; un voile jeté sur sa tête devait lui épargner l'horreur de la péripétie suprême. La foule silencieuse attendait toujours. Puis, comme l'horizon tout à coup se teignait de nuées violettes, l'un des dadophores, celui qui jusque là avait tenu la torche funèbre, fit un signe et le sacrificateur plongea le couteau à double tranchant dans les

flancs de la bête immobile. Alors on ne vit plus que du sang. Le sang giclait de la blessure profonde et se répandait en pluie dans la fosse, tandis que, debout encore, le taureau chancelait, lent à exhaler son dernier souffle. Le sang éclaboussait le visage des prêtres et les vêtements des profanes. Le sang inondait le bois des poutrelles et courait en ruisseaux le long des mûriers. Une odeur âcre et puissante, où fermentaient des atômes de vie, montait et échauffait l'air. Alors ce fut une folie qui passa, une inconcevable ivresse. Les assistants se ruèrent autour de la bête râlante, maintenant affaissée; ils frottèrent leurs sandales dans le sang qui coulait toujours; ils plongèrent leurs mains dans les entrailles fumeuses. Des cris rauques, des hoquets, des spasmes... Au fond de la fosse, Likès et ses compagnons râlaient, eux aussi, à demi-asphyxiés par la pluie sanglante.

Enfin, on emporta la victime. La nuit venue jetait son ombre sur les mûriers et sur la pierre bleue de la fontaine; des formes légères aux gestes rapides se glissèrent à la place des dadophores. Et Likès, qui s'était relevé le dernier, sentit une main de femme caresser sa face. La voix de Lyssa retentit à ses oreilles :

— O Likès ! Te voilà un homme nouveau; prends ce manteau, que j'ai apporté pour toi; essuie tes cheveux avec les pans de mon écharpe. Et viens !

— Où me mènes-tu ? demanda Likès avec émotion.

— Sur la terrasse du Temple, devant le mystère des étoiles.

Mais Likès l'avait prise sous l'aisselle, et l'entraînait par une ruelle étroite, du côté des Hôtelleries de la ville.

— Qu'importent les étoiles, et le ciel, et Héraclès lui-même ? N'est-ce pas pour t'obéir que je suis venu ici ? C'est à ton tour de me suivre, ô Lyssa ! Je te veux, non point comme une prêtresse insensible, mais comme une femme amoureuse; et mes lèvres, chaudes du sang du taureau, vont se coller sur ta bouche.

(*A Suivre.*) JEAN BERTHEROY.





Sommes-nous commandés ?

La leçon des manœuvres en 1908.

Nous venons d'assister, une fois de plus, après les grandes manœuvres effectuées dans le Centre de la France en 1908, au spectacle qui nous est offert à peu près tous les ans. Avec une confiance et une admiration sincères, l'unanimité des critiques militaires, qui renseignent le public par la voie de la presse, a fait l'éloge de nos soldats ; le savoir et le zèle de nos officiers ont été vantés également par un très grand nombre de bons juges, et l'on n'a même pas adressé de reproches trop graves aux généraux qui avaient assumé la mission si lourde et si vaste du haut commandement

Ce fut, pendant quelques jours, dans la plupart des journaux, une véritable explosion d'enthousiasme. Comme si l'on avait eu peur de s'apercevoir, tout à coup, d'une diminution de valeur de notre armée, après la mise en pratique de la loi de deux ans, et comme si l'on avait redouté de constater que l'antimilitarisme eût mordu peu à peu sur l'antique fidélité de nos troupes, la découverte non douteuse d'un ensemble de régiments aussi alertes. aussi solides, aussi dévoués qu'autrefois, semblait surprendre et ravir tout le monde.

Maintenant que la fumée des derniers coups de canon est depuis longtemps dissipée et que les derniers réservistes ont rejoint leurs villages, le vrai patriotisme nous commande, pour tirer la moralité de ces manœuvres, d'écarter les trompe-l'œil et de voir si, derrière l'indéniable valeur des hommes, soldats, sous-officiers, officiers, il ne subsiste pas de graves défauts dans les choses.

L'homme ? Il est toujours le même. En effet, l'antimilitarisme stupide et lâche ne l'a même pas effleuré. Il marche bien ; il est robuste, résistant, capable de tous les efforts qu'on voudra lui demander et de toutes les réussites qu'on saura lui préparer. Il acceptait avec bonne humeur les fatigues de cette campagne pour rire qu'il savait devoir bientôt se terminer, et il y a tout lieu de penser que, le sentiment national aidant, il aurait fait preuve du même entrain, du même courage et d'une aussi parfaite abnégation, s'il y avait eu des balles dans les fusils et de vrais ennemis de l'autre côté du champ de bataille.

La discipline a été observée partout sans trop de peine; la tenue des cantonnements en était une preuve : pas de bruit et beaucoup de bonne volonté. Une cause d'étonnement profond pour les officiers étrangers a été de voir nos soldats coudoyer, pour ainsi dire, leurs chefs, à l'étape ou au logement ; procéder à leurs travaux dans un apparent désordre où les grades étaient confondus ; ne point s'inquiéter de saluer en grande cérémonie tous les galons qu'ils rencontraient dans leurs allées et venues, et cependant montrer une déférence parfaite et une attitude respectueuse dès que la circonstance l'exigeait. Ceci est à notre honneur, il faut le proclamer bien haut, car on ne le voit guère qu'en France. Les autres peuples comprennent difficilement qu'on obéisse sans se courber. Nous entendons autrement qu'eux les règles hiérar-

chiques, et nos officiers se sont habitués à imposer leur volonté par l'ascendant moral plus que par la rigueur étroite des prescriptions réglementaires. La discipline consentie est, à nos yeux, la meilleure. Il faut seulement employer cette méthode avec un peu de discernement, avec un peu de tact, et ne pas compromettre sa réussite par des manifestations de camaraderie excessives. Au surplus, l'immense majorité de nos commandants de corps, de compagnies ou de sections l'ont parfaitement compris.

La qualité de nos troupiers est donc toujours excellente, et les réservistes, qui formaient, dans l'infanterie, les deux tiers de l'effectif des compagnies, l'ont amplement prouvé. Ils avaient tous, à la vérité, servi dans l'armée active sous le régime de la loi de 1889. Les régiments coloniaux ont fait, eux aussi, très bonne figure, quoique avec des effectifs assez faibles (deux bataillons seulement par régiment) et un nombre très considérable de réservistes — presque les trois quarts des compagnies.

*
* *

Mais, si notre infanterie a prouvé sa résistance, sa discipline, son endurance, et, si l'on peut dire que la loi nouvelle ne lui a pas été fatale, comme certains adversaires se plaisaient à l'annoncer, a-t-elle prouvé son *instruction* au combat ? Sur ce point, il ne faut pas hésiter à répondre nettement : « Non ! ».

Je n'en veux donner ici d'autre preuve que cette note, adressée par le directeur des manœuvres aux généraux sous ses ordres, et qui n'a pas encore été publiée:

Valençay, 15 septembre 1908.

Le général de Lacroix, directeur des manœuvres, à M. le général commandant l'armée B.

Les mouvements exécutés par les unités de toutes armes sur le terrain dénotent encore un mépris complet des effets du feu de l'adversaire.

On n'utilise pas suffisamment le terrain et les formations de l'infanterie se présentent en ligne trop continues.

Le mouvement d'une partie des troupes doit s'exécuter sous la protection du feu d'un autre élément posté à couvert et la marche en avant d'une troupe engagée doit se faire par la poussée succes-

sive des réserves. Au lieu de cela, tout se déplace à la fois, ligne de feu, soutiens, réserves, batteries mêmes, présentant un véritable tableau à l'artillerie adverse dont tous les coups portent alors. Aucune attaque ne saurait réussir dans ces conditions.

Le général directeur prie les commandants de corps d'armée de rappeler ces principes à toutes leurs troupes.

Signé : DE LACROIX.

Voilà un défaut d'instruction nettement indiqué : D'où provient-il ? Est-ce de la limitation légale du temps de service ? Non, à coup sûr, puisque les qualités militaires les plus difficiles et les plus longues, à acquérir sont possédées par nos soldats de deux ans ; puisqu'ils sont disciplinés, entraînés, résistants ; puisqu'ils manœuvrent correctement et s'adaptent en toutes circonstances aux nécessités de temps et de lieu.

Mais ils ne sont pas dressés pratiquement au combat *parce que la caserne est encore le plus souvent le théâtre de leurs exercices; parce que le « terrain varié », qui devrait être la règle, est l'exception.*

La faute vient d'en haut. L'infanterie n'est pas au point pour deux raisons : d'une part, elle ne dispose pas de camps d'instruction assez nombreux (c'est une question sur laquelle je reviendrai plus loin), et en second lieu elle n'est pas effectivement et assidûment commandée.

Nous avons quelques généraux, trop heureux d'avoir conquis leurs étoiles et qui ne se soucient plus guère du champ de manœuvres, si tant est qu'ils l'aient jamais aimé. Nous en avons d'autres, en plus grand nombre, qui sauraient y manier leurs unités en faisant de bonne besogne ; malheureusement, ils sont arrêtés par des considérations locales ou personnelles : par le défaut de terrain propice aux alentours de leur garnison, par des besognes administratives qui absorbent tous leurs instants, par des obligations de toutes sortes, qui les empêchent de réunir leurs troupes. Nous avons enfin un certain nombre de généraux fatigués, qui ne remplissent plus à aucun degré les conditions physiques nécessaires pour commander leurs troupes devant l'ennemi, et que cependant une impardonnable camaraderie maintient scandaleusement à leur poste.

Je n'ai pas, je n'ai jamais eu de haine contre les personnes, et je prie mes lecteurs de croire que seul l'intérêt du pays m'ins-

pire, quand je réclame pour lui des défenseurs alertes et valides ; mais comment ne serais-je pas amené à souligner le fait suivant, qui caractérise si parfaitement la tradition néfaste à laquelle nous devons tant de non-valeurs militaires :

L'an dernier, des membres du Parlement, d'anciens officiers, dont j'étais, ont signalé publiquement l'insuffisance notoire de deux ou trois grands chefs qui visiblement n'étaient plus en état de faire campagne et qui donnaient aux troupes le spectacle humiliant et déprimant d'une insuffisance autoritaire et brouillonne ou d'une inertie absolue. Le ministre, comme c'était son devoir, réclama, avant de prendre une décision, l'avis motivé d'un membre du Conseil supérieur de la Guerre, chargé d'enquêter sur l'état de santé d'un des incapables en question.

Des raison d'amitié intervinrent ; le souvenir d'anciennes choisi des conclusions ultra-bienveillantes : bref, sur trois généralations, des considérations sentimentales dictèrent à l'arbitre raux *finis*, on n'en mit qu'un à la retraite.

Le même membre du Conseil supérieur de la Guerre, commandant cette année aux manœuvres une des deux armées en présence, a dû se plaindre à plusieurs reprises au généralissime de l'insuffisance notoire des deux généraux sous ses ordres.

Ils avaient été probablement maintenus en activité pour les mêmes raisons que ceux de l'an dernier !...

Qui donc nous débarrassera de la camaraderie ? Qui saura faire comprendre à tous que pour être tout à fait digne soi-même de commander, il faut être capable de ne point pallier la vérité sur la compétence et sur la valeur des subordonnés dont on aura besoin au jour du combat ?

C'est une faute grave, commise au détriment du pays, que de lui imposer, fût-ce une heure au-delà du temps où ils peuvent lui être utile, des serviteurs qui ont cessé de jouir de la plénitude de leurs facultés. C'est grâce à ces détestables faiblesses que, malgré le mérite remarquable d'un certain nombre d'entre eux, nos généraux ne jouissent pas de la confiance entière de leurs soldats.

En dehors des grandes manœuvres, combien y en a-t-il, parmi ceux d'entre eux qui commandent une brigade, qui aient personnellement conduit leurs deux régiments sur le terrain, un seul jour par an ?

Combien de divisionnaires qui n'ont *jamais* commandé leur division ! Combien de commandants de corps d'armée qui passent

dans le cadre de réserve sans avoir une seule fois vu toutes leurs troupes réunies sous leurs ordres, même pour la revue du 14 juillet !

Je ne parle pas des commandants d'armée, dont l'action se fait sentir (ou devrait se faire sentir) de plus haut ; mais il serait bon qu'ils y soient plus préparés et que leurs états-majors s'y forment un peu mieux. Lorsque le pays fait des dépenses considérables pour doter des manœuvres comme celles qui viennent d'avoir lieu dans le Centre, c'est bien le moins que l'on imite aussi exactement que possible ce qui se passerait à la guerre et que le généralissime puisse ne point borner son rôle à regarder de loin les événements, du haut d'une automobile.

***

La manœuvre interrompue automatiquement de midi à 7 heures et reprenant le lendemain matin au point précis où elle s'est terminée la veille : tel est le procédé invariable employé pour inculquer à nos hommes et à leurs chefs la science de la guerre, de ses devoirs inattendus et de ses violentes secousses. Ajoutez à cela une nuée d'arbitres, de tous grades et de toutes armes, accolés aux différentes unités et confisquant l'autorité suprême pour faire avancer ou reculer les troupes suivant les effets présumés du feu : on se demande quelle part d'autorité réelle et utile peut demeurer au « directeur » des opérations.

La haute stratégie si bruyamment vantée par les journaux quotidiens, désireux de frapper l'esprit public et qui ont rendu compte des manœuvres avec une émulation passionnée, a consisté, en tout et pour tout, à une marche en avant des deux armées, *sans aucune combinaison*. Alors, s'est produit un combat de front, qui a duré trois jours ; après quoi, sur l'ordre venu d'en haut et pour raison budgétaire, une des deux armées a battu rapidement en retraite, en ligne droite, vers les quais d'embarquement, afin de faciliter la dislocation des troupes.

Il est résulté de cette simplicité véritablement spartiate des opérations de l'encombrement dans les cantonnements, beaucoup de fatigues superflues pour les troupes qui avançaient le matin et reculaient l'après-midi, et, en somme, pour tout dire, une situation militaire sans intérêt.

J'ai pu écrire il y a un an : « *Sommes-nous défendus ?* » Je puis écrire aujourd'hui : « *Sommes-nous commandés ?* »

Ces manœuvres étaient du reste les dernières où dussent prendre part quelques-uns de nos grands chefs. Les généraux de Lacroix, Millet, Blancq, Bazaine-Hayter, pour ne citer que les plus importants, ont pris ou prendront leur retraite avant que de nouvelles opérations semblables se produisent. Certains corps d'armée engagés dans la bataille ont changé de commandant en chef presque tous les jours : le 5ᵉ par exemple, qui a été successivement sous les ordres du général Frey, du général Roidot, du général Bolgers et enfin du général Durand (commandant la division de cavalerie de Sedan) et qui se trouvait d'abord à l'autre armée d'opérations ! Comment veut-on qu'un état-major fonctionne correctement et que les échelons inférieurs reçoivent dans tous leurs services l'impulsion nécessaire, quand nul ne sait le soir quel chef on aura le lendemain ? Le commandement d'un corps d'armée aux manœuvres n'a rien qui doive ressembler à une partie de chasse, où l'on est invité la veille pour avoir une occasion de montrer son adresse. Il ne s'agit pas seulement d'y conquérir un bon article de journal ni de voir sa photographie publiée, au cours de leur article quotidien, par des reporters diligents, moyennant quoi l'on sera suffisamment désigné dans un avenir prochain à la faveur du public et aux honneurs de la plume blanche. Les officiers dignes de ce nom et même les patriotes qui ne portent pas l'uniforme ont une autre conception des hauts devoirs du commandement. Je pense comme eux que, dans toutes les manœuvres, les chefs petits et grands doivent tenir à honneur de commander les troupes qu'ils ont eux-mêmes instruites. Ces grands rassemblements annuels doivent servir à la constatation de l'état de préparation des hommes à la vraie guerre et non pas à la mise en scène menteuse d'une armée dressée par des suppléants.

Si tout était de la sorte à sa place, on pourrait appliquer chaque année, à l'issue des manœuvres, le système nécessaire des sanctions ministérielles, qui garantit la valeur et la force réelle des armées. Chez les nations militaires, où des sacrifices immenses sont consentis par le contribuable pour donner aux troupes une instruction, un armement et un entraînement parfaits, il doit toujours intervenir, après l'épreuve faite, un ensemble de

mesures qui consacre les résultats obtenus, qui récompense par des décorations ou par un avancement mérité les officiers dignes d'éloge et qui écarte définitivement ceux dont la carrière utile est terminée. L'Allemagne n'y manque pas, et nous avons vu, cette année encore, l'empereur Guillaume décerner les plus hautes distinctions aux chefs qui avaient le mieux opéré sous ses yeux, en même temps qu'il libérait l'armée des autres.

Nous, c'est d'une manière plus obscure et moins compréhensible pour tous que nous avons tiré la morale des opérations : on a tout simplement supprimé la distribution de croix qui suit d'ordinaire les grandes manœuvres. Cependant, on aurait pu sans trop de peine découvrir, ce me semble, des hommes dignes de louange, même si l'on n'avait pas voulu ou pas osé mettre à la retraite d'office ceux qui étaient dignes de blâme.

Les états-majors, nombreux, trop nombreux peut-être et renforcés pour la circonstance d'officiers de choix empruntés à l'Ecole supérieure de la guerre ou au ministère même, ont fonctionné avec régularité. Il y a eu néanmoins quelques erreurs qui ont eu de fâcheuses répercussions sur le bien-être des troupes, malgré l'activité remarquable et la compétence des services de l'intendance. J'en citerai un exemple entre plusieurs autres : Le premier jour, le convoi de la 10ᵉ division, formé dès le début de la manœuvre, à 5 h. 30 du matin, sur la rive droite de la Loire et à 100 mètres de l'entrée du pont, est demeuré à la même place, avec ses hommes à la tête des chevaux, jusqu'à 6 heures du soir. Personne n'avait songé à le faire suivre ni à assurer son mouvement. Il en est résulté que les distributions ont eu lieu à 9 heures du soir, alors que la manœuvre avait pris fin à midi !

A un autre point de vue, je dois noter que, dès le premier jour également, les 4ᵉ et 5ᵉ corps d'armée se sont trouvés à 4 kilomètres l'un de l'autre, avec leurs avants-postes en contact, chacun d'eux connaissant ainsi le front et l'effectif de l'adversaire. Il ne leur restait plus qu'à se jeter l'un sur l'autre et à se battre. C'est ce qu'ils ont fait.

Pourquoi ne pas donner un peu d'air entre les partis, afin de permettre aux chefs de *prendre une décision* et de faire « pour de bon » acte de commandement ? On dirait qu'on a toujours peur de ne pas se rencontrer, en se cherchant à tâtons, comme on le ferait cependant à la guerre. Les manœuvres ainsi enten-

dues deviennent un simple spectacle — fort coûteux — offert au public, et où le rideau se lève exactement après les trois coups frappés.

*
* *

Ce que je viens de dire des généraux et des états-majors doit également s'appliquer aux officiers de troupe. Certes, un très grand nombre de colonels, de chefs de bataillon ou d'escadrons, de capitaines et de lieutenants connaissent à merveille leur métier et sont capables de l'enseigner à leurs soldats ; mais, le malheur est que, pour le faire, c'est le temps qui leur manque, ou la place. *Le temps*, parce que celui dont ils disposent et qui, bien employé, serait parfaitement suffisant, est absorbé presque tout entier, surtout pour les commandants de régiment ou de compagnie, par la besogne de bureau et par la confection des innombrables paperasses qu'il leur faut mettre à jour ; *la place*, parce que, je le répète, nous sommes loin de posséder en nombre suffisant et en étendue convenable, les terrains où des chefs de corps, de brigade ou de division puissent développer les différents éléments de combat dont ils disposent, les opposer les uns aux autres, et leur apprendre par des évolutions appropriées dans quelles conditions se déroulerait, de nos jours, un vrai engagement de tirailleurs.

Et ce que l'on ne peut ainsi enseigner aux soldats, il arrive que les officiers subalternes et supérieurs l'ignorent eux-mêmes, faute d'avoir pratiquement exécuté sur le terrain les mouvements qu'on leur a décrits à l'école. Aux uns comme aux autres, l'expérience manque tout à fait. Elle est cependant indispensable à une armée qui veut être prête pour toutes les éventualités.

Mais je crois nécessaire d'ouvrir ici une parenthèse et de jeter un coup d'œil, avant d'aller plus loin, sur ce qui s'est passé, cette année aussi, aux grandes manœuvres allemandes. On y trouvera matière à quelque consolation, et l'on constatera que nos voisins non plus, eux qui sont si justement fiers de leur armée, ne possèdent en ce moment des officiers très rompus aux nouvelles exigences du combat, ni des soldats parfaitement dressés pour y faire face.

Les mouvements stratégiques des deux armées en présence en

Lorraine annexée, n'ont donné lieu à aucune manœuvre. Elles se sont dirigées l'une contre l'autre par le chemin le plus droit « qui est le plus court ». Eles se sont abordées sans aucune préparation, sans aucune feinte. Cela n'infirme en rien la valeur des officiers en sous-ordre, mais démontre nettement le défaut d'initiative et d'ingéniosité des généraux en chef.

Au point de vue tactique, voici ce qui s'est passé : Le 15e corps d'armée a essayé de tourner avec toutes ses forces ce qu'il croyait être le flanc gauche de l'ennemi (16e corps). Mal renseigné par sa cavalerie, il engage une partie de ses troupes contre une division formidablement retranchée, tandis que le reste de son effectif ne trouve rien devant lui. L'adversaire profite de sa faute, pivote autour de la division attaquée et enveloppe l'assaillant, qui croyait l'envelopper lui-même.

Le lendemain, même manœuvre, à l'inverse, et avec le résultat contraire : c'est le 16e corps qui attaque mal et se fait envelopper à son tour.

Un point, c'est tout ! Pas d'autre combinaison, pas d'autre effort, pas d'autre trouvaille. Nos voisins en sont encore au procédé dont ils se sont constamment servis en 1870. Ils l'emploient avec application, avec obstination, avec rage. Ils n'en emploient pas d'autre. Tandis que nos chefs actuels, dociles aux leçons des Bonnal et des Langlois, essaient tout au moins des méthodes toutes différentes et un peu moins « barbares », les généraux allemands, figés dans le « moltkisme », ne s'aperçoivent pas que le temps a marché, que leur tactique favorite est percée à jour, contrebattue avec succès, et qu'il existe cent moyens de lui échapper sans peine, pourvu que l'on sache un peu manœuvrer.

C'est pourquoi je regrette amèrement que le défaut d'exercice de nos hommes et de leurs officiers en terrains variés n'ait pas encore permis l'exacte mise au point de notre infanterie, car, s'il en était ainsi, je veux dire si nos troupiers et leurs chefs avaient acquis le « sentiment du feu », dans toutes les armes, nous posséderions actuellement un outil de combat infiniment supérieur à celui des Allemands.

Je ferme la parenthèse et je reviens à nos manœuvres.



Il me reste, avant de définir brièvement les moyens de corriger nos défauts, à résumer les quelques observations de détail qui portent sur les différents services.

Je note tout d'abord qu'il y avait, à ces manœuvres du Centre, *soixante-dix-sept* officiers généraux, sans compter le ministre de la guerre, sa suite et les officiers étrangers. Pour les généraux, je doute qu'un pareil nombre fût indispensable, et je me demande, par conséquent, de combien de frais superflus et de combien d'embarras de toute sorte leur présence n'a pas été la source. Pour les officiers étrangers, je n'ignore pas à quel devoir de courtoisie on croit obéir en les invitant à suivre les exercices de notre armée ; mais peut-être y a-t-il tout de même un peu d'excès à promener au milieu de nos régiments des « militaires » appartenant aux nations les moins militaires du monde. On se perd en conjectures pour deviner à quoi pouvaient bien s'intéresser certains officiers exotiques qui cavalcadaient sous la conduite de nos attachés d'état-major, et il n'est pas jusqu'aux braves voïvodes orientaux, dont les vastes pistolets, montrant leurs crosses belliqueuses hérissées à leur ceinture, n'aient mis une note ultra pittoresque et très surprenante dans le tableau.

Mais ce qui est plus sérieux et ce qui pourrait, à la longue, n'être pas sans danger, c'est le grand nombre d'officiers de nationalités diverses, qui servent dans nos corps mêmes, où ils font un stage et dont ils étudient de tout près et pénètrent profondément tout le système organique. Dans l'artillerie, dans l'infanterie, dans le génie, dans les services administratifs, partout, ce ne sont que colonels, commandants ou capitaines, non seulement russes ou italiens, mais bulgares, chinois, japonais, etc. L'armée française, en vérité, paraît être une manière d'hôtellerie où l'on loge « à pied ou à cheval », et qui laisse ingénuement fouiller les mystères de toutes ses alcôves et de toutes ses armoires par des hôtes assurément respectables et bien intentionnés, mais qui pourraient néanmoins se montrer quelquefois tant soit peu indiscrets. Je sais bien qu'il n'y a plus guère de secrets militaires, à proprement parler, mais il serait prudent tout de même de garder pour nous ce que nous avons.

N'est-il pas frappant de remarquer, au moment où certain

pays d'Orient risquait de déchaîner la guerre dans les Balkans, que plusieurs de ses officiers, vivant de la vie de nos soldats, cantonnant avec eux, suivant leurs travaux et partageant leurs manœuvres, regardaient de leur mieux et notaient tout ce qui pourrait leur servir ?...

Plusieurs membres de la commission de l'armée de la Chambre des députés s'étaient rendus aux manœuvres, pour vérifier par leurs yeux s'il est vraiment nécessaire, comme on le leur disait, d'augmenter notre artillerie. Le but était louable et il faut croire qu'il a été atteint, puisque, dès le soir de la bataille à laquelle on les avait fait assister, ils autorisaient la presse à déclarer que leur religion était définitivement éclairée, que nous avions besoin d'un plus grand nombre de canons et que la batterie de quatre pièces s'imposait.

Je n'y contredis pas ; mais je me demande comment cette conviction définitive a bien pu être acquise ? Car, enfin, voici exactement ce qui s'est passé :

Sur les coteaux à l'ouest de Luçay-le-Mâle, au moment où l'engagement du 8e corps se dessinait comme une offensive sérieuse contre le 5e, un groupe de personnages civils descendit de plusieurs autos et, se répandant le long de la route, se mit à considérer avec intérêt la fin de la manœuvre. De ce point, on voyait au loin les lueurs des pièces de l'armée A ; on distinguait ses forces d'infanterie descendant sur Luçay et le mouvement de recul des manchons blancs par le fond de la vallée, tandis que les régiments de repli occupaient les tranchées et que nos braves coloniaux, battant en retraite, grimpaient à travers les vignes du coteau pour disparaître derrière la crête. Un peu en arrière de la route, l'artillerie de l'armée B protégeait ce mouvement par un feu violent. Cela faisait un grand vacarme et un joli tableau, plein d'animation et de couleur...

On mit sur pied une de ces lunettes de batterie, où, comme chacun sait, il est assez malaisé aux non-initiés de voir quoi que ce soit, et deux officiers supérieurs de l'entourage du ministre, invitèrent les parlementaires à y plonger leurs regards.

Ce qu'ils y aperçurent, je l'ignore pour ma part ; mais ce dut être fort instructif, puisque, l'un après l'autre, en se redressant, ils parurent fixés.

Heureux effet d'une promenade matinale en automobile et d'une

excursion en aimable compagnie parmi les troupes alertes et joyeuses ! On voit de loin un peu de fumée tacher la verdure des taillis, quelques éclairs illuminer des crêtes bleues ; on entend le crépitement des coups de fusil et les détonations plus sourdes des 75 aux fines volées ; on est aux confins de la Touraine, il fait beau, on est content : tout est dit ! Le ministre aura ses crédits pour l'accroissement de l'artillerie, et les batteries continueront cependant à n'avoir que quatre pièces. L'augmentation du nombre des canons sera ainsi accompagnée d'une augmentation du nombre des officiers. Cela coûtera un peu plus cher ; mais peut-on le refuser à des gens qui vous ont fait faire une si belle promenade ?

J'ai hâte d'ajouter cependant, pour ne point paraître adresser la moindre raillerie à mes anciens collègues de la Chambre, dont je connais le laborieux dévouement, qu'ils étaient allés préalablement étudier la même question sur différents champs d'exercice et notamment. au camp de Mailly.

***

Les arbitres, les officiers sans troupe, et les simples observateurs dépourvus de toute mission officielle qui étaient venus aux manœuvres en simples curieux ou en étudiants passionnés des choses de l'armée, faisaient en même temps, de leur côté, quelques observations qui ont leur intérêt.

Ils ont remarqué, par exemple, que cette même artillerie dont je viens de parler a opéré cette année beaucoup plus en liaison avec les autres armes ; mais ils lui reprochent de s'être mise quelquefois en batterie sur la même ligne que l'infanterie. Or, c'est par son feu seul qu'elle doit d'abord accompagner l'attaque. Avec les procédés actuels, il pourrait lui arriver de se trouver fort compromise par le feu de l'adversaire et de ne pouvoir même pas amener ses avant-trains.

Il convient d'ailleurs de noter que l'on avait essayé, à la 10e division, des batteries de six pièces, probablement pour ne pas en avoir le démenti ; mais elles ont presque toujours été employées par *demi-batteries* de trois pièces, ce qui est de nature à confirmer, en somme, l'impression que les membres de la commission de l'armée avaient eue en regardant, d'un autre côté, dans leur lunette.

On a remarqué aussi que les éclaireurs montés d'infanterie ne sont pas du tout employés comme ils devraient l'être par les chefs. On leur fait faire la plupart du temps un service d'estafettes. Ce n'est pas du tout à ce rôle qu'ils sont destinés, mais, comme leur titre l'indique, à remplir, autour et en avant d'une troupe de fantassins que n'accompagne aucune cavalerie, un rôle de reconnaissance et de sûreté indispensable.

Le bataillon cycliste a parfaitement manœuvré, en plusieurs circonstances, comme soutien de la cavalerie ; mais il est nécessaire que ces unités nouvelles, si, comme je l'espère, on en reconnaît définitivement l'utilité, soient constituées en permanence, dès le temps de paix, et non pas formées au moment des manœuvres ou à la veille de la guerre d'éléments provenant des quatre coins de la France. Il faut aussi retirer aux cyclistes le fusil, qui est trop long et mal équilibré à la bretelle, et leur donner la carabine de cavalerie. Le mode d'action des cyclistes au feu, avec leur bicyclette sur le dos, n'est pas à encourager : le poids déjà lourd de l'instrument (22 kil.) est en outre mal réparti et il en résulte une grosse fatigue pour l'homme.

Tout le monde a pu constater que les compagnies de génie divisionnaire sont fort mal utilisées par les généraux, qui ne savent pas, dirait-on comment s'en servir. Il serait à souhaiter que dès le temps de paix ces compagnies soient en permanence sous les ordres du commandant qui aura plus tard à les employer. On pourrait même prévoir la création de bataillons du génie de corps d'armée.

Quant aux hommes d'infanterie qui sont maintenant tous munis d'un outil portatif, on ne leur a que très rarement fait remuer de la terre, au cours des manœuvres.

Leur nouveau paquetage, destiné à remplacer l'ancien sac rigide, ou « as de carreau », paraît pratique et bien combiné ; mais pourquoi s'est-on avisé de placer le crochet du bidon sur la bretelle droite du sac, juste à l'endroit où l'homme doit épauler son fusil pour le tir ? Pourquoi surtout prolonger indéfiniment à cet égard une période d'essai qui devrait être dès longtemps terminée ? Quand on pense qu'il y a plus de neuf ans que l'on étudie, sans l'avoir encore réalisé, l'allègement du fantassin !

Il est vrai que nombre d'officiers jugent déplorable que l'on obtienne cet allègement, pour une part, en diminuant le nombre

des cartouches portées par l'homme. A la guerre, en effet, ce dont il faut autant que possible décharger le combattant, ce sont les objets qui ne servent pas au combat. C'est pour qu'il ait sur lui la plus grande quantité de moyens de défense ou d'attaque, qu'on lui enlève tout le reste. On va çontre le principe même de la force militaire, quand on diminue les ressources du tir, pour diminuer les fatigues de la route.

Il y a également une grave imprudence à enlever du sac et à faire porter par des voitures de compagnie le vêtement de rechange, veste ou vareuse. Outre que l'on va augmenter dans de notables proportions le train de combat par la création de ces voitures supplémentaires (il faut déjà compter 45 voitures par régiment), il arrivera trop souvent que nos troupiers, trempés jusqu'aux os — car la guerre ne se fait pas toujours en plein été — n'auront rien pour « se changer » en arrivant au cantonnement ou au bivouac. Il leur faudra dormir, puis repartir le lendemain avec des vêtements mal séchés.

Ne pourrait-on pas chercher, sans trop augmenter la charge du soldat, à le garantir de la pluie pendant la marche? Ne sait-on pas que, d'après les statistiques les plus certaines, la pluie, par les maux qu'elle engendre, fait plus de victimse que le feu de l'ennemi ? Peut-on prendre au sérieux l'essai timide qui a été tenté en plaçant un petit capuchon en lustrine noire sous le col de la capote. Cette étoffe légère, mouillée par la transpiration de la tête (car le capuchon se porte *sous* le képi) autant que par l'eau du ciel, sera bien vite transpercé, et n'empêchera pas l'humidité de pénétrer, par le cou, dans le dos et sur la poitrine.

On aurait au moins dû essayer officiellement, en même temps que le nouveau sac du capitaine Vigué, mis en expérience, aux frais de l'Etat, dans la 9e division, un autre modèle qui a été modestement mis en pratique, aux frais de son inventeur, M. le commandant Huard, du 68e régiment, à Issoudun. Je n'ai aucune qualité pour dire lequel des deux vaut le mieux ; mais je crois que le second a l'avantage de se transformer aisément, même pendant la marche, en manteau-pèlerine avec capuchon, ce qui permet à l'homme qui le porte d'arriver toujours sec à l'étape. Il permet même, assurent les soldats qui l'ont porté, de faire le coup de feu sans que l'on ait besoin de le replier sur le dos.

Quoi qu'il en soit, on pourrait l'expérimenter, lui et tous les

autres modèles présumés pratiques par l'administration de la Guerre. Il y a encore un système fort ingénieux, établi et essayé à ses frais par M. le lieutenant Brunet, du 121e. En définitive, le meilleur de tous, quel que soit son inventeur, sera celui qui leur permettra de porter « leur plein » de cartouches, sans allon-alourdira le moins nos soldats, qui les protégera le mieux et qui ger les convois.

Les cuisines roulantes ont fait *florès* également, dans la division où on les avait mises à l'essai. Il y a longtemps qu'on en parle ! L'armée les a vues enfin. Avec quoi, sur quels fonds les a-t-on payées ? Ce n'est pas ici le lieu de le rechercher. Tout ce que j'en veux dire, ce qu'en disent les chefs de corps qui les ont vues fonctionner, c'est que, si tous les bataillons en possèdent en campagne, ce sera une grande facilité pour l'alimentation, car elles sont remarquablement conçues et construites. Mais il y a le revers de la médaille : combien d'hommes par compagnie seront immobilisés par le service de ces fourneaux ambulants ? Trois, au moins ! Et voilà, de plus, les trains de combat qui vont encore s'augmenter et s'alourdir dans des proportions considérables. Au lieu de un kilomètre quatre cents mètres par division, sur les routes, ils occuperont une longueur de deux kilomètres et demi, environ.

Que d'*impedimenta !* Et comment, avec ces queues énormes traînées par elles, nos troupes sauront-elles se mouvoir et manœuvrer rapidement ?

Mais il y a là, en somme, un problème intéressant à résoudre. Depuis tant d'années qu'on s'en occupe, comment ne sommes-nous pas plus avancés ?

J'ai déjà dit que nos états-majors ont paru trop volumineux ; je dois ajouter que nos services accessoires étaient également beaucoup trop nombreux et trop encombrants.

Ainsi, l'intendance a remarquablement fonctionné, il faut le reconnaître ; mais de quelle nuée d'officiers d'administration ne s'était-elle pas fait assister ! Il n'y aurait jamais assez de ces modestes et dévoués fonctionnaires de l'armée, en cas de guerre véritable, pour fournir à toutes nos forces une pareille proportion d'auxiliaires. Alors, pourquoi fausser les conditions réelles de l'approvisionnement en campagne, en y consacrant tant de monde pour les manœuvres, Pourquoi tromper, sur ce point, l'administration de la Guerre, le Parlement et le public

On se demandait aussi, parmi les assistants les moins prévenus, à quel besoin réel répondait cette masse de payeurs et de fonctionnaires de la Trésorerie. Est-ce parce que le service des Postes dépendait d'eux ? Mais, quelques facteurs y auraient suffi, et quant à la gestion des caisses militaires, point n'est besoin d'y voir un officier du rang de général, un à cinq galons, un autre à quatre, et ainsi de suite, — toute une hiérarchie avec voitures, chevaux et installations compliquées, encombrantes et dispendieuses.

Avec tout cela, la trésorerie ne marchait guère vite, et l'on faisait tout au plus une levée postale par jour. Il aurait mieux valu avoir un peu moins de galons et un peu plus de levées.



Je crois avoir fidèlement résumé, dans ce qui précède, toutes les critiques formulées, à la suite des manœuvres du Centre, par un grand nombre d'officiers, qui sont tous parmi les plus instruits, les plus distingués et les plus dévoués de notre armée. Il me reste à tirer une conclusion que l'on a pu entrevoir à travers mes observations.

Tout d'abord, parmi les réformes, ou plutôt parmi les créations qui s'imposent, je place au premier rang l'organisation de vastes camps d'instruction. Nous en avons un excellent : c'est le camp de Mailly, dont on ne tire pas tout le parti désirable. Nous en possédons d'autres, incomplets et médiocres. Nous devrions en avoir, au bas mot, un par corps d'armée.

Mais ce n'est pas tout. Afin de former et de rompre nos officiers et nos sous-officiers au rôle qui leur est destiné, il serait nécessaire de réunir, pendant quatre mois, au cours de leur troisième année de grade, les capitaines *de toutes armes*, dans une sorte d'école de troisième degré, qui serait une véritable école pratique d'instruction militaire et que l'on pourrait installer, par exemple, à Mailly.

Ce stage serait pour eux obligatoire. Il se pourrait que certains capitaines, fatigués, ne désirassent pas se soumettre à l'entraînement intensif qui y serait de règle. Il serait équitable, alors, de les en dispenser, sur leur demande ; *mais, de ce fait, ils devraient renoncer à l'avancement*.

Toutes les armes seraient réunies, dans cette école pratique,

de manière à obtenir une réelle confraternité entre tous les services et à créer la fameuse « unité de doctrine », que nous sommes bien loin d'avoir réalisée, malgré toutes les circulaires ministérielles. Jusqu'à ce jour, c'est par des discours et des écrits qu'on l'a prônée : c'est par la pratique seulement qu'on la fera vivre. Nul doute que la vie commune, au grand air, ne développe entre les différentes armes la véritable camaraderie, celle qui se traduit au combat par le concours énergique de toutes les volontés vers le même but.

C'est, je l'ai dit, au cours de leur troisième année de grade que les capitaines feraient leur stage à l'école pratique, car cet enseignement, pour être vraiment profitable, doit s'adresser à des officiers déjà au courant des devoirs d'un commandant de compagnie, d'escadron ou de batterie ; mais, en outre, le bénéfice à en tirer pour eux doit rejaillir sur l'unité qu'ils auront encore à commander.

L'école pratique d'instruction militaire serait en même temps un vaste champ d'expériences : il suffirait pour cela, d'y joindre l'école normale de tir de l'infanterie, le cours pratique de tir de l'artillerie et l'école des travaux de campagne pour le génie. Il est, d'ailleurs, évident que, pour atteindre le but visé, il faudrait qu'il y eût en permanence au camp des troupes d'instruction : un régiment d'infanterie, un de cavalerie, un d'artillerie et des troupes techniques ; mais, dans l'effectif de ces unités, entreraient les sous-officiers, qui, tous, y viendraient passer six mois, au cours de leur première année de rengagement, afin d'y apprendre également les méthodes d'instruction qu'il s'agit de répandre dans tous nos régiments.

J'ai déjà exposé, ici même et plus longuement, ces idées. Je me suis assuré, depuis lors, qu'elles sont approuvées par de nombreux membres de l'armée, parmi lesquels des maîtres en art militaire et des arbitres d'une autorité incontestée.

Mais tous, aussi, proclament à l'envi que si le dévouement est sans bornes dans les rangs de nos officiers, leur force a quelquefois des limites, j'entends leur force de résistance à la pauvreté, aux humiliations de toutes sortes et à la privation de toute chance favorable, malgré le travail le plus acharné.

L'officier français, en effet, n'est pas heureux.

Nous avons le devoir d'améliorer matériellement et morale-

ment sa situation, par une réglementation plus juste de son avancement, par une péréquation intelligente de sa solde et par l'institution des retraites proportionnelles.

Je rappelle que le premier traitement d'un sous-lieutenant est de 6 fr. 50, c'est-à-dire 195 francs par mois ; celui d'un lieutenant, de 7 francs au début, finit par atteindre, *après neuf ans de grade*, 8 fr. 30, soit 294 francs par mois. A ce moment, l'officier est âgé de trente-deux à quarante ans, et il reste encore cinq ans dans cette situation. Tout le monde sait, cependant, à quels frais de tenue et de représentation il doit satisfaire avec ces modestes ressources, qui n'étaient point le salaire mensuel d'un bon ouvrier.

Or, au lieu de s'améliorer avec le temps, si nous conservons la loi actuelle sur les conditions de l'avancement, cet état de choses ira sans cesse en s'aggravant. Pour 700 jeunes officiers qui sortent annuellement des différentes écoles et qui entrent dans l'infanterie, la moyenne, annuelle aussi, des extinctions pour le grade de lieutenant (par promotion, démission, réforme ou décès) n'est que 450. D'où il résulte nécessairement que l'avancement en grade et par conséquent l'augmentation en solde subit et subira chaque année un nouveau retard.

Nous aurons dans dix ans des officiers qui seront restés vingt ans dans les grades de sous-lieutenant et de lieutenant !

Nos *jeunes* capitaines auront 48 ans.

Nos *jeunes* chefs de bataillon auront 51 ans.

Quel âge auront nos colonels ?

Quel âge auront nos généraux ?

Ce n'est pas au rajeunissement du commandement que nous marchons : c'est à la sénilité de tous nos cadres supérieurs.

Tout le monde comprendra le péril et le ridicule d'une telle situation.

Vite ! Etablissons le principe d'une solde uniforme, indépendante du grade et s'accroissant par ancienneté !

L'avancement, en effet, je l'ai déjà dit, a pour but de donner les commandements supérieurs aux plus dignes de l'exercer et non d'améliorer leur budget.

La solde de début devrait être de 250 francs pour le sous-lieutenant et s'augmenter de 50 francs tous les quatre ans. Seuls, les chefs de corps et les généraux recevraient en outre une indemnité de fonctions.

Le droit à la retraite serait ouvert à partir de 15 ans de présence sous les drapeaux, comme je l'ai demandé par une proposition de loi soumise à la Chambre en 1907, et la pension serait, sans maximum, de 1/45ᵉ de la dernière solde par année de service, campagne ou blessure, mais sous la condition que l'officier retraité servît encore au moins dix ans dans la réserve ou dans l'armée territoriale.

Voilà de quoi convenablement assurer l'existence matérielle de nos officiers. Quant à leur avancement, il devrait être réglé, suivant les grades à obtenir, par l'ancienneté, par la sélection ou par le choix.

Les sous-lieutenants passeraient lieutenants à deux ans de grade.

Les lieutenants passeraient capitaines à l'ancienneté.

Les capitaines passeraient commandants à la sélection, après avoir tous fait, comme je l'ai dit, un stage à l'école pratique.

Les commandants passeraient lieutenants-colonels à trois ans de grade et ceux-ci passeraient colonels à la sélection, c'est-à-dire après avoir fourni toutes garanties, tant pour leurs aptitudes physiques que pour leur état de préparation à la direction d'un corps de troupe.

A partir du grade de colonel, les promotions seraient faites exclusivement au choix du ministre, sous les réserves suivantes :

1° Que le candidat soit proposé pour l'avancement par ses chefs hiérarchiques ;

2° Qu'au moment de sa proposition il figure dans la première moitié de la liste par ancienneté des officiers de son grade, *et qu'il ait encore plus de quatre ans à servir avant d'atteindre la limite d'âge.*

Par ces divers procédés, simultanément ou successivement employés, on pourra sauvegarder à la fois la fermeté des caractères, en supprimant les recommandations et ce qu'on appelle « le piston » : la valeur des officiers supérieurs par une sélection rationnelle, et enfin l'autorité légitime du chef de l'armée, qui a bien le droit de distinguer les mérites exceptionnels et de ne confier, en outre, qu'à des hommes respectueux de la loi du pays les brigades et les corps d'armée constituant une part de la puissance nationale !

Quand on aura donné de la sorte à l'armée les moyens de s'instruire ;

Quand on lui aura inspiré pleine confiance en elle-même et en ses chefs ;

Quand pour obtenir ce premier résultat on aura fondé partout des camps d'instruction et organisé sur un point du territoire une vaste Ecole pratique supérieure d'instruction militaire ;

Quand on aura réformé la solde et l'avancement des officiers ;

Quand on aura institué des retraites proportionnelles ;

Quand on aura pris soin, pendant quelques années et non plus seulement pendant de brèves périodes, de récompenser sans retard tous les mérites et de punir toutes les défaillances ;

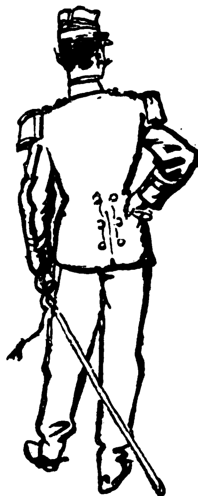
Quand on osera, nonobstant les recommandations les plus touchantes, mettre d'office en disponibilité ou à la retraite les officiers supérieurs ou les officiers généraux, — surtout ces derniers, — que leur âge, leurs infirmités ou leur incapacité notoire ont transformés en non-valeurs pour la défense nationale;

Quand nos grands chefs auront moins de paperasses à noircir et pourront prendre sans cesse avec leurs troupes un contact intime, au lieu de vivre dans l'éloignement du terrain et de la manœuvre ;

Quand il y aura en un mot des encouragements pour le zèle véritable et quand il n'y aura plus nulle faveur pour l'intrigue et la camaraderie,

Alors, nous serons commandés !...

Ch. Humbert,
Sénateur.





Les deux Justiciers

L'appel téléphonique venait de Paris.

— Allô ! l'usine Muldouve à Larmanville, parfaitement... C'est Monsieur Muldouve lui-même qui est à l'appareil... Oui... oui... je ne puis que vous confirmer les termes de ma dernière lettre : le travail demandera deux mois... Non... je ne crois pas terminer plus tôt... on n'exécute pas si promptement une commande de cinq cent mille francs... Allô !... d'accord... Bonjour monsieur... Entendu.

Muldouve posa le récepteur et se mit à marcher de long en large dans son cabinet.

C'était un quadragénaire court de taille, bedonnant, à physionomie autoritaire et formaliste : les cheveux taillés en brosse, le visage normand sanguin et à barbiche. Vêtu de noir en toute saison, il portait jaquette et cravate de cérémonie.

Onze heures sonnèrent. Comme au souvenir d'une affaire urgente, il alla brusquement s'asseoir à son bureau où était préparée une feuille de papier, grand format commercial, à en-tête imprimé : *Usine de Larmanville, près Rouen.* Et il écrivit, d'un seul jet, une lettre depuis longtemps élaborée dans sa tête.

« A Monsieur Raichon, juge d'instruction.

« J'ai l'honneur de faire la déclaration suivante : je suis l'auteur d'un meurtre ancien de cinq ans et dont la justice n'a pu élucider les mystérieuses circonstances. C'est moi qui, par jalousie d'amant, ai tué M. de Barancières, dans la forêt des Goulets. Je ne peux plus porter le poids de mon crime, j'en suis arrivé

à souhaiter l'expiation. Veuillez prescrire les mesures que comporte le présent aveu. Le courage me manque d'aller me constituer prisonnier. »

Muldouve signa et aussitôt éprouva une sorte de soulagement, puis un scrupule grave le saisit : la formule « j'ai l'honneur » s'accordait mal avec le restant du texte. « J'ai le regret » était certainement la tournure d'usage. Il fit un grattage minutieux, car il n'aimait pas les ratures, et, — sa lettre cachetée à la cire, — il la confia au cycliste, qui, chaque jour, avant midi, portait le courrier urgent au chef-lieu distant de trois kilomètres.

Après avoir fait semblant de déjeuner, dans la salle à manger solitaire où vaquait sa vieille domestique, il donna des ordres pour qu'on n'introduisît aucune personne sans l'avoir au préalable annoncée et il s'enferma dans son cabinet.

Suivant son calcul, la descente de justice pouvait avoir lieu à partir de trois heures. Il s'écroula dans un fauteuil, les yeux fixés sur la pendule de sa cheminée. Vers deux heures, une sonnerie le fit sauter, il alla coller son oreille à la porte, puis inspecter la route de Rouen par l'interstice des rideaux de fenêtre.

Revenu à son siège, Il reconstitua dans son souvenir le drame affreux et banal.

Dix ans avant l'époque actuelle, une jeune veuve, quelque peu sa parente, qui habitait dans les environs, avait accueilli ses hommages de riche célibataire. Il se rendait aux « Goulets » chaque samedi soir et y demeurait jusqu'au lundi matin.

Cette liaison durait depuis plusieurs années, quand une lettre anonyme l'avait informé qu'un certain M. de Barancières faisait de clandestines visites à son amie.

Fou de jalousie, il s'était mis à l'affût, armé de son fusil de chasse, et une nuit où le galant sortait du cottage, encore tout alangui des baisers volés, il l'avait abattu net, d'un projectile en plein cœur.

Cinq jours après, alors que le crime suscitait déjà les commentaires les plus erronés, il était retourné aux Goulets comme d'habitude.

Lui et son amie s'étaient abordés d'un visage non changé, mais quand il avait voulu l'embrasser, l'amie était tombée raide évanouie. Il l'avait laissée aux mains de sa femme de chambre, était parti et ne l'avait plus jamais revue.



Pour chasser l'évocation torturante du drame, Muldouve essaya de se rappeler en détail la physionomie du juge d'instruction. Plusieurs cérémonies officielles lui avaient fourni l'occasion d'examiner, avec une sorte d'hypnotisme, le redoutable magistrat.

L'image se forma nettement. M. Raichon offrait un visage creusé, d'une expression à la fois sereine et amère ; il n'avait pas l'air triste ni malheureux ; il avait l'air pensif, profondément, jusqu'à la douleur. Le rire que l'on entendait, que l'on voyait en ses traits, n'était pas dans son cœur.

Muldouve se leva en frissonnant. Du haut de son austère philosophie, le juge devait envoyer les gens à l'échafaud, sans fléchir.

L'instant approchait. Le juge ferait-il notifier un mandat de comparution ? Ou bien viendrait-il instrumenter en personne ? Et s'il ne venait pas seul, qui l'accompagnerait ? Ne fallait-il pas, dans l'intérêt de la hiérarchie sociale, apporter quelque ménagement à l'arrestation d'un grand industriel !

Subitement, au milieu de cette angoisse affolante, un garçon de magasin frappa à la porte du cabinet et présenta une carte sous enveloppe : « Gabriel Raichon, juge d'instruction ».

— Faites entrer, balbutia Muldouve.

Une grimace hideuse déchira son visage livide, ses yeux désorbités se fixèrent sur l'entrée et il colla peureusement son dos contre un cartonnier.

Dès le seuil, M. Raichon fit un salut de la tête, puis s'assura, d'un regard de côté, que le garçon refermait la porte.

Il alla droit à Muldouve, eut un haussement de sourcils et tendit la main en disant avec simplicité :

— Alors, c'est vous ?...

Muldouve haletant et stupide hésita, puis donna le bout de ses doigts en faisant signe de sa tête branlante : « Oui, c'est moi qui ai commis le crime en question. »

Le juge se prit le menton et murmura :

— C'est bien ennuyeux.

Il tourna la tête à droite, à gauche, alla poser son chapeau sur

le bureau, s'installa dans un fauteuil et contractant ses traits déjà si amers, il répéta :

— Ah ! c'est bien ennuyeux.

Rien, dans son intonation, ni dans sa physionomie, ne caractérisait le juge, ni l'action de la justice. Ses yeux recensaient avec la même neutralité la personne de Muldouve et l'agencement du cabinet : les cartonniers, le coffre-fort, la table-bureau, les sièges ; il avait l'air désarmé, calmement fataliste, d'un témoin en présence d'un accident consommé, irréparable.

Muldouve attendant son sort, s'abandonnait misérablement, tête pendante, bras pendants. Comme le silence durait, il fit entendre une petite voix chevrotante :

— Je ne pouvais plus garder mon secret, monsieur le juge d'instruction... Depuis quelque temps une continuelle incitation délirante me faisait parler tout haut, la nuit, et me donnait même des cauchemars diurnes... Je serais devenu fou, alors j'ai pris mon parti, je suis prêt à l'expiation.

M. Raichon le regardait de côté, presque distraitement, il répondit d'un ton méditatif et empêché, comme à la demande d'un emprunteur :

— Eh bien oui... voilà encore qui est ennuyeux... l'expiation, je n'en veux pas.

Muldouve baya, hébété, le cou allongé, le buste penché, comme s'il allait tomber en avant.

M. Raichon continua, la voix lente, ennuyée vraiment, le visage vers la fenêtre :

— Je suis obligé de vous refuser, mon cher monsieur Muldouve, parce que je considère uniquement l'intérêt général ; excusez-moi, mais je me soucie peu de votre personnalité. Or, l'expiation judiciaire n'offre aucun avantage : vous ne rendrez pas la vie à la victime et vous n'avez pas la tentation de commettre un autre crime, -- par contre, j'y vois les plus graves inconvénients.

— Alors, balbutia Muldouve, vous... vous me conseillez le suicide ?

Le juge esquissa un geste d'agacement :

— Mais non !... je vous le défends expressément ! Ce serait encore un genre d'expiation... je n'en veux aucune... l'intérêt général s'y oppose.

Il se leva brusquement, alla écarter les rideaux pour jeter un coup d'œil sur les bâtiments industriels en bordure de la route de Rouen, puis se campa, les mains derrière le dos :

— Voyons, mon cher Monsieur, si vous quittez d'ici, — arrestation ou suicide, — votre usine qui occupe cinq cents ouvriers est aussitôt fermée pour longtemps, peut-être pour toujours... Voilà une population laborieuse réduite au chômage, à la famine. Et pourquoi ? pour la stérile punition d'un crime irrémédiable ! Eh bien, non ! Ça ne se peut pas ! La belle avance que vous ayiez expié... voilà vraiment de quoi soulager la misère des braves gens !

Il se mit à marcher dans la pièce et après une pause il accentua :

— L'égoïsme vous aveugle par trop : vous sacrifieriez l'univers pour soigner votre conscience malade ! Eh ! mon cher monsieur, la société n'a que faire de votre expiation, (il prononçait ce mot avec une emphase irritée) elle a besoin que votre usine fonctionne.

Muldouve faisait penser à un asphyxié qui cherche l'air, la lumière :

— A... alors ? alors ? proférait-il, les mains tâtonnantes.

Le juge s'arrêta et lui jeta catégoriquement :

— Alors, je ne peux pas vous dire autre chose : c'est fort ennuyeux. Il n'y a rien à faire... nous devons rester tranquilles, vous, ici, moi à mon tribunal.

Effaré, Muldouve se déplaçait, semblait vouloir s'accrocher au juge :

—Mais... mais... je ne vis plus... j'ai un poids qui m'étouffe...

M. Raichon songeur se remit à marcher de long en large. Après un long silence, il écarta les bras devant Muldouve, en signe de bonne volonté :

— Si vous êtes top malheureux, quand les idées noires vous déprimeront trop, écrivez-moi... venez me voir... Je tâcherai de vous remonter le moral... en ami. Allons, au revoir.

Il gagna la porte après un serrement de main énergique.

***

Muldouve accepta vite l'idée de ne pas expier son crime. Il sentit même bientôt que le fait de diriger son usine et de fournir

du travail à une population nombreuse mettait à son actif une somme de *bien* énorme, susceptible de compenser le *mal*, jadis accompli.

Et cependant la hantise intolérable qui l'avait fait s'adresser au juge d'instruction ne paraissait pas atténuée.

Parbleu ! il s'était trompé au début : ce qu'il avait pris pour l'obsession du remords, pour le souhait de l'expiation, c'était le besoin irrésistible de raconter son crime. Cette histoire nourrie et comprimée en lui-même pendant cinq ans, il ne pouvait plus la garder. Mais le laconique aveu offert au juge ne l'avait pas débarrassé d'une si grosse accumulation de silence pensif.

Pareil au reclusionnaire qui, après avoir vécu « au secret » pendant longtemps, doit fatalement perdre la raison s'il n'est à un certain moment délivré du silence, — Muldouve, pour éviter la folie, devait absolument parler à quelqu'un de qualifié. Et les détails de son crime avaient empli sa conscience à ce point que, traiter un autre sujet, — pour lui, ce n'était plus « parler ».

Après une semaine de misère, il pria par lettre M. Raichon de vouloir bien lui accorder audience.

Le juge répondit :

« Faites-moi donc le plaisir de venir déjeuner dimanche prochain, nous aurons loisir de causer, puisque votre usine sera au repos. »

Il était veuf, mais il conservait une maison montée et sa table avait grande réputation.

Au jour dit, Muldouve à peine entré chercha le moyen de s'enfuir : plusieurs invités se trouvaient déjà réunis chez le juge. Mais des présentations sommaires, très simples, furent faites par l'amphitryon :

— M. Muldouve, un de mes amis, grand industriel ; M. Bague président du tribunal civil ; M. le colonel Dangier ; M. Glaume, propriétaire.

Les convives étaient gens d'éloquence ; une conversation chatoyante ne cessa d'animer le repas.

Un tas d'anecdotes judiciaires montraient M. Raichon agissant comme un homme de métier, incorruptible et très fort. Lorsque la procédure normale amenait son intervention, il usait d'une tactique habile pour obtenir des preuves de culpabilité et faire payer à l'inculpé sa dette pénale.

Muldouve, bien entendu, ne discourait pas, mais la vivacité des propos le forçait à placer un mot par-ci par-là.

Au surplus, son voisin de droite, M. Glaume, ne tarissait pas. Ce quinquagénaire grand, maigre, en redingote, avec un crâne chauve et une longue face chevaline, avait un aspect funèbre et puritain. Tout de suite, une sympathie s'établit entre les deux hommes ; l'un demandait à être écouté sans interruption, l'autre, en public, était disposé au silence le plus complaisant.

A un moment, la question si controversée de la peine de mort occupa tous les convives.

M. Glaume était un partisan fanatique des exécutions capitales. Il exposa nerveusement à Muldouve une argumentation riche en données statistiques et en aperçus philosophiques.

Cet acharnement à vouloir la mort des criminels n'était pas sans causer quelque trouble à Muldouve, et cependant il approuvait aux bons endroits : « Certainement, — je suis bien de votre avis, — vous avez parfaitement raison. »

On passa dans le fumoir après le déjeuner. Le juge prit Muldouve à l'écart pour lui dire simplement :

— Eh bien, cher monsieur, vous avez déjà meilleure mine ! parbleu, évitez la misanthropie, sortez, soyez du monde. D'ailleurs, j'ai l'habitude de réunir périodiquement à ma table les mêmes personnes, — désormais, chaque premier dimanche du mois, vous rencontrerez ici ces messieurs, avec qui vous venez de faire connaissance.

*
* *

Muldouve fit plusieurs visites de digestion à M. Raichon, car il voulait éperdûment partager avec cet auditeur unique son tragique secret.

Une cruelle déception le frappa : le juge refusait obstinément d'entendre sa confession. Il écartait même de parti pris toute allusion au passé criminel, pour limiter l'entretien aux questions économiques, relatives à l'usine et à la population ouvrière.

Par dépit, Muldouve aurait certainement renoncé aux invitations du juge, s'il n'avait eu le plus grand plaisir à retrouver, à chaque déjeuner, son voisin de table, M. Glaume. Une affinité croissante les rapprochait tous deux, sans qu'ils en discernassent l'obscur déterminisme.

Ils s'étaient avoué, l'un à l'autre, une tendance pareille à la neurasthénie et les phases de cette affection leur fournissaient de longs discours. En outre, les arguments de Glaume en faveur de la peine de mort offraient l'attrait et la variété de feuilletons populaires ; il collectionnait des notations inédites sur tous les guillotinés et sur le bon effet qu'eux-mêmes et les contemporains avaient ressenti de leur exécution. Cette abondance oratoire agissait fortement sur Muldouve et il devenait lui-même un chaud propagandiste du châtiment suprême.

***

Un jour où, dans le feu de la conversation à table et au fumoir, Glaume avait bu plus que de coutume, sans y prendre garde, il se trouva un peu étourdi au sortir de la maison du juge.

Il prit Muldouve sous le bras et se hâta, pendant la traversée de la ville, d'achever en silence un capiteux cigare. Puis, après quelques pas sur la route solitaire de Larmanville, brusquement il déclara :

— Vous allez savoir pourquoi je fréquente chez M. Raichon... Eh bien, j'ai dans mon passé un drame terrifiant... bref j'ai tué ma femme...

Muldouve s'arracha du bras de son ami et suffoqué, les yeux hors de la tête, il s'immobilisa en exhalant : ah ! ah !

Glaume planté devant lui, continua :

— Je vous fait horreur, c'est bien naturel ; quand on n'a, comme vous, jamais fait de mal à personne...

Muldouve ouvrait la bouche sans qu'aucun son retentît, et il avait l'air de serrer peureusement les épaules.

Glaume se tassait dans une posture douloureuse, sa tête chevaline encensait avec résignation :

— Vous vous demandez pourquoi je ne suis pas au fond de quelque geôle... vous aurez peine à me croire... Le décès de ma femme a été attribué à une cause naturelle, mais au bout d'un certain temps, sous l'impulsion d'un tourment insupportable, j'ai fait à M. Raichon l'aveu de mon crime, j'ai réclamé moi-même l'expiation... Je le disais bien, cela vous paraît tout à fait incroyable... Le juge s'est opposé à mon incarcération, — « Je n'y vois aucun intérêt d'ordre général, a-t-il déclaré, mais comme

vous avez des enfants, j'y trouve cette grave injustice que des innocents souffriraient dans leur cœur, dans leur honneur, dans leur avenir. Je ne saurais me résoudre à faire des malheureux pour la stérile satisfaction du code pénal. »

La seule pensée de Muldouve abasourdi, stupide, était de fuir, de quitter Glaume ; il regardait à droite, à gauche, bougeait les pieds, et machinalement, pour commencer la disparition, il cachait ses mains dans ses poches.

Glaume encensait toujours :

— Je comprends : cette impunité sans exemple, sans précédent connu, vous bouleverse... quand on a comme vous une conscience pure... Et nous nous voyons pour la dernière fois... vous ne me serrerez même pas la main. Votre physionomie intègre annonçait la sévérité sans pardon... C'est pourquoi je n'ai pas voulu abuser plus longtemps de votre confiance. Notre amitié commune en était à ce point où le moindre secret, soit d'un côté, soit de l'autre, devient déloyal...

Il se tut, avec l'espoir d'une parole, fût-elle de banale condoléance. Puis brusquement, il salua et partit sans se retourner.

Il était déjà loin que Muldouve atterré se balançait encore à la même place.

*
* *

Huit jours après, une lettre toute en formules cérémonieuses pria M. Glaume de vouloir bien se rendre à l'usine Muldouve.

Il arriva fort perplexe et gêné, — en homme qui a une pierre dans son sac, comme on dit.

Muldouve le reçut dans son cabinet, lui tendit la main avec cordialité et lui parla tout d'abord de ses entreprises industrielles, comme si cet exposé d'affaires était l'objet de leur rencontre.

Glaume se tenait sur la réserve, il attendait et ne parlait que pour prouver son attention. Ensuite, il accepta l'offre de visiter l'usine et les explications fort intéressantes qu'il entendit dans les différents halls peuplés d'ouvriers le laissèrent tout aussi intrigué qu'au reçu de la convocation.

Les bâtiments de l'usine touchaient d'un côté à la pleine campagne. Muldouve emmena son visiteur par la sortie des champs ; c'était une belle après-diner de juillet, — il marcha près de lui, —

en silence, pendant un instant, le long des blés jaunes, puis soudain, il l'arrêta en le prenant sous le bras et il lui fit sa confidence, d'une voix saccadée, sans préambule :

— Mon cher ami, ne vous croyez pas séparé de moi par un abîme... au contraire, il existe plutôt entre nous une similitude rapprochante... bref, moi aussi, j'ai dans mon passé un accident meurtrier... et parbleu ! c'est à dessein que M. Raichon nous a réunis à sa table !

Glaume avec effarement écarta les bras, écarquilla les yeux et demeura béant devant son compagnon qui hochait la tête mélancoliquement, souriait en fataliste et se penchait prêt aux mutuelles confessions.

En effet, chez Glaume, un bien-être intime succéda aussitôt à la stupeur : la douce amitié ressuscitait, déjà il ébauchait aussi un sourire mélancolique et fraternel, quand subitement une impossibilité surgit.

Il se retint de tendre les mains à Muldouve, il s'écarta d'un pas, au contraire et prit un ton froid, séparatif :

— C'est que moi, cher monsieur, mon cas rentre dans la catégorie des crimes passionnels.

Il fit une pause et acheva de haut, comme un homme titré, dûment qualifié, qui ne saurait se commettre avec un individu véreux :

— Alors, vous m'excuserez, si je me considère comme placé à part... (avec une sévérité stricte et obligée) et si je garde ma liberté d'appréciation à l'égard des actes... de droit commun...

Il esquissait un salut, il allait tourner les talons, emportant la contrariété d'avoir subi une approche déshonorante, quand Muldouve, non moins fier, non moins imbu des sévérités nécessaires, s'écria :

— Mais ! mais ! moi aussi, mon cas est d'ordre passionnel ! j'ai été meurtrier par jalousie d'amant... et je n'accepterais pas non plus comme collègue le premier criminel venu...

— Vraiment ! exclama Glaume ravi, transformé, — ah ! quel bonheur !

Ils se prirent les mains avec effusion, et ils les gardaient, ils faisaient durer le contact, comme s'ils y palpaient en connaisseurs l'acte meurtrier, mais passionnel, — naguère accompli.

Ils regagnèrent la maison à petits pas, bras dessous bras des-

sous, cueillant des yeux l'éclat des bleuets et des coquelicots. Ils souriaient avec attendrissement et tout de suite, entre des silences pénétrés, ils échangèrent de brefs propos, en jouisseurs qui ne peuvent attendre pour se partager des bonnes choses.

— Il y a longtemps, votre affaire ?

— Cinq ans. Et vous, la vôtre ?

— Quatre ans.

Quelques pas, encore des rencontres de taches rouges et de taches bleues dans les blés, puis une reprise :

— Ma femme... je vous ai dit.

— Moi, un rival d'amour...

Quelques pas, le temps d'admirer un vol d'alouettes, un éparpillement de corolles jaunes dans le vert foncé de la luzerne, — puis ce murmure :

— Un coup de fusil, moi...

— Une certaine potion, moi...

Ils traversèrent les cours de l'usine et rentrèrent dans le local d'habitation.

— Restez donc dîner, pria Muldouve, nous causerons.

— Je veux bien, dit Glaume, à condition que vous-même accepterez mon invitation pour la semaine prochaine.

*
* *

Ils devinrent des amis inséparables, aux confidences interminables, toujours répétées et toujours nouvelles et toujours intéressantes.

Le remède à leur neurasthénie était enfin trouvé. Car Glaume avait le même besoin que Muldouve « de ne plus être au secret » et le juge d'instruction avait opposé le même refus invincible à ses demandes d'audition.

Les deux héros s'étaient rencontrés merveilleusement à point. L'histoire de leur crime enfouie en eux avait poussé, grandi, au point d'envahir toute la pensée, au point que leur cas de conscience était devenu le fait principal de l'existence, le premier, le plus absorbant de tous les faits du monde, — ils n'avaient plus de destination, ils n'avaient plus de motif de vivre, s'ils n'en dissertaient pas continuellement.

Comme les fonntions industrielles retenaient Muldouve à Lar-

manville, Glaume y venait chaque après-midi ; il s'installait dans le cabinet, il suivait son ami dans les ateliers.

Dès qu'un intervalle s'établissait entre les communications téléphoniques, les réceptions de clients, les instructions aux contremaîtres et les signatures de correspondances, les deux personnages s'épanouissaient en pleine résurrection de leur assassinat — tels deux chasseurs parlant gibier, deux collectionneurs parlant trouvailles, deux employés parlant avancement.

La conversation avait un champ immense : les motifs de l'acte meurtrier, l'acte lui-même, les suites mentales de l'acte. Selon la disposition du moment, ils se confinaient dans l'une ou l'autre de ces trois parties. L'entrée en matière leur était fournie, sans varier, par l'état de l'atmosphère. Immanquablement l'un des deux considérait le ciel et commençait :

— Quelle humidité ! mon cher, la première idée m'est venue par un soir de pluie...

Ou bien :

— Quelle chaleur ! Ce soleil aveuglant m'a causé souvent des hallucinations visuelles...

Pour rien au monde, ils n'auraient entamé leur entretien sans le préambule barométrique, lequel donnait à la suite du discours un cachet d'imprévu, de spontanéité fantaisiste. C'est bon pour les maniaques d'entrer tout de go dans le vif d'une histoire, sans qu'elle se rattache à rien d'actuel.

Quand l'un avait débité sa tirade, il se taisait pour laisser l'autre placer un morceau équivalent. Ils s'adressaient à tour de rôle des expressions de visage étonnées, effrayées, admiratrices, bien que chacun sût d'avance, par cœur, la phraséologie du partenaire.

Au début, leur hâte à se soulager les rendit assez incohérents. Mais, après les premiers déblaiements, ils mirent de l'ordre dans leur richesse narrative et la plate véracité leur suffit tout d'abord. Puis ils s'élevèrent au-dessus de leur propre aventure, ils s'en dégagèrent avec sérénité, ils opérèrent le démontage de leurs impulsions et de leurs hantises passées, comme s'ils décrivaient un mécanisme étranger, naguère étudié quelque part. Enfin, à leur insu, par la nécessité même des répétitions, la vantardise s'imposa : ils brodaient avec complaisance, ils imaginaient avec sincérité force détails mensongers.

Leur physionomie se fit avantageuse, ils se sentaient supérieurs par essence et par grade. Semblables aux employés d'administration qui s'attribuent *a priori* une supériorité sur le reste du genre humain, — sans que la moindre justification soit nécessaire, — simplement parce qu'ils sont « des employés » et que les autres individus n'en sont pas, — Muldouve et Glaume éprouvaient un mépris poli pour les gens sans passé criminel : ces gens-là n'avaient pas vécu, ils avaient mené une existence terne et vide.

Le personnel de l'usine aimait l'aspect solide des deux personnages.

— Ah ! voilà le patron avec son grand ami, — il n'engendre pas la mélancolie celui-là ! Que peuvent-ils se raconter tous les deux ? En tout cas, il n'y a pas de tristesse dans leurs histoires, ça se voit à leur figure.

Muldouve allait souvent chez Glaume, le soir, après la fermeture de l'usine, et l'on dînait en famille.

Les enfants s'émerveillaient :

— L'ami de papa est bien gentil, mais ils s'enferment trop longtemps dans le fumoir ; quel dommage de ne pas savoir de quoi ils parlent toujours ensemble ! ce que ça doit être amusant ! ça leur donne un air tout rajeuni.

***

Dès la fondation de leur intimité, les deux amis, d'un commun accord, espacèrent les relations avec M. Raichon, puis ils déclinèrent ses invitations d'une façon définitive.

Rupture justifiée en somme. Ils n'avaient aucun motif de fréquenter le juge puisqu'on ne pouvait rien lui dire. C'était un profane, un philistin, avec ceci de fâcheux que son indifférence s'aggravait de mauvaise volonté.

Est-ce qu'un homme comme lui n'aurait pas dû prendre intérêt à certains récits formidables ?

Ou alors si vraiment le côté supérieur des drames passionnels lui échappait, si vraiment il était fermé à certaine curiosité, s'il n'avait pas la fibre sensible, — ce M. Raichon apparaissait comme un bien pauvre sire.

*
* *

Bientôt même, chez les deux amis, germa une rancune contre le juge.

Car enfin leur action meurtrière les faisait différents des autres hommes et les faisait primer la vulgaire humanité. Mais en leur donnant l'absolution, M. Raichon avait déjà médiocrement apprécié leur personnalité, — puis, en ne voulant pas entendre leur confession, il niait entièrement cette personnalité, il enlevait aux deux héros leur valeur propre, leur distinction. A ses yeux, Muldouve et Glaume étaient les premiers venus, pareils à n'importe qui, sans rien de particulier !

Le ressentiment des deux amis si injustement dépréciés s'aigrit avec le temps. Ils finirent par sentir le besoin impérieux d'une sentence qui, une fois pour toutes, réglât le compte de leur persécuteur.

*
* *

Un soir, après dîner, Muldouve et Glaume se constituèrent en tribunal et mirent en jugement M. Raichon.

La porte-fenêtre du fumoir était grande ouverte sur la campagne soupirante au baiser de la lune.

On était au mois de mai : aucun souffle, aucun bruit, — seulement la tiédeur couveuse de l'universelle germination.

Les deux amis allumèrent des cigares et se recueillirent, gagnés par la majesté de la nuit et vaguement conscients qu'à ce moment où la terre fécondée préparait la subsistance matérielle de l'humanité, eux-mêmes portaient l'éclosion de la justice, cette autre pâture des humains.

Bientôt leurs narines se dilatèrent à l'essence délicieuse des havanes, l'excitation balsamique les fit soupirer, — puis l'approche du spasme sublime rendit extatique le visage funèbre et chevalin de Glaume, le visage autoritaire et formaliste de Muldouve.

Et Glaume commença :

— Si nous parlions de M. Raichon une bonne fois, car il continue à vouloir s'imposer... J'ai reçu hier des livres pour mes enfants...

— Et moi, continua Muldouve, j'ai reçu sa cotisation pour la caisse de secours des ouvriers. Oui, disons franchement ce que nous pensons de lui.

Glaume accusa :

— Eh bien ! franchement, c'est un égoïste et un envieux.

— D'accord ! fit Muldouve. Sous prétexte qu'il a une qualification officielle, il méprise la personnalité d'autrui.

— Précisément, nous n'existons pas pour lui, — nous ne comptons pas. Il supprime les gens, comme ça, lui !

La vérité de l'expression frappa Muldouve.

— Oui, oui... il supprime les gens ! répéta-t-il avec acrimonie.

— Vous devinez bien, dénonça Glaume, quelle hypocrisie se cache sous son entêtement à ne connaître avec vous que la question économique et à n'envisager avec moi que l'intérêt familial.

— Parbleu ! quand il semble s'intéresser aux salaires des ouvriers de mon usine, à la santé de vos enfants, — c'est pour ne pas parler de nous, c'est pour nous ignorer, nous !

— Aucun égard ne nous est dû ! nous n'avons rien fait, nous !... Voilà le sentiment de ce monsieur !

Quelques bouffées silencieuses firent un nuage bleuâtre pendant que les deux amis se livraient à une délibération intérieure. Puis Muldouve posa la question qui précède le verdict.

— Devons-nous l'exclure, cesser de le voir, de le connaître ? Ou bien, peut-on espérer qu'il sorte de son égoïsme, qu'il veuille enfin prendre part aux préoccupations d'autrui ?

Glaume répondit gravement :

— Il n'y a rien de bon à espérer de lui, car il manque de fonds.

Cette expression signifiait : il ne sait pas, il n'a rien appris, — elle signifiait aussi : il manque de cœur, d'humanité, il manque de cette précieuse faculté tressaillante qui, à la fois, nous donne la personnalité exclusive et nous rend solidaires des autres hommes.

Muldouve réfléchit longuement, afin de prononcer avec impartialité : « M. Raichon avait-il en lui ce je ne sais quoi d'où se tire l'amélioration des individus ? avait-il la race, et avait-il les antécédents personnels ? »

Muldouve eut beau chercher : on ne sentait pas chez M. Raichon ce passé, ce fonds substantiel qui nourrit l'avenir.

— Vous l'avez dit, Glaume, cet homme-là manque de fonds, il ne changera pas. Laissons-le.

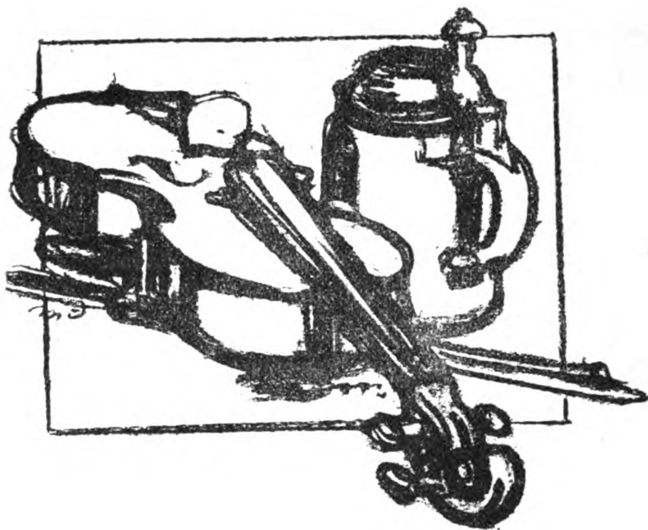
— Laissons-le, contresigna Glaume.

A dater de ce jour, les deux amis oublièrent M. Raichon, au point de ne jamais plus prononcer son nom.

Ils avaient rendu ce jugement hautain, sans appel, — par quoi les gens d'honneur rayent à jamais de leur pensée un personnage bas, indigne d'y fréquenter.

LÉON FRAPIÉ.





Richard Wagner

Souvenirs inédits

D'abord chanteur, puis directeur du théâtre municipal de Leipzig, Angelo Neumann eut souvent occasion d'approcher Wagner, dont il fut l'un des premiers à reconnaître le génie et à monter les ouvrages ; ses souvenirs abondent en détails curieux, qui prennent plus d'intérêt encore pour nous au moment où le Crépuscule des Dieux *entre au répertoire de notre Opéra.*

I

Wagner a Vienne (1862).

Après un engagement à Presbourg et à Dantzig, j'entrai, en 1862, à l'Opéra impérial de Vienne.

C'est à cette époque que Richard Wagner arriva à Vienne, où il devait faire un assez long séjour, et où il était venu surveiller les études de son *Tristan*. Après 47 répétitions au piano, on reconnut que l'opéra était absolument injouable et on y renonça. En même temps, Wagner chercha à prendre contact avec le

public viennois, en donnant plusieurs grands concerts, qui eurent lieu au Théâtre *an der Wien*. Comme il demeurait à l'Hôtel de l'Impératrice Elisabeth, et que j'habitais moi-même tout près, je le rencontrais fréquemment dans la rue, au sortir de ses répétitions : tout en marchant il se parlait à lui-même et agitait un grand mouchoir rouge. Il portait généralement, sur sa chevelure châtain foncé, un chapeau haut de forme ; un pardessus marron, rarement boutonné, l'enveloppait.

Sa présence donnait du mouvement et de la vie au monde artistique; de tous côtés, la question wagnérienne était posée et discutée avec passion ; moi-même, j'avais, avec la plupart de mes camarades, pris parti pour le Maître, et j'étais témoin de ses triomphes à la Salle des Concerts. Ils furent particulièrement éclatants au Concert Tausig qui eut lieu dans la grande salle de bal. Après l'ouverture du *Freyschütz*, que Wagner dirigeait, l'enthousiasme du public devint du délire !.. Le Maître parut ravi du succès, et caressa de la main Richard Lévy, le premier instrumentiste du quatuor à vent, à qui il avait fait travailler sa partie. Je le vois encore, debout sur l'estrade, son inévitable mouchoir de couleur à la main, s'inclinant devant l'auditoire enthousiasmé, et s'efforçant de calmer cet enthousiasme, en murmurant tout bas : « Allons, allons ! C'est assez ! Allons, allons, allons! Ça suffit ! »

II

Wagner a Stuttgart (1864).

Au printemps de 1864, je vins à Stuttgart en représentations. J'y avais été engagé par l'ancien directeur de l'Opéra impérial, Charles Eckert, qui, pour des raisons personnelles, avait échangé sa position à Vienne pour une situation analogue au théâtre royal de Stuttgart. Je débutai dans *Don Juan*, que je jouai après une seule répétition. Rentré chez moi, à l'Hôtel Marquardt, je me mis au lit, mais je ne pus dormir, grâce à mon voisin de chambre, qui ne cessait d'arpenter la pièce et dont les souliers craquaient; le bruit devint à la longue tellement insupportable, que je demandai au garçon quel était le personnage qui arpentait ainsi sa chambre, tel un lion prisonnier dans sa cage. Je ne fus pas médiocrement surpris en apprenant que mon bruyant voisin

n'était autre que Richard Wagner. Lorsque je vis mon hôtelier, je lui exprimai ma surprise et ma joie d'avoir Richard Wagner comme voisin de chambre ; Marquardt, qui avait la réputation d'être un fervent ami des arts, me dit en confidence que le Maître avait des embarras d'argent tels qu'il ne pouvait pas venir à la table d'hôte, parce qu'il n'avait pas de quoi payer quand le garçon, selon la coutume d'alors, venait toucher à la fin du repas. Il me priait de dire à Wagner qu'il n'avait qu'à venir librement à table d'hôte, qu'il était prêt à lui donner les plus belles pièces de sa maison — et qu'il ne lui réclamerait pas d'argent, tellement il était heureux de le savoir sous son toit. Je lui répondis que je ne connaissais pas Wagner personnellement, mais je fis part de l'offre de Marquardt à Eckert, qui était, avec sa femme, presque l'unique relation que le compositeur eût alors à Stuttgart. Eckert me confirma que Wagner se trouvait dans une situation financière des plus gênées, mais ne crut pas devoir accepter les offres si bienveillantes de Marquardt. « Ma femme, ajouta Eckert, a écrit à Vienne pour avoir 700 florins sur un petit capital qu'elle y possède : Wagner attend l'arrivée de cette somme pour quitter Stuttgart et partir pour la Suisse. »

III

Wagner metteur en scène (Vienne, 1875).

Vers la fin de l'automne de 1875, alors que je faisais encore partie de la troupe de l'Opéra de la Cour, j'eus la bonne fortune d'assister à toutes les répétitions que nécessitaient les études et une nouvelle mise à la scène de *Lohengrin* et de *Tannhæuser*, et j'y étais d'autant plus empressé que mon projet de prendre moi-même la direction d'un théâtre paraissait devoir se réaliser dans un avenir rapproché. Quel incomparable metteur en scène nous avions devant nous ! Comme il savait communiquer son enthousiasme aux artistes et par ses gestes et sa mimique, réaliser, aux yeux de chacun d'eux l'idéal auquel il devait tendre ! Durant ces répétitions, j'ai eu l'impression très nette que Richard Wagner a été non seulement le plus grand dramaturge de tous les temps, mais en même temps le plus grand des metteurs en scène et des acteurs. Aujourd'hui encore, après plus de 30 années, j'ai gardé un souvenir ineffeçable de certaines scènes où sa mimique avait

quelque chose de prodigieusement expressif. Depuis ce jour-là, je ne peux assister à une représentation de *Tannhæuser* ou de *Lohengrin* sans que, dan ces mêmes scènes, son image s'évoque immédiatement à mon esprit !

Avec quel art merveilleux il représentait Tannhæuser, lorsque, après l'enchantement du Venusberg, il se retrouve dans la vallée, au milieu de la forêt de Thuringe ! Debout, les bras levés, son corps avait la rigidité d'une statue ; puis, à l'arrivée des pèlerins, il se ranimait peu à peu ; un frisson intérieur faisait tressaillir ses membres, et, sous le coup de l'émotion qui l'étreignait, il tombait à genoux et clamait sa détresse : « Sous le poids de mes péchés je succombe... » Avec quelle noblesse dans les mouvements et quelle ardeur chevaleresque il représentait Tannhæuser pendant le chant de Wolfram ! avec quel art merveilleux il jouait la grande scène finale du premier acte, indiquait au Landgrave ainsi qu'à tous les chevaliers et chanteurs la place qu'ils devaient occuper et les gestes qu'ils devaient faire, jusqu'au moment où la chasse du duc arrive sur la scène avec les chevaux et les chiens ! Tous ceux qui ont assisté à ce spectale en ont gardé un ineffaçable souvenir !

La manière dont il a réglé l'entrée des invités, à la quatrième scène du deuxième acte, a été adoptée, depuis, par tous les metteurs en scène. C'est lui qui a indiqué que le Landgrave et Elisabeth devaient recevoir leurs hôtes à leur entrée dans la salle, en tournant le dos au public, et que les pages devaient être empressés à annoncer chaque arrivant. Auparavant, le Prince et sa nièce étaient assis sur leur trône, dès le début de l'entrée du cortège, et les pages n'annonçaient les invités qu'une seule fois et en bloc. Autrefois, les derniers qui paraissaient étaient une veuve avec ses deux enfants. Mais ce fut Wagner qui, le premier, nous montra Elisabeth prenant les deux jeunes filles par la main, après la salutation officielle, et les présentations à tous les hôtes de la cour où elles paraissaient pour la première fois, puis, les ramenant auprès de leur mère pour aller ensuite s'asseoir sur le trône avec le Landgrave. Dans le tournoi des chanteurs, lorsque Tannhæuser dit : « O Wolfram, quel chant est le tien ! » Wagner interdit expressément le geste brutal qui consistait à mettre son poing sous le menton du concurrent. Dans le finaie, lorsqu'il indiquait à Tannhæuser comment, après

son cri de douleur : « Ah ! malheureux que je suis ! », il devait lentement s'effondrer, écrasé sous le poids de sa honte, il nous donnait un chef-d'œuvre d'art dramatique. Passant ensuite au rôle d'Elisabeth, il la montrait, pieusement résignée, gravissant les marches du trône, joignant les mains, le regard dirigé vers le ciel, immobile dans cette attitude extatique jusqu'à la chute du rideau : une émotion inoubliable nous étreignait tous. Mais ce fut dans le récit de Tannhæuser qu'il atteignit à des effets absolument sublime. Une émotion profonde le remplit dès qu'il commence son récit : « Entends Wolfram ! entends ! » Quand il arrive à la sentence de malédiction prononcée sur lui : « De Dieu, si tu t'es détourné », etc., etc., on est secoué d'un frisson d'angoisse et d'effroi !

Dans toutes ces scènes, nous voyions devant nous un acteur génial.

Dans *Lohengrin*, il jouait aux différents acteurs leur rôle, leur indiquant chaque pas et jusqu'aux mouvements qu'ils devaient faire ! Je n'oublierai jamais l'expression extatique que prenait sa figure, lorsqu'il congédiait son cygne : « Mon cygne aimé, à toi, merci !... »

Il est impossible de décrire avec quelle âme il *chantait* Lohengrin tout entier. Il indiqua à Elsa toute sa mimique, toutes ses attitudes, jusqu'aux moindres mouvements des bras, pendant toute la longue scène qui a lieu devant le roi. Lorsque nous le vîmes, dans son costume de tous les jours, se coiffer du casque de Lohengrin, saisir son épée et son bouclier et se précipiter sur Telramund, nous ne pûmes nous empêcher de sourire. Mais nous ne tardâmes pas à être saisis de stupeur et d'admiration, lorsque nous vîmes avec quelle adresse et quelle agilité il poursuivait le combat, comme s'il n'avait jamais fait autre chose que manier une épée et un bouclier ! Telramund avait grand'peine à se défendre. Lorsque Wagner l'eut terrassé d'un coup d'épée, et que, le genou ployé, il touchait légèrement du pied gauche le corps de son adversaire étendu à terre, en frôlant presque sa poitrine de la pointe de son épée, au moment où il chantait : « Par Dieu frappé, ta vie est dans ma main !... », il ressemblait absolument à un héros divin. Et comme, dans le finale, il savait mimer à Elsa l'enthousiasme avec lequel elle devait se précipiter vers Lohengrin, et stimuler la sympathie

du chœur pour les vainqueurs ! Lorsque le rideau tomba sur la fin du 1er acte, les musiciens de l'orchestre se précipitèrent sur la scène, tout le personnel des chœurs, les solistes, le Directeur, entourèrent le maître, et il s'en est fallu de peu qu'on ne le hissât sur les épaules pour le porter en triomphe. Mais Wagner, que cette ovation avait manifestement ému, refusa d'un geste, et dit : Ça suffit, ça suffit, mes enfants ! En voilà assez ! »

Non moins admirable était la manière dont il nous montrait, au 2e acte, dans la scène entre Telramund et Ortrude, celle-ci se dressant debout sur les marches de la cathédrale, dès qu'elle croit avoir gagné son mari à ses projets, pareille à un serpent qui se jette sur sa proie. J'en dirais autant de la façon dont il nous jouait toute la scène suivante, entre Ortrude et Elsa, lorsque Ortrude cherche à attirer dans ses filets son ennemie qui, un instant, prête l'oreille à ses discours, mais, se sentant troublée, se dégage brusquement de l'étreinte du bras d'Ortrude, posé sur son épaule. Il faut avoir vu le Maître, lever vers le ciel ses yeux remplis d'extase, il faut l'avoir entendu chanter :

« Tu ne pourras jamais connaître
« L'amour qui règne dans mon cœur. »

Je me souviens aussi qu'il insistait pour que la phrase frivole du duo entre Elsa et Ortrude :

« C'est un amour profond et tendre,
« Que nul remords ne doit ternir. »

fût chantée tout d'une haleine. Malheureusement, il y a peu d'acteurs, aujourd'hui, qui y réussissent.

Wagner régla avec le plus grand soin la mise en scène du cortège nuptial à son entrée à l'église. Je n'ai plus eu l'occasion, depuis vingt ans, d'assister à une représentation de *Lohengrin* à l'Opéra Impérial de Vienne, et je ne sais par conséquent pas jusqu'à quel point la mise en scène, réglée par Wagner, y a été conservée. Le cortège partait de la terrasse, à gauche, et se dirigeait vers l'église à droite. Après l'appel des pages : « Rangez-vous ! Rangez-vous ! », le chœur des hommes avait à remplir 27 mesures, pendant lesquelles il devait rester en scène sans chanter, exprimant ses sentiments par des gestes animés, et presque

toujours tourné vers la terrasse. A la 27ᵉ mesure, le cortège sortait de l'appartement d'Elsa, traversait la terrasse jusqu'au grand escalier qui occupe tout le milieu de la scène du fond ; les pages et les femmes de la suite d'Elsa, qui marchaient en tête du cortège, devaient se déployer autant que possible, dès qu'ils étaient arrivés à l'escalier. Au thème :

Voyez, voyez, ainsi qu'un ange...

Elsa devait être arrivée à la première marche de l'escalier. Ceci réglé, Wagner prenait la place d'Elsa et le cortège continuait sa marche. Solennellement, les deux bras levés en l'air, la paume des mains tournée vers les spectateurs, le visage transfiguré, les yeux pleins de flammes dirigés vers le ciel, sans se préoccuper un seul instant des marches, il descendait l'escalier d'un pas sûr, laissant un petit espace derrière lui pour la traîne et les pages qui portaient son manteau ; puis venaient quatre dames nobles, et enfin Ortrude. C'est dans cette attitude que le Maître traversait la scène, à gauche des spectateurs, et arrivait presque jusqu'à la rampe : puis, décrivant un demi-cercle, il se dirigeait vers la cathédrale. Jusqu'au moment où Elsa va poser le pied sur la première marche de l'église et où Ortrude se place devant elle et la fait reculer, Wagner gardait son attitude hiératique. A la fin du 2ᵉ acte, lorsque, pour la deuxième fois, le Roi se dirige vers Elsa et Lohengrin vers l'église et qu'ils arrivent aux marches qui y conduisent, Wagner commanda au Roi d'entrer le premier dans le saint lieu, sans se détourner ; puis, prenant la place de Lohengrin, il entoura de ses bras la taille d'Elsa, placée encore à une ou deux marches au-dessous de lui et qui le contemplait, toute rayonnante de félicité, et l'attira sur sa poitrine. Elsa, suspendue aux regards de Lohengrin, détourne un instant la tête, comme si elle voulait prendre tout le peuple à témoin de son bonheur. A ce moment, l'orchestre fait entendre le motif « avertisseur », et Ortrude debout, en face de la cathédrale, par conséquent à la gauche des spectateurs, lève son bras, en proférant des menaces. Elsa, effrayée, cache sa tête sur la poitrine de Lohengrin ; puis les deux époux, dans l'attitude ci-dessus indiquée, s'avancent lentement et en marchant à reculons, vers l'entrée de l'église. Quand ils y ont pénétré, le rideau tombe.

Mais ce fut surtout au 3ᵉ acte que Wagner déploya tout son prestigieux talent de metteur en scène : Il y fut merveilleux. Il

joua et chanta presque toute la scène de la chambre nuptiale. Jamais je n'oublierai l'expression de tristesse toujours plus profonde que prenait sa figure, lorsque Lohengrin s'aperçoit qu'Elsa est sur le point de trahir son serment. Il y avait quelque chose de surnaturel dans ses traits, quand, avec un geste d'une grâce inimitable et le regard transfiguré, il conduisait Elsa à la fenêtre, l'ouvrait délicatement de la main gauche et chantait à Elsa, suspendue à son bras droit : « Viens ! respirons tous deux ces tièdes brises ! ».

Dans ces moments, son visage si expressif, où se révélait tant d'âme et de caractère, revêtait une beauté vraiment idéale. Et quand, absolument enthousiasmés, nous nous pressions autour de lui et l'acclamions et l'embrassions, il se demandait ce qui avait pu nous émouvoir ainsi, tellement il s'était identifié, en jouant un rôle, avec le personnage qu'il incarnait. Je pourrais citer encore une foule d'autres traits, d'un intérêt capital, sur la manière dont il avait réglé la mise en scène de *Lohengrin*, mais je m'arrête de peur de donner toute une dramaturgie de l'œuvre. Si j'ai, dans ce qui précède, donné libre carrière à mon enthousiasme pour le Maître, la cause en est aux impressions profondes que j'ai ressenties en ces jours inoubliables, et dont le souvenir est toujours vivant en moi.

IV

Le Ring a Berlin (1881)

Le 30 avril, de grand matin, R. Wagner arriva à Berlin avec Mme Wagner, et descendit à l'Hôtel Royal. Quand j'allai le voir à son hôtel, il m'accueillit avec des reproches : « Vous nous avez joliment déçus ! je comptais fermement que vous monteriez, cette nuit, dans notre coupé, à Leipzig, et que vous feriez le voyage avec nous. » — « Réfléchissez donc, je vous prie, Maître, que j'ai dû venir avant vous, et diriger des répétitions préparatoires, pour que, à votre arrivée, vous trouviez tout au point. Maintenant, je vous remets le bâton de commandement, et nous attendons tous, pleins d'impatience et d'enthousiasme, que vous nous meniez au combat. »

Nous discutâmes ensuite divers points de détail, puis le Maître me dit à brûle-pourpoint, à ma grande stupéfaction : « Dites-moi donc, Neumann, je viens de voir affiché sur les colonnes

théâtrales, un certain Scaria : Qu'est-ce que vous comptez faire de cet oiseau-là ? » — « Scaria chante Wotan dans le 1[er] et le 3[e] Cycle » lui répondis-je; Schelper le chante dans le 2[e] et le 4[e]! » — « Une singulière idée que vous avez eue là, riposta Wagner, de vouloir faire chanter Scaria ici ! » — « Mais je vous en ai prévenu par télégramme, Maître ! Et puis, comment pouvez-vous vous montrer si sévère pour Scaria ? » — « Non, non, non ! mon cher ami, je ne permettrai jamais cela ! Payez-lui ses appointements et renvoyez-le ! » — « C'est absolument impossible, Maître, je ne peux pas, je n'ai pas le droit de faire une chose pareille ! Dire à Scaria que Richard Wagner ne veut pas qu'il paraisse sur la scène, ce serait briser complètement sa carrière artistique — et puis, nous nous priverions ainsi d'un incomparable Wotan, le meilleur que nous ayons ! » — « Je serais curieux de savoir comment vous est venue l'idée d'engager cet homme ? » — « Parce que je l'ai entendu dans ce rôle ! » — « Où donc ? » — « A Vienne ! » — « Et il vous a plu ? » — « Il m'a enthousiasmé et vous serez aussi sous le charme ! » — « Non ! non ! non ! non ! Vous allez congédier Scaria ou bien je repars ! »

Lorsque je vis que je ne parvenais pas à modifier la manière de voir de Wagner, je lui fis la proposition suivante :

« Il n'est pas possible, Maître, d'écarter Scaria et de le congédier avant qu'il ait chanté. Votre départ de Berlin avant les représentations, ce serait l'arrêt de mort de notre entreprise ! Nous avons justement une répétition de la *Walkyrie* ce matin. Vous allez venir, Mme Wagner et vous, vous prendrez place dans une loge, et vous écouterez Scaria. S'il vous déplaît autant que vous le supposez, vous pourrez partir après la répétition. »

Mme Wagner intervint à son tour : « Il me semble, mon ami, que Neumann a raison. Nous écouterons Scaria, et tu seras libre après, de prendre telle détermination qu'il te plaira ! »

Le Maître finit par céder. Il était assis dans une loge d'avant-scène, 1[er] rang, à gauche, avec sa femme, la comtesse de Schleinitz et Daniela von Bulow. Il me pria de prendre place dans la loge voisine, à côté de lui, pour qu'il pût me faire ses observations au fur et à mesure. J'avais donné l'ordre de faire commencer les répétitions par le 2[e] acte de la *Walkyrie*. Lorsque Scaria rentra dans les coulisses, après sa grande scène du 2[e] acte.

Wagner bondit de son siège, descendit l'escalier comme un ouragan, et courut sur la scène, avec une vitesse telle, que j'avais peine à le suivre, criant toujours : « Où est Scaria ? Où est Scaria ? Mais, c'est merveilleux ! Où avez-vous déniché cet oiseau rare ? » Arrivé sur la scène, il nous étreignit et nous embrassa tous les deux, l'artiste et moi, en me répétant sans cesse : « C'est parfait ! C'est parfait ! »

A partir de ce moment, Wagner prit directement part à la répétition. Il montra à Siègelinde comment elle devait poser sa tête sur le sein de Siegmund et s'endormir doucement ; il exigea qu'en proclamant l'arrêt de mort, Brunehilde posât son bras droit sur le cou du cheval et saisit l'épée et le bouclier avec la main gauche. Le combat entre Hunding et Siegmund n'était pas de son goût. A peine les deux adversaires eurent-ils échangé les premiers coups, qu'il se produisit un incident qui, sur le moment, nous glaça le sang dans les veines. Avec l'agilité d'un acrobate, Wagner — il avait alors 68 ans — s'élança sur la balustrade qui règne devant les loges, et gardant son équilibre sur cet étroit chemin, avec une adresse prodigieuse, courut jusqu'à l'avant-scène, d'où il sauta sur le plateau. Là, il prit l'épée de Siegmund et, tout en haut, près du sommet, livra combat à Hunding. Puis, la réplique donnée, il se laissa tomber tout au bord de l'abîme; la tête était un peu relevée, le bras gauche retombait inerte, du côté du public; tout cela était fait avec une prestesse, un agilité que plus d'un jeune homme de 25 ans eût enviées. Wagner fit répéter la scène du combat entre Hunding et Siegmund, jusqu'à ce qu'il fût satisfait de la manière dont on la rendait. Alors, il fit pousser bref et aigu le mortel « Va » de Wotan, et il fallut que l'on entendit retomber à terre les armes et puis le corps de Hunding.

Ce fut Wagner qui dirigea, presque seul, la répétition suivante de l'*Or du Rhin*. Quand on répéta *Siegfried*, il se produisit une scène analogue à celle dont Scaria avait été l'occasion. Le Maître m'avait recommandé, pour le rôle de Mime, son chanteur de Bayreuth, Schlosser ; mais j'avais décidé d'emmener avec moi à Berlin, Julius Lieban, qui jouait magistralement le rôle à Leipzig. Après le 1er acte, Wagner ne put assez vite approcher le très jeune artiste, qu'il n'avait jamais vu jusque-là. Avec sa vivacité extraordinaire, il descendit l'escalier et passa comme un

ouragan à côté de Lieban, qui, de son côté, était impatient de savoir s'il avait eu l'approbation du Maître et montait l'escalier qui conduisait aux loges. Quand Wagner eut passé à côté de Lieban, je lui criai : « Maître ! c'est Lieban ! ». Comme le nom lui était inconnu, il ne fit pas attention à mes paroles et continua sa course jusqu'à ce que je lui criât : « Maître ! c'est notre Mime ! » Ce n'est qu'alors que Wagner s'arrêta et courut vers Lieban, qui tremblait d'émotion, à la pensée de se trouver face à face avec le Maître : celui-ci l'embrassa avec effusion et lui dit : « Vous avez été superbe, merveilleux ! » Alors, le jeune artiste pleura de joie, et dans sa gratitude baisa respectueusement la main du compositeur.

Au 3e acte, il y eut un incident très vif : Dans la scène entre Siegfried et Brünnhilde, nous avions pratiqué une coupure, que Seidl avait faite, autrefois, d'accord avec Wagner, et à laquelle celui-ci ne paraissait prêter aucune attention. Tout à coup, Vogl lui fit remarquer cette coupure, prétendant qu'il n'y était pas habitué et qu'elle le troublait. Wagner se mit alors à nous faire de violents reproches, au sujet des coupures, tandis que Mme Materna, qui ne voyait dans tout cela qu'une intrigue de Vogl contre elle, qui était la rivale de sa femme dans ce rôle, se mit à pleure à chaudes larmes : dans la loge, le Maître grondant, sur le théâtre, la chanteuse qui sanglotait, c'était une scène de pure tragi-comédie. Je réussis à calmer Wagner, en lui rappelant qu'il avait, autrefois, autorisé la coupure ; puis, une fois calmé, il m'aida lui-même à consoler Mme Materna, qu'il caressait en lui adressant des paroles affectueuses.

La répétition générale de la *Walkyrie* devait avoir lieu le même soir et commencer à 6 heures ; je m'étais rendu moi-même à 5 heures au théâtre, afin que tout fut prêt pour l'arrivée du Maître. J'y trouvai quelques membres de la commission d'incendie et son président, le major de Witte, qui me déclara que par mesure de police, il ne pouvait tolérer la présence de la locomobile que nous avions installée dans la cour du théâtre Victoria, pour produire la vapeur nécessaire, et qu'il fallait absolument l'enlever. On peut deviner quel effet cette communication produisit sur moi. La répétition générale devait avoir lieu dans une heure, en présence du Maître, et nous n'avions pas de vapeur ! Toutes mes instances auprès du major de Witte demeurè-

rent sans résultat ; à tous mes arguments il se contentait de répondre, avec la plus extrême bienveillance, d'ailleurs : « M. le Directeur, je suis fonctionnaire prussien, et je suis obligé de faire exécuter la loi ! »

Sur ces entrefaites, quelques artistes avaient paru devant le théâtre, entr'autres Henri Vogl, qui devait chanter Siegmund. Lorsque j'entrai avec le major de Witte, sous le pérystile du Théâtre Victoria, Henri Vogl s'approcha de nous et me dit : « Vous êtes dans l'embarras, n'est-ce pas, Monsieur le Directeur? Vous n'avez pas de vapeur ! » Puis, montrant le bâtiment qui était contigu au Théâtre Victoria, il ajouta : « Regardez donc, si celui-là voulait, il nous tirerait vite d'affaire! » — « Celui-là, et comment ça ? » — « C'est une distillerie, dit Vogl, qui en avait une également dans son domaine à la campagne ; il y a de la vapeur en abondance ; il suffirait que l'on fit passer un tuyau de l'usine à la scène ! » — Le major de Witte me déclara alors que, si le propriétaire de la distillerie voulait y consentir, il n'aurait plus d'objection à faire. Je me précipitai aussitôt vers la fabrique, où je trouvai le fils du propriétaire. Je lui exposai vivement mon affaire, et sa réponse dissipa aussitôt l'angoisse qui m'étreignait le cœur : « Je suis un fanatique de Wagner, et je ferai, en ce qui me concerne, tout ce que je pourrai pour vous. Seulement, il faut que j'attende l'arrivée de mon père, qui, j'en suis certain, se rendra à mes instances, et donnera son approbation. » On travailla toute la nuit, on fit une brèche dans le mur, le tuyautage fut posé et le lendemain matin nous étions sauvés ! Jamais je n'ai disposé, pour l'Anneau des Niebelungen, de vapeur qui favorisât l'illusion autant que celle-là !

Le propriétaire de l'usine, M. Kohlbaum, qui avait même mis ses ouvriers à notre disposition, ne voulut jamais accepter d'indemnité : il demanda seulement la faveur d'être présenté à Wagner, ce qui eut lieu, en effet, dans des circonstances assez singulières. J'avais prié M. Kohlbaum de venir sur la scène pendant une représentation, et il s'approcha de nous juste au moment où Wagner voulait me prendre à part, pour me faire une communication importante. M. Kolhlbaum se pressait timidement derrière nous et nous suivait, ce qui rendit Wagner si nerveux, qu'il finit par apostropher le malheureux sur un ton de colère : « N... de Dieu ! On ne peut donc pas être un instant

tranquille ! » J'expliquai, naturellement, qu'il y avait eu malentendu, je présentai celui qui nous avait tirés d'embarras au Maître, qui ne tarda pas à se montrer très aimable avec lui.

A propos de ces répétitions, j'ajouterai encore que Wagner était particulièrement content de Seidl, auquel il ne trouvait presque rien à reprendre, et qu'il lui témoigna maintes fois sa satisfaction de la façon la plus cordiale. Plus d'un orchestre devrait se pénétrer des paroles qu'il adressait du haut de la scène à ses musiciens : « Je vous en prie, Messieurs, ne donnez pas trop d'importance au ff, et là où vous le rencontrerez, faites un *f. p.*. et du *p.* un *pp.* Ne perdez pas de vue que, à l'orchestre, vous êtes légion, et qu'ici il n'y a qu'un seul gosier humain ! » A la fin des répétitions, le 4 mai, il nous adressa une petite allocution des plus affectueusement élogieuses et dit, en s'adressant à moi, que tout ce qu'il avait vu et entendu ici, le remplissait d'admiration ; puis, se tournant vers Seidl, il lui exprima ainsi qu'à tout l'orchestre, sa vive gratitude, en termes enthousiastes.

Pour terminer, je voudrais dire quelques mots des représentations du Ring elles-mêmes, qui furent un événement sensationnel, dont on peut à peine se faire une idée aujourd'hui. Pour se rendre au théâtre, on avait déjà sous les yeux un spectacle étrange. Sous les « Linden », à partir du palais de l'empereur et de celui du Kronprinz, le public formait la haie, des deux côtés de la voie ; des milliers de spectateurs étaient aux fenêtres et des agents de police à cheval, sous la direction du Préfet de police, M. de Madaï, avaient mission de maintenir l'ordre ; il y avait des spectateurs jusque sur les branches des arbres ; les personnages de la Cour, passant dans leurs carosses, étaient acclamés, mais l'enthousiasme ne connut plus de bornes lorsqu'on vit arriver en voiture Wagner lui-même, avec sa femme et la comtesse Schleinitz.

L'aspect de la salle, absolument bondée, était féerique ; on aurait dit que la Cour et tout Berlin s'y étaient donné rendez-vous. Je citerai, entre autres personnages présents : le Kronprinz, devenu depuis l'Empereur Frédéric, la Kronprinzessin Victoria, le prince Guillaume avec sa femme, la princesse Frédéric Charles, le prince héritier de Saxe. Meiningen et sa femme, le Maréchal de la Cour, comte Eulenbourg, le comte et la comtesse Perponcher, le comte et la comtesse Dankelmann, le

prince de Bismarck, le comte Guillaume de Bismarck, le comte et la comtesse Rantzau, les princes Radzivill, Hohenlohe, Ratibor, le ministre de Puttkammer, Delbrück, le comte Rheden, etc. Les critiques de tous les journaux berlinois et ceux de beaucoup de grandes feuilles étrangères étaient là ; le monde artistique était représenté, entr'autres, par Albert Niemann, accompagné de sa femme Hedwig, par Joachim, F. Haase, Paul Lindau, F. Spielhagen, O. Blumenthal, J. Seftenheim, Fritz Mauthner, etc., etc.

Lorsque Wagner pénètra dans sa loge, la 5e du premier rang, à droite, il fut acclamé. Il y avait avec lui sa femme, la fille de Bülow, Daniela, et le comte de Wolkenstein, qui était alors ambassadeur d'Autriche à la cour de Dresde. Dans la loge voisine, se trouvaient le ministre, comte de Schleinitz, et la comtesse. Parmi mes invités à moi, il y avait l'Intendant général von Hülsen. Le succès fut complet. Wagner applaudissait lui-même les artistes et paraissait radieux. Le public le réclama sur la scène avec une insistance telle qu'il dut s'exécuter. En redingote noire et pardessus d'été gris, le chapeau haut de forme à la main, il prit place entre Fricka, Wotan et Loge. L'orchestre sonna une fanfare ; à toutes les places s'agitaient des mouchoirs, des milliers de voix poussaient des vivats ! Alors, le Maître s'avança vers la rampe, et, d'une voix ferme mais émue, il adressa au public les paroles suivantes, qu'il improvisa :

« Si vos acclamations sont l'expression de votre reconnaissance et s'adressent à moi, je ne saurais les accepter pour ma personne, et je les reporte sur les artistes, qui sont venus ici des quatre coins de l'horizon, pour donner corps à mon œuvre ! Ils se sont si parfaitement identifiés avec l'idée et le style très particulier de cette œuvre, que je leur offre, à mon tour, l'expression de ma profonde gratitude. Et j'exprime en même temps le vœu que l'œuvre, qui a si magnifiquement débuté aujourd'hui, poursuive longtemps encore une brillante carrière. Si elle a triomphé, ce n'est grâce à aucun artifice, c'est par la seule puissance de l'art ! »

V

Le cheval du Crépuscule des Dieux (Berlin, 1881).

Lors de mon court séjour à Munich, où je m'étais rendu pour obtenir, un congé pour M. et Mme Vogl, j'avais assisté à une

répétition, à la scène du *Crépuscule des Dieux*, et j'avais vu, à la fin de la pièce, le célèbre saut dans le feu de Thérèse Vogl. Le cheval, autrefois favori du roi Maximilien, possédait un instinct absolument incroyable pour son rôle de Grane, la seule fonction qu'il eût encore à remplir. Quand approchait le moment où Brunehilde devait pousser son cri de : « Heïa Grane ! Salue l'ami, » l'animal devenait inquiet et se mettait à souffler fortement et à battre le sol du pied. Et au dernier cri : « A toi mon dernier salut, Siegfried », il faisait vivement demi-tour et traversait la scène au galop, pour se diriger vers le bûcher allumé ; au milieu de sa course, Thérèse Vogl — Brunehilde — s'élançait sur le coursier en se tenant à la crinière, et paraissait ainsi se précipiter avec lui au milieu du bûcher en flammes. Pour le spectateur, l'illusion était complète, tellement la scène était magistralement rendue. Thérèse Vogl, à qui j'exprimais mon admiration pour sa chevauchée, m'avoua que, bien qu'elle fût une écuyère habile, elle ne pouvait l'exécuter qu'avec ce cheval seul, dont l'intelligence tenait du prodige; elle ajouta qu'on était tenté, en le voyant, de lui trouver une véritable organisation musicale. Il exécutait chaque fois le même galop, à la fin du *Crépuscule des Dieux*, à la même mesure, sans qu'elle eût à lui faire un signe, sans qu'il attendît qu'elle fût montée sur lui, comme s'il savait qu'elle ne devait s'élancer qu'en plein galop. Comme nous tenions beaucoup, tous les deux, à représenter ainsi la dernière scène du *Crépuscule des Dieux* devant le public berlinois, j'adressai, d'accord avec M. et Mme Vogl, une requête au roi Louis II, le priant de m'autoriser à emmener ce cheval à Berlin pour les représentations imminentes des *Niebelungen*. Sa Majesté daigna agréer ma requête, à la condition, toutefois, que le cheval serait logé, à Berlin, dans les écuries impériales. Naturellement, l'Empereur avait seul qualité pour autoriser cela. L'Empereur Guillaume Ier, dont la bienveillance est bien connue, donna des ordres pour que les désirs du roi de Bavière fussent satisfaits, que le cheval fût placé dans une de ses écuries et qu'on l'entourât de tous les soins possibles. Nous étions en pleines répétitions, lorsque nous reçumes la nouvelle que le cheval, qu'on allait expédier à Berlin, était malade, et quelques jours après, on nous annonça sa mort. Il s'agissait, maintenant, de trouver un autre cheval, le plus docile possible, qui pût remplir sa fonction aussi bien

dans la *Walkyrie* que dans le *Crépuscule des Dieux*. Que faire ? Pendant des journées entières, je fis rechercher dans tout Berlin le cheval dont j'avais besoin — mais en vain. Comme dernière planche de salut, on me conseilla de m'adresser au Grand Ecuyer de l'Empereur, qui me reçut de la façon la plus aimable... et me refusa nettement le cheval. Pour atténuer un peu la dureté de son refus, il me fit voir diverses particularités curieuses du Palais, et j'allais prendre congé de lui lorsque je lui demandai, de l'air le plus innocent du monde, à qui je devrais m'adresser pour avoir un cheval des écuries royales : « Adressez-vous à l'Empereur, me répondit-il, mais je vous préviens que si l'Empereur dit *oui*, moi je dirai *non !* » Il m'accompagna jusqu'à la porte et je revins bredouille. Je fis aussitôt part de mon échec à Son Excellence M. le comte de Schleinitz, qui était, à cette époque, ministre de la Maison de l'Empereur, et qui m'avait adressé à M. de Pückler. « Cela ne m'étonne pas de la part de ce vieux dur à cuire (il était de l'âge de l'empereur et avait 84 ans), me répondit-il en souriant. Vous pouvez être persuadé que, si je vous avais donné la lettre de recommandation que vous m'avez demandée, il vous aurait reçu d'une façon bien moins aimable, car il aurait vu dans ma démarche un empiétement sur son domaine à lui. Tout le monde, d'ailleurs, sait à quoi s'en tenir à ce sujet, et on se garde bien d'avoir affaire à lui. » On se représente aisément quelle fut ma joie et ma surprise lorsque, deux jours après, je vis arriver chez moi, de grand matin, un laquais de la Cour, qui me remit une carte du comte Pückler, sur laquelle étaient écrits ces mots : « Je vous attends avec Mme Vogl entre 11 heures et midi, au Manège Royal, Breite Strasse, où vous pourrez faire choix d'un cheval. » Que s'était-il donc passé ? Son Excellence M. de Schleinitz, à qui je fis part, comme c'était mon devoir, de ce changement de front, si heureux pour moi, m'en donna l'explication. Il riait aux éclats et disait : « C'est impayable ! » Puis il me conta toute l'histoire. « Nous assistions, hier, à une grande soirée chez le kronprinz ; Pückler y était aussi. J'exposai à Son Altesse Impériale l'embarras où vous vous trouviez par rapport au cheval, et lui narrai votre visite chez Pückler. « Je connais le vieux, me répondit-il, il n'y a rien à faire avec lui. Si j'allais lui en toucher un mot maintenant, il serait dans le cas de se buter complètement. Mais, attendez-donc, je tacherai

de voir si, à table, il n'y aura pas moyen de lui soutirer le cheval. Avant tout, je vais donner des ordres pour qu'on le place près de nous. Mais de grâce, ne lui dites pas un mot du cheval ! » A table, au cours de la conversation, le kronprinz, se tournant vers Schleinitz, lui dit, à haute voix, de façon à être entendu par toute la société : « Ce que vous nous avez raconté tantôt, mon cher Schleinitz, au sujet de l'embarras où se trouve Neumann, à propos de Grane et de l'impossibilité où il est de donner les *Niebelungen*, parce qu'il ne trouve pas un Grane convenable, nous a beaucoup peinés. Toute ma famille et moi, nous nous faisions déjà une fête d'assister à cette représentation. » Puis le kronprinz passa aussitôt à un autre sujet de conversation, et, dans le courant de la soirée, s'entretint longuement avec le comte Pückler, mais sans faire allusion au cheval. Lorsque je remerciai Son Excellence pour son heureuse intervention, il me dit : « Le kronprinz va être ravi quand je lui annoncerai qu'on a obtenu le cheval ! » Je me rendis, à l'heure indiquée, avec M. et Mme Vogl, tous deux de forts remarquables cavaliers, aux écuries de la Cour de la Breite Strasse, où nous attendait le comte Pückler. L'artiste essaya de 12 à 15 chevaux, mais avec aucun elle ne put obtenir l'audacieux galop du feu ; cependant, nous nous estimâmes heureux d'en trouver un qui, à part cela, remplissait toutes les autres conditions. Les représentations des *Niebelungen* à Berlin en étaient redevables à la gracieuse intervention du kronprinz qui devint, plus tard, l'Empereur Frédéric.

Cependant, une grosse émotion était encore réservée à Neumann, lors de la représentation du Crépuscule, le 9 *mai* 1881.

Pendant le changement de décor du IIIe acte, Wagner vint me voir sur la scène, pour m'exprimer toute sa satisfaction et s'entretenir avec moi de quelques petites modifications scéniques, qui lui paraissaient nécessaires. Je le reconduisis ensuite dans sa loge du premier étage, pour me rendre, de là, dans la mienne, qui était au rez-de-chaussée. Un instinct irrésistible me poussa à remonter encore une fois sur la scène, bien que j'eusse toute confiance en mes inspecteurs et régisseurs, que je savais fidèles au poste, et que j'eusse été heureux de jouir une fois pleinement de la grandiose scène finale. Je revins donc sur la scène. « Tout est prêt ? » demandai-je — « Tout ! » me répondit-on en chœur.

Comme la Materna n'était pas une écuyère aussi intrépide que la Vogl, le saut dans le feu était exécuté de la façon suivante, qui est adoptée encore sur la plupart des scènes : Brunnhilde se précipite avec Grane dans la coulisse, où se tient une écuyère costumée comme elle, qui s'élance vivement sur le cheval et se jette aussitôt avec lui dans le bûcher. « Est-ce que la fausse Brunnhilde est à son poste ? » demandai-je — « Parfaitement ! » me répondit-on. Je levai les yeux, — et je vis devant moi une Brünnhilde avec de longs cheveux gris cendre qui lui retombaient sur les épaules, et une grande barbe également grise ; cependant, de l'autre côté des coulisses, l'action se précipitait, et on allait arriver à la scène où Brunnhilde s'élance dans le bûcher avec Grane. « Comment ! C'est vous qui devez faire Brünnhilde » lui criai-je d'une voix toute tremblante ? — « Parfaitement ! » Ce n'était pas le moment de discuter longuement, car déjà Mme Materne chantait : « Ton épouse bienheureuse, Siegfried, te dit un dernier adieu » et se dirigeait vers les coulisses avec Grane. Je me jetai sur le figurant, lui arrachai vivement sa perruque et sa fausse barbe, enveloppai sa tête du voile noir, — puis il s'élança sur le cheval, avec la vitesse de l'éclair, et disparut, pendant que je tombais à moitié évanoui, contre un portant des coulisses. A la dernière minute, j'avais sauvé le premier cycle des *Niebelungen*, au momenit où il finissait, d'une épouvantable catastrophe.

Voici ce qui s'était passé. Sur la recommandation de la comtesse de Schleinitz, on avait engagé un coiffeur, qui avait été employé au théâtre de Bayreuth, en 1876, et qui prétendait être au courant de « *tout* ». En effet, il y avait été chargé, spécialement, de faire la tête des figurants. Or, pendant que le soldat, qui devait monter Grane et qui était un merveilleux cavalier, attendait dans la coulisse, revêtu du costume de Brünnhilde, le coiffeur passa là par hasard, aperçut ce superbe cavalier, et, croyant avoir un simple figurant devant lui, s'empressa de lui appliquer, dans un excès de zèle, une immense barbe et une perruque grise. L'excellent militaire ,qui ne savait pas ce dont il s'agissait, se laissa faire ; d'un autre côté, l'inspecteur de la scène et le régisseur, absorbés ailleurs par leur tâche multiple, ne s'étaient pas autrement préoccupés de celui qui devait s'élancer dans le feu à la place de Brünnhilde.

VI

WAGNER ET LA COUR IMPÉRIALE (Berlin, mai 1881).

Pendant le 3e Cycle, l'Empereur Guillaume Ier était revenu de Wiesbaden à Berlin. Les journaux annoncèrent, à cette époque, qu'il s'était procuré les 4 librettos du Ring, et qu'il avait l'intention d'assister à une de nos représentations si les médecins le lui permettaient. Effectivement, un fonctionnaire de la Cour vint chez moi pour me demander, de la part de l'Empereur, le texte des 4 opéras tel qu'il était chanté. Bismarck, comme on le sait, n'allait jamais au théâtre, et cependant, il manifesta également à E. Scaria, qui avait le privilège de le connaître personnellemeint, le désir d'entendre au moins une fois la *Walkyrie*. Parmi les admirateurs les plus enthousiastes des *Niebelungen*, il y avait aussi Ernesto Rossi,, alors en représentations à Berlin, qui s'écria, après avoir entendu Siegfried : « Mais après cela, il n'y a que le déluge » (*sic*). Pendant la 3e représentation de *Siegfried*, au début du 2e acte, l'assistance eut l'agréable surprise de voir le vieil Empereur apparaître dans la loge de la Cour, où il demeura jusqu'à la fin du spectacle. On sait que le vénérable souverain, élevé dans le culte d'un art différent, n'a jamais été un fervent de Wagner. Mais il avait le cœur trop haut placé, trop de tact et le sentiment national trop développé pour se tenir à l'écart d'une fête à laquelle les plus éminents esprits de son peuple prenaient part avec tant d'enthousiasme.

Le chef de la maison Bote et Bock avait organisé, pour le lendemain dimanche 22 mai, date anniversaire de la naissance de Richard Wagner, un « dîner solennel des Niebelungen ». Pendant le repas, nous remarquâmes que le maître de la maison avait l'air tout gêné, à partir du moment où un domestique lui eût remis un message. La conversation générale languissait ; enfin, Hugo Stocket me dit d'un air un peu effaré : « Le Préfet de police, de Madai, est au salon et désire vous parler. » Stupeur parmi les assistants ! Pendant qu'ils se demandaient, tout inquiets, quel pouvait bien être le motif de cette visite inattendue, j'entrai, le sourire aux lèvres, dans le salon où M. de Madai m'accueillit avec ces mots: « J'arrive à l'instant de l'hôtel de Rome, où j'ai appris que vous diniez ici. » Il me demanda ensuite si, à l'occasion de l'anniversaire de Wagner, on projetait de faire une cérémonie publique quelconque sur la scène. Sur

ma réponse négative, il me déclara qu'il ne trouverait absolument rien à y redire, mais me pria de lui communiquer mes intentions, car l'Empereur s'abstiendrait de venir au théâtre, si on avait l'intention de faire une démonstration quelconque en l'honneur du Maître. Je lui renouvelai l'assurance qu'on n'en ferait rien ; il m'annonça alors officiellement que l'Empereur assisterait à la représentation du *Crépuscule des Dieux*, en me priant de ne pas commencer avant l'arrivée de Sa Majesté. « D'ailleurs, ajouta-t-il, vous n'aurez pas à attendre, l'Empereur étant toujours exact. »

On peut se représenter aisément l'enthousiasme que je soulevai en apportant à la société l'heureuse nouvelle de cette visite officielle. Je me rendis aussitôt au Théâtre Victoria, où les artistes accueillirent mon message avec non moins d'enthousiasme.

. . .

Le dernier cycle du Ring fut donc représenté devant le Maître avec un succès complet. Il occupait encore l'avant-scène des premières, avec sa femme et ses enfants. Quand il entra dans sa loge, l'orchestre sonna de nouveau une fanfare, et le public, enthousiasmé, lui fit une ovation; le maître s'inclinait, pour remercier. L'impression fut profonde, malgré l'absence de Mme Reicher-Kindermann, subitement indisposée, et que Mme Orlanda Riegler remplaça au pied levé, dans le rôle de Fricka. Après l'*Or du Rhin*, Wagner manifesta un étonnement joyeux de ce qu'une œuvre, que d'autres grandes scènes désespéraient de pouvoir jamais représenter, pût être donnée ici, sans le moindre accroc, malgré l'empêchement survenu à l'un des principaux artistes. Le Maître s'était retiré avec les siens, dès que le rideau fut tombé, mais les vivats et les rappels enthousiastes des spectateurs ne cessèrent que lorsqu'il se fut montré à deux reprises au bord de sa loge.

Dans ce 4e cycle, la représentation de *Siegfried*, avec Vogl dans le rôle de Siegfried, fut une des plus parfaites. Le Kronprinz, le prince Guillaume et sa femme, le Grand-Duc et la Grand-Duchesse de Mecklembourg, venus exprès à Berlin, assistaient à la représentation dans les trois premières loges du premier rang. Dans le public, c'était du délire, et on réclamait à tout prix le Maître. Mme Wagner qui se trouvait, avec ses filles, dans la loge de la comtesse Schleinitz, envoya à plusieurs reprises le petit Siegfried chercher son père, et quand celui-ci parut,

au bout de cinq minutes, ce fut une véritable tempête d'applaudissements et d'ovations qui ne finissaient pas. Aussi, notre embarras fut-il assez grand lorsque nous nous demandâmes sous quelle forme nous pourrions, après la fin du *Crépuscule des Dieux*, rendre au Maître un hommage qui fût digne de lui, et que l'enthousiasme du public nous commandait. Tout en exprimant notre gratitude au compositeur, il nous fallait remercier également la famille impériale, et en particulier le vénérable souverain, dont la présence avait rehausisé l'éclat de ces soirées, et enfin la Presse et le public. Le texte de l'allocution que je devais prononcer fut établi de concert avec Paul Lindau, Fréd. Spielhagen et Aug. Fœrster, ce qui prouve le soin que nous avions mis à ne froisser personne. Fœrster me fit même la proposition, qui ne laissa pas que de me surprendre, de descendre lui-même dans le trou du souffleur et de me souffler mon discours : tels étaient l'enthousiasme et le dévouement que nous apportions tous à cette solennité, qui devait être le couronnement de ces représentations des *Nibelungen*. Mais les choses tournèrent autrement ! Au début, tout parut marcher à souhait. Une salle brillante écoutait le *Crépuscule des Dieux*. L'Empereur Guillaume, la princesse de Bismarck, la comtesse de Rantzau et sa fille, le comte Guillaume de Bismarck; etc., etc., assistaient à la représentation. Les musiciens avaient suspendu des guirlandes de laurier autour du pupitre de Seidl et soninèrent une fanfare solennelle en l'honneur du Maître, quand il vint à l'orchestre pour les remercier d'une façon toute particulière. Déjà, on pouvait remarquer chez Wagner une nervosité manifeste. Lorsque, à la fin de la représentation, il parut, à ma demande instante, sur la scène, où nous avions l'intention de lui faire la surprise d'une ovation spéciale, il était blême. Cependant, il nous avait manifesté le désir de prendre la parole pour remercier.

Pendant que les acclamations et les rappels de la salle arrivaient jusqu'à nous à travers le rideau que l'on avait baissé, tout le personnel s'était réuni sur la scène et entourait Wagner, puis le rideau se releva. Tous les spectateurs étaient restés à leurs places : je voyais la tête de Fœrster émerger du trou du souffleur ; je commençai mon discours:

« Permettez-moi, au moment solennel où l'œuvre grandiose qui, depuis un mois, nous réunit ici, prend fin, d'exprimer ma

gratitude profonde à tous ceux qui ont contribué et collaboré à ce merveilleux succès. Je remercie tout d'abord les augustes membres de notre famille impériale..... »

A peine eus-je prononcé ces mots que Wagner fit demi-tour et quitta la scène. J'étais abasourdi et bouleversé par cette sortie qui avait eu lieu sous les yeux de toute la Cour et devant des milliers de spectateurs, mais je fus obligé de continuer tranquillement mon discours, comme si rien ne s'était passé.

Après avoir remercié les augustes membres de la famille impériale, le public, les musiciens et les artistes, je continuai ainsi :

« Maintenant, comment pourrais-je vous exprimer ma gratitude, Glorieux Maître (je dus prononcer la suite tourné vers les coulisses) de m'avoir jugé digne de faire connaître votre œuvre à la Métropole allemande ? Si nous n'avons pu réaliser tous vos désirs, laissez-nous espérer, au moins, que vous voudrez bien vous souvenir aussi de ce que nous avons fait de bon, et vous montrer indulgent envers nos défaillances. Je vous dirai à mon tour, en terminant, les paroles que vous avez mises dans la bouche d'un de vos personnages, s'adressant à un autre maître chanteur :

« A toi le prix !
Pas un ne sait lutter comme toi !
Oui ! Divin chanteur, reçois la palme :
Ton chant t'a valu ta maîtrise. »

Ces paroles soulevèrent un tel enthousiasme et de telles acclamations, que le Maître se décida à revenir dans sa loge et à s'incliner, en guise de remerciements, devant ses innombrables admirateurs.

Cependant, sur la scène, régnait l'embarras le plus pénible. Il nous semblait que l'on avait lancé une douche glacée sur notre enthousiasme et notre joie à fêter le Maître. Il y avait là M. et Mme Vogl, avec la gigantesque couronne de lauriers destinée au Maître, tous les artistes qui avaient chanté ce soir-là dans le *Crépuscule des Dieux*, encore revêtus de leurs costumes, tous les autres qui avaient figuré dans le Ring, tous en tenue de soirée, Mme Materna en superbe robe de soie, Scaria, la poitrine constellé de décorations ; tous, nous étions navrés, consternés, et, je

dois l'avouer, secrètement persuadés que ce n'était pas un malaise réel, mais plutôt un singulier caprice d'artiste, qui nous avait gâché cette solennité préparée par nous avec tant d'amour, et qui avait détruit l'œuvre que nous avions édifiée au prix de tant d'efforts, et dont le succès avait été si complet jusque-là.

C'est sous l'empire de ces sentiments, où il y avait une grande part de vérité et peut-être aussi quelque exagération, que j'écrivis à Wagner une lettre dans laquelle je lui disais que, après ce qui venait de se passer, j'étais résolu à rompre toutes relations personnelles avec lui.

Le lendemain, Wagner m'envoya Seidl, et ensuite Vogl, pour me dire, de sa part, qu'une crampe au cœur, qui l'avait pris subitement, l'avait réellement forcé à quitter la scène. Mais je ne croyais pas à la vérité de ce qu'il disait. D'un autre côté, P. Lindau et Spielhagen, et d'autres, insistèrent vivement auprès de moi, cherchant à me persuader que je n'avais pas le droit d'oublier si vite l'affront subi. Voyant que je restais inflexible, R. Wagner se décida à m'écrire la lettre suivante:

Berlin ce 30 mai 1881.

Cher Monsieur Neumann !

Je ne saurais dire si c'est la surexcitation où je me trouvais, ou la surprise que vous m'aviez ménagée, qui a provoqué le violent malaise qui m'obligea, hier, à quitter la scène ; j'apprends, seulement, que ce malaise a été remarqué par les personnes présentes. Vous auriez dû tenir compte de la possibilité de pareils accidents, surtout depuis que ma femme vous avait, dans une bonne intention, mis au courant de mon état et que je vous avais expressément prié d'éviter tout ce qui était de nature à provoquer une de ces crises. Je suis peiné de voir, que cette fois encore, vous avez douté de notre sincérité. Le soi-disant « affront » que je vous aurais fait, disparaît, dès que l'on ajoute foi à mes déclarations, et je n'ai rien négligé pour que ce but fût atteint là où cela était nécessaire.

J'ai proclamé hautement, par des paroles et par des actes, les sentiments que j'éprouve pour vous et pour l'ensemble de vos artistes ; il est donc inutile de faire une nouvelle démonstration théâtrale.

Je vous souhaite de vous rassurer au sujet de l'affront que vous croyez avoir reçu, et je ne vois aucune raison, en ce qui me concerne, de rompre avec vous, des relations qui m'ont toujours été des plus agréables. J'aurai d'autres désirs à vous manifester — en toute cordialité et amitié.

Affectueuses salutations.

Votre R. Wagner.

VII

WAGNER HOMME D'AFFAIRES.

Dès 1876, *Neumann, ayant assisté aux représentations de Bayreuth, avait conçu l'idée de monter le Ring à Leipzig l'année suivante. Une première démarche ne réussit pas:*

Pendant mon séjour à Bayreuth, je rencontrai, par hasard, Louis Bœsendorfer, le chef de la célèbre maison de ce nom, et nous échangeâmes nos impressions sur ce que nous venions de voir au théâtre : Bœsendorfer, qui était un ami intime de Liszt et un admirateur fervent de l'Art et de la Beauté, fut manifestement surpris de voir avec quel enthousiasme je parlais de Wagner. Il paraissait approuver tout particulièrement l'idée qui, à chaque impression nouvelle que je recevais, prenait corps avec plus de netteté et de force dans mon esprit, de transporter l'année suivante, toute l'œuvre colossale de Wagner à Leipzig et de l'y représenter avec la mise en scène complète de Bayreuth. Bœsendorfer se rendit à mes arguments, conquis par l'enthousiasme qui m'animait. Je lui faisais valoir que l'orchestre du *Gewandhaus* (1), qui est en même temps celui du théâtre, était merveilleux, que j'avais à Leipzig des chanteurs remarquables auxquels je comptais adjoindre les artistes étrangers que le Maître lui-même pourrait me proposer, et enfin que, par sa situation géographique, Leipzig était au centre de l'Allemagne et la ville natale de Wagner. Bref, je dus lui parler avec une éloquence si persuasive, qu'il me proposa de s'entretenir de mes projets avec Liszt, ce qu'il fit en effet. Liszt en fut tellement séduit qu'il en parla aussitôt à Wagner. Je fus invité, par l'intermédiaire de Bœsendorfer, à me rendre, le lendemain matin, avant 9 heures, à Wahnfried, pour discuter mes projets avec Liszt et Wagner lui-même. Je fus exact au rendez-vous. Liszt me reçut avec sa douceur bien connue, et notre entretien nous montra que nos vues étaient parfaitement d'acord. Puis il écrivit quelques mots sur un petit feuillet de papier auquel il donna la forme d'une lettre en miniature, et la fit porter par un domestique à Wagner, qui était dans sa chambre à coucher. Quelques instants après, le domestique revint avec la réponse. Après y avoir jeté un coup

(1) Orchestre célèbre dans toute l'Allemagne, qui donne ses concerts dans une salle de la halle aux draps (*Gewandhaus.*)

d'œil, Liszt se mit à sourire, puis, après un moment de réflexion. me donna le billet à lire. Sur le recto, Liszt avait écrit:

« O génie inconcevable ! Neumann est là ! Descends pour causer avec lui. »

Sur le verso, Wagner avait écrit de sa prepre main :

« O génie encore plus inconcevable ! Je suis en chemise et ne peux pas descendre. J'ai de nouveau et longuement réfléchi aux projets de Neumann. Décidément, il m'est impossible de renoncer à l'idée de reprendre les représentations, l'an prochain, à Bayreuth. »

Pour le moment, mon projet échouait. Mais Liszt et Bœsendorfer étaient d'avis, comme moi, que la reprise des représentations de Bayreuth serait absolument impossible pour l'année suivante, et l'événement leur a donné raison. Tout le monde sait que Bayreuth est resté muet de 1876 à 1882.

Les négociations furent reprises, mais traînèrent, par la mauvaise volonté de Foerster, l'associé de Neumann, qui lui disait, après avoir vu le Ring à Bayreuth : « Mon cher ami, cette machine-là est irréprésentable ». Cette lettre de Wagner à Foerster entre plusieurs autres, le montre attentif à ne pas se laisser duper.

Londres W., 12, Orme Square, Baywater,
le 10 mai 1877.

Très honoré Monsieur,

Je regrette vivement que, par suite du retard constant de vos réponses, vous ayez différé la conclusion de notre traité que, par suite de mes nombreuses occupations à Londres, je parviens aujourd'hui seulement à établir d'une façon circonstanciée.

Je dois vous dire, tout d'abord, que nous n'envisageons pas du tout de la même manière le point qui nous sépare. Je vous l'ai déjà dit dans une précédente lettre : après avoir parcouru rapidement votre dernière lettre adressée à Bayreuth, je pouvais vous télégraphier immédiatement, heureux de voir l'affaire Unger enfin réglée, que j'acceptais vos propositions. Mais, à une seconde lecture, le paragraphe actuellement en litige, en raison de sa rédaction fort peu claire, m'inspira aussitôt les réserves que je vous ai immédiatement communiquées par lettre. Votre réponse du 3 mai, reçue à Londres, me prouve que, si je n'ai aucune raison de mettre en doute l'exactitude de ce que vous me dites sur les ressources actuelles du théâtre de Leipzig, naguère encore si florissant, je suis autorisé à considérer ces ressources comme insuffisantes pour mener à bonne fin l'entreprise que vous projetez. En effet, si vous prétendez acquérir pour trois ans

le droit de représenter, à l'exclusion de tous les autres théâtres de l'Allemagne du Nord, mon Anneau des Niebelungen, *le monde entier se demandera avec raison quels énormes avantages matériels ont pu me décider à vous accorder un privilège pareil. Or, comment pourrais-je espérer que ce théâtre, que j'ai choisi non dans un but de lucre, mais parce que j'étais convaincu qu'il réaliserait mon œuvre dans l'esprit même où je l'ai conçue, comment pourrais-je espérer, dis-je, que ce théâtre sera à la hauteur de sa tâche si vous n'êtes pas même en mesure d'offrir à l'auteur un petit dédommagement pour ce monopole de trois ans qu'il vous concède ? Vous avez inséré dans vos stipulations une clause* dont il n'avait jamais été auparavant question entre nous, *à savoir que* vous jouiriez de votre privilège une année entière après la représentation *de la dernière pièce du* Ring, *tandis que vous avez résolu la question litigieuse des « honoraires », en en résumé, en échange du monopole que je vous accorde pour trois ans, vous m'offrez de me payer simplement dix pour cent de droits faisant de ceux-ci une simple avance remboursable en peu de temps ; d'auteur, ce que tous les autres théâtres m'accorderaient* eo ipso. *Je crois donc que, dans tout cela, vous vous êtes montré un peu trop prudent à mon égard, et je me vois obligé de vous faire connaître mes dernières conditions.*

Ou bien, 10.000 *marks comme « honoraires » pour le privilège que je vous accorde de représenter seul le* Ring, *avec* 10 *pour cent de droits d'auteur sur la recette de chaque soir. — Trois mille francs devront être versés le* 1er *juillet, les* 3.000 *derniers le* 1er *septembre courant. — Ou bien* 10 *pour cent de droits d'auteur : les* 4.000 *marks reçus comme acompte seront à retenir sur ces droits, à raison de* 5 *pour cent. Par contre, je ne vous accorde aucun privilège ni droit exclusif de représenter mes pièces ; cependant le Théâtre de Leipzig s'engage à représenter* Siegfried *et le* Crépuscule des Dieux *dans les délais qui ont été fixés.*

Ou bien, *le Théâtre de Leipzig renonce absolument à traiter : dans ce cas, et dès que je recevrai votre renonciation, je vous renverrai immédiatement les* 4.000 *marks que vous m'avez avancés.*

Si vous vous retirez, je désire également que vous ne vous considériez pas comme engagé vis-à-vis d'Unger. Il plaît beaucoup ici et trouvera à se caser. Quant à votre traité avec lui, je le trouve très difficile à exécuter, et je me demande comment un ténor parviendrait à jouer mes pièces 120 *fois par an, s'il veut toucher l'intégralité de son traitement. Je crois qu'il serait plus humain d'exiger de lui de jouer* 100 *fois, et de lui donner la moitié de son traitement comme feux ! Mais cela se règlera plus tard.*

Je vous remercie des bons vœux que vous formez pour ma santé, et j'espère qu'ils se réaliseront : ma vie n'est pas précisément facile, en ce moment.

Je vous envoie mes cordiales salutations.

Votre très dévoué
Richard Wagner.

Enfin, Neumann finit par convaincre Foerster qui lui donne pleins pouvoirs pour négocier avec Wagner.

Sans discuter davantage avec Foerster, je télégraphiai donc :

— *Richard Wagner, Bayreuth.*

Prière me faire savoir si je puis avoir l'honneur d'être reçu par vous demain.

Neumann, directeur de l'Opéra.

Quand j'arrivai le soir au théâtre, on me remit la réponse du Maître :

Neumann, directeur Opéra, Leipzig.
Bayreuth, le 20 janvier 1878.

Volontiers. Demain 4 heures ou 8 heures du soir.

WAGNER.

Foerster ne fut mis au courant de ma dépêche qu'en lisant cette réponse. Le soir même, je partis pour Bayreuth, où, à cause des correspondances défectueuses du service d'hiver je n'arrivai que le lendemain, dimanche, 21 janvier, vers 2 heures de l'après-midi. Quand, à 4 heures, j'entrai à Wahufried, je fus conduit dans le grand cabinet de travail du Maître, devenu depuis si fameux, et là mon attention fut absorbée d'abord par deux peintures, le portrait de Mme Cosima Wagner et celui de Schopenhauer. Presque aussitôt, entra Mme Cosima Wagner, qui m'aborda avec ces mots : « Mon mari dort, et je vous prie de vouloir bien, en attendant, accepter ma compagnie; je ne voudrais pas l'éveiller encore. » Au bout d'environ une demi-heure, que j'employai à mettre cette femme si intelligente au courant de l'affaire qui m'amenait, le Maître parut. En dehors des rencontres fugitives que j'ai mentionnées, je le voyais en face pour la première fois. Il portait le béret ben connu, un court veston de soie foncée et un pantalon gris. Il vint aussitôt à moi d'un air cordial : « Je suis heureux que vous cherchiez à renouer les relations interrompues entre nous depuis l'année dernière, car l'échec de notre projet m'a beaucoup troublé. Le fait que vous avez entrepris le voyage de mon Leipzig à Bayreuth, en hiver, et par ce temps, me dit déjà que vous avez, cette fois, des intentions sérieuses : et vous me faites tout à fait l'effet d'un homme qui n'est pas venu par plaisir de Leipzig à Bayreuth ». Et, tout en prenant sur ses genoux le jeune Siegfried, alors âgé de 7 ou 8 ans, il se tourna vers moi :

— Eh bien, voyons, qu'avez-vous à me dire,

Là-dessus, je commençai à exposer mon plan à Richard Wagner. Je lui dis d'abord que mon intention était de représenter, en cinq mois, l'ouvrage entier en deux séries, c'est-à-dire : l'*Or du Rhin* et la *Walkyrie* en deux soirées consécutives : 28 avril, première de l'*Or du Rhin ;* 29 avril, première de la *Walkyrie ;* puis, le 21 septembre, première représentation de *Siegfried*, et, le 22 septembre, première du *Crépuscule des Dieux.*

Mon enthousiasme pour l'ouvrage m'avait sans doute inspiré une éloquence qui fit sur Wagner une impression visible. Ses yeux lancèrent surtout des éclairs quand je lui donnai l'assurance que je ne me résignerais en aucun cas à donner d'abord la *Walkyrie* et plus tard seulement l'*Or du Rhin*, comme d'autres scènes l'avaient fait avant nous ou se préparaient à le faire. A ces mots, il m'interrompit d'un geste prompt et, se tournant vers sa femme, il dit : « Ecoute, Cosima, ce que nous dit là Neumann. Il veut donner le *Ring* dans son ensemble et en ordre, il m'indique déjà les dates auxquelles les pièces seront représentées. Mais il ne tiendra pas plus parole que les autres. » Et il continua en se tournant vers moi : « Si vous faisiez cela, vous seriez le premier directeur de théâtre intelligent. » Je répondis : « Maître, je vous le répète, le 28 avril, première représentation de l'*Or du Rhin ;* le 29, première de la *Walkyrie ;* le 21 septembre, première de *Siegfried ;* le 22, première du *Crépuscule des Dieux.* » Là-dessus, il y eut un court silence pendant lequel Wagner me regarda fixement, puis soudain, il me posa cette question : « Dites-moi, comment pouvez-vous me fixer dès aujourd'hui les dates des premières représentations? »

— Maître, répondis-je, c'est bien simple. C'est le 28 avril que s'ouvre chez nous, à Leipzig, la foire de Pâques, et le 21 septembre la foire de la St-Michel. Je ne crois pas pouvoir choisir d'époques plus favorables pour faire connaître vos œuvres à Leipzig. » Cette réponse fit sur lui, qui était originaire de Leipzig, un effet convaincant. Il m'examina encore un moment puis, se tournant vers sa femme : « Que dis-tu de cet homme ? Faut-il le croire ? » Et quand Mme Cosima Wagner se fut exprimée avec sympathie sur le plan que j'avais développé, le Maître se tourna vers moi pour avoir des renseignements plus précis sur l'organisation scénique, l'orchestre et le personnel. Et alors

il commença à s'expliquer sur toutes les difficultés de mise en scène, une par une et jusque dans les moindres détails, d'une façon pour moi inappréciable. L'attention passionnée avec laquelle je suivais ses explications parut lui plaire, et ce qui le charma surtout, ce fut que je ne craignis pas de m'expliquer franchement sur certaines imperfections scéniques que j'avais remarquées à Bayreuth, en 1876, et que, instruit par lui, j'espérais corriger. De ce nombre étaient d'abord la scène des Filles du Rhin, le changement à vue de Walhalla, et surtout le « Feu magique », — qui devait, en effet, être réalisé à Leipzig d'une façon qui servit ensuite de modèle aux autres scènes, tandis qu'il était réservé à Bayreuth de nous donner plus tard, en 1896, une exécution idéale et parfaite de la scène des Filles du Rhin. — Quand nous eûmes encore traité à sa satisfaction quelques questions d'art et d'affaires, il me demanda, avec une bienveillance infinie, dans le ton, de m'asseoir à son bureau et d'écrire le projet de traité. Je lui répondis : « Maître, si vous vous asseyiez au bureau et si je dictais, je préférerais cela. » Il me regarda avec surprise, mais sans paraître mécontent : « Comment, vous voulez dicter, et que moi j'écrive ? » — « Oui, Maître, car d'abord, je dicterai le traité tel qu'il doit être dans notre commun intérêt, et ensuite, j'aurai ainsi de votre main, un document sans prix. Richard Wagner, auquel ma réponse plut, regarda sa femme en souriant. Appuyé du bras droit sur le bureau, il se tourna vers moi : « Eh bien, dictez. » Et, s'asseyant, il écrivit sous ma dictée, avec des corrections absolument insignifiantes, les dispositions suivantes :

Traité

J'ai cédé aujourd'hui à M. le Docteur Auguste Fœrster, directeur du théâtre municipal de Leipzig, pour la durée de sa direction ou de celle de M. le Directeur Angelo Neumann au même théâtre, le droit de représenter mon ouvrage l'Anneau des Niebelungen *aux conditions suivantes : la direction du théâtre ci-dessus désigné a le droit de représenter l'ouvrage précité et devra me verser pour chaque représentation, un droit de* 10 *pour cent sur la recette quotidienne et de* 5 *pour cent sur les abonnements, droit qui ne pourra cependant pas excéder la somme de* 874 *marks,* 20 *pfennigs. Sur ces versements l'auteur recevra une avance de* 10.000 *marks qui devront lui être remis aux époques suivantes : à la signature du traité,* 2.500 *marks ; le* 1er *avril* 1878, 2.500 *marks. Enfin les* 5.000 *marks restants lui seront payés le* 1er *avril* 1879.

Cette avance viendra en déduction des droits proportionnels jusqu'à concurrence de la moitié et jusqu'à ce que la totalité de cette avance ait été ainsi remboursée.

Richard WAGNER.

Bayreuth, le 21 janvier 1878.

Quand il eût signé et que nous nous fûmes mutuellement souhaité le meilleur succès, je fus invité à prendre part, à Wahufried, au dîner de famille. Je dus malheureusement refuser en remerciant, car le temps avait passé vite, et, si je voulais partir par le train qui m'amènerait le lendemain matin à Leipzig, il était grand temps de prendre congé. Je n'avais plus un jour à perdre et il fallait commencer de suite des préparatifs de toute sorte. On comprit mes raisons et, après des adieux cordiaux et encore mille souhaits de succès, je quittai Wahnfried et volai plus que je n'allai à l'hôtel et de là à la gare.

VIII

DEUX CHEFS D'ORCHESTRE

Otto Dessoff, ancien chef d'orchestre de la Cour, directeur des Concerts philharmoniques et professeur au Conservatoire de Vienne, auquel m'unissaient de très anciennes et très amicales relations, et qui était alors directeur de l'Opéra à Francfort, m'avait écrit à Leipzig : « Mon cher ami, je vous recommande un jeune musicien, qui est un de mes anciens élèves au Conservatoire. Il est actuellement second violon à l'orchestre de l'Opéra de la Cour. Retenez bien son nom, il a de l'ambition et surtout, malgré son extrême jeunesse, un talent qui m'a souvent étonné. »

Il n'y avait pas à mettre en doute le jugement et la compétence de Dessoff. D'ailleurs, je l'estimais également très haut comme artiste, comme homme et comme ami ; je pris note du nom et, de Leipzig, je fis avertir le jeune homme de ma prochaine arrivée. Il vint me trouver, et une heure après il était à moi. Il venait de prendre la situation de chef des chœurs à la place de Victor Nessler, qui, grâce au très vif succès de son *Preneur de rats de Hameln*, à Leipzig, s'étais assuré une existence indépendante, mais il ne la garda que trois mois. Dès les répétitions des *Niebelungen*, j'eus occasion d'écrire à Dessoff combien je lui savais gré de m'avoir recommandé ce jeune homme.

Ce musicien, quand il s'agit d'accomplir la tâche gigantesque qu'était la préparation simultanée des deux ouvrages, nous a mainte fois étonnés et émerveillés. Il arrivait souvent que, en haut, dans la salle spéciale, avaient lieu les répétitions d'orchestre que conduisait Sucher, tandis qu'en bas, sur la scène, nous faisions au piano une répétition d'ensemble ou des raccords de l'un ou l'autre ouvrage — ou inversement. — C'était alors le jeune chef des chœurs qui se mettait au piano à la place de Sucher et qui, souvent, même sans ouvrir la partition, soufflait aux chanteurs leurs rôles, même le texte, mot pour mot, et leur indiquait chaque rentrée. Dès que Sucher était empêché par les urgentes répétitions d'orchestre de diriger au piano les *soli* ou les ensembles, c'était une joie de voir avec quel empressement les artistes exprimaient le désir d'étudier avec ce jeune homme. Je déclare ici franchement que, en même temps qu'à Sucher, c'est à Arthur Nikisch, — car c'est de lui qu'il s'agit — et à sa collaboration incessante aux études de l'ouvrage, que nous devons d'avoir pu accomplir de façon si brillante la lourde tâche qui nous incombait.

Le premier ouvrage dont je lui avais confié les études et la direction était l'opérette *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*, jolie partition peu connue en Allemagne. Elle fut donnée à Leipzig, au « Vieux Théâtre », non pas avec notre orchestre permanent, mais avec celui qu'on appelle « Orchestre de Büchner ». L'interprétation musicale fit, grâce à lui, le plus grand effet, si bien que je pus, bientôt après, lui confier un autre ouvrage, l'*Eclair*, d'Halévy, également au Vieux Théâtre, et cette fois encore, avec un orchestre étranger, celui du *Gewandhaus*. Le succès de cet ouvrage surpassa encore celui du premier. Alors se produisit un fait significatif pour l'avenir de ce jeune génie et qui paraîtra aujourd'hui invraisemblable à plus d'un lecteur.

Je prenais mes vacances à Aigen, près Salzbourg, — où j'ai passé tant d'étés délicieux et où j'écris en ce moment ces souvenirs — non sans avoir cependant laissé à mon associé le programme de la saison d'opéra tout étudié et préparé avec indication de toutes les répétitions, etc. Dans ce programme était prévu *Tannhæuser*, avec Arthur Nikirsch comme chef d'orchestre. Notre premier chef d'orchestre et directeur de la musique de Wagner, Joseph Sucher, se trouvait en vacances avec moi. Vers

la fin de mon séjour je reçus d'Auguste Fœrster un télégramme qui m'invitait presque à écourter ma saison et à rentrer à Leipzig. Le contenu en était bref, mais pressant : « Notre orchestre refuse de jouer sous la direction de ce jeune Nikisch : Que faire? » En présence de cette situation difficile, j'étais déjà prêt à prendre sur le champ le train pour Leipzig, quand une idée me traversa le cerveau ; je la communiquai à Fœrster par le télégramme suivant : « Prière de maintenir en tout cas la répétition d'orchestre de *Tannæuser* annoncée pour demain avec Nikisch, de convoquer le comité-directeur de l'orchestre aujourd'hui même ou du moins avant la répétition de demain, et de déclarer à ces Messieurs qu'ils ne sont en aucune façon autorisés à ce refus. Au cas où ils le maintiendraient cependant, ils devraient s'attendre à toutes les conséquences. En dehors de ce point de droit, que je vous prie de faire valoir à l'orchestre, je vous prie de leur dire que je leur accorde néanmoins la faculté de déclarer demain à la direction, au cours de la répétition de *Tannhæuser* conduite par Nikisch, et après l'ouverture, s'ils maintiennent, oui ou non, leur refus. Si l'orchestre n'accepte pas ma proposition, je rentrerai immédiatement à Leipzig. Je vous prie, en attendant, de ne supprimer, sous aucun prétexte le *Tannhæuser*. »

Je n'eus pas seulement la satisfaction de voir l'orchestre accepter ma proposition, avec, il est vrai, l'intention bien arrêtée de formuler unanimement un refus après l'ouverture, j'eus cette joie encore bien plus grande, que le succès sur lequel je comptais se produisit, succès qui fait le plus grand honneur, non seulement au jeune maître, mais encore, et peut-être davantage, à l'esprit artistique de cet orchestre. Le succès du jeune chef après l'ouverture fut si extraordinaire, que les musiciens vinrent eux-mêmes le féliciter de la façon la plus cordiale et la plus enthousiaste, et continuèrent la répétition sans faire la moindre opposition. En dirigeant cette représentation de *Tannhæuser*, Arthur Nikisch s'était classé parmi les premiers chefs d'orchestre allemands.

Dans la lettre suivante, il est encore question d'un autre chef d'orchestre.

Mon cher directeur,

Il s'agit encore aujourd'hui d'une nouvelle recommandation, qui est aussi bien dans l'interêt de la personne présente que dans celui de

l'Opéra de Leipzig. Si une place de chef d'orchestre devient vacante à côté de Seidel, je vous prie très instamment de la confier au jeune M. Mottl, de Vienne, qui a un talent extraordinaire. C'est le dernier musicien que je puisse encore recommander, car je n'en connais plus d'autre. Son talent et son habileté sont exceptionnels et j'ai appris à les connaître par expérience personnelle. Je serais vraiment heureux de savoir votre théâtre dirigé par deux musiciens si capables, si actifs et si aimables dans leur genre. Je suis toujours les évolutions de votre théâtre et je souhaite — aussitôt que vous aurez trouvé le personnel nécessaire — qu'il montre une activité favorable à l'Art.

En vous priant de me rappeler, à l'occasion, au souvenir de mon excellent admirateur et ami, M. le Docteur Fœrster, je reste votre tout dévoué,

Richard Wagner.

Bayreuth, le 10 octobre 79.

Sur cette recommandation, Félix Mottl fut installé comme troisième chef d'orchestre, à côté de Seidl et de Nibrisch. Il vint à Leipzig et eut à diriger, pour ses débuts, *le Postillon de Longjumeau*. Entre temps, le départ de Dessoff pour Francfort rendit vacante la place de premier chef d'orchestre à Carlsruhe, et Mottl fut choisi pour ce poste. Naturellement, il préféra ce champ d'action illimité à sa place de Leipzig, où il n'était qu'en sous-ordre auprès de deux autres chefs d'orchestre, et il partit pour Carlsruhe.

IX

Wagner intime

J'arrivai à Bayreuth le 21 juillet 1880 au matin, et je déjeunai à Wahnfried où se trouvait aussi Franz Liszt.

On avait prévu pour l'après-midi une visite du matériel des Niebelungen au théâtre. Vers 5 heures, le Maître, accompagné de Mme Cosima Wagner, passait me prendre à l'Hôtel du Soleil, dans sa voiture en forme de tente, si connue à Bayreuth. La chaleur était accablante et Wagner demanda un verre de bière. Après la visite, qui fut très satisfaisante, je déclarai au Maître que j'étais disposé à acquérir le matériel pour les représentations de Londres. Richard Wagner me dit alors qu'il allait faire les démarches nécessaires auprès de la chancellerie de Sa Majesté le Roi de Bavière.

Wagner se montra extrêmement gai et loquace. On rit beaucoup. Le Maître, qui avait un fonds d'anecdotes inépuisable à raconter, était surtout d'un comique irrésistible quand il les disait avec l'accent saxon. Il nous raconta entr'autres, celle-ci : « Le directeur saxon d'une tournée d'opéra avait à monter le *Freischütz*. Après avoir, à son avis, admirablement distribué tous les rôles — en utilisant tous les membres de sa famille — il rencontra une grande dfficulté pour le rôle de l'ermite. Tout ce qui avait une note grave dans le gosier était déjà employé. Lui-même chantait le prince. Dans cet embarras, il eut l'idée ingénieuse de faire paraître un messager muet qui lui remettrait à lui, le prince, une lettre. « Comment, dit le prince, une lettre pour moi ? De qui donc ? Ah ! de mon cher vieil ami l'ermite. Eh bien, voyons un peu ce qu'il m'écrit. » Ici l'orchestre jouait le motif de l'entrée de l'ermite et le prince chantait lui-même toute la lettre : « Qui donc le met si sévèrement au ban, etc... »

Puis il raconta, d'une façon particulièrement divertissante, une histoire qui lui était arrivée à lui-même avec un cocher berlinois. Mais à vrai dire, l'effet que produisait Wagner en racontant des bouffonneries de ce genre est indescriptible. Tout ce que je peux dire, c'est que tous ceux qui assistaient à cette réunion du soir à Wahufried, pour moi inoubliable, éclataient sans cesse d'un rire de plus en plus fort, à voir la façon dont Wagner savait donner, et de façon irrésistible, même l'aspect extérieur du cocher. « Par une chaude journée d'été, racontait-il, il était monté sur la place Donhoff, dans une voiture, et avait indiqué au cocher comme but de sa course, une rue située à l'extrême limite de la région où l'on pouvait se faire conduire au tarif simple. Wagner remarqua déjà avec quelle émotion son automédon prit congé d'un de ses collègues, comme s'il s'agissait d'entreprendre un lointain voyage : « Eh bien, adieu, Willem, porte-toi bien, nous ne nous reverrons pas de longtemps. » Quand ils eurent parcouru une certaine distance, la voiture s'arrêta soudain, le cocher descendit, vint ouvrir la portière de droite et la referma, puis en fit autant à celle de gauche, remonta ensuite sur son siège et se remit en route. Arrivé à destination, Wagner lui demanda ce que cela signifiait. Alors, le cocher avec un regard malin : « Je voulais tromper mon cheval, autrement il n'aurait jamais

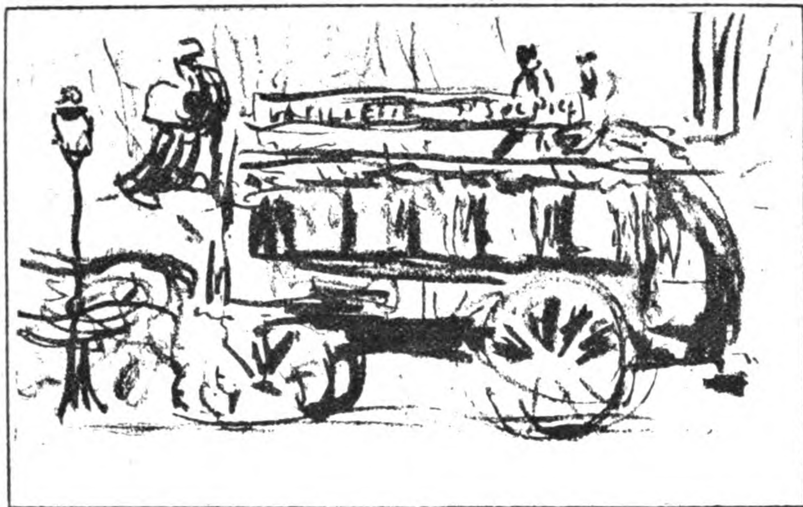
pu croire que toute cette distance à parcourir ça ne faisait qu'une course et il n'aurait plus voulu marcher. Comme ça, il a cru qu'un client descendait et qu'un autre montait. »

Cette façon originale de lui faire comprendre qu'on comptait sur plus que le tarif ordinaire, avait ravi Wagner, qui s'en amusait comme un roi.

ANGELO NEUMANN.

(*Traduit par* MM MAURICE RÉMON et WILHELM BAUER.)





Dix Dessins d'Albert Marquet

La première pensée qui m'est venue devant les dessins de M. Albert Marquet a été celle de m'enfuir au plus vite pour leur laisser une place qu'à eux seuls ils remplissent si bien.

C'est par un souci mal placé de l'importance qu'a l'art d'écrire que je suis resté à mon poste. Je me suis dit : « Voici un peintre qui s'est amusé à dessiner dans Paris tout ce qu'il a rencontré et qui l'a fait avec tant de succès qu'il semble avoir remporté une victoire et conquis le droit de traiter à sa guise tout ce qui désormais se présentera devant lui. Moi aussi, j'ai vu ce qu'il nous montre. Il faudrait prouver à ces gens-là que les écrivains, autant qu'eux, ont le pouvoir de recréer les choses et de les faire vivre à leur façon. Il faudrait leur prouver que nous aussi nous connaissons les ressorts secrets du monde et de la vie. Je m'en vais engager avec M. Marquet une lutte sur son propre terrain. J'aurai même sur lui cet avantage qu'en plus des choses auxquelles je m'attaquerai, je pourrai m'attaquer à M. Marquet lui-même et m'emparer du maître après m'être emparé de son bien. »

J'ai, par la suite, préféré garder un silence qui n'offrait que des avantages.

Un peu plus tard, je me suis aperçu qu'il me restait encore un beau rôle à remplir, qui serait d'exprimer de mon mieux l'impression que m'ont laissée les dessins de M. Marquet. Je sais bien que cela offre aussi certaines difficultés, mais puisqu'il y a tant de gens qui ont mal parlé des bonnes choses sans en être déshonorés, du moins ne courrai-je pas un bien grand danger. Tout au plus, une fois encore, aura-t-on le regret de voir un écrivain quitter son travail coutumier pour parler sans intelligence et sans profondeur de ce qui demande, pour être apprécié à sa juste valeur, beaucoup de goût et un sens pénétrant.

Du peintre qu'est M. Marquet, je n'ai pas à dire un seul mot et je ne me hasarderai pas à dire un seul mot. Les dix dessins que publie la *Grande Revue* montreront assez bien que l'homme qui,



avec tant d'à propos et une si parfaite connaissance de sa matière, nous décrit ces dix anecdotes, saura traiter avec esprit et avec poids les grands sujets d'ensemble.

Je ne connais guère que M. Francis Jammes qui, en littérature, dans un genre tout différent, du reste, dans un genre presque opposé à celui de M. Marquet, ait fait vivre avec des traits aussi inattendus et comme sortant de la profondeur même de son sujet les personnages qu'il a rencontrés.

Il y a un petit cordonnier naïf et bossu
Qui travaille devant de douces vitres vertes.
Le dimanche il se lève et se lave et met sur
lui du linge propre et laisse la fenêtre ouverte.

Il est si peu instruit que bien que marié
Il ne parle jamais, paraît-il, sur semaine.
Je me demande si le dimanche, quand ils promènent,
Il parle à sa femme vieille et toute courbée.

M. Marquet, comme M. Jammes, saura trouver des accents d'une telle vérité qu'il pourra négliger les soins que l'on prend d'ordinaire pour que rien ne manque à un dessin et que nous lui saurons gré d'avoir du premier coup découvert ce que nous pourrions appeler les forces de la vie, puis d'en avoir indiqué les points d'application.

Voici celui auquel M. Marquet a bien voulu donner le nom de Bubu de Montparnasse. La jambe en avant, les mains dans les poches, l'œil sous la casquette, il est dans la rue, son pied en a pris possession. Je ne sais quelle joie, je ne sais quelle force, je ne sais quelle assurance sont ses compagnes. C'est cette force, c'est cette joie, c'est cette assurance que M. Marquet connaît, ce sont elles qu'il a dessinées. Quelques lignes et un point indiquent l'endroit où elles résident.

Telles sont les qualités de M. Marquet. Elles en font l'un des artistes les plus vivants, les plus spirituels et les plus neufs d'une génération qui, si je ne me trompe, est en train de renouveler l'art français. Il me reste encore à ajouter qu'il possède un sens de l'équilibre et du poids des choses qui sait le préserver des hardiesses malheureuses et l'écarte de toute erreur.

Mais je dois tenter maintenant d'entrer dans l'esprit de M. Mar-

quet, de découvrir ce qu'y deviennent les plus beaux dons et chercher dans quel sens il dirigera cette force si sûre qui l'a poussé dans la rue parmi les hommes et les objets dont, sous les yeux, vous avez l'image.



Voici deux amoureux qu'une sorte de bonheur entraîne. Ils s'en vont, avec la jeunesse, avec la fantaisie, dans l'harmonie des confidences. Une marche élastique et gracieuse balance leurs discours et semble un plaisir de plus. J'allais les suivre pour les voir et les entendre. J'allais être ému comme aux jours où j'étais à leur place. M. Marquet allait en être la cause. Voici deux amoureux. Pourquoi M. Marquet n'a-t-il pas pu retenir un éclat de rire ? Regardez-les bien. Je vous assure que M. Marquet s'est moqué d'eux.

Il y a dans M. Marquet une ironie dont je ne connais pas le secret. Parfois même, on croirait qu'il se venge.

Ce pauvre homme, la serviette sous son bras, la casquette à la main pour marcher plus vite, c'est peut-être parce qu'il est en retard et qu'il sait qu'on a besoin de lui. Tout ceci est bien égal à M. Marquet. Quel personnage ridicule il nous a montré ! Cet homme semble supporter le poids du monde, et, comme disait La Fontaine, faire marcher la machine. C'est l'empressé. Il est ridicule. Un voyou l'attendra au coin de la rue pour lui crier au passage :

— Va donc, eh ! empressé de mon derrière !

Je dirais volontiers que c'est à ce résultat que M. Marquet a voulu aboutir. Je le sens joyeux et content. Il ne lui reste plus qu'à s'en aller dessiner un peu plus loin.



J'aurais plaisir à me passionner contre M. Marquet en lui reprochant sur le ton qu'on eût employé avant Nietzsche d'être allé parmi les hommes comme s'il n'était pas l'un d'eux. Peut-être ceux qui ont comparu devant lui ne vaudront-il pas, à défaut de paroles d'amour, les paroles de paix que, du moins, je voudrais prononcer. Peut-être ont-ils en eux cette fatuité, cette hardiesse, cette insolence qui nous font le mal que M. Marquet leur a fait. M. Marquet me répondra de plus que, simplement, ayant aussi sondé les cœurs, il a rendu la justice. J'ai peur des qualités qu'il lui a fallu posséder pour rendre cette justice insolente et sévère.

J'accepte, mon cher Marquet, cette fille que vous avez posée avec un tel poids sur le trottoir du boulevard Sébastopol. Elle est jeune, elle est forte, elle saurait me répondre si je la plaisantais sur sa



grosseur. Elle dirait que c'est l'amour de dix mille hommes qui l'a engraissée ainsi. Celle-ci, je puis en rire, elle rirait avec moi. Son dos est large, son allure pacifique, sa démarche assurée, je commence à comprendre pourquoi on les a appelées des vaches.

J'accepte le cycliste accoudé sur un comptoir et qui, se relevant

tout à l'heure, va me montrer une tête de belette aux yeux rouges et regarder déjà s'il peut me faire du mal. Vous avez été son vainqueur



Mais la veuve... Marquet, vous n'auriez pas dû faire la veuve... J'eusse voulu la voir avec vous. Certes, la bassesse, la honte et la crasse savent retrousser ainsi sur de formes immondes un cynique vêtement. Mais vous avez oublié quelque chose. Je n'ai pas vu le visage de cette femme... Peut-être ne m'eût-il montré, dans un sourire affreux, qu'une seule abjection : j'aurais souffert davantage. Vous avez oublié quelque chose. La misère qui saisissait cette femme

à plein corps l'accompagnait à chacun de ses pas et en faisait, Albert Marquet, une créature si douloureuse que vous n'auriez pas dû penser à rire de sa laideur. Vous n'avez pas senti la misère humaine. Ceci vous a manqué.



J'ai déchargé ma conscience, je ne retrancherai pas un mot à ce que j'ai dit. Le ciel me préserve d'aimer d'un amour total un art dont l'ironie parfois atteint à la cruauté ! Et quand tous les usages admis, qui veulent qu'on ne présente un homme que sous ses bons côtés, quand l'amitié même que j'éprouve pour M. Marquet m'eussent engagé à me taire, un devoir plus impérieux me sollicitait, et

j'aurais eu le sentiment de me rabaisser moi-même en y manquant. Certes je ne me comporterai pas vis-à-vis de M. Marquet comme il se comporte vis-à-vis d'une partie de l'univers, je ne m'en irai pas d'ici avant de lui avoir donné cette bénédiction spirituelle qu'il mérite sous tant de rapports, mais qu'il soit bien entendu qu'il n'a pas droit à toute l'admiration des hommes puisqu'il a été sans pitié.

. . . .



Cet allumeur de réverbères qui, d'un geste si soigneux, essuie sa lanterne, je connais ses épaules de vieux travailleur, et cette assurance maladroite avec laquelle il s'est posé sur son échelle me rend témoignage d'un corps un peu lourd, de deux jambes qui ont des varices et de deux bras gênés aux entournures et qui se meuvent avec difficulté parce que leur propriétaire a pris plusieurs gilets pour ne pas s'enrhumer. Il a cinquante ans.

Le lourd et plaisant animal qu'un omnibus ! Alfred Jarry disait que l'omnibus est le dernier survivant des grands fauves. Quelle lenteur, quelle philosophie ! Comme il accepte son sort ! Va-t-il quelque part ? Il semble plutôt qu'il s'ennuyait à l'écurie dans laquelle on avait essayé de le domestiquer. Il se promène lentement dans un monde où il est un peu déplacé. Il n'est pas méchant, du reste. Deux ouvriers sont montés sur son dos pour s'amuser.



Les maisons de cette rue sont animées. Les maisons habitent les villes à la façon dont les hommes habitent les maisons. Celles-ci sont des gens du peuple ; elles sortent dans la rue comme elles sont, sans faire de toilette. J'en vois deux qui s'appuient l'une sur l'autre J'ai vu avec cette allure des amoureux qui, le soir à la sortie de l'atelier, se faisaient la conduite.

Je ne saurais parler comme elle le mérite de cette masse imposante et riche du Pavillon de Flore.

Quand je pense à ces quatre dessins, il m'arrive parfois, mon cher Marquet, de croire que je me suis trompé.

CHARLES-LOUIS PHILIPPE.





Ellen Key

Un des gros problèmes de notre époque est assurément celui des rapports entre l'individu et la société, de l'équilibre entre l'individualisme et l'altruisme. Au cours du dix-neuvième siècle les inventions mécaniques successives, le développement de l'industrie firent se former et se répandre des théories socialistes. Sous diverses variations et transformations courait le même thème : dans la société future bien organisée, le bien de chaque individu sera subordonné à celui de la collectivité. Et maint prophète annonça le triomphe prochain de cette conception sociale. Mais en même temps apparurent d'autres prophètes, ennemis ardents des premiers. Contre Karl Marx, l'apôtre du socialisme se dressa Nietzsche, champion de l'individualisme. Jamais, disait-il, l'individu ne doit être subordonné à la collectivité, c'est-à-dire étouffé par elle. Tout au contraire, il a une existence, une valeur qui lui sont propres. Il doit avant toute chose développer sa personnalité. Il se créera lui-même ses lois et n'en reconnaîtra point d'autres. S'il n'est point assez robuste pour les imposer, il succombera. Qu'importe ? D'autres survivront, êtres supérieurs, « surhommes » dont se composera la société future. Et au début du vingtième siècle cette conception fait échec à la précédente, si même elle ne gagne pas du terrain .

Laquelle triomphera ? Laquelle doit l'emporter? Voilà les questions que, sa vie durant, se posa la Suédoise Ellen Key. Elle n'a jamais cessé de méditer ce problème. Qu'elle nous entretienne des questions les plus diverses, de la femme ou de la religion, de l'école ou du féminisme, du mariage ou de l'industrie, la même

préoccupation se retrouve sous toutes ses paroles. C'est du même point de vue qu'elle envisage tous les sujets. Ayant trouvé une réponse à cette question fondamentale, elle en déduit ses opinions sur les points particuliers. Elle tire en quelque sorte les applications du principe qu'elle a posé.

Or ce principe, cette réponse lui ont valu à la fois les haines les plus violentes et la gloire la plus brillante. En lisant les catalogues de librairie on voit que ses ouvrages ont été vendus en Suède, en Allemagne, en Danemark, en Angleterre par milliers. En lisant les articles que leur ont consacrés les revues et les journaux, on voit qu'Ellen Key a été vénérée ou vilipendée comme seuls les novateurs et les prophètes peuvent l'être jamais. C'est qu'en effet la solution qu'elle nous propose mécontente à la fois les socialistes et les individualistes, dont elle s'efforce de concilier les opinions, sans oublier les innombrables défenseurs du passé que de toute façon elle condamne à diparaître. Il faut dire aussi qu'elle aborde tous les sujets avec une franchise audacieuse, expose ses opinions avec un enthousiasme religieux, et porte ses coups sans mesquinerie mais sans ménagement. Sa parole paisible entraîne les auditoires. Aucun lecteur ne peut lire ses écrits d'un œil distrait. Elle étonne ou convainc, fait sourire ou bondir ; toujours elle passionne. A ce titre seul elle mériterait de ne pas demeurer ignorée.

II

La vie et le tempérament d'Ellen Key expliquent ses œuvres. Elle dit elle-même : « Je suis née le 11 décembre 1849 à Sundsholm, le premier enfant de parents jeunes et heureux. » Le spectacle offert à ses yeux d'enfant qui s'ouvraient fut donc un spectacle de bonheur. Ses parents étaient jeunes, assez riches et s'aimaient. La maison où elle naquit n'avait pas les dimensions d'un palais. Mais elle était confortable. Ce qui vaut mieux encore, elle se trouvait à la campagne, proche d'une forêt où l'enfant adorait se promener, et, non loin d'un étang où elle se plaisait à nager. Ces impressions d'enfance demeurent ineffaçables. Ellen Key doit sans aucun doute à ces années délicieuses cet optimisme robuste, invincible, exalté qu'elle a conservé au milieu de toutes les vicissitudes de sa vie. Elle leur doit ce sentiment profond que, seul, l'amour donne aux parents le vrai bonheur, en même temps qu'il assure aux enfants un naturel heu-

reux. Elle leur doit cet attachement vivace à la campagne, à la nature et à tout ce qui est sain et simple. Si à ces faits nous ajoutons le dévouement passionné avec lequel Ellen Key s'occupait de ses jeunes frères et sœurs, nous retrouverons là déjà la bonté maternelle envers tous dont elle n'a jamais cessé de donner les preuves.

Ellen Key n'a jamais fréquenté une école. Sa mère se chargea de son éducation. Cette femme d'origine aristocratique semble avoir été douée d'une sensibilité très vive qui ne nuisait pas à une intelligence ferme et délicate. Elle avait épousé Emil Key un peu contre le gré de sa noble famille. Elle se consacra à Sundsholm à l'éducation des jeunes filles du village et à celle de ses propres enfants. Ayant vite reconnu chez sa fille Ellen des aptitudes particulières, elle s'efforça de les développer en laissant à l'enfant la plus grande latitude. C'est ainsi qu'Ellen ne fut jamais contrainte d'apprendre la grammaire ni les mathématiques qui lui étaient des régions inaccessibles. Par contre les langues étrangères, la poésie, la philosophie furent ses domaines préférés qu'elle traversait non pas en courant mais parcourait lentement, à son gré, et toujours avec délices. Dans la suite elle continua de la même manière son instruction. Elle goûtait et approfondissait les questions qui lui plaisaient, oubliait au contraire tout aussitôt ce qu'elle avait lu sans intérêt. De cette façon de travailler il lui est resté bien des choses. Elle peut parler avec enthousiasme d'auteurs admirés, étudiés avec toute son âme. Peut-être aussi en est-il résulté certaines lacunes dans ses connaissances. Peut-être aussi a-t-elle trop ignoré les méthodes lentes mais pratiques de la science et abordé bien des problèmes avec plus de conviction chaleureuse que de connaissances et de précision. En revanche elle a ignoré le dressage des écoliers qui les habitue à se préoccuper plus du mot que de la chose et à s'arrêter sur la forme sans bien saisir la chose même. Enfin de sa propre éducation individualiste elle tirera les principaux principes pédagogiques qu'elle soutiendra dans la suite.

Ellen Key qui n'en faisait ainsi qu'à sa tête, à qui on laissait d'ailleurs la plus grande liberté, ne tombait pas dans le caprice ou la frivolité. Dès le début de sa vie au contraire elle aime ce qui est droit et vrai. Ses poupées doivent être la reproduction exacte des petits enfants qu'elle voyait. Ses coutures étaient célèbres

dans toute la famille pour leur solidité. Et cette vérité, cette réalité, elle les réclamera dans toutes choses, dans la vie, dans l'amour comme dans la religion.

Avançant en âge elle réfléchit longuement, en particulier sur la religion traditionnelle dont elle se détache peu à peu. Elle prend connaissance du théâtre d'Ibsen, cet autre grand défenseur de l'individualisme, de Rousseau, de Montaigne, de Darwin, d'Almquist et d'autres écrivains suédois. Elle devient secrétaire de son père Emil Key, élu à la Chambre des députés et membre influent du parti radical. Navrée d'abandonner la campagne pour Stockholm, elle se console pourtant en suivant des cours, des conférences et en s'occupant déjà d'éducation populaire. Elle partage les opinions de son père qui, d'origine écossaise, unissait aux aspirations rêveuses et artistiques, à la droiture et à la fierté aristocratique de sa race, un amour sincère pour le peuple, pour les libertés politiques et les réformes sociales. Ellen Key s'était si bien approprié les opinions de son père qu'elle pouvait envoyer à son journal des articles signés de lui, mais rédigés par elle, sans que le rédacteur en chef pût établir une distinction. C'est ainsi qu'elle apprit à concilier en elle l'aristocratie et le libéralisme, l'amour du surhomme et de la démocratie.

La vie d'Ellen Key va se dérouler comme ses premières années pouvaient le faire prévoir. Ses dons si rares de cœur et d'esprit, il faut qu'elle en fasse part aux autres. Elle se consacrera à tous et en particulier à ceux qui sont opprimés. Elle s'efforcera de leur faire connaître une vie plus harmonieuse et plus belle. Elle se fera l'apôtre de l'idéal, de l'évangile nouveau. Mais elle demeurera toujours elle-même, toujours en marge de la vie régulière. Sans grade universitaire, elle enseigne dans des écoles de jeunes filles, dans des écoles de travail. Sans grande puissance oratoire, elle devient conférencière et attire un public toujours plus nombreux. Elle refuse d'adhérer à aucun parti, à aucune coterie. Née épouse et mère de famille, elle refuse de se marier. Faite pour la vie paisible de la campagne, elle est mêlée aux batailles de la vie, écrit des articles, des essais, des livres, fait d'autant plus de conférences qu'elle refuse d'être payée, voyage sans cesse en Russie, en Finlande, en Allemagne, en Angleterre, en France. Enfin lasse de ce surmenage, elle s'est retirée de la vie publique, en pleine gloire, non plus dans la maison de ses

parents qui a été vendue, mais chez un de ses frères au bord de la mer.

III

C'est de ces prédispositions, de ces études que va sortir l'idée directrice de toute l'activité et de toutes les œuvres d'Ellen Key : assurer le bonheur de l'homme en lui apprenant à développer toute son individualité tout en faisant profiter les autres de ses propres progrès, c'est-à-dire en lui apprenant à satisfaire aux exigences des individualistes et des altruistes ou socialistes.

Forte des théories de Darwin et de Nietzsche, elle soutient comme eux que les lois de l'évolution appellent l'apparition d'une humanité supérieure à la nôtre et que cette humanité sera réalisée par le développement de l'individu. Il faut donc que chacun d'entre nous prenne conscience de lui-même, s'efforce de sortir des rangs où la société actuelle le tient passivement enrégimenté pour être une personne et non plus une unité numérotée. Il devra vivre pour lui-même et par lui-même. Il devra réfléchir et ne pas accepter par coutume ou mollesse les lois et les conventions sociales. Il devra vérifier la nature et la valeur de ces monnaies courantes. Bien plus, il aura le droit et le devoir, s'il les trouve contraires à son individualité de les refuser et d'en frapper de nouvelles. « Cette transformation morale ne s'effectue pas par ce fait que des hommes faibles transgressent la loi morale, qu'ils ne rejettent d'ailleurs pas, ou par ce fait que des hommes sans retenue laissent libre cours à leurs instincts. Elle ne s'accomplit que par ceux qui, de l'état naturel sont passés à l'état sociable et sont devenus ensuite des individualités. Cela leur donne le droit d'examiner la morale sociale, et de décider si dans un cas donné ils veulent s'y conformer ou non. Par là, leur opposition révolutionnaire devient la pierre angulaire des lois morales d'une génération future. Et, comme les hommes ont créé les lois morales pour leurs besoins, ils ont aussi le droit de les transformer lorsqu'ils ont de nouveaux besoins. » Il faut bien comprendre qu'il s'agit d'individualistes conscients et non de simples jouisseurs. Ceux-ci sont immoraux. Ceux-là sont en pleine moralité lorsqu'ils violent les lois conventionnelles. L'avenir leur appartient. Et la société aura

atteint son but « lorsque la société aura été vaincue par la splendeur personnelle et morale des individus ».

Telle est, en partie tout au moins, la théorie qu'Ellen Key emprunte aux grands individualistes, à Nietzsche en particulier. Mais elle ne s'en tient pas là. Elle veut nous montrer que de telles conceptions ne sont nullement incompatibles avec l'altruisme.

Tout d'abord il n'est point évident, dit-elle, que ces conceptions mènent à l'égoïsme. Celui qui songe à développer sa personnalité ne dédaigne pas nécessairement celle des autres. Il n'est pas plus égoïste que celui qui, sous le pavillon des lois conventionnelles, ne se soucie que de ses propres affaires. Il se heurterait d'ailleurs bien vite à l'égoïsme des autres qui feraient obstacle au sien. Il n'est pas évident non plus que cet individu, conscient de sa propre valeur, s'efforcera de la développer avec brutalité ou même bestialité. Ce ne serait qu'un abus isolé, dont il serait illicite de tirer une conclusion générale. Enfin, ces individus supérieurs que rêve Ellen Key, sauront que le développement de leur personnalité n'est pas indépendant de l'existence de l'espèce. Ils sauront que le progrès de chacun contribue au progrès de tous, comme la réunion de beaux grains fait une belle grappe de raisins. Ils accepteront même la plupart des lois sociales, en songeant que de la sorte, ils seront protégés contre la violence et pourront consacrer toutes leurs forces à leur développement individuel. Si bien qu'en dernière analyse, le but qu'ils poursuivront, sera beaucoup plus altruiste qu'égoïste et peut se définir ainsi : « S'incliner devant l'infini et le mystère, aussi bien sur cette terre que dans l'au-delà, distinguer et choisir les véritables lois morales; avoir pleinement conscience de la solidarité de tous les humains; *se pénétrer du devoir que nous avons de développer en nous une personnalité riche et forte dans l'intérêt de toute l'humanité;* fixer les yeux sur les grands exemples; adorer la divinité et la loi dans tout l'univers, dans l'évolution et dans l'esprit humain — voilà qui rendra les enfants du nouveau siècle forts, sains et beaux..... »

IV

Ce principe posé, Ellen Key en tire des conclusions pour la vie

journalière ; car la pratique l'intéresse singulièrement plus que la théorie.

Ce principe va déterminer l'attitude de cet « individu » envers l'Etat. Il ne condamnera pas toute autorité et toute loi à l'instar des anarchistes. Mais il n'admettra pas que l'Etat franchisse certaines limites. Il admettra, par exemple, que l'Etat ait le droit de punir celui qui trouble un service religieux, mais non celui de contraindre quelqu'un à pratiquer une religion. L'Etat aura le droit de punir la violence et la séduction, mais non d'empêche qu'une femme adulte se donne par amour et avec pleine conscience. L'Etat imposera pour des raisons de santé publique un repos hebdomadaire, mais ne pourra empêcher personne d'employer ce jour à sa guise, en astreignant, par exemple, à entendre un office religieux. L'Etat fera des lois pour protéger les faibles, souvent contre leur propre faiblesse ; mais il laissera aux forts la libre disposition de leur individualité.

De ce même point de vue, Ellen Key condamne à la fois le capitalisme et le socialisme. « L'individualiste voit dans le capitalisme et l'industrialisme de nos jours — malgré la faculté de développement intense qu'ils ont procuré à quelques individus — le grand obstacle à la liberté de la personnalité. Le capitalisme est, au fond, aussi destructeur de vie et hostile à la culture individuelle que le militarisme, qui permet bien à quelques individus de se développer, mais fait des autres des hommes de troupeau. L'individualiste peut donc mettre son espoir en une législation qui supprimera l'abus de la liberté que le capitalisme a créé sous sa forme actuelle. Mais il hait l'idée d'un nouvel abus qui se produirait si les parcelles se fondaient dans le tout, devaient même être sacrifiés à la totalité — comme le réclament les socialistes. » Car à y regarder de près « la morale altruiste — qu'elle soit chrétienne, positiviste ou socialiste — présente le même vice : elle considère comme vertueux ce qui est utile immédiatement à autrui, et comme immoral tout ce qui lui nuit immédiatement. » Tandis qu'en réalité ces actions peuvent devenir réciproquement funestes ou bien utiles et que la vraie morale est celle de l'individu.

Les féministes commettent une erreur du même genre. Leurs revendications n'ont rien que de légitime. Sans aucun doute, les lois ont rendu impossible le développement de la personnalité

féminine. La femme vivait dans une dépendance matérielle et morale. Le temps est venu pour elle de revendiquer ses droits à la vie, à la personnalité. Ellen Key elle-même, par l'exemple de sa propre existence, par sa critique ardente de la plupart des lois actuelles, servait utilement la cause féministe. Mais elle ne liait pas partie jusqu'au bout avec les défenseurs de cette cause. Dans une conférence retentissante, publiée dans la suite sous le titre : *Mésusage des forces féminines*, elle se séparait des féministes, justement au nom de la personnalité. Il s'agit bien, en effet, de développer celle-ci chez les femmes. Mais qu'est-ce à dire ? Doit-on la développer de la même manière qu'une personnalité masculine ? Aucunement. La nature a créé la femme différente de l'homme. Ce n'est point à égaler ou imiter celui-ci que doit travailler celle-là. Loin d'anéantir ce qui est féminin en elle, la femme doit tendre à sauvegarder, à faire fructifier son trésor le plus précieux. Voilà qui s'appellera vraiment développer la personnalité féminine. Voilà qui condamne les féministes lorsqu'elles revendiquent les mêmes droits et les mêmes obligations que les hommes ; lorsqu'elles rejettent par exemple les lois de protection du travail féminin, qui permettront pourtant à la femme d'accomplir sa fonction essentielle et sacrée : la maternité.

Et c'est ainsi qu'Ellen Key, passionnément convaincue, guidée par des lueurs qui viennent plus du cœur que de l'esprit, refuse, durant toute sa carrière, d'adhérer à aucun parti, se jette même entre les extrêmes, est attaquée de droite et de gauche, mais se soucie moins des nombreux coups reçus, que de dire ce qu'elle croit être une vérité.

V

Cette voie devait la conduire devant le problème capital pour ses conceptions individualistes : celui des relations de l'homme et de la femme. Elle l'a abordé avec une franchise audacieuse dans son livre : *De l'amour et du mariage*, qui lui a valu à la fois la plus grande part de sa célébrité et les plus dures critiques.

Ellen Key examine l'institution sociale qu'est actuellement le mariage. Elle la trouve déplorable. Jeunes gens et jeunes filles, appelés à s'unir un jour, mènent une existence séparée. Ils s'igno-

rent. Tandis que les jeunes filles sont astreintes à la pureté, à l'ignorance sur certaines questions, les jeunes gens apprennent à connaître la femme, dans certains milieux que les Etats tolèrent ou surveillent. Pour la jeune fille, l'amour est chose éthérée ; le jeune homme n'en connaît que le côté sensuel. Un mariage se fait. Par amour ? Combien de mariages sur cent ? Disons plutôt par raison pour ne pas mettre par calcul. S'en suit-il une union ? Un couple tout au plus qu'entraîne le fleuve de la vie dans le lit creusé depuis des siècles. Chacun des époux, ne se sentant point fait pour l'autre, cherche, par ailleurs, des satisfactions humainement légitimes. La prétendue monogamie n'est que la polygamie. N'étant point conscients de leurs devoirs, ces époux acceptent ou non la maternité. Ils ne savent pas élever les enfants, s'ils en ont. Et c'est dans ces demeures que naîtraient les surhommes de la cité future, ou simplement les hommes de demain !

Mais quelles sont les causes de ces mensonges et de ces faiblesses ? La première est le mépris de la personnalité humaine. Vous mariez deux êtres sans connaître leurs affinités, parfois même contre leur gré : étonnez-vous ensuite s'ils ne marchent pas de pair ! Vous n'associez pas au hasard deux couleurs et vous traitez de la sorte deux personnes ! Toute faute se paie ici-bas. La souveraine justice naturelle défait l'œuvre de vos mains maladroites et sacrilèges. Deux êtres expient par une vie malheureuse votre coupable intervention.

Une autre cause est l'incertitude sur la question de l'amour même. On hésite entre deux conceptions. Les uns n'envisagent dans l'amour que le côté sensuel et n'y reconnaissent que la satisfaction des sens. Les autres fuient la volupté comme un mal et une souillure, pour n'admettre qu'un rapprochement idéal entre deux âmes. Or, dit Ellen Key, ce sensualisme matérialiste et cet ascétisme chrétien sont deux tendances également fausses. L'amour véritable participe des deux à la fois. Il est un sentiment ardent et profond qu'éprouve un être tout entier, qui le porte vers un autre être, répondant à son tour par un sentiment aussi ardent et aussi profond. Il est l'expression la plus haute de la personnalité, partant aussi divin et sacré que la personnalité même.

Et c'est sur cet amour de l'être entier pour un autre être que

doivent se fonder les unions futures. Lui seul les légitimera ou les condamnera. Qu'il soit là, et peu importeront les cérémonies religieuses ou officielles. « La formule la plus simple de la nouvelle conception morale, qui gagne chaque jour du terrain sur le dogme moral encore défendu par toute la société et surtout par sa partie féminine, est la suivante : *l'amour est moral, même sans mariage légal, même celui-ci est immoral sans amour.* » L'union libre — et non pas l'amour libre — tel est l'idéal que propose Ellen Key au grand émoi des moralistes orthodoxes. Elle conçoit d'ailleurs cette union comme quelque chose de durable, de fixe, d'infiniment plus sincère, plus fort et plus vrai que le mariage actuel. Point de caprice fugitif, éclatant et passager comme une rose, mais de robustes arbres qui porteront de bons fruits.

Car dans le mariage, l'avenir importe encore plus que le présent. Les enfants, la société future en sont le but. Si Ellen Key insiste à ce point sur la nécessité de contracter des unions sincères, harmonieuses, c'est qu'à son avis, elles seront les seules, où l'enfant sera, non pas accepté, mais souhaité, et pourra se développer avec joie et bonheur. Ce souci de la race future la préoccupe à tel point qu'elle a préparé tout un code réglant les conditions du mariage et même du divorce futur et surtout le sort des enfants. Par l'amour et pour l'humanité, tel est son rêve.

VI

Soucieuse à ce point du progrès de l'humanité, Ellen Key devait souhaiter une réforme de l'éducation des enfants. C'est l'époque où il est plus important que jamais de bien guider l'être faible et malléable d'où sortira l'homme. Ses premiers pas dans la vie seront décisifs. Lui-même et la société entière continueront à marcher dans la voie prise dès le début. Ellen Key indique par le titre même de son ouvrage pédagogique : *le Siècle de l'enfant*, toute l'importance qu'elle attache au problème de l'éducation. A ses yeux, « la tâche essentielle de la société, autour de laquelle se grouperont toutes les mœurs et toutes les lois sera de former la génération naissante. C'est de ce point de vue qu'on jugera toutes les autres questions et prendra toutes les autres résolutions. » Le vingtième siècle sera le siècle de l'enfant, comme le dix-neuvième fut celui de la femme.

Que de besogne à faire ! Quelle révolution à accomplir! « Le système scolaire actuel est un impénétrable fourré de sottises, préjugés et maladresses, dont chaque point prête à la critique. » Taillons, détruisons tout cela ! Que l'air et la lumière circulent ! le système scolaire souffre d'un défaut essentiel : il n'est point fait pour les enfants. Des siècles passés on a hérité d'un certain idéal de culture harmonieuse. On prétend l'imposer à tous les enfants, quel que soit leur tempérament, quelles que soient leurs aptitudes. Brisons ce nouveau lit de Procuste. Les enfants ne sont point créés pour l'éducation, mais l'éducation pour les enfants. A chacun la sienne. Plus d'enfants identiques, plus d'enfants modèles, véritables petits monstres. Respectons et développons chaque individualité.

C'est dans la famille que commencera l'éducation. Cette tâche incombe aux parents, qui de nos jours s'en désintéressent ou s'en acquittent si mal. Ils auront pour premier devoir de ne mettre au monde des enfants que s'ils sont certains de leur transmettre une bonne santé physique et morale. Ou en d'autres termes — assez surprenants d'ailleurs — « l'enfant aura le droit de se choisir ses parents. » Les parents seront responsables devant la société entière de toute mauvaise postérité.

Les parents devront ensuite s'occuper de leurs enfants. Que les femmes en particulier abandonnent moins leur foyer pour briller dans les salons ou pérorer dans les réunions féministes, et prennent plus de soins de leurs fils et de leurs filles. Que la société accable moins de nombreux pères sous le poids des heures de travail, et leur laisse plus de liberté pour remplir leur fonction sociale d'éducateurs.Que devront enseigner ces parents? Rien et tout. Point n'est question de faire commencer le dressage intellectuel quelques années plus tôt. Il s'agit seulement d'apprendre aux enfants à voir, à entendre, à se servir de tous leurs sens. Il s'agit surtout de les arracher aux « garderies » qui sont comme des casernes précoces où ils sont numérotés et militarisés à l'âge de trois ans : de développer au contraire leur individualité ; de n'en faire sous aucun prétexte des enfants modèles bien sages et tous semblables : de ne pas en faire une image exacte des parents mais de les entraîner à différer d'eux, à les dépasser. Le progrès social est à ce prix.

L'école où l'enfant irait vers l'âge de douze ans apprendre la

vie en commun, suivrait les mêmes lois. Elle ne considérerait plus la « culture » comme une sorte de moule tout fait, par lequel devraient passer tous les enfants. Le but de l'éducation ne serait pas de développer certaines facultés toujours les mêmes, pas d'emmagasiner tant et tant de connaissances. Non, l'école devra prendre l'enfant pour point de départ, voir quelles sont les facultés de chacun d'eux, et les développer toutes. Elle considérera l'enfant comme une fin et non comme un moyen. Elle le préparera à la vie ; elle lui enseignera à continuer lui-même son éducation durant toute son existence; elle l'accoutumera surtout à se faire partout et toujours une opinion personnelle, à l'exprimer avec courage et à dédaigner tout ce qui dans notre société actuelle n'est que sottise, grossièreté, violence, intérêt et vanité.

Et voici ce que sera cette école future d'Ellen Key. Ce sera une école bâtie en plein air au milieu d'un jardin, avec une installation confortable. Les annexes, ateliers, usines, métiers occuperont la plus grande place. L'éducation sera donnée en commun aux jeunes gens et aux jeunes filles. Les élèves auront le droit de choisir les matières qui conviennent le mieux à leurs aptitudes et deviendront indifféremment un savant ou un forgeron. L'enseignement proprement dit sera réduit au minimum. La capacité d'acquérir des connaissances vaudra mieux que les connaissances acquises.Les examens seront supprimés et remplacés par des conversations individuelles avec un homme fait. La bibliothèque sera la meilleure salle d'étude et le prêt des livres une des principales occupations des professeurs. La géographie, qui touche à toutes les sciences deviendra le centre de l'enseignement. Le travail manuel sera pratiqué comme partie essentielle de l'éducation. Nous reviendrons ainsi à l'état de bonheur primitif où l'homme exerçait toutes ses facultés physiques, intellectuelles et morales dans l'activité incomparable d'un créateur. « On verra une seconde Renaissance : le renouveau de la joie personnelle qu'éprouvait l'homme des temps passés, lorsqu'une ferrure artistique, un tissu haut en couleurs ou bien une belle ciselure sortaient de ses mains. »

VII

Enfin il faudra réformer toute notre conception de la vie. Si

jusqu'ici les nations européennes étaient surtout dirigées par l'idéal chrétien, si dans ces dernières années de nombreux individus ont pu hésiter entre cet idéal chrétien et les enseignements de la science, il faudra désormais vivre selon une loi nouvelle, supérieure à la religion comme à la science. Cette loi, Ellen Key la trouve formulée ou tout au moins pressentie par deux grands penseurs : Spinoza et Gœthe. Tous deux se sont affranchis des conceptions dualistes chrétiennes pour donner une interprétation moniste de l'univers, faisant disparaître l'opposition stérile et déprimante entre la nature et Dieu, l'âme et le corps. Tous deux ont proclamé « que le but de la vie, était la vie », qu'il nous fallait donc concentrer sur elle toute notre attention et rechercher tout ce qui pouvait la rendre meilleure, plus vaste et plus harmonieuse. Gœthe, devinant grâce à son génie les théories modernes de l'évolution, nous a donné l'exemple de l'individu conscient de lui-même, agissant toujours dans le sens de sa personnalité et s'efforçant « d'élever toujours plus haut la pyramide de son existence ». Voilà le chemin dans lequel il faut s'engager. Voilà quelle doit être notre nouvelle religion. Ce sera — et c'est le titre du plus récent ouvrage d'Ellen Key — *la Religion de la Vie*. La vie doit être notre première préoccupation. Nous devons sans cesse accroître en tous sens notre activité vitale. Nous devons concevoir et apprendre l'art de vivre. Nous devons sans cesse chercher à atteindre le bonheur, qui en dernière analyse est la loi suprême de toute la nature et de tous les êtres. Non pas le bonheur au sens vulgaire du mot, c'est-à-dire la satisfaction des désirs et instincts les plus bas. Mais le bonheur idéal et complet « où l'âme et les sens » ont leur part ; où toutes les forces de notre personnalité agissent; où nous sommes délivrés de la brutalité sauvage mais aussi de la pusillanimité que nous imposent les conventions sociales ; où notre personnalité peut se développer, s'ennoblir et concourir ainsi à la prospérité et au bonheur de toute la race humaine.

VIII

S'il fallait apprécier les théories d'Ellen Key d'un point de vue strictement philosophique, il serait difficile de leur reconnaître une haute valeur. Les idées directrices en appartiennent à d'au-

tres penseurs. La nature évolue, c'est du Darwin. La nature est bonne, écoutez-la, ne la déformez pas, c'est du Rousseau. « Mieux vaut un esprit bien fait, qu'un esprit plein », c'est du Montaigne. Préparons le surhomme, c'est du Nietzsche. Et nous venons de voir ce que la religion de la vie doit à Gœthe et Spinoza. A ne conserver que les noms cités par Ellen Key elle-même, on ajouterait à cette liste une demi-douzaine d'autres inspirateurs.

Sur les points de détail, on se demande souvent si l'écrivain ne s'est pas trop facilité la tâche. Parfois Ellen Key semble apporter des exemples soigneusement choisis, des observations qui, si elles étaient parfaitement conformes à la réalité, réduiraient au silence ses adversaires. Mais le sont-elles ? Parfois on a l'impression d'enfoncer des portes qui ont été déjà ouvertes. Il suffirait de se rappeler, en France seulement, les critiques adressées à notre système d'éducation, ou bien au mariage et les efforts faits en vue de remédier à ces maux, pour ne trouver dans les diatribes d'Ellen Key, que des critiques venues après bien d'autres.

Puis ces inspirations diverses ne s'accordent pas toujours fort bien ensemble. A force de vouloir concilier trop de choses, on risque de présenter un tout dont les soudures restent trop visibles, à moins quelles ne fassent défaut. En tout cas il semble que la logique ait moins produit cette fusion, que le chaleureux enthousiasme d'une âme convaincue.

Mais précisément ce n'est pas du côté philosophique qu'il convient de chercher le mérite des œuvres d'Ellen Key et les causes de leur grand succès. Elles sont destinées avant tout à l'action. Elles valent surtout par le tempérament qu'elles révèlent. Même écrites, elles sont de vivants plaidoyers pour une cause ardemment aimée. Elles valent par la noblesse et la sincérité du sentiment, le courage d'une opinion brillamment soutenue. Et à tout prendre, si elles présentent des critiques souvent exagérées et proposent des solutions discutables, elles ne sauraient demeurer choses mortes : elles peuvent secouer bien des torpeurs, abattre bien des préjugés encore vivaces et préparer le terrain que viendra ensemencer un plus puissant « surhomme ».

Gaston Raphaël.



La Pologne et le néo-slavisme

« Le corps et le sang de la Pologne seront à tout jamais un sacrement d'union entre les trois puissances qui accomplissent son partage », disait Frédéric-le-Grand, et pendant plus d'un siècle, les événements lui ont donné raison.

En méditant le démembrement, en l'imposant à ses complices. le « Salomon du Nord » n'avait pas seulement pour but l'« arrondissement » de ses domaines. Il obéissait assurément à la puissance instinctive qui pousse le Germain à s'emparer de tout ce qui lui fait envie, suivant le mot d'ordre que se passent les sourains prussiens : *Immer Meirer des Reiches* (Toujours augmentateurs du royaume). Mais il avait encore un autre but.

Dans ses Mémoires, il recommande à ses successeurs de profiter de toutes les occasions favorables pour affaiblir son redoutable voisin de l'Est, tout en sauvegardant soigneusement les apparences, afin de conserver son amitié. L'anéantissement de la Pologne lui fut un excellent moyen d'appliquer ses principes et de prêcher d'exemple en montrant la méthode à suivre. L'empire russe se trouva, en réalité, affaibli par cette funeste conquête, tandis que l'Allemagne put se croire délivrée du danger qu'eût été pour elle l'union intime de tous les membres divisés de la grande famille slave.

Pendant plus d'un siècle, en effet, les malédictions des victimes accablèrent seulement le Slave de Russie, le frère meurtrier, et la douce Allemagne, levant au ciel ses « vides yeux bleus », comme dit Nietzsche, put paraître l'innocente personne que nul ne songeait à incriminer.

Il faudrait trop de pages pour dire quel fut son rôle dans l'abominable drame du démembrement d'abord, et ensuite, tout le long du XIXe siècle, dans les mesures iniques prises pour maintenir les conquis dans la soumission. Nous citerons seulement une lettre de Frédéric à son ambassadeur, à Varsovie, où cette politique est nettement tracée : « De cette façon aussi, quand les Russes se commettront avec les Polonais, ce sera sur eux que tout ce qu'il y aura de l'odieux de ces procédés en retombera, et que, d'ailleurs, si cette cour ne réussit pas tout à fait dans son projet, elle se verra obligée d'user d'autant plus de ménagements pour moi et de me rechercher. » (12 octobre 1766.)

Dans le même ordre d'idées, il écrivait plus tard : « C'est une attention nécessaire de cacher autant qu'il est possible ses desseins d'ambition, et, si l'on peut, de réveiller l'envie de l'Europe contre d'autres puissances, à la faveur de quoi l'on frappe son coup. » (*Exposé du gouvernement prussien.*)

Ces principes de haute duplicité, fidèlement suivis par ses héritiers, contribuèrent à faire de l'Allemagne ce qu'elle est aujourd'hui, et particulièrement à détourner sur les Russes seuls la haine des Polonais. Mais à présent, les ruses victorieuses de jadis ne trompent plus personne. Un changement s'est lentement accompli dans l'âme polonaise, et ce que l'on n'aurait jamais cru possible se prépare, sera demain réalisé. En face du colosse pangermaniste menaçant le monde, s'éveille le colosse du néo-slavisme.

Les tragiques malentendus d'autrefois se dissipent ; partout les populations slaves s'ameutent contre l'Allemand devenu l'ennemi commun, l'ennemi d'hier, d'aujourd'hui, de demain. La violence de ce soulèvement, son apparente soudaineté, ne doivent pas surpredre. Il y a longtemps que ces sentiments hostiles existaient a l'état latent, même inconscient, comme en Silésie. Les excès du pangermanisme les ont exaspérés, précisés, et maintenant deux forces sont en présence, se préparant, s'exaltant fébrilement pour un choc inévitable.



Comment, pourquoi cette union néo-slaviste, encore dans l'enfance, s'est-elle formée? Quel est son but?

Ce sont les Tchèques de Bohême qui semblent avoir été les initiateurs du mouvement. Nul comme ce petit peuple, massacré presque complètement au XVIIe siècle, terrorisé depuis, n'avait eu à souffrir de l'oppression allemande. Revenu à la vie grâce à son indomptable énergie, il donnait depuis longtemps déjà, à ses frères d'Autriche, l'exemple du patriotisme le plus ardent, mais comprenait qu'il ne pourrait rien contre une ruée de l'énorme Allemagne, sans l'appui de tous les autres peuples slaves. Une puissante association, les Sokols, sous prétexte de gymnastique, étendit ses ramifications partout où se trouvaient des Slaves, semant l'idée, préparant l'union rêvée, dans de nombreuses fêtes, où tous ces peuples différents, mais de même origine, apprenaient à se connaître, se concertaient, préparaient l'avenir, L'obstacle qui paraissait infranchissable était en Pologne. Un fossé sanglant la séparait de la Russie.

C'est alors qu'éclata la guerre avec le Japon, suivie des bouleversements qui firent croire un moment à l'effondrement de l'empire russe. En même temps s'aggravait l'abominable régime imposé à la Pologne prussienne. Ces malheurs eurent au moins un avantage. Les Russes furent amenés à faire de salutaires réflexions, tandis que, sous le coup de leur indignation, les Polonais sentaient se transformer leur vieille haine. De ce jour, la réconciliation entre les deux frères ennemis cessait d'être une impossibilité, entraînait comme conséquence naturelle l'union de tous les peuples slaves, et la politique prussienne, aux habiletés si vantées, pouvait s'attribuer la gloire de ce quasi-miracle.

Nous disions que, dès le début du XIXe siècle, avait commencé l'œuvre d'anéantissement que nous voyons se développer aujourd'hui contre la Pologne avec une cruauté, un cynisme explicables seulement par cette demi-inconscience qui caractérise le génie politique allemand. C'est là un point capital qu'il faut bien établir, afin qu'on sache que tout ce qui se passe en ce moment n'a rien d'improvisé ni d'accidentel, est mûrement médité, fortement voulu, et se continuera méthodiquement, implacablement.

Au lendemain d'Iéna, alors que la Prusse agonisait, ses gou-

vernants, malgré leurs tragiques préoccupations, trouvèrent des loisirs pour étudier et décider les moyens d'en finir avec la nationalité polonaise. Un rapport au roi Frédéric-Guillaume III établit dans ses grandes lignes le plan qui s'exécute aujourd'hui. (*L'insurrection de la Pologne*, 1907-08, documents et dossiers du temps entre Iéna et Tilsitt, par le Dr Kurt Schmidtmüller. Lissa 1907.)

On y trouve, recommandées vivement, toutes les abominables mesures prises depuis quelques années : expropriations forcées, expulsions, colonisation du pays par des agriculteurs et des artisans allemands, instruction allemande obligatoire, et enfin, ce que les modernes germanisateurs n'ont pas encore proposé, tenant probablement cette décision en réserve pour le couronnement de leur édifice, un certain article 4, ainsi conçu : « 4° Une loi publique décidant qu'après quinze ans, la permission de se marier ne pourra être accordée à aucun sujet ni à aucun juif tant que, par des examens et des attestations, il n'aura prouvé qu'il comprend l'allemand.

« Cette mesure semble dure au premier abord, ajoute le rapporteur. En l'examinant de plus près, cette apparence disparaît et elle est extrêmement urgente. Ce moyen agira de plus en plus rapidement. Non seulement, il mettra bientôt en circulation la langue allemande, mais la culture, la science, l'ordre, le caractère allemands seront ainsi le plus sûrement propagés. »

Les graves préoccupations du moment et plus tard une grande lassitude firent surseoir à l'exécution de ces projets qui ne reçurent un commencement de réalisation que de temps en temps, par à-coups. C'est après les affolants triomphes de 1870 que Bismarck, qui avait pour les Polonais une haine instinctive, se crut enfin assez fort pour entamer contre eux une guerre méthodique et sans merci.

Des parents qui avaient envahi l'école pour arracher leurs enfants des mains du maître qui les maltraitait furent condamnés à des peines atteignant jusqu'à deux ans et demi de prison. L'indignation que souleva cette affaire dans le monde civilisé n'est pas encore oubliée ; mais les Allemands ne se laissèrent pas émouvoir par les clameurs et continuèrent impertubablement leur œuvre de « Kultur ». Après trois ans de persécutions et de mauvais traitements, ils provoquèrent la douloureuse grève des

écoliers polonais. Cent à cent cinquante mille garçons et filles refusèrent l'enseignement allemand. Naturellement, les Prussiens redoublèrent de dureté, frappant les parents d'amende et de prison.

Ils allèrent plus loin encore. Sous prétexte que « c'est menacer la moralité d'un enfant que de lui représenter comme morale et permise une action qui constitue un acte de haute trahison », ils décidèrent, déclarant les parents polonais indignes, de leur retirer la garde de leurs enfants. Par suite, des tribunaux prononcèrent la déchéance des pères de famille et envoyèrent les enfants dans des maisons de correction, sans se soucier de ce que deviendraient les pauvres petits, au contact des êtres vicieux avec qui on les condamnait à vivre.

Une autre méthode est préconisée. Nous la trouvons dans la *Taegliche Rundschau*. Il faut, dans certains cas, écrit ce journal, retirer l'enfant polonais à ses parents et le confier à une famille allemande dont la tâche sera de le soustraire aux influences néfastes qui se sont exercées sur lui. Il va sans dire que le père devra payer les frais d'entretien et d'éducation.

Sur les journaux aussi plurent les procès. On cite particulièrement le rédacteur Liolkowski, du *Courrier de Pologne*, condamné déjà à plus de 2.000 marks d'amende et contre qui d'autres instructions sont pendantes. La *Gazeta Grudziaska* a essuyé 69 procès, et ses directeurs ont passé des années en prison ; le *Kuryer Poznanski*, depuis deux ans qu'il existe, a eu 41 procès, payé 4.990 marks d'amende et une somme égale pour les frais.

Toutes les manifestations de la vie nationale polonaise se voyaient, les unes après les autres, exposées aux violences d'un système de persécutions savantes et compliquées. Suivant l'invariable méthode allemande, la langue était surtout et d'abord poursuivie. L'enseignement du polonais, dans les écoles, se faisait de plus en plus restreint. On renforçait les îlots allemands en cherchant méthodiquement à gagner du terrain sur le flot polonais. Les employés polonais, même subalternes, étaient, autant que possible, remplacés par des Allemands. L'administration des postes interdisait les adresses en polonais et perdait les lettres contrevenant à l'ordonnance. Les étudiants polonais qui se réunissaient pour étudier ensemble l'histoire et la littérature polonaises étaient poursuivis pour complot contre la sûreté de l'État et pu-

nis de prison. On confisquait les livres polonais trouvés dans les perquisitions. Même les jeunes filles étaient soumises à ce traitement. On arrêtait dans les rues les gens qui chantaient des chansons dans la langue proscrite.

On imagine aisément, d'après cet abrégé, les mille vexations que pouvaient inventer des policiers sûrs de plaire aux supérieurs par leurs excès de zèle patriotique.

Mais, en même temps qu'on s'efforçait d'atteindre l'âme polonaise, on cherchait aussi à frapper les conquis dans leurs intérêts matériels. Les achats de terres, les installations de colons, se poursuivaient depuis longtemps avec persévérance, mais sans méthode et avec de très inégales réussites. On entreprit une lutte ardente et très savamment combinée pour dépouiller les Polonais et faire passer leurs propriétés entre les mains des Allemands. Nous ne pouvons exposer ici les diverses péripéties de cette lutte menée par deux organismes : la « Commission de colonisation », instituée en 1886 par le gouvernement, et la fameuse « Société des Hakatistes », organisée par des pangermanistes.

En vingt ans, un milliard environ a été dépensé en acquisitions de terres, en construction de villages, fermes, habitations, écoles, temples, en frais divers, et, disons-le, en tripotages fructueux au profit des très nombreux manipulateurs de ces sommes considérables.

Toutes ces exactions eurent pour résultat de surexciter le patriotisme des spoliés. Là encore, de nombreuses pages seraient nécessaires pour décrire le soulèvement extraordinaire de ce peuple, l'énergie, le dévouement des classes rurales, ouvrières, le désintéressement de la bourgeoisie et de la noblesse, l'enthousiasme de tous, et leur ardeur de sacrifice. Une fois de plus, l'Allemagne retrouvait bien vivant et décidé aux suprêmes efforts le cadavre qu'elle avait cru mettre au tombeau.

Sa colère et sa stupéfaction éclatent dans les journaux, les publications, les discours des pangermanistes. On ne peut imaginer l'état de folie furieuse auquel ces gens sont arrivés, la cruauté des projets qu'ils suggèrent au gouvernement.

Avec toute la réserve diplomatique et la prudence que lui imposent sa grandeur et sa responsabilité, celui-ci marche parfaitement d'accord avec le célèbre *Alldeutcher Verband* (Association pangermaniste), et exécute, les unes après les autres, les

mesures, même les plus cruelles, qui lui paraisssnt d'application possible, réservant le reste pour plus tard.

Une étude attentive des diverses manifestations du pangermanisme est donc indispensable pour connaître la pensée de derrière la tête du gouvernement allemand et ses projets d'avenir plus ou moins lointain. On commence à le comprendre autour de l'Allemagne, et l'on n'affecte plus de considérer les pangermanistes comme des énergumènes et des individualités négligeables.

Des nécessités d'ordre matériel expliquent, du reste, l'apparente folie de leurs prétentions. En 1851, l'Allemagne comptait 35 millions d'habitants ; elle en compte aujourd'hui 62 millions, soit 117 habitants par kilomètre carré. Tous les ans, sa population augmente de 800.000 âmes. Déjà à l'étroit dans ses frontières, elle y étouffera demain. Il lui faut de nouvelles terres pour sa surpopulation et elle ne veut pas aller les chercher au loin, en Asie, en Afrique, lorsqu'elle en a sous la main. De plus, elle ne veut plus que ses émigrants aillent se fondre parmi les peuples étrangers. Elle prétend que le caractère allemand ne doit plus se perdre, mais, au contraire, s'imposer à tous les pays qui, désormais, seront choisis comme lieux d'émigration. Quelque extraordinaire que cela paraisse, c'est là le fond de la doctrine pangermaniste qui a pris au pied de la lettre le célèbre chant d'Arndt : « Partout où résonne la langue allemande, là est la patrie de l'Allemand. »

Le fameux « encerclement » dont on parle tant, même dans les harangues officielles de Berlin, n'a pas été provoqué par autre chose que par la connaissance des projets pangermanistes pris enfin au sérieux. Il n'est pas de peuple en Europe qui ne serait atteint plus ou moins par leur réussite, et peu de mots suffiront pour définir le futur Saint-Empire rêvé.

Il devra posséder : le Danube, dont l'embouchure lui donnerait accès sur la mer Noire et lui ouvrirait l'Asie ; Trieste qui lui livrerait l'Adriatique, la Méditerranée et l'Afrique ; enfin les bouches du Rhin d'où elle dominerait la mer du Nord et l'Océan. Le futur empire ou confédération germanique compterait alors 86 millions de sujets et étendrait, en outre, son protectorat sur plusieurs Etats voisins, de façon à former un immense Zollve-

rein soumis à un même régime économique et commercial, le tout habité au total par 131 millions de consommateurs.

Aux très graves raisons d'ordre matériel expliquant ce besoin de domination, on a joint, pour le justifier, des raisons d'ordre plus élevé. Depuis l'enfance, depuis l'école, on enseigne à l'Allemand qu'il est supérieur à tous, moralement et intellectuellement : « Tu es le berger du troupeau des peuples », lui chante une poésie populaire. « C'est le sens visible de l'histoire que la race blanche, sous la conduite des Germains, doit mener le monde », vaticinent les *Doctors*. « L'Allemagne est la conscience morale du monde » déclare le prince de Bülow à la tribune du Reichstag, et l'empereur s'écrie : « L'Allemagne est le sel de la terre. » Constamment, sous toutes les formes, est imposée à l'Allemand l'idée qu'il est chargé d'« une mission civilisatrice ». Il n'y a plus d'illusions à se faire sur ce point. L'Allemagne de romance d'autrefois n'existe plus. A sa place se dresse la Pangermanie, essentiellement agressive et conquérante, et, pour cette Walkyrie toujours guerrière, même dans ses préoccupotions commerciales, tout peuple qui n'accepte pas humblement son autorité devient un rebelle qui doit être réduit et châtié.

Cela explique le régime auquel vient d'être soumise la Pologne allemande, mais aussi le sentiment nouveau et si puissant qui pousse tous les Slaves à s'unir contre celui qui est devenu l'ennemi commun.

Ce civilisateur aurait la main lourde. Les écrits pangermanistes sont nombreux qui nous éclairent sur sa méthode. Tous peuvent se résumer dans ce passage que nous détachons d'une brochure intitulée : « La Pangermanie et l'Europe centrale vers 1950 », et dans un second, tiré de « l'Ecroulement et la réédification de l'Autriche » :

« Sans doute, les Allemands ne peupleront pas seuls le nouvel empire allemand ainsi constitué ; mais, seuls, ils gouverneront ; seuls, ils exerceront les droits politiques, serviront dans la marine et l'armée ; seuls, ils pourront acquérir la terre. Ils auront alors, comme au moyen âge, le sentiment d'être *un peuple de maîtres*. Ils condescendront cependant à ce que les travaux inférieurs soient exécutés par les étrangers vivant sous leur domination. »

« L'empire reçoit le droit de déposséder les grands propriétai-

res fonciers. Il ne fera usage de ce droit qu'envers les familles germanophobes de la haute aristocratie qui, jusqu'à présent, ont plus influencé l'Autriche que ne le faisait la dynastie. Les biens confisqués deviendront des domaines de l'empire et seront occupés par des fonctionnaires et des fermiers allemands. Là se trouve la meilleure garantie de la germanisation de ce pays ».

Ce ne sont pas là de vaines paroles. Nous avons dit plus haut à quel régime sont soumis les Polonais qui ne veulent pas se laisser germaniser.

Les purs pangermanistes veulent davantage. Devant la grève des écoliers, ils ont imaginé de priver de toute instruction les Polonais qui refusent l'instruction allemande. On arriverait ainsi, en quelques générations, à réduire ce peuple insoumis à l'état d'infériorité intellectuelle d'une peuplade africaine. Ce vœu n'a pas encore été exaucé.

On s'est occupé aussi de la colonisation du pays par les Allemands, qui ne peut plus progresser par suite de loi gênantes. Déjà, les achats de terres par des Polonais étaient soumis à quantité de mesures restrictives rendant la propriété illusoire. Les pangermanistes ont voulu davantage. Pendant plusieurs années, ils ont mené une campagne ardente dont le but était de mettre entre leurs mains toutes les terres qu'ils jugeaient utiles aux besoins de l'immigration allemande, sous prétexte qu'ils n'en trouvaient plus à acheter volontairement.

« Si l'Etat national allemand unitaire ne reçoit pas à des conditions possibles et supportables le terrain dont il a besoin pour défendre son Est contre les Polonais, il est forcé de le prendre tout simplement. » (*Le devoir le plus urgent de la politique polonaise*, par le Dr Otto Hoetznick, 1907.)

Après avoir fait préparer l'opinion par ses mamelucks, le gouvernement s'est décidé, le 26 décembre 1907, à saisir le Parlement prussien d'un projet de loi d'expropriation limité aux provinces polonaises. C'étaient naturellement les juges allemands qui devaient décider le prix à payer aux propriétaires dont on prenait les terres par la force. Le Landtag et la Chambre des Seigneurs ne votèrent pas cette loi sans une certaine opposition. Le cardinal von Kopp, archevêque de Breslau, le feld-maréchal comte de Haeseler, protestèrent énergiquement au nom de la justice supérieure. D'autres, inquiets de l'avenir, craignaient de jus-

tifier les théories socialistes et de créer un précédent qui serait retourné contre eux, contre tous les propriétaires.

Le gouvernement et ses défenseurs ne s'embarrassèrent pas pour si peu. Le salut immédiat de l'Empire par n'importe quel moyen les préoccupait seul. M. d'Arnim, ministre de l'agriculture, posa nettement la question sur ce terrain. « Il faut se demander : La question polonaise peut-elle être résolue par des moyens pacifiques et par une politique de conciliation ? Il faut répondre non de la façon la plus absolue, car non-seulement l'histoire de tous les peuples, mais aussi l'histoire de nos régions polonaises enseigne qu'un peuple ne renonce jamais volontairement à ses tendances à l'indépendance. »

Il fallait donc supprimer les rebelles.

Et M. de Bülow, chancelier de l'empire, donnant plusieurs fois de sa personne, supplia la Chambre de repousser tous les amendements qui feraient de la loi une arme émoussée. « Le gouvernement royal, dit-il, demande l'expropriation parce qu'il y voit un moyen dur, il est vrai, mais le seul efficace. Votre commission a reconnu dans sa majorité que l'expropriation est nécessaire, mais elle a tant restreint cette mesure que son efficacité en souffre. Quand on a recours à une loi d'exception, à une mesure dure, je le concède parfaitement, il faut être sûr du plein succès, et il ne faut pas affaiblir cette mesure de telle sorte que l'*odieux* en reste, mais que l'effet manque et que la mesure soit inutile. »

De l'aveu du gouvernement lui-même, la loi n'était pas seulement une loi *dure*, mais une loi *odieuse*. Les Seigneurs de Prusse, par 130 voix contre 112, votèrent cette loi odieuse, et il faut remarquer que cette majorité fut faite surtout par ceux qui se parent du titre d'intellectuels. Sur 27 savants et professeurs de l'Université, 23 votèrent pour, 4 seulement contre. Les deux seuls pasteurs protestants de la noble assemblée votèrent pour la loi. Pas un d'eux ne monta à la tribune pour protester contre cette loi « odieuse », au nom des grands principes du droit et de l'humanité. Les pangermanistes pouvaient se réjouir : ils représentaient l'Allemagne pensante, et c'est en son nom qu'ils allaient enfin pouvoir traiter les Polonais comme les Américains ont traité les Peaux-Rouges.

***

Quelque temps après le vote de cette loi affirmant la mise hors

du droit commun des Polonais, s'ouvraient, à Prague, les fêtes données en l'honneur des Sokols. Nous avons parlé ici même de ces admirables fêtes qui réunirent dans une même effusion patriotique 20.000 représentants de tous les pays slaves.

L'année suivante, le 8 mars 1908, le général Volodimiroff, au nom du Conseil municipal de Saint-Pétersbourg, venait remercier la municipalité de Prague pour l'accueil cordial fait aux délégués russes. Dans un banquet, le général, interprète d'idées et de sentiments jusqu'alors inconnus dans le grand empire du Nord, montra une nouvelle Russie ouvrant des bras fraternels aux Tchèques qu'elle considère comme les précurseurs et les plus actifs propagateurs de la grande idée de la solidarité des nations slaves, et fit des vœux pour la formation d'une ligue slave et la réconciliation des Russes et des Polonais.

Cette manifestation, qui produisit une émotion considérable, eut pour effet de faciliter les pourparlers engagés depuis le milieu de 1907 en vue de l'organisation d'un congrès slave. Une réunion préparatoire eut lieu à Saint-Pétersbourg (24 et 31 mai 1908) où les discussions aboutirent à l'entente sur les idées fondamentales suivantes : 1° Tous les peuples slaves ont un intérêt vital à se défendre contre la pénétration germanique qui les opprime ou les menace. Dans cet ordre d'idées, deux faits sont d'abord à retenir : les Polonais, qui forment l'avant-garde des peuples slaves, doivent être soutenus dans leur lutte contre la Prusse ; la Russie doit être émancipée de l'ingérence constante de l'Allemagne ; 2° l'ancien *Panslavisme*, qui n'était au fond qu'un *Panrussisme* et dont la formule avait été « la fusion des ruisseaux slaves dans la mer russe », est mort. Le *Néo-slavisme* ne peut être basé que sur le respect absolu de l'individualité nationale de chaque peuple slave; 3° la première condition de tout rapprochement slave est la solution de la question russo-polonaise, qui maintient un état d'hostilité entre les deux nations slaves les plus grandes.

Un des délégués, chef des Polonais à la Douma, M. Dmowski, avait déclaré que les Polonais regardent le germanisme comme leur principal ennemi, et qu'ils sont prêts à collaborer a l'entente slave sur les bases nouvelles. L'enthousiasme fut grand. Une conférence plus nombreuse fut décidée, où tous les peuples slaves seraient représentés sur le principe d'égalité. Le 13 juillet,

ce congrès se réunissait à Prague, la ville la plus menacée par le prochain soulèvement germanique.

La délégation polonaise y fut reçùe avec la cordialité et l'enthousiasme que les Tchèques témoignent à leurs amis. Dès les premiers instants, tous les délégués se trouvaient d'accord sur le principe de l'union entre tous les peuples slaves. .

M. Chylinski, délégué polonais, le définit ainsi : « En ce qui concerne la grande pensée de l'union et de la solidarité des peuples slaves, nous devons d'avance et bien clairement affirmer que cette pensée ne peut pas effacer notre individualisme national ; qu'elle ne peut pas, ainsi que l'a dit Spesawicz, nous fondre en autre chose que ce que nous a faits l'histoire; qu'elle ne peut pas étouffer notre particularisme national. Nous travaillons dans trois régions au milieu de circonstances et de conditions toutes différentes. Nos compatriotes de l'empire russe s'efforcent d'obtenir les moyens de développer leur existence nationale et intellectuelle ; ils voudraient résoudre le problème polo-russe dans un esprit de légalité et de justice. Dans la deuxième région, sous la domination prussienne, nos compatriotes soutiennent une lutte pénible contre le système du gouvernement, pour défendre leur existence nationale. C'est dans la troisième région, en Galicie, que notre situation est la plus avantageuse. Là, nous avons la possibilité de nous développer de toutes les façons et d'assurer notre existence nationale, économique et morale. Et, je vous le demande, ces libertés nationales qui nous ont été octroyées, ont-elles en quoi que ce soit nui à l'intégrité de l'empire ? Non. Elles ont affermi, au contraire, nos rapports avec l'Etat ; elles ont consolidé nos devoirs envers la monarchie et envers ce monarque magnanime qui a fait de la justice pour tous la base de son règne. »

Le 18 juillet, le Congrès se termina par le vote de la résolution suivante que M. Krassawski proposa au nom de la délégation russe après l'avoir soumise à l'approbation de la délégation polonaise : « Le Congrès reconnaît la fécondité de l'idée d'une union de tous les peuples slaves ; il estime en même temps que la suppression indispensable des désaccords et des malentendus entre nations slaves ne peut être obtenue que par l'acceptation par tous et la mise en œuvre des principes de l'égalité et du développement libre de chaque nation, par la reconnaissance de son

particularisme culturel et national, démontre d'une façon éclatante que les représentants de la nation russe ont fait un pas dans la direction d'un rapprochement avec nous, Polonais. »

L'accord était complet. Il fut encore accentué le 23 juillet suivant à Cracovie, dans des fêtes données par un grand nombre de notabilités polonaises aux délégués russes revenant de Prague. L'un d'eux, le comte Bobrinski, déclara : « Nous comprenons le mal que nous vous faisons et que nous vous avons fait, et ceux qui pensent ainsi deviennent de plus en plus nombreux parmi nous. Oublier et pardonner nos torts réciproques, voilà notre désir et le but de notre travail. Une entente très prochaine entre nous est une nécessité inéluctable, indépendante de toutes les circonstances. Elle doit forcément venir, elle doit changer notre malentendu actuel en une amitié réciproque. Tels sont notre but et notre intérêt communs. »

Il nous reste maintenant à attendre le résultat des efforts de toutes ces bonnes volontés. Des dispositions sérieuses ont été prises pour traduire en actes les paroles et les discours. Diverses commissions sont chargées d'étudier les projets suivants. D'abord et en premier rang, organisation d'une exposition néoslaviste à Moscou en 1911 ou au besoin en 1915. Ensuite : création d'une Banque slave au capital de 60 millions, pour combattre la Deutsche Bank (Banque allemande). Organisation d'un service d'informations pour la presse slave ; organisation de voyages dans les pays slaves ; fondation de sociétés de Sokols (gymnastes) dans les pays slaves, d'associations culturelles slaves, réforme du marché de la librairie slave, etc.

Un certain temps s'écoulera nécessairement avant que rien d'important soit obtenu. La grandeur du but à atteindre justifie l'ivresse des enthousiasmes surexcités, mais la route est semée d'obstacles et de pièges.

Il faudra compter d'abord avec les méfiances des gouvernements plus ou moins hostiles, malgré les protestations des différents peuples qui affirment leur loyalisme et en ont prouvé maintes fois la sincérité. Particulièrement, les Slaves d'Autriche tiennent à conserver la monarchie autrichienne sous forme d'une confédération leur assurant leur autonomie.

Il faudra surtout triompher des ruses et des violences allemandes.

La lutte est engagée. Les masses qui viennent de se mettre en mouvement, mues par une foi ardente, marchent avec confiance vers un avenir glorieux, malgré les dangers et les difficultés qu'elles ne méconnaissent pas. Elles savent ce que les membres divisés de la grande famille slave renferment de forces latentes inutilisées jusqu'à présent, ce qu'elles représenteraient de puissance si l'on parvenait enfin à les unir dans une pensée, dans une volonté communes.

Dès maintenant, un résultat important est acquis. Même en Russie, on ne se fait plus d'illusions sur les véritables sentiments de l'Allemagne. La fameuse habileté de Bismarck, continuant l'œuvre de duplicité de Frédéric-le-Grand, a porté ses fruits. La Pologne entre dans cette coalition de saintes haines qui se forme sur le flanc de l'Allemagne. Il faudrait au « peuple de maîtres » une nouvelle et gigantesque guerre triomphante pour en finir avec le cauchemar de l'encerclement qui commence à l'oppresser bien réellement. En saura-t-il faire naître l'heureuse occasion ? Sera-t-il obligé d'attendre passivement l'heure des échéances fatales ?

Partout, autour du pangermanisme menaçant, se dressent de nouveaux ennemis, dont le néo-slavisme ne sera pas le moindre

Que nous réserve l'avenir, un avenir peut-être prochain ? Les points noirs se multiplient à l'horizon politique et il faudrait un bien robuste optimisme pour y voir poindre l'aurore des fameux « Etats-Unis d'Europe ».

Jeanne et Frédéric Regamey.





Le Salon des Poètes et la Fusion des Arts

(Conférence donnée au Salon d'Automne)

Mesdames, Messieurs,

Je voudrais, dès les premiers mots de cette causerie, vous exposer les raisons qui m'ont amené à prendre la parole, aujourd'hui, devant vous. Il me semble en effet que si je trouvais les mots convenables pour le faire, je vous dirais assez précisément l'idéal de ce Salon des Poètes, les raisons qui ont déterminé un certain nombre d'écrivains à devenir les collaborateurs de peintres et de sculpteurs, et l'importance capitale de cette tentative, au point de vue des intérêts généraux de l'Art.

Vous savez tous que cette grande idée germa dans le cerveau du noble et fécond penseur qui a nom Charles Morice. Il n'y a pas encore très longtemps, il nous fit part de ce dessein, nous consulta — car sa simplicité aime à s'entourer de conseils familiers — recueillit nos adhésions enthousiastes et mit son projet à exécution. Ce jour-là, je promis à notre ami mon concours actif : aujourd'hui, je suis venu remplir mon engagement.

***

Ce n'était pas à la légère, croyez bien, que j'avais engagé ma parole. Ce rêve, qui a pris forme aujourd'hui, ce geste qui s'ac-

complit, est un de ceux qui furent inscrits au programme de toutes nos générations, depuis trente ans. Il est une étape sur la route infinie de notre Idéal. Nous naissons aujourd'hui à la vie esthétique, avec la conscience des devoirs qu'il nous impose.

Il serait injuste toutefois de dire qu'il est né seulement avec les premiers d'entre nous. Inconsciemment, le Romantisme, dans le chaos de ses aspirations, avait bien songé, dès ses débuts, à grouper les Arts, à les réunir dans la fameuse « Tour d'ivoire ». Avec l'enthousiasme touchant, tumultueux, et, somme toute, quelque peu insuffisant, qui caractérisait toutes ses manifestations, il affirma hautement sa volonté de grouper tous ceux qui dédiaient leur existence au culte de la Beauté. Une solidarité, que les petites inimitiés personnelles elles-mêmes ne parvinrent jamais à briser, s'établit, grâce à lui, entre les diverses corporations. Les « bousingots », conduits par Théophile Gautier, — qui n'était alors qu'un peintre médiocre, — vinrent assurer, au nom d'une doctrine commune, le succès d'*Hernani*. De même, Delacroix et Berlioz ne connurent jamais de partisans plus actifs que les maîtres écrivains de leur génération.

En fait, cependant, les Romantiques n'eurent guère que le sentiment, l'instinct de cette union nécessaire des Arts. Ils ne la conçurent pas en tant qu'idée, si l'on peut dire. Nul n'alla chercher au delà des affirmations de principe. Aucun ne reprit le thème pour l'approfondir et dégager les lois nécessaires à son efficacité. Bien mieux même, ces admirables tempéraments d'artistes, qui se nommaient Théophile Gautier, Delacroix ou Berlioz, commirent les quelques erreurs qui marquent leur œuvre généreuse et puissante, au nom de ce principe insuffisamment étudié.

Il était réservé à la génération suivante, à Charles Baudelaire, à Richard Wagner, aux maîtres de l'Impressionnisme de retrouver l'admirable idée sous le fatras verbeux des Romantiques. A l'intérieur de chaque métier ces divers génies, le poète, le musicien, le peintre firent parallèlement leur œuvre. Ils reprirent la technique pure, encrassée par la routine, dégagèrent à nouveau les lois essentielles, les principes fondamentaux de leur art. Baudelaire, en une formule lapidaire, vêtue de beauté,

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent,

ramasse tout le rêve nouveau, et son œuvre, aux résonnances

infinies, illustra magnifiquement ce précepte des esthétiques futures. De même, Wagner construisit cette *Tétralogie* prodigieuse, qui a fécondé les âmes nouvelles, qui a rendu au drame musical toute sa beauté évocatrice, toute sa puissance symphonique et synthétique, toute sa gravité religieuse. Enfin ce furent les peintres de l'Impressionnisme, qui, à leur tour, bousculèrent les théories de l'Ecole. Ils osèrent reviser les lois de la peinture, rendre à la couleur sa liberté, voir avec des yeux sincères et neufs les spectacles harmonieux, que créent les jeux divins de la lumière. Tous ainsi, soulevant le fardeau des traditions surannées, regardant, écoutant, humant la vie avec des sens vierges, dans la pleine indépendance de leur génie, dégagèrent l'art de toutes les compromissions et de toutes les coutumes désuètes. Ayant remis en état les choses, composé une œuvre personnelle, puissante et suggestive, ils préparèrent la voie nouvelle. Ils livrèrent aux commentateurs admirables qui devaient venir, les exemples susceptibles d'illustrer les préceptes récents. Ils léguèrent à toutes les corporations, vouées à l'œuvre de beauté, la leçon merveilleuse de leurs découvertes et de leurs pressentiments. Ayant accompli, au milieu des préjugés et des ironies, leur tâche, soumis à l'unique conscience de leur génie, rendu à la poésie, à la musique, à la peinture toute leur vertu originelle, indiqué les analogies qui relient entre eux ces arts divers, ils nous ont laissé le soin de pousser plus avant et de répandre la doctrine féconde.



Ces commentateurs, Messieurs, ce sont nos maîtres directs, à nous-mêmes, — ceux qui ont enseigné la doctrine, qui ont composé, en s'inspirant des chefs-d'œuvre de l'âge précédent, l'esthétique, qui est nôtre aujourd'hui. Ainsi, *les Rêveries d'un poète français* de Mallarmé nous ont mieux fait comprendre quelles forces actives contenait le drame wagnérien et le puissant principe de synthèse que l'on en pouvait dégager. Je sais telle phrase de Villiers de l'Isle-Adam qui a éveillé en moi des résonnances infinies. D'autres encore nous ont fait comprendre les liens mystérieux qui unissaient entre eux tous les arts, la beauté nouvelle peu à peu dégagée des correspondances qui

s'établissaient par le développement parallèle de tous les rythmes divers — ceux de la musique, de la sculpture ou de la poésie.

Ainsi, lentement, s'est formée cette doctrine, qui est nôtre aujourd'hui. Nous comprenons que nous allons, grâce à elle, vers un peu plus d'intelligence, vers un peu plus de perfection, vers une beauté plus parfaite. Entre artistes de « moyens » différents, une fraternité s'établit. Nous apprenons chaque jour à nous mieux connaître et, sans jalousie, sans dédain, nous nous communiquons nos émotions, nous partageons les mêmes joies et nous allons, unis, à la recherche des techniques nouvelles.

Ce sont là, Messieurs, des problèmes d'une grande délicatesse, et l'on ne peut encore les présenter que malaisément. Cependant il me semble qu'il me serait peut-être loisible de préciser davantage, de serrer de plus près la question, par le moyen d'un exemple.

Je vous parlais tout à l'heure des Impressionnistes et je vous rappelais les admirables réformes accomplies par ces maîtres dans le domaine de la peinture. L'une des plus importantes fut, vous le savez, la dissociation des tonalités.

Avant eux, les professeurs de l'Ecole enseignaient à mêler sur la palette, différentes couleurs, afin de composer le *ton*. L'artifice était tellement passé dans les mœurs de l'atelier que l'on avait combiné des pâtes colorées, pour simplifier la tâche du peintre et lui permettre de réaliser, d'un seul coup, les combinaisons du spectre lumineux. Ce procédé lui évitait de disposer les sept tons solaires : il tournait ainsi la difficulté sans la vaincre, car le mélange procurait une pâte lourde et d'une tonalité équivoque, qui ne traduisait jamais les jeux de la lumière. Les impressionnistes jugèrent que la sincérité ne pouvait s'accommoder de semblables procédés. Au lieu de composer sur la palette de tels mélanges, ils prirent comme principe de ne mettre sur la toile que des touches de sept couleurs — les sept couleurs du spectre — *juxtaposées*, et de laisser les rayonnements individuels de chacune de ces couleurs se mélanger à distance sur l'œil du spectateur.

Eh bien, Messieurs, de même que ces grands artistes, les Manet, les Degas, les Renoir, pour traduire la nature juxtaposèrent les couleurs, sans les mélanger, de même nous voudrions, pour donner à l'esprit un sentiment exact et complet des arts, les

juxtaposer. Ainsi, nous ne souhaitons nullement que renaisse l'erreur des peintres romantiques et que le commerce des peintres contemporains avec nous les entraîne à peindre des œuvres anecdotiques et intentionnelles. Nous souhaitons seulement que leur intimité avec les poètes, les musiciens et les sculpteurs, les pénètre du rythme particulier à chacune de ces techniques. De la sorte, le souvenir des principes communs transparaîtra seul en leur œuvre, et le spectateur, élargissant sa conception de l'Art, passera avec délices, sans à-coups, de manière profitable, d'une symphonie à un poème et d'un poème à une œuvre picturale. Il faut laisser à tous les arts, qui ont une même âme de beauté, leur visage particulier et personnel.

***

Et si vous étiez tenté, Messieurs, de croire que ces idées ne sont que théories d'esthéticien, je vous prierais de m'accompagner jusqu'à la galerie où, dans ce Salon, ont été exposées les œuvres de Monticelli. Cette synthèse des arts, que je défends devant vous en ce moment, est réalisée aux murs de ces salles, aussi bien que dans l'œuvre de ces maîtres que je célébrais tout à l'heure. Ce rêve passionné a pris forme dans la stuatuaire de Rodin, dans un quatuor de Debussy, de Chausson ou de Ropartz, aussi bien que sur les toiles du grand maître marseillais.

Arrêtez-vous longuement devant ses tableaux. Consultez la judicieuse notice, écrite avec amour par M. André Gouirand, en tête du catalogue spécial consacré à cette œuvre, et vous comprendrez à quelles nobles tentatives des artistes qui eussent pu connaître la gloire facile et monnayable, ont voulu consacrer leur existence. « Malgré un brillant premier prix de modèle vivant, nous conte l'essayiste, Monticelli dessina longtemps encore avec la patience d'un primitif ; et après quelques années passées dans sa ville natale, il arriva à Paris, où il se liait bientôt d'amitié avec les grands peintres de son époque. Troyon, Daubigny, Corot, Diaz, Courbet, reconnaissaient déjà en lui un maître de la couleur ; déjà, après de dures épreuves, s'affirmait sa renommée... »

Renommée qui n'était pas usurpée, certes, vous pourrez vous en rendre compte en étudiant les premières œuvres de ce fils

les lagunes vénitiennes ! Et cependant, Messieurs, la conscience admirable, la probité scrupuleuse de l'artiste n'étaient pas satisfaites. La conception, la vision de la nature qu'il portait en lui le ramenèrent à la retraite et à l'étude. Il revint à la terre natale, avec l'humilité du génie. Seul à seul avec son instinct, les yeux grands ouverts sur les paysages lumineux de la Provence, il recommença ce travail personnel qui donne seul, aux œuvres, une valeur d'éternité : *prix de dessin, il apprit à nouveau à dessiner.*

Et c'est de cette élaboration, de ce travail sans « profit », sans encouragement, que sont sorties ces belles œuvres, ces chefs-d'œuvre qui associent en nous les plus belles émotions que peuvent nous procurer nos sens !... Oh ! je sais bien, alors que moi-même je regardais très loin du décor de cette exposition, emporté d'un rêve à un autre rêve, toutes ces scènes magnifiques évoquées par la seule magie du pinceau de Monticelli, j'ai entendu autour de moi les commentaires ironiques du badaud qui traverse les Salons sans son cœur : « Pourquoi ce peintre a-t-il voulu se singulariser ? Il avait du talent, mais il l'a gâché ! »

Vous-mêmes, n'est-ce pas, vous avez entendu de tels propos, devant *Les Femmes à la Fontaine*, *Le Concert ou le Sous-Bois à la Sainte Baume ?* Ils sont la seule récompense que la foule à l'esprit paresseux réserve aux recherches des maîtres, jusqu'à l'heure où la vérité, commentée, magnifiée, glorifiée, lui parvient enfin à l'état de lieu commun. Cependant, pour Monticelli, le temps est proche maintenant où, quelle que soit la pensée intime de la foule, elle ratifiera de son silence le jugement de l'élite. Soyons contents ainsi. On ne peut pas demander à la masse de croire qu'il existe, dans l'univers, des astres invisibles à son regard !

Pour vous, pour nous tous qui aimons le rythme universel de l'art, qui considérons comme une théorie harmonieuse les diverses formes que revêt la beauté, saluons ce grand peintre. Il vécut, misérable, héros de son rêve ; il roula longtemps dans la vieille cité phocéenne, une de ses toiles à la main, pour trouver l'écu de sa nourriture quotidienne. Il assuma les dédains, les ironies, les quolibets de la Canebière, toutes les amertumes réservées aux chercheurs, « puissants et solitaires ». Mais ses *Décamérons*, ses *Fêtes Galantes* vivront à jamais. Ils ont fait entendre aussi, que voir, avec des couleurs, le rêve de poésie

et de sensualité, les joies de nos imaginations, tous ces poèmes, toutes ces musiques de fêtes, toutes ces voluptés silencieuses, tous ces flux de sang en un mot, qui vont de notre pensée à notre cœur et de notre cœur à notre chair. Devant une toile de Monticelli, vous préciserez les songes les plus beaux, les plus purs de votre être. Vous vivrez un peu plus puissants, dominant pour ainsi dire tous les arts, transportés dans ce monde que le grand ancêtre des esthétiques nouvelles, Percy Bysshe Shelley avait imaginé, où « la musique, les clairs de lune et les sentiments ne seraient qu'une seule et même chose. »

***

Tel est, Messieurs, l'idéal ralliant aujourd'hui les meilleurs parmi les artistes contemporains, à quelque branche de l'art qu'ils se rattachent. Tel est aussi l'idéal des poètes et la raison pour laquelle ils ont accepté avec une reconnaissance joyeuse l'hospitalité que leur offraient leurs bons camarades, les plastiques et les musiciens du Salon d'Automne. Et voyez comme cette idée de l'union des différents arts fait peu à peu son chemin. Maintenant nous trouvons tout à fait naturel de faire voisiner la peinture qui est de technique géométrique avec la poésie, fille du Nombre.

Nous nous sommes tout à fait installé dans cette demeure. L'an dernier, dans cette salle qui suffit aux poètes — leurs œuvres tiennent si peu de place ! — nous avions organisé quelques causeries, précédant la récitation de poèmes choisis parmi ceux que nous jugeons à l'honneur de notre état. Cette année, vous retrouverez les conférenciers que vous aviez aimés, l'automne dernier. Charles Morice, l'homme fécond en heureuses idées, a imaginé de vous parler de Villon, de François Villon, le pauvre écolier qui rôde à travers les siècles les chausses trouées, le bonnet chaviré, le visage hâve, deux yeux de jais, fiévreusement, divinement blottis dans l'ombre des sourcils. Grâce à lui, nous aurons nous aussi, comme nos voisins, notre Rétrospective.

Puis, l'actif directeur de *la Phalange*, Jean Royère, vous introduira dans l'exquise et mystérieuse chapelle où l'on conserve le souvenir de l'artiste admirable qu'était Mallarmé. Vous écou-

terez avec l'intérêt que suscite toujours sa parole sincère et avertie, Gustave Kahn, lorsqu'il vous fera connaître les poètes de l'Abbaye. Un des écrivains qui ont étudié avec une charmante érudition le folk-lore, Robert de Souza, vous contera « Les deux Légendes ». Enfin, les prosateurs — et personnellement je suis heureux de l'initiative — auront aussi leur conférencier, André Gide, l'admirable romancier de l'*Immoraliste*.

*
* *

Mais avant que la véritable série des conférences ne commence, nous avons tenu à accorder tout l'honneur de cette matinée aux lauréats de notre concours de poésie, institué l'an dernier. Encore que les beaux poèmes que nous avons retenus et que vous entendrez tout à l'heure n'aient pas besoin d'un commentaire, je dois dire en quelques mots la pensée qui présida à l'institution de ce concours.

Nous avions pensé, lorsque nous en fîmes l'organisation, qu'il était de notre devoir, à nous, les aînés, de favoriser la manifestation des jeunes talents. Puisqu'un Salon nous était offert, nous voulions qu'il fût accessible aux poètes et que ceux-ci pussent exposer... verbalement, si je puis dire, leurs œuvres. C'est ainsi qu'il faut comprendre l'initiative de notre Comité : il n'a jamais prétendu décerner des places, distribuer des prix, des mentions, toutes ces récompenses qui appartiennent aux jurys officiels. Simplement, nous avons cru pouvoir être utiles aux jeunes poètes en accueillant les œuvres qu'ils voulaient bien nous envoyer, en les lisant et en faisant un choix parmi les meilleures, pour les faire réciter à ces conférences.

Et je n'attarderai pas plus longtemps le plaisir que vous aurez à corroborer de votre sentiment, le nôtre. Tout au plus me permettrai-je de vous avertir — encore est-ce là plutôt une question que je vous pose comme à moi-même — que la poésie, ainsi que les arts frères, est aujourd'hui en pleine et ardente recherche.

Sans doute, allez-vous reconnaître, dans les belles tentatives de nos jeunes camarades, la même inquiétude, dont témoignent tout près le nous les murs, vénérablement chargés de l'œuvre des peintres. A l'impressionnisme pictural correspond le vers-

librisme poétique. Ses techniques, précieuses découvertes, constituent-elles le point d'aboutissement, le terme splendide où chacun des deux arts pourra s'épanouir dans la parfaite sérénité, dans la sérénité passionnée, où, nécessairement, naissent les chefs-d'œuvre. Ces techniques ne sont-elles pas plutôt des moyens ? L'œuvre que ces moyens appellent a-t-elle avec eux déjà fulguré ? Malgré tant d'admirables efforts, l'avons-nous vue se formuler, sous les mains habiles et sensibles de nos artistes ? Ou bien faut-il convenir qu'ils oscillent encore — et je dis les meilleurs entre eux — d'excessives audaces à des timidités excessives, comme un pendule heureusement affolé par un souffle de fécond orage et qui trouvera demain la ligne désirable et *statique* de beauté ?

Qui sait pourtant ? Est-ce le peintre qui se décidera le premier ? Est-ce le poète ? Je crois, Messieurs, — sans penser qu'on puisse pour cela m'accuser de jalousie professionnelle, — que, providentiellement, il appartiendrait au poète de faire le signe de ralliement, d'un ralliement classique, car la parole est à lui, et même, pour bâtir un temple, encore faut-il que le *Fiat* soit articulé. Les poètes ici sont venus les derniers, appelés par les peintres : les peintres ont donc, je voudrais du moins m'en persuader, compris qu'ils avaient besoin des poètes.

GEORGES GRAPPE.



Poésies

(Dites au Salon d'Automne le 6 Octobre 1908)

Vent marin

Ils ont abrité la maison :
Les pierres, le sable, la lande,
Toute la dune de velours
Dont voici rousse la toison
Se déploie, onduleuse et grande,
Sur la moitié de l'horizon.

Un figuier, dans l'étroite cour,
Perce entre le mur et la dune ;
Des lièges en chapelets
Pendent, accrochés tout autour,
Et, lourdes chevelures brunes,
Pesamment sèchent les filets.

Aux ardoises rejointoyées
Dans la mosaïque du toit,
Luit, craintive, une tabatière,
Mais bien cimentée et rouillée ;
L'eau sur elle glisse tout droit
Jusqu'aux plombs noircis des gouttières.

La nuit se fait, les voix se taisent,
La maison s'est bien resserrée,
Blottie : on ferme les auvents,
De lourds sabots gardent l'entrée,
Une main rapproche les chaises...
Comme ils ont peur de toi, ô Vent !

— Mais, dans leur maison verrouillée,
Tu m'as cherchée, et reconnue, et réveillée,
Communie à mon cœur vivant,
Force où je me complais, caresse qui me touche,
Que ton souffle s'appuie au souffle de ma bouche,
O Vent opiniâtre, ô Vent !

Battements, doigts pressés aux vitres,
Strident effort, appel, bruissantes élytres
Dont crisse âprement la raideur !
Pour avoir, sur la dune, allongés et rigides,
Séché leur chanvre neuf dans ton haleine aride,
Mes draps rudes, ce soir, ont, par toutes leurs rides,
Jusques à mon sommeil versé ta forte odeur.

Parfum aigu, vigueur des airs, liqueur unique,
Bourdonnement, miel chaud, amoureuse tunique
Aux flancs des rocs de pourpre et des caps violets,
Jardin vif des saveurs ardentes,
Vin poivré, caresse mordante,
Goût d'iode et de fleurs mêlé sur le palais !

— Me voici : à cent pieds les eaux brisent et grondent,
Les schistes colossaux s'incurvent sur la mer
Et c'est ici le bord occidental du monde.
Toute seule, dressée, offrant mes bras ouverts,
J'ai mis tes rubans froids et souples sur ma chair.

Fiancé neuf, brodé des nacres de l'écume,
Vierge de tout contact avec la terre, et pur,
Sel baptismal, baiser, salutaire amertume,
Lèvres de l'océan et bouche de l'azur !

O conquérant ! nef des géantes traversées,
Double éperon et fouet des brumes dispersées,
Peigne aux cheveux noués des orages, berger
Des cygnes de la mer, écouteur des sirènes,
Maître avare des cargaisons et des carènes,
Et porteur de trésors comme un roi étranger !

Tu souffles, fixement tendu, volonté sûre,
Echarpe aux fils ténus dont le bord est resté
Là-bas, à l'autre bout de la Terre, arrêté
Aux dents de l'horizon, inlassables et dures.

Héros qui fait claquer des étendards sanglants
Sur le décor des crépuscules,
Et, le matin, des banderolles de safran,
Et d'obscurs pavillons effrangés qui circulent,
Epars, sur les minuits mystérieux et blancs !

Orchestre : bruit de soie aux seigles du rivage,
Fatidiques battoirs aux vallons apeurés,
Hurleur qui pousse et mord les passants égarés,
Sifflet dans les haubans, harpe dans les cordages !
Halo doré des soirs lunaires, forgeron
Qui fait jaillir les étincelles sidérales,
Rythme de l'Atlantique et respiration
Des houles colossales,

Je te confesse beau, irréductible et grand,
Plus libre que les eaux et le feu, plus vivant
Que le sein, déjà lourd, des glèbes abondantes,
Car l'« Esprit » est sur toi, ô Vent marin, planant
Sur l'abîme, sur la ténèbre et l'épouvante,
Couvant l'œuf monstrueux du monde, et déployant
L'immense battement de ses ailes géantes !

J. PERDRIEL-VAISSIÈRE.

Au bord du Styx

LES AMANTS MALHEUREUX

Approche en retenant ton haleine ; un instant
Le vent cruel se décourage.
J'ai pu me cramponner à cet arbre qui tend
Un rampant et triste feuillage.

Ah, fais hâte, de peur qu'une suprême fois
Eperdûment je ne te fuie !
Sur l'écorce je sens glisser mes faibles doigts
Pareils à des gouttes de pluie.

De tes bras, joints sur moi, noue un cercle enchanté,
Tu trembles et la peur te ploie.
Ne dis pas que chacun ici roule emporté
Où tendait sa secrète joie.

Je jure l'âtre éteint et notre seuil muré,
Je jure Vesta rigoureuse
Qu'aucun nom que le tien dans la nuit murmuré
Ne rendait ma lèvre joyeuse.

J'avais instruit mes yeux, de ta grâce jaloux
A seule te trouver charmante.
Qu'ai-je fait ! Ah tes pleurs, ah tes sanglants genoux
Exténués par la tourmente.

Vent, implacable vent ! où suis-je ?... Est-ce son cri
Qui ne me parvient plus qu'à peine !
Vers quoi m'emportes-tu, solitaire et meurtri,
Vers quelle allégresse inhumaine !

JEAN SCHLUMBERGER.

Les Péniches

Glisser au fil de l'eau dans sa maison flottante,
Voir les courbes soudain, fuir et se dérouler,
Ainsi passer au cœur des villes haletantes
Ou mortes, écouter l'eau bruire et couler,

Connaître les aspects tremblants du paysage,
Jouir si lentement de l'horizon lointain,
Goûter en leur entier les soirs et les matins,
Les ciels immenses reflétés, et le passage

Des fantasques nuées et des volées d'oiseaux,
Aimer en chaque jour la lumière neuve
Savoir les hommes loin, et cueillir des roseaux,
Et puis croire aussi être quelque chose du fleuve...

Oui, comme tout cela nous l'imaginons bien,
Lorsque nous côtoyons les péniches qui dorment,
Mais notre désir seul, ignorant des liens,
Démarre doucement et se grise de formes.

Ah ! cette vie heureuse et calme, et sans espoirs.
— Les petites maisons ne sont-elles pas sûres ?
(Vois leurs minces fumées, pour veiller, chaque soir,
Au bord tremble du rouge, ainsi qu'une blessure).

Mélancolique joie d'imaginer ainsi
Les départs et les vies que toujours on ignore
Et que sans doute on trouverait moins belles, si
Vraiment on les vivait, tant le rêve les dore.

Promenons donc, ami, nos regrets et nos pas
Tout près de l'eau dormeuse et chère qui nous tente :
Aimons les berges, nous qui ne connaîtrons pas...
Glisser au fil de l'eau, dans sa maison flottante.

EDOUARD DEVERIN.

Le Salut

I

LES ARBRES

La ville meurt de fièvre : elle a perdu ses arbres.
Les murs gris ont caché la neige des rameaux,
Et l'on va, le cœur bas, tremblant comme les flots,
Dans l'herbe qui s'écrase aux chocs rouges des marbres.

Purs automnes dorés du bois toujours debout,
Fiers, épanouissant votre puissance calme,
Saules tordus et bleus, ô chênes, vaste palme,
Votre sagesse monte à notre rêve fou !

Vous nous avez soufflé votre vie infinie,
Vous avez refraîchi nos âmes, doucement,
Quand votre ombre livrait à notre amour errant
L'asile et le pardon de sa robe fleurie.

Le silence, parlant par vos feuilles, montra
La route la meilleure et la plus fraternelle,
Celle qui berce, comme une fontaine, celle,
Par qui chante le soir ainsi qu'un hosannah.

Vous nous avez permis la victoire du monde,
Car, comme des enfants plus riches que les dieux,
Nous n'aimons la lueur fatidique des cieux
Que pour en décorer notre terre féconde.

Soyez humainement bénis, mages et rois,
Laissez le vent du nord voler votre couronne,
Branches ! gestes heureux de femme qui s'étonne,
Conduisez notre exil, aux rythmes de vos lois !

NICOLAS DENIKER.

Réveil

Le pâtre solitaire, de sa flûte en os, élude
L'espoir des hiboux qui sanglotant, inhument
Le vol des phalènes en adieux vers la lune,
Blème sœur exilée aux baisers somnambules.

Et l'aube gît confusément aux vitres
Comme une lourde palombe endormie
Dont le rêve palpite encore dans la nuit, humide
Pour tant de soupirs des purs lys qu'elle quitte.

O mon amante si loin,
Ne finis pas ton songe déjà
Puisque ma main
Douce aux chimères qu'il exhale,
Annonciatrice n'est point là
Pour divulguer à ta puérile extase,
L'ineffable secret de cet instant nuptial.

O mon amante si loin,
Je suis seul et la Terre est seule dans l'attente
De l'héroïque Seigneur glorieux qui la tourmente
Depuis des ans, depuis si loin
Que leur amour n'est plus qu'un vaste dithyrambe
Dont les fleuves, les monts, les vents
Rythment l'éternelle cohérence.

Et voici qu'irradié selon l'ordre du Zodiaque,
Le soleil qui loue, comme un pieux tétrarque
Mitré d'or pour son oraison silencieuse,
L'immortelle Epouse que chaque jour il marque
Du stigmate omniscient de sa vertu fastueuse.

Heure, heure enfuie plus délicieuse
Que le goût des fruits doux à nos lèvres captieuses.

O Terre du matin, ô Purifiée, ô quotidienne Elue,
Ta nocturne supplique exaucée,
Te voici plus belle qu'une fiancée
Pudique au miroir qui la dénude,
Libérée du baptême des brumes !

O mon amante si loin,
S'il m'était impossible de prier encore,
Je joindrais ma prière à celle de l'aurore,
Mais je ne sais qu'aimer et je ne puis rien
Qu'offrir en chantant le supplice de mon corps
Au feu d'or dont les mille désirs jaillis
Inculquent l'amour à toutes les vies !

Et si pareil à l'enfant débile
Qui pressent le jour de son regard aveugle,
J'ouvre tout grands mes yeux
Au miracle de l'innombrable idylle,
Ebloui comme un dieu qu'on lapide, j'y lis
L'unanime multiple vœu
De mon sommeil aboli !

JEAN GUSTAVE TRONCHE.

Élégies

I

Elle est la rivière qui va
Le long du sentier de ma vie ;
Mais la rivière coule et oublie
Les pleurs tombés de deux yeux las.

Et l'eau s'en va si souriante
En emportant des feuilles d'or,
Qu'on n'ose pas pleurer la mort
Des jours d'hier couleur de cendre.

La rivière chante si bas
Près de la douceur des prairies,
Que pour l'entendre, l'heure flétrie
Dans le sentier a tu ses pas.

La rivière est si tendre et tremble
Si doucement près de mon cœur
Que je ne sais plus si je pleure
Ou si c'est la rivière qui chante.

II

Adieu, puisque l'été s'en va,
Qu'il n'est plus d'azur dans le ciel
Et qu'il faut qu'on se souvienne
Pour sourire d'un sourire las.

Adieu, puisque celle qui passe
Est déjà si loin de moi
Que je ne sais plus si c'est toi
Ou l'ombre de l'amour qui passe.

Adieu, puisqu'il me faut, hélas !
Loin de ton rire chantant et clair
Oublier les choses d'hier
Et les choses qui ne sont pas.

Adieu, puisqu'il faut qu'on soit seul
Pour savoir aimer ce qui passe
Et chanter la chanson lasse
De l'arbre fort et qui s'effeuille.

MARCEL LAFAYE.

La Walkyrie

Au zénith de la plaine oscillante et fumeuse
Où la fin de combat bruit terriblement,
Le cheval vaporeux ferré de diamant
Bondit, en hérissant sa crinière brumeuse.

Elle, ses seins bombant la cuirasse squameuse,
Mollets nus et les plis du manteau s'animant,
Derrière elle, d'un coup d'éperon, brusquement
Presse le fol essor de la bête écumeuse.

Pointant ses ailerons sur son casque d'argent
D'où bouillonnent à flots ses cheveux d'or changeant,
Elle monte, un éclair dans ses prunelles vertes.

Et clamant la victoire aux astres en passant,
Souriante elle tend ses bras, les mains ouvertes,
Au Walhalla semé d'un sable éblouissant

E. Harel.

Métempsycose

Oh ! cette nuit dans mes jadis immaculés !
Le golfe de l'azur peuplé d'astres tremblants
Resplendissait. Et nous allions contre la mer.

Les oliviers, comme des dieux, penchaient vers nous
Le geste fraternel de leurs souplesses fières,
Et les doigts précieux des feuilles caressaient
L'ombre bleue et la myrrhe fraîche du silence
Où l'été pur d'un clair de lune se mirait.

Unis et nus, baignés de nuit olympienne,
Au repos parfumé des bois, qu'illuminaient
Les sillages, saphirs vivants, des lucioles,
Nous écoutions d'adolescentes fiançailles
Chanter parmi nos cœurs de baisers constellés.

— Je te retrouve enfin après ces trois mille ans ;
Je veux crier de joie farouche, viens, je veux
T'avoir, ressuscitée de mon cœur d'égipan,
Et je veux que de mes caresses la première
Soit belle, sur ta chair éblouie de sirène,
Comme un soleil levant sur la mer bienheureuse !

PAUL CASTIAUX.





A travers la Quinzaine

Sur la Vie

Crépuscule des Dieux

Parsifal *seul s'élève au-dessus de toute la musique, et au delà de Wagner même. Mais dans la musique, le* Crépuscule des Dieux *n'a d'égal que le seul* Tristan.

Il convient d'en parler avec gravité. C'est gravement qu'on devrait produire cette œuvre aux lumières. Elle y arrive après une attente de trente ans. Elle y va paraître ce qu'elle est : la fin et le couronnement de l'âge classique. Déjà, l'art musical a pris d'autres voies. Dans le Crépuscule, *j'admire la mort sublime de nos dieux. Car, pour nous, qui sommes nés au temps où cette œuvre allait naître, nous pouvons admirer d'autres musiques, nous en pouvons comprendre même ; mais, pour jamais, notre cœur est à celle-là. Trente ans, c'est une génération d'hommes : c'est l'âge où une œuvre musicale perd sa jeunesse. Elle n'en est que plus chère à ceux qui ont mûri avec elle, qui vécurent les mêmes années, et qui se sont instruits à lutter dans le torrent d'émotions qu'elle roule. Mais déjà la mode tourne, la mode qui ne s'émeut jamais que pour une heure ; déjà l'esprit cherche ailleurs son plaisir : pour la foule des hommes, l'esprit de la musique est un esprit de volupté. L'œuvre de Wagner est, à présent, moins aimée que comprise. Bientôt, Wagner nous fera retour, et ne sera plus qu'à nous.*

Pour le dire en passant, la musique du Crépuscule *est une souveraine jalouse. Elle ne souffre pas le partage. Elle est une nourriture trop forte et trop riche pour les faibles estomacs du temps, que trois*

pillules d'harmonie contentent. Ces quartiers de venaison fraîche, cette chair rouge et noire, ces flots de vin ardent vont les révolter. Il faudrait que la salle fût obscure et le demeurât, pour que les uns pussent bâiller et les autres dormir, sans honte. Il serait nécessaire qu'on fît ainsi, pour un soir, relâche aux vanités, dans le temple où elles s'assemblent, se contemplent et se multiplient toutes. L'obscurité est le seul repos que la vanité nous donne. Il serait fort bon de leur rappeler que le banquier Fafner, tout géant de Chicago qu'il soit, après avoir beaucoup dormi sur son or, en le léchant, est mort sans trop crier. Quelle leçon pour ses filles, les trois mille femmes qui se réunissent dans les loges! Il siérait enfin qu'on découvrît l'orchestre, au lieu de le cacher. C'est une idée fausse, à Paris, de jouer Wagner en sourdine : nos théâtres ne sonnent pas déjà si bien. Ils ont été bâtis en vue du spectacle, pour montrer la scène à la salle, la salle à la scène, et, de toutes parts, la salle à la salle. Ils n'ont pas été dédiés à la musique ; c'est le contraire, à Bayreuth; et, quoi qu'il semble, Wagner a écrit ses œuvres pour l'oreille. Elles n'ont d'ailleurs, point de sens qu'en allemand. S'il en est une qui vaille la peine d'être entendue, sans valoir au même titre la peine d'être comprise, c'est le Crépuscule.

Ici qu'il n'est plus question ni de drame, ni de caractères, ni d'action, ni de rien qui s'adresse d'abord à l'intelligence ou à la vision. Le Crépuscule *est la plus gande et la plus magnifique des symphonies. Tout y est sentiments, émotions de l'âme, et rêve du destin, reflets mouvants du monde dans la conscience du poète. Tel est le secret du* Crépuscule: *le héros du drame n'est même pas le dieu Wotan, qui n'y doit pas paraître. Dans le dieu, c'est le poète lui-même, qui se révèle et lui seul. Wagner est le héros de cette symphonie gigantesque, comme Beethoven est celui de la Neuvième. Souvent, il arrive que la confession d'un grand artiste soit son chef-d'œuvre. Linsi dans* Hamlet, *et dans la* Tempête, *Shakspeare a tels accents d'une beauté sans égale, même chez l'insaisissable Shakspeare. Qu'on laisse donc au* Crépuscule *ses bienheureuses et fécondes ténèbres.*

Je ne veux pas dire ce que Wagner fut pour nous : sans doute, ce que Beethoven et Gœthe ont été pour lui et ceux de son temps. Et plus encore. Dans l'émotion parfaite de la musique, laquelle s'empare de l'être entier, corps et âme, Wagner nous offrait, comme un présent unique, toute la vieille Allemagne, tout ce que la France a peut être rêvé de la vertu germanique. Bach et Beethoven étaient là,

Schopenhauer et Gœthe, la race primitive et les mystiques les héros et les philosophes. Wagner, le fils des siècles, nous donnait, en son chant, toute l'Allemagne, d'une seule fois, cette Allemagne de la légende, de la mélodie et de la vie intérieure, où nous avons cru et où il nous a fallu cesser de croire. Or, lui-même, dans le Crépuscule, *n'y croyait plus.*

Voilà, je pense, ce qui fait la tristesse désespérée de cette œuvre, la plus sombre des œuvres sombres. Elle respire une douleur terrible, un adieu à la vie plus farouche que la malédiction, un jugement capital, plus noir que le blasphème, l'incomparable désastre enfin des funérailles de la puissance.

Comme en tout grand artiste, l'intuition, en Wagner, allait bien au delà de la réflexion intelligente; et Wagner le savait mieux que personne, quelle que fût son intelligence. Après 1870, Wagner a vécu dans la victoire ; il avait épousé celle de son peuple ; et l'Allemagne allait épouser le triomphe de son poète, à Bayreuth. Cependant, Wagner désespère de sa patrie et du monde. J'imagine qu'il n'a pas aimé la gloire : il n'a eu que la passion de vaincre.

Le profond sentiment de ce qui va être, précède en lui l'intelligence de ce qui est. Le Crépuscule *en est la preuve : malgré lui, Wagner y fait l'aveu d'une défaite idéale. Les ténèbres descendent sur tous ses dieux, et non pas seulement sur les fantômes du Walhall. Jamais conquête de la matière n'a plus brutalement étouffé la conquête promise de l'esprit. Avec Wagner, l'âme allemande eût peut-être gagné toute l'Europe ; mais elle a suivi Hagen dans les flots du Rhin, à la poursuite de l'or ; Hagen a fini par voler l'anneau : il a la fortune et la puissance. Mais les dieux allemands sont morts. Il n'est plus temps d'y croire. L'illusion s'est dissipée ; c'est un bien sans doute : il faut que toute illusion se dissipe ; il faut que la chimère soit vaincue dans notre sang. Quant aux dieux, ils sont où ils veulent : c'est là où les Barbares ne sont point ; et nous le savons aujourd'hui.*

***

Wagner ne mit pas moins de sept années à créer le Crépuscule, *qu'il portait depuis près de trente ans. Telle quelle, c'est la grande œuvre de l'âge mûr, quand il incline à la vieillesse, celle que les puissants artistes donnent à soixante ans, parfois un peu plus tôt, presque jamais avant la cinquantaine. Il importe de durer, surtout au génie ; il importe de vieillir. Ils ne sauraient pas concevoir cette œuvre à l'âge du déclin ; mais c'est alors seulement qu'ils la produisent. Ils sont maîtres de leur art ; ils ont toutes les audaces et les*

savantes certitudes de la maîtrise. Ils contemplent le monde, de la hauteur ; ils ont vue sur l'autre versant, et leur regard a toutes les perspectives.

Wagner, à Bayreuth est vainqueur à l'égal de Bismarck, le forgeron d'empires. Jusque-là, il a vécu dans un abîme de tourments. Il a éprouvé toutes les misères, et combien le pain d'autrui a de sainte douceur, et combien il a d'amertume. Il a chanté dans le désert : c'est le plus dur supplice. Sa vie s'est consumée loin de l'action, dans l'isolement. L'artiste, plus ou moins, est un conquérant; il a soif d'agir sur les hommes. Le sort le plus cruel n'est pas de mourir dans la bataille, mais de faire son œuvre entre quatre murs dans un sépulcre de silence.

A présent, Wagner a un roi qui lui est un disciple. Il possède une jeune femme, lui, presque un vieillard. Ce petit homme de feu, toujours à l'œuvre, les nerfs à vif, le sang fumeux et âcre, déploie dans le bonheur une énergie furieuse : il est égal à ce qu'il fut dans l'adversité. On le croit heureux ; maigre, perçant, dévoré de projets et de souci, il n'aura jamais de repos. Sa volonté est immuable ; même quand elle tombe, elle sait ce qu'elle veut et ne perd pas sa ligne. Une force intérieure, qui est le feu de l'âme créatrice, le ramène sans cesse des bas-fonds, où l'on croit qu'il se noie, à la surface de la mer orageuse, où il dresse sur les vagues un front invincible. La vie a une force prodigieuse, en lui. Il met un monde dans son œuvre, pour régner sur un monde. Il y fait tout entrer. A la fin, il est jaloux de lui-même ; et il jette les trois journées du Ring *dans le seul* Crépuscule des Dieux. *En ce sens, chacune de ses dernières œuvres marque un progrès. Son orgueil impérial se mesure, en effet, à l'empire qu'il veut fonder, qu'il étend sans cesse, et qu'il est de taille à conduire. Tous les désirs, toutes les convoitises, toutes les violences sont vivaces dans son âme ; mais il se rend maître de toutes ses passions : en lui, tout est soumis à la volonté de créer. Nulle part, on ne la sent plus impérieuse que dans le* Crépuscule, *ni plus brûlante que dans* Tristan.

Il ne devient pas meilleur avec les ans : un tel homme a toujours eu un don d'amour admirable. Mais, de plus en plus, il le manifeste ; il laisse voir sa nature ardente aux pleurs, et cette mélancolie sans borne où le cœur bat plus fort et plus vite, en vérité pour toute la vie. L'extrême douleur du Crépuscule *annonce l'ineffable tendresse de* Parsifal. *Le pouvoir d'aimer, c'est la douleur. L'amour, c'est la compassion pure. Et sans doute, il n'y a point d'autre loi du monde moral, que la compassion de l'homme.*

Wagner n'est pas pessimiste : il est la douleur de vivre même.

Après quoi, il est optimiste, si l'on y tient. Pour les faibles, la force est toujours un bien : c'est le bonheur, comme ils disent ; et la preuve, qu'ils l'envient, et n'y touchent point.

Il n'est orgueil, il n'est violence, il n'est pléthore égoïste qui tienne : Wagner est l'homme d'un idéal. C'est à un idéal qu'il a voué toute sa vie; et ce fut toujours au même. Dans le Crépuscule des Dieux, *il a la clarté sublime du soleil couchant.*

Wagner a connu que la volonté ne doit se porter aux sommets de l'action, que pour y abdiquer. Il y convie les autres, à se détruire.

Tel est, au fond, le sens de ses invectives contre les Latins, les Catholiques, et les Juifs. Il est assez haut sur l'échelle humaine, pour ne point accepter de péché sans rémission. Il ne condamne personne, pourvu qu'on se repente. Hagen est sans repentir : c'est la race des nains. Quoiqu'il ne l'explique point, je suppose qu'il voit dans le repentir un accomplissement : telle en est la valeur, et la seule. Le repentir n'est rien, ni le regret, s'ils ne sont les degrés de la nature mauvaise, qu'on laisse, et la nature meilleure où l'on s'élève. Et, sur quelque degré que l'on soit, puisqu'il est degré, il faut qu'on se quitte.

Dans Wagner, tout exalte le moi, et tout l'invite à s'anéantir. Le moi ne s'accomplit que dans l'anéantissement. Voilà les hauts faits et la catastrophe de la Tétralogie. Les héros et les dieux, tous, il faut qu'ils s'anéantissent. Après avoir tout obtenu par la ruse, l'amour ou la violence, il faut qu'ils cèdent tout. Il faut, après avoir triomphé, qu'ils aillent au néant, et qu'ils y consentent.

Telle est l'unité de Wagner, la même dans son œuvre, dans sa pensée et dans sa vie. Pour moi, je la découvre également, sous des formes diverses, dans la pensée et dans l'œuvre des plus grands hommes.

Voilà pourquoi Tristan et le bon Sachs, Isolde et Wotan, chacun de son côté et tous ensemble, mènent à Parsifal. Grâce au ciel, Wagner n'est ni protestant, ni catholique, ni païen, ni chrétien seulement. Il est un peu plus vaste que vos cadres. Il est tous ces croyants à la fois, et l'homme de notre grande inquiétude, le chrétien idéal, qui est le pur artiste, et qu'il doit être. L'artiste véritable est né pour rendre la flamme d'amour à l'autel éteint, sous les fumées du mensonge et la cendre des rites. Toute la religion est du cœur. Les pratiques ne sont rien.

Quelles que soient les gloses, quel que soit Siegfried, le Crépuscule des Dieux *est un sacrifice. Le ciel tombe sur ce drame désolé, où pas un vivant ne demeure: la scène reste vide. Au début, les*

Parques filent un linceul et nous annoncent un tombeau. On passe le Rhin avec Siegfried : le fleuve de la vie est franchi une fois pour toutes ; on entre dans la mort et on y séjourne.

C'est la symphonie du Néant. Oui ! Mais du néant chanté par la musique. L'Amour persiste dans l'abîme. Et le néant, par cette voix sensible au cœur, révèle la seule vie possible, qui prend conscience d'elle-même dans la mort, et se fait connaître aux autres par le sacrifice. Brünhilde chante sa mort comme un triomphe.

*
* *

Le Crépuscule des Dieux *est le plus vaste monument de la musique. Il n'est pas une autre œuvre de proportions si colossales. Il n'en est pas, non plus, où il entre plus d'éléments, ni si divers, plus d'idées, plus d'images, et de symboles. L'orchestre est un océan, où trois grandes mers se réunissent. Wagner dirige toutes ces masses avec une force et une sûreté divines. Les thèmes ont pris l'ampleur de la vie à l'apogée. Le luxe et la beauté de la matière sonore sont tels que toute musique paraît fade, terne ou petite près de celle-ci Beethoven semble sans couleur, et les plus nobles musiciens sans passion et sans âme. La vertu maîtresse de Wagner, qui est la profondeur dans la puissance, n'avait été jusque-là si sensible que dans* Tristan ; *mais le cadre est bien plus large. Le* Crépuscule *est une épopée en action.*

Les racines nues et simples du Rheingold *sont, ici, une forêt immense. Tous les germes se sont développés ; tout a crû, tout a pris sa pleine taille. Les frondaisons se touchent de toutes parts, s'enlacent, se choquent et jamais ne se confondent. Le génie de l'harmonie débrouille le chaos et en fait un ordre infaillible Les voies de cette forêt sonore restent nettes, et les moindres chemins se laissent suivre; les perspectives sur la plaine et sur les eaux se découvrent dans leur plus suave beauté. Jamais art ne fut plus puissant, ni plus volontaire ou plus sûr en ses moyens. Et jamais, pourtant, œuvre d'art n'a donné au même degré le sentiment de la vie organique. La musique de Wagner semble une œuvre de la nature. L'orchestre fait du* Crépuscule *une symphonie analogue aux corps vivants : quelques cellules, des noyaux, quelques formes de fibres, et tout s'en suit : les organes les plus délicats et les plus robustes se forment où il faut, prêts à agir au juste moment : rien n'y manque, ni le muscle du cœur, ni les os du squelette, ni le rare tissu du cerveau. L'élément simple rayonne sans effort une complexité presque infinie. L'art enfin prend un air de nécessité qui fascine. Plus on*

admire l'art du musicien, plus sa musique semble fatale, nécessaire à l'émotion qu'elle exprime ; et plus on est sensible au calcul de ce magicien, plus il dérobe les moyens de ses effets magiques.

J'abandonne le drame : sur la scène, rien ne l'explique. Les héros ne sont que des noms sublimes : un texte à rêverie. Leurs discours ne sont faits que de cris et d'énigmes. Une mythologie, pleine d'ennui, déroule les anneaux de ses continuelles redites ; et ce serpent, qui se mord la queue, abonde en récits. L'action se perd en coups de théâtre ; la trame est confuse, les raisons d'agir incertaines et sans excuse. Des bonds barbares, en guise de passions ; et pour tenir lieu de caractères, le stratagème puéril des philtres. Quelques mots admirables ne suffisent pas à une tragédie. Mais la mort est partout ; partout, la douleur et l'amour ; et ces présences augustes soulèvent un torrent de musique.

*
* *

Il nous faut apprendre à mourir, disait le spirituel Sénèque, si monotone d'ailleurs. Wagner l'enseigne et le répète, mais non plus en rhéteur qui dîne chez Néron. Wagner est la voix de l'homme moderne. La grande inquiétude de notre temps plane sur le Crépuscule ; *c'est elle, l'humeur sombre et la sombre sagesse de Wotan.*

Partout à la fin, les ruines. La nature demeure, immuable, éternelle, aveugle et par là sublime. Au soir tragique des dieux, comme au premier matin, les filles du Rhin rient dans les flots, et jouent dans la lumière.

Mais il ne faut pas oublier que la nature est sans dieu.

Tout sera-t-il donc désespéré dans cette symphonie du désespoir ? Qu'on saisisse ici la puissance rédemptrice de l'art : sur les cimes désolées de la pensée humaine, l'arte renouvelle la religion. L'intelligence, enfin, tourne en amour intuitive. Telle est la vraie connaissance d'un monde qui n'en souffre plus d'autre, et qui a perdu toutes les voies qui y conduisent.Et d'ailleurs, la puissance de l'art est toujours la puissance : la belle force est une espérance.

Ruhte! Ruhte, du Gott! *chante Brünhilde : Dors! Dors en paix, ô Dieu !*

A ce point, la musique seule nous délivre ; elle seule nous console dans ce charnier. Elle plane sur le noir Crépuscule *qui va s'éteindre au milieu du meurtre universel et de l'incendie.*

Au grand cœur de Wagner il fallait une autre délivrance encore; une région plus pure devait fleurir sur les débris de celle-ci, où l'on n'eut plus que faire des commentateurs et des gloses. C'est pourquoi, après le Crépuscule des Dieux, *la lumière est venue, et le saint*

sacrifice de Parsifal, *qui est de tous les âges et de tous les temps. Là, ce ne sera plus la forêt barbare, les dieux élémentaires, les héros sauvages, les forces brutales, les puissances incohérentes et jalouses. Mais l'ordre au contraire, le grand ordre du cœur, le couvent de la règle pure, le moûtier de l'amour sans limite, retentit d'harmonie et s'emplit de musique. Les chants s'élèvent dans la coupole et descendent vers la paix de la terre, cette paix tant meurtrie. L'or rouge est enseveli, il ne brûle plus ; c'est la coupe du Gral qui rayonne avec une douceur inextinguible ; et dans ce vase sacré, d'émeraude celtique, l'amour accomplit ce que ni la force ne peut tenter, ni la sagesse, ni aucune puissance : l'effusion de tout soi-même, l'offrande*
gesse, ni aucune puissance : l'effusion de tout soi-même, l'offrande

YVES SCANTREL.





L'Indépendance bulgare et la Diplomatie

Une fois de plus, la Bulgarie fixe l'attention du monde.

Depuis longtemps, ce pays aspirait à rompre tout lien de vassalité vis-à-vis du Sultan. Les conseils, voire les objurgations des grandes puissances européennes l'en avaient empêché jusqu'ici. La révolution turque a permis de trancher la question.

Pour l'intelligence de ce qui suit, constatons d'abord que, depuis 1878, date de sa délivrance par la Russie, sa grande sœur slave, la Bulgarie a réalisé des progrès surprenants.

En trente ans, la population, tant en Bulgarie qu'en Roumélie orientale, a doublé. L'excédent des naissances sur les décès est considérable. Actuellement, le pays compte 4.500.000 habitants.

La capitale, Sofia, autrefois gros village mi-turc et mi-chrétien, est aujourd'hui une belle ville moderne d'environ 100.000 âmes. D'autres centres : Philippopoli, Varna, Roustchouk, Tirnovo, etc., ont également grandi.

En 1906, on exploitait, en Bulgarie, 1.600 kilomètres de chemins de fer, dont 1.200 kilomètres appartenaient à l'Etat. Une ligne traverse maintenant tout le pays, de l'Est à l'Ouest, et le relie à l'Europe centrale ainsi qu'à Constantinople. Les lignes télégraphiques ont une longeur de 5.600 kilomètres.

L'instruction publique est largement répandue. Les finances sont florissantes et le crédit solide. Les recettes budgétaires montent à 128 millions et les dépenses à 112 millions. Une classe dirigeante, très

éclairée, s'est formée, grâce au développement de l'agriculture et du commerce. L'industrie est naissante.

Enfin, par les sacrifices de toutes sortes qu'elle s'est imposés, la Bulgarie a su créer une armée de 300.000 hommes mobilisables, bien organisée, outillée et commandée.

La constitution est observée, les lois obéies, le gouvernement stable et le chef de l'Etat respecté.

Nul peuple ne semble plus digne de l'indépendance.

* * *

La diplomatie cherche à induire en erreur la conscience universelle, en affirmant avoir été surprise par la déclaration d'indépendance de la Bulgarie. Il est évident que, même avant d'avoir été proclamée, l'émancipation était un fait acquis, et que les grandes puissances européennes l'avaient admise en principe. Effectivement, l'Etat bulgare était constitué ; il battait monnaie et échangeait des ordres dont le port était autorisé par les gouvernements étrangers. Enfin, des relations diplomatiques existaient avec toutes les puissances européennes et nombre d'Etats d'Orient et d'Amérique. Ce sont là les preuves indéniables de l'indépendance d'une nation.

Au point de vue des relations étrangères, des légations bulgares étaient et sont encore établies à Vienne, Berlin, Saint-Pétersbourg. Londres, Paris et Rome, c'est-à-dire, chez les six grandes puissances qui tendent à diriger les destinées de l'Europe orientale. D'autres légations bulgares existent également à Bucharest, Belgrade, Athènes. Mais, les chefs de ces légations, au lieu de s'appeler ministres plénipotentiaires, s'intitulaient simplement « agents diplomatiques ».

Dès le début, le Sultan prit ombrage de cette situation. Il prétendait que la Bulgarie, comme l'Egypte, devait être représentée, à l'extérieur, par les diplomates et les consuls ottomans. Ses protestations restèrent lettres mortes.

Bien plus, lorsque le gouvernement turc voulut empêcher la Bulgarie de prendre part à la Conférence internationale de La Haye, sous prétexte que ce pays était dépendance de l'empire ottoman, les représentants des puissances repoussèrent la motion. Les envoyés bulgares furent admis sur le même pied que les autres.

A Paris, l'agent diplomatique bulgare est traité par tous comme un ministre plénipotentiaire. A la tête de l'agence est placé M. le D[r] D. Stantchoff, homme de grande valeur, qui a dirigé le ministère des Affaires étrangères de son pays, puis a occupé le poste de Saint-Pé-

tersbourg, où, même, par exception, on lui a reconnu le titre de ministre plénipotentiaire.

Autre fait capital : la Bulgarie a obtenu que son représentant à Constantinople soit placé dans le corps diplomatique. La force des choses a obligé le Sultan à s'incliner. Aussi, quand les Jeunes-Turcs ont voulu traiter le représentant bulgare en fonctionnaire ottoman, tel, le commissaire de l'Egypte, une rupture s'est produite sur-le-champ. Et à ce propos, le général Paprikoff, ministre des Affaires étrangères, a dit avec raison :

« Nous ne pouvions admettre que, ayant eu à Constantinople, pendant douze ans, toutes les prérogratives diplomatiques des autres puissances, on vint tout à coup nous les supprimer. »

Non seulement la Bulgarie a une représentation diplomatique à l'extérieur, mais elle y possède aussi des consulats. Toutefois, ses consuls et vice-consuls s'intitulent modestement « agents commerciaux ». On en trouve dans toutes les grandes villes industrielles et maritimes.

*
* *

Naturellement, l'admission des représentants bulgares dans les capitales citées plus haut, et l'établissement de rapports réguliers politiques et commerciaux, impliquait la présence de légations étrangères et de consulats en Bulgarie.

Ainsi, en employant l'ordre alphabétique : L'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Belgique, les Etats-Unis d'Amérique, la France, la Grèce, l'Italie, la Perse, la Roumanie et la Serbie entretenaient, à Sofia, des légations dont les chefs étaient intitulés « agents diplomatiques ».

La Perse et la Serbie avaient donné le titre de ministre plénipotentiaire à leurs représentants. Toutes ces légations ont été maintenues après la proclamation de l'indépendance.

L'Espagne, la Norvège, la Suède, le Portugal, la Hollande, le Montenegro ont, en Bulgarie, des consuls généraux, des consuls et des vice-consuls.

Un pareil état de choses caractérise bien l'indépendance de fait de l'Etat bulgare.

*
* *

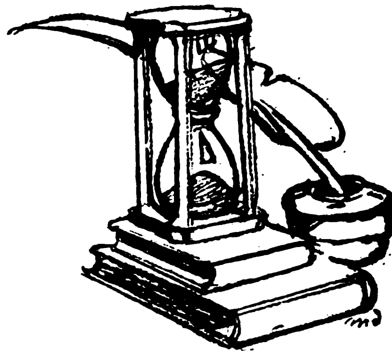
Pour marquer sa suzeraineté, le Sultan avait envoyé à Sofia un haut commissaire, mais les Bulgares, depuis le prince jusqu'au dernier des citoyens, n'accordaient aucune importance au fonctionnaire ottoman et affectaient de le dédaigner. L'indépendance proclamée, ce

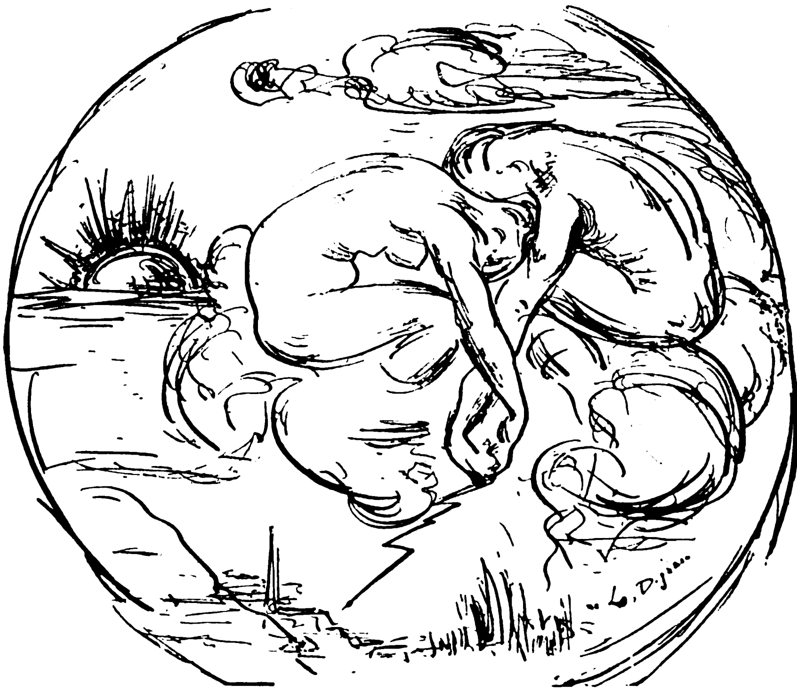
haut commissaire fut considéré aussitôt comme chef d'une légation turque.

Le prince Ferdinand porta tout d'abord le titre d'Altesse, uniquement. Toutefois, se souvenant qu'il descend, par sa mère, de Henri IV, roi de France, et de Louis-Philippe, roi des Français, et aussi que, par son père, prince de Saxe-Cobourg-Gotha, il se trouvait apparenté aux familles royales d'Angleterre, de Belgique et de Portugal, il prit le titre d'Altesse Royale, lequel lui fut reconnu par toutes les cours. Partout, il a été traité en souverain, et, en dernier lieu, l'empereur François-Joseph lui a fait rendre, à Budapest, des honneurs égaux à ceux accordés au roi de Roumanie.

En résumé, la suzeraineté du Sultan sur la Bulgarie n'était qu'une fiction, et la déclaration d'indépendance faite par ce pays, n'a ni surpris la diplomatie, comme on le prétend, ni modifié sensiblement la réalité des choses.

ALBERT HANS.





Une médaille de Louis Dejean

Pour commémorer l'exposition actuelle d'électricité de Marseille, Louis Dejean nous donne une médaille qui retient la pensée sans qu'on soit numismate.

L'éclair, jailli de la rencontre des pôles contraires, est provoqué par deux jeunes corps à la fois épris et inquiets, front contre front. Leur essor opposé les joint et les bute l'un contre l'autre. Et l'on ne sait si leur antagonisme fervent, si leur accueil « fermé », devrais-je dire, n'est pas plus opiniâtre et jaloux que l'amour ; comme si, par un sens plus général, l'artiste savait bien que l'étincelle, fût-elle issue de l'élan qui attire, est cependant aussi une fleur de la lutte. C'est peut-être des ennemis que part une ardeur assez vive et soigneuse pour éclairer le monde, puisque les fadeurs de l'amour n'ont su purifier ni rehausser les mœurs et ni même les irriter ! Et c'est ici que la trouvaille artiste rejoint une idée sentimentale qui appartient au cœur universel. Je suis pour le symbole choisi et pour la médaille de Louis Dejean. Son jeune groupe se débat dans le chaos de la nature élémentaire. Les forces du sol et du ciel semblent unies pour étouffer l'éclair,

fleur de leur désaccord brûlant, mais il vole droit cependant, toucher les villes endormies.

Le verso de l'image nous offre la Provence sous les traits d'une femme, à qui le costume local n'a pas ôté son intérêt humain, ni son beau mouvement lyrique. Elle accueille l'électricité dans un geste de joie ; elle semble entraînée par ce qu'elle offre.

Dejean cherche à donner dans la médaille ce qui n'a pas ému Roty. Il ne vise pas la saillie pour la saillie, ni peut-être la forme pour la forme, quoique ce soit le charme et la vigueur du « morceau », qu'il atteigne entre tout. Il ne veut se servir que des moyens demandés par l'émotion intime du sujet. Il le veut, car il est de la belle famille de ceux qui méditent Rodin, et même Carrière, ces grands meneurs de la pensée plastique, à notre instant. Il veut, mais il ne se défait pas, en général, d'un goût pour le beau fruit que résume chaque plan de la beauté charnelle, fût-il pris ou isolé dans l'ensemble d'un groupe ou d'un individu.

Dans la médaille qui nous occupe, si l'obstacle est violent que la nature oppose à la trouvaille, c'est-à-dire ici, au florissement des jeunes corps, créateurs de lumière, c'est doucement qu'ils sortiront du fond de la médaille, sous la poussée d'un bel effort, charmé de calme, sacré de modestie. L'artiste part d'une résignation fière à ne pas s'élever au-dessus du possible, parce qu'il en a compris les trésors. Aussi son effort demeure-t-il moins abstrait que l'épaulée glorieuse de Rodin pour jeter bas les colonnes du temple d'où l'on accoutumait l'art à ne pas sortir. Louis Dejean, qui par des points, descend de Rodin, reste plus près que lui de la réalité, pour l'avoir coudoyée avec moins de folie, pour l'avoir peut-être trop comprise. Elle veut qu'on l'oublie pour elle-même, qu'on s'y noie, qu'on en refasse du rêve. Il en fait de la vie délicieuse, charnue et tendre à voir, qui nous émeut des cent compassions du plaisir, comme si ces jeunes figures nous rapportaient chacune un peu de notre naissance à l'amour. Louis Dejean veut en rester à la vie par un commandement de sa nature. Aussi son œuvre ne put-elle rencontrer que des amis chaleureux, non déroutés par l'excès. Rodin lui, n'affronte la vie qu'à l'instant de l'extase, où « secouée sur les lèvres de l'homme », comme dit magnifiquement Swinburne, elle provoque et reconnaît la mort et y saisit sa figure éternelle. Son art est donc rude à aimer comme le Péril, à la façon de tout ce qui est grand.

Louis Dejean est donc né pour être approuvé tôt, car il se contente d'exprimer le bien-être de la Beauté. Et c'est ainsi que les suffrages qu'il n'a pas sont en route vers lui, et qu'on n'ose déjà plus l'ignorer. Eugène Carrière avait tenu à le voir, après avoir médité sur son œuvre.

ut il traduire une danseuse actuelle ? Il la voit dans la frénésie ingénue qui animait les belles figures de la première moitié du XIII°. Il pense loin, et cela ne le gêne pas, car ce qu'il vise au fond des âges, était tout près sous sa main, avant qu'il le sût. Il a, dans le regard, cette gaieté de voir, qui le montre obligé au bonheur de créer, et de créer ce qui est tout prêt pour l'amour : la beauté douce qui ne fait pas d'ennemis.

Il faut revoir les œuvres de Dejean quand on ne peut les avoir. Il a surpris la vraie grâce mondaine et y a vu motif à statuaire. Il n'a pas voulu croire que la robe moderne a moins de rythme et de mystère que le peplos ou la chlamyde. Il a chéri le faste et le secret des vastes mantes féminines, la corolle des jupes ou des manches. Il a su gré à la dame de dérouter, par sa discrétion, le désir, au profit d'un émoi plus vaste, plus altier, plus incertain.

J'ai un faible pour ses danseuses. L'une d'elles, dont Séailles possède un bronze, ne quitte pas le souvenir. Son écharpe fait voile, projetée dans le vent au-dessus de sa tête, et semble l'enlever de terre ; et le geste falot d'une jambe envolée se pose sur l'esprit comme un bonheur léger. Et l'on reste sensible à ce geste faible, à cette langueur ivre de musique : « Un sentiment se voit dans le talon », se plaît à dire Rodin ; or, ce talon menu d'une aisance aérienne, dit assez crânement que nous nous élançons vers lui avant qu'il pose sur le monde. Et le spectateur fait la moitié du chemin.

Sans le secours d'aucun détail des rubans, ni de la dentelle, Dejean s'occupe à nous donner le sens de la femme de luxe, de celle d'ici. Par le vêtement, les manières, il la rattache à la française des beaux siècles. Il traduit la simplicité conquise de la femme élégante, la paresse affairée, la candeur dont nulle intrigue ne défera la femme fière. Ses figures ont le charme crâne des castes où l'on n'avoue que le succès, celles que l'on devrait aimer pour cette croix de plus, ajoutée à leur charge : le fardeau de paraître. Les jeunes têtes sont douces et mal réticentes, renversées aux meubles de leur salon ; faces d'idoles frêles ainsi que tout ce qu'on adore, mais idoles qui ont la grâce d'oublier tous ces demi-plaisirs du luxe qu'elles ont, pour se tendre ardemment vers les authentiques trésors de joie, ceux que nulle n'aura. Il a pitié de leur effort courtois. Il sait chérir celles que l'on envie et ne pas les punir d'embellir son chemin. Il en fait donc des femmes tout à fait, puisqu'elles sont dégagées du hideux souci matériel. Ainsi Dejean a su, comme observateur, ne pas mépriser, en tant qu'amoureuse, la femme sociale et surtout mondaine. Il la fait tentante et livrée, dans la mesure magnifique qu'ajoute l'inactivité à la femme des hautes classes.

L'exposition récente de l'artiste nous a valu de voir son très important haut-relief, (valeur ronde bosse) une guirlande de *Passions* d'un savoureux et fort vaillant détail plastique, où la distribution de la lumière enchante. Un autre haut-relief : *les Floraisons*, également récent, exprime la pleine exhalaison de l'été, d'un beau souffle libre, où les jeunes groupes s'empressent à saisir les fruits de la terre, non avec deux doigts comme on cueille, mais à pleins bras, comme on moissonne, comme on fauche.

Malgré ces œuvres qui affirment qu'il peut ce qu'il lui plaît tenter, Louis Dejean persiste dans la mémoire comme l'unique sculpteur de la grâce mondaine. C'est peut-être que d'autres ont traité aussi avec honneur ces grands motifs de décoration symbolique. Tandis qu'il fut bien seul à être séduit par l'écrasement d'une mante trop riche sur des épaules frêles, par le gracieux empêtrement du luxe, et par l'amour aussi naïf qu'ailleurs, qui se balance et qui s'ennuie parmi les plis des robes de gala.

J'ai dit que Dejean veut (sans le vouloir), en rester à la vie. Aussi le dieu, le jeune Apollon de son haut-relief, demeure-t-il sans visage, silence qui constitue un admirable aveu d'artiste. Tous les aveux timides ont la même valeur et la même splendeur. Et nous ne sommes plus sensibles qu'aux affirmations révélatrices. Aussi Dejean, ne m'appelez pas, quand vous aurez trouvé la face qu'il faut donner à votre dieu. Il doit rester sans visage pour que vos muses de chair et de salon soient les seules à vous ouvrir l'Olympe.

AUREL.





La Vie Théâtrale

Théatre de la Renaissance : *l'Emigré*, de M. Paul Bourget. — Théatre Réjane : *Israël*, de M. Henry Bernstein. — Odéon : *Parmi les pierres*, de Sudermann. — Comédie-Française : *le roi Dagobert*, de M. André Rivoire.

Dans le roman de M. Paul Bourget, l'*Emigré*, dont je me souviens que M. Camille Vergniol a si fortement parlé ici même, une situation m'a toujours frappé par sa justesse, ou même, si l'on veut, par sa beauté. Landri, le fils du marquis de Claviers-Grandchamps, de l'Emigré, ne partage aucune des convictions de son père. Alors que le marquis s'est volontairement exilé de toutes les formes de l'activité moderne, Landri s'est fait soldat. Alors que le marquis considère que l'unique chance de salut pour la France, réside dans la persistance de ce qu'il appelle « les Maisons », c'est-à-dire dans la vigueur et dans la pureté du sang aristocratique, Landri aime et veut épouser une plébéienne, Mme Plier. La politique du marquis est théocratique et patriarcale ; Landri est le gage de toute foi religieuse et revendique contre la solidarité familiale, le droit au bonheur individuel. Quelle que soit l'admiration, la vénération du fils pour le père, il est donc résolu à épouser la femme qu'il aime ; il est même résolu, si le régiment de dragons où il sert doit participer aux inventaires d'églises, à marcher. Mais Landri de Claviers-Grandchamps apprend tout à coup, dans des circonstances dont je ne m'attarderai pas à discuter la

vraisemblance, qu'il n'est pas le fils du marquis, mais bien le fils adultérin de la marquise et d'un élégant bourgeois, nommé Charles Jaubourg. Il semblerait que, par la révélation de cette descendance bourgeoise, Landri dut être confirmé dans des idées, dans des résolutions dont il sent l'origine et la justification. Mais le raisonnement de Landri est tout contraire : « Hier, se dit-il, j'étais un Claviers-Granchamps tout comme mon père ; j'avais le même droit que lui sur le nom, sur l'histoire de la race. J'avais le droit de comprendre à ma façon qui n'est pas la sienne, l'attitude que doit tenir un noble dans la société d'aujourd'hui. Nous serions sans doute entrés en lutte, mais notre conflit eût été d'égal à égal. Mais aujourd'hui, je n'ai plus qu'à m'incliner, qu'à obéir. Je ne suis pas qualifié pour discuter la politique d'une famille dont je ne fais pas légitimement partie. Je suis dans la maison un étranger, un intrus, ou, à la rigueur, un invité ; je dois me conformer à ses règles et à ses usages... » Et ainsi, la connaissance acquise qu'il est en réalité le fils d'un bourgeois détermine Landri de Claviers-Grandchamps à agir comme un véritable noble.

Il est difficile de n'être pas séduit par l'ingéniosité de ce coup de théâtre psychologique. Et j'étais impatient de constater par quels procédés dramatiques, M. Paul Bourget rendrait sensible à la scène ce curieux revirement dont la description est la meilleure partie, et même la partie essentielle de son roman. Il faut croire que M. Paul Bourget a reculé devant la difficulté, car, dans la pièce qu'il a fait représenter la semaine passée à la Renaissance — et où je note tout de suite que M. Lucien Guitry a remporté un de ses plus éclatants succès de comédien — toute cette portion du roman est restée dans l'ombre. M. Bourget a également reculé devant la scène, pénible sans doute, mais non sans grandeur, où le marquis, informé à son tour de la trahison de sa défunte épouse, exclut de la famille et condamne à s'expatrier le bâtard que, cependant, il adore. Ainsi, la meilleure analyse du roman et sa scène la plus forte se trouvaient éliminés du drame, et c'est assez dire qu'il n'en est pas demeuré grand'chose.

Il en est demeuré ceci : tout d'abord une scène de délire qui occupe presque un acte entier, et où Charles Jaubourg, dans son agonie, révèle à Landri le secret de sa naissance. Je n'ai pas besoin de spécifier à quel ordre de mélodrames ressortit ce genre d'effets, et M. Paul Bourget aurait tort de croire que la qualité dramatique de cette scène ait été modifiée par la précision et la spécialité des commentaires techniques qui la préparent. Que ce délire soit ou non « onirique » comme nous l'affirme un médecin, peu nous importe, et d'ailleurs le problème de pathologie nerveuse que pose ce genre de délire — où le malade revit ou repense inconsciemment des états de sa vie passée —

n'est ni plus nouveau ni plus difficile que le problème du rêve et du sommeil. Cet acte n'a donc produit qu'une impression assez fâcheuse, et cela était à prévoir. Puis est passée du roman au drame, mais considérablement amplifiée, une discussion sur les devoirs de conscience du chrétien opposés au sentiment de la discipline militaire. De même que dans *un Divorce* le public acclamait la défense de l'union libre développée par Lucien de Chombault, de même dans *l'Emigré* tout l'applaudissement est allé à l'apologie de l'obéissance passive que prononce un certain lieutenant Vigouraux, et cette simple remarque suffirait à prouver que ce débat difficile a été traité par M. Paul Bourget avec probité et bonne foi. C'est, tout compte fait, le morceau de sa pièce que je préfère. J'aurais bien tendance à protester contre certains rapprochements assez contestables, par exemple entre le devoir d'un chrétien en de telles conjonctures et le devoir d'un socialiste en temps de guerre. Mais ce combat entre l'obligation collective de l'obéissance et les exigences de la conscience individuelle, ce combat où toutes les forces du cœur et de la raison peuvent se trouver si exactement partagées, offre évidemment une belle matière dramatique, et M. Paul Bourget en a tiré un bon parti.

Enfin, pour poser dans toute sa netteté la séparation morale entre le père et le fils, M. Paul Bourget a emprunté au roman un développement moins heureux. Landri, informé de la vérité avant son père, se sent d'abord obligé, comme je l'expliquais au début de cet article, à agir, en toutes circonstances, de la façon dont son père lui-même eut agi. Puis il redoute que sa tendresse pour le marquis ne l'entraîne quelque jour à une confidence atroce. Il ne voit qu'un moyen d'épargner à son père la connaissance de la vérité, c'est d'interposer entre son père et lui quelque obstacle infranchissable. C'est aussi par piété filiale qu'il s'affermit finalement dans la résolution de participer à l'inventaire et d'épouser Mme Plier. Je n'ai pas à justifier ou à critiquer la justesse de cette péripétie dans le roman. Mais il est visible que M. Bourget n'en pouvait tirer aucun effet dramatique. Au théâtre, nous attendons nécessairement que la révélation faite à Landri par Jaubourg dans son délire onirique bouleverse les sentiments, les décisions, la vie entière de Landri. Or, dans le système de M. Bourget, c'est tout l'inverse qui advient. Quand il se croyait un Claviers-Grandchamps authentique, Landri était résolu, contre son père, à rester soldat et à épouser une bourgeoise. Le fait de se connaître pour un Jaubourg le détermine, plus dur que jamais, à rester soldat et à épouser Mme Plier. Le coup de théâtre qu'est le délire de Jaubourg au lieu de bouleverser l'état préalable des faits, ne sert qu'à le consolider et à l'affermir. C'est-à-dire que c'est un coup de théâtre pour rien, la pire chose qui soit au théâtre.

*
* *

Pour apercevoir dans toute sa force cette objection, la plus grave que le public ait instinctivement dirigée contre l'œuvre de M. Bourget, il suffira de la comparer à la pièce de M. Henry Bernstein, *Israël*, dont la représentation au théâtre Réjane a suivi de peu de jours la représentation de *l'Emigré* à la Renaissance. Dans la pièce de M. Bernstein comme dans la pièce de M. Bourget, un jeune homme découvre, par un accident soudain, le secret de sa naissance adultérine.

Le jeune prince Thibaut de Clare, qui se tenait pour le fils du duc et de la duchesse de Croncy, apprend qu'il est en réalité le fils d'Agnès de Croncy et du banquier Justin Guttlieb. Il acquiert cette affreuse certitude, non pas au moyen d'une crise de délire onirique qui aurait saisi Justin Guttlieb à son lit de mort, mais d'une façon infiniment plus douloureuse et pathétique. Il l'apprend par une confession de sa mère elle-même, confession longuement arrachée au cours d'une des scènes les plus cruelles, les plus émouvantes qu'on ait entendues sur un théâtre, et où Mme Réjane trouva des accents vraiment sublimes. Mais, une fois cette confession reçue, n'allez pas supposer que Thibaut de Clare s'en trouve fortifié, encouragé pour continuer dans la même direction sa vie passée. Non seulement tout se trouvera renversé dans ses actes ou dans ses sentiments, mais la connaissance acquise de son origine véritable va même lui retirer d'un coup toutes les raisons possibles de vivre, le condamnera à une mort nécessaire, immédiate. Toutes les dispositions, toutes les combinaisons de l'auteur ont tendu à ce que le coup de théâtre imaginé par lui rendît ainsi son plein effet tragique. Sentimentalement, le prince de Croncy n'avait qu'une affectio nforte, qui était sa tendresse, sa vénération pour une mère désormais flétrie, ou, ce qui est pire, changée à ses yeux. Pratiquement, le prince de Clare avait pris le commandement de l'agitation antisémitique, et voici donc qu'un chef antisémite est tenu de se reconnaître pour le fils d'un Juif. Enfin, l'événement, la circonstance occasionnelle qui déclanche le drame est une provocation adressée par Thibaut de Clare à Justin Guttlieb — et c'est, comme on le comprend, l'imminence du duel entre Guttlieb et Thibaut qui provoque l'aveu de la duchesse de Croncy. Ainsi, Thibaut sera réduit à choisir entre l'horreur d'un parricide et la honte déshonorante d'une reculade. La vie passée de Thibaut se flétrit rétrospectivement à ses yeux, le présent est intolérable, l'avenir n'offre aucune issue. Tout a été combiné de telle sorte que l'aveu de la duchesse de Croncy, inévitable en lui-même, contînt la ruine et la mort.

Ici, le coup de théâtre est tragique, et je me sers à dessein de cette épithète, car, dans son ensemble, la pièce de M. Henry Bernstein — où l'auteur de *la Rafale* et de *Samson* a déployé des qualités plus hautes, plus nobles, plus rares, qu'en aucune de ses œuvres précédentes — me laisse l'impression d'une véritable tragédie. C'est un lieu commun de critique que cette distinction de la tragédie et du drame, et l'on se souvient peut-être des développements un peu imprévus qu'y apporta Ferdinand Brunetière, voici quelques années, à l'occasion du *Dédale* de M. Paul Hervieu. Pour ma part, le point de vue où je serais disposé à me placer, est que le drame laisse, jusqu'au bout, les spectateurs, comme les personnages, dans l'indécision d'un dénouement heureux ou malheureux. Jusqu'au bout, les personnages restent incertains de leur sort, l'auteur libre de son choix, et tout l'art du dramatiste consiste précisément à répartir, à prolonger, à renouveler, pour le spectateur, ces alternatives de confiance et d'inquiétude. Cela est si vrai que, dans un drame, le dénouement final peut presque toujours se modifier presque à volonté. Suivant son tempérament, suivant le goût de la saison, ou même selon l'impression des répétitions d'ensemble, la femme adultère sera pardonnée ou chassée, le mari coupable puni ou excusé, les amoureux réunis ou séparés pour toujours. La tragédie, au contraire, doit imposer dès l'abord un sentiment de fatalité ou de nécessité. La situation tragique n'est pas telle que, suivant le caprice de l'auteur, elle puisse se dénouer mal ou bien. Elle est, de sa nature, insoluble, inextricable, et c'est pourquoi il n'y a pas de convention, et encore moins de ridicule, à ce que les tragédies classiques s'achèvent, par une hécatombe. Cette hécatombe finale est la sanction forcée des lois du genre, puisque la mort est le symbole, ou, si l'on préfère, l'équivalent dramatique de cet emprisonnement d'un être dans une situation qui n'est susceptible d'aucune solution admissible, acceptable. La tragédie exclut ainsi l'émotion dramatique proprement dite qui est faite d'incertitude, d'attente, et, suivant le ton de l'œuvre, de curiosité ou d'anxiété. On sait d'avance, on doit savoir d'avance, que le sort du héros tragique est révolu, de sorte que l'émotion tragique est ou non créée suivant que l'auteur a su ou non ennoblir, couronner, décorer par des moyens poétiques cette impression d'inexorable nécessité suggérée dès l'abord au spectateur. C'est en ce sens, à ce qu'il me paraît, que l'émotion tragique est une émotion poétique, et que la tragédie est poésie.

Dans *Israël*, sitôt la situation nouée, le spectateur sait qu'elle est insoluble. Thibaut de Clare, en sortant de chez sa mère après qu'il a reçu son aveu, pourrait se jeter dans la Seine du haut d'un pont, et ce suicide immédiat ne serait que l'expression anticipée du sort qui

l'attend désormais. Mais il restait à trouver le développement poétique qui, sans changer la situation, car elle devait rester invariable sans en modifier l'issue, car cette issue était acquise avec certitude, lui apporterait la surélévation, le couronnement tragique. C'est ce que M. Bernstein a tenté dans son troisième acte qui est de loin, dans toute sa production théâtrale, ce qui lui fait le plus grand honneur. Les deux scènes où Thibaut de Claire discute, d'abord avec un prêtre, puis avec son père véritable, Justien Guttlieb, les raisons qu'on lui offre de survivre et les raisons qu'il a de mourir, ces scènes où toutes les faces de l'inévitable sont successivement opposées au spectateur, ces débats où nous sentons que l'argument qui pourrait sauver sera nécessairement annulé par l'argument qui tue, ce déchuement mutile et désespéré d'un homme entre les instincts inconciliables que l'hérédité et l'éducation ont déposé en lui, entre l'être qu'il est et l'être qu'il voudrait être, tout cela est bien l'achèvement d'une tragédie et je ne vois guère de plus bel éloge à décerner à M. Henry Bernstein.

*
* *

Outre *l'Emigré* et *Israël*, je dois encore signaler, dans cette dernière quinzaine, deux « premières » importantes. L'Odéon a représenté avec un vif succès *Parmi les pierres*, drame traduit par MM. Rémon et Valentin du texte de M. Hermann Sudermann, et ce fut une satisfaction générale de voir M. Antoine tiré d'une mauvaise chance à bien des égards inexplicables. La mise en scène si variée, si vivante, dont M. Antoine entoura la pièce, fut évidemment pour beaucoup dans la réussite, mais l'œuvre de M. Sudermann a vraiment, à mon goût, de l'originalité et de la valeur. Je n'hésite pas à la placer au-dessus de *Magda* et de *l'Honneur*. L'affabulation en est assez rude, assez sommaire, mais certains moments du drame, particulièrement la fin du troisième acte, touchent à un pathétique intense, et surtout le spectateur est toujours honnêtement, loyalement conduit à l'émotion qu'il ressent. L'histoire est simple. C'est celle d'un tailleur de pierres, qui commit jadis un meurtre, se trouvant d'ailleurs en cas de légitime défense, qui fut condamné, et qui, depuis sa peine subie, se trouve retranché de la société. Un patron généreux l'embauche, mais le secret de sa vie passée transpire peu à peu ; les persécutions recommencent et sont tout près, — c'est le beau moment du drame, — de le conduire à un nouveau meurtre. Sujet banal, si l'on veut, mais il faut bien du talent, au théâtre comme dans le roman, pour aborder les sujets banaux. J'avoue d'ailleurs que la pièce de M. Sudermann me plaît avant tout par les effets qu'elle tire du détail de la vie ouvrière, de cette

sensibilité spéciale que crée l'habitude et l'orgueil d'un métier. Il y a là toute une matière nouvelle que nos littérateurs et nos auteurs dramatiques ne semblent pas très impatients d'exploiter, et c'est en ce sens que j'aurais aimé qu'une pièce comme celle-là fût de chez nous.



Enfin, la Comédie-Française a donné les quatre actes en vers de M. André Rivoire, *Dagobert*. L'auteur du *Rêve de l'Amour* n'avait encore donné au théâtre que deux ou trois actes en prose, et une courte fantaisie en vers, *Il était une Bergère*, également jouée à la Comédie-Française il y a quelques années. Il est visible qu'abordant pour la première fois une grande scène avec une grande pièce, M. Rivoire a entendu mettre toutes les chances de son côté, et qu'il a voulu, en même temps, faire sa preuve de constructeur dramatique. Il a donc connu une intrigue assez compliquée, dont il s'est d'ailleurs tiré avec une aisance nonchalante et sûre, et il a soigneusement dosé dans sa comédie, les éléments disparates du succès, le comique, le fantaisiste, le sentimental. Cette double tentative a réussi, puisque *Dagobert* a été accueilli avec une faveur extrême, et que personne ne saurait plus douter aujourd'hui que M. André Rivoire soit parfaitement en état de manier la plus minutieuse machinerie de théâtre. Faire sortir d'une donnée comme celle-là, à savoir la substitution nocturne, auprès du roi Dagobert, d'une esclave amoureuse à une reine acariâtre, assez de développement pour que ce fût une comédie, assez peu pour que ce ne fût pas un vaudeville, ce résultat difficile exigeait un instinct inné ou une science acquise du métier. M. André Rivoire est donc et sera un excellent auteur dramatique, mais ce qui a le plus de prix dans *Dagobert*, c'est pourtant ce qu'y a mis le poète, c'est cette délicatesse élégiaque, cette subtilité précise dans la notation des états difficiles du cœur, cette progression menue et juste dans l'émotion, cette exactitude extrême dans l'usage du vocabulaire sentimental, exactitude chez lui si frappante que le terme le plus simple, par la parfaite propreté de son emploi, évoque et fait image. Je ne dis pas que ces qualités si rares soient pleinement déployées dans *Dagobert*, mais on les y devine ou bien on les y reconnaît et ce serait assez pour assurer la valeur d'une œuvre qui aura beaucoup d'autres raisons de plaire.

LÉON BLUM.



La Vie littéraire

WILLIAM VOGT : *Sexe faible* (Marcel Rivière, éditeur). — ALPHONSE SÉCHÉ : *Les Muses françaises* (Louis Michaud, éditeur). — EMILE ROCCA : *De Richelieu à Mazarin* (Perrin, éditeur). — VICTOR DU BLED : *La Société française du* XVIe *au* XXe *siècle* (Perrin, éditeur).— G. FERRERO : *Grandeur et Décadence de Rome* (Plon, éditeur).— CAMILLE JULLIAN : *Histoire de la Gaule* (Hachette, éditeur).

Aimez-vous les femmes? C'est un amour assez commun aux hommes et qui est donc banal. Mais M. William Vogt ne les aime pas. Il les déteste, et même de tout son cœur. Il leur dit sa haine dans un livre violent et amusant, qui exprime presque toujours de grandes vérités en leur donnant parfois l'apparence de l'erreur. Ce livre est intitulé *Sexe faible*. Il veut être « une riposte aux exagérations et aux erreurs du féminisme. » J'ose assurer que ce livre était nécessaire, et c'est pourquoi je l'eusse voulu plus modéré, donc plus ferme et plus plein. Combien il eût paru plus efficace s'il avait été une critique seulement, mais non pas une satire ou un pamphlet ! Il est incontestable que les féministes nous menacent puissamment depuis quelques années. Elles découragent du féminisme, même ceux d'entre nous qui étaient les plus enclins à favoriser un progrès. Les femmes envahissent, et leur invasion est parfaitement impertinente. C'est l'impertinence plus encore que l'invasion, qui nous déplaît. Nous nous sommes enfin aperçus qu'elles faisaient beaucoup de bruit pour rien. Nous commençons de réagir contre leurs ambitions, contre leurs prétentions, contre leurs présomptions. Oh ! nous ne nous fâchons pas. Nous ne partons pas en guerre contre elles. Nous savons bien qu'elles suffiront elles seules pour annihiler les résultats qu'elles ont obtenus. Mais naguère, nous étions indulgents et empressés. Si elles remportaient une toute petite

victoire, nous les acclamions comme des triomphatrices. Maintenant, nous sommes plutôt portés à négliger leurs victoires et à rire de notre mieux lorsqu'elles essuient, comme l'on dit, un échec. L'antiféminisme sournois s'est ainsi propagé chez les plus ardents champions du féminisme, et c'est lui qui triomphe aujourd'hui.

Le livre de M. William Vogt était « dans l'air ». Il répond, certes, à un besoin. Oui, vraiment, voilà un livre qui peut se flatter de venir à son heure. Je regrette seulement que M. William Vogt n'ait pas pris le soin d'écrire un livre approfondi. Il a dénombré tous les défauts des femmes avec une verve joviale. Il n'a point fait la démonstration sévère que nous aurions désirée. Il a pensé, sans doute, qu'on ne démontre pas l'évidence. Il a eu tort de le penser tout le temps.

Nous avons affaire à un antiféministe intransigeant. M. William Vogt déclare nettement avec Auguste Comte : « L'assujettissement social des femmes sera nécessairement indéfini... parce qu'il repose sur une infériorité naturelle que rien ne saurait détruire. » Et bien que cet antiféministe paraisse être à la fois antisémite, antiprotestant, anticatholique, tout son livre est le développement de cette forte parole du Père Bouvier, qui avait confessé beaucoup de dames :

« La femme tient de la mule pour l'entêtement, de la chatte pour la paresse, de la poule pour le caquet, du singe pour la ruse. Quant à la lasciveté et à la méchanceté, elle ne peut-être comparée qu'à elle-même. »

Le livre de M. William Vogt est le développement de cette forte parole. Il en est même le développement brutal, tellement brutal que l'auteur nuit à ses idées et que nous nous reprochons quelquefois d'être de son avis. Cet homme intrépide intitule un chapitre, le premier chapitre de son ouvrage : « *Les ridicules, leur morne bêtise* ». Il apperi, en effet, de ses constatations, souvent triviales, que la bêtise des femmes est immense. Cependant nous connaissons, par ailleurs, tant d'hommes qu sont plus ou moins femmes sur ce point ! Il leur reproche, sans se fatiguer de sa virulence — leur absence de pondération, leur exagération inconsciente, — leur violence aveugle dans leurs affections, — leur méchanceté, leur férocité, leur ténacité, leur entêtement, leur susceptibilité — leur égoïsme, leur manque de tact,— leurs astuce, — leur mensonge, etc., etc., bref leur incapacité générale...

Et sans doute son réquisitoire, vulgaire mais comique, est d'un homme sensé qui a tout observé avec précision. Il ne dit rien que de juste. Toutefois, si la femme est décidément imparfaite, l'homme est bien éloigné d'être parfait, et, par conséquent, dans ce monde où l'on a guère de raison, tout est affaire de comparaison. Ce néanmoins, il faut conclure que la femme est décidément inférieure dans toutes les ma-

nifestations de son activité sociale. Mais on a allégué ses triomphes dans la littérature contemporaine !... Laissez-moi sourire, s'il vous plaît.

⁂

De nos jours, les femmes se sont ruées dans la vie littéraire. Elles y ont paru avec cet excès désordonné qui est la marque caractéristique de toute activité féminine. Mais nous devons avouer, et nous ne sommes pas plus fiers pour cela, que les femmes exerçant le *métier littéraire*, représentent un phénomène tout à fait moderne. La pullulation des femmes de lettres professionnelles dans la littérature contemporaine est même plus redoutable que vous ne le croyez, car la plupart des femmes se dissimulent sous des pseudonymes masculins. En voulez-vous des bas-bleus ?

Mais qu'est-ce exactement que le bas-bleu ?

Barbey d'Aurévilly disait : « C'est la femme qui fait métier et marchandise de littérature. C'est la femme qui se croit cerveau d'homme et demande sa part dans la publicité et dans la gloire. Quand elles ont le plus de talent, les facultés mâles leur manquent aussi radicalement que l'organisme d'Hercule à la Vénus de Milo. » Mme Alphonse Daudet, qui ne laisse pas de parler de la question avec compétence, déclare : « Ce que nous appelons le bas-bleu, c'est la femme se servant d'un art comme d'une originalité très voulue, en en faisant un moyen d'effet ou de séduction, ou de satisfaction vaniteuse. »

Littré dit, sans y entendre malice : « Bas-bleu, nom qu'on donne par dénigrement aux femmes qui, s'occupant de littérature, y portent quelque pédantisme. »

En réalité, tous ces éléments forment le bas-bleu. Heureux mélange. Il y a le bas-bleu professionnel. Il y a le bas-bleu amateur. Et tous les bas-bleus ont plus ou moins l'affectation de virilité que note Barbey d'Aurévilly, le pédantisme, sous tous ses déguisements, que note Littré, et surtout cette volonté d'effet, de séduction, de satisfaction vaniteuse que note Mme Alphonse Daudet avec une pénétration singulière.

Un certain nombre de femmes ont résolu d'écrire pour gagner un peu d'argent. L'épidémie s'est déclarée après certains désastres financiers. Les érudits constatent à ce sujet l'influence déplorable du krach de l'*Union générale*. Des femmes qui avaient perdu leur fortune se sont mises à écrire. Elles ont jugé que la littérature était le métier qui exigeait le moins de frais d'établissement et qu'on pouvait l'exercer sans connaissances spéciales et sans apprentissage. Les unes écrivent par déception. Les autres écrivent par espérance. Celles-ci

ont perdu un mari qu'elles aimaient : elles se vengent de leur chagrin sur nous en écrivant. Celles-là comptent bien que leurs livres leur procureront le mari cherché. Un ancien lauréat du prix Goncourt, qui a presque complètement disparu de la circulation littéraire, John-Antoine Nau, a publié un roman où paraît une femme de lettres toute frémissante d'inspirations idéales. Elle cesse entièrement d'écrire lorsqu'elle a épousé un capitaine de gendarmerie en garnison à Fort-de-France... La plupart écrivent uniquement par vanité puérile. Le mouvement féministe de ces dernières années les a exaltées; elles ont reçu une instruction primaire à peu près suffisante, et elles écrivent des livres pour conquérir le monde ou bien pour avoir leur portrait retouché et embelli dans quelque magazine illustré...

Cette brusque intrusion des femmes dans la vie littéraire est un phénomène social, un phénomène moral aussi. J'ai hâte de proclamer qu'elle n'intéresse en aucune manière la littérature. Je sais cependant que des critiques qui voudraient passer pour sérieux, ont affirmé le contraire, sans essayer, et pour cause, de démontrer la vérité de leur assertion. La prévision de Barbey d'Aurévilly, en effet, a été démentie par les événements. Barbey d'Aurévilly écrivait : « La première punition de ces jalouses du génie des hommes a été de perdre le leur... La seconde a été de n'avoir plus le moindre droit aux ménagements respectueux qu'on doit à la femme... Vous entendez, mesdames ! Quand on a osé se faire amazone, on ne doit pas craindre les massacres sur le Thermodon ! » En réalité, on n'a rien massacré du tout. On a été très indulgent pour ces amazones. On a gardé pour elles tous les ménagements, et ce n'est pas ma faute si ces ménagements ont été plus ironiques que respectueux. Et puis, quelques femmes riches et portant des noms sonores ayant daigné enrichir la littérature française de chefs-d'œuvre inoubliables, le critique s'est fait le flatteur de la grande dame pour être reçu dans son salon. Il s'est même trouvé des personnes aimables pour juger que la duchesse de Rohan a du talent. Ses productions poétiques, si je peux dire, sont cependant d'une insipide niaiserie. Des flagorneries envers les plus puissantes ont entraîné nécessairement à une certaine clémence envers les plus humbles femmes de lettres.. Mais les esprits plus libres ont gardé une indulgence systématique, qu'ils ont appliquée à toutes celles qui ne se faisaient point trop encombrantes. Ils ont estimé que cette surproduction féminine n'avait que peu d'importance pour la littérature, et qu'elle ne lui était, en somme, que superficiellement pernicieuse puisque autant en emportait le vent... Alors ils ont redouté les effets d'appréciations sévères. Ils ont entrevu dans son foyer la femme de lettres, les nerfs surexcités, clamant sa colère et brandissant sur un conjoint innocent

l'article narquois du critique. Ils n'ont pas voulu prendre la responsabilité des scènes de ménage. Ils ont épargné la femme de lettres — à cause du mari.

*
* *

Elles tiennent pourtant beaucoup de place, les femmes de lettres et elles servent pas à grand'chose : je m'en porte garant auprès de l'auteur de *Sexe faible.*

La philosophie s'est renouvelée. Cependant les femmes ont absolument refusé d'étonner le monde par le prodige de leurs exploits métaphysiques... J'entends bien qu'on cite Clémence Royer... Mais, je vous fais peur, n'est-ce pas !

L'histoire, elle s'est renouvelée aussi, l'histoire... Et je suis loin de mépriser les efforts aimables et élégants d'Arvède Barine. Mais je ne connais pas de Michelet corseté d'un corset Mystère, pas de Mommsen ou de Camille Jullian en jupons.

Le théâtre ? De tout temps, les femmes ont échoué au théâtre — avec éclat.

Le roman ? Le roman est en France un genre épuisé. C'est naturellement le genre que presque toutes les femmes de lettres cultivent... Or, je juge les œuvres non pas des points de vue de Sirius, mais des points de vue de l'histoire. Et je suis obligé de constater que nulle romancière de notre temps n'obtiendra une toute petite ligne dans une histoire sérieuse de la littérature.

La poésie ?

Quant à moi, je donnerais volontiers à toutes les dames, poètes ou assimilées, le conseil que donnait Lebrun dans son *Ode aux belles dames qui veulent devenir poètes :*

Le coursier fougueux du Parnasse
Ne cède qu'aux fils d'Apollon
Et se rit de la faible audace
Des Amazones d'Hélicon.

Rassurez les Grâces confuses ;
Ne trahissez point vos appas :
Vous voulez ressembler aux Muses?
Inspirez, mais n'écrivez pas !

Au reste, un admirateur des dames de lettres a publié un volume dont le titre est joliment mil huit cent trente : *Les Muses françaises, Anthologie des femmes-poètes.* Le responsable de cette publication

est M. Alphonse Séché qui, d'ailleurs, a du goût. Je crois qu'il a, en outre, de l'ironie. Par le temps qui court, l'un ne va guère sans l'autre.

M. Alphonse Séché, dans la Préface de son Recueil, se déclare frénétiquement féministe en littérature. Il a même la hardiesse de prophétiser que le XXe siècle sera le siècle de la femme. Il tient pour certain que dans les lettres surtout, et particulièrement dans la poésie, la femme occupera une place considérable. Comme il est très gentil, il nous apprend que la femme cultive la poésie sans aucun effort. Nos petits-neveux, par conséquent, auront beaucoup à redouter d'elle. Ecoutez plutôt le prophète: « Poète par essence, elle s'exprimera aussi facilement en vers qu'en prose. Plus facilement même, car elle n'aura point à se préoccuper d'inventer des intrigues, de se créer un genre, de se faire le champion d'une idée quelconque ; non, il lui suffira d'aimer, de souffrir, de vivre ». Décidément, M. Alphonse Séché est un prophète bien aimable, mais il ne pouvait guère être moins aimable puisqu'il préprarait une anthologie des femmes-poètes ! Nous verrons ce que nous donnera le deuxième volume de cette anthologie qui comprendra toutes les poétesses-contemporaines que nous connaissons et celles aussi que nous ignorons. Mais le premier volume qui comprend toutes les poétesses illustres ou obscures qui se sont répandues dans les lettres françaises de l'an 1200 à l'an 1891 témoigne hélas ! de l'extrême pauvreté de la poésie féminine. Alphonse Séché veut absolument que nous conservions le souvenir de Pernette du Guillet, de Marie de Romieu, de Anne des Marquets, de Gabrielle de Coignard, de Mlle L'Héritier de Villanclou, de Mme Bourdic-Viot, de Victoire Babois, de la princesse de Salm-Dyck, de Mélanie Waldor, de Clara Francia-Mollard, de Elisa Mercœur, de Hermance Lesguillou, de Antoinette Quarré, de Mme A. Penquer, de Sophie Hüe, de Adine Riom... Alphonse Séché, parce qu'il est un « anthologiste » consciencieux, nous convie à admirer telle niaiserie de Mme Bourdic-Viot, dont on a dit paraît-il, que la plume de Pline-le-Jeune et la lyre de Sapho n'eussent pas été déplacées dans ses mains.

Dans le cristal d'une eau claire,
Un jour Pinçon se mira :
Que d'attraits ! Comme il va plaire !
Quelle beauté sera fière,
Quand Pinçon se montrera ?
Pour qui sera son hommage ?
Pour qui, dit-il, quelle erreur !
Croit-on que Pinçon s'engage ?
C'est aux belles du bocage
A se disputer son cœur.

Mais Linotte siffle Pinçon.

En vain, il crie à Fauvette,
Regarde, remarque bien
Ce plumage, cette tête !
Ah ! la surprise est complète !
Fauvette n'admira rien.

Cependant Pinçon ne fut pas guéri de sa fatuité, et Mme Bourdic-Viot écrivit beaucoup de vers comme ceux-ci. Alphonse Séché, parce qu'il est un « anthologiste » consciencieux, nous convie à admirer telle naïveté pénible de l'élégiaque Mme Tastu :

Déjà la rapide journée
Fait place aux heures de sommeil !
Et du dernier fils de l'année
S'est enfui le dernier soleil.
Près du foyer seule, inactive,
Livrée aux souvenirs puissants
Ma pensée erre, fugitive
Des jours passés aux jours présents.
Ma vue au hasard arrêtée,
Longtemps de la flamme agitée
Suit les caprices éclatants
Ou s'attache à l'acier mobile
Qui compte sur l'émail fragile
Les pas silencieux du temps.

Traduction : le soir du 31 décembre, les pieds sur les chenêts, Mme Tastu songe, en regardant la pendule. Alphonse Séché, parce qu'il est un « anthologiste » consciencieux, nous convie à admirer telle lourde et pourtant plate vulgarité de Mme Blanchecotte, brave couturière lyrique :

Comme un malade dans son lit,
Sans trouver le mieux qui le fuit,
Cherche une place un peu moins dure
Pour y remuer sa blessure ;
Ainsi, tout malade de toi,
Mon cœur se retournant dans soi,
Pour trouver la paix qui l'évite
Remue et sans cesse s'agite.

Pour orner son « anthologie » de quelques noms plus étincelants sinon de quelques poésies plus brillantes, Alphonse Séché est obligé d'avoir recours à Jeanne d'Albret qui n'a écrit que quatre sonnets, à Mlle de Scudéry qui n'a écrit des vers que par manière d'amusement et ne leur doit rien de sa renommée précieuse et cocasse, à Jacqueline Pascal parce qu'elle était la sœur de Blaise ; à la terrible Mme de Genlis, à Mme de Staël. poète par exception et qui ne serait rien si elle n'avait écrit que ses vers, à Daniel Stern qui écrivit douze pages de vers, à George Sand qui n'a peut-être pas écrit dix poèmes... En fait, nous aurons fait un compte généreux de toutes les poétesses françaises de l'an 1200 à l'an 1891 lorsque nous en aurons compté trois ou quatre, Christine de Pisan si vous voulez, Marguerite de Navarre si vous y tenez, et nécessairement Marceline Desbordes-Valmore et inévitablement Mme Ackermann. Il est hors de discussion qu'aucune d'elles ait exercé une influence même minime sur la littérature française. On peut, on doit même écrire l'histoire de la poésie en France sans citer une seule d'entre elles. Je ne veux point contester l'originalité de Marceline Desbordes-Valmore dont les soupirs surabondants et le larmoiement bavard sont à la mode, ni l'originalité de Mme Ackermann dont le pessimisme désabusé pourrait être à la mode... Mais il faut bien convenir que toutes les poétesses imitent, imitent à perdre haleine les poètes en vogue, qu'ils aient du génie, qu'ils aient du talent, ou qu'ils aient seulement de la facilité, et affaiblissent dans leur imitation les qualités de forme que les poètes de toutes les inspirations et de toutes les écoles ont montrées.

Les poétesses contemporaines auraient-elles changé tout cela ? Auraient-elles régénéré la poésie française ? Il me semble que « ça se saurait ». Mais nous pourrons examiner la question de plus près lorsque Alphonse Séché publiera le deuxième volume de son anthologie d'ailleurs utile et agréable. *Omne tulit punctum...*

Dans tous les cas, si l'on veut, parce qu'aimant les femmes on aime encore mieux la vérité, marquer l'impuissance presque absolue des femmes dans la littérature il importe de constater avec impartialité la succession des faits littéraires. Cela suffit, et il me semble fâcheux que l'on dénigre, à la façon de M. William Vogt, les quelques femmes qui ont eu du talent ou peut-être du génie. M. William Vogt rabaisse de son mieux Mme de Sévigné, Mme de Staël, George Sand... Cela n'est pas douteux : George Sand fut, toute sa vie un reflet. Elle reflète les aspirations, les doctrines même des hommes qu'elle aima. Elle reflète beaucoup puisqu'elle aima énormément. Mais elle donna à tous ces reflets successifs l'éclat souvent éblouissant du génie. Et c'est à cause d'elle que tant d'idées françaises s'infiltrèrent dans les lit-

tératures étrangères de la dernière partie du dix-neuvième siècle. M. Melchior de Vogüé avait écrit dans la préface de son important ouvrage sur *Le Roman russe*. « Il se crée de nos jours, au-dessus des préférences de coteries et de nationalité, un esprit européen, un fond de culture, un fond d'idées et d'inclinations communs à toutes les sociétés intelligentes : comme l'habit partout uniforme, on retrouve cet esprit assez semblable et docile aux mêmes influences, à Londres, à Pétersbourg, à Rome, ou à Berlin... Cet esprit nous échappe, la philosophie et la littérature de nos rivaux font lentement sa conquête ; nous ne le communiquons pas, nous le suivons à la remorque ; avec succès parfois, mais suivre n'est pas guider... Les idées générales qui transforment l'Europe ne sortent plus de l'âme française ». Cette opinion est exagérée au point de constituer une erreur. On démontrerait aisément même que les idées générales qui transforment l'Europe sortent à peu près toutes de l'âme française. Jules Lemaître, dans une étude qui fut célèbre et digne de le rester, se contenta de démontrer que les idées générales qui transforment l'Europe étaient sorties de l'âme française il y a cinquante ans. Et, par exemple, la plupart des idées d'Ibsen avaient été déjà exprimées par George Sand, et l'influence de George Sand se retrouve plus ou moins précise plus ou moins vague à travers la plupart des grands écrivains européens... Ne diminuons pas chez nous la femme qui nous assura une force si considérable au dehors.

J'admets que l'influence littéraire de Mme de Staël ait été très inférieure à celle de George Sand. Toutefois, Mme de Staël paraît exercer une action morale considérable sur toutes les femmes de lettres d'aujourd'hui qui ont entendu parler d'elles (on sait que l'ignorance des femmes de lettres contemporaines est proprement merveilleuse). Benjamin Constant écrivait de Mme de Staël : « Je ne connais aucune femme et même aucun homme qui soit plus convaincu de son immense supériorité sur tout le monde... Son imagination, pleine d'éloquence et de poésie, donne à toutes ses paroles une noblesse, une élévation, une empreinte de générosité et de dévouement qui charment et qui captivent, mais elle a un tel sentiment de sa supériorité et de l'immense distance qui la sépare du reste des hommes, que c'est en sa faveur surtout que cette noblesse, cette élévation, cette générosité s'exercent. Ce n'est pas de l'égoïsme, c'est du culte. » Les femmes de lettres d'aujourd'hui ont toutes le sentiment de leur supériorité et de l'immense distance qui les sépare du reste des hommes ou des femmes. Benjamin Constant ajoutait : « le culte de Mme de Staël pour elle-même intéresse les spectateurs et leur communique un certain respect religieux. » Hélas ! de nos jours la religion s'en va. Le

respect aussi. Et cela est fort préjudiciable aux femmes de lettres.

...Au surplus, le pamphlet de M. William Vogt, en sa violence, est très sensé et très amusant : il mériterait d'être d'une meilleure littérature.

*
* *

M. Emile Roca est l'un de nos introducteurs les plus diligents dans les intimités du grand siècle. Le siècle qu'il appelle le grand siècle est le XVIIe et non pas le XVIIIe. On pourrait aisément s'y tromper.

Je ne saurais assez dire combien ses recherches poussées sur le temps de Richelieu et sur le temps de Mazarin ont donné des résultats pittoresques. Enfin, nous commençons à discerner la vérité, la vérité vraie sur les mœurs de cette époque. Par les mêmes procédés que M. Emile Roca, mais avec un moindre souci de l'érudition précise et un goût plus prononcé pour les généralisations, M. Victor du Bled, dans son *Etude sur la Société française*, en résumant des mémoires, et en cueillant partout et ailleurs encore des historiettes et des anecdotes significatives, nous avait aidé à pénétrer la réalité et à deviner derrière les apparences majestueuses, solennelles, harmonieuses, des brutalités et des grossièretés qui dénoncent une sociabilité encore primitive et sommaire. Lisez dans l'ouvrage de M. Emile Roca le chapitre étendu sur le Tout-Paris avant la Régence. Vous vous persuaderez que les grands seigneurs d'alors étaient d'assez piètres sires, avides, frivoles, rudes, envieux, malhonnêtes, essentiellement instinctifs.

Le dix-septième siècle n'est pas encore un siècle d'élégance sociale. C'est par la littérature que les mœurs s'affinèrent rapidement. Les Précieuses coopérèrent à cet affinement. Racine accomplit le grand travail. Certes, il peignit la société de son temps dans ses violences exactes. Et toutes ses tragédies ont l'air d'être un répertoire de grands procès criminels. Les suicides et les assassinats sont innombrables. Les plus délicats de ses héros constituent un excellent gibier de cours d'assises ou mieux un excellent gibier de potence car, bien qu'ils ne soient le plus souvent coupables que de crimes passionnels, on les ferait très difficilement acquitter. Mais en même temps, il accorde à la femme sa véritable importance sociale : il lui assure l'empire, le terrible empire dont on ne l'a point dépossédée depuis lors. Il montre que l'amour est le seul maître du monde, un maître qui est toujours obéi. En même temps, qu'il invente l'amour moderne, il découvre les femmes. Il substitue la femme dominatrice à la femme subordonnée ou subalterne. Et grâce à lui peu à peu la société se

transforme et les qualités s'épanouissent lentement qui fleurissent déjà autour de Ninon de Lenclos vieillissante : la galanterie élégante, le désir de plaire, l'émulation à susciter et à gagner les sourires, le bon ton, l'enjouement, l'émotion délicate, la courtoisie des manières, l'urbanité des propos, toutes ces qualités qui font le charme de la causerie française, qui caractérisent la sociabilité française.

M. Emile Roca nous ramène au moment où les deux tendances se confondent dans la société. Les Précieuses agissent déjà où Racine ne paraît pas encore. Tous ceux dont la réunion forme le monde de la cour et de la ville sont un peu étonnés. Ils hésitent entre leur sauvagerie naturelle et une existence plus raffinée. Tels quels, ils sont vivants, d'une vie ardente et savoureuse. M. Emile Roca, pour rétablir les mille et un détails réalistes de cette vie, a mis à contribution Tallemant des Réaux, Déageant de Saint-Martin, Legrain, le valet de chambre Dubois, César Blot, les anonymes des « sottisiers » manuscrits, des cabinets satiriques, et Saint-Simon, Mme de Sévigné, Mme de Motteville, le maréchal de Retz, Bassompierre, les Brienne, Montglat, Montrésor, Aubéry, Gourville, Bussy-Rabutin, Mlle de Montpensier, Mme de Nemours, d'autres encore et encore d'autres... Son livre, riche de faits, est aussi attrayant que possible. Les bonnes gens que nous sommes aiment tant à voir, des coulisses, la pièce qui se joue sur le théâtre de l'histoire !

***

Et M. Guglielmo Ferrero a terminé la publication en langue française de son histoire de la Grandeur et de la Décadence de Rome. Qu'on se le dise ! Les six volumes ont été traduits par M. Urbain Mengin, et la traduction a du nombre et du mouvement. L'œuvre de M. Ferrero devait être traduite en langue française, car elle n'est pas méprisable.

C'était incontestablement une grande ambition que de prétendre donner une œuvre nouvelle sur l'Empire romain. Cette histoire est extrêmement connue. Si on ne veut pas admettre qu'elle soit extrêmement connue, elle a été extrêmement étudiée. Livres d'ensemble grandioses et précis, œuvres spéciales qui vous informent avec minutie ou avec bonne grâce sur certains moments, certains hommes, certains détails de la vie romaine ! Peut-on renouveler tous ces travaux ? Et maintenant l'histoire est plus obéissante que jamais à l'érudition. Guglielmo Ferrero aurait eu besoin de sa vie entière pour faire à son tour l'étude critique de tous les documents. Mais cet historien a écrit *Grandeur et Décadence* activé par l'inspiration. Son ouvrage est

une vulgarisation fervente et aussi savante que possible par un esprit on ne peut plus ingénieux.

G. Ferrero est un historien sociologue, il étudie l'histoire de la société romaine, et comme il a lu Marx et se souvient à l'excès de ses lectures, il étudie l'histoire de la lutte des classes poussant les hommes plutôt que les hommes ne les conduisent, et l'évolution politique et sociale déterminée moins par ces acteurs apparents, qui sont les héros, que par la collaboration obscure de tous les individus dans la foule ; au surplus, la vie économique dominant et déterminant tout le reste. La voilà bien, la conception matérialiste de l'histoire, la voilà bien !

Il est arrivé chez nous une aventure singulière à M. Ferrero, dont il fut un peu la dupe, et un peu la victime. Lui qui effrayait ses compatriotes par la hardiesse de ses opinions politiques et sociales, a été fêté chez nous par les gens qui sont le plus « réactionnaires » et qui lisent le moins. M. Ferrero a été dans Paris le « lion » à lunettes et sans crinière de deux ou trois saisons. Des dames charmantes qui n'avaient jamais lu deux lignes de ses ouvrages l'ont considéré comme un grand homme et ont été enchantées dans les salons de sa maigre silhouette d'homme très intelligent. Elles semblaient défier la Troisième République de produire un pareil historien. Notre confrère Judet, qui fut gendarme, se flattait de le comprendre. Et M. René Doumic, critique pénétrant, très érudit, qui argumente avec verve et dont l'ironie est fréquemment cruelle, mais qui est d'esprit furieusement conservateur, vantait l'incomparable Guglielmo Ferrero d'avoir écrit agréablement l'histoire et ressuscité, à l'instar des maîtres français, un art que nous avons perdu. Il concluait, au moins de façon implicite, que c'était la faute du gouvernement...

Il nous plaît toutefois qu'un admirateur de G. Ferrero reconnaisse en lui un disciple des historiens français. Il l'est effectivement, et fidèle ! Nous sommes heureux de lui faire grand accueil. Mais peut-on dire que nous ne savons plus écrire l'histoire lorsque pour n'en citer qu'un, un homme tel que Camille Jullian, élabore avec une science sûre et profonde, écrit avec une clarté, une concision, une élégance supérieures, cette *Histoire de la Gaule* qui, si nous en jugeons d'après les deux premiers volumes parus, sera une œuvre admirable ? Et cette œuvre est d'une autre solidité, d'une autre envergure, et d'une autre portée que l'œuvre de Guglielmo Ferrero. Je suis certain que M. René Doumic est de mon avis.

J. Ernest-Charles.



La Vie Politique

Crise et châtiments. — De longtemps la politique de l'Europe n'avait subi une pareille crise. De longtemps on n'avait vu les chancelleries aussi troublées, déconcertées, stupéfaites et désarmées. Est-ce donc que les deux événements qui les ont surprises, modifient sensiblement les faits accomplis. Nullement ? Le vasselage qui retenait la Bosnie et l'Herzégovine à la Turquie était plutôt théorique qu'effectif, puisque l'Autriche avait non seulement un droit d'administration sur ce pays mais encore, en dehors des définitions subtiles du traité de Berlin, un droit de domination avec occupation militaire, levée de troupes, fixation des impôts etc...

De même la Bulgarie n'était restée sujette de la Turquie que pour la satisfaction des principes chers aux diplomates de 1878. Mais, disposant d'une armée relativement très nombreuse et très forte, et conduite par un prince politique avisé, elle ne se refusait aucune affirmation d'indépendance et saisissait toutes les circonstances favorables au développement de sa personnalité. Cependant les deux actes : Proclamation de son indépendance par la Bulgarie, et incorporation de la Bosnie-Herzégovine à la monarchie austro-hongroise, porteront dans l'histoire des dates mémorables. Le dernier surtout marquera un changement profond dans la distribution et le classement des influences européennes.

Pourquoi ? parce que le coup d'audace de l'Autriche a, à la fois, déchiré le traité de Berlin après avoir marqué profondément ses conséquences dans une situation européenne complètement transformée.

Qu'on s'imagine les plénipotentiaires réunis à Berlin sous la présidence de Bismarck et délibérant sur les intérêts des nations, non plus tels qu'ils étaient définis en 1878, mais tels qu'ils le sont aujourd'hui. Ils formeraient, j'imagine, des groupements très différents et rechercheraient d'autres solutions à la question balkanique. Or, ce sont les solutions de 1878 qui brusquement se précisent d'une manière brutale et offensive, trente ans plus tard.

Il se trouve que ceux qui les avaient inventées les réprouvent, qu'elles portent des conséqunces fâcheuses pour tout le monde : il n'y a lieu de faire d'exception que de l'Autriche qui en bénéficie et de la France, qui directement ne saurait être atteinte, en raison de la continuité et de la loyauté de sa politique orientale. Rappelons-nous en effet les dispositions de l'Europe au Congrès de Berlin. La Russie et l'Angleterre sont aux prises. L'Angleterre n'a d'autre visée que d'arrêter les progrès de la Russie en Asie. Elle voit sa rivale déborder ses possessions de l'Inde soit par la plus grande Russie, soit par l'Afghanistan. Que sa victoire sur la Turquie lui ouvre les Dardanelles et réunisse sous sa protection les Slaves des Balkans, qu'elle exerce sa poussée sur le golfe Persique, sur l'Asie mineure et la Syrie, où s'arrêtera-t-elle ? C'en est fait de la sécurité anglaise en Extrême-Orient. Quel avenir résoudra le conflit fatal que la rencontre des deux impérialismes sur cette ligne sinueuse de Pékin à Suez ?

Tant de choses sont intervenues depuis, qui donnent à ce tableau un aspect romanesque ! La Russie a dû renoncer à la plus grande partie de ses ambitions. Mais l'Angleterre n'a point l'habitude de négliger les visées de ses adversaires. Elle est plutôt portée à les amplifier afin de supposer le pire et de prendre toutes les mesures propres à le rendre irréalisable.

L'Angleterre à Berlin joua donc deux cartes : par la première elle s'efforça d'opposer l'Allemagne à la Russie, dans la sphère de l'Empire ottoman : par la seconde elle soutint la politique de l'intégrité de la Turquie.

Bismarck fut alors l'arbitre tout-puissant. Avait-il attendu que l'Angleterre lui ouvrît les voies pour concevoir un avenir d'expansion allemande à travers l'Orient ? A coup sûr il comprit tout le parti que l'Allemagne pourrait tirer des avantages accordés à l'Autriche. Elle devenait son avant-garde dans les Balkans.

L'occupation provisoire de la Bosnie-Herzégovine ne pouvait rencontrer l'opposition de la Russie, qui avait payé la neutralité de l'Autriche en lui abandonnant ces deux provinces slaves (accord du 15 janvier 1877).

Ainsi se préparait à Berlin, devant les plénipotentiaires de l'Europe

et avec la complicité de l'Angleterre, la Triple-Alliance. L'Autriche recevait par avance le prix de sa conversion ; quant à l'Italie, elle était convaincue par l'exemple. Le mirage de l'impérialisme bismarckien l'éblouissait. Elle ne recevait rien, mais on lui faisait tout espérer.

La crise actuelle cependant vient apporter à chacun son châtiment.

La politique de Bismarck sans Bismarck donne quelques fruits amers.

L'Allemagne est obligée de se défendre de toute complicité dans l'opération autrichienne. Bismarck voulait bien se servir de l'Autriche mais il n'aurait pas consenti à servir inconsciemment l'Autriche. Or, l'Autriche forte de l'autorité dont la Triplice lui a assuré la jouissance tranquille dans les Balkans, a agi selon ses intérêts étroits et sans l'adhésion du Guillaume II. La Turquie lésée et offensée se retourne contre tout le germanisme, elle n'a pas tort. Elle fait remonter à « l'honnête courtier » des arrangements de 1878 la responsabilité de l'expansion autrichienne dans les Balkans. Et elle n'a pas tort.

L'Italie fait le compte des avantages que lui vaut la Triple-Alliance. Elle regarde les progrès de sa vieille ennemie dans l'Adriatique. Elle ne prend pas au sérieux cette renonciation verbale à la route de Salonique que M. Tittoni a enregistrée avec un sérieux un peu comique. Elle prend une conscience plus nette des sacrifices matériels dont elle a payé son concours à l'Allemagne. Elle envisage l'arrêt de développement, que son éloignement de la politique française lui a coûté et... elle se souviendra.

Quant à la Turquie, elle aussi elle paie les conséquences de son ancienne politique.

Elle paie injustement. Mais n'est-ce pas généralement ainsi que l'histoire dégage ses moralités ? Les peuples qu'une longue tyrannie a affligés, subissent encore ses conséquences après qu'ils l'ont secouée.

Cependant de toutes les puissances qui ont participé à l'Acte de Berlin, celle qui y a pris le plus de responsabilité est justement celle qui a le droit de se montrer la plus irritée du coup de tête autrichien. C'est l'Angleterre.

Les raisons qui l'avaient déterminée à favoriser l'Allemagne et l'Autriche dans les Balkans ont disparu. L'antagonisme de ses intérêts et des intérêts russes a pris fin. La Russie ne menace ni l'Egypte, ni l'Inde. La distribution équitable de leurs influences a permis aux deux adversaires de conclure une paix honorable et une entente générale.

Seule la France a le droit de se déclarer hors d'atteinte dans cette aventure. Elle a toujours défendu dans les Balkans une politique désintéressée. Elle n'est point embarrassée de désapprouver cette at-

teinte au droit des nations parce qu'elle a toujours respecté sa signature. Elle est pour la Turquie constitutionnelle, comme elle fut toujours pour la puissance turque. Elle n'a pas à prendre parti contre la Bulgarie parce qu'elle a toujours défendu le droit des chrétiens d'Orient et conseillé à la Porte un gouvernement de liberté. Mais si elle n'est pas directement impliquée dans le conflit diplomatique, elle ne peut s'en désintéresser, parce que sa voix a toujours été entendue dans les affaires de Macédoine, parce qu'elle est l'amie de la Turquie, parce qu'enfin la Russie et l'Angleterre s'y trouvent directement engagées. Son rôle y est naturellement tracé, puisque les événements donnent raison à sa politique traditionnelle en Orient.

La politique de l'Autriche vient de brusquer l'évolution qui est en train de s'accomplir depuis quatre ans dans le classement des puissances.

A ce titre, on peut dire qu'elle a fait irruption dans la logique des faits. Elle fortifie à coup sûr l'accord anglo-franco russe. Elle le justifie aux regards des peuples hésitants et de ceux qui cherchent la protection de leurs droits auprès des gouvernements qui ont des intérêts analogues. Nous ne devions pas souhaiter les événements actuels, mais pouvons-nous les regretter ?

La résolution du Congrès de Dijon. — Comme nous l'avions prévu le parti radical n'a pas osé rompre franchement avec les antimilitaristes et les anarchistes du socialisme. Il a eu tort sans doute. Mais les partis ne se meuvent pas avec la résolution et la volonté d'un unique cerveau. Ils ne changent pas leur direction, ils l'inclinent. Le parti radical vient d'incliner la sienne de telle manière que nul ne pourra plus de bonne foi le suivre et obéir en même temps aux inspirations révolutionnaires. La résolution adoptée à Dijon tient compte sans doute du prestige des formules anciennes et elle ménage les susceptibilités de quelques pontifes. Mais ce n'est là manifestement qu'un regret exprimé sur une chose défunte. L'ordre du jour que Maurice Sarraut a très heureusement rédigé et défendu ne laisse prise à aucune équivoque. Sans doute il témoigne de la fidélité des radicaux à la politique du bloc, mais cette politique est aujourd'hui reniée par les révolutionnaires et ce fait suffit à rendre définitive la séparation des radicaux et des révolutionnaires.

Le reste de l'ordre du jour du début à la dernière ligne, est une prescription impérative aux adhérents du parti de combattre de toutes leurs forces les doctrines de la grève générale et de la désertion sans qu'il y ait lieu de discerner entre ceux qui les défendent sous condition, comme M. Jaurès, et ceux qui les prêchent comme un évangile, tel que M. Hervé. C'est tout ce que nous demandons.

L'ordre du jour affirme en outre « la nécessité de lois égales pour tous » et il vise ainsi aussi bien les adversaires de l'ordre légal que ceux des lois réformatrices. Nos vœux se trouveront ainsi réalisés.

Et maintenant que peut bien valoir cet argument servi emphatiquement au Congrès en faveur de l'alliance avec les révolutionnaires : « Au moment de la crise nationaliste, les révolutionnaires ont marché avec nous et nous avons été heureux de les recueillir dans nos rangs ? »

Oui, pour la défense des lois, du droit légal, les révolutionnaires ont combattu vaillamment dans la crise politique qui a précédé l'affaire Dreyfus.

Nous avons été heureux de les avoir pour alliés, mais c'était sur notre terrain qu'ils combattaient avec nous. Nous étions du côté de la loi. Ils se sont mis du côôté de la loi. Aujourd'hui, subissant à la fois l'influence des socialistes allemands et des anarchistes français, ils se déclarent au-dessus des lois. Il s'engagent dans la plus folle entreprise contre la vie économique, la vie politique et la défense militaire du pays. Alors qu'ils modifient si librement leurs méthodes, avons-nous le devoir d'abandonner les nôtres ?

Sommes-nous liés à eux, alors qu'ils se proclament si loin de nous ? Ne deviennent-ils pas les ennemis de la France et de la loi républicaine ? Obligés de choisir entre eux et la loi, pouvons-nous hésiter ? Ne justifient-ils pas les autres révolutionnaires, les royalistes ?

Dans la mêlée qui assemblera demain les soldats de l'ordre, distinguerons-nous ceux qui le veulent détruire au nom du roi et ceux qui l'attaquent au nom d'un mystère socialo-religieux ?

Quelqu'un a redit à Dijon la sacramentelle formule : Pas d'ennemis à gauche, pas d'amis à droite. Ce ne peut être qu'une bien vilaine plaisanterie. Pas d'ennemis à gauche ! Je le veux bien, mais à la condition qu'on ne nous oblige pas de regarder à gauche les hervéistes et les anarchistes de la C. G. T. Les républicains et le gouvernement n'auront qu'à les considérer en face.

PIERRE BAUDIN.





L'Egrugeoir

Le Congrès de Dijon.

Depuis quelques années, les congrès ont pris une importance singulière; ils se multiplient sans cesse et leurs travaux sont maintenant suivis avec plus d'intérêt que par le passé. Au point de vue politique surtout, les séances des Congrès du parti radical et radical-socialiste, des socialistes unifiés, de la Confédération générale du travail ont été, en ce dernier mois, l'objet de la plus grande attention. En ce qui concerne le premier on attendait avec curiosité le résultat de ses discussions qui devait, croyait-on, dissiper toutes les incertitudes planant sur la situation politique et indiquer avec netteté les sentiments des radicaux et des radicaux-socialistes, c'est-à-dire du gros de la majorité actuelle à l'égard du cabinet Clemenceau.

De l'avis général, on ne saurait prétendre qu'une orientation bien nette se soit dégagée du Congrès de Dijon. La même assemblée a applaudi avec la même énergie et, semblait-il, la même conviction, M. Charles Dumont, qui se déclarait prêt à accorder son suffrage au révolutionnaire le plus exalté plutôt qu'à un conservateur, et M. Maurice Sarraut, qu se refusait à composer avec les socialistes se réclamant du programme « catastrophique intégral » du parti socialiste. La déclaration du parti rédigée par M. Camille Pelletan porte que les radicaux-socialistes ne connaissent pas d'ennemis à gauche. Mais l'ordre du jour voté par le Congrès, sur la proposition de M. Sarraut, affirme la volonté de parti « de lutter par toutes les forces de sa propagande active contre la propagande et les propagandistes de la grève générale,

de l'action directe et de l'insurrection ». Tout cela n'est pas absolument clair.

Quant aux sentiments intimes des radicaux et des radicaux-socialistes à l'égard du ministère, comment les définir ? Le Congrès n'a pas voté l'adresse de félicitations au cabinet par laquelle un parti affirme habituellement sa confiance dans les hommes au pouvoir. Le ministère avait cependant des amis au sein du Congrès, mais ceux-ci n'ont pas voulu prendre l'initiative de cette adresse, soit que leur attachement au gouvernemnt ne puisse se traduire que par le bulletin de vote déposé dans l'urne. au Sénat ou à la Chambre, à l'exclusion de toute autre manifestation publique, soit — et cette dernière hypothèse est, paraît-il, la bonne — parce qu'ils redoutaient de voir se grouper autour d'eux une trop faible majorité. Les radicaux et radicaux-socialistes subiraient donc, plutôt qu'ils ne soutiendraient, le cabinet. En ce cas, ils avaient une occasion excellente pour laisser percer leur état d'esprit, c'était l'élection du président du comité exécutif. M. Camille Pelletan était, les premiers jours, candidat à ces fonctions et personne n'ignore que l'ancien collaborateur de M. Clemenceau à la *Justice* n'est pas, dans les couloirs du Palais-Bourbon, des plus tendres lorsqu'il donne son appréciation sur la politique ministérielle. M. Camille Pelletan élu, le vote avait une signification évidente et personne ne s'y serait mépris. Or, qu'ont fait les radicaux et les radicaux-socialistes ? Ils ont suggéré la candidature de M. Lafferre et lorsque ce dernier a voulu se désister en faveur de M. Pelletan, ils l'ont purement et simplement empêché de parler. M. Camille Pelletan a alors parfaitement compris l'hostilité dont il était l'objet et c'est lui qui a dû se désister en faveur de M. Lafferre. M. Lafferre vote à la Chambre pour le cabinet. Les contradictions, on le voit, se succèdent. On a dit que l'élection du député de l'Hérault était due surtout à une influence maçonnique. C'est vrai. N'empêche que le cabinet aurait le droit de considérer cette élection comme un succès.

Le débat sur le versement annuel des 200 francs imposé, depuis l'augmentation de l'indemnité législative, aux parlementaires membres du parti a été pénible. L'acharnement mis par les non-élus à exiger les noms des élus qui n'ont pas versé avait quelque chose de bas et de cruel. Il s'en est fallu de bien peu que les noms fussent livrés. Ah ! la mentalité des assemblées politiques ne témoigne pas toujours d'une belle élévation de sentiments !

Le *clou* du Congrès devait être, murmurait-on avant la première réunion, la réintégration de M. Paul Doumer dans le parti. La question eût été assurément intéressante si elle avait été posée. Elle ne l'a pas été. M. Maurice Berteaux, l'ami personnel de l'ancien président de

la Chambre, retenu par la maladie, n'a pu se rendre à Dijon et, en son absence, on n'a rien voulu tenter. Des impressions ont été cependant échangées sur ce point dans des conversations particulières entre les membres du Congrès. Il en résulte que l'hostilité manifestée contre M. Doumer, depuis sa campagne contre le cabinet Combes et sa candidature à la présidence de la République, existe toujours. Il convient, pour l'ancien président de la Chambre, d'attendre encore, de faire provision de patience, de laisser le temps de faire sûrement et lentement son œuvre d'oubli et d'apaisement, si tant est qu'il aspire à rentrer officiellement dans les rangs de son ancien parti.

La rentrée des Tribunaux.

Comme nous sommes loin de cette pompe d'autrefois, de ces défilés majestueux où la Cour suprême, la Cour d'appel et le Tribunal civil s'attardaient volontiers sous les yeux profanes, dans ce couloir qui conduit à la Sainte-Chapelle.

Elle a vécu, la « messe rouge » à la fin de laquelle l'hermine de *Monsieur le Premier* frôlait avec cordialité, en le reconduisant en haut des escaliers, le camail de Monsieur le Cardinal-Archevêque de Paris.

On lui avait, en ces derniers temps, substitué la messe noire. Mais la messe noire avait cette prétention de n'être que pieuse, *ad veritatem* et non *ad solennitatem*. Elle ne pouvait durer longtemps, car on sait du reste que toute religion s'accommode mal de simplicité.

Aujourd'hui que le culte de Dieu n'est plus très en vigueur dans le monde judiciaire, peut-être parce qu'il a disparu du monde gouvernemental, le culte des morts l'a remplacé dans les solennités traditionnelles. Aussi, à la Cour, M. le Procureur général fait l'éloge des conseillers morts dans l'année. Il opère devant toutes les chambres réunies. « La droiture du jugement », « la grandeur de son caractère », « la sincérité de ses convictions », « son amour de la justice », sont les formules dans lesquelles il ensevelit après coup les disparus. Et comme elles sont d'une bonne généralité, elles peuvent s'appliquer indifféremment à celui-ci ou à celui-là. Il est même probable, qu'après avoir accompli son petit devoir de vacances, et ciselé ses portraits, M. le Procureur général les met dans sa toque et les tire au hasard pour les rapporter à tel ou tel. C'est d'une amusante distraction, et c'est bien le moins qu'il se l'octroie.

Après en avoir terminé avec ce petit travail, le chef du Parquet passe la parole à un de ses substituts (et c'était l'autre jour M. Brou-

chot), lequel a pour mission de faire « le statisticien ». Il énumère le nombre d'affaires jugées, celui qui reste à juger, additionne, multiplie et soustrait. C'est plus gai que le monologue jadis récité par Réval à la Scala, mais c'est moins scientifique.

Cependant, les quatre-vingt-dix magistrats, revêtus de la robe rouge, semblent un énorme buisson d'écrevisses assoupies.

A la Cour de cassation, l'assoupissement est rendu impossible par les éclats de voix de M. Baudouin. Ici, il ne peut y avoir de confusion, car le Procureur général ne prononce qu'une oraison funèbre : celle de M. Manau, et c'est un avantage.

Et, s'il était permis à l'auteur de ces lignes de se mettre en cause, il dirait qu'il se préparait à goûter un tel morceau de choix. Mais, à peine à son début, l'honorable magistrat fit cette observation : « Il avait alors quarante ans et les ardeurs de la jeunesse commençaient *naturellement* à s'éteindre en lui... »

L'auteur de ces lignes, qui compte quarante printemps, a fui, irrité.



Le Gérant : DAMASE-MESNAGER.

Imp. BERGER et CHAUSSE, 20, rue Geoffroy-l'Asnier, Paris.

Table des Matières du Volume 51

TABLE DES AUTEURS

TABLE DES ARTICLES

E

F

G

I

L

M

N

P

Q

R

S

U

V

W

